UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/missionsdelacong11obla

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

Relig
M.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

TOME ONZIÈME

294872
2.1.24

PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE DU BOULEVARD, 7

1873

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 41. — Mars 1873.

VOYAGE A ROME DE NOTRE VÉNÉRÉ FONDATEUR

EN 1854

POUR LA DÉFINITION DU DOGME DE L'IMMACULÉE CONCEPTION [1]

(Extrait de son journal).

Partis de Marseille le 23 octobre, de Toulon le 25, sur *le Requin*, arrivés à Civita-Vecchia le 27. Reçus par le commandant Castagnola de la part de Mgr le délégat. Repartis sur-le-champ pour Rome dans une voiture de poste. Descendus à *la Minerve*. Allé au Sacré-Cœur le lendemain pour y dire la messe. Retourné le dimanche pour le même objet. Dans l'intervalle M. Jules Barluzzi est venu de la part du Cardinal secrétaire d'État et par ordre du Pape, pour m'annoncer que le Saint-Père m'avait fait préparer des appartements au Quirinal. Ce sont ceux qu'y

[1] Dans ce voyage, Monseigneur était accompagné de M. Jeancard, son Vicaire général, qui a complété sur quelques points le récit de notre vénéré Fondateur, dans le volume des *Mélanges historiques* que nous lui devons.

occupait le Cardinal Lambruschini lorsqu'il était secrétaire d'État. Le Pape ne se contente pas de nous loger ; mais, avec une magnificence vraiment royale, il héberge les Évêques et leur suite. Le samedi 28, Mgr Barnabo, me rencontrant sur la place de *San Sylvestro in capite*, me fit monter dans sa voiture et me ramena à l'hôtel de *la Minerve*, où il passa une heure avec moi et me mit au courant de tout ce qui avait été fait pour préparer la grande décision qui allait avoir lieu.

Avant que j'eusse demandé l'audience, le Pape, prévenant mes désirs, me fit écrire par Mgr le Maître de chambre qu'il me recevrait le lundi 30. Dans cette audience, le Saint-Père fut d'une amabilité extrême pour moi ; il me dit que je me regardasse comme assistant au trône avant tout avis. Je lui remis mon mandement pour le Jubilé, il en commença la lecture devant moi. Je lui présentai la supplique que le Cardinal de Bonald m'avait envoyée à l'adresse de Sa Sainteté. Le Pape me mit fort à l'aise dans cette longue audience, je puis dire que nous rîmes l'un et l'autre à gorge déployée. Je ne craignis pas de lui dire qu'on avait été surpris en France que Mgr le Nonce eût préféré inviter le Cardinal Gousset plutôt que le Cardinal de Bonald, auquel il aurait dû songer pour toutes sortes de raisons. Le Pape m'a chargé de lui écrire qu'il le verrait venir avec plaisir, il l'a écrit lui-même de sa propre main au bas de la supplique que je lui avais présentée de la part du Cardinal : *cum desiderio amplectendi Romæ Card. archiep. oratorem*. Je me suis acquitté promptement de la commission, et pour entrer dans les vues du Saint-Père, j'ai insisté dans ma lettre au Cardinal pour qu'il se rendît à Rome sans plus tarder.

Le Pape, dans son audience, me communiqua ses pensées sur le sujet de notre convocation à Rome et sur le cérémonial qu'il se proposait de suivre. Je me permis de

lui dire qu'il serait beau qu'il y eût des acclamations au moment où, de sa voix sonore, il prononcerait son infaillible décision. Cela n'empêcherait pas que le plus ancien des Cardinaux, le plus ancien des Archevêques et le plus ancien des Évêques ne se présentassent devant lui pour le remercier au nom de l'Eglise. Le Pape me dit encore qu'il aurait le désir de profiter de cette importante réunion d'Évêques pour consacrer l'église de Saint-Paul, mais qu'on lui opposait que le pavé n'était pas fini, etc... Je l'encourageai beaucoup à suivre cette bonne inspiration, en lui assurant qu'il arrivait parfois qu'on consacrât ainsi les églises avant leur entier achèvement, et que, si Dieu me prêtait vie, je ferais bien ainsi pour ma future cathédrale de Marseille. Ce serait, en effet, une circonstance unique qui ne se rencontrera plus, qu'une réunion de plus de cent Évêques de toutes les nations. Cette pensée préoccupait tellement Sa Sainteté, qu'elle me dit que dans ce cas elle ferait faire sur le marbre une inscription où elle placerait le nom de tous les Évêques présents. Je ne sais si les répugnances ou les difficultés des maîtres de cérémonie ne l'emporteront pas sur la belle pensée du Pape. J'ai eu occasion d'en parler au président du collége des maîtres de cérémonies, et je l'ai fort engagé à ne pas faire naître des difficultés pour en détourner le Pape.

Le Saint-Père ne me laissa pas partir sans m'annoncer qu'il me nommait prélat assistant au trône, et que je n'attendisse pas d'en avoir reçu le bref pour me mettre en possession des prérogatives attachées à cette dignité. Je le remerciai, en lui faisant remarquer que je n'avais pas pu me prévaloir de cette faveur que le Pape Grégoire XVI voulait m'accorder en 1832, lorsque je fus sacré à Rome. Le Pape actuel aurait pu se souvenir que lui-même me l'avait offerte à mon dernier voyage. Je

déclinai formellement alors cette faveur parce que j'en attendais une plus insigne de sa bonté, ce qui eut lieu, en effet, par le privilége du *pallium* qu'il voulut bien m'accorder et qu'il m'imposa, par grâce spéciale, de sa propre main.

Le lendemain de notre arrivée, je suis allé dire la messe chez les Dames du Sacré-Cœur, et le surlendemain encore ; mais, cette fois, ce fut en quelque sorte pour prendre congé, parce qu'ayant un autel dressé dans mes appartements, au Quirinal, je dirai désormais la messe chez moi.

Je vis aussi le Cardinal Fransoni, avec lequel je causai longtemps de nos missions, me réservant de revenir sur cette question quand je me serais entendu avec Mgr Barnabo.

J'ai fait une visite au général de division, commandant en chef, M. de Montréal, au général commandant de la place, le baron Fririon, et au général de Pontevès, mon diocésain. Je n'ai rencontré que le premier et je n'étais pas chez moi quand ils m'ont rendu la visite. Je suis allé aussi chez M. notre ambassadeur sans le trouver ; il ne m'a pas trouvé non plus quand il est venu chez moi. J'ai vu Mgr Level, Mgr de la Croix, le Cardinal vicaire, le Cardinal Caterini ; le premier, très-ancienne connaissance ; le second était assesseur du Saint-Office, lors de mon dernier voyage, ce qui me fournit l'occasion de m'entretenir avec lui pour l'approbation de notre Concile provincial. Le Cardinal Caterini est un prélat distingué par sa science.

Je suis allé aux chapelles en ma qualité de prélat assistant au trône le jour de la Toussaint, celui des Morts ; et le lendemain, au service pour tous les souverains Pontifes.

J'ai visité avant-hier le Cardinal Marini ; tant lui que le Cardinal Ugolini ont été pleins de prévenance pour moi

dans la sacristie d'attente où le Pape s'habille avant d'entrer dans la chapelle. Je suis allé hier chez le Cardinal Gousset et chez le P. Perrone. Dans les réunions d'Évêques qui auront lieu, il ne s'agira pas de discuter s'il faut déclarer dogme de foi la doctrine de l'immaculée conception ou seulement approchant de la foi. Il s'agira d'entendre la lecture de la bulle dogmatique, que le Pape va publier avec la même autorité que saint Léon le Grand envoyant ses lettres apostoliques au Concile de Chalcédoine. *Jure assensus, sine jure dissensus, Jure instructionis.* Je suis allé chez le Cardinal Ferretti, je l'ai rencontré montant en voiture pour se rendre à la congrégation qui se tient au Vatican, pour approuver le dernier travail que fait la Congrégation des théologiens sur la question présente. J'aurai l'honneur de le revoir, car j'ai à lui parler de différentes affaires. J'ai été invité par le Supérieur de Saint-Louis des Français à dire, dimanche, la messe militaire pour le corps d'occupation. J'ai accepté cette invitation avec plaisir. On m'a remis les neuf volumes de la collection qui renferme les réponses des Évêques à l'Encyclique du Pape sur l'immaculée conception. 570 Évêques ont répondu, 530 affirmativement et en demandant que la décision soit prononcée; 36, tout en reconnaissant la vérité de la doctrine, ne pensent pas que la décision soit opportune; 4 seulement se prononcent positivement contre.

Dans mes courses, j'ai vu aux Chartreux mon diocésain, le P. Norbert, qui est vicaire de la maison. J'ai vu aussi le P. Perrone que la voix publique fait Cardinal. Ce serait une juste récompense des services que ce Père rend à l'Église depuis plus de trente ans, et surtout de tout ce qu'il a fait pour seconder les vues du Pape dans la question présente. Mais qu'est-ce qu'être Cardinal pour un bon religieux, heureux dans son état?

C'est toujours avec un sentiment de piété que je visite le lieu où saint Pierre a été supplicié, à *San Pietro in Montorio*. De là nous sommes allés à la villa Pamphili et nous avons prié avec émotion au pied du monument que le prince Doria a fait élever dans sa villa sur les restes des pauvres Français qui ont perdu la vie en ce lieu pendant le siége de Rome, qu'ils venaient délivrer de la tyrannie révolutionnaire. Nous avons dîné chez l'ambassadeur de France ; le Cardinal Gousset était au nombre des convives ; il a beaucoup parlé du travail qu'il fait sur la question qui nous occupe tous. Selon moi, le travail a été déjà fait par d'autres. Si le Pape m'en croyait, il se dispenserait de se donner tant de peine, il n'aurait qu'à prononcer en s'appuyant sur l'assentiment des 530 Évêques qui ont jugé sur la tradition de leurs églises comme il pouvait le désirer. Les 36 qui se préoccupent de certains inconvénients purement humains, pour ne pas trouver opportun de décider comme dogme de foi ce qu'ils reconnaissent pourtant être la doctrine de l'Eglise, peuvent être comptés pour l'affirmative sur le fond de la question. Les dissidents se réduisent donc, au fait, à l'infime nombre de 4. Quel cas doit faire le Pape de cette divergence ? En avoir pitié et passer outre.

Le 10 novembre. — Je suis allé à Saint-Paul hors des murs ; la beauté de cette église est étourdissante. C'est à s'extasier devant la magnificence de ses colonnes, de ses marbres et de ses peintures. Les six colonnes d'albâtre égyptien, données à S. S. Grégoire XVI par le vice-roi d'Egypte, sont d'un prix inestimable. J'ai vu avec bonheur certains préparatifs qui m'annoncent que le Pape s'est arrêté à la pensée de consacrer cette église dans la circonstance unique qui se rencontre. Il avait bien voulu m'en parler dans l'audience du 30 octobre, comme d'un projet qui était combattu par ceux qui lui représentaient que la ba-

silique n'était pas encore pavée ; je me permis d'encourager Sa Sainteté à suivre cette pensée vraiment digne d'elle, sans s'arrêter aux étroites considérations de ces formalistes qui ne saisissent pas ce qu'il y a de grand dans une conception. Je fus jusqu'à placer ma main sur celle du Pape, dans l'espèce d'enthousiasme que m'inspira cette communication, si conforme à ma manière d'envisager les choses. Une circonstance aussi heureuse ne se rencontrerait plus. Le Pape s'entourant des Évêques de toutes les parties du monde pour consacrer une basilique aussi célèbre, reconstruite par les dons de toute la chrétienté, c'est sublime ! Je me permis de dire encore au Saint-Père que, si Dieu me prêtait vie, dès que ma nouvelle cathédrale serait couverte, j'aurais hâte de la consacrer, dans la crainte de n'en avoir pas le temps, si j'attendais qu'elle fût achevée. Je serais heureux, si j'avais pu contribuer par mes réflexions, à affermir le Saint-Père dans son beau dessein. Il daigna ajouter qu'il ferait graver sur une grande table de marbre le nom de tous les Évêques qui auraient été présents à cette solennelle cérémonie.

En sortant de Saint-Paul, je suis retourné aux Trois-Fontaines, lieu où fut martyrisé le grand Apôtre. On y voit trois sources surgir à petite distance l'une de l'autre. La tradition porte que ces sources naquirent au lieu même où la tête de saint Paul toucha la terre en trois bonds, quand on eut décapité le saint.

Le 11 *novembre.* — M. l'abbé DE GESLIN, aumônier du château Saint-Ange, m'a invité à aller dire la messe dans le fort pour administrer le sacrement de confirmation à quelques soldats français prisonniers, et donner la sainte Communion aux autres prisonniers militaires et civils, ou très-*incivils*, car il en est un qui a donné un coup de couteau à un soldat français. Je me suis donc transporté *in*

fiocchi, aujourd'hui dimanche 12, au château Saint-Ange, et après une allocution qu'on m'a prié de faire à ces pauvres prisonniers réconciliés avec Dieu, j'ai dit la sainte Messe, à laquelle ils ont tous communié. J'ai confirmé ensuite ceux qui s'étaient préparés pour cela, après leur avoir adressé encore quelques paroles de consolation et d'encouragement. Parmi les communiants, il y avait un pauvre officier qui sera dégradé un de ces jours. Je les ai visités ensuite dans leurs chambrées, et j'ai remis à M. de Geslin une aumône pour les régaler un peu aujourd'hui. Nous avons visité tout le fort, où l'on ne se douterait pas de trouver un très-bel appartement, qui est en ce moment occupé par le commandant. Nous sommes montés jusqu'au pied de l'archange saint Michel, statue gigantesque en bronze, que l'on peut voir de très-loin. L'archange est représenté replaçant l'épée dans le fourreau; c'est pour rappeler la vision qu'eut saint Grégoire le Grand, au moment où, à l'occasion d'une grande calamité, passant processionnellement à la tête de son peuple en face du château, il vit l'ange exterminateur remettre l'épée dans le fourreau, et la peste cessa.

Me trouvant si près du Vatican, je montai en voiture pour m'y rendre. J'avais à revoir le Cardinal Antonelli et à visiter les prélats de la maison de Sa Sainteté, MMgrs Stella, Talbot, de Mérode et Borromeo. J'ai continué ensuite à faire des visites. Je suis allé chez les Cardinaux Sabelli et Tosti, qui ont été on ne peut plus aimables pour moi. Ce dernier, qui est l'âme du grand Conservatoire de Saint-Michel, veut que j'aille passer une journée avec lui, pour me montrer tout ce qu'il y a d'intéressant dans ce grand établissement. Je me suis présenté chez le Cardinal Brunelli et chez le Cardinal della Genga, que je n'ai pas rencontrés, non plus que Mgr Lucidi, asseseur du Saint-Office, et Mgr Bizzarri, secrétaire des Evê-

ques et réguliers. J'ai été plus heureux chez notre cher général de Pontevès, que j'ai trouvé chez lui. J'ai fini toutes mes courses, comme il m'arrive souvent, en venant faire mon adoration dans l'église de Saint-Sylvestre, en entrant par la porte de la maison. En rentrant, je suis allé faire une petite visite d'amitié à Mgr Sacrista, qui demeure dans une aile du même palais que j'habite. Je voulais savoir ce que j'avais à faire demain, pour répondre à l'avis que m'a fait donner le Cardinal Scitowski, primat de Hongrie, qu'il recevrait à l'occasion du chapeau qui doit lui être remis, à la suite du Consistoire. Je veux suivre toute l'étiquette. Elle consiste d'abord dans une visite de cérémonie que le Cardinal reçoit des Cardinaux, des princes et de toutes les sommités, en habits de cérémonie. Pour nous, Evêques, nous devons y aller, le matin, en *mantelletta*, et le soir, en habit ordinaire, c'est-à-dire en soutane violette et manteau long. Voilà pour demain ; je ne sais pas encore ce qui aura lieu après-demain. On fait des préparatifs d'illumination dans la grande cour du Quirinal. Le Cardinal a été logé par le Pape, dans les appartements qui sont au-dessous de l'horloge ; il devait aussi y avoir un orchestre sur la place et une illumination dans le quartier. Je sais que jeudi aura lieu le Consistoire public où le Cardinal recevra le chapeau. Je crois que j'y assisterai en qualité d'Evêque assistant au trône.

Voilà qu'on me remet une belle lettre des religieuses de Bogota, écrite en espagnol, pour me complimenter et me remercier de ce que j'ai fait pour feu Mgr Mosquera, leur vénérable archevêque. Je n'aurais jamais cru exciter tant de témoignages de reconnaissance en m'acquittant comme je l'ai fait, d'un devoir si simple de respect et de vénération pour ce confesseur de la foi qui était venu finir ses jours dans ma ville épiscopale. Je me trompe : ce ne

sont pas seulement les religieuses d'un couvent, mais les supérieures de tous les couvents de Bogota qui m'écrivent.

Je viens de faire ma première visite à S. Em. le Cardinal Scitowski, avec mon fidèle compagnon Mgr Sacrista. C'est aujourd'hui, dans la matinée, que tous les cardinaux et les princes romains l'envoient complimenter par leurs gentilshommes, qui arrivent en grande tenue, l'épée au côté et le grand manteau de soie sur les épaules, dans le carrosse de cérémonie de leurs patrons. Ils sont annoncés à haute voix, d'abord dans la première antichambre, puis dans la seconde, et une troisième fois dans le salon. Le maître de chambre vient au-devant du personnage annoncé pour le présenter, en le nommant, à Son Eminence qui vient le recevoir sur le seuil de la porte où elle se tient. Autant on en fait pour les Prélats et les Evêques. C'est ce qu'on a fait pour Mgr Sacrista et pour moi. Le Cardinal nous a accueillis avec distinction ; il ne parle que latin. Nous l'avons succinctement complimenté en cette langue ; le *congratulor* a été prononcé avec effusion. Son Eminence venait s'asseoir au milieu de nous, dans les courts intervalles d'une félicitation à une autre ; nous n'avons pas tardé à prendre congé pour céder la place à d'autres.

Je n'ai pas manqué de me rendre ce soir au grand *ricevimento*, je savais que je m'y trouverais avec tout ce qu'il y a de marquant à Rome. Ce qui m'a surtout touché vivement, c'est la rencontre de tant d'évêques de tout l'univers. Pour la France, à part les deux Cardinaux Mathieu et Gousset, j'étais le seul Evêque représentant notre épiscopat. Les Archevêques de Baltimore, de New-York, les Evêques de Plattsburg et de Buffalo étaient là pour les Etats-Unis ; le Cardinal Wiseman, l'Evêque de Beverley et un autre Evêque pour l'Angleterre ; l'Archevêque

de Dublin, celui d'Armagh, celui de Tuam et d'autres Evêques, pour l'Irlande; le Cardinal Archevêque de Malines, l'Evêque de Namur et celui de Tournai, pour la Belgique. Il y avait aussi l'Archevêque de Vienne, l'Archevêque de Munich, l'Archevêque de Turin, celui de Cagliari, celui de Gênes, les Evêques d'Annecy, de Lausanne et je ne sais combien d'autres. Après avoir échangé quelques paroles avec les Cardinaux, les Evêques et les Prélats que je connaissais, je me suis retiré pour me rendre à mes appartements.

Dans la matinée du lundi 14, je suis allé rendre la visite que le Cardinal Mathieu avait eu la bonté de me faire pour m'apporter les lettres qu'on lui avait remises pour moi à Marseille ; je suis monté un moment à la Trinité-du-Mont pour voir les Dames du Sacré-Cœur. De là, je me suis rendu chez le Cardinal della Genga, qui m'a reçu avec l'amabilité qui lui est propre et une expansion de cœur qui me rappela la bienveillance de son saint oncle, le Pape Léon XII. Après le dîner, le colonel Caramelli est venu me prendre dans sa voiture pour aller voir un four d'une nouvelle invention. Il est chauffé sans bois et sans charbon, par la simple combustion de la terre argileuse préparée avec certains ingrédients chimiques. Il ne faut que vingt-cinq minutes pour cuire une fournée de pain. Le fourneau qui chauffe le four répand une chaleur égale pendant trente heures et ne dépense que 60 centimes de combustible pendant ce temps-là. On peut faire cinquante fournées de pains dans les vingt-quatre heures. L'inventeur, dont je ne sais pas le nom, est un Breton, très-complaisant et très-modeste; il se loue beaucoup de la protection qu'il a facilement obtenue ici, après que l'Académie a étudié son système et en a suivi attentivement l'exécution.

Rentré chez moi, j'ai reçu la visite d'un maître de céré-

monies en soutane et manteau violets. S. Em. le Cardinal Archiprêtre de Saint-Pierre me l'envoyait, comme à tous les Evêques présents à Rome, pour nous inviter à assister aux offices qui auront lieu à Saint-Pierre, à l'occasion de l'anniversaire de la consécration de la basilique. Nous sommes invités à nous rendre aux premières et aux secondes Vêpres, ainsi qu'à la grand'messe, à laquelle le Pape assistera avec les Cardinaux. Une heure après, Mgr Lucidi, assesseur du Saint-Office et Chanoine de Saint-Pierre, est venu me faire une visite, d'abord pour son compte, et pour me dire ensuite qu'il était chargé, de la part de S. Em. le Cardinal Archiprêtre, de m'inviter à officier pontificalement aux premières Vêpres qui seront chantées, cette année, devant l'autel papal, le chœur des Chanoines ne pouvant contenir tous les Prélats invités. C'est donc vendredi, à deux heures de l'après-midi, que je me rendrai à la sacristie de Saint-Pierre pour cette cérémonie. Les Pères du *Retiro* de Saint-Bonaventure sont venus, de leur côté, m'inviter à aller dire la messe dans leur église, à l'autel sous lequel repose le bienheureux Léonard de Port-Maurice, le jour de sa fête, dimanche, 26 de ce mois.

Quel ennui je viens d'éprouver pour me rendre à l'invitation que les Pères Jésuites étaient venus me faire ! j'ai assisté à la distribution des prix du collége romain, qui a eu lieu dans l'église de Saint-Ignace. Cet exercice, présidé par le Cardinal Caterini, a été plus ennuyeux encore que nos distributions de prix aux colléges et aux petits séminaires. Il n'y a pas moins de mille étudiants qui concourent pour ces prix, consistant dans des médailles qu'on leur distribue, comme on distribue chez nous des livres. Nous n'en pouvions plus d'ennui. Pour surcroît de malheur, une pluie battante nous attendait en sortant, et nous a rendu bien pénible la visite que je devais faire au

Cardinal Mattei pour le remercier de son invitation. Il a été très-aimable pour moi et nous a retenus fort long temps.

Le 16 novembre. — Me voici de retour de l'assistance au Consistoire public où le Pape a donné le chapeau au nouveau Cardinal Primat de Hongrie; je me suis rendu au Vatican avec mon fidèle Mgr Sacrista. Nous sommes montés dans la salle où le Pape devait s'habiller. J'ai quitté la *mantelletta* pour prendre la *cappa*. Je me suis encore retrouvé avec un bon nombre d'autres Evêques assistants au trône. L'Archevêque de Milan voulait savoir les noms et diocèses des Evêques assistants. Au nom de Marseille, il s'est cru obligé de me faire les plus beaux compliments du monde. Le Pape est arrivé, il s'est habillé en quittant la mozette pour prendre la chape et la mitre, et il s'est rendu dans la salle du Consistoire, où tous les Cardinaux l'attendaient. Les Evêques assistants l'ont suivi, et nous nous sommes placés à droite et à gauche, autour de lui. Un avocat consistorial, entouré de ses confrères, s'est placé au bas des marches et a commencé à plaider la cause d'une servante de Dieu. A la voix du maître de cérémonies en chef, l'avocat cessait pour laisser s'accomplir le rite prescrit, et il reprenait son discours quand on le rappelait. Deux Cardinaux diacres sont allés prendre leur confrère et l'ont amené devant le Pape. Il a fait trois saluts à égale distance en avançant dans la salle ; puis il est venu s'agenouiller aux pieds du Pape, pour lui baiser d'abord le pied, puis la main ; enfin, le Pape s'est soulevé pour l'embrasser. Le Cardinal est allé ensuite donner l'accolade à tous les Cardinaux, en commençant par le doyen, le vénérable Mgr Macchi, qui m'a semblé bien vieilli ; il a quatre-vingt-six ans. Après l'accolade, le Cardinal Scitowski a été reconduit aux pieds du Pape, qui lui a imposé le chapeau rouge sur la tête en pronon-

çant une formule de prières dans laquelle il lui rappelle qu'il promet de défendre jusqu'au sang, *usque ad effusionem sanguinis inclusive*, les droits de l'Eglise ; il lui donne encore une fois l'accolade. Le Pape, précédé de sa cour et suivi des Evêques assistants, se retire, tandis que les Cardinaux vont processionnellement à la chapelle Sixtine en chantant le *Te Deum* ; le cardinal doyen dit l'oraison, et on se rend ensuite dans les appartements du Pape pour le Consistoire secret. Le nouveau Cardinal, ayant reçu son titre et son anneau dans ce consistoire secret, remplit dans la journée certains devoirs qui lui sont imposés. Il va faire sa prière à Saint-Pierre et rendre une visite solennelle au Cardinal Doyen du Sacré-Collége; le soir, rentré chez lui, il attend, dans ses appartements, qu'on lui apporte en grande cérémonie le chapeau rouge que le Pape a posé sur sa tête dans le consistoire public du matin. En attendant, les salons éclairés *à giorno* par des centaines de bougies se remplissent de Cardinaux, de Prélats, de princes et de princesses, et d'une quantité d'autres personnes. On cause longtemps avant que ce chapeau arrive. Parti de Saint-Pierre une demi-heure après l'*Angelus*, il doit faire le trajet au pas des chevaux ; je ne l'ai pas vu dans sa marche, il est sans doute entouré de valets de pied en livrée, portant des torches à la main. Arrivé à la demeure du Cardinal, le Camérier secret qui est chargé de le lui remettre, traverse gravement les appartements jusqu'au salon du trône où se trouve, sous un baldaquin, le portrait du Pape régnant. Le fauteuil, qui n'est jamais occupé par personne, et qui est pour cela habituellement tourné vers le mur, sert cette fois au Cardinal, qui s'y assoit pour écouter l'allocution élogieuse que lui adresse solennellement Mgr le Camérier secret. La salle du trône est remplie en ce moment de Cardinaux, de Prélats et d'une foule d'autres personnes.

Le discours du Camérier secret étant terminé, le nouveau Cardinal, toujours assis, y répond. Mgr Scitowski, ne parlant ni l'italien ni le français, fit son discours en latin. Il a répondu avec modestie aux éloges pompeux du discours qu'il venait d'entendre ; il a fait un petit compliment à l'orateur, aux Cardinaux et aux Prélats de toutes les parties du monde qui, par une circonstance dont il se félicitait, se trouvaient réunis à Rome, et la séance a été levée. On est passé dans d'autres salons pour faire soirée et prendre des rafraîchissements. J'ai retrouvé là le Cardinal Baluffi, le Cardinal Brunelli et le Cardinal capucin que je n'avais pas rencontrés chez eux. Le Cardinal Baluffi a été charmant et a bien voulu se rappeler l'accueil que je lui avais fait à son passage à Marseille ; le Cardinal capucin, qui porte la sainteté sur sa figure vénérable, n'a pas oublié de me remercier de la protection que j'ai toujours accordée à son Ordre dans mon diocèse. Nous avons aussi longuement causé avec le Cardinal Caterini et le Cardinal Savelli. Enfin je me suis retiré après avoir salué plusieurs Evêques nouvellement arrivés, et notamment le bon Evêque de Montréal, débarqué le matin même. Je n'avais que la cour du Quirinal à traverser pour me rendre chez moi ; j'y suis rentré, fort peu ébloui de ce pompeux appareil que je venais de voir. Le Seigneur me faisait la grâce de sentir la vanité de tout ce qui me passait sous les yeux. Dans mon cœur, je rapprochais de ces pensées et de ces sentiments les pensées et les sentiments qui remplirent mon âme de consolation dans la visite que je fis, il y a trois jours, au *Retiro* de Saint-Bonaventure. Pendant cette visite, je priai avec toute la ferveur dont j'étais capable, dans la cellule et à l'endroit même où le bienheureux Léonard de Port-Maurice rendit sa sainte âme à Dieu. Je m'arrachai avec peine de ce saint lieu, tandis qu'il me tardait de sortir des beaux

salons du Quirinal. J'emporte avec moi les ouvrages nouvellement imprimés du bienheureux et des parcelles de ses reliques.

Je rentre de Saint-Pierre, où je viens de faire l'office pontifical à vêpres. Je ne saurais trop remercier le Cardinal archiprêtre et les Chanoines de l'honneur qu'ils ont bien voulu me faire et du bonheur qu'ils m'ont procuré. Il y avait une trentaine d'Évêques à la cérémonie et un plus grand nombre encore en ville. La présence d'un si grand nombre d'Évêques a fait prendre le parti de faire l'office dans le chœur de la basilique, au lieu de le faire dans la chapelle des Chanoines. La fête n'en a été que plus solennelle. C'est donc à l'autel papal que je suis monté pour l'encenser, ainsi que les reliques qui sont placées sur le gradin. C'est de cet autel que j'ai donné la bénédiction solennelle à la fin des vêpres. L'assistance était des plus imposantes ; on y voyait le Cardinal archiprêtre, une trentaine d'Évêques en rochet et *mantelletta*, tout le chapitre de Saint-Pierre en *cappa*, et le clergé inférieur, bénéficiers, chapelains et jeunes ecclésiastiques. C'était ravissant, d'autant plus que les cérémonies se font avec une exactitude, une précision et une gravité remarquables. Au *Magnificat*, l'officiant, accompagné de ses deux assistants et de quatre choristes en chape, précédé des massiers et officiers de l'autel, et suivi de six ou huit chanoines qui se détachent du chœur, va encenser l'autel où réside le très-saint Sacrement. On se dirige ensuite vers la confession de Saint-Pierre, où l'on descend par le bel escalier qui se trouve devant le maître-autel. On peut aisément se figurer le saisissement que l'on éprouve, lorsqu'on se voit en face de ce tombeau qui renferme les précieuses reliques du grand Apôtre, choisi par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour être la pierre angulaire de son Église. Avec quel respect j'ai fait cette

génuflexion que le cérémonial prescrit ! Avec quelle douce émotion j'ai encensé trois fois ces restes vénérables qui semblent inspirer l'amour pour Jésus, qu'avait à un si haut degré l'âme fervente qui les animait. Je me suis nourri de ces pensées et de ces sentiments tout le temps qu'a duré le *Magnificat*, et grâce à Dieu, il est assez long pour donner la facilité d'encenser les nombreux assistants au chœur. J'ai remarqué ici, comme je l'avais remarqué à Saint-Jean de Latran, que l'orgue joue tout le temps de l'encensement, entre le dernier verset du *Magnificat* et le *Gloria Patri*, que l'on ne chante qu'alors que l'encensement est fini. Mais je ne pensais pas à moi seul dans ces moments de bonheur, j'avais très-présents à l'esprit tous ceux qui ont droit à mon souvenir, et je demandais pour eux les mêmes grâces que je sollicitais pour moi-même.

Le 18. — Je suis encore tout ému de la magnifique cérémonie à laquelle je viens d'assister à Saint-Pierre. Mon cœur déborde de catholicisme, si je puis m'exprimer ainsi. Quarante Évêques de toutes les nations, réunis dans l'immense chœur de Saint-Pierre, ayant à leur tête le chef de l'Église, le successeur de ce prince des Apôtres, sur le tombeau duquel un d'entre nous, un Évêque de Hongrie, célébrait solennellement les saints mystères, avec le même rite, les mêmes chants, les mêmes cérémonies que nous employons tous dans nos diocèses respectifs, à une si grande distance les uns des autres. Cette paix descendant de l'autel, se communiquant par le baiser de la plus tendre fraternité à tous ces Pontifes, ravis de se trouver ensemble dans un si saint lieu et dans une pareille circonstance, tous accourus des extrémités de la terre, comme des régions plus ou moins voisines, à la simple invitation de leur chef bien-aimé, pour concourir avec lui à la solennelle glorification de la Vierge

Immaculée, la sainte mère de Dieu et la nôtre, et la mienne plus particulièrement. C'est ravissant !

En se retirant de l'office, le Pape et tous les Évêques se sont arrêtés et agenouillés au milieu de la grande nef de la basilique, pour vénérer les saintes reliques qu'un Chanoine accompagné de plusieurs acolytes nous a successivement montrées du haut de la tribune à gauche du sanctuaire. Les assistants étaient avertis de l'arrivée des saintes reliques, par le tintement sonore et pénétrant de deux cloches intérieures qui, si j'en juge par ce qui s'est passé en moi, ont la vertu d'inspirer le recueillement et l'attention. Au moment de l'ostension de ces saintes reliques, un profond silence règne dans cette vaste église ; impossible de décrire l'émotion que j'ai éprouvée et que, sans doute, bien d'autres ont éprouvée comme moi. Il m'a fallu sortir mon mouchoir pour essuyer les larmes qui se sont échappées de mes yeux. Je me suis retiré, me promettant bien de revenir prier dans ce saint lieu, aux secondes Vêpres de la fête. Nous n'aurons que le temps d'aller dîner chez nous, pour nous retrouver encore à Saint-Pierre à deux heures et demie. Les Vêpres d'aujourd'hui ont été encore très-solennelles, comme celles d'hier. C'est l'Archevêque de Vienne qui a fait l'office pontifical comme je l'avais fait la veille. Il y avait beaucoup moins d'Evêques présents ; mais, comme il est d'usage que les Cardinaux archiprêtres des basiliques invitent les autres Cardinaux, qui y viennent toujours, ces Eminences se sont fait un devoir d'y assister. Ils y étaient en grand nombre, placés d'un côté du chœur et nous de l'autre, en face d'eux.

Aujourd'hui, le Cardinal secrétaire d'Etat avait réuni une quarantaine de Cardinaux et d'Evêques dans un banquet solennel au Vatican. Il invitera sans doute les autres un autre jour. Je n'avais pas perdu mon temps

dans la matinée; j'étais monté jusqu'à trois fois chez Mgr Pacifici, secrétaire de l'assemblée des Evêques et rédacteur définitif de la bulle, pour lui faire ajouter un document aux notes qui rappellent les décrets apostoliques prouvant la doctrine du Saint-Siége sur la conception immaculée de la sainte Vierge. Loin de me trouver indiscret, Mgr Pacifici m'a vivement remercié de ma démarche; il m'a dit qu'il avait recherché ce que je venais lui offrir, qu'il s'était adressé à une personne bien connue pour avoir la date des lettres apostoliques dont je venais de lui parler, mais qu'il n'y avait pas réussi; il était heureux que je lui fournisse le moyen de réparer cette lacune; il s'agissait des lettres apostoliques de Léon XII, instituant et approuvant la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, c'est-à-dire, comme portent les lettres, *sine labe originali concepta*. Je lui ai présenté aussi les lettres apostoliques de Grégoire XVI et de Pie IX confirmant cette même Congrégation. Mgr Pacifici a été bien aise que je lui fisse cadeau d'un exemplaire de nos saintes règles; je l'ai fait avec plaisir. J'espère bien que nous aurons la consolation de lire dans les notes de la bulle la citation des lettres apostoliques qui nous constituent, comme une preuve de la doctrine constante de l'Eglise romaine sur la conception immaculée de notre bienheureuse mère, la très-sainte Vierge Marie. Je me suis empressé d'aller rendre visite aux Cardinaux que je devais voir; j'avais déjà fait ma visite aux Cardinaux Patrizi, della Genga, Caterini, Marini, Tosti, Fransoni, Ferretti, Antonelli, Baluffi, Brunelli, Mattei. Il me restait à voir les Cardinaux Altieri, Cagiano, de Angelis, Lucciardi, Ugolini et Macchi, Riario l'oncle, et Riario Archevêque de Naples. J'avais visité aussi les Cardinaux Recanati, Wiseman, Gousset, Mathieu, Savelli, et le Cardinal Scitowski, pri-

mat de Hongrie, qui a reçu le chapeau samedi dernier. J'ai laissé aussi ma carte chez la princesse Borghèse, récemment arrivée de France, m'étant souvenu qu'elle était venue me voir à son passage à Marseille, et que j'avais d'ailleurs reçu beaucoup de politesses d'elle et de sa famille à mon dernier voyage à Rome. Il n'y a rien de désagréable comme de rencontrer ces grands personnages dans les salons, les jours de réception, avant d'avoir fait à ceux que l'on connaît la politesse d'une visite qu'il est parfaitement dans l'ordre de leur faire, et même de toute convenance.

Le 20 était le jour fixé pour la première réunion des Cardinaux et des Evêques qui devait avoir lieu au Vatican; l'Assemblée a eu lieu, en effet, à l'heure et au lieu indiqués. Elle a été présidée par S. Em. Mgr le Cardinal Brunelli, assisté de LL. Em. les Cardinaux Caterini et Santucci. Les Cardinaux étant entrés, les Evêques ont pris place à droite et à gauche, selon le rang de leur promotion. Le Patriarche d'Alexandrie était le premier sur le banc à droite; les Archevêques étaient à la suite, selon leur rang, en face les uns des autres. Les Evêques occupaient deux autres rangs de bancs, derrière les premiers où les Archevêques étaient placés. J'avais le triste privilége d'être le troisième à droite, n'ayant avant moi que l'Evêque de Policastro, sacré en 1819, et l'Evêque de Faenza, sacré la même année que moi, mais au mois de juillet, tandis que je l'ai été en octobre. Hélas! il n'y avait que Mgr Cardelli, Mgr Minucci, Archevêque de Florence, et Mgr Fransoni, consacrés avant moi, et encore Mgr Fransoni, Archevêque de Turin, ne l'a-t-il été que quelques mois avant, en 1832. J'ai compté qu'il y avait après nous trente Archevêques et cinquante-trois Evêques à la jeunesse desquels se joindront les nouveaux venus, tels que les Evêques d'Amiens, d'Orléans, et tous

les Evêques français qui pourront arriver, car nous n'avons en France, parmi les Evêques, que ceux de Châlons et de Vannes, parmi les Archevêques ceux de Lyon et de Bourges, qui soient nos anciens en consécration. Je reviens à notre assemblée. Les trois Cardinaux étaient placés sur des fauteuils au haut de la grande salle du consistoire, la face tournée vers l'assemblée; à leur droite était le bureau des deux Prélats secrétaires, à leur gauche était assis sur un escabeau le Prélat chef des maîtres de cérémonies. Au fond de la salle étaient placés les Prélats et les Théologiens, formant la congrégation qui avait élaboré tout le travail, et qui étaient là pour répondre aux observations ou aux objections que les Evêques étaient invités à faire en toute liberté sur la contexture de la bulle, mais non point sur le fond ni sur l'opportunité de la question. C'est ce qu'a eu soin de rappeler S. Em. le Cardinal Président, dans un discours latin très-bien conçu et parfaitement débité, dès le commencement de la séance, après que toute l'assemblée eut récité le *Veni, Creator*, et que le Cardinal qui alternait avec nous les versets a eu dit l'oraison. J'ai été surpris qu'on n'ait pas ajouté une petite invocation à la sainte Vierge; il ne m'appartenait pas de la suggérer, pas plus que de faire remarquer qu'il eût été édifiant, quand on a sonné l'*Angelus*, que nous nous fussions tous mis à genoux pour le réciter. Le discours du Cardinal étant fini, il a fait lire la bulle, dont nous avions tous un exemplaire à la main, par un des Prélats secrétaires, qui a fait cette lecture très-distinctement; selon ce qu'avait annoncé le Cardinal président, le lecteur s'arrêtait à chaque paragraphe pour donner la facilité à ceux qui voudraient faire des observations d'en faire. Par le fait, quelques Evêques en ont présenté. Elles ont été résolues par plusieurs théologiens de la Congrégation. Somme toute, je n'ai

pas trouvé que l'on ait eu grande raison de soulever des difficultés qu'il était aisé aux théologiens de résoudre. Ce qu'ils ont fait avec une facilité d'élocution et une force de raison extraordinaires. La séance s'est ainsi prolongée jusqu'à une heure après midi.

Le 21. — Dans la séance d'aujourd'hui plusieurs Évêques américains, anglais et irlandais ont présenté encore quelques observations. Elles ont donné lieu à de magnifiques réponses faites par les PP. Passaglia et Perrone, qui ont admirablement parlé.

J'avais remarqué hier que S. Em. le Cardinal président s'était contenté d'invoquer le Saint-Esprit, en récitant le *Veni, Creator* en chœur avec l'assemblée des Évêques; j'avais été contristé qu'il n'eût pas pensé à se mettre, lui et nous, sous la protection de la très-sainte Vierge. L'idée de lui proposer de réparer cet oubli me poursuivit toute la journée, et ce matin, pendant mon action de grâces, je me suis senti davantage pressé d'exécuter ce projet.

En effet, en arrivant à l'assemblée, je me suis tenu à l'affût de l'arrivée des Cardinaux, et au moment de leur entrée, j'ai prié Mgr Barnabo de faire ma commission. Ma proposition a été sur-le-champ acceptée. Mais ce n'est pas la seule chose qui me contrista pendant la séance d'hier: la grosse cloche de Saint-Pierre sonna à midi, pour avertir de dire l'*Angelus* et la séance continua sans interruption. Je m'étais dit aussi de proposer au Cardinal Président de rendre cet hommage à la Mère de Dieu, en l'honneur de laquelle nous étions assemblés. C'est ce que je me permis de demander aussi, en particulier, à Son Eminence, qui daigna accueillir ma proposition avec beaucoup de bonté. Après le *Veni, Creator,* le Cardinal ne s'est pas contenté de nous faire dire un *Ave, Maria,* mais il nous en a fait dire trois; de même, quand on a sonné

l'*Angelus*, il a suspendu la séance et on s'est mis à genoux pour le réciter.

Le 22. — Plusieurs Evêques français sont arrivés. J'ai vu l'Évêque de Grenoble, celui d'Amiens, celui de Blois et l'Archevêque d'Avignon ; Monseigneur de Blois me disait que nous serions une vingtaine pour la France; j'en serais très-heureux. Nous avons eu une séance aujourd'hui, et nous en aurons une encore demain.

Le 23. — Quelques observations ont été faites hier et aujourd'hui sur quelques passages de la Bulle. Elles ont, comme dans les séances précédentes, été parfaitement résolues par le théologien de la commission.

Le 24. — La séance d'aujourd'hui a été la dernière. Elle n'a été signalée, comme les précédentes, que par certaines observations de détail, immédiatement résolues, Elle a fini par une explosion du sentiment catholique par lequel tous les Évêques présents ont témoigné de leur déférence et de leur dévouement au Saint-Siége et à la personne du Saint-Père. Le Cardinal président en a été ému jusqu'aux larmes. J'aurais bien voulu faire une proposition qui, certainement, aurait été adoptée avec transport ; mais j'en ai été détourné par une timidité insurmontable, comme peut-être aussi par la crainte de ne pas m'exprimer assez bien en latin, dont je n'ai pas l'usage. J'avais pu juger de la difficulté par la manière de le parler de la plupart de ceux qui avaient pris la parole. Pour l'acquit de ma conscience, j'ai cru devoir écrire au Saint-Père une lettre que je transcris ici tout au long :

« Très-Saint Père,

« Encore tout ému de la pieuse manifestation qui a marqué ce matin la fin de nos réunions épiscopales, après m'y être associé de tout cœur, je regrette de n'avoir pas

osé proposer à tous les Évêques présents d'aller ensemble déposer aux pieds de Votre Sainteté l'expression de notre tendre dévouement, ainsi que de la respectueuse confiance avec laquelle nous attendons la parole définitive du successeur de saint Pierre.

« Cependant, comme hier dans notre assemblée une voix s'est élevée pour demander que le projet de bulle qui nous a été présenté par vos ordres fût entièrement refait, et que cette proposition écrite de l'un de nos collègues a dû être mise sous les yeux de Votre Sainteté, je me sens intérieurement pressé de repousser, en ce qui me concerne, cette proposition et de vous supplier de ne pas vous arrêter aux motifs allégués à ce sujet.

« Si je ne me trompe, elle est une suite de l'idée du petit nombre de ceux qui dès le début ont paru désirer de voir restreindre la portée de votre décision.

« Votre sagesse assistée d'en haut fera justice, Très-Saint Père, de cette opinion qui n'a fait aucune impression sur les Évêques assemblés, comme on a dû vous le rapporter. Pour moi, je la regarde comme malheureuse, parce que, si elle pouvait prévaloir, il en résulterait de graves inconvénients. La décision, si ardemment désirée par les Pasteurs et par les peuples, serait en quelque sorte affaiblie en n'étant point précédée de la magnifique exposition qu'on lit dans le projet de Bulle, n'étant point motivée par les autorités de la tradition qui y sont invoquées, et en ne contenant point en même temps une interprétation assez explicite des textes de l'Écriture, qui doivent être indiqués comme renfermant la croyance définie. On pourrait peut-être dire aussi un jour, qu'on est venu d'au delà des mers et d'au delà des monts, non-seulement pour faire admettre des observations de détail (ce qui me semble la seule chose permise), mais aussi pour réformer, dans l'ensemble de la rédaction, l'Église romaine elle-même,

ou du moins ses théologiens les plus éminents, en lui insinuant un autre langage et en lui apprenant, en un mot, à rédiger des bulles.

« Cela serait intolérable pour qui a à cœur, comme moi, l'honneur de l'Église mère et maîtresse ; je suis le moindre des Évêques, mais je suis trop attaché à cette Église sainte pour ne pas être d'une très-grande susceptibilité relativement à ce qui, dans cette circonstance surtout, ne contribuerait pas, de la manière la plus complète, à l'accomplissement de vos hautes pensées, pour augmenter sur la terre la gloire de la très-sainte Vierge et exciter la dévotion envers elle.

« Votre paternelle indulgence daignera donc, Très-Saint Père, excuser l'indiscrétion de mon zèle, et me permettre d'exprimer le désir que tout vienne de Rome, comme du Saint-Siége, pour le fond et pour la forme, dans la décision que le Saint-Esprit mettra sur vos lèvres sacrées.

« Daignez agréer, Très-Saint Père, l'hommage du religieux dévouement avec lequel je me mets à vos pieds pour vous demander votre bénédiction apostolique.

« Je suis de Votre Sainteté, Très-Saint Père, le très-dévot fils.

« Ch.-Joseph-Eugène.
« Evêque de Marseille. »

Mgr Barnabo, que j'ai vu aujourd'hui pour lui remettre la lettre que j'adresse au Pape, m'a donné le plus grand regret de n'avoir pas suivi mon inspiration, lorsque j'étais porté à provoquer cette belle manifestation d'aller porter tous, en corps, l'hommage de nos sentiments au Saint-Père. Le bon Dieu ne l'a pas permis.

Le Cardinal Baluffi sort de chez moi ; je n'ai pas besoin de dire combien il a été aimable pour moi dans sa longue visite; ce que je veux consigner ici, c'est ce qu'il m'a dit en confirmation de ce que je savais avec moins

de détails. C'est au sujet de la madone d'Ancône. Le Cardinal est natif de ce pays ; comme je lui parlais d'une grâce particulière que j'avais cru avoir obtenue en l'invoquant lors de mon passage dans cette ville, il m'a raconté qu'en effet Bonaparte s'était fait apporter le tableau miraculeux qui avait déjà été dépouillé de ses joyaux. Un avocat, chef des révolutionnaires du pays, lui avait dit, sans crainte, que le miracle du mouvement des yeux ne pouvait être plus avéré, puisqu'il était attesté par plus de 70 000 personnes qui en avaient été témoins. Le général le fit placer dans le salon à manger en face de lui ; il avait invité à dîner les deux Chanoines qui avaient apporté le tableau. On sert la soupe ; tout en la mangeant, le général lève les yeux sur le tableau et il est comme frappé de ce qu'il voit ; il baisse vivement la tête et continue à manger. Il lève une seconde fois les regards sur le tableau, et il est frappé de nouveau, de façon à ne pouvoir le dissimuler. Enfin, une troisième fois, ce qu'il voit l'émeut si violemment, qu'il se lève de table sans que le repas soit achevé, tous les convives en même temps que lui. Bonaparte était dans un trouble manifeste, et avec une vivacité d'action très-remarquable, il ordonna qu'on rendît sur-le-champ tous les joyaux qui avaient été enlevés, il rendit aux deux Chanoines l'image miraculeuse en leur prescrivant de la couvrir, pour qu'un prodige si manifeste ne fût pas avili par la curiosité indiscrète de la multitude ; tout en reconnaissant le miracle, c'était ne pas vouloir en rendre grâce à Dieu. Les Chanoines, très-contents de pouvoir replacer le précieux tableau dans leur cathédrale, obéirent aux ordres du général.

Le 27. — J'ai commencé ma journée par aller dire la sainte Messe dans la chambre où saint Ignace et saint François de Borgia sont morts après l'avoir habitée pendant leur saint généralat. C'est dans cette chambre que

saint Louis de Gonzague et saint Stanislas de Koska furent reçus dans la Compagnie de Jésus. C'est là que saint Philippe de Néri, et sans doute les autres saints qui vivaient dans cette époque féconde en saints, durent venir visiter les deux Généraux et s'entretenir avec eux. Transformée en chapelle, saint Charles et saint François de Sales y vinrent célébrer la sainte Messe, sur ce même autel, où j'ai eu le bonheur moi-même de célébrer le saint sacrifice. C'est toujours avec un grand sentiment de dévotion que je prie dans ce saint lieu ; je ne puis pas oublier la grâce que j'ai reçue lors de mon premier voyage à Rome, où j'avais un si grand besoin de la protection de tous les saints que j'allais invoquer dans chacun de leurs sanctuaires. Quelle messe fut celle-là ! Je n'en compte que quatre ou cinq dans ma vie où j'ai éprouvé ce genre de grâce ; on ne la demande pas, mais quand on la reçoit, on se confond et l'on remercie avec un grand sentiment de reconnaissance.

Le Cardinal de Bonald étant enfin arrivé, je suis allé le voir. Sans la lettre que je lui écrivis, il m'a dit qu'il ne serait pas venu. Je suis allé ce matin à la Propagande ; j'y ai vu S. Ém. le Cardinal Fransoni et je lui ai remis une lettre du P. Séméria. Nous nous sommes longuement entretenus de la Mission de Ceylan et j'ai été heureux de constater dans quelles dispositions on était, en Propagande, à l'égard de nos Missionnaires qui travaillent dans cette île. J'ai rencontré au *ricevimento* du Patriarche de Lisbonne le bon Cardinal Falconieri, Archevêque de Ravenne, unique survivant de mes trois consécrateurs ; nous ne nous serions pas reconnus, car il y a bientôt vingt-trois ans que nous ne nous étions vus. Notre entrevue, au milieu de ce grand monde, a été des plus touchantes. Je ne pouvais plus le quitter ; on eût dit deux amis qui se retrouvaient après une longue absence. Nous

nous sommes promis de nous revoir; je ne manquerai pas de l'aller chercher demain, dans la sortie que je dois faire pour rendre plusieurs visites.

Quelle journée de visites aujourd'hui ! Je suis allé voir les Cardinaux Ferretti, della Genga, Falconieri, Cagiano, de Angelis, de Bonald, Gousset, les princes Borghese et Torlonia, et les Évêques de Bruges, de Valence et d'Orléans. Le soir au *ricevimento* du Cardinal archevêque de Tolède, j'ai vu plusieurs Cardinaux et un grand nombre d'Evêques de tous les pays.

Le 29.— Je me suis rendu au service de la princesse Canino; tous les Evêques français présents à Rome y étaient invités ; nous nous sommes rencontrés, dans la tribune qui nous était destinée, avec les Cardinaux de Bonald et Mathieu, les Archevêques d'Aix et d'Avignon, les Evêques de Saint-Flour, de Blois, de Grenoble, d'Amiens et d'Arras. C'est l'Evêque d'Amiens qui célébrait la messe pontificale et qui a fait l'absoute. Les fils de la défunte, dont un est ecclésiastique, se tenaient au pied du catafalque sous lequel était le corps de leur mère. On a remarqué qu'ils ont pleuré tout le temps, sans cesser d'être à genoux. Je suis rentré chez moi pour n'en plus sortir de la journée. Quelques visites m'ont bien un peu dérangé, mais peut-on savoir mauvais gré aux gens de leur politesse ? La dernière visite a été celle de Mgr Berardi, substitut de la secrétairerie d'État, qui m'apportait le bref de ma nomination comme Prélat assistant au trône pontifical.

Le 30. — Après avoir écrit à Mgr Taché et à nos Pères de la Rivière-Rouge, et les avoir mis spécialement sous la protection de l'apôtre saint André, à la messe que j'allais célébrer dans ma petite chapelle, je suis allé avec mon fidèle Mgr Sacrista au consistoire public. Le Pape devait y donner le chapeau au Patriarche des Indes et à l'Arche-

vêque de Tolède. Auparavant, nous nous sommes arrêtés chez Mgr l'Archevêque de Paris, que le Saint-Père a logé dans les appartements de l'Archiprêtre de Saint-Pierre. Le Prélat m'a accueilli avec une excessive politesse, rappelant à Mgr Sacrista des choses beaucoup trop flatteuses pour moi. Nous l'avons quitté pour nous rendre au consistoire, qui a eu lieu comme de coutume. J'ai aperçu dans la tribune l'Archevêque d'Aix et l'Evêque de Valence.

1er *décembre*. — La journée paraissant devoir être belle, après un grand nombre de jours de pluie, nous sommes sortis à pied pour jouir un peu du soleil qui s'était caché depuis si longtemps. Nous avons dirigé nos pas vers l'église de Saint-Grégoire, et nous sommes entrés chez les Passionistes, à Saint-Jean et Paul. Ces bons Pères nous ont accueillis avec le plus grand empressement; ils nous ont fait visiter la cellule où est mort leur saint Fondateur, et vénérer tous les objets qui ont été à son usage. Je me suis assis sur le siége dont il se servait habituellement pendant les dernières années de sa vie, lorsqu'il ne pouvait plus marcher. J'ai revu la chapelle où il disait la sainte messe; j'avais célébré moi-même sur cet autel dans mon premier voyage à Rome, lorsque j'avais un si grand intérêt à invoquer tous les saints pour obtenir ce que je venais demander. Nous sommes redescendus à l'église pour y vénérer son corps placé sous l'autel du saint Sacrement. Avant de partir, j'ai dû promettre à ces bons Pères de venir dire la messe chez eux et dîner avec la communauté.

Je crois être bien informé en disant que le consistoire qui a eu lieu hier devant le Saint-Père, au sujet de la question présente, n'a duré que trois quarts d'heure, y compris l'allocution du Pape, et que les Cardinaux ont été unanimes pour adhérer à la proposition du Souverain

Pontife, qui est de prononcer dogmatiquement. Malgré cela, j'éprouve toujours quelque inquiétude, à cause de divers petits propos que j'ai pu entendre. Il ne s'agissait d'abord que de retoucher un peu la Bulle, pour donner satisfaction à un petit nombre d'Evêques qui en avaient manifesté le désir; aujourd'hui un Cardinal me disait qu'il y aurait peut-être aussi une modification dans les termes du décret. J'espère que Dieu nous préservera de ce malheur. Mieux vaudrait ne rien prononcer. Il faut une définition dogmatique très-formelle, comme le Pape avait toujours voulu la faire et comme il l'a dit positivement à plusieurs Évêques. Faire autrement, ce serait faire déchoir la très-sainte Vierge de l'apogée où elle est déjà placée. Impossible que le Pape ne le sente pas, les choses étant au point où elles sont. Demain, pendant la grand'-messe, à laquelle j'assisterai dans la basilique de Saint-Pierre, je vais bien prier ce grand apôtre, pour qu'il assiste et fortifie son successeur, dans cette circonstance si décisive pour la gloire et l'exaltation de Marie notre mère.

L'Archevêque de Paris est venu me voir; nous sommes allés ensemble chez Mgr Sacrista, dans la chapelle duquel nous avons vénéré la tête du martyr saint Laurent. Dans l'expression de la figure, qui est très-bien conservée, ces messieurs ont cru reconnaître l'expression de la douleur et de la résignation.

J'ai adressé encore au Pape une petite lettre, pour lui demander d'établir dans toute l'Église la fête de la consécration de la basilique de Saint-Paul. Il se propose de faire cette belle cérémonie, entouré de tous les Evêques présents à Rome, le surlendemain de la fête de l'Immaculée Conception. Je transcris ici cette lettre pour en conserver le souvenir; nous verrons plus tard si elle aura produit l'impression que je désire.

« Très-saint Père,

« La seule peine que j'éprouve depuis que je suis à Rome, si près de Votre Sainteté, c'est d'être privé de la consolation de pouvoir, non point aussi souvent que mon cœur le souhaiterait, mais au moins de temps en temps, renouveler à vos pieds l'hommage de mon respect et de mon attachement filial. Je subis avec résignation ce sacrifice que la discrétion m'impose, et je tâche de m'en dédommager autant qu'il est en moi, en me trouvant partout où je puis jouir de votre présence et contempler en votre personne le Vicaire de Jésus-Christ, qu'il m'est si doux de chérir.

« N'osant donc pas demander d'être admis auprès de Votre Sainteté avant l'époque de mon départ, je prends la liberté de lui adresser ces lignes, pour lui communiquer avec simplicité une pensée qui me préoccupe.

« Votre Sainteté se rappelle peut-être avec quelle joie je recueillis de sa bouche le beau projet qu'elle avait conçu de consacrer la basilique de Saint-Paul, entourée de tant d'Evêques venus à Rome de tout le monde chrétien, dans l'heureuse circonstance qui nous y réunit; je me permis de lui dire de ne pas se laisser arrêter par les petites difficultés qu'on mettrait en avant pour la détourner d'exécuter un plan si bien inspiré.

« J'ose aujourd'hui vous soumettre une idée qui me semble devoir être comme le complément de la résolution prise par Votre Sainteté. Ce serait, Très-Saint Père, d'établir dans toute l'Eglise l'office commémoratif de cette magnifique solennité, et d'en faire célébrer l'anniversaire chaque année, comme cela se pratique pour la dédicace des autres grandes basiliques. Les leçons du second nocturne pourraient contenir le récit de ce qui aura lieu dans ce beau jour, et rappelleraient que c'est à la sagesse et à

la piété de Votre Sainteté qu'est due l'exécution de cette grande pensée.

« En me mettant à vos pieds pour vous demander votre bénédiction apostolique, je suis de Votre Sainteté le très-dévoué fils.

« Charles-Joseph-Eugène,
« Evêque de Marseille.

« Rome, le 2 décembre 1854 »

Le 3 décembre, 1er dimanche de l'Avent. — Le grand nombre d'Evêques présents à Rome n'a pas permis de faire l'office, comme de coutume, dans la chapelle Sixtine; le Pape a donc décidé qu'il aurait lieu à Saint-Pierre; il ne fallait rien moins que le vaste emplacement du chœur de cette basilique pour contenir toute la prélature. L'office a été très-imposant. Ordinairement le Saint-Père *place* les quarante heures aujourd'hui dans la chapelle Pauline; cette fois il les a *placées* à Saint-Pierre même; ainsi, après la grand'messe chantée par un des Evêques assistants au trône, le Pape s'est avancé vers l'autel où il a pris le très-saint Sacrement qu'il a porté en procession, précédé de tous les Cardinaux, un cierge à la main, et suivi de tous les Evêques, qui portaient également un cierge allumé. La procession a fait tout le tour de l'église; arrivé à l'autel, le Saint-Père a donné la bénédiction, et on a exposé le saint Sacrement pour les quarante heures. Depuis longtemps on n'avait vu autant de Cardinaux et d'Evêques réunis dans l'église de Saint-Pierre; on comptait cinquante-cinq Cardinaux, et le nombre des Evêques dépassait la centaine.

Mgr Sacrista a bien voulu remettre ma lettre au Pape, qui en a paru satisfait. J'en aurai des nouvelles plus tard.

La journée a été superbe ; je suis allé recevoir la bénédiction au Sacré-Cœur, après avoir fait un tour à la belle

promenade de Monte-Pincio; on aurait dit que toute la ville s'y était donné rendez-vous. Je finirai ma journée par une visite au palais Borghèse; le Prince et la Princesse m'ont fait dire, selon l'usage, que leurs salons sont ouverts les dimanches de l'Avent. C'est une sorte d'invitation à laquelle il convient de répondre. Mgr de Ségur, notre auditeur de rote, avait fait le même genre d'invitation pour le lundi et le jeudi. L'ambassadeur de France doit en faire autant pour les jours qu'il indiquera ; chaque pays a ses usages.

Les quarante heures étant à Saint-Pierre, et le Saint-Père ayant prescrit que les saintes reliques y fussent exposées, ainsi que dans les autres grandes basiliques, avec indulgence plénière pour ceux qui les visiteraient, je me suis fait un devoir d'aller à Saint-Pierre pour y adorer le saint Sacrement et y vénérer les reliques. Le saint Sacrement est exposé au milieu de plus de deux cents cierges au maître-autel. L'obscurité qu'on a ménagée dans toute l'église fait ressortir la beauté de l'illumination de l'autel, qui éclaire supérieurement le bel ostensoir. Une pensée m'a occupé pendant mon adoration ; c'est que notre divin Sauveur était là convenablement placé sur son trône, dans le plus beau temple de l'univers, d'où il régnait sur le monde entier. Il me semblait qu'il n'était pas là pour les seuls habitants de cette ville, mais pour toutes les créatures dont il est le seul seigneur et maître souverain. Je me plaisais donc à lui rendre hommage au nom de toute la terre, et j'osais appeler sur elle sa grande miséricorde. Je suis allé ensuite vénérer les saintes reliques exposées sur l'autel où réside habituellement le très-saint Sacrement. Sous un grand baldaquin et une belle draperie qui embrassait tout l'autel, on avait placé au milieu le voile de la Véronique, entouré d'un magnifique cadre en or et en argent, tout parsemé de pierre-

ries. On y voit parfaitement les traces de la sainte Face de Notre-Seigneur, infiniment mieux marquées que celles qu'on a de la peine à découvrir sur le saint suaire de Turin. A droite et à gauche on a exposé un grand reliquaire de la sainte Croix, et un autre où est placée une épine de la couronne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette épine est exactement semblable à celle que l'on vénère dans l'église de Sainte-Croix de Jérusalem.

La visite que je venais de faire à Notre-Seigneur vivant ne m'a donné que plus de mépris pour tous les restes du paganisme que l'on admire, avec raison sous un certain rapport, dans le musée que je suis allé, par complaisance, montrer à mes compagnons. Etant dans ce quartier, nous avons visité le Conservatoire fondé par le prince Torlonia, pour y voir nos bonnes Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Je m'y suis rencontré avec la princesse Torlonia, qui se complaisait à examiner les différents travaux faits par les orphelines, dans cette maison fondée et soutenue par ses largesses.

Le 5 décembre. — Depuis que je suis à Rome, je ne cesse d'éprouver des alternatives d'espérance et de crainte au sujet de la grande question qui nous y a appelés. Dans ma première audience, le Saint-Père avait daigné me parler de manière à ne me laisser aucun doute sur son intention. Tous les membres des commissions de Théologiens ou de Cardinaux que j'avais vus, parlaient devant moi de manière à me faire comprendre que la question avait été si bien élaborée, qu'il n'y avait rien à craindre, de quelque part que vinssent les difficultés. Cependant, tout en étant d'accord sur le fond de la question, plusieurs Evêques continuent à contester l'opportunité de cette définition. J'ai toujours redouté que ces craintes exagérées ne fissent quelque impression sur le Saint-Père ; c'est ce qui m'a déterminé à écrire au Pape une première lettre.

Comme j'apprends que l'on parle toujours sur cette question de l'opportunité, j'ai pensé qu'il ne serait peut-être pas inutile d'écrire encore une fois au Saint-Père pour le supplier de persévérer dans sa première pensée. Je ne tiens certainement pas à me mettre en avant, mais je regarde comme un devoir de faire tout ce que je puis pour contribuer en quelque chose à la gloire qui doit revenir à la très-sainte Vierge de cette définition, si elle est faite comme le Saint-Père a toujours voulu la faire. Ces notes étant destinées à ceux que le bon Dieu m'a donnés pour enfants, je tiens à ce qu'ils sachent ce qu'a pensé et ce qu'a fait leur Père dans cette circonstance si glorieuse pour notre Immaculée Mère. C'est pour eux que je transcris ici la lettre que j'ai adressée au Pape ce soir même, et que S. Em. le Cardinal secrétaire d'Etat a bien voulu se charger de lui remettre demain matin.

« Très-saint Père,

« Il y a dans votre cœur trop d'indulgence pour que je ne surmonte pas la crainte d'importuner Votre Sainteté, en venant encore une fois déposer à vos pieds mon humble suffrage sur la grande question qui tient en attente l'Eglise entière.

« Je me réjouissais ce matin, en lisant dans la notification de S. Em. Mgr le Cardinal Vicaire, qu'il espérait avec fondement que la croyance à l'Immaculée Conception serait définie comme dogme de foi ; mais j'ai appris aussitôt que des Evêques qui ne voulaient pas d'une définition complète avaient l'espoir que leurs idées prévaudraient. J'en ai été consterné ; j'oserai dire, Très-Saint Père, que ces Prélats subissent l'influence de craintes trop humaines ; ils ne voient pas qu'ils font à l'esprit du siècle une concession malheureuse aux dépens de la gloire de la mère de Dieu et de l'honneur de l'Eglise.

« Ce serait un grand malheur, Très-Saint Père, que leur opinion pût être suivie. Le pouvoir de définir un dogme de foi serait rendu problématique aux yeux de bien des gens qui croiraient que l'Eglise a, pour ainsi dire, douté d'elle-même et n'ose plus désormais exercer la plénitude de son autorité en matière de croyance. Il importe de prouver le contraire par le fait. Ce serait la meilleure réponse à ceux qui, sur la question présente, ont contesté à l'Eglise le droit d'une définition dogmatique.

« Les ennemis de la religion auraient gain de cause si le Saint-Siége s'arrêtait dans la voie, et diraient qu'il a reculé et qu'il n'a pas eu le courage de ses doctrines. Le protestantisme et l'impiété philosophique dont on a tant de peur, bien à tort, trouveraient là une sorte de signe de faiblesse et de décadence, tandis que si, au contraire, ils en étaient réduits à attaquer dans le principe de l'autorité la définition de l'Immaculée Conception, les controverses qui leur seraient opposées amèneraient par la force de la vérité un triomphe certain et éclatant pour l'Eglise.

« L'opinion que je me permets de combattre devant Votre Sainteté est en contradiction avec l'attente universelle des fidèles; si elle leur était connue, elle en contristerait profondément l'immense majorité. Si cette opinion réussissait à amoindrir en quelque chose la décision attendue et si désirée, elle produirait un désappointement inexprimable après ce qui vient d'avoir lieu à la face de l'univers attentif, et alors que déjà, dans bien des diocèses et dans le mien en particulier, on se prépare aux plus éclatantes manifestations d'une pieuse allégresse.

« Votre Sainteté pouvait tout décider sans consulter en rien l'épiscopat. Mais, puisqu'elle a demandé de Gaëte le témoignage et le sentiment de tous les Evêques, qui donc aurait le droit de se plaindre de ce que votre décision,

Très-Saint Père, est conforme à l'avis de la presque totalité d'entre eux? Les gallicans eux-mêmes, d'après leurs principes, ne le pourraient pas. Comment les Evêques présents à Rome, et qui, après tout, n'y représentent qu'eux-mêmes, pourraient-ils penser qu'il y a lieu de déférer à leur sentiment, contre celui de tant de leurs collègues absents qui ont tous opiné, par écrit, pour une décision dogmatique. J'admire qu'ils soient sortis des prescriptions de Votre Sainteté, qui leur avait fait dire de renfermer leurs observations dans ce qui concerne la forme, sans s'occuper du fond. Cette tentative sur le fond de la question, bien que présentée comme une note respectueuse, ne pourrait, selon moi, être admise, sans préjudice pour les droits et la dignité du Saint-Siége, qu'elle a pour objet de faire revenir sur ses pas aux yeux du monde entier et de la postérité.

« Enfin, Très-Saint Père, la gloire de la très-sainte Vierge souffrirait aussi une grave atteinte, si dans les circonstances présentes, et au point où la question en est venue, il n'était pas prononcé que la doctrine de l'Immaculée Conception contenue dans le sacré dépôt doit être désormais considérée comme un dogme de foi qu'il faut croire de cœur et confesser de bouche, en même temps qu'on ne peut le contredire sans encourir les anathèmes de l'Église. Le projet de bulle, si doux et si modéré dans la formule de la pénalité ,me paraît devoir être conservé en entier, surtout dans sa dernière partie.

« Je vous demande donc à deux genoux, Très-Saint Père, d'être au moins aussi explicite dans ce que vous prononcerez. C'est en ne suivant que vos propres inspirations, qui sont celles du Saint-Esprit, que vous empêcherez la très-sainte Vierge de déchoir dans l'opinion des fidèles, comme cela arriverait aujourd'hui par une décision *indirecte* ou *incomplète*.

« Prosterné aux pieds de Votre Sainteté, j'implore sa bénédiction apostolique et suis avec le plus profond respect de Votre Sainteté le très-dévoué fils.

« Charles-Joseph-Eugène,
« Evêque de Marseille.

« Rome, le 5 décembre 1854. »

Je ne sais quel sera le sort de ma lettre ; toujours est-il qu'en l'écrivant j'ai cru acquitter une dette de conscience, et je suis heureux de l'avoir fait.

Au reste, j'ai la confiance que les diverses lettres que j'ai été dans le cas d'adresser à Sa Sainteté ont été bien accueillies et même qu'elles lui ont fait plaisir. Ceci m'a été positivement assuré pour la première par Mgr Pacifici, secrétaire des lettres latines, à qui le Saint-Père daigna la remettre en se servant de termes bienveillants. Mgr Berardi, substitut du secrétaire d'État, m'a dit ce matin que la lettre dans laquelle je demandais au Saint-Père d'établir une fête ou un office pour l'anniversaire de la consécration de la basilique de Saint-Paul, avait dû faire impression, puis qu'il avait reçu l'ordre de s'occuper de cette affaire.

Le 6 décembre. — J'ai reçu successivement à Rome les excellentes lettres de Mgr Taché, du P. Faraud, du P. Grollier, de la mission de la Rivière-Rouge, et celles du bon P. Séméria, de Ceylan. Je n'ai pu que me prosterner la face contre terre en lisant les merveilles contenues dans ces lettres. Quel cœur ne serait pas ému! Si on ne nous promet pas de les imprimer dans les *Annales de la propagation de la foi*, il faut que de quelque autre manière nous leur donnions de la publicité. Ce serait tenir cachées les œuvres de Dieu et faire tort à sa gloire que de ne pas publier les œuvres de sa miséricorde. J'ai reçu aussi de bien bonnes lettres du P. Ricard. Il me dit tout

ce que nos Pères en Orégon cherchent à faire, pour évangéliser et convertir les peuplades au milieu desquelles ils se trouvent. Que le bon Dieu soit béni de tout le bien qui se fait par nos chers Oblats, et que notre Mère immaculée multiplie de plus en plus le nombre des vocations, afin que ce bien se propage et grandisse de plus en plus !

Le 7 décembre. — Il a plu tout le jour. Cette pluie a fait manquer l'illumination qui se préparait. Les cloches de toute la ville nous annoncent la grande fête de demain ; mais le mauvais temps continue ; il m'attriste d'autant plus qu'il n'y a pas d'apparence qu'il se relève. Il manquera donc quelque chose à la joie extérieure que cette belle fête doit exciter dans tous les cœurs. Cependant le souverain Pontife n'avait rien négligé pour que tout y concourût. Par une notification du Cardinal vicaire, il a prescrit que le jeûne et l'abstinence du vendredi seraient observés aujourd'hui jeudi, veille de la grande fête, en grande rigueur, puisque les œufs et le laitage sont défendus, et que demain, vendredi, on pourrait user librement d'aliments gras, en supprimant le jeûne et l'abstinence pour ce jour de joie et de bonheur. J'ai observé ce jeûne avec une grande satisfaction dans toute sa rigueur, et ce sera avec la même satisfaction que je ferai gras demain, pensant que j'entrerai par là dans les vues du Saint-Père, en l'honneur de notre bien-aimée et toujours immaculée Mère, Vierge Marie. Je ne suis sorti que pour me rendre à l'invitation de la princesse Doria Pamphili, fille de lord Schrewsbury, qui était bien aise de faire connaissance avec moi à cause de mes liaisons avec sa famille.

Le bon Évêque du Mans, Mgr Bouvier, nous est arrivé hier au soir dans un état d'épuisement inquiétant. Il n'a pas la force de marcher, il a fallu le porter de la voiture dans ses appartements, qui sont attenants aux miens. Je l'ai visité ce matin et je l'ai trouvé bien souffrant ; j'ai

admiré son courage, inspiré par sa piété, mais je crains bien qu'il ne parte d'ici pour le ciel.

Nous faisions notre prière du soir en commun, comme de coutume, lorsqu'on est venu m'inviter à dîner pour demain chez le prince Torlonia. J'ai accepté bien volontiers cette invitation, je consens à me livrer demain à la joie. Je ferai gras avec autant de plaisir que j'en ai éprouvé aujourd'hui à observer le *magro stretto*.

Il a plu épouvantablement toute la journée; il pleut encore à onze heures du soir. Le temps est pris de partout. S'il pleuvait ainsi demain, la fête, la grande fête serait troublée. *Exsurgat Maria,* et les nuées se dissiperont; il le faut, j'ai la confiance qu'il en sera ainsi. Il n'est pas possible que les princes de l'air, que les démons l'emportent. Je ne suis certainement pas le seul à supplier Marie de montrer sa puissance; elle nous exaucera, il fera beau temps demain, quoique le temps soit affreux aujourd'hui. Il en sera ainsi pour que la complaisance du Seigneur pour la gloire de sa divine Mère, pour que la puissance de cette Vierge immaculée ressorteut davantage. Il fera beau temps demain.

Le 8 décembre. — Eh bien, l'avais-je dit? Ma confiance en Marie Immaculée a-t-elle été trompée? Je me lève à cinq heures du matin, j'ouvre ma fenêtre, il n'y a pas un nuage sur l'horizon, il fait un temps superbe. On l'expliquera comme on voudra; pour moi, je ne dis pas précisément que ce soit un miracle, mais je suis dans la ferme persuasion que c'est une grâce spéciale que Dieu a accordée à l'intercession de sa divine Mère, dont la fête solennelle eût été immanquablement troublée par la pluie, si elle avait continué de tomber comme hier et comme cette nuit. Gloire, gloire à Dieu et actions de grâces à Marie! Aussi quelle fête a été celle d'aujourd'hui! Impossible de la décrire. Dès sept heures du matin et plus tôt encore,

oh ! oui, beaucoup plus tôt, toutes les rues de Rome étaient jonchées de gens de toutes conditions, qui se rendaient à Saint-Pierre pour prendre part à la grande fête qui se préparait. Les voitures sillonnaient la ville en grande hâte. On eût dit que l'on craignait de ne pas trouver place dans l'immense basilique, et l'on n'eût pas eu tort, car l'église s'est remplie comme on ne l'avait certainement pas vu depuis longtemps. Les Romains, souvent indifférents à ce qui se fait à Saint-Pierre, disputaient, cette fois, d'empressement avec les étrangers.

J'avais pris la précaution de dire, dans ma chapelle, la sainte messe à cinq heures et demie ; j'avais pu ainsi entendre celle de mon grand Vicaire, qui l'a dite après moi. A sept heures, je suis monté dans la voiture de Mgr Sacrista pour nous rendre au Vatican à l'heure indiquée. La cérémonie devait commencer à huit heures. Déjà les Évêques attendaient, en chape et mitre, assis sur les bancs de l'avant-chapelle Sixtine, je veux dire de la partie de cette chapelle en avant de la grille qui la sépare des bancs recouverts de tapis des Cardinaux. Ceux-ci attendaient aussi, assis sur leurs bancs ordinaires. A l'heure indiquée, le cortége du Pape sortit de la petite porte attenant à l'autel, et le Saint-Père, s'étant mis à genoux aux pieds de l'autel, prononça la prière ou l'antienne : *Sancta Maria et omnes sancti tui, quæsumus, Domine, nos ubique adjuvent ; ut, dum eorum merita recolimus, patrocinia sentiamus.* Les chantres entonnèrent les litanies des saints, et après les trois invocations à la sainte Vierge, la procession se mit en marche. Après les Prélats et autres officiers, tels qu'avocats consistoriaux, etc., tous en costumes de leur ordre, passèrent les douze Pénitenciers de saint Pierre en chasuble ; puis vinrent les Évêques et les Archevêques, suivant la date de leur ordination, en chape, la mitre blanche en

tête ; puis les Cardinaux diacres, Prêtres et Évêques, en dalmatique, chasuble, chape et mitre. Toutes les chapes étaient en drap d'argent, ainsi que les dalmatiques et les chasubles des Cardinaux ; celles-ci étaient magnifiquement brodées en or. Enfin venaient le Pape et sa Cour ; le Pape était sous un dais porté, je crois, par six Prélats. La procession s'achemina vers Saint-Pierre, en descendant le grand escalier, pour arriver par le portique à la porte du milieu de la basilique. On longea l'église jusqu'à l'autel du Saint-Sacrement, où l'on s'arrêta pour l'adorer, en chantant toujours les litanies commencées dans la chapelle Sixtine. Le Pape et toute la procession s'étant mis à genoux, le Pape termina par les prières : *Deus qui nobis...*, *Deus refugium nostrum...*, et *Actiones nostras...*

La procession se remit en marche pour se rendre au chœur, où chacun prit sa place. En ma qualité d'ancien, je choisis le banc latéral du trône pontifical, qui est élevé pour les offices pontificaux du Pape, au fond du chœur, sous la chaire de Saint-Pierre. J'avais eu soin de me placer là, pour être à portée d'entendre proférer le décret que nos cœurs attendaient avec tant d'ardeur. L'office commença comme de coutume, par le chant de tierce, pendant lequel le Pape s'habilla au trône dressé à cet effet, près de l'autel. Après tierce, le Pape commença la messe selon le pontifical, et, après l'ensencement de l'autel, il vint se placer sur le trône, au fond du chœur, entouré comme de coutume par les douze plus anciens Evêques assistants, les deux Cardinaux diacres, le Cardinal doyen, ou sous-doyen cette fois, à cause du grand âge du Cardinal Macchi, et de tous les autres Prélats qui viennent s'asseoir sur les marches du trône.

Après l'évangile, le moment arrivait d'entendre la voix du suprême Pasteur, prononçant vraiment *ex cathedra* le décret solennel. Jamais pareille réunion ne s'était ren-

contrée à Saint-Pierre : cent cinquante Evêques de toute nation, auxquels il faut ajouter les vingt et un Evêques du Sacré-Collége ; les tribunes remplies des plus hauts personnages, la foule se pressant dans toutes les avenues et les alentours du chœur immense de la basilique, l'église remplie aussi d'un monde prodigieux, parmi lequel tous les militaires de la garnison : tout cet immense peuple dans l'attente du grand événement qui allait se passer sous ses yeux. C'est alors que le souverain Pontife, élevant sa sonore et belle voix, appela la lumière du Saint-Esprit en entonnant le *Veni, Creator*. Le même cri s'éleva de tous les cœurs, et, au lieu de laisser aux chantres, selon l'usage, le soin de continuer l'hymne, toutes les voix s'accordant à celle du Pontife répondirent avec transport à l'intonation du Pape. Jamais on n'avait vu chose pareille. Déjà l'émotion était répandue dans l'assemblée des fidèles. Il y avait quelque chose de surnaturel dans cet élan. J'oublie de dire qu'avant l'intonation du *Veni, Creator*, les doyens des Cardinaux, des Archevêques et des Evêques s'étaient présentés aux pieds du trône et avaient postulé à genoux, au nom de l'Eglise, le décret attendu par l'univers entier. Cette postulation, faite en latin par le Cardinal doyen, et la réponse du Pape, ne sont pas arrivées jusqu'à mes oreilles ; mais je m'y joignais du fond de mon cœur, au nom spécialement de mon église et de notre congrégation. Alors le souverain Pontife, vraiment le *summus Pontifex*, *afflante Spiritu sancto*, se levant, a prononcé le décret infaillible qui déclare et définit que c'est un dogme de foi que la très-sainte Vierge Marie, dès le premier instant de sa conception, par un privilége spécial et la grâce de Dieu, en vertu des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, a été préservée et exempte de toute tache de faute originelle. Les larmes ont étouffé la voix du Pontife au moment où il prononçait les paroles

infaillibles que l'Esprit-Saint lui mettait sur les lèvres. Je laisse à penser si je partageais cette juste émotion. Il me semblait en ce moment voir le Ciel s'ouvrir sur nos têtes et nous montrer, à découvert, la joie de toute l'Eglise triomphante s'unissant aux transports de l'Eglise militante pour fêter avec nous sa Reine et la nôtre, tous les Saints appelés plus avant et plus haut, à cette occasion, dans la gloire par la munificence intarissable de Dieu. Je croyais voir Jésus-Christ Notre-Seigneur félicitant sa divine Mère, et mon grand patron, saint Joseph, en particulier, jouissant du bonheur de son épouse dont il est si près dans le ciel. Je pensais aussi que l'Eglise souffrante était éclairée en ce même instant d'une lumière divine, que les souffrances de ces âmes étaient suspendues; je dirais presque que le purgatoire se vidait, soit par ce grand nombre d'indulgences plénières que nous appliquions pour leur soulagement, soit plus encore par la clémence du souverain Juge, qui, à l'occasion de la glorification de sa Mère, et pour faire participer cette portion chérie de sa grande famille à la joie générale de l'Eglise, leur faisait grâce de toutes leurs dettes et les appelait aux pieds du trône de leur Mère, pour la remercier de leur délivrance et unir le transport de leur joie à ceux du chœur des Anges et de tous les Saints.

C'est avec ces impressions et d'autres encore qu'il serait trop long de citer ici, que je chantai avec tous les assistants le grand symbole de Nicée.

Je ne dis rien du reste de la messe. Tout le monde sait que le Pape se transporte à l'autel, comme font les Evêques, à l'offertoire pour continuer le saint sacrifice jusqu'à la communion, qu'il vient recevoir ou se donner debout sur son trône, le corps et le sang de Jésus-Christ lui étant successivement portés par le Diacre. C'est avant de donner la bénédiction qu'il entonna le *Te Deum*, chanté

en chœur, comme je l'ai dit, par l'immense assistance, malgré les maîtres de cérémonies qui, dans l'étonnement de cette nouveauté, s'escrimaient inutilement pour faire taire le monde.

L'acte solennel fut connu hors de l'église par les canons du fort Saint-Ange et le son de toutes les cloches de la ville. La journée fut magnifique, et pas un brin d'air ne troubla l'illumination générale qui, de la coupole de Saint-Pierre jusqu'à la masure du pauvre, éclaira la ville. Les rues étaient pleines de monde qui venait jouir de ce spectacle consolant. J'étais du nombre des promeneurs et je me disais : « Ah ! s'il fait aussi beau temps à Marseille, que ne puis-je voir ce qui s'y fait !

Le lendemain de ce beau jour, le Pape convoqua en consistoire secret tous les Cardinaux et Evêques présents à Rome. Nous nous rendîmes au Vatican dans la belle salle destinée à cela. Le Pape, radieux de joie, vint s'asseoir sur l'estrade et, adressant la parole en latin à toute l'assemblée, fit l'allocution dont on nous donnera connaissance dès qu'on l'aura imprimée. Je la placerai parmi mes papiers. On la connaîtra mieux en la lisant que par ce que je pourrais citer ici de mémoire. Le Pape lisait très-distinctement avec sa voix sonore qui devait être entendue du fond de la salle, quelque grande qu'elle soit. Je n'ai pas perdu un mot, mon ancienneté me plaçant près du trône d'où le Pape lisait son allocution.

Quand le Saint-Père eut fini, un murmure approbateur se répandit dans toute la salle. Ce premier moment écoulé, le Cardinal de Bonald s'avança au milieu de l'assemblée, et remercia le Pape, en français, au nom de tous les Evêques de notre nation, des bontés que Sa Sainteté nous avait témoignées. Le Cardinal parlait du bas de la salle; sa voix n'est pas sonore, il s'en faut, de sorte que moi, qui étais placé au haut, je n'ai pas entendu un

mot de son petit compliment. Je ne puis donc pas affirmer s'il parla aussi au nom des autres Evêques présents. Le Pape répondit quelques mots en italien, très bien sentis et bien exprimés, comme il sait faire. Sur la demande d'un autre Evêque, il nous accorda à tous la faculté de donner la bénédiction papale à nos diocésains, en rentrant dans nos diocèses. Chacun se retira très-satisfait d'une si belle et si touchante séance.

Le lendemain, dimanche 10. — Le rendez-vous était à l'église de Saint-Paul-hors-des Murs, que le Pape voulait consacrer, entouré de tous les Evêques venus à Rome de toutes les parties du monde. La cérémonie devait commencer à huit heures. A cinq heures, je dis la messe dans ma chapelle et j'entendis celle de mon grand Vicaire. Dès sept heures et demie, j'étais rendu à la basilique. Quoique inachevée, elle avait été parfaitement disposée. Le pape avait désigné huit Cardinaux pour concourir avec lui à la cérémonie, mais il s'en réserva la plus grande partie. Tout se fit d'une manière entièrement conforme au Pontifical. Après la récitation des sept psaumes de la Pénitence devant l'autel où les saintes reliques étaient exposées, le Pape commença par faire la triple aspersion extérieure de la façade de l'Eglise. Pendant ce temps, les Cardinaux désignés faisaient cette même aspersion tout autour de l'immense basilique. Cette cérémonie achevée, nous entrâmes, à la suite du Pape, dans l'intérieur de l'église, comme il est marqué dans le Pontifical, en chantant les litanies des saints, pendant lesquelles on répéta trois, cinq et même six fois certaines *déprécations*. Quelques-unes ne se trouvent pas dans les litanies qu'on chante ordinairement, c'étaient des prières de circonstance. Le Saint-Père consacra l'autel dédié à saint Paul ; celui de la Confession l'avait été par Grégoire XVI. Il fit ensuite deux onctions sur les murs, tandis que les Cardinaux

faisaient les autres. Il avait choisi pour cela presque tous les Cardinaux étrangers; je ne vis d'Italien que le Cardinal Falconieri, Archevêque de Ravenne. Le Cardinal Riario Sforza, Archevêque de Naples, célébra la première messe sur l'autel consacré, après la cérémonie; le Pape et tous les Evêques assistèrent à cette messe. J'oubliais de dire que les saintes reliques furent portées sur les épaules par quatre Archevêques de diverses nations, les Archevêques de Turin, de Milan, de Munich et d'Avignon, tous en chape et mitre blanche. Il était près de deux heures quand nous pûmes nous retirer.

Qui m'aurait dit que le bon Mgr Sacrista, qui était plein de santé à la fête du matin, mourrait le soir même d'un coup foudroyant d'apoplexie? Je ne saurais dire combien je regrette cet excellent homme, complaisant et poli pour tout le monde, mais qui avait fait verser la mesure à mon égard. J'ai dû le voir mort, de mes yeux, pour me persuader qu'un homme si jeune encore, se portant à merveille, eût été enlevé si promptement. J'ai offert pour lui le saint sacrifice de la Messe, les deux jours qui ont suivi sa mort. C'était un témoignage d'affection et de reconnaissance que je regardais comme un devoir de lui donner. Les Evêques assistants au trône pontifical ont été convoqués à ses obsèques, qui ont eu lieu dans l'église de Saint-Louis des Français. Nous n'étions pas une vingtaine, dont cinq seulement Italiens. Nouveau sujet de réflexions pour moi sur le cas qu'il faut faire de ces amitiés de convenance parmi les hommes. Combien il y a peu de cœurs vraiment sensibles sur cette terre. Je l'observe toujours plus. L'indifférence est générale, et les affections bien superficielles. Et cela, non-seulement parmi les soi-disant amis de ce monde, mais même dans les familles et parmi les parents.

Le 14. — Le Cardinal Cagiano m'a invité à dîner; nous

étions au moins une vingtaine d'Evêques, dont huit Cardinaux. Ce n'est qu'à Rome qu'on peut avoir de pareilles réunions.

Dimanche 17. — Mgr Bizarri, secrétaire de la Congrégation des Evêques et Réguliers, a été consacré Archevêque de Philippes, dans l'église de Saint-Jérôme des Esclavons. C'est S. Em. le Cardinal della Genga, Préfet de cette même Congrégation et titulaire de cette église, qui a fait cette consécration conjointement avec moi et Mgr l'Evêque de Forli. Ce qu'il y avait de remarquable et de touchant dans cette cérémonie, à laquelle assistaient en habits de chœur plusieurs Archevêques et Evêques, c'était que le Cardinal consécrateur avait été consacré par moi, seul Evêque survivant de ses trois consécrateurs. Je concourais ainsi, en quelque sorte, de deux manières au sacre présent, ayant primitivement imposé les mains au Prélat qui allait à son tour imposer avec moi, ou moi avec lui, les mains sur le nouvel élu. A raison de mon ancienneté, je le présentai pour l'épiscopat, au nom de la sainte Eglise catholique : *Postulat sancta mater Ecclesia catholica*, etc. Cette belle cérémonie s'est très-bien passée au milieu d'un grand concours de Prélats, d'Ecclésiastiques et de Religieux. J'y ai vu l'Abbé général du Mont-Cassin, qui m'a invité à aller visiter l'abbaye de Subiaco, où il fait sa résidence. J'en ai été tenté, mais la saison n'est pas belle et je suis pressé de m'en retourner. Je voulais m'occuper ici d'une affaire à laquelle je tiens beaucoup et qui regarde nos Missions ; si j'avais su qu'on dût renvoyer après les fêtes la Congrégation des Cardinaux, dans laquelle on doit s'en occuper, je serais parti cette semaine ; mais je ne m'étais pas mis en mesure pour cela.

Le 19. — Mgr l'Archevêque de Paris est venu m'annoncer que le Saint-Père lui avait accordé son cousin,

M. Sibour, pour Evêque auxiliaire. S'il avait pu le consacrer ici, il l'aurait fait volontiers ; mais l'usage ne permet qu'aux Cardinaux et aux Patriarches de faire cette cérémonie à Rome. On me dit qu'elle aura lieu à Paris, dans la paroisse de Saint-Thomas d'Aquin, dont M. l'abbé Sibour est curé. Comme de longtemps il n'y aura pas de consistoire, le Saint-Père a bien voulu instituer le nouvel Evêque par un Bref qui lui sera remis avant son départ. Mgr l'Archevêque se loue beaucoup des bontés et des prévenances du Saint-Père à son égard.

J'ai eu aujourd'hui une conversation très-intéressante avec un ecclésiastique fort versé dans les affaires pendant les pontificats précédents. C'est dom Raphael Natali, secrétaire du Cardinal Barberini, lorsque celui-ci était Maître de chambre du Saint-Père. Cet emploi mettait cet ecclésiastique en relation avec un grand nombre d'étrangers qui demandaient d'être admis auprès du souverain Pontife. Voici ce qu'il m'a raconté. Il était très-lié avec un aide de camp de l'empereur Alexandre de Russie, qui se nommait le comte Alexandre Michaud ; celui-ci fut chargé par son souverain, en 1825, de porter à Rome sa profession de foi catholique. Ce fait confirme ce que nous savions déjà de la conversion de ce prince, qui vraisemblablement lui a coûté la vie. A la mort du comte Alexandre Michaud, l'Empereur Nicolas, sachant qu'il devait se trouver dans ses papiers une correspondance suivie de l'empereur Alexandre avec lui, au sujet de son retour dans l'Eglise catholique, envoya un courrier extraordinaire au frère du défunt, pour qu'il eût à remettre ces papiers. Le frère du comte Michaud ne put se refuser à cette injonction de l'empereur, mais il avait pris la précaution de copier toutes ces lettres. Ce sont ces copies qui ont été portées à Rome, où elles se trouvent et où jusqu'à présent on n'a point voulu en faire usage.

Je suis allé faire visite à l'Evêque du Mans, logé au Quirinal, à côté de moi. Ce Prélat est très-gravement malade, et bien que les médecins ne désespèrent pas encore tout à fait de sa guérison, ils ont les plus grandes craintes. Je me suis fait un devoir de demander plusieurs fois par jour de ses nouvelles; mais je ne suis entré que rarement dans sa chambre, pour lui épargner la fatigue et les autres conséquences d'une conversation dans laquelle il s'agite toujours plus ou moins, et d'une manière d'autant plus fâcheuse que sa faiblesse est extrême. Je suis cependant entré chez lui aujourd'hui, et j'ai eu avec lui une conversation assez longue et fort intéressante sur un sujet dont je ne crois pas devoir parler ici. Ce Prélat avait reçu, il y a deux ou trois jours, la visite du Cardinal Antonelli, qui était venu le visiter en son nom et au nom du Saint-Père.

Le 21 était le jour fixé par moi pour aller célébrer les saints Mystères sur le tombeau de Saint-Pierre. Mgr Lucidi, Assesseur du Saint-Office et Chanoine de cette basilique, m'avait demandé de le prévenir du jour et de l'heure que j'aurais choisis, pour me faire les honneurs du saint lieu. Je lui avais écrit en conséquence, et il avait eu la bonté de me répondre à ce sujet par une lettre fort aimable. Je me suis donc rendu ce matin à la sacristie de Saint-Pierre, où j'étais attendu, pour descendre dans la Confession, où la princesse de Saxe se trouvait déjà. Elle avait prié elle-même Mgr Lucidi de lui dire la sainte messe à laquelle elle voulait communier. Cette messe m'a servi de préparation prochaine pour la mienne, que j'ai célébrée immédiatement après. La princesse est restée pour l'entendre. J'avais choisi aujourd'hui pour ma visite au tombeau de saint Pierre, à cause de l'anniversaire de mon ordination sacerdotale, que je célèbre toujours le 21 décembre. A Marseille, je vais me recueillir dans le monas-

tère de nos saintes Capucines; à Rome, je devais donner la préférence à Saint-Pierre. Il est difficile d'exprimer le saisissement que l'on éprouve en célébrant les saints Mystères dans ce sanctuaire si vénérable. On s'y abandonne aux émanations de piété, j'oserai dire, qui s'exhalent de ce saint tombeau. Il faut pleurer, par je ne sais quel mélange de sentiments de componction, de foi, d'amour, de reconnaissance. On s'identifie, en quelque sorte, avec le grand Apôtre dont on baise la tombe. Le souvenir de son beau caractère, des vertus si précieuses dont sa belle âme fut ornée, excite un saint désir d'en obtenir quelque participation. On se trouve si bien qu'on ne voudrait plus quitter la place; aussi la messe de mon grand Vicaire, que j'entendis en actions de grâces, me parut bien courte; elle s'écoula comme un instant. Il fallut pourtant remonter, pour répondre à la politesse de Mgr Lucidi, qui m'avait préparé la *cioccolata* dans la grande salle capitulaire. Mgr Piccolomini et Mgr Pacca y vinrent aussi pour me tenir compagnie. Je ne puis que me louer beaucoup de la politesse de tous ces Prélats, et en général, de toutes les personnes avec lesquelles j'ai eu des rapports à Rome.

En sortant de Saint-Pierre, je suis monté chez S. Em. le Cardinal secrétaire d'Etat, qui m'a reçu immédiatement. La conversation a roulé sur la consécration de l'église Saint-Paul, mais plus particulièrement sur Gaëte et sur la part que j'avais dû prendre, à l'époque de la fuite du Saint-Père, aux événements de cette époque. Ce serait assez intéressant pour que je le rapportasse dans une de ces notes, mais le temps me manque pour le faire; ce serait d'ailleurs beaucoup trop long.

Le 22. — Je suis allé chez M. l'ambassadeur de France pour lui demander le passage sur le bateau qui part le 1er janvier pour Toulon. Je ne l'ai pas trouvé chez lui;

mais il est venu me voir ce soir chez moi, et nous avons pu causer assez longuement.

Le 23. — M. l'ambassadeur m'a envoyé nos feuilles de route pour Toulon. J'avais parlé l'autre jour à Mgr Lucidi de l'office que nous avons à Marseille de la sainte Face de Notre-Seigneur, pour tâcher de le faire adopter par le Chapitre de Saint-Pierre, à l'occasion de la relique insigne que la basilique possède de la sainte Face, sur le voile de la Véronique. Ce Prélat, Chanoine de Saint-Pierre, me dit de lui écrire à ce sujet, pour qu'il pût montrer la lettre au Chanoine secrétaire du Chapitre. Je m'exprimerai mieux avec lui pour que ma lettre soit présentée au Chapitre même. La voici traduite de l'italien :

« Monseigneur Très-vénéré,

« Anciennement, dans mon église de Marseille, on récitait un office particulier avec messe propre en l'honneur de la sainte Face de Jésus-Christ, outragée et défigurée dans la passion qu'il a soufferte pour nous.

« Quand, en conformité avec la décision de notre concile provincial, il s'agit de présenter un nouveau propre du diocèse à l'approbation de la Congrégation des rites, je voulus pressentir l'opinion du respectable secrétaire de cette congrégation, celui-ci, sans même examiner ce bel office, me répondit qu'il ne serait pas approuvé. J'omis donc de le présenter ; mais ce ne fut pas sans un vrai regret de tout mon diocèse, qui ne pouvait comprendre pour quel motif un office si pieux et si bien fait, était réprouvé en quelque façon *à priori*. Ne saisissant pas moi-même la raison de ce rejet, je crus que le Saint-Père, consulté directement, serait plus favorable à ma demande. J'en écrivis donc à Mgr de Ségur, notre Auditeur de rote, pour qu'il eût la bonté de mettre sous les yeux de

Sa Sainteté ma demande, et de lui offrir en même temps un exemplaire de l'office.

« Le Saint-Père en lut divers passages, le trouva très-beau et plein de piété ; il en fut en un mot si content, qu'il autorisa Mgr de Ségur à le porter de sa part à Mgr Gigli, pour qu'on l'adaptât à la manière usitée dans le Bréviaire romain. Mgr de Ségur se rendit en personne chez le secrétaire de la Congrégation des rites, mais le bon Mgr Gigli ne voulut pas en entendre parler.

« Néanmoins, je ne me décourage pas, tellement je suis persuadé de l'opportunité de ce bel office, et je m'adresse au vénérable Chapitre de la basilique de Saint-Pierre, afin qu'il appuie, en la faisant sienne, la demande que je suis prêt, de mon côté, à réitérer auprès du Saint-Père.

« Le vénérable Chapitre a un très-grave motif d'introduire cette demande auprès du Saint-Père. Il est possesseur de l'insigne relique de la sainte Face de Notre-Seigneur, imprimée sur le voile dit *de la Véronique*. Une relique aussi précieuse, qu'on montre avec tant de confiance au peuple dans les temps de calamité et dans les jours de grande fête, mérite certainement d'être honorée d'une manière plus solennelle que par la simple présentation qu'on en fait.

« Je voudrais donc, par vous, supplier le vénérable Chapitre d'examiner dans sa sagesse s'il ne serait pas digne de sa piété, et souverainement opportun, pour les motifs, indiqués d'adopter avec les permissions voulues l'office intitulé *Sanctæ faciei Christi in passione deformatæ*, que j'ai l'honneur de soumettre à son examen. Ce serait vraiment là un mode très-digne d'honorer la sainte Relique, et de rendre l'adoration qu'on doit à la personne divine de Jésus-Christ, et à son beau et saint Visage si outragé dans sa passion.

« Le vénérable Chapitre pourrait faire sien cet office, sans mentionner d'où il vient. J'agréerais qu'il eût tous les honneurs du premier pas. Nous viendrions à sa suite avec grand plaisir.

« Quel motif raisonnable pourrait avoir la Congrégation des rites de refuser son approbation à un tel office? Elle pourrait le mettre, si elle veut, à un autre jour qu'à un vendredi de carême; mais ne conviendrait-il pas mieux à la piété et à la vénération que nous professons tous pour la personne divine de Jésus-Christ, d'honorer sa sainte Face outragée, souffletée, couverte de crachats, baignée de sang dans sa douloureuse passion, que les Clous, la Lance et le Suaire, tous objets très-saints, sans doute, mais qui ne peuvent être comparés à la personne même de Jésus-Christ ? Si les offices relatifs à ces objets ont été approuvés il y a peu d'années, pourquoi ne pourrait-on pas approuver, quelques années après, l'office de la sainte Face, comme on a approuvé l'office de la Prière au Jardin, office venu du Mexique, et d'autres encore?

« J'ai voulu soumettre tout cela à la sagesse et à la piété du vénérable Chapitre de l'insigne basilique de Saint-Pierre, pour obéir en quelque manière à l'impulsion de ma propre dévotion à la divine personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en honorant sa Face bénie, si horriblement maltraitée dans sa passion. Je m'estimerais heureux si, à mon humble voix, le grand Chapitre de Saint-Pierre, se mettant en avant dans la très-juste demande à adresser au Saint-Père, plaçait dans la balance le crédit de sa très-haute position dans l'Eglise, l'importance et la sagesse de ses délibérations capitulaires, et la faveur dont l'honore justement le souverain Pontife.

« De mon côté je pourrais en parler au Saint-Père, et j'ai l'espoir qu'unis ensemble, nous obtiendrions de pouvoir honorer dignement sur la terre cette Face auguste

qui ravit les Anges, dans le ciel, et qui fera notre joie quand nous serons appelés à la contempler nous-mêmes dans la gloire.

« J'ai l'honneur de me dire de Votre Seigneurie Illustrissime le très-dévoué serviteur,

« C. J. Eugène,
« Evêque de Marseille. »

« Rome, vigile de Noël. »

Le 24, veille de Noël. — Je ne me suis pas senti le courage d'aller assister aux offices de la chapelle Sixtine, où le Pape devait officier aux premières vêpres. L'office de la nuit devait commencer à huit heures pour finir à onze, à Sainte-Marie-Majeure ; c'est ainsi réglé. La nuit de Noël, le Pape, quand il officie, ou le Cardinal qui officie à sa place, comme cela eut lieu cette année, dit la messe avant minuit. Mon intention était d'aller célébrer le quarante-troisième anniversaire de ma première messe chez les Dames du Sacré-Cœur. C'est ce que j'ai fait. J'ai dit mes trois messes et j'ai donné la sainte Communion non-seulement à toute la communauté, mais aussi aux pensionnaires et à un assez grand nombre de personnes pieuses réunies dans l'église dont les portes étaient fermées au public. Quelque ému que je pusse être dans cette belle nuit qui me rappelait des souvenirs si précieux pour moi, mon esprit ne craignait pas de se distraire en se transportant dans les lieux où se trouvaient en ce moment mes chers diocésains et tous les membres divers de ma famille spirituelle. Je me suis retiré sur les trois heures du matin, au son de toutes les cloches de la ville annonçant l'office qui allait commencer dans les grandes basiliques, et dans d'autres Eglises, sans doute. A neuf heures, je fus rendu à Saint-Pierre pour l'office pontifical qui devait être célébré par le Saint-Père. Les Cardinaux et les Evêques assistants

s'habillent au bas de l'église, d'une manière que je n'ai pas jugée très-convenable. Ils quittent leurs *ordinaires* ou la *mantelletta,* pour prendre la chape blanche et la mitre de toile ou d'étoffe blanche, et ils entrent, cette mitre à la main, dans l'enceinte provisoire que l'on a dressée avec des tapisseries au dedans de la chapelle de Notre-Dame de Pitié. Le Pape y arrive de son côté par une petite porte qui, du Vatican, s'ouvre près de la chapelle du Très-Saint-Sacrement. Tandis qu'il prend la chape et la tiare, la procession défile, comme je l'ai dit le jour de la fête de l'Immaculée Conception. Le Pape est porté sur le fauteuil appelé la *sede gestatoria* ; il avance ainsi majestueusement au milieu de la foule jusqu'à l'autel du Très-Saint-Sacrement, où il descend pour adorer Notre-Seigneur. Les Cardinaux, les Evêques et tous ceux qui forment la procession l'adorent en même temps. On se remet ensuite en marche pour se rendre au chœur ; chacun y prend sa place. Le Pape va s'asseoir sur le trône placé près de l'autel ; c'est là que tous les Cardinaux, les Evêques et les Pénitenciers de Saint-Pierre viennent lui rendre obéissance en se présentant devant lui, les Cardinaux debout, les Evêques à genoux, pour lui baiser la main placée sous la chape et sous l'étole, et les Pénitenciers de Saint-Pierre pour lui baiser la mule. Le Pape entonne ensuite Tierce. Pendant cette partie de l'office il s'habille pour la messe, qui a eu lieu comme au jour de la fête de l'Immaculée Conception; seulement aujourd'hui les Cardinaux diacres, le Prince assistant au trône et les Conservateurs ont communié de sa main. J'ai terminé ma sainte journée en donnant la bénédiction du saint Sacrement dans l'église des Dames du Sacré-Cœur.

En rentrant chez moi, j'ai appris que mon vénérable voisin, M^gr^ Bouvier, Evêque du Mans, était plus mal. Il avait communié la nuit précédente, à la messe dite devant

lui par M. l'abbé Sebaux, son secrétaire. On s'est décidé à lui faire administrer le sacrement de l'extrême-onction. C'est le Cardinal de Bonald qui a été invité pour cela. Presque tous les Evêques français qui se trouvent à Rome, sont venus assister à la cérémonie. La nuit n'a pas été bonne et ce matin, 26 décembre, on m'a prié de dire la messe dans son appartement pour lui donner le saint viatique. C'est à quoi je me suis prêté bien volontiers. J'étais heureux de donner cette preuve de mon respect et de ma vénération pour ce saint Evêque, que je vois avec tant de regret sur le point d'être enlevé à l'Eglise qu'il a si bien servie pendant sa longue vie : il n'a rien moins que mon âge, à une année près. Mgr Tizzani, ce même Evêque qui avait eu des conférences avec lui au sujet de sa théologie, et qui avait conçu pour notre Prélat une estime profonde et une véritable amitié, se trouvait présent à l'administration de ce matin, comme il s'était trouvé hier à la réunion pour l'extrême-onction. Après la communion de ma messe, le Prélat malade a fait sa profession de foi par la bouche de son secrétaire; il était trop faible pour lire une si longue formule, seulement il a prononcé lui-même le serment de la fin et les paroles qui le précèdent. Je lui ai adressé ensuite quelques paroles puisées dans mon cœur, qui ont paru lui faire impression, ainsi qu'aux assistants réunis au pied de son lit, et j'ai donné à cette belle âme le viatique du salut pour son passage à la bienheureuse éternité. J'ai achevé la messe, après laquelle le bon Evêque a exprimé quelques sentiments affectueux pour son diocèse et a témoigné le regret de mourir éloigné de ses ouailles. Il m'a remercié en répétant quelques-unes des paroles que je lui avais adressées. Nous nous sommes retirés bien affectés de l'état grave de ce cher malade qui nous laisse peu d'espoir de guérison.

Le Pape ayant appris la situation du saint Evêque, a voulu lui donner un témoignage de son estime et de ses sympathies ; il a fait annoncer sa visite pour trois heures et demie. Mgr Tizzani et moi avons fait les honneurs de l'appartement du malade. Nous sommes allés recevoir le Saint-Père, à son arrivée, dans la grande cour du Quirinal. A peine nous a-t-il aperçus qu'il s'est adressé à moi avec sa bienveillance accoutumée. Nous nous sommes emparés de ses bras pour l'aider à descendre les escaliers, et nous l'avons accompagné jusqu'à la chambre de Mgr l'Evêque du Mans. Dès qu'il est entré, on lui a présenté le goupillon, avec lequel il a aspergé l'appartement en disant : *Pax huic loco et omnibus habitantibus in eo.* Il s'est approché du malade en lui adressant de bonnes paroles. Nous nous sommes tous retirés pour laisser le Pape seul avec le saint mourant. Il s'est assis près de son lit et il n'est pas resté moins d'une demi-heure avec lui. En sortant, le Saint-Père a recommandé qu'on ne le laissât pas trop parler, parce que cela le fatigue. « Je serais resté deux heures avec lui, a-t-il dit, il aurait toujours parlé, *caro infirma*, mais *spiritus promptus est.* » J'ai demandé au Saint-Père de permettre à toutes les personnes présentes dans le salon de lui baiser les pieds. « Volontiers, » a répondu le Pape, mais il a refusé de s'asseoir, disant en riant qu'il ne pouvait plus se retirer du fauteuil, quand il s'y asseyait. Il s'est contenté de s'appuyer, et tout le monde lui a baisé la mule, même les Archevêques de Munich et de Vienne, qui étaient entrés dans le salon. J'avais le bonheur d'être debout à côté du Saint-Père qui nous a dit en plaisantant : « Messeigneurs, portez-vous bien, car Dieu me garde de vous faire une pareille visite. » Je lui ai répondu : « Très-Saint-Père, il serait difficile de ne pas bien se porter, quand on est traité par Votre Sainteté

comme nous le sommes » (l'Archevêque de Vienne et celui de Munich, qui étaient présents, sont comme moi au Quirinal aux frais du Pape). Le Saint-Père a repris : « C'est une juste hospitalité. — Oui, Très-Saint Père, ai-je répliqué, une hospitalité paternelle et royale. » Quelques instants après, le Pape s'est retiré. Mgr Tizzani et moi l'avons encore accompagné jusqu'à sa voiture. En passant dans les corridors, il a salué le Cardinal de Bonald, qui s'est trouvé sur son passage, en se rendant chez le malade. Comme le Saint-Père m'avait accordé mon audience de congé pour ce soir, en recevant sa bénédiction et en lui baisant la main, j'ai pris la liberté de lui dire que je n'avais pas mon compte, que j'allais bientôt me présenter à ses pieds au Vatican. C'est ce que j'ai fait. Je suis rentré dans mon appartement, contigu à celui du saint malade, j'ai changé de costume et je me suis rendu au Vatican, où je suis arrivé immédiatement après le Pape. L'heure indiquée pour l'audience était un peu passée, aussi ai-je trouvé l'antichambre déjà occupée par le Cardinal Baluffi, qui venait prendre congé, le Cardinal Archevêque de Tolède et plusieurs autres Archevêques ou Evêques. J'ai compris que, ne devant passer que le cinquième ou le sixième, j'en avais pour longtemps ; j'ai pris patience comme les autres et je n'ai rien perdu pour attendre, quand mon tour est venu, le Pape m'ayant retenu plus d'une heure. Il a été dans cette audience comme toujours extrêmement bon pour moi, et m'a accordé tout ce que je lui ai demandé. Je l'ai d'abord remercié de l'hospitalité qu'il a bien voulu exercer à mon égard ; je lui ai demandé ensuite l'autel privilégié quotidien, la faculté de donner la bénédiction papale deux fois, dans mes visites pastorales, dans toutes les paroisses de mon diocèse que je visiterais. Je lui ai demandé aussi différentes autres grâces, qu'il m'a accordées avec beau-

coup de bienveillance. Les messieurs des conférences de Saint-Vincent de Paul de Marseille m'avaient envoyé, pour le Saint-Père, une lettre de félicitation signée par le plus grand nombre d'entre eux, et un album où se trouvait la description de la belle fête qui a eu lieu le 8 décembre dans ma ville épiscopale. Le Pape a paru parcourir avec plaisir tous les dessins qui représentaient les illuminations. Je lui ai parlé encore de l'office de la sainte Face, en lui faisant connaître que j'avais écrit à Mgr Lucidi, pour qu'il amenât le Chapitre de Saint-Pierre à en faire la demande. Le Pape a paru assez disposé à nous l'accorder, seulement il désirerait que quelques Evêques se réunissent pour en faire la demande. Avant de me retirer, j'ai demandé au Saint-Père sa bénédiction pour mon diocèse et pour ma double famille. Il a bien voulu me l'accorder *toto corde*, et je me suis retiré, pénétré et ému de toutes les bontés que le Saint-Père avait daigné avoir pour moi.

29 *décembre*. — Invité par le Père général des Jésuites pour officier pontificalement au *Gesu*, je m'y suis rendu volontiers. En entrant au Quirinal, où j'avais hâte de revenir, j'ai trouvé notre vénérable malade bien avancé dans son agonie, mais conservant toujours toute sa connaissance. Il était de mon devoir de l'assister dans ce moment suprême. C'est ce que j'ai fait avec une grande consolation. Revêtu du rochet et de l'étole, je me suis placé auprès de son lit, pour lui suggérer des pensées et des sentiments en rapport avec sa position. Nous priions avec les Prêtres et quelques laïques de son diocèse qui se trouvaient là. J'intercalais de temps en temps des paroles propres à soutenir la ferveur de sa sainte âme ; il avait une difficulté extrême pour parler, mais il comprenait tout ce que je lui disais, et y correspondait d'une manière sensible. A cause de l'état de gêne, plutôt que de souf-

france dans lequel il se trouvait, il ne pouvait guère prononcer que ces paroles : « Mon Dieu ! » qu'il répétait souvent. Cependant, voyant que sa fin approchait, et voulant lui donner l'absolution, je me rappelai que j'étais en présence d'un théologien de profession, et ne sachant pas quels étaient ses principes à cet égard, je lui dis que ma pratique était de donner de temps en temps l'absolution aux malades qui étaient dans sa position, et je lui citai saint Liguori, qui la donnait toutes les trois heures. Le saint mourant eut encore la force de me répondre, quoique avec effort : « Je le sais. » Je dis alors la formule de l'acte de contrition et je lui donnai la sainte absolution. Il déclinait toujours plus, mais comme il avait toujours sa connaissance, je rendais plus fréquentes les oraisons jaculatoires propres à un Evêque mourant : foi, espérance, amour, actions de grâces, désir du ciel, invocation avec amour de Jésus notre Sauveur, de Marie notre Mère, de saint Joseph, de l'ange gardien, de saint Michel et de saint Jean-Baptiste, patron du moribond. C'est au milieu de ces prières, après avoir reçu l'application des indulgences du saint scapulaire et autres, que le vénérable Evêque s'est éteint tout doucement, sans violence, sans secousse, comme une lampe à laquelle l'huile vient à manquer. Tous les assistants, pénétrés d'une profonde vénération, se sont empressés de lui baiser la main. M. l'abbé Sebaux, son secrétaire intime et son compagnon de voyage, dont je ne saurais trop ici faire l'éloge, a voulu fermer les yeux à celui qu'il appelait si justement son père et lui a baisé le front avec une dévotion filiale. J'étais ému, mais consolé en même temps, en voyant l'espèce de culte rendu à ce juste, qui, après une si sainte carrière, venait de prendre possession de la gloire. Ces mêmes devoirs lui ont été rendus tout le reste du jour, et la nuit on n'a pas discontinué de prier autour de son corps.

Le Saint-Père, ayant été averti de la bienheureuse mort de notre Prélat, a prononcé sur-le-champ qu'il voulait se charger de ses obsèques et qu'il dirait la messe pour lui aujourd'hui 30. L'Evêque de Montréal et moi en avons fait autant; nous avons offert l'un et l'autre le saint sacrifice dans la chambre même du défunt, et profitant de mon privilége d'Evêque assistant, j'ai fait dire la messe après moi et devant moi au bon M. Sebaux, pour qui cela a été d'une immense consolation. Maintenant, nous attendons ce que le Pape prescrira. Il a déjà ordonné que les obsèques se feraient mardi, dans l'église des Saints-Apôtres. Le corps y sera porté solennellement, accompagné par des centaines de religieux. Le Saint-Père a consenti à ce que Mgr l'Archevêque de Paris, seul Evêque français, avec l'Evêque d'Orléans, qui se trouvera à Rome ce jour-là, fût invité pour faire l'office.

Je pars demain matin. Je suis attendu à Civita-Vecchia par Mgr l'Evêque qui veut que j'aille loger chez lui, et par M. Dol, directeur des salines, qui a invité l'Evêque et moi à dîner pour le soir de notre arrivée. Mgr le Délégat, prévenu aussi de mon arrivée, a retenu les lettres qui me venaient de France, craignant que s'il les envoyait par la poste, elles ne se croisassent avec moi. C'est un faux calcul qu'il a fait, dont je ne puis lui savoir mauvais gré.

Touché jusqu'au fond de l'âme des admirables procédés du Saint-Père à l'égard de notre vénérable Evêque du Mans, j'ai cru devoir lui adresser la lettre suivante :

« Très-Saint-Père,

« Ayant assisté dans ses derniers jours et jusqu'à sa fin Mgr l'Evêque du Mans, je me suis, dans l'union de cœur qui s'est établie entre l'Evêque mourant et moi, assez identifié avec lui, pour que, profondément touché,

ainsi que je le suis, soit de la visite que Votre Sainteté lui a faite à son lit de mort, soit de tout ce qu'elle a ensuite ordonné pour ses funérailles, je me permette de l'en re mercier humblement.

« Si je n'étais sur le point de me mettre en route pour retourner dans mon diocèse, je me ferais un devoir d'aller porter aux pieds de Votre Sainteté l'expression de ce que je ressens, en voyant comme Elle met le comble à toutes les attentions les plus bienveillantes d'une paternelle et auguste hospitalité. Toute la France catholique en sera dans une juste admiration, et l'église du Mans, en particulier, en sera aussi consolée que reconnaissante, j'en ai pour garants les sentiments du secrétaire dévoué du défunt et de quelques autres Prêtres de son diocèse qui l'ont entouré de leurs soins et de leurs prières.

« Prosterné aux pieds de Votre Sainteté, je vous demande de nouveau Votre Bénédiction apostolique et suis avec le plus profond respect de Votre Sainteté le très-dévoué fils.

C.-J. Eugène,
« Evêque de Marseille.

« Rome, le 30 décembre 1854. »

MISSIONS DU PACIFIQUE.

RAPPORT DU R. P. MAC-GUCKIN A Mgr D'HERBOMEZ,
VICAIRE APOSTOLIQUE
DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

Richfield, Caribou, B. C., novembre 1870.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Voilà neuf mois que je n'ai pu vous écrire un mot; aussi, sans perdre de temps en préambule, je crois ne pouvoir mieux faire, pour me conformer aux désirs de votre cœur paternel, que de vous rendre compte en toute simplicité de ce que j'ai fait pendant ce temps. Un mot d'abord sur la mission où je me trouve et d'où je vous adresse ce rapport.

Pendant l'automne de 1869, plusieurs de nos meilleurs catholiques des mines du Caribou nous ont quittés pour aller chercher fortune ailleurs. Par leur départ, mon petit troupeau s'est trouvé bien réduit; mais la grâce divine a produit tant de merveilles de conversion parmi les enfants prodigues, qu'ils ont plus que suffi à remplir les places laissées vacantes; jamais je n'avais eu tant de communions pascales dans ma petite église de Saint-Patrice, et parmi les communiants, j'ai vu avec joie un certain nombre de Français. Ces derniers ont même organisé entre eux un très-bon chœur de chantres, et nous avons pu presque tous les dimanches chanter la grand'messe

et donner la bénédiction solennelle du très-saint Sacrement, et ceci, au milieu des sauvages montagnes du Caribou. Mais, hélas! le devoir m'appelait ailleurs ; j'ai dû m'absenter pendant plusieurs mois pour entreprendre le long voyage dont je vais vous tracer le récit ; et cette année, de retour au Caribou, je vois que tout est à recommencer.

Avant d'entreprendre mon voyage dans le Nord, je devais descendre à la mission de Saint-Joseph. Le 19 avril 1870, mardi de Pâques, le traîneau de M. Brousseau partait pour Quesnel, je résolus d'en profiter; ce fut un voyage extrêmement pénible, parce que la neige n'était pas assez dure pour nous porter : partis à quatre heures de Richfield, nous n'arrivâmes à Van-Wincle que vers onze heures; ce n'était que 12 milles en sept heures de temps, impossible d'aller plus loin ce jour-là. Nous avions piétiné pendant plusieurs heures dans la neige; j'étais fatigué, et bientôt je fus saisi de violentes palpitations de cœur qui ne me permettaient ni de me coucher, ni de me tenir debout. Enfin, vers six heures du soir, je pus prendre un peu de repos. Le lendemain, dès deux heures du matin tout le monde était sur pied : on espérait qu'à cette heure la neige serait plus ferme, on voulait profiter du froid; mais, hélas ! la neige était encore si molle que les chevaux pouvaient à peine tirer le traîneau vide, et à six heures, nous étions tout au plus à 2 milles de Van-Wincle. Que faire ? Un de mes compagnons de voyage, M. de Nouvion et moi, nous nous décidâmes à ne pas attendre plus longtemps, mais à gagner à pied Beaver-pass. Arrivés à ce lieu nous prîmes un peu de nourriture et deux heures de repos, puis nous nous dirigeâmes vers la maison de Boyd, où nous arrivâmes à sept heures du soir, épuisés de fatigue. Nous avions fait 23 milles dans la neige, au milieu de difficultés que je renonce à

décrire. Le lendemain, je pus me rendre à Quesnel sur le traîneau de M. Boyd. Le traîneau de M. Brousseau, sur lequel j'avais laissé ma chapelle, n'arriva à Quesnel que le lundi suivant. Mais ce temps ne fut pas perdu, je le consacrai tout entier aux sauvages qui avaient attendu mon arrivée avec impatience.

Pour me rendre de Quesnel à Fort-Alexandria, je n'eus d'autre ressource que de m'aventurer sur un radeau, et de descendre ainsi pendant 40 milles le cours rapide du Fraser. Ici comme à Quesnel, les sauvages m'attendaient et je dus leur consacrer plusieurs jours. J'en fus très-content ; tous ces bons sauvages se conduisent bien. Enfin le 3 mai, j'avais le bonheur de me trouver dans notre mission de Saint-Joseph, auprès du R. P. Lejacq.

Ce bonheur ne fut pas de longue durée ; le surlendemain, 5 mai, je me remettais en route pour Quesnel ; là, je pris pour compagnons de voyage deux sauvages, Billy et Isaac, et le lundi à neuf heures du matin je faisais mes adieux à la civilisation.

Notre canot était si petit, qu'il nous fut impossible d'y trouver place pour un troisième sauvage qui s'offrait à partager les fatigues et les dangers de notre voyage. C'est cependant sur cette frêle barque que nous devons entreprendre la navigation du Fraser gonflé par les pluies ; mais je m'étais jeté sans réserve dans les bras de la divine Providence, je m'étais mis sous la protection de notre Mère immaculée, et je comptais sur elle, sans cependant négliger les moyens que suggère la prudence humaine. Le 9, le 10 et le 11, nous continuons à remonter péniblement le cours rapide du fleuve, en butte au froid, au vent et à la pluie : la nuit venue, nous jetions nos lignes et nous étions toujours assez heureux pour prendre quelque chose. Le 12, nous rencontrons M. W. Cust, commerçant de Fort-Georges, qui descendait

à Quesnel; il avait pour équipage plusieurs sauvages parmi lesquels je reconnus Simon, qui avait avec lui sa femme et un enfant nouveau-né que je baptisai. Simon nous apprit que les sauvages Stellatchula n'étaient pas au lieu de leur campement habituel, mais qu'ils se trouvaient sur les bords du lac Pinchâ. La Providence nous fournissait ce renseignement au moment précis où nous en avions besoin; en effet, nous n'étions plus qu'à une très-petite distance du sentier qui mène à ce lac. Nous mîmes pied à terre, et j'envoyai Billy annoncer mon arrivée aux sauvages, qui étaient éloignés d'environ 10 milles. Pour moi, aidé d'Isaac, je mis notre petit camp en ordre et je m'arrangeai de manière à avoir une bonne nuit de repos, dont j'avais grand besoin, car c'était la première depuis mon départ, et ma santé était loin d'être vigoureuse. Tout se passa comme je l'avais désiré, et le lendemain je me trouvai si bien remis de mes fatigues, que je pus enfin concevoir l'espérance de mener à bonne fin mon entreprise. Vers le milieu du jour, Billy nous revenait accompagné de tous les sauvages. Ceux-ci étaient au comble de la joie, ils désiraient ardemment me voir et avaient pris la résolution de m'envoyer chercher à Quesnel, si je n'étais venu moi-même les voir. Comme ils avaient marché toute la matinée, chargés de leurs bagages, ils étaient trop fatigués pour se remettre aussitôt en route, et se mirent à installer leur campement autour de moi; de mon côté, ne voulant pas perdre un temps précieux, je commençai aussitôt la mission; le lendemain, après l'instruction, nous partîmes tous ensemble pour Stellatchula, où nous arrivâmes dans l'après-midi, à temps pour échapper à un terrible orage qui éclata après notre arrivée. Ce pays ne me paraît pas très-favorable à la culture, au moins en cette saison; les variations atmosphériques sont trop grandes et trop subites; nous passions sans transi-

tion d'un froid extrême à une extrême chaleur. Je trouvai à Stellatchula une chapelle inachevée ; mais animés par ma présence, tous se mirent à travailler avec ardeur ; j'eus la joie de bénir cette chapelle le jour de la fête de la très-sainte Vierge, sous le titre *de la Miséricorde*. Jusqu'au 17 je continuai la mission ; je leur prêchais trois fois par jour et leur faisais le catéchisme ; enfin le 18 ils vinrent faire l'*amende honorable*, en s'accusant publiquement de leurs fautes ; j'arrangeai leurs différends, je nommai le *capitaine*, les *sous-officiers* et les *soldats*, et le soir je clôturai solennellement la mission. Ces pauvres sauvages m'ont donné des consolations ; en général, ils ont montré des dispositions excellentes ; mais ils sont très-peu nombreux, environ cinquante seulement ; d'autre part, leur genre de vie nomade et la conduite hautaine de leur chef sont des obstacles au bien ; peu à peu ces obstacles disparaîtront, je l'espère.

Le 19, le retour du bateau de M. Cust me fournit une bonne occasion pour me rendre à Fort-Georges. Le trajet de Stellatchula à Fort-Georges nous prit trois jours, pendant lesquels nous eûmes à lutter contre le rapide courant du Fraser, et à endurer le froid, le chaud, la pluie et toutes les intempéries de la saison. Je trouvai un assez bon nombre de sauvages à Fort-Georges ; cependant, comme plusieurs étaient absents, je préférai remettre la mission à l'époque de mon retour, en septembre : je ne pus néanmoins me dispenser de leur accorder quelques moments, et je passai avec eux le dimanche et une partie du lundi, pour arranger un peu leurs différends. Depuis la visite du R. P. Lejacq, il s'était élevé parmi eux des sujets de dispute et de querelle ; mais comme ces braves gens étaient bien disposés, il me suffit d'écouter leurs plaintes avec patience et de leur donner quelques bons conseils, pour rétablir parmi eux la paix et l'harmonie. Avant mon

départ, je baptisai plusieurs enfants et je préparai une vieille femme pour son passage à l'éternité.

M. Cust eut toutes les peines du monde à trouver des rameurs parmi les sauvages de Fort-Georges, pour continuer son voyage. Ce qu'ils voulaient, c'était de garder chez eux M. Cust et surtout sa grande provision de farine. Cependant le lundi soir nous pûmes nous mettre en route, accompagnés de cinquante ou soixante sauvages en canot qui allaient à Tatchick aider les sauvages de ce lieu à se construire une chapelle. Leur compagnie nous occasionna du retard et bien des ennuis ; car notre équipage ne voulait pas marcher plus vite qu'il ne convenait à leurs amis en canots, et ceux-ci ne se pressaient nullement, car ils ne faisaient qu'un voyage d'agrément. Il nous fallut donc dix jours pour nous rendre de Fort-Georges au lac Stuart, et le mauvais temps vint encore ajouter aux ennuis de ce long voyage. Cependant la bonté de M. Cust et les soins affectueux qu'il me prodigua me firent tant de bien, que, le 3 juin, à mon arrivée au fort James sur le lac Stuart, je me trouvai beaucoup plus vigoureux et tout disposé à entreprendre ma campagne d'été. Mais ici de nouveaux mécomptes m'attendaient. Joseph, sur qui je comptais pour me servir d'interprète, était parti avec plusieurs autres sauvages pour les nouvelles mines; sans son concours, l'œuvre de ma mission devenait impossible; aussi je n'hésitai pas à envoyer aussitôt deux messagers pour le ramener; mais c'était au moins dix ou douze jours d'attente, et que faire dans l'intervalle ? Pendant que je me livrais à ces réflexions, M. Cust vint m'annoncer qu'il allait mettre toutes ses marchandises sur le grand bateau de M. Moore, et congédier son équipage. Simon, de Fort-Georges, se trouvait donc libre et sans perdre un moment, je l'attachai à mon service pour m'accompagner à Tatchick où un grand

nombre de sauvages s'étaient réunis et attendaient mon arrivée Le dimanche 6 juin, après avoir célébré la sainte messe et baptisé quelques enfants, je me mis donc en route pour Tatchick, accompagné de quatre sauvages de Fort-Georges et d'un du lac Stuart. Mme Ogden avait eu la bonté de m'envoyer un peu de thé, de sucre et de pain pour mon voyage, et mes sauvages, de leur côté, apportaient avec eux du poisson sec. Partis dans l'après-midi en canot, nous fîmes 20 milles sur le lac avant la nuit; mais nous payâmes cher notre infraction au repos dominical : nous fûmes inondés par des torrents de pluie. Le lendemain nous entrâmes dans la rivière, que nous descendîmes environ 5 milles pour arriver au sentier sauvage qui conduit à Tatchick. Alors nous dûmes voyager à pied, depuis neuf heures du matin jusqu'à huit heures du soir, à l'exception d'un moment de repos au milieu du jour. Comment vous décrire ce voyage? Le temps était devenu excessivement chaud, nous étions poursuivis par des myriades de maringouins et de moustiques; le sentier traversait tantôt d'affreux marécages, tantôt des bois où avait passé le feu et qui étaient par conséquent jonchés d'énormes troncs d'arbres qu'il nous fallait escalader à tout moment, si nous ne préférions ramper par-dessous. Le soir, harassés de fatigue, nous voulûmes prendre un peu de repos sur les bords de la Netchake; je pus prendre quelque nourriture, mais comment dormir enveloppé de ces nuées d'insectes? Aussi, le matin nous étions sur pied de bonne heure; j'avais tout le temps de faire à loisir mes dévotions; mais je m'aperçus que mes compagnons de voyage ne préparaient pas, comme d'habitude, le déjeuner. Je leur en demandai la raison; C'est qu'il n'y avait *rien* à préparer. Ces mauvais drôles avaient la veille mangé toutes les provisions et croyaient avoir fait là un joli tour; moi, je trouvai la plaisanterie un

peu forte. Hier, j'avais pu affronter les fatigues d'une marche pénible, mais aujourd'hui comment me mettre en route sans une bouchée de nourriture ? Inutile cependant de raisonner avec les faits. Contre fortune bon cœur ! Je me mets donc en chemin de bonne humeur et, vers une heure de l'après-midi, j'arrive au camp de Tatchick, où m'attendait un nombreux concours d'Indiens. Là se trouvaient réunis, non-seulement ceux de Tatchick et de Milki, mais aussi les étrangers venus de Fort-Georges, Nautlay, Stella, Stellatchula, Natchowoten, Tatik, Klozkiz et Tcheslatlah. Plusieurs de ces sauvages n'avaient jamais vu de Prêtre et étaient venus de bien loin pour me voir. Leur campement présentait la physionomie la plus animée et la plus variée qui se puisse imaginer. Les uns travaillaient à la construction d'une chapelle, les autres coupaient des bois de construction ; il y en avait qui érigeaient des monuments funèbres en mémoire de leurs défunts, tandis que d'autres, sous la conduite du chef, construisaient un pont sur la rivière, pour l'usage des mineurs et pour laisser passer les chariots de marchandises qui se rendent aux nouvelles mines. Je ne parle pas des pêcheurs, des bûcherons, des cuisiniers qui, tous, travaillaient à l'envi. Jamais je n'avais vu un camp de sauvages si actif. Pendant tout mon séjour à Tatchick, je fus l'hôte du grand chef Tom ; tout ce qu'il avait de meilleur chez lui était à mon service et, quand je le quittai, il me fournit toutes les provisions nécessaires pour mon voyage au fort Saint-James. L'ouverture de la mission se fit le 8, et comme l'église n'était pas encore achevée, je dus prêcher en plein air. Les instructions furent bien suivies, on montrait les meilleures dispositions, beaucoup d'ardeur à apprendre le catéchisme et de ferveur à observer toutes les pratiques de notre sainte Religion. Le 12, fête de la très-sainte Trinité, je bénis la chapelle et la dé-

diai au Mystère du jour. Le même jour et le jour suivant, on fit l'amende honorable en s'accusant publiquement des fautes que l'on avait commises ; je réglai les différends et corrigeai certains abus qui s'étaient introduits depuis l'année dernière. Les nouveaux venus renoncèrent publiquement à leurs mauvaises habitudes et furent inscrits au nombre des catéchumènes.

J'allais oublier de dire à Votre Grandeur que l'ancien chef Kiltcharo, le polygame obstiné que vous connaissez, s'est enfin mis en règle et fait les efforts les plus méritoires pour se préparer au saint baptême. Je l'ai élevé au grade de *capitaine*, et il m'a bien promis de seconder son frère dans l'administration des affaires.

Le 13, je me mis en route vers trois heures de l'après-midi, accompagné d'un grand nombre de sauvages ; nous passâmes la nuit sur les bords de la rivière Netchaka. Là un sauvage vint me trouver et me mit dans la main cinq dollars, en me disant : « Père, vous en aurez besoin avant votre retour chez vous. » Ce trait de générosité, de la part d'un pauvre sauvage à peine instruit des vérités fondamentales de notre sainte Religion, mérite d'être signalé et m'a beaucoup touché.

Le lendemain, à huit heures du matin, je fis mes adieux à ces bons Indiens et pris le sentier sauvage qui conduit à la rivière Stuart. J'avais maintenant pour compagnons mon homme du fort Saint-James, plus un homme et un garçon de Stella. Nous eûmes à endurer les mêmes misères et difficultés dont j'ai déjà parlé ; seulement, comme le temps était couvert, nous n'eûmes pas à souffrir des ardeurs du soleil, et nous pûmes faire une bonne journée de chemin. Arrivés à la rivière, nous y trouvâmes les moustiques si insupportables, que nous nous mîmes aussitôt en canot et remontâmes la rivière pour aller camper à 5 ou 6 milles plus loin. Le lendemain, il pleuvait à

verse, mais nous n'avions pas de temps à perdre, et quoique trempés jusqu'aux os, nous continuâmes notre voyage et arrivâmes heureusement le soir au fort Saint-James. J'y trouvai le chef qu'on appelle *le prince* et plusieurs sauvages revenus des mines, mais Joseph ne pouvait revenir que dans quinze jours, parce qu'il s'était engagé. Par contre, voici une visite inattendue; c'est un Indien tsikanny qui avait fait 90 milles à pied pour voir le Prêtre. M. Hamilton, du lac Mac-Léod, m'apprit qu'un grand nombre de ces Tsikannys étaient déjà en route pour venir me voir, mais qu'il les avait fait rebrousser chemin, en les assurant qu'un seul messager suffirait, d'autant plus que lui-même intercéderait pour eux et leur obtiendrait la visite du Prêtre. Cette visite n'entrait pas précisément dans mon programme ; cependant je ne pus résister à des instances si vives et accompagnées des plus généreuses offres de service.

M. Ogden m'offrait un bon cheval ; lui-même et Charles, son fils, ainsi que M. Hamilton, étaient disposés à me faire cortége et, de plus, on mettait à ma disposition quelques hommes capables de me servir d'interprètes au lac Mac-Léod. Mon parti est donc pris ; et, le 17 juin, à onze heures du matin, nous partons, montés sur d'excellents chevaux, ce qui ne nous empêcha pas de faire un bien pénible voyage. Le temps était très-mauvais ; nous avions eu à patauger dans d'affreux marais ou à passer sur des arbres renversés par la tempête : plusieurs fois nos chevaux restèrent embourbés ; l'un d'eux, en passant sur un pont en bois, tomba dans la rivière : nous courûmes mille dangers dont le récit détaillé serait trop long. Mais enfin la Providence veillait sur nous, car nous n'eûmes à déplorer aucun malheur et, le 23, vers le milieu du jour, nous arrivions enfin sains et saufs au lac Mac-Léod. La veille de notre arrivée, quinze Indiens tsi-

kannys étaient venus à notre rencontre ; c'était la première fois qu'ils voyaient un Prêtre, et rien ne pouvait satisfaire leur curiosité. Ils me dévoraient des yeux, examinaient minutieusement tous les traits de ma figure et jusqu'aux moindres détails de mon accoutrement. Arrivés au lac, nous y trouvâmes M. Hamilton, qui avait pris les devants pour m'annoncer, puis Mme Hamilton avec ses six fils, dans un bateau qui devait nous transporter chez elle en traversant le lac. Pendant ce temps, les sauvages faisaient en mon honneur des décharges d'artillerie, sans même songer à se limiter au nombre réglementaire de cent un coups. A mon arrivée au fort, les Indiens m'entourèrent pour me prendre la main et me conduisirent à leur camp, où je trouvai, à ma grande joie, une maison qu'ils m'avaient construite dans l'espace de moins de quinze jours, et dans laquelle j'eus le bonheur de pouvoir célébrer les Saints Mystères assez convenablement. Ce n'était pas certes une merveille d'architecture, mais, comme coup d'essai, ce n'était pas mal ; ils se proposent, du reste, de bâtir une belle chapelle pour l'été prochain. Je n'avais que peu de temps à leur donner ; car, d'une part, je devais retourner avec M. Ogden, qui ne pouvait pas attendre longtemps ; d'autre part, mes pauvres sauvages m'avaient attendu si longtemps qu'ils avaient épuisé leurs provisions. Je commençai donc la mission en prêchant deux instructions dès le premier jour de mon arrivée et trois les jours suivants. Dans l'intervalle, je baptisai trente-cinq enfants et je faisais répéter les prières et le catéchisme, en quoi je fus heureusement secondé par trois sauvages du fort Saint-James qui se trouvaient là. Le 27, je clôturai la mission. Tous ces sauvages renoncèrent sans hésiter à leurs mauvaises habitudes, quoique invétérées : ils étaient tous adonnés au jeu, à la superstition, à la polygamie, etc. Ils renoncèrent tous au mal

avec un entrain et une sincérité admirables, pour adopter les pratiques de notre sainte Religion. Puissent-ils persévérer ! Ils le feront, je l'espère ; mais j'en aurais la certitude si leur genre de vie était moins nomade. Peut-être la construction de leur chapelle contribuera-t-elle à fixer un peu leur inconstance : ils pourraient faire des provisions de manière à demeurer ensemble au moins une grande partie de l'année, mais je crains fort qu'ils ne puissent jamais cultiver avec succès, à cause des gelées auxquelles le pays est exposé, même en plein été. Il me semble aussi qu'avec une existence régulière la population ne pourrait manquer de s'accroître prodigieusement : jamais je n'ai vu tant d'enfants dans un camp de sauvages. Pendant mon séjour à Mac-Léod, M. Hamilton m'a hébergé et traité avec une extrême bonté ; il m'a encore rendu un grand service en me mettant au courant des mœurs et coutumes de ces peuplades, ce qui m'a permis d'aborder aussitôt, et à coup sûr, la question pratique avec mes néophytes. J'ai conféré le baptême à son sixième fils, et son aîné compte à peine neuf ans ! Vous voyez que ce pays n'est pas défavorable à la population ; que ne produit-il aussi des pommes de terre en abondance ! M. Hamilton a essayé, les deux années précédentes, de cultiver ce précieux tubercule, mais sans succès. Cette année, il a fait un nouvel essai : j'ai vu sa récolte au mois de juin, et elle promettait les plus riches résultats ; mais je ne sais s'il a été plus heureux que les années précédentes.

Le 28 juin, je quittai le lac Mac-Léod, accompagné de M. Ogden et de son fils ; le temps était beau et le voyage n'eût pas été sans agrément, n'était le fléau des moustiques, des mouches noires et des mouches jaunes, qui ne sont nulle part aussi insupportables que dans le pays entre les lacs Stuart et Mac-Léod. Le 1^er^ juillet, nous étions

arrivés au lac Stuart, où nous trouvâmes une troupe de mineurs revenant d'Omineca, ruinés, maugréant et maudissant le pays. Ne pouvant consoler ces chercheurs d'or je tournai mon attention du côté des indigènes.

Je trouvai au fort Saint-James, outre les sauvages du camp, ceux de Pinchy et de Tachy ; mais Joseph, mon interprète, n'était pas encore arrivé. Heureusement, il arriva le lendemain, porteur de nouvelles qui modifièrent mon plan de campagne. Il m'apprit que les sauvages du lac Connolly m'attendaient depuis cinq ou six semaines à Buckly-House et me priaient de les aller visiter sans retard, parce qu'ils allaient se trouver dans l'impossibilité d'attendre plus longtemps. L'heureux résultat de mon excursion au lac Mac-Léod m'encourageait à entreprendre cette nouvelle sortie ; il m'était trop pénible de laisser là des gens si bien disposés, sans aller leur annoncer *la bonne nouvelle*. Je donnai donc le samedi et le dimanche aux sauvages du fort Saint-James, bien résolu à partir le lundi matin pour le lac Tatlah ; mais, malgré toute la diligence que je pus faire, travaillant jusqu'à minuit, il me fut impossible de quitter ces pauvres sauvages avant l'après-midi. J'avais maintenant pour compagnons Joseph et Tikkay, de Tachy ; arrivés le soir à Pinchy, nous nous y arrêtâmes, car je désirais explorer un peu les environs afin de voir s'ils présentaient un site convenable pour y établir la mission projetée ; je n'en trouvai pas, car il eût fallu défricher des terres couvertes de grands arbres. En ce moment je vis arriver toute une flottille de canots ; c'étaient les sauvages de Pinchy et de Tachy et, de plus, deux canots de Babines. Mais je vous dois un mot d'explication pour vous faire comprendre la présence en ce lieu de sauvages babines. L'un des deux canots portait le fameux Asalaka, *l'ami* du R. P. Lejacq, celui qui, l'année dernière, avait voulu tuer le Père d'un coup de fusil. Il se

présentait maintenant en pénitent bien contrit et disposé à faire toute pénitence et à subir toute punition qu'il me plairait de lui infliger, à la seule condition d'obtenir son pardon. Je ne vous raconterai pas tous les détails de cette affaire, qu'il me suffise de vous dire qu'Asalaka voulut absolument me faire accepter le fusil dont il avait menacé le Révérend Père. J'ai tout lieu d'espérer qu'il persévérera dans ses bonnes dispositions.

Le lendemain matin, je me mis en route accompagné des Babines et de ceux qui se rendaient à Tachy ; mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'ils avaient résolu de m'empêcher d'aller ce jour au delà de l'embouchure de la rivière Tachy. En vain je les pressais d'aller de l'avant, c'était un complot formé entre eux, et je dus me résigner. Le temps était superbe, le lac était calme, et ses eaux limpides déroulaient sous mes yeux une immense nappe du plus beau cristal, sur laquelle nos légères pirogues glissaient doucement. Nos bons sauvages chantaient en cadence les louanges de Dieu, des cantiques en l'honneur de la Vierge Immaculée et les prières qu'on leur avait apprises ; puis, s'approchant de moi, ils écoutaient les instructions que je leur faisais de temps en temps en réponse à leurs questions sans nombre. Le soir, nous campâmes à l'embouchure de la rivière, où nous fûmes bientôt rejoints par M. Mac Kenzie, du fort Connelly, par mon brave ami Patrick qui, à Deep-Creek, s'était privé de son cheval pour me le donner, et enfin par deux sauvages du lac Connolly. Ici je trouvai bien quelques centaines d'acres de terre couverte d'une herbe très-longue qu'on appelle *timothy sauvage ;* mais, dans tout le voisinage, je ne pus apercevoir aucune terre propre à la culture, c'est-à-dire qui ne fût ou couverte de grands arbres, ou inondée pendant plusieurs mois de l'année : de plus, c'est un nid à moustiques. Le soir, les sauvages placèrent leurs filets,

et le lendemain matin ils avaient pris un esturgeon mesurant 7 pieds de long. Comme on n'en prend pas souvent dans ces parages, on ne manqua pas d'attribuer cette bonne fortune à ma présence. Quoi qu'il en soit, ils m'en donnèrent une bonne tranche qui nous servit jusqu'à notre arrivée au lac Tatlah.

En remontant le premier rapide du Tachy, l'imprudence de Joseph me fit courir un danger sérieux : mon canot fut emporté à la dérive. A 6 milles de l'embouchure, nous fîmes halte pour examiner un endroit que je crois être le plus convenable pour l'établissement d'une mission; mais comme j'ai adressé au R. P. Durieu un rapport détaillé sur les avantages que présente ce lieu, je crois inutile de revenir sur ces détails. La rivière Tachy a un cours d'environ 20 milles ; elle est large et coule lentement, excepté aux rapides. Nous campons sur la rive et comme toujours nous sommes assaillis par les moustiques.

Le lendemain, le temps était calme et M. Mac Kenzie, qui connaissait les dangers qu'offre la navigation du lac, nous réveilla de bon matin, et dès trois heures et demie nous étions en route. La traversée du lac est de 9 milles dans la direction de la rivière Middle qui sort du lac Tatlah. Cette rivière a un cours d'environ 25 milles, son cours est lent ; elle est parfois si large, qu'on la prendrait plutôt pour un lac que pour une rivière. Les deux rives, sur une étendue considérable, offrent des terrains unis et, autant que j'en puis juger, très-propres à la culture. Je ne crois pas que le lac Tatlah soit de 100 pieds plus élevé que le lac Stuart. Après trois jours de navigation au milieu de péripéties assez émouvantes, mais que je renonce à raconter, nous arrivâmes enfin au Landing, où je fus reçu à bras ouverts par les blancs comme par les Indiens; on m'invita à dîner, je tâchai de consoler un peu les mineurs désappointés et les commerçants ruinés,

puis je me remis en route avec tous les sauvages pour Buckly-House, dont nous étions encore éloignés de 12 milles. J'y fus reçu au milieu des détonations des armes à feu et avec encore plus d'éclat qu'à Mac-Léod. A mon approche, ceux qui étaient dans les canots, cessant de tirer, se mirent à chanter des *cantiques de canot*. Je ne saurais vous dire les sentiments de bonheur qui inondaient mon âme à la vue de tous ces pauvres enfants des bois, chantant ainsi les louanges de Jésus et bénissant sa sainte Mère, eux qui, deux ans auparavant, connaissaient à peine le nom de Dieu.

A Buckly-House, je fus reçu avec des transports de joie par les sauvages *porteurs*, ceux de Tsikanny et ceux du lac Connolly. Il y avait six ou sept semaines qu'ils y attendaient cette première visite du Prêtre, et ils avaient à peu près épuisé les provisions qu'ils avaient apportées avec eux : quelques-uns même n'avaient plus rien à manger, et pour cette raison je ne voulus pas prolonger ma visite. Le lendemain de mon arrivée était un dimanche ; M. Mac Kenzie mit à ma disposition un grand appartement de sa maison où je pus offrir le saint sacrifice ; mais les instructions et les autres exercices de la mission se faisaient en plein air. Depuis le dimanche matin jusqu'au mercredi soir, tout mon temps fut absorbé, je puis dire nuit et jour, par mes pauvres Indiens, dont quelques-uns m'ont joliment donné de la tablature. Enfin tous ont renoncé à leurs mauvaises habitudes et m'ont promis de mener désormais une vie bonne et régulière. Parmi eux se trouvaient aussi quelques sauvages atnas, qui firent comme les autres. Il est fort heureux que je n'aie pas retardé plus longtemps ma visite chez ces sauvages, car déjà le contact des mineurs avait commencé à les corrompre, et si j'avais différé de venir, c'eût été trop tard, et le mal eût été sans remède. J'espère que les règlements que j'ai établis parmi eux contribueront

à les affermir dans le bien et à les fortifier contre les tentations. Après avoir établi des officiers pour le lac Connolly, répondu à tous leurs doutes et difficultés, reçu dans le sein de l'Eglise un métis protestant à qui je donnai aussi la bénédiction nuptiale, je fis mes adieux à Buckly-House le 13 juillet. J'étais accompagné de Joseph, d'Alexis, chef des porteurs du lac Connolly, et de Satchah, fils du chef des Tsikannys du même endroit. Satchah avait été nommé *grand chantre* et venait pour apprendre les prières, cantiques, etc. Pour Alexis, il venait recevoir l'instruction religieuse et me servir d'interprète, dans le cas où je visiterais les sauvages atnas sur la Skeena. Alexis parle français, anglais, chinook, atna, stickeen, tsikanny et les divers idiomes des porteurs. J'avais en outre à ma suite deux familles babines, ayant chacune son canot.

A mon retour au Landing, les nouvelles des mines étaient plus fâcheuses que jamais ; quelques-uns cependant faisaient de 5 à 16 dollars par jour à Vitalle-Creek ; d'autres étaient allés explorer les environs du lac Connolly, de la rivière Nation, de Finlay Branch, etc. Voyant que les mineurs étaient ainsi dispersés, je crus devoir donner tous mes soins aux sauvages. Je ne restai donc au Landing que deux heures, le temps nécessaire pour laisser passer une bourrasque qui fut sur le point de briser notre canot; je pus heureusement sauver ma chapelle du naufrage. Alors nous descendîmes sur le lac jusqu'au sentier des sauvages qui conduit de Tatlah à Babine ; nous y arrivâmes vers midi, le 15, et après avoir pris quelque nourriture, nous nous mîmes en route à pied, puis nous traversâmes un petit lac en canot, puis encore à pied par des bois impraticables, où nous passâmes la nuit. Le matin, nos sauvages ayant trouvé un petit canot sur le bord du lac, ceux d'entre nous qui purent y trouver place traversèrent assez facilement, les autres durent faire

route par les bois comme la veille, et furent longtemps à pouvoir nous rejoindre. Enfin, à onze heures, nous étions tous prêts à nous mettre en route pour le lac Babine, distant de 20 milles environ. Le sentier était obstrué par la chute des arbres; la pluie et les moustiques voraces nous accompagnèrent tout le temps; il me fallut à plusieurs reprises vider mes bottes, qui se remplissaient d'eau, et tordre mon habit, trempé par la pluie. C'est dans ce pitoyable état que nous arrivâmes à neuf heures du soir sur les bords du lac Babine, où nous dûmes passer la nuit, faute d'embarcation pour traverser le lac. Sur un arbre près de nous, j'aperçus un écriteau portant que M. Charles nous y avait attendus, ce même jour, pendant cinq heures, puis était parti le soir, n'espérant plus nous voir arriver et promettant de nous envoyer chercher le lendemain matin. Il tint parole et à sept heures du matin nous filions en droiture vers le camp des sauvages, nous contentant de saluer en passant M. Charles. C'était le dimanche, et j'étais heureux de pouvoir dire la sainte messe dans la chapelle de Saint-Michel; mais quel ne fut pas mon désappointement, en arrivant, d'apprendre que les sauvages étaient absents! ils étaient allés faire la fête à Whittat, au bas du lac. Je n'eus donc que peu de monde, quelques vieilles femmes, mes compagnons de voyage et les employés de la compagnie. Dans l'après-midi, je leur expédiai deux courriers; le lendemain, à quatre heures du soir, ils me répondaient par une députation chargée de m'inviter à les aller rejoindre, parce que la fête n'était pas encore terminée. Je me gardai bien d'accepter l'invitation, et je renvoyai la députation avec l'ordre exprès qu'ils eussent tous à se rendre sans délai à la chapelle de Saint-Michel. Dans l'intervalle, je m'occupai, avec le concours de Joseph, d'Alexis et de quelques autres linguistes, à traduire le chapitre du catéchisme qui

traite du sacrement de Pénitence. Le mercredi 20 juillet, nous vîmes arriver une flottille de plus de vingt canots, avec accompagnements alternatifs de chants pieux et de salves de mousqueterie. Le canot du chef, comme vaisseau amiral, occupait le centre et portait au haut du mât la bannière de la tempérance. Peu après arrivait, avec les mêmes marques de fête et de réjouissance, une autre flottille de quinze canots, commandée par le chef de Whittat; total, environ quatre cents âmes; jamais Missionnaire n'avait encore vu tant de sauvages babines réunis; plusieurs d'entre eux n'avaient jamais vu de Prêtre. Je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que le démon avait semé la zizanie parmi eux; depuis l'année dernière la détraction, le mensonge et la calomnie avaient fait beaucoup de mal. Je n'avais pas encore passé deux heures au camp que j'avais déjà reçu force plaintes; assuré que ce n'était pas le moment de m'en occuper, je leur défendis, le soir même et dès la première instruction, de me parler de leurs différends avant le lundi; je leur dis que c'était à moi de leur parler d'abord, mais que je donnerais ensuite à chacun le temps de s'expliquer. En attendant, que chacun s'occupe sérieusement sous les yeux de Dieu des intérêts de son âme, qu'il écoute attentivement les instructions et parle aussi peu que possible. Je voulais donner aux passions le temps de se calmer un peu, sous l'influence bienfaisante de la prière, de la parole de Dieu et de la grâce; à plusieurs reprises, elles voulurent faire explosion, mais je maintins avec fermeté mon règlement. Cependant un sot prétentieux porta contre moi deux accusations qu'il croyait sans doute très-sérieuses. La première, c'est que les bords de mon chapeau étaient trop larges; la seconde, c'est qu'il était de mon devoir de leur parler pendant douze jours, et non pas pendant cinq seulement; car, disait-il, Dieu parla

douze jours aux Anges dans le ciel, et aussi douze jours à Adam et Ève dans le paradis. Voilà une révélation nouvelle ! Je réduisis bien vite au silence notre savant, avec qui j'avais d'ailleurs des comptes plus sérieux à régler.

En général, je trouvai tous les Babines bien disposés, et désireux d'apprendre et de mettre en pratique les devoirs de notre sainte Religion. Tous renoncèrent aux pratiques qui, dans la célébration de leurs fêtes, pouvaient avoir une tendance mauvaise. Pour les nouveaux venus, ils renoncèrent tous à leurs mauvaises habitudes, et à la fin de la mission il ne restait pas une seule brebis galeuse dans le troupeau. Qu'il me soit permis de dire en passant qu'une visite par an n'est pas assez pour maintenir ces sauvages dans leurs bonnes dispositions ; je crains fort qu'ils ne finissent par se gâter, si on ne peut les voir plus souvent.

Je quittai Natoh (Babine) le mercredi soir, 27 juillet, pour aller bivouaquer avec des sauvages de Whittat qui avaient pris les devants et s'étaient arrêtés à une certaine distance sur le bord du lac. Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, nous arrivions au camp de Whittat, où je baptisai un enfant, préparai un vieillard à recevoir le baptême, fis quelques règlements pour le chef et fis rendre à la liberté une femme qu'on avait réduite à l'esclavage. Son mari venait de mourir l'hiver dernier. Il avait été baptisé dans son enfance par le R. P. Nobili, Jésuite. On me dit qu'avant de mourir il chanta très-distinctement les paroles qu'il avait apprises autrefois : *Et salutare tuum da nobis. Et clamor meus ad te veniat ;* puis il fit le signe de la croix et expira doucement.

Le lendemain, je réveillai mes compagnons de voyage à quatre heures du matin, afin de partir de bonne heure pour le Rocher-Déboulé ; mais, malgré tous mes efforts, il me fut impossible de les faire partir avant onze heures.

J'avais avec moi Joseph, Alexis, Satchah, sous-chef des Babines, et Asséak qui était, s'il vous en souvient, le capitaine de notre canot sur le lac Babine en 1868. Je ne dois pas omettre de vous dire que depuis quelque temps je vivais aux dépens des sauvages, qui me donnaient de grand cœur ce qu'ils avaient, c'est-à-dire du poisson sec et un peu de farine.

Je ne vous parlerai pas du chemin qui mène de Whittat au Rocher-Déboulé; le R. P. Lejacq, qui l'avait parcouru, vous en a parlé dans son rapport l'année dernière. Après avoir souffert la fatigue, la faim, la pluie, bivouaqué sans pouvoir nous sécher, arrivés à 5 milles du Rocher-Déboulé nous rencontrâmes trois sauvages qui, dans quelques minutes, nous communiquèrent toutes les nouvelles du pays : « Un homme s'était brûlé la cervelle; deux hommes s'étaient noyés en voulant traverser la Skeena en canot; les Kispiooks avaient déclaré la guerre aux Akwilgates (sauvages du Rocher-Déboulé); dans le camp on ne parlait que de guerre et de batailles. » Imaginez-vous, si vous le pouvez, l'effet que produisirent ces nouvelles sur mes *braves*. Ils inspectent leurs armes à feu, s'assurent qu'ils ont bien de la poudre et des balles, examinent encore leurs fusils; mais c'est surtout ma personne qui excitait leur compassion, car les Kispiooks avaient déclaré qu'ils ne me feraient pas quartier si je tombais entre leurs mains. Pour moi, au lieu de songer à faire mon acte de contrition, je me permis de faire un acte de *doute* en la véracité de notre gazette, et je me moquai de la terreur de mes *braves* défenseurs. Nous nous aventurâmes donc à pénétrer dans le redoutable camp et fûmes agréablement surpris de n'y voir aucun signe de guerre. Après avoir touché la main à environ quatre cent cinquante personnes, nous allâmes camper sur les sables de la rivière, à quelque distance des loges sauvages, afin

d'être moins exposés à nos sanguinaires ennemis, je veux dire les moustiques. Le chef nous donna quelques galettes chaudes et du poisson frais, que nous mangeâmes de bon appétit et sans nous faire prier. Puis le sous-chef déménagea de sa grande loge, la fit bien nettoyer et parer, et nous la remit pour servir de chapelle tant que nous resterions là. Le lendemain matin, fête de saint Alphonse, j'ouvris la mission sous son patronage. La moitié de ces sauvages voyait le Prêtre pour la première fois ; plusieurs de ceux que nous avions visités l'année dernière étaient retombés dans leurs mauvaises habitudes, surtout celle du jeu : aussi ce ne fut pas sans peine que je pus les faire venir au premier exercice de la mission, je dus pour cela les visiter dans leurs loges et même avoir recours au *compelle intrare*. Du mardi au dimanche, je leur prêchai trois instructions par jour, outre les leçons de catéchisme ; je baptisai trente-quatre enfants et deux adultes en danger de mort. Le dimanche après la messe, je me mis à régler leurs différends, puis à recevoir l'amende honorable et la réparation publique de ceux qui avaient manqué à leurs promesses de l'année dernière ; enfin à recevoir les promesses des nouveaux venus. Ces affaires me prirent tout mon temps le dimanche et le lundi ; le lundi soir, m'apercevant que plusieurs n'étaient pas venus, comme ils le devaient, faire leur amende honorable, je profitai de la réunion du soir pour leur annoncer que tous ceux qui ne se conformeraient pas aux règles établies encourraient la peine de voir effacer leurs noms de la liste des catéchumènes. Cette menace produisit l'effet que j'en attendais : les réfractaires se présentèrent aussitôt et me retinrent jusqu'à minuit, et encore le lendemain de six à dix heures. Je n'en connais qu'un seul qui se soit obstiné ; c'est un polygame relaps, et pour vous donner une idée de sa malice, il suffit de savoir qu'il a

pour maxime « qu'il est bon de mourir après avoir tué un homme. »

Les Akwilgates ressemblent aux Babines par leur caractère violent et leur besoin de *parler;* mais leurs fréquentes relations avec les Indiens du bord de la mer leur ont fait en outre contracter certains vices ou mauvaises habitudes, comme le jeu, la superstition diabolique, l'immoralité, et surtout l'esprit de vengeance. Je dois dire cependant que depuis l'année dernière ils ont fait des progrès merveilleux, et je suis convaincu qu'ils feront d'excellents chrétiens, si on peut les instruire un peu mieux et les surveiller. Hélas ! le vieux chef n'est pas l'homme qu'il faudrait pour exercer sur eux une surveillance salutaire ; mais il est probable qu'il n'occupera pas longtemps sa position, car sa santé est bien mauvaise. Pour ce qui est de l'instruction, je n'ai qu'à prier le Maître d'envoyer des ouvriers dans sa vigne. Ils m'ont promis de bâtir une chapelle pour l'été prochain, et, en effet, j'ai su depuis, qu'ils se sont mis à l'œuvre pour la construire aussitôt après mon départ.

Les Atnas, qui l'année dernière avaient renoncé à leurs mauvaises habitudes, sont retombés et n'ont pas voulu renouveler leurs promesses cet été. Différentes rumeurs m'étaient parvenues au sujet des Kispiooks ; résolu de me renseigner sur leurs dispositions, je descendis aux Fourches de la Kecna dans l'espoir d'y trouver un canot, traverser la rivière et me rendre à leur camp ; mais, n'ayant pu en trouver, je fis dire au grand chef Wasimligha de me venir voir le lendemain. Il vint, et je fus frappé de son air intelligent et éveillé ; il me parut bien supérieur à la plupart des hommes de sa race. Il me répondit que personnellement il désirait vivement que le Prêtre visitât son peuple, mais qu'il ne savait pas quelles étaient en ce point les dispositions de ses gens. Mais il m'offrit

de les visiter tous (il y en a six cents), pour s'assurer de leurs dispositions. Cette enquête lui prit deux jours, et quand il revint, il me fit le rapport dont voici le résumé : 1° ses gens étaient dispersés en petites bandes en ce moment pour la pêche du saumon, qu'ils ne pouvaient interrompre sans être exposés à n'avoir rien à manger pendant l'hiver; 2° ils avaient une grande peur de Dieu, car leurs cœurs étaient mauvais, et ils sentaient que s'ils faisaient maintenant des promesses au Prêtre, ils n'auraient pas la force de les tenir; 3° cependant ils s'efforçaient de devenir meilleurs, afin que l'été prochain, à la visite du Prêtre, ils pussent être disposés à écouter ses instructions; 4° ils désiraient que les prières et les cantiques fussent traduits dans leur propre idiome, parce que plusieurs d'entre eux ne comprenaient pas la langue des Akwilgates. Pendant l'exposé de ce rapport, il y avait là présents plusieurs sauvages kittamacks, qui tinrent le même langage pour leur propre compte. Je leur annonçai donc que l'été prochain, si la chose était possible, un Prêtre viendrait les visiter, et leur apprendre les prières et les cantiques dans leur propre langue. Les Kispiooks, les Kittamacks et les Atnas parlent la même langue. Tous m'exprimèrent leur satisfaction; mais j'ai lieu de croire, malgré cela, que plusieurs parmi les Kispiooks sont mal disposés, et l'on aura du mal à vaincre la résistance des *tammanwas* (sorciers). D'un autre côté, un très-grand nombre, parmi eux, ont été favorablement impressionnés par la conversion et le bon exemple des Akwilgates. Si ces derniers, mieux instruits, continuent à donner le bon exemple, la conversion de la plupart des autres en serait la conséquence à peu près certaine.

Deux chefs tchimseaux arrivèrent au Rocher-Déboulé avec vingt-six canots, dans le but d'entrer en relation de

commerce avec les Akwilgates. C'était leur première visite depuis la bataille qu'ils se livrèrent il y a deux ans, et où plusieurs perdirent la vie. Les deux chefs vinrent me trouver et me prièrent de porter aux Akwilgates l'assurance que leur but unique était le commerce, et qu'ils désiraient vivement ensevelir dans l'oubli leurs différends d'autrefois. Mon rôle de médiateur ne put entièrement dissiper les craintes et les défiances mutuelles. Le 9, ma mission étant terminée, mes gens me prièrent de vouloir bien les accompagner aux Fourches, où ils voulaient traiter avec les Tchimseaux ; j'y consentis et j'y restai jusqu'au soir. C'était une véritable foire tenue dans les forêts sauvages de la Colombie. Les vingt-six grands canots se tenaient à l'ancre dans la rivière, dont les rives étaient couvertes de tentes. Chaque marchand avait la sienne, où il étalait avec complaisance ses marchandises, comestibles, cotonnades, colifichets et babioles, etc. Représentez-vous sept ou huit cents sauvages s'agitant et criant, achetant et vendant, spéculant et festoyant, et vous aurez une idée de cette scène singulière. Du reste, la bonhomie la plus parfaite régnait entre eux, il n'y avait à craindre aucun désordre ; la plupart des Akwilgates, n'ayant pas encore achevé leurs emplettes, ne s'en retournèrent donc pas avec moi. Les chefs tchimseaux n'en revenaient pas de leur surprise en voyant le changement merveilleux qui s'était opéré dans les dispositions de leurs anciens ennemis. Le chef de Fort-Simpson me dit qu'il voudrait bien voir le Prêtre parmi ses gens ; mais, ajouta-t-il, ils sont très-méchants. Il y a peu de temps qu'il est chef, il est jeune et intelligent ; mais je le trouve un peu trop rusé. Il prétend que ni lui ni aucun des siens n'appartient à la mission protestante de M. Duncan ; il me promit de visiter le P. Fouquet à la mission de Saint-Michel, quand il se rendrait à Victoria. Pour l'autre chef, il appartient à

M. Duncan et me fait l'effet d'être un parfait hypocrite.

Sachant que Votre Grandeur avait l'intention de former un établissement de Missionnaires dans ce pays, je me suis efforcé de recueillir tous les renseignements utiles à cet effet, soit par mon observation personnelle, soit en interrogeant les autres. Il y a aux Fourches un endroit très-convenable, la terre y est bonne ; mais les Akwilgates viennent de le choisir pour leur futur campement et sont, en ce moment, occupés à y construire leur chapelle. Je ne connais pas d'autre emplacement convenable à l'est de la rivière. Un Canadien m'a parlé d'une vallée, dite *vallée des Kispiooks*, située à 10 milles environ des Fourches, et qu'il a visitée au commencement du mois de mai. Il m'affirma que, quand la neige couvrait encore tout le pays d'alentour, cette vallée était couverte de verdure, et on y voyait déjà des fraises de la grosseur d'un haricot : il n'avait rien vu de comparable dans toute la colonie ; il y avait là des terrains de 20 à 500 acres qui ne présentaient aucune difficulté à la culture. Alexis, qui a passé par cette vallée, me dit que le sentier du télégraphe allant de la Skeena à la Nass passe par cette vallée ; il y a aussi une rivière qui en atteint à peu près le centre. Au delà de la vallée il n'y a plus que des bois jusqu'à la rivière Nass ; et, s'il s'agit de bâtir, le bois de cèdre ne manquera pas. Voilà le rapport que l'on m'a fait et, s'il est véridique, cette vallée est sans contredit l'emplacement qu'il nous faut pour établir la mission et l'école des sauvages. Le saumon s'y trouve aussi en abondance. Le Père qui fera la visite l'année prochaine ne ferait-il pas bien d'aller explorer cette vallée ?

Le mercredi 10 août, je partis du Rocher-Déboulé, amenant à ma suite, outre Joseph, Alexis et Satchah, deux sauvages babines, Skglamootle et Sanneeah, qui s'offraient à faire *le tour du monde* avec moi pour aller au lac

de Tatlah. Depuis le 1er jusqu'au 23 août, le temps a été excessivement chaud, excepté pendant la nuit, où nous avons eu plusieurs fois à souffrir la gelée. Notre première nuit de bivouac fut si froide, que nous fûmes au moins délivrés de nos persécuteurs, les moustiques. Le lendemain nous rencontrâmes plusieurs campements de pêcheurs kispiooks, et nous allâmes camper nous-mêmes à la loge d'un des chefs. Les renseignements que je recueillis ici vinrent corroborer le rapport que m'avaient fait les deux chefs au Rocher-Déboulé. Plusieurs hommes quittèrent la pêche pour venir me voir. Je leur fis une instruction ; tous m'exprimèrent leur regret d'être obligés en ce moment de faire la pêche, et leur espoir de me revoir l'été prochain. Le chef donna une petite fête en mon honneur et me permit de prendre du saumon frais autant que j'en voudrais. Le voyage du lendemain se fit sous un soleil brûlant, à travers une montagne rocailleuse ; nous vînmes camper le soir sur la grève de la Skeena, où Joseph tua d'un coup de fusil un beau saumon pour notre souper. Notre pauvre Alexis ressentit ce jour-là les premiers symptômes d'une attaque de bile qui l'a fait souffrir et a retardé notre marche jusqu'au lac Connolly. Le lendemain nous marchâmes jusqu'à Tchiskikkaz ou *grand camp atna*. Alexis avait autrefois habité ce camp, qui était aussi la patrie de sa femme. Pendant les deux jours que nous y séjournâmes, nous habitions la grande loge de son fils qui se trouvait au Rocher-Déboulé. Dès notre arrivée j'allai avec Alexis faire ma visite au chef, bon vieillard qui nous reçut fort bien : on étendit devant nous une natte, sur laquelle je m'accroupis, pendant qu'Alexis portait la parole et expliquait de son mieux le but de mon voyage. Après avoir pris un quart d'heure ou vingt minutes pour réfléchir, le vénérable chef répondit : « Je me fais vieux, et c'est mon désir d'écouter la parole du Prê-

tre et d'apprendre la bonne prière. » Puis il nous fit à chacun un petit présent, et nous regagnâmes notre loge. Ceux des sauvages à qui je pus parler m'exprimèrent les mêmes sentiments ; mais, malheureusement, le moment n'était pas propice : la pêche les absorbait entièrement. On m'eût cependant envoyé les enfants pour apprendre le catéchisme ; mais, par surcroît de malheur, Alexis se trouva si malade, qu'il ne put m'aider à le traduire en langue atna. Mon ministère, pendant mon court séjour en ce lieu, se borna donc à leur faire une petite instruction et à baptiser neuf enfants, puis neuf autres dans un camp voisin. La plupart des sauvages de Tchiskikkaz faisaient la pêche à 30 milles plus haut. J'eus le bonheur d'y pouvoir célébrer la sainte messe ; mais je ne jugeai pas à propos d'y inviter les Atnas, parce que je n'avais pas pu leur expliquer le sens de nos saints Mystères. Ces sauvages sont un triste spécimen de notre pauvre humanité, esclaves de la superstition et de l'immoralité ; ne pouvant les instruire, je me contentai d'éveiller leur curiosité et je laissai au zèle de leurs voisins, les sauvages du lac Connolly, le soin de les mettre au courant de ce qu'ils doivent faire pour se préparer à bien profiter de la visite du Prêtre l'été prochain. Tout d'abord ils m'avaient pris pour le ministre protestant qui s'est établi sur le Pacifique et pour qui ils ont de l'antipathie : *Deo gratias.*

Le 16 août, Alexis se trouvant un peu mieux, nous nous mîmes en route pour le lac Connolly. C'est à grand'peine que nous pûmes faire 10 milles ce jour-là ; nous eûmes, en effet, à gravir une montagne escarpée, à travers des broussailles, en nous servant autant des mains que des pieds, toujours grillés par un soleil ardent et dévorés par les moustiques. Le soir, épuisés de fatigue, nous vînmes bivouaquer dans les neiges perpétuelles ; et quand le soleil se fut couché, un vent glacial, venant des sommets

couverts de neige, nous délivra au moins du tourment des insectes, mais pour nous transir de froid: le pauvre feu de bruyères que nous tâchions d'entretenir toute la nuit ne put suffire à nous en garantir assez pour nous permettre de dormir. Je garderai longtemps le souvenir du 16 août 1870. Le lendemain, nous continuâmes notre ascension sur la neige et la glace pendant 2 milles, puis nous commençâmes à descendre le versant nord de la montagne, qui était revêtu de la même robe blanche. Ici c'étaient d'affreux précipices qui, tout d'abord, me firent peur; mais, étant tombé et ayant roulé au bas d'un précipice sur la neige, sans me faire grand mal, je devins plus hardi. Quand nous eûmes quitté la région des neiges, un petit sentier nous conduisit par monts et par vaux à une grande rivière que nous traversâmes sur un *pont suspendu* à la sauvage ; puis nous montâmes encore pendant 2 milles quand, mon pauvre Alexis se trouvant à bout de forces, nous fûmes obligés de camper. Ce lieu avait l'avantage d'être abrité contre les vents du nord; nous avions, en outre, le moyen de faire un bon feu. Mais les moustiques ! c'est avec la plus grande difficulté que je pus réciter mon office, enveloppé de toutes parts de ces myriades d'insectes. Le lendemain, après avoir monté encore pendant 1 mille, la scène changea : nous eûmes à traverser des marais et des collines, puis encore des collines et des marais, de façon que, grillés sur terre par le soleil ardent, nous avions l'avantage de nous rafraîchir en traversant les eaux froides, produit de la fonte des neiges. Quel rafraîchissement ! mais il ne fut pas de longue durée, car, vers le milieu du jour, nous avions à gravir une autre montagne couverte de neige. Nous eûmes bientôt atteint les dernières limites des parages où l'on peut se procurer du bois sur cette montagne, quand nous rencontrâmes un sauvage avec deux

compagnons, porteur d'une lettre pour moi de la part de M. Mac Kenzie, qui me donnait avis qu'il avait mis un canot à ma disposition au landing ou débarcadère du lac Connolly, et m'invitait à en profiter pour me rendre au fort. Le messager atna nous donna en échange pour un peu de poudre une marmotte qu'il venait de tuer et qu'on eut bien vite apprêtée pour notre dîner. Alexis m'apprit que j'étais le premier homme blanc qui eût encore traversé cette montagne. Il y a cinq ou six ans, quelques hommes voulurent la passer, mais furent forcés de rebrousser chemin. Quand nous eûmes assouvi notre faim en mangeant la marmotte et un peu de saumon en guise de pain, nous nous mîmes à gravir la montagne, passant sur les rochers, la neige et la glace, et enfin nous étions au sommet. Alors Joseph, Skytanootle et Sanneeah se mirent à la poursuite des marmottes que nous entendions siffler autour de nous, pendant qu'Alexis, Satchah et moi nous suivions le sentier battu en descendant les flancs escarpés de la montagne. Un vent glacial nous fouettait le visage, et quand nous fûmes quelques centaines de pieds plus bas, nous trouvions de nombreux torrents descendant de la montagne et qu'il nous fallait traverser. Tous ces torrents venaient se jeter dans un lac charmant dont les eaux s'étendaient, calmes et limpides, entre deux montagnes. En sortant de cette vallée, je me trouvai en face d'obstacles tellement impraticables, que je me sentis un moment découragé. J'avais à gravir d'affreux rochers bordés de précipices épouvantables ; j'en vins à bout cependant, et j'en remercie le bon Dieu, tout en m'estimant heureux de n'avoir pas à retourner par le même chemin, car je suis sûr qu'il me serait impossible de descendre par où j'étais monté sans me casser le cou. A peine échappé à ce danger, me voici dans un autre péril. Pendant 2 milles je dus côtoyer un précipice de 400 à

600 pieds de profondeur, et pendant tout ce temps mes pieds n'avaient pour point d'appui que du gravier et des pierres roulantes ; de telle façon que nous étions obligés de courir pour ne pas suivre dans l'abîme les cailloux qui se dérobaient sous nos pas. Je n'aurais jamais cru que ma tête, que je croyais un peu légère, fût cependant assez bien lestée pour passer victorieusement par une pareille épreuve. Enfin nous arrivâmes au bas sains et saufs, puis nous remontâmes encore une fois jusqu'à la région des neiges éternelles. Enhardi par tant de succès, je croyais mon courage désormais à toute épreuve ; mais quand il me fallut redescendre le versant de la montagne recouvert de glace — car la neige, en partie fondue pendant le jour, s'était déjà gelée — je me sentis encore un moment ébranlé. Enfin, suivant l'exemple du plus hardi de mes compagnons, je me mis à courir à tout risque ; — c'était risquer notre vie cependant, — c'était encore le moyen le plus sûr, et nous pûmes arriver ainsi avant la nuit à un endroit où quelques pins tout rabougris nous fournirent le moyen de faire du feu et de bivouaquer. La nuit fut bien froide ; néanmoins je pus dormir un peu et, à mon réveil, Alexis, que le froid avait empêché de dormir, voulut me réjouir en me communiquant une bonne nouvelle, c'est que nous allions voyager dans la plaine pendant toute la journée. J'en éprouvai, en effet, une sorte de soulagement, tant les dangers de la montagne me faisaient peur ; mais, hélas ! nous eûmes à patauger toute la journée dans des marais dont les eaux glaciales provenaient de la fonte des neiges. Nous vînmes le soir bivouaquer dans le fond d'un ravin. Nos provisions étaient épuisées, mais nous avions l'espoir de voir le lac Connolly avant midi ; nous quittâmes donc notre profond ravin à jeun, et nous vîmes se dérouler sous nos yeux une vaste plaine qui était naguère un bois épais, mais où le

feu avait passé, ne laissant que des cendres et d'énormes troncs d'arbres noircis et entassés les uns sur les autres. Les sauvages n'y avaient jamais passé depuis l'incendie, nulle trace de sentier n'était visible. Nous eûmes donc à faire, pendant quatre ou cinq heures, un violent exercice gymnastique, en sautant d'arbre en arbre. Comme je n'avais pris aucune nourriture depuis la veille, c'en fut trop pour mes forces et je fus saisi encore une fois de violentes palpitations qui me forcèrent à m'arrêter. Cependant, après une heure de repos, je me trouvai mieux et je continuai mon chemin tout doucement ; nous avions marché ainsi l'espace de 1 mille environ, quand la bonne Providence vint à notre secours en nous faisant trouver, pour la première fois depuis notre départ, des arbustes couverts de petites baies sauvages tout à fait mûres. Fortifiés par cette nourriture providentielle, nous continuâmes bravement notre voyage jusqu'aux bords du lac Connolly. Mais, pour comble de bonheur, nous tuâmes quatre perdrix quelque temps avant d'arriver au lac et nous pûmes ainsi préparer sur le rivage un dîner très-convenable, tout en faisant subir à nos personnes et à nos vêtements les transformations nécessaires pour nous présenter comme des êtres civilisés devant l'aristocratie du fort Connolly. Je fis donc un peu le tailleur, un peu aussi le cordonnier ; je lavai, je brossai ; enfin, je m'efforçai d'être assez présentable par respect pour la civilisation. Mais, après avoir ramé pendant 15 milles, nous arrivons au fort pour n'y trouver personne. Pas une âme au fort, pas une âme au camp des sauvages. Tous étaient allés à la pêche, à quelques milles plus bas ; il faisait déjà nuit, et il était impossible d'aller les rejoindre : deux des nôtres, qui firent la tentative, furent obligés de revenir sur leurs pas. Nous voilà donc bien avancés d'être arrivés au fort pour y périr de froid et de faim ! Enfin, chacun s'ar-

rangea comme il put. On trouva quelques restes de poisson dans les loges des sauvages, on se blottit comme on put autour d'un triste feu de bois encore vert ; pour moi, j'allai passer la nuit dans mon canot et, le lendemain matin, dimanche 21 août, je me rendis à pied à la pêcherie, où je trouvai M. Mac Kenzie et les sauvages tsikannys, porteurs et atnas rangés en ligne sur les bords de la rivière. Tous furent heureux de me revoir ; je fixai ma tente entre les Tsikannys et les Porteurs ; mais je fus l'hôte de M. Mac Kenzie, qui me traita avec la plus cordiale bonté. Dès mon arrivée, j'ouvris la mission, quoiqu'un grand nombre des Atnas fussent absents en ce moment, ce qui ne m'empêcha pas de baptiser tous leurs enfants avec les autres, ainsi qu'une femme en danger de mort. Ils arrivèrent, du reste, deux jours après, et presque tous renoncèrent publiquement à leurs mauvaises habitudes. Je trouvai ici, pendant la mission, quatre sauvages de la tribu nahanny qui suivirent ce bon exemple. Cette tribu habite vers le haut de la rivière Stikkeen et parle la langue des Tsikannys, dont elle a aussi le caractère et les mœurs. D'après ce qu'on m'a rapporté, il serait facile de les réunir tous, pour les exercices de la mission, en un lieu situé à quatre ou cinq journées de marche du lac Connolly ; ce serait peut-être le moyen d'arriver ensuite aux sauvages stikkeen, avec qui ils font le commerce. J'allai visiter le chef atna, qui est vieux et infirme ; il me fit les plus belles promesses, mais ne les garda pas, influencé qu'il était par sa femme, qui lui fit croire que, s'il écoutait le Prêtre, il mourrait certainement. Cette femme fait la *tammanwas* (sorcière) et, en cette qualité, elle a fait plusieurs prédictions étonnantes, entre autres que tous ceux qui écouteraient le Prêtre mourraient infailliblement dans peu de temps : « car, dit-elle, j'ai vu leurs âmes entrer dans les images de *l'échelle catholique* et, de là, prendre leur essor

vers le ciel. » L'homme *tammanwas* a renoncé à son métier ; voici ce qui ébranla sa confiance aux pratiques diaboliques : il paraît que son prédécesseur, dans un de ses accès d'enthousiasme démoniaque, avait annoncé que, si on le tuait et si l'on brûlait son corps, il ressusciterait le sixième jour ; il était même allé jusqu'à léguer tout son avoir à celui qui voudrait bien lui rendre le service de le tuer. Il se trouvait là un sauvage qui, se laissant séduire par l'appât du gain, saisit une hache, fendit en deux la tête de ce malheureux et brûla son cadavre. Alors on attendit avec impatience la réalisation de sa prophétie ; le sixième jour arriva, mais il ne ressuscita pas ; on attendit encore, on veilla près de ses cendres : peine perdue ! Ce n'est pas six jours, mais plus de six ans qui se sont écoulés, et la prophétie du sorcier ne s'est pas encore réalisée. Aussi ses successeurs et tous les sauvages de la tribu ont-ils perdu confiance en leur fameux *docteur*.

Un jour, étant entré dans la loge d'un Atna, je me mis, selon l'usage, à présenter la main à tous les habitants ; mais, arrivé près d'un jeune homme nommé *Neahilsap*, il fixa sur moi un regard satanique et refusa tout d'abord de me toucher la main ; puis, se ravisant aussitôt, il me présenta la main gauche, que moi, à mon tour, je refusai. Je lui demandai pourquoi il avait cette aversion pour le Prêtre, qu'il n'avait jamais vu. Il prétendit l'avoir vu. « Où donc ? — A Saltchuck. — Je savais bien que tu te trompais. — *Onika hélo tumtum le plète* (je n'aime pas le Prêtre). » C'était sa seule réponse. Le fils d'Alexis, jeune homme âgé seulement de *seize neiges*, indigné d'un pareil procédé, lui crie d'une voix de tonnerre, en lui montrant un grand feu qui brûlait au milieu de la loge : « Ah ! tu n'aimes pas le Prêtre ! Eh bien ! tu brûleras éternellement dans ce grand feu. » Je ne sais si c'est la crainte de l'enfer ou la crainte d'être jeté à l'instant dans le feu par son interlo-

cuteur exaspéré, mais l'argument demeura sans réplique. Alors je tâchai de lui faire donner quelques explications et je découvris que le prétendu Prêtre était M. Cunningham. Ce monsieur, prétendait-il, lui avait volé deux fourrures à Nass-River. Nous fûmes bientôt amis ; il me toucha la main et me fit cadeau d'une marmotte desséchée. Après cela il suivit régulièrement les instructions et fut admis au nombre des catéchumènes.

Je quittai la pêcherie le 25 ; M. Mac Kenzie et les sauvages me donnèrent du saumon et des marmottes tant que j'en voulus prendre pour mon voyage au lac Stuart ; mais, comme le jour était déjà avancé quand nous nous mîmes en voyage, nous n'arrivâmes à l'autre extrémité du lac Connolly que vers les dix heures le lendemain. Ce lac a environ 16 milles de long, et se décharge dans la rivière Skeena et non pas dans la Beaver, comme le portent les cartes. Au sortir du lac Connolly, nous eûmes un portage de 250 mètres et nous passâmes sur un petit lac, puis un second portage de 1 kilomètre, et encore un petit lac, enfin une marche d'environ 3 milles pendant laquelle on fit avancer notre canot sur le ruisseau qui coule de ce lac. A la distance d'environ 6 milles du lac Connolly, nous rencontrâmes une petite rivière qui sort d'un lac parallèle au lac Connolly. C'est la Bear, qui va se jeter dans le lac Tatlah. L'eau y était si basse que nous étions souvent obligés de descendre de notre canot pour le pousser ; ce qui n'empêchait pas les saumons de la remonter par milliers. Une immense quantité de ces poissons gisaient morts sur la rive et infectaient l'air de leur corruption. Les ours avaient piétiné partout sur les bords de la rivière à la recherche du poisson. Le samedi matin, nous arrivâmes au camp d'un sauvage qui venait d'en tuer six ; il nous en donna un magnifique quartier ; le même jour, Joseph tua un petit ours, qui pesait environ

150 livres. Vous voyez que nous ne manquions plus de vivres. Dimanche matin, nous nous arrêtâmes, non-seulement par motif de dévotion, mais aussi parce qu'il pleuvait à verse. Nous nous embarquâmes vers le milieu du jour sur la rivière et à onze heures de la nuit nous arrivâmes à Buckley-House, où nous cherchâmes un abri dans une vieille loge de sauvages, et après avoir fait sécher nos vêtements nous nous livrâmes au sommeil. Quand, le lendemain, nous arrivâmes au landing du lac Tatlah, nous n'y trouvâmes qu'un seul habitant, tous étaient allés aux mines ; mais celui qui était resté pour garder l'établissement était un brave Irlandais qui nous fit le plus chaleureux accueil, et me fournit un petit canot sur lequel je partis pour le lac Stuart. Après mille dangers et aventures ordinaires d'un pareil voyage, pendant lequel je visitai plusieurs camps, nous arrivâmes enfin au fort Saint-James, où je donnai la mission. On mit beaucoup d'empressement à en suivre les exercices. Les instructions sur la pénitence et l'examen de conscience produisirent sur eux une impression extraordinaire, malgré toute la réserve que j'y mis ; et tous voulaient se confesser, et même ceux à qui je ne pouvais encore donner le baptême demandaient avec instance qu'on leur permît de faire une confession publique ou secrète de leurs péchés. Ce ne fut que le 14 septembre que je pus prendre congé de ces excellents néophytes, qui voulaient me garder chez eux, m'assurant qu'ils ne me laisseraient manquer de rien. Le *prince* me permit d'emmener son fils avec moi pour passer l'hiver chez nous et enseigner la langue au Missionnaire qui sera chargé de ces sauvages. M. et M^me^ Ogden me comblèrent encore de bontés comme toujours ; j'en dis autant de M^me^ Gallineau. Tous me demandèrent avec empressement des nouvelles de Votre Grandeur.

Du lac Stuart je me rendis à pied au lac Fraser; arrivé à Nantlay, j'y trouvai les sauvages qui m'attendaient : je bénis, sous le vocable de saint Patrice, la chapelle qu'ils venaient de construire et qui est un modèle d'élégance, de propreté et de bonne construction. Après une courte mission, pendant laquelle je baptisai dix enfants, je pris la direction de Stella, escorté d'une flottille de canots, qu'une tempête mit un instant en péril; mais par la protection divine nous arrivâmes tous sains et saufs à Stella, où je bénis encore une jolie chapelle sous le vocable de saint Pierre. Je leur fis quelques instructions, baptisai les enfants et quelques vieillards et personnes en danger de mort, puis je retournai continuer la mission à Nantlay. Les sauvages de ces deux localités m'ont donné beaucoup de consolation; ils feront, je n'en doute pas, d'excellents chrétiens. J'eus encore la joie, à mon retour, de pouvoir instruire, baptiser, confesser et marier un jeune métis de la rivière Rouge.

Partis de Nantlay, nous descendîmes rapidement la rivière Netchaco sur notre mauvaise pirogue, nous sautâmes plusieurs rapides, fîmes trois courts portages, tuâmes un castor, et enfin nous arrivâmes à Noolah, où nous attendait une bande de sauvages tatchiek; je dus donc m'y arrêter et y passer la nuit, avant de partir pour Fort-Georges, où nous arrivâmes après quelques jours d'un voyage assez incidenté, mais sans trop de difficulté. Nous prîmes terre au fort Saint-Georges au bruit joyeux de la musique et aux acclamations d'une foule nombreuse accourue pour nous souhaiter la bienvenue, et le soir même je commençai les exercices de la mission, en suivant mon plan ordinaire : le matin, instruction sur une des grandes vérités; vers le milieu du jour, explication du catéchisme; le soir, instruction sur un sujet de morale. Le temps libre est consacré à apprendre aux enfants la

lettre du catéchisme, à confesser, à administrer les malades, etc. Tous ces sauvages m'ont comblé de consolation. Aucune tribu ne les surpasse pour la solidité de leur foi, leur zèle à s'instruire, leur ardent désir de faire pénitence et de réparer le mal qu'ils ont fait. Quel dommage que nous ne puissions consacrer plus de temps à ces braves gens! Quel changement depuis la visite de Votre Grandeur, il y a deux ans! Non-seulement ils sont religieux, mais ils sont civilisés, ils aiment le travail, la propreté, et l'ordre règne chez eux. Ils se construisent des maisons très-convenables, et cultivent bien leurs jardins. A Fort-Georges même ils ont bâti sept nouvelles maisons, sans parler de la chapelle. Dans les environs ils ont déjà construit sept jolies chapelles, et il y en a autant en voie de construction, qui seront terminées pour l'été prochain.

Enfin ma tournée en pays sauvage était achevée et je me retrouvai bientôt à Quesnel, puis à Saint-Joseph, où j'eus le bonheur d'embrasser le P. Lejacq et les FF. Blanchet et Surel, après cinq longs mois d'absence. Mon cœur débordait de joie et de reconnaissance envers le bon Dieu et notre Mère immaculée qui m'avait si bien protégé pendant ce périlleux voyage. Mais il fallait voir dans quel état je me trouvais! Je n'avais plus que la peau et les os ; pour ce qui est de mes vêtements, je renonce à en faire la description ; vous pouvez cependant vous en former une idée quand vous saurez que j'avais déjà usé, avant mon arrivée au lac Connolly, six écheveaux de fil à les réparer. Arrivé là, on eut la charité de me les laver et de les remettre en bon état, et de plus on me fournit une nouvelle provision de fil pour le voyage. Mais qu'importe l'habit, pourvu que la santé ne soit pas trop mauvaise! Hélas! les joies de ce monde ne sont jamais de longue durée, et je n'eus que quelques jours pour jouir du bonheur de vivre

avec un Frère. Arrivé à Saint-Joseph le 3 octobre vers le soir, j'en repartais le 12 au matin pour le Caribou, que je trouvai déjà drapé dans son blanc manteau d'hiver. Mais si la température était froide, les cœurs ne l'étaient pas. Mes braves gens me firent une réception des plus chaleureuses. Je mis la première semaine à les visiter, et le 23 je commençai ma retraite annuelle, que je continuai sous la seule direction de l'Esprit-Saint et dans le plus profond recueillement jusqu'au 1er novembre.

Veuillez agréer, etc.

James Mac Guckin, o. m. i.

ORDINATIONS.

Au scolasticat du Sacré-Cœur, à Autun, ont été ordonnés Prêtres :

EN 1868.

Le 19 décembre, les RR. PP. Burque, Jourd'heuil, Le Cunf.

EN 1869.

Le 20 mars, les RR. PP. Ladet, Castel.

Le 21 mai, les RR. PP. Billiaut, Augier (Cassien), Chanal, Belletoise, Drouet.

Le 21 septembre, le R. P. Dinaux.

EN 1870.

Le 11 juin, les RR. PP. Barber, Barillot, Newman, Magnin.

EN 1871.

Le 3 juin, les RR. PP. Lagier (Candide), Arnaud.

EN 1872.

Le 25 mai, les RR. PP. Monginoux, Michel, d'Alton, Madden, Bonnald, Buckle, Trouchet, Baudry, Bretault, Pitoye.

En divers lieux, ont été ordonnés Prêtres :

EN 1868.

Au mois de mars, le R. P. Fournier.

Au mois d'octobre, les RR. PP. Lauzon, Poitrar.

EN 1869.

Au mois de mai, le R. P. Mac-Kernan.

EN 1870.

Au mois de mars, les RR. PP. Colllignon, Roure.

Au mois de mai, les RR. PP. Barrett, Gladu.

Au mois de juin, le R. P. Gaughran (Patrice).

Au mois d'octobre, les RR. PP. Phelan, Riordan, Phaneuf.

Au mois de novembre, le R. P. Doucet.

EN 1871.

Au mois de janvier, le R. P. Blanchet (Jean).

Au mois de mai, les RR. PP. Duhaime, Dazé.

Au mois de juin, les RR. PP. Lavillardière, Durocher (Zotique), Lecomte.

Au mois de septembre, le R. P. Marion.

Au mois de décembre, les RR. PP. Mac-Mullen, Pichon, Flanagan.

EN 1872.

Le R. P. Blanchet (Georges).

Au mois de mars, le R. P. Gaughran (Antoine).

Au mois de mai, le R. P. Bonnet.

Au mois de juin, le R. P. Dugas.

Au mois de décembre, le R. P. Harnois.

OBLATIONS

ET NUMÉROS D'ORDRE, DEPUIS LE CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1867 (1).

N^os^ 693. LAUZON, Ludger, 15 août 1867, Notre-Dame des Anges (Canada).

694. DUROCHER, Zotique, 15 août 1867, Notre-Dame des Anges (Canada).

695. SERRES, Jean-Baptiste-Gaston, 29 août 1867, Notre-Dame de l'Osier.

696. LAVILLARDIÈRE, Auguste, 29 août 1867, Notre-Dame de l'Osier.

697. MONGINOUX, Odilon, 29 août 1867, Notre-Dame de l'Osier.

698. BIGHETTI, Jean-Baptiste-Joseph, 29 août 1867, Notre-Dame de l'Osier.

699. O'CARROLL, Jean, 8 septembre 1867, Autun.

(1) *N. B.* La transmission des renseignements, par les Maîtres des novices, aussitôt après l'oblation, s'est faite jusqu'ici d'une manière assez peu régulière et par l'intermédiaire de tel ou tel membre de l'administration générale à l'occasion de telle ou telle affaire que l'on avait à traiter avec eux. Ces renseignements doivent être directement adressés au secrétaire général, sur une feuille *ad hoc*, et comprendre : 1° les nom et prénoms du profès; 2° la date de sa naissance; 3° le lieu de son origine, avec indication du diocèse; 4° la date et le lieu de sa prise d'habit; 5° la date et le lieu de son oblation, et s'il y a plusieurs oblations, l'ordre dans lequel elles ont été faites; 6° enfin la date et le lieu de l'ordination de prêtrise. Quand l'ordination de prêtrise vient après l'oblation, un nouvel avis est nécessaire.

Pour la présente liste, nous prions d'adresser au secrétaire général les rectifications qu'elle pourra provoquer.

Nos 700. Murray, Michel-Joseph, 8 septembre 1867, Autun.

701. Gaughran, Antoine, 8 septembre 1867, Autun.

702. Doucet, Léon, 8 septembre 1867, Autun.

703. Drouet, Pierre-Aimé, 8 septembre 1867, Autun.

704. Michel, Germain-Joseph, 8 septembre 1867, Autun.

705. Jourd'heuil, Gustave-Louis, 8 septembre 1867, Autun.

706. Dupin, Julien-Joseph, 22 septembre 1867, Notre-Dame de l'Osier.

707. Viossat, Félix-Jean (F. C.), 3 novembre 1867, Tours.

708. Allard, 4 novembre 1867, Saint-Boniface.

709. Becker, Jean-Nicolas (F. C.), 7 décembre 1867, Nancy.

710. Lagier, Candide-Jean-Joseph, 8 décembre 1867, Autun.

711. Mélizan, Albert, 8 décembre 1867, Autun.

712. Buckle, Edmond, 8 décembre 1867, Autun.

713. D'Alton, Richard, 8 décembre 1867, Autun.

714. Mac-Mullen, Barry-Augustin, 8 décembre 1867, Autun.

715. Gladu, Joseph-Louis, 17 décembre 1867, Notre-Dame des Anges.

716. Henry, Emile-Marie, 17 février 1868, Nancy.

717. Madden, Daniel-Jérôme, 17 février 1868, Autun.

718. Dazé, Alphonse, 19 juillet 1868, Notre-Dame des Anges.

719. Duhaime, Pierre-Joseph, 15 août 1868, Notre-Dame des Anges.

720. Lecomte, Phidine-Moïse, 15 août 1868, Notre-Dame des Anges.

Nos 721. Marion, Vincent-Georges, 15 août 1868, Notre-Dame des Anges.

722. Poitras, Urgel, 15 août 1868, Notre-Dame des Anges.

723. Girard, Jean-Baptiste, 28 août 1868, Notre-Dame de l'Osier.

724. Poirier, Julien-Irénée (F. C.), 1er octobre 1868, Autun.

725. Dinaux, Arthur, 1er octobre 1868, Autun.

726. Le Cunf, Eugène-Marie-Joseph, 15 octobre 1868, Nancy.

727. Schwartz, Jean-Marie-Bernard, 15 octobre 1868, Nancy.

728. Doyle, Bonaventure (F. C.), 15 octobre 1868, Saint-Boniface.

729. Védrenne, Jean-Ovide, 1er novembre 1868, Autun.

730. Sylvestre, Joseph-Hippolyte (F. C.), 1er novembre 1868, Paris.

731. Saint-Germain, Marie-Pierre, 1er novembre 1868, Saint-Boniface.

732. Pays, Prudent-Jules, 8 novembre 1868, Notre-Dame de l'Osier.

733. O'Connell, Edmond (F. C.), 8 décembre 1868, Stillorgan (Irlande).

734. Moore, Robert (F. C.), 21 décembre 1868, Stillorgan (Irlande).

735. Robert, Antoine (F. C.), 23 janvier 1869, Brownsville.

736. Bonnald, Etienne, 17 février 1869, Autun.

737. Farelli, Mathieu, 17 février 1869, Autun.

738. Istria, Thaddée, 17 février 1869, Autun.

739. Saint-Laurence, 17 février 1869, Autun.

740. Keul, Auguste-Joseph-Marie, 17 février 1869, Nancy.

N^os^ 741. Dawson, Thomas, 19 mars 1869, Autun.
742. Campagnac, Jean (F. C.), 4 avril 1869, Aix.
743. Charret, Pierre (F. C.), 25 juin 1869, Brownsville.
744. Dubois, Joseph, 5 août 1869, Notre-Dame de l'Osier.
745. Jacquet, Jean-Baptiste, 5 août 1869, Notre-Dame de l'Osier.
746. Nemos, François, 5 août 1869, Notre-Dame de l'Osier.
747. Phaneuf, Christophe, 18 août 1869, Notre-Dame des Anges.
748. Trouchet, Auguste, 8 septembre 1869, Autun.
749. Magnin, Joseph, 8 septembre 1869, Autun.
750. Le Vacon, Constance-Marie-Joseph, 8 septembre 1869, Autun.
751. Matthews, Clément, 12 septembre 1869, Autun.
752. Cléach, Jean-Marie, 15 septembre 1869, Nancy.
753. Castel, Joseph-Louis, 28 septembre 1869, Nancy.
754. Malaghan, 8 octobre 1869, Stillorgan.
755. Bernard, Jean, 1^er^ novembre 1869, Notre-Dame de l'Osier.
756. Fourmont, 1^er^ novembre 1869, Saint-Albert.
757. Dawson, Guillaume, 17 février 1870, Autun.
758. Husson, 8 mai 1870, Autun.
759. Coleman, Patrice, 8 mai 1870, Glencree.
760. Peytavin, 31 mai 1870, Autun.
761. Huard, Alexandre, 24 juin 1870, Nancy.
762. Yenveux, Alfred-Jean-Baptiste, 15 août 1870, Nancy.
763. Pitoye, Louis-Laurent, 15 août 1870, Autun.
764. Simon, François-Marie-Nicolas, 15 août 1870, Autun.
765. Oreglia, Jacques, 15 août 1870, Autun.
766. Hayes, Edouard, 15 août 1870, Autun.

Nos 767. Merle, François-Régis, 15 août 1870, Autun.

768. Baudry, Jean, 15 août 1870, Autun.

769. Bretault, Jean-Marie, 15 août 1870, Autun.

770. Prévost, Médéric, 15 août 1870, Notre-Dame des Anges.

771. Harnois, Maxime, 15 août 1870, Notre-Dame des Anges.

772. Dugas, Joseph-Zénon, 15 août 1870, Notre-Dame des Anges.

773. Le Roux, Alexandre, 17 octobre 1870, Nancy.

774. Bénédic, Ferdinand, 1er novembre 1870, Notre-Dame de l'Osier.

775. Arnaud, Antoine, 1er novembre 1870, Notre-Dame de l'Osier.

776. Hêtu, Méderic, 29 novembre 1870, Notre-Dame des Anges.

777. Mulligan, Philippe (F. C.), 18 janvier 1871, Glencree.

778. Reynier, Joseph (F. C.), 5 février 1871, Attabaska.

779. Sandirasagra (Saverimutu), Nicolas, 17 février 1871, Jaffna.

780. Murphy, Michel, 17 février 1871, Jaffna.

781. Soden, Michel (F. C.), 17 février 1871, Leeds.

782. Gibbons, Dominique (F. C.), 17 février 1871, Glencree.

783. Brennan, Guillaume (F. C.), 17 février 1871, Glencree.

784. Judge, Joseph-Charles (F. C.), 17 février 1871, Stillorgan.

785. Pichon, Georges, 15 mai 1871, Autun.

786. Cox, Charles-Marie, 24 mai 1871, Stillorgan.

787. Marais, François-Joseph, 24 août 1871, Notre-Dame de l'Osier.

788. Provost, Philémon, 29 août 1871, Notre-Dame des Anges.

789. Lacasse, Zacharie, 29 août 1871, Notre-Dame des Anges.

790. Hétu, Gaspard, 29 août 1871, Notre-Dame des Anges.

791. Neury (F. C.), 9 octobre 1871, Autun.

792. Nicolas (F. C.), 9 octobre 1871, Autun.

793. Renault (F. C.), 9 octobre 1871, Autun.

794. Blanchet, Marie-Jean-Frédéric, 1er novembre 1871, Saint-Albert.

795. Grégoire, Louis-Joseph-Napoléon, 1er novembre 1871, Notre-Dame des Anges.

796. Ducot, Xavier, 8 décembre 1871, Autun.

797. Belner, Xavier, 8 décembre 1871, Autun.

798. Basset (F. C.), 8 décembre 1871, Autun.

799. Carion, 8 décembre 1871, New-Westminster.

800. Paquin, Louis-Philibert, 25 janvier 1872, Notre-Dame des Anges.

801. Ryan, Patrice-Marie-Joseph (F. C.), 17 février 1872, New-Westminster.

802. Roure, Bruno-Calixte, 19 mars 1872, Mackensie.

803. Cohard, Claude (F. C.), 25 avril 1872, Notre-Dame de l'Osier.

Nos 804. Faure, 16 juillet 1872, Autun.

805. Walsh, André, 8 septembre 1872, Stillorgan.

806, Mulvihill, Jérémie (F. C.), 22 septembre 1872, Saint-Boniface.

807. Smith, Christophe, 1er novembre 1872, Notre-Dame des Anges.

808. Amiot, Avila, 1 novembre 1872, Notre-Dame des Anges.

809. Gareau, Médéric, 1er novembre 1872, Notre-Dame des Anges.

Nos 810. Hourdier, Victor (F. C.), 1er novembre 1872, Paris.

811. Ravier, François (F. C.), 1er novembre 1872, Notre-Dame de l'Osier.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES.

Pour le Canada : au mois de juillet 1870, les RR. PP. Barber, Bennett ; au mois de juillet 1872, le R. P. Buckle.

Pour la Colombie britannique : au commencement de l'année 1871, Mgr d'Herbomez, le R. P. Grandidier, les FF. scolastiques Peytavin, Carion.

Pour Ceylan : au mois d'octobre 1870, Mgr Bonjean, le F. scolastique Flanagan, le F. convers Murphy ; au mois de janvier 1872, le R. P. Casenave ; au mois d'août 1872, le R. P. Trouchet.

Pour l'Angleterre, à destination de Natal : au mois d'août 1872, les RR. PP. Monginoux, Baudry.

Pour le Texas, en juillet de la même année, les RR. PP. Pitoye, Bretault.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 42. — Juin 1873.

MISSIONS DE CEYLAN.

LETTRE DU R. P. BOISSEAU
AU R. P. SOULLIER, ASSISTANT GÉNÉRAL.

Mon révérend et très-cher Père,

Il y a plus d'un an que, sur une invitation de notre R. P. Moukel, Pro-Vicaire de la mission en l'absence de Mgr Bonjean, j'ai eu l'avantage de faire une petite excursion à travers les lieux les plus remarquables de Ceylan. On me fit prendre avant de partir un engagement qui bien souvent m'a été rappelé : celui de vous écrire quelques-unes des belles et intéressantes choses que j'ai vues pendant cette promenade de deux mois.

C'est ce petit travail, retardé jusqu'à ce jour par différentes occupations, que je viens vous offrir comme remercîment de votre lettre du 27 juillet dernier. Il sera très-

imparfait, je le prévois, car à une année de distance beaucoup de menus détails commencent à s'effacer de mon souvenir. Et puis, pour décrire comme il convient un pays aussi varié, où les télégraphes, les chemins de fer, les usines, les gracieuses villas, création de la civilisation moderne, apparaissent à chaque pas, sur des ruines séculaires, à travers les sombres forêts, sur les bords des lacs splendides, au milieu de tous les souvenirs de l'antiquité dont l'île de Ceylan est si riche, il faudrait la plume d'un peintre et des qualités d'écrivain auxquelles je ne saurais prétendre. Quoique inhabile à tracer un tableau fidèle des beautés naturelles de Ceylan, de ses sites tour à tour gracieux, sauvages et grandioses, je me sens encouragé par la double pensée d'accomplir un vœu de mes supérieurs, et de répondre au bienveillant intérêt que vous prenez à notre mission. Peut-être aussi contribuerai-je à réformer quelques idées erronées qui, me dit-on, règnent chez quelques-uns des nôtres au sujet du climat, de la topographie et de la civilisation de Ceylan.

Le but principal de mon voyage était d'aller en aide à nos Pères de Sainte-Anne, à l'occasion du grand concours de fidèles qui devait avoir lieu à ce célèbre pèlerinage ; d'administrer, sur ma route, les sacrements aux quelques familles chrétiennes qui résident à Anurajapura. L'objet secondaire était de m'occuper des intérêts de la Sainte-Enfance, d'acquérir quelques notions sur nos missions du Sud, et, en passant à mon retour par Colombo, Candy et Trincomalie, de rapporter ce que les voyages, comme me disait notre bon Père Pulicani, sont éminemment propres à communiquer : un peu d'expérience et quelques nouvelles connaissances fort utiles à la jeunesse.

Le programme de mon itinéraire ainsi tracé et mes préparatifs de voyage terminés, après m'être mis sous la protection de la sainte Vierge et de saint Joseph, le

dimanche 10 juillet à midi, je prenais congé de nos Pères de Jaffna et de nos chers orphelins, ceux-ci étant confiés durant mon absence au R. P. Salaun.

Une charrette à bœufs, dont le pavillon de feuilles de cocotier devait m'abriter contre le soleil et contre la rosée, avait mission de me transporter à Puttlam. Véritable arche de Noé, elle contenait, avec un large fauteuil pour ma Révérence, mes caisses de voyage, chapelle, sacs de riz, batterie de cuisine, et, dans les intervalles vides, trois de nos enfants de l'orphelinat, qui formaient ma suite en leurs qualités respectives de servant de messe, de cuisinier et de secrétaire tamoul. En ajoutant à ce personnel deux charretiers, vous aurez une idée complète de notre caravane.

Un jour et demi de marche nous conduisit, à travers Patchilapally, hors de la péninsule de Jaffna ; et, le mardi matin 12 juillet, franchissant en bateau le bras de mer, à Elephant's-Pass, nous sautions, joyeux sur le sol de Vanny.

De Jaffna à Anurajapura, terme de notre première étape, on compte environ 122 milles anglais par la route centrale. Cette route, généralement assez mal entretenue et coupée çà et là de ravins qui, pendant les pluies d'automne, deviennent d'impétueux torrents, serpente sans fin à travers d'inextricables et majestueuses forêts.

L'histoire de Vanny fut jadis brillante et l'état de ce pays prospère. Grâce à des lacs artificiels, larges et nombreux, construits par ses anciens rois, une population nombreuse y vivait près de ses fertiles rizières. Sous la domination successive des Portugais, des Hollandais et des Anglais, cette prospérité s'est évanouie. L'incurie à l'égard de ces lacs fertilisants amena la famine ; les bois grandirent sur l'emplacement des rizières ; le choléra et la malaria décimèrent la population : par frayeur

ou par besoin, la plupart de ceux qui avaient échappé émigrèrent ; de sorte qu'aujourd'hui cette vaste région du centre ne compte plus qu'un nombre proportionnellement très-réduit d'habitants, tous païens ou bouddhistes, à l'exception de 800 catholiques. Quelques clairières çà et là, défendues contre les empiétements de la forêt, prouvent encore l'étonnante fertilité du sol ; les habitants y peuvent recueillir jusqu'à trois récoltes de riz par an.

Mais si Vanny a vu diminuer sa population humaine, elle s'est enrichie en revanche d'une singulière variété de quadrupèdes et de volatiles, qui donnent de la vie à ces sombres solitudes. Outre l'éléphant, le tigre et l'ours qui y trouvent asile, on ne saurait se faire une idée du nombre de sangliers, de cerfs, de chacals, de singes, de lièvres et d'écureuils, de paons, de coqs de bruyère, de perroquets et de tourterelles qu'on y rencontre, surtout dans le voisinage des étangs.

Vanny est aussi par excellence le pays riche en bois précieux. Je ne me rappelle jamais sans plaisir l'aspect que présente, du 44e au 68e mille particulièrement, l'immense et sombre berceau de verdure formé sur la voie par les rameaux entre-croisés des tamariniers, acajous, cétimes, bois de fer, bois d'ébène, et une foule d'autres dont le nom tamoul n'a point, je crois, de synonyme dans notre langue.

Je n'essayerai point de vous décrire jour par jour les petits épisodes du voyage ; la description d'une de nos journées vous donnera une idée de toutes les autres.

Nous faisions à peu près chaque jour 20 ou 22 milles. Pour la commodité des voyageurs, le gouvernement anglais a fait construire, de 10 milles en 10 milles, des maisons de repos (*rest-houses*) comprenant une chambre ou deux, avec un lit, une ou deux tables et quelques fauteuils pour ameublement. C'est là que, moyennant

1 fr. 25, le voyageur peut passer la nuit, s'il ne préfère coucher dans sa charrette à bœufs.

Chaque matin, vers trois ou quatre heures, le premier réveillé de la bande donnait le signal du lever. La prière du matin terminée et la voiture prête, je partais à pied, suivi de nos enfants et le fusil sur l'épaule. L'oraison achevée, nous cheminions gaiement, racontant des histoires, des aventures de chasse, jusqu'à ce que les premières lueurs du jour vinssent ranimer la nature et réveiller les habitants de la forêt. C'était le beau moment de la journée ; l'air pur et frais du matin, le chant des oiseaux et le bourdonnement des insectes succédant par degrés au silence de la nuit, les rayons du soleil venant illuminer les sombres masses de la forêt : tout cela avait une teinte de poésie à laquelle l'imagination trouvait toujours de nouveaux charmes.

Peu après venait l'heure propice pour la chasse, l'heure fatale pour les lièvres, les pigeons ou les coqs. J'avais la partie belle pour mettre à profit mes talents de chasseur ; aussi, tant qu'a duré notre passage dans les bois, nous n'avons jamais manqué de gibier.

Vers huit heures, nous faisions une petite halte sous un arbre pour faire le café. Nous reprenions ensuite notre marche jusqu'à l'heure du dîner.

Vers deux heures de l'après-midi, je montais en charrette, je disais mon office, et quand la grande chaleur était tombée, je reprenais mon exercice du matin. A sept ou huit heures, nous arrivions à la maison de repos où, après la réfection du soir et l'accomplissement de nos devoirs religieux, nous allions dormir pour recommencer le lendemain avec une vigueur nouvelle.

L'une de nos plus agréables journées fut celle du 15 juillet. Après avoir joui d'une route des plus pittoresques au milieu d'une végétation splendide, et longue-

ment respiré les senteurs aromatiques du *condam* (asclépias) et du *kiggnan* sauvage, nous arrivâmes, vers le 104e mille, à la base d'une remarquable montagne d'environ 5 ou 600 mètres de hauteur, nommée *Tavasi malé* (montagne du Pénitent).

Je regrette de n'avoir pu me procurer la légende qui lui a valu ce nom. Une pente douce nous conduisit à un plateau élevé que couronne une antique colonne consacrée à Bouddha, et surmontée elle-même d'un monolithe de granit représentant un dragon à cinq têtes. De ce sommet l'on jouit d'une des plus belles vues de Ceylan. Tout autour, à la base de la montagne, se déroulent à perte de vue les immenses forêts de Vanny, entrecoupées çà et là de magnifiques lacs. Au nord-ouest apparaît Mantotte ; au sud se montrent les gigantesques pyramides d'Anurajapura ; au sud-est, les montagnes de Candy ; enfin, à l'est, les trois cônes de Trincomalie. C'est un spectacle comme j'en ai peu vu.

En somme, pour le sauvage et le grandiose, Vanny peut, je crois, occuper une place distinguée dans l'estime des amateurs de la belle nature. Hélas ! en admirant toutes ces choses, je me doutais bien peu des graves événements politiques qui alors s'accomplissaient en Europe, et qui, quelques jours plus tard, allaient attirer tant de fléaux sur notre pauvre France.

Mais nous voici arrivés à Anurajapura ; laissez-moi vous introduire dans cette autre Palmyre, souvenir d'une splendeur qui n'est plus.

Anurajapura est un nom connu des lecteurs de nos Annales. Une description assez complète en a été donnée au numéro de septembre 1866, p. 411. J'ajouterai seulement quelques particularités que j'ai pu recueillir de la bouche d'un excellent catholique nommé Domingo Viseo-Singam, qui a fait une étude spéciale des ruines de cette

célèbre cité, et qui voulut bien me servir de cicerone pendant le séjour que j'y fis.

L'objet de notre première visite fut le fameux palais de bronze, jadis une immense bonzerie, que supportaient seize cents colonnes monolithes en granit, aujourd'hui encore debout pour redire à la postérité la magnificence et le génie des anciens. Çà et là sur le sol, gisent pêle-mêle des tronçons de corniches, des chapiteaux, ornementés de figures d'éléphants, de cygnes et autres animaux, d'une admirable sculpture.

De là nous dirigeâmes nos pas vers le célèbre *Bo-tree*, arbre vénéré des bouddhistes et qu'ils font remonter à environ 2 400 ans d'antiquité. J'ai pu en dérober secrètement une feuille que vous trouverez ci-incluse. On suppose que la Divinité réside en cet arbre ; de là le concours extraordinaire de pèlerins bouddhistes et le respect dont on l'entoure. Une magnifique grille de fer de 40 pieds sur chaque face le protége du contact des impurs et de la piété indiscrète des fervents. Des offrandes de fleurs, quotidiennement renouvelées, sont le sacrifice ordinaire que lui présentent les bouddhistes. Des précautions inouïes sont prises pour le préserver des injures du temps ; plusieurs rameaux sont soutenus par de longues tiges de fer. S'il arrive par quelque catastrophe imprévue qu'une branche vienne à se briser, les bonzes réunis la déposent respectueusement sur un brancard et s'en vont l'enterrer en grand deuil. Tout autour de cet arbre, dans des cours et de spacieuses galeries, se trouvent des statues en pierre de Bouddha, et mille autres sculptures d'un travail exquis. Des inscriptions fort bien conservées en *pâli* [1] et en sanscrit, deux pierres taillées en hémicycle et for-

[1] Langue sacrée de la presqu'île transgangétique et de l'île de Ceylan; elle est un des dialectes les plus purs du sanscrit : c'est la langue des prêtres de Bouddha. (Bouillet, *Dictionn. des sciences*, etc.)

mant le premier gradin de l'escalier qui conduit à l'arbre, attirèrent tout particulièrement notre attention. Elles portent en relief des figures de chevaux, d'éléphants, de cygnes et autres animaux réputés sacrés, d'un travail que nos artistes modernes auraient peine à égaler.

A chaque pas, dans un périmètre de plus de deux lieues, l'œil découvre, gisant sur le sol ou à moitié enfouis sous le gazon, de superbes blocs de pierres granitiques décorées d'inscriptions et de sculptures, des tronçons de colonnes, des fragments de corniches, des représentations mutilées d'éléphants et autres animaux.

Notre seconde promenade fut aux fameuses *Dagobas :* pyramides gigantesques qui n'ont d'égales que leurs sœurs d'Egypte. L'on en compte six principales. Celle qui se nomme *Thuparama* est de toutes la plus petite, la plus moderne et la mieux conservée. Ces immenses monuments, construits en briques d'une dureté égale à la pierre, sont de forme circulaire, massifs, d'une hauteur d'environ 260 pieds et couronnés au sommet d'une boule de cuivre contenant, dit-on, celle-ci la loi de Bouddha, celle-là la mâchoire, la barbe et différentes autres reliques de cette divinité.

Toutes ces pyramides sont environnées de trois spacieuses enceintes pavées de dalles de granit et enrichies de sculptures. Ces terrasses sont disposées en gradins. La plus basse et la plus éloignée de la pyramide était réservée aux éléphants richement caparaçonnés dont la présence était de rigueur dans toutes les processions solennelles.

En contemplant ces masses énormes, qui ont dû coûter des sommes fabuleuses ; en songeant au travail qu'a dû demander l'érection de ces colonnes, pour le maniement desquelles toutes les ressources de notre mécanique moderne ne seraient point de trop, on ne peut se défendre

d'admirer le génie des anciens et d'avouer que la civilisation a dû jadis atteindre à un niveau bien élevé à Ceylan.

Je vous ai entretenu assez longuement des ruines inanimées d'Anurajapura : un mot, en finissant, d'une ruine vivante que j'ai eu la fortune d'y rencontrer. Je veux parler d'une jeune femme, rejeton de la noble famille des anciens rois de Vanny. Elle passa près du presbytère où je me trouvais. Quoique dépouillée de la puissance royale, elle exerce encore, m'a-t-on dit, une influence remarquable sur les Indiens, éminemment traditionnalistes et toujours attachés de cœur à leurs rois des temps anciens. Elle conserve encore une petite cour, et le gouvernement anglais a la prudence de ne la point inquiéter à ce sujet. Cette femme, d'environ une trentaine d'années, était richement ornée de bijoux, précédée de valets portant le parasol et l'éventail, insignes de la royauté, et suivie de plusieurs femmes d'honneur formant son cortége. Ce respect donné à l'infortune et à la grandeur déchue me fit une impression des plus favorables.

La cité sacrée d'Anurajapura fut la capitale de Ceylan et la résidence de ses souverains depuis Pandouvasa, 437 ans avant Jésus-Christ, jusqu'à l'an 769 de l'ère chrétienne. A cette époque la résidence des rois fut transportée à Polonarua, cité dont les ruines sont également célèbres.

Anurajapura fut fondée vers l'an 460 avant Jésus-Christ par le prêtre Anuraja, d'où son nom d'Anuraja-pura. Ce fut l'un de ses rois, le célèbre Devenipiatissa, qui éleva les deux plus anciennes pyramides et propagea le bouddhisme.

Un ouvrage très-savant, intitulé : *Mahawenser*, a été composé, sur les antiquités historiques d'Anurajapura, par Domingo Viseo-Singam, celui qui m'a servi de guide, ainsi que je le disais plus haut.

Cette cité, qui redira longtemps le génie des anciens, ne renferme rien qui honore celui des modernes. La résidence de l'Agent, quelques boutiques de marchands mahométans (ces derniers se trouvent partout ; un proverbe tamoul dit qu'il est aussi impossible de trouver à Ceylan un village sans musulmans qu'un endroit sans corbeaux), enfin quelques centaines de bouddhistes et une vingtaine de familles catholiques : voilà tout ce que renferme aujourd'hui l'ancienne cité des rois.

Le 19 juillet, vers six heures et demie du matin, nous quittâmes Anurajapura pour nous rendre à Puttlam, résidence du R. P. Gouret et l'une des principales villes de la Province Nord-Ouest de Ceylan. Un ancien disciple de Mgr Séméria, nommé Philippon, établi à Anurajapura, voulut, pour m'honorer, me conduire à 10 milles de distance dans une sorte de phaéton qui faillit nous jeter deux ou trois fois dans les broussailles. Vive la confortable charrette à bœufs ! Les 80 milles qui séparent Anarujapura de Puttlam se déroulent, comme les milles précédemment parcourus, au milieu des forêts.

Le 21 au soir nous étions à Puttlam ; j'eus occasion d'y apprécier la générosité de l'hospitalité indienne. A peine le son de la cloche avait-il annoncé l'arrivée du *souâmi* (le prêtre), qu'aussitôt un catholique fort riche et très-considéré, père d'une nombreuse famille, nommé Navarattinam, m'envoya un splendide souper préparé pour mon arrivée. Ce digne homme voulut, en outre, m'héberger pendant le séjour que je fis à Puttlam, et m'affréter un bateau pour la traversée du bassin qui nous séparait encore de Sainte-Anne.

Puttlam, qui est la résidence d'un Agent anglais, est surtout remarquable par ses salines, ses jardins de cocotiers et ses cannes à sucre. La population catholique y est d'environ 300 familles. Le tamoul et le cingalais y sont

indifféremment parlés. Le vicariat possède dans la mission de Puttlam quatre jardins de cocotiers d'un assez bon rapport. Plusieurs familles catholiques de Cafres se sont établies à Puttlam. Le lendemain de mon arrivée, j'allai rendre visite à l'excellente famille de Navarattinam. Comme les anciens patriarches, cet homme a d'immenses possessions, de nombreux serviteurs, de magnifiques troupeaux de bœufs et de moutons, un éléphant, etc. Ce qui est mieux que tout cela, il a des enfants qui promettent d'être comme lui pleins de piété et de générosité.

Enfin le 23 nous nous embarquâmes sur le bassin ou le lac salé de Puttlam. Ce lac, qui a les proportions d'une petite mer, serait très-agréable s'il n'était infesté d'une multitude de très-mauvais serpents, dont souvent les pêcheurs sont mordus et meurent. Par précaution ceux-ci s'aventurent rarement à la pêche sans être munis de la terre miraculeuse de Madou. Madou est une église célèbre de Mantotte dont le sol a la propriété bien constatée de guérir les morsures des serpents. Aussi, grâce à ce spécifique, les accidents sont-ils devenus relativement rares.

Nous débarquâmes vers neuf heures à un petit village appelé Ettalai, distant de Sainte-Anne d'environ 4 milles. Malgré le soleil et le sable nous prîmes bravement notre parti, et à force de jouer du jarret, nous arrivions sains et saufs au sanctuaire vers onze heures du matin.

Après avoir rendu mes devoirs à la vénérée Patronne de ces lieux, je passai au presbytère pour donner l'accolade fraternelle aux RR. et chers PP. Chounavel, supérieur, Lelons, missionnaire de Calpentyn, et mon aimable compatriote, le P. Gouret, missionnaire de Puttlam et administrateur de Sainte-Anne. Je vous laisse à penser si l'entrevue fut joyeuse et la conversation animée.

Sainte-Anne est l'un des plus célèbres et des plus fréquentés pèlerinages de l'Inde. Au temps du concours,

cette langue de sable jetée entre le grand Océan et le lac de Puttlam, et qui n'est d'ordinaire habitée que par quelques familles catholiques, s'anime et se transforme comme par enchantement en une populeuse cité de 25 à 30,000 âmes. L'on y voit toutes les races, tous les costumes, l'on y entend toutes les langues de l'Inde et de Ceylan, voire même le français de Pondichéry. Il serait difficile de se faire une idée exagérée de la piété et de la confiance que portent à sainte Anne ces milliers de pèlerins accourus de toutes parts, du recueillement admirable qui règne dans cette foule à l'heure du sermon et des exercices du soir. Il est inouï qu'on ait à déplorer durant le concours le plus petit désordre. L'on m'a raconté que l'année précédente un jeune Anglais protestant, venu pour jouir du coup d'œil, voulut se permettre quelques familiarités avec une jeune personne appartenant à une des meilleures familles de Colombo : ce fut une indignation universelle, et, sans l'entremise du missionnaire, il eût payé cher sa témérité. Il en fut quitte pour une réparation aux parents de la jeune fille.

Une chose non moins frappante, c'est la rareté des vols. Comme vous le savez, les femmes ceylanaises sont parées de bijoux *ut similitudo templi*. Rien ne serait facile comme de dérober ces colliers, ces bracelets d'or et d'argent ; cependant, rien n'est plus rare, et justice exemplaire serait tirée du délinquant, si le fait venait à se produire.

L'église de Sainte-Anne est belle, vaste et fort bien tenue. Le pèlerinage, grâce à l'action vigilante du R. P. Gouret, gagne de jour en jour, tant au point de vue de l'ordre qu'à celui de la propreté et de l'hygiène. Les cabanes provisoires en feuilles de cocotiers qu'élèvent les pèlerins sont désormais alignées comme les rues d'une ville, de façon à laisser libre la circulation de l'air. Les immondices sont soigneusement enlevées. Enfin les pré-

cautions de salubrité les plus minutieuses sont prises pour écarter, autant qu'il dépend des moyens humains, le terrible fléau qui, en 1864, vint semer le deuil et la terreur parmi les pèlerins.

J'ai été grandement édifié de la piété et de l'ordre qui règnent à Sainte-Anne. C'est vraiment admirable de voir des personnes de tout sexe et de tout rang venir, à deux genoux, du porche de l'église au maître-autel, déposer avec tous les indices de la plus vive confiance, leurs prières et leurs offrandes devant l'image miraculeuse de sainte Anne. Cette statue, ornée d'une riche couronne, est vêtue d'une robe et d'un manteau de soie brodés d'or. On éprouve, auprès d'elle, un goût à prier et un sentiment de joie sainte que l'on ne rencontre pas ailleurs. Quelque chose dit qu'on est là près d'une bonne mère disposant d'un grand pouvoir avec une incommensurable miséricorde. Ceylan n'a rien à envier à nos pèlerinages d'Auray en Bretagne et d'Apt en Provence. Les confessions et les communions sont extrêmement nombreuses dans notre sanctuaire. Dix prêtres pourraient y être incessamment occupés. Il arrive souvent que des païens font vœu de se faire instruire et baptiser à l'époque du concours. Une quinzaine au moins furent ainsi régénérés pendant mon séjour à Sainte-Anne.

Mais il faut s'arracher, quoique à regret, à ce lieu de bénédiction, et poursuivre ma narration, qui menace de prendre les proportions d'un volume.

Le 2 août, vers trois heures de l'après-midi, prenant congé des bons PP. Lellons et Gouret, nous montions à cheval, le R. P. Chounavel et moi, pour revenir vers le lac, nous y embarquer, revoir un moment la ville de Puttlam et de là prendre la route de Kornegalle. Une nouvelle charrette nous transporta de Puttlam à la capitale de la Province Nord-Ouest. La distance est de 54 milles;

la route est fort bien entretenue et très-agréable. Entre autres curiosités, nous admirâmes un pont neuf en fonte d'une hauteur prodigieuse, quelque peu comparable sous ce rapport à votre fameux aqueduc de Roquefavour.

Le 5 août, à midi, nous arrivions à Kornegalle, résidence du R. P. Boutin. Kornegalle est la première assise des montagnes qui vont grandissant jusqu'à Candy. Rien n'est pittoresque et gracieux comme ses coteaux qui commencent à se parer d'arbres à café, et ses vallons que décorent le kittaul et le talipot, les deux rois de la famille des palmiers. Je vous fais passer ci-incluse une image du talipot, imprimée sur la feuille même de cet arbre, le papyrus des anciens. C'est un objet de prix pour les amateurs et qui vous fera certainement plaisir.

Kornegalle est une petite ville d'un aspect très-aristocratique, bâtie au pied d'un large rocher nommé en cingalais *Etugalo,* attendu que, vu d'un certain côté, il représente parfaitement la forme d'un éléphant. Cette ville eut l'honneur d'être la capitale de Ceylan, de l'an 1319 à l'an 1347. Elle est aujourd'hui la résidence d'un Agent et de plusieurs employés anglais, et compte environ 2000 habitants, tous bouddhistes, sauf 800 catholiques cingalais, généralement très-doux et fort respectueux à l'égard du missionnaire.

Le but principal de notre voyage à Kornegalle était d'y chercher un local provisoire pour un établissement des Sœurs de la Sainte-Famille, depuis longtemps demandé par les catholiques. Le local fut trouvé, et peu de jours après notre départ, un petit détachement de religieuses, venu de Jaffna, prenait la direction d'une école aujourd'hui déjà très-florissante. Les sœurs ont été très-bien accueillies par la population, et les chrétiens se sont imposé, pour cette œuvre, des sacrifices dignes de tous les éloges. L'école protestante de filles a dû céder la place,

de sorte qu'on attend les meilleurs résultats de cet établissement.

Kornegalle possède aussi une école anglaise de garçons et une jolie petite église tenue dans un très-bon ordre.

Le 8 août, vers trois heures et demie du matin, le R. P. Chounavel et moi nous quittions le cher Père Boutin. A 12 milles de Kornegalle nous prenions le chemin de fer jusqu'à la station de Viam-Kody, et de là une charrette à bœufs nous menait au Caimel, résidence de mon aimable compagnon de voyage.

Je ne vous parle point ici de l'extraordinaire chemin de fer qui relie Candy à Colombo ; j'aurai plus tard occasion de vous en dire quelques mots. Je me borne à constater, pour le moment, ma très-grande satisfaction de revoir, après en avoir été privé pendant neuf ans, ce rapide mode de locomotion.

Le trajet de Viam-Kody à la résidence du P. Chounavel fut des plus agréables. Tout ce pays est bien cultivé. Aux forêts sauvages vont désormais succéder les plus luxuriantes cultures. D'amicales discussions sur les qualités respectives des Cingalais et des Tamouls égayèrent aussi notre route. Aux éloges chaleureusement décernés par mon contradicteur au caractère doux, intelligent, aimable des Cingalais, je répliquais par l'apologie non moins enthousiaste du caractère mâle, énergique et persévérant de nos Tamouls. Ainsi se passa le voyage; en sorte que, sans nous en douter, nous arrivâmes le 9, vers huit heures et demie du matin, au presbytère du Caimel, nom qui lui vient d'une gracieuse rivière qui en fertilise les alentours.

Nous voici arrivés au pays communément désigné sous le nom de *Missions cingalaises du Sud*. Pour le missionnaire qui vient du Nord, c'est un spectacle tout nouveau :

le langage, les mœurs, le costume, les églises, tout est différent de ce qu'il a vu jusque là.

A quelques milles du Caimel se trouve Bollawatti, résidence du R. P. Garcia. Notre première visite fut pour ce vénérable doyen des missionnaires de notre vicariat. Bollawatti possède une église qui n'a encore de rivale dans le vicariat que celle de Chilaw. Elle est spacieuse, divisée en trois nefs et fort bien tenue. C'est là que se trouvent les tombeaux de Mgr Bettachini, premier évêque de Jaffna, et du R. P. Gonzalès, l'une des gloires des premiers missionnaires de Ceylan.

Dans l'après-midi, je pris congé des RR. PP. Chounavel et Garcia pour aller, à quelques milles plus loin, visiter le cher Père Perrard, missionnaire de Vennaporé. Le R. P. Perrard est le grand architecte de nos églises dans le Sud; il consacre à cette œuvre tout ce que Dieu lui a départi de zèle, de force et d'aptitude. Je le trouvai, à mon arrivée, présidant aux travaux d'une nouvelle et magnifique église qu'il fait construire à Vennaporé en l'honneur de saint Joseph. Je fus grandement édifié du zèle que déployaient le pasteur et le troupeau.

Comme au temps de Salomon, la population tout entière est mise à contribution. Pendant que les hommes servent les maçons sur les hauts échafaudages, les femmes et les enfants apportent joyeusement la pierre ou le sable et broient le ciment. C'est ainsi qu'ont dû se bâtir, aux siècles chrétiens du moyen âge, grand nombre de nos églises de France. Outre le travail manuel requis de chacun, une imposition de 20 pour 100 est encore prélevée sur le revenu du tabac qui abonde en cette mission ; et je dois dire que chaque famille s'exécute généralement de fort bonne grâce.

Outre cette église de Vennaporé, il y a encore deux autres églises en chantier, l'une à Marâvil et l'autre à

Mattei-Cottou. Ces dernières doivent être terminées prochainement.

Tous ces édifices sacrés sont en forme de croix et mesurent environ 160 pieds de longueur. Dans quelques années la mission de Vennaporé sera sans contredit la plus riche en belles églises. Le zèle des Cingalais pour la splendeur des temples et du culte en général est une des qualités distinctives de leur caractère.

Après une journée passée à Vennaporé, pendant laquelle je mis largement à profit l'expérience de mon excellent confrère, qui connaît à fond les us et coutumes des Cingalais, nous partîmes ensemble pour Chilaw.

Là, j'eus la consolation d'embrasser un autre non moins excellent confrère, le R. P. Duffo. Il était alors plongé dans un deuil profond que nous partageâmes, hélas! bien vite, à la lecture des télégrammes qui nous apportaient des nouvelles de France.

J'arrivais fort à propos pour partager avec le P. Duffo le ministère des confessions, à l'occasion de l'Assomption. Nous eûmes une fête magnifique et 230 communions. Je fus ravi des chants exécutés par la jeunesse de Chilaw; on se serait cru dans quelque cathédrale de France. Outre les chants, outre l'affluence et la piété des fidèles, l'église elle-même prêtait à l'illusion. L'église de Chilaw, la plus vaste du vicariat, est d'une architecture imposante et hardie. La boiserie qui décore l'autel et le chœur attire particulièrement les regards : ce travail, qui est la merveille de l'Inde sous le rapport de la sculpture, est dû au ciseau d'un de nos meilleurs artistes. Il se compose d'une série de groupes représentant, de grandeur naturelle, les personnages de la Cène : Notre-Seigneur et les douze apôtres ; Notre-Seigneur au jardin des Olives, conforté par un ange ; le tout couronné par l'assomption de la Sainte Vierge.

Le R. P. Duffo a commencé, sur les bords d'un très-beau lac, un spacieux presbytère qui fera le digne pendant de son église.

Bollawatti, Vennaporé et Chilaw sont des pays très-sains et d'une très-grande fertilité ; les cocotiers surtout y abondent. Dans ces trois missions la population est considérable et presque toute catholique. Les protestants y ont toujours échoué dans leurs tentatives de prosélytisme. Là, notre sainte Église est dignement honorée par le nombre de ses enfants et par la majesté de ses temples.

Malheureusement le nombre de ses missionnaires est trop réduit. Ces trois missions comptent, à elles seules, plus de 18 000 chrétiens. Que peuvent faire quatre missionnaires, sinon succomber sous le fardeau ? Oh! quelle bonne œuvre ce serait de nous envoyer quelques nouveaux ouvriers de France ! *fiat*, *fiat !*

Voyageur infatigable, je reprenais, le 15 août dans la nuit, le chemin de Vennaporé, et j'arrivais, le 16 au matin, à Naima-Modam entre Vennaporé et Bollawatti, où les RR. PP. Garcia, Chounavel et Perrard s'étaient donné rendez-vous pour la célébration d'un grand mariage cingalais. J'allais donc me trouver en noces. C'est une chose qui a bien son intérêt, qu'une noce de grands personnages chez les Cingalais. L'heureux couple au mariage duquel il nous fut donné d'assister, était littéralement *cousu d'or*. Un vrai festin de noces nous fut servi au presbytère par le père de la nouvelle épouse. Peu avant le dîner, le courrier m'apportait une longue lettre de Mgr Bonjean datée de Rome, avec une copie de la bénédiction autographe que le Saint-Père daignait adresser à nos chers orphelins de Colombogam, en réponse à la petite aumône que ces derniers lui avaient fait remettre. Cette précieuse bénédiction, toute écrite de la main du glorieux Pie IX, sur une belle feuille de papier illus-

trée, est conservée à l'Orphelinat dans un beau cadre ; elle est ainsi conçue : « *Benedicat vos Deus et juvenes qui ambulare debent usque ad senectutem in viis suis.*

« Pius PP. IX. »

Le 17 août, prenant le R. P. Perrard pour compagnon de voyage et pour introducteur à Colombo, nous partions dans la direction de Négombo et Colombo, montés sur une petite barque et naviguant sur le canal qui relie Chilaw à ces deux villes. Les bords de ce canal sont enchanteurs et d'une fraîcheur incomparable. C'est le pays par excellence du cocotier, dont les épais massifs et les cimes ondulantes donnent à ces paysages un charme inexprimable.

Après le récit de maintes anecdotes dont le P. Perrard possède un répertoire inépuisable, nous arrivâmes vers sept heures à Négombo, où le vénérable Père Vistarini, surnommé le Père angélique, à cause de sa bonté proverbiale, nous accueillit avec un empressement digne de sa réputation.

La population de Négombo, qui est d'environ 12 000 âmes, est presque toute tamoule et catholique. L'église, quoique vaste et convenable, va être rebâtie à neuf par les fidèles, qui sont généralement riches et qui tiennent à ne pas se laisser surpasser par leurs voisins de Colombo. Les Frères de la Doctrine chrétienne ont à Négombo une nouvelle et spacieuse école fréquentée par plus de 200 élèves. La ville est entrecoupée de lacs où le poisson abonde et auxquels la végétation doit sa luxuriante vigueur.

Le jeudi 19, nous quittâmes Négombo par la diligence. La distance à parcourir pour atteindre Colombo est de 23 milles. C'est ici le paradis terrestre de Ceylan. C'est ici que l'on cultive l'épice si renommée et si répandue qui a fait appeler Ceylan l'île du Cinnamome, c'est-à-dire

l'île de la cannelle. Il est annuellement exporté de Ceylan pour 850 000 francs de cannelle. Comme cette plante est une des gloires de notre île, il convient d'en dire quelques mots.

Le cannellier est un arbuste dont la hauteur varie de 4 à 10 pieds, ressemblant quelque peu à l'osier d'Europe ; son bois est poreux, tendre et léger ; la feuille a de l'analogie avec celle du laurier ; sa couleur, d'un rouge écarlate, prend avec l'âge une couleur verte moins foncée que celle du laurier ; la fleur est blanche, et le fruit qui en sort ressemble au gland, sans l'égaler en grosseur ; il mûrit vers la fin de l'automne, et les indigènes en extraient une huile assez estimée. C'est l'écorce des jeunes pousses qui est l'objet du commerce. Quand l'arbre est devenu vieux et a été dépouillé, on met le feu au buisson, qui brûle jusqu'au sol, après quoi poussent de nouveaux rejetons. Un terrain de sable blanc est le sol le plus propice au cannellier. Les deux principales époques où l'on écorce ces arbres sont du mois d'avril au mois d'août, et du mois de novembre au mois de janvier. Dans l'intérêt des consommateurs, s'il en est parmi mes amis, j'ajouterai que, pour être de la meilleure qualité, la cannelle doit être flexible, d'une couleur légèrement jaunâtre, d'une saveur agréable et pas trop ardente.

En recueillant tous ces renseignements de la bouche de mon compagnon de voyage, j'arrivai au pont de bateaux jeté sur la rivière de Kalang. On a dû adopter ce système à raison de la crue excessive des eaux, pendant la saison d'automne. Le niveau de ce pont varie de 2 à 3 mètres. Rien n'est beau à contempler comme la riche vallée qu'arrose cette rivière.

Quelques instants après il y avait relai ; nous en profitâmes pour aller visiter dans le voisinage une belle église dédiée à saint Joseph et offrir nos hommages au

bon P. Nilarg qui la dessert. Ceux de nos Pères qui ont pu se représenter Ceylan comme un pays sauvage et arriéré, éprouveraient une singulière surprise en entrant dans l'église de Saint-Joseph, en contemplant ces autels richement sculptés, ces lambris vernissés, ces dalles brillantes, ces vitraux peints et ces lustres étincelants qui la décorent. L'église de Saint-Joseph a été bâtie sur le plan de la salle du conseil législatif de Colombo.

Nous remontâmes en voiture, non sans avoir félicité notre hôte d'un instant, et, une demi-heure après, nous étions à Colombo, où les RR. PP. Sylvestrins nous accueillaient comme des frères.

Le vénérable P. Mathieu Gaetano, vicaire général en l'absence de Mgr Sillani, alors au concile, nous fit les honneurs de l'hospitalité avec une bonté toute patriarcale. C'est une grande joie de voir la charité et les fraternels rapports qui existent entre les missionnaires des deux vicariats. A Négombo, à Colombo et à Candy, je me serais cru au milieu de confrères Oblats.

Le lendemain de notre arrivée, les RR. Pères nous invitèrent à visiter leurs deux magnifiques établissements d'éducation, tenus par les Frères de la Doctrine chrétienne et par les Religieuses du Bon Pasteur.

Nous admirâmes dans l'école des Frères, qui compte de trois à quatre cents élèves, outre les belles proportions de l'édifice, les très-beaux spécimens de dessins exécutés par les enfants, la bonne tenue et la parfaite discipline que savent établir dans leurs classes ces maîtres zélés et pieux.

L'école des Sœurs, quoique de date un peu plus récente, est également sur un bon pied et triomphera des petites épreuves inhérentes à tout commencement d'œuvres de ce genre.

La position de ces deux établissements, qui avoisinent

la cathédrale, est l'une des plus belles de Colombo. Leur seul inconvénient, c'est d'être un peu éloignés du centre de la ville.

Nous visitâmes ensuite la presse catholique de la mission, où s'imprime le *Catholic Messenger*, excellent petit journal anglais, publié sous la direction d'un des Pères Sylvestrins.

A Cottenchina, principale résidence des Pères, nous eûmes aussi le plaisir de voir un noyau de jeunes clercs indigènes se préparant au sacerdoce.

Ainsi, ce beau vicariat de Colombo est, comme vous pourrez en juger, en voie de progrès sous tous les rapports.

Comme je me proposais de profiter de mon séjour à Colombo pour faire diverses emplettes pour nos orphelinats, et que Cottenchina est fort distant de la partie commerçante de la ville, nous prîmes logement au presbytère de Saint-Philippe de Néri, autre établissement des mêmes Pères.

Le R. P. Fernando nous fit le plus cordial accueil et n'oublia rien pour nous rendre agréable le séjour de sa charmante résidence.

L'église que dessert ce bon Père est gracieusement située au bord du lac de Colombo. Elle est une des plus belles entre celles qui sont actuellement achevées. Elle possède une large et haute tour. La congrégation catholique de cette église est très-variée : on y voit des Irlandais, des Portugais, des Hollandais, des Cingalais, des Tamouls, des Malabares, des Cafres, etc., etc. Le missionnaire est souvent obligé de prêcher en deux ou trois langues le même dimanche.

On compte à Colombo près de 24 000 catholiques et sept églises, dont quelques-unes, entre autres celles de Saint-Philippe de Néri et de Saint-Jacques, figure-

raient noblement dans plusieurs de nos villes de France.

Nos premières visites furent pour les églises. Dans celle de Saint-Jean, nous eûmes la consolation de prier sur la tombe de notre bien regretté Père Crouzel ; et dans celle de Saint-André, sur les restes du pauvre Père Bécam. L'église de Saint-Jacques, nouvelle construction qui doit être maintenant achevée, attira particulièrement notre attention par la hardiesse de son architecture et l'harmonieuse proportion de toutes ses parties. Les Cingalais sont, comme je l'ai déjà fait observer, très-généreux pour les églises, et ils savent s'imposer pour la splendeur du culte les plus grands sacrifices.

Ce pieux pèlerinage fut suivi d'une promenade d'agrément aux lieux les plus marquants signalés à notre curiosité.

Nous visitâmes d'abord les fortifications construites du temps des Hollandais, et qu'actuellement on démolit pour les remplacer par des ouvrages formidables, exécutés d'après les règles de l'art moderne. Nous vîmes ensuite le palais du gouverneur, la salle du conseil législatif, les splendides bazars et autres monuments que renferme le fort.

De là nous nous rendîmes à Colpetti, séjour enchanteur de l'aristocratie anglaise. Nous fîmes le tour du lac, visitâmes la gare du chemin de fer, jetâmes un coup d'œil sur les plus beaux magasins, les usines les plus actives, etc., et nous revînmes charmés de notre tournée.

Depuis dix ans, Colombo a reçu de nombreux embellissements et prend chaque jour un aspect de plus en plus européen. La population y est de 100 238 habitants. Le climat y est parfaitement sain et les pluies très-fréquentes. Le mélange des costumes et des races, la variété des édifices : les uns de style européen, les autres de style oriental ; la beauté des sites, le lac, les jardins, une infinité de

plantes et de fleurs dont les villas sont parsemées et capricieusement divisées, tout cela donne à Colombo une physionomie radieuse et vivante qui échappe à toute description.

Colombo est une ville de plaisir. La musique des troupes européennes, les cirques, le *steeple-chase* [1], les régates, sont les amusements favoris des citadins. Je ne parle point ici du port de Colombo, nous aurons à admirer quelque chose de mieux à Trincomalie.

Un évêque protestant réside d'ordinaire à Colombo. La cathédrale de Saint-Thomas, le collége de même nom et l'Académie sont les monuments que possèdent dans cette ville les Episcopaliens. J'ignore ce que possèdent les autres sectes.

Quelques monuments anciens donnent de l'intérêt aux environs de la ville ; mais c'est surtout la végétation qui en fait le mérite. Un touriste russe appelle les alentours de Colombo « un jardin botanique ». Ce n'est point exagéré. Pour un voyageur des froides régions du Nord, la vue du splendide *flamboyant* de Madagascar, du *cabbage-tree* de Java [2], du gracieux *casuarina* d'Australie, du *convolvulus*, de l'*acacia* et mille autres, distribués avec art dans les jardins, c'est vraiment de nature à exciter l'admiration.

Mais je dois m'arrêter...

Maintenant, imitant S. Exc. le gouverneur et la belle société de Colombo, qui s'en vont aux montagnes respirer les fraîches brises, je vais vous prier de dire adieu à la

[1] Le *steeple-chase*, dans la langue du sport, est ce que nous appelons en bon français *la course au clocher*, la course en ligne droite dans la direction d'un objet désigné comme but, et par un chemin hérissé de difficultés.

[2] Disons, pour nos lecteurs qui ne connaissent pas la langue anglaise, que *cabbage-tree*, signifie littéralement *chou-arbre*. L'arbre désigné par ce nom affecte, en effet, la forme d'un chou gigantesque.

capitale et de monter, sur les ailes de la vapeur, aux radieux sommets que couronne Candy.

Le lundi, 23 août, les affaires qui me retenaient à Colombo étant terminées, je quittais cette ville par le chemin de fer, toujours en compagnie du P. Perrard.

Il y a cinquante ans à peine, un voyage entre Colombo et la royale cité de Candy était considéré comme un événement dans la vie. Alors nulle route ne reliait encore ces deux cités. Le voyageur devait avec son palanquin se frayer un passage à travers d'inextricables forêts, d'affreux précipices, des rivières sans nombre. C'était long, difficile et onéreux.

En 1820, sir Edouard Barnès, soldat de renom dans nos guerres d'Europe, alors gouverneur de Ceylan, conçut le projet de pratiquer une route de Colombo à Candy. Grâce à son énergie et au zèle du major Thomas Skinnes, le grand géographe de Ceylan, l'œuvre fut menée à bonne fin, et en 1832 un service de diligences était organisé. C'était un grand progrès. Mais bientôt l'extension donnée à la culture du café dans les montagnes de Candy fit sentir l'insuffisance du transport par charrettes. Il fut résolu qu'un chemin de fer relierait les deux capitales. C'était, comme j'aurai occasion de le faire remarquer, une œuvre gigantesque qui, peut-être pour la difficulté, n'avait d'égal que le percement du tunnel du mont Cenis. Néanmoins en 1863 le travail commençait, et, grâce à l'infatigable énergie de MM. Faviel, entrepreneur, et Molesworth, directeur général du chemin de fer, le 5 avril 1867, le premier train de plaisir franchissait en trois heures les 72 milles qui séparent Colombo de Candy. Ce jour-là Ceylan contemplait une des plus étonnantes merveilles de notre progrès moderne.

Moi aussi, le 23 août 1870, à deux heures environ, confortablement installé dans un splendide wagon de

seconde classe apporté d'Angleterre, je prenais la route de Candy. De la gare de Colombo à celle de Polgahawello, en face de Kornegalle, où m'attendait le R. P. Boutin pour m'accompagner à Candy, l'ascension est fort peu sensible : 241 pieds seulement sur un parcours de 54 milles et demi. Les abords de la voie ferrée offrent, tout le long du parcours le spectacle de la végétation la plus luxuriante ; d'innombrables collines, avant-garde des sombres montagnes qui se dressent à l'horizon, sont parées de la plus riche verdure. Vers le 3e mille, apparaît la belle rivière de Kalang, que le train franchit sur un pont de fer de 800 pieds qui a coûté près de 400 000 francs. Au trente-deuxième mille se trouve le premier tunnel, d'environ 400 pieds de long. Trois milles plus loin on traverse la célèbre rivière Maha-Oga, dont les flots roulent, dit-on, des lingots d'or. Un pont de 30 pieds de hauteur a été jeté sur cette rivière presque desséchée pendant l'été, mais dont les eaux s'élèvent de 22 pieds à l'époque de l'automne. Près de Polgahawello, une autre curiosité attire les regards du voyageur. C'est un énorme bo-tree (*Ficus religiosa*) dont le tronc mesure 85 pieds de circonférence. Cet arbre gigantesque, vénéré par les bouddhistes, devait, sans doute, au temps passé abriter quelque temple célèbre dont les vestiges ont disparu.

Cinq minutes d'arrêt à Polgahawello me donnent le temps de saluer le cher P. Boutin ; la machine siffle et nous repartons. Quelques minutes après, le signal du mécanicien, les palpitations de la locomotive et un léger ralentissement dans la vitesse du train annoncent le commencement de l'ascension. C'est à partir de là que nous allons monter jusqu'au plateau de Candy, par une pente de 1 sur 45. Cette pente n'a d'égale au monde, dit-on, que celle de Giovi, qui est de 1 sur 36.

C'est maintenant que commencent les paysages merveilleux et les sensations agréables, pendant que nous contournons ces rocs à pic, qui d'une part semblent menacer nos têtes, tandis qu'à nos pieds s'ouvrent des précipices dont l'œil peut à peine mesurer la profondeur. Il serait difficile de se faire une idée du travail qu'ont dû coûter ces huit ou dix tunnels percés dans la roche vive, ces immenses remblais qui relient en certains endroits le sommet des montagnes, ces viaducs gigantesques jetés sur des rivières ou sur des ravins. Je ne puis m'arrêter à vous décrire les impressions de plaisir, d'effroi, d'étonnement que l'on éprouve tour à tour en présence de ces gigantesques travaux de la main de Dieu et de la main des hommes. En maint endroit on se sent frissonner, vers le 59e mille surtout, alors que, par une courbe très-forte, vous tournez le roc de Mecangalla et que, lancés sur le flanc de la montagne, vous courez entre deux abîmes : abîme de 300 ou 400 pieds au-dessus, abîme encore plus effrayant au-dessous, dans lequel l'inclinaison des voitures exigée par la courbe menace de vous jeter. Cette redoutable position, qui dure l'espace de 240 pieds, a valu à ce passage le nom bien mérité de *Roc à sensation*.

Du chemin de fer, qui est en cet endroit à 1 300 pieds au-dessus du niveau de la mer, la vallée de Dekande, qui s'étend au-dessous à une profondeur d'environ 1 000 pieds, offre le plus pittoresque coup d'œil. Les hommes y paraissent comme des pygmées, les gigantesques cocotiers, comme de légers roseaux, la rivière qui serpente, comme un petit filet d'argent. Une personne désireuse d'émotions variées est ici servie à souhait.

Je ne vous décrirai pas non plus les perspectives qu'offre, à mesure qu'on approche de Candy, la série de montagnes qui s'élèvent à vos côtés : le célèbre pic d'Adam, de 7 420 pieds de hauteur ; Newera-Ellia, dont

les sites charmants, la fraîche température qui a permis d'y acclimater la plupart de nos plantes d'Europe, l'air sain et fortifiant, attirent une foule de touristes et de valétudinaires; Pedrotalagala dont le pic, le plus haut de Ceylan, s'élève à 8 295 pieds au-dessus du niveau de la mer ; la belle rivière Mahawelli-Ganga, le Gange de Ceylan, et, comme le Gange, réputée sacrée, que le chemin de fer franchit près du célèbre jardin botanique de Paradeccia, sur un pont de fer d'une admirable structure. Ce sont autant de belles choses que j'ai pu admirer, mais que ma plume est impuissante à décrire convenablement.

A cinq heures quarante minutes, nous atteignions, à la hauteur de 1 680 pieds, le plateau de la belle et royale cité de Candy. Une voiture nous attendait à la gare, et quelques minutes après nous étions, le R. P. Boutin et moi, accueillis comme les bienvenus par le Très-Rév. Docteur Cingolani, véritable type aristocratique italien, à la barbe plantureuse et aux manières franches et affables. Nous rencontrâmes au presbytère deux excellents Frères de la Doctrine chrétienne qui dirigent, dans l'enclos même de l'église, une fort bonne école anglo-verascolaire. A quelques pas de là une école pour les jeunes filles est également florissante.

L'Eglise de Candy est fort propre et bien ornée, mais n'offre rien de remarquable, au point de vue de l'architecture. La population catholique de Candy et des environs s'élève à peu près à 5 800 âmes. Tous parlent anglais ou cingalais. Indépendamment de quelques centaines de protestants, tout le reste de la population, et c'est la majorité, est bouddhiste.

Après de longues causeries sur le pays, les mœurs des habitants, les nouvelles de notre malheureuse guerre et un plan de promenade pour le lendemain, on nous conduisit à nos chambres, où, pour la première fois depuis

bien longtemps, nous goûtâmes le plaisir de nous envelopper dans de chaudes couvertures de laine, que le froid de ces hautes régions fait trouver très-acceptables.

Candy, capitale de la province centrale, fut fondée par Pandita-Pakrama-Bahu III, vers l'an 1 280 de l'ère chrétienne. Ce n'est qu'en 1815, environ vingt ans après la conquête de Ceylan, que cette ville tomba au pouvoir des Anglais. Candy ne compte guère aujourd'hui que 18 000 habitants. La température y est très-agréable, les rues sont larges et fort propres, les maisons de belle apparence.

Candy possède plusieurs curiosités que je vais vous faire visiter dans l'ordre où voulut bien nous les faire voir notre aimable hôte.

Le lendemain de notre arrivée, le R. P. Cingolani voulut tout de suite nous procurer le plaisir d'une promenade au royal jardin botanique de Paradeccia, situé à 4 milles de Candy.

A huit heures et demie, nous montions en voiture, et bientôt nous arrivions à l'entrée du petit paradis de Ceylan. Cet immense jardin, dont deux côtés sont baignés par les eaux de la rivière Mahawelli-Ganga, renferme la plupart des plantes indigènes de Ceylan, avec un nombre prodigieux de plantes exotiques de presque toutes les parties du monde.

Le groupe de quatorze variétés de palmiers attire, dès l'entrée, l'admiration du visiteur. Entre tous se distingue le talipot, dont chaque feuille mesure une étendue de 150 à 200 pieds carrés. Ces feuilles se déploient comme de gracieux éventails au sommet d'une tige qui s'élève jusqu'à 90 pieds de hauteur. Elles sont fort utiles aux Candiens pour couvrir leurs maisons, leurs charrettes, etc.; préparées, elles sont l'unique papier à lettre dont se servent les gens du peuple.

Après les palmiers, pour faire contraste sans doute, apparaît la collection des fougères. Mais quelle variété ! On y découvre depuis l'humble lichen qui croît sur les rochers, jusqu'à la noble fougère de Rambodde, qui atteint une hauteur de 20 pieds. Mais comment énumérer la longue liste de toutes ces plantes indigènes et exotiques qui embellissent ce jardin ? Un célèbre botaniste, M. Thwaites, qui en est le directeur, donne l'énumération suivante des plantes indigènes seulement renfermées à Paradeccia : *Dicotylédones*, 1959 ; *Monocotylédones*, 648 ; *Lycopodiocées et Marsiléacées*, 225. Total, 2832 ; c'est-à-dire environ le double de la flore de France et à peu près un trentième de toutes les espèces du globe actuellement décrites.

Ce jardin, tracé dans le meilleur ordre, est réellement, pour un amateur de botanique et de sites pittoresques, une curiosité qui, en France, serait grandement admirée.

Nous rentrâmes pour le dîner, très-satisfaits de notre début ; mais la soirée devait l'emporter encore par la variété et le grandiose des panoramas.

Vers trois heures, toujours conduits par notre aimable cicerone, nous recommençâmes, à pied cette fois, notre visite des monuments de la ville.

Nous nous acheminâmes d'abord vers le fameux lac artificiel creusé par le dernier roi de Candy. Nous en fîmes le tour. C'est un beau travail d'environ 5 milles de circonférence, dont les eaux, dirigées au moyen d'écluses, répandent la fertilité dans les campagnes environnantes. A l'ouest, sur les rives du lac, s'élève une des plus célèbres bonzeries de Ceylan. Elle renferme une cinquantaine de prêtres bouddhistes et de jeunes aspirants. Ces prêtres, revêtus de longues robes couleur safran, sont doux et très-respectueux. Ils nous firent visiter avec

grande politesse les cellules de leur monastère, petites chambres obscures d'une dizaine de pieds carrés. La porte seule donne entrée à la lumière, l'usage des fenêtres est un luxe prohibé pour eux. Dans une de ces cellules plus vaste que les autres, nous fûmes présentés au grand prêtre des bouddhistes de Ceylan. C'est un vieillard d'un aspec vénérable, que nous trouvâmes écoutant religieusement la lecture des maximes sacrées de Bouddha, que lui faisait un jeune aspirant.

Je n'entrerai point ici dans l'exposé de la doctrine bouddhiste. Plusieurs livres devenus populaires en France peuvent fournir tous les détails désirables sur ce sujet. L'ouvrage récent de Mgr Bigandet, vicaire apostolique d'Ava, est l'un des traités les plus complets et les plus exacts sur cette religion. Je me borne ici à dire que les prêtres de Bouddha, jadis studieux, vénérés, et exerçant une influence suprême sur leurs adeptes, ont à Ceylan, sous le gouvernement anglais, considérablement perdu de leur prestige et, faute d'étude, sont la plupart tombés dans la plus profonde ignorance. Leur principale occupation est de tirer des horoscopes et de prédire, par l'inspection des astres ou autres indices superstitieux, la destinée heureuse ou malheureuse de ceux qui ont la simplicité de les consulter. Toute la religion du commun du peuple consiste à offrir quelques fleurs à la statue de Bouddha, à faire quelques pèlerinages à son temple à l'occasion des principales fêtes, et à donner l'aumône aux ascètes *rasés et vêtus de jaune* appelés bonzes, pour pouvoir arriver au suprême *Nirwana* (annihilation ou repos éternel), époque bienheureuse où le dévot bouddhiste ne sera plus sujet à la transmigration et aux émotions de joie ou de peine quelconques.

De ce monastère, continuant notre promenade autour du lac, nous arrivâmes au fameux temple de la dent de

Bouddha. Nous n'en pûmes voir que l'extérieur. L'intérieur qui contient le reliquaire renfermant la prétendue dent de Bouddha, ne s'ouvre qu'aux prêtres ou aux pèlerins célèbres venant de Siam ou de Birman. Ce saint des saints est d'une richesse inouïe. La fameuse dent qui, dit-on, ressemble plutôt à une défense de sanglier ou d'alligator qu'à une dent humaine, est dans un reliquaire d'or affectant la forme de feuilles de lotus. Cette relique est, pour les bouddhistes, le palladium de Ceylan. L'extérieur de ce temple célèbre présente une riche construction de 40 pieds de long sur 20 de large, avec une colonnade en granit et des murs flanqués de statues de Bouddha et d'autres sculptures analogues à celles d'Anurajapura.

A quelques pas de là, nous admirâmes l'ancienne salle du conseil au temps des rois, remarquable par son riche péristyle et ses colonnes d'une belle architecture, puis les superbes mausolées des anciens souverains de Candy, enfouis, pour la plupart, sous des massifs de verdure ; et enfin, nous couronnâmes notre intéressante promenade par une visite au *Royal Pavillon*, résidence du gouverneur de Ceylan durant son séjour à Candy. On dit que ce monument est la plus élégante des constructions modernes dans notre île. Il est environné d'un jardin où s'épanouissent les roses et une infinité de fleurs et de plantes rares de tous les pays. On voit devant la façade une belle plante qui étend ses feuilles en éventail, c'est le précieux *arbre du voyageur*, sorte de bananier qui, après une légère incision faite au tronc, épanche sur-le-champ la valeur d'un grand bol d'une eau excellente.

Vous voyez que Ceylan ne manque point de choses agréables et curieuses. Notre journée avait été bien employée et nous rentrâmes au presbytère enchantés de ce que nous avions vu.

Le lendemain, dans le cours de la matinée, nous allâmes, le R. P. Boutin et moi, rendre visite à M. Russell, agent de Candy. Ce monsieur, type du véritable gentleman anglais, et qui, durant sa trop courte agence à Jaffna, s'était montré très-sympathique à la mission catholique et à ses institutions, nous reçut avec beaucoup d'amabilité et nous fit les honneurs de sa royale résidence. Il habite l'ancien palais des rois de Candy, monument plein de souvenirs des temps passés. La grande salle de réception, entre autres, a encore ses murailles chargées de sculptures d'éléphants et de statues de Bouddha.

Là se terminèrent nos excursions. Impatient de rentrer à Jaffna, je prenais, le soir même, congé du R. P. Boutin qui retournait à Kornegalle, je faisais mes adieux au docteur Cingolani et je montais vers trois heures, le 24 août, dans la malle-poste qui devait me conduire à Mottale, où une charrette à bœufs m'attendait pour me transporter à Trincomalie.

Si l'ascension de Candy est pittoresque et effrayante, bien autrement dangereuse est la descente en voiture. La route est en zigzags étroits, sans parapets et d'une inclinaison formidable. Quand trois ou quatre chevaux plus ou moins domptés la descendent au grand galop, on redoute à chaque instant d'être précipité dans les ravins profonds qui bordent la voie. Quelques jours avant notre passage, la diligence avait ainsi fait la culbute. Grâce à notre bon ange, aucun accident ne nous arriva, et vers cinq heures, après avoir franchi les 17 milles qui séparent Mottale de Candy, nous mettions pied à terre sains et saufs.

Nous fûmes reçus par une excellente famille. M. Fernando et sa femme, d'origine hollandaise, sont, je crois, les plus parfaites copies de saint Elzéar et de sainte Delphine qu'on puisse rencontrer. Une lettre de recom-

mandation du R. P. Cingolani me mit de suite à l'aise. Qui pourrait exprimer leur joie, celle de la pieuse dame en particulier, à la vue d'un prêtre et à la pensée de pouvoir assister le lendemain à la sainte Messe ! Vingt fois elle se prosterna à mes pieds pour les baiser respectueusement, puis, quand je me fus rendu au presbytère pour y passer la nuit, elle m'y fit porter un splendide souper. Le lendemain, après le déjeuner qui suivit la Messe, l'un et l'autre me demandèrent ma bénédiction et la bonne dame me remit une aumône, en me suppliant de ne point l'oublier dans mes prières. J'ai respiré dans cette excellente famille un parfum de piété dont le souvenir encore aujourd'hui me réjouit l'âme.

De bonne heure je montai en charrette pour recommencer comme en venant, par la route du centre, une longue excursion à travers les immenses forêts qui séparent Candy de Trincomalie, l'espace de 113 milles. Je ne recommencerai point le récit d'un voyage dans les bois, j'en ai dit assez dans la première partie de cette narration, je me bornerai à signaler en passant quelques-unes des curiosités qui me frappèrent durant le trajet.

La route de Candy à Trincomalie est généralement montagneuse et, partant, plus accidentée que la route centrale. De Candy jusqu'au 35ᵉ mille, les montagnes sont couronnées de magnifiques plantations de café. On sait que le café de la province centrale de Candy est fort renommé, et je m'aperçois que j'ai commis un péché d'omission en quittant la royale cité des montagnes sans dire un mot d'un de ses titres de gloire. En passant près des riches collines dont le produit, rival du moka, est destiné à aller réjouir le palais de nos gourmets d'Europe, je ne puis résister au désir de réparer mon oubli.

La première plantation de café à Ceylan fut faite en 1824 par M. Georges Bird, dans la vallée de Gambola,

près Candy. Comme plusieurs inventeurs, il ne recueillit pas les fruits de son énergique entreprise ; l'expérience devait corriger les imperfections inhérentes à un début. De nouveaux essais plus heureux furent faits ; peu à peu toutes les montagnes environnant Candy furent dépouillées de leur luxuriante végétation, qu'on remplaça par le précieux arbuste qui donne le café. Aujourd'hui toutes ces hauteurs sont couvertes de magnifiques plantations, dont le revenu d'exportation, indépendamment de la consommation faite dans l'île, s'élève annuellement à plus de 41 250 000 francs.

Le vendredi 26 août vers midi, nous arrivâmes à Dambool, où un gentleman écossais, nommé Simpson, directeur du télégraphe, me donna dans son *bungalow*, une cordiale hospitalité. Dambool est renommé à Ceylan par son curieux temple de Bouddha. Dans la soirée, accompagné de mon disciple, j'allai le visiter. Ce temple et la bonzerie attenante sont construits à mi-côte d'une haute montagne, sous l'anfractuosité, naturelle, je pense, d'un immense rocher dont la saillie sert de voûte. Un côté seulement est bâti en maçonnerie, les trois autres faces ont le rocher pour muraille. Les prêtres bouddhistes nous en permirent l'entrée et nous ouvrirent la porte, seul passage par où puisse pénétrer la lumière. En arrivant sous cette voûte sombre, nos yeux ne pouvaient d'abord distinguer çà et là que quelques images gigantesques, statues de Bouddha assis, debout, accroupi et couché. Un frisson d'horreur s'emparait de nous. Peu à peu, nous familiarisant avec l'obscurité, nous pûmes faire le tour de cet antre ténébreux.

Le temple se compose de deux compartiments. Dans la plus large division, nous comptâmes quarante-quatre statues de Bouddha dans toutes les positions possibles, chacune d'elles d'une seule pièce et parfaitement peinte. J'en

mesurai une couchée, elle avait 30 pieds de long. C'est un vrai musée. Une pluie torrentielle nous fit prolonger là notre station. J'en profitai pour lier conversation avec les prêtres bouddhistes qui desservent ce pseudo-sanctuaire et dont je pus constater la profonde ignorance.

De Dambool à Kandalaï, où nous arrivâmes le lundi 30 août, notre voyage ne fut signalé que par quelques prouesses de chasse. Ces forêts sont, entre toutes, remplies d'éléphants, de tigres et de boas.

Une fois nous nous divertîmes beaucoup. Le conducteur de notre charrette avait une peur terrible des tigres et des ours. Un soir, prenant le devant avec mon disciple Joseph et John Baptist, mon secrétaire tamoul, nous arrivâmes vers la brune à une vallée où des centaines de gros singes prenaient leurs ébats. J'en tirai un qui, roulant de branche en branche, tomba roide sur le sol. Aussitôt mes jeunes gens le traînèrent au bord de la route et au moyen de rameaux fourchus l'installèrent sur les quatre pattes, dans la position la plus formidable, de façon à imiter la posture d'un ours. Ils venaient de finir et avaient eu à peine le temps de se cacher dans les broussailles, quand arriva le pauvre charretier. Qui pourrait peindre son épouvante et son cri de détresse à la vue du terrible quadrupède lui barrant la voie ! Par bonheur, au moment où il allait rebrousser chemin, mes espiègles se découvrirent et le rassurèrent, en sorte que tout le monde finit par rire de l'aventure.

Kandalaï est célèbre par son lac, d'environ 15 milles de circonférence. C'est, avec le lac des Géants, dans Mantotte, le plus gigantesque travail de ce genre opéré dans Ceylan par les anciens rois. La différence qu'il y a entre les deux est que celui de Mantotte, actuellement desséché, renferme dans son lit une trentaine de villages, tandis que celui de Kandalaï est plein d'eau, qui, en s'échap-

pant par deux tunnels creusés dans la montagne, forme de suite une rivière. Ces lacs artificiels sont une des grandes curiosités de Ceylan. On s'étonne à la vue de ces énormes blocs de rochers taillés en carrés pour les môles, et l'on conçoit que des traditions fabuleuses, attribuant à des génies surhumains le transport de ces lourdes masses, se soient implantées dans l'esprit des indigènes.

Rien n'est beau et poétique comme les rives de nos lacs, dont les eaux sont parfois tapissées de lotus et de nénuphars de toutes nuances. C'est le rendez-vous de l'éléphant, du buffle et autres quadrupèdes, qui viennent y étancher leur soif. C'est là que se réunissent des milliers d'oiseaux de toute espèce, depuis la légère hirondelle qui en rase la surface jusqu'au flamant, qu'on prendrait de loin pour un soldat en sentinelle. Tous nos habiles *sportsmen* anglais et ceylanais les fréquentent aussi assidûment.

Le 31 août, vers dix heures du matin, nous arrivions à Trincomalie, accompagnés du R. P. Keating, qui, prévenu de mon approche, avait eu l'amabilité de venir au-devant de moi avec une voiture. Nous nous retrouvions en famille avec les PP. Keating, Rouffiac et le cher F. Brown.

Le port de Trincomalie n'a pas besoin de mes éloges. C'est peut-être le plus beau et le plus vaste du monde. On prétend que toute la flotte anglaise y trouverait place. Deux forts en protégent l'entrée : ce sont les forts Frédéric et Ostenburg.

Le soir nous fîmes, en compagnie des Pères, une promenade dans le cours de laquelle nous visitâmes tour à tour le port, l'arsenal maritime, une magnifique frégate anglaise armée de canons Armstrong, les hôpitaux militaires, l'amirauté, etc.

La population de Trincomalie n'est que d'environ 10000 habitants. Le climat est sain, quoique chaud, les environs de la ville pittoresques. On compte à peu près 1600 catholiques. L'église est convenable et peut même passer pour belle parmi les chrétiens du Nord, qui n'ont pas l'idée des grandes constructions qu'on trouve dans les districts du Sud. La Mission catholique possède deux écoles principales anglaises. Celle des garçons est dirigée par le F. Brown et celle des filles par Mme Flanagan.

Arrivé le 31 août à Trincomalie, j'en repartais, le 2 septembre, sur un bâtiment se dirigeant vers Point-Pedro.

Notre navigation s'effectua fort agréablement. Nous relâchâmes à Mullativa et une autre fois sur les sables de Patchilapally.

Enfin le dimanche matin, 4 septembre, nous débarquions sains et saufs à Point-Pedro, d'où nous repartions le lundi soir pour arriver le mardi matin, 6 septembre, à Jaffna, après une absence d'un mois et vingt-huit jours.

Ici se termine mon récit. J'ignore s'il aura le don de vous intéresser ; il l'aurait eu certainement, s'il avait pu être rédigé comme il convenait. Encore une fois, veuillez agréer ces lignes comme marque de ma bonne volonté, et du désir que j'ai eu de prouver à qui en douterait que Ceylan est une île magnifique, salubre, d'une richesse et d'un pittoresque qui ne peuvent guère, je crois, être surpassés.

Puissent bientôt quelques nouveaux Missionnaires venir expérimenter la vérité de cette assertion ! Plus heureux que les planteurs de la Grande-Bretagne, qui viennent ici chaque année pour recueillir les riches produits du cinnamome et du café, ils pourront ici cultiver et cueillir une précieuse moisson d'âmes qui n'attend, pour grandir et

donner un nouveau charme à notre île, que le zèle et les sueurs d'ouvriers plus nombreux.

Adieu, mon Révérend Père ; agréez l'assurance de la respectueuse affection de votre tout dévoué frère en N.-S. et M. I.

J. Boisseau, O. M. I,
Missionnaire apostolique.

Jaffna, le 28 novembre 1871.

MISSIONS DE MAKENZIE.

LETTRE DU R. P. PETITOT AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Notre-Dame de Good-Hope (Bonne-Espérance), 30 mai 1870.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Depuis la dernière lettre que j'ai eu le bonheur de vous adresser portant la date de septembre 1869, j'ai à vous faire le résumé des huit mois que j'ai passés à Good-Hope, depuis mon retour de ma troisième expédition chez les Esquimaux, jointe à ma visite à la Mission de la Providence. J'étais à cette époque retombé malade pour la quatrième ou cinquième fois depuis mon arrivée à Good-Hope ; mais grâce à Dieu je me remis au bout d'un mois et je pus reprendre, sinon les travaux manuels, du moins l'étude des langues, surtout du Loucheux et du Peau-de-lièvre, auxquelles je m'adonnai tout l'hiver. Mgr Faraud m'ayant envoyé quelques-uns des pots de peinture que vous aviez eu l'extrême bonté de me faire parvenir il y a cinq ans, je pus, une fois bien remis de ma maladie, travailler à la décoration de notre chapelle intérieure, qui

est présentement toute rutilante de dorures, de marbres, d'ornements byzantins et de fleurs ; le tout très-faux, mais très-brillant. Quoi qu'il en soit, la Résidence de Good-Hope est non-seulement la plus belle Mission, mais encore la plus belle maison de tout le Nord-Amérique, à partir de la Rivière-Rouge. Que mes Frères n'en soient cependant pas scandalisés : il y a loin de mes pauvres croûtes de Good-Hope aux peintures qui ornent une seule des chapelles latérales de Saint-Sulpice ; et cependant l'une comme l'autre de ces maisons sont le temple de notre grand Dieu.

Durant le cours de l'hiver j'ai recueilli de la bouche de quelques vieillards les traditions et les légendes des Peaux-de-lièvre et des Loucheux ; les traditions se rapprochent du récit biblique à un tel point, que je ne puis douter maintenant que nos Dénés et nos *dindjiés* ne soient des restes des tribus d'Israël traînés en captivité à Babylone. J'ai fourni au R. P. A. Rey les raisons multiples qui me servent de *criterium* de certitude touchant cette opinion, que Votre Paternité ne s'attend pas à voir exposer ici. J'ajouterai seulement que nos sauvages pratiquent la circoncision et qu'ils font la Pâque à la nouvelle lune. Je suis prêt à fournir tous les documents que j'ai réunis à cet égard, si vous y voyez quelque intérêt pour la religion et la science.

Vu l'état de faiblesse où ma rechute de l'automne me laissa une bonne partie de l'hiver, je ne pus aller donner comme d'ordinaire la mission aux Indiens du grand lac d'Ours. Présumant trop de mes forces, je m'étais mis en route le 21 février par 38 degrés centigrades de froid, ce qui est un fort beau temps pour la saison, mais mal m'en prit, car, au bout de la première journée, j'étais à bout de forces et dus m'en retourner à Good-Hope pour m'aliter aussitôt. J'espère, Dieu aidant, pouvoir réparer cette omission en automne prochain. Les malheureux Indiens du lac d'Ours ont grandement besoin des consolations de

la religion, décimés qu'ils ont été cet hiver par les maladies et la famine. Le renne, qui s'était d'abord montré en abondance, vint à manquer tout à coup ; une grippe épidémique qui nous était arrivée du Portage à la Loche avec les barques de la compagnie, s'unit alors à la famine pour éprouver ces infortunés, dont une bonne partie ne songea qu'à invoquer *Yatrénontay* ou le diable. Mais le bon Dieu leur prouva que leurs prétendus prestiges ne sauraient les sauver de la mort. Ces deux fléaux, en effet, ont affligé trois tribus réunies, au point de mettre toutes les vies en péril. La mort, qu'ils ont traînée à leurs trousses pendant un mois, selon leur expression, les a pourtant laissés aller, mais après avoir choisi plusieurs victimes dont deux lui avaient été vouées. En effet, deux malheureux sauvages, affaiblis par la grippe et par un jeûne prolongé qu'on leur faisait subir à titre de malades et de bouches inutiles, ont été abandonnés vivants. L'un d'eux, vieillard octogénaire, a consenti à subir ce triste sort. On lui a élevé une petite cahute et allumé du feu, et on est parti. C'est ce même *kra-nda* (les yeux de lièvre) qui, dans les beaux jours de sa jeunesse, a dévoré, nouveau Saturne, onze personnes de sa famille, y compris ses deux femmes et plusieurs de ses enfants. Le second, hélas ! était un jeune homme des montagnes Rocheuses, âgé de vingt-cinq ans tout au plus. Il éclata en sanglots lorsqu'il vit ses compatriotes le vouer à la mort, il cria, il supplia. Ces cœurs de rocher furent sourds et l'abandonnèrent à la faim, au froid et à la dent du loup ! Hélas ! il était orphelin, et qu'est-ce qu'un orphelin aux yeux de l'Indien ? *Trin-aytsè*, c'est-à-dire celui qui chemine en pleurant. Son lot ici-bas est d'être voué aux larmes et à la souffrance. C'est son sort. Qui le plaindra ? — Comment voulez-vous ensuite que des hommes assez inhumains pour immoler ainsi de sang-froid leurs proches éprouvent, je

ne dirai pas de l'amour, mais seulement de la compassion pour des étrangers ? Oh ! que Dieu nous préserve de tomber jamais entre leurs mains, malades et loin du secours des blancs ! Après de tels faits, y aura-t-il encore des gens qui nous demanderont ce que nous venons apprendre à ces heureuses peuplades?

On dirait que tous les efforts du protestantisme anglican pour s'implanter dans le pays n'aboutissent qu'à le rendre de plus en plus ridicule. Il faut dire que son apôtre, un certain Bompas, qui a toutes les allures d'un excolporteur de bibles, semble mettre tout en œuvre pour exciter l'hilarité générale. Cet original, que je n'ai jamais vu ondoyer personne, et qui doit appartenir à la secte de Gorham, en même temps qu'à une *tractarian society*, se sert maintenant de la cérémonie de l'eau comme d'un moyen de faire du prosélytisme. Il ondoie de gré ou de force les Loucheux qu'il peut rencontrer, puis leur persuade qu'ils lui sont nécessairement attachés et qu'ils ne peuvent plus désormais se faire catholiques. C'est ainsi qu'en abusant de la liberté et de la crédulité des sauvages, il leur impose une religiosité qu'ils abhorrent. En habit de bourgeois, un petit sac noir rempli de *tracts* passé en sautoir et un verre d'eau claire à la main, vous le voyez se promener de loge en loge, demandant à chacun s'il désire se faire baptiser. Dernièrement il a fait mieux encore : ayant déterminé un jeune couple à se laisser ondoyer, il réunit le personnel anglais du fort Mac-Pherson dans la principale salle, puis, s'adressant au cuisinier : « Anderson, have you some water in the kitchen ? — No, Sir. (Anderson, avez-vous de l'eau à la cuisine? — Non, monsieur.) — En ce cas, donnez-moi de la neige dans une tasse. » La tasse apportée, il verse sur la neige du contenu d'une théière qui attendait le déjeuner au coin du feu ; et cette neige, détrempée de thé et

non encore fondue, il la jette à la face des deux catéchumènes qui se secouent comme deux canards, disant en même temps : « William, Margaret. Amen. » C'est là toute sa formule de baptême, et là aussi se borna cette auguste cérémonie, qui excita l'hilarité de toute l'assistance. Un moment après, le commis du fort entrait dans l'appartement et venait boire l'eau baptismale du ministre en la puisant à la même source : la théière. Voilà où en sont ici les protestants qui se rapprochent le plus de la véritable Eglise. Leur baptême n'est plus qu'une cérémonie dérisoire et parfaitement invalide.

L'unique compagnon de ce Bompas, un certain Mac-Donald, ex-brasseur de bière à la Rivière-Rouge, se distingue d'une autre façon. L'automne dernier, il a voulu empêcher les Loucheux de jouer au ballon un jour de dimanche, prétendant qu'ils violaient le Sabbat. Ceux-ci ne s'empressant pas de lui obéir, il est sorti tout courroucé et est allé souffleter un des joueurs. Les sauvages continuant leur jeu, le ministre sort de nouveau en colère et leur déclare que, s'ils ne cessent de jouer aussitôt, il va faire usage de ses revolvers. C'était un peu fort ; aussi nos Loucheux perdant patience, l'un d'eux vous saisit le ministre par la barbe et le jette à terre, et les voilà pris tous les deux aux cheveux ; le ministre ne s'est pas relevé sans avoir reçu de ce pieux fidèle une bonne dégelée.

Cependant les protestants ont la prudence de laver leur linge sale en famille ; ces faits ne sont connus que par les indiscrétions de quelques protestants assez peu orthodoxes. Devant les catholiques, ils gardent leur décorum, font de la propagande et emploient à cet effet une persécution sourde, indirecte, mais constante. C'est ainsi que nos Loucheux catholiques ont été indignement éconduits

du fort Mac-Pherson l'automne dernier, et qu'on leur a refusé tout secours pendant l'hiver. Ils ne peuvent même obtenir, en échange de leurs fournitures, les vêtements et autres articles de traite auxquels les sauvages ont droit. Cet état de choses ne change pas, malgré toutes nos plaintes; mais nos catholiques deviennent fermes et inébranlables dans leur foi, quelle que puisse être leur faiblesse sur d'autres points. Nous ne visitons jamais ces bons Loucheux des bouches du Mackenzie sans être édifiés de leur constance et de leur zèle, et c'est justement l'opposition qu'ils éprouvent de la part des commis des trois forts les plus septentrionaux, qui leur fournit l'occasion de montrer cette force. Ils ont très-fréquemment des discussions religieuses avec leurs compatriotes hérétiques et s'en tirent d'une manière très-comique, vu leur inhabileté à raisonner, qui est généralement propre à tous les sauvages. Cet hiver, dans une de ces luttes où l'on s'était très-échauffé de part et d'autre, un Loucheux catholique se lève et dit :

— Eh bien! mes frères, puisqu'on ne peut s'entendre, convenons de ceci : que ceux de nous qui prieront le plus longtemps et avec le plus de ferveur prouveront que leur religion est la meilleure.

Catholiques et protestants consentent à cette singulière proposition, faisant assaut de prières, les premiers avec les mains jointes et les yeux levés au ciel, les autres dans la posture avec laquelle ils assistent au prêche, c'est-à-dire jambe deçà, jambe delà, ou bien à demi couchés et la tête appuyée à terre. Il paraît que le répertoire des protestants fut bien vite épuisé ou que leur patience se lassa, car ils abandonnèrent les premiers la partie; les Loucheux catholiques, au contraire, passèrent une demi-journée à réciter leur chapelet, les prières du matin et du soir, les actes avant et après la Communion, et enfin

tout le catéchisme, qu'ils savent par cœur. S'étant relevés ensuite avec un air triomphant :

— Désormais, dirent-ils aux protestants, ne nous taquinez plus, vous venez de prouver que votre religion n'est pas bonne.

A l'issue de ce singulier duel, les protestants s'avouèrent vaincus en effet et ne prièrent même plus du tout.

Une autre fois cependant, les Loucheux protestants parvinrent à fermer la bouche aux catholiques en alléguant une raison aussi burlesque que l'était la proposition du sauvage catholique, et qui est une nouvelle preuve de la puérilité et de la faiblesse de jugement de nos Indiens :

— Pensez-vous donc, objectait un catholique aux protestants qu'il voulait convertir, pensez-vous que la dame du commis de Good-Hope, qui est catholique, n'ait pas beaucoup plus d'esprit que la sauvagesse protestante, femme du commis du fort Mac-Pherson ? Il fait noir sur celle-ci (*elle est ignorante*), tandis que la première parle dans les livres et noircit le papier (*elle sait lire et écrire*).

— Oh ! cela n'est pas étonnant, répond avec le plus grand aplomb un des sauvages protestants, c'est parce qu'elle a une *pendule* dans sa maison, tandis que la sauvagesse n'en a point !

Et le convertisseur de demeurer coi et sans mot dire devant une repartie qu'il croyait très-savante et qu'il n'avait pas prévue.

Lorsqu'un sauvage vous fait une objection, donnez-lui les raisons les plus solides et les plus convaincantes, elles n'effleurent même pas son esprit grossier ; il ne cherche ni ne tient à être convaincu ; ce qu'il prétend, c'est de gagner à la lutte. Poussez-lui donc un argument qui le mette bouche close, fussiez-vous à cent lieues de la question, s'il ne peut vous répondre, il se tient pour battu, et sera parfaitement convaincu que vous avez raison. Toutes

les fois qu'un sauvage a le dernier mot avec vous, il se regarde comme votre supérieur, quelle que soit la force de vos raisonnements. Singulières natures !

8 juin 1870.

Depuis le commencement de mai jusqu'à avant-hier, jour du départ des barques de la Compagnie, j'ai dû donner seul les exercices de la Mission à nos Peaux-de-lièvre, auxquels s'étaient joints quelques *Né-Gottiné*, venus du grand lac d'Ours. Le R. P. Seguin et le bon Frère Kearney, voulant profiter de la présence des sauvages à la Mission pour élever la flèche de notre église, ont dû s'occuper exclusivement de travaux de charpente et me laisser la direction spirituelle de la maison. — Notre chapelle intérieure étant trop petite pour contenir tous les sauvages qui s'étaient rendus au fort au grand complet, j'ornai et décorai de mon mieux le chœur de notre église en construction, dans lequel le R. P. Seguin avait dressé une estrade et un autel provisoire, et j'y donnai durant plus d'un mois les exercices de la Mission trois fois par jour, les sermons du matin étant consacrés au dogme, ceux du soir à la morale, et les conférences de onze heures à l'explication de l'histoire sainte, à l'aide d'une belle série de gravures bibliques enluminées. J'ai été très-satisfait de l'ardeur de nos sauvages pour la prière. Les demandes de baptême furent incessantes. Je ne parle pas de la confession, pour laquelle nos Peaux-de-lièvre ont un véritable attrait. Je profitai de cet entrain pour faire l'essai de quelques-unes de nos belles cérémonies des missions de France. Le renouvellement des promesses du baptême fit grande impression ; tous les sauvages prêtèrent serment avec un enthousiasme remarquable. Dieu fasse que cette cérémonie ait produit sur eux un

effet durable ! La fête des Morts fut moins goûtée. Nos Indiens ont trop peur de la mort pour venir de propos délibéré s'attrister par le spectacle d'ornements et de cérémonies lugubres.

La glace étant partie le 3 courant, les barques de la Compagnie ont été en mesure de partir pour le Portage à la Loche, et j'ai dû clôturer cette Mission, une des plus longues peut-être qui aient été données à Good-Hope. Pour ce qui me concerne seulement, j'y ai administré 33 baptêmes et 44 communions, dont 5 pour la première fois ; j'ai entendu 830 confessions et célébré 16 mariages. Maintenant je vais me mettre en mesure de descendre au fort Mac-Pherson ou Peel's-River, d'où je me propose de traverser les montagnes Rocheuses pour aller sonder les dispositions des Loucheux des forts la Pierre's-House et Youkon. Alors que ce dernier poste de traite se trouvait dans l'Amérique russe, Mgr Faraud, n'y ayant aucune juridiction, n'avait pas jugé à propos qu'on allât le visiter ; mais il n'en est plus de même maintenant que, depuis l'occupation des possessions russes par les Américains, la Compagnie d'Hudson a transporté son fort sur la rivière Porcupine, un peu au-dessus du confluent de celle-ci avec les eaux du Youkon. Dès lors ce poste devient une succursale de la Mission de Good-Hope et a droit à ce que nous le visitions. S'il plaît à Dieu, j'aurai l'honneur de donner à Votre Paternité le compte rendu de cette excursion apostolique dès que j'en serai revenu.

1er août 1870.

Je reprends la plume après environ deux mois d'absence. Grâce à Dieu, je suis revenu de Youkon en aussi bonne santé qu'avant mon départ, et cet état exceptionnel m'a permis de faire une diligence telle, que je n'ai pas

mis plus de quarante jours pour parcourir par deux fois les 321 lieues françaises qui séparent Good-Hope de Youkon, soit en tout 642 lieues. Malgré la rapidité des cours d'eau, qui permettent de faire 100 lieues en trois jours, tout le monde a regardé ce voyage comme une sorte de tour de force, et je suis moi-même étonné de l'avoir mené à bonne fin en si peu de temps. Je dois avouer toutefois que j'y ai eu à souffrir, plus que dans aucune autre expédition de ce genre, de la chaleur et du froid, d'orages incessants et de quasi-naufrages en canot d'écorces, de la marche forcée à travers les montagnes Rocheuses et de la nourriture, de la vermine et des maringouins, mais surtout des hommes. Il serait trop long et trop fastidieux d'entrer dans les détails de ce voyage, et comme cette lettre est déjà d'une longueur plus que raisonnable, je ne vous en dirai, mon bien-aimé Père, que quelques mots.

Je partis du fort Mac-Pherson, sur la rivière Peel, le 17 juin dernier, avant l'arrivée des Esquimaux et des Loucheux. Après avoir traversé la rivière et une prairie marécageuse de 2 lieues d'étendue, tour à tour couverte de grandes herbes de 5 pieds de haut et de pelouses de mousse du genre *sphagnum*, nous nous engageâmes dans les montagnes Rocheuses ; nous traversâmes successivement neuf rangées de montagnes secondaires, dont les deux principales ne sont qu'une enfilade de pics, de dents et d'anciens cônes volcaniques tous plus hauts les uns que les autres. Les montagnes secondaires sont en forme de plateaux arides sur lesquels on ne rencontre pas un seul arbre, pas le plus petit arbuste, mais seulement des mousses, des lichens ou de grosses touffes d'une cypéracée (*ergophorum capitatum*) supportées par une tige courte, qui offre si peu de solidité, que l'on ne peut y poser le pied sans la faire fléchir. C'est peut-être ce manque de consistance et de fixité qui a fait donner à ces

grosses touffes le nom de *têtes de femme* qu'elles portent dans le pays. Les intervalles qui existent entre les têtes de femme étant pleins d'eau et de boue, on est réduit ou bien à marcher dans la fange tout le long de la route, ou bien à sautiller de motte en motte au risque de se fouler les pieds. La marche n'est pas moins pénible dans les mousses, véritables éponges tout imprégnées d'eau et de neige. Chaque plateau ou *tableland* est séparé par ce qu'on nomme dans le pays une *gulley*, et qui n'a de synonyme que dans le *canon* des Mexicains et des Californiens. Une gulley est un ravin plus ou moins abrupte au fond duquel coule un torrent souvent à sec en été. De loin, et d'une éminence dominant les plateaux, chaque gulley ou canon ressemble à ces crevasses sinueuses que l'on remarque à la surface congelée des lacs. A leur tour les chaînes de pics sont séparées par des vallées profondes de deux à trois lieues de largeur, où serpentent une multitude de ruisseaux. Nous avons traversé, de la rivière Peel au fort la Pierre, douze rivières ou torrents, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture ou au moins jusqu'aux genoux. Leur courant est si fougueux, et les galets qui forment leur lit si glissants, qu'il faut, pour ne pas être emporté en les traversant, former la chaîne et marcher en ligne parallèle au courant, de sorte qu'il n'y ait que celui qui est en tête qui éprouve de la résistance en remontant le torrent obliquement, les autres hommes de la chaîne étant protégés par le premier.

La structure de la première chaîne de montagnes est calcaire; mais la seconde, qui est à environ 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer, est schisteuse et porte le nom loucheux de *Tævi-taro* (montagne des chèvres). Nous aperçûmes sur les pentes un troupeau de ces gentils animaux. Leur toison est d'une blancheur si parfaite, qu'elle ne se distingue nullement de celle des glaciers au milieu

desquels ils paissent. Un de mes guides leur donna la chasse, mais en vain. En outre de l'antilocapre, on trouve encore dans les montagnes Rocheuses le bighorn ou argali et le caribou ou grand renne. Le loup blanc et le redoutable ours gris, qui a reçu à juste titre de la science les épithètes d'*horribilis* et d'*atrox*, sont après l'Indien les ennemis déclarés de ces animaux paisibles. Nous rencontrâmes quatre loups dans notre voyage, dont deux à une demi-portée de pistolet, mais fort heureusement nous ne vîmes de l'ours gris que les larges pistes empreintes au bord des ruisseaux.

Parvenus sur le versant occidental des montagnes dont les eaux vont se jeter dans le Pacifique, un panorama splendide, digne du pinceau d'un Salvator Rosa, se déroule à nos yeux émerveillés. En face de nous, trois nouvelles rangées de montagnes secondaires, derrière lesquelles se dressent des pics couverts de neige, des croupes arides couronnées de glaciers ou entièrement dépouillées de végétation. A notre droite et à notre gauche se continue la principale chaîne des *Tævi-taro*, *Tchi-kivagjen* et *Tatchel-lœ-trén* avec leur forêt de crêtes dentelées, de pics aigus et de précipices, dont la seule vue épouvante. Puis, plus bas et jusqu'à la vallée verdoyante qui s'étend au pied des montagnes, s'étale une rangée de mamelons verts, couverts de fleurs alpestres. Les *gulleys* sont ensevelies sous des massifs d'aunes et de saules, les marécages boueux se cachent sous un tapis de bruyères fleuries. Dans la vallée autour du mont aux Tentes (*væ-chèni-nivia*) et du *Cè-Kundjo* se poursuivent comme deux serpents, les deux branches de la *Tchi-ven-tchig* (l'eau qui circule autour des montagnes), rivière fougueuse parsemée de rapides et de cascades écumantes, sur les bords de laquelle, adossées à une chaîne de montagnes, sont assises les cabanes connues sous le nom par trop pompeux de

fort de la Pierre ou *la Pierre-House*. La vue de cette belle vallée m'émut singulièrement ; elle me rappelait d'une manière frappante celles du Dauphiné, et instinctivement je m'écriai : « La France ! la France ! » Je cherchai des yeux, sur ces pentes fleuries, des chalets, des troupeaux et des bergers ; mais rien, rien que la solitude splendide, riante, grandiose, mais morte, muette et perdue sous le cercle glacé du pôle.

Après quatre jours de voyage à travers les montagnes Rocheuses, j'atteignis le fort la Pierre, à bout de forces, mais non de courage. Ce poste de traite ne compte qu'une dizaine de familles qui se dispersent durant l'hiver dans les vallées, et vivent l'été de la pêche sur les bords de la *Tchi-ven-tchig* ou de la Porcupine. Je n'y vis qu'une trentaine d'hommes ; cependant la tribu était au grand complet. Ces *Dindjié*, de la tribu des *Tdha-kuttchin*, sont une belle race d'hommes, grands, bien faits, au teint blanc et de bonne mine. Leurs loges sont de petites cahutes en branches, quelquefois recouvertes de peaux de renne ou de chèvre, et qui n'atteignent pas, le plus souvent, quatre pieds de haut sur six de diamètre. Ils se construisent des barques recouvertes de peaux de renne, à l'instar des Esquimaux, mais ils n'ont point de pirogues à cause du manque total de bouleau dans les montagnes. Ils les remplacent par des *cawn* ou radeaux triangulaires surmontés d'une sorte de plancher, et entourés d'un grossier garde-fou.

Mon entrée au fort la Pierre ne fut pas triomphale, Votre Paternité peut se l'imaginer. Depuis longtemps les protestants considèrent la partie du district de Mackenzie, comprise entre la rivière Peel et le fleuve Youkon, comme étant la part de leur héritage et le domaine exclusif de leurs ministres.

— Là la déesse a son temple, là se dresse son autel.

Dans cette retraite reculée, séquestrée en quelque sorte du monde catholique par la quadruple ou quintuple barrière des montagnes Rocheuses, le protestantisme a ses coudées franches et peut se soustraire à la critique. Il peut mentir à son aise et donner à croire aux crédules Indiens que l'univers entier est protestant. Depuis bientôt neuf ans, cette retraite n'a point été violée, et nulle robe noire n'a suivi la trace du R. P. Seguin, mon bien cher confrère dont j'ai le bonheur d'être le coadjuteur. Aussi ministres et traiteurs protestants s'étaient-ils habitués à considérer cet asile comme inviolable, et leur prise de possession des tribus loucheuses des *Kuttchia*, *Than-djœri-kuttchin* et *Vœnta-kuttchin* comme un fait acquis et un droit incontestable. Imaginez maintenant quel n'a pas été le trouble et la rage de ces gens fanatiques et sans mœurs, lorsqu'ils ont vu paraître au milieu d'eux la longue robe de cette bête noire qu'on nomme *priest*, et ce signe auguste qui est pour eux un scandale et une folie. Aussitôt on mit tout en œuvre pour prévenir contre moi les sauvages et pour m'empêcher d'aller plus loin : persuasion, moqueries, menaces, tout fut employé ; mais ma résolution fut inébranlable. On se dit alors que puisque je voulais absolument *gagner* (triompher), c'est le mot du pays, je gagnerais le fusil et la rivière ; c'est-à-dire, en termes non voilés, qu'on se proposait de me fusiller et de me jeter à l'eau. Ces propos et d'autres semblables étaient répétés nuit et jour autour de ma tente en loucheux et en anglais. On espérait par là que je me désisterais de mon projet de descendre au fort Youkon ; car en apparence j'étais traité honorablement par le commis anglais, qui m'avait même offert avec politesse un passage dans la barque de la Compagnie. Je tins bon ; et, mettant ma confiance en Dieu et en notre sainte cause, je pris place dans la barque de la compagnie d'Hudson le 22 juin. Nous descendîmes la

Tchi-ven-tchig durant une demi-journée ; puis nous entrâmes dans la *Tesa-ontchig* (rivière aux castors) dont les Anglais ont fait la rivière Porc-Epic, et les Canadiens la rivière aux Rats musqués. Elle vient du sud, et après avoir reçu la rivière Bell ou *Tchi-ven-tchig*, les rivières du Courrier, du Saumon et la rivière Noire, elle joint ses eaux limpides aux eaux bourbeuses du Youkon ; mais, à vrai dire, ce sont les eaux de la Porcupine (*Tesa-ontchig*) qui sont la branche mère du Youkon, car il est évident que c'est elle qui conserve son courant, et le communique aux eaux de la rivière Youkon, qui ne se joint à la Porcupine qu'en diagonale, tandis que celle-ci poursuit son cours tout droit. Le nom de fleuve Youkon devrait donc être conservé à tout le cours de la Porcupine, qui atteint jusqu'à un mille et plus de large avant de prendre le nom de fleuve Youkon, et qui est en partie encaissé dans une vallée des montagnes Rocheuses : les *Tdha-tcha* (monts nœuds), ainsi nommés parce qu'ils relient la chaîne septentrionale des montagnes Rocheuses, qui borde l'océan Glacial, avec la chaîne méridionale ou monts Castor, qui traverse l'Amérique russe (présentement territoire d'Alaska), et va expirer au Pacifique, à l'embouchure de la rivière de Cuivre ou Atanaër. Cette dernière chaîne, comme les *Tdha-tcha*, est volcanique, mais le long de la Porcupine les volcans sont éteints. On voit cependant encore des traces de leurs anciens ravages, dans les falaises de cendre et de pouzzolane aux émanations sulfureuses et aux suintements alcalins, qui bordent çà et là le cours de la rivière ; mais surtout dans les Grands-Remparts.

On appelle de ce nom un canon profond, une crevasse étroite et tortueuse qui s'ouvre sur la pente d'une des *tdha-tcha*, et dans laquelle les eaux de la Porcupine se précipitent et sont emprisonnées sur un parcours d'au moins trente lieues anglaises ; les cartes donnent à ce ca-

non vingt lieues géographiques. Les parois en sont formées de rochers-murs de 200 à 500 pieds de haut, disposés comme les glaçons d'une large crevasse lorsque la glace a été soulevée et brisée par l'eau, c'est-à-dire que l'inclinaison d'une rive est opposée à celle de l'autre, de manière à indiquer de la façon la plus claire que ce canon est dû à un soulèvement par cause ignée, comme l'attestent d'ailleurs les traces de feu visibles tout le long des rives, les roches schisteuses et les gneiss à demi calcinés, enfin les scories, le soufre et les pierres ponces qui jonchent les grèves. Le bassin de ce défilé se compose de feldspath d'une pureté remarquable, de granite rose et de diorite ; mais les terrains trappéens et ceux dus au métamorphisme s'y montrent alternés avec d'autres terrains plus riants, de manière à offrir au géologue, dans un petit rayon, le plus vaste champ d'observation qui se puisse imaginer. Mais ce que cette gorge offre de plus remarquable, c'est la sinuosité combinée avec une déclivité du terrain telle, que la barque qui nous porte semble vouloir s'enfoncer sous terre, ou bien que l'humide élément paraît vouloir se dérober sous elle. Cette inclinaison excessive est cause que la rivière se précipite avec une vitesse incroyable ; ses eaux, qui se foulent, y forment des tourniquets qui se creusent en entonnoir, puis jaillissent tout à coup pour retomber en cascades écumantes. On peut juger de la vitesse du courant en sachant que la barque n'y fait pas moins de douze lieues à l'heure, c'est-à-dire qu'en huit heures on parcourt un espace qui demande trois jours de marche forcée à la touée en remontant le courant.

Après trois jours et deux nuits de navigation depuis notre départ de la Pierre-House, par un courant à peu près aussi rapide que celui des Remparts, nous atteignîmes le fort Youkon, nouvellement construit. Pour le

distinguer de l'ancien, présentement en la possession des Américains, on l'a nommé *fort des Remparts*, parce qu'il est situé au delà de ce défilé. Il est sous le 67° degré de latitude nord et le 143° degré de longitude ouest de Greenwich, à 40 lieues en dehors de la ligne de démarcation assignée aux possessions britanniques, et, partant, sur le territoire américain d'Alaska. J'évalue sa distance du fort la Pierre à 300 milles par eau, et je crois être en dessous de la réalité. En remontant le cours de la Porcupine, les barques ne prennent pas moins de douze jours à la touée. Mais, à mon retour, j'ai fait le trajet en neuf jours, en canot d'écorce, en usant d'une grande diligence. Le fort Youkon américain, qui n'est éloigné que d'une journée et demie, en descendant le courant, est situé sur le même parallèle que Good-Hope et le détroit de Behring, et occupe précisément le milieu entre ces deux points; mais grâce aux vents chauds du Pacifique, la température y est bien plus douce qu'à Good-Hope. Il a 150 pieds carrés et se compose de six baraques, en troncs d'arbres équarris, comme toutes celles du pays, enfermées par des palissades que flanquent quatre bastions et un blockhaus également en bois. Le fleuve atteint, devant le fort, 4 milles anglais de largeur. Il nourrit d'excellents saumons qui mesurent jusqu'à 5 pieds de long; mais il est difficile de les prendre, à cause de la limpidité de l'eau. La Porcupine, outre le saumon, contient aussi la truite saumonée et la petite morue de Back, connue dans le pays sous le nom de *poisson bleu*. Le plus singulier des poissons, c'est le poisson rouge, qui est si huileux, que les Loucheux et leurs voisins les Kolluches s'en servent comme de luminaire, l'allumant par une extrémité jusqu'à ce qu'il se soit tout consumé.

J'aurais été bien aise d'aller m'aboucher avec les agents de la compagnie américaine Parrott et C°, résidant au fort

Youkon d'en bas, mais ils étaient partis pour le Pacifique et ne devaient revenir qu'avec leurs steamboats au mois d'août, trop tard pour que je pusse opérer mon retour à Good-Hope avant les neiges. Je songeai donc au retour après cinq jours seulement de station au fort.

Je m'attendais bien à ce que cette unique visite faite après neuf ans d'intervalle serait infructueuse; aussi, n'entreprenais-je cette excursion lointaine que pour sonder les sauvages et leur prouver que nous nous occupons d'eux. De leur côté, ils ne me furent pas hostiles, et quand ils purent m'entretenir sans surveillance, il me donnèrent des preuves non équivoques qu'ils nous aiment et soupirent après nous. Mais ils auraient besoin que nous fussions établis chez eux, afin de les protéger contre le fanatisme des ministres, car leur caractère peu énergique n'a pas le courage de son opinion et aime mieux tourner la difficulté que de la vaincre. Ils déploraient leur sort, « car le ministre, me dirent-ils, est violent et orgueilleux; il nous querelle pour des riens, ne fait aucun cas de nos malades, auxquels il ne donne point de remèdes, et il n'a pas encore construit un seul pied-à-terre depuis neuf ans qu'il parcourt le pays. Or, comme le ministre avoue que vous êtes les anciens Prêtres du temps du Christ et ses premiers témoins, vous devez dire la vérité; mais que pouvons-nous faire? Il nous baptise par force, et maintenant que nous appartenons a sa prière, comment pouvons-nous nous tourner vers vous? Nous sommes bien malheureux : *Kwéntladh-tlsét-nessié-gidjattcho!* » Les réponses ne me manquaient pas, mais à toutes celles que je leur faisais, ils branlaient la tête : « Tu ne demeures pas ici, tu pries pour les ennemis (hattchœn), les Peaux-de-lièvre ; que ne vous établissez-vous ici ? que n'êtes-vous venus avant le ministre ? »

Je vis au fort Youkon des Remparts environ cent cinquante hommes des trois tribus *kwitcha-kuttchin* (gens géants), *tchan-djœri-kuttchin* (gens des marmottes) et *dzjen-ta-kuttchin* (gens des rats musqués). C'est une superbe race, beaucoup d'hommes sont d'une taille réellement colossale; 6 pieds sont une dimension vulgaire; les jeunes gens de 7 pieds à 7 pieds et demi ne sont pas rares parmi eux. Leur corps est bien proportionné et respire la grâce et l'aisance. Ils sont, m'a-t-on dit, tous circoncis. A côté de ces géants, j'ai été bien étonné de voir les premiers bossus et les premiers crétins que je remarque parmi les peuplades sauvages que j'ai visitées. Comme on le voit, les extrêmes se touchent.

Le type *dzjen-ta-kuttchin* se rapproche de celui des Indiens de Good-Hope, mais celui des Kutchia est rébarbatif: leur teint fortement bronzé, leur nez recourbé et percé, leurs lèvres proéminentes, dont la supérieure dépasse l'inférieure, leur donnent un air de dédaigneuse fierté et marquent une race orgueilleuse, cruelle, violente. Je n'en vis pas un seul qui eût conservé l'ancien costume loucheux : blouses de cuir à queues ornées de franges, et pantalons cousus avec la chaussure et décorés comme la blouse de broderies en porc-épic, de rassades et de franges en cuir tailladé. La grande queue de cheveux qui leur pendait sur les épaules et qu'ils plantaient de plumes d'aigle, le diadème en coquilles blanches de *dentalium*, qui ornait leur front, ont aussi disparu. Toute cette défroque sauvage a cédé au costume répandu présentement depuis la Rivière-Rouge jusqu'aux deux océans: blouse de cuir coupée en rond à la hauteur des cuisses, pantalons de peau de renne, taillés à l'européenne, et mocassins cris ou montagnais.

C'est ainsi que peu à peu le commerce civilisateur étend son niveau sur toutes les races, en efface les ca-

ractères principaux, et les fusionne en un seul et même peuple.

Comme j'ai pu m'en assurer, la population loucheuse ou *dindjié* des deux forts Youkon réunis ne monte pas à plus de 1 000 âmes. Celle des tribus kolluches, connues par les Loucheux sous le nom de *Tchackræ*, et par les Canadiens sous celui de *Gens-du-fou*, ne s'élève guère qu'à une cinquantaine d'hommes. En aval du fort Youkon, et parmi les montagnes que longe le fleuve, nombre de sauvages appartenant probablement à la nation des *Tchukatchis*, n'ont jamais vu ni blancs, ni prêtres, les popes russes n'ayant fait des adeptes qu'autour des forts russes qui sont tous situés sur le littoral. En donnant à chacun des trois forts américains qui sont établis aujourd'hui sur le parcours du Youkon et au fort anglais une population d'environ 600 âmes, nous obtenons un total de 3 000 âmes pour la nation des *Dindjié* sur le versant occidental des montagnes Rocheuses, et je crois ce chiffre au-dessus de la réalité.

Mais à cette nation seule ne se borne pas la population du territoire d'Alaska ; il a aussi pour habitants : 1° une partie de la grande nation des Kolluches ou *dnaïné*, qui comprend les *Kenayers* de la passe Cook, les *Ugalagwütz* de la baie William et les *Koltchanéens* de la rivière du Cuivre sur le Pacifique. Il est très-probable que cette nation appartient à la grande famille *déné-dindjié-dané*, comme son nom de *dnaïné* l'indique ; 2° les *Tchukatchis* américains (tchekto) ; 3° les *Tchukatchis* (tatchut) ; 4° enfin les *Kodiaks* ou Konégans, toutes nations qui appartiennent à la grande famille *innoït* ou esquimaude, dont les Natéroviks sont la tribu la plus occidentale du continent américain. Les Esquimaux du Mackenzie m'ont dit, de ces derniers, qu'ils ont rejeté la jongierie ou thamanisme, pour prier le créateur Nunatchénéya, ce qu'ils ne peuvent avoir appris que des popes russes.

La création de nouvelles missions devient donc nécessaire dans cette partie reculée du continent américain. Ce seront les missions d'Alaska. Les ministres n'étant pas allés plus loin que le fort Youkon, et l'orthodoxie grecque ne devant pas être incompatible avec la vraie religion dans l'esprit grossier et superficiel des sauvages, il est très-probable que la semence évangélique ne rencontrera pas de grands obstacles à sa fructification dans ces contrées, si l'on se hâte d'en prendre possession avant l'arrivée des ministres, qui ne manqueront pas d'accourir en foule à la suite des Américains. Je brûle de voir ce pays occupé par des prêtres catholiques; aussi ai-je écrit à Mgr d'Herbomez et au R. P. Fouquet, afin qu'ils daignent faire les démarches nécessaires auprès du gouverneur, le général Davis, qui réside au fort Sitka. Quoique plus loin que nous d'Alaska, ils ont beaucoup plus de facilité d'y atteindre par la voie des steamers américains. Les forts américains offrent infiniment plus de convenances que ceux de la compagnie d'Hudson; ils traitent farine, biscuit, thé, porc salé et fumé, tentes, etc.; de sorte que des missions établies aux abords de ces forts pourraient s'y fournir du nécessaire, ce dont nous n'avons pas la facilité dans la Nouvelle-Bretagne, où la vie est bien précaire. Il est vrai que les compagnies américaines de commerce établies dans le district d'Alaska ont leur siége en Californie, où l'or est à un très-bas prix; mais comme, d'un autre côté, leur propre pays leur fournit les denrées qu'elles importent à Alaska, et que ces denrées, ne payant pas de droits de douanes, sont à un bon marché relatif, je pense que les missions établies dans le territoire américain pourront se procurer le nécessaire à un coût relativement moindre que celui auquel nous reviennent les colis qui nous parviennent par les barques de la compagnie d'Hudson. Cette compagnie prend pour frais de

transport de York-Factory au fort Simpson 2 livres sterling par colis de 90 livres anglaises; et elle nous vend les objets pris dans les comptoirs de l'intérieur au 75 et même au 100 pour 100.

Je laisse ces quelques renseignements à la méditation de Votre Paternité. J'aurais encore bien d'autres choses à vous écrire, mais je m'aperçois que j'ai déjà par trop abusé de votre patience, et je termine ici un peu *ex abrupto*.

En me jetant à vos pieds pour implorer votre bénédiction, et me mettant toujours entièrement à la disposition de l'obéissance, je vous prie de me croire, mon très-révérend et bien-aimé Père, de Votre Paternité, le fils très-soumis et très-affectionné,

PETITOT, O. M. I.

LETTRE DU F. BOISRAMÉ AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de la Providence, 5 mai 1870.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Avant d'oser solliciter un petit entretien de Votre Paternité, je me jette en esprit à vos genoux en vous demandant pardon du trop long intervalle que j'ai mis entre ma dernière lettre et celle que je vous écris aujourd'hui. Je n'ignore pas qu'il est de mon devoir, et c'est aussi un besoin de mon cœur, de vous écrire souvent; mais vous savez, mon révérendissime Père, que, ne pouvant écrire moi-même, je suis obligé d'avoir recours à la plume de quelqu'un de mes Frères qui, eux aussi, ont à peine le temps suffisant pour maintenir leur petite correspondance.

Ma dernière lettre était datée, je crois, du Portage de la Loche, en juin 1868. J'étais alors convalescent d'une longue maladie qui m'avait mis assez proche de la mort. Comme je ne pouvais vaquer à mes travaux ordinaires, Mgr Faraud jugea à propos de me faire faire le voyage du Portage de la Loche avec lui ; ce voyage me faisait du bien, mais ce bien me venait à travers de cruelles douleurs toujours accompagnées d'humiliations. Ma maladie était une dyssenterie sanguinolente, dont les effets se faisaient sentir plus souvent qu'à toutes les heures. Fasse le ciel que toutes les douleurs que j'ai endurées durant ce pénible et long voyage m'aident à expier mes fautes et à attirer sur les travaux de nos Pères les bénédictions du bon Dieu !

Arrivés au Portage de la Loche nous y trouvâmes les PP. Laity et de Kerangué. Inutile de vous dire, mon bien-aimé Père, combien la vue de ces deux Pères me fit de bien : recevoir du renfort, recevoir de vos nouvelles et des nouvelles de ceux de nos révérends Pères qui vous aident à porter le fardeau du gouvernement de la Congrégation, cela fit à mon cœur un bien que comprennent seulement ceux qui vivent loin de vous, mon très-révérend Père. Aussi est-il facile de deviner que ces deux Pères eurent à répondre aux nombreuses et diverses questions que je leur fis ; j'avais soif de toutes les nouvelles, comme disent les sauvages par ici : *osni batidnet* ; et j'en jouissais d'autant plus que mes douleurs commençaient à passer. Quelques jours suffirent pour me mettre en pleine convalescence. Ces deux Pères avaient apporté un peu de farine, ce qui m'aida à faire meilleure cuisine et me réconforta sensiblement. Leurs biscuits ont eu tant de vertu, qu'en me rétablissant ils m'ont préservé depuis de toute espèce d'indisposition. Je me trouve dans ce pays plus heureux que jamais de servir la Congrégation qui

m'y a envoyé pour faire mon salut et travailler selon la mesure de mes forces à celui des pauvres sauvages. Souffrez donc, mon très-révérend Père, que je vous renouvelle mes sincères remercîments de m'avoir envoyé dans cette contrée où il y a tant de bien à faire, et où le peu que l'on fait est si bien à l'abri de la vaine gloire.

Dans l'automne de 1868, la principale pêche me fut confiée; c'était la première fois que je pêchais en premier, car les années précédentes je ne faisais qu'aider les autres; aussi avais-je un peu de crainte, parce que, la pêche manquée, c'était la famine sept mois durant. Je mis ma confiance en Dieu. Le bon Maître daigna bénir mes filets, qui se chargèrent, à certains jours, de plus de cinq cents poissons blancs. Après quinze jours que dura la pêche, j'avais pendu huit mille pièces de poisson à l'échafaudage; j'en remerciai le Seigneur qui avait bien voulu, en si peu de temps, nous garantir ainsi contre la faim, et souvent mes regards s'arrêtèrent avec satisfaction sur un si grand nombre de *queues en l'air*.

En décembre, le R. P. Gascon, s'en retournant de sa mission de Saint-Michel au fort Raë, passa par la Providence. Il avait entendu dire qu'un ministre protestant, M. Bompas, devait venir au printemps de 1869, avec l'intention de s'établir dans un nouveau poste que l'honorable compagnie venait de construire à la Rivière-aux-Foins. Le but du révérend ministre était d'y fonder un orphelinat. Il était urgent de le prévenir. On tint conseil, et Monseigneur se détermina à m'y envoyer avec le R. P. Gascon et le R. P. Grouard pour choisir un endroit propice afin d'y construire une maison. Le R. P. Gascon m'ayant désigné la place dont il avait fait choix, continua son voyage avec le R. P. Grouard jusqu'à la mission de Saint-Joseph. Je restai donc tout seul pour couper et charrier les pièces

de bois ; en moins de dix jours une *bicoque* était construite au milieu d'un terrain marqué aux initiales M. C. (mission catholique.) J'achevais cette petite construction lorsqu'un léger accident m'arriva; je me laissai tomber du toit de la maison et me fis une entorse qui m'obligea de demeurer inactif pendant plusieurs jours. Ce qui me consolait, c'est que la maison était achevée, sans avoir pourtant ni portes ni fenêtres. Grande fut la surprise du R. P. Grouard, à son retour, de me trouver couché chez le commis du fort. Avant le départ on mit le nouveau poste sous le vocable de Sainte-Anne. Après avoir pris un peu de repos, le R. P. Grouard me fit monter sur la traîne à chiens, et trois jours durant, ce bon Père marcha, fit le campement et la cuisine pour son petit Fr. Boisramé. Nous arrivâmes à la Providence pour la messe de minuit, pendant laquelle, malgré ma foulure, je dus faire maître des cérémonies à la messe pontificale.

Au mois de mars suivant, j'accompagnai de nouveau le R. P. Grouard, qui se rendait à la mission Saint-Raphaël (fort du Liard). De la Providence à Saint-Raphaël il y a douze jours de marche en hiver; à mi-chemin se trouve le fort Simpson, où nous avons la mission du Sacré-Cœur. Nous nous y arrêtâmes deux jours pour y laisser reposer nos pauvres chiens. Dans ce fort réside le chef du district; c'est là aussi que s'est établi le ministre protestant, qui y possède pour l'exercice de son culte un temple récemment construit. Les protestants n'ont rien épargné pour orner et décorer ce temple. Je manifestai au R. P. Grouard le désir de le visiter, afin d'en tirer quelque profit pour mes travaux ; mais pour y pénétrer, il me fallait la permission du ministre qui était alors M. Bompas. Quoique ne sachant pas l'anglais, j'osai me présenter chez lui. Il me reçut bien, mais parut surpris de ne pas

me voir accompagné par le R. P. Grouard. Comme il ne rêve que controverses et discussions en matière de religion, il m'offrit un Nouveau Testament afin de pouvoir raisonner ensemble sur la sainte Ecriture. Je le remerciai de son offre et m'excusai de ne pas l'accepter, en lui disant que je ne savais pas lire l'anglais, que je n'avais point fait d'études et que je n'étais pas à même d'engager une controverse avec lui. Alors il commença à s'apitoyer sur notre sort à nous, pauvres Frères convers. Il me dit que nous faisions vraiment pitié, que nous étions comme les esclaves des Prêtres catholiques, etc... — Non, monsieur, lui répondis-je, nous ne sommes point esclaves et nous ne sommes pas traités comme tels; et, d'ailleurs, si nous l'étions, nous le serions de notre plein gré. Les Pères ne sont pas venus nous chercher : au contraire, c'est nous qui les supplions de vouloir bien nous recevoir pour les aider en ce qui regarde le matériel, tandis qu'ils s'occupent du spirituel. Ils nous considèrent et nous traitent comme leurs frères, et ce qui est mieux encore, c'est que nous participons à leurs mérites. Voilà, monsieur, en deux mots, ce que nous sommes et comment on nous considère : cessez donc de nous plaindre, je vous prie, car nous sommes aussi heureux qu'on peut l'être dans la vie de Missionnaire. Le révérend n'insista pas davantage et me conduisit visiter son temple, où j'admirai la boiserie et d'autres décorations, telles que lampes et lustres magnifiques venus d'Angleterre.

Le lendemain, nous continuâmes notre route vers la mission Saint-Raphaël, où régnait la famine, nous disait-on. Il neigeait à plein ciel, on ne voyait aucune trace du chemin; aussi, mon très-révérend Père, impossible de vous dire ce que nous eûmes à souffrir avec notre bagage. Dieu seul sait ce que le Père et moi endurâmes pendant ces six jours de marche. Enfin nous arrivâmes à la mission le sa-

medi des Rameaux. C'est à peine si l'on trouva un peu de mauvaise viande sèche pour nous et pour nos chiens. Loin de se décourager, le R. P. Grouard se décida à rester avec moi, bien assuré que saint Raphaël ne nous abandonnerait pas. Notre confiance ne fut pas déçue ; peu à peu les provisions augmentèrent, de sorte que sous le rapport de la nourriture, nous n'eûmes pas trop à souffrir. Mais quelle maison ! Il y pleuvait plus que dehors ; oui vraiment, car la pluie tombait encore dans l'intérieur trois quarts d'heure après avoir cessé à l'extérieur. Aussi pendant six semaines dûmes-nous loger au fort.

Le lundi de Pâques, le R. P. Grouard profita d'un voyage que faisait dans les bois un commis du fort, pour aller visiter des sauvages qui n'avaient pas assez de zèle pour venir d'eux-mêmes se faire instruire. Comme il se rendait à un campement, il ne voulut pas prendre ses vêtements de cuir ; il prit donc sa soutane, mais elle était en mille pièces quand il arriva. Les sauvages, apprenant que des blancs venaient les visiter, s'empressèrent de leur faire la réception accoutumée, c'est-à-dire qu'ils déchargèrent bruyamment leurs fusils, en signe de joie. Le Père leur toucha la main à tous, les fit prier et chanter, puis alla se livrer au repos. A peine était-il enveloppé de ses couvertures, que toutes les vieilles se mirent en devoir de raccommoder sa soutane, mais à leur façon, employant les unes du fil gris, d'autres du noir, d'autres du blanc, pour ajuster les pièces éparses, de sorte que le lendemain le Père eut la satisfaction d'endosser une soutane ornée de toutes sortes de broderies. Ce jour-là on fit un grand festin. Le chef mit à griller devant le feu toute une dépouille d'ours, puis il alla dans les loges emprunter toutes les chaudières pour y faire cuire d'autres viandes ; le Père, de son côté, fournit quelques feuilles de thé, de sorte que rien ne manqua au festin. Tous les hommes fu-

rent invités à venir manger avec le Père, auquel, par honneur, on donna la meilleure part de la dépouille de l'ours. Le repas fut suivi de la prière et du chant des cantiques. Les sauvages étaient enchantés d'avoir vu le Père, qui demeura quelques jours avec eux et retourna au fort le samedi suivant, bien content de sa visite....

Fr. Boisramé, o. m. i.

MISSIONS DE SAINT-ALBERT.

LETTRE DE MONSEIGNEUR GRANDIN, ÉVÊQUE DE SAINT-ALBERT AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Vers le milieu du lac Vert, en route pour Saint-Albert, par Carlton, 15 août 1870.

Mon très-révérend Père,

Si mes différentes lettres vous sont parvenues, vous avez eu connaissance de mon départ de Saint-Albert, le 28 décembre dernier, pour me rendre au lac Caribou, où je suis arrivé le 9 mars seulement, après avoir passé cinq jours avec nos Pères à Saint-Paul des Cris, trois jours à la mission de Saint-François-Régis du fort Pitt, un jour et deux nuits à la rivière Bataille, poste nouveau et important où je voudrais pouvoir placer un ou deux Pères. Ensuite j'ai passé cinq ou six jours à Saint-Joseph de Carlton, où j'ai en vain attendu vos lettres; un jour à Saint-Julien du lac Vert, quinze jours avec nos Pères de l'île à la Crosse : dans toutes ces localités, j'ai préparé nos chrétiens à la grâce du jubilé. J'avais, vous le voyez, peu de temps à leur donner, ce qui est d'autant plus regrettable que les pauvres gens sont éloignés du prêtre ; mais, dans l'impossibilité de faire les choses comme il le faudrait, j'ai dû me contenter de les faire le moins mal possible. J'étais aussi obligé de ménager mes forces pendant le voyage, afin de les réserver pour le travail qui m'attendait à chacune de ces stations; aussi j'avais pour moi seul quatre forts chiens esquimaux qui ont pu me traîner

à peu près tout le temps. De Saint-Albert à l'île à la Crosse, j'étais accompagné de deux hommes qui m'ont beaucoup aidé : l'un d'eux est ce jeune homme qui m'accompagne depuis près de dix ans ; ce n'est plus un enfant, c'est un homme fait, et très-utile pour ces sortes de voyages. L'autre, quoique bon, était peu capable ; je l'ai remplacé à l'île à la Crosse par le bon Alexis, cet homme si dévoué qui sert les Missionnaires avec tant de charité depuis douze ou quinze ans.

Malgré la force et le courage de mes chiens, je dus cependant marcher à la raquette devant eux pendant quatre ou cinq jours. La neige était tellement épaisse, qu'ils ne pouvaient s'en tirer.

J'aurais voulu ne passer que peu de temps au lac Caribou : je prévoyais que les événements qui se passaient à la Rivière-Rouge auraient du retentissement dans nos missions de l'Ouest ; d'autre part, sachant que Mgr Faraud s'était rendu au lac la Biche, et que Mgr Clut devait revenir d'Europe au mois de juin, j'aurais voulu hâter mon retour pour rencontrer ces prélats que je désirais voir ; mais le cher P. Gasté tenait à me faire voir tous ses sauvages, et là, contrairement à ce qui se passe dans les autres missions, les sauvages ne sont jamais tous réunis : c'est un va-et-vient continuel. J'avais une autre raison de rester, c'est que je ne me sentais pas la force de voyager sur la glace. Ma santé était si chétive, qu'une promenade d'un demi-mille à pied suffisait pour me fatiguer et me rendre malade : j'aurais fait mon testament, si j'avais eu quelque fortune ; je toussais toujours beaucoup, et souvent jusqu'à cracher le sang. Pour ces motifs, je me décidai à rester avec nos Pères jusqu'au 15 juin, et je pus ainsi m'édifier à loisir du spectacle de leur zèle tout apostolique et de leur régularité vraiment religieuse. D'un autre côté, ma présence faisait aussi un peu diversion à leur long isolement,

car cette mission semble réunir toutes les privations et toutes les difficultés. Les sauvages n'y peuvent résider que peu de temps ; de là l'impossibilité de les bien instruire. Le bien s'y fait néanmoins, mais insensiblement. Si le progrès n'est pas plus rapide et plus visible, ce n'est certes pas la faute de nos Pères, dont le zèle demande plutôt à être modéré que stimulé. Ils vont donc chercher les sauvages dans leurs campements qui sont disséminés à grande distance ; ils font pour cela des voyages à la raquette, de trois, de dix et même de dix-sept jours. J'ai cru devoir modérer cet excès de zèle. Ces voyages ont sans doute d'excellents résultats ; mais ils ruinent les santés, sans compter qu'ils sont très-dispendieux. Ils entreprennent parfois des excursions encore plus longues. Ainsi le P. Gasté s'est rendu jusque chez les Esquimaux. Je ne vous parlerai pas ici de son voyage, il m'en a envoyé une relation que je vous transmets telle que je l'ai reçue, avec prière de vouloir bien la communiquer à ces messieurs de la propagation de la foi à qui je l'annonce. Quand le R. P. Gasté fut de retour de son long et pénible voyage, le R. P. Legoff en entreprit un autre dans une direction opposée. Il visita trois ou quatre postes de la compagnie de la baie d'Hudson, où résident bon nombre de chrétiens vraiment abandonnés. Jugez si le diable en doit faire des siennes, dans ces postes éloignés, où le Prêtre, s'il y passe quelquefois, ne peut absolument s'arrêter. Dans ce voyage, le P. Legoff a fait beaucoup de bien et surtout empêché beaucoup de mal. Pour moi, je ne sais quel sera le résultat de ma visite à notre mission du lac Caribou. J'ai cru devoir me montrer très-sévère envers les sauvages ; je leur ai reproché sans aucun ménagement leur indifférence, leur manque de reconnaissance envers le Missionnaire et leur peu de zèle à se faire instruire. Je leur ai dit que s'ils ne montraient pas plus de bonne vo-

lonté, j'allais leur enlever leurs Missionnaires pour les envoyer à d'autres peuples qui profiteraient mieux de leur dévouement. Cette menace les a effrayés; ils sont venus m'offrir leurs excuses, et, tout en les blâmant, nous nous disions en nous-mêmes que si les chrétiens en Europe étaient entourés de pareilles difficultés, ils se montreraient peut-être moins généreux que nos Montagnais. Les sauvages ont pu croire que mon intention était de leur enlever en effet leurs Pères, car, ayant besoin du R. P. Legoff pour une autre mission, je l'emmenai avec moi, ainsi que le Fr. Lalican, dont la santé est malheureusement minée. Il ne restait donc pour le moment que le P. Gasté avec le petit Fr. Guillet, qui, par une permission spéciale du souverain Pontife, fait son noviciat au lac Caribou. La position de nos Pères s'est beaucoup améliorée par la présence de ce cher Frère dans la mission : il s'acquitte admirablement des soins du ménage ; il blanchit et raccommode le linge à merveille ; le linge d'église est propre, la chapelle bien tenue et décorée avec goût. Mais ce n'est qu'une pauvre baraque peu solide, et qui ne peut même abriter notre modeste autel contre la neige et les pluies. Une autre baraque sert d'habitation aux Pères ; elle se compose de deux pièces d'environ 18 pieds de long sur 15 de large. On y est à l'abri du froid, mais en temps de pluie l'eau y pénètre de toutes parts, et la boue tombe sur les lits, sur la table, sur les livres ; impossible d'y entretenir la propreté. J'aurais bien voulu leur faire construire une habitation plus convenable, mais j'ai dû me borner pour le présent à faire préparer le bois pour de nouvelles constructions, lesquelles seront aussi extrêmement modestes, car je n'ai pu trouver dans les environs du bois assez gros pour en faire des planches. Quant à la mise en œuvre de ces matériaux, il nous a fallu la renvoyer à une autre année, et je ne sais encore

quand nos chers Pères auront un abri contre la pluie.

Malgré notre pauvreté, les fêtes religieuses ont été belles pendant mon séjour dans cette mission. Les offices pontificaux ont été fréquents et j'ai eu la consolation d'y voir assister jusqu'aux Esquimaux encore infidèles, car il n'y en a pas encore de chrétiens dans mon vicariat. Nous avons fait une magnifique procession du très-saint-sacrement le dimanche avant mon départ. Avec du papier et quelques bouts d'étoffe, le petit Frère avait réussi à faire un magnifique reposoir : les sauvages en étaient émerveillés ; malheureusement ils étaient peu nombreux.

Le 15 juin, après la bénédiction du très-saint-sacrement, trois de vos enfants, mon très-révérend Père, partaient de l'extrémité nord du lac Caribou ; deux y restaient encore et tous pleuraient comme des enfants ; celui qui aurait dû se montrer le plus ferme était comme un vrai *bébé*. Pendant que nous pleurions, les sauvages brûlaient leur poudre en notre honneur, et déjà loin de la mission, nous entendions encore la petite cloche et la fusillade de ces braves gens. Le 26 au soir nous arrivions au poste de la Rivière-au-Rapide, où nous avons dû nous ennuyer jusqu'au 9 juillet. Je pensais que les bateaux par lesquels nous devions partir allaient m'apporter mes lettres, mais je fus trompé : elles avaient pris une autre direction ; je ne les recevrai sans doute qu'à Carlton. Ce contre-temps m'a bien contrarié et dérangé. Le 21 juillet nous arrivions à l'île à la Crosse, et comme en ce moment les sauvages n'étaient pas réunis, je pus me donner à loisir la consolation d'assister à un petit examen des enfants. J'ai vu et entendu plusieurs petits sauvages parler, écrire, calculer et chanter en français avec tant de perfection, qu'on ne se serait jamais cru en pays sauvage. Nos bonnes Sœurs grises ont pour les former un tact tout particulier, avec un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge. Que je

voudrais pouvoir multiplier ces établissements ! Notre vieux Fr. Dubé, que je craignais de ne plus retrouver en ce monde, est toujours chargé des petits garçons, quand ils ne sont point en classe. Je crois que si l'on voulait hâter sa mort, il faudrait lui enlever ses enfants. Il ne marche plus qu'à l'aide de bâtons ; il ressemble à un cadavre ambulant, et cependant il se fait encore craindre et respecter de ses enfants. Son unique désir est de vivre pour eux, de mourir au milieu d'eux et de reposer à côté de ceux qui l'ont déjà précédé dans l'éternité. Si je vous signale particulièrement le Fr. Dubé, c'est surtout en raison de son âge, car son zèle et son dévouement sont des qualités communes à tout le personnel de la mission de l'île à la Crosse. C'est le R. P. Moulin qui est principalement chargé du travail de cette mission ; il en a plus qu'il n'en peut faire. Le R. P. Legeard a passé à différentes reprises une partie de l'hiver dans un petit village que les Cris de l'île à la Crosse forment aujourd'hui à quelque distance de cette mission, il leur a fait beaucoup de bien et s'est rendu capable d'exercer avec facilité le saint ministère en leur langue ; il va maintenant profiter de la santé qui lui est revenue et de la connaissance des langues qu'il a acquise, pour travailler dans les postes environnants. Pour le R. P. Legoff, il est déjà peut-être parti pour le Grand-Portage, où il va passer quelques mois, avec ces chrétiens nombreux, mais jusqu'ici trop négligés, malgré toute notre bonne volonté. Nos bons Frères, de leur côté, travaillent activement à l'œuvre de Dieu, surtout en améliorant la position des Pères.

Le 1er août, je partais de l'île à la Crosse, après avoir marié mon compagnon de voyage à une orpheline, élève de nos Sœurs. Je sais que nos saintes Règles nous défendent de nous occuper de mariages, et cependant ici je ne crois pas aller contre leur esprit en m'en occupant et en

recommandant à nos Pères de s'en occuper, car c'est une des œuvres les plus importantes de notre ministère. Les bons mariages font les bonnes familles, et c'est le moyen le plus efficace de régénérer nos populations. En mariant ce jeune homme, je faisais un grand sacrifice, car désormais je ne puis plus espérer de l'avoir pour compagnon dans mes longs voyages : les Sœurs aussi perdaient une utile auxiliaire en la personne de cette orpheline qu'elles élevaient depuis onze ans; mais elles comprennent que leur école est destinée à être une pépinière de familles chrétiennes. A notre départ de l'île à la Crosse, nous formions une petite caravane de huit personnes. Outre les jeunes époux, dont je viens de parler, et qui amenaient encore une autre élève des Sœurs, obligée par raison de santé de quitter l'île à la Crosse, j'avais avec moi le Fr. Lalican, le Fr. Perréard, le Fr. Leriche, qui n'a pas encore pu faire son noviciat, et enfin Alexis. Nous nous mettons en bateau, car on ne part pas autrement de l'île à la Crosse ; mais, après un voyage d'une demi-journée, nous trouvions des bœufs et des charrettes. Je dois vous dire que nous entreprenons tout bonnement d'ouvrir un chemin par terre pour aller de l'île à la Crosse au lac Vert. L'année dernière, le Fr. Bowes, aidé de quelques hommes, avait fait le tracé du chemin ; depuis, la compagnie y a fait travailler. Nous continuerons ces travaux, afin de pouvoir faire le trajet avec des charrettes. Cette voie de communication est de la dernière importance pour la mission de l'île à la Crosse qu'elle rend indépendante de la compagnie, sans laquelle nous ne pouvions jusqu'ici nous rien procurer. C'est pour nous une grande dépense, elle nous coûtera encore bien des souffrances, mais le succès sera pour nous une ample récompense, et nous pouvons dire que nous avons déjà réussi. Nous nous mettions donc en route avec trois char-

rettes chargées de tous nos effets, de nos provisions et surtout de tous les outils et ferrailles du Fr. Leriche. Nous sommes donc obligés d'aller à pied, souvent dans l'eau jusqu'à mi-jambe, mais je n'en suis pas trop fatigué, parce que nous voyageons lentement. Après avoir ainsi cheminé pendant quatre ou cinq jours, nous trouvons une autre charrette laissée là par nos ouvriers qui travaillent à faire la route. Nous y attelons un de nos bœufs, et je puis dès lors me faire traîner de temps en temps, ce qui me procure un peu de repos. Le 10, nous arrivons sur les bords de la rivière aux Castors, que nous trouvons gonflée par les pluies récentes. Après l'avoir sondée à divers endroits, nous reconnaissons qu'elle n'est pas guéable, et nous sommes forcés de nous arrêter et de construire un radeau pour la traverser.

Pendant ce voyage, j'ai pu dire la sainte messe tous les matins ; nous faisions aussi, tous ensemble, la prière du soir, la lecture spirituelle suivie de la récitation du chapelet. Vous voyez que ce voyage n'était pas sans quelque agrément ; mais, le 11, je n'eus à ma messe que les deux femmes ; tout le monde dut travailler sans relâche à la construction du radeau, car le temps pressait. Nous n'avions plus de provisions que pour deux repas, et nous ne savions pas à quelle distance nous étions encore du poste du lac Vert. A dix heures nous pûmes commencer la traversée : au deuxième voyage, Baptiste et moi conduisions le radeau, les autres restèrent pour traverser ensuite avec les bœufs et les charrettes déchargées. Je ne m'entendais pas trop dans ce genre de navigation, nous eûmes bien du mal à maîtriser le courant et, arrivés à terre, je fus réduit à me servir de ma ceinture en guise de câble pour amarrer notre radeau à un arbre. Ne vous figurez pas, mon très-révérend Père, une ceinture d'évêque en belle soie, avec glands d'or, etc..., non, nous som-

mes plus modestes dans ces régions ; ma ceinture est tout simplement une corde de crin qui peut me servir en cas de besoin de corde pour conduire mes bœufs, et de câble pour amarrer mon navire. J'avais laissé sur l'autre rive Alexis avec les Frères qui devaient tenter la traversée avec les charrettes et les bœufs. Deux de ces animaux se mirent à l'eau sous la conduite d'Alexis et du Fr. Perréard, et s'avancèrent fort bien tant qu'ils trouvèrent fond ; mais bientôt ils perdirent pied et se laissèrent aller au gré du courant avec charrette et cocher. A force de cris et de coups, on s'efforçait de les diriger vers la rive, quand la force du courant fit chavirer la charrette du Fr. Perréard. Le bœuf une fois sur le dos, et embarrassé de son attelage, ne pouvait plus nager, et devait nécessairement se noyer ; pour notre cher Frère, il était libre, mais malheureusement il ne savait pas nager ; plusieurs fois il alla au fond et revint sur l'eau en jetant un cri. Baptiste et moi, nous nous épuisions en efforts inutiles ; ne sachant pas nager, nous ne pouvions lui porter secours. Alexis seul aurait pu le faire, mais tout occupé de son bœuf et de sa charrette, il ne voyait pas le danger du Frère. Enfin il entend nos cris, voit le péril où était le Frère, se précipite vers lui, le saisit ; mais aussitôt nous les voyons disparaître tous deux dans le courant : leurs vêtements les empêchaient de nager et le pauvre Frère n'avait plus de force. Cependant ils reviennent à la surface de l'eau, mais sans pouvoir gagner terre, le courant les entraînait toujours. Enfin Baptiste trouve une longue branche au moyen de laquelle nous réussissons à les tirer à terre. Le Frère était sauvé et je le remis aux soins des *infirmières*. Cependant Baptiste était déjà occupé à sauver l'attelage abandonné par Alexis, tandis que celui-ci s'efforçait d'opérer le sauvetage de la charrette et du bœuf du Fr. Perréard, que le courant avait déjà en-

traînés bien loin. Il nageait derrière la charrette faisant de vains efforts pour la pousser vers la rive. Alors je me mis à l'eau et saisissant quelques longues branches qui se trouvaient là, je pus atteindre le bœuf et l'attirer avec la charrette vers la terre. En un instant l'attelage est coupé, mais le pauvre animal était déjà mort. Je revins à notre campement, et à la vue du pauvre Fr. Perréard je ne pus contenir mon émotion, que la surexcitation du moment avait d'abord empêché d'éclater. Ce bon Frère était sauvé, mais en ce moment une autre inquiétude terrible vint m'assaillir, et je n'osais même pas en parler à mes compagnons. Le Fr. Leriche est bon nageur, et je fus saisi de la pensée qu'il avait peut-être voulu voler au secours de son Frère, et avait lui-même été emporté par le courant. Heureusement mes craintes étaient sans fondement : ce bon Frère était trop éloigné et n'avait pu rien voir de ce qui venait de se passer.

Baptiste et Alexis, s'étant un peu remis en prenant une bonne tasse de thé chaud, remontent sur leur radeau et vont prendre tout ce qui restait encore sur l'autre rive. Puis ils se mirent à dépecer le bœuf noyé, qui nous fournit de la viande dont nous avions grand besoin. Cependant le chef commerçant du fort du lac Vert, ayant appris que nous étions en route, avait envoyé quelques hommes au-devant de nous. Je me mis avec eux en route pour le fort, où je passai un jour et deux nuits pour y donner les secours de mon ministère aux bons chrétiens qui habitent ce poste. L'accident de la rivière aux Castors nous avait fait perdre beaucoup de temps, et quoiqu'on me procurât des chevaux et que je pusse ainsi prendre le devant sur notre caravane, je n'arrivai à Carlton que le 23. Les autres, avec les charrettes, n'arrivèrent que le 28.

Le R. P. André, qui avait passé une partie de l'été à Carlton, en était parti depuis quelques semaines pour

porter ailleurs les bienfaits de son ministère ; mais à peine était-il parti que la petite vérole éclata dans le fort. Il y avait dans le voisinage un ministre presbytérien : ses coreligionnaires réclamèrent à plusieurs reprises le secours de son ministère, mais le *révérend* se garda bien de les venir voir. Le premier commis lui-même se trouva être du nombre, mais sous l'empire de la peur on ne connaît point de priviléges, et le *révérend* se contenta de lui envoyer une belle lettre où il l'exhortait à bien mourir. Quand elle arriva le malheureux commis était déjà à l'agonie, et je n'arrivai que deux jours après sa mort. Jugez si je fus bien reçu : tout le monde était heureux de me voir, les protestants comme les catholiques. Ma présence releva un peu leur moral et fit plus pour combattre le mal que tous les remèdes de la médecine. Je les visitai tous sans distinction, et je passai le jour et la nuit presque en entier au chevet de ces pauvres malades.

Nos Frères sont tous arrivés avec les charrettes, mais je les ai aussitôt dirigés sur Saint-Albert ; pour moi, je n'ai pas cru devoir m'éloigner d'ici dans les circonstances actuelles. Avant-hier j'ai enterré un de nos orphelins du lac la Biche, que j'avais administré auparavant. Le chef du fort, craignant que tous ne devinssent victimes du fléau, m'a prié de m'éloigner avec les familles ; il pensait que c'était le meilleur moyen de les soustraire à une mort certaine. Hier matin donc, 27 août, nous avons quitté le fort, et nous sommes venus camper ici sur les bords d'un petit lac dont j'ignore le nom. Je n'ai point de malades en ce moment, mais j'ai beaucoup de travail. La maladie et la mort sont d'éloquents missionnaires, et ces pauvres gens qui n'avaient pas profité du séjour du P. André parmi eux, en expriment aujourd'hui leurs regrets. Il faut voir leur zèle à se faire instruire et leur empressement à se confesser. Je leur fais quatre instructions par jour,

sans parler de la sainte messe, du chapelet et de la prière du soir en commun.

† Vital Grandin, o. m. i.
Evêque de Saint-Albert.

LETTRE DU R. P. LEDUC,
AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Saint-Albert, 22 décembre 1870.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Le compte rendu que je vous adresse aujourd'hui pour l'année 1870, vous fera connaître les travaux de vos enfants dans cette partie ouest de l'immense vicariat confié à la sollicitude de Mgr Grandin. Vous connaissez déjà en partie nos peines et nos consolations, vous y prendrez une large part. Puissent ces lignes vous parvenir et vous intéresser !

A la fin de décembre 1869, Mgr Grandin quittait Saint-Albert pour aller visiter les missions de l'île à la Crosse et du lac Caribou, à l'extrémité est de son vicariat. C'était un long et pénible voyage de huit mois, qui devait s'effectuer tantôt en traîne à chiens, tantôt en canot, à cheval ou en charrette. J'accompagnai Monseigneur jusqu'à environ 8 kilomètres de Saint-Albert, et, après avoir reçu sa bénédiction, je revins m'occuper de mes œuvres.

Tout en exerçant le saint ministère au milieu de notre population blanche, métisse et sauvage de Saint-Albert, j'ai chaque jour à m'occuper de comptes, de marchés, d'entreprises, et surtout à aviser au moyen de nous procurer des vivres. En comptant les deux communautés, la nôtre et celle des Sœurs, les orphelins et les orphelines, les serviteurs et les servantes, nous sommes une cinquantaine de personnes à Saint-Albert. Mon grand souci, cha-

que année, est de trouver des provisions de bouche en quantité suffisante pour nourrir tout ce monde. Pendant l'été, l'automne et l'hiver, il me faut engager des chasseurs pour la prairie. Au printemps, nous devons nous-mêmes cultiver la terre, et, après avoir beaucoup travaillé, il nous arrive souvent de voir nos petites récoltes détruites dans une seule nuit par une forte gelée d'été. Cette année, nous avons été assez heureux pour recueillir deux cent quatre-vingts boisseaux de pommes de terre; nous n'en avons pas assez pour la dépense de la maison, car vous savez que ce tubercule nous tient lieu de pain; nous pouvons cependant en manger chaque jour.

Saint-Albert étant devenu la résidence de Mgr Grandin, il était de toute nécessité de remplacer la baraque qui nous servait d'église, par un édifice plus convenable et plus en rapport aussi avec les besoins de la population. La nouvelle église est presque achevée aujourd'hui. C'est un véritable monument pour le pays, grâce à l'excellent Frère Bowes, qui en a donné le plan et l'a exécuté. Une fois terminée, la cathédrale aura coûté à la mission plus de 20000 francs. Monseigneur pourra y officier pendant la semaine sainte, pourvu cependant qu'il ne fasse pas trop froid, car il nous faudrait un énorme poêle pour cette église, et nous n'en avons point. Nous sommes trop pauvres pour en faire venir un des Etats-Unis, il nous faudra donc attendre que la charité de quelques bonnes âmes nous vienne en aide.

Mais je reprends la suite des faits. Le 30 décembre, le P. André arrivait pour passer l'hiver à Saint-Albert, après un séjour de deux mois qu'il venait de faire au fort de la montagne. Vers la même époque, une vingtaine de Pieds-Noirs vinrent nous visiter. On leur fit connaître le danger qu'ils couraient en se hasardant ainsi sur le terrain des Cris, leurs ennemis mortels ; ils s'empressèrent de repar-

tir, à l'exception de deux plus imprudents que les autres et qui tombaient quinze jours après, à quelques kilomètres d'ici, assassinés par un Cri. Cette leçon ne servit de rien. Quelques semaines après, un parti de Pieds-Noirs arriva, comme si de rien n'était, pour échanger des fourrures au fort Edmonton. Le digne M. William Christie, agent du district pour l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, les fit immédiatement entrer dans une des maisons du fort pour les mettre à l'abri de la haine et de la perfidie des Cris et des Assiniboines. Le soir même, Cris et Pieds-Noirs fumaient ensemble en signe de paix et d'amitié. Néanmoins, on mandait de Saint-Albert une douzaine de métis pour escorter les imprudents Pieds-Noirs lorsqu'ils partiraient du fort. Effectivement ces protestations d'amitié étaient feintes. Le lendemain, les Pieds-Noirs, escortés des métis, quittent le fort ; mais à peine ont-ils traversé la Siskatchewan, qui coule au pied d'Edmonton, qu'une troupe de Cris, sortant d'une embuscade, fondent sur ces malheureux dont sept tombent mortellement atteints par des balles ou des coups de poignard. Les métis, ce jour-là, se couvrirent de honte. Effrayés eux-mêmes, ils n'osèrent pas défendre ceux qu'ils avaient mission de protéger ; ils demeurèrent lâches spectateurs du massacre. Une pauvre sauvagesse avait été frappée d'une balle, les Cris l'achevèrent à coups de couteau et massacrèrent l'enfant qu'elle portait dans ses bras. Les autres Pieds-Noirs prirent la fuite à travers les bois, mais plusieurs étaient blessés, car on voyait sur la neige de longues traînées de sang.

Sur ces entrefaites, un de nos Pères, alors en mission chez les Pieds-Noirs, le R. P. Lacombe, revenait à Saint-Albert. A une demi-journée de marche du fort, il vit sur la neige des traces récentes d'hommes, de femmes et d'enfants ; il les suivit, et, tout proche du chemin, il aper-

çut, cachés dans des broussailles, ces pauvres sauvages échappés du massacre. Ils avaient pris le Père et ses compagnons pour des Cris, et étaient encore tout saisis d'épouvante. En reconnaissant le Père, leur missionnaire, leur meilleur ami, ces infortunés poussaient des cris de joie, ils baisaient sa main, sa soutane, et voyaient en lui un consolateur et un sauveur. Pauvres sauvages! Lors de l'attaque, ils avaient tout abandonné pour se sauver plus vite : armes, couvertures, vivres, etc., ils avaient tout perdu; sans vêtements et sans abri, ils étaient exténués de faim et de fatigue. Le Père leur donna ses provisions de voyage et tout ce dont il put disposer, et il pansa les plaies de ceux qui avaient été blessés. Un d'eux avait la cuisse fracturée en deux endroits, un autre le pied transpercé par une balle. Le lendemain, le Père arrivait chez nous et nous racontait cette douloureuse entrevue.

Après avoir prêché une retraite de quelques jours aux habitants de Saint-Albert, il reprenait le chemin de sa mission, éloignée d'environ 200 kilomètres d'ici; mais, par une permission de la Providence, il rencontra des chemins tellement mauvais, qu'il fut contraint de revenir sur ses pas. Vers dix heures du soir, un courrier nous fut expédié en toute hâte du fort Edmonton pour nous annoncer que les Pieds-Noirs, ayant appris le massacre des leurs, venaient les venger. Le Père se proposa de partir à la pointe du jour pour conjurer ce malheur, mais vers minuit un nouveau courrier nous fut envoyé et le Père partit aussitôt. Il trouva les habitants du fort dans la plus grande anxiété. Il voulut alors parlementer avec les sauvages; mais il eut beau crier, se nommer à eux, il n'obtint aucune réponse. On craignait qu'à la faveur des ténèbres les Pieds-Noirs n'incendiassent le fort. Quand le jour vint, on s'aperçut qu'ils avaient disparu, se con-

tentant de piller quelques charrettes chargées de marchandises.

Pendant que ceci se passait à Saint-Albert, le P. Dupin et le F. Scollen se dévouaient, à la prairie, à l'instruction des Cris. Pendant deux longs mois, ce cher Père resta parmi eux, souffrant toutes sortes de fatigues, le froid et même la faim. Le P. Bourgine était seul à la mission de Saint-Paul, charmant son isolement par l'étude sérieuse de la langue crise. Le P. Fourmond exerçait le saint ministère au lac Sainte-Anne, tout en enseignant la théologie aux deux Frères scolastiques.

Au commencement de mai, j'étais seul prêtre à Saint-Albert ; le P. Lacombe était retourné à Saint-Paul, d'où il devait aller faire la mission du petit lac des Esclaves ; le P. André, après avoir passé l'hiver avec moi, s'était dirigé vers Carlton, où il devait demeurer tout l'été, et le P. Bourgine, récemment revenu de Saint-Paul, allait accompagner les chasseurs à la prairie. Tout en soignant les quinze ou vingt familles restées à Saint-Albert, je me mis de nouveau aux travaux des champs. Vers la fin de juillet, des chasseurs arrivèrent, ils annonçaient que la chasse avait manqué et n'apportaient que de rares provisions ; de plus, la petite vérole menaçait de faire irruption dans le pays. Vers le 25 du même mois, un cavalier vint chercher un Prêtre pour une femme atteinte du fléau, à 20 kilomètres d'ici. Je montai à cheval et trouvai cette femme sérieusement malade, ainsi que son mari. Nul doute désormais, nous allions être visités par la petite vérole. Je rapportai à Saint-Albert cette triste nouvelle ; mais, ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que j'apportais aussi le germe de cette affreuse maladie. Le 10 août, les cas déclarés de petite vérole étaient encore peu nombreux ; ce jour-là, je me mis au lit avec un malaise indéfinissable. Je devais, le lendemain, aller voir le P. Four-

MOND au lac Sainte-Anne ; en me levant j'éprouvai un mal de tête assez sérieux ; je partis néanmoins, espérant que ce ne serait qu'une légère indisposition ; mais, à peine arrivé au lac Sainte-Anne, après dix heures de marche, je dus me coucher. Le 12, impossible de me lever pour offrir le saint sacrifice ; j'allais de plus en plus mal. Le samedi 13, le mal semblait vouloir faire de nouveaux progrès ; les Sœurs de Saint-Albert, averties de mon état, qu'on leur avait, je crois, un peu exagéré, n'écoutant que leur zèle et leur dévouement, vinrent elles-mêmes me prodiguer leurs soins. La maladie fut heureusement détournée et je n'eus que la variole simple. Dès le 18 j'étais en état de revenir à Saint-Albert, couché dans un wagon. A mon retour, je trouvai le P. BOURGINE pris lui-même de la maladie et plus sérieusement atteint que moi ; tous les enfants de l'orphelinat gisaient sur leur lit de souffrance, à part deux ou trois encore épargnés, et beaucoup de nos métis étaient également atteints.

Le P. LACOMBE était de nouveau à Saint-Paul, au milieu des morts et des mourants. Il apprend notre triste situation, passe la nuit à administrer ceux de ses sauvages qui sont le plus en danger et vole à notre secours. Cet acte de charité fraternelle me fit verser des larmes ; non, je ne pus m'empêcher de pleurer en me jetant dans les bras de ce bon Père, qui venait si à propos nous tirer d'embarras. J'allais cependant de mieux en mieux, et bientôt le P. LACOMBE put retourner à Saint-Paul avec l'espoir que la maladie allait cesser à Saint-Albert. Hélas ! ce fut alors qu'elle exerça de plus grands ravages. En quelques jours la population fut décimée. Les familles non encore atteintes se disposaient à partir pour la prairie ; le P. FOURMOND reçut l'ordre de quitter le lac Sainte-Anne et d'accompagner les chasseurs. Ce cher Père fit d'avance le sacrifice de sa vie ; il prévit qu'il allait se trouver seul

pendant plus de deux mois au milieu du fléau dont il pourrait être atteint lui-même, et qu'il pourrait mourir sans avoir à ses côtés un de ses Frères en religion. N'importe, l'obéissance est là, il part content.

Je tremblais alors que la maladie ne se déclarât au lac Sainte-Anne; dans ce cas, il me faudrait y envoyer le P. Bourgine et demeurer seul à Saint-Albert. Mes prévisions se réalisèrent bientôt. Le P. Bourgine partit et je restai seul au milieu de morts et de mourants, auxquels je prodiguais les consolations de notre sainte religion, tandis que nos bonnes Sœurs étaient constamment sur pied pour visiter, soigner, encourager les malades. A leur tour, les Frères Doucet et Blanchet furent visités par le fléau; cinq de nos orphelins succombèrent, et la population fut décimée une seconde et une troisième fois. Notre unique consolation, bien grande il est vrai, fut de voir la résignation et les bonnes dispositions de nos mourants. Tous, sans exception, moururent parfaitement réconciliés avec Dieu. De lamentables nouvelles nous arrivaient de la prairie : la variole avait envahi le camp des chasseurs. Le P. Fourmond se dévouait sans réserve : pendant deux longs mois il ne s'est pas déshabillé, mais son zèle n'empêchait pas la mort de faire d'affreux ravages; en quelques semaines, 120 personnes étaient emportées par le terrible fléau.

Seul à Saint-Albert, je ne pouvais suffire à tout; j'expédiai un courrier au P. Lacombe pour qu'il m'envoyât le P. André, arrivé de Carlton depuis quelques jours. Le F. Scollen, qui m'avait servi de messager, revint au bout de trois jours, sans être allé jusqu'à Saint-Paul. Il avait rencontré les Frères Perréard et Lalican, envoyés par Mgr Grandin de l'île à la Crosse à Saint-Albert; ils annonçaient l'arrivée de Monseigneur dans une quinzaine de jours, et du P. André dans un plus bref délai.

Quelle joie me causèrent ces bonnes nouvelles ! Le soir de ce même jour, je venais de terminer la prière à l'église, quand nous entendons le bruit d'une voiture arrivant à la Mission. Je crois aussitôt que c'est le P. André qui vient à mon secours et je me lève pour aller au-devant de lui. Il faisait nuit, je ne pouvais distinguer quel était ce prêtre qui venait de s'agenouiller à l'église. Je m'approche : ô bonheur ! je reconnais Monseigneur lui-même, qui, ayant appris, à 600 kilomètres d'ici, les tristes nouvelles de Saint-Albert, arrivait en toute hâte, quelques heures seulement après la lettre qui m'annonçait sa venue pour quinze jours plus tard. Le bon P. André l'accompagnait.

Le lendemain et le surlendemain, nous visitâmes ensemble tous les malades, auxquels Monseigneur adressa des paroles d'encouragement et de consolation. Un pauvre sauvage qui, en quelques jours, avait perdu six enfants se jeta aux pieds du Prélat et, après avoir récité l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, il s'exprima en ces termes :

« Grand chef de la prière, prie pour moi, car je fais bien pitié. La maladie m'a enlevé six enfants. Il me reste encore celui-là, mais lui aussi est bien digne de pitié. Je n'ai que lui pour prendre soin de moi, et, tu le vois, il est bien malade. Je ne me suis point fâché contre le Grand Esprit qui a pris cinq de mes garçons et ma fille unique ; c'est égal, je le remercie ; mais prie-le pour qu'il me conserve au moins celui-là. »

La foi de ce bon sauvage n'a pas été trompée. Son fils, alors à l'extrémité, est revenu à la vie.

Les nouvelles de la prairie étaient de plus en plus désolantes ; Monseigneur ne voulut pas tarder davantage à aller visiter les chasseurs, consoler leurs malades et encourager leur si zélé missionnaire, le bon P. Fourmond. Il ne passa que peu d'heures parmi d'eux et put voir,

au milieu du désert, les trois cimetières improvisés où repose le tiers des familles émigrées cet automne pour la prairie. Il revint ensuite à Saint-Albert et ce fut à mon tour de partir.

Dans les montagnes Rocheuses, au fort Jasper, une quinzaine de familles sauvages ou métisses réclamaient depuis longtemps le secours du Prêtre. Elles aussi peut-être étaient atteintes de la petite vérole. Fallait-il les abandonner à cause de leur grand éloignement ? Evidemment non. C'étaient des âmes bien délaissées auxquelles il était nécessaire de porter les secours de la religion, dans ce temps surtout où le fléau sévissait avec tant de violence. Je quittai donc Saint-Albert, le 27 novembre, avec les hommes de la compagnie. J'arrivai au lac Sainte-Anne, juste à temps pour administrer une pauvre mourante. Là, un métis iroquois, venu anciennement du fort Jasper, manifesta le désir de m'accompagner, j'acceptai, sur la promesse qu'il me fit d'aller trois fois plus vite que les gens de la compagnie. Le 1er octobre, je quittai Sainte-Anne avec mon nouveau guide ; nous voyagions à marches forcées ; mais quels affreux chemins ! Il nous fallait continuellement avancer au milieu de forêts renversées, sauter par-dessus des troncs d'arbres tombés les uns sur les autres, traverser même des forêts en feu. Le sixième jour, nous rencontrâmes un camp d'Assiniboines. Il y avait parmi eux quelques catholiques, beaucoup d'infidèles et un certain nombre de sauvages soi-disant protestants, ils avaient été baptisés par le ministre, mais rien de plus. Le chef se disait protestant ; cependant, il m'invita à coucher dans sa loge, j'acceptai volontiers. Au moyen d'un peu de tabac que je distribuai aux Assiniboines et d'une poignée de thé que je jetai dans la chaudière, je me conciliai la bienveillance de tout le monde. Le chef à son tour voulut me servir un souper succulent, il me présenta un

énorme morceau d'orignal que je mangeai avec appétit. Après le souper, on passa le calumet, en guise de dessert. Mais voilà qu'un autre sauvage voulut aussi m'honorer d'un festin. Impossible de refuser, sous peine de contrister mon amphitryon. Bon gré, mal gré, il me fallut avaler quelques bouchées au moins d'un gros morceau de castor qui me fut servi à ce second régal. Mais je me hâtai, dès que j'eus fini, d'inviter tout le monde à la prière. Catholiques, protestants, infidèles, tous se rendirent à mon invitation. Je leur parlai du fléau qui frappait et métis et sauvages, je les exhortai vivement à faire baptiser leurs enfants. Le chef, étrange protestant, traduisait en assiniboine ce que je disais en cri et sollicitait lui-même ses sujets à me porter leurs enfants pour le baptême ; bref, avant d'aller prendre mon repos, j'eus la consolation de régénérer seize de ces pauvres petits êtres.

Le lendemain, je reprenais joyeux le chemin du fort Jasper, heureux à la pensée que si plusieurs de ces enfants étaient atteints, ils mourraient sans doute avant d'avoir perdu la grâce de leur baptême. Le 7, je campai sur le bord de la rivière Athabaska. Le 8, le chemin devint de plus en plus mauvais; tout récemment un immense incendie avait détruit la forêt que nous devions traverser ; les arbres étaient littéralement entassés les uns sur les autres ; impossible de nous frayer un passage. Nous revînmes sur nos pas, résolus de marcher le long de la grande rivière. Pendant une partie du jour nous cheminâmes ainsi, tantôt dans l'eau, tantôt dans la boue, tantôt sur les pierres qui couvrent le rivage ; enfin, après bien de la misère, nous reprîmes le chemin qui conduit, à travers la forêt, aux montagnes Rocheuses, et le lendemain j'arrivai au fort Jasper.

Je trouvai là quinze loges de sauvages ou de métis, je demeurai cinq jours avec eux, prêchant, confessant, caté-

chisant du matin au soir. L'épidémie heureusement ne les avait pas encore atteints ; chacun voulut cependant mettre sa conscience en ordre pour être prêt à tout événement.

L'état dans lequel j'avais laissé la mission de Saint-Albert m'inquiétait beaucoup. Monseigneur y était resté seul au milieu de morts et de mourants ; à mon retour ne retrouverais-je point quelqu'un de mes frères malade ou même victime de l'épidémie ? Monseigneur lui-même n'aurait-il pas été atteint ? Telles étaient les pensées qui se présentaient sans cesse à mon esprit et me portaient à hâter l'époque de mon retour. De plus, le moment de la Retraite annuelle approchait; je tenais à y assister. Le 14 septembre, je repris le chemin de ma mission ; le 21, je trouvai le P. Bourgine au lac SainteAnne où, depuis mon passage, la maladie avait exercé de cruels ravages, et le 22, vers six heures du soir, je surprenais tout le monde en arrivant à l'improviste à Saint-Albert. Mgr Grandin souffrait beaucoup d'une espèce d'abcès dans la bouche ; le mal dura environ trois semaines ; grâce à Dieu, il a aujourd'hui complétement disparu. La Toussaint arriva, mais nous dûmes renoncer à faire notre Retraite, étant encore obligés à cette époque de nous absenter à chaque instant pour voler auprès des malades.

Aujourd'hui les cas de petite vérole ont beaucoup diminué, toutefois il y a encore de temps en temps des victimes. Je viens en ce moment d'assister une pauvre petite malade qui a rendu le dernier soupir au moment où j'achevais les prières de l'Extrême-Onction. Un tiers à peine de la population a été épargné, les deux autres tiers ont été atteints et la moitié de ces derniers sont morts.

Après avoir été éprouvés par la maladie, nous allons l'être par la disette. La chasse aux buffles, ressource principale de ce pays, a complétement manqué ; les ani-

maux de prairie diminuent rapidement. Beaucoup de nos chrétiens souffrent actuellement de la faim ; ils n'ont à manger que ce qu'ils reçoivent de la mission ou de l'honorable compagnie.

Pour surcroît de peine : à la fin de novembre, un courrier extraordinaire nous a apporté les tristes nouvelles des désastres et des malheurs de la France. Ici, vous le savez, mon bien-aimé Père, nous n'avons d'autres ressources que la charité des associés de la Propagation de la Foi. Qui sait si l'invasion prussienne et la révolution ne vont pas nous priver de ces secours, du moins quelque temps? Qu'allons-nous devenir ? ou plutôt que vont devenir nos missions?

Les troubles de la Rivière-Rouge sont apaisés, le gouvernement prend pied dans le pays. L'épreuve semble donc arriver au moment le plus critique pour nous. Après avoir entrepris plusieurs œuvres importantes pour nos populations métisses et indiennes qui ne font que de naître à notre sainte religion et à la civilisation, au moment de voir arriver une foule d'étrangers émigrants qui viendront exploiter les ressources du pays, au moment où le gouvernement va ouvrir des routes sur ce vaste territoire dont il vient de faire l'acquisition ; en un mot, quand nous devrions avoir plus de ressources pour assurer l'avenir de nos œuvres, c'est en ce moment que les seules ressources que nous ayons menacent de nous être enlevées. Que deviendrions-nous, s'il en était ainsi, au milieu de tous ces ministres protestants qui nous entourent, et qui plus que jamais vont se trouver en mesure de nous faire opposition [1] ?

Vous voyez, mon très-révérend et bien-aimé Père, que

[1] Ce sentiment d'appréhension qu'ont éprouvé nos Missionnaires en apprenant les malheurs de la France était bien naturel ; toutefois la charité des associés de la Propagation de la Foi lui a donné tort; nos

si nous avons des consolations, nous ne manquons ni d'épreuves, ni d'inquiétudes. J'aurais encore bien des choses à vous raconter, mais je crains d'allonger trop cette lettre. Je me contente, en terminant, de vous dire qu'aucun de vos enfants ne s'est épargné pendant cette année si féconde en épreuves. Tous nous avons exposé courageusement notre vie pour voler au secours des pestiférés. Le contraste entre la conduite des missionnaires catholiques et celle des ministres protestants a été si frappant, que les protestants eux-mêmes sont unanimes à nous en féliciter. L'épreuve a été terrible, mais la cause catholique y a beaucoup gagné. Beaucoup de pauvres sauvages circonvenus par les ministres ont tourné leurs regards du côté de notre sainte religion. Que le bon Dieu en soit mille fois béni !

H. Leduc, o. m. i.

LETTRE DU R. P. LACOMBE A UN DE SES CONFRÈRES DE MONTRÉAL.

Missions Saint-Albert, 20 mai 1871.

Mon bien cher Père,

Quoique je vous aie déjà écrit par le courrier d'hiver, je ne veux pas laisser partir celui du printemps sans lui confier ces lignes, comme un nouveau témoignage de mon affection pour vous et un agréable souvenir de notre cher Kisiskatchiwan. Je vous assure qu'au milieu de mes courses, parmi mes pauvres tribus sauvages,

Missionnaires savent aujourd'hui que leurs ressources, après avoir subi passagèrement une diminution peu sensible, se sont aussitôt relevées à un chiffre qu'elles n'avaient pas encore atteint.

ce n'est pas une petite consolation pour moi de pouvoir m'entretenir un instant avec ceux qui portent intérêt au salut des âmes de ce lointain pays.

Hélas! mon vénérable ami, qu'allons-nous devenir? Que vont devenir nos missions, après les désastres de la France qui nous soutenait par ses charités? J'en suis désolé, et la prévision de la triste position qui se prépare pour nous m'accable encore plus que toutes les autres misères que j'endure dans mes courses. Déjà les ministres protestants chantent victoire et répandent parmi les sauvages une foule de nouvelles propres à leur faire croire que la religion catholique est abattue. Ces malheureux orgueilleux se réjouissent de notre humiliation et demandent avec dérision à nos chrétiens : Où est votre Dieu? où est votre religion? votre Pape est chassé et vos Prêtres ne recevront plus un sou en ce pays...

Qu'ils disent et qu'ils blasphèment tant qu'ils voudront; pour moi, et je puis dire de même pour tous mes frères du Kisiskatchiwan et du Nord, nous mourrons de misère et de privations, avant d'abandonner nos chrétiens et nos pauvres catéchumènes. Il y a déjà longtemps que je mène la vie des sauvages, et la plus grande partie de l'année je suis à leur merci ; ce ne sera donc pas nouveau pour moi ; pourvu que j'aie de quoi offrir le saint sacrifice, je ne demande pas autre chose. Je pense, en effet, que d'ici à longtemps nous n'aurons pas de secours à attendre de France ; le peu d'espérance qui nous reste est fondée sur le Canada, qui aura sans doute compassion de notre position infortunée.

On peut dire que notre sort et celui de nos missions est entre vos mains ; et de la charité de ce pays dépend notre avenir. Mais il faudrait, ce me semble, qu'un d'entre nous se trouvât sur les lieux pour exciter la charité des fidèles et recevoir leurs aumônes. Je ne veux pas en dire

plus ; je laisse tout cela à la sagesse et à la prudence de mes supérieurs, à qui Dieu suggérera ce qu'il y a de mieux à faire pour le plus grand bien de nos établissements. Dans quelques jours, Mgr Grandin va partir pour Saint-Boniface, afin de s'entendre avec Mgr Taché. J'ai la douce confiance que Marie Immaculée ne cessera pas de veiller sur ses enfants.

Il y a quelques jours seulement, mon révérend Père, j'arrivais des montagnes Rocheuses, où j'ai passé l'hiver, comme un reclus, occupé à écrire et à étudier la langue des Cris et des Pieds-Noirs. J'ai pu terminer mon gros dictionnaire français-cris et cris-français, avec un grand nombre de sermons en cris, pour les jeunes missionnaires. J'ai beaucoup avancé ma grammaire en langue pied-noir, ainsi qu'un petit lexique dans le même idiome. C'est un bien grand travail que de découvrir et de fixer tous les éléments d'une langue sauvage sur laquelle il n'y a encore aucune donnée.

Pauvres sauvages des prairies, qu'ils ont été dévastés et ravagés par la petite vérole ! Pendant douze mois, cette terrible maladie s'est promenée parmi les camps et a enlevé plus de trois mille sauvages. S'il faut que l'épidémie se réveille avec les chaleurs de l'été, comme nous le redoutons, alors nous pouvons supposer qu'elle va s'étendre du côté de l'île à la Crosse et de la rivière Mackenzie. Si nous devons encore passer l'été au milieu des pestiférés, que la sainte volonté de Dieu soit faite ; je serai à l'honneur, sur le champ de bataille, en face du fléau, puisque je dois aller passer l'été tout entier dans les camps des Cris et des Pieds-Noirs. Oui, mon cher Père, dans deux ou trois semaines, je partirai pour aller rejoindre ces pauvres sauvages, qui ont passé l'hiver tout entier sans prêtres ; et ce qui est plus pénible encore, c'est que plusieurs d'entre eux sont morts sans le secours des

sacrements. Il me semble que nous allons avoir un été bien terrible. Les pauvres Pieds-Noirs sont eux-mêmes dans un état bien alarmant : d'un côté, la peste qui a tant éclairci leurs rangs et diminué le nombre de leurs loges ; de l'autre, les Américains qui leur apportent des liqueurs fortes sur les frontières du côté de Benton. Depuis l'automne dernier, la démoralisation a fait des progrès, hélas ! bien considérables ; les désordres en tout genre qui ont eu lieu parmi ces sauvages et les misérables traiteurs de rhum sont effroyables. Nous avons fait notre possible pour informer le gouvernement américain de ces malheureuses infractions aux lois ; de son côté, le gouvernement de la Rivière-Rouge a fait une loi très-sévère, prohibant les boissons enivrantes dans tout ce territoire ; mais en attendant qu'une force respectable vienne appuyer et faire exécuter une loi si sage, nous souffrirons sans cesse. Pendant que les Piéganes et les gens du sang étaient à boire avec les Américains, sur la rivière du Ventre, dans le mois d'octobre dernier, au nombre de plus de deux cents loges, un parti de guerre cris, composé de deux cent cinquante hommes, est venu pendant la nuit foncer sur eux ; mais les Piéganes, quoique pris à l'improviste, ne se sont pas laissé battre. Les Cris ont presque tous été tués par ceux mêmes qu'ils avaient osé attaquer.

Que vous dire encore, mon révérend Père, sinon que je pense à vous et que je suis heureux de savoir que l'intérêt que vous portez aux pauvres Indiens du Kisiskatchiwan grandit chaque jour dans votre cœur si bon et si généreux ! Veuillez m'écrire souvent ; vous ne sauriez croire tout le bien que vous me faites. Mes saluts et mes amitiés fraternelles à tous les Pères de la maison, mes hommages respectueux aux bons messieurs de l'Évêché, lorsque l'occasion le voudra. Veuillez demander une bénédiction

pour moi à Mgr Bourget, que j'aime et que je vénère toujours beaucoup.

Je vous salue et vous embrasse dans les SS. Cœurs de Jésus et de Marie Immaculée.

Votre tout dévoué frère,

Alb. Lacombe, o. m. i.

PROVINCE DU CANADA.

MISSION DU LABRADOR.

LETTRE DU R. P. ARNAUD A SES SUPÉRIEURS.

Rivière des Naskapis, 6 août 1871.

Mon révérend Père,

Me voici arrivé au fond de la baie des Esquimaux, à l'embouchure de la rivière Nord-Ouest, que l'on appelle aussi *la rivière des Naskapis*. Avant de vous entretenir de cet endroit, laissez-moi vous raconter les divers incidents de mon voyage. Après avoir quitté les Betsiamits, ma première visite fut à Mingan. Cette mission, qui comptait autrefois 120 familles, a beaucoup diminué. Un grand nombre de familles se sont dirigées vers la baie des Esquimaux. Je me suis rencontré à Mingan avec M. Perron, délégué de M^gr^ l'Évêque de Rimousqui, qui a donné la confirmation à soixante et dix de mes sauvages dont il paraît très-content. Ne sachant encore quel parti prendre pour rencontrer les Naskapis, que le R. P. Babel a trouvés une fois sur leurs terres, et qu'ensuite il n'a plus retrouvés deux ans de suite, je pris les informations nécessaires pour le succès de cette mission. L'on croit absolument inutile de songer à former une mission à Sandy-Lake; et une bonne raison de penser ainsi, c'est que la compagnie a abandonné Winnekapau et Peterskapau,

parce qu'il était trop difficile d'approvisionner ces postes. Elle a ramené les sauvages à la baie des Esquimaux, où la pêche et la chasse sont plus abondantes.

De Mingan, je me suis rendu à Saint-Augustin en berge avec les sauvages. Le trajet peut être de 100 lieues. J'ai pu voir tous les sauvages qui étaient restés sur la côte. En passant à Natashkouan, j'ai fait faire la mission à un certain nombre de Montagnais, dans la chapelle des Acadiens, que M. Arpin mit avec bonté à notre disposition.

Pendant mon séjour à Saint-Augustin, les protestants de l'endroit attendaient la visite de leur *bishop* (évêque). J'ai remarqué avec bonheur que cette visite ne préoccupait pas beaucoup nos sauvages. J'ai fait ma mission dans un pauvre appentis, manquant de tout et dévoré par les mouches et par d'autres petites bêtes non moins malfaisantes. Le ministre y a une magnifique résidence, qui a été bâtie aux frais d'une société de propagande de Montréal. Il y a un ministre à la Tabatière et un autre à Forteau. Ils ont dans chacun de ces endroits une résidence et un temple. La population de la côte a pris de l'accroissement depuis quelques années, surtout dans la partie ouest, c'est-à-dire en gagnant Natashkouan et la Pointe-aux-Esquimaux. Toute cette partie est catholique, sauf dix ou douze familles. Plus bas que Kékaska, les protestants sont un peu plus nombreux ; leur nombre n'égale cependant pas encore celui des catholiques. Ces derniers, à dire vrai, ne savent guère ce qu'ils sont, tant est grande leur ignorance. La plupart ont été élevés sur la côte, par des parents que la pauvreté avait forcés de quitter leurs paroisses afin de demander un moyen de subsistance à la pêche ou à la chasse. Ils sont disséminés sur une étendue d'environ 100 lieues. Il n'y a point de chapelles, le Missionnaire est obligé de les visiter à domicile. Il y a bien cinq ou six postes de pêche où se réunissent un grand

nombre de personnes, mais elles n'appartiennent point à la côte : ce sont des gens qui viennent des paroisses au-dessous de Québec, d'Halifax ou de la Nouvelle-Ecosse ; on y rencontre aussi quelques Français qui viennent de Miquelon ou de France ; mais tous ces gens sont comme des oiseaux de passage; une fois leur charge faite, ils partent pour ne revenir que l'été suivant.

Jamais la côte ne m'a paru plus pauvre, plus dénuée. On n'y trouve pas un seul pouce de terre végétale ; ce ne sont que des rochers à peine couverts de quelques mousses blanches, des îlots sans nombre, où les goëlands, les guillemots, les puffins, etc., viennent déposer leurs œufs; pas un seul arbre, pas une seule plante pour récréer la vue. Si l'on met pied à terre, on est dévoré par les moustiques et les maringouins. Ces derniers ne laissent de repos ni le jour ni la nuit ; le seul moyen de s'en défendre un peu, c'est la fumée ; mais elle devient bientôt aussi insupportable que les piqûres. — Cependant, à Natashkouan et à la Pointe-aux-Esquimaux, on peut récolter des patates ; il y a du foin de grève, et le bois se trouve à proximité. Mais la stabilité de ces postes dépend de la pêche à la morue et de la chasse au loup marin. Aussi les habitants se livrent-ils déjà à la crainte que les gens de Terre-Neuve ne viennent avec leurs vapeurs détruire cette chasse précieuse.

Je ne dis rien de Moisic, qui ne doit pas sa richesse à la fertilité du sol ; hors le sable-minerai, ce ne sont que montagnes et rochers. La pêche du saumon et de la morue est monopolisée par deux ou trois particuliers. Le Prêtre missionnaire y a bien du mérite, à mes yeux ; il vit de privations et de sacrifices. Eloigné de 35 lieues de son confrère le plus voisin, il éprouve de grandes difficultés pour communiquer avec lui. Dans ce pays, il n'y a pas un chemin praticable l'hiver ni l'été ; les seules voies sont le

canot, les berges, les raquettes, ou la traîne aux chiens, avec la perspective, chaque jour, de coucher à la belle étoile, de prendre des bains forcés, de se briser les pieds, s'il n'arrive rien autre chose de pire.

De Saint-Augustin, je suis parti avec le vapeur de la compagnie, qui alla me déposer à Rigolet, poste situé à 20 lieues dans la baie des Esquimaux. Pendant ce trajet de deux jours et de deux nuits, nous avons toujours navigué à travers des îles, un vrai labyrinthe, et des montagnes de glaces flottantes. Tout était nouveau pour moi ; mes yeux n'étaient pas assez grands pour contempler, non pas ces beautés, mais ces changements de scènes. Les seuls habitants de ces lieux solitaires sont quelques animaux aquatiques : à peine si on distingue par-ci par-là quelques arbustes ou quelques taches de verdure qui apparaissent dans les sinuosités des rochers. Autour de notre bâtiment les baleines venaient jouer et nous faire force gentillesses.

Et au milieu de ces affreux déserts il y a, de distance en distance, des habitants que l'on nomme *planteurs :* ils sont fixés sur cette côte affreuse pour s'occuper de chasse et de pêche. C'est là que viennent s'approvisionner tous les grands commerçants de poisson. Il y a plusieurs de ces établissements dans la baie des Esquimaux. Cette baie est immensément profonde et très-large à l'entrée ; elle va se rétrécissant jusqu'à Rigolet, ensuite elle s'élargit de nouveau et forme une petite mer intérieure, jusqu'à l'endroit où elle reçoit la décharge de la grande rivière de Naskapis. A Rigolet, j'ai trouvé quelques familles esquimaudes : elles ne montent jamais plus avant dans la baie, car elles ne sympathisent pas avec nos Montagnais, lesquels viennent traiter ici, au petit fort qui se trouve au fond de la baie ; les Naskapis y viennent également. En voyant ces pauvres Esquimaux, j'ai senti en moi le plus vif désir

d'aller les voir chez eux, c'est-à-dire à Hungava, Nackvak, Lampson, à l'extrémité nord du Labrador. J'espère, mon révérend Père, que l'année prochaine vous me renverrez dans ce pays avec un bon compagnon, et que vous me permettrez de tenter un voyage chez les Esquimaux. Il y aura moyen, je crois, de faire un essai, et, d'après ce que je puis voir, j'aurai comme missionnaire bonne chance de gagner quelques âmes au bon Dieu. J'ai rencontré ici plusieurs vieilles connaissances qui me prêteront volontiers tout leur concours pour me faciliter un voyage par terre jusqu'à Hungava. A ma grande satisfaction, j'ai retrouvé ici des amis de Betsiamits : M. Mathieu Fortescue, en charge du poste de Rigolet, et M. Cummins, qui m'ont accablé de politesses. Je puis compter sur eux, aussi je fais déjà mes plans pour l'année prochaine. De Rigolet au fort des Naskapis, il doit y avoir de 20 à 30 lieues. Je fis ce trajet en canot conduit par deux sauvages ; mais nous voyageâmes en compagnie d'une berge montée par un esquimau, un Écossais, un Irlandais et un Canadien. Le vent nous fut toujours favorable ; nous n'eûmes à souffrir que de la pluie et des maringouins. Je ne vous dirai rien du pays, car je ne sais comment m'y prendre pour ne pas en médire. Depuis l'entrée de la baie jusqu'à environ 30 lieues dans l'intérieur, de chaque côté, ce ne sont que des rochers abrupts ; deux chaînes de montagnes, qui ressemblent pas mal à celles du Saguenay, vont se perdre vers l'ouest. Ce n'est qu'en approchant du fond de la baie, environ 15 lieues avant d'arriver, que la verdure se décide à descendre sur les bords de l'eau. Plus on avance et plus la scène change ; ici nous nous trouvons dans un lieu enchanteur : tout y est beau et magnifique ; des caps, des montagnes désertes nous apparaissent dans le lointain ; leurs cimes se perdent dans le bleu du ciel, et elles sont

aussi jolies de loin qu'elles étaient affreuses et repoussantes de près.

La veille de notre arrivée, nous fûmes assaillis par une tempête affreuse. Nous fûmes obligés de chercher un abri sur une île. La mer était furieuse. Le lendemain, la berge put se remettre en route, tandis qu'avec mes sauvages je fus obligé d'attendre que le vent fût modéré. Nous n'étions qu'à 2 lieues du poste. M. Connolly, le bourgeois en charge, eut la bonté d'envoyer deux hommes à notre rencontre. Je reçus chez lui la plus cordiale hospitalité. Je voyais ce bon monsieur pour la première fois; mais quel homme aimable et prévenant! D'ailleurs ce n'est pas un étranger pour nous. Peut-être, dans vos voyages, avez-vous rencontré quelques-uns de ses parents; il a une sœur à la Rivière-Rouge, chez les Sœurs de la Charité. Lui-même, après avoir fait ses études au collége de Montréal, est entré tout jeune au service de la compagnie. Il a passé la plus grande partie de sa vie dans les pays sauvages, mais il a trouvé le moyen de perfectionner ses connaissances; il a étudié la botanique, la minéralogie, l'histoire naturelle, et, à toutes ces connaissances, il joint l'amabilité la plus grande.

Le poste de la rivière des Naskapis est dans un site magnifique, et le vapeur de la compagnie mouille juste devant le fort. C'est un poste central; il est à 48 lieues dans les terres, car la baie s'avance jusqu'à 50 lieues en gagnant le nord-ouest, de manière que nous revenons sur nos pas pour regagner Saint-Augustin, qui se trouve n'être séparé de la baie des Esquimaux que par une langue de terre de 60 à 70 lieues.

J'ai trouvé en cet endroit des Montagnais et des Naskapis; malheureusement ils n'étaient pas au complet. Je crois néanmoins cette place centrale pour les y attirer chaque année en grand nombre. L'on s'y rendrait de

Sandy-Lake, de Peterskapau et de Winnekapau. A mes yeux il ne s'agit que de les encourager et de régulariser la mission.

Sur la demande que je lui en fis, M. Connolly me promit de faire construire une chapelle cet hiver. Je suis donc assuré de trouver ici tout le concours désirable pour la mission; la compagnie a tout intérêt à me prêter son appui, et j'espère qu'il ne nous fera pas défaut. M. Connolly m'engage fortement à faire le voyage de Hungava, soit dans l'intérêt des âmes, soit dans l'intérêt de la Compagnie. Je serais donc le plus heureux des hommes si vous vouliez me charger de cette expédition; je ne crains ni la fatigue ni les privations; je compte sur le bon Dieu, qui n'abandonne jamais ses missionnaires.

Me recommandant à vos ferventes prières, je demeure, mon révérend Père, etc.,

Ch. Arnaud, o. m. i.

MISSION DU SAINT-MAURICE.

LETTRE DU R. P. GUÉGUEN A SON SUPÉRIEUR.

27 septembre 1871.

Mon révérend Père,

J'espère que vous accueillerez avec autant d'indulgence que de plaisir quelques notes sur nos chères et intéressantes missions des sauvages du Saint-Maurice, que j'ai eu le bonheur de visiter encore cette année. J'ai voulu entreprendre de nouveau la route des Trois-Rivières, afin de mieux constater les avantages et les désavantages des routes diverses que nos Missionnaires ont suivies jusqu'ici, tantôt par Témiskaming et la rivière Ottawa, tantôt par

la rivière Gatineau, et enfin en remontant le Saint-Maurice. Après vous avoir quitté à Montréal, je ne me suis arrêté à Trois-Rivières que le temps nécessaire pour m'équiper, et pour recevoir la bénédiction de Mgr l'Evêque, qui, ancien missionnaire lui-même, nous montre en toute occasion tant de bienveillance. Sa Grandeur m'a prié même de vouloir, en passant, visiter les habitants échelonnés le long de la rivière, et qui sont privés de la visite régulière du Prêtre. En effet, après avoir dépassé la dernière église à Sainte-Flore, on rencontre encore plus de quarante familles établies sur les bords du Saint-Maurice. Le principal groupe de ces habitants se trouve à 18 lieues de la paroisse, au confluent de la Rivière-aux-Rats.

J'ai été agréablement surpris en voyant déjà s'élever en cet endroit une petite chapelle gracieuse qui semble désirer au plus tôt la présence du Prêtre, pour être une source de vie spirituelle où les âmes viendront se retremper. Les bons habitants m'ont paru désirer vivement la présence du Ministre de Dieu parmi eux ; ce désir, je l'espère, pourra être réalisé, et les colons ne seront pas les seuls à se réjouir de ce bienfait. Les voyageurs employés par diverses compagnies à l'exploitation du bois seront également heureux d'avoir la facilité de remplir leurs devoirs religieux. Ces voyageurs sont fort nombreux, surtout au printemps et en automne. Pour ma part, j'en ai rencontré, dans l'espace de quelques jours, plus de deux cents. Ces braves gens, après avoir été privés, durant plusieurs mois, de toute consolation spirituelle, furent dans la jubilation de se rencontrer avec le Prêtre. Cette joie était bien sincère, car tous les jours ils venaient assister régulièrement à la sainte messe, et même la plupart voulurent s'approcher des sacrements. Il y aura un grand bien à faire en cet endroit : de plus en plus les chantiers se multiplient, et la vallée du Saint-Maurice,

avec ses magnifiques forêts, deviendra certainement un pays favorisé.

Malgré le désir que je me sentais de prolonger mon séjour à la Rivière-aux-Rats, le devoir m'appelait plus loin. J'avais encore à franchir plus de 100 milles avant d'arriver à Wemontachin. La rivière Saint-Maurice devient de plus en plus inégale; ce ne sont plus que rapides sur rapides, c'est-à-dire, pour les voyageurs, que portages sur portages. Enfin ce sont là les agréments habituels du Missionnaire qui cherche à lutter de patience et de courage contre les obstacles qu'opposent la nature physique, et les instincts sanguinaires des maringouins.

J'arrivais à Wemontachin le 20 juin, sain et sauf, mais non sans avoir versé quelques gouttelettes de mon sang. Quelle ne fut pas ma surprise quand, en tournant une pointe, je vis un grand nombre de tentes dressées autour de ma chère petite chapelle ! La vue seule de ma chapelle fait battre mon cœur. Voilà plusieurs années que j'y viens, messager du ciel, dispenser les trésors de Dieu. Mes sauvages connaissent leur petit missionnaire et je les connais. Cette chapelle m'est chère parce qu'elle fut bâtie par nos Pères, qui, les premiers, vinrent évangéliser les Têtes-de-Boule ; maintenant elle est devenue mienne. Oh ! je l'aime ! Je ne pensais pas y trouver mon petit peuple, vu que je n'avais pas l'habitude d'arriver si tôt. Je ne sais comment ils avaient eu connaissance de ma prochaine arrivée ; mais ce bruit s'était répandu, et tous s'étaient empressés de se trouver au poste quand j'y arriverais. C'était une inspiration de la foi de ce peuple; ils voulaient, dans leur beau langage, *prier plus longtemps*. Je fus donc reçu avec une exquise politesse par l'officier de la Compagnie de la baie d'Hudson, en charge au poste. Son hospitalité pleine de cordialité ne m'a jamais été refusée. En même temps, les sauvages, simples et sin-

cères, accouraient de toutes parts ; ils se jetaient à genoux pour recevoir la bénédiction du Prêtre ; ils s'emparaient de ma croix pour la baiser, après quoi ils me serraient la main avec une expression de foi et de reconnaissance qui me touchait le cœur. C'est dans ces moments, mon révérend Père, que l'on se sent heureux d'être Prêtre et Missionnaire. Certes, les sauvages ne sont pas naturellement aimables, mais je ne puis m'empêcher de trouver beaux même mes Têtes-de-Boule ; il y a dans leurs traits une telle expression de candeur et de naïveté, que j'en suis charmé.

Comme vous avez décidé que cette année je ne ferais pas le voyage de Mistassini, j'avais plus de temps à consacrer à la mission de Wemontachin. Cependant je ne perdis pas un instant. Dès le jour de mon arrivée, je reçus mes sauvages à la chapelle, et nous commençâmes les exercices accoutumés. Jamais je n'avais vu mon petit peuple si bien disposé, et, sans une légère mésaventure qui eut lieu pendant mon voyage à Waswanapi, j'aurais pu leur donner cette année une médaille d'honneur ; mais je ne veux pas anticiper. Il n'y avait alors parmi eux ni querelle ni division ; je n'avais aucun reproche grave à leur faire : tout était pour le mieux. Aussi je multipliai les instructions et les catéchismes, afin de rendre leur religion plus éclairée et plus solide. On croit parfois que les sauvages ont l'intelligence peu ouverte ; pour moi, j'admire la facilité avec laquelle ils saisissent ce qui est à leur portée. Généralement, nos Indiens font usage de l'écriture ; presque tous savent lire. Mais chez eux l'éducation de famille est sans contredit la meilleure école ; ils s'apprennent les uns aux autres tout ce qu'ils peuvent savoir. Ces bonnes habitudes font la principale ressource du Missionnaire. Comment pourrait-il en effet instruire suffisamment plusieurs centaines de sauvages

dans l'espace de quelques jours, si les parents ne répétaient aux enfants, et si les enfants eux-mêmes ne répétaient aux parents ce que la piété leur a appris? Je dis que les enfants apprennent à leurs parents; chez eux cela paraît tout naturel. Comme partout, l'enfant jeune et intelligent saisit promptement et retient facilement, tandis que le vieillard perd la mémoire. Mais voici la simplicité de la foi : le vieillard, ainsi que je l'ai vu, ne craindra pas de faire répéter à un enfant ce que celui-ci a appris au bout de quelques leçons.

C'est ainsi que se passèrent les premiers jours de la mission, lorsque enfin nous eûmes un jour de fête. On attendait depuis quelque temps les sauvages de Kikendate, qui, régulièrement, viennent chaque année à Wemontachin. L'on s'inquiétait même de leur retard, quand, enfin, vers neuf heures de la matinée, quelques coups de fusil se font entendre dans le lointain. C'est ainsi que les sauvages s'annoncent ordinairement. De Wemontachin l'on répond aussi par une fusillade, et bientôt après toute une flottille de dix-sept canots couvre la rivière : le chef est en tête le pavillon est hissé, et l'on se dirige vers le rivage au chant alterné de l'*Ave, Maris Stella*. Les quatre-vingts nouveaux arrivés, en débarquant, se jettent aux pieds du Missionnaire et reçoivent sa bénédiction. Dès ce moment la mission fut encore plus animée. D'ailleurs le grand jour approchait, le jour de la grande fête, c'est-à-dire de la procession. Chaque année, c'est le principal événement de la mission qui couronne la retraite, et qui n'a pas lieu si la robe noire n'a pas été satisfaite; mais cette année les sauvages voulurent lui donner son éclat accoutumé, et montrer qu'ils avaient profité des leçons du maître en fait de goût et d'habileté. Ils multiplièrent à l'envi les arcs de triomphe, les mâts de verdure, les guirlandes; ils préparèrent un reposoir extraordinaire dans ses propor-

tions, extraordinaire dans son ornementation. Figurez-vous une estrade élevée, à laquelle on monte par sept ou huit degrés ; admirez ces tapisseries élégantes : flanelles rouges, flanelles blanches, rubans de toutes couleurs, papiers peints, images de toutes dimensions. Le magasin de la compagnie avait été vidé pour la circonstance. M. Mackenne, heureux lui-même sans doute de la bonne conduite de ses chasseurs, leur faisait toutes les concessions possibles. Voyez ce magnifique faisceau de toute nuance qui ombrage un autel splendide. Si, par hasard, quelque citadin de Québec l'antique, ou de Montréal le superbe, s'était trouvé égaré au pays des Têtes-de-Boule, il aurait dit sans doute : Pas si mal, pas mal du tout pour des sauvages. En effet, ils voulurent faire honneur à leur maître en décor, à mon compagnon de l'année dernière, qui avait mérité le beau nom de *Wabikon*, à cause de son art exquis et de son goût pour les fleurs.

La procession eut lieu le 10 juillet ; elle fut magnifique. Je ne dirai pas combien mes Wemontachins étaient fiers ; je pourrais dire à peine combien j'étais heureux moi-même de les voir si gais et si bons ; j'étais heureux de cet hommage rendu à notre bonne Mère. Son image fut entourée de respect et d'amour ; et je doute si ailleurs, avec une pompe plus riche et des décors plus brillants, son cœur eût été plus content. Son image vénérée trônait sur un brancard aux mille couleurs. Les reines de Wemontachin et de Kikendate avaient l'honneur de la porter, et quatre petites filles, ayant chacune un voile blanc et une couronne de mousse, tenaient les cordons. En tête de la procession, qui s'ouvrait par la croix, vous auriez vu flotter un immense drapeau de 20 pieds de long, présent du bourgeois de la compagnie ; vingt guerriers, improvisés pour la circonstance, l'arme au bras, font des évolutions militaires, et, chaque fois que l'image de la

sainte Vierge passe sous un arc de triomphe, l'air retentit d'une décharge de mousqueterie. Quand la procession fut rentrée, je donnai la bénédiction du saint sacrement, et ensuite je félicitai chef et peuple de leur bonne conduite. Je ne devais pas oublier nos musiciens : deux violons et un mélodéon accompagnaient les hymnes et les cantiques, qui furent chantés tout le temps avec un entrain admirable; et s'il y avait de fausses notes, les cordes du cœur n'en étaient pas la cause.

Vers le 20 juillet, accompagné de quatre sauvages, je me mis en route pour Waswanapi, poste situé au delà de la hauteur des terres, et qui, géographiquement, appartient au territoire de la baie d'Hudson. J'avais près de 100 lieues à parcourir. Sur ma route, je devais m'arrêter aussi quelques jours à Kikendate et à Mikiskan. Les sauvages de ces contrées écartées ne savent pas se donner le même bonheur que nos Wemontachins. Ils se rapprochent bien plus de l'idée primitive du sauvage. Ils ont vu le Prêtre moins souvent, et les visites chez eux n'ont pu se prolonger au delà de quelques jours. Les rapports commerciaux ne se font plus avec les postes du Sud. Les canots se rendent chaque année à *Rupert's house*, sur la mer d'Hudson, où ils portent le produit de leur chasse pour en ramener les provisions du fort. Ces sauvages sont ainsi en contact avec les protestants et leur foi en reçoit souvent de rudes atteintes; nous voyons même parfois des apostats. Vous ne serez pas surpris si, dans des circonstances semblables, nous rencontrons encore de la sauvagerie toute pure, et si l'instinct de la brute se fait jour de temps en temps. Ainsi, à Mikiskan, un sauvage est surnommé le Grand-Tueur. Il vit seul, éloigné de tous les autres ; et vraiment son histoire n'est pas belle. Il est tellement redouté qu'il n'ose même pas se montrer, surtout depuis qu'il a tué son gendre d'un coup de fusil. Cet

homme a été baptisé ; mais, après s'être marié devant le Prêtre, il a voulu prendre plusieurs femmes : sa méchante conduite l'a fait chasser de la compagnie des autres sauvages. Je suis cependant certain que s'il voulait se reconnaître et s'humilier devant le Prêtre on lui pardonnerait, et il n'aurait rien à craindre. J'ai été surpris plusieurs fois de voir l'empire de la religion sur ces cœurs simples ; malgré leur grossièreté, les plus beaux sentiments se développent chez eux dans l'occasion. Une fois, j'avais prêché sur le pardon des injures, à la suite d'une querelle et d'une bataille qui avait eu lieu entre deux hommes, et qui avait scandalisé le camp tout entier. J'avais insisté fortement sur la nécessité d'une vraie réconciliation pour la validité de l'absolution. Le lendemain au soir, j'avais fini d'entendre les confessions et je me retirais, quand tout à coup j'entends sonner la cloche. Je me rends à la chapelle ; j'y vois deux hommes agenouillés et priant avec une dévotion extraordinaire. Je frappe sur l'épaule de l'un d'eux, et je lui dis :

— Y a-t-il quelque malade ?

— Non, répond-il ; vous nous avez dit qu'il faut nous pardonner pour recevoir l'absolution. Nous voici tous les deux ; nous avons été nous chercher ce soir et nous demander pardon réciproquement ; et comme nous avons donné un scandale public, nous avons cru que la réparation devait être publique aussi ; c'est pourquoi nous avons sonné la cloche.

Ces fruits de la grâce divine, dans ces disciples de la foi encore si imparfaits, consolent pour tant d'autres désordres que cause la perversité de la nature humaine. Durant ce voyage, j'ai rencontré des familles entières encore infidèles. La plupart vivent dans la bigamie, et c'est un obstacle bien grand pour embrasser la prière.

En arrivant à Waswanapi, je trouvai un camp presque

désert. Tous les hommes étaient en voyage. Au bout de quelques jours, mes conducteurs s'ennuyaient et auraient voulu s'en retourner. Je ne fus pas de leur avis. Je voulais attendre les voyageurs, et en attendant je me consacrai à l'instruction des enfants et de quelques vieillards infirmes. J'aurais désiré leur apprendre les choses les plus usuelles de la religion. J'eus passablement de peine, mais j'obtins un succès satisfaisant, d'autant plus que mes élèves devinrent bientôt des maîtres. Quand les voyageurs de *Rupert's house* furent arrivés, je ne pouvais plus disposer que d'un petit nombre de jours, parce que la saison était déjà fort avancée dans ces contrées si froides. Les Waswanapis montrèrent des dispositions heureuses et firent leur mission. Je fus aidé par mes élèves, vieux et jeunes, qui répétèrent à leurs pères ce que j'étais parvenu à leur apprendre.

Au retour, je ne fis que passer à Mikiskan et à Kikendate. Comme je voyageais avec les gens de Mikiskan, je m'occupais d'eux en route. Quant à ceux de Kikendate, je les avais vus à Wemontachin; aussi je ne restai cette fois que deux jours dans chaque place.

Je fus de retour à ma chapelle de Wemontachin le 29 du mois d'août. Je ne m'attendais pas à devoir y instruire un procès. Une profonde consternation régnait dans le camp; je voyais toutes les figures sombres et tristes : c'est que quatre jours avant mon arrivée il y avait eu un grand scandale. Profitant de mon absence, l'ennemi était venu semer l'ivraie dans le champ du père de famille. Le serpent n'avait pas de pomme pour séduire, mais pour le sauvage l'eau de feu, c'est la tentation. Pour comble de malheur, c'est le chef lui-même qui était le grand coupable. Le chef est cependant un homme sensé, intelligent, bien estimé de tout le monde. Comment le pauvre Nipitchikoui avait-il succombé ? Hélas ! il avait

reçu de la boisson; il a bu lui-même, il a fait boire les autres, et puis, à la façon de tous les sauvages, ils ont fini par se battre. Oh ! quel mal ne font pas ces marchands qui ne spéculent que sur le profit et qui introduisent la boisson chez les sauvages, pauvres enfants incapables de se conduire eux-mêmes! Donner de la boisson aux sauvages me paraît aussi criminel que d'en donner à des enfants étourdis et dissolus. Le scandale exigeait une réparation éclatante. Déjà les coupables étaient repentants; le pauvre chef surtout était tout confus; l'un des premiers il vint me trouver pour avouer son tort; il était sincère et m'offrait sa démission comme chef. Certes, j'étais consolé déjà de voir un si beau repentir; cependant je savais que j'avais à traiter avec des enfants et que je ne devais pas me montrer trop facile. Après les premières représentations que je leur fis à chacun en particulier, je voulais une réparation publique. Le soir donc, avant de donner la bénédiction du saint sacrement, je fis approcher tous les coupables, qui vinrent se mettre à genoux devant l'autel. Je fis voir de nouveau la gravité de leur faute, et j'exprimai toute la peine que j'en éprouvais. Cependant je conclus en faisant grâce aux coupables, et en rétablissant le chef dans tous ses droits. Ma mission était finie.

Je suis parti de Wemontachin par une voie nouvelle, prenant une rivière, appelée *Manawan*, qui m'a conduit dans la direction de l'établissement Brassard, à Matawan. J'ai trouvé que cette route est bien préférable à la voie du Saint-Maurice, pour aller de Montréal à Wemontachin; on peut voyager sans difficulté en tout temps, à l'eau haute comme à l'eau basse, avantage qui n'existe pas sur le Saint-Maurice, qu'il est impossible de remonter dans les hautes eaux. La distance de Wemontachin à Matawan doit être environ de 45 lieues, et le voyage se fait

en cinq jours. Entre ces deux postes il y a des terres excellentes. A peu près à moitié chemin, quelques familles sauvages ont commencé des fermes dans un endroit nommé *Metapeckeka :* ils réussissent bien. J'y ai rencontré quelques-uns de mes Wemontachins. J'ai planté et béni une croix autour de laquelle ils viendront désormais se réunir pour la prière.

A Matawan, je fus reçu cordialement par le si dévoué M. Brassard, qui a commencé une colonie avec un admirable courage. Il me semble qu'avec le temps il y aura, de ces côtés, des campagnes magnifiques qui nourriront des populations nombreuses. Pour se rendre de Matawan à Joliette, il y a un beau chemin d'été, et l'on peut voyager en voiture. C'est ainsi que j'ai retrouvé Montréal, après une excursion de quatre mois, heureux, mon révérend Père, de revoir mes confrères et de rentrer en communauté.

Agréez, etc.

GUÉGUEN, O. M. I.

MISSION DE LA BAIE D'HUDSON.

LETTRE DU R. P. NÉDELEC AU R. P. PROVINCIAL.

Matawan, 10 novembre 1871.

MON BIEN-AIMÉ PÈRE,

Conformément au désir, par vous maintes fois manifesté, de recevoir chaque année un petit compte rendu des missions, je viens aujourd'hui vous rendre brièvement compte de ma campagne au milieu des sauvages de la baie

d'Hudson. Jamais peut-être de ma vie je n'ai tant voyagé ; car, après avoir visité nos missions lointaines près de la mer, j'ai dû encore voir plusieurs établissements de nos Algonquins, plus rapprochés de la terre civilisée.

Du côté de la baie d'Hudson, j'ai visité quatre postes différents, dont les deux principaux vous sont connus depuis longtemps. Le premier que je rencontre sur ma route, à 250 milles de Témiskaming, c'est celui d'Abitibbi. Cette mission est entièrement catholique ; mais, hélas ! sa population a été réduite presque de moitié par la terrible épidémie qui la décima il y a deux ans. Alors les sauvages étaient plus de 500; aujourd'hui je n'ai pu en compter qu'un peu plus de 300. Je frémis encore en me rappelant les scènes si épouvantables dont je fus témoin il y a deux ans : ce fut la verge de Dieu qui châtia cette peuplade pour la ramener à de meilleurs sentiments. Depuis plusieurs années les sauvages d'Abitibbi causaient bien du chagrin à leurs Missionnaires. En 1869, ils avaient encore été bien peu dociles ; mais le châtiment ne se fit pas attendre.

Il me fallait nécessairement passer une seconde fois à Abitibbi, après avoir visité les autres postes. Cette année donc, je revenais de la mer ; nous étions encore bien loin d'Abitibbi, que déjà nous vîmes arriver au-devant de nous plusieurs canots de sauvages. O spectacle navrant ! ces canots étaient remplis de sauvages qui voulaient voir le Prêtre avant de mourir. Au fond des embarcations, de pauvres malades gisaient pâles et livides ; une fièvre brûlante les dévorait. La plupart de ces mourants étaient de ceux qui n'avaient pas voulu profiter des grâces de la mission précédente. Quand nous fûmes à l'endroit principal, nous trouvâmes encore 200 sauvages qui attendaient la robe noire, l'anxiété dans le cœur. Une panique s'était emparée de nos pauvres chrétiens, et dans leur crainte, au lieu de s'aider à lutter contre le mal, ils allaient souvent au-

devant de la mort. Tout le monde connaît ces épidémies chroniques auxquelles les tribus sauvages sont exposées. Ordinairement ces épidémies sévissent avec une très-grande intensité ; et l'on dit que parfois elles ont fait disparaître des populations entières. Je le crois ; et, de fait, l'on ne peut imaginer quelque chose au monde de plus triste, je dirai même de plus hideux. Laissez-moi les excuser: ces sauvages, qui ne voient le Prêtre qu'une fois par an, ne peuvent avoir assez d'esprit chrétien pour en avoir la charité et le dévouement. En voyant la gravité de la situation, je remis ma vie entre les mains de Dieu, et je commençai mon ministère.

Le lac Abitibbi est comme un vaste marais parsemé d'îles et d'îlots. Chacune de ces îles était occupée par une ou plusieurs familles. Dans chaque famille, il y avait deux ou trois malades. Bien des fois, pas un seul membre de la famille ne se tenait debout; aucun remède, pas de feu, ni soins intelligents ; aucun moyen de défense contre la maladie, sinon de s'éloigner du malade, de peur de contracter le mal. Le Missionnaire se multipliait autant que possible ; mais il était toujours attendu dans plusieurs îles à la fois. Etant arrivé quelque part, on l'y laissait seul faire le rôle du bon Samaritain, après qu'il avait rempli les devoirs de son ministère. Que de malades complétement abandonnés ! Quand on désespérait de les sauver, les parents fuyaient dans une autre île, et laissaient les pauvres moribonds étendus sur un lit de fougère, où ils grelottaient encore quelques heures dans les angoisses de la mort. J'ai trouvé sur une seule île cinq cadavres abandonnés, auxquels j'ai dû donner moi-même la sépulture. Pendant quinze jours le fléau sévit avec la même intensité.

Je ne dois pas oublier que, dans cette occasion, les employés du poste de la compagnie ont généreusement

accompli leur devoir, et ont fait ce qui était en leur pouvoir pour soulager la misère du peuple. Peu à peu le mal diminua ; et au bout de quelques jours, je continuai mon voyage vers Témiskaming. J'appris ensuite que personne n'était plus mort dans les îles ; mais un certain nombre d'hommes et deux ou trois femmes sont morts dans les bois.

Nos sauvages d'Abitibbi semblaient avoir compris la leçon du bon Dieu ; car, l'année dernière, ils furent bien plus dociles. J'avais cette fois pour compagnon le R. P. Poitras, faisant ses premières armes : il a pu trouver les Abitibbis bien aimables, car réellement le changement était grand. Cette année encore, ils ont bien fait la mission. Au fond, ils restent toujours sauvages, fiers, indépendants, un peu gourmands, mais assez bons enfants et plus religieux. Nous ne cessons cependant de nous apitoyer sur leur misérable existence. Pendant tout l'été ils voyagent ; ils vivent presque uniquement de poisson. Il est assurément difficile de les rejoindre, et surtout de les garder ensemble pour le temps de la mission, car dame famine ne tarde pas à les visiter. Leur chapelle est d'une pauvreté excessive : elle menace ruine. Je crois, mon révérend Père, qu'aussi longtemps que le Missionnaire ne pourra pas résider au milieu de ces populations, jamais nous ne pourrons en faire un peuple nouveau, ni conduire les affaires de notre sainte religion, avec une misère si profonde, tant physique que morale.

Je ne sais si je dois vous rapporter certains faits dont le récit m'a glacé d'épouvante. Si je les mentionne, ce n'est que pour prouver la férocité de ces pauvres sauvages que la religion doit dompter, et qu'elle a déjà, malgré une action si insuffisante, maîtrisés en partie. C'est aussi pour vous exprimer le regret de voir encore des pays immenses qui ne connaissent pas le Prêtre. Toute la contrée qui s'é-

tend à l'ouest de nos missions, et qui se prolonge d'un côté jusqu'au lac Winnipeg, et de l'autre jusqu'à l'extrême Nord, n'a jamais vu l'envoyé de Dieu.

Je vais donc vous parler de deux cas horribles d'anthropophagie. L'un fut commis par un jeune homme de dix-sept ans : il appartient à la nation farouche des Wanawaians, tribu qui laisse à désirer sous tous les rapports. Ce jeune homme, poussé par la faim, après avoir jeûné longtemps, a tué son propre père, l'a fait rôtir, et pendant huit jours il a vécu de cette nourriture. Quand je lui demandai comment il n'avait pu se porter à un pareil acte, il n'eut d'autre excuse que l'extrême misère. Se voyant mourir de faim, et voyant son père sur le point de subir le même sort, il l'a tué ! Ces cas, autrefois communs, deviennent de jour en jour plus rares. Cependant, cette année encore, j'ai vu au fort Albany un jeune homme qui a tué une femme, parce que celle-ci avait mangé son mari et ses enfants. Ce jeune homme venait de la rivière à la Truite, dans le district de York-Factory. Il était chrétien, mais depuis plusieurs années il n'avait pas vu de Prêtre.

Il peut vous paraître étrange, mon révérend Père, qu'il y ait des chrétiens dans ces pays qui n'ont pas vu le Missionnaire. C'est à Albany que la plupart de ces sauvages ont reçu la foi et le baptême. Notre mission d'Albany a toujours été florissante ; et nos chrétiens s'y distinguent par la piété et la ferveur. Cette année, je les ai comptés au nombre de 600 à 700 ; mais ils nous viennent de bien loin : il y en a qui font 200 lieues et plus pour rencontrer le Prêtre. Oh ! que l'on est heureux d'être Prêtre et Missionnaire quand on voit ces pauvres sauvages acheter, au prix des plus rudes privations, le bonheur de recevoir une bénédiction et d'entendre la parole de Dieu pendant quelques jours ! Ils viennent à Albany du district d'York-Factory, de Severn, de tous les postes éloignés. Assuré-

ment ils ne font pas ces voyages chaque année ; il y en a qui ne peuvent y revenir qu'après dix et quinze ans. Il n'est pas facile de franchir des distances si énormes, d'autant moins que la pauvreté est excessive, et que même ils manquent souvent d'écorce pour construire les canots.

Il y a quelque chose qui me semble tenir du miracle : ces pauvres sauvages conservent la foi, et une foi vive. Ils ne voient pas de Prêtres, et ils sont entourés de ministres protestants qui disposent de tous les moyens humains pour gagner nos pauvres catholiques. Comme partout, ces ministres n'épargnent pas les diatribes contre notre sainte religion : rendre le catholicisme odieux et méprisable, c'est leur thème favori ; si cela ne suffit pas, ils usent tour à tour de menaces et de présents. Néanmoins, malgré les tentatives de tous genres, nos sauvages conservent la foi. Je n'ai à déplorer qu'une seule apostasie, et encore cette famille était alliée à celle même du ministre, qui n'a rien épargné pour gagner son parent.

Que pouvons-nous faire pour soulager leur triste condition ? Espérons que le gouvernement canadien, qui a réclamé des droits paternels sur tous les habitants de la nouvelle puissance, n'oubliera pas ses enfants des bois et leur viendra en aide. Je le sais, et je le comprends : la principale part de la peine sera le partage du Missionnaire, qui se fera sauvage pour se les assimiler peu à peu, et leur faire aimer les lois de la religion et celles de la société. Je ne le cache pas, la misère de ces pauvres malheureux vient très-souvent de leur propre faute. Comme tous les sauvages, ils sont sans souci du lendemain, sans que les plus dures leçons puissent les corriger. Considérés au point de vue de la civilisation, ils sont loin d'être des Américains, je vous assure. D'ailleurs je

ne leur souhaite pas de le devenir. En religion, ils le sont au plus haut degré. Ils suivent toujours la même routine, et les coutumes nationales ne se perdent pas facilement. Ainsi les vieillards sont bien à plaindre parmi eux, comme partout chez les sauvages : leur sort n'est guère meilleur que celui de leurs chiens. Je connais des vieillards aveugles qui ont été des jours entiers sans manger, à côté de leurs enfants qui festoyaient. C'est triste, mais vrai. Ah ! je le répète, il faudrait ici la présence du Prêtre en tout temps, et non-seulement l'on transformerait ces peuples, mais l'on obtiendrait auprès d'eux les mêmes résultats que nos Pères obtiennent auprès des tribus du Nord-Ouest. Certainement, ceux qui se dévoueront pour cette œuvre auront bien des obstacles à surmonter, bien des souffrances à endurer ; je ne sais pas même comment ils pourront se procurer une nourriture quelconque, à moins que l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson ne leur prête ses bons offices.

La mission d'Albany possède une chapelle très-convenable, et déjà enjolivée par quelques ornementations. Dans leur pauvreté si grande, nos sauvages ont voulu s'accorder le luxe d'un véritable bourdon : à Albany se trouve la plus belle cloche du pays ; et ce sont les sauvages eux-mêmes qui l'ont fait venir d'Angleterre. Dans les autres postes, nous n'avons pas même un lieu de réunion : nous disons la sainte messe ou sous la tente, ou dans quelque appartement dépendant des forts ; cela vient de ce que les protestants dominent dans la plupart de ces localités.

Moose-Factory est le grand dépôt de la Compagnie de la baie d'Hudson pour le département du Sud, comme York-Factory l'est pour celui du Nord. Moose forme un charmant village anglais au milieu du désert ; c'est une capitale en miniature. Son aristocratie est anglaise, c'est-

à-dire formée par un nombre assez considérable d'officiers de l'honorable compagnie. Le peuple se compose de métis dont la résidence est fixe, et de sauvages qui arrivent au fort à certaines époques. Des maisons bourgeoises, dont plusieurs ont une apparence somptueuse, éparpillées autour du centre principal, un temple protestant dont le ministre reçoit une rétribution annuelle de 300 livres sterling, et la spacieuse habitation de l'officier en chef du poste, font un contraste frappant avec les déserts que l'on vient de parcourir. La rivière y est large et se gonfle sensiblement à chaque marée. La position aussi est très-belle, car, de l'autre côté du fleuve, l'on aperçoit un vaste pays qui s'étend à perte de vue, tout couvert de pâturages où s'engraissent de riches troupeaux de vaches.

Pour compléter ce rapport, mon révérend Père, je devrais vous dire un mot de notre mission de Témiskaming et des postes environnants. D'année en année le travail s'y multiplie. A mesure que les commerçants ou les colons s'avancent dans le pays, nos sauvages se divisent en groupes plus nombreux. Je pourrais vous énumérer quinze ou vingt postes différents que nos Pères visitent régulièrement. Ajoutez que la mission de Matawan devient assez importante pour occuper un Prêtre toute l'année, surtout à cause des soins spirituels qu'il faut donner aux nombreux voyageurs, pour lesquels Matawan devient un centre commercial. Je viens précisément d'y séjourner quelques semaines, et je m'y suis constitué instituteur public. Près de trente enfants, capables de recevoir l'instruction, étaient abandonnés. Quelques familles protestantes avaient formé le projet de faire venir une institutrice de leur secte. Que faire ? je ne pouvais trouver personne capable d'enseigner ces enfants ; je me décidai alors à leur consacrer quelques heures par jour. Que ne pouvons-nous ici voir bientôt le culte divin organisé ! que de bien il en résulterait !

Quant à la mission de Témiskaming, nous commençons à y être installés passablement, et à nous trouver à l'abri de la famine. Le R. P. Pian y a enlevé, la pioche à la main, quelques lambeaux de terre à la forêt; et nous avons annuellement une petite récolte, quand Dieu veut bien bénir le travail des laboureurs. Le Missionnaire devient colon par nécessité ; sans ces petits moyens, jamais nos Pères n'auraient pu songer à entretenir un orphelinat, ni à appeler des Sœurs qui, en soignant quelques orphelins, nous aident tant pour l'instruction des sauvages. Je ne sais pourquoi le gouvernement ne soutiendrait pas ces œuvres, qui sont entreprises sans doute dans l'intérêt de Dieu, mais qui profitent aussi à l'Etat.

En finissant, mon révérend Père, je n'ai qu'un vœu à former, c'est celui de vous voir bientôt au milieu de nous, afin de juger des progrès que nos œuvres ont faits depuis votre dernière visite. Nous sommes assurés que vous les bénissez, et que vous ne cessez de prier pour nous.

Agréez, etc.

Nédelec, o. m. i.

MISSIONS DE FRANCE.

ÉTABLISSEMENT

DE LA CONGRÉGATION A NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE DE PONTMAIN.

Mgr Wicart, évêque de Laval, daignant nous donner une nouvelle preuve d'une bienveillance que la Congrégation connaît depuis longtemps, nous a remis le soin de la paroisse et du pèlerinage de Pontmain. C'est le 1er octobre 1872 que le R. P. Audruger, supérieur; le R. P. Marais, avec le titre de curé, et le R. P. Pays, accompagnés du Frère Louis, ont pris possession de l'église de Pontmain, et du presbytère transformé provisoirement en maison de communauté. Pour mettre en son jour le prix de cette fondation, il faut remonter au fait de l'Apparition, arrivé, comme on sait, le 17 janvier 1871.

Le petit bourg de Pontmain est le centre d'une paroisse de 500 âmes, située à cet angle nord-ouest du Maine, par lequel le diocèse de Laval confine aux diocèses de Rennes, de Coutances et de Séez. La population y est profondément chrétienne. Elle a répondu aux soins que lui donnait depuis trente-cinq ans son vénérable et saint curé, M. l'abbé Guérin, mort l'an dernier. Tous les soirs, la prière et le chapelet se récitent publiquement à l'église. On ne voit point à Pontmain le travail du dimanche; il est bien rare d'y entendre un blasphème. Les enfants des

deux sexes, élevés par des Sœurs, Religieuses adoratrices de la Justice de Dieu, sont pieux, soumis à leurs parents et respectueux envers tout le monde.

On était au 15 janvier 1871. La terreur et l'angoisse étaient partout : l'invasion allemande touchait aux portes de Laval. Cette ville prise, la Bretagne était ouverte à l'ennemi. Tout le monde, à Pontmain comme ailleurs, était dans l'attente des plus pénibles nouvelles.

C'est ce moment que choisit la très-sainte Vierge pour remonter les courages.

Ce jour-là, deux enfants, âgés l'un de douze et l'autre de dix ans, Eugène et Joseph Barbedette, nés de parents vraiment chrétiens, avaient été réveillés par leur père, comme d'habitude, à six heures, dans la grange où ils couchaient. Après avoir offert leur cœur au bon Dieu, ils se mirent à piler des ajoncs, nourriture des chevaux dans ce pays. Ils entrèrent ensuite à la maison, dirent tous deux, à haute voix, le chapelet pour leur frère aîné qui était à l'armée, déjeunèrent et se rendirent à l'église pour servir la sainte messe. En attendant M. le Curé, ils firent la grande prière du matin, puis le Chemin de la Croix. Ils avaient l'habitude de faire ce pieux exercice chaque jour, depuis le commencement de la guerre. Ils s'unirent, après la messe, aux prières publiques faites pour nos soldats, et allèrent ensuite à l'école.

Le soir, après la classe, vers cinq heures et demie, tous deux entrèrent dans la grange avec leur père pour piler les ajoncs.

Ils travaillaient depuis un quart d'heure, quand Eugène, étant allé regarder dehors, aperçut le premier l'Apparition.

Nous n'en donnerons pas ici tous les détails, on les trouvera facilement ailleurs. Nous nous bornerons au récit abrégé qu'en a fait Mgr l'Evêque de Laval, dans sa

lettre pastorale du 2 février 1872, portant jugement sur cette Apparition :

« Un seul enfant d'abord, sorti de la grange où il travaillait avec son père « rien que pour voir le temps », dit-il; puis son jeune frère, et un peu plus tard deux petites filles, amenées là sans avoir été averties de ce qui s'y passait, pensionnaires l'une et l'autre de l'école des Sœurs, et, comme les jeunes garçons, âgées de dix à douze ans, prétendent apercevoir dans les airs, au-dessus de la maison placée en face de la grange, une grande et belle Dame, vêtue d'une longue robe bleue, parsemée d'étoiles d'or, et le front ceint d'une couronne également d'or.

« Aux cris de joie et d'enthousiasme des enfants, on accourt de tous côtés, et bientôt plus d'un tiers de la population de la petite bourgade, ayant à sa tête son vénérable pasteur, se trouve réunie au lieu où se racontent ces merveilles.

« Dans cette foule émue, attentive, les cœurs sont partagés. S'il en est qui croient, la plupart doutent ou refusent toute croyance aux affirmations réitérées et constantes des enfants, lorsque tout à coup, pendant que se chantait le sublime cantique de l'humilité et de la foi de Marie, le *Magnificat*, une longue banderole blanche se développe sous les pieds de la belle Dame, et une invisible main y trace, en grands caractères d'or, ces mots :

« Mais priez, mes enfants.

« D'autres chants succèdent aux premiers, et aux regards ravis des enfants apparaissent de nouvelles lettres, qu'ils épèlent et répètent vingt fois « à qui mieux mieux « et à qui plus tôt, » et, se rangeant à la suite des autres, ces lettres achèvent la phrase commencée, en ajoutant :

« Dieu vous exaucera en peu de temps.

« Un point resplendissant comme un soleil avait clos la ligne. Il semblait que tout fût fini. Mais non ; de nouveaux cris de joie éclatent parmi les enfants. C'est l'invisible main qui reprend son mystérieux travail ; et l'inscription, continuée sur une seconde ligne, se complète par ces émouvantes paroles :

« MON FILS SE LAISSE TOUCHER.

« La foule étonnée, attendrie, priait en silence. Cependant une voix se fait entendre et entonne le cantique : *Mère de l'Espérance*. Et soudain la belle Dame, en qui toute l'assistance avait déjà salué l'auguste mère de Dieu, élève, à la hauteur de ses épaules, ses mains auparavant abaissées et étendues, et remuant lentement les doigts, elle regardait les enfants avec un sourire d'une incomparable douceur.

« Mais, un peu plus tard, quel contraste inattendu ! On avait entonné le cantique :

Mon doux Jésus, enfin voici le temps
De pardonner à nos cœurs pénitents !

et un nuage de tristesse couvrait les traits de la belle Dame. Elle tenait entre ses mains, en avant de sa poitrine, une croix rouge, portant un Christ également rouge, et surmontée d'un écriteau blanc sur lequel se détachait, en lettres rouges, le nom de JESUS-CHRIST. En même temps elle remuait les lèvres et semblait prier.

« C'était la dernière grande phase de l'événement, et tandis que, sur la demande de M. le Curé, on récitait la prière du soir, une sorte de linge blanc, partant des pieds de la Dame et montant lentement, finit par la couvrir tout entière. La couronne, restée seule un moment, disparut à son tour ; l'Apparition était finie. Elle avait duré près de trois heures. »

Après ce récit, Mgr l'Evêque de Laval ajoute qu'une enquête a eu lieu par ses ordres à Pontmain, dès le mois de mars 1871, sous la présidence d'un de ses Vicaires généraux et avec le concours de M. l'Archiprêtre d'Ernée et de M. le Doyen de Landivy. Les résultats de cette enquête, dans laquelle furent interrogés avec le soin le plus minutieux, non-seulement les enfants eux-mêmes, mais les principaux témoins de ce qui s'était dit et fait dans la mémorable soirée du 17 janvier, pouvaient suffire pour établir la réalité du fait. Mais voulant procéder avec la plus grande maturité, Monseigneur attendit.

« Quelques semaines plus tard, dit-il, Nous nous trouvions Nous-même à Pontmain, en cours de visites pastorales. Dans la matinée du jour de notre arrivée, les quatre enfants avaient fait, les uns leur première et les autres leur seconde communion; et une heure à peine les séparait de l'instant où ils devaient recevoir les dons de l'Esprit-Saint dans le sacrement de Confirmation. Or, on ne l'ignore pas, ces grands actes de la vie chrétienne ne s'accomplissent pas, dans nos religieuses campagnes, comme on a parfois la douleur de le voir dans les villes dissipées de notre pauvre France. Nous pouvions compter avec la plus entière assurance que ces chers enfants étaient parfaitement soignés et préparés par leurs bons parents, par leurs religieuses institutrices, et plus particulièrement encore par leur très-pieux et très-dévoué pasteur. Nous saisîmes ce moment si favorable pour les voir, les interroger et entendre séparément leurs réponses sur tout ce qu'ils avaient dit et tout ce qu'ils prétendaient avoir vu le soir du 17 janvier. Eh bien, Nous pouvons l'affirmer : rien de plus calme, de plus modeste ne peut frapper les yeux ou les oreilles ; rien de plus net non plus et de plus ferme que les déclarations successivement faites, sur ces grands souvenirs, par ces quatre enfants

pleins de candeur, en ce jour et dans ce moment les plus saints et les plus solennels de la vie. »

Non content de ses informations personnelles, Monseigneur de Laval voulut que les enfants de Pontmain fussent soumis à une nouvelle enquête présidée par un Vicaire général, assisté de M. le Supérieur du grand séminaire et de M. le Chanoine théologal. Pendant trois jours, dans le palais épiscopal, les enfants furent soumis à des interrogatoires longs et réitérés, qui ne réussirent qu'à mettre dans une complète évidence leur sincérité, leur horreur pour le mensonge et la parfaite conformité de leurs réponses, non-seulement sur les phases principales et les incidents les plus notables de l'Apparition, mais jusque sur le grand nombre de détails que leurs yeux avaient pu observer.

A la suite de ces deux enquêtes canoniques, une commission de théologiens fut chargée de soumettre à un examen approfondi les dépositions des enfants et des autres témoins, de discuter la valeur des témoignages, d'assigner au fait lui-même son véritable caractère et sa cause, de résoudre, en un mot, toutes les questions qu'il pouvait soulever, au triple point de vue des formes juridiques, de la certitude philosophique et de la théologie.

Enfin, poussant jusqu'à leurs dernières limites les précautions que peut suggérer la prudence la plus sévère, une enquête médicale, présentant les plus amples garanties de science et de bonne foi, fut instituée pour s'assurer si les enfants n'avaient pas été le jouet d'une illusion des yeux ou d'une hallucination. Après l'examen le plus circonstancié, les trois médecins de l'enquête déclarèrent à l'unanimité « qu'on ne saurait en aucune façon expliquer le récit des enfants, ni par l'existence d'une affection morbide des yeux, ni par une illusion d'optique, ni par le fait d'une hallucination ».

C'est après avoir ainsi épuisé toutes les sources d'informations, et s'être formé une conviction inébranlable en mettant le fait de l'Apparition dans la plus lumineuse évidence, que Mgr l'Evêque de Laval rendit son jugement canonique le 2 février 1872, en ces termes :

« Nous jugeons que l'Immaculée Vierge Marie, Mère de « Dieu, a véritablement apparu, le 17 janvier 1871, à Eu« gène Barbedette, Joseph Barbedette, Françoise Richer « et Jeanne-Marie Lebossé, dans le hameau de Pontmain.

« Nous autorisons dans notre diocèse le culte de la « bienheureuse Vierge Marie, sous le titre de Notre« Dame d'Espérance de Pontmain.

« Répondant aux vœux qui nous ont été exprimés de « toutes parts, nous avons formé le dessein d'élever un « sanctuaire en l'honneur de Marie sur le terrain même « au-dessus duquel Elle a daigné apparaître. »

Le pèlerinage était fondé ; restait à l'organiser. Dès le mois de mars suivant, Monseigneur de Laval daignait nous demander une colonie de Missionnaires pour la direction du pèlerinage et de la paroisse, et pour l'œuvre des missions. Il fut convenu que nos Pères n'arriveraient qu'après la mort du vénérable M. Guérin, qui était alors très-gravement malade. Ce saint curé ne tarda pas à rendre son âme à Dieu, et tout se prépara pour notre installation, que Monseigneur voulut bien présider lui-même le 1er octobre.

Depuis l'Apparition, l'affluence des pèlerins a été considérable et n'a pas connu d'interruption. Ce merveilleux événement a profondément remué les contrées de l'Ouest. On a publié une relation qui s'est propagée rapidement : plus de vingt éditions se sont écoulées, et la traduction qui en a été faite en plusieurs langues, a porté la connaissance de Notre-Dame d'Espérance de Pontmain dans toutes les contrées de l'Europe et jusqu'aux extrémités du monde. Ce nouveau centre de merveilles prend sa place à côté

de Lourdes et de la Salette. On vient de publier, avec l'*imprimatur* de l'évêché de Laval, le récit de plusieurs guérisons obtenues par l'intercession de la *bonne Vierge de Pontmain*. Ce n'est qu'un chapitre du grand livre des miséricordes de Marie à Pontmain. Il se passe peu de jours que nos Pères ne reçoivent quelques bons pèlerins qui leur disent : Je viens en mon nom, ou au nom d'un des miens, pour remercier la sainte Vierge d'une guérison, d'un retour à Dieu, de la paix rendue à une famille, de la réussite d'une affaire importante, etc.

Mais aussi, comme on prie bien à Pontmain ! comme la foi aux promesses de Marie y éclate en accents de confiance et d'amour ! Les yeux des pèlerins rencontrent partout les paroles de la mère de Dieu : « Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon fils se laisse toucher. » Et chacun croit entendre la sainte Vierge lui adresser ce puissant appel à la prière, et cette douce assurance d'un prompt soulagement.

Déjà les murs du nouveau sanctuaire commencent à sortir de terre. On doit construire à côté la maison des Missionnaires. Quand cette construction sera finie, la communauté, aujourd'hui réduite faute de logement, sera complétée à six Pères, et Dieu aidant, la Congrégation fera à Pontmain, pour l'honneur de notre immaculée Mère et de la sainte Eglise, ce qu'elle fait depuis cinquante ans dans les nombreux sanctuaires qui lui ont été successivement confiés.

P.-S. — Le 17 juin, Mgr l'Evêque de Laval a béni solennellement la première pierre du sanctuaire de Notre-Dame d'Espérance de Pontmain, assisté d'un nombreux clergé et au milieu d'un grand concours de pèlerins.

VARIÉTÉS.

La prochaine tenue du Chapitre général amène parmi nous les représentants de nos missions les plus lointaines. La plupart d'entre eux sont en route ; nous leur adressons d'ici nos saluts fraternels. Que l'ange du Seigneur les garde contre les périls et les fatigues du voyage !

Déjà, depuis quelques mois, Mgr Faraud est en France. Une indisposition persistante, que nous voulons croire sans gravité, oblige Sa Grandeur de garder un repos absolu. Nous faisons des vœux bien sincères pour le rétablissement rapide et complet d'une santé si précieuse.

Sur l'invitation du T.-R. P. Supérieur général, le R. P. Lacombe, député du Vicariat de Saint-Albert, a entrepris une mission de laquelle il est permis d'espérer les plus heureux résultats : c'est une tournée dans nos Séminaires de France, pour y exciter le feu sacré du zèle apostolique. Déjà, en Lorraine et en Alsace, il a reçu le plus chaleureux accueil. Le succès promet de n'être pas moins grand en Bretagne, où se trouve actuellement cet excellent Père.

Trois de nos Sanctuaires ont obtenu, pour l'image de la Vierge que les fidèles viennent vénérer en eux, la faveur insigne du Couronnement au nom et par délégué du Souverain Pontife. Ce sont les sanctuaires de Notre-Dame d'Arcachon, de Notre-Dame de l'Osier et de Notre-Dame de Sion. On se prépare partout à donner le plus grand éclat à cette cérémonie, qui, pour Arcachon, doit avoir lieu le 16 juillet ; pour l'Osier, un jour du mois d'août déterminé par la durée du Chapitre ; et pour Sion, le 10 septembre. Plusieurs Évêques ont promis d'assister à ces solennités.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 43. — Septembre 1873.

LE CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1873.

Les chapitres généraux sont pour les congrégations religieuses ce qu'est le Concile œcuménique à l'Eglise universelle. C'est la réunion des chefs, des pasteurs, de ceux qui ont reçu le mandat de représenter leurs Frères et de traiter de leurs plus précieux intérêts. Ces assemblées offrent toujours une grande solennité, à laquelle se mêle le charme indicible d'une réunion de famille. L'autorité apparaît dans toute sa majesté, mais couverte d'un manteau de charité divine qui adoucit son éclat en lui donnant les extensions de la bonté. On a dit que le Supérieur religieux doit être *la Règle vivante dans un cœur de Père;* le Chapitre général, c'est la Règle s'incarnant dans un cœur de mère : c'est la Congrégation réunie et ne s'inspirant que de son amour maternel.

On conçoit le rôle magnifique que le Chapitre général remplit dans l'organisme religieux. Ces réunions, où sié-

gent les membres d'élite d'une famille, ont pour but de rassembler, comme dans un centre vivant, les lumières de chacun, les leçons de l'expérience, afin d'en faire le patrimoine de tous. C'est une étude approfondie des besoins créés par le mouvement qui emporte toutes choses, et qui ronge parfois les roches les plus dures; c'est la confrontation des traditions anciennes avec les nouveautés qu'amènent les instabilités de chaque jour; c'est une revue d'ensemble, à laquelle est soumise une Congrégation, comme l'armée aux grands jours de solennité; c'est un champ de bataille où la lutte s'engage uniquement pour atteindre un but plus glorieux, et où il n'y a que des vainqueurs; c'est, en un mot, le spectacle de l'unité, de la beauté, de la bonté se dégageant des éléments qui les entraînent, et cherchant à projeter un plus brillant et plus salutaire éclat, spectacle le plus admirable que puisse offrir une Congrégation ayant à cœur de remplir la mission qui lui est confiée.

C'est au lendemain du jour de clôture du Chapitre général de 1873 que nous écrivons ces lignes, et nous n'avons pu résister à exprimer les pensées qui remplissent notre cœur. Ah! si tous les membres de notre chère Famille avaient pu jouir du spectacle qui, pendant neuf jours, s'est déroulé sous nos yeux, nous n'en doutons pas, ils rediraient avec nous les deux chants de la prophétie antique, le chant de la beauté : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israël* [1] et le chant de la beauté : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* [2]. La Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, qui a reçu de son Fondateur, comme cachet distinctif et caractéristique, la vertu de charité, a

[1] Numeri, XXIV, 5.
[2] Psalm. CXXXII.

montré dans son douzième Chapitre général qu'elle n'a point oublié les recommandations de son Patriarche vénéré.

La convocation du Chapitre général remonte à deux ans. On se rappelle les préoccupations qui remplissaient alors tous les cœurs. Vers quel avenir marchait la France ? Ne semblait-elle pas courir vers les abîmes ? Le pressentiment de nouvelles crises, plus douloureuses que les premières, se faisait jour partout. L'administration générale, pleine de confiance en la Providence, en notre Patronne immaculée, n'a pas cru devoir différer l'époque de la réunion fixée par le dernier Chapitre général, et la lettre de convocation a été envoyée à nos vicariats les plus éloignés. L'avenir est entre les mains de Dieu. Ne doit-on pas avoir tout abandon envers

> Celui qui met un frein à la fureur des flots ?

Aussi la réunion du Chapitre a-t-elle reçu, pour la première fois, la représentation de toutes les provinces et de tous les vicariats. Donnons la liste complète des membres qui ont pris part au Chapitre général de 1873 :

Le T.-R. P. Fabre, Supérieur général ;

Le R. P. Soullier, premier assistant général, admoniteur du Supérieur général ;

Le R. P. Aubert, second assistant général ;

Le R. P. Jolivet, troisième assistant général ;

Le R. P. Martinet, quatrième assistant général, secrétaire général ;

Le R. P. Sardou, procureur général ;

Le R. P. Corne, procureur général près le Saint-Siége ;

Mgr Guibert, archevêque de Paris, délégué de Mgr Bonjean, évêque de Médéa et vicaire des missions de Ceylan ;

Mgr Faraud, évêque d'Anemour, vicaire des missions de Mackenzie ;

Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, vicaire des missions du même nom ;

Le R. P. Gaudet, vicaire des missions du Texas ;

Le R. P. Vandenberghe, provincial du Canada et député du vicariat de Mackenzie ;

Le R. P. Pinet, provincial des Iles-Britanniques ;

Le R. P. Berne, provincial du Midi (première province de France) ;

Le R. P. de l'Hermite, provincial du Nord (seconde province de France) ;

Le R. P. Burfin, supérieur de Saint-Jean (Autun), convoqué nommément) ;

Le R. P. Santoni, supérieur du grand séminaire d'Ajaccio, convoqué nommément ;

Le R. P. Cooke, supérieur de Tower-hill, député de la province britannique ;

Le R. P. Rey, supérieur de Tours, député de la seconde province de France et délégué de Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface, vicaire des missions de Saint-Boniface ;

Le R. P. Tissot, député du vicariat de Saint-Boniface ;

Le R. P. Roullet, pro-directeur général de la Sainte-Famille, supérieur de Bordeaux, convoqué nommément ;

Le R. P. Rambert, supérieur du scolasticat d'Autun, député du vicariat de Natal ;

Le R. P. Durieu, député du vicariat de la Colombie britannique ;

Le R. P. Antoine, supérieur de Montréal, député de la province du Canada ;

Le R. P. Balain, supérieur du grand séminaire de Fréjus, député de la première province de France ;

Le R. P. Bellon, procureur provincial du Midi, convoqué nommément ;

Le R. P. Lacombe, député du vicariat de Saint-Albert ;

Le R. P. Gigaud, supérieur du juniorat de Notre-Dame de Lumières, député du vicariat de Ceylan ;

Le R. P. Martignat, député du vicariat du Texas ;

Le R. P. Gubbins, maître des novices de la province britannique, convoqué nommément.

Le Chapitre s'est ouvert dans notre maison du Sacré-Cœur, à Autun, le 31 juillet au matin. Selon les prescriptions de notre sainte Règle, la messe capitulaire, célébrée par Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert et vicaire des missions de ce nom, a réuni au pied des autels tous les membres du Chapitre. La grande prière catholique, symbole le plus expressif de l'unité et de la charité entre Dieu et les hommes, prépare admirablement l'intelligence à la lumière de la vérité, le cœur aux douces influences de la charité. La réunion capitulaire n'apparaît plus que comme le prolongement de l'assemblée eucharistique ; la seconde va appliquer à la famille religieuse les grâces qu'elle a recueillies dans la première. Tout vient de Dieu et tout remonte vers Dieu.

Deux membres du Chapitre manquaient à la première réunion capitulaire : Mgr l'Archevêque de Paris, délégué de Mgr Bonjean, vicaire des missions de Ceylan, et Mgr Faraud, évêque d'Anemour, vicaire des missions de Mackenzie ; mais ce dernier arrivait à Autun dans la journée même, et Mgr l'Archevêque de Paris le lendemain, second jour du Chapitre, venait prendre place parmi nous. La présence de ce vénérable Prélat ajoutait à la majesté de nos séances et leur donnait un charme incomparable. Il apparaissait là, comme le seul survivant des générations d'Oblats écoulées depuis l'origine de notre Congrégation. Il s'est trouvé auprès de son berceau, il a toujours assisté à nos réunions capitulaires, il rappelle les Missionnaires des premiers temps et il porte sur son front l'auréole des œuvres qu'il a réalisées et à Viviers et à Tours, et qu'il

accomplit encore, avec un courage surhumain, dans l'immense ville de Paris. Aussi son entrée dans la salle des délibérations a-t-elle été saluée de la manière la plus respectueuse. Tous les membres se sont levés et se sont inclinés sur le passage de cet illustre prince de l'Eglise qui conserve pour la Congrégation tous les sentiments d'une piété filiale.

Nous ne pouvons entrer dans le détail de tous les travaux du Chapitre : la Congrégation connaîtra bientôt ce que cette assemblée a fait pour son plus grand bien. Qu'il nous suffise de dire que tout d'abord, sur la proposition qui lui en a été faite par le très-révérend Père supérieur général, le Chapitre a mis toutes ses opérations sous la protection du Sacré Cœur de Jésus, acte profondément religieux, auquel le conviaient et les souvenirs des diocèses d'Aix et de Marseille, et ceux du diocèse d'Autun et le titre de la maison dans laquelle le Chapitre était assemblé. Cet acte a eu une portée immense dont bénéficiera la Congrégation tout entière, car, par décision du Chapitre, elle est vouée et consacrée à tout jamais au Sacré Cœur de Jésus.

Mgr l'Archevêque de Paris, qui arrivait de Paray-le-Monial, où il était allé faire son pèlerinage et porter les préoccupations que lui inspire le projet qu'il va réaliser, la construction d'une église sous le vocable du Sacré-Cœur sur les buttes de Montmartre, a entendu la lecture de la proposition soumise aux délibérations du Chapitre et lui a donné son plein assentiment. Sa Grandeur n'a pu assister qu'à deux séances; elle a daigné, le dimanche soir, exprimer son regret d'avoir à reprendre le chemin de Paris avant la fin des travaux du Chapitre. Monseigneur avait savouré avec bonheur la douceur des souvenirs de la Famille, il avait entendu les noms de notre vénéré Fondateur, du P. Tempier, de Mgr Séméria, noms si

chers à son cœur, et auxquels il paye souvent le tribut de ses prières. Il a été profondément édifié de ce qu'il a vu et entendu, de l'esprit qui anime les membres du Chapitre, des bénédictions que Dieu répand sur la Congrégation. Il a assisté à ses premiers développements ; il voit avec une véritable satisfaction qu'elle s'organise de plus en plus et qu'elle continue de faire un grand bien. Il demande à Dieu de bénir cette œuvre qui lui est si chère, et il conjure les membres du Chapitre de prier pour l'Archevêque de Paris, qui ne peut plus réaliser le rêve que son cœur avait caressé, de se retirer un jour dans une maison de la Congrégation pour s'y préparer à mourir. Et dans un langage d'une haute élégance, le vénérable Prélat exalte les avantages et les bienfaits de la vie religieuse qui, par la pratique du vœu d'obéissance, investit chaque religieux d'une infaillibilité absolue.

Nous nous étendons sur l'allocution de Mgr Guibert, parce qu'elle renferme pour nous de salutaires leçons et les plus précieux encouragements. Tel a été l'esprit qui animait nos premiers Pères ; tâchons d'en maintenir les saintes traditions.

Lecture des rapports sur chacune de nos provinces et sur chacun de nos vicariats, discussion libre et approfondie des propositions soumises au Chapitre par l'initiative de ses membres : tel est le programme des séances capitulaires. Afin d'en faciliter l'entière réalisation, le Chapitre s'est partagé entre quatre commissions, auxquelles était dévolu l'examen préalable des propositions. Examinée dans le sein d'une commission, la proposition a subi une première épreuve dont un rapporteur choisi par ses confrères doit rendre compte au Chapitre, qui, dans sa réunion plénière, discute, approfondit, approuve ou rejette les conclusions du rapporteur. On conçoit qu'après l'adoption ou le rejet d'une proposition ainsi étudiée, les

membres de la congrégation doivent respect et déférence aux ordonnances d'une assemblée souveraine.

Les rapports sur les vicariats et les provinces ont mis en plein jour, d'une part, les œuvres que la Congrégation accomplit dans tous les lieux où elle est établie ; d'autre part, les besoins qui se sont produits pendant la période sexennale dont s'occupe le Chapitre. En général, les besoins naissent de la pénurie du personnel. Il serait à désirer que le nombre de nos sujets pût être doublé dans chaque province et vicariat ; nous suffirions à peine encore à la tâche qui s'offre chaque jour. Mais, comme le cœur se réjouit en contemplant le travail qu'effectue l'Oblat de Marie Immaculée et dans la France, et dans les Iles-Britanniques, et dans le Canada, l'île de Ceylan, le Texas, la Colombie britannique et l'immense archidiocèse de Saint-Boniface ! C'est la reproduction du tableau enchanteur sur lequel le prophète antique reposait ses regards du haut de la montagne du Phogor : oui, les pavillons d'Israël ressemblent à des vallées ombreuses, à des jardins arrosés par des eaux abondantes, aux tentes que le Seigneur a plantées, aux cèdres qui croissent le long des fleuves : *Ut valles nemorosæ, ut horti juxta fluvias irrigui, ut tabernacula quæ fixit Dominus, quasi cedri prope atquas* [1]. Les œuvres multipliées accomplies par nos Pères offrent, en effet, des ressemblances à ces créations de la nature que chante le prophète. Les vallées ombreuses sont formées par les sacrifices, les privations sans nombre, les dévouements obscurs de nos Missionnaires dans les plaines du Natal, sur les fleuves de Mackenzie, les prairies de Saint-Albert ; les jardins, par ces œuvres florissantes où croissent toutes les vertus qui ornent les séminaires, les maisons reli-

[1] Numeri, XXIV, 6.

gieuses, les paroisses évangélisées par nos Pères ; les tentes plantées par le Seigneur sont les maisons, les chapelles que nous érigeons pour les sauvages, comme pour les enfants de la civilisation ; les cèdres sont ces églises majestueuses qui, à Leeds, à Ottawa, à Montréal, à Brownsville, portent jusqu'aux cieux le témoignage du zèle et du dévouement de notre famille ! Comme il est doux d'entendre les noms de ces Missionnaires intrépides, autrefois compagnons de juniorat, de noviciat, de scolasticat, de maison, et qui déploient au loin, sous un ciel étranger, l'honneur et le drapeau de la Congrégation ! O famille bénie de Dieu ! réjouis-toi, tu es toujours la famille à laquelle le Vicaire de Jésus-Christ a donné la bénédiction des anciens patriarches *de rore cœli et de pinguedine terræ ;* tu es pauvre, mais c'est ta mission d'évangéliser les pauvres ; tu es petite, mais c'est aux petits que Dieu réserve ses faveurs : courage donc, fais de tes vertus et de ton dévouement la seule parure qui attire les regards de Dieu !

La lecture des rapports, la discussion des propositions a occupé le Chapitre pendant neuf jours ; le neuvième a été consacré à l'élection des assistants et du procureur général. Cette élection a eu lieu dans la même séance, et l'ancienne administration a été maintenue tout entière dans la possession de ses charges. Nous n'insistons pas sur ce fait, qui, à lui seul, caractérise l'esprit qui a animé le Chapitre.

Toutes ces opérations sont terminées, les signatures sont apposées sur le registre où sont consignés les procès-verbaux de chaque séance ; le Chapitre a reçu la bénédiction du Père de la famille ; tous ses pouvoirs sont expirés... Non. Il lui reste un grand acte à accomplir. Par un vote unanime, le Chapitre a consacré la Congrégation au Sacré Cœur de Jésus ; le moment est venu de

donner à cet acte toute la solennité qui lui convient.

Le vendredi 8 août, à sept heures du soir, les membres du Chapitre, les scolastiques, sont réunis dans la chapelle revêtue de tous ses ornements et brillamment illuminée. Le matin, elle avait eu un aspect lugubre ; le Chapitre avait décidé qu'un service solennel serait célébré pour le repos de l'âme du R. P. Tempier, décédé depuis le dernier Chapitre. Cet hommage de respect et de filial souvenir était bien dû au premier compagnon de notre Fondateur, à son ami infatigable, à celui que l'on peut regarder comme notre second Père. Le service avait été chanté par Monseigneur de Saint-Albert. Le soir, c'est Monseigneur d'Anemour qui préside, en crosse et en mitre. Le saint sacrement est exposé. Le R. P. Sardou chante les Litanies du Sacré-Cœur avec une émotion qui se communique à toute l'assistance. Tous les cœurs sont préparés... Après l'oraison du Saint Sacrement, le Supérieur général, accompagné des deux premiers assistants généraux, s'avance vers le milieu de la chapelle, revêtu du surplis et de l'étole, et là, tenant d'une main le cierge d'expiation, de l'autre l'acte de consécration composé par le R. P. Rambert, supérieur du scolasticat, il prononce d'une voix émue les paroles suivantes :

ACTE DE CONSÉCRATION

DE LA CONGRÉGATION DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

« Cœur sacré de Jésus, Fils unique de Dieu le Père et de la Vierge Marie, notre Mère immaculée ; cœur, tabernacle du Saint-Esprit et en qui habite la plénitude de la Divinité,

« Prosternés devant vous, en reconnaissance des biens

infinis dont nous vous sommes redevables et pour obtenir la continuation et l'accroissement de ces biens,

« La Congrégation des Oblats de Marie Immaculée se consacre à vous en la personne de son Supérieur général, de ses assistants et de tous les membres du Chapitre général ici assemblés.

« Elle se consacre à votre honneur et à votre service, d'une consécration absolue et perpétuelle. Elle vous donne sans réserve ses personnes, ses biens et ses œuvres.

« Elle vous reconnaît pour son unique Maître et Souverain. En vous seul, elle veut avoir l'être, le mouvement, la vie. Vous aimer sera pour toujours sa seule joie ; vous posséder, son unique richesse ; vous servir, son unique gloire.

« O cœur de Jésus, patient et miséricordieux, acceptez ce don que vous fait d'elle-même cette humble famille religieuse sortie de votre Cœur et qui y vient comme à la source de vie.

« Cœur sacré de Jésus, source de tous les biens, riche envers tous ceux qui vous invoquent ; cœur, fontaine de sainteté, répandez en nous ces eaux vivifiantes, cet esprit de piété et de ferveur qui nous fera toujours marcher dignement dans la vocation où vous nous avez appelés.

« Cœur sacré de Jésus, cœur rempli de bonté et d'amour, donnez-nous cette charité, testament du cœur de notre Père bien-aimé ici présent, afin que nous vivions toujours comme des frères, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme.

« Cœur sacré de Jésus, roi et centre de tous les cœurs, envoyez des ouvriers dans votre vigne.

« Cœur sacré de Jésus, ô cœur, fournaise ardente, embrasez-nous de votre feu divin, afin que nous le

répandions sur la terre et que nous remplissions fructueusement auprès des âmes que vous avez rachetées notre apostolat de régénération et de sanctification.

« O Cœur sacré de Jésus qui êtes l'amour même, donnez à ceux qui sont nés de vous et se nourrissent de votre pain sacré, de porter mutuellement le poids les uns des autres, afin que votre paix, qui surpasse tout sentiment, garde nos esprits et nos cœurs en vous, ô Christ Jésus, qui vivez et régnez avec votre Père en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles.

« Ainsi soit-il. »

Ainsi soit-il ! répondent tous les membres présents, et les têtes s'inclinent sous la bénédiction qui est comme le gage de l'assentiment donné par le Sacré Cœur à l'acte qui nous place à jamais sous sa souveraine protection.

Le *Te Deum* sort alors de toutes les lèvres : ce chant sublime retentit avec un ensemble et un entrain qui donne la mesure des sentiments dont les cœurs sont remplis. Au dehors, une tempête se déchaîne ; les roulements du tonnerre font un accompagnement formidable, les éclairs mêlent leurs flammes rapides et éblouissantes aux éclats des flambeaux, la pluie tombe par torrents et fouette les vitres de la chapelle. Ce bouleversement de la nature ne trouble en rien le calme et la majesté de nos chants, de notre attitude en présence du Sacré Cœur. On aurait dit la réalisation entière de notre vœu ; nous trouvions la paix et le bonheur dans l'asile où était entrée la famille ; au dehors, l'ennemi s'agitait dans une impuissante colère. O Sacré Cœur de Jésus, soyez toujours le refuge assuré de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Sous votre protection divine, elle ne craindra pas d'affronter les tempêtes. Avec vous, on ne peut périr !

Au sortir de cette touchante cérémonie, les membres

du Chapitre se communiquaient leurs impressions. Elles étaient les mêmes pour tous, vives, profondes, ineffaçables. C'était l'ineffable couronnement de ces huit jours passés par le Chapitre général dans les joies de la famille et la consolation du devoir accompli.

Autun, le 9 août 1873.

Ach. Rey, o. m. i.

RAPPORTS

PRÉSENTÉS AU CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1873.

Les membres du chapitre, heureux de voir les bénédictions que Dieu daigne répandre sur notre humble Congrégation, et dont les rapports lus au cours des séances sont une preuve manifeste, ont émis le vœu que ces rapports fussent insérés dans nos *Annales*, du moins quant à la partie à laquelle tous nos frères sont en droit de s'intéresser.

Entre tous ces rapports, il en est un qui est moins un signe de bénédictions qu'une bénédiction même. Déjà il a été publié intégralement dans toutes nos maisons sous forme de circulaire. Notre très-révérend Père supérieur général s'y attache à montrer, à côté du progrès accompli, l'espace qu'il nous reste à parcourir. C'est ce qui a fait considérer ce rapport par l'assemblée comme une nouvelle grâce de Dieu accordée à la famille, et lui en a fait demander la double publication par un vote spécial et unanime.

Nous commençons donc cette série de rapports par celui du très-révérend Père supérieur général. Tout le monde comprend que la présente publication doit être nécessairement restreinte.

Dans cet exposé général des œuvres, auquel nous consacrons les deux derniers numéros de l'année courante, on sera tenté de trouver des choses *peu nouvelles*. Il y a cependant dans cette revue d'ensemble un effet d'entraînement auquel on est heureux de s'abandonner; et puis, ceux qui savent s'oublieront eux-mêmes un instant pour songer à ceux qui ne savent pas et, grâce à la diversité des latitudes, chacune aura sa part de jouissance.

(*Note du secrétaire général.*)

RAPPORT DU SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

AUX MEMBRES DU CHAPITRE.

MES RÉVÉRENDS ET BIEN-AIMÉS PÈRES,

Nous ouvrons aujourd'hui et nous allons tenir notre douzième Chapitre général, conformément aux sages prescriptions de nos saintes Règles. Nous sommes d'autant plus heureux de vous voir tous assemblés autour de nous que, pendant plus longtemps, nous avons pu craindre que les événements politiques ne nous permissent pas d'avoir, en ce moment, cette réunion que nous désirions tous.

Nous devons d'abord remercier le Seigneur, qui nous a permis de venir tous ici, et nous devons lui demander que ce Chapitre, dont il veut bien permettre la tenue, produise, pour notre chère Famille, le bien que nous en espérons. Nous remplissons ici un devoir important pour notre bien-aimée Congrégation; ce devoir a imposé à plusieurs d'entre vous de grandes fatigues; le Seigneur daignera les bénir. Nous vous remercions d'avoir compris ce devoir et de n'avoir pas hésité à le remplir.

Au nom de nos frères présents ou absents, permettez-nous, Monseigneur [1], de vous remercier d'avoir bien voulu nous donner quelques jours d'une vie si occupée, si parfaitement remplie pour le bien de l'Eglise. Nous connais-

[1] Mgr GUIBERT, archevêque de Paris, délégué de Mgr BONJEAN, vicaire de la mission de Jaffna.

sons la valeur de vos journées, nous n'attachons que plus de prix à celles que vous avez l'obligeance de nous accorder. Jusqu'à ce jour, vous avez assisté à tous nos Chapitres généraux. Puissiez-vous y assister longtemps encore !

Nous sommes aussi heureux de voir parmi nous deux de nos bien-aimés Prélats ; nous apprécions leur présence, tout en regrettant l'absence de nos autres Evêques qui n'ont pas pu se rendre à ce Chapitre. Nous le regrettons d'autant plus, que c'est la maladie qui a retenu chez eux deux d'entre eux. Absents de corps, ils seront ici par l'esprit et par le cœur. S'ils ne peuvent nous réjouir et nous éclairer par leur présence, ils prieront pour nous, et leurs prières nous dédommageront de la privation que nous impose leur absence.

La Congrégation tout entière, nous pouvons le dire, est ici en ce moment par l'esprit et par le cœur. Une même pensée, un même sentiment nous unit tous : le bien de la famille. Notre bien-aimé Père et tous nos Frères qui forment sa couronne au ciel partagent les mêmes pensées. Pendant que nous délibérerons, ils prieront pour que l'esprit de sagesse et de charité préside à tous nos actes et à toutes nos déterminations.

Que notre bonne Mère du ciel daigne aussi manifester, une fois de plus, sa tendresse pour nous, en maintenant parmi nous l'esprit d'union et de charité et en éloignant tout sentiment de personnalité et de contention.

Nous devons, avant toutes choses, vous rendre compte, en général, de ce qui a été fait depuis le dernier Chapitre, et vous faire connaître succinctement la situation générale de la Congrégation.

Il vous appartient d'abord de savoir ce qui a été fait à la suite des principales délibérations du dernier Chapitre général :

1° Nous avons dû présenter à l'approbation du Saint-Siége les modifications apportées à nos constitutions. La sanction apostolique s'est fait un peu attendre. La proximité du Concile général a été la cause de ce retard. On ne voulait pas approuver ce qui pouvait être modifié dans un travail d'ensemble, touchant à tous les ordres religieux et à toutes les congrégations. Cependant nous avons reçu cette approbation. Tout en la donnant, la sacrée Congrégation a manifesté vivement le désir que ces modifications ne fussent pas trop fréquentes ;

2° Nous avons fait approuver le Propre de la Congrégation, refait et disposé par une commission nommée par nous, comme vous nous y aviez autorisé ;

3° Dans différentes provinces, on s'est occupé de rédiger le nouveau directoire des missions ; le travail n'est nulle part achevé. Il est incomplet dans quelques provinces ; dans d'autres, il n'est encore qu'à l'état d'essai. Il devra être poursuivi et mené à bonne fin. Sa nécessité devient chaque jour plus impérieuse. La manière de faire les missions est laissée beaucoup trop à l'arbitraire, qui se met trop à l'aise selon les pays et selon les personnes ;

4° *Règlement des paroisses.* — Le Chapitre général a fait des règles relatives aux paroisses dont nos Pères peuvent être chargés. Ces règles ont été mises à exécution, mais elles ne sont pas encore observées assez fidèlement ;

5° Pour les œuvres à fonder et à diriger, le Chapitre a recommandé la pratique de l'obéissance. C'est là une question de la plus haute gravité pour la Congrégation. Nous ne pourrions affirmer que les prescriptions du Chapitre général aient produit tout l'effet qu'elles devaient produire ; la tendance demeure toujours la même ; cependant nous pouvons et nous devons dire qu'il y a, sous ce rapport, une vraie et notable amélioration ;

6° *Retraites générales.* — Depuis le dernier Chapitre, deux fois nous avons pu réunir ici même nos supérieurs de France et de la province britannique. Le bien réel qui en est résulté nous a fait regretter plus vivement de ne pouvoir, en France, faire plus souvent de ces retraites pour les Pères. Le défaut d'un local convenable, le malheur des temps nous ont empêché d'exécuter ce que nous désirions de tout notre cœur pouvoir faire plus souvent. Dans la province britannique et dans celle du Canada, des retraites de ce genre ont lieu chaque année. Nous serions heureux de pouvoir plus fréquemment en accorder le bienfait à nos deux provinces de France;

7° Nous avons appelé l'attention des provinciaux sur la confection d'une méthode pour les missions et l'enseignement dans les séminaires, ainsi que sur les conférences théologiques. On s'en est occupé. Ce sont là des travaux difficiles à faire, et ces difficultés réelles, jointes à d'autres moins sérieuses, ont empêché jusqu'à ce jour d'arriver à un résultat pratique satisfaisant. Vous penserez avec nous qu'il y a lieu d'insister encore pour que ces travaux se fassent. Sous le rapport de la prédication, comme sous celui des études théologiques, la négligence serait très-malheureuse. Nos saintes Règles sont bien formelles sur ce point; les Chapitres généraux ont insisté sur cette question, nous avons dû nous-même nous en occuper dans nos circulaires ou dans nos visites. Sans des travaux faits en conscience, sans une bonne préparation à la prédication, que deviendrait notre ministère et à quoi ne serait pas exposée notre chère Congrégation?

8° D'après une décision du dernier Chapitre général, les procureurs ont été appelés et entendus au conseil, quand il s'est agi d'affaires temporelles. Mais cette expression a paru un peu vague, et, pour couper court à une interprétation qui pourrait paraître arbitraire, il

serait peut-être à désirer que le Chapitre général désignât d'une manière plus précise la nature des affaires temporelles pour lesquelles les procureurs doivent être entendus. Beaucoup de questions, par un point ou par un autre, peuvent toucher au côté temporel et donner lieu de douter si, à leur sujet, il est nécessaire ou non d'entendre le procureur ;

9° Nous avons fait approuver par le Saint-Siége le paragraphe de nos constitutions relatif au procureur que la Congrégation doit avoir à Rome. Ce paragraphe fait désormais partie de nos saintes Règles et nous tiendrons à ce qu'il soit observé comme tous les autres. Nous avons dû, pour le moment, rappeler de Rome notre procureur, à l'exemple de plusieurs autres congrégations ; mais cette absence n'est que momentanée ; nous appelons de tous nos vœux le jour où notre Père procureur pourra retourner à Rome et y faire son séjour habituel ;

10° Le dernier Chapitre général avait déterminé la durée des pouvoirs pour les provinciaux et pour les supérieurs locaux. Cette décision, excellente en elle-même à tous les points de vue, présente de grandes difficultés d'exécution pratique. Nous l'avons pourtant exécutée pour ce qui regarde les provinciaux, et si nous n'avons pu le faire aussi fidèlement pour les supérieurs locaux, nous avons tâché d'entrer dans l'esprit du dernier Chapitre général, en ne laissant pas plus de six ans le même supérieur local dans la même maison. Nous ne demandons pas mieux que d'observer cette décision à la lettre, dès que nous le pourrons ; nous comprenons qu'il en résulterait un grand bien, mais vous voudrez bien aussi faire la part des difficultés et quelquefois des impossibilités morales dans lesquelles nous pouvons nous trouver ;

11° L'établissement des juniorats avait été recommandé par le dernier Chapitre général. Nous avons tenu grand

compte de cette recommandation, qui doit assurer le recrutement de nos noviciats. En France, le juniorat qui existait dans la province du Midi a été maintenu sur un pied florissant, au prix des plus grands sacrifices et du plus entier dévouement. Dans la province du Nord, un autre juniorat a été établi ; les rapports particuliers vous diront avec quel zèle et quelle peine. Le bon Dieu a daigné bénir ces efforts généreux qui ont été faits. Au moment où je vous parle, sept junioristes viennent d'aller de Lumières au noviciat de l'Osier, et le juniorat de Sion va envoyer au noviciat de Nancy deux junioristes.

Nous espérons que dans la province britannique et dans celle du Canada des juniorats pourront aussi être établis. Les provinciaux et les conseils provinciaux s'en sont occupés, et nous aimons à croire qu'ils pourront réaliser leurs projets. Mais pour ces juniorats, comme pour les noviciats, une question fort grave se présente à votre examen; ils doivent être les uns et les autres à la charge des provinces : or ces provinces ont des ressources fort limitées; elles ne peuvent prendre des charges qu'autant qu'elles peuvent les porter. Quel moyen d'alléger ces charges? Nous avons le devoir de vous proposer cette question, il vous appartient de voir si vous voulez la résoudre et dans quel sens vous voudrez la résoudre;

12° Des règlements très-judicieux et très-sages avaient été faits pour nos missions étrangères, afin de bien établir et de bien régler les relations de l'administration générale avec l'administration vicariale, et pour bien déterminer le fonctionnement de celle-ci. Nous croyons qu'il y a à examiner avec soin cette situation, qui est pleine de difficultés pratiques. Jusqu'à ce jour, le bon vouloir, le dévouement et l'esprit de famille de nos vicaires apostoliques nous ont aidé à tourner ces difficultés, mais elles subsistent, elles peuvent donner lieu à des conflits d'autorité.

A propos des missions étrangères, le Chapitre général avait prescrit à nos jeunes Pères qui y sont envoyés l'étude des langues du pays, comme le premier et le plus essentiel de leurs devoirs. Ce devoir a-t-il été compris par tous et rempli comme il aurait dû l'être ? nous vous prions d'insister sur ce point si grave pour le bien des âmes;

13° Un rapport doit être adressé chaque année par les supérieurs locaux au secrétaire général de l'institut. Les chapitres précédents avaient fait cette prescription ou l'avaient renouvelée ; le dernier Chapitre général a insisté, à son tour, sur ce point, et nous avons à regretter que ces diverses prescriptions n'aient pas été mieux comprises et mieux remplies. Nous pouvons dire que, malgré nos instances réitérées, on n'a pas partout fait tout ce qu'on aurait dû faire.

Voilà, mes biens chers Pères, ce que nous avions à vous dire sur la manière dont nous avons compris les principales prescriptions du dernier Chapitre général, et sur ce que nous avons tâché de faire pour nous y conformer dans notre administration générale pendant ces six années. Il nous reste à jeter avec vous un coup d'œil rapide sur la situation morale de la Congrégation en général, sur les œuvres qui dépendent directement du Supérieur général et sur notre personnel. Après nous, le révérend Père procureur général vous dira dans quel état se trouve notre situation financière, et les assistants généraux, dans des rapports spéciaux, vous rendront compte de la situation de chaque province et de chaque vicariat, ainsi que l'a réglé le dernier Chapitre général.

A l'extérieur, nous osons dire que la situation morale de notre famille est satisfaisante. Nos relations avec les Evêques dans les diocèses desquels nous sommes établis sont bonnes, et le clergé se montre généralement

sympathique à nos Pères, dans les travaux qu'ils ont à faire.

Depuis le dernier Chapitre général, nous avons eu quelques affaires à traiter en cour de Rome. Nous ne nous sommes jamais départis, en ces occurrences, des sentiments qu'un Oblat doit toujours et partout professer à l'égard du Saint-Siége. Plusieurs occasions se sont présentées de les manifester, nous les avons saisies, au nom de la Congrégation, avec bonheur et empressement.

Dans l'intérieur de la famille, la situation morale ne peut ni ne doit nous inspirer des inquiétudes exagérées, mais elle réclame toute votre attention et votre vigilance. Nous participons, nous aussi, plus ou moins à l'esprit du temps et nous en subissons plus ou moins les délétères influences. Il est sûr que nous avons besoin de fortifier parmi nous l'esprit religieux. L'oubli de soi et les vertus religieuses ne laissent-ils pas à désirer dans bien des circonstances ?

Il vous appartient de réagir contre cette tendance qui se généralise trop et qui, si elle n'était pas arrêtée, pourrait avoir des conséquences encore plus fâcheuses. Le remède à ce mal, nous n'avons pas à le chercher, il se trouve tout entier dans nos saintes Règles, dans les décisions des chapitres, dans les actes de l'autorité. Il s'agit de mieux les connaître, de les observer plus fidèlement, et de ne pas les faire céder trop facilement à des exigences de circonstance. Nos saintes Règles ne sont ni assez lues, ni assez méditées (nous nous servons à dessein de ces deux expressions), et par là même, elles ne sont ni assez respectées, ni assez observées. Nous appelons toute votre attention sur ce point si grave, à notre avis. Il y a dans la famille des éléments précieux ; ils sont nombreux, Dieu merci ; il s'agit de les développer saintement et régulièrement et d'opposer aux pensées et aux volontés de

chacun la pensée et la volonté de la Règle. L'autorité, dans ce qu'elle a de plus surnaturel et par là même de plus efficace, c'est ce dont nous avons besoin pour nous soustraire aux funestes influences qui nous entourent au dehors, et qui peuvent pénétrer au dedans si nous ne veillons et si nous ne prions.

Le Seigneur daigne bénir nos œuvres, nous le voyons chaque jour avec le plus grand bonheur, et ce doit être pour nous tous une source abondante de consolations. En France comme à l'étranger, le ministère de nos Peres est fécond en fruits de salut. Pour faire le bien, ils ne reculent ni devant la peine, ni devant les privations. Nous ne pouvons lire sans émotion les récits qui nous disent quelque chose de ce que nos Pères ont à souffrir, surtout dans les missions étrangères. Ces souffrances sont acceptées non pas seulement sans murmure, mais avec empressement et générosité. Le Seigneur daigne se servir de nous pour faire son œuvre, nous pouvons donc croire que l'institut ne lui est pas déplaisant, puisqu'il daigne l'employer avec une complaisance paternelle. Oui, nous osons le dire, la Congrégation fait le bien, et nous pouvons ajouter qu'elle en fait beaucoup si nous comparons les résultat obtenus et le nombre des ouvriers employés.

Il est pourtant de notre devoir de vous signaler une tendance qui pourrait se développer, si nous n'avions soin de nous y opposer. Notre œuvre principale, ce sont les missions et les missions dans les campagnes. Dieu merci, nous aimons encore le ministère des campagnes, mais l'on n'aime plus autant les missions proprement dites. Sans doute, le nombre de ces missions diminue, ceci ne vient pas de nous ; mais ce que nous tenons à dire et à signaler, c'est que, même parmi nous, l'amour des missions n'est plus le même. Et cependant nous ne sommes pas prédicateurs simplement, mais, avant tout et par-dessus tout, Mission-

naires. C'est notre vocation. Conservons-la précieusement et faisons tout ce que nous pouvons pour la mettre à l'abri de toute atteinte. Des prédicateurs isolés, il y en a assez par ailleurs ; nous sommes une Congrégation de Missionnaires, demeurons une Congrégation de Missionnaires et de vrais Missionnaires.

Mes assistants vous parleront plus en détail de nos différentes œuvres. Il y en a trois qui dépendent du Supérieur général directement et je dois vous en dire moi-même quelque chose. Ce sont : la maison de Paris, le scolasticat et la maison de la rue de Berry, à Bordeaux.

1° Nous pouvons vous dire que, dans la maison de Paris, les Pères qui sont employés à l'exercice du saint ministère se dévouent avec zèle pour le bien des âmes. Ils y font peu de bruit, mais ils tâchent de produire des fruits, et nous avons la joie de vous dire qu'ils en produisent d'abondants. Le bien s'y fait et, même à Paris, nos Pères tâchent de rester dans les limites de leur vocation, soit pour les prédications, soit pour les confessions. Notre chapelle est habituellement bien fréquentée. A plusieurs reprises, l'administration diocésaine a daigné nous manifester le désir qu'elle soit agrandie. Inutile de vous dire combien Mgr l'Archevêque se montre, pour nous, plein de bienveillance et de bonté, et quel accueil paternel nous trouvons auprès de sa personne vénérée toutes les fois qu'il nous est donné d'en approcher.

A l'intérieur de la communauté, la régularité règne ; la Règle est suivie fidèlement, et la combinaison adoptée par le dernier Chapitre, si elle ne prévient pas tous les inconvénients d'une situation complexe, au moins en fait-elle disparaître le plus grand nombre et présente-t-elle des avantages sérieux.

Nous avons le bonheur de recevoir chaque année dans notre maison générale un certain nombre de nos Pères;

nous sommes toujours heureux d'offrir à chacun de nos bien-aimés visiteurs une hospitalité cordiale et fraternelle. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est de ne pouvoir leur présenter une installation moins exiguë. Pour la maison et la chapelle de Paris, il faudrait certainement faire quelque chose. Avec nos ressources ordinaires, nous n'avons pas même pu y penser ; nous n'y penserons que si la Providence daigne nous venir en aide.

2° *Scolasticat.* — Notre scolasticat va bien et même très-bien sous le rapport de la régularité, de la piété, du bon esprit qui y règne. Les études s'y font sérieusement, peut-être pourrions-nous désirer un peu plus d'ardeur sous ce dernier rapport. Nous avons toujours vu nos scolastiques animés d'un véritable amour de la Famille, désireux de se dévouer dans nos œuvres, et surtout dans nos missions étrangères ; les plus pénibles pour la nature, celles où il y a le plus à souffrir sont toujours les plus désirées. Nous devons remercier le Seigneur de ces dispositions si consolantes, mais nous croyons devoir être ici l'interprète des sentiments de la Famille en remerciant aussi celui de nos Pères qui est à la tête de la maison et avec lui tous ceux des nôtres qui se dévouent à cette œuvre si importante et si délicate. Leur dévouement est d'autant plus méritoire, qu'ils ont de vrais sacrifices à faire. Ces sacrifices, le bon Dieu les connaît ; ils nous les ont aussi quelquefois confiés ; le Seigneur leur en tiendra compte, et pour nous, nous ne saurions assez les en remercier. L'esprit de sacrifice ne peut se trouver nulle part mieux que dans cette maison, qui est le berceau d'un grand nombre de nos Frères ; on n'en parle jamais mieux, on ne le fait jamais mieux aimer que quand on le comprend et qu'on le pratique bien soi-même.

Une seule chose nous afflige ici. Bien des fois nous avons porté au saint autel cette peine, et nous ne pouvons pas

ne pas vous la dire : c'est le petit nombre de nos scolastiques. Les besoins de nos maisons et de nos missions sont si grands ! Notre cœur se serre, il est broyé quand chaque année, au moment de donner la mission à nos scolastiques, nous sentons notre impuissance de venir en aide à ceux de nos Pères qui travaillent, qui s'épuisent, qui sont dans l'isolement. Ils demanderaient un compagnon et nous ne pouvons le leur donner. Il y a des âmes qui ont faim et soif de la parole divine et nous n'avons personne pour leur porter cette parole de vie. Espérons que le Seigneur abrégera, adoucira cette épreuve si douloureuse. Nous avons prié et fait prier pour cela, nous le ferons encore. Nous ne nous sommes pas contenté de prier ; nous avons fait appel au dévouement de l'intrépide Missionnaire des Cris et des Pieds-Noirs : son dévouement à la famille nous était bien connu ; quoique nous n'eussions jamais eu la consolation de le voir lui-même, ses œuvres nous l'avaient suffisamment fait connaître. Il a répondu à notre appel avec l'abnégation et l'empressement d'un digne Oblat de Marie qui sent le prix d'un âme à sauver. Malgré de douloureuses infirmités, il a accepté cette mission si difficile qu'il a commencé à remplir. Déjà il a visité les séminaires de la Lorraine, de l'Alsace, de la Bretagne ; partout il a trouvé le meilleur accueil. Il a parlé, il a déposé la semence ; espérons que le Seigneur la fera germer et qu'une moisson abondante viendra le dédommager de ses fatigues et nous réjouir tous.

Nous devons vous dire un mot de l'épreuve terrible par laquelle il a plu au Seigneur de faire passer notre chère maison du scolaticat pendant les douloureux événements qui ont eu lieu dans notre malheureux pays. Nos jeunes scolastiques ont été dispersés et cette maison, asile de la piété, de la prière, de la vie religieuse, a été souillée par ce qu'il y avait de plus canaille dans le ramassis sans

nom de ce qu'on appelait *l'armée de Garibaldi.* Nous avions été jugés dignes de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus, ne nous en plaignons pas, réjouissons-nous. Nos annales vous ont dit, dans un récit émouvant, que cette épreuve n'a servi qu'à faire éclater le dévouement pour la Famille du Supérieur de la maison et de son dévoué compagnon ; ils ont pu ainsi se venger noblement de tous les outrages qu'on leur avait prodigués, en bravant chaque jour la contagion, en exposant leur vie pour le salut de ceux qui les avaient chassés. Le Seigneur a béni ce dévouement et nos jeunes gens ont profité de cette occasion pour montrer, une fois de plus, combien ils étaient attachés à leur vocation et à leur famille religieuse.

Nous avons eu le malheur de perdre Mgr DE MARGUERYE, qui a donné sa démission comme évêque d'Autun. Ce vénérable prélat avait toujours été pour nous un véritable père. Notre reconnaissance l'accompagne dans sa retraite et nos vœux de bonheur le suivront partout. La Congrégation doit toujours regarder ce digne pontife comme un véritable bienfaiteur. Mgr DE LESELEUC, nouvel Évêque d'Autun, s'est montré dès le premier jour très-bienveillant pour notre scolasticat; nous nous efforcerons de nous rendre de plus en plus dignes de sa bienveillance ;

3° Nos Pères de la rue de Berry et de la résidence de Royaumont se dévouent avec zèle aux œuvres qui leur sont confiées dans la sainte Famille. Leurs services sont appréciés comme ils doivent l'être, le Seigneur bénit leur zèle et nous pouvons vous dire qu'ils font le bien.

Je vais enfin, mes bien-aimés Pères, vous entretenir du personnel, en général, de la Congrégation, des diverses modifications qu'il a eu à subir depuis notre dernier Chapitre général.

Depuis cette époque, nous avons eu le malheur de

perdre *cinquante-deux* de nos Pères ou Frères. Le Seigneur les a appelés à lui. Je ne puis vous dire les noms de tous ces chers défunts. Mais il en est un qui se trouve déjà sur toutes vos lèvres : c'est celui du R. P. Tempier. Ce chapitre général est le premier auquel n'assiste plus ce vénéré compagnon du meilleur des Pères; nous avions la douce espérance de conserver longtemps encore au milieu de nous ce fidèle témoin des premiers jours de la Famille, le Seigneur en a décidé autrement. Nous avons eu la consolation de recevoir son dernier soupir ; le Seigneur a voulu récompenser son bon serviteur et épargner à son cœur si catholique et si français les poignantes angoisses qu'il eût éprouvées en voyant le Saint-Père prisonnier à Rome et nos ennemis vainqueurs entrer à Paris ! A côté de ce nom à jamais vénéré, permettez-moi de vous citer encore celui de Mgr Séméria, de si douce et si sainte mémoire, enlevé à notre affection d'une manière si rapide et si imprévue. Cinquante autres noms suivent ces deux noms chéris ; la liste funèbre est bien longue ! Tous nos Pères sont morts dans la paix du Seigneur, ils nous laissent un riche héritage de vertus à imiter et d'exemples à suivre ; ils sont maintenant devant Dieu avec notre Père bien-aimé. Ils aimaient leur famille religieuse sur la terre, ils l'aiment au ciel, où ils prient pour nous, restés dans l'exil. Que leurs prières attirent sur ce Chapitre et sur toute la Famille les bénédictions les plus abondantes !

Depuis le dernier Chapitre, *cent trente-quatre* des nôtres ont eu le bonheur de faire leur oblation perpétuelle. Il y a quelques jours à peine, nous avions la consolation de recevoir les serments perpétuels de deux de nos nouveaux Frères. *Quatre-vingt-dix-neuf* ont été ordonnés prêtres ou sont entrés prêtres depuis notre dernière réunion. Ce nombre nous dédommage un peu, sans doute, des pertes nombreuses et cruelles que nous avons es-

suyées d'une façon ou d'une autre ; il nous a permis de combler en partie les vides si grands faits parmi nous, mais il est encore bien insuffisant pour ce que nous avons à faire, pour les maisons et les missions que nous avons à pourvoir.

Pendant ces six années, *quarante-six* de nos nouveaux Prêtres ont été placés dans nos maisons de France et des Iles-Britanniques, et nous avons pu envoyer au Canada et dans nos diverses missions étrangères *soixante-quatre* Pères, en comprenant dans ce chiffre un certain nombre qui étaient déjà prêtres à l'époque du dernier Chapitre.

En résumé, la Congrégation compte actuellement *trois cent soixante-douze* Prêtres, *quarante-huit* Frères scolastiques et *cent* Frères convers ayant fait leurs vœux perpétuels. Elle comptait à l'époque du dernier Chapitre *trois cent vingt-quatre* Prêtres, *trente-neuf* Frères scolastiques et *quatre-vingt-neuf* Frères convers. Il y a donc en ce moment une augmentation de *quarante-huit* Prêtres, *neuf* Frères scolastiques et *onze* Frères convers, soit une augmentation totale de soixante-huit membres. Prions le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa vigne.

En rendant compte de notre administration depuis le dernier Chapitre général, nous ne pouvons pas ne pas rendre hommage au zèle et au dévouement pour la Famille, des Assistants qui nous ont été donnés. C'est avec leur concours de tous les jours et de tous les instants que nous avons pu faire face aux différentes affaires qui se sont présentées, pour les mener à bonne fin, autant que nous l'avons pu. Les Provinciaux, les Vicaires de missions, les Supérieurs locaux ont eu aussi leur part de sollicitude et de responsabilité. Qu'ils trouvent ici l'expression de notre reconnaissance !

Mes bien-aimés Pères, nous voici au terme du compte que nous avions à vous rendre ; nous avons été bien long.

Que voulez-vous ? Vous nous pardonnerez nos longueurs, nous parlions de la Famille et nous en parlions devant des Frères auxquels nous n'avons pas le bonheur d'adresser souvent la parole. Vous nous avez écouté, nous vous écouterons à notre tour. Nous serons heureux de ce que vous voudrez bien dire dans l'intérêt de la Famille. Vous nous éclairerez, vous nous fortifierez, vous nous encouragerez. Et pourquoi pas ? Plus la charge est lourde, plus on a besoin de se sentir encouragé et soutenu par des Frères. Une fois de plus, vous montrerez combien est forte parmi nous la charité qui nous unit, combien est vigoureux le dévouement qui nous anime. Que le Seigneur daigne bénir les membres de ce Chapitre et les travaux qu'ils vont faire ! que ses lumières nous éclairent, que sa grâce nous soutienne et que l'union la plus fraternelle ne cesse de régner parmi nous !

Et pax, Dei quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda nostra et intelligentias nostras. (Philipp., IV, 7.)

Autun, juillet 1873.

J. Fabre, O. M. I.,
Supérieur général.

RAPPORT DE LA PROVINCE DU MIDI.

La province du Midi se compose de neuf maisons, dont six s'occupent d'œuvres apostoliques, deux ont à diriger des grands séminaires, et une se dévoue à l'éducation des jeunes gens qui aspirent à faire partie un jour de la Congrégation : c'est la maison du juniorat [1].

I. — MAISON D'AIX.

La plus ancienne des maisons de la province du Midi, celle où la Congrégation a pris naissance, c'est la maison d'Aix, qu'on appelle vulgairement dans cette ville *la Mission*. La maison d'Aix, qui se compose de neuf Pères et de trois Frères convers, exerce un ministère actif et varié. A l'intérieur de la ville, nos Pères ont l'aumônerie de la prison, l'aumônerie de l'Ecole normale des institutrices du département, la direction spirituelle de l'Œuvre des servantes, et surtout la desserte de la chapelle publique attenant à notre maison.

Rien de particulier à dire sur le service religieux de la prison, sinon qu'il entraîne de temps en temps pour nos Pères le lugubre et redoutable devoir d'accompagner les condamnés jusqu'au lieu du supplice.

[1] De ce rapport, comme des suivants, nous supprimons tout ce qui regarde la situation temporelle.

Quand ce devoir s'impose à leur zèle, ils ne manquent jamais de l'affronter courageusement, et ils en ont toujours recueilli un surcroît de considération et de sympathie.

L'aumônerie de l'Ecole normale des institutrices exige de celui qui en est chargé la sainte messe à certains jours, une allocution les dimanches et fêtes, et un cours d'instruction religieuse qui se fait plusieurs fois par semaine et que les élèves sont obligées de résumer par écrit. C'est aussi l'aumônier qui a la direction spirituelle de ces jeunes personnes.

L'Œuvre des servantes a été créée par nos Pères dans ces dernières années, pour préserver, autant que possible, les personnes de cette condition des dangers qu'elles rencontrent communément dans une grande ville. L'Œuvre possède sa chapelle et un local renfermant un certain nombre de logements. Tous les mardis il y a réunion à la chapelle, pour entendre la sainte messe et recevoir une instruction. De plus, l'œuvre est en état de recueillir temporairement les personnes qui sont en recherche d'une position et qui se trouvent ainsi soustraites aux dangers qu'elles pourraient courir sans ce pieux asile. A ce titre, il y passe annuellement six cents personnes, qui sont logées et nourries moyennant une modique redevance. L'Œuvre des servantes produit à Aix un bien considérable dans cette classe si digne d'intérêt.

La desserte de notre chapelle d'Aix implique tous les genres de fonctions qui peuvent se pratiquer dans une église, sauf les baptêmes, mariages et enterrements. Cette chapelle, qui n'est pas sans valeur au point de vue architectural, et qui est fort bien tenue, continue d'être aimée de la population d'Aix, qui s'y porte avec empressement. Tous les exercices qui y furent établis autrefois par notre vénéré fondateur, y sont religieusement conservés. La

prière du soir s'y fait en public tous les jours, avec une courte allocution. Tous les dimanches et jours de fête, il y a une instruction donnée à tour de rôle par les Pères de la maison. Les exercices du mois de Marie, surtout depuis quelques années, y sont suivis avec un tel empressement, que l'édifice est toujours insuffisant pour contenir la foule qui s'y presse. Les hommes mêmes y viennent en nombre inusité partout ailleurs. Cette affluence, il y aurait une sorte d'injustice à ne pas le reconnaître, est due en partie à l'attrait qu'exercent les beaux cantiques du R. P. Nicolas. Rien de beau à voir comme l'entrain avec lequel ces cantiques sont enlevés par les hommes et par les femmes, chantant alternativement en deux chœurs.

Mais le grand honneur de la maison d'Aix, c'est sa fête annuelle du Sacré-Cœur, avec la splendide procession qui la couronne. Ce jour-là la mission est le point de mire de toute la cité. A la procession, où est porté le très-saint Sacrement, toutes les paroisses d'Aix concourent, et les cordons du dais sont ordinairement tenus par les personnages les plus haut placés du lieu. La garnison apporte également sa part d'éclat à la solennité par une nombreuse escorte qu'elle offre au Dieu des armées, et la musique militaire lui fait hommage de ses plus brillantes symphonies. Là encore les cantiques du R. P. Nicolas ont trouvé leur place et, exécutés en masse avec accompagnement de la musique militaire, ils ont produit chaque fois l'effet le plus saisissant.

Ceux de nos Pères d'Aix qui ne sont pas attachés aux œuvres locales prêchent des missions, des carêmes et des retraites de divers genres. Leur ministère est généralement goûté de MM. les Curés, qui, en carême surtout, aiment tant à user de leur zèle, qu'il n'est jamais possible de suffire à toutes les demandes. Dans le diocèse d'Aix en général, et dans la ville métropolitaine en parti-

culier, nos Pères sont bien vus. Il suffit de passer quelques jours à Aix pour constater les sentiments d'estime et de sympathie dont ils sont l'objet. La noble cité semble vouloir montrer aux enfants de Mgr de Mazenod qu'elle tient à honneur de garder le souvenir de leur Père, qui sera désormais une de ses premières gloires.

Il y a quelques années, il fut possible à la maison d'Aix de faire une acquisition précieuse au point de vue des souvenirs qu'elle rappelle. A quelques minutes de la ville d'Aix, se trouve une propriété qu'on appelle *l'Enclos*, parce qu'elle est complétement close de murs. Cette propriété, qui appartenait autrefois à la famille de Mazenod, est de médiocre étendue, mais la maison qui s'y trouve est pour nous une vraie relique : c'est là que notre vénéré Fondateur mit au jour la première création de son zèle apostolique, en y établissant le siége de cette admirable congrégation de jeunes gens qui produisit de si grands fruits de grâce dans la ville d'Aix. C'est là que se réunissait, sous le regard attractif de l'abbé de Mazenod, tout ce que la cité possédait de meilleur dans sa noblesse et dans sa bourgeoisie; c'est là que le père de cette belle famille entendait les confessions, célébrait les saints mystères aux jours de réunion et distribuait le pain eucharistique à ses enfants spirituels; c'est là que, soit dans des allocutions publiques, soit dans des entretiens particuliers, il exerçait cette merveilleuse fascination qui portait au bien avec une force en quelque sorte irrésistible, et dont les quelques témoins qui survivent parlent encore dans les termes de la plus vive admiration. Or les lieux qui avaient été le théâtre de tant de scènes touchantes et fécondes pouvaient être acquis par la Congrégation. La famille de Boisgelin, à qui ils avaient passé, se montrait disposée à nous les transmettre. Une âme généreuse s'offrit à fournir, moyennant une rente viagère modérée, le

prix d'acquisition, et le rachat fut opéré. Dans le cours de l'année 1872, la maison, qui était tombée dans un état de délabrement penchant vers la ruine, a été restaurée très-heureusement, en sorte qu'elle offre maintenant une habitation des plus agréables, où nos Pères d'Aix peuvent aller se délasser de temps en temps en respirant l'air de la campagne.

II. — MAISON DU CALVAIRE.

La maison du Calvaire, à Marseille, qui se compose de douze Pères et de cinq Frères convers, exerce un ministère des plus actifs. Ses œuvres dans l'intérieur de la ville sont nombreuses, et quelques-unes considérables, et ses travaux en missions, carêmes, avents, mois de Marie et retraites diverses ne le sont pas moins.

Les œuvres que la maison du Calvaire est chargée de diriger sont :

1° L'Œuvre des Italiens, fondée autrefois par Mgr notre saint fondateur, ce qui lui avait mérité du gouvernement piémontais la décoration des Saints-Maurice et Lazare. Les Italiens sont très-nombreux à Marseille ; on en compte de trente à quarante mille. L'œuvre, qui a pour but de leur procurer les secours et les consolations de la religion, est donc, par là même, très-importante. On peut dire qu'elle constitue la paroisse de la colonie italienne à Marseille. Malheureusement, l'exiguïté de la chapelle qui lui est affectée, sa situation désavantageuse, qui fait que rien ne la signale à l'attention du public, et aussi la dispersion des Italiens aux quatre coins de Marseille, font que cette œuvre reste forcément étrangère au plus grand nombre d'entre eux. L'excellent Père Zirio, qui en est le directeur depuis si longtemps, a beau se dévouer au bien spirituel de ses compatriotes avec un

zèle toujours nouveau, les causes qu'on vient de signaler mettent à son action des entraves qu'il ne lui est pas possible de briser;

2° L'aumônerie de la maison d'arrêt appartient également à la maison du Calvaire depuis longtemps. Le nombre des détenus est d'environ trois cents. Cette œuvre exige, de la part de celui qui en est chargé, une multiplicité de soins qui le tient sans cesse en haleine. Outre l'instruction religieuse qu'il doit donner et les visites qui se répètent plusieurs fois par semaine, l'aumônier doit encore se faire, en quelque sorte, le père temporel de ses prisonniers. Pour se concilier leur confiance et ménager les voies à son action religieuse sur eux, il doit se dévouer à leur rendre une foule de services de divers genres : secours en argent, aumônes de vêtements, démarches faites en leur faveur, etc.; de là pour lui la nécessité de recueillir continuellement des aumônes et d'arpenter la ville dans tous les sens pour s'aboucher avec des personnes de toutes qualités;

3° L'archiconfrérie de la Passion, pour le soulagement des âmes du purgatoire, est une œuvre que nous a laissée l'excellent M. Dupuy en quittant Marseille. C'est lui qui en a conçu l'idée et qui l'organisa en 1855. Son but est de procurer le soulagement et la délivrance des âmes du purgatoire au moyen de l'exercice du Chemin de la Croix et du saint sacrifice de la Messe, pour la célébration de laquelle chaque associé verse une cote annuelle de 25 centimes. Les associés sont actuellement au nombre de quatre à cinq mille, recrutés dans toutes les paroisses de Marseille. Ils se partagent en sections qui se composent de trente et un membres, et en divisions qui se composent de dix sections. Les trente et un membres de chaque section doivent faire le Chemin de la Croix une fois par mois. Quant aux messes, le produit des cotes permet d'en célé-

brer un grand nombre chaque année aux intentions de l'œuvre. Ce produit d'ailleurs ne doit pas avoir d'autre destination, autant qu'il est possible, déduction faite des petits frais que nécessite l'administration de la confrérie. L'œuvre donne lieu à d'autres recettes, avec lesquelles on peut faire face aux frais d'entretien et d'amélioration de la chapelle qui lui est affectée ;

4° L'association de Notre-Dame des Sept-Douleurs compte douze cents associés répandus dans toute la ville. Elle se recrute principalement dans les rangs du peuple et parmi les personnes pieuses, et c'est pour nous un moyen efficace d'édification ;

5° La congrégation des demoiselles se compose de cent cinquante membres. Elle a pour but de préserver les jeunes filles des dangers du monde et de les former à une vie sérieusement chrétienne ;

6° Un cercle catholique d'ouvriers est en formation depuis longtemps, et serait complétement organisé sans certaines causes tout accidentelles qui lui ont fait subir un temps d'arrêt. Dans ce cercle viendront se grouper les catholiques et spécialement les ouvriers des paroisses de la Major, de Saint-Laurent, de Saint-Cannat et des Carmes. Il va sans dire que nous n'en aurons que la direction spirituelle, bien qu'il soit créé sous l'impulsion d'un des nôtres, le R. P. Augier, supérieur du Calvaire.

Les travaux accomplis par nos Pères du Calvaire en dehors des œuvres fixes ont été considérables, et par leur nombre et par leur importance. Depuis quelques années, il s'opère dans le clergé marseillais, vis-à-vis de la Congrégation, un retour marqué de sympathie et de confiance. Il en résulte que le ministère de nos Pères est fort recherché, et qu'à certaines époques de l'année il leur est impossible de suffire à toutes les demandes. Certaines de leurs œuvres ont été couronnées de très-beaux succès.

Notons en particulier une retraite à Saint-Martin ; puis l'octave de la fête patronale de la même église ; un carême à la métropole d'Aix, un autre carême à Saint-Didier d'Avignon ; des carêmes encore, moins importants, mais bien suivis, à la Major, à Saint-Lazare. Généralement les œuvres de nos Pères du Calvaire ont été bénies, et, pour l'ordinaire, les résultats ont dépassé les espérances que l'on osait concevoir au début.

III. — MAISON DE NOTRE-DAME DE LA GARDE.

Cette maison a été créée pour desservir le sanctuaire de Notre-Dame de la Garde à Marseille. Elle se compose actuellement de cinq Pères et de cinq Frères convers. Quatre de nos Pères ont le titre d'aumôniers et reçoivent, comme tels, un traitement fixe ; le cinquième peut être détaché pour les travaux extérieurs.

Le ministère de nos Pères à Notre-Dame de la Garde est assez facile : la célébration de la sainte messe, la prédication des jours de dimanche et de fête et pendant tout le mois de Marie, quelques confessions à entendre ; voilà à peu près tout. Ce qui ne veut pas dire que le pèlerinage à Notre-Dame de la Garde soit peu de chose ; on se tromperait étrangement en le supposant. Il est au contraire arrivé à un degré de prospérité qu'il n'avait pas encore atteint ; mais la plupart des pèlerins arrivent au sanctuaire confessés et tout prêts à se présenter à la table sainte. Depuis deux ans, l'affluence des fidèles est vraiment extraordinaire ; mais, depuis le commencement de la présente année surtout, cette affluence a pris un caractère de régularité qui en fait, pour ainsi dire, une institution.

Sous l'impulsion et par les soins d'un zélé et fervent

laïque, M. le docteur Fabre, dont le nom mérite bien d'être consigné ici, le pèlerinage de Notre-Dame de la Garde a été organisé de telle sorte que tous les jours une paroisse ou une œuvre de Marseille y monte, sous la conduite de son pasteur ou de son directeur. On assiste à la sainte messe au milieu des chants, on entend une allocution de circonstance, on fait la sainte communion, et l'on se retire avec modestie après avoir reçu la bénédiction du très-saint Sacrement. Grâce à cette organisation, qui attire de plus en plus l'attention des fidèles vers Notre-Dame de la Garde, le Sanctuaire voit, toute la matinée, des foules se succéder dans son enceinte, et ainsi l'on peut dire qu'il est en fête perpétuelle; mais, au milieu de cette fête quotidienne, un jour s'est détaché naguère entre tous, par la manifestation vraiment triomphale dont il a été témoin. C'est le jour où la statue vénérée de Notre-Dame de la Garde, après avoir été descendue en ville selon l'usage pour la fête du très-saint Sacrement, fut reportée solennellement à son sanctuaire. Cette année-ci, c'est tout Marseille qui a voulu former le cortége de la *Bonne-Mère :* la colline s'est littéralement couverte d'une masse qu'on n'a pas évaluée à moins de quatre-vingt mille personnes et qui faisait monter jusqu'au ciel ses vivats et ses acclamations avec ses prières.

IV. — MAISON DE NOTRE-DAME DE LUMIÈRES.

Le grand intérêt de Notre-Dame de Lumières aujourd'hui, c'est son juniorat, intéressante pépinière qui fournit chaque année un nombre plus ou moins notable de jeunes gens au noviciat de notre province. Depuis six ans, cette œuvre a été mise sur un pied nouveau, qui lui a permis de se développer plus largement qu'elle n'avait encore

fait. Autrefois, il était de règle de n'admettre au juniorat que des jeunes gens qui fussent en état de suivre la classe de quatrième tout au moins. Avec ce système, on se condamnait à n'avoir qu'un nombre fort limité de sujets; car il est assez rare de trouver des jeunes gens qui, arrivés au milieu de leur carrière scolaire, songent à changer la direction de leur vie. A ce moment, on ne sent point encore, pour l'ordinaire, le besoin de fixer son avenir par le choix d'une vocation. Il faut des circonstances tout exceptionnelles pour faire rencontrer des sujets ainsi disposés, à moins qu'on ne veuille ramasser les rebuts de colléges ou de petits séminaires, qui, désespérant de réussir là où ils sont, se trouvent trop heureux d'être accueillis n'importe où. Pour avoir des sujets assez nombreux et s'assurer en même temps toute la facilité désirable pour les choisir, il fallait un autre système; il fallait pouvoir aller prendre, au sein des familles chrétiennes, des enfants encore vierges ou à peu près de tout enseignement secondaire et que les parents ne songent pas à pousser dans la carrière des études. Dès lors, on se ménage d'amples facilités de recrutement, et l'on a toute facilité de se montrer exigeant dans les choix, de n'accepter que des enfants qui excellent par l'intelligence aussi bien que par les dispositions morales; en un mot, des enfants de belle espérance. Ce système, soumis il y a six ans au jugement de notre révérendissime Père général, emporta son entière approbation, et c'est par lui que le juniorat de Notre-Dame de Lumières a pu atteindre le développement que nous lui voyons aujourd'hui. Dans le cours de l'année scolaire qui vient de finir, nous avons eu constamment quarante élèves au juniorat, partagés en six classes; car la carrière des études classiques se parcourt chez nous en six ans. La classe de rhétorique comptait sept élèves, qui sont devenus sept novices de plus à

Notre-Dame de l'Osier. Le contingent ne sera pas aussi fort l'an prochain, il faut s'y attendre : quatre ou cinq sujets sortants, c'est tout ce que nous pouvons espérer, à moins que des recrues inattendues ne se présentent d'ici à la rentrée des classes. Mais quatre ou cinq sujets de plus sont toujours un appoint fort précieux. Les autres classes présentent toutes un nombre de sujets pour le moins égal.

Mais ce qu'on aime surtout à constater, ce sont les dispositions morales qui animent la communauté du juniorat. Rien de consolant comme de voir le bon esprit de nos enfants, leur attachement à la règle et à tous leurs devoirs en général, l'union vraiment fraternelle qui forme de tous la plus aimable famille, leur confiance et leur affection filiale pour leurs maîtres, l'air de satisfaction et de bonheur qui respire sur leur visage, et leur attachement profond à la position que la divine Providence leur a faite. Au reste, on ne s'étonne pas d'un état de choses aussi consolant, quand on considère l'esprit qui anime le modeste corps enseignant chargé du soin de cette intéressante école. Nos Pères du juniorat, au nombre de sept, forment, sous l'autorité de leur supérieur, la famille la plus unie qui se puisse voir; tous sont appliqués de tout cœur aux devoirs que l'obéissance leur a prescrits, et s'y dévouent avec une abnégation à laquelle je suis heureux de rendre hommage devant l'élite de la Congrégation ici assemblée.

Maintenant, il faut bien dire que, pour obtenir les heureux résultats que je viens de signaler, la province du Midi a dû s'imposer des sacrifices considérables. Comme les élèves du juniorat ne payent en moyenne qu'une pension notablement insuffisante, la caisse provinciale est appelée chaque année à fournir des suppléments plus ou moins larges. Dans le cours de l'an-

née 1872, nous avons dû verser à la caisse du juniorat 8300 francs environ, et, de plus, 8000 et quelques cents francs, qui ont été consacrés à des réparations ou améliorations dans l'état matériel de l'établissement. Mais ces derniers frais répondaient à des nécessités transitoires, qui ne reviendront pas de sitôt, on peut l'espérer. Le service financier du juniorat a été établi sur les bases suivantes : l'économe doit encaisser, pour chaque élève, une pension de 365 francs; ce qui manque du côté de l'élève, la caisse provinciale le supplée; et de plus, elle verse annuellement une somme de 4 000 francs pour les frais généraux de la maison. Les ressources locales ordinaires complètent le budget de Notre-Dame de Lumières, qui s'élève à 25 000 ou 26 000 francs.

Outre le corps des professeurs, Notre-Dame de Lumières possède actuellement deux Missionnaires, qui sont destinés au service du sanctuaire, ainsi qu'aux œuvres extérieures qui sont offertes. L'un des deux est particulièrement chargé d'une aumônerie qui vient d'être établie en faveur des ouvriers employés à des mines de fer. Ces mines, placées sous les auspices de Notre-Dame des Anges, à qui la chapelle est dédiée, sont situées à quelque distance de la ville d'Apt. Le service religieux dont nous sommes chargés se réduit à peu de chose en temps ordinaire : aller célébrer les offices du dimanche et entendre quelques rares confessions, c'est à peu près tout.

V. — MAISON DE NOTRE-DAME DE BON-SECOURS.

Cette maison se compose de huit Pères et de trois Frères convers. Son but est de desservir le beau pèlerinage de Notre-Dame de Bon-Secours et d'évangéliser le

diocèse de Viviers par des missions et des retraites. Le pèlerinage de Notre-Dame de Bon-Secours est sans contredit le plus pieux et le plus édifiant de tous ceux qui sont confiés à la Congrégation. Là, on voit des concours de cinq à six mille personnes, s'approchant des sacrements de pénitence et d'eucharistie avec les marques les moins équivoques de la foi et de la piété. Là surtout, on voit encore ce qui ne se voit plus ailleurs de nos jours : des masses d'hommes de six cents, sept cents, huit cents et au delà se présenter à la table sainte. Les fidèles du Vivarais ont prouvé leur dévotion envers Notre-Dame de Bon-Secours par le beau sanctuaire qu'ils lui ont édifié de leurs aumônes, et qui bientôt aura reçu son dernier complément. Dans ces dernières années, on a pu achever le clocher, refaire la voûte qui péchait par de graves défauts, et bientôt les fenêtres seront ornées de vitraux qui se confectionnent présentement.

Les travaux extérieurs de nos Pères de Bon-Secours sont là ce qu'ils sont parmi les autres populations où l'esprit religieux s'est conservé. Mais nous ne pouvons éviter de constater une diminution sensible dans le nombre de ces travaux. Le pays a été si souvent visité dans toutes ses parties par les ouvriers apostoliques, qu'il semble éprouver une sorte de lassitude de ce genre de ministère, ou du moins l'accoutumance a fait perdre aux missions une grande partie de leur prestige.

VI. — MAISON DE NOTRE-DAME DE L'OSIER.

Cette maison se compose de onze Pères et de dix Frères convers, dont quatre novices. Comme la précédente, elle dessert un sanctuaire de la très-sainte Vierge, bien connu des religieuses populations du Dauphiné, et

qui reçoit de nombreux pèlerins, même après l'apparition de la Salette. A la vérité, on n'y voit pas des foules de cinq à six mille âmes, comme à Bon-Secours et à Lumières ; mais le concours est continuel et d'un caractère exclusivement religieux. Il s'y fait un grand bien, soit par la multitude de confessions qu'on y entend le long de l'année, soit principalement par les deux retraites générales qui s'y donnent : l'une au mois de mai et l'autre au mois de septembre. Cette dernière est toujours la plus nombreuse, et c'est le jour où elle se clôture que le sanctuaire de Notre-Dame de l'Osier voit son enceinte envahie par la plus forte affluence de l'année. L'église de l'Osier est le siége d'une paroisse, qui est desservie par un de nos Pères avec le titre de Curé. Cette paroisse est généralement bonne, fidèle aux devoirs que l'Eglise prescrit à ses enfants. Le sanctuaire de l'Osier est en outre le siége d'une archiconfrérie pour le soulagement des âmes du purgatoire, analogue à celle de Marseille, et fondée à l'instigation du vénérable chanoine Dupuy. Sous le titre d'*Archiconfrérie de Notre-Dame des Sept-Douleurs*, elle poursuit donc le même but que l'archiconfrérie de la Passion, que nous avons vue florissante au Calvaire, et elle poursuit ce but par les mêmes moyens : l'exercice du chemin de la Croix et le saint sacrifice de la Messe. Elle compte environ deux mille associés, recrutés dans les diocèses de Grenoble et de Valence.

Mais le principal objet du zèle de nos Pères, ce sont les missions et les retraites, prêchées à la demande de MM. les Curés. Sous ce rapport, on peut dire que la maison de l'Osier a conservé jusqu'ici la vogue des premiers temps. Nos Pères sont incontestablement les Missionnaires les plus recherchés dans les diocèses de Grenoble et de Valence, parce qu'il n'y en a pas qui entraînent comme eux les populations. C'est avec un sentiment de vive re-

connaissance envers Dieu que je me permets de constater le fait d'un témoignage non suspect, exprimé par un Prêtre du diocèse de Grenoble devant une personne étrangère à la Congrégation : « En fait de Missionnaires, dit-il, les Pères de l'Osier n'ont pas leurs pareils; leur genre de prédication est celui qui convient le mieux pour agir sur les masses. » Ces succès si consolants, nos Pères les doivent au caractère franchement apostolique de leur prédication, et à la conservation des usages établis par nos anciens. Ce qui prouve qu'en restant dans l'esprit de simplicité que notre saint Fondateur a voulu nous donner, nous sommes assurés de recueillir des fruits abondants. Les deux dernières campagnes de nos Pères de l'Osier ont été particulièrement chargées de travaux et riches de succès, malgré les temps difficiles que nous traversons. Jamais peut-être les œuvres n'ont été plus nombreuses ; et pour le succès, il a partout couronné les efforts de nos Missionnaires ; en certains lieux, il s'est montré avec un éclat qui rappelait les plus beaux temps des missions.

A la maison de Notre-Dame de l'Osier est attaché le noviciat de la province du Midi. Depuis quelques années, ce noviciat s'est ressenti du malheur des temps ; le nombre des novices s'est trouvé parfois bien réduit. Dans le cours de la présente année cependant, la situation a été plus sortable : le noviciat a compté constamment huit sujets, dont la plupart promettent d'excellents ouvriers à la Congrégation. Ils viennent d'être relevés par le contingent de Notre-Dame de Lumières, qui porte à dix le nombre actuel des novices. Nous pouvons compter en outre sur un certain nombre d'autres admissions, dont plusieurs sont déjà entièrement convenues, et n'attendent que le moment opportun pour se réaliser.

La maison de l'Osier a sur les bras, depuis quinze ans, une lourde charge par la nouvelle église que nous avons

entrepris de construire. Grâce à Dieu, l'œuvre touche à sa fin ; du moins ce qui reste à faire peut être ajourné sans trop d'inconvénient. Ce sont les stalles destinées au clergé, quelques ornementations intérieures, le clocher et les flèches des tourelles. Dans l'espace de dix mois, le nouveau sanctuaire s'est enrichi d'une belle chaire en bois sculpté, fruit du zèle généreux du R. P. Michaux ; de cinq autels en marbre, de trois balustrades en belle pierre d'Echaillon, d'une douzaine de vitraux à personnages et de plusieurs grisailles, d'un chemin de Croix de dimension considérable, de beaux chandeliers pour plusieurs autels. Et tout cela a été acquis au moyen de sommes dont l'emploi avait été affecté d'avance par les donateurs à quelqu'un des objets précités. Ce sont 30 000 francs qui ont été ainsi recueillis en moins d'un an. La dépense totale faite jusqu'à ce jour pour la construction de la nouvelle église de l'Osier dépasse 250000 francs, dont quarante et quelques mille restent encore dus. Mais l'amortissement de cette dette ne sera qu'une affaire de temps : les moyens de l'opérer peuvent être considérés comme assurés.

Enfin, tant de peines et de soins que la maison de l'Osier a dû s'imposer ont abouti au terme désiré : l'église est livrée au culte depuis plusieurs années déjà et va obtenir prochainement les honneurs de la consécration. Dans son extrême bienveillance pour nous, Mgr l'Evêque de Grenoble a daigné aller au-devant de nos désirs en témoignant spontanément la satisfaction qu'il aurait à faire cette consécration, et il en a fixé l'époque au 8 septembre prochain, fête patronale de la paroisse et du pèlerinage. Mais la bienveillance du prélat ne s'est point arrêtée là ; il a bien voulu prendre l'initiative d'une autre faveur tellement insigne, que nous n'aurions pas osé en exprimer la pensée de nous-même : c'est le cou-

ronnement, au nom du Souverain Pontife, de la statue miraculeuse de Notre-Dame de l'Osier. Monseigneur s'est offert lui-même à faire toutes les démarches nécessaires pour arriver à la réalisation d'un si beau dessein, et il a écrit au Saint-Père une supplique dans laquelle il relève magnifiquement le bien accompli par la Congrégation dans le diocèse de Grenoble, dans beaucoup d'autres diocèses de France, en Angleterre, en Amérique et dans les pays infidèles, où il montre nos Évêques Missionnaires portant l'étendard de Jésus-Christ jusqu'aux plages les plus reculées. Aussi la faveur sollicitée a-t-elle été accordée par le Saint-Père de la manière la plus gracieuse. Mais ce n'est pas tout : le pieux et généreux Prélat a voulu que la couronne à poser sur le front de Notre-Dame de l'Osier fût un don de sa propre libéralité ; il a fait commander au plus habile orfévre de Lyon une couronne de 2000 francs, à laquelle s'ajouteront des diamants d'une valeur de 3 à 4000 francs donnés par quelques dames pieuses et dévouées au sanctuaire de l'Osier. La solennité du couronnement aura lieu le lendemain de la consécration de l'église. Monseigneur de Grenoble l'annoncera par un mandement où il promulguera l'indulgence plénière accordée par le Saint-Père, et où il excitera la piété de ses diocésains envers Notre-Dame de l'Osier, dont le sanctuaire fut toujours si cher aux populations dauphinoises.

VII. — MAISON DE VICO.

Cette maison se compose de quatre Pères et de trois Frères convers. Dans un temps, elle travailla considérablement et avec un grand fruit ; mais ses œuvres ont diminué depuis, soit par suite de l'établissement en Corse

de Religieux Missionnaires de divers ordres obligés de quitter l'Italie, soit à cause de la pénurie des ressources dont disposent les paroisses. La communauté de Vico se soutient assez péniblement à l'aide des honoraires de messes, du peu que rapportent les travaux extérieurs, et surtout du produit des propriétés qui nous appartiennent.

VIII. — GRANDS SÉMINAIRES D'AJACCIO ET DE FRÉJUS.

Restent nos deux grands séminaires d'Ajaccio et de Fréjus. Inutile de signaler ici l'importance de ces œuvres et l'honneur qui en revient à la Congrégation. Ceux de nos Pères qui y sont attachés comprennent tout ce qu'une pareille tâche exige de dévouement, de piété, de vertu solide, de prudence, de discernement et d'application au travail ; ils le comprennent et s'efforcent de le réaliser. Tous d'ailleurs aiment leur position, malgré ce qu'elle a d'austère et de pénible. Il n'y a que justice à leur rendre ce témoignage. J'aime surtout à constater ici que les deux supérieurs d'Ajaccio et de Fréjus possèdent au plus haut degré la confiance des administrations épiscopales qu'ils ont à servir.

RAPPORT DE LA PROVINCE DU NORD.

Les différentes parties de ce rapport peuvent se grouper sous ces trois titres : *le Personnel, le Temporel*, *les Œuvres de la province*[1].

I. — LE PERSONNEL.

Au début de l'administration provinciale, il y a six ans, il y avait dans la province sept maisons ou résidences, comprenant un personnel de quarante-trois Pères.

Depuis cette époque, de nombreux échanges de sujets ont eu lieu entre la province du Nord et la province du Midi ou les maisons dépendant directement du Supérieur général. Quelques Pères ont été donnés aux Missions étrangères ; la mort nous en a enlevé cinq, et quatre sont sortis de la province et de la Congrégation.

En résumé, après six ans, la province a huit Pères de plus, mais elle a aussi trois maisons de plus à soutenir : soit dix maisons et cinquante et un Pères.

Ce personnel est d'une manifeste insuffisance pour l'occupation de tant de postes et la marche de tant d'œuvres. De là résulte l'un des principaux obstacles de l'administration, c'est aussi l'une des pierres d'achoppement de la discipline intérieure.

Cette insuffisance du personnel est rendue plus sensible par les obligations strictes qui pèsent sur plusieurs mai-

[1] Dans la présente publication, nous supprimons tout ce qui regarde le temporel.

sons, liées par des contrats qui nous obligent à y entretenir un nombre déterminé de Missionnaires, situation rigoureuse qui nous rend doublement pénibles les éventualités de la mort, et qui nous met dans l'alternative ou de combler les vides en prenant des sujets hors de la province, ou de subir des crises périodiques bien fâcheuses pour l'honneur de la Congrégation.

La province ne possède aujourd'hui que dix-sept Frères convers. Quatre maisons n'en ont qu'un. Dans plusieurs maisons il n'y en a pas.

Le recrutement des Frères devient de plus en plus difficile. Cela tient sans doute au malheur des temps et aux conditions nouvelles de la loi militaire. Mais ne faut-il pas aussi en chercher la cause, d'abord dans un défaut d'activité de notre part pour attirer des vocations de ce genre, et puis dans le relâchement des moyens que la charité indique pour affermir ces jeunes gens dans l'amour de leur état et nous les attacher définitivement ?

Cette question des Frères convers, source de sollicitudes continuelles pour l'administration provinciale, nous semble digne de fixer la plus sérieuse attention du Chapitre.

Le *noviciat* de la province est à Nancy. Dans cette période de six ans, il a vu passer trente-sept novices ecclésiastiques. Sur ce nombre onze ne sont pas allés jusqu'au terme de l'épreuve et sont sortis, les uns pour cause de maladie, les autres de leur propre volonté ou par la décision du maître des novices. Le nombre de ceux qui ont persévéré et qui, à la suite de leur noviciat, ont fait leurs vœux temporaires ou perpétuels, soit à Nancy, soit au scolasticat, soit ailleurs, est de vingt-deux.

Neuf Frères convers ont passé par le noviciat, dont cinq seulement ont persévéré et fait leurs vœux.

Nous venons de parler des résultats du noviciat de

Nancy pendant six ans. De ces six ans, il faut retrancher quatorze mois pendant lesquels le noviciat a été fermé, à cause de la guerre et de l'occupation allemande. La période n'est donc pas tout à fait de cinq ans.

Le noviciat de Nancy a coûté à la province, durant la période qui sépare les deux Chapitres généraux, la somme de 19 058 fr. 35. La pension de chaque novice, à la charge de la caisse provinciale, était jusqu'ici de 500 francs. Il a été prouvé par l'expérience des dernières années que, vu l'enchérissement des denrées, le chiffre de 500 francs est insuffisant. Le conseil provincial, dans sa séance du 15 janvier de cette année, a donc voté, sur la demande du supérieur de Nancy, une somme supplémentaire de 1 000 francs pour l'entretien des novices.

Depuis longtemps la province du Nord visait à se procurer, par l'établissement d'un *juniorat*, un mode de recrutement dont on s'est si bien trouvé dans la province du Midi. La Providence lui en fournit le moyen il y a quatre ans, en nous rendant propriétaires du magnifique immeuble attenant au sanctuaire de Notre-Dame de Sion. Cet immeuble, ancien couvent des Tiercelins de Saint-François avant la grande révolution, a été remis dans le meilleur état par les soins merveilleusement dévoués et bénis du R. P. Michaux. Il occupe un site incomparable au centre de la Lorraine, au siége d'un pèlerinage neuf fois séculaire, dont la restauration est due au zèle de nos Pères, et il peut contenir cent personnes.

Un Juniorat a été établi à Notre-Dame de Sion vers la mi-novembre 1871. Il compte en ce moment dix-huit junioristes, dirigés par trois professeurs. Le P. Huard est le directeur de cette œuvre importante; le P. Zabel, supérieur de Sion, en est le père de famille au point de vue des soins temporels; le P. Michaux en est le trésorier

payeur, en même temps que le capitaine de recrutement le plus actif.

Les junioristes appartiennent en général à l'est de la France. Quelques-uns sortent de nos écoles presbytérales de la province, où ils ont été préparés par le zèle de nos Pères chargés de paroisses. Sur ce nombre de dix-huit junioristes, il faut bien s'attendre à ce que plusieurs n'arrivent ni au noviciat ni au scolasticat. Il y a le *lata porta* du commencement ; avec le temps, l'entrée devra être un peu moins abordable. Pour le moment tout va bien. Nos junioristes, grâce au P. Michaux, ont classes, corridors, dortoirs, cours de récréation, jeux, livres et fêtes : rien ne leur manque. Le P. Michaux complète les pensions que les parents ne peuvent payer en entier. Nous ne pouvons savoir exactement ce que le juniorat prend à sa bourse ; mais on peut évaluer au chiffre approximatif de 6000 francs la moyenne actuelle de la dépense, couverte en entier par le P. Michaux. La province ne pourrait pas, avant deux ou trois ans, faire les frais d'une institution si importante.

L'esprit du juniorat est bon. Il y a de la vie, de l'entrain, l'amour de l'étude, l'obéissance et la piété. Deux rhétoriciens viennent d'entrer au noviciat. Nos junioristes donneront de l'éclat aux cérémonies du pèlerinage de Sion. Cette œuvre doit être chère à la province, qui trouvera là son meilleur mode de recrutement pour le noviciat de Nancy.

II. — Œuvres de la province.

Et d'abord les maisons de la province. — Commençons par celle de *Tours*, qui, par sa position géographique et par le séjour qu'y a établi le Provincial, est devenue la tête de la province. Nous y avons été appelés par Mgr Gui-

BERT, au commencement d'octobre 1867, pour le service du sanctuaire de Saint-Martin et la direction du pèlerinage au tombeau de ce grand thaumaturge. C'est une œuvre florissante, que Dieu a grandement bénie entre nos mains, et qui fait honneur à la Congrégation. A défaut des missions ordinaires, on peut dire que nos Pères font là une mission permanente. Le travail est sans relâche, et la villégiature de l'été elle-même le diminue à peine. La seule récréation de nos Pères est de prêcher de temps en temps des retraites de toutes sortes un peu partout. L'affluence des étrangers, pèlerins au tombeau de saint Martin, les met journellement en rapport avec des prêtres et des laïques de tout rang venus de tous les points de la France. Cette situation pose avantageusement la Congrégation et tend à lui ménager de précieuses amitiés et des vocations,

Avant l'arrivée de nos Pères à Tours, la chapelle de Saint-Martin ne rapportait que 4500 francs à la grande œuvre diocésaine qui a pour but la reconstruction de l'ancienne basilique de Saint-Martin, siége d'un des plus grands pèlerinages du monde catholique. Grâce à la forte impulsion qu'ils ont donnée à cette œuvre et à la confiance qu'ils ont su inspirer, nos Pères, en moins de six ans, ont versé 108 000 francs aux mains du trésorier de l'œuvre. Cette somme se décompose ainsi : 75000 francs produits par la chapelle et 33000 francs produits par la confrérie de Saint-Martin, due à l'initiative du P. REY.

Depuis son installation, la communauté de Tours a été très-mal logée et a eu sous ce rapport de véritables souffrances à endurer. Cet état pénible va cesser au mois d'octobre prochain, par l'entrée en jouissance d'un immeuble que la province a acquis cette année au prix de 75 000 francs, 80000 francs avec les frais. Mgr l'Archevêque de Tours a concouru à cet achat par une somme

de 40000 francs des fonds de Saint-Martin, moyennant l'obligation de la rendre, si nous venions un jour à revendre l'immeuble. Le reste du prix d'acquisition a été fourni par des bienfaiteurs. Désormais donc nos Pères de Tours habiteront une maison vaste et bien située qui, en leur procurant toutes les facilités de la régularité et de la vie commune, pourra en même temps suffire à toutes les exigences d'une résidence provinciale.

La maison de Tours, grâce aux conditions réglées par Mgr Guibert, est à l'aise du côté du temporel. Les quatre Pères qui forment son personnel reçoivent chacun un traitement de 1200 francs. Aussi peut-elle payer, et au delà, ses contributions.

Saint-Andelain. — Maison fondée dans le diocèse de Nevers en 1869, par M. le comte Lafond, qui s'est engagé à servir une rente annuelle de 4000 francs, à fournir le terrain nécessaire pour l'habitation indépendante de la communauté, et à contribuer pour la somme de 30000 francs à la construction de la maison. La Congrégation doit entretenir là six Missionnaires. La maison a été bâtie dans un champ que M. Lafond a payé 10000 francs et qui est en voie de devenir un enclos fort agréable. Elle a coûté 49233 francs. Ce total a été couvert par les 30000 francs de M. Lafond, 15000 francs avancés par la province (caisse de réserve), dont la maison de Saint-Andelain sert les intérêts et qu'elle doit rembourser par annuités. Le reste a été fourni par la caisse locale. Après avoir habité pendant deux ans l'étroit presbytère paroissial, nos Pères sont maintenant logés dans une maison de communauté belle et spacieuse, ayant une jolie chapelle domestique.

Nous avons dû accepter la direction de la paroisse. L'un des Pères est Curé et reçoit le traitement de desservant. Ce traitement, ajouté à la rente servie par le fon-

dateur et aux ressources paroissiales, porte à environ 6 000 francs le revenu assuré de Saint-Andelain.

Les vives oppositions faites à nos Pères, au début, par une population trompée, ont cessé devant leur énergie et leur zèle. Le bien se fait, des œuvres paroissiales sont créées ; un sanctuaire à Notre-Dame de la Salette a été érigé dans l'église paroissiale par les soins de la famille Lafond, et devient un lieu de pèlerinage. L'acte de fondation nous réserve la faculté d'exercer le ministère dans les diocèses voisins ; plusieurs œuvres apostoliques ont été accomplies dans les diocèses de Bourges et de Moulins, outre celles plus nombreuses dont le diocèse de Nevers est le théâtre ordinaire. De plus, nos Pères de Saint-Andelain ont pu aller au secours des maisons d'Autun et de Limoges. Malheureusement ils ne sont pas en nombre. Aux termes du contrat ils devraient être six ; mais, vu l'insuffisance du personnel de la province, ce nombre est forcément réduit depuis quelque temps.

Angers. — Maison fondée en 1860, dans un modeste local qui nous fut cédé par un Prêtre vraiment apostolique, le vénérable P. Lœwenbruck, ancien Missionnaire de France. La maison a été agrandie et une chapelle a été bâtie, ce qui a fait peser sur l'œuvre pendant plusieurs années une dette enfin éteinte. Depuis un an la maison d'Angers paye régulièrement ses contributions. La vie apostolique de cette maison, dans les contrées de l'Anjou et du Maine, a eu ses époques brillantes. Elle est beaucoup moins active aujourd'hui. La guerre, les fréquents changements de Supérieurs et de Missionnaires, et surtout, il faut le reconnaître, l'insuffisance croissante du personnel, expliquent ce ralentissement. Néanmoins, dans ces dernières années, nos Pères ont eu d'assez nombreux travaux en divers diocèses.

Ils ont à Angers l'aumônerie du dépôt de mendicité et

d'un orphelinat de petits garçons recueillis par les religieuses du dépôt. Ce service donne un traitement de 700 francs, et permet à celui des Pères qui garde la maison de s'occuper selon l'esprit et la devise de notre vocation. La communauté se compose de six Pères et d'un seul Frère.

Arcachon. — Cette résidence, qui a quatre ans d'existence, et qui ne compte que trois Pères et pas un seul Frère convers, a été acceptée, il faut bien le dire, à notre corps défendant et sur les très-vives instances de S. Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux. Nous avons là à desservir un pèlerinage et une paroisse. Le pèlerinage, particulièrement cher aux marins du littoral, vient de recevoir, le 16 juillet dernier, une solennelle consécration par le couronnement de Notre-Dame d'Arcachon. Du côté de la paroisse, nos Pères ont eu beaucoup à souffrir les premières années, par suite d'influences rivales qui divisaient profondément la population à leur sujet. Aujourd'hui l'opposition semble avoir désarmé, et l'administration municipale, sollicitée de procurer à nos Pères un presbytère plus convenable et moins étroit que le précédent, vient de voter pour trois ans une somme de 2000 francs pour la location d'un chalet. La fabrique, de son côté, a voté 500 francs et le supérieur d'Arcachon n'a plus que la charge assez légère de trouver 300 francs pour compléter la somme de 2800 francs, prix du nouveau loyer. La maison d'Arcachon a pu couvrir tous ses frais d'installation sans rien demander à la province. Elle n'a pas de dettes.

Il s'est déjà fait beaucoup de bien dans ce poste, surtout parmi la population des baigneurs. Arcachon doit à son climat, à sa belle plage, à sa cité d'hiver, composée de charmantes villas au milieu des pins, d'être l'une des stations sanitaires les plus fréquentées de l'Europe, et

cela en toute saison. Nous sommes appelés à faire là une mission continuelle. Un jour Arcachon sera une charmante résidence, parfaitement posée pour le bien des âmes et pour l'honneur de la Congrégation, agréable à nos Pères, utile à nos malades. Mais, pour cela, il faudrait que nous fussions propriétaires d'une maison. La caisse de réserve de la province pourra-t-elle faire cette acquisition ? Oui, nous l'espérons, dans quelques années, quand les bourses du juniorat, fondées en assez grand nombre, nous permettront de poursuivre un autre but.

Autun. — Maison fondée au printemps de 1858. Le personnel devrait etre ordinairement de sept Pères, dont un chargé de la paroisse Saint-Jean, et de deux ou trois Frères convers. Par le fait, le nombre des Pères est actuellement réduit à cinq, et la maison n'a aucun Frère convers. Nous avons le titre de Missionnaires diocésains. Nous pouvons dire que, depuis quinze ans, nos Pères ont labouré tout ce grand département. La maison qu'ils habitent et son vaste enclos appartiennent au diocèse. De nombreuses améliorations y ont été faites par nos soins et à nos frais, surtout dans ces derniers temps. La maison doit à son supérieur actuel d'avoir aujourd'hui des chambres commodes, des corridors éclairés, une chapelle domestique convenable, des parloirs et tout l'ensemble d'une disposition de maison réclamé par la régularité et les convenances religieuses.

De grands travaux ont été aussi entrepris par le Père Curé actuel pour la consolidation et l'embellissement de l'église paroissiale. En novembre dernier, le Père Curé avait déjà payé pour ces travaux 12 000 francs, puisés dans la charité des fidèles. Il espère en amener l'achèvement, mais il a grand soin de ne les continuer qu'au prorata de ses ressources. Les *Annales* de nos missions ont parlé des malheurs de la maison de Saint-Jean durant l'in-

vasion garibaldienne. Pillée de la cave au grenier par des hordes infâmes, elle fut ensuite convertie en ambulance pour le service des varioleux. Deux de nos Pères moururent de la contagion, gagnée dans les soins de jour et de nuit qu'ils avaient prodigués à ces malheureux, et deux Frères convers ne tardèrent pas à les suivre au tombeau.

La maison de Saint-Jean peut passer pour l'un de nos bons postes de missions. Les missions à deux ou trois Missionnaires, d'une durée de deux à trois semaines, sont encore en faveur dans le diocèse, grâce à Dieu. Cela permet à nos jeunes Pères de se former à l'école des anciens. Quinze fondations de missions, formant un capital de 19400 francs, ont été remises entre nos mains par le zèle des curés, et l'on peut espérer la continuation de ce mouvement si louable. Si l'on ajoute à cela les grandes facilités que nos Pères trouvent à Saint-Jean pour le calme de l'esprit, pour l'étude et la pratique de la vie régulière, en même temps que pour la santé physique, on reconnaîtra que la maison de Saint-Jean est une de celles que la Congrégation doit être le plus heureuse de posséder, et qu'elle a le plus intérêt à pourvoir d'un personnel suffisant.

Limoges. — Fondée en 1847, la maison de Limoges a eu ses jours de prospérité. L'insuffisance du personnel et quelques autres raisons ont contribué à la faire déchoir du rang qu'elle avait d'abord occupé. Il est juste néanmoins de remarquer que la maison continue de faire des œuvres importantes, telles que l'œuvre des militaires et l'œuvre des servantes. Nos Pères exercent avec fruit le saint ministère dans leur chapelle et ont fréquemment à parcourir, pour missions ou retraites, les deux départements qui composent le diocèse. Leurs relations avec le clergé sont pleines de confiance mutuelle et de cordialité.

Il ne leur manque que d'être au complet en ouvriers apostoliques et en Frères convers pour voir revivre les plus belles époques de la maison de Limoges.

Nancy.— Maison fondée en 1847. Depuis cette époque, d'innombrables travaux apostoliques ont été accomplis par nos Pères, dans les diocèses de Nancy, de Saint-Dié, de Metz et de Verdun, quelques-uns dans les diocèses de Langres et de Châlons. Peu de maisons ont un rayon d'activité aussi étendu. Un noviciat fut établi à Nancy dès l'époque de la fondation. Dispersé l'année suivante par la révolution, il fut repris en 1856. Ce noviciat a rendu de précieux services à la Congrégation, en recueillant de nombreuses vocations qui, sans lui, seraient probablement allées dans d'autres instituts.

En 1858, la construction d'une chapelle fut commencée et menée à bonne fin dans l'espace de trois années. Cette chapelle est devenue un vrai petit bijou d'architecture, grâce aux largesses de la Providence qui, par l'intermédiaire du P. Michaux, ont permis d'y consacrer au delà de 100 000 francs. Elle n'a pas peu contribué à bien poser la Congrégation en Lorraine. En même temps, et toujours par les dons de la Providence, la maison recevait d'utiles transformations, se complétait par de notables agrandissements, et devenait assez vaste et commode pour l'installation distincte des Missionnaires et du noviciat. La prospérité de notre œuvre de Nancy fut interrompue, il y a trois ans, par les malheurs de la guerre. Le noviciat dut être fermé pendant quinze mois. Nos Pères eurent à loger et à nourrir au delà de treize cents Allemands. Toutes leurs épargnes y passèrent, et ils durent emprunter 4 000 francs aux Pères Chartreux de Bosserville. Cette dette est aujourd'hui couverte en entier.

L'horizon de la maison se resserre un peu par le fait des nombreuses constructions qui s'élèvent autour d'elle ;

mais pour une grande ville, nous sommes encore au large et en bon air. Au point de vue moral, nous avons la faveur et l'estime de Mgr l'Evêque de Nancy et des Evêques voisins, et la sympathie du clergé. Nous jouissons, pour l'exercice du saint ministère, de la liberté la plus complète.

Notre-Dame de Sion. — Nous pouvons dire aujourd'hui que Sion est une œuvre magnifique. Depuis quatre ans, nous sommes propriétaires du vaste couvent des Tiercelins, attenant au sanctuaire, grâce à la générosité de Mgr l'Evêque de Nancy, qui, l'ayant acheté, nous le céda gratuitement. Cette première acquisition a été complétée par quelques autres de moindre importance faites depuis, en sorte qu'à présent le couvent, restauré en entier et entouré de son vaste et fertile jardin clos de murs, n'est gêné par aucune servitude ni voisinage incommode et peut aisément loger cent personnes. Le P. Michaux, dont le dévouement ne saurait être ici trop loué, a mené à bonne fin la construction du monument commémoratif de l'Immaculée Conception, les réparations du sanctuaire de Notre-Dame de Sion et celles de la maison conventuelle. Les dépenses totales, couvertes par les quêtes du P. Michaux en Lorraine et ailleurs, s'élèvent à la somme de 222 537 fr. 30 c. Cette somme se décompose ainsi : pour la tour de l'Immaculée Conception et l'église, 140 359 francs; pour restauration de la maison et entretien du juniorat, 82 178 fr. 30 c. Les recettes totales ont été de 224 986 fr. 50 c. Ce qui reste à faire maintenant est insignifiant, comparé à ce qui a été fait. Le P. Michaux d'ailleurs ne s'engage qu'à proportion de ses ressources. La belle tour de 53m,28, statue comprise, domine la Lorraine pour la bénir et pour affirmer que notre Congrégation a eu le courage de commencer et d'achever cette grande œuvre d'action de grâces et de louanges offerte à l'Immaculée Conception. Le 10 septembre prochain

aura lieu le couronnement solennel de Notre-Dame de Sion par Mgr l'Evêque de Nancy, délégué du Souverain Pontife. Son Em. le Cardinal de Besançon et plusieurs Evêques doivent assister à cette grande cérémonie. Tout se prépare pour la rendre aussi imposante que possible. On compte sur une immense affluence de Prêtres et de fidèles. Ce sera la juste récompense des efforts et des sacrifices que nos Pères se sont imposés depuis vingt-trois ans pour restaurer cet antique pèlerinage et lui rendre son éclat d'autrefois.

La communauté de Notre-Dame de Sion se compose de quatre Pères et de quatre Frères convers. Sa vie active se partage entre le soin du pèlerinage, de plus en plus fréquenté, et de la petite paroisse qui en dépend, la direction du juniorat, et quelques œuvres apostoliques aux environs. Sion est devenue une délicieuse résidence.

Bordeaux. — Talence. — Talence continue à prospérer. Pour le mouvement des missions, cette maison est la première de la province. Et même, il faut le dire, le travail est trop continu et ne respecte pas assez le repos de l'été. Le pèlerinage est prospère et a toujours ce caractère gracieux qu'on lui connaît, et qui lui vient de sa charmante église, de sa proximité de Bordeaux et du concours des pensionnats et communautés religieuses. Seule, la paroisse ne répond que faiblement au zèle de nos Pères L'influence des événements, l'amour du plaisir, le voisinage d'une grande ville, sont pour beaucoup dans l'état d'indifférence où vit généralement la population de Talence. Le nombre relativement élevé, bien qu'insuffisant encore, des membres de la Communauté, permet que la régularité marche en tout temps, parce qu'il y a toujours du monde pour les exercices et les observances religieuses. Son Em. le Cardinal Donnet est toujours pour

nous d'une extrême bienveillance, nos relations avec le clergé ne laissent rien à désirer.

Rennes. — Pour être complétement exact dans la nomenclature des maisons de la province, nous devons faire mention de la maison de Rennes, abandonnée en juin 1869. Nous nous étions installés dans cette ville en 1864. L'avantage d'être en Bretagne, ce pays si riche de foi et si fertile en vocations, nous avait fait accepter les inconvénients d'une habitation fort incommode, et la lourde charge d'un loyer de 2 500 francs. Nous espérions dans l'avenir. Mais à l'expiration du bail, notre espérance ne s'était pas réalisée, il fallait quitter la maison louée, et nous nous trouvions dans l'alternative de nous fixer dans Rennes par une dépense qui ne pouvait être moindre de 150 000 francs, ou de nous retirer. Cette question fut longuement débattue dans les conseils de la province et de l'administration générale. La province était complétement sans ressources. La caisse générale mettait tous ses soins à se reconstituer selon le vœu du dernier Chapitre général, et ne pouvait sans témérité se jeter dans une pareille entreprise. Quelque pénible que fût cette mesure, nous dûmes nous résoudre à la suppression de la maison de Rennes. Nos Pères furent rappelés. Leur départ, auquel la population n'avait pas voulu croire, bien qu'ils n'en eussent pas fait mystère, souleva d'unanimes regrets. On demanda leur retour par d'ardentes pétitions adressées au Supérieur général, et dans lesquelles on offrait des sommes importantes, mais qui n'approchaient pas du total nécessaire. C'était trop tard, Rennes était définitivement abandonné. Nous venions d'accepter la fondation de Saint-Andelain. Une partie du personnel de Rennes se rendit dans cette nouvelle maison, avec la bibliothèque et le mobilier.

La très-sainte Vierge a bien voulu nous indemniser de

la perte de Rennes en nous donnant Pontmain, qui nous place à 1 kilomètre du diocèse de Rennes et de la Bretagne.

Pontmain. — Cette dernière fondation est encore au berceau. Elle date du 1er octobre 1872, et nous la devons entièrement à la bienveillance de Mgr l'Evêque de Laval, bienveillance dont nous devons lui être d'autant plus reconnaissants, qu'il a résisté aux sollicitations de plusieurs instituts pour s'adresser à nous, qui ne demandions ni ne promettions rien. Sur la demande du vénérable Prélat, deux projets de traité lui ont été présentés par nous. Nous ne dissimulions pas notre préférence pour le premier, plus favorable à notre indépendance. Monseigneur a choisi le second, quoique plus onéreux pour le diocèse. Par ce traité, qui a reçu la signature des parties contractantes, la Congrégation s'engage à maintenir à Pontmain au moins six Missionnaires pour le service du pèlerinage et de la paroisse, et l'œuvre des missions. Les Pères ont la liberté de prêcher des missions où ils voudront. Mgr l'Evêque de Laval s'engage de son côté : 1° à fournir un traitement de 500 francs à chacun des Pères, sauf à celui qui a le titre de Curé et qui en reçoit les émoluments; un surcroît important de ressources provient des honoraires des messes qui sont fixés pour Pontmain à 3 francs ; 2° à bâtir le plus tôt possible une maison de communauté. Cette seconde condition est en voie de s'exécuter. Encore que les murs du nouveau sanctuaire qui se construit, d'après un fort beau plan, sur le lieu de l'apparition, sortent à peine de terre, Mgr de Laval a bien voulu parler déjà de construire la maison, et nous consulter sur les dispositions qui peuvent nous convenir.

Nos Pères donnent des missions avec succès dans le diocèse de Laval; avec le temps et quand ils seront en nombre, il est permis d'espérer que leur ministère s'é-

tendra en Bretagne et dans la basse Normandie. Le pèlerinage, de plus en plus fréquenté, les occupe aussi beaucoup, et celui d'entre eux qui est curé a notablement trop de travail et de dérangement. Le provincial a réglé que la correspondance doit être le travail de tous les Pères, pour les accusés de réception et les réponses aux demandes de messes, de prières ou de renseignements qui arrivent de partout.

On comprend ce qu'un tel poste, placé dans la partie la plus chrétienne de la France, et ce qu'une œuvre de cette nature devaient avoir pour nous de séduisant. Retenus par nos habitudes de réserve et par la pénurie de notre personnel, nous n'aurions pas osé en solliciter la direction. Mais cette direction nous étant spontanément offerte, nous aurions cru manquer gravement à la Providence et à notre immaculée Mère en repoussant d'aussi belles et honorables avances. Le sentiment de notre pauvreté ne pouvait être qu'un très-puissant motif pour accepter. On sait le grand nombre de sujets qui nous sont déjà venus de ces religieuses contrées. Une congrégation a tout intérêt à s'y établir, même au prix des plus grands sacrifices. Ayons confiance que le beau titre de Notre-Dame d'Espérance de Pontmain recevra pour nous sa plus copieuse réalisation.

La communauté de Pontmain n'a qu'un Frère convers. Il a fallu prendre une cuisinière. Le local du presbytère, que nous occupons jusqu'à la construction de notre maison définitive, est bien insuffisant. Nous avons là quatre Pères. Deux doivent être perpétuellement de résidence; les deux autres vont en mission. Il faudrait à Pontmain un nombreux personnel, soit pour les messes de pèlerins, en quoi il y aurait avantage pour le temporel de la communauté, soit pour le pèlerinage, soit pour les missions. Avec l'achèvement du grand et beau sanctuaire qui s'é-

lève, et de la maison de communauté, Pontmain deviendra l'une de nos plus importantes stations.

Ce rapport serait incomplet, s'il ne comprenait pas un coup d'œil d'ensemble sur l'état de la province au point de vue des œuvres et de l'esprit général.

Dans la province du Nord, grâce à Dieu, l'œuvre des Missions est encore notre œuvre principale, et nous pouvons dire que le premier but de notre vocation est atteint. Mais les missions deviennent de plus en plus difficiles. Les sophismes et les mauvaises doctrines ont envahi les campagnes, et les Missionnaires doivent, pour faire du bien, donner de plus solides instructions et mieux préparer la parole de Dieu quant au fond et à la forme. Généralement on vit trop sur son acquis de jeunesse, et les forces intellectuelles ne se développent pas assez avec le temps. Nous n'avons encore aucun travail relatif à la manière de faire les missions dans la province. Chacun fait la guerre comme il l'entend, réussit souvent, mais court le danger de trop suivre la pente de son propre esprit et de son caractère, et pas assez la voie tracée par l'expérience. La commission nommée pour rédiger un directoire de mission à l'usage de la province n'a pu encore aboutir. Espérons que ce précieux résultat ne tardera pas à être atteint.

Les conférences théologiques ont été fidèlement tenues pendant ces six ans, selon le plan tracé par le Provincial chaque année. On a étudié ainsi successivement les traités de Dieu, de la sainte Trinité, de la foi et de la justice, et les traités des actes humains, de la conscience, des lois et des péchés. Il faut ajouter à ce programme une étude sur les prophéties relatives à Notre-Seigneur, et une étude sur certaines questions historiques relatives à la papauté. Les procès-verbaux témoignent d'une bonne volonté générale, et il y a eu certainement des résultats obtenus.

Une commission des études a été nommée il y a près de deux ans ; mais nous devons avouer qu'elle n'a pu se réunir à cause de l'obstacle des distances. Trois Pères seulement étaient jusqu'à ce jour soumis à la loi des examens annuels. Un seul a passé son examen devant le Provincial ; les deux autres, employés au juniorat, le passeront après les vacances.

La province compte dans son sein six paroisses dirigées par nos Pères. Ce sont : Notre-Dame d'Arcachon, Notre-Dame de Talence, Saint-Andelain, Saint-Jean d'Autun, Notre-Dame de Sion et Notre-Dame d'Espérance de Pontmain. Les choses se passent généralement d'une manière assez régulière.

Dans plusieurs de nos paroisses, malgré le zèle de nos Pères, l'esprit des populations est fort insouciant des choses religieuses. Si l'on gagne sur certains points et dans certains pays, il ne faut pas se dissimuler qu'on perd dans quelques autres, et que les âmes deviennent de plus en plus indifférentes. Les catéchismes devraient être faits avec perfection ; on n'y attache peut-être pas assez d'importance.

Outre les missions et le service des pèlerinages et de quelques paroisses, plusieurs de nos maisons ont des œuvres destinées à procurer le bien de certaines catégories d'âmes, selon l'esprit de notre devise : *Pauperes evangelizantur*.

A Nancy et à Limoges, nos Pères s'occupent activement de l'Œuvre des servantes. A Limoges et à Tours, on s'occupe des soldats dans la mesure du possible. A Limoges, ils ont des salles, des jeux et des soins journaliers. Cette œuvre n'a cependant pas, à cause de l'insuffisance du local, tout le développement qu'elle pourrait avoir. A Tours, le service des soldats consiste dans la messe qui leur est spéciale, ainsi qu'aux hommes de toute catégorie,

chaque dimanche à midi. La chapelle de Saint-Martin se remplit de civils et de militaires. On leur fait une courte instruction, on les aide à prier et on leur fait chanter des cantiques. Plusieurs conversions ont été la conséquence de cette œuvre née pendant la guerre. Au temps pascal, on fait une petite retraite aux soldats, ce qui nous donne l'occasion d'en confesser un bon nombre. Pour le moment, nous ne pouvons faire davantage, parce qu'aucun de nous n'a le titre officiel d'aumônier militaire, et surtout à cause de l'insuffisance du personnel.

Outre cette œuvre, à Tours, les Pères de Saint-Martin en ont une foule d'autres. Les principales sont celles du *Vestiaire* de Saint-Martin pour les pauvres, celle de *Saint-Joseph*, pour favoriser l'éducation des jeunes clercs, celle des *Ouvrières* et celle des *Institutrices*.

Rappelons pour mémoire que, pendant la guerre, les PP. Dufour et Colombot, de la maison d'Angers, ont suivi, comme aumôniers militaires et infirmiers, les bataillons de mobiles à l'armée de la Loire ; que le P. Colombot s'est ensuite dévoué pour nos malheureux soldats internés en Suisse ; que le P. Michaux, de Nancy, a prodigué son zèle, pendant tout un hiver, à plus d'un millier de nos soldats internés dans les forteresses de Liége ; enfin, que dans toutes nos maisons des ambulances ont été organisées et servies par nos Pères et Frères. Nous ne parlons pas des œuvres créées et dirigées par nos Pères, dans les paroisses dont nous avons la charge : elles sont nombreuses et rentrent dans le ressort du dévouement pastoral.

Au point de vue religieux, l'ensemble des obligations est observé. Dans le détail, il y aurait bien çà et là quelque chose à reprendre ; mais grâce à Dieu et à notre immaculée Mère, le plus grand nombre de nos religieux ont à cœur leur perfection, aiment la Congrégation

et leurs supérieurs, se montrent les dignes héritiers des vertus, du zèle et du dévouement de nos anciens Pères, et se rendent dignes de l'estime et de la confiance que NN^{rs} les évêques, le clergé et les fidèles veulent bien leur accorder.

RAPPORT DE LA PROVINCE BRITANNIQUE

A la date du dernier Chapitre général, la province britannique comprenait onze établissements. Aujourd'hui, le nombre des établissements est le même; nous avons refusé de nouvelles fondations qui nous étaient offertes; et si, d'une part, l'on s'est vu obligé par des raisons d'économie d'abandonner l'externat de Dublin, on a en revanche fondé une nouvelle école réformatoire à Philipstown en Irlande.

Passons brièvement en revue chacun de ces établissements :

1° On connaît assez notre établissement de Leeds, résidence du R. P. Provincial, avec sa magnifique église contiguë à la maison des Pères, ses écoles, sa belle salle de réunion pour les confréries; ajoutez-y le beau couvent des sœurs de la Sainte-Famille avec leur orphelinat, et vous avez sur ce plateau, si bien nommé *mont Sainte-Marie,* un ensemble d'édifices religieux sans égal dans l'Angleterre catholique. Le personnel de la maison de Leeds se compose de sept Pères, y compris le Provincial, et de deux Frères convers. La paroisse comprend environ quatre mille catholiques: plusieurs œuvres accessoires viennent naturellement s'y rattacher; nommons la Congrégation des hommes, celle des jeunes gens, la Confrérie des enfants de Marie, la Congrégation des jeunes filles et, depuis peu, la Confrérie du très-saint Sacrement. Nos Pères sont aussi chargés de l'instruction religieuse des

orphelines, etc. Les deux écoles comptent en moyenne de sept cent cinquante à huit cents enfants. Nous avons confié celle des garçons à des maîtres séculiers, les Sœurs sont chargées de celle des filles, à laquelle se rattache une salle d'asile. Ces excellentes Sœurs nous rendent à Leeds des services inappréciables ; non-seulement elles s'occupent des filles, des petits garçons de la salle d'asile et des orphelines, mais encore elles préparent les garçons pour leur première communion; elles visitent les malades à domicile, et instruisent les personnes de leur sexe qui désirent embrasser la religion catholique, travail important; car les conversions du protestantisme sont plus nombreuses à Leeds que dans nos autres missions d'Angleterre.

De la maison de Leeds dépend la résidence de Lys-Marie à Sicklinghall. Le personnel est de trois Pères et deux Frères convers. C'est une petite paroisse de moins de deux cents catholiques. Lys-Marie est une charmante solitude, bien chère à plusieurs des nôtres, qui y ont puisé les premières notions de la vie religieuse, mais cette maison a dû passer par bien des vicissitudes : noviciat d'abord, puis noviciat et scolasticat, puis noviciat et juniorat; enfin purement et simplement juniorat. Vers la fin de 1861, il n'y avait plus à Sicklinghall qu'un Père chargé de la petite paroisse. Peu après, le juniorat fut rétabli à Lys-Marie pour être encore abandonné cinq ou six ans plus tard. Enfin, pendant la guerre malheureuse entre la France et la Prusse, Lys-Marie reçut dans son sein nos pauvres scolastiques obligés de quitter la France. Cette maison est aujourd'hui presque déserte; mais dans les derniers conseils provinciaux il a été décidé d'y établir encore une fois le juniorat; et l'on espère y pouvoir reprendre les classes dans quelques semaines. Puisse le Seigneur bénir une œuvre que nous avons tant à cœur,

et qui, en fournissant des sujets à notre noviciat, est destinée à venir en aide non-seulement à cette province, mais aussi aux missions étrangères. Nos Pères de Sicklinghall ont ouvert l'année dernière une petite chapelle dans la ville de Wetherby, à 1 lieue de leur résidence; ils y disent la messe tous les dimanches à environ soixante et dix personnes. Il y a aussi à Sicklinghall une petite école dirigée par les Sœurs de la Sainte-Famille.

2° La maison de Sainte-Croix (Holy-Cross), à Liverpool, a quatre Pères et un Frère convers. La paroisse n'a pas moins de huit mille cinq cents catholiques, presque tous Irlandais d'origine, et généralement de la classe la plus pauvre. L'église est très-belle, mais le sanctuaire n'en est pas encore bâti; la maison des Pères est très-convenable, l'école se compose de trois vastes salles, où environ huit cents enfants reçoivent l'éducation primaire. Comme à Leeds, les garçons sont confiés aux soins de maîtres séculiers, tandis que les filles sont depuis peu confiées aux Sœurs de la Sainte-Famille, qui y viennent de Rock-Ferry. Nous sommes heureux de constater que depuis que les Sœurs en sont chargées, ces écoles ont fait de grands progrès sous le double rapport de la discipline et de l'enseignement. Les œuvres paroissiales sont nombreuses et importantes; citons la Congrégation d'hommes, qui compte plus de cinq cents membres; celle des enfants de Marie, qui en a deux cent cinquante; la Confrérie du Mont-Carmel; celle de la doctrine chrétienne, dont le but est d'enseigner aux enfants la lettre du catéchisme; la Société de tempérance, etc.

3° La maison de Sainte-Anne est située à Rock-Ferry, qui n'est séparé de Liverpool que par la largeur de la Mersey; elle est cependant dans un diocèse différent. Il y a peu de temps, cette maison n'était qu'une résidence dépendante de Liverpool, aujourd'hui elle en est indé-

pendante et se compose de quatre Pères et d'un Frère convers. Cette fondation était destinée à rendre à nos Pères de Sainte-Croix les mêmes services que Kilburn doit rendre à ceux de Tower-Hill. On devait en outre y établir une vraie maison de missionnaires pour l'Angleterre, où l'on voyait avec peine l'œuvre des missions perdre chaque jour de son importance. Mais l'achat de Kilburn et l'impossibilité de fournir pour longtemps deux établissements de missionnaires firent songer à vendre la belle maison que nous y avions déjà construite. Nous avons acheté un autre terrain contigu au premier, sur lequel nos Pères ont déjà fait construire de belles écoles, et l'on espère bientôt y bâtir aussi une église et une maison moins grande que celle qu'on a vendue. Ce sont les Sœurs de la Sainte-Famille qui ont acheté cet immeuble, où elles ont déjà un noviciat prospère, destiné à fournir des sujets non-seulement à l'Angleterre, mais aussi aux missions étrangères, où elles rendront d'immenses services à nos Pères. Au service qu'elles nous ont rendu en achetant cette maison, elles ajoutent encore celui de nous laisser l'usage d'une vaste salle de leur couvent, qui leur serait cependant nécessaire, et qui sert provisoirement d'église.

On sait que l'un de nos Pères remplit les fonctions d'aumônier sur un vaisseau de guerre mouillé en rade, en face de Rock-Ferry. C'est une école de mousses, pour l'usage exclusif des enfants catholiques. Le capitaine et tous ses officiers sont d'excellents catholiques.

4° Maison de Tower-Hill, diocèse de Westminster, à Londres, six Pères et un Frère convers. Cette paroisse, érigée sous le vocable des saints martyrs anglais, occupe dans le centre de la grande métropole une position analogue à celle de Sainte-Croix à Liverpool, mais on n'y a encore qu'une église provisoire et une maison tout à fait insuffisante,

ce qui rend la vie de communauté encore plus difficile. Les écoles sont la seule chose qui soit sortie du provisoire; elles sont très-spacieuses et Mgr l'Archevêque n'a pas hésité à dire que ce sont les plus belles écoles de son diocèse. Ici comme à Leeds et à Liverpool, l'école des garçons est confiée à des maîtres séculiers, et celle des filles avec la salle d'asile aux Sœurs de la Sainte-Famille, dont le zèle et le dévouement sont au-dessus de tout éloge. Dernièrement Mgr l'Archevêque a posé la première pierre d'une église neuve qui doit remplacer notre chapelle provisoire, et à cette occasion il a fait l'éloge de nos Pères, et a recommandé fortement cette entreprise à la charité des fidèles : il vient de renouveler encore cette recommandation d'une manière plus solennelle dans son dernier mandement. Espérons que, malgré notre extrême pauvreté, nous pourrons bientôt commencer cette œuvre importante.

A la sollicitation de Mgr l'Archevêque, nos Pères de Londres se sont chargés, il y a trois ans, de desservir l'église des Allemands, située à quelques minutes de notre église. Cette église était fréquentée non-seulement par les Allemands, mais aussi par les Irlandais du quartier. La division et le mécontentement régnaient partout, et l'œuvre en souffrait. Mais aujourd'hui, grâce au zèle prudent des Pères chargés de cette mission, la concorde est rétablie, et l'œuvre marchait admirablement, quand un accident imprévu est venu jeter un nouvel obstacle au progrès de cette paroisse si éprouvée. Le bâtiment n'avait pas été élevé tout d'abord pour servir d'église, il était déjà vieux, et, par suite de quelque vice de construction, il s'est tout à coup écroulé et ne présente plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines. Provisoirement l'école sert d'église aux Allemands. Nous y avons un maître d'école allemand pour les garçons; et les Sœurs de la Sainte-Famille, dont

l'une enseigne l'allemand, sont chargées de l'école des filles.

A la maison de Tower-Hill se rattache encore la résidence de Kilburn, située dans la partie la plus salubre de l'ouest de la cité. L'un des buts que l'on se proposait en faisant cette fondation, c'était d'offrir à nos Pères de Tower-Hill, surchargés de travail et vivant dans une atmosphère malsaine, la faculté de se reposer de temps en temps en respirant un air plus pur. Nous y avons en ce moment trois Pères; ils y exercent le ministère paroissial; leur troupeau ne compte guère que six ou sept cents catholiques; mais le nombre ne peut manquer d'aller en croissant, vu l'extension que prend la ville dans cette direction. Nous y avons bâti un commencement de construction qui suffit pour le moment et pour église et pour maison. Le terrain que nous y avons acheté a une superficie de 2 hectares, ce qui est une propriété magnifique dans ce quartier. Malheureusement le tout est grevé d'une énorme dette, dont les ressources locales ne peuvent suffire à servir l'intérêt, qui retombe ainsi sur la province. C'est ici un lourd fardeau, mais il est juste d'ajouter que ce terrain gagne chaque jour en valeur.

5° La maison de *Maris stella* est notre seul établissement en Ecosse; elle n'a que trois Pères en ce moment; elle est située dans la ville de Leith, qui est comme un faubourg et le port de mer d'Edimbourg. Nos Pères y ont un fort bel établissement, qui promet de devenir de plus en plus important. Longtemps à charge à la province, cette maison peut maintenant se suffire et ne tardera pas à pouvoir donner à la province. Nous y avons une belle église et une maison non moins belle et vaste. Des propriétés qui consistent en maisons autour de l'église, et que nous fûmes obligés d'acheter en même temps, augmentent journellement de valeur. Nous avons ici une paroisse

de plus de deux mille catholiques, et elle embrasse toute la ville. Nous y avons une école de deux cent cinquante enfants, garçons et filles, sous la direction des Sœurs de la Sainte-Famille, qui ont aussi un externat de jeunes demoiselles.

6° Passons maintenant en Irlande et arrêtons-nous à Inchicore, près de Dublin. C'est la plus vaste maison de la province, c'est la maison des missionnaires par excellence. Dans toute l'Irlande, nous n'avons nulle part de ministère paroissial; nous y sommes des religieux missionnaires purement et simplement. Nous avons en ce moment à Inchicore huit Pères et trois Frères convers, mais ce personnel est insuffisant pour répondre aux demandes de missions qui arrivent de presque tous les diocèses. Cette maison est toujours ouverte aux ecclésiastiques qui désirent y faire leur retraite. On y prêche, en outre, quatre ou cinq fois par an, des retraites aux laïques que l'on reçoit dans la maison. Nous avons ici de belles écoles, où environ deux cent cinquante garçons sont instruits par nos Frères, aidés d'un maître séculier. Le terrain qui environne ces édifices est très-vaste; mais jusqu'ici nous n'avons encore qu'une église provisoire. On songe à bâtir sans tarder une église convenable. Nos Pères sont populaires en Irlande, et on ne les laissera pas sans les moyens de réaliser ce projet; ils ont déjà en main une somme de 2 000 livres sterling pour commencer;

7° Dans un site charmant, entre Dublin et Kingstown et en face de la baie de Dublin, se trouve la maison de Belmont, noviciat de la province. Un seul Père est en même temps Supérieur et Maître des novices; il a en ce moment sous sa juridiction deux Pères qui n'y sont que provisoirement, deux Frères scolastiques, trois Frères convers profès, deux novices scolastiques et cinq Frères convers novices. On le voit, le noviciat est réduit à l'ex-

trémité, et malheureusement rien n'annonce que ce ne soit là qu'un accident ; nous n'avons plus, pour recruter des novices, ni collége ni juniorat.

8° Pénitencier ou *école réformatoire* de Glencree. On connaît assez cette institution, qui est une des plus populaires de l'Irlande. Le nombre des jeunes garçons qui y sont détenus varie de deux cent quatre-vingts à trois cents ; on leur apprend, outre les éléments d'une bonne éducation primaire, soit l'agriculture, soit un métier. Jusqu'ici les résultats ont été les plus heureux. Nous avons là trois Pères et dix-huit Frères convers.

9° Pénitencier de Philipstown. L'insuffisance de Glencree, le désir d'avoir, pour utiliser le travail des enfants, des terres plus productives que celles de Glencree ; l'offre que nous faisait le gouvernement de nous céder, à un prix de location purement nominal, des bâtiments qui n'avaient pas coûté moins de 30 000 livres sterling ; le besoin pressant d'augmenter les ressources de la province, toutes ces considérations, ajoutées au bien incalculable des âmes, déterminèrent nos Pères à fonder cette nouvelle école. Elle ne compte guère que deux ans d'existence, et déjà elle renferme trois cents enfants. L'inspecteur du gouvernement, qui l'a visitée il y a peu de temps, a pu constater le succès le plus heureux, et en a fait un rapport des plus favorables. Nous avons ici deux Pères, un Frère diacre et dix Frères convers.

Il nous reste à dire un mot de l'état du personnel :

Nous avons, dans la province britannique, 37 Pères, 43 Frères convers, 11 Frères scolastiques, en comptant ceux qui sont actuellement à Autun pour leurs études. Nous avons au noviciat 2 Frères scolastiques et 5 Frères convers. Ce chiffre de deux Frères novices scolastiques donne à réfléchir. D'où vient cette pénurie ? Tous les ordres religieux ont de la peine à se recruter, c'est vrai ;

mais peut-être devons-nous nous accuser d'avoir tari la source des vocations en supprimant coup sur coup deux institutions destinées à nous fournir des sujets : le collége de Dublin et le juniorat de Sicklinghall. Tout en continuant d'apprécier les motifs qui ont amené de telles mesures, motifs très-sérieux assurément, on est forcé de déplorer les conséquences de cette suppression. Aussi le Conseil provincial d'Angleterre vient-il de prendre des résolutions pour ouvrir encore une fois le juniorat. Déjà plusieurs sujets se présentent, payant tous leur pension à 30 livres sterling par an. Dans ces conditions, le juniorat ne peut être une grande charge pour la province. Cependant, si l'on veut avoir un grand nombre de juniouristes, il est probable que la province devra faire quelques sacrifices pécuniaires en faveur de bons sujets qui ne pourraient pas payer toute leur pension.

Depuis 1867, la province britannique a pu fournir aux missions étrangères cinq Pères, deux Frères scolastiques et quatre Frères convers ; en tout, onze sujets.

Nos Pères sont généralement animés du meilleur esprit et du zèle le plus pur. Tout dernièrement l'Evêque de Liverpool leur rendait publiquement ce témoignage que, plus qu'aucun ordre religieux, les Oblats savaient se dévouer pour les pauvres. Avons-nous besoin de dire que le tableau n'est pas sans quelques ombres ? Encore une fois, l'esprit général est bon : il n'en faut pas d'autre preuve que l'empressement que l'on met à exécuter les règlements du dernier Chapitre et les ordres de notre T.-R. P. Supérieur général. Sans perdre de temps, on a fait un directoire des missions pour l'usage de la province, comme le veut le dernier Chapitre. Ce directoire, provisoirement approuvé par notre T.-R. P. Supérieur général, sert maintenant à titre d'essai, sauf à recevoir quelques modifications, s'il est nécessaire, avant son approbation

définitive. L'examen de nos jeunes Pères a eu lieu également, et les résultats ont été très-satisfaisants. La sagesse et l'opportunité de cette mesure ne font de doute pour personne. L'examen aura lieu encore cette année à l'occasion de la réunion pour la retraite annuelle.

RAPPORT DE LA PROVINCE DU CANADA

La province du Canada, depuis son premier établissement en 1841, a toujours progressé d'une manière à peu près égale. Mais notre tâche, dans les circonstances présentes, n'est pas de faire l'historique de ses progrès à partir de la première fondation; nous n'avons à parler que du progrès accompli depuis le dernier Chapitre.

Depuis 1867, la province a fondé deux nouvelles maisons : la maison de Lowell et celle de Témiskaming. D'autre part, la maison d'Ottawa, dite *de l'Évêché*, a été transférée à Hull, et la maison *de l'Évêché* est devenue une simple résidence. La province compte ainsi huit maisons, savoir : Montréal, Québec, le collége d'Ottawa, Hull, Témiskaming, Lowel, Buffalo et Plattsburg; elle compte six résidences : Mattawang, Notre-Dame du Désert, les Bethsiamiths, le Sault Saint-Louis, l'Évêché d'Ottawa et le Noviciat. De 46, le nombre des Pères s'est élevé à 64. Au 1er janvier, on comptait 64 Pères, 18 Scolastiques et 19 Frères convers, tant profès que novices : ce qui donne un total de 101 personnes.

Le Noviciat a été relativement assez prospère. A l'exception de l'année présente, il a fourni chaque année quatre sujets scolastiques. Il s'est présenté peu de Frères convers, et de ce petit nombre peu ont persévéré. Nous n'avons encore qu'un seul Canadien convers qui ait fait ses vœux perpétuels. Quelle est la cause de cette pénurie des vocations pour la condition de Frère convers? Il y en

a probablement plusieurs, mais la principale, c'est la défaveur où se trouve en Amérique la domesticité, avec laquelle on confond assez facilement la condition de nos Frères. Quoique la province du Canada ait trois maisons dans les États-Unis, elle n'a pas encore reçu de ce pays un seul novice. Il est vrai que les vocations à la vie religieuse y sont fort rares, et qu'en outre les Américains des États-Unis ont une certaine répugnance à venir se fixer en Canada. Peut-être que si un noviciat était établi chez eux, il se déclarerait quelques vocations. Tout est préparé pour cette éventualité à Buffalo, où la maison se prêterait admirablement soit à l'installation d'un noviciat, soit à celle d'un juniorat. L'essai d'un juniorat en Canada a complétement échoué, tant à cause de l'état financier de la province que par défaut du personnel indispensable. Il avait été placé dans le même local et sous la même main que le noviciat, mais il était bien difficile que le Maître des novices fît marcher de front deux œuvres si importantes.

Le scolasticat continue toujours d'être uni au collége d'Ottawa. Nos Frères scolastiques, qui sont nombreux, ont rendu au collége des services réels; il est probable que, sans eux, le collége n'eût pas pu se soutenir. Il y a certainement des inconvénients dans une position aussi compliquée, et l'on peut douter qu'ils soient compensés par les avantages qu'en reçoit le scolasticat. Néanmoins, on peut dire que le travail auquel sont soumis nos Frères scolastiques au collége développe et fait apprécier leurs facultés, leur sens pratique, l'énergie de leur caractère et l'étendue de leur dévouement. Jusqu'à présent, nos Frères ont donné l'exemple du bon esprit qui les anime. Il n'est pas moins vrai que la situation actuelle ne peut être considérée que comme transitoire. Depuis l'année 1867, le scolasticat du Canada a donné seize Prêtres, ayant

tous acquis une instruction suffisante et étant tous formés aux doctrines enseignées dans la Congrégation.

La Congrégation ne possédait que deux pauvres maisons dans les États-Unis; tous les efforts de la province ont tendu à s'y établir plus fortement. Plattsburg, sur le lac Champlain, est une ville sans avenir, et l'œuvre de nos Pères y est purement locale. Buffalo a passé par des épreuves multipliées et se trouve loin encore d'avoir une situation brillante. La Providence est venue elle-même nous faire sortir d'une situation par trop modeste. Il y a quelques années, le digne Evêque de Boston, Mgr Williams, fit appel au dévouement de nos Pères en annonçant l'intention de leur confier un poste important de son diocèse, et cet appel fut entendu. C'est en 1868 que nos Pères se sont fixés à Lowell, ville manufacturière très-considérable, non loin de la capitale de Massachusetts. On y a commencé des missions pour la population parlant l'anglais, mais le principal objet de la fondation a été de procurer les secours religieux aux Canadiens français, répandus dans l'est des États-Unis au nombre d'environ 500 000. L'œuvre locale de Lowell est prospère, mais là ne se borne pas le ministère de nos Pères : ils auront également à donner des missions dans une vaste portion des États-Unis, d'autant plus que les Évêques de la province de Québec ont, par un acte public, réclamé le concours de la Congrégation pour l'évangélisation des catholiques canadiens d'origine française émigrés aux États.

Il est hors de doute que cet établissement, en développant ses œuvres, attirera des sympathies nombreuses à la Congrégation. Jusqu'ici les Oblats n'avaient point été considérés comme appartenant aux États-Unis, leur action s'étant, le plus souvent, renfermée dans les limites du Canada. Cependant, si l'on veut que l'avenir de la

Congrégation, dans ces lointaines contrées, réponde au passé qu'elle s'est donné partout où elle a pu s'établir, le temps est venu de se poser encore plus fortement aux États-Unis. Le Canada n'offre qu'un champ assez restreint et il possède à peu près tous les établissements que nous pourrions y faire ; tandis que, dans les États-Unis, le champ est immense, immenses sont les besoins. Si l'on pouvait établir un noviciat ou un juniorat dans ce pays, on aurait l'avantage de se procurer des sujets indigènes, chose de la plus haute importance, tant à cause de la langue anglaise, qui y est généralement indispensable, qu'à raison de l'esprit national, qui se retrouve là comme ailleurs et qui crée, comme l'on sait, une foule de préjugés et de préventions contre les étrangers.

Une nouvelle mission a été ouverte dans le diocèse de Saint-Paul, État de Minnesota, sur le haut Mississipi ; elle agrandit le cercle de notre action et répond, en partie, à la nécessité d'augmenter nos établissements aux États-Unis. Cinq de nos Pères, dont deux du vicariat de Saint-Boniface, ont commencé le travail sur divers points de la contrée, mais nous n'y avons pas encore un centre d'opération.

Les missions sauvages, qui dépendent de la province du Canada, tant celles de la baie James et du Saint-Maurice que celles du golfe Saint-Laurent, n'ont reçu aucun nouveau développement. Ce qu'il y a eu de plus important à noter dans leur évolution régulière, ce sont les excursions qui ont été faites dans l'intérieur du Labrador. L'état de ces missions est précaire : cela tient à plusieurs causes, et l'on se demande s'il en pourrait être autrement. Quoi qu'il en soit, nos Pères, qui en sont chargés, n'ont jamais cessé de montrer, dans ce ministère pénible et tout apostolique, un zèle et un dévouement dignes d'éloges.

Les *missions des chantiers*, au contraire, sont plus pros-

pères que jamais. Chaque hiver, huit ou neuf de nos Pères parcourent les forêts du bassin de l'Ottawa dans tous les sens, et y recueillent des fruits de salut tout à fait étonnants. L'année dernière, le chiffre total des confessions s'est élevé à près de 6000. Mais cette œuvre aura nécessairement un terme, quand les forêts auront été épuisées, ce qui ne peut tarder d'arriver, à moins que des lois forestières ne viennent bientôt arrêter l'exploitation, qui se fait et qui n'est soumise, on peut dire, à aucune règle protectrice.

Les *missions ordinaires* en Canada et aux États-Unis offrent un champ immense. Cependant, actuellement il est rare que nos Pères donnent des missions en règle ; ce sont plutôt des retraites, des neuvaines et même des *triduum* qui leur sont demandés. Les évêques et le clergé accordent à nos missionnaires tous les encouragements que ceux-ci peuvent désirer, mais l'œuvre est en souffrance, faute d'ouvriers. Il est même à craindre que, si l'on ne se fortifie pas dans ce ministère, nos Pères ne soient supplantés par d'autres, et qu'on ne perde alors la position avantageuse que la Congrégation occupe depuis plus de trente ans.

Quant à la situation morale de la province, on peut rendre à nos Pères et à nos Frères ce témoignage : qu'en général ils sont animés d'un bon esprit et remplissent avec zèle les fonctions que l'obéissance leur impose.

Les établissements de la province sont presque tous en progrès sous le rapport matériel, et les œuvres locales ne méritent que des encouragements.

Maison de Montréal. Le quartier dans lequel se trouve notre maison de Montréal contient une population d'environ 20 000 âmes, dont l'immense majorité est catholique. Le nombre des personnes qui fréquentent notre église, sans parler des enfants qui n'ont pas fait leur première

communion, s'élève à 8000, ce qui impose à nos Pères un travail considérable. Quatre congrégations, comptant ensemble 2400 membres, entretiennent dans la masse la piété et la pratique des sacrements. Une maîtrise de 150 enfants, à qui nos Pères font donner l'instruction primaire et commerciale, rehausse l'éclat des chants et des cérémonies aux offices de notre belle église.

Maison de Québec. L'entreprise hardie de faire sortir l'église de Saint-Sauveur de ses cendres est un fait accompli; le succès a été complet. Il pouvait paraître téméraire tout d'abord de contracter un emprunt énorme dans ce but; cependant il le fallait, ou bien abandonner la position. Nos Pères de Québec se sont confiés à la Providence, en s'efforçant de la seconder par le dévouement et l'esprit de sacrifice. Ils ont été bien récompensés de leur assurance et de leur générosité. Leur belle église est debout, elle est meublée, elle est ornée; et ils ont commencé l'année dernière à amortir leur dette, ce qui ne peut manquer de continuer dans une progression de plus en plus rapide.

Collége d'Ottawa. L'œuvre du collége, qui jusqu'ici avait été peu encouragée, paraît devoir prendre de l'importance. Les élèves y arrivent en plus grand nombre. Nul doute qu'ils n'y vinssent encore plus nombreux, si les ressources de la maison permettaient de faire les agrandissements nécessaires, et si l'on disposait d'un personnel plus exercé et plus stable. Beaucoup de sacrifices ont été faits pour cet établissement qui occupe douze Pères; peut-être le moment est-il proche où il faudra faire de plus grands efforts ou bien renoncer aux avantages de la position. La position impose une grande responsabilité devant le pays. Ottawa est devenue capitale, et les hommes les plus éminents de toutes les provinces ont les yeux sur l'établissement. Nous possédons une charte qui

nous confère le pouvoir d'ouvrir des cours universitaires; nous l'avons sollicitée et obtenue du gouvernement; le moment doit venir où il faudra en user. Il est certain que, s'il nous est possible de répondre aux exigences de la situation, nous y gagnerons une grande considération et la religion en retirera un précieux avantage; mais on ne doit pas se dissimuler que, si l'on échoue, l'effet, surtout en ce qui nous concerne, sera fort déplorable.

Maison de Notre-Dame de Hull. Le but de la nouvelle fondation faite à Hull, quartier qui n'est séparé d'Ottawa que par la rivière de ce nom, a été de donner une organisation plus complète à l'œuvre des chantiers, et de faire à nos Pères une position moins précaire dans le diocèse. Mgr Guigues, comprenant qu'un corps religieux ne pouvait conserver irrévocablement le service de sa cathédrale, a voulu fixer nos Pères à Hull. Hull acquiert l'importance d'une ville manufacturière, et sa population dépasse déjà 10000 âmes, quoique sa fondation ne remonte pas au delà de dix ans. Cette population est presque exclusivement catholique. L'église et la maison, qui sont notre propriété, ont été bâties dans les trois dernières années et forment aujourd'hui un de nos plus beaux établissements. On a dû pour cela contracter un emprunt considérable, mais cet emprunt sera facilement remboursé avec le temps. Sur ce nouveau théâtre, le zèle de nos Pères s'exerce tout à fait au milieu des pauvres, selon l'esprit et la devise de notre Institut. Déjà un très-grand bien y a été opéré et il ne peut que continuer et s'accroître.

Maison de Témiskaming. Une cinquième maison a été établie l'année dernière dans la province. Elle est située à Témiskaming, à 100 lieues nord-ouest de la ville d'Ottawa. Primitivement, nous n'avions là qu'une résidence pour faciliter les missions sauvages de la baie James et celles des chantiers dans le haut Ottawa; mais peu à peu

nos Pères se trouvaient presque absorbés par le ministère auprès des colons qui avancent rapidement vers le Nord. Grâce aux nouvelles dispositions, ils peuvent continuer de visiter chaque année les divers groupes sauvages de ces régions, dont l'effectif d'ailleurs n'est pas considérable : 400 à Témiskaming, 600 au Saint-Maurice, 1 000 ou 1 200 sur le territoire de la baie d'Hudson ; d'autre part, ils explorent pendant l'hiver les chantiers, qui sont très-nombreux dans le voisinage. A Témiskaming, les propriétés n'ont pas encore été arpentées ; elles sont au premier occupant, mais cet état de choses devra bientôt finir. Dès maintenant, l'établissement que nous possédons en ce lieu a une grande valeur, et il est probable qu'il en aura bien davantage dans quelques années. Des religieuses secondent le dévouement de nos Pères dans cette mission ; elles sont chargées des écoles et du soin des malades dans les chantiers, où, sans leurs secours, bien des pauvres gens mourraient dans le plus complet abandon.

A environ 20 lieues de Témiskaming, en descendant l'Ottawa, se trouve le confluent de la rivière *Mattawan*. On considère cette position comme très avantageuse et pleine d'avenir ; déjà un beau village s'y est formé. La présence du Prêtre y est requise presque continuellement ; nous nous sommes vus dans la nécessité d'y faire une résidence. On aura à examiner plus tard si cette résidence doit être définitive.

Maison de l'Immaculée Conception de Lowell. La province possède trois établissements dans les États-Unis, dont le plus important est incontestablement celui de Lowell. La population de Lowell est de 50 000 âmes, dont 20 000 catholiques. L'œuvre des missions et l'œuvre locale y sont également prospères : huit Pères y sont employés. Nous avons là un établissement de grande valeur, et il ne fait que de commencer. Nos Pères, secondés par le zèle reli-

gieux des fidèles, ont entrepris et espèrent mener rapidement à bonne fin la construction d'une église de 800000 francs ; la crypte, qui est déjà terminée, formera une église inférieure de même étendue que l'église supérieure. Les recettes affluent au fur et à mesure des dépenses, ou, si l'on aime mieux, les dépenses se font sans interruption au fur et à mesure des recettes, car tantôt celles-ci, tantôt celles-là prennent le devant, mais toujours sans s'écarter beaucoup les unes des autres. Outre les églises de la ville, nos Pères ont à desservir deux chapelles éloignées.

Maison des Saints-Anges, à Buffalo. Après l'insuccès des premières œuvres entreprises à Buffalo, cette maison avait été presque abandonnée. Les charges étaient considérables, et l'église, trop éloignée de la ville, n'y faisait point équilibre avec ses modiques ressources. Peu à peu cependant les conditions de cet établissement se sont améliorées. Moyennant la vente d'une partie du terrain, on a payé la dette ; les constructions de la ville se sont rapprochées de l'église qui, actuellement, fait partie de la cité ; une nouvelle et gracieuse maison a été bâtie, l'ancienne a été convertie en école. Si l'on pouvait augmenter de deux Pères le personnel de cette maison, l'œuvre des Missions s'y ferait sur un champ vaste et bien préparé ; les deux Pères, dont se compose tout le personnel actuel, sont entièrement absorbés par le service paroissial.

Maison de Plattsburg. Cette maison, qui fut fondée pour le service religieux des Canadiens fixés dans cette ville, a peu prospéré. L'Évêque diocésain a ajouté à notre charge primitive le service religieux de la population irlandaise. A part quelques travaux de retraites, nos Pères n'ont, dans cette maison, que le ministère paroissial à exercer. Ce n'est pas à dire qu'ils n'aient fait un grand bien, et qu'ils n'en fassent encore dans cette contrée que baigne le lac Champlain : ils ont bâti plusieurs églises,

fondé plusieurs paroisses aujourd'hui desservies par des prêtres séculiers; mais l'œuvre des Missions semble avoir peu d'avenir de ce côté-là. La population de Plattsburg est de 10000 habitants, dont 7 000 catholiques.

Nous avons dit un mot en passant de la résidence de *Mattawan;* nous n'avons rien à dire de plus; nous n'en rappelons ici le nom que pour le joindre à celui de nos autres résidences, dont voici la liste :

Résidence de Notre-Dame du Désert. A trente lieues au nord de la ville d'Ottawa, se trouve une Réserve pour les sauvages algonquins. La Congrégation y a fondé une Résidence près de la rivière Gatineau. Là, plus explicitement qu'ailleurs, elle joint, aux bienfaits de l'ordre religieux qu'elle dispense et qui ne cessent pas d'être l'objet principal de son ministère, les bienfaits de la civilisation en faveur des enfants de la forêt, au milieu desquels elle est allée se fixer. Pour l'amour des pauvres sauvages et par zèle de la gloire de Dieu, nos Pères se sont faits agriculteurs, industriels et commerçants à la façon des Trappistes. Ils ont appelé autour d'eux des colons catholiques, dont ils emploient un certain nombre comme fermiers. Propriétaires d'environ 1200 acres de terrain, en forêts ou autrement, ils ont créé cinq fermes, un moulin, une scierie, etc., etc. Jusqu'à présent, toutes les ressources ont été employées à l'amélioration de ces divers établissements, et surtout à la construction d'une vaste et belle église, d'une maison d'habitation pour les Pères, d'un couvent pour les religieuses et pour leurs écoles. C'est par nos Pères de Notre-Dame du Désert, que le bassin de la rivière Gatineau a été évangélisé; ce sont eux qui y ont attiré la population catholique et formé des paroisses. Si, dans quelques années, ce pays entre de plein droit dans la famille des sociétés parfaites, nos Pères pourront se vanter d'y être pour quelque chose.

Résidence des Bethsiamits. Cette résidence se compose de deux Pères, qui donnent leurs soins à une réduction de sauvages montagnais réunis dans cette localité, et qui, sous la juridiction de l'Évêque de Rimouski, visitent les sauvages établis sur le littoral nord du golfe Saint-Laurent, les blancs d'une partie de la côte et enfin les sauvages du Labrador.

Résidence du Sault-Saint-Louis. Depuis plus de vingt ans, nos Pères sont chargés de cette mission iroquoise, située à trois lieues de Montréal, sur la rive droite du fleuve. Ces demeurants de l'ancien peuple iroquois ont conservé, sous le régime établi par la conquête, leurs lois, leur langue et, jusqu'à un certain point, leur indépendance. Dans l'ordre religieux, ils forment une paroisse; celui de nos Pères qui est chargé de cette mission remplit les fonctions curiales.

Résidence de l'Evêché d'Ottawa. Depuis la création de la maison de Hull, nous n'avons plus à l'Evêché d'Ottawa qu'une simple résidence. Deux de nos Pères sont restés auprès de M^gr^ Guigues, pour être à la disposition de Sa Grandeur.

Noviciat. Le noviciat de la province est situé dans l'île de Montréal, à deux lieues et demie de la ville, sur la rive gauche du Saint-Laurent, en face de notre église du Sault-Saint-Louis. C'est un très-bel établissement pouvant recevoir soixante personnes, récemment construit, entouré de jardins, de vergers, de prairies, et dans un site ravissant.

En somme, la province du Canada se trouve dans une situation assez prospère. Elle a, dans son passé, le bel héritage des travaux accomplis par les premiers fondateurs, et si, comme nous l'espérons, Dieu continue de nous bénir, elle promet à la Congrégation et à l'Eglise un avenir consolant.

RAPPORT

DU

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE

Dans ce rapport nous nous contenterons d'exposer brièvement l'état actuel du vicariat, ses besoins, ses ressources et ses espérances pour l'avenir. Le vicariat des missions se divise en six districts dont cinq se trouvent dans la Colombie britannique, et un dans le diocèse de Nesqually, aux États-Unis. Commençons par jeter un coup d'œil sur chacun de ces districts.

1° Le plus important est le district de Saint-Charles qui a une maison régulièrement constituée à New-Westminster, de laquelle dépend la résidence de Sainte-Marie. New-Westminster est la résidence officielle de Mgr le Vicaire apostolique, avec trois Pères et deux Frères. La maison est très-convenable ; on s'y sent en pays civilisé. Non loin de la maison se trouve la cathédrale, bâtiment de planches fort modeste, mais propre et assez bien orné. La chapelle des sauvages est à quelques pas de la maison ; elle est très-pauvre, mais fréquentée par des Indiens nombreux et bien édifiants. Sur le même terrain se trouve l'école connue sous le titre un peu prétentieux de *collége Saint-Louis*. Elle se compose de quelques pensionnaires et de plusieurs externes. Deux Frères convers, sous la présidence d'un Père, y donnent une excellente éducation commerciale. De leur côté, les Sœurs de la Congrégation de Sainte-Anne, venues du Canada, ont un joli

petit couvent à quelques minutes de là. Ce que nos Frères font pour les jeunes gens, elles le font pour les jeunes filles avec autant de succès que de zèle.

La résidence de Sainte-Marie dépend de la maison de New-Westminster. Remontez le cours du Fraser environ 10 lieues vers l'est, et vous vous trouvez en face de cet établissement qui présente un aspect assez imposant pour le pays. Au centre s'élève l'Eglise la plus vaste du vicariat. Les grandes solennités de l'église y réunissent plusieurs fois par an une foule nombreuse d'Indiens de tous les pays circonvoisins. A droite de l'église se trouve la maison des Missionnaires, deux Pères et deux Frères convers. Presque contigus à cette maison sont les bâtiments affectés à l'école des Indiens, dortoir, réfectoire, salle d'école, etc. Leur journée est partagée entre l'école où ils apprennent à parler, lire et écrire l'anglais, et tous les éléments d'une éducation primaire, et les travaux manuels, surtout l'agriculture. De l'autre côté de l'église se trouve l'école des filles indiennes sous la direction de deux Sœurs. Ces écoles sont destinées à devenir des pépinières de familles chrétiennes. Il y a d'excellentes terres aux environs de la mission de Sainte-Marie, le climat y est bon, et la localité serait irréprochable n'était le fléau des moustiques qui en rend le séjour insupportable pendant deux mois de l'année.

2° La Mission de Sainte-Marie est située au même degré de latitude que New-Westminster, c'est-à-dire un peu au-dessus du 49e. Si de là nous remontons de 3 degrés droit au nord, nous nous trouvons à la mission de Saint-Joseph, dans la vallée dite de *San José*. Ce district de missions est le second en importance. Nous y avons deux Pères et un Frère convers. Outre les sauvages qui y sont très-nombreux, il renferme aussi beaucoup de colons et de mineurs qui demandaient depuis longtemps une école

pour leurs enfants. Leurs vœux vont être réalisés : nos Pères ont déjà construit le couvent, et des Sœurs vont y être envoyées sans retard. Quel bien à faire dans cette belle mission ! mais les ouvriers apostoliques sont trop peu nombreux. Nous possédons ici une très-belle terre en plein rapport, et cette mission va bientôt, non-seulement se suffire à elle-même, mais encore aider les missions moins favorisées du Nord.

3° Le district de l'Immaculée-Conception a son centre aujourd'hui près du lac Okanagan, en un lieu appelé *vallée de la Mission*. Deux Pères et deux Frères en forment le personnel. Ce district renferme plusieurs colons et environ deux mille Indiens, baptisés pour la plupart. Outre l'église et la maison des Pères, on y avait construit un petit bâtiment pour y établir une école de jeunes sauvages ; mais, après quelques tentatives peu heureuses, on s'est vu obligé d'abandonner l'école, du moins pour le moment. Nous avons ici une belle terre, le climat est excellent, et cette mission peut maintenant se suffire à elle-même. Mais la position n'est pas assez centrale et l'on songe, sans abandonner entièrement le poste, à transférer le centre de ces missions dans un lieu plus commode, près d'une belle réserve de sauvages, à l'est du fort Kamloops.

4° District de Saint-Michel. Nos Missionnaires y sont établis dans une charmante petite île d'environ 2 lieues de long sur 1 lieue de large dont ils sont les seuls habitants. Cette île, toute couverte de beaux arbres, est située entre le nord de l'île Vancouver et le continent américain. Elle est environnée d'un grand nombre d'autres îles dont l'ensemble forme un archipel abrité par la grande île contre les fureurs de l'Océan, et par les hautes terres du continent contre les vents du nord et du nord-est. On se rend facilement en bateau d'une île à l'autre,

et sur les points du littoral occupés par les sauvages, qu'il serait ainsi facile d'évangéliser. Mais ces sauvages sont mauvais : ils sont en vérité la plus lourde croix de nos Missionnaires. Le district, autrefois très-populeux, ne compte guère plus que trois ou quatre mille sauvages : les vices, les boissons enivrantes continuent à décimer ces malheureuses populations obstinément rebelles à l'influence de l'Évangile. En ce moment, le gouvernement du Canada semble vouloir prendre des mesures énergiques pour réprimer le mal : ces mauvais sauvages commencent à avoir peur ; en deviendront-ils meilleurs ? On en doute, mais espérons contre toute espérance.

5° Le district de Notre-Dame de Bonne-Espérance, fondé cette année même au nord-est du vicariat, et commençant vers le 54e degré de latitude, promet les résultats les plus consolants. Ce district avait déjà été visité les années précédentes par Mgr le Vicaire apostolique et ensuite par deux Pères successivement. Deux Missionnaires en sont maintenant chargés ; mais ils n'ont pas encore pu fixer définitivement le lieu de leur résidence. Il est difficile de trouver dans ces climats une terre propre à la culture, à cause des gelées d'été qui viennent presque toujours ruiner les espérances du cultivateur. Peut-être trouvera-t-on un point central d'où l'ouvrier apostolique pourra rayonner en tous sens pour évangéliser ces bons sauvages, et en même temps des conditions climatériques qui permettent la culture ; autrement ce district serait toujours à charge au vicariat, malgré la générosité des sauvages qui ont admirablement compris le devoir d'aider matériellement les Prêtres qui se dévouent pour leurs intérêts spirituels.

6° District de Saint-François-Xavier, diocèse de Nesqually (Etats-Unis). Il compte environ quatre mille sauvages. Nous y avons deux Pères et deux Frères qui ont leur

résidence sur la réserve générale concédée aux Indiens du Puget-Sound par le gouvernement des Etats-Unis. Nos Frères sont chargés de l'école des garçons; celle des petites sauvagesses est confiée aux Sœurs dont le modeste couvent s'élève non loin de l'église. Ici, nous ne possédons pas de terre. Ces deux écoles sont entièrement aux frais du gouvernement.

Maintenant, un mot sur les besoins et les ressources du vicariat. On a déjà pu entrevoir, par ce qui précède, que les besoins matériels ne sont pas les plus pressants. Sans doute, nos Missionnaires sont pauvres, très-pauvres même; mais ils sont heureux de l'être, et ils souffrent avec joie les plus rudes privations. Sans doute encore toutes ces constructions que l'on décore du nom de *cathédrale*, de *collége*, de *couvent*, ne sont en réalité que de pauvres bâtiments en bois qui feraient pitié dans nos pays civilisés. Le vicariat ne possède pas encore un seul édifice en pierre ou en briques. Mais grâce aux aumônes abondantes de la propagation de la foi, grâce aux quelques ressources que l'on peut tirer des colons et, je le dirai, grâce à la générosité des sauvages, le nécessaire n'a jamais manqué à l'ouvrier apostolique. Puisque j'ai parlé de la générosité des sauvages, qu'on me permette à ce sujet une courte réflexion. Nos Pères ont eu l'heureuse idée de faire naître et de développer dans le cœur du sauvage l'esprit de générosité. L'homme, le sauvage surtout, est naturellement égoïste; l'Indien exploite à son profit les besoins du colon ou du voyageur que la nécessité lui livre comme une victime; le Missionnaire n'eût pas éprouvé un meilleur sort; on voulut d'abord lui extorquer de l'argent, etc., mais le Missionnaire tint ferme; en homme apostolique, il s'avança au milieu de ces tribus sauvages sans argent, sans provisions; il leur disait : Je viens pour vous; je me sacrifie pour vous; honte à vous

si vous me laissez mourir de faim ou si vous refusez de me transporter d'une mission à l'autre sur votre canot ; et aujourd'hui, dans ces missions du Nord, une tribu serait déshonorée si elle laissait le Prêtre sans nourriture et sans moyens de transport. L'avantage de cette victoire est grand au point de vue purement économique, mais infiniment plus précieux au point de vue moral. Il faut que la religion, pour pénétrer profondément dans les cœurs, soit accompagnée de l'esprit de sacrifice ; ce qui ne coûte rien semble avoir peu de valeur, et si les sauvages avaient pu voir dans la visite du Prêtre une occasion de satisfaire leur cupidité, l'esprit religieux n'eût jamais jeté dans leurs cœurs de profondes racines.

Le grand besoin de ces missions, c'est le besoin d'ouvriers apostoliques. Sans parler de l'extension que l'on pourrait donner aux missions, et pour nous en tenir au cadre forcément restreint de nos œuvres actuelles, il est évident qu'il faut au moins un Missionnaire de plus dans chaque poste. Jusqu'ici nos Pères ont pu, au prix d'un dévouement sans bornes, se multiplier en quelque sorte en se portant sur tous les points de ce vaste territoire, pour y prêcher la parole du salut et pour repousser le ministre de l'hérésie. Grâce à Dieu, leurs efforts ont été bénis et l'on peut dire qu'en général ils sont restés maîtres du champ de bataille. La masse des Indiens appartient à la *prière de la robe noire,* et les colons aussi ont eu leur part de secours religieux ; mais c'est un champ de bataille ; la vie de communauté n'existe presque plus ; les santés s'épuisent, et pour plusieurs la vieillesse, avancée encore par la fatigue, rend le zèle même impuissant. Dieu aussi a bien voulu nous éprouver en nous enlevant deux Missionnaires. Le jeune P. Lamure, qui commençait à rendre de grands services et qui semblait avoir devant lui une longue carrière de zèle, nous a été enlevé par un

fatal accident. Et que dirai-je du P. Gendre, ce modèle du parfait Missionnaire et du parfait religieux! malgré sa constitution vigoureuse, il s'est usé par l'excès du travail, il est mort victime de son dévouement pour ses chers sauvages qu'il aimait plus que sa vie. En parlant de chaque district en particulier, j'ai indiqué deux Pères ici, deux Frères là. Hélas! ma plume se refusait presque à écrire cette énumération quand je songeais que plusieurs de ces chers Pères et Frères sont déjà trop vieux ou trop infirmes pour figurer dans les cadres de notre milice active. Prions donc le Maître d'envoyer des ouvriers dans sa vigne, c'est là le grand, je dirai le seul besoin de cette mission.

Quel avenir espérons-nous pour ce pays? Au point de vue spirituel, la réponse dépendra, en grande partie du moins, de celle qui sera faite à notre prière : *Mitte operarios.* Donnez-nous des Missionnaires et ce pays deviendra un pays chrétien, un pays catholique ; autrement, il deviendra probablement un pays livré à l'infidélité et à l'hérésie auxquelles l'Église de Dieu arrachera péniblement quelques âmes. Au point de vue humain, ce pays a devant lui un grand avenir. Un bon climat, des terres fertiles, de riches mines, des moyens de communication chaque jour plus faciles, ne peuvent manquer d'y attirer une population nombreuse, et le grain semé aujourd'hui ne peut manquer de fructifier au centuple dans un avenir prochain. Efforçons-nous donc, tandis qu'il en est encore temps, de nous emparer de ce pays, pour l'offrir à Dieu et à notre sainte mère l'Église ; il serait certainement l'un des plus beaux fleurons de la couronne de notre petite, mais bien-aimée Congrégation.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 44. — Décembre 1873.

RAPPORT

SUR

LE VICARIAT DE SAINT-BONIFACE [1].

A l'Archevêché de Saint-Boniface, avec Mgr Taché, sont cinq membres de notre famille : les PP. Maisonneuve, Tissot, Baudin, Lavoie et le Fr. Gléna, plus un Prêtre séculier, M. Dugast. Saint-Boniface, qui est paroisse, contient un peu plus de mille catholiques. Il y a un collége qui donne à présent l'éducation à trente-six enfants internes, sous la direction du R. P. Lavoie, aidé par trois professeurs : un ecclésiastique, un scolastique et un laïque. Ce ne sont pas seulement les internes qui ont le précieux avantage de recevoir une bonne éducation, mais encore tous les enfants qui veulent fréquenter les classes

[1] Ce rapport a été écrit par le R. P. Tissot, délégué de Saint-Boniface, pendant la tenue du Chapitre général.

du collége. Les enfants y commencent presque tous par les premiers rudiments, et les plus courageux d'entre eux vont jusqu'aux belles-lettres et au delà; ce qui fait assez comprendre qu'un dur et peu attrayant travail est l'occupation continuelle du Père Directeur et de ses compagnons. Leurs efforts obtiennent de grands succès, et si les qualités intellectuelles de ces enfants, généralement susceptibles d'un grand développement, étaient secondées par la constance et le ferme désir de se faire une carrière honorable, ils en feraient de brillants sujets. Le français et l'anglais y sont enseignés et parlés; il y a même eu des cours de latin et de grec. La grammaire, les mathématiques et la musique sont les exercices continuels qui s'y font. Il va de soi que l'instruction religieuse tient le premier rang. Presque tous sont musiciens et jouent des instruments, ce qui fait l'admiration de tous ceux qui les entendent.

Il y a dans la paroisse quatre maisons de Sœurs de charité : 1° la maison où réside la Provinciale; elle contient un noviciat et un orphelinat de jeunes filles. Là se fait régulièrement une école pour les orphelines qu'elles élèvent et les filles des environs; 2° le pensionnat, qui donne à environ trente-huit jeunes demoiselles une éducation française et anglaise qui peut lutter avec celle des pensionnats des pays plus civilisés; 3° dans la petite ville de Winipig, l'académie Sainte-Marie, avec une école mixte exclusivement anglaise, où les jeunes protestantes forment la majorité, grand cauchemar pour les *révérends* du pur Évangile. Là se trouve une chapelle où l'on garde le Saint-Sacrement, et où les offices se font régulièrement les dimanches et fêtes. Le R. P. Baudin en est exclusivement chargé; il y va aussi dire la messe très-souvent pendant la semaine, entendre les confessions, visiter les familles catholiques, anglaises,

irlandaises, écossaises, qui se multiplient beaucoup depuis quelques années par suite de l'émigration. La prédication s'y fait exclusivement en anglais. La chapelle est petite et sera bientôt insuffisante ; 4° l'école de Saint-Vital, à 5 milles de l'Archevêché, où presque continuellement cinquante à soixante enfants des deux sexes reçoivent une instruction bien soignée. Une toute petite chapelle y abrite le Saint-Sacrement. Un Père de l'Archevêché y va dire la messe une fois par semaine; c'est ordinairement le R. P. Maisonneuve.

Ce cher Père, ayant l'ennuyeuse infirmité d'être sourd depuis plusieurs années et ne pouvant s'occuper du soin des âmes, a la charge de fournir et d'expédier aux vicariats de la Siskatchewan et de Mackenzie les effets nécessaires à ces missions. Les connaissant bien, il est presque le seul capable de cette dure besogne, abondante en fatigue et contradictions de plus d'un genre. Il y met toute son application, afin que tout soit envoyé et puisse parvenir à destination. Le P. Tissot et M. Dugast s'acquittent des autres fonctions spirituelles dans la paroisse. Le Fr. Gléna a la direction et la surveillance des travaux manuels de l'Archevêché, du collége, et souvent il porte secours aux maisons des religieuses, quand il est nécessaire.

La petite paroisse de Saint-Charles, située sur la rivière Assiniboine, entre Saint-Boniface et Saint-François-Xavier, à une distance de 3 lieues de chacun de ces deux endroits, a reçu des secours religieux depuis une vingtaine d'années. Dès le commencement, une petite maison servait de chapelle et de salle d'école. Plus tard, Mgr Taché y fit bâtir une petite église assez belle, à laquelle il a ajouté dernièrement une maison pour le Prêtre et une école, où habitent les instituteurs. Cinquante-cinq ou soixante familles catholiques, mêlées avec des protestantes, forment ce qu'on appelle *la petite paroisse de*

Saint-Charles. Elle n'est pas la plus privilégiée sous le rapport spirituel, à cause de ce contact constant avec des partisans de l'erreur ; aussi en général ces catholiques laissent beaucoup à désirer. Le P. Allard en est chargé et ne se ménage pas pour leur donner tous les secours qu'il peut. Parlant assez bien l'anglais, il fait toujours ses instructions dans les deux langues. Pendant un espace de temps assez long, n'ayant pu avoir un instituteur, il a été dans la nécessité de faire lui-même l'école à quarante enfants. Ce travail, joint à celui de son ministère, avait considérablement affaibli sa santé. Le Fr. Saint-Germain a été chargé de l'école depuis quelque temps, et il s'en acquitte avec un grand succès.

Pimbina est, dit-on, le premier endroit que les Canadiens français, arrivés sur la Rivière-Rouge, choisirent pour jeter les premiers fondements de la colonie. Après environ quatre-vingts ans que ce pays a excité l'enthousiasme des voyageurs, on se demande pourquoi il est resté si longtemps sans pouvoir sortir de sa léthargie. A part les établissements des États-Unis et ceux de la Compagnie de la baie d'Hudson, le reste est à peu près tel qu'à l'origine. Là est la limite qui sépare les puissances américaine et anglaise, à environ 35 lieues de Saint-Boniface. Cette mission, en partie dans le diocèse de Mgr Taché, en partie dans celui de Saint-Paul (États-Unis), est confiée au P. Simonet, qui a le F. Doyle pour compagnon. Le nombre des catholiques appartenant au diocèse de Saint-Boniface est à peu près de deux cents : il n'est pas facile de savoir le nombre de ceux que le Père doit évangéliser sur le terrain de la république américaine. Je pense qu'il peut s'avancer jusqu'à 60 lieues au sud, sans que personne s'oppose à son zèle. Parlant anglais et français, il est en situation de faire beaucoup de bien à cette mission. Les premières années que ce cher Père a été résidant à

Pimbina, il a vécu dans une extrême pauvreté, qui n'a pas été soulagée par les catholiques du lieu, chez qui la reconnaissance fait défaut. Bien que Pimbina soit un pays civilisé, les privations qu'il y a endurées ne sont pas moindres que celles de nos Missionnaires qui sont à 500 ou 600 lieues plus loin au nord. A présent, il est beaucoup mieux sous le rapport du temporel. Il a rendu sa résidence et sa chapelle moins misérables, et il faut espérer qu'il pourra les améliorer un peu plus. Le Père et le Frère donnent avec succès des soins tout particuliers aux écoles.

Leur voisin le plus proche est le P. Le Floch, qui est chargé de la mission de Saint-Joseph, sur la rivière Pimbina, à 8 lieues plus à l'ouest. Saint-Joseph, qui était appelé *ville* il y a quinze ans, ne peut pas aujourd'hui porter le nom de *village*. Un enthousiasme peu raisonné l'avait fait naître, l'expérience et la réflexion l'ont fait crouler. Tous les citadins ne pouvaient vivre que de la culture ou de la chasse, ce qui n'était pas praticable pour quelques centaines de familles groupées dans un petit rayon. Peu à peu, ils ont démoli leurs maisons pour aller les échelonner le long de la rivière, et maintenant à peine l'église de Saint-Joseph a-t-elle auprès d'elle deux ou trois familles. Le nombre des habitants de Saint-Joseph qui sont sous la houlette du P. Le Floch ne dépasse guère cinq ou six cents ; mais, placés à une assez grande distance les uns des autres, le Père a beaucoup de travail pour leur porter les secours de la religion. Lui aussi a des paroissiens dans les deux diocèses. Sans être dans l'abondance, il a le nécessaire pour subsister et travailler au salut des âmes qui lui sont confiées.

La mission de Saint-Laurent, lac Manitoba, est confiée aux soins des PP. Camper et Mac-Carthy, qui sont aidés par le Fr. Mulvihill. Distante de Saint-Boniface d'environ

30 lieues, cette mission a une grande étendue : elle embrasse un grand nombre de petits groupes de maisons, comme aussi les maisons isolées qui sont sur les bords du lac, dont la longueur est de 100 lieues sur une largeur très-variée de 1 à 12 lieues. Depuis plus de trente ans, les Missionnaires l'ont visitée, pour porter la bonne nouvelle à une partie de la tribu des *Sauteux*, qui mènent leur vie nomade autour et aux environs de ce lac. De toutes les tribus évangélisées avec constance, c'est la seule qui se soit montrée généralement insensible à la voix de Dieu. Un Prêtre séculier, canadien, y a donné sa vie, certainement martyr de la charité, mais bien probablement martyrisé par quelques-uns de cette tribu. C'est le révérend M. Darveau, dont les restes ont été trouvés sur les sables du bord du lac; ils étaient trop méconnaissables pour qu'on pût vérifier la nature de sa mort. Cependant de nombreux sauvages de cette tribu n'ont pas persévéré dans le vieil endurcissement de leurs cœurs, et se sont laissé vaincre par la grâce ; et maintenant, soit convertie, soit disparue, la partie de la tribu qui habite les bords du lac est très-peu nombreuse. En général, ce sont les métis français qui y sont établis de distance en distance; cependant il y a aussi des métis anglais et quelques Européens.

La maison de Manitoba n'est jamais laissée seule : il n'y a qu'un Père à la fois qui se livre aux courses apostoliques. L'habitation des Missionnaires et leur église sont plus que modestes, parce que, à part ce qu'ils reçoivent chaque année de la Propagation de la Foi, ainsi que les autres missions qui dépendent de Saint-Boniface, le casuel et les aumônes sont presque nuls. Le travail du missionnaire voyageur est pénible; arrivé auprès de quatre ou cinq familles, il faut aller au secours de tous, depuis celui qui vient de naître jusqu'au vieillard ; baptiser, instruire,

confesser, consoler les affligés, réprimander ceux qui dévient du bon chemin. Ces exercices sont souvent tous à faire dans une seule famille. C'est l'occupation du Père pendant deux ou trois mois qu'il met à faire sa tournée. Sa table est à la générosité de ceux qu'il visite; c'est dire qu'en général elle n'a rien d'attrayant. Ces familles, presque toutes pauvres, ne donnent au Père que ce qu'elles ont; alors, comme le fait remarquer le P. Camper, on peut dire : *Evangelizare pauperibus misit me.* Avec ces fatigues et ces privations, qu'on n'aille pas croire que la vie du missionnaire soit insupportable; le Missionnaire est content et même là il expérimente la vérité de cette parole du divin Maître : *Jugum meum suave est...*

La mission du lac Qu'Appelle, sous le patronage de Saint-Florent, est à environ 130 lieues au nord-ouest de Saint-Boniface : les PP. Lestanc et de Corby en ont la direction. Au lac Qu'Appelle est la maison principale où les Pères peuvent se voir de temps en temps; cependant ils sont souvent cinq ou six mois sans avoir le bonheur de se rencontrer. C'est au lac Qu'Appelle que le P. de Corby fait sa résidence. Environ trois cents familles de métis y ont des habitations, où elles vivent de viande et de poisson. Les femmes et les enfants demeurent là d'une manière stable, tandis que les hommes et les jeunes gens capables de chasser s'absentent au loin pour fournir à l'entretien de tous. Le P. Lestanc va environ 80 lieues plus loin, avec au moins deux cents familles de métis, et, de plus, un nombre considérable de sauvages sioux, sauteux, cris, assiniboines, qui suivent les métis pour être plus en sûreté. Ces métis, que le P. Lestanc accompagne, obligés pour vivre de suivre les bufalos, changent souvent de place. Ils sont très-bons pour le Missionnaire; aussi, quoique les plus éloignés de l'Archidiocèse, nos Pères de cette mission sont des plus favorisés.

RAPPORT

SUR LE

VICARIAT DU DIOCÈSE DE SAINT-ALBERT

Le vicariat de Saint-Albert a été établi en 1868; alors son personnel se composait de 14 Oblats, savoir : Mgr Grandin, à qui il était confié, 9 Pères et 4 Frères convers. Cette même année, il fut augmenté de 2 Pères, d'un Frère scolastique et de 2 Frères convers. En outre, Mgr Grandin, en retournant dans son vicariat, avait conduit avec lui 1 Prêtre, 1 diacre, 1 séminariste non encore dans les Ordres sacrés, et 5 jeunes postulants convers.

Le vicariat comprenait alors sept principales missions ou résidences, savoir : dans le district de la Siskatchewan, Saint-Albert, Sainte-Anne, Saint-Joachim, Saint-Paul des Cris et Notre-Dame des Victoires, au bord du lac la Biche; et dans le district de la Rivière aux Anglais, Saint-Jean-Baptiste à l'île à la Crosse et Saint-Pierre au lac Caribou.

Depuis que le vicariat apostolique de la Siskatchewan a été érigé en diocèse, la résidence de Saint-Albert est devenue le siége de l'Évêque; sa population, qui, en 1868, était de 600 âmes, s'est augmentée depuis d'environ un tiers; elle est composée de métis canadiens, généralement bons catholiques, mais qu'il a fallu former à la vie chrétienne; ils sont presque tous pauvres, fort

peu industrieux et encore moins économes. Quelques étrangers venus du Canada et des États-Unis se sont mêlés à eux ; ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur dans le pays ; si leur nombre augmente, ce sera pour Saint-Albert une cause de démoralisation.

La maison qui sert de résidence à l'Évêque et aux Pères est en bois, comme toutes les constructions de ce vicariat ; sans être ni spacieuse ni commode, elle leur suffit cependant. La chapelle qui servait de paroisse et de cathédrale étant devenue trop étroite et tombant du reste en ruines, on en construit une autre, plus vaste et plus digne de sa destination, à laquelle tous nos Pères et Frères ont dû travailler. Quoique non achevée encore dans l'intérieur, elle a cependant déjà été livrée au culte.

A environ 30 mètres de la nouvelle église est la maison des Sœurs, bien insuffisante pour les œuvres auxquelles elles se sont adonnées jusqu'à présent : elles ont eu le soin des orphelins, leur ont fait l'école, ainsi qu'aux rares enfants qu'on leur envoie. Il faudrait aujourd'hui donner plus d'extension à leur école, afin de pouvoir lutter avec les ministres protestants, qui, partout où ils s'établissent, élèvent des écoles et s'emparent, par ce moyen, des nouvelles générations, auxquelles ils inoculent leurs erreurs. Il y aurait donc nécessité d'établir une école qui répondît aux besoins du pays, d'autant plus que la population comprend mieux aujourd'hui le besoin de l'instruction.

Dans notre mission de Saint-Albert, nos Pères ne s'occupent pas seulement de former des chrétiens, ils doivent aussi y former des agriculteurs ; les métis jusqu'à présent ne vivaient guère que du produit de la chasse ; mais, cette ressource ayant considérablement diminué et pouvant d'un jour à l'autre leur faire complétement défaut, il a fallu leur en procurer une bien plus abondante et surtout plus certaine, c'est celle qu'un sol riche et vaste peut leur

fournir ; mais, pour amener les métis à cultiver la terre, il a fallu leur en donner l'exemple. Nos Pères ont à Saint-Albert une vaste ferme où, chaque année, ils ensemencent de 30 à 40 arpents, même où ils pourraient ensemencer beaucoup plus, si des bras ne leur manquaient. Ils ont actuellement soixante bêtes à cornes, bœufs ou vaches, et autant de chevaux. Les bœufs et les chevaux leur servent pour le labourage et pour les transports à faire aux différentes missions, pour les voyages des Missionnaires ; les vaches fournissent du laitage en abondance, ce qui leur permet de faire une grande provision de beurre, dont une partie est envoyée aux résidences qui n'en ont point et qui ne sont pas trop éloignées. C'est grâce aux Frères convers que nos Pères peuvent jouir du produit de leur ferme. Beaucoup de choses, qui ailleurs seraient considérées comme indispensables, manquent encore à cette ferme ; heureusement que la nécessité rend industrieux ! C'est ainsi que nos Pères et nos Frères peuvent s'en tirer.

Nos Pères ont dû faire un moulin, afin de pouvoir se procurer de la farine ; malheureusement la première tentative n'a pas réussi, les grandes eaux du printemps l'ont emporté : ils ont dû en construire un autre sur un faible cours d'eau, pour ne pas l'exposer comme le premier à être emporté ; mais sur ce faible cours d'eau il aura l'inconvénient de ne pouvoir marcher que dans les grandes eaux du printemps.

Mission de Sainte-Anne. — La mission de Sainte-Anne, sur le lac qui porte ce nom, située à environ 75 kilomètres de Saint-Albert, est peut-être la plus complète des missions ou résidences du diocèse ; grâce à son ancienneté, elle possède une chapelle convenable qui a été nouvellement réparée, et une maison pouvant au besoin suffire au logement de deux Pères et de trois Frères. La

population fixe à Sainte-Anne est d'environ 350 personnes ; cette résidence est en outre visitée au printemps par douze ou quinze familles de sauvages assiniboines. Les métis de Sainte-Anne, comme ceux de Saint-Albert, sont généralement de bons chrétiens ; mais, apathiques comme les sauvages, jamais ils ne rendront le moindre service aux Missionnaires, sans exiger d'eux un payement. Une pieuse et dévouée institutrice y fait l'école ; c'est la sœur du R. P. Lacombe. Grâce à l'industrie du R. P. Fourmond, qui a fait une chaussée pour avoir une chute d'eau, un moulin pourra y être construit, ce qui sera une ressource bien précieuse et pour cette mission et pour celles qui ne peuvent avoir le même avantage et qui cependant ont également besoin de farine.

A cause de la proximité de cette résidence de celle de Saint-Albert, et vu surtout le nombre peu considérable des chrétiens qui s'y trouvent, assez souvent elle n'a pas de Missionnaires à poste fixe ; elle est alors desservie par un des Pères de Saint-Albert. Sainte-Anne a été choisie comme le lieu le plus convenable du vicariat pour le noviciat ; c'est là aussi que les scolastiques terminent leur cours de théologie, quand, bien entendu, on peut avoir des scolastiques venus des provinces, car ce vicariat n'a encore fourni aucun sujet.

Mission de Saint-Joachim d'Edmonton. — Edmonton est un poste important de la Compagnie de la baie d'Hudson, bâti sur les bords du lac Siskatchewan. Le chef de ce poste a fait construire, il y a quelques années, une chapelle dans l'intérieur du fort, à l'usage des nombreux serviteurs catholiques de la Compagnie qui s'y trouvaient ; il fit également construire une maison pour que le Missionnaire eût un chez-soi ; malheureusement, à ce chef très-bien disposé pour la mission catholique, quoique protestant, a succédé un protestant fanatique, dont le

premier soin a été d'éloigner autant qu'il a pu les serviteurs catholiques pour les remplacer par des protestants, et l'école qu'y tenait le Fr. Scholen, lorsque le fort était peuplé de catholiques, est tombée, faute d'élèves, quand les protestants ont remplacé les catholiques. Il n'y a pas de Missionnaire à poste fixe à Edmonton ; quand un Père de Saint-Albert est disponible, il s'y rend de temps en temps pour y dire la messe le dimanche et donner ses soins aux rares catholiques qui s'y trouvent.

Mission de Saint-Paul des Cris. — Cette résidence se trouve sur les bords de la Siskatchewan à environ 45 lieues au-dessous du poste Edmonton ; cette mission fut fondée par le R. P. Lacombe, il y a six ans, pour favoriser l'évangélisation des sauvages cris de la prairie, et pour servir de boulevard contre les progrès du protestantisme chez cette nation ; car pour le moment elle n'est pas de grande importance, surtout sous le rapport matériel ; mais bientôt elle sera visitée par un bateau à vapeur, qui naviguera sur la grande rivière Siskatchewan, et si le projet d'un chemin de fer sur le territoire anglais, réunissant les deux océans, se réalise, ce poste aura nécessairement de l'importance et pourra servir de dépôt pour fournir au vicariat du Mackenzie les effets dont il pourra avoir besoin.

Mission de Notre-Dame des Victoires au lac la Biche. — Cette mission est située dans le diocèse de Saint-Albert, et en fait canoniquement partie ; mais, pour des raisons qu'on fera connaître ailleurs, elle dépend du Vicaire de mission du vicariat de Mackenzie ; il n'en sera donc point parlé ici.

Mission de Saint-Jean-Baptiste de l'île à la Crosse. — La mission de l'île à la Crosse est une des plus anciennes de ce diocèse ; elle est située sur les bords du lac qui porte ce nom. Cette mission a été rudement éprouvée ; deux fois

l'incendie y a tout dévoré. Aujourd'hui elle est sortie de ses cendres, et sans avoir réparé entièrement toutes ses ruines, elle y travaille avec succès. Cette mission fut fondée pour évangéliser les Cris de cette région et les sauvages montagnais qui visitaient ce poste de traite, qui a servi d'abord d'habitation à nos Pères, avant qu'ils eussent élevé les constructions qui devaient les abriter. Cette résidence a deux Pères et deux Frères; des Sœurs grises de Montréal y ont un établissement, où elles élèvent des orphelins et font l'école. Sous le rapport matériel, cette mission est moins bien pourvue que celle de Saint-Albert; malheureusement les deux Pères qui en sont chargés ont une santé bien faible, sinon ruinée.

Mission de Saint-Pierre, lac Caribou. — Cette mission est la plus pénible et la plus difficile de tout le diocèse et même des trois vicariats du nord-ouest de l'Amérique, par son éloignement, les difficultés d'y arriver et les frais de transport qu'elle nécessite. Elle est visitée par les sauvages montagnais, qui s'y rendent au nombre de sept à huit cents; ils y viennent de très-loin et non sans de grandes difficultés; il leur est souvent impossible d'y amener leurs familles, et quand ces familles se rendent à la résidence, elles n'y demeurent que fort peu de temps, parce qu'elles n'y trouvent pas des moyens suffisants de subsistance, ce qui est cause qu'on ne peut leur donner l'instruction religieuse qui leur serait nécessaire. Une autre difficulté provient du manque de bois de chauffage; il y en avait suffisamment il y a douze ans, quand cette mission fut fondée; mais, depuis cette époque, la consommation qui s'en est faite a à peu près épuisé la provision de bois qu'on y avait trouvée; ce qui oblige les sauvages, quand ils viennent à la mission, à aller camper loin de notre résidence du lac Caribou, là où ils trouvent encore le moyen de se chauffer; mais cet éloignement

est cause qu'ils ne peuvent entendre le son de la cloche, et souvent ne peuvent se rendre aux exercices qu'on fait à leur intention. Si ces sauvages vivaient par groupes et en société, nos Pères pourraient les visiter, comme ceux des prairies ; mais la pauvreté du pays qu'ils habitent les force de se disperser par familles sur une vaste étendue, afin de pouvoir trouver un peu de nourriture, ce qui est un obstacle à pouvoir les instruire suffisamment et à les former aux pratiques de la vie chrétienne. Les Pères de cette mission ont beaucoup à souffrir dans leur isolement et à souffrir de toutes les manières.

Cette mission est visitée également par des Esquimaux. Ces sauvages y viennent depuis que le P. Gasté les a visités, mais on n'a pu encore en faire des chrétiens ; nos Pères du lac Caribou ne connaissent point leur langue et n'ont pas le moyen de l'apprendre. Cette mission, sous le rapport matériel, est sans avenir : la culture y est à peu près impossible, le bois de chauffage y manquera bientôt, et les transports, pour y arriver et y porter les choses nécessaires, sont fort coûteux et très-pénibles ; il faut un grand dévouement aux Pères qui résident à cette mission, pour ne pas l'abandonner ; mais jusqu'à présent ils n'ont pu se résigner à la quitter, à cause des quelques chrétiens qui la visitent. On peut cependant prévoir un temps, qui n'est pas éloigné, où on devra abandonner ce poste ; mais la nécessité seule y obligera nos Missionnaires.

Outre les résidences, nos Pères du diocèse de Saint-Albert ont encore à desservir plusieurs postes, où ils se rendent une ou plusieurs fois par an, pour y donner des missions ; nous énumérons ici les plus importants : au fort Jasper, au petit lac des Esclaves, au fort de la Montagne, au lac aux Tourtes, au lac du Bœuf ou Victoria, au lac du Poisson, au fort Pitt. Nos *Annales* ont déjà fait con-

naître le mode de voyager, les fatigues et même les dangers de ces voyages, ainsi que la longueur et la dureté des hivers dans ces régions. Le ministère et les travaux matériels sont toujours ce qu'ils ont été, et l'on peut dire que ce diocèse, s'il conservait les mêmes habitants, serait sans avenir, comme toutes les contrées peuplées par les sauvages de l'Amérique du Nord ; mais, si le projet de construire un chemin de fer, qui doit unir les deux océans et traverser toute la vallée de la Siskatchewan, se réalise, ce pays changera de face et sera peuplé, après quelque temps, d'habitants d'origine européenne. Ces immenses solitudes seront animées par la présence d'une population industrieuse et hardie, qui fera sortir du sein du désert des villes et des villages. Il est à craindre que cette nouvelle population ne soit composée en très-grande partie de protestants, et que le diocèse de Saint-Albert ne devienne alors un peu trop *in partibus infidelium*.

Avant de terminer ce rapport, je dois exprimer un regret au nom des Missionnaires du diocèse de Saint-Albert, c'est celui d'être en nombre insuffisant, et ils pourraient se plaindre aussi de n'avoir pas les ressources qui leur permettraient de faire tout le bien qu'ils désireraient. Dans beaucoup de localités, ils sont en face des ministres protestants, qui, avec l'or dont ils disposent, leur font une concurrence désastreuse. Il semble que les allocations relativement considérables que les conseils de la Propagation de la foi leur font devraient amplement suffire pour l'entretien de nos Missionnaires. Malheureusement il n'en est pas ainsi ; les objets de première nécessité, qui ne peuvent leur venir que de l'Angleterre ou des Etats-Unis, leur reviennent très-cher, à cause des transports ; n'ayant qu'un nombre insuffisant de pères, ils sont obligés d'employer des serviteurs, qui travaillent fort peu et

dépensent beaucoup. Leurs demeures, n'étant construites qu'en bois, ont souvent besoin d'être réparées, dans ce climat de fer, ce qui entraîne pour eux des frais assez considérables; les voyages qu'ils doivent faire pour visiter les postes dont ils sont éloignés, et qui sont généralement assez longs, sont encore pour eux une cause de dépense. Quand nous comparons la vaste étendue qu'occupe le diocèse de Saint-Albert au petit nombre de Missionnaires qui y exercent leur ministère, il est facile de se convaincre qu'il est beaucoup trop insuffisant; mais il n'est pas facile de remédier à ce mal; l'administration générale ne peut lui fournir des ouvriers qu'autant qu'elle en a elle-même de disponibles; la rareté des vocations aujourd'hui, et depuis quelques années, la met dans l'impuissance d'augmenter, comme elle le voudrait et comme il serait nécessaire, le nombre des Missionnaires et des Frères; ce nombre, d'ailleurs, devrait être proportionné, non aux besoins des missions, mais aux ressources qu'un vicariat peut avoir pour faire vivre et entretenir ses Missionnaires. S'il y avait possibilité de fournir au diocèse de Saint-Albert, comme aux autres vicariats, le nombre de Frères convers qui lui est nécessaire, sans doute les dépenses seraient notablement diminuées et l'on procurerait à la plupart de nos Pères qui habitent ces régions les joies douces de la famille, dont souvent ils sont privés; mais de nos jours les Frères sont rares, et il est à craindre qu'avec les nouvelles lois militaires ils ne le deviennent encore davantage par la suite.

RAPPORT

SUR LE

VICARIAT D'ATTABASKA ET MACKENZIE

Le vicariat d'Attabaska et Mackenzie n'a pas fait de progrès bien sensibles depuis le dernier Chapitre ; l'administration générale n'a pu lui envoyer le nombre d'ouvriers évangéliques qu'il réclamait ; d'ailleurs là, comme dans quelques autres de nos vicariats, les ressources, pour fournir aux dépenses des missions et à l'entretien des Missionnaires, ont à peine suffi au nombre des ouvriers évangéliques qui travaillent dans cette partie éloignée et glaciale de la vigne du Seigneur. Le vicariat d'Attabaska est incontestablement une des missions les plus pénibles confiées à notre Congrégation, qui est elle-même chargée des missions les plus pénibles du monde. Il faut, pour se livrer aux travaux de cette mission, un courage héroïque ; grâce à Dieu, nos Pères de ce vicariat n'ont pas été au-dessous de leur vocation ; mais la santé de plusieurs n'a pu résister à des fatigues excessives, rendues plus meurtrières et plus pénibles par un climat horriblement froid, par les privations et souvent par l'insuffisance d'une nourriture même grossière. S'il avait été possible de leur envoyer un nombre suffisant de Frères convers, on aurait diminué leurs dépenses, épargné beaucoup de fatigues et plus d'ennuis encore ; car, dans ces lointaines régions, ces chers coadjuteurs sont encore plus utiles à nos Pères

que dans les pays civilisés ; mais malheureusement on n'a pu leur fournir ce secours en proportion de leurs besoins.

Ce vicariat compte sept résidences ou missions, desservies par seize Missionnaires, dont deux sont Evêques : Mgr Faraud, qui en est le vicaire apostolique et en même temps le vicaire des missions, et Mgr Clut, son coadjuteur ; ces seize Missionnaires ne sont aidés que par cinq Frères convers.

1° La première et la plus importante de ces résidences est celle de *Notre-Dame des Victoires*, sur les bords du lac la Biche ; elle est peu éloignée, relativement à cette vaste contrée, de Saint-Albert ; elle appartient même au diocèse qui porte ce nom ; mais, comme elle pouvait fournir au vicariat d'Attabaska et Mackenzie des ressources qu'on ne croyait pas pouvoir trouver dans ce vicariat, sur la proposition des Evêques de la province de Saint-Boniface, le T.-R. P. général consentit à ce que cette résidence fût détachée du vicariat des missions de Saint-Albert pour être placée sous la juridiction religieuse du vicaire de Mackenzie. Cette résidence contient des logements suffisants, plus ou moins en bon état, pour les Pères et Frères qui l'habitent ; elle possède des champs cultivés, de nombreux chevaux et une grande quantité de bœufs et de vaches ; ces animaux servent et pour labourer les champs et pour opérer les divers transports que les besoins de la résidence ou les voyages réclament. Un moulin à farine et à scie y a été construit par nos Pères et nos Frères, ce qui est pour cette résidence d'un avantage inappréciable.

La population qui visite ou réside à la mission du lac la Biche se compose en grande partie de métis issus de pères canadiens et de mères crises et de quelques familles de Montagnais. On y trouve aussi plusieurs familles de la nation des Cris, dont le plus grand nombre est en-

core infidèle. Ceux d'entre eux qui se disent chrétiens ou qui expriment le désir de vouloir le devenir sont peu fervents, ils ne viennent d'ailleurs à la mission que fort rarement. Les métis qui ont leur résidence non loin de la mission, viennent tous les dimanches assister à la sainte messe. Quant aux Montagnais, ils n'y font ordinairement que deux apparitions par an, l'une au printemps et l'autre à l'automne ; ils sont généralement fervents chrétiens, mais ils n'y demeurent pas assez longtemps pour pouvoir y recevoir l'instruction qui leur est nécessaire. Les Pères de résidence à la mission de Notre-Dame des Victoires, au lac la Biche, ont encore à desservir plusieurs postes : celui de *Saint-Valentin*, où la Compagnie de la baie d'Hudson a un établissement pour son commerce ; un autre au *Petit-Castor*, station très-importante et peu éloignée du lac la Biche ; c'est là que séjournent les Cris, tant chrétiens qu'infidèles ; ces derniers, étant visités souvent par des ministres protestants, sont fort exposés à embrasser leurs erreurs ; enfin celui de *Saint-Jean-Baptiste*, au confluent de la petite et grande rivière d'Attabaska. C'est la mission du lac la Biche qui fournit à ces divers postes ce dont ils ont besoin.

Les Pères de cette résidence ont en outre la corvée pénible et cependant nécessaire d'aller chaque année, avec un certain nombre de charrettes conduites par des serviteurs, chercher à Carlton les effets destinés à toutes les missions. Ce voyage exige de trente-cinq à quarante jours.

La mission de *Notre-Dame des Victoires* au lac la Biche est la résidence de Mgr Faraud, des PP. Végreville et Collignon et du Fr. Alexis.

2° La mission de *Saint-Bernard*, située sur les bords du petit lac des Esclaves, a pour unique missionnaire le P. Rémas, déjà affligé d'infirmités qui l'empêchent de se

livrer à des travaux bien utiles, dans la position où il se trouve ; la majorité de la population qui réside à cette mission est composée de métis à peu près tous catholiques ; il y a aussi de cent à cent cinquante familles crises qu'on espère convertir au christianisme. Cette mission est pauvre, la pêche est le seul moyen qu'ait le Missionnaire pour y subsister ; il peut, il est vrai, se procurer de temps en temps quelques morceaux de viande desséchée ; mais cet aliment, fort peu délicat cependant, est un mets de luxe pour sa table et qui lui revient trop cher pour pouvoir en user souvent.

Le sol cependant pourrait y fournir de grandes ressources, il est fécond et le climat durant l'été assez chaud pour permettre la culture des légumes et des céréales ; il est fâcheux qu'on ne puisse y prendre une position qui pourrait conserver dans cette région les intérêts catholiques au moment très-rapproché où l'émigration s'y dirigera.

3° La mission de *la Nativité* est située près de l'entrée du lac Attabaska ; c'est la résidence des PP. Eynard et Laity et du Fr. Reynier ; elle possède une chapelle convenable, une maison et toutes ses dépendances ; elle a une ferme et tous les animaux nécessaires pour son exploitation ; là, comme dans la plupart de nos missions de ces régions, les Pères doivent se livrer aux travaux pénibles des champs et au rude métier de bûcheron, sans en avoir fait l'apprentissage ; aussi leur arrive-t-il quelquefois de graves accidents.

Cette résidence est visitée deux fois par an, au mois de mai et au mois de septembre, par des sauvages néophytes ils y séjournent ; chaque fois de trois à cinq semaines, selon qu'ils ont plus ou moins de provisions pour y subsister. Durant la belle saison il en vient un grand nombre les dimanches et les fêtes ; ils y viennent égale-

ment aux fêtes de Noël et de Pâques, lorsqu'ils ne s'en trouvent point trop éloignés, pour s'y confesser et y communier. En l'absence des sauvages, les Pères n'ont à exercer leur saint ministère qu'à l'égard de quelques familles catholiques qui résident au poste de la Compagnie de la baie d'Hudson, où elles sont employées et où malheureusement elles sont endoctrinées par les ministres protestants, que les officiers du poste, protestants eux-mêmes, favorisent de toutes manières.

Les Pères de la mission de la Nativité tiennent depuis plusieurs années une école qui jusqu'à ce jour n'a donné que de très-pauvres résultats.

Outre le service qu'ils ont à faire dans le lieu de leur résidence, ils ont en plus trois postes à visiter : 1° celui de *Notre-Dame des Sept-Douleurs*, où l'un des Pères se rend vers le milieu du mois de mars et y demeure jusqu'au 15 du mois de juin. Il y a pour logement une maison divisée en plusieurs pièces, dont la plus grande sert d'oratoire et une autre de sacristie. Ce poste est fréquenté par des Montagnais, qui, vivant éloignés des blancs ont, pu conserver leur première ferveur ; mais il serait à désirer que ce poste devînt une résidence ; 2° le poste *Saint-Henri*, situé tout près du fort Vermillon, sur les bords de la rivière à la Paix. Ce poste, un des premiers qui aient été visités, a toujours été négligé; on a fini par y construire une petite maison. Le sol y est fertile et le climat permettrait d'y récolter du blé et des pommes de terre. Il était visité autrefois presque exclusivement par la tribu des Castors, mais aujourd'hui c'est un mélange de toutes les tribus environnantes qui s'y rend. Le P. Laity, qui le dessert depuis quatre ou cinq ans, s'y rend au mois de septembre et ne le quitte qu'au mois de décembre. C'est un voyage de douze jours sur la neige ; 3° le poste de *Saint-Isidore*, à environ 60 lieues de la résidence de

Notre-Dame de la Nativité, est situé sur les bords de la rivière Attabaska ; ce poste, très-important lorsqu'il fut établi, l'est beaucoup moins aujourd'hui, parce qu'un grand nombre de sauvages se sont rendus ailleurs. Aucun Père n'est spécialement chargé de le desservir ; ce n'est que par circonstance que quelqu'un d'entre eux s'y arrête. Il offrirait de grands avantages matériels s'il était possible de s'y fixer.

4° *Résidence de Saint-Charles*, au fort Dunvégun. Le P. Tessier demeure seul depuis sept ans à cette mission ; elle était d'abord destinée à devenir un centre pour toutes les missions environnantes ; mais il a été impossible jusqu'à présent de réaliser ce projet, faute de moyens. Le lieu choisi est agréable, l'exposition y est bonne, le sol fertile et le climat tempéré ; la terre ne s'y couvre de neige qu'à la fin de novembre, et à la fin de mars elle a complétement disparu, chose bien rare à cette latitude dans l'Amérique septentrionale ; mais le P. Tessier, livré à ses seules forces, ne peut tirer un grand profit de ces avantages ; il a même de la peine à y vivre, la pêche y manquant. Ce poste est fréquenté par un grand nombre de personnes qu'on appelle dans ce pays *gens libres ;* ce sont des métis qui vivent à la façon des sauvages ; il est également fréquenté par des Cris, des Castors et d'autres sauvages de la montagne, qui d'abord avaient manifesté un grand désir de se convertir ; mais depuis qu'un Missionnaire est fixé près d'eux, ils paraissent ne plus être animés des mêmes sentiments ; c'est qu'ils ont des liens qui les attachent à leurs superstitions ; cependant, malgré ces obstacles, le nombre des chrétiens augmente chaque année d'une manière sensible.

Le P. Tessier ne borne pas son zèle à Saint-Charles, il visite encore les postes de *Saint-Pierre* et de *Notre-Dame des Neiges*, situés tous deux au pied des montagnes Ro-

cheuses, qu'il visite chaque année; il doit en outre se rendre de temps en temps à la résidence de *Saint-Bernard,* la plus rapprochée de la sienne, pour s'y confesser et pour jouir quelques moments de la présence et de l'entretien de l'un de ses confrères ; au commencement et assez longtemps, toutes les fatigues qu'il avait à endurer dans ses missions n'étaient pas au-dessus de ses forces ni de son courage ; mais, durant un voyage ayant eu le malheur de se geler les deux pieds, il ne peut plus aujourd'hui voyager avec la même facilité. Il est très-fâcheux que ce Père vive seul et n'ait pas même un Frère convers pour lui tenir compagnie.

5° *Mission de Saint-Joseph*, au grand lac des Esclaves. Cette résidence est située au 62e degré de latitude nord ; elle a pour unique gardien le P. Gascon ; elle est placée sur une île à l'entrée du lac, où la pêche est abondante, ce qui permet aux sauvages d'y séjourner plus longtemps, le printemps et l'automne, qu'ils ne le font là où cette ressource leur manque. Ces sauvages sont d'excellents chrétiens, zélés pour leur religion et instruits ; ils savent au besoin se montrer généreux, chose rare parmi les Indiens. Il y a deux ans, le manque de ressources fit prendre à Mgr Faraud la résolution d'abandonner cette résidence pour la convertir en simple poste qui serait seulement visité de temps en temps ; effrayés de l'isolement dans lequel ils allaient se trouver, ces généreux Montagnais se cotisèrent et firent offrir à Sa Grandeur de se charger de toutes les dépenses qu'entraînait le séjour du Missionnaire à la résidence de Saint-Joseph. Leur offre fut acceptée avec reconnaissance et ils ont fidèlement tenu leur promesse.

Le P. Gascon a encore à desservir deux postes : le premier est celui de *Saint-Vincent-de-Paul*, établi dans une baie profonde, à l'est du grand lac des Esclaves ; il s'y

rend au mois de novembre ou au mois de mars. Les sauvages appelés *Couteaux jaunes,* tous catholiques, s'y réunissent aux époques indiquées par avance ; ce sont de bons chrétiens, qui font la consolation de leur Missionnaire. Le second poste visité par le P. Gascon est celui de *Sainte-Anne*, situé dans une baie, à l'ouest du même grand lac ; il s'y rend dans le mois de juin et y passe quelques jours. Ce poste très-important est, hélas ! comme beaucoup d'autres, trop négligé à cause de l'insuffisance des ouvriers évangéliques ; il est à craindre que les ministres protestants qui fréquentent ces lointains parages ne profitent des absences du Missionnaire pour séduire les sauvages et les enrôler ensuite dans leur secte. C'est à ce poste que s'est noyé le pauvre Frère Hand.

Le P. Gascon consacre le temps libre, que lui laissent ses nombreux travaux, à faire l'école aux enfants, et c'est là qu'on a eu le plus de succès ; les bonnes dispositions des parents et des enfants en sont la principale cause. Ce Père aurait un très-grand besoin d'un aide : il est déjà âgé de cinquante-trois ans et sa constitution est faible ; ce qui lui rend plus pénibles les rudes travaux auxquels il est soumis.

6° *Mission de la Providence.* Cette résidence est située près du rapide du Mackenzie, sur un banc élevé qui domine ce grand fleuve, à 30 lieues environ à l'ouest du grand lac des Esclaves. C'est là que demeurent habituellement Mgr Clut, les PP. Grouard, de Krangué, Roure et Ladet, et les F. Boisramé et Salasse. Cette résidence possède une maison très-convenable, ayant toutes ses dépendances ; il s'y trouve également un couvent de Sœurs pouvant loger une cinquantaine d'enfants. Quoiqu'à une latitude bien élevée (63 degrés), on peut cependant y récolter de l'orge, des pommes de terre et d'autres légumes. Cette résidence avait été choisie pour servir de

centre aux autres résidences, les alimenter du produit de ses pêches abondantes et du produit de ses chasses, devenir un point central pour y réunir les sauvages ; mais l'expérience est venue démontrer l'inanité des calculs qui avaient été faits.

Une des causes principales qui ont empêché les sauvages de la tribu des Esclaves de se rendre tous à cette résidence, c'est l'influence des ministres protestants, qui, par l'appât des présents, en ont détourné un grand nombre.

Les Sœurs y tiennent une excellente école, qui pourrait exercer une grande influence sur l'avenir religieux du pays, si les ressources de cette mission permettaient d'y entretenir un plus grand nombre d'enfants. Elles en ont actuellement une trentaine, issus de parents métis, mais orphelins ; elles reçoivent encore quelques enfants des employés de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Les Pères de la résidence de la Providence ont à visiter :

1° Le *poste de Saint-Michel archange*, qui est situé au fond d'une baie profonde du grand lac des Esclaves, et se trouve à environ 60 lieues de cette résidence. Les Pères s'y rendent assez généralement le printemps et l'automne. Ce poste ne possède qu'une misérable masure pour toute habitation. Les néophytes qui le fréquentent appartiennent tous à la tribu des *Flancs de chiens* et sont d'excellents chrétiens qui ne se sont jamais démentis.

2° Le *poste du Sacré-Cœur;* ce poste est au fort Simpson, la véritable citadelle du protestantisme dans ces régions; aussi nos pères n'ont-ils jamais pu obtenir des officiers de la Compagnie qui y demeurent le moindre oratoire. Ce poste est visité par les sauvages esclaves, qui, endoctrinés par les ministres, se montrent généralement peu disposés à écouter les enseignements des Missionnaires ; un tiers cependant fait exception et montre de bonnes dispositions ; malheureusement nos Pères ne peuvent y séjourner assez

longtemps pour consolider la foi de leurs néophytes.

3° Le *poste de Saint-Raphaël;* ce poste est situé sur les bords de la rivière du Liard, à environ 50 lieues au-dessus du fort Simpson; il possède une assez jolie maison, ayant sa chapelle intérieure; c'est le Père DE KRANGUÉ qui le dessert. Il est fréquenté par des sauvages des tribus des Esclaves et des Montagnards; les premiers ont les qualités ou plutôt les défauts de ceux de leur tribu, c'est-à-dire qu'ils sont apathiques et indifférents; les seconds, au contraire, sont pleins d'ardeur et s'instruisent de la religion en peu de temps; il est fâcheux que le Missionnaire ne puisse y passer que quelques semaines au printemps et à l'automne.

4° Le *poste de Saint-Paul des montagnes Rocheuses;* ce poste est placé aux pieds des montagnes Rocheuses, également sur les bords de la rivière du Liard; le climat y est plus tempéré que dans les autres postes et serait favorable aux produits agricoles. Il est fréquenté par les sauvages montagnards (*Thékiné*), qui montrent les meilleures dispositions; mais celui qui est chargé de desservir ce poste ne peut y faire que de courtes et rares apparitions.

5° Le *poste des Saints-Anges.* Ce poste est placé sur la hauteur des montagnes Rocheuses; pour y arriver, il faut remonter une petite rivière très-dangereuse appelée du nom de *rivière du Courant fort.* La navigation est si périlleuse que Mgr FARAUD avait cru, par prudence, devoir suspendre l'envoi d'un Missionnaire à ce poste, où se rendent un grand nombre de sauvages montagnards animés des meilleures dispositions. Là, la moisson est prête; elle attend les moissonneurs.

6° La *résidence de Notre-Dame de Bonne-Espérance.* Cette résidence se trouve près du fort de Good-Hope; elle est située sur un banc très-élevé du fleuve Mackenzie, à 250 lieues de la résidence de la Providence, au 67e degré de latitude

nord. Les PP. Seguin et Petitot, l'abbé Lecorre et le Fr. Kearny en font tout le personnel. Elle a une maison convenable et une chapelle qui, lorsqu'elle sera complétement achevée dans l'intérieur, sera un monument pour le pays. Quoique à une latitude très-élevée, on y peut cependant récolter l'orge, les pommes de terre et quelques autres légumes. Cette résidence est visitée par les sauvages *peaux de lièvres*, qui ont embrassé la foi assez facilement ; il a été plus difficile de les former à la vie chrétienne ; leurs Missionnaires ont eu de grands efforts à faire pour amener cet heureux résultat.

Les Pères de *Notre-Dame de Bonne-Espérance* ont à desservir : 1° le *poste du Saint-Cœur de Marie*. Ce poste est à l'entrée du grand lac d'Ours et possède une maison qui, au besoin, est transformée en chapelle ; là, la culture du sol est impossible, l'été n'y est ni assez long ni assez chaud pour permettre aux moindres légumes d'arriver à maturité. Les Pères s'y rendent ordinairement vers la mi-mars et en reviennent au milieu de juillet. Les sauvages qui le visitent sont de la tribu des *Peaux de lièvres* ou de celle des *Flancs de chiens ;* ce sont de fervents chrétiens. Les ministres protestants les ont visités, mais ils n'ont pas voulu les entendre ; 2° le *poste de Sainte-Thérèse*. Le Père qui a fait la mission au poste du lac d'Ours descend en barque ou en canot par la rivière qui porte le même nom jusqu'à son entrée dans le fleuve Mackenzie ; près du confluent des deux rivières, il trouve réunis un certain nombre de sauvages qui sont descendus des montagnes voisines. Malheureusement ce ne sont presque jamais les mêmes qui s'y rendent, de sorte qu'il est très-difficile de leur donner une instruction suffisante. Le ministère du Missionnaire consiste principalement à conférer le baptême aux enfants dont les parents désirent qu'ils deviennent chrétiens ; 3° le *poste de Saint-François-Xavier*.

Ce poste est établi sur les bords du lac Anderson, à 50 lieues au nord de *Notre-Dame de l'Espérance ;* c'est en ce lieu qu'on avait tenté de réunir des Esquimaux pour les évangéliser ; les Missionnaires furent d'abord très-bien reçus par eux ; mais, ces farouches sauvages s'étant imaginé que les Missionnaires leur apportaient les maladies épidémiques, on a dû renoncer momentanément à les visiter, pour ne pas s'exposer inutilement à se faire massacrer par eux ; 4° *poste du Saint-Nom de Marie.* Ce poste est situé au confluent de la rivière Peel avec le fleuve Mackenzie ; c'est le P. Seguin qui y descend tous les étés, pour y donner la mission aux sauvages qui portent le nom de *Loucheux* et sont d'excellents chrétiens. De ce poste quelques Missionnaires sont descendus à plusieurs reprises avec des Esquimaux jusqu'à la mer Glaciale. Plus tard ces excursions pourront être profitables, mais actuellement elles ne sauraient avoir aucun résultat heureux pour le succès des missions. Après sa mission au poste du Saint-Nom de Marie, le P. Seguin remonte ordinairement la rivière Peel jusqu'au fort de la Compagnie qui porte ce nom ; les sauvages qu'il y trouve montrent d'assez bonnes dispositions.

A ces diverses missions, nous devons ajouter celle de *Saint-Jean-Baptiste* au confluent des rivières Youkon et du *Porc-Epic;* elle fut visitée, il y a à peu près dix ans, par le P. Séguin, qui y passa un hiver affreux ; Mgr Clut s'y est rendu plusieurs années après avec l'abbé Lecorre, dans la pensée d'y laisser ce dernier si la position était favorable. Cette mission est au centre d'un pays immense connu jusqu'à ce jour sous le nom d'*Amérique russe*, et qui depuis quelques années a été cédé aux Etats-Unis. Pour répondre aux besoins religieux de cette vaste région, ce ne serait pas une mission qu'il faudrait y fonder, mais un vicariat; malheureusement deux obstacles s'y op-

posent, du moins pour le moment : le manque de sujets et le défaut de ressources. Du reste, ces obstacles se trouvent à peu près dans tous nos vicariats ; il n'est pas en notre pouvoir de les faire disparaître ; tout ce que nous pouvons, c'est de prier le Maître de la vigne d'y envoyer des ouvriers et de leur procurer les secours de sa paternelle providence.

RAPPORT

SUR

LE VICARIAT DES MISSIONS DE CEYLAN.

I. — VUE GÉNÉRALE DU VICARIAT.

Le vicariat des missions de Ceylan contient les trois provinces du nord, du nord-est et de l'est de l'île de Ceylan. Ses limites sont celles de ces provinces civiles.

Sa superficie est de 13 542 milles anglais carrés.

Sa population totale est de 734 279 âmes, d'après le recensement officiel de 1871 ; et, d'après le recensement que j'ai fait faire moi-même en 1872, la population catholique est de 62 163 âmes, chiffre qui diffère à peine de nos évaluations précédentes. Les catholiques sont aux infidèles dans la proportion de 8,5 pour 100. La population non catholique est de 672 116 ; elle se compose de sivistes ou adorateurs de Siva, environ 334 396 ; de bouddhistes, 272 700 ; de Sonnaguers ou Maures, environ 60 000 ; de protestants, environ 5 000.

La langue singhalaise est parlée par 283 823 bouddhistes du centre de l'île au sud de Vanny, et par les bouddhistes et quelques chrétientés catholiques du sud du district de Chilaw (environ 30 000 âmes), soit : langue singhalaise, 313 823 ; langue tamoule, 420 456. Parmi les catholiques, il y a fort peu de Singhalais proprement

dits. A part quelques églises, l'administration peut se faire par tout le vicariat en langue tamoule.

Par suite de l'excessive multiplication des écoles, la langue anglaise a acquis une grande vogue dans toute l'île ; c'est la langue des tribunaux, de la presse (les journaux vraiment influents sont écrits en anglais), de la classe instruite. La connaissance pratique de cette langue est indispensable à nos Missionnaires.

I. La péninsule de Jaffna est très-peuplée; l'agriculture y a atteint un haut degré de développement ; les principaux produits sont le tabac, l'huile et les fibres de coco, le bois de palmier, l'eau-de-vie distillée de cet arbre, le riz, les fruits, les légumes, etc.

La péninsule est traversée de belles routes dans tous les sens ; le climat, quoique chaud, est sain; l'air y est toujours rafraîchi par les brises de mer. Quoique sans accidents de montagnes ou de rivières, le pays, intersecté de grandes lagunes, et couvert de cocotiers et de palmiers qui lui font comme un manteau de verdure, présente un coup d'œil qui ne manque pas de grâce.

Cette péninsule et les îles adjacentes forment le district de Jaffna, où nous comptons six missions et plus du tiers de nos chrétiens, soit 22585. Mais Mullaitivu devra en être distrait pour être rattaché au nouveau district de l'est.

L'administration en est commode ; grâce aux belles routes qui coupent le pays dans tous les sens, les communications y sont promptes et faciles, les chrétiens dociles et attachés à leur foi ; tout semble s'y préparer pour l'établissement du régime paroissial, si désirable au développement chrétien de ces peuples. Ce district a l'avantage de posséder le chef-lieu du vicariat, Jaffna, où réside l'Évêque. Il compte quatorze Missionnaires.

II. L'île de Manaar et le pays de Mantotte, qui lui fait face sur la grande île, forment un district où nous

avons plus de 10000 chrétiens, quatre missions et cinq Missionnaires.

Manaar, avec ses dunes de sable, son manque d'eau potable, sa stérilité, est bien un des plus tristes pays du monde : Mantotte, au contraire, possède un sol fort et riche; lorsque les pluies tombent abondamment et *in tempore opportuno*, on y récolte beaucoup de riz; mais l'absence de tout moyen régulier d'irrigation expose ce pays à de fréquentes disettes. Les Anglais songent enfin à rétablir les étangs d'irrigation qui firent autrefois la prospérité de ce district, et lui valurent le nom de *Mâtottam* ou Mantotte grand jardin. Il en est bien temps; la privation d'eau, la malpropreté et la misère qui en sont la suite, ont engendré chez ce peuple des maladies qui le déciment. On parle aussi d'un chemin de fer dont Manaar serait tête de ligne, et qui relierait cette île à Kandy : le motif de cette création serait de faciliter le passage des coulis de l'Inde aux plantations de café de la province centrale. Pour nous, ce serait un avantage inappréciable; nos missions du Nord et du Sud seraient ainsi rattachées les unes aux autres.

Cette mission eût été comme le fleuron du vicariat, à cause de la simplicité des habitants et de leur attachement à la religion, sans ce hideux schisme goanais qui, depuis trente ans, s'est attaché à ses flancs comme un chancre rongeur. Dire tous les scandales que ces malheureux prêtres de Goa ont donnés, toutes les ruines qu'ils ont faites dans les âmes, serait une tâche longue autant que douloureuse. Nous avions voulu espérer que, se contentant des chrétientés que le concordat de 1857 leur avait laissées, ils vivraient désormais dans la soumission et l'ordre. *Si mutabit Æthiops pellem suam*... Ils ont saisi l'occasion du mécontentement d'une certaine caste dont les déprédations au sanctuaire de Maddu avaient dû être

réprimées; et ils ont de nouveau levé l'étendard du schisme. Emploi de la violence, recours aux avocats, aux tribunaux, aux autorités civiles, au gouverneur lui-même, pétitions à Goa, distributions d'eau-de-vie aux chrétiens révoltés, promesses de secours, avances pécuniaires, ils ont tout mis en œuvre pour confirmer ces pauvres infortunés dans leur révolte. Ils leur ont fait signer un acte d'adhésion au schisme et ont publié contre nous un pamphlet virulent rempli d'opinions schismatiques et hétérodoxes. Depuis le mois d'août dernier, ni les Pères du district, ni moi n'avons eu un moment de repos. Jusqu'ici nous avons réussi à tenir les loups en échec, et les avons empêchés de s'emparer de nos églises. Mais quelle sera l'issue finale? Je n'en sais rien. Si Rome connaissait les Prêtres que Goa nous envoie dans ces parages, je ne crois pas qu'elle conservât un seul jour à l'Archevêque de Goa la juridiction extraordinaire dont on fait un tel abus. — Je m'arrête, la portion historique de ce rapport devant nécessairement ramener cette question.

III. Les chrétientés du littoral Est de l'île forment deux groupes se rattachant l'un à Trincomalie, l'autre à Batticaloa : ajoutons-y la nouvelle chrétienté de Mulaitivu au nord, dont la fondation est l'œuvre du cher P. Mélizan, et que nous comptons détacher de Jaffna, pour en former avec les deux autres missions le nouveau district de l'Est. Ce district comprendra 6 221 âmes. Nous avons dans ces régions de l'Est quatre Missionnaires. Le climat est sec et chaud, mais sain. Le district de Batticaloa devient le grenier de Ceylan, par suite des travaux d'irrigation qui y ont converti des plaines immenses en rizières : il grandit chaque jour en importance et en richesse. La route qui le relie à Kandy par Badulla, le transfert du gouvernement de la province, tout lui promet un avenir brillant.

Trincomalie n'a pour lui que son port magnifique et sa station navale, avantages bien appréciables sans doute à une époque où une lutte pour la suprématie dans les Indes semble imminente entre l'Angleterre et la Russie.

La stérilité des contrées formant le district de Trincomalie semblait faire prévoir pour cette ville une période de décadence. On l'avait dépouillée de la présidence de la province; tous les plans d'amélioration s'y rattachant paraissaient mis de côté en faveur du port de commerce que l'on va créer à Colombo. Mais la lutte gigantesque qui se prépare entre la Russie et l'Angleterre sauvera Trincomalie. Les Anglais ne peuvent négliger ce port le plus vaste et le plus sûr de l'Asie, cette station navale qui est la clef de tout l'Orient. Réveillés de l'assoupissement où une trop grande prospérité les avait plongés, ils ne tarderont pas à se raviser. Il est probable que nos mers de l'Inde seront dans peu d'années le théâtre de grands événements, et Trincomalie en sera le centre.

IV et V. La province du Nord-Ouest forme deux districts.

1° Celui de *Puttalam*, qui s'étend de la rivière de Battoloya à la « montagne du cheval *Kudirai-Malai* », avec une population catholique de 4 296. Dans ce district se trouvent le fameux sanctuaire de Sainte-Anne, source de bénédictions pour cette mission, et les jardins de cocotiers qui forment la ressource principale du vicariat. Nous avons là trois Missionnaires.

2° Le district de *Chilaw* comprend tout le littoral, depuis le Battoloya jusqu'à la rivière Caimel, qui nous sépare du vicariat de Colombo, et la ville de Kurunégala (chef-lieu de la province), dans l'intérieur des terres ; sur une longueur de littoral de 30 milles anglais seulement, nous avons dans ce district cinq missions de 3 à 5 000 âmes

chacune, comprenant une population catholique totale de 20 603 âmes.

Le Missionnaire de ce pays n'a pas un moment de repos. Vous le trouverez toujours ou au confessionnal ou en chaire, ou enseignant le catéchisme ou dirigeant la construction des églises. C'est la zone des belles églises. Chilaw, Bollawatté sont des monuments; Mattacottu, Vennapuré et Maravil, qui vont être achevées, seront aussi de beaux et nobles édifices. Gonavil, Godalle, la charmante petite église d'Haldenduwanai que le P. Chounavel a élevée à Notre-Dame du Sacré-Cœur; Saint-Lazare à Demattapitiya, à laquelle plusieurs ont mis la main et qui, sur le coteau d'où elle domine tout le pays comme pour appeler à la foi tous les bouddhistes d'alentour, sort si belle et si radieuse de son bosquet de cocotiers : toutes ces églises sont belles, gracieuses et font honneur à la foi.

Ce pays, traversé de beaux cours d'eau, est fertile ; les cocotiers, le riz, le tabac surtout sont sa richesse; le peuple y jouit d'une plus grande aisance que dans le Nord.

Enfin, à ce district se rattache la capitale de la province, Kurunégala, autrefois vivement disputée à ce vicariat par les Pères Sylvestrins, mais aujourd'hui nôtre sans conteste. Là nous n'avons qu'une poignée de chrétiens. Mais la position que cette ville occupe comme chef-lieu de la province du Nord-Ouest, sa situation géographique au milieu des contrées bouddhistes et ses relations avec toutes les villes principales de l'île, auxquelles de bonnes routes la relient, lui donnent, au point de vue de l'évangélisation de l'intérieur de l'île, une importance exceptionnelle. Si nous devons un jour porter la lumière de l'Évangile dans le centre de Ceylan, nos deux bases d'opération devront être Kurunégala et Anuradjapura.

M. Gregory, notre gouverneur actuel, a formé le projet de rétablir les anciens lacs et étangs d'irrigation dans tout le district nommé Nuwera-Kalawyia compris entre ces deux villes. A ces pays aujourd'hui sauvages, il espère rendre ainsi leur fertilité ancienne. S'il réussit, ce sera un vaste et nouveau champ d'action ouvert au zèle des Missionnaires de Jaffna.

La grande majorité de nos chrétiens appartient à la caste des pêcheurs, caste un peu turbulente, mais très-attachée à la religion. Ils ont l'habitude de donner régulièrement à l'Église le dixième du revenu de leur pêche; ce dixième s'afferme à l'enchère; et là où nous sommes parvenus à faire accepter quelques règles, ce revenu est utilement employé à la bâtisse et à la réparation des églises et presbytères; aussi les *Kareyars* ou pêcheurs possèdent les plus belles églises.

Chaque église est administrée sous la direction du Missionnaire, par un corps de *kattalaïcarers* ou officiers d'églises, dont la nomination vient d'être réservée à l'Évêque et soumise à certaines règles.

Chaque église célèbre sa fête patronale et la fait précéder d'une neuvaine; chacun de ceux qui ont le privilége d'un jour de neuvaine rivalise avec les autres dans le nombre des bougies dont il illumine l'autel; ces illuminations sont parfois faites avec beaucoup d'art, et font un très-bel effet. Le Missionnaire profite de la neuvaine pour réunir tout le monde à l'église au moins chaque soir; il prêche, il catéchise, il examine les différends, réconcilie les ennemis, fait les mariages et les baptêmes; la plus grande partie de sa journée est employée au confessionnal. C'est une époque de rénovation spirituelle pour le village, une sorte de petite mission. Dans les missions étendues, cette visite annuelle est tout ce que les pauvres villageois obtiennent de secours spirituels.

Durant le reste de l'année on va à la *messe du sacristain*, c'est-à-dire qu'on se réunit le dimanche matin pour entendre chanter, ou plutôt crier les prières de la messe, et c'est tout; pas de catéchisme, pas d'instruction ; dans le Vanny, à l'île de Delft, dans le *Vali-missam* et dans quelques autres pays, pas de secours aux moribonds, le dénûment spirituel le plus absolu. Dans les nouvelles circonscriptions qui ont été faites, les choses ont bien changé, le Missionnaire est toujours à portée des malades, et les chrétiens peuvent ordinairement se rendre pour la messe du dimanche à l'église où il se trouve.

Tel est dans son ensemble le vicariat apostolique de Jaffna. A l'extrême Nord et à l'extrême Sud, des agglomérations chrétiennes respectivement de plus de 20000 âmes; sur la côte Est, 6000 chrétiens; à Manaar et Mantotte, 10000.

Partout, la péninsule de Jaffna exceptée, nos populations catholiques se groupent sur le littoral. Dans le reste de ces vastes pays qui donnent à notre vicariat une superficie si considérable, nous n'avons que 608 chrétiens dans le Vanny tamoul au nord, et environ 100 chrétiens à l'ancienne capitale, Anuradjapura.

Cette disposition de nos chrétientés rend nos communications difficiles, pénibles et dispendieuses; une route, il est vrai, parcourt l'île dans sa longueur de Kandy à Jaffna, mais en hiver elle est peu praticable; nous n'avons donc que la voie de mer, et cette voie nous est régulièrement fermée pendant six mois de l'année. Pendant la mousson du sud-ouest, de mai à octobre, on ne peut pas aller de Jaffna à Manaar, ni de Manaar à Jaffna, pendant la mousson du nord-est. L'Est nous est inaccessible d'octobre à avril.

On commence à s'occuper beaucoup d'un chemin de fer de Polghavil à Mattalé par Kurunégala ; de Mattalé,

ce chemin de fer irait à Manaar, occupant ainsi toute la ligne de parcours des *coolis* qui passent et repassent annuellement de l'Inde à Ceylan, au nombre de plus de 100000. Probablement il y aurait un embranchement sur Trincomalie.

Je n'ose guère espérer voir se réaliser de suite un plan si gigantesque. Mais comme on en parle sérieusement, que notre gouverneur est un homme entreprenant et à idées larges, qu'un chemin de fer qui parcourrait le centre de l'île l'aiderait puissamment dans les plans de colonisation qu'il a formés, la chose est au moins probable, et je crois à propos d'indiquer quelques-uns des nombreux avantages qui en résulteraient pour le vicariat.

D'abord la ligne ferrée de Polghavil à Kurunégala et de là à Mattalé, mettrait Kurunégala d'un côté en communication plus prompte avec Kandy et Colombo, de l'autre, le relierait avec l'important district à café de Mattalé, dont tout le trafic avec Kandy et Colombo s'effectuerait par Kurunégala. Ainsi, cette prolongation du chemin de fer rendrait à cette ville la prospérité que le chemin de fer actuel, qui ne l'atteint pas, lui avait fait perdre.

Si ensuite la ligne se continuait de Mattalé, qui appartient au vicariat du Sud, à Manaar par Anuradjapura, il est à penser que, les travaux d'irrigation et de défrichement se poursuivant simultanément, ces vastes pays, aujourd'hui déserts, reprendraient leur ancienne fertilité, et se repeupleraient par des immigrations de l'Inde. Ce serait comme une création nouvelle ; des villages et des villes s'élèveraient à l'envi ; le vicariat de Jaffna doublerait, triplerait d'importance, surtout si nous étions en position de suivre ce mouvement, c'est-à-dire de construire des églises et de former des résidences de Missionnaires en nombre suffisant. Sûrs de trouver dans

une nouvelle patrie, avec la prospérité matérielle qui leur fait défaut chez eux, les secours spirituels dont ils jouissent, les chrétiens du sud de l'Inde afflueraient en grand nombre ; et soit par l'arrivée de ces colons, soit par les conversions que la présence de plusieurs Missionnaires ne manquerait pas d'amener parmi les bouddhistes de cette région, nous y aurions en quelques années des chrétientés florissantes. Ce résultat peut même se produire avant la construction du chemin de fer. Il suffit pour cela que le pays soit assaini, les lacs réparés, des canaux d'irrigation construits ; et c'est ce dont on s'occupe déjà avec activité. Déjà, pour ne pas me laisser dépasser par la marche de ce progrès, j'ai dû presque m'engager, auprès du gouverneur, à placer un Missionnaire à poste fixe à Anuradjapura, à la seule condition que des concessions de terrain nous seraient faites en cette ville pour la construction d'une église, d'un presbytère et d'écoles. J'ai pensé que je ne devais pas attendre ; plus tard, il serait trop tard ; dès que l'on pourra habiter ces pays sans danger d'y tomber malade ou de trop y souffrir, des nuées de prédicants protestants s'y abattront comme des sauterelles, et si nous n'arrivions pas au moins aussitôt qu'eux, c'est en vain que nous chercherions à lutter ensuite lorsque toutes les bonnes positions seraient prises par eux et qu'ils auraient établi leur influence. J'espère de toute mon âme que Dieu bénira et fera multiplier notre Congrégation, afin qu'elle ne reste pas à Ceylan trop au-dessous de la grande et glorieuse tâche que la Providence lui prépare.

II. — APERÇU DES PRINCIPAUX FAITS QUI ONT EU LIEU DANS LE VICARIAT DEPUIS LE CHAPITRE DE 1867.

Cette période s'est tristement ouverte par la mort du vénérable Prélat qui avait été le fondateur de notre mis-

sion de Ceylan, du Père justement chéri de nous tous, de celui qui était notre guide, notre soutien, notre vie.

Mgr Jean-Étienne Séméria, Évêque d'Olympia et second Vicaire apostolique de Jaffna, expirait inopinément à Marseille, le 23 janvier 1868, deux jours seulement avant la date fixée pour le départ du bateau qui devait le ramener à Ceylan, avec une petite bande de Missionnaires et de Sœurs.

Peu de temps avant l'ouverture du Chapitre, l'intrépide P. Le Bescou, l'espérance du vicariat où il avait accompli tant et de si grandes œuvres, avait succombé à l'excès du travail. La mission fut doublement veuve.

La petite caravane qui devait faire cortége à notre bien-aimé Vicaire apostolique à son retour dans sa mission, reçut après sa mort l'ordre de partir sur le navire de l'État, où l'on avait obtenu un passage gratuit. Elle se composait de deux Pères, d'un jeune postulant irlandais et de deux Sœurs de la Sainte-Famille. Je fus retenu en France et leur fis à Toulon mes tristes adieux. Leur voyage fut extrêmement pénible et long, il eut une issue plus déplorable encore. Le R. P. Becam, malade avant son départ, avait à peine touché le sol de Ceylan, qu'il expirait presque subitement dans la ville de Colombo, privé de la consolation de voir notre mission et d'embrasser nos Pères de Jaffna.

Préconisé Évêque de Médéa et nommé Vicaire apostolique de Jaffna, par brefs apostoliques du 24 juillet 1868, je dus courber ma faiblesse sous le poids énorme de l'épiscopat. Ceux qui ont contribué à m'imposer cet écrasant fardeau n'oublieront pas, j'en ai la confiance, de me soutenir de leurs prières jusqu'à la fin de ma carrière.

Je conserverai une reconnaissance éternelle au vénéré Prélat, alors Archevêque de Tours, aujourd'hui assis sur un siége empourpré du sang des martyrs, qui voulut bien m'imposer lui-même les mains sur le tombeau du grand

saint Martin. Par lui, je suis devenu une fois encore le fils de notre saint Fondateur, et mon ministère épiscopal s'est trouvé placé sous la double tutelle du Père des Oblats et de l'apôtre des Gaules.

Ce fut le jour de Saint-Barthélemy, apôtre, le 24 du mois d'août 1868, que je reçus l'onction sainte. J'unis dans un même souvenir d'affectueuse reconnaissance NN. SS. Jeancart, Évêque de Cérame, et Dabert, Évêque de Périgueux, qui voulurent bien prendre part à ma consécration comme Prélats assistants.

Peu de jours après, je reçus une grande consolation. Le glorieux pontife Pie IX daigna m'adresser un bref rempli des plus précieux encouragements. Ces paroles d'une tendresse paternelle, telles que l'âme seule de Pie IX les sait trouver, ne sortiront jamais de mon cœur; elles ont adouci déjà bien des amertumes et seront jusqu'à la mort ma lumière et ma force. Puissé-je réaliser les espérances de la Congrégation, de l'Église et du Pape!

Je rentrai à Jaffna vers les derniers jours d'octobre. L'affection que tout le peuple avait vouée à Mgr Séméria se reporta sur son fils et successeur, et se manifesta dans des transports de joie et une ovation enthousiaste bien au delà de ce qui s'était jamais vu en ce pays.

Les décisions du Chapitre général, les instructions importantes de la sacrée Congrégation par suite de l'examen des actes de la visite apostolique, l'état peu prospère et assez confus de nos finances, m'imposèrent tout d'abord de grands travaux d'organisation sous le triple point de vue religieux, ecclésiastique et temporel.

Indépendamment de ce labeur, la première année fut consacrée à une grande mission prêchée dans la ville de Jaffna, à la visite pastorale de l'île de Manaar, dont les villages virent leur Évêque pour la première fois, et à une tournée rapide dans nos missions du Sud pour me mettre

au courant de leur état, de leurs ressources et de leurs besoins.

Rentré à Jaffna en octobre, je n'eus que le temps de faire l'inauguration du nouveau couvent de nos Sœurs de la Sainte-Famille, et je dus partir incontinent pour me rendre au concile œcuménique.

Cette absence mit forcément quelque retard dans les affaires du vicariat. Mais pouvais-je acheter trop cher le privilége d'assister à ces grandes assises de l'Église, de m'associer dans ma petitesse à tout l'Épiscopat uni au successeur de Pierre, pour proclamer, à la face du ciel et de la terre, la vérité divine toujours ancienne et toujours nouvelle? Comme je fus heureux de prononcer deux fois au nom de la Congrégation, ma mère, et de ma Mission, ma fille, ce grand *Placet* qui, répété sous les voûtes de Saint-Pierre par des centaines de voix épiscopales, fit tressaillir de joie l'Église de la terre et du ciel et frémir l'enfer de rage. Le 24 avril et surtout le 18 juillet 1870 sont les deux plus grandes dates de l'histoire contemporaine. Quel privilége incomparable d'avoir été appelé à mêler sa faible voix à ce grand concert de l'Église catholique!

J'avais espéré compenser pour le vicariat les inconvénients de mon absence, en m'occupant en France et en Angleterre de ses intérêts. J'entrevoyais même la possibilité de servir la Congrégation, en lui amenant quelques vocations. J'avais déjà reçu quelques invitations cordiales de quelques Evêques de France et de l'étranger, qui m'encourageaient à aller recruter des sujets dans leurs diocèses; j'avais fait un plan de tournée, et je me flattais qu'avec le secours de Marie et de nos saints protecteurs, mes pérégrinations ne seraient inutiles ni pour la Congrégation, ni pour le vicariat.

Mais la grande œuvre du Concile était à peine faite, que

déjà la guerre remplissait l'Europe de carnage et de ruines. J'étais à peine de retour en France, que le nord de notre pauvre patrie était déjà écrasé, tandis que la révolution remplissait de troubles et de désordres les provinces que le talon insolent de l'ennemi ne foulait pas encore. Impossible de voyager, plus impossible encore, dans le trouble indescriptible des esprits, de poursuivre ma pacifique croisade. Je dus me résoudre à revenir au plus vite dans ma mission, puisque je ne pouvais la servir en Europe.

A ce moment critique, où elle était menacée à Paris, à Autun, et plus ou moins partout, la Congrégation ne put me donner les secours que j'avais espérés d'elle. Je ne pus ramener avec moi que le F. Flanagan. Mais la Sainte-Famille voulut bien s'imposer des sacrifices et me donner deux Sœurs pour le couvent que nous avions décidé d'établir à Kurunégala. Je conserve à la province d'Angleterre et à son digne provincial un souvenir reconnaissant de la générosité avec laquelle on a cédé la Sœur M. Patrice, et à la Sainte-Famille, pour le trésor qu'elle m'a donné dans la bonne Mère Joséphine.

Durant mon absence à Rome, nous avions éprouvé une grande perte à Jaffna. Le soutien de nos écoles anglaises, celui qui d'abord avec le cher F. Dowling, puis seul, après la mort de ce sujet d'élite, avait travaillé avec tant de succès pour placer notre collége de Jaffna au rang des premières institutions du pays, le cher F. Conway nous avait été enlevé en quelques jours par une paralysie de reins. Sa mort fut un coup de foudre pour moi; il était d'une santé vigoureuse et je comptais bien qu'il me survivrait longtemps.

Je n'ai pas encore pu réparer cette douloureuse perte. En vain me suis-je de nouveau adressé avec les plus vives instances à ceux qui avaient été jusque-là notre

providence, la province d'Angleterre. Malgré toute sa bienveillance pour nous et son intérêt pour nos œuvres, le R. P. Pinet n'a pu nous venir en aide; la Congrégation manque absolument de sujets anglais propres à l'enseignement, ce qui est un grand malheur, puisque toutes nos missions sont en pays anglais et que, dans toutes, on a à lutter contre une propagande protestante puissante qui ne recule devant aucun sacrifice pour s'emparer de l'éducation de la jeunesse catholique, et contre les gouvernements mêmes, dont la politique est aujourd'hui de multiplier les écoles *laïques*, d'où tout enseignement religieux est rigoureusement exclu. Si la jeunesse nous échappe, quel succès pouvons-nous espérer de nos travaux apostoliques? Ces nouvelles générations, imbues de tous les préjugés protestants, atteintes de cette maladie mortelle de l'indifférence religieuse, qui est pratiquement le seul résultat de l'enseignement protestant en nos pays, le ministère pastoral les atteindra-t-il? N'avons-nous pas à craindre que la portion éclairée de nos peuples ne s'éloigne chaque jour de plus en plus de la pratique de la religion et ne nous échappe, ne laissant dans nos églises que la masse ignorante et sans influence, les femmes et les enfants?

Je ne redoute pas les progrès du protestantisme; comme religion il est jugé, il est incapable et infécond; mais je redoute ceux de l'incrédulité. On restera catholique de nom, en pratique on ne tiendra à aucune religion. C'est le grand danger qui menace tous ces pays.

Les Jésuites l'ont bien apprécié et, avec les grandes ressources dont ils disposent, ils lui opposent des mesures proportionnées à sa gravité. A Calcutta, à Bombay et au Maduré, ils ont des colléges affiliés à l'Université, qui soutiennent une heureuse concurrence contre tous les établissements non catholiques. Pour mettre ces colléges sur

ce pied, ils les ont pourvus d'un personnel non moins nombreux que remarquable par ses talents. A Negapatam six professeurs, à Calcutta quatorze, à Bombay quinze, tous Jésuites européens, tous hommes versés dans les hautes branches de l'enseignement, et plusieurs, sujets d'élite, ayant occupé les premières chaires dans des colléges d'Europe.

Dans notre petitesse, nous ne saurions égaler ces grands efforts; mais, comme Dieu n'impose jamais des devoirs sans donner des grâces correspondantes, je nourris l'espoir qu'il donnera à notre chère Famille les moyens de remplir dignement la mission dont il l'a chargée auprès des peuples de cette île.

Je reprends le fil de mon récit en remerciant le R. P. Pinet du jeune Irlandais Murphy, envoyé en 1870, et j'ajoute que je trouverais facilement à employer plusieurs sujets comme lui. Cet enfant avait toute son éducation à faire; mais avec du temps, de la peine et de la patience, je crois que nous trouverons en lui un sujet utile au vicariat. Ce sera une compensation à la défection dont nous avons eu à gémir. Sans entrer dans des détails navrants pour moi, je dirai simplement que, peu après mon retour du concile, je dus, pour éviter des scandales imminents et le danger de folie, renvoyer le F. Bennett en Europe, où il a depuis quitté la Congrégation : *Unus assumetur, et alter relinquetur.*

Malgré toute la diligence que je pus faire, je ne rentrai à Ceylan que vers les derniers jours de novembre. Ma première œuvre fut d'installer provisoirement nos Sœurs à Kurunégala. De là, je revins à Jaffna, où je repris le fil interrompu de mon administration.

L'année 1871 se commença dans les angoisses. Les plus désolantes nouvelles nous arrivaient tout à la fois de Rome, de France, de la Congrégation. Nous commen-

çâmes à craindre pour les œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, et nous dûmes nous préparer par des économies et des retranchements à faire face à la pénurie qui nous menaçait. Mais Dieu veillait sur nous ; nos allocations ne subirent qu'une diminution peu importante, qui fut plus que couverte par les secours d'une souscription locale et une bonne récolte.

C'est au commencement de l'année 1871 que nos chrétiens, tout attristés des malheurs de la France, inaugurèrent spontanément une souscription pour nos blessés, dont le montant (2000 francs) fut transmis à Mgr l'Archevêque de Tours.

Une autre manifestation restera dans les annales de l'Église de Ceylan comme témoignage de l'attachement de nos peuples au Saint-Siége. Une pétition couverte de quinze mille signatures fut adressée au Ministre des colonies, demandant l'intervention du gouvernement anglais en faveur des droits de souveraineté du Saint-Père. En même temps les deux Vicaires apostoliques de Ceylan se firent, dans une adresse commune, l'organe auprès de Sa Sainteté des sentiments de dévouement filial de tout le corps catholique de Ceylan, et moi-même, à la tête de tous les nôtres, j'envoyai au pontife prisonnier une seconde adresse qui a été plus tard publiée dans nos annales.

Le cabinet anglais nous envoya une réponse évasive, mais conçue dans des termes pleins de respect pour les droits et la personne du Saint-Père. Quant au Saint-Père lui-même, il nous répondit par un bref débordant de tendresse, de charité et de zèle apostolique.

Les visites des nouvelles missions de Mirissivil et de Mulaitivu m'occupèrent tout l'été. Je trouvai ces populations dans un état de dénûment religieux bien digne de compassion : ignorance, superstitions, éloignement des

sacrements, stupidité grossière; avec cela, attachement à leur religion et bonne volonté. Depuis, un changement bien encourageant s'est produit parmi elles; et, grâce au zèle de nos Pères, j'ai tout lieu de compter sur la régénération spirituelle de ces infortunés districts. J'y administrai huit cent dix-neuf confirmations.

Entre ces deux tournées, je revins à Jaffna pour une ordination. Que n'ai-je souvent à interrompre mes courses pour un semblable motif! L'année 1871 a été pour moi une année de fécondité épiscopale. Déjà, le 17 février, notre rénovation des vœux à l'issue de la retraite recevait un double éclat de l'oblation finale des FF. Saverimuttu et Murphy, et d'une ordination où le premier de ces Frères recevait l'ordre de portier, le second la tonsure; les FF. Roux et Vedrenne le sous-diaconat, et le F. Flanagan le diaconat.

L'ordination du 16 août, moins nombreuse il est vrai (le F. Saverimuttu y fut fait lecteur et nos deux sous-diacres y reçurent le diaconat), avait pourtant un caractère spécial d'intérêt : elle était l'avant-coureur et le gage du grand événement qui devait couronner l'année. En effet, le 19 décembre 1871, le jour même où je célébrais ma vingt-cinquième année de prêtrise, j'engendrais pour la première fois des Prêtres à l'Église. Ils étaient trois : les FF. Flanagan, Roux et Vedrenne. Un exorciste et un portier complétaient la liste des ordinands. Ce fut une grande fête à Jaffna. Jamais on n'y avait vu d'ordination de Prêtre ; aussi les manifestations par lesquelles ce bon peuple me témoigna son affection reconnaissante eurent-elles le caractère d'une universelle allégresse. Ah ! si je pouvais répéter cette cérémonie tous les ans ! Trois nouveaux Prêtres trouveraient bien leur place chaque année dans ce grand vicariat. J'espère élever en décembre prochain le F. Saverimuttu au sous-diaconat ;

le F. Murphy, fait lecteur le 21 décembre de l'an dernier, deviendra exorciste et les FF. Hippolyte et John seront tonsurés. C'est ainsi que nous nous efforçons de recruter notre sainte cohorte apostolique. Ce n'est pas sans labeur ; mais le séminaire que nous avons ouvert en 1871, et qui compte déjà dix-sept élèves, promet de nous donner de temps à autre quelques bons fruits pour l'Église et pour la Congrégation.

Le mois de janvier 1872 fut pris en partie par la retraite que je prêchai à nos Sœurs, et en partie par mes préparatifs de voyage pour le Sud.

A cette époque, la nouvelle se répandit dans tout le pays avec la rapidité de l'éclair qu'une jeune fille, nommée Hélène, de la mission de Bollawatté, portait sur ses membres les stigmates du Sauveur. Un concours immense de pèlerins se précipita sur cette localité. Mon devoir d'Évêque était de calmer cette effervescence, dont le gouvernement même commençait à se préoccuper et qui ne pouvait avoir à tous les points de vue que des conséquences fâcheuses.

Je dus donc avertir le peuple que, tant que ce phénomène n'avait pas été soumis à un examen et déclaré vrai par l'autorité compétente, tout concours était interdit. J'eus à passer une crise fort pénible, à subir bien des interprétations malveillantes de ma conduite et à surmonter bien des difficultés.

Je partis au commencement de février. Je m'arrêtai comme de coutume à Manaar, où je réunis nos Pères pour la retraite du mois, la direction, etc. Manaar se trouvant sur le chemin du Sud, j'en profite pour remplir à l'égard de nos Pères mes devoirs de supérieur ecclésiastique et religieux. Ces petites stations sont fort utiles ; je vois ce que chacun fait et comment il le fait, je reçois la confidence de ses plaintes et de ses peines, je corrige les

abus naissants, donne les avis utiles, et laisse ordinairement chacun content, heureux, et plein d'un nouveau courage pour remplir son pénible et glorieux ministère.

J'arrivai à Chilaw pour y ouvrir la retraite annuelle de nos Pères du Sud ; elle se fit simultanément avec celle de Jaffna, que prêcha le P. Pussacq. Il est important que le Vicaire préside parfois la retraite du Sud ; car, bien que nos retraites se passent toutes d'une manière fort édifiante et soient toujours fécondes en fruits spirituels, la présence du chef de la mission leur donne un caractère pratique qu'elles n'ont pas toujours en son absence.

Je décidai que l'examen de l'extatique aurait lieu à Kurunégala. Si je m'étais rendu directement sur les lieux, comme on m'en pressait, je me serais trouvé au centre de l'agitation populaire, privé de ma liberté de jugement et d'action, au milieu de ces masses enthousiastes qui ne voulaient de moi qu'une décision, celle de l'affirmation du miracle.

Je fis donc placer cette jeune fille au couvent de Kurunégala, et pendant un mois, aidé de la bonne Mère Joséphine et du P. Perrard, l'observai avec toute l'attention qu'un phènomène aussi merveilleux demandait. Je la fis également visiter plusieurs fois par un médecin, qui m'a plus tard adressé un rapport.

Nous avons pu constater que cette fille se trouvait, à des jours et heures fixes, le jeudi et le vendredi surtout, jetée dans un état extatique durant lequel toutes les fonctions vitales se trouvaient apparemment suspendues : immobilité générale ; rigidité des membres, collés à terre par une force insurmontable ; plus de sensibilité, plus d'audition, plus de connaissance, plus de rapports avec le monde extérieur ; en même temps, le sang sortait plus ou moins abondamment des plaies qui transperçaient les pieds et les mains, et d'une plaie au côté ; les jeudis soir,

c'était de la couronne de la tête que s'échappait le sang. Aucun bruit ne semblait émouvoir l'organisme paralysé ; mais dans trois circonstances il m'a suffi d'appeler cette fille sur un ton de voix ordinaire pour la rappeler à elle-même et à l'usage de ses sens et en obtenir des réponses immédiates. En d'autres circonstances elle paraissait subir le supplice de la flagellation, et Mère Joséphine m'a assuré avoir vu son dos sillonné de contusions semblables à celles que produiraient des coups de verges ; le vendredi matin, elle se tenait comme prosternée dans la position d'une personne qui porte un lourd fardeau, et trois fois elle frappait de la tête contre terre.

Le médecin a décrit ces phénomènes ; mais, impuissant à les expliquer, il a supposé la supercherie. Pour moi, la surveillance à laquelle j'avais soumis cette enfant ne me laissait aucune raison de partager ce doute, d'autant plus que, dans le compte rendu très-détaillé qu'elle me rendit de toute sa vie, je crus reconnaître une âme simple, candide et incapable d'artifice, et que je la trouvai toujours fort docile à tous mes ordres. Je crus donc devoir faire cesser les bruits de magnétisme, de supercherie qui couraient dans les journaux indigènes et les conversations populaires, et déclarer qu'à ma connaissance il n'y avait absolument rien de tout cela dans ce cas extraordinaire. Entre une telle déclaration et la reconnaissance authentique du fait miraculeux, il y avait un espace que le P. Garcia [1] n'hésita pas à franchir en s'appuyant de ma lettre pour se livrer, dans un article qu'il publia, à des amplifications enthousiastes et exagérées. Comme depuis lors Hélène, c'est le nom de cette pieuse enfant, vit dans la retraite qui convient à sa position, et que je ne vois plus chez

[1] Prêtre séculier exerçant depuis longtemps le saint ministère dans le sud du Vicariat de Jaffna, directeur de la jeune fille en question.

ceux qui la dirigent de tendances à tirer parti des grâces extraordinaires qu'elle reçoit, je n'ai pas cru devoir rectifier ce qu'il y avait de peu mesuré dans cet écrit, et les choses en sont restées là jusqu'à ce jour. Hélène avec plusieurs compagnes a été placée dans une maison où l'on suit une espèce de règle religieuse ; j'ai exigé cette vie conventuelle ; la position de Béguines vivant dans leurs familles au milieu de toutes les séductions de ce pays voluptueux, ne m'a pas paru propre à des personnes faisant profession de virginité et de perfection.

On m'opposait les vierges de la primitive Église ; mais précisément c'est de cette ébauche primitive qu'est sortie la vie conventuelle des religieuses, telle qu'elle existe depuis si longtemps dans l'Église, et je n'ai pas cru devoir affronter des dangers fort réels et très-grands pour le seul plaisir de faire comme l'Église primitive.

Je me fais un plaisir de reconnaître que l'effet de tout cela dans le pays a été extrêmement favorable ; cela a été comme un appel à la pénitence ; nous en recueillîmes les fruits dans la mission que nous prêchâmes à Bollawatté au mois d'avril suivant : environ cinq mille communions, dont les trois quarts d'hommes, plusieurs baptêmes de païens et un renouvellement général de tout le pays.

Ce fut pendant mon séjour à Kurunégala que j'obtins du gouverneur l'emplacement de l'ancien jardin botanique pour y construire le couvent. Je dois aussi des remercîments à l'agent, M. Wright, qui s'employa très-activement à faire réussir cette affaire.

La mission de Bollawatté fut suivie de celle de Cattunery, paroisse du P. Chounavel ; là aussi rude travail et beaux fruits de conversion. De Cattunery, j'allai célébrer la fête du Très-Saint Sacrement à Chilaw ; de là je repartis pour Kandy, où S. Exc. le gouverneur m'avait donné rendez-vous.

La conversation très-cordiale que j'eus avec M. Gregory portera ses fruits ; il m'a promis, autant qu'il lui serait possible, de favoriser tous les intérêts catholiques ; il en a donné sa parole, me dit-il, à Messeigneurs de Westminster et de Galway. Le passage subit du chaud au froid me procura une attaque de fièvre qui m'obligea à m'arrêter à Kurunégala ; j'y passai tout juin, entouré des petits soins du P. Duffo, de la Mère Joséphine et du P. Mauroit, qui vint m'y rejoindre. Les loisirs de la convalescence furent employés à déterminer le plan du nouveau couvent. Enfin, après guérison complète, nous revînmes à Chilaw, d'où nous allâmes visiter la chrétienté de Tettapalai dans la nouvelle mission de l'Akkarai-Pattu. C'est là que sont ces jardins pour lesquels nous eûmes, au commencement de mon administration, à soutenir un formidable procès. Si les fermiers étaient honnêtes, ces jardins seraient un revenu considérable pour cette chrétienté ; mais tout le monde semble s'entendre pour gaspiller les revenus d'Église, et c'est à peine, si, après les dépenses du Missionnaire payées, il reste quelque chose pour la construction de l'église, qui n'est qu'un hangar, et du presbytère, qui n'est qu'un méchant taudis humide, obscur et plein de vermine.

De Tettapalai nous allâmes à Puttalam, où nous arrêtâmes finalement la reconstruction de l'église ; puis à Sellankandel, où un Modliar catholique nous a fait don d'un terrain de 10 acres pour une église de Sainte-Lucie. Il y a là beaucoup de païens que cette église nous donnera le moyen d'atteindre.

La grande fête de sainte Anne approchait, nous nous y rendîmes. Elle fut célébrée avec la pompe et l'ordre accoutumés, au milieu d'un concours de plus de vingt-cinq mille âmes. Un grand nombre de païens y reçurent le baptême. Enfin nous tournâmes le cap au nord, et arrivâ-

mes à Manaar. De Manaar j'allai à Notre-Dame de Maddu, dont j'ai parlé plus haut; j'y posai solennellement la première pierre du nouveau sanctuaire que nous nous proposons d'y bâtir. Hélas ! j'ignorais les tribulations qui devaient sortir d'un acte aussi simple.

Maddu ou Selenai-Maradda-Maddu est au milieu des forêts de Vanny. Rien de plus sauvage ne saurait être imaginé ; il ne reste plus dans ces pays que quelques rares habitants, débris d'une population que la fièvre a anéantie. Durant la persécution hollandaise, les chrétiens se réfugièrent dans ces affreux parages pour y jouir de la liberté de conscience qu'on leur refusait dans les pays civilisés; plusieurs Prêtres qui ont laissé dans le pays un souvenir de sainteté y résidèrent et y furent enterrés. Un pèlerinage s'y forma dans la suite en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire ; la croyance s'étant établie que la terre retirée du tombeau du Prêtre « angélique » (*samanasu souvami*) (c'est ainsi qu'on désigne le Prêtre ou les Prêtres inhumés en ce lieu) jouissait de propriétés thérapeutiques infaillibles contre la morsure des serpents, ce pèlerinage a acquis une grande renommée ; on y vient de tous les points de l'île et de l'Inde, on peut croire qu'il égalera bientôt en renom le grand pèlerinage de Sainte-Anne.

Pendant de longues années, le sanctuaire de Maddu subit toutes les conséquences du manque de surveillance que les Prêtres, vu leur petit nombre, ne pouvaient exercer ; les chapelles élevées successivement disparurent l'une après l'autre, et les chrétiens, soi-disant gardiens du sanctuaire, s'en approprièrent toutes les offrandes ; le schisme qui éclata dans cette mission en 1859 le livra aux mains d'une caste rebelle ; et il ne fut rendu à l'autorité légitime qu'en 1854, lorsque cette caste fut ramenée à l'unité par le R. P. Vivier. Depuis il fut l'objet de disputes, et même de procès scandaleux. Lorsque, en 1859, nous

fîmes la mission à Mantotte, nous parvînmes à faire restituer une minime portion des offrandes volées ; mais la dilapidation continua jusqu'en ces dernières années, où, grâce au R. P. Pouzin, un peu d'ordre y a été établi. Le pèlerinage a pris depuis un grand éclat, et nous avons formé le projet d'y construire un beau sanctuaire avec un presbytère convenable et des logements pour les milliers de pèlerins qui n'ont jusqu'à ce jour aucun abri. Mais la caste qui s'engraissait de ses rapines, voyant que désormais tout allait lui échapper, a saisi l'occasion de la pose de la première pierre pour se révolter ; ils prétendent que l'église est à eux par droit de possession immémoriale ; qu'ils l'ont entretenue, et quel entretien, grand Dieu ! Trois murs de 8 pieds de haut forment un fer à cheval au milieu duquel est un petit échafaudage qu'on appelle l'*autel;* en avant, un *pandel* ou hangar ouvert de tous côtés et à peine couvert ; pas de maison pour le Missionnaire qu'un petit réduit derrière l'autel, manquant d'air et de jour ; pas d'abri pour les nombreux pèlerins (l'an dernier il y en eut cinq mille) ; ils couchent sous les arbres à la belle étoile, exposés aux visites des bêtes fauves dont ces bois sont remplis, et aux miasmes fiévreux qui se dégagent pendant la nuit. Quelle tristesse assaillit mon âme quand je vis l'an dernier pour la première fois ce célèbre et misérable sanctuaire ! Je me dis qu'il ne serait pas dit qu'un Évêque Oblat de Marie laisserait le sanctuaire de sa Mère immaculée dans cet état honteux. Je pris la résolution d'élever dans ces bois sauvages un beau temple à Marie, où les pèlerins chrétiens sentent leur piété s'accroître et qui soit une prédication muette aux nombreux pèlerins mahométans, hindous et bouddhistes. Les grandes contradictions que j'ai éprouvées ne sont, j'en ai la confiance, que le prélude et les gages du succès. Maddu sera, je l'espère, dans ces déserts un phare

lumineux où la douce image de Marie et les influences de sa tendresse maternelle amèneront à Jésus-Christ des légions de pécheurs de tous les points de Ceylan et de l'Inde.

Je reviens à mes pauvres révoltés, que l'apôtre de Mantotte, le zélé, pieux et infatigable P. Pouzin, appelle ses *communards;* ils en ont, en effet, les allures et la malice, s'ils n'en ont pas la force. Ames tarées, que le schisme et les sacriléges qu'il leur a fait commettre ont cautérisées, et qui ne reculent devant aucun méfait quand ils ont le pouvoir ; quand ils ne l'ont pas, la lâcheté seule les retient, et la ruse devient leur arme.

Une invasion violente du sanctuaire fut leur coup d'essai ; mais, averti par le télégraphe, je pus m'adresser à temps aux autorités, et un corps de *policemen* arriva au sanctuaire en même temps que cette populace furieuse. Déjoués dans cette tentative, soutenus des avis et des promesses du Prêtre goanais et d'un employé protestant enragé contre les catholiques, on se prépara à nous évincer par un procès. Mais nous étions prêts ; nous retînmes pour notre cause les deux premiers avocats du barreau de Colombo, un mémoire leur fut adressé, je publiai en anglais et tamoul ma lettre au P. Pouzin, où j'expose la doctrine de l'Eglise relativement à l'administration des biens ecclésiastiques. L'*assistant agent* à Manaar, l'agent à Jaffna, le gouverneur même furent mis au courant de la question. En vain nos révoltés allèrent-ils à Colombo s'assurer d'un avocat habile ; en vain celui-ci chercha-t-il à m'intimider ; forts de notre droit, nous n'avons rien cédé. En même temps nous obtenions du gouverneur une promesse de cession gratuite du terrain de la couronne sur lequel l'église est sise, et d'une concession à un prix modéré de 50 acres de terrain à l'entour. — Le plan vient d'en être officiellement levé et la concession ou

grant nous sera, je l'espère, expédiée bientôt. — Ni la violence ni la chicane n'ayant abouti à rien, on se rendit à Colombo, où l'on consomma un acte de schisme. Le vicaire général goanais, que j'avais prévenu des menées de son prêtre à Manaar, m'avait donné l'assurance solennelle qu'on ne ferait rien contre nos droits et les stipulations du concordat ; mais l'encre dont il s'était servi pour cette déclaration n'était pas encore sèche, que le 20 janvier il admettait vingt-deux de nos églises à sa communion, et peu après le Prêtre de Sousa, dans une lettre hautaine, m'annonçait que ces chrétiens n'étaient plus mes sujets spirituels.

Je répondis à cette audacieuse notification par mon *monitum* du 8 février et ma lettre pastorale du 1er mars. Cependant on reçut, pour les envoyer à Goa, les signatures de ces pauvres malheureux ; mais, de mon côté, j'envoyai à Rome un récit circonstancié des événements, concluant au retrait de la juridiction extraordinaire de l'Archevêque de Goa, et je fis connaître cette nouvelle usurpation goanaise à tous mes vénérés collègues de l'Inde ; tous, un seul excepté, m'ont répondu en des termes d'une sympathie parfaite, et plusieurs ont exprimé leur assentiment à la démarche commune que je leur proposais de faire à Rome. Subséquemment, à cause surtout des retards sans fin de la poste en ce pays, nous avons décidé d'envoyer nos réclamations séparément ; et je ne doute pas que plusieurs de ces prélats ne l'aient déjà fait.

Cependant le vicaire général voulut se justifier, et il publia sous le titre : *Observations sur la juridiction ecclésiastique dans les églises catholiques de Ceylan*, un pamphlet de 54 pages sous le pseudonyme : *Un Missionnaire portugais*. Cette production est remplie d'idées schismatiques : les Vicaires apostoliques sont des intrus ; le Pape ne peut modifier le droit de patronage ; les peuples ont le

droit sacré de choisir leurs pasteurs ; l'Archevêque de Goa a juridiction sur l'île entière, etc., etc., le tout dans le style violent propre aux hérétiques et aux schismatiques.

J'ai répondu par ma pastorale du 5 mai, où, m'appuyant sur la bulle *Suprema auctoritas* et le bref *Ad reparanda damna*, j'expose toute cette question du patronage et du concordat, et démolis les prétentions extravagantes des Goanais. En même temps, j'ai déféré à Rome le pamphlet goanais. D'un autre côté, j'écrivis dernièrement à la *Junta governativa* à Goa pour me plaindre énergiquement de ces attentats schismatiques. Je n'ai point eu de réponse, mais j'ai ouï dire que le Prêtre goanais avait reçu l'ordre de n'aller dans aucune de nos églises ; et de fait, soit par conscience, soit par crainte des autorités qui lui ont dit que, s'il le faisait, on le tiendrait responsable des conséquences, il a définitivement refusé de s'y rendre. Aujourd'hui les choses en sont là; plusieurs des révoltés sont revenus à nous; les autres hésitent, mais j'espère que leur retour ne sera plus désormais qu'une affaire de temps.

Voici en deux mots l'état de la question goanaise :

Le concordat reconnaît que le droit de patronage pourra, aux termes des concessions apostoliques, en conformité aux sacrés canons et sous certaines conditions qu'il fixe, s'exercer dans toute l'Inde anglaise et d'autres pays de l'Orient. Ces conditions sont : 1° la fondation et dotation suffisante, aux frais du seul Portugal, des anciens évêchés de Cranganore, Cochin, Meliapore, Malacca et un nouvel évêché détaché de l'archevêché de Goa; — c'est-à-dire le Portugal devra les pourvoir de demeures et de menses épiscopales, de séminaires, de chapitres, de paroisses, etc.; 2° un clergé pieux, instruit et en nombre suffisant devra être fourni; 3° les évêchés devront être circonscrits, les évêques nommés et institués. Cela accompli, on pourra

procéder dans les mêmes conditions à la formation de nouveaux évêchés. On devait s'attendre, lorsque le concordat fut conclu, que le Portugal n'accomplirait pas de nos jours ce qu'il n'a pu faire dans les jours de sa prospérité ; et si on s'était borné à cela, l'unique résultat du concordat serait d'établir une fois de plus l'incapacité du Portugal, et d'arriver par là à l'abolition du droit de patronage.

Mais, pour ménager les schismatiques qu'on prévoyait ne devoir jamais se soumettre aux Vicaires apostoliques, on accorda à l'Archevêque de Goa une juridiction déléguée et extraordinaire dans toutes les localités des vicariats apostoliques qui, au 21 février 1837, étaient de fait sous l'autorité de Goa, en défendant que sous aucun prétexte on séparât des Vicaires apostoliques les églises et missions qui leur obéissaient à la même date. Tout cela est déterminé dans le bref *Ad reparanda damna*. Cette juridiction extraordinaire fut accordée pour six ans, durant lesquels la circonscription des diocèses devait se terminer. Mais deux commissaires, pontifical et royal, vinrent dans les Indes en 1863 ; ils ne purent s'entendre sur rien. Le commissaire apostolique, Mgr Saléa, mourut; depuis il n'est plus question de circonscription. Mais la juridiction extraordinaire de l'Archevêque de Goa sur les lieux enclavés dans les vicariats est renouvelée tous les trois ans. On a créé ainsi une cause d'antagonisme perpétuel et de danger constant pour les vicariats; les Goanais profitent de toutes les occasions pour s'emparer de nos églises, et suscitent des troubles parmi nos chrétiens. Pour nous, nous avons les mains liées. Sans cette circonstance, tous les schismatiques de Manaar et de Mantotte seraient depuis longtemps revenus à nous, et nous aurions l'unité et la paix [1].

[1] Nous avons reçu de Ceylan une brochure de plus de 120 pages, sor-

Tous les Vicaires apostoliques présents à Rome durant le Concile avaient présenté au Saint-Père un mémoire tendant à ce que la juridiction extraordinaire ne fût pas renouvelée. On nous a donné de bonnes paroles, et voilà tout. C'est tout ce que le respect me permet de dire ici. Peut-être ce qui vient de se passer à Ceylan ouvrira-t-il enfin les yeux du Cardinal Antonelli et d'autres qui ne voient que le côté politique de cette affaire ; peut-être se déterminera-t-on à agir, ou au moins à adopter la proposition bien modérée que j'ai faite, à savoir : qu'il soit déclaré aux Goanais que partout où ils violeront les stipulations du concordat, de la bulle *Suprema auctoritas* et du bref *Ad reparanda damna*, la juridiction extraordinaire sera supprimée. Il serait à désirer que les représentants à Rome de toutes les Congrégations qui ont des missions dans l'Inde ne cessassent de presser en ce sens la Propagande et de représenter au Saint-Père les grands dangers auxquels cette double juridiction expose l'Eglise de l'Inde.

Mon récit se ferme ici ; je n'ai oublié aucun des traits saillants de l'histoire de ces cinq années. Mais ce qu'il m'a été impossible de décrire, c'est ce dévouement constant de tous nos Pères, ces labeurs incessants, ces longues journées passées au confessionnal, ces prédications et ces catéchismes de tous les jours, ces visites sans interruption des églises, ces voyages si longs et si pénibles pour la tournée ordinaire ou la visite des malades, cette vie uniforme de privations, de souffrances physiques et mo-

tie de la presse catholique de Jaffna, avec l'imprimatur de Mgr Bonjean. C'est la réfutation détaillée et péremptoire du pamphlet anonyme, publié par les schismatiques de Goa, qui s'y livrent à des attaques déloyales contre la juridiction des Vicaires apostoliques. Sous le titre anglais de *blots* (taches), l'écrivain relève les innombrables témoignages d'ignorance et de mauvaise foi dont fourmille le pamphlet, et tout en le réfutant ne manque pas d'établir solidement la doctrine catholique, qu'il met en regard des erreurs des schismatiques.

rales supportées avec allégresse ; ce mouvement continuel d'affaires et de travaux qui laisse à peine à l'apôtre de Ceylan le temps de respirer, mais qui remplit, qui comble chacune de ses journées d'une abondante moisson de mérites. On verra aux tableaux qui terminent ce rapport les fruits de toute cette sainte activité. C'est un spectacle bien consolant pour un Evêque que celui de tous ces laboureurs, de tous ces moissonneurs spirituels, ardents et infatigables à leur tâche, que ces abondantes récoltes qu'il leur voit entasser chaque jour dans les greniers du Père de famille. J'ose dire que c'est un spectacle digne des anges. Le vicariat de Ceylan est une ruche où il n'y a pas de frelons, mais seulement d'industrieuses et vigilantes abeilles : *apes argumentosæ*. Seulement ces pauvres abeilles sont loin, dans leur petit nombre, de former un *essaim*.

Je termine en rendant au Seigneur mes très-humbles actions de grâces pour toutes les bénédictions dont il a comblé ce cher vicariat, pour tout le bien que sa grâce divine y a opéré par le moyen de nos chers Oblats. *Magnificat anima mea Dominum*.

Je n'ajoute qu'un trait. Durant ces cinq années pas un seul des Pères ne nous a été enlevé, et si ce n'était la perte regrettable du Fr. Conway, je pourrais dire à notre bien-aimé Père en ce sens, comme j'espère le pouvoir dire dans tous les autres : *Quos dedisti mihi custodivi*. Mais non, ce n'est pas moi : c'est sainte Anne, sous la protection spéciale de qui j'ai placé tous les nôtres, qui les a tous gardés ; pour moi, je n'ai eu d'autre mérite que de suivre les impulsions de mon cœur et les règles de la plus élémentaire prudence. Cependant, comme j'écris pour l'utilité de la Congrégation, je remarquerai qu'il est tout à fait du devoir d'un Vicaire apostolique et religieux, dans ces climats tropicaux, de ne pas surcharger ses sujets ; de savoir attendre et de ne pas vouloir faire en un

an ce qui en demande plusieurs; surtout, de ne pas exposer certains tempéraments trop vifs à des travaux excessifs ; il suffit d'un accident, d'un excès pour ruiner à jamais une constitution vigoureuse ; ici les forces se perdent vite et ne se réparent pas comme dans les climats tempérés.

On remarquera que nous avons fait peu de missions proprement dites ; personne plus que moi, qui y ai dépensé une bonne partie de ma vie de mission, n'en apprécie les résultats heureux. Quand on veut donner un élan, rien comme une mission ; on fait en quelques semaines un chemin qui, dans les circonstances ordinaires, demande plusieurs années. Mais encore faut-il viser à donner à toutes nos œuvres un caractère de permanence ; il ne s'agit pas de jeter un grand feu et de tomber épuisés ; notre œuvre, c'est de fonder. Or, pour que l'œuvre des missions proprement dites devienne ici une institution permanente, il faut deux conditions qui se résument en une seule : un nombreux personnel. Du côté des populations, il faut des secours spirituels constants qui les aident à se maintenir dans la pratique des vertus chrétiennes, il faut le ministère paroissial ; du côté des prédicateurs, il faut le nombre, qui leur permette de se relever, de se remplacer, de se reposer, d'étudier, de se consolider dans la vie spirituelle. Un Missionnaire européen ne pourrait tenir à ce feu roulant et ininterrompu de missions, sa santé et son âme en souffriraient, et nos Missionnaires ont généralement trop peu d'acquis pour être à même de fournir continuellement sans jamais recevoir.

Nous avons donné et donnerons des missions de loin en loin ; nous donnons le ton d'une mission aux visites du Missionnaire et surtout à celle de l'Evêque ; mais prêcher plusieurs missions par an est, dans les conditions où

nous sommes, chose au-dessus de nos forces. Cela dit, je passe aux œuvres accomplies dans ces dernières années.

III. — ŒUVRES.

1° *Œuvre des Sœurs de la Sainte-Famille.* — Mon premier soin en prenant la direction du vicariat fut de placer nos Sœurs de Jaffna dans une position matérielle où elles pussent se développer selon l'esprit de leur vocation. Il leur fallait d'abord un local. Le couvent qui avait absorbé pendant plusieurs années toutes les ressources du vicariat était encore inachevé. Le continuer sur le plan grandiose qu'on avait primitivement adopté eût été folie; ce n'était ni utile ni désirable. Nous le restreignîmes donc à des proportions plus en rapport avec nos moyens et avec la nature des œuvres possibles à Jaffna. L'espoir dont on s'était d'abord bercé, d'en faire un grand pensionnat de demoiselles pour tout Ceylan, n'apparaissait plus que comme une illusion; ni notre climat ni notre position géographique, presque inaccessible, ne le justifiaient.

La grande œuvre de nos Sœurs devait être l'éducation des filles indigènes; un palais n'était pas une condition de cette œuvre; nous tâchâmes donc de donner à nos Sœurs une habitation saine, spacieuse, bien aérée; et moyennant un emprunt que je contractai, nous pûmes, avant mon départ pour le concile, en faire l'inauguration; une aile manque encore au couvent, mais il faut espérer qu'elle s'ajoutera en temps opprtun.

La fondation de Kurunégala, elle aussi, sortira bientôt de la période d'enfance. Le R. P. Duffo pousse la construction du nouveau couvent avec un zèle et un talent vraiment merveilleux. J'espère pouvoir y placer nos Sœurs au commencement de 1874. Dès lors, rejetant ses langes et ses maillots, l'œuvre prendra son essor. Un

orphelinat pour les filles bouddhistes est commencé ; je ne doute pas qu'il ne devienne bientôt l'émule de celui de Jaffna. Nos Sœurs de Kurunégala pourront aussi rivaliser avec celles de Jaffna dans leurs autres œuvres. Là aussi l'œuvre indigène sera la principale ; le pensionnat anglais, l'accessoire destiné surtout à donner du relief à l'institution.

Notre petite congrégation de Saint-Pierre fleurit ; à Jaffna, elle comporte huit novices et huit sœurs, dont la conduite et la piété feraient honneur à des religieuses d'Europe. A Kurunégala, elle est moins avancée, mais j'espère qu'à mon prochain voyage plusieurs novices seront admises aux vœux. J'ai décidé que cette congrégation aurait deux branches : l'une tamoule au nord, l'autre singhalaise au sud. La grande distance, la difficulté des communications et la diversité des mœurs ont exigé cette mesure.

A Jaffna, nous venons d'établir près l'église Saint-Jacques une école élémentaire externe de filles tamoules. La Sœur Marie Eustelle en est chargée avec l'aide de religieuses indigènes. Cette institution, si nécessaire pour tirer nos jeunes filles pauvres de l'espèce de sauvagerie où elles grandissaient, est déjà bien prospère : elle compte 157 élèves.

Une autre institution du même genre se prépare dans l'île de Caits, à 16 milles de Jaffna. Là, les Sœurs indigènes seront seules ; elles seront visitées de temps à autre par une religieuse de Jaffna. Dans l'Inde, des Sœurs indigènes sont envoyées par deux ou trois pour tenir des écoles de filles dans les missions ; l'école de Saint-Jacques et celle de Caits seront nos premiers pas dans cette voie.

La maison de Jaffna a éprouvé deux pertes sensibles : la bonne Sœur Stephen succomba, en 1871, à une phthisie pulmonaire ; une maladie analogue nous a enlevé cette

année la Sœur Gabrielle, qui était la fleur de la congrégation de Saint-Pierre. L'une et l'autre sont mortes en véritables prédestinées.

Dès mon arrivée, je fis des arrangements pour mettre nos Sœurs, à Jaffna, dans une position indépendante au point de vue des finances. Je leur fais une allocation fixe annuelle de 100 francs par chaque orpheline (10 francs doivent être placés à un fonds destiné à l'établissement des enfants) ; les subventions du gouvernement sont remises intégralement aux Sœurs, qui jouissent aussi de leurs rétributions scolaires. Cet arrangement les a tirées de la gêne où elles étaient et leur a permis de faire des économies. Le couvent et le jardin leur ont été livrés en pleine propriété ; j'y ai ajouté un terrain contigu acquis dernièrement du gouvernement.

A Kurunégala, nous n'en sommes pas encore là ; les revenus des Sœurs sont peu de chose ; la mission leur fournit le logement et l'entretien. Plus tard nous en viendrons au système de Jaffna.

La Directrice générale de la Sainte-Famille m'a promis pour cette année l'envoi de trois Sœurs : deux pour Kurunégala et une pour Jaffna. Je les attends impatiemment pour tirer l'œuvre de Kurunégala surtout de l'état précaire où elle se trouve.

2° *Séminaire ecclésiastique.* — Cette œuvre si importante a été l'objet de ma première sollicitude. Les FF. Xavier, Murphy et Hippolyte, ayant à peu près terminé leurs études classiques, sont entrés en philosophie cette année. Des trois jeunes Indiens qui ont passé par Notre-Dame de Lumières, Hippolyte seul reste : Georges est mort ; Peter a quitté ; mais Hippolyte est un enfant de bénédictions. Je me propose de le tonsurer à Noël et de lui faire commencer son noviciat.

A part ces sujets d'élite que nous avions sous la main,

nous avons dû commencer l'œuvre par de jeunes enfants appartenant aux meilleures familles du pays, et dont nous prenons l'éducation à son début. Ce procédé est le plus long, mais le plus sûr, le seul qui nous permette de donner à la nature indienne une formation religieuse et ecclésiastique durable. Nos séminaristes sont au nombre de dix-sept, partagés en plusieurs classes à partir des éléments du tamoul. La première classe apprend les rudiments du tamoul et de l'anglais; la deuxième l'anglais et le latin (Epitome); la troisième apprend l'anglais, le haut tamoul, et est en cinquième pour le latin.

Une grande question se présentait à nous. Les ferons-nous Oblats? Les ferons-nous religieux d'une congrégation qui formerait comme un tiers-ordre? Les ferons-nous Prêtres séculiers? Nous avons sans doute réfléchi beaucoup aux raisons pour et contre chacun de ces partis; mais nous ne nous pensons pas obligés d'en adopter aucun exclusivement; le temps et l'expérience nous instruiront. Je ne refuserais pas sans doute l'entrée du sacerdoce à un sujet qui aurait toutes les qualités désirables dans un bon Prêtre et qui n'aurait pas la vocation religieuse; mais je crois que le cas se présentera rarement, s'il se présente. D'un autre côté, je compte que la Congrégation ne refusera pas d'admettre dans son sein ceux qui feraient preuve d'une solide vocation, comme le F. Xavier et le F. Hippolyte. L'essentiel pour moi est, non de faire beaucoup de Prêtres, mais d'en faire de bons. J'ai cru ne pouvoir mieux faire que de placer cette institution naissante sous la direction du R. P. Pulicani, mon vicaire général et supérieur du district de Jaffna.

3° *Écoles.* — La question des écoles est plus que jamais la grande question de Ceylan. Le gouvernement a adopté un système de subsides aux écoles indépendantes de lui,

par lequel le chiffre de la subvention de chacune est subordonné au résultat de l'examen annuel.

Ces écoles sont divisées en trois sections : anglaises, anglo-indigènes, indigènes ; et chaque section comprend deux catégories, A et B, avec une catégorie C, pour les écoles indigènes du dernier rang.

Ce système a favorisé extraordinairement la multiplication des écoles protestantes de toute classe. Les missions protestantes, ayant un nombreux personnel formé dans leurs écoles depuis quarante ans, nous ont devancés. Ils sont même allés jusqu'à s'établir à la porte de plusieurs de nos villages chrétiens. Nous avons dû et devons faire encore d'extrêmes efforts pour leur résister. Les deux grandes difficultés que nous avons à combattre sont : 1° la difficulté pécuniaire ; avant de pouvoir obtenir un subside, il faut bâtir l'école selon le plan et les dimensions exigés, puis la soutenir pendant neuf mois ; ce n'est qu'après cela qu'a lieu l'examen qui donne droit à un subside ; 2° difficulté du personnel. Il nous aurait fallu de suite une trentaine de bons maîtres ; heureusement Saint-Joseph et notre école anglaise de Jaffna nous en avaient préparé quelques-uns, mais ils étaient en nombre bien insuffisant. Avec le temps, ces difficultés deviendront moindres ; nos maîtres se forment, et les subsides reçus pour les premières écoles établies nous aideront à en établir d'autres.

Pour assurer une bonne direction à toutes ces écoles, j'ai placé celles du Nord sous la direction du P. Flanagan, et celles du Sud, sous celle du P. Duffo.

L'école anglaise de Jaffna, sous la direction du P. Flanagan, est plus prospère que jamais. J'y vois surtout avec grande joie fleurir la piété et l'esprit catholique ; ce sera la meilleure sauvegarde de notre jeunesse. Elle compte 170 élèves ; elle réussit toujours bien aux examens ; elle

est au niveau des écoles de *Church-Mission* et des Wesleyens; je crois même pouvoir dire qu'elle est au premier rang. Tous les maîtres sont les anciens élèves des FF. Dowling et Conway.

Je ne puis pourtant m'enpêcher de craindre qu'elle ne perde cette belle position, si je ne puis bientôt trouver des professeurs anglais de la capacité de ces bien regrettés Frères. Mais où les prendre? Il me suffirait d'en avoir deux qui, sans enseigner eux-mêmes, dirigeraient les maîtres indigènes. Je ne parle pas du F. Brown; il est bien bon, je suis satisfait de sa conduite, mais sa santé ne lui permet pas de faire autre chose qu'une petite classe au séminaire.

D'un autre côté un collége protestant vient de se fonder dans les environs de Jaffna; il y en a deux à Colombo. Pas un seul catholique dans l'île entière. Sans ce couronnement, l'instruction que nous donnons est insuffisante aux besoins du pays, et l'élite de notre jeunesse est toujours contrainte de rechercher l'enseignement supérieur dans des institutions hérétiques ou athées.

Mon grand désir est de fonder un collége. Il devrait être sous la direction de Prêtres Oblats dont quelques-uns devraient être anglais. Trois Pères suffiraient au début. J'espère bien ne pas mourir avant d'avoir élevé cette barrière à la démoralisation, infaillible autrement, des classes supérieures.

Enfin, nous avons maintenant des écoles anglaises dans plusieurs villes : Trincomalie, Manaar, Caits, Chilaw, Kurunégala; nous allons en ouvrir à Batticaloa, à Mulaitivu, à Puttalam, plus tard à Calpentyn et peut-être à Anuradjapura. Nos Pères ne peuvent suffire à les bien diriger; il faudrait avoir trois ou quatre Frères anglais, dont chacun serait chargé de l'inspection et de la haute direction d'un groupe de deux ou trois écoles.

Je m'adresse au Chapitre, en suppliant ses membres de me venir en aide d'une manière ou de l'autre ; car pour moi, j'avoue ne plus savoir à quelle corde m'attacher.

4° *Création de missions nouvelles.* — J'appelle l'attention du Chapitre sur le tableau comparatif de nos missions en 1867 et en 1873.

Nous en avons huit nouvelles. Je n'appuierai pas sur la nécessité de ces créations, elle saute aux yeux. J'indiquerai seulement les nouvelles créations à faire :

1° L'île de Delft renferme 940 catholiques ; elle est séparée de la plus prochaine mission par un bras de mer de 20 milles ; pendant six mois de l'année, ce chenal est infranchissable. Jusqu'ici le Prêtre n'a pu passer qu'un mois dans cette île.

2° La ville de Caits et environs contient 3 100 catholiques. Avec ses écoles, son couvent futur, ses confréries, la fréquentation des sacrements, qui en ferait en France une paroisse modèle, un Prêtre a plus à faire qu'on ne peut raisonnablement attendre d'un seul homme, quelque zélé qu'il soit. Cependant il est encore chargé de chrétientés assez éloignées, dont la population catholique est de 1 019 âmes. Cette mission devrait donc être divisée ;

3° Le groupe de chrétientés au nord-ouest de Jaffna, qui comprend trois villages et 1 003 âmes, ne peut être convenablement administré de Jaffna. Enfin, les chrétientés échelonnées sur le littoral ouest de la grande île (ce que nous appelons *Vali-missam*) sont au nombre de sept, fort éloignées l'une de l'autre, avec une population de 680 âmes. Toutes ces chrétientés dépendent de Jaffna ; elles dépérissent ; car on ne peut donner à chacune plus de quelques jours chaque année. Voici donc une nouvelle mission qui comprendrait 1 683 âmes, avec espoir de beaucoup de conversions dans le Vali-missam.

4° La mission de Vanny est vraiment un pays désolé. Autrefois elle comptait 1 000 chrétiens ; aujourd'hui, 608. Là, non-seulement on étendrait facilement le règne de Jésus-Christ parmi les infidèles, mais on conserverait les chrétiens, dont plusieurs ont apostasié dans ces derniers vingt ans.

5° Anuradjapura et le district de Nuwera-Kalawyia devra, pour les raisons exposées plus haut, devenir la résidence d'un Missionnaire qui étendrait ses soins à la petite chrétienté de Galgama (210 âmes) dans la province du Nord-Ouest.

6° Le pèlerinage de Maddu, demandera pour bien des raisons un Missionnaire à poste fixe ; ce Missionnaire serait le *Refugium peccatorum* et baptiserait beaucoup d'infidèles.

7° J'ai divisé le district de Puttalam en quatre missions : Puttalam, Sainte-Anne et Calpentyn, Akkaraipattu et Bambipatam ; mais j'ai été obligé de retirer un Missionnaire pour le placer à Maddu. Le grand pèlerinage de Sainte-Anne, où le Prêtre doit résider presque continuellement, le soin des grands jardins que possède la mission et la difficulté des communications demandent cette division.

8° La mission de Batticaloa devrait être divisée en deux. La ville de Puliantivu avec ses 1995 catholiques, ses confréries, ses écoles, ses habitudes de piété, ferait une belle paroisse. Les chrétientés d'alentour (636 âmes) occuperaient un Missionnaire, qui serait aussi chargé de prêcher l'Évangile aux 80 000 païens de ce district florissant. D'ailleurs la station la plus prochaine de Batticaloa est Trincomalie, à 40 milles, et pendant six mois de l'année il est impossible de sortir de Batticaloa ni par mer, ni par terre. C'est une position bien triste pour un pauvre Missionnaire.

Enfin, à Jaffna, à Chilaw, à Kurunégala, il faudrait deux Prêtres. Je serai même obligé d'en venir bien vite là pour Kurunégala ; avec le couvent, les écoles, les orphelinats, un seul Prêtre ne peut suffire ; il faut d'ailleurs que le Missionnaire de Kurunégala puisse confesser régulièrement, et il doit maintenant faire pour cela un voyage d'aller et de retour d'une semaine.

D'ailleurs il y a entre cette ville et les autres districts beaucoup de chrétiens disséminés, qui vivent tous sans aucun secours.

Ainsi donc, pour ne donner à mon peuple que le strict nécessaire, il me faudrait huit nouvelles missions et onze Prêtres de plus occupés au ministère. Je livre ces détails à l'appréciation du Chapitre ; ils n'ont jamais été présentés avec l'exactitude que ma connaissance actuelle du pays m'a permis de leur donner. Ils montrent la grande importance de cette mission de Jaffna.

5° *Constructions d'églises, de presbytères et d'écoles.* — Sous ce rapport, un grand travail reste à faire dans le vicariat. Sur 258 constructions consacrées au culte divin, 103 seulement méritent le nom d'*églises* ; encore sont-elles, pour la plupart, sans architecture aucune, dénuées d'ornementation, plusieurs non finies, non fermées, sans air et sans lumière ; les autres sont des chaumières, des huttes, des cabanes, tout ce qu'on voudra, mais non pas des églises. Dans la plupart des localités, le Missionnaire n'a d'autre réduit qu'une petite chambre étroite, mal éclairée et chaude comme une fournaise, adossée au chevet de l'église. De maisons d'écoles, il n'y en avait pas hors de Jaffna et de Trincomalie.

Je ne pouvais supporter plus longtemps un état de choses si déshonorant pour le catholicisme, en face de l'hérésie, dont les temples et les écoles sont si nombreux et si convenables. Le culte, ainsi exercé dans de si

misérables réduits, manquait de cette majesté et de cette grandeur qui en font pour le peuple une prédication éloquente ; le Missionnaire lui-même se sentait découragé. J'ai donc adopté l'usage suivi dans d'autres missions, et chaque année je dresse un budget où j'accorde quelques secours pour ces constructions. Cette mesure a été tout à fait bien vue des Missionnaires et de leurs chrétiens ; et ceux-ci s'encouragent, par l'espoir d'un secours de l'Évêque, à faire eux-mêmes de plus grands sacrifices. L'émulation s'est emparée de tous, et de belles églises s'élèvent en diverses localités. Je joins à ce rapport les tableaux imprimés des allocations faites en quatre ans. Les allocations sont supputées en roupies, au change de 2 fr. 50 la roupie.

6° *Œuvres de la Sainte-Enfance.* — 1° L'orphelinat de Saint-Joseph, Colombogam, continue à bien marcher ; il est devenu pour nous une pépinière de maîtres d'école tamouls ; l'esprit des enfants est bon, l'état financier prospère ; nous faisons chaque année disparaître les vieilles constructions en terre et les remplaçons par de beaux et solides bâtiments. Dans quelques années, cet établissement ne vaudra pas moins de 100 000 francs. Il nous fait beaucoup d'honneur dans le pays, en face des établissements analogues des protestants.

2° L'institut des Frères indigènes de Saint-Joseph, qui y est annexé, avait eu comme un moment d'éclipse ; mais il s'est relevé, et j'espère que nous y pourrons former un certain nombre de bons religieux indigènes, pour la conduite de nos orphelinats et de nos écoles. Les vocations à l'état religieux sont aussi rares ici, parmi les hommes, qu'elles sont nombreuses chez les personnes de l'autre sexe.

3° L'orphelinat des filles, sous la direction de nos Sœurs, à Jaffna, est plus florissant que jamais ; quel-

ques bonnes vocations religieuses en sont sorties, et nos deux orphelinats ont déjà formé quelques familles chrétiennes, dont la bonne conduite fait l'admiration du pays qu'elles habitent.

4° Les orphelinats de Kurunégala sont à leur début; le R. P. Duffo a dix-huit orphelins et la Mère Joséphine en a seulement six; mais ils se développeront rapidement, dès que nos constructions seront achevées. Les demandes d'admission sont fort nombreuses. Ces orphelinats sont le premier pas fait pour l'évangélisation de ce pays.

Je mentionnerai ici que les associations de la Sainte-Enfance et de la Propagation de la Foi sont en bonne voie dans mon vicariat. En suivant les comptes rendus des *Annales*, on peut voir que Jaffna est par le chiffre de ses cotisations au premier rang des missions de l'Inde.

7° *Presse catholique.* — Déjà on a pu voir quelques spécimens de notre travail typographique. En 1868, j'obtins une presse du gouvernement français; mal pourvue et incomplète comme elle était, elle a suffi à nos débuts. Quelques orphelins de Saint-Joseph la font manœuvrer. Le temps est venu de l'établir sur un bon pied. Un don de 5 000 francs, que feu Mme de la Verchère, de Clermont, me fit après mon sacre, me mettra à même de renouveler notre collection de caractères latins, et de m'en procurer une de caractères tamouls. Nous avons déjà préparé plusieurs ouvrages tamouls, notamment des livres d'école; nous nous proposons d'imprimer des *tracts*, en réponse à tous ceux dont les protestants inondent le pays. Cette œuvre devient aujourd'hui une nécessité; quand tout notre monde saura lire, il faudra bien lui procurer des lectures saines et profitables.

8° *Administration.* — Nous avons tâché d'y mettre de l'ordre. Nous avons d'abord séparé les fonds de la Congrégation, de la Sainte-Enfance, de chacune de nos

œuvres, — de ceux du vicariat. Ces fonds sont placés à la Banque, à six mois de vue; chaque fois qu'il s'agit d'en retirer, nous faisons un petit bilan de notre position financière, de façon que nous savons toujours, à quelques milliers de francs près, où nous en sommes.

Les Pères des missions rendent leurs comptes au Procureur chaque trimestre; ils n'ont qu'à remplir des tableaux imprimés, où chaque chose est à sa place. Notre année financière finit au 1er octobre. Alors le Procureur et moi réglons les comptes de toute l'année pour chaque œuvre, et le résumé de ces comptes est écrit sur le grand-livre. Nos successeurs pourront blâmer notre administration; ils ne pourront pas se plaindre de n'y voir pas clair. Les comptes de l'année clos, on dresse le budget des ressources et dépenses présumées de l'exercice suivant; on voit ce qu'on doit demander à la Sainte-Enfance et à la Propagation de la Foi; on fait une liste d'allocations aux œuvres; les deux tiers de ces allocations sont immédiatement disponibles; le dernier tiers ne l'est qu'en juillet, époque où le chiffre des allocations d'Europe nous est annoncé.

Avec ce système j'ai trouvé, à mon grand étonnement, que, tandis que des entreprises dispendieuses se multiplient, nous ne sommes jamais dans une gêne réelle; mais, sauf quelques embarras passagers, nous pouvons faire toujours face à tout. L'accroissement considérable de notre allocation de la Propagation de la Foi, depuis qu'elle nous vient par le Procureur général, est certainement une raison principale de notre plus grande prospérité. J'en exprime ici ma reconnaissance sincère à notre Très-Révérend Père général et à son administration; mais ce serait fausse humilité de dire que la régularité de nos opérations n'y est pour rien.

Je ferai une remarque qui aurait pu être faite ailleurs,

mais qui n'est pas absolument déplacée ici : c'est que, tandis qu'en six ans notre personnel s'est élevé de vingt-deux à trente-deux Missionnaires, nos ressources locales ont suivi la même marche ascendante. Chaque nouvelle mission entretient à peu près son Missionnaire. C'est ce qui me fait espérer que le bon Dieu ne laissera pas ce peuple sans un nombre de pasteurs proportionné à ses besoins.

J'avais désiré l'envoi d'un visiteur à Ceylan, l'année prochaine 1874, dans l'espoir de pouvoir traiter plus facilement, de vive voix et sur les lieux, l'importante question de la séparation des fonds de la Congrégation et du Vicariat, ainsi que plusieurs autres. Mais si cette visite ne peut avoir lieu, j'espère que notre grand désir mutuel d'en venir à un arrangement satisfaisant pour tout le monde, nous amènera tout de même à une prompte conclusion. D'un côté, la paternelle bienveillance de notre Très-Révérend Père général pour nous tous, l'intérêt si vif qu'il prend à cette mission de Ceylan; de l'autre, notre filiale affection pour lui et notre attachement inviolable à notre bonne mère la Congrégation, sont les gages de cet espoir. Le Chapitre général peut être assuré qu'il nous trouvera toujours du côté de la Congrégation et du Père général, et que, dans l'occasion, nous saurons faire les sacrifices de nos intérêts propres au bien général. D'un côté, la Congrégation est la mère de nos missions; c'est à elle à les soutenir, à les aider dans leur voie si laborieuse et si épineuse; c'est vers elle que dans tous nos besoins nous tendons les bras. De l'autre, les missions sont les filles de la Congrégation; elles doivent se prêter généreusement à tout ce qui peut fortifier leur mère, augmenter son influence, maintenir l'union la plus fraternelle dans la famille et favoriser son progrès spirituel. Tels sont nos sentiments de dévouement jus-

qu'à la mort à la Congrégation et à son chef bien-aimé.

Maison de la Congrégation. — J'ai pris le parti de pousser cette construction avec activité; il me tarde de voir notre communauté convenablement installée. La portion de la maison, qui sera terminée cette année avant les pluies, j'espère, aura huit belles chambres, plus deux grands corridors vitrés, qui serviront de salles de récréation, et de chambres au besoin. Tous nos Pères sont ravis de voir cette maison tant désirée avancer rapidement. La santé, la régularité, tout y gagnera.

État religieux du Vicariat. — Il se fait deux retraites générales par an : l'une à Chilaw, pour les districts de Puttalam et de Chilaw; l'autre à Jaffna, pour Jaffna et Manaar. La retraite du mois se fait régulièrement à Jaffna et à Manaar; à Chilaw, l'habitude n'est pas encore bien prise; à Puttalam, les grandes distances la rendent le plus souvent impossible; mais avec le temps, la multiplication des postes, l'augmentation du nombre des Missionnaires, tout cela se régularisera. Je n'ai pas d'autre objet, en créant de nouveaux districts, que de rendre plus faciles ces exercices si profitables de notre vie religieuse.

L'esprit et la conduite des religieux sont en général satisfaisants; la conduite du grand nombre des nôtres est au-dessus de tout éloge. Sauf quelques légers nuages qui passent vite, l'harmonie la plus complète règne parmi les membres de la famille; cette petite colonie de Ceylan fait en résumé honneur à la Congrégation sa mère; et notre Fondateur qui l'aimait tant, et notre bon Mgr Séméria, qui a tant travaillé pour la faire ce qu'elle est, doivent, du haut du ciel, la considérer avec amour et joie.

A. — STATISTIQUE DU VICARIAT DE JAFFNA.

Provinces.	Chefs-lieux.	Superficie milles carr.	Population.	Population catholique.	Restent à convertir : Hindous, Bouddhistes, Mahométans. Protestants.	Proportion des Catholiques.
Nord.	Jaffna.	5 427	340 169	32 853	307 336	env. 10 0/0.
Est.	Batticaloa.	4 755	118 077	4 631	113 446	env. 4 0/0.
N.-Ouest.	Kurunégala.	3 362	276 033	24 699	251 334	un peu plus de 8 0/0.
			734 279	62 163	672 116	env. 8 5 0/0.

Prenant ainsi les choses en gros, la population catholique du vicariat est de 8,5 ou 8 1/2 0/0 de la population non convertie ; mais cette proportion varie beaucoup suivant les localités. Dans certaines villes ou districts, elle s'élève; dans d'autres elle descend considérablement.

B. — LE VICARIAT DE JAFFNA DIVISÉ EN DISTRICTS ET MSSIONS.

1° District de Jaffna.

Missions.	Population totale.	Popul. cathol.	Nombre de missionnes	Eglises.	Chap.	Ecoles.	Elèves.
1° Jaffna	39 424	6 504	8	10	15	12	948
2° Valigame (est)	86 390	1 709	1	7	2	3	125
3° Valigame (ouest)		3 846	1	12	1	5	316
4° Point-Pedro	41 865	1 852	1	8	2	3	96
5° Mirissiville. 1° Tenmoratshi.	39 960	1 921	1	4	12	2	50
2° Patchilapaly.	9 515						
6° Caits	28 829	5 162	2	10	9	6	265
Total pour district de Jaffna.	245 983	20 995	14	51	41	31	1 800

2° District de Manaar.

Missions.	Population totale.	Popul. cathol.	Nombre de missionres	Eglises.	Chap.	Ecoles.	Elèves.
1° Manaar	9 284	2 281	1	5	10	2	75
2° Pessalai		5 327	1	5	11	1	82
3° Mantotte (nord)	16 212	2 408	2	5	20	1	34
4° Mantotte (sud)		2 033	1	4	17	0	0
Total p. district de Manaar.	25 496	10 048	5	15	58	4	191

3° District de l'Est.

1° Mullaitivu	10 047	1 590	1	5	21	0	0
2° Vanny	54 643						
3° Trincomalie	24 844	2 000	2	1	5	4	194
4° Batticaloa	94 233	2 631	1	5	0	0	0
Total pour district Est	186 767	6 221	4	9	26	4	194

4° District de Puttalam.

1° Puttalam	68 136	1 630	1	3	8	0	0
2° Akkaraipattu		1 742	1	2	5	1	40
3° Calpentyn et Ste-Anne		924	1	3	5	0	0
Total p. district de Puttalam.	68 136	4 296	3	8	18	1	40

5° District de Chilaw.

1° Chilaw	207 897	3 689	1	4	4	4	114
2° Mattacottu		3 635	1	3	2	2	80
3° Vennappu		3 500	1	4	0	1	100
4° Bollawatté		4 912	1	5	1	1	48
5° Caimel		4 077	1	5	3	1	36
6° Kurunégala		790	1	1	3	4	133
Total p. district de Chilaw.	207 897	20 603	6	22	13	13	511

Résumé.

District de Jaffna	245 983	20 995	14	51	41	31	1 800
— Manaar	25 496	10 048	5	15	58	4	191
— Est	186 767	6 221	4	9	26	4	194
— Puttalam	68 136	4 296	3	8	18	1	40
— Chilaw	207 897	20 603	6	22	13	13	511
	734 279	62 163	32	105	156	53	2 736

C. — TABLEAU INDIQUANT LA POSITION DE CHAQUE PÈRE EN JUIN 1873.

District de Jaffna.

Jaffna.....	Mgr Bonjean. R. P. Pulicani, vicaire-général, premier consulteur, admoniteur, supérieur du district et du séminaire. Moukel, deuxième consulteur. Salaün, troisième consulteur, directeur de Saint-Joseph. Mauroit, quatrième consulteur procureur vicarial. Deforest, économe, architecte. Jourd'heuil, curé. Flanagan, supérieur du collége de Jaffna et directeur des écoles du nord. Guillou, employé au séminaire.
Valigamo-Est..	R. P. Le Can.
— Ouest.	Dinaux.
Point-Pedro...	Casenave.
Mirissivil.....	Védrenne.
Caits.....	Boisseau et Trouchet.

District de Manaar.

Mantotte (nord), R. P. Pouzin, supérieur du district.
— (Sud), R. P. Gourdon.
Sanctuaire de Maddu, R. P. Pussacq.
Manaar, R. P. Saint-Geneys.
Pessalai, R. P. Ghilini.

District de l'Est (1).

Mullaitivu et Vanny, R. P. Mélizan.
Trincomalie, R. P. Keating, curé des blancs.
— R. P. Pélissier, curé de la paroisse indigène.
Batticaloa, R. P. Xavier, prêtre indigène.

District de Puttalam.

Sainte-Anne et Calpentyn, R. P. Gouret, supérieur du district.
Akkaraipattu, R. P. Rouffiac.
Puttalam, R. P. Roux.

District de Chilaw.

Chilaw, R. P. Le Lons, supérieur.
Mattacottu, R. P. Boutin.
Vennappu, R. P. Chounavel.
Caimel, R. P. Perrard.
Bollawatte, R. P. Garcia, prêtre espagnol.
Kurunégala, R. P. Duffo.

(1) Ce district n'étant pas encore constitué, n'a pas de supérieur.

D. — TABLEAU COMPARATIF DU VICARIAT EN 1867 ET 1873.

Personnel.

	1867.	1873.
Missionnaires	22	32
Pères Oblats	20	30
Frères scholastiques	1	2
Philosophe postulant	0	1
Frères convers enseignants	3	1
Frère convers	1	1
Frère postulant	0	1
Frères indigènes de Saint-Joseph (novices compris).	10	9
Sœurs de la Sainte-Famille	6	10
Sœurs agrégées à la Sainte-Famille	0	3
Sœurs de Saint-Pierre	3	10
Novices et postulantes de Saint-Pierre	0	14

Institutions.

Districts	3	4
Missions	14	22
Orphelinats de la Sainte-Enfance	2	4
Couvents	1	2
Ecoles	31	53
Elèves	1 378	2 736
Séminaire	0	1
Séminaristes	0	17
Presse à imprimer	0	1
Presbytères construits dans les cinq ans	2	4
Eglises et chapelles construites ou dont le travail a été grandement avancé	4	9
Nouvelles chrétientés établies	1	5

Sacrements administrés en cinq ans.

Adultes baptisés	944	1 016
Enfants païens baptisés	591	996
Baptêmes d'enfants nés de parents chrétiens	11 018	11 494
Mariages	2 812	3 055
Communions	169 639	207 508
Viatiques	2 248	1 604*
Extrême-onctions	3 086	2 879*
Confirmations	3 993	6 490

* La diminution de ces chiffres est due à l'absence totale de choléra.

RAPPORT DU VICARIAT DU TEXAS.

Le vicariat du Texas compte treize Pères et deux Frères convers. Le ministère qu'on y exerce est aujourd'hui le même qu'il y a six ans : mêmes localités à visiter, même peuple à évangéliser ; il est devenu cependant plus difficile, à cause de l'exploitation de ce qu'on appelle *les terres neuves.*

Une partie de notre population s'est dispersée, par groupes de trois ou quatre familles, dans les nouvelles terres ; elle y a formé de nouveaux ranchos ; et, comme la distance de ces ranchos entre eux ne permet pas aux habitants de se rendre au poste central pour y profiter de la visite du Missionnaire, celui-ci, pour ne pas laisser ces pauvres gens tout à fait privés de secours religieux, se voit obligé d'aller les visiter de temps en temps à domicile, ce qui rend son ministère plus pénible et moins fructueux : plus pénible, vu qu'il n'est pas facile de trouver, parmi ces cabanes élevées à la hâte, un lieu convenable pour y dire la sainte messe ; moins fructueux, vu que les visites sont nécessairement plus rares et de courte durée, la multiplicité des postes ne permettant pas de la prolonger au delà d'une soirée et d'une matinée.

Le Missionnaire arrive ordinairement l'après-midi dans un rancho, il réunit son monde à la tombée de la nuit, il récite le Rosaire, adresse une instruction à son

petit auditoire, confesse les personnes qui se présentent, dit la sainte messe le jour suivant; après quoi il se rend à un autre poste. Que peut-on entreprendre de sérieux dans ces conditions, au milieu de trois ou quatre familles pauvres dont la plupart des membres sont parfois absents, les hommes surtout, occupés dans la plaine à soigner leurs bestiaux? Baptiser les nouveau-nés, bénir quelques mariages, enseigner quelques parties de catéchisme aux enfants : voilà à quoi se réduit le ministère hors le temps pascal. Ceci regarde surtout les missions extérieures qui dépendent de la juridiction de Brownsville. Deux des anciens Pères seulement sont consacrés à cet énorme travail. S'ils ont conservé le zèle et le dévouement que demande cet apostolat, on ne peut pas en dire autant de leurs forces. L'un est atteint de rhumatismes qui parfois l'incommodent beaucoup; l'autre voit à peine à se conduire, tant sa vue a baissé en ces dernières années. Les apparitions qu'ils font à notre maison de Brownsville sont rares et fort courtes. Ils passent la majeure partie de l'année dans leur mission respective, presque constamment à cheval, allant de rancho en rancho, tantôt appelés par des malades, tantôt requis pour baptiser, marier ou dire des messes promises.

Il faut être solide et habitué de longue date aux fatigues et aux privations, pour supporter de tels travaux et se faire à cette vie extraordinaire. Le Mexicain n'est ni assez prévoyant ni assez industrieux pour se procurer les choses nécessaires à la vie. Il endure la faim avec une résignation digne d'un meilleur emploi : il passe des journées, voire même des semaines, avec un peu de café et un peu de pain de maïs, sorte de pâte étendue en forme de crêpe et passée sur une plaque chauffée, où elle se cuit plus ou moins. Il faut que le Missionnaire se contente de cette chétive nourriture, faute de plus et de mieux.

Pour diminuer autant que possible les courses des Missionnaires, nous avons construit plusieurs petites chapelles dans les principaux villages du district de Brownsville. Ces chapelles, sans être des basiliques, sont du moins plus convenables que les habitations de nos gens pour la célébration des sacrés mystères. Une chapelle, quelque modeste qu'elle soit, c'est toujours la Maison de Dieu, exclusivement réservée à l'usage du culte ; c'est la maison detous les fidèles sans distinction et sans priviléges ; c'est a maison de la prière : elle s'ouvre le dimanche, lors même que le Missionnaire n'est pas là, et les chrétiens de bonne volonté vont y accomplir leurs devoirs de dévotion tout le long du jour, y réciter le Rosaire, y faire le chemin de la Croix, le plus souvent individuellement, quelquefois en commun quand, sur le nombre, il y a une personne capable de lire le sujet des stations. En sorte que le jour du Seigneur n'est plus un jour semblable aux autres. Malgré la pauvreté de nos populations, j'espère que le nombre de ces chapelles ira en augmentant.

Dans le district de Roma, nos Pères en ont construit deux très-*substantielles*, l'une en pierre et l'autre en brique. Presque toutes ces chapelles sont munies d'une petite cloche d'environ 100 livres, bien suffisante pour l'étendue du village ; lui-même, le Missionnaire la sonne à toute volée pour annoncer sa visite ; le village se réveille (le rapporteur ne nous a pas prévenus qu'à cette heure-là le village est endormi ; il faut ne pas oublier que nous sommes ici au 26e degré de latitude et chez un peuple de race espagnole), le village se réveille : c'est l'annonce du rosaire pour le soir et de la messe pour le lendemain ; il n'est plus nécessaire d'aller de maison en maison avertir les habitants. Une modique allocation de la Propagation de la Foi serait avantageusement employée à cette

œuvre des chapelles dans notre pauvre mission ; mais!... — *Deus providebit.*

Dans ce district du bas Rio-Grande, nonobstant les huit ou dix chapelles construites dans les principaux ranchos, il se trouve encore beaucoup de familles trop éloignées de l'église pour se rendre au service religieux qui s'y fait ; il faut donc aller à elles, et c'est dans ces petits postes écartés que tout manque et que le Missionnaire est loin d'être à son aise. Les fidèles qui sont à portée des chapelles n'en deviennent que plus exigeants ; ayant une chapelle, pourquoi n'auraient-ils pas la visite du Père et la sainte messe plus souvent? Ces pauvres gens ont raison et leur Missionnaire n'a pas tort : celui-ci se doit à tous un peu, mais seulement à tour de rôle ; c'est ce que ceux-là ne savent pas, ne peuvent pas ou ne veulent pas comprendre. Ceci m'amène à dire que les deux jeunes Pères envoyés l'année dernière par le T.-R. P. Supérieur général ont été reçus à cœur et à bras ouverts. Ils sont arrivés à Brownsville le 11 du mois d'août. Ce renfort tant désiré nous rassure un peu pour l'avenir ; que notre T.-R. P. Supérieur général en reçoive nos bien sincères remercîments.

Le temps du devoir pascal commence au premier dimanche de Carême et se prolonge jusqu'au dimanche de la Trinité inclusivement. Malgré cette latitude, il est rare que nos Pères puissent terminer leurs travaux avant l'expiration du terme accordé.

En temps ordinaire, il ne faudrait pas moins de trois Pères pour les seuls travaux extérieurs du district de Rio-Grande ; mais en temps pascal, il y aurait abondamment du travail pour quatre.

En voilà assez pour donner une idée des œuvres extérieures de ce district.

Le district de Roma est aussi dans les mêmes condi-

tions, à peu près, qu'à l'époque du dernier Chapitre. Les nombreuses familles mexicaines qui, fuyant la révolution, étaient venues s'établir temporairement sur notre rive, ont repassé la rivière à la mort de Juarès ; de leur côté, les exilés politiques se sont empressés de profiter de l'amnistie générale pour rentrer aussi dans leurs foyers. Par cet exode en masse, la mission de Roma a gagné plus qu'elle n'a perdu, car nos Pères n'avaient pas grande action sur ces réfugiés, qui, se considérant comme de passage sur le sol texien, se croyaient tout permis et démoralisaient nos populations par leurs abominables excès.

Ce district *d'en haut,* comme nous l'appelons, est extrêmement étendu ; quatre Pères y étaient autrefois employés ; actuellement ils ne sont plus que trois.

Avant d'accepter la mission de Roma, nous résistâmes longtemps aux sollicitations de l'Evêque de Galveston. A raison de son étendue, cette mission allait doubler nos travaux. Cependant, comptant sur l'assistance de notre Congrégation, c'est-à-dire sur l'envoi de nouveaux ouvriers, nous finîmes par céder. Deux Pères furent envoyés à Roma pour commencer. Pendant près de deux ans qu'ils y furent seuls, ils se multipliaient pour faire face à tous les besoins, pour exercer leur salutaire influence et réveiller de leur engourdissement et de leur ignorance une population jusque-là délaissée, faute de Missionnaire. A l'arrivée de deux de leurs confrères, venus de France, ils se promirent de cultiver leur vaste champ avec plus de soins et non moins de fatigues, ne voulant bénéficier que par des résultats plus grands. Mais bientôt, l'un des derniers venus fut appelé à remplir un autre poste, et la résidence de Roma redescendit au chiffre insuffisant de trois sujets.

Au point de vue matériel, la mission de Roma, sauf les

deux églises dont il a été parlé, est restée à peu près dans le même état que nous l'avons trouvée. Assurément, un bien considérable a été opéré dans les âmes ; le zèle incessant que les Missionnaires ont mis à visiter, à évangéliser leurs peuplades, a produit des fruits très-sensibles; mais quant à multiplier les chapelles dans les principaux ranchos, il leur a été impossible jusqu'ici d'y penser. Celle qu'ils ont construite à Rio-Grande-City, ville de 1500 à 1800 âmes, située à 6 lieues de Roma, leur a coûté le double de ce qu'elle aurait coûté s'ils avaient pu suivre les travaux par eux-mêmes. Il y a plus d'un an qu'ils ont entrepris d'en construire une autre à San-Ignacio, à 25 lieues de Roma; chaque fois que le directeur de la résidence, au retour de ses courses, y va faire une apparition pour voir où en sont les travaux, il trouve qu'on a peu ou presque rien fait. Le Mexicain est naturellement paresseux et fort peu habile pour ces sortes de travaux; de plus, il faut le payer d'avance. Mais, en le payant d'avance, il faut avoir soin d'être derrière lui pour lui faire remplir son contrat ; autrement il dépensera le salaire et laissera de côté l'ouvrage.

Avec un nombre suffisant de Missionnaires, outre qu'il se ferait plus de bien par l'action directement exercée sur les âmes, la mission de Roma prendrait un développement matériel qui donnerait au peuple une idée plus élevée de la religion, au Missionnaire un ascendant plus irrésistible, et aux œuvres du ministère et du culte plus d'entrain et plus de vie. Manquant de sujets pour faire valoir les ressources de cette mission, il n'est pas étonnant qu'elle reste stationnaire.

Résidence d'Agualeguas, dans le Mexique.—La résidence d'Agualeguas se rattache à un sanctuaire de la sainte Vierge, autrefois très-fréquenté par les pèlerins, qui est en même temps église paroissiale. Au service de cette

paroisse, il faut joindre celui d'une annexe située à 6 lieues de là.

Le pèlerinage de Notre-Dame d'Agualeguas a été complétement délaissé par suite des révolutions mexicaines ; et maintenant, lors même qu'une paix durable viendrait à s'établir dans le Mexique, pour que le sanctuaire revît ses concours d'autrefois, il faudrait d'abord que le peuple mexicain revînt à ses anciennes pratiques religieuses, à son ancienne obéissance à la parole du Prêtre. Voilà des années qu'on lui apprend à mépriser la religion, à se moquer de ses pratiques, à ne pas faire estime de la parole du Prêtre. Aussi l'indifférence, l'impiété, l'ignorance enfin ont complétement démoralisé ce peuple ; les bonnes coutumes ne sont pas loin d'être complétement effacées. Le pèlerinage d'Agualeguas ne reprendra donc pas de sitôt, si toutefois il redevient quelque chose.

Après avoir fait connaître nos missions extérieures, il ne me reste plus à parler que de nos œuvres à Brownsville.

Le ministère paroissial que nous exerçons à Bronwsville occupe continuellement les Pères de cette maison. Jour et nuit, il faut être sur pied pour répondre aux exigences et quelquefois aux importunités de notre population. Les deux Pères, qui sont plus spécialement appliqués à ce ministère, ont bien de la peine, malgré leur bonne volonté, à se trouver aux exercices de la communauté. Cette vie, qui est un peu pour le Missionnaire ce qu'est pour le soldat la vie de garnison, a bien ses ennuis et ses dégoûts : on préférerait de beaucoup le combat à la corvée ; mais il faut faire face à tous les besoins du service et se soumettre aux lois de la discipline. Si les rôles sont différents, le but est le même et les mérites sont égaux.

Notre collége de Saint-Joseph, dont la construction

avait déjà rencontré tant d'obstacles, a passé encore par des épreuves bien dures depuis qu'il est ouvert à l'enseignement. Les Frères de la Doctrine chrétienne en avaient accepté la direction en 1868, ils nous avaient fait concevoir les plus belles espérances pour l'avenir de cet établissement, toutes nos familles de Brownsville et des environs étaient parfaitement satisfaites de l'éducation donnée à leurs enfants, ces premiers commencements avaient donné les plus brillants résultats. Mais il paraît que les Frères n'étaient pas aussi satisfaits de leur position, puisque, durant les vacances de la seconde année scolaire, leur Provincial de New-York m'écrivit pour m'annoncer qu'il se voyait obligé de suspendre cet établissement pour un temps, vu qu'il n'avait pas de sujets pour remplacer ceux qui ne se plaisaient pas à Brownsville. C'était nous dire qu'ils ne voulaient plus continuer. N'ayant pas été préalablement avertis de cette démarche, il nous fut impossible de pourvoir au remplacement de nos instituteurs à l'ouverture de l'année scolaire. Le collége dut être fermé pour un temps dont nous ne pouvions pas prévoir la fin.

Un an plus tard, à la promulgation de la loi tyrannique sur les écoles, nous ouvrîmes de nouveau la nôtre, avec des maîtres séculiers, afin de contre-balancer l'influence des écoles *sans Dieu*, où il est défendu d'enseigner la religion aux enfants. Nos catholiques, et avec eux beaucoup d'honnêtes protestants, ont eu horreur de ce système inventé et imposé par la franc-maçonnerie. En fiers républicains qu'ils sont, et jaloux, comme de juste, de leur droit naturel, ils payent pour les écoles la taxe imposée par l'Etat, et ils continuent d'envoyer leurs enfants au collége catholique ou au couvent des Sœurs.

Jusqu'à ce jour, les agents du gouvernement n'ont pas encore osé mettre à exécution la menace de forcer les

parents à envoyer leurs enfants aux écoles officielles, qu'ils détestent; aussi ces écoles sont-elles dans une situation lamentable. S'il ne se trouvait pas dans la ville quelques fanatiques, quelques adulateurs du pouvoir, cherchant des places lucratives, ces écoles seraient absolument désertes. Quand il s'agit de persécution, sous quelque forme et sous quelque couleur qu'elle se présente, l'Eglise catholique ne recule pas : nous sommes prêts ! « Vous avez en main la force brutale ; essayez ! » Telle est la réponse que je fis à un agent du gouvernement, envoyé à Brownsville pour inaugurer les écoles et intimider nos catholiques.

Il nous en a coûté beaucoup pour maintenir le collége avec des professeurs à gages ; mais c'était le seul moyen de sauver notre jeunesse. Ce régime onéreux va cesser, je l'espère, prochainement par l'arrivée d'une nouvelle communauté de Frères enseignants.

En résumé, cette mission se soutient, mais elle ne se développe pas, faute d'un nombre de sujets suffisants. Cependant la population dont elle se compose va toujours en augmentant d'une manière sensible, au point que ce fait a attiré l'attention et réveillé la sollicitude de l'autorité diocésaine. Au dernier concile provincial, tenu à la Nouvelle-Orléans, les Evêques de la province ont jugé opportun et même urgent de diviser l'Etat du Texas en plusieurs diocèses et vicariats apostoliques. De cette importante mesure, il résulte que notre mission, augmentée de quelques postes, est représentée comme devant être érigée en vicariat apostolique, et les Evêques de la province, sans nous consulter, ont cru devoir supplier la Propagande de confier à notre Congrégation ce nouveau vicariat. Si notre Congrégation l'accepte, il faut qu'elle pense à doubler le nombre de ses ouvriers. Mais le pourrait-elle dans les circonstances actuelles? c'est plus que douteux.

Un fait notable, par lequel notre population de Brownsville s'est grandement honorée, mérite de prendre place ici : c'est sa protestation de dévouement en faveur du Saint-Père, et la généreuse offrande dont elle l'a accompagnée. Nos Pères de Roma et d'Agualeguas se sont joints à nous dans cet acte d'amour filial par leur souscription, aussi bien que par leurs sentiments. Une adresse écrite dans les deux langues du pays accompagnait le don des pieux fidèles. Sa Sainteté a daigné y répondre par le Bref suivant :

PIUS P. P. IX.

Dilecte Fili, salutem et Apostolicam Benedictionem. Excepimus tuas litteras, quas nomine religiosorum virorum qui in ista Missione elaborant et istorum Fidelium, ad Nos dedisti, et, una cum iis, exemplaria vestrarum subscriptionibus adjectis protestationum, quas ad improbanda et damnanda impia facinora contra Nos et hanc Apostolicam Sedem patrata edere vestri officii esse putastis. Hoc commune vestrum eximii zeli testimonium, quo vobis religionis, Ecclesiæ, justitiæ causam maxime cordi esse ostendistis gratissimum Nobis exstitit, idque eo magis probavimus, quo magis agnoscimus in tanta persecutione, quæ contra Ecclesiam fervet, vehementer interesse, ut Ecclesiæ filii strenue ad ejus jura tuenda operam navent : tibi itaque, dilecte Fili, omnibusque, qui suum filiale studium et pietatem suam nobis hac occasione exhibuerunt, debitam in Domino laudem tribuimus, simulque grati nostri animi sensus adjicimus ob eas oblationes quas sinceræ vestræ dilectionis testes ad nos mittere, caritatis studio rerum angustias superante, voluistis. Deum clementissimum rogamus ex animo, ut vos omnes in sua benignitate respiciens eam mercedem vobis reddat in hoc et in futuro sæculo quam vestra pietas promeretur. Per-

gite autem ut facere significastis, fervidas ad Divinam Majestatem preces effundere, ut potestatis tenebrarum conatus disjiciat, et tranquillitatem Ecclesiæ suæ dignetur restituere, ac in pignus paternæ benevolentiæ Nostræ et in auspicium cœlestium gratiarum accipite Apostolicam Benedictionem quam tibi, dilecte Fili, aliisque omnibus tuis religionis sodalibus et Fidelibus, quorum dilectionis officia excepimus, peramanter impertimus.

Datum Romæ, apud S. Petrum, die 28 octobris, anno 1871, Pontificatus Nostri anno vigesimo sexto.

PIUS P. P. IX.

Dilecto Filio Religioso viro Augustino Gaudet.

Par notre démonstration nous avions rempli un devoir filial; sachant que la tendresse de Pie IX était égale à sa magnanimité, nous ne doutions nullement qu'il ne priât pour nous et pour notre mission, qu'il ne nous bénît; mais nous étions loin de nous attendre à une marque d'attention si privilégiée.

Pie IX ayant béni notre mission, elle ne périra pas.

RAPPORT DU VICARIAT DE NATAL.

Le vicariat de Natal comprend dans sa circonscription : la colonie anglaise de ce nom, les deux républiques hollandaises d'Orange-Free-State et du Transvaal, une nouvelle colonie que les Anglais viennent de s'adjuger dans le territoire de ces mêmes républiques, sur les bords du Vaal-river, aux lieux où se trouvent les mines de diamants, et enfin le British Basutoland, placé également sous la loi anglaise. Tout le pays non compris dans ces gouvernements européens se trouve placé sous la domination de chefs indigènes.

Il est impossible de connaître, même approximativement, le chiffre de la population noire. On peut assurer seulement que ce vicariat contient des millions d'infidèles. La population européenne, avant la découverte des diamants en 1870, pouvait s'élever à 34 000 âmes et la population catholique à 1 400.

Par la nature des lieux aussi bien que par le genre de ministère, le vicariat, dans ses parties actuellement évangélisées, se divise en trois vastes régions ou districts : le district de Natal, comprenant toute la colonie de ce nom; le district de Basutoland, comprenant l'ancien territoire de ce nom, et le district de Bloemfontein, comprenant l'État libre d'Orange, la Terre-des-Diamants et le Transvaal.

DISTRICT DE NATAL.

Le district de Natal compte deux établissements qui se

partagent le service de la colonie entière : l'établissement de Pietermaritzburg et celui de D'Urban.

La mission de Pietermaritzburg, qui s'étend aux quatre cinquièmes de la colonie, est desservie par un seul Père secondé de deux Frères convers. Le dernier recensement de la population catholique a donné, pour cette mission, le chiffre de 577, y compris 160 soldats de la garnison, qui constituent un appoint essentiellement variable.

La mission de D'Urban, qui se compose du cinquième restant de la colonie, est également desservie par un seul Père qui n'a pas même un Frère convers pour le seconder. Elle compte 384 catholiques, parmi lesquels 100 coolies venus de l'Inde ; et la moitié de cette faible population se trouve disséminée dans la contrée.

Le ministère dans le district de Natal a consisté uniquement jusqu'ici à maintenir les catholiques dans la foi et à leur procurer les secours de la religion. Il y a cependant quelques retours au sein de l'Église, qui viennent de temps en temps consoler le cœur du Missionnaire. Dans une période de quinze ans, nos Pères ont reçu environ cinquante abjurations du protestantisme.

En ville, le ministère des Missionnaires est tout à fait identique à celui que nos Pères exercent dans tel quartier de Londres ou de Liverpool. Ils sont là en présence d'une immense majorité protestante, laquelle est en possession des charges et de la fortune et a, pour chaque dénomination, comme ils disent, des ministres bien payés, des temples bien bâtis, des écoles bien fréquentées.

Nonobstant leur infériorité numérique et financière, il faut que les catholiques maintiennent leur supériorité morale. C'est une lutte difficile et, certes, bien méritoire, celle qui se poursuit dans ces conditions-là.

Dans une petite ville de trois à quatre mille âmes, on

voit d'un côté douze ou quinze temples protestants, à peu près autant d'écoles, des ministres et des professeurs nombreux pour chaque temple et pour chaque école. D'autre part, une seule église, une seule école, un seul Prêtre catholique ! Et ce Prêtre ne se doit pas seulement à la ville, il se doit à toute la mission dont nous connaissons l'étendue ; tandis que les protestants sont établis partout.

Quelle activité il faudra déployer ! Stimuler celui-ci, faire honte à cet autre de sa conduite ; protéger la jeunesse contre le vice et l'indifférence en matière de foi, lui préparer par de bonnes écoles une instruction intellectuelle qui dispense les parents de chercher ailleurs ; par de bons catéchismes lui faire une éducation morale et un tempérament chrétien, qui la mettent à l'abri des séductions et creusent un abîme infranchissable entre ses idées et les idées qui ont cours autour d'elle : voilà de nobles sollicitudes !

Semblable à un vrai père de famille, le Prêtre préposé à la communauté catholique de Maritzburg ou de D'Urban ne doit compter que sur lui-même pour rompre à ses enfants le pain de la parole et leur ouvrir la source des sacrements. Pour lui il n'y a pas de temps de repos ; un temps de repos serait un temps de disette et de calamité publiques. Il faut de l'énergie pour soutenir un pareil effort depuis tantôt un quart de siècle !

Pour le ministère extérieur, il est établi en principe que les Pères qui se partagent le service de la colonie devront alternativement visiter leur mission respective ; mais en réalité cette visite n'a pas lieu régulièrement, parce qu'elle est impossible dans la mesure où elle devrait se faire. Quelquefois seulement les Pères ont à répondre à l'appel d'un malade : ce n'est alors qu'une course ; et combien de malades pour lesquels ils ne sont

pas appelés ! Ils font aussi quelques apparitions, entre deux dimanches, tantôt sur un point, tantôt sur un autre ; mais, outre qu'il y a des points auxquels ils ne peuvent pas atteindre en si peu de temps, on conçoit combien ces courtes apparitions sont loin de répondre au besoin d'instruction et à la préparation nécessaire à la réception des sacrements. Le Missionnaire de Maritzburg étant chargé de la communauté la plus importante, a droit d'être remplacé pendant sa visite par son confrère de D'Urban ; et dans ce cas, c'est bien volontiers qu'il ajouterait la visite de la mission de D'Urban à la visite de la sienne propre ; mais cela encore est pratiquement impossible : presque toujours le Missionnaire de D'Urban sera retenu par quelque raison urgente auprès de sa communauté. Ce n'est donc que par l'adjonction d'un troisième Missionnaire que ce ministère pourra être accompli.

Quand il peut s'acquitter partiellement de ce devoir, le Missionnaire porte avec lui tout ce qui lui est nécessaire pour dire la messe, et c'est dans les maisons particulières qu'il la célèbre ; il n'y a pas de chapelles où il puisse réunir son petit auditoire.

Les œuvres qui réclament une mention spéciale à Maritzburg et à D'Urban, sont l'aumônerie militaire et les écoles.

Dans chacune de ces deux villes les Anglais entretiennent une petite garnison. Si le chiffre des soldats catholiques ne dépasse pas vingt-cinq, le gouvernement ne leur doit que la liberté d'accomplir comme ils veulent et comme ils peuvent leurs devoirs religieux. Si le chiffre s'élève au-dessus de vingt-cinq, le gouvernement est obligé de leur procurer un aumônier catholique et, les jours de dimanche et de fête, ils se rendent militairement à la messe. Qu'ils soient titulaires ou non, nos Pères, comme on le pense bien, se dévouent à cette œuvre de zèle, et

ils en reçoivent souvent de précieuses consolations. La plupart de ces militaires sont des hommes mariés, suivis de toute leur famille ; leur présence par conséquent apporte toujours un appoint relativement considérable à la population catholique.

Les écoles de Pietermaritzburg et de D'Urban font honneur au zèle des Pères et du Frère qui s'y dévouent; mais, il faut en convenir, elles ne peuvent pas être regardées comme suffisant aux besoins de la population, ni à la considération dont la religion catholique doit jouir dans un pays protestant qui se flatte de placer au premier rang l'intérêt de l'instruction publique. Quels que soient le zèle et le savoir de ceux et de celles qui les dirigent, l'insuffisance de ces écoles est démontrée par le fait même que les enfants de l'un et de l'autre sexe y sont réunis dans une seule et même salle. Leur existence même est tout à fait précaire, en ce sens que le personnel enseignant peut chaque jour faire défaut sans qu'il soit possible de le remplacer, ou du moins de le faire convenablement.

Mais s'il n'est pas permis de s'arrêter et de se reposer dans le définitif, il est permis de louer chaudement et d'encourager le provisoire. Les Pères de ce district ont fait tout ce qu'il était possible de faire avec les moyens dont ils disposaient. Espérons qu'un jour ces modestes écoles deviendront de florissantes institutions.

Il faut remarquer que, dans ces pays, le succès de nos écoles ne doit pas être calculé d'après le chiffre de la population catholique. La proportion des enfants nés protestants qui les fréquentent est très-considérable. Personne ne s'en émeut. L'école étant catholique, les catholiques sont chez eux; ils ne s'imposent aucune privation, ils ne font aucune concession à l'erreur. Ce sont les non-catholiques qui se plient à certaines exigences ;

leurs préjugés tombent ou plutôt ils sont prévenus dans l'esprit des élèves par une juste appréciation de nos croyances ; un certain rapprochement s'établit et persévère entre les maîtres et les élèves, ou les élèves entre eux ; la conversion pour plusieurs se prépare et, en attendant, leur présence est un hommage rendu à l'enseignement et à la morale catholique.

Il y a plus : outre le bien qui résulte, pour les protestants, de leur fréquentation de l'école catholique, il en résulte un pour les catholiques eux-mêmes. Sans parler de la considération plus grande qui s'attache à une institution quand elle force ses ennemis à reconnaître son mérite et à lui demander ses bienfaits, les ressources qu'apportent les protestants, généralement riches, permettent, soit d'élargir le cercle des admissions pour les catholiques, généralement pauvres, soit d'entretenir un personnel enseignant plus nombreux et mieux instruit, un matériel plus complet et plus confortable.

Les deux missions dont nous venons de parler ont chacune une église, une maison d'habitation et une école convenables, convenablement situées et entourées de terrains spacieux.

DISTRICT DE BASUTOLAND.

Le district de Basutoland ne possède jusqu'à ce jour qu'un seul établissement : celui de Motsi-ma-Jesu ou de Roma.

Le Basutoland, au point de vue des relations sociales, est une vraie thébaïde. Tandis que sur les autres points du vicariat il y a des courriers tous les huit jours, qui mettent en relation les localités importantes les plus extrêmes du territoire occupé par les Missionnaires, aucun service postal ne traverse le Basutoland ; seulement il y a à une journée de la mission un poste de police anglaise

pour lequel des facteurs spéciaux sont détachés du bureau le plus voisin ; et nos Pères profitent de cette organisation à la condition d'aller chercher leur courrier à ce poste. On comprend que si, à la rigueur, on peut par ce moyen avoir des relations postales avec le monde civilisé, il y a une foule de relations utiles dont nos Pères se privent pour l'amour de Dieu et des âmes, dans ce désert inabordé et presque inabordable.

Au point de vue religieux, l'œuvre offre un grand intérêt. C'est la seule mission que nous ayons parmi les infidèles dans ce vicariat. Il y a là deux communautés : une communauté de Missionnaires Oblats et une communauté de la Sainte-Famille ; deux écoles d'indigènes, une école de garçons et une école de filles. A quelque distance de l'établissement principal, deux succursales ont été successivement fondées, la succursale de Saint-Michel et celle de Saint-Joseph de Korokoro. Un mot de tout cela :

C'est le 1er novembre 1863 que la mission a été officiellement ouverte dans le Basutoland, par la dédicace qui fut faite de l'église, en présence du roi Mosesh, de plusieurs de ses fils, de ses capitaines et d'une foule de Basutos.

Le 25 décembre 1864, étaient reçus les premiers catéchumènes, et le jour du Saint-Rosaire 1865 avait lieu le premier baptême.

Depuis lors, il y a eu environ trois cents baptêmes et vingt-cinq mariages chrétiens.

La piété de ces nouveaux fidèles est extrêmement édifiante. Le spectacle de leurs exercicesr eligieux, vraiment plein de consolations, ne laisse dans l'âme d'autre impression de tristesse que celle qui provient du contraste entre le grand nombre d'appelés et le petit nombre d'élus. Peut-on même bien dire, en parlant du grand nom-

bre, qu'ils soient appelés ? Oui sans doute, ils sont appelés par la grâce commune, qui n'est refusée à personne et qui achèverait toujours en nous l'œuvre du salut si elle ne rencontrait bientôt la résistance d'une volonté vicieuse; mais sont-ils appelés par cette grâce spéciale de l'évangélisation dont nos Pères sont les instruments ? Trois cents baptêmes, pour une population de plusieurs millions ! Une lieue de rayon, pour un pays de 30 000 lieue de superficie ! Vingt-cinq mariages chrétiens, pour tant de milliers de familles polygames !

Ces chiffres s'adressent, non à ceux qui ont ouvert la voie, mais à ceux de leurs frères qui n'auraient pas encore éprouvé le désir de les suivre ; ils s'adressent surtout à ceux qui malheureusement ne peuvent pas entendre, et qu'un saint François-Xavier apostrophait déjà du fond de sa mission des Indes.

Il y a sans doute, dans cette nature cafre, des obstacles très-grands et très-résistants à l'action de la grâce ; mais il y a aussi en elle des éléments magnifiques par lesquels elle donne prise, et qui n'attendent que les prédications de l'Évangile pour se transformer en vertus chrétiennes. La charité fera ce miracle. Non pas seule, cette charité incomplète qui s'abstient et qui endure : celle-ci est la charité du premier degré, du degré nécessaire, du degré indispensable ; mais la charité qui fait des miracles, c'est la charité qui remue, qui transporte, qui remplit l'âme d'une âme nouvelle : c'est plus que la fidélité à la consigne, c'est plus que le sentiment du devoir, c'est la flamme du cœur, c'est la chaleur devenue communicative ; en un mot : c'est la charité qui aime.

Il y a, en effet, une charité qui agit, on dirait presque sans amour ; elle ne suffit pas. Il faut aimer pour éclairer, il faut aimer pour inspirer l'amour, il faut aimer pour faire des miracles. Aimer les âmes, c'est très-bien, mais

ce n'est pas assez : il faut aimer ce peuple disgracié en qui elles se trouvent. Il faut l'aimer d'un amour de compassion, d'un amour de père ; il faut l'aimer au point de ne voir ses défauts et ses vices qu'autant qu'il est nécessaire pour les combattre, et s'aveugler sur tout le reste ; il faut l'aimer au point de lui vouloir donner, avec la Justice, tous les autres biens par surcroît. Oui, quand il sera chrétien, ce peuple devra s'habituer à concourir de lui-même à l'œuvre de son salut en soutenant l'institution catholique comme un immense bienfait ; mais avant d'être éclairé de cette lumière de la foi chrétienne, il a besoin d'être réchauffé par les brûlantes effluves d'un cœur généreux, et attaché à l'institution même par les judicieuses largesses d'une main libérale. Nous voulons peut-être être trop sages, nous réagissons peut-être trop fortement contre l'enthousiasme de l'apostolat. Il y a un enthousiasme qui trompe, c'est celui de l'égoïsme ; mais il y a un enthousiasme qui ne trompe jamais, c'est celui de la charité : vous êtes capable d'aimer, d'aimer passionnément ce pauvre peuple, de l'aimer malgré sa dégradation ; où est la matière d'une illusion ? où est la déception possible ?

Pour conclure ces réflexions, qu'il nous soit permis de rendre hommage à la mémoire de l'excellent P. Hidien, qui avait pour devise : « Beaucoup aimer pour bien souffrir ; beaucoup souffrir pour bien aimer. » Sa mort est le plus douloureux événement qui ait frappé la mission jusqu'à ce jour. Le P. Hidien aimait beaucoup l'Eglise, il aimait beaucoup la Congrégation ; il a bien mérité de la Congrégation et de l'Église.

Pendant plusieurs années, la communauté des Missionnaires se composait de trois Pères et de quatre Frères convers, vivant sous l'autorité de Mgr Allard, vicaire de mission, qui a personnellement pris la direction de cette

œuvre. Depuis la mort du P. Hidien, remplacé aux Diamants par le R. P. Le Bihan, la communauté est passagèrement réduite à deux Pères. Un Frère convers s'est retiré, à l'expiration de ses vœux de cinq ans. Au moment de mettre sous presse, nous apprenons qu'une autre défection réduit également à deux le chiffre des Frères convers. Il est de toute impossibilité que l'œuvre se soutienne dans ces conditions-là ; et pour se développer selon le mouvement très-récent qui l'y invite, elle aurait besoin, non-seulement de reconstituer son personnel, mais de l'augmenter notablement.

La communauté de la Sainte-Famille compte onze Sœurs, admirablement dévouées aux œuvres de la mission et parfaitement heureuses de la part que le bon Dieu leur a faite.

La mission, avons-nous dit, comprend trois petites stations : la station de Motsi-ma-Jesu, la station de Saint-Michel et la station de Saint-Joseph de Korokoro.

Le *Village de la Mère de Jésus* se compose de l'église, de la résidence de Mgr le vicaire apostolique, de la maison des Missionnaires, du couvent des Sœurs et de deux écoles ou orphelinats. Les deux écoles sont les seules constructions dignes de ce nom. Le pavillon isolé qu'habite Monseigneur et le couvent des Sœurs sont des habitations passables. Le reste ne peut compter pour rien. L'église notamment, dont les murs sont en mottes de terre, enlevées avec la bêche dans un champ et empilées les unes sur les autres jusqu'à hauteur de la main ; dont le pavé et les bancs sont également en terre battue, soigneusement enduite d'un *bitume animal* très en usage dans le pays ; dont la toiture est en chaume et en roseaux mal joints, portés sur une charpente tortueuse ; l'église, disons-nous, fait eau de toutes parts comme un navire en perdition, et, malgré les étais qui la décorent à l'extérieur et à l'in-

térieur dans un style non encore classé, elle menace ruine de jour en jour, pour ne pas dire d'heure en heure. C'est le provisoire inauguré en 1863 ; il commence à se faire vieux en 1873, et il appelle le définitif par toutes les ouvertures que le temps a ajoutées à celles de la main des hommes.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons qu'un moulin récemment entrepris vient d'être achevé. Placé sous le patronage de saint Martin, il devait donner pour la fête de son illustre seigneur sa première fleur de farine. Un four en sera le complément nécessaire. Jusqu'ici le grain se moulait à bras, et le pain se cuisait dans une marmite.

Cette description du matériel ne serait pas complète si nous n'ajoutions qu'avec la permission du roi les Pères ont pris possession de 400 acres de terrain cultivable, autour de leur résidence. C'est là que, grâce aux sueurs d'un bon Frère convers, dont nous taisons le nom, mais dont les œuvres sont écrites dans un autre livre, c'est là, disons-nous, que viennent en abondance les fruits, les légumes, les céréales, pour sustenter la mission tout entière. L'élevage des troupeaux, dans ces immenses prairies, ne coûte que la dépense du premier achat et les gages des gardiens. La mission ne peut se dispenser d'avoir, avec quelques chevaux, de nombreux troupeaux de bœufs, de chèvres et de moutons. Outre la viande de boucherie qui en provient, les bœufs sont nécessaires à l'agriculture et aux charrois ; les chèvres d'Angora et les mérinos donnent leur toison annuelle à nos petites fileuses de l'école.

La station de Saint-Michel est un grand village païen en voie de devenir chrétien, situé à 2 lieues environ de Motsi-ma-Jesu. Il y a là une église convenable en pisé, une maison d'habitation pour les Sœurs et un appentis

adossé à l'église, qui sert de maison d'école. Deux fois par semaine, le dimanche et un autre jour, le village reçoit la visite du Missionnaire, qui y passe la journée. Deux Sœurs de la Sainte-Famille y sont fixées à demeure. Leur mission consiste à faire l'école, à visiter les malades, à soutenir les néophytes dans la foi et dans la pratique de la religion, à s'insinuer même, par les artifices de la charité, dans l'esprit des païens et à les disposer à recevoir la lumière évangélique. Le nombre des convertis n'est pas encore bien grand, mais le mouvement commencé ne se ralentit pas. Notre-Seigneur a pris possession du village par sa présence eucharistique. L'église et les Sœurs sont visitées par les chrétiens et respectées de tout le monde.

La station de Saint-Joseph de Korokoro est une étape en avant dans la voie de la conquête. Tout y est sur le modèle de Saint-Michel. La présence réelle de Notre-Seigneur, deux Sœurs à demeure et la visite du prêtre : c'est tout le secret de la stratégie. Le quartier de Korokoro est un des plus peuplés et des mieux connus du Basutoland. La police anglaise avait là autrefois un poste militaire. Le P. Hidien, en consacrant ses soins aux catholiques du camp, avait jeté la semence de la bonne parole dans la terre de l'infidélité; cette semence a levé et a donné lieu à ce que nous voyons. L'œuvre ne fait que de commencer et déjà le mouvement se produit.

Autant nous pourrions former de ces petites stations rayonnant autour d'une station centrale, autant, en peu de temps, nous formerions de chrétientés ferventes, arrachées au paganisme et préservées de l'hérésie, qui a ici des postes nombreux et des propagateurs actifs.

Nous étant fait une idée de la disposition topographique, jetons maintenant un coup d'œil sur les œuvres. Tant pour l'une que pour l'autre des deux Communautés, le centre de l'action est à Motsi-ma-Jesu. Ce qui se fait à

Saint-Michel et à Saint-Joseph n'est que l'extension de ce qui se fait au chef-lieu.

Le ministère sacerdotal embrasse toutes les œuvres que chacun sait : célébration des saints offices, prédications, catéchismes, administration des sacrements, visites à domicile, solennisation de certains jours, retraites annuelles par catégories de fidèles, premières communions, etc. Les baptêmes d'adultes et les cérémonies de mariage demandent une mention spéciale. Non-seulement les chrétiens, mais les païens eux-mêmes y accourent des localités environnantes et semblent regarder d'un œil jaloux. Au commencement, ces pauvres gens s'étaient imaginé que la loi chrétienne prohibait le mariage. Maintenant qu'ils voient de quels honneurs et de quel respect est entourée cette union, figure d'une autre union plus sublime à laquelle nous devons tous notre naissance spirituelle, ils confessent que le mariage chrétien est plus élevé que le leur. Les femmes surtout semblent proclamer bienheureuse celle d'entre elles qui devient l'unique épouse d'un unique époux, et qui lui est ainsi présentée des mains de l'Église pour être sa compagne en tout soumise, mais en tout égale. Il est facile de se représenter l'animation de ces scènes de la vie chrétienne. Le difficile, c'est de comprendre comment deux Pères, et même trois, peuvent accomplir ce travail dans trois localités différentes. Il est vrai que les grandes solennités n'ont lieu qu'à Motsi-ma-Jesu et qu'en tout cela les Pères sont admirablement secondés par les Sœurs.

Les Sœurs de la Sainte-Famille sont, comme nous l'avons dit, au nombre de onze dans la mission, sans compter quelques novices indigènes. Leur fin principale est de seconder l'action des Missionnaires par l'instruction et l'éducation des filles, par la visite des malades et par toutes les relations qu'elles peuvent convenablement avoir

avec la population cafre. Dans toutes les occasions elles s'emploient à former ces pauvres gens aux notions essentielles du catholicisme et de la civilisation. Elles ne sont destinées qu'au service des noirs, elles sont pour ainsi dire perdues au milieu des montagnes du Basutoland, et voilà que les fermiers anglais de l'État libre d'Orange leur amènent leurs filles, suppliant de les accepter et de leur donner l'éducation chrétienne. Malgré leurs résistances, les Sœurs ont été dans la nécessité d'accepter plusieurs pensionnaires de cette catégorie. Elles en ont actuellement dix, et elles ont eu la consolation de préparer quatre abjurations. Cela prouve tout à la fois le besoin qu'a l'État libre de posséder une école catholique et le résultat heureux qu'on peut en attendre au point de vue religieux. Mais n'anticipons pas.

Ce n'est pas assez d'agir par le sacré ministère ; nos Pères ont compris la nécessité d'avoir recours aussi à l'action sociale. Qu'on veuille bien ne pas nous accuser de prétention quand nous employons ces grands mots : exercer une action sociale. Si la chose se fait modestement, elle se fait toutefois et ne peut pas porter d'autre nom. Puisse cette action s'étendre et grandir toujours ! Nous ne disons pas qu'on puisse moraliser, encore moins christianiser, par la seule action sociale ; nous croyons cependant que l'action religieuse peut utilement se l'adjoindre afin d'augmenter son pouvoir. Sans action sociale, le bien ne se fera jamais, dans ces pays, sur une grande échelle, à moins d'un de ces miracles sur lesquels Dieu ne nous donne pas le droit de compter ni surtout de nous reposer.

C'est par l'emploi de ce moyen que les protestants excellent et que nous devons rivaliser avec eux. Ils ne réussissent pas, en définitive, parce que l'essentiel leur manque : la seule chrétienté catholique de Motsi-ma-

Jesu vaut mieux que tous leurs essais, ou, si l'on veut, que tous leurs chefs-d'œuvre de civilisation; mais ils travaillent dans ce sens avec une ardeur et une habileté dignes d'une meilleure cause.

L'action sociale, les premiers apôtres, qui avaient le don de miracles et qui, certes, ne comptaient pas plus qu'il n'est permis sur les moyens humains, ne l'ont pas repoussée. La mise en commun de tous les biens, les agapes fraternelles, le service des pauvres par les diacres, les collectes faites pour les chrétiens de Jérusalem dans les églises de Galatie et de Corinthe : tout cela était une action sociale comme nous l'entendons, c'est-à-dire la charité dans l'ordre temporel exercée sur une grande échelle, concurremment avec la charité exercée dans l'ordre religieux.

L'action sociale s'exerce premièrement par l'enseignement scolaire.

Les deux écoles de Motsi-ma-Jesu sont des internats entièrement à la charge de la mission, sauf la pension des blancs, quatre garçons et dix filles. Les indigènes sont environ quarante du côté des filles et vingt du côté des garçons.

Dans cette mission, l'école a pour premier objet l'instruction religieuse, l'éducation morale et la discipline de la conduite extérieure; pour second objet, la lecture, l'écriture, le calcul, un peu de géographie et la langue anglaise; pour troisième objet, la formation aux travaux d'agriculture ou de manufacture; pour quatrième objet, la préservation des bonnes mœurs et la préparation du mariage.

L'école ainsi conçue est une belle institution et un puissant moyen entre nos mains. Pour en tirer profit, les Pères se mettent en mesure d'atteindre, au moins passablement, toutes les fins susmentionnées, et d'attirer

un grand nombre d'élèves, surtout les fils des chefs.

La première fin de l'école exige de bons catéchismes, une surveillance paternelle de tous les instants, une attention incessante à suggérer aux enfants des principes d'honnêteté et de charité chrétienne et à combattre les mauvais instincts de leur nature. Nous n'avons pas besoin de dire avec quelle sollicitude les Sœurs s'acquittent de ces devoirs. D'autre part nous ne saurions donner assez d'éloges au Frère chargé de l'école des garçons.

La deuxième fin de l'école réclame avant toutes choses des livres. Il n'y avait jusqu'à ces derniers temps qu'un livre de lecture en *sissoutou*, et les enfants le savaient par cœur avant de le savoir épeler. Une presse d'imprimerie a été offerte à la mission. Il sera possible de mettre bientôt entre les mains des enfants des exercices gradués de lecture en langue sissoutou, comme ils en ont déjà pour la langue anglaise.

La troisième fin de l'école suppose des champs affectés aux enfants et des leçons pratiques d'agriculture; elle suppose des produits à manufacturer : le lin, le chanvre, la laine; elle suppose des métiers pour le tissage et enfin, de tout cela, un profit pour les travailleurs. On a tous les éléments sous la main. Avec un personnel plus nombreux il deviendrait facile de réaliser ce programme. Les fuseaux, les métiers et les aiguilles à tricoter ont déjà donné de bons résultats. Les petites filles sont habillées du produit de leur industrie. Mais il reste beaucoup à faire.

La quatrième fin de l'école serait obtenue en partie par le gain dont il vient d'être parlé et en partie par un troupeau de dotation.

C'est un usage entré dans les mœurs du pays, que lorsqu'un jeune homme demande une fille en mariage, il donne aux parents de celle-ci dix, douze, quinze vaches,

selon le mérite de la future. Les Missionnaires ont été obligés de laisser subsister cet usage entre chrétiens, en leur faisant comprendre toutefois la dignité de la femme et la nature de cette donation. Un jeune homme chrétien, pas plus qu'un païen, ne peut donc se marier s'il n'a le nombre nécessaire de vaches, au moins pour compléter la part qui lui revient de sa famille. En vue de son mariage, un jeune homme s'engage de bonne heure au service d'une famille riche en troupeaux. L'école se trouve ainsi en opposition avec cet intérêt capital et constitue un obstacle au mariage. On a vu des jeunes gens, encore faibles dans la foi et à l'âge des passions, quitter l'école pour s'engager chez des maîtres païens ou protestants, au grand péril de leur foi ou de leurs mœurs, afin de gagner le nombre de vaches nécessaire à leur établissement.

C'est pour remédier à ce mal et garder les enfants à l'école jusqu'à l'époque du mariage, que nos Pères se proposent de créer un troupeau de dotation. Au moyen de cette œuvre complémentaire, l'école ne serait plus un obstacle, mais une voie au mariage chrétien. Elle servirait à rémunérer la bonne conduite, le travail, le mérite des enfants de l'école, ou même simplement à subvenir à leur indigence. Cette *distribution solennelle des prix*, transportée en France, prendrait un caractère tout à fait réjouissant. Ici elle n'aura rien que de très-naturel et fera plus d'une fois pleurer de tendresse. Que l'association des idées n'aille pas faire penser au conte de Perrette ; l'assimilation serait une malice gratuite, car ici rien n'est plus réalisable que ce tant désirable projet. Qu'on nous permette, du reste, d'en achever l'exposé. La récompense réelle ne serait donnée qu'à la sortie définitive de l'école ; jusque-là on ne délivrerait qu'un titre à la récompense, accompagné d'un gage de peu de valeur. De cette façon,

le troupeau de dotation appartiendra toujours tout entier à la mission ; elle seule en cumulera les profits en faveur de l'œuvre elle-même, et l'on sera toujours libre, à la sortie du sujet, de choisir dans le troupeau selon la convenance de l'œuvre et le mérite de l'élève. Il reste d'ailleurs parfaitement entendu que si l'élève venait à s'enfuir ou à mériter d'être chassé de l'école, il perdrait tous ses droits à la récompense.

Nos Pères ont pris tellement à cœur et au sérieux ce projet, qu'ils se proposent de faire une demande de fonds à la Sainte-Enfance pour sa réalisation immédiate.

L'action sociale de la mission ne se renferme pas dans l'école. Déjà elle met ses charrues à la disposition de qui veut en user ; un Frère se prête à donner des leçons de labourage, à fournir du froment de semence. C'est un petit commencement qui ne demande qu'à se développer.

Dans chaque famille catholique la mission se propose de placer un certain nombre de mérinos. — Les chefs indigènes font quelque chose de semblable.— Ces troupeaux resteraient propriété de la mission, quel qu'en pût être l'accroissement ; mais les familles bénéficieraient de la laine, elles la fileraient et, en échange d'une quantité de laine filée, elles recevraient une quantité d'étoffe tissée par les enfants dans les écoles.

Déjà quelques maisonnettes destinées à devenir le noyau d'un village chrétien ont été construites avec le concours de la mission, mais dans des conditions si défavorables que le succès est loin d'être assuré. N'importe ! avec quelques bons Frères convers et quelques ressources matérielles de plus, on ferait quelque chose. Les avantages projetés plus haut en faveur des familles catholiques contribueraient pour une part à hâter ces agglomérations.

Bref, nos Pères comprennent qu'ils ont affaire, non à

quelques sujets nomades aux pas desquels il serait nécessaire de s'attacher et qu'il faudrait individuellement atteindre, mais avec... ne disons pas des millions, à cause de notre petit nombre, avec des milliers d'indigènes de résidence fixe, accessibles à la lumière par la voie des bienfaits, et à qui il est d'autant plus facile de faire du bien qu'ils sont dépourvus de tout ; ils ont compris qu'il fallait agir sur la masse et, afin d'en faire entrer un plus grand nombre dans le bercail, ils ont résolu d'ouvrir toutes les portes de la charité et d'employer tous les moyens de la bienfaisance.

DISTRICT DE BLOEMFONTEIN.

Ce district compte deux résidences, celle de Bloemfontein et celle de la Terre-des-Diamants.

La ville de Bloemfontein, siége du gouvernement boër ou hollandais, compte peu de catholiques. Ceux-ci, au nombre d'environ trois cents, sont répandus dans les fermes à de très-grandes distances. La mission n'a pas d'église à Bloemfontein ; une pièce de la maison, convenablement disposée pour cela, en tient lieu. Le ministère dans ce district consiste à parcourir les fermes, à y faire un séjour plus ou moins long pour instruire et préparer à la réception des sacrements. Ces voyages se font tantôt à cheval, tantôt en voiture légère, tantôt en wagon, c'est-à-dire dans une solide charrette attelée de trois paires de bœufs. Ce dernier moyen de locomotion, reconnu le plus commode pour le genre de pérégrination dont nous parlons, n'est pas encore cependant le plus usité. A cause de l'étendue du travail, nos Pères préfèrent aller plus vite en se fatiguant davantage.

Dans deux localités seulement de l'État libre d'Orange, où les catholiques se trouvent réunis jusqu'à vingt et cin-

quante, savoir à Smithfield et à Fauresmith, nous avons une chapelle. Dans le Transvaal nous n'avons ni chapelle ni résidence, mais le Président de la république a fait don à l'Évêque d'une propriété privée afin d'y fonder un établissement religieux. Un Missionnaire qui résiderait dans ce pays pourrait y opérer un grand bien, s'il avait le moyen d'y ouvrir des écoles.

La seconde résidence du district est celle de la Terre-des-Diamants ou de British-Griqualand-West.

Les mines de diamants et les mines d'or, découvertes les unes dans le British-Griqualand-West, les autres dans le Transvaal, ont une grande importance ; elles sont destinées à amener une révolution complète dans le pays. Jusqu'ici le grand commerce s'alimentait de laines et de cuirs que le pays produit en abondance. Ces produits arrivaient toujours assez tôt et toujours assez bien aux villes du littoral d'où ils étaient expédiés dans toutes les directions et surtout en Angleterre. Les nouvelles découvertes ont attiré une grande affluence d'Européens et donné un nouvel essor à l'activité industrielle et commerciale. Là où il n'y avait auparavant que les lourdes masses qu'on a appelé à juste titre les vaisseaux du continent, on voit rouler maintenant à toute vitesse les *post-carts*, les *passenger-carts* de toutes nuances ; les routes s'améliorent rapidement et des ponts sont jetés sur les rivières. Ce progrès déjà réalisé est loin encore de satisfaire aux besoins et de correspondre à la fortune du pays. Une voie ferrée va relier prochainement Port-Natal aux confins de l'État libre d'Orange et du Transvaal, en traversant toute la colonie anglaise. Les mines d'or et de diamants auront été l'occasion de ces créations nouvelles ; elles pourront ensuite disparaître, elles laisseront après elles d'autres mines qui ne s'épuiseront pas, car en majeure partie le sol est excessivement riche et, dans la partie d'apparence stérile,

il nourrit les plus magnifiques troupeaux. C'est une opinion très-fortement établie dans le pays que les possessions anglaises du sud de l'Afrique ont fait dans ces derniers temps un grand pas et qu'elles ne reviendront pas en arrière.

Mais sans attendre, il y a dès aujourd'hui beaucoup de bien à faire parmi les chercheurs de diamants. Dans l'ensemble des localités où se trouve la pierre précieuse, savoir : à Dutoitspan, Bultfontein, De Beers, New-Rush Pniel ou Klip-drift, Hébron, Gongon, Waldeksplant, on estime que le nombre des mineurs est d'environ 40000 ; que les blancs y sont pour un quart, 10 000 ; que les patrons ou entrepreneurs forment le tiers de ceux-ci, 3000 ; et que parmi les patrons ou parmi les autres il y a environ un millier de catholiques.

Un seul Père est chargé d'accomplir le service religieux de cette population catholique, presque toute irlandaise, dans les diverses localités désignées plus haut, et de soutenir les œuvres accessoires de ce service. C'est un rude travail. C'est beaucoup plus que les forces humaines ne peuvent porter; quand surtout au travail il faut ajouter les chaleurs excessives du jour et les insomnies de la nuit causées par le vacarme du camp. Déjà le P. Hidien a succombé à la tâche ; nous craignons d'y voir succomber bientôt son successeur. Trois Missionnaires très-actifs trouveraient là à déployer leur zèle, deux sont absolument indispensables.

Depuis la mort du P. Hidien, une église convenable a été construite à New-Rush, la partie la plus populeuse des mines. Elle était impérieusement réclamée par la nécessité du service aussi bien que par le zèle des catholiques qui se chargeaient de toute la dépense. Elle a cinquante pieds de long sur vingt de large. Elle est, comme la plupart des constructions de l'endroit, en bois pour la

charpente, en feuilles de tôle galvanisée pour le revêtement.

Deux écoles ont également été ouvertes depuis la même époque. La mort avait frappé le P. Hidien au milieu de ses projets. Son successeur, en héritant de son zèle, a pris à sa charge la continuation de ses œuvres.

A la première nouvelle répandue par le monde, que dans ces parages déserts de l'Afrique il y avait quelque chance de trouver des diamants, de tous les points de l'univers on vit accourir des hommes de toutes conditions. Ils s'arrachaient à leur patrie, à leur famille, à leurs aises. Ils sont au travail depuis bientôt quatre ans, au milieu d'un sable qui les dévore, sous un soleil tropical, vivant et dormant sous la tente, c'est-à-dire vivant fort mal et ne reposant pas du tout ! Et l'assurance qu'il y a ici des âmes à gagner, ne produirait-elle rien ? Les âmes ne seraient-elles donc plus les joyaux de la couronne du Christ ? L'Église ne serait-elle plus le champ dans lequel elles sont enfouies ? Ou bien, n'y faurait-il plus de ces hardis partisans d'un lucratif négoce, avides de s'approprier de pareils trésors et renonçant pour cela à tout ce qu'ils possèdent ? Non ! la parole de l'Évangile ne passera pas. *Simile est regnum cœlorum homini negotiatori quærenti bonas margaritas; inventâ autem unâ pretiosâ margaritâ, abiit, vendidit omnia quæ habuit et emit eam.*

En résumé, le premier besoin de la mission, c'est le besoin d'un personnel plus nombreux.

Nous voudrions un Missionnaire de plus dans le district de Natal, afin que la visite des catholiques dispersés dans la colonie pût avoir lieu régulièrement, tout le temps nécessaire et sans abandon de l'une des deux congrégations de D'Urban ou de Maritzburg.

Nous voudrions un Missionnaire de plus à Motsi-ma-Jesu. Deux ne suffisent pas pour desservir les trois petites

chrétientés de Motsi, de Saint-Michel et de Korokoro, pour diriger les écoles, pour prendre soin du couvent et s'occuper encore du matériel, qui est considérable.

Nous voudrions enfin que deux Missionnaires au moins fussent exclusivement consacrés au service religieux de la terre des Diamants, tandis que deux autres visiteraient les agglomérations catholiques et les fermes de l'État libre et du Transvaal.

Un autre *desideratum,* c'est celui des écoles catholiques. Avoir, autant que possible, dans toutes les localités où nous sommes établis, des écoles d'une existence assurée par le recrutement assuré de leur personnel enseignant ; des écoles enfin répondant, pour le degré de l'enseignement, au besoin des diverses classes de la société qui nous entoure.

Enfin un besoin local, mais urgent, c'est celui d'une église et d'une maison d'habitation à Motsi-ma-Jesu.

Tout cela ne se peut faire que par une augmentation du personnel. *Rogamus ergo Dominum messis ut in messem suam mittat operarios secundum cor suum.*

COURONNEMENT

DE

NOTRE-DAME D'ARCACHON

16 juillet 1873.

Trois de nos sanctuaires ont reçu, dans le courant de cette année, la faveur insigne du Couronnement[1]. Cette très-solennelle distinction, autrefois si rare, plus fréquente aujourd'hui, en ce temps de merveilleuse dévotion à la très-sainte Vierge, a jeté un grand éclat sur les pèlerinages qui en ont été l'objet. Nos Pères, qui ont tant travaillé à restaurer ces pèlerinages, ne pouvaient recevoir une plus douce récompense ni de plus précieux encouragements. Il est juste que le souvenir de ces grandes solennités trouve sa place dans nos *Annales*.

[1] L'usage de couronner les images de la vierge Marie et celles de son divin Fils est fort ancien dans l'Eglise; on en voit des exemples jusque dans les premiers siècles du christianisme. Plusieurs souverains Pontifes ont donné ce témoignage de leur dévotion à la Reine des cieux. En 1636, le Chapitre de la Basilique vaticane fut mis en possession d'un legs destiné à offrir des couronnes d'or aux images de la bienheureuse Vierge, célèbres par la piété des peuples, par l'antiquité du culte qui leur est rendu, ou par le nombre des grâces et des miracles dus à leur invocation.

(*Dictionn. univ. des sciences eccl.*, par l'abbé Glaire.)

Depuis les spoliations sacriléges dont l'Eglise a été victime dans les Etats pontificaux, et particulièrement dans la ville de Rome, le Chapitre de Saint-Pierre n'est plus en mesure de remplir le legs pieux dont il est ici question, et les couronnes sont laissées à la charge de ceux qui les demandent.

Le Couronnement de Notre-Dame d'Arcachon a eu lieu le premier, le 16 juillet. Voici ce que nous écrit le R. P. DE LACOUTURE, supérieur d'Arcachon.

C'est en 1870 que S. Em. le Cardinal DONNET, cédant aux pieuses inspirations de son cœur et aux désirs de nos Pères chargés du pèlerinage et de la paroisse, sollicita du Saint Siége la faveur insigne du couronnement de Notre-Dame d'Arcachon. Le Bref fut accordé le 15 juillet de la même année, mais les malheurs du temps et d'autres difficultés firent ajourner la cérémonie.

Cependant, le calme renaissant en France et certaines difficultés locales ayant disparu, on crut que le moment était venu de donner à la Vierge miraculeuse la couronne d'or que lui décernait le Vicaire infaillible de Jésus-Christ. Cette nouvelle fut accueillie avec une grande joie par la population et surtout par les marins du littoral. Le Cardinal publia un mandement remarquable, où, après avoir fait ressortir l'utilité des pèlerinages et les titres de Notre-Dame d'Arcachon à la gloire du couronnement, il annonçait la cérémonie pour le 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, et convoquait tout son diocèse à cette grande solennité. Un comité fut formé pour s'occuper des préparatifs à faire, et une souscription fut ouverte pour en couvrir les frais; elle s'est élevée à la somme de 16 000 francs. Le comité, d'accord avec l'archevêché, dressa le programme des fêtes, et voici ce qu'écrivait à ce propos Mgr l'Evêque de Périgueux :

«L'organisation de la fête me paraît admirablement conçue, et si le programme est exactement suivi, cette fête sera une des plus splendides que l'on puisse voir en ce genre. »

La solennité devait être précédée d'un triduum et suivie d'une octave. C'est le R. P. BARET, supérieur de Notre-Dame de la Garde, qui a bien voulu accepter cette série de prédications. Sa parole éloquente et imagée a été très-goûtée de l'auditoire d'élite qui l'a entendue. Le R. P. DE L'HERMITE, provincial du Nord, a représenté le T.-R. P. Général dans

cette circonstance, et les Pères de Talence et de Bordeaux nous ont prêté un concours tout fraternel.

Depuis cette époque, le pèlerinage semble s'accentuer davantage. Beaucoup qui n'ont pu assister à nos fêtes viennent chaque jour de divers pays se jeter aux pieds de Notre-Dame d'Arcachon couronnée, et réclamer sa puissante protection.

Puissent les Oblats de la Vierge Immaculée, ici comme à Sion, à l'Osier et ailleurs, se rendre de plus en plus dignes du poste d'honneur qui leur est confié, et devenir les zélés propagateurs de son culte et de ses vertus !

Le R. P. DE LACOUTURE nous renvoie, pour les détails de la fête, à la *Semaine religieuse* de Bordeaux. Nous y prenons ce qui suit :

De grands préparatifs ont été faits. Dès la veille, la cité balnéaire offrait un coup d'œil vraiment enchanteur. Partout des guirlandes et des fleurs. Le long des boulevards qui courent parallèlement à la plage, entre le pied des dunes et le bord des flots, ce ne sont que décorations du goût le plus exquis, oriflammes aux couleurs variées, devises plus touchantes les unes que les autres. On dirait un arc de triomphe sans fin, dont la vue, au grand jour, réjouit et repose, et dont la voûte scintillera de mille feux quand le soleil du 16 juillet se sera couché sur la grande fête encore en préparation.

Grâce à l'activité si pieuse et si intelligente des Révérends PP. Oblats, et de tous les concours si dévoués qui se sont spontanément offerts, tout est prêt pour la solennité longtemps attendue. Le clocher qui signale au loin le sanctuaire miraculeux aux marins s'en allant affrontant les périls de l'Océan, est pavoisé de longues banderolles que le vent agite ; au flanc occidental de l'église est déjà dressée une estrade immense qu'abrite une tente d'égale étendue : c'est là que la fonction sacrée doit s'accomplir. Ce monument fait honneur à ceux qui en ont conçu les heureuses dispositions ; les

hampes colossales qui en supportent la voûte élégante sont décorées des armes richement peintes de Son Eminence et des Prélats qui doivent l'assister dans la cérémonie du couronnement.

Enfin, la grande cérémonie va commencer. Il est six heures du soir. La foule se porte vers la gare et se presse autour d'un arc de triomphe sous lequel M. le maire d'Arcachon et son conseil municipal reçoivent le Cardinal-Archevêque et ceux qui l'accompagnent. Après la réception, le nombreux cortége monte en voiture pour se diriger vers le presbytère. Bientôt après, les Evêques et le Clergé pénétraient dans l'église paroissiale, depuis longtemps occupée par les fidèles, et, après le chant du *Magnificat*, Son Eminence montait en chaire.

Il appartenait à l'auguste vieillard qui a tant contribué à la prospérité d'Arcachon, dont la sollicitude s'étendit toujours, avec une prédilection marquée, sur les populations si chrétiennes de l'ancien captalat de Buch, de dire, avec l'autorité de sa parole, la pensée et le but de la fête. N'est-ce pas lui d'ailleurs qui, pendant le concile général du Vatican, avait sollicité et obtenu de la bienveillance du saint Père le bref qui autorisait le couronnement de la Vierge d'Arcachon, au nom de Sa Sainteté? N'est-ce pas lui qui, pour seconder les intentions du Souverain Pontife relativement aux pèlerinages, après avoir favorisé et béni les pieuses excursions de ses diocésains à Lourdes et à Paray-le-Monial, avait préparé à Marie un nouveau triomphe sur le rivage qu'elle aima toujours d'un amour particulier? Aussi, comme sa voix est émue! comme sa parole est pleine d'attendrissements! C'est son cœur qu'il verse sur son auditoire, et celui-ci reçoit cette effusion avec la plus respectueuse et la plus tendre sympathie, comme un avant-goût des joies et des consolations du lendemain. La bénédiction du saint Sacrement termina cette cérémonie, et, la nuit étant proche, chacun se retira au sein de l'hospitalité qui lui avait été préparée. NN. SS. les Evêques furent reçus dans les familles les plus considérables d'Arcachon; Son Eminence et son coadjuteur Mgr de La Bouillerie, Archevêque de Perga, ainsi que les ecclésiastiques attachés à

l'administration diocésaine, allèrent s'établir dans le magnifique chalet des sœurs de Saint-Joseph, dont la terrasse est baignée par les flots de la mer. N'oublions pas de rappeler qu'un détachement considérable de soldats de la garnison de Bordeaux avait été envoyé par M. le général d'Aurelles de Paladines pour rehausser l'éclat de la solennité et rendre les honneurs militaires à Son Eminence et aux prélats devenus ses hôtes.

Le lendemain 16 juillet était le grand jour. A neuf heures, au bruit des cloches, aux détonations du canon, au chant des cantiques, une imposante procession se met en marche et descend l'avenue de la Chapelle pour suivre le boulevard de la Plage, le cours Sainte-Marie, et aller se grouper autour de l'estrade préparée. La croix ouvre la marche ; puis viennent les enfants de chœur avec leurs plus beaux atours, une nombreuse députation des écoles chrétiennes de Bordeaux chantant de joyeux refrains, la musique militaire jetant au vent du ciel ses plus ravissantes harmonies, deux cents Prêtres en surplis, de nombreux Chanoines, enfin la statue de Notre-Dame placée sur un riche brancard et portée par quatre dignitaires du clergé. A la suite de l'image vénérée, qu'entoure une garde d'honneur, comme pour lui faire cortége, se succèdent les Evêques précédés de leurs insignes et revêtus de leurs ornements pontificaux. La foule s'incline sous leurs mains bénissantes et répète leurs noms ; ce sont, les uns à la suite des autres, NN. SS. les Evêques d'Angoulême, d'Agen, de Tarbes, de Périgueux, et les Archevêques de Tours et d'Albi. Au passage de la procession devant la grille du couvent de Saint-Joseph, Son Eminence, couverte de sa pourpre, et Mgr l'Archevêque de Perga se joignent à leurs illustres collègues. Après eux c'est la municipalité; ce sont les représentants des diverses administrations militaires, maritimes, civiles et judiciaires. La foule suit, contenue avec peine par un cordon de soldats.

Quelle majesté dans ce cortége ! quel recueillement dans cette multitude ! Tout autour respire l'allégresse la plus vive; aux murailles des villas, ce ne sont que drapeaux et oriflammes, aux branches des arbres que lanternes vénitiennes

préparées pour l'illumination du soir, aux haies du chemin que guirlandes de fleurs, au-dessus de la route qu'ornements de toute sorte. La marche du cortége est lente, mais on se délecte à contempler toutes ces merveilles, surtout à voir cette population dominée et subjuguée par le sentiment religieux, s'agenouillant sous les bénédictions des Pontifes. Oh! vraiment, c'était le triomphe de Notre-Dame d'Arcachon, mais aussi le triomphe de l'Eglise!

Enfin, nous voilà arrivés à l'endroit où doit avoir lieu le couronnement. La messe commence, c'est Son Eminence qui la célèbre. Les Evêques sont rangés de chaque côté, au bas de l'autel; auprès d'eux ou derrière leurs fauteuils, se placent les autorités que nous avons déjà signalées et le clergé; au bas de l'estrade se trouve une assistance aussi nombreuse que recueillie. Mais tout à coup les voix se taisent, c'est le moment de la prédication. Mgr l'Archevêque de Perga s'incline vers Son Eminence et ses vénérables collègues, et le voilà debout, en présence du plus imposant auditoire, pour essayer de donner une voix à cette grande manifestation et chanter comme un nouveau cantique à la gloire de la Reine du ciel. La tâche était difficile, mais comme l'orateur s'en est acquitté avec succès! Sa voix arrive jusqu'aux derniers rangs de la foule pour la remuer; son émotion et son enthousiasme envahissent les cœurs, et quand il parle de la papauté et de la France, des espérances de l'avenir opposées aux tristesses du moment présent, des larmes mouillent tous les yeux, et les mains s'agitent, prêtes à faire entendre de frénétiques bravos.

La péroraison surtout a électrisé l'assistance. L'âme tout entière de la patrie croyante et fidèle était sur les lèvres de Mgr de La Bouillerie, quand il a pris à témoin la Reine du ciel de notre certaine et prochaine régénération, de notre relèvement national.

Ce discours, commentaire éloquent de cette parole des saints livres : *Venez, je veux vous couronner*, est lui-même un nouvel hommage, comme une couronne d'or à la Sainte Vierge. Quand il est fini, la messe se continue, et, après la messe, a lieu la cérémonie du couronnement par Son

Eminence, agissant au nom de Sa Sainteté. Les couronnes sont bénites, et pendant que l'artillerie de terre et celle de mer se répondent, que les cloches sonnent à toute volée, et que retentit une magnifique cantate composée pour la circonstance, le vénérable Cardinal dépose sur le front de l'enfant Jésus et de sa Mère le signe de la puissance et de la royauté. Quel moment que celui-là ! quelle allégresse au dehors ! mais quel hosanna dans le secret des âmes pour glorifier Marie et invoquer sa maternelle protection !

La partie principale de la cérémonie était terminée, le reste ne devait en être que le complément. A quatre heures, les vêpres furent chantées avec une grande solennité, et nous eûmes le bonheur d'y entendre Mgr l'Evêque de Tarbes, nommé à l'Archevêché de Chambéry. Ce digne prélat, pris à l'improviste, mais s'inspirant des pensées et des sentiments habituels à un cœur épiscopal, nous parla de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel avec une noble simplicité; on eût dit une suite heureuse de la magnifique allocution du matin. Le sermon fini, Mgr l'Archevêque de Tours, prié par Son Eminence, donna la bénédiction du saint Sacrement.

La procession se forma ensuite, composée des mêmes éléments que celle qui avait inauguré la fête de ce jour, et se dirigea par l'allée de la Chapelle, vers le bord du bassin. Là, la statue miraculeuse s'arrêta un moment, et, après quelques mots de Son Eminence, les Evêques donnèrent ensemble une bénédiction solennelle à la mer. Celle-ci, gonflée par les flots qui refluaient de l'Océan, faisait entendre un solennel murmure ; on eût dit qu'elle répondait à la prière des Pontifes, et qu'elle aussi voulait chanter un cantique en l'honneur de l'*Etoile de la mer*. Qu'il était beau le bassin, à ce moment-là, avec sa surface légèrement ridée par la brise, ses innombrables barques, ses vapeurs pavoisés, ses lumineux horizons, et la paix qui semblait descendre du Ciel sur ses flots !

Hélas, nous nous éloignâmes de ses rives avec un vif regret ! Une procession nautique avait été annoncée, elle n'avait pas lieu. En vain la marée montante semblait nous solliciter, nous résistâmes à ses invitations. Pourquoi ? Nous n'en

savons vraiment rien. De quel spectacle et de quelle consolation nous avons été cependant privés !... Voyez-vous cette courbe gracieuse que décrit, sur la vaste étendue, la flottille qui porte le cortége sacré? Voyez-vous ces barques qui se groupent, se croisent et se mêlent à la suite de l'image et des étendards de Marie? Voyez-vous ces voiles gonflées? Entendez-vous comme les cantiques saints retentissent sur les flots sonores? Quel tableau ! quelle féerie ! Ne dirait-on pas une scène du paradis sur la terre?

Hélas ! tout cela notre imagination l'avait attendu et rêvé, mais nos yeux ne l'ont pas vu. Et, encore une fois, ce n'est la faute de personne, surtout ce n'est pas la faute du vénéré Cardinal qui présidait à cette fête. Les marins qui étaient là tous réunis, prêts à recevoir la procession sur leurs embarcations pavoisées, furent fort sensibles à l'omission de cette partie du programme. Ce fut le point noir de la fête.

Après la bénédiction du bassin, la fête religieuse était terminée pour ce jour-là. Dans la soirée eurent lieu l'illumination générale, qui fut merveilleuse, surtout dans la forêt de la ville d'hiver, les promenades de la musique militaire et la retraite aux flambeaux de la petite garnison. Son Eminence sortit vers dix heures avec Mgr le coadjuteur, et c'est à peine si elle pouvait se frayer un chemin à travers la foule l'entourant de ses témoignages de respect et d'affection.

Le lendemain jeudi, tous les marins du littoral entouraient l'autel où Son Eminence offrait pour eux, aux pieds de la statue miraculeuse, le saint sacrifice. Toujours la même affluence, le même recueillement, la même pompe dans les cérémonies. A l'Evangile, ce fut Mgr d'Agen qui porta la parole. L'*Etoile de la mer* lui fournit le thème de son discours, et ce fut avec un grand bonheur d'expression et une grande élévation de pensées qu'il révéla le secret de la prédilection de Marie pour l'homme de mer, et de l'attrait de celui-ci pour le culte de sa divine protectrice. Son improvisation éloquente, forte et colorée, laissera, sans aucun doute, de durables souvenirs et lui a déjà valu la reconnaissance de son auditoire.

Enfin la grand'messe fut terminée et, après une touchante et paternelle allocution de Son Eminence, le clergé et les fidèles se dispersèrent. Les grandes solennités du couronnement avaient pris fin, mais le sanctuaire d'Arcachon et son pèlerinage avaient acquis un nouveau prestige ; une source plus abondante de grâces avait été ouverte ; Arcachon comptait un jour glorieux dans ses jeunes annales, et le diocèse de Bordeaux avait une grande page à ajouter à son antique histoire.

Le programme portait qu'à l'arrivée de la procession du matin à l'estrade, le Cardinal remettrait les couronnes au Supérieur Général des Oblats, qui ferait serment de veiller à leur conservation. Cette cérémonie eut lieu très-solennellement. D'abord, lecture fut donnée du Bref du souverain Pontife, puis les couronnes furent bénites et remises au R. P. DE L'HERMITE, qui fit le serment au nom du très-révérend Père Général ; après quoi l'officiant les déposa au pied de la statue de Marie.

Il est peu question de nos Pères dans la relation qui précède. Mais on devine aisément quel fut leur rôle dans cette grande journée. Ils étaient partout. Ils se multipliaient pour satisfaire aux innombrables exigences de l'hospitalité à exercer au presbytère, de l'ordre à maintenir dans les cérémonies, et de la dévotion des fidèles. Ce fut pour eux un vrai jour de bataille, chargé de sollicitudes et de fatigues, mais plus chargé d'allégresse, et couronné par le plus radieux et le plus éclatant triomphe. Tout Oblat de Marie Immaculée s'abonnerait d'enthousiasme à voir se renouveler souvent de pareilles journées. *Ubi amatur, non laboratur.*

COURONNEMENT

DE

NOTRE-DAME DE L'OSIER

9 septembre 1875.

La Congrégation a préparé cet honneur à la très-sainte Vierge par un apostolat de quarante ans. Lorsqu'elle fit l'acquisition de la maison de l'Osier, en 1833, par le ministère de M. le chanoine Dupuy, le sanctuaire ne s'était pas remis des coups de la révolution. Tout y était ruine, dénûment et abandon. Le pèlerinage était en complète décadence.

Nos Pères se mirent courageusement à l'œuvre. Faciliter les abords du sanctuaire en ouvrant des routes praticables aux voitures, écrire l'histoire de l'origine miraculeuse du pèlerinage, fonder une communauté de religieuses et bâtir un vaste couvent pour recevoir les personnes que la dévotion attirait aux pieds de la sainte Vierge, construire la chapelle de Bon-Rencontre, si aimée des pèlerins, restaurer la pauvre église d'alors et y faire reparaître la majesté du culte et la splendeur des solennités... tels furent les premiers fruits de leur zèle.

A ces résultats ils joignirent la grande influence des missions. Se répandant dans les campagnes, ils publièrent partout la gloire et la miséricorde de Notre-Dame de l'Osier. Bientôt il n'y eut pas dans tout le Dauphiné de

communauté plus populaire et plus aimée que les Pères de l'Osier. Ce beau et grand pays est, avec la Provence, celui que nos ouvriers apostoliques ont le plus remué. On y trouverait à peine une église où leur voix n'ait retenti, un sentier qu'ils n'aient parcouru. C'est à leurs innombrables travaux que le pèlerinage de l'Osier doit d'avoir recouvré son ancienne popularité, et vu ses chemins, si longtemps déserts, se couvrir des pieuses multitudes accourant à ses solennités et à ses retraites.

Devant cette affluence qui grandissait d'année en année, l'ancienne église se trouva trop étroite. Nos Pères ne reculèrent pas devant la difficile entreprise d'une construction nouvelle. Pleins de confiance en la bonne Vierge de l'Osier et dans la généreuse piété des fidèles, ils dressèrent le plan d'un monument que plus d'un diocèse ne dédaignerait pas pour cathédrale. Il leur a coûté quinze ans d'efforts et la somme énorme de 300 000 francs. Quelle n'est pas aujourd'hui la joie des pèlerins en voyant cette resplendissante demeure élevée à Celle qui, dans ces lieux privilégiés, se révéla si merveilleusement la Mère et le refuge des pécheurs !

L'achèvement de l'église marquait l'apogée de la restauration du pèlerinage. C'est ce moment que Dieu a choisi pour donner à nos Pères la plus douce récompense qu'ils pussent ambitionner. Il a voulu couronner leur zèle et leurs efforts en couronnant, dans une fête splendide, le front de cette bonne Vierge de l'Osier, si chère à tant d'Oblats dont la vocation s'est épanouie sous son regard maternel. Mgr Paulinier, Évêque de Grenoble, prévenant nos désirs, par une bonté dont le souvenir reconnaissant vivra toujours parmi nous, sollicita et obtint du Souverain Pontife le grand privilége du couronnement pour Notre-Dame de l'Osier. Il publia, dans le mois d'août, un beau mandement pour annoncer cette joyeuse nou-

velle à tout son diocèse. La cérémonie fut fixée au 9 septembre. Il fut convenu qu'elle serait précédée de la consécration de la nouvelle église.

Tout se prépara dès lors pour ces grandes fêtes. M. Armand Caillat, l'éminent orfévre de Lyon, fut chargé de confectionner la couronne. Il eut à sa disposition tout un trésor de pierres fines et de brillants fournis par un grand nombre de personnes qui s'étaient disputé l'honneur de concourir au diadème de leur Reine et de leur Mère. Quand ce diadème fut achevé, Mgr de Grenoble, usant du procédé le plus délicat et mettant le comble à sa bienveillance, voulut que le R. P. Roux, Supérieur de l'Osier, et le R. P. Montfort, si universellement connu dans tout le Dauphiné, et qui a tant fait pour la construction de l'église, allassent le porter à Rome, au nom de tout le diocèse, pour le faire bénir par le souverain Pontife. L'accueil que les deux Pères reçurent au Vatican fut suavement aimable et paternel. Pie IX admira, loua l'œuvre d'art qui lui était présentée ; il la bénit de toute l'effusion de son âme, et combla les deux envoyés de témoignages de bonté et de faveurs personnelles.

Pendant qu'on s'occupait de la couronne, l'église de l'Osier, si belle par son architecture, recevait une ornementation particulière. Nous laissons ici la parole à la *Semaine religieuse* de Grenoble :

De la voûte descendaient de légères guirlandes finement découpées, et dont les couleurs variées ajoutaient à la grâce de leurs ondulations. Aux quatre angles du transept se détachaient les armoiries des cinq Évêques attendus, habilement peintes par le R. P. Vassereau. Mais le sanctuaire et l'autel étaient surtout ce qui attirait les regards. D'un côté se dressait le trône pontifical, de l'autre les siéges des Prélats recouverts de tentures damassées ; au milieu un magnifique tapis qui faisait étinceler sa couronne et sa corbeille de fleurs.

Derrière l'autel, un second trône s'élevait, celui de la Vierge de l'Osier. En d'autres temps, une statue de Marie Immaculée, de grandeur plus qu'ordinaire, se dresse sur ce piédestal et saisit d'un agréable étonnement le spectateur à son entrée dans l'église : en ce jour, elle avait fait place à l'antique statue qui, depuis plus de deux cents ans, est en vénération dans ce lieu, et qui devait recevoir l'honneur du couronnement ; là, comme sur le char de triomphe qui devait servir à la transporter dans la foule pendant la procession, elle apparaissait comme portée sur des nuages : *et thronus meus in columna nubis* (Eccl., XXIV, 7). A ses côtés, et sur le même plan, deux anges faisaient rayonner sur son visage la lumière de leurs flambeaux en signe de la gloire dont le Seigneur l'illuminait en ce jour : *nam claritas Dei illuminavit eam* (Ap., XXI, 23) ; au-dessous, contre les parois du sanctuaire, d'autres anges éclatants de blancheur se présentaient, les mains chargées de fleurs et de couronnes, et les lui offraient en s'agenouillant devant elle. Au-dessus, un autre diadème lui était en quelque sorte formé par les belles verrières qui représentent au milieu l'offrande du sanctuaire à Marie par la Congrégation des Oblats, et sur les autres faces les différentes apparitions auxquelles le pèlerinage doit son origine. Au centre de cette riche décoration, l'autel avec son marbre aux doux reflets, avec ses candélabres admirablement ciselés, se montrait plein de majesté : c'était vraiment le tabernacle du Dieu de l'Eucharistie, roi des cœurs, et environné de sa cour.

Le 8 septembre. Consécration de l'église. — C'était donc dans cette église que se trouvait la statue de la Vierge miraculeuse dont le couronnement devait avoir lieu le 9 septembre. A l'appel du premier pasteur du diocèse, une multitude de fidèles était accourue. Elle était déjà grande, le 8, quand M^gr^ Hugonin, évêque de Bayeux, consacra la nouvelle église en présence de NN.SS. Dubreuil, archevêque d'Avignon ; Paulinier, évêque de Grenoble, et Faraud, évêque d'Anemour, Vicaire apostolique de Mackensie; je n'ai point à décrire cette cérémonie. Je signalerai seulement la procession des reliques

comme ayant offert un intérêt plus particulier aux yeux des assistants. Elles avaient été renfermées dès la veille dans la chapelle du noviciat, à l'intérieur du couvent, et c'était là qu'avaient été récités au commencement de l'office les Psaumes de la pénitence.

Lorsque vint le moment de les porter à l'autel pour les placer et les sceller sous la pierre qui reçoit pendant le sacrifice le corps de Notre-Seigneur, quatre Prêtres en dalmatique se chargèrent du précieux fardeau et s'avancèrent à travers le cloître, précédés par un nombreux clergé et suivis des quatre Évêques alors présents. La procession autour de l'église avait un aspect imposant, et le cri de *Kyrie, eleison*, sans cesse renouvelé sur un ton uniforme, rappelait d'une manière saisissante les accents d'une âme pénitente, mais encore anxieuse relativement au pardon qu'elle sollicite et qu'elle désire obtenir. La foule contemplait et admirait, et tous se plaisaient à remarquer cette aisance mêlée de dignité avec laquelle Mgr Hugonin accomplissait toutes les cérémonies de ce rit important et si varié dans son long développement.

Le soir, aux vêpres pontificales présidées par Mgr Dubreuil, le P. Baret, supérieur de Notre-Dame de la Garde à Marseille, a prononcé un discours sur la fête du jour : il a traité dans un langage brillant et élevé les magnificences du berceau de Marie, le plus glorieux berceau après celui de Bethléem, sauvé du naufrage universel du péché originel comme celui de Moïse avait été sauvé du Nil, et comme l'arche de Noé sauvant tous ceux qui viennent y chercher un refuge.

Depuis le matin la foule allait grossissant, et pendant les vêpres il en était beaucoup qui n'avaient pu pénétrer dans le lieu saint ; ils formaient autour du temple et sur le chemin de Notre-Dame de Bon-Rencontre un flot mouvant dont l'orateur avait eu peine à dominer le bruit incessant. De bonne heure tous les confessionnaux se trouvèrent assiégés et furent occupés jusqu'à la matinée du lendemain.

« Dès minuit, des centaines de Prêtres, se succédant à l'autel, voyaient s'asseoir à la table sainte des pèlerins sans nombre, avides de s'enrichir des trésors de grâces attachés à la

fête par le Chef suprême de l'Église. Le temps, très-menaçant la veille, s'éclaircissait d'heure en heure, et laissait espérer une journée splendide. »

Le 9 septembre. — La messe pontificale. — Dans la prévision très-sage qu'il serait impossible d'accomplir à l'intérieur de l'église la cérémonie annoncée, on avait construit une estrade à deux étages à côté de la chapelle et de la tour de Bon-Rencontre. Du haut de cette estrade, le coup d'œil était magnifique ; à l'horizon, trois chaînes de montagnes dessinaient sur l'azur du ciel leurs lignes harmonieuses ; au pied de ces géants couronnés de verdure, les rives de l'Isère déroulaient à perte de vue leurs plus riches contours. A droite et à gauche, divers plans de collines étalaient au soleil leurs croupes fraîches et boisées. Un seul tableau pouvait égaler la beauté de ce cadre, celui que la main divine allait y tracer. A l'heure indiquée, la procession formée du clergé et des Évêques a pris place sur l'estrade supérieure, tandis que les fidèles occupaient la seconde ou se massaient sur le terre-plein fermé par des barrières. La grand'messe fut célébrée par Mgr Rivet, Évêque de Dijon, arrivé la veille au soir, vieillard pieux autant qu'aimable, dont la voix, encore ferme, trahissait pourtant parfois une émotion profonde.

Pendant le saint sacrifice, le chœur des chantres alternait les graves mélodies de la liturgie avec les harmonies religieuses que faisait entendre la musique du 52e de ligne ; les cloches ne cessaient d'envoyer au loin leur gai carillon, et deux petites pièces en fonte, jouant de leur mieux le rôle d'artillerie, ébranlaient les échos d'alentour.

A l'issue de la messe, Mgr l'Évêque de Grenoble a donné solennellement la bénédiction papale.

Il était près de midi. Alors la foule religieuse se disperse et se sépare en divers groupes qui vont prendre sur le gazon un repas champêtre, assaisonné de joie, de véritable fraternité, de bonheur.

Le couronnement. — L'après-midi, le soleil a percé les nuages ; il veut, lui aussi, contempler la fête et faire miroiter les pierreries qui ornent la couronne de Marie.

La procession sort de l'église à deux heures et demie. On chante le cantique du Sacré-Cœur, et la musique l'accompagne. Les Évêques sont en chape ; ils ont la mitre sur la tête, et à la main le bâton pastoral. On porte sur un trône la couronne bénite par le Pape, et derrière, la statue de la sainte Vierge. Cette couronne est vraiment une œuvre d'art : c'est un diadème fermé ; les pierres précieuses sont incrustées avec beaucoup d'habileté ; on évalue à 12 000 francs sa valeur matérielle. Les noms des donateurs sont gravés à l'intérieur.

Le cortége prend place sur l'estrade. Il y avait là, plus nombreuse encore que le matin, une réunion de prêtres, de religieux, capucins, dominicains, jésuites, le prieur des trappistes de Chambarans et celui des olivétains de Parménie ; M. le sous-préfet de Saint-Marcellin, M. le colonel du 52e accompagné d'un de ses capitaines, des magistrats, divers personnages de distinction occupaient des places réservées.

On évalue approximativement le nombre des pèlerins à quinze ou vingt mille. On comprend la difficulté de préciser les chiffres, car la foule se répand de tous côtés, et les rues adjacentes sont encombrées. D'ailleurs cette foule se remue et se pousse comme la houle de la mer, sans tumulte toutefois et sans cris.

A l'arrivée des Prélats, les Révérends Pères Oblats se réunissent en demi-cercle autour d'eux. Alors Mgr de Grenoble se tourne vers eux et, leur présentant la couronne, il leur dit :

« Mes Révérends Pères,

« Nous remettons entre vos mains ce riche diadème béni par Sa Sainteté Pie IX. Délégué par cet immortel pontife en vertu du bref du 15 juillet 1873, nous le déposerons tout à l'heure sur le front de Notre-Dame de l'Osier. Jurez sur les saints Evangiles, en présence de mes illustres collègues et des fidèles ici présents, de veiller toujours avec sollicitude à la défense et à la conservation de ce précieux trésor. »

Et aussitôt tous les Oblats levant la main droite répondent avec ensemble : Nous le jurons. Puis lecture du bref autorisant

le couronnement est donnée à la foule d'une voix forte par M. Duport, professeur de dogme au grand séminaire.

Après le chant du *Magnificat*, où les voix de plus de quatre cents prêtres se mêlaient à celles des pèlerins, Mgr l'archevêque d'Avignon prend la parole. Dans un langage noble, imagé et éloquent, il nous explique pourquoi on va couronner Marie : c'est parce que nous l'établissons notre reine. « Quelquefois, dit-il, il arrive qu'un peuple en détresse choisit un homme de génie ; il lui met la couronne sur la tête, l'épée au côté, et lui dit : Sois notre maître, conduis-nous et sauve-nous. C'est ce que nous vous disons, ô Marie, en déposant cette couronne sur votre front ; nous nous plaçons sous votre protection, délivrez-nous de nos périls. » Il rappelle les causes de nos désastres et expose les moyens de nous relever. Il paye un juste tribut d'éloges à l'armée, que les radicaux ont tant insultée. Il dit à ce peuple qui l'environne comment il faut revenir aux vieilles traditions, aux vertus du christianisme, pour reprendre notre place au premier rang des nations civilisées. — Son discours a été vivement senti et goûté par son nombreux auditoire, et quand il a proposé des acclamations, tous répétaient après lui : Vive Marie ! vive Pie IX ! vive la France ! On y ajoutait : Vive l'armée ! vive le Clergé ! vivent les Évêques ! C'était un bel enthousiasme.

Après les acclamations qui suivirent ce discours, et le chant du *Regina cœli*, Mgr Paulinier, prenant la couronne des deux mains, s'avança vers la statue. Mgr Dubreuil s'approcha de son côté — car l'évêque de Grenoble voulut l'associer à cet honneur, — et tous deux posèrent la couronne sur la tête de Marie, en disant : « De même que vous êtes couronnée par nos mains sur la terre, ainsi puissions-nous mériter d'être couronnés de gloire et d'honneur par le Christ dans le ciel. *Sicuti per manus nostras coronaris in terris, ita et a Christo gloria et honore coronari mereamur in cœlis.* » Alors les prêtres en dalmatique qui avaient porté la statue, la reprennent et l'élèvent lentement sur leurs épaules, pour la montrer à la foule qui y répond par de joyeux applaudissements, et le cantique de Notre-Dame de l'Osier, dont une première partie avait été

chantée avant le couronnement, est entonné de nouveau et redit par tous avec un entrain plein d'une sainte ardeur. Ce cantique avait été composé pour la circonstance par un Oblat de Marie, le P. Soulerin, et l'on devait à M. l'abbé Giély, prêtre de Valence, ses joyeux accords. Accompagné par la musique du 52e, il produisait un bel effet. C'était un vrai chant de triomphe.

Tout paraissait fini quand Mgr de Grenoble, qui jusque-là s'était effacé en présence de ses éminents collègues, parut au-devant de l'estrade et réclama un moment de silence. En quelques paroles chaleureuses, aussi riches de pensées que de sentiments, et portant l'empreinte de cette éloquence que l'étude perfectionne, mais que le cœur seul peut donner, le prélat nous fit voir dans la cérémonie qui venait de s'accomplir un acte éminemment social, catholique et français. Une sèche analyse décolorerait trop ces effusions d'une âme d'Évêque, surexcitée par un de ces spectacles qui allument l'enthousiasme aux cœurs les plus froids. A la fin de sa magnifique allocution, il a remercié les fidèles de leur affluence, les prêtres de leur concours, les Oblats de leur zèle, et les Évêques de leur présence : Mgr Dubreuil dont il avait autrefois partagé la sollicitude au séminaire de Saint-Pons ; Mgr Rivet, qui conserve sous la couronne de ses cheveux blancs une admirable jeunesse d'esprit et de cœur; Mgr Hugonin, une des gloires de notre diocèse par sa science ; Mgr Faraud, un modèle de ce dévouement que réclame l'apostolat chez les infidèles. Ensuite, paraphrasant le *Salve*, *Regina*, il a fait passer dans les cœurs les émotions pieuses qui remplissaient le sien. Des acclamations ardentes suivirent ce discours ; parmi ces acclamations, il en est une qui dut faire comprendre aux Oblats de Marie, constructeurs et gardiens du sanctuaire, que les populations qui les entourent savent apprécier leur zèle patient et infatigable. Après la bénédiction donnée simultanément par tous les Évêques présents, la procession se remit en marche vers l'église, où la bénédiction du très-saint Sacrement devait terminer cette seconde période de la cérémonie.

La procession du soir. — Quelques heures plus tard, la

nuit sembla vouloir disputer au jour l'honneur de promouvoir le triomphe de la divine Vierge. Des milliers de pèlerins portant à la main un cierge allumé parcourent les allées du jardin des Pères, décorées et illuminées avec beaucoup de grâce ; suivant ensuite le chemin de Bon-Rencontre, la procession se déroule tout entière en avant de l'estrade, décrivant dans tous les sens les lignes les plus fantastiques, tandis que des feux de Bengale, aux couleurs variées, illuminaient la tour et la chapelle, et que des fusées et autres pièces d'artifice sillonnaient l'atmosphère de leurs gerbes de feu. Pour compléter cette scène splendide, les étoiles brillaient au ciel, et la pleine lune, se levant lentement au-dessus des montagnes, mêlait à la lueur des cierges ses reflets argentés. Cette vaste illumination vivante et mouvante se dirigea enfin vers l'église, où retentirent encore les chants enthousiastes qui, depuis plus d'une heure, faisaient vibrer tous les échos d'alentour.

La grande fête était finie ; mais, j'ose l'affirmer, pour tous ceux qui l'ont vue, elle vivra dans un souvenir plein de charmes.

Un Pèlerin.

COURONNEMENT

DE

NOTRE-DAME DE SION.

10 septembre 1873.

Il est raconté au tome second de nos *Missions*, p. 339, par quelles circonstances la Congrégation fut appelée, en 1852, à relever l'antique pèlerinage de Notre-Dame de Sion.

Nous y étions installés depuis trois ans, et nos regards attristés n'y découvraient que la ruine et le désert. Nous ne pouvions cependant nous résoudre à désespérer d'une dévotion qui a laissé une si forte empreinte dans l'histoire religieuse et politique de la Lorraine. Nous inspirant du souvenir de tant de sanctuaires que la Congrégation a tirés de l'oubli, qu'elle a restaurés et rouverts aux multitudes : Notre-Dame du Laus, Notre-Dame de la Garde, Notre-Dame des Lumières, Notre-Dame de l'Osier, Notre-Dame de Bon-Secours, etc., nous résolûmes de tenter un grand effort pour faire revivre le glorieux passé de Notre-Dame de Sion. Nous étions au lendemain de la proclamation de l'Immaculée Conception. Il nous parut que ce mémorable événement devait inaugurer pour Sion une ère nouvelle. Sur cette donnée, le R. P. Soullier, supérieur de la maison de Nancy et de la résidence de Sion, adressa, le 1er février 1856, à Mgr Men-

JAUD, un rapport qui concluait à élever sur la belle montagne de Sion une statue monumentale en l'honneur de l'immaculée conception de la Mère de Dieu. Nous donnons ici le préambule et la conclusion de ce rapport. Ces pages sont le prologue des grandes solennités qui viennent de prosterner la Lorraine entière aux pieds de Notre-Dame de Sion. Elles ont leur place naturelle dans nos *Annales*.

MONSEIGNEUR,

La définition, comme dogme de foi, de l'immaculée conception de la très-sainte Vierge, a donné lieu à des manifestations d'une admirable unanimité et d'un éclat qui se refuse à toute description. Ceux qui en ont été les heureux témoins n'oublieront jamais l'explosion de joie et de pieux enthousiasme qui, de tous les points du monde catholique, accueillit cet acte solennel si longtemps et si impatiemment attendu, si plein d'espérance pour l'avenir de la Religion et de la société, et dans lequel l'Église a cimenté, par un lien suprême, les liens déjà si étroits qui l'unissaient à la Mère de Dieu. La parole partie de Rome le 8 décembre 1854 est une parole désormais immortelle. Elle proclame et consacre une vérité qui restera *vraie* éternellement. Il était juste qu'un événement de cette importance laissât parmi nous des traces durables, et reçût de notre foi des honneurs moins passagers que ceux qui ne s'expriment que par des lumières et des décorations éphémères. Aussi les fidèles ont-ils trouvé dans leur cœur reconnaissant la noble et sainte pensée d'en perpétuer le souvenir, en élevant des monuments qui fussent *de génération en génération comme un mémorial* de leur vive et affectueuse croyance. (Exod., III, 15.)

Rome a donné l'exemple. Sur une de ses places publiques s'élève en ce moment, bâtie par des offrandes venues de toutes les contrées catholiques, une magnifique colonne commémorative du triomphe décerné à Marie.

La France, qui a mérité d'être appelée *le royaume de Marie*,

est entrée la première dans cette nouvelle voie ouverte à sa généreuse piété. Déjà dans plusieurs diocèses des monuments semblables s'exécutent ou sont en projet. Évidemment c'est le signal d'une noble lutte dans laquelle les peuples chrétiens vont se disputer la palme du plus beau dévouement à Marie.

La Lorraine, qui doit tant à cette auguste Vierge, et qui a pris une si large part aux sublimes démonstrations de décembre 1854 ; la Lorraine, qui a eu si souvent l'initiative des grandes et saintes choses quand il s'est agi de défendre, même au prix de son sang, les intérêts de Dieu et de l'Église, depuis le premier héros des Croisades, Godefroi de Bouillon, jusqu'à ses derniers princes, qui méritèrent si bien de la chrétienté en repoussant les envahissements du Croissant; la Lorraine ne restera pas en arrière dans cette nouvelle et pacifique croisade qui s'ouvre à la gloire de Marie Immaculée. Aujourd'hui comme toujours la sainte Vierge la trouvera aux premiers rangs de ses plus généreux serviteurs.

Je viens donc, Monseigneur, vous proposer en toute confiance l'exécution d'un projet que Votre Grandeur a déjà daigné encourager, et qui a trouvé l'accueil le plus sympathique auprès de toutes les personnes, prêtres et laïques, qui en ont eu connaissance.

C'est d'élever au sein de votre beau diocèse un monument qui rappelle aux âges futurs le grand oracle rendu par l'Église en l'honneur de Marie, et la piété avec laquelle votre troupeau a répondu à cette décision.

Or l'idée qui se présente la première et qui trouve généralement le plus de faveur, c'est celle d'une belle et grande colonne supportant une statue de Marie Immaculée.

Mais une telle construction exige un point culminant, d'où la statue puisse planer sur un vaste horizon et s'offrir aux regards du plus grand nombre possible de populations.

De ce côté nous sommes admirablement pourvus. La sainte Vierge elle-même semble fixer notre choix en nous désignant une montagne qui lui est bien chère, la sainte et célèbre montagne de Sion.

Ce lieu se recommande merveilleusement aux pieuses sym-

pathies des Lorrains, d'abord par la beauté de son site qui n'a point de rival dans tout le pays, puis par les nombreuses et si belles traditions nationales qui s'y rattachent, surtout par la demeure que la sainte Vierge s'y est choisie depuis bientôt neuf siècles, par les miracles sans nombre qu'elle y a opérés en faveur de toutes les infortunes, par le patronage puissant qu'elle y a constamment exercé sur les princes de Lorraine et sur leurs sujets, et par le touchant intérêt qu'elle y a toujours pris à leurs malheurs comme à leurs gloires.

Située au midi de l'ancienne Lorraine, dans le comté de Vaudémont, près des confins de la Meurthe et des Vosges, cette montagne s'élève en pente très-rapide au milieu d'une plaine immense, ayant Lunéville au levant, à l'occident le château maintenant ruiné de Vaudémont, à 6 lieues au sud de Nancy et à 3 au nord de Mirecourt. De son sommet, qui est un plateau très-uni, le regard du pèlerin découvre au loin les sommets de la chaîne des Vosges, et peut compter à œil nu plus de cent clochers dans les deux départements qui s'étendent à ses pieds. Rarement on trouve, même en traversant la France entière, des points de vue aussi riants et à la fois aussi étendus.

Voilà le magnifique piédestal que Dieu nous donne pour sa part.

Eh bien, c'est sur ce superbe sommet que la sainte Vierge a fixé, comme sur un trône digne d'elle, le plus antique siége de son amour pour les Lorrains. C'est là, Monseigneur, que, dans la seconde moitié du dixième siècle, un de vos plus illustres prédécesseurs, saint Gérard, évêque de Toul, construisit un sanctuaire en l'honneur de la Mère de Dieu. La tradition rapporte qu'il y fut poussé par une révélation dans laquelle Marie elle-même lui fit connaître le désir qu'elle avait de se faire honorer sur cette montagne. Saint Gérard vint en personne faire la consécration de ce sanctuaire, dont il fit la paroisse de quelques villages situés aux environs. L'image qu'il y avait placée commença dès lors à se rendre célèbre par de nombreux miracles et par le concours des peuples.

Suit un aperçu historique du pèlerinage depuis saint Gérard, au dixième siècle, jusqu'au schisme scandaleux des trois abbés Baillard en 1850. Après quoi le rapport se termine ainsi :

En plaçant là des religieux, pour reprendre le ministère interrompu des Tiercelins, vous avez refait, Monseigneur, l'œuvre des ducs de Lorraine détruite par la révolution. En y plaçant des Oblats de Marie Immaculée, vous avez rendu un hommage de plus au principal privilége de Marie, et préparé l'exécution du projet que j'ai l'honneur de vous soumettre aujourd'hui. Il ne sera pas sans quelque à-propos que cette proposition soit venue d'un religieux obligé par son état et par son titre de propager la connaissance et l'amour de Marie Immaculée, et Votre Grandeur, en daignant en faire son œuvre, l'œuvre du diocèse, une œuvre lorraine, aura la gloire, recommandable entre tant d'autres, de rendre à Notre-Dame de Sion son ancien éclat, et de renouer ainsi les liens, affaiblis par le malheur des temps, qui unissaient autrefois si étroitement Notre-Dame de Sion à la Lorraine et la Lorraine à Notre-Dame de Sion, avec tant d'honneur pour celle-ci et tant de profit pour celle-là.

J'ai dit qu'une colonne commémorative de l'Immaculée Conception serait bien placée sur la montagne de Sion.

Oui, parce que c'est la plus belle position topographique du pays ;

Parce que c'est le plus ancien pèlerinage de la Lorraine ;

Parce que ce pèlerinage se lie de la manière la plus intime aux gloires et aux malheurs de la nation, et que l'érection d'un tel monument fera revivre en ce lieu, dans l'âme de tous les Lorrains qui viendront y prier sur les traces de leurs anciens ducs, les nobles souvenirs d'un passé si riche de gloires nationales et de pieuses traditions.

Enfin ce monument, devant planer sur les Vosges non moins que sur la Meurthe, ne manquera pas de trouver d'ardentes sympathies dans ce pays, qui connaît depuis si longtemps et si bien le chemin de Notre-Dame de Sion.

Tels sont, Monseigneur, quelques-uns des motifs qui militent en faveur du projet que j'ai l'honneur de vous soumettre. De l'ensemble de tous ces motifs, il résulte que l'œuvre en question doit être, je le répète, *une œuvre lorraine*. Je ne doute pas que Votre Grandeur ne la comprenne ainsi. Et je suis sûr de son succès, si vous daignez faire servir à son profit votre haute influence, et lui communiquer la puissante impulsion que vous savez si bien donner à tout ce qui intéresse l'honneur et le bonheur de votre diocèse. Une initiative émanée de si haut, et aussi conforme à la disposition actuelle des cœurs catholiques envers Marie, ne saurait manquer de trouver de l'écho dans un pays surtout où la croyance à l'Immaculée Conception semble être héréditaire ; dans un pays qui, l'un des premiers, a célébré la fête du 8 décembre, où les Congrégations en l'honneur de la Vierge Immaculée ont pris un développement si éminemment fécond en fruits de salut, et qui, pour se protéger contre des fléaux de tout genre, il y a deux siècles, se fit un boulevard de cette devise suggérée par le Bienheureux Pierre Fourrier : MARIE A ÉTÉ CONÇUE SANS PÉCHÉ.

Daignez agréer, Monseigneur, etc.

Nancy, le 1er février 1856.

Le lendemain, fête de la Purification de la très-sainte Vierge, parut une lettre pastorale de Mgr MENJAUD, approuvant ce pieux projet et le déclarant œuvre diocésaine. Une commission fut nommée, et chargée de l'organisation des différents éléments de cette œuvre, de préparer le plan du monument et d'en surveiller l'exécution. Un comité de dames zélatrices devait aider la commission, principalement dans la collection des offrandes. Une quête fut prescrite dans toutes les paroisses du diocèse pour préparer les premières ressources. Le 10 juin 1858 eut lieu la cérémonie solennelle de la pose de la première pierre. Ce fut un beau jour. Le plateau de la sainte montagne offrit un coup d'œil ravissant ; les

cœurs se remplirent d'une douce espérance et d'une grande joie.

Mgr Menjaud, après avoir, dans une allocution profondément émue, exposé les vœux de son cœur si dévoué au culte de la Reine des cieux, finit par ces touchantes paroles : « Le plus beau jour de notre vie, s'il nous est donné de le voir, sera celui où nous reviendrons sur cette montagne sainte pour bénir, pour consacrer le monument dont nous posons aujourd'hui les premiers fondements, et vous féliciter, nos très-chers frères, des efforts que vous aurez faits, des sacrifices que vous vous serez imposés pour le rendre digne de la protectrice et de la Reine de votre pays, qui daignera l'agréer comme un hommage solennel de votre reconnaissance et de votre amour. »

Il ne fut pas donné à ce pieux prélat de voir son vœu se réaliser. Transféré l'année suivante sur le siége archiépiscopal de Bourges, il y mourut bientôt. Son départ de Nancy et d'autres circonstances fâcheuses firent subir à l'œuvre des épreuves et des alternatives pénibles et décourageantes. Le monument dut être repris sur un plan moins dispendieux. Les ressources n'abondaient pas. Pendant plusieurs années, les travaux furent suspendus, au grand regret des populations. La vue de la tour commencée et interrompue laissait dans les cœurs une douleur indéfinissable. On gémissait et on priait. Nous savons qu'une communauté religieuse de Nancy fit de nombreuses neuvaines pour obtenir de Notre-Dame de Sion qu'elle voulût bien mener à bonne fin une œuvre entreprise à l'honneur de son plus beau privilége et pour relever la gloire de son sanctuaire. Les prières furent exaucées. La pensée générale se porta sur le zèle bien connu du R. P. Michaux. Autorisé par ses Supérieurs, patronné et recommandé par Mgr Lavigerie, ce Père fit

appel à la piété des fidèles en Lorraine, dans d'autres provinces de France et jusqu'en Belgique. Nous ne disons pas au prix de quelles peines. Il faut avoir pratiqué ce rude métier pour savoir ce qu'il exige de fatigues, d'ennuis et souvent d'humiliations. Dès lors l'œuvre ne connut plus d'arrêt. Mgr Foulon, ayant succédé à Mgr Lavigerie, fit de l'œuvre de Sion la préoccupation privilégiée de son cœur. Il bénit et encouragea les démarches du quêteur apostolique si justement nommé le Chevalier de Notre-Dame de Sion. En trois ans, la tour fut terminée; la dernière pierre était posée le 19 novembre 1869. Personne dans le pays n'a oublié la magnifique fête du 27 mai, même année, jour de l'installation d'une portion notable d'un voile de la très-sainte Vierge dans le sanctuaire de Notre-Dame de Sion. Ce fut pour le pèlerinage une année de piété et d'accroissement sensible.

Le 22 août 1871, Monseigneur bénissait à Sion trois magnifiques cloches, en présence d'une nombreuse assistance de prêtres et de fidèles. Dix-huit jours plus tard, le 9 septembre, la belle et grandiose statue de la Vierge Immaculée, en fonte argentée, prenait possession de son gigantesque piédestal et faisait apparaître, à 53 mètres au-dessus du sol, le visage doux et radieux de l'Avocate des pécheurs.

Par une heureuse pensée, l'église, dont le duc Stanislas posa la première pierre en 1741, a été agrandie d'une travée, rehaussée et ornée d'une belle corniche et d'une nouvelle toiture, et mise en harmonie avec la tour. En outre, elle a été ornée à l'intérieur de fort belles peintures murales et de vitraux. La niche de la statue miraculeuse a été convertie en une élégante petite chapelle absidale où l'on peut dire la messe. A côté de l'église, l'ancien couvent des Tiercelins de Saint-François, dont Mgr Foulon a bien voulu nous mettre en possession, a

été relevé de ses ruines et mis en état de recevoir une nombreuse communauté. Pour tous ces travaux, la dépense faite par le R. P. Michaux depuis sept ans, sous la surveillance aussi intelligente que dévouée du R. P. Zabel, supérieur de Notre-Dame de Sion, ne peut être évaluée aujourd'hui à moins de 250 000 francs.

Cependant la restauration religieuse du pèlerinage avait marché de pair avec sa restauration matérielle. Les pèlerins venaient en plus grand nombre, et chaque année voyait se développer ce progrès consolant. Un si grand résultat appelait une récompense. La récompense est venue, et elle a dépassé, en consolations pour ceux qui l'attendaient et en hommages pour la très-sainte Vierge, tout ce qu'on pouvait en espérer. Profitant de son séjour à Rome durant le Concile, Mgr l'Évêque de Nancy obtint du Souverain Pontife, pour Notre-Dame de Sion, l'insigne faveur du Couronnement. Le Bref accordant cette faveur porte la date du 10 mai 1870. La guerre, malheureusement survenue bientôt après, retarda de deux ans cette grande cérémonie. Enfin, le 26 juillet 1873, parut un beau mandement de Mgr Foulon, qui la fixait au 10 septembre.

Tout se prépara dès lors pour donner à cette journée le caractère d'une grande manifestation religieuse. Toute la Lorraine y fut conviée. Le Cardinal Archevêque de Besançon et les six Évêques ses suffragants promirent d'y venir. Le P. Michaux fut spécialement chargé de l'organisation de la fête, avec le concours d'une commission d'ecclésiastiques nommée *ad hoc* et placée sous sa présidence. De Nancy, de Metz, de Strasbourg, du fond des Vosges on s'apprêtait à s'y rendre avec un zèle doublé par l'attitude aigre et menaçante des autorités prussiennes en face de ce grand pèlerinage de Sion qui, dans leur pensée, devait trop fortement fomenter l'esprit français.

Enfin, arriva le jour si impatiemment attendu. Un triduum préparatoire devait précéder la grande fête du 10 septembre. Nous empruntons aux relations locales le récit de ces mémorables journées. On nous pardonnera quelques longueurs. La Congrégation a bien le droit de se complaire dans les détails d'un triomphe qui est, après Dieu, son œuvre, et qui, après lui avoir coûté tant de peines, lui a valu tant d'honneur en même temps que des hommages si glorieux à son immaculée Patronne.

Premier jour. Dimanche 7 septembre. — Les fêtes de Notre-Dame de Sion sont commencées, la première journée a été mémorable; elle inaugure dignement les grandes solennités de la semaine.

Dès neuf heures du matin, Mgr Grandin, Evêque de Saint-Albert (Amérique septentrionale) et membre de la Congrégation des Oblats de Marie, arrivait sur la montagne de Sion, accompagné par M. l'abbé Léré, directeur du petit séminaire de Saint-Trond, au diocèse de Liége ; par le P. Soullier, assistant général des Oblats, et par le P. Michaux, consulteur provincial. Un grand nombre de pèlerins occupaient les abords du sanctuaire ; ils se sont rangés sur le passage de l'Evêque missionnaire pour recevoir à genoux sa bénédiction.

A dix heures, la grand'messe a été chantée par le P. Conrard, ancien gardien du sanctuaire, bien connu des pèlerins. Monseigneur y assistait pontificalement. Invité à monter en chaire, après l'Evangile, le P. Soullier s'est inspiré de ces paroles : *Sit nomen Domini benedictum*, que le saint nom de Dieu soit béni ! Après avoir rappelé les mauvais jours de 93, et du schisme des frères Baillard, en 1850, jours si pleins d'outrages pour Notre-Dame de Sion, il a convié les fidèles à la reconnaissance envers l'infinie bonté de Dieu, qui fait enfin lever ces jours de réparation et de gloire pour le plus ancien et le plus populaire pèlerinage de notre catholique Lorraine. Il a montré comment, par la prodigieuse affluence des pèlerins et de leurs prêtres, par l'imposante réunion de

huit prélats attendus, ayant à leur tête un Cardinal de la sainte Eglise Romaine, et surtout par l'hommage éclatant que le doux et grand pape Pie IX va rendre à la Reine de notre pays en posant sur sa tête un diadème tout ruisselant d'or et de diamants, et en ouvrant libéralement le trésor des indulgences à l'occasion de ces solennités, comment, dis-je, Dieu prodigue à Notre-Dame de Sion encore plus d'honneurs que ses ennemis ne lui ont prodigué d'injures, et comment le deuil si prolongé de ses fidèles enfants se change enfin en triomphe et en allégresse : *Converte luctum nostrum in gaudium.* (Esth., XIII, 17.)

Felix culpa ! s'est écrié le prédicateur, en appliquant cette profonde parole de l'Eglise à l'impiété qui avait cru fermer pour toujours aux foules chrétiennes les chemins du sanctuaire si national de Notre-Dame de Sion, et qui n'a réussi qu'à soulever leurs protestations indignées, à les amener plus pressées et plus ardentes que jamais, et à faire revivre le traité de consécration et d'alliance qui, depuis neuf siècles, par saint Gérard et par la suite de ses pontifes et de ses princes, avait placé la Lorraine sous le sceptre maternel de Notre-Dame de Sion : *felix culpa!* Il fallait sans doute ces attaques de la haine et du mauvais cœur des impies, pour produire ces merveilleuses réactions de l'amour et du dévouement des véritables enfants. Dieu tire toujours le bien du mal. Satan et ses suppôts ne peuvent se soustraire à cette loi générale qui force toute créature, jusque dans ses plus criminelles révoltes, à faire éclater la gloire du Créateur.

D'importantes cérémonies étaient réservées pour l'après-midi. La première devait être la bénédiction d'un beau Christ en fonte, destiné à être placé sur la croix qui s'élève à la jonction des deux routes conduisant du nord et du midi à Notre-Dame de Sion.

A une heure, le clergé sort de l'église, précédé par la congrégation des filles de la paroisse, en vêtements blancs, portant des bannières et des oriflammes. Quatre congréganistes portent sur un brancard l'insigne relique du voile de la très-sainte Vierge; devant le clergé marche une compagnie de

jeunes hommes qui se partagent le glorieux fardeau du crucifix. La procession s'avance au milieu des flots pressés d'un peuple accouru de tous les environs. On arrive à la croix. La foule se range tout autour ; Mgr Grandin monte sur une estrade et fait signe qu'il va parler. Déjà la vue seule de cet Evêque venu de 3 000 lieues et blanchi avant l'âge par les travaux d'un apostolat qui est une continuelle immolation de la nature, avait profondément remué les pèlerins ; sa parole les pénètre d'une émotion qui se trahit par les larmes. Il dit ce qu'est la croix plantée par le Missionnaire dans les déserts glacés de l'Amérique, au milieu des malheureuses nations sauvages. C'est elle souvent qui est la seule prédication de ces pauvres déshérités. Le prêtre, en les quittant, la leur a laissée comme un mémorial de ses enseignements et comme une consolation vivante ; les sauvages viennent chercher à son ombre la force de souffrir et la grâce de persévérer, et quand ils retrouvent la robe noire, ils lui rendent témoignage des services que la croix leur a rendus; elle a été pour eux un asile, un livre et une boussole ; en la regardant, ils se sont souvenus du Dieu qui est mort par amour pour eux, et *leur cœur est redevenu fort.*

« Mais, a ajouté Monseigneur, nos peuples sauvages n'ont pas le monopole des peines et des afflictions ; la France en a sa bonne part en ce moment, et surtout la Lorraine avec ses campagnes encore marquées des traces d'une cruelle invasion, avec son territoire mutilé. Que la croix soit donc aussi le livre de la France, qu'elle soit l'asile de la Lorraine ! La croix est l'unique espérance des nations comme des individus ; accourons dans ses bras, et nous y trouverons la consolation et le salut. »

Après cette touchante allocution, Monseigneur a béni le Christ, puis la procession s'est remise en marche pour se rendre à la chapelle de Villars, à une distance de plus d'une lieue. Là devait s'accomplir un grand acte, un acte de réparation et d'amende honorable envers Notre-Dame de Sion. En 93, la statue miraculeuse, vénérée depuis plusieurs siècles, fut arrachée du sanctuaire, traînée au pied de la montagne, et brisée par des mains sacriléges. Une honorable et chré-

tienne famille de Vézelise, la famille Contal, devenue propriétaire du terrain où fut commis ce crime, y a fait élever à ses frais une modeste chapelle. C'est là que la procession s'est rendue dans un silence et un ordre parfaits, en chantant d'abord les vêpres du jour, puis des cantiques, celui-ci notamment, composé pour les fêtes du couronnement, par M. l'abbé Pano, vicaire de Saint-Sébastien, à Nancy, l'un des membres les plus actifs de la commission d'organisation :

Vierge, à tes pieds vois ta chère Lorraine,
Qui près de toi s'empresse d'accourir ;
Tu fus toujours sa douce souveraine,
Daigne aujourd'hui l'entendre et la bénir.

Du haut du ciel, ta ravissante image
Etend les bras sur nous en bénissant.
Ah ! de nos cœurs reçois tous les hommages,
Et de Sion veille sur tes enfants !

Vierge Marie,
Vois nos douleurs,
Sauve notre patrie,
Et convertis nos cœurs.

Rien ne peut rendre le touchant effet de ces accents où la religion relève et fortifie le patriotisme en deuil.

Nous descendons la côte ; des arcs de triomphe nous accueillent à l'entrée et à la sortie du village de Saxon. Chaouilley s'est mis en fête et a aussi jonché ses rues de verdure et décoré ses maisons de feuillage et de guirlandes. Les cloches sont en branle ; la population nous a devancés au bois de Villars. Les vieillards seuls sont sur leur porte, émus et prosternés. Arrivés sur le théâtre de la profanation, nous y trouvons réunies toutes les paroisses du voisinage, qui se sont donné rendez-vous pour s'associer à la cérémonie expiatoire. Chacune est conduite par son curé en étole et déploie sa congrégation de filles en vêtements blancs. Il y avait aussi un grand nombre de fidèles venus de paroisses plus ou moins éloignées ; toute la contrée avait là ses représentants. On ne pouvait mieux faire pour donner à la cérémonie un grand caractère.

Mgr de Saint-Albert se dirige vers la chapelle et y trouve quatre membres de la famille Contal prosternés, un cierge allumé à la main. Le pieux prélat les bénit avec une effusion qu'il ne parvient pas à maîtriser. Quand la foule s'est placée, le P. Michaux lui adresse une allocution pathétique, après laquelle le P. Zabel, curé de Notre-Dame de Sion, prononce d'une voix pénétrante, au milieu d'un profond silence, cet acte d'amende honorable :

« O très-sainte et immaculée Vierge Marie, auguste Mère de Dieu, Notre-Dame de Sion, souvenez-vous que, pendant huit siècles, nos pères vous ont proclamé la *Reine de la Paix*, la *Protectrice de la Lorraine*, le *Trésor du Pays*, la *Mère très-bonne*. Il est vrai qu'il y a quatre-vingts ans, des impies forcenés ont porté une main sacrilége sur votre statue vénérée, si aimée de tous. Le coup de leur marteau a blessé tous les cœurs. Les gémissements de nos pères ont retenti jusqu'à nous ; aujourd'hui, ô bonne Mère, nous voici tous en votre présence, pour vous témoigner publiquement notre douleur. Nous venons vous faire solennellement et d'un commun accord, avec un cœur contrit et profondément humilié, amende honorable et réparation d'honneur pour ceux qui vous ont fait outrage et qui ont blessé votre cœur de Mère. Pardon, ô Mère très-bonne ; nous protestons hautement, en face du Ciel et de la terre, et prenons à témoin tous ceux qui assistent à cet acte, que nous ne permettrons jamais qu'on manque au respect qui vous est dû très-justement. Nous vous donnons irrévocablement, offrons et consacrons nos cœurs. Recevez-les dans votre très-saint cœur. Recevez-y votre chère Lorraine, votre France et l'Église. Donnez une place toute spéciale au grand pontife Pie IX, qui a si glorieusement travaillé à votre exaltation et qui a voulu votre couronnement solennel. Pardonnez et bénissez-nous.

« Nous nous efforcerons à l'avenir de procurer par tous les moyens et en tous lieux l'avancement de votre gloire et le règne de votre divin Fils. Toujours nous redirons : Vive Marie ! Vive Notre-Dame de Sion ! Oui, vive le *Trésor du Pays* et la *Protectrice de la Lorraine !* »

Ces dernières paroles, ou plutôt ce cri du cœur a été répété par l'assistance avec enthousiasme. Trois fois le *Parce, Domine*, est chanté par tous, mais on sent que les larmes étouffent la voix de bien des fidèles. A ce moment un feuillet noir était déchiré dans le grand-livre des forfaits de la Révolution. La trace de l'exécrable sacrilége de Villars était effacée. La petite chapelle ne rappellera désormais à la très-sainte Vierge que l'amour et le dévouement de ses enfants.

La procession, accrue de toutes les paroisses citées plus haut, reprend le chemin de Sion en alternant le chant du *Miserere* et du *Parce, Domine*. Elle a fait une lieue pour descendre; elle fait le même chemin pour remonter, sans le moindre désordre, et dans un silence qui est l'éloquente expression du recueillement et de la componction de tous. La famille Contal nous a suivie jusqu'au sanctuaire, un cierge à la main, voulant accomplir en son entier le grand acte de piété filiale et de chrétienne expiation commencé en 1842 par la construction de la chapelle de Villars. Honneur à elle !

Nous arrivons au pied de la tour monumentale du haut de laquelle l'image de Notre-Dame de Sion étend ses bras sur la Lorraine. Le programme de la journée appelle la bénédiction de ce beau monument, élevé à Marie par la piété des fidèles Lorrains. Mgr de Saint-Albert prononce la formule de cette bénédiction. C'est la consécration par l'Église de dix-huit ans d'efforts, car c'est en 1855 que fut conçue la pensée de ce monument. Cette pensée naquit du double désir d'élever au centre de la Lorraine un solennel mémorial du 8 décembre 1854 et de rendre son ancien lustre au pèlerinage de Notre-Dame de Sion. Accueilli favorablement par Mgr Menjaud, de si pieuse et douce mémoire, ce projet fut encouragé par ses successeurs, Mgr Darboy et Mgr Lavigerie; mais il était réservé au prélat qui occupe aujourd'hui le siége épiscopal de Nancy de le mener à bonne fin. Les historiens du diocèse diront avec quelle activité Mgr Foulon s'est employé à l'achèvement de cette sainte entreprise.

La cérémonie se termina par la bénédiction du Très-Saint-Sacrement, donnée de l'autel qui a été ménagé au premier

étage de la tour. La foule, trop nombreuse pour tenir dans l'église, se tient en face sur la pelouse. C'est un essai de ce qui se fera plus en grand mercredi, jour du couronnement.

Deuxième jour. Lundi 8 septembre. — L'office solennel de la Nativité de la sainte Vierge a été célébré dans l'église de Sion, en présence de près d'un millier de pèlerins. A la grand'messe, à laquelle Mgr Grandin assistait pontificalement, le P. Conrard a prononcé un beau sermon sur la dévotion envers Marie. Les prières du *triduum* ordonnées par Mgr l'Évêque ont été chantées le soir au milieu d'une affluence aussi considérable que le matin. Toute cette journée, comme les suivantes, a été employée par les RR. PP. Oblats à entendre les confessions.

Cependant, de toutes parts se complètent les immenses préparatifs de la fête. On aplanit les routes par lesquelles doit passer la procession, on dresse les mâts, on termine la grande estrade de la tour de l'église. Les PP. Huard, Girard, Michel et Simon, tous les Frères convers et les dix-huit junioristes qui forment la communauté, s'emploient à ces travaux avec une ardeur et un entrain qui réjouissent le cœur des pèlerins. Partout règnent une activité joyeuse, un empressement amical à rendre service, et aussi une curiosité bien légitime pour suivre tous les détails de l'organisation de la cérémonie. A l'intérieur de la maison, les RR. PP. Oblats se multiplient pour compléter les dispositions nécessaires à la colossale hospitalité du lendemain. Plus de deux cents personnes devront habiter leur maison où hier il n'y avait de mobilier que pour une douzaine de chambres. De tous les côtés arrivent sur la côte de Sion des voitures qui se hâtent de déposer leur chargement pour en reprendre un autre au bas de la montagne. La piété cependant ne paraît point souffrir des préoccupations que donnent ces préparatifs formidables, et à voir l'air à la fois joyeux et recueilli dont les Pères et les Frères Oblats s'occupent chacun de leur besogne, on comprend que leur pensée est tout entière à la fête et à la très-sainte Vierge. On ait des conjectures sur le temps ; malgré quelques craintes, c'est l'espoir qui domine.

Troisième jour. Mardi 9 septembre. — La matinée du mardi s'est passée sans incident. Le nombre des pèlerins s'est considérablement accru.

NN. SS. les Evêques sont arrivés à six heures du soir, et ont été reçus à l'entrée du plateau par les Pères Oblats, entourés de la foule des pèlerins. S. Em. le Cardinal de Besançon a paru le premier, dans sa voiture. Nosseigneurs de Nancy, de Strasbourg, de Metz, de Verdun et de Belley, suivaient derrière, montant la côte à pied, accompagnés de leurs vicaires généraux et d'une escorte de cavaliers. Sur tout le parcours, depuis Nancy, ils avaient reçu de nombreux témoignages de vénération. Tous les villages traversés les avaient accueillis au son des cloches, sous des arcs de triomphe et sur une jonchée de verdure et de fleurs. Des cavalcades s'étaient organisées pour leur faire cortége. Le peuple chrétien se montrait là dans toute la vivacité de sa foi et de son respect pour le caractère épiscopal. Mais ce sentiment chez lui empruntait une force particulière à la joie et au noble orgueil de voir tant de glorieux pontifes aller faire leur cour à Notre-Dame de Sion, *la Protectrice de la Lorraine* et *la Reine du pays*.

Après un instant d'adoration dans le sanctuaire, les prélats se rendirent aux appartements qui leur avaient été préparés. Tous, à l'exception de Mgr de Saint-Dié, qui logeait dans une famille amie du voisinage, furent reçus dans la maison des Pères Oblats, dont Mgr Grandin leur fit les honneurs.

Dès ce moment, de nombreux pèlerins sillonnaient déjà toutes les routes de la sainte montagne, et l'on pouvait difficilement se frayer un passage à travers la foule recueillie qui remplissait l'église.

Le soir, vers huit heures, tous les pèlerins déjà arrivés, au nombre de deux ou trois mille, se réunirent sur la partie du plateau qui forme parvis au-devant de l'édifice, et chantèrent avec beaucoup d'entrain et de piété les cantiques du pèlerinage. Pendant ce temps, une puissante pile électrique installée sur le bord du plateau projetait des rayons lumineux sur

la tour et sur la statue colossale qui la domine. Rien de plus beau que ce spectacle, qui arracha des cris d'admiration et des applaudissements d'enthousiasme à tous les spectateurs.

Attirés par ces acclamations, plusieurs Evêques étaient venus se joindre à la foule et partager sa douce émotion. Cette lumière intense éclairant vigoureusement, au sein des ténèbres, l'image de la très-sainte Vierge, qui se détachait seule sur le fond noir du ciel, la faisait ressembler à une apparition mystérieuse. A chaque rayonnement de l'appareil sur la statue aérienne, les cœurs éclataient en chants et en prières : *Ave, maris stella !* Le rideau qui cache l'autre monde à nos yeux mortels semblait se déchirer à chaque instant, et la Mère de Dieu, tour à tour revêtue de lumière et d'ombre, montrait alors à ses enfants comme les rayons passagers du jour qui ne s'éteint pas.

Ces voix et ces chants dans la nuit, ce peuple saluant avec un élan irrésistible ces apparitions qu'on eût dit célestes, ces princes de l'Eglise mêlés aux simples fidèles et acclamant avec eux la Vierge Immaculée, puis cette Vierge elle-même, dont le visage et les bras se penchent doucement, cette colonne de lumière s'élevant au sommet de la montagne, comme un phare immense sur un port de salut et de bénédiction, toutes ces choses faisaient rêver du Thabor. Et de fait, Sion n'était-il pas un Thabor qui devait réjouir les populations de l'Est si rudement éprouvées ou pleurant leur nationalité perdue ? Oui, il y avait là une montagne où brillait quelque chose d'en haut.

A sept ou huit lieues à la ronde, on put jouir de ce spectacle, nous allions dire de cette vision véritablement unique, et elle ne fut pas interrompue de toute la nuit.

Dès minuit, on commença à dire la sainte messe aux douze autels du sanctuaire. Le saint sacrifice se continua sans interruption jusqu'à l'heure de la grand'messe et même au delà, c'est-à-dire jusque vers onze heures ou midi. Quatre ou cinq prêtres étaient occupés à donner la sainte communion aux fidèles. Il y eut à peu près deux cents messes dites et plus de trois mille communions. La veillée de la prière se continua

toute la nuit dans la chapelle ; pieux souvenir de la *veillée des armes* que les règles de la chevalerie imposaient autrefois aux chevaliers de Notre-Dame de Sion. Le moyen âge et les temps modernes se donnaient la main, et à travers les siècles c'étaient les mêmes prières qui montaient à Dieu du sanctuaire antique de saint Gérard.

Quatrième jour. Mercredi 10 septembre. — Jusque vers quatre heures du matin le temps avait été assez beau, et quoique le vent eût soufflé en tempête pendant toute la nuit, on avait quelques raisons d'espérer que la journée du pèlerinage serait favorisée tout entière d'un beau soleil. Mais vers quatre heures, la pluie commença à tomber et continua avec une violence extrême jusqu'à huit heures et demie. C'était un spectacle à la fois triste et touchant de voir les files nombreuses de pèlerins s'acheminer à travers la pluie, une fange épaisse et une tempête implacable, par les sentiers roides et glissants de Sion, et arriver sur le plateau trempés jusqu'aux os et couverts de boue. Là, d'autres tribulations les attendaient. L'église était trop petite pour contenir la foule qui commençait à s'y engouffrer, et d'autre part le plateau n'offrait aucune espèce d'abri contre la tempête. Un grand nombre de pèlerins furent obligés de stationner en plein air, les pieds dans la boue et à peine abrités par des parapluies que la violence du vent déchirait à chaque instant.

Ce n'était pas une médiocre épreuve qu'un pareil début. Le pèlerinage d'expiation commençait par une rude pénitence. Si on avait eu affaire à de simples curieux, cet incident désagréable aurait pu occasionner de véritables désordres. Mais des pèlerins ont l'habitude de prendre leur mal en patience, et il en résulta à peine une confusion momentanée aux portes de l'église, jusqu'à ce qu'un simple avis du R. P. Zabel eût rétabli le calme et indiqué les issues par lesquelles on pouvait circuler sans se heurter. Au reste, ces inconvénients eurent leur avantage, et le principal fut de donner au pèlerinage sa véritable physionomie. Il fut en effet évident qu'il ne pouvait y avoir que des croyants capables d'affronter une pareille tempête, et que de simples curieux n'auraient pas la tentation de s'y expo-

ser. En réalité, les files de pèlerins ne discontinuaient pas : le chemin de fer de Vézelise par tous ses trains, et les villages environnants par toutes leurs routes et par leurs moindres sentiers, amenaient à chaque instant sur le plateau de Sion des bandes serrées qui bravaient la pluie en chantant des cantiques.

Enfin, vers huit heures et demie, une éclaircie pleine de promesses se fit dans le ciel, et à dater de ce moment on oublia la pluie qui avait cessé et la boue qui persistait, pour être tout entiers à l'espérance. Cette espérance ne fut pas déçue, et jusqu'à la fin du jour la température la plus propice favorisa le pèlerinage.

Les préparatifs suspendus à cause de la tempête furent repris avec activité, et dès neuf heures et demie ils étaient terminés. A ce moment, les maîtres des cérémonies vinrent annoncer à NN. SS. les Evêques réunis dans le salon de Son Eminence qu'il était temps de partir. Les vénérables prélats s'acheminèrent processionnellement par l'intérieur du couvent et par la chapelle, jusqu'au long et étroit escalier qui conduit à la plate-forme de la tour et à la spacieuse et solide estrade en charpente dressée pour la circonstance. La vue de cette estrade, qui plaçait les Evêques sur un plancher à plus de 12 mètres au-dessus du sol, inspirait à plusieurs des inquiétudes. Mais toutes les précautions avaient été prises par M. Vautrain, l'habile architecte de la tour de Sion, et il avait tenu à présider lui-même à la pose des poutres massives et des robustes madriers destinés à nous rassurer contre tout accident. Rien de mieux conçu d'ailleurs que cette construction provisoire ; son élévation permettait à tous les pèlerins placés sur le vaste plateau de la montagne de voir toute la cérémonie sans en perdre un seul détail. Ajoutons à cela qu'il y avait dans cette disposition un effet de perspective dont l'esthétique était autant satisfaite que la piété. Aussi ce fut dans l'immense foule rassemblée au-devant de l'église un cri d'admiration au moment où les Evêques débouchant de l'escalier de la tour apparurent sur l'estrade. Ils étaient sept, sans compter le Cardinal officiant, et avec eux les chanoines qui

les accompagnaient, ainsi que les porte-insignes. Ces derniers s'assirent en amphithéâtre sur le large escalier de dix marches qui allait de l'estrade à l'autel. Rien de plus imposant qu'un pareil spectacle. Rien n'était non plus si beau que de voir, du lieu où étaient les Evêques, la foule immense qui s'étendait à leurs pieds. Plusieurs ont essayé de la supputer et la plupart sont restés bien en deçà de l'appréciation réelle. Or voici deux moyens dont nous nous sommes servi et qui ont abouti à un résultat identique.

Il nous a été facile de mesurer sur le plan cadastral du plateau de Sion, l'espace exact occupé par les pèlerins qui assistaient à la messe, serrés les uns contre les autres au point que la terre disparaissait entièrement sous leurs pieds. Cet espace figurait un carré long de 80 mètres sur 130, soit en chiffres ronds la superficie d'un hectare : 10 000 mètres. Or on sait que chaque mètre carré peut contenir de quatre à cinq personnes au moins, lorsque, comme à Sion, elles sont exactement pressées les unes contre les autres. Admettant le premier chiffre, *quatre*, nous trouverions un total de 40 000, et faisant les déductions légitimes pour les extrémités moins condensées que le centre, nous croyons être plutôt en deçà de la vérité qu'au delà en affirmant que 30 000 personnes au moins assistaient à la messe en plein air. Le soir, à la procession, ce nombre s'augmenta de 4 à 5000. Par un autre procédé, nous sommes arrivés aux mêmes conclusions. Il est absolument certain que 1500 prêtres au moins assistaient à la cérémonie. Du haut de l'estrade il était facile de les distinguer du reste des pèlerins, soit réunis en groupes compactes, soit isolés, et c'était le petit nombre, au milieu des pèlerins. Or il était évident que, malgré la masse importante qu'ils formaient, ils n'étaient qu'en très-petite minorité sur la totalité des fidèles, la vingtième ou trentième partie tout au plus. Il n'était pas sans importance de se livrer à ces calculs pour réduire à leur juste valeur les assertions de certains journalistes qui ont eu le courage de prétendre qu'il n'y avait sur le plateau de Sion que 1200 ou 1500 pèlerins. Ces journalistes oublient qu'à la seule gare de Nancy il a été distribué 6000 car-

tes de parcours pour Vézelise, et ils affectent de ne compter au nombre des pèlerins que les fidèles qui portaient à leurs vêtements la petite croix rouge, dite *croix de pèlerinage*.

En présence d'une pareille multitude, la célébration des saints mystères et les chants liturgiques avaient une majesté incomparable. Tous ceux qui ont entendu le chant du *Credo* de Dumont enlevé par des milliers de voix puissantes, et qui ont vu le recueillement de la foule au moment de l'élévation, n'oublieront jamais ce spectacle, qui ne se peut comparer qu'à celui des messes militaires célébrées en plein air, comme autrefois au camp de Châlons. Seulement, la comparaison serait à l'avantage de Sion, et la tenue des pèlerins, moins correcte assurément que celle des soldats sous les armes, était décidément plus recueillie. La fanfare du collége de la Malgrange alternait agréablement avec le chant par des marches militaires exécutées avec un entrain et un ensemble qui donnèrent à plusieurs pèlerins la pensée qu'une musique de régiment avait été conviée à la cérémonie. Pendant la messe, des dames quêteuses, accompagnées chacune d'un commissaire du pèlerinage revêtu de ses insignes, se frayèrent à grand'peine un sentier dans la foule à travers la boue, et tendirent la main à tous les pèlerins que leur ingénieuse charité put atteindre.

Après la messe, le Cardinal, les Evêques assistants et leurs chapelles descendirent sur la pelouse, et là, assis en cercle sur de simples chaises de paille, autour d'une chaire improvisée, et les pieds à peine protégés par de chétives planches du véritable marécage au milieu duquel ils étaient obligés de stationner, ils entendirent un admirable discours de M. l'abbé Besson, chanoine de Besançon. L'orateur de Paray-le-Monial et de presque tous les pèlerinages qui se sont faits depuis deux mois, n'a point démenti à Sion le merveilleux succès qu'il a obtenu ailleurs. L'avant-veille, l'infatigable apôtre prêchait au pèlerinage de Ronchamp, dans la Haute-Saône, en présence d'une multitude presque aussi compacte qu'à Sion. Le lendemain, il faisait plus de 60 lieues pour venir à Bayon par les voies rapides et de là sur notre sainte montagne. Quoiqu'il n'ait pas jugé à propos, à raison de l'heure avancée, de donner

son discours tout entier, lequel du reste est imprimé à part à la suite de cette notice, sa seconde partie a été admirable d'éloquence et d'à-propos. Il y développa cette pensée : La Lorraine doit à Notre-Dame de Sion trois grands bienfaits : sa foi, sa nationalité et son retour aux pratiques de la piété chrétienne. En effet, c'est par l'intercession de la Très-Sainte Vierge honorée à Sion que la Lorraine a été préservée autrefois de l'hérésie, qu'elle a gardé sa nationalité et qu'aujourd'hui elle revient à la ferveur. Tel est le magnifique thème développé par le brillant orateur avec une éloquence entraînante; aussi son allocution a-t-elle été interrompue à plusieurs reprises par des applaudissements, qui éclatèrent principalement lorsqu'il montra au milieu de tous les événements actuels l'imposante et sainte figure de Pie IX.

Plusieurs personnes craignaient, avant de l'avoir entendu, que l'orateur ne se livrât à des considérations politiques au moins prématurées, ou à des allusions patriotiques peut-être imprudentes dans un diocèse dont le tiers, hélas ! est aux mains de l'ennemi. La haute prudence de M. l'abbé Besson et sa complète possession de lui-même en chaire, soit qu'il improvise, soit qu'il donne un discours préparé à l'avance, ont fait aisément justice de ces appréhensions exagérées ou intéressées. Non pas que l'orateur se soit interdit de faire des allusions au douloureux état de choses créé par la guerre, ni qu'il n'ait manifesté des espérances qui sont dans tous les cœurs, mais nous défions les susceptibilités les plus ombrageuses de voir dans son discours autre chose qu'une exhortation à la prière, à la résignation et à l'espérance, et nullement, comme paraissait le redouter un journal qui s'imprime en Allemagne, *une provocation à la révolte contre l'ordre établi.*

On ne fera pas non plus un crime à M. Besson d'avoir fait une délicate allusion à la présence au pèlerinage de M. le Président de l'Assemblée nationale, pas plus qu'on ne serait reçu de reprocher à M. Buffet d'avoir assisté ce jour-là à la cérémonie de Sion en simple pèlerin, avec toute sa famille, et d'avoir décliné modestement les honneurs qu'on aurait

voulu lui rendre et même les attentions qu'il était si naturel d'avoir pour lui.

Avec le sermon se termina la première partie de la fête. Les pèlerins se dispersèrent sur tous les points de la montagne et sur les pelouses, pour prendre le modeste repas qu'ils avaient apporté ; les plus zélés profitèrent de l'occasion pour visiter l'intérieur de l'église, dont ils n'avaient pu apercevoir encore que l'extérieur, s'agenouiller dévotement auprès de la statue vénérée dans le sanctuaire, et faire dans les étalages des environs les achats d'objets de piété destinés à leur famille, à leurs amis et aux souvenirs personnels du pèlerinage.

Il faut reconnaître ici que l'hospitalité des RR. PP. Oblats a été généreuse jusqu'au prodige. Outre une table de soixante couverts où avaient été invités NN. SS. les Évêques et les principaux personnages assistant à la fête, les excellents religieux avaient dressé dans les vastes corridors de leur maison des files interminables de tables chargées de viandes froides, et où étaient conviés tous les prêtres qui assistèrent au pèlerinage. Il y en eut 1175 (je dis onze cent soixante-quinze), nombre effrayant ! qui répondirent à l'invitation cordiale des Révérends Pères. Et comme un grand nombre venaient de loin et devaient revenir fort tard, ils durent par prudence accepter les instances qu'on leur fit de prendre au couvent les deux principaux repas du jour ; de la sorte, plus de 2500 repas furent donnés dans les journées du 9, du 10 et du 11 septembre, et cela sans que les RR. PP. Oblats consentissent en retour de la dépense effrayante qu'ils s'étaient imposée, à accepter autre chose que les offrandes spontanées de leurs hôtes. On nous permettra d'être ici l'interprète de la reconnaissance de tous. Nous entendions dire que jamais, à aucun pèlerinage, les choses ne s'étaient passées si grandement, et que c'était vraiment merveille que cette libéralité jusqu'alors sans exemple. Ce qui n'était pas moins remarquable, c'est l'ordre parfait avec lequel se fit la distribution des vivres, opération d'ordinaire assez compliquée, mais à laquelle tous se prêtèrent de la meilleure grâce du monde, moyennant les

habiles et ingénieuses dispositions prises par le propriétaire de l'*Hôtel de France*, de Nancy, qui avait été chargé par le P. Michaux de cet important détail de la fête.

Dès une heure de l'après-midi, tout commença à se disposer sur le plateau pour la grande procession. MM. les membres des conférences de Saint-Vincent de Paul, MM. les commissaires, reconnaissables à leur brassard bleu et blanc, en un mot, tous les ordonnateurs désignés par Mgr l'Évêque, s'employèrent avec une louable activité à mettre en ordre les nombreux pèlerins qui devaient faire partie du pieux cortége. Des poteaux portant le nom de chaque paroisse indiquaient à chacune sa place ; des précautions minutieuses avaient été prises pour assurer la régularité des mouvements. On fut néanmoins un certain temps pour ouvrir un passage à la procession à travers la foule compacte. Il ne s'agissait de rien moins que de mettre en mouvement plus de 8 000 personnes. Enfin, le cortége déboucha du plateau, précédé d'un piquet de gendarmerie qui ouvrait la marche. Ce fut une file interminable d'oriflammes, de bannières, de jeunes filles en blanc, de congrégations paroissiales, d'associations de piété, qui marchaient dans le plus grand ordre et avec un recueillement édifiant, pendant que les cantiques succédaient aux psaumes, les litanies aux fanfares, et que les intervalles des chants étaient remplis par la récitation à haute voix du chapelet. Un des plus émouvants spectacles, ce fut le défilé des bannières ; il y en avait vingt-six [1] ; il y en aurait eu davantage si, prévenues à temps, un grand nombre de paroisses du diocèse, qui auraient eu l'ambition de se faire représenter au pèlerinage, avaient eu le loisir de satisfaire leur piété. La plupart de ces bannières étaient remarquables de bon goût, et quelques-unes de magnificence.

Elles portaient presque toutes des inscriptions : les inscriptions étaient à elles seules une prédication ; il y avait là des larmes d'espérance et de souvenir ; nulle part des provoca-

[1] Baccarat, Blâmont, les Bénédictines d'Oriocourt, Château-Salins, les Conférences lorraines de Saint-Vincent-de-Paul, Chaligny, les Frères de

tions ou des cris de colère ; tout était à la résignation et à la prière. Metz avec sa bannière en deuil disait : *Converte luctum nostrum in gaudium.* Strasbourg : *Spes nostra, salve!* Lixheim : *Ad te clamamus exules!* Château-Salins : *Spes!* Nancy : *Tu, exsurgens, misereberis Sion.* Les Frères de la Doctrine chrétienne, qui avaient, dans des jours néfastes, habité la montagne de Sion, disaient sur leur bannière : *Elle protégea notre berceau, elle nous préservera du naufrage.* Toul portait fièrement, avec ses armes, sa vieille devise : *Urbs pia, prisca, fidelis.* Une autre inscription, mais celle-là sur un *ex voto* de marbre noir qui ne figurait pas à la procession, et qui doit être placé près de la porte de l'église, à l'intérieur, figurait ces mots de patois lorrain gravés au-dessous d'une croix de Lorraine brisée : *Ce name po tojo!* (ce n'est pas pour toujours !) Ce simple mot a fait verser bien des larmes.

Après les bannières venait, portée par des prêtres, la belle statue de l'Immaculée Conception, réduction de celle qui figure sur la tour de l'église ; puis les congrégations religieuses d'hommes et de femmes, dans l'ordre indiqué par le cérémonial[1] ; enfin, le clergé séculier. Il était suivi d'un

la Doctrine chrétienne, Epinal, Einville, Liverdun, Lunéville (Saint-Jacques), Lagney, Lucey et Trondes, Lixheim, Metz, Nancy, Neufchâteau, Saint-Nicolas-de-Port, Pierre, Phalsbourg, Pont-à-Mousson (petit séminaire), Rambervillers, Raon-l'Etape, Strasbourg, Toul, Vaucouleurs et Vézelise.

[1] Les Congrégations marchaient dans l'ordre suivant :

Les représentants des congrégations religieuses cloîtrées ; les Servantes du Sacré-Cœur ; les religieuses de l'Enfant-Jésus ; les Sœurs de la Compassion ; les Filles du Divin Rédempteur ; les Sœurs de la Nativité ; les Sœurs de l'Assomption de Notre-Dame de Nancy ; les Sœurs de la Foi ; les Petites-Sœurs des Pauvres ; les Sœurs de la Sainte-Enfance ; les Sœurs de la Providence ; les Sœurs du Saint-Cœur de Marie ; les Sœurs de l'Espérance ; les Sœurs de la Doctrine Chrétienne ; les Sœurs de Saint-Vincent de Paul ; les Sœurs de Saint-Charles ; le collège du B. P. Fourier, de Lunéville ; le collège de la Malgrange ; le petit séminaire de Fénétrange : le petit séminaire de Pont-à-Mousson ; les Conférences de Saint-Vincent de Paul ; le Tiers-Ordre de Saint-François avec sa bannière ; les Frères diocésains de Saint-Charles ; les Frères des Ecoles chrétiennes ; les Frères de Saint-Jean de Dieu ; les élèves des grands

remarquable *ex voto* composé de trois grands cœurs de vermeil sur un élégant support de bois d'ébène incrusté de bronze doré. Cet objet d'art, de grand goût et de grand style, était offert par M. le marquis de Gerbéviller.

Immédiatement après, on remarquait le splendide reliquaire de saint Gérard porté par des séminaristes en tuniques rouges, et escorté par les membres de la collégiale de Bon-Secours et par les chanoines honoraires de Nancy ; puis, le reliquaire du voile de la sainte Vierge ; puis, les chanoines honoraires des diocèses étrangers, les chanoines prébendés, les vicaires généraux honoraires, les chanoines titulaires étrangers et enfin le Chapitre de la cathédrale de Nancy qui précédait la splendide couronne. Cette couronne est due, comme travail, au talent délicat de M. Daubrée, l'habile artiste dont Nancy est si justement fier, et comme matière, métal et pierres précieuses, d'une valeur de 12 à 15 000 francs, à la piété généreuse d'un bon nombre de familles de toutes les parties de la Lorraine. Elle reposait sur un coussin de satin blanc brodé or et chenille, avec ornementation de lis, par la Congrégation des demoiselles de Saint-Epvre. Elle était portée sur un riche brancard par les novices Oblats de Marie, de Nancy, en tuniques de satin bleu parsemées d'ornements d'or. La famille Contal avait tenu à conserver le poste d'honneur qu'elle avait à la procession du dimanche précédent, et ses membres, au nombre de quatre, marchaient un cierge à la main, derrière les couronnes. Après eux, venaient NN. SS. les Évêques, accompagnés chacun de sa chapelle et de deux chanoines assistants. M^gr^ l'Évêque de Nancy ouvrait la marche ; puis NN. SS. les Évêques de Belley, de Verdun, de Saint-Albert, de Saint-Dié ; NN. SS. de Metz et de Strasbourg excitèrent sur leur passage une vive émotion. Ces deux vénérables vieillards n'étaient pas moins émus que la foule qui, en les contemplant, se rappelait les malheurs

séminaires en surplis, classés selon les Ordres dont ils sont revêtus. Les RR. PP. Oblats ; les Rédemptoristes ; les Jésuites ; les Dominicains ; les Chanoines réguliers de Saint-Augustin ; les Prêtres séculiers en habit de chœur.

de la guerre et les tristesses de l'exil. Leurs diocésains, qui se trouvaient en grand nombre à la cérémonie, se faisaient reconnaître à la façon respectueuse et attendrie dont ils s'inclinaient sous la bénédiction de leurs saints Evêques.

Venait enfin Mgr l'Archevêque de Besançon, revêtu de ses ornements pontificaux. L'infatigable Cardinal avait présidé toute la journée à toutes les cérémonies, et quoiqu'il fût visible qu'il supportait péniblement le surcroît de fatigue que lui imposait le parcours si étendu de la procession (elle se déroula pendant plus d'un kilomètre et demi), sa vaillante activité ne consentit pas à se reposer en route. Tous les pèlerins se découvraient respectueusement, et la plupart s'agenouillaient sous la bénédiction des Evêques. Il était évident que les curieux étaient là en bien petit nombre. Celui qui aurait vu, du haut de la tour, cette immense procession se dérouler comme une couronne de fleurs autour du plateau, le long d'un large chemin bordé de grands mâts surmontés d'oriflammes, eût joui d'un des plus beaux spectacles qu'on puisse contempler. Enfin, après une heure et demie de marche, NN. SS. les Évêques, passant entre les prêtres en surplis qui s'étaient rangés sur deux haies au devant de l'église, remontèrent, mitre en tête et crosse en main, sur l'estrade où la sainte Messe avait été célébrée le matin. C'était le moment solennel ; toute la foule était là, pressée, attentive, émue et suivant les préparatifs de la cérémonie du couronnement. Les Oblats de Marie soutenaient la statue miraculeuse, posée pour la circonstance sur un piédestal élevé de façon à ce qu'on pût l'apercevoir de tous les points du plateau. C'étaient le P. Soullier et le P. Michaux en avant, et en arrière le P. Zabel et le P. Conrard. Après les prières d'usage et la présentation authentique des lettres pontificales qui autorisent le couronnement, le P. Michaux , qui méritait bien cet honneur, reçut le premier le diadème étincelant d'or et de pierreries, puis le remit au P. Soullier qui le déposa entre les mains du Cardinal-Archevêque. Son Éminence alors le souleva jusqu'à la hauteur de la tête de la sainte Vierge et l'y plaça respectueusement. A ce moment, un soleil étincelant dardait ses

rayons sur la couronne, et en faisait ressortir merveilleusement l'éclat. Ce fut un cri d'enthousiasme dans la foule, des acclamations, des applaudissements, des *vivat* prolongés, puis la vive et brillante fanfare de cinquante exécutants groupés au bas de la tour. Enfin le chant du *Magnificat*, enlevé avec une puissance incomparable. Rien n'était plus beau [1]. Les chants cessèrent, le silence se fit et les huit Evèques, chantant en même temps les prières de la bénédiction solennelle, étendirent trois fois les mains sur le peuple pour le bénir par le signe de la croix. On se releva pour chanter le *Te Deum*. La fête du couronnement de Notre-Dame de Sion était terminée.

Ainsi s'est accomplie cette grande fête pleine de joie et de douces larmes. Ceux qui ont eu le bonheur d'y assister s'en souviendront à jamais. A jamais Sion redeviendra la sainte montagne et le grand espoir de la Lorraine. Ce jour du 10 septembre 1873, comptera parmi les plus grands ; il aura son poids dans la balance où Dieu pèse les fautes et le pardon d'un peuple. Quand la France sera relevée de ses troubles, la Lorraine viendra de nouveau s'agenouiller aux pieds

[1] A propos de ce *Magnificat*, voici ce qu'un musicien distingué, témoin de la fête, a écrit à *l'Espérance*, de Nancy :

« C'est ce qu'il y a eu de plus beau et de plus touchant dans cette cérémonie.

« J'ai entendu beaucoup de belle musique dans ma vie, mais je puis vous dire que je n'ai jamais rien entendu de plus grandiose ni de plus touchant que ce *Magnificat*, du 6e ton, chanté avec enthousiasme par ces milliers de pèlerins qui se trouvaient devant l'église en ce moment solennel. J'ai éprouvé un tel bonheur en entendant ce chant vraiment céleste, que j'ai dû plusieurs fois essuyer les larmes qui coulaient de mes yeux.

« Je n'ai pas été seul à éprouver ce bonheur. Un homme de notre ville, quelque peu *libre penseur*, a dit à une dame de ma connaissance : « Je « ne suis pas bigot, et j'étais allé à Sion par pure curiosité : mais je ne « rougis pas de vous dire que j'ai été fort touché de ces cérémonies, et « que j'ai pleuré comme un enfant en entendant chanter le *Magnificat*, « après le couronnement de la statue. »

« Vraiment, les chants de l'Eglise et les cérémonies religieuses ont seuls le secret de toucher les cœurs ; les chansons et les fêtes mondaines ne l'ont pas et ne l'auront jamais. »

de Notre-Dame de Sion, sa protectrice depuis neuf siècles, et sa patronne comme son salut pour l'avenir.

Une chose a cependant manqué au programme : Son Éminence devait prononcer une allocution à la fin de la cérémonie. L'oubli d'une disposition de détail qui avait son importance, priva les pèlerins de la consolation qu'ils auraient eue à entendre la parole si nette et si apostolique du Cardinal. On avait enlevé la chaire à prêcher, afin de ne point gêner la marche de la procession, et malgré la meilleure volonté du monde, il fut impossible, à cause de la foule, de la replacer à l'endroit où elle était le matin et qui était le seul d'où l'orateur eût chance d'être entendu par une partie de son auditoire.

Aussitôt après la bénédiction des Evêques, les pèlerins redescendirent les pentes de la montagne, en chantant les cantiques du pèlerinage ou en récitant à haute voix le chapelet. Nous avons pu entendre les impressions qui s'échangèrent en route, et surtout à la gare de Vézelise et dans les wagons. C'était de toutes parts l'expression de la satisfaction la plus complète, des félicitations qui s'échangeaient sur le succès du pèlerinage, sur la beauté de la cérémonie, sur le nombre des pèlerins, sur l'ordre qui avait régné toute la journée dans cette immense multitude, malgré des complications et des détails infinis, dans lesquels il faut être entré pour pouvoir les comprendre.

Une grande partie de ces éloges revient aux ordonnateurs de la fête. A leur tête il est juste de placer le R. P. Michaux. Il pourrait dire, s'il n'était pas si modeste, et personne ne le contredirait : *Abundantius omnibus laboravi*; mais il s'empresserait d'ajouter : *Non ego autem, sed gratia Dei mecum.* Cette grâce, c'est le courage que Dieu lui a donné pour supporter les immenses fatigues qu'il s'impose depuis quelques mois en vue du pèlerinage du 10 septembre.

La Commission désignée par Mgr l'Évêque a secondé le P. Michaux avec un grand zèle, et organisé avec beaucoup d'intelligence les chants, les cérémonies et l'ornementation de la fête. Il y avait là un énorme travail qui se compliquait

d'une grande responsabilité. Au reste, tout le monde a fait son devoir, et c'est au concours de toutes les bonnes volontés auxquelles on a fait appel, que la fête a dû d'être complète.

Les Dames de Nancy, les Enfants de Marie du Sacré-Cœur, avaient préparé depuis longtemps les ornements de la fête. Ce sont elles qui acceptèrent de peindre les armes de NN. SS. les Évêques et de confectionner les bannières et les oriflammes. Ces œuvres d'art, on peut leur donner ce nom, figuraient dans le sanctuaire, et elles resteront toujours au lieu du pèlerinage en souvenir de la solennité du couronnement.

Les membres des conférences de Saint-Vincent de Paul ont puissamment contribué au bon ordre, par l'activité qu'ils ont mise à remplir les fonctions de commissaires du pèlerinage.

Les pèlerinages au sanctuaire de Notre-Dame de Sion ont continué sans interruption pendant toute l'octave de la fête. A certains jours, notamment le jeudi 11 septembre, le samedi 13, le dimanche, le lundi et le mercredi, on a compté sur le plateau 2 à 3 000 pèlerins. On nous assure même que le dimanche, plus de 6 000 personnes ont visité le sanctuaire, si bien que, pour satisfaire leur dévotion, on a dû chanter deux fois dans l'après-midi l'office de Vêpres. Le vieux pèlerinage lorrain de Sion a définitivement reconquis sa sainte popularité des anciens jours.

Et maintenant, louange, honneur et reconnaissance à la très-sainte Vierge Marie, la Reine de Sion et la protectrice de la Lorraine ! C'est elle, c'est notre divine Mère qui nous a ménagé ces jours de triomphe et de fête au milieu de nos jours de tristesse et de deuil. Puissent son amour et son culte se répandre de plus en plus dans notre chère Lorraine et que Dieu bénisse toujours son peuple du haut des sommets de Sion : *Benedicat vos Dominus ex Sion !*

On devine aisément la joie que nous dûmes éprouver, à la fin d'une solennité si triomphante pour notre Immaculée Mère et pour la Congrégation. Quel merveilleux couronnement de nos vingt-trois ans de sacrifices et d'ef-

forts ! Par l'éclat des cérémonies, par la présence d'un prince de l'Eglise et de sept Evêques, par la prodigieuse affluence des prêtres et des fidèles, par l'ordre admirable qui avait régné dans cette immense multitude et jusque dans les grandes agapes servies à l'intérieur de la maison; enfin, par le contentement de tous et par le caractère profondément religieux et patriotique de la fête, le pèlerinage de Notre-Dame de Sion venait de reprendre son rang parmi les plus populaires, et de redevenir, comme aux plus beaux temps de son histoire, le centre préféré des invocations et des espérances de la Lorraine. Nos espérances se trouvaient ainsi surabondamment réalisées. Nous étions bien heureux. Pour goûter ce bonheur, nous étions plus de trente membres de la Congrégation, dont seize prêtres ayant à leur tête Mgr Grandin, une dizaine de Frères convers et le noviciat de Nancy. Je ne compte pas les junioristes. Ces chers enfants, au nombre de dix-huit (ils sont aujourd'hui vingt-neuf), avaient pris une part très-active aux préparatifs et à la célébration de la fête. Parfaitement formés aux cérémonies et au service de l'autel, ils avaient servi les messes et rempli, à l'édification de tous, toutes les fonctions sacrées des enfants de chœur. En les voyant dans le sanctuaire revêtus de leurs blanches tuniques de lin, intelligents et alertes, modestes et recueillis, les fidèles avaient compris ce que la présence d'une œuvre apostolique de cette nature doit ajouter de vie et d'éclat aux solennités du pèlerinage.

Nos Pères de Sion estiment que, pour l'ensemble des fêtes du couronnement et pour la suite du mois de septembre, pendant lequel les fidèles n'ont pas cessé d'arriver de toutes parts au sanctuaire, le nombre total des pèlerins a atteint le chiffre de quatre-vingt mille. Ils n'évaluent pas à moins de cent cinquante mille le nombre des pèlerins qui sont venus pendant tout l'été. C'est un ré-

sultat qui, croyons-nous, n'a été surpassé que dans les sanctuaires de Lourdes et de Paray-le-Monial, si nous laissons hors de concours les pèlerinages de quelques grandes villes, tels que Notre-Dame des Victoires, Notre-Dame de Fourvières et Notre-Dame de la Garde.

Que dirons-nous de l'extrême bienveillance que nous témoignèrent Son Em. le Cardinal-Archevêque de Besançon et les six Evêques ses suffragants ? Il n'est pas d'attentions aimables ni de paroles gracieuses dont ils ne nous aient comblés. Son Eminence voulut, à la fin de la grande journée du 10, nous réunir tous dans son appartement pour nous féliciter, nous dire son bonheur, nous assurer de son affectueux dévouement et nous distribuer un pieux souvenir de la fête.

Voici ce que cet éminent Cardinal écrivait, le surlendemain, au journal *l'Espérance*, de Nancy :

Besançon, le 12 septembre 1873.

« ..... Parmi toutes les merveilles de ce jour béni il faut compter la sérénité rendue au ciel, dont vous n'avez pu voir les détails comme moi du haut de la montagne de Sion. A sept heures du matin, les nuages étant tout à fait abaissés et l'horizon cerné avec une pluie battante, je priai le supérieur de la maison de venir me parler, et je fus frappé de son regard tout à la fois consterné et résigné. Je lui dis qu'avec la permission de Monseigneur de Nancy, il fallait que la cérémonie eût lieu dans son ensemble, que je m'habillerais pontificalement pour l'heure dite, que, si le temps le permettait, je chanterais la grand'messe, et que, s'il ne le permettait pas, je la dirais basse; que la prédication aurait toujours lieu comme on pourrait.

« Au moment où le Supérieur se retirait de chez moi, vers les sept heures un quart, le ciel s'éclaircit, la nue se fend, un rayon de soleil tombe sur la montagne. Etonné et saisi, je me lève, j'ouvre la fenêtre de ma chambre qui domine tous

les alentours et je vois au centre du ciel le soleil radieux, et à l'horizon les nuages ténébreux et noirs amoncelés comme des flots que l'on aurait poussés. C'était comme un grand spectacle où la foi me montrait les anges envoyés par Marie et chassant à grands coups les démons entraînés avec les nuages, sous lesquels ils voulaient noyer la cérémonie. Depuis, le temps a été constamment beau, et le vent violent a séché les chemins par lesquels devait passer la procession.

« Recevez, etc.

« † Césaire, *cardinal-archevêque de Besançon.* »

Il ne nous reste maintenant qu'à parler du discours de M. l'abbé Besson. Mais comment en parler sans le citer tout entier ? Quelque longs que soient les détails qui précèdent, nous ne résistons pas au plaisir de décorer nos annales de ce beau morceau d'éloquence sacrée. C'est un trop bel hommage à Notre-Dame de Sion, un trop brillant résumé de sa vieille histoire, et un mémorial trop vivant des fêtes du couronnement, pour que nous consentions à le supprimer ou à le tronquer. Que ne pouvons-nous aussi reproduire la profonde émotion qu'il produisit, et les larmes qu'il fit verser à tous ceux qui eurent le bonheur de l'entendre !

Fundamenta ejus in montibus sanctis, diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.

Les fondements de son trône sont établis sur les saintes montagnes. Dieu chérit les portes de Sion au-dessus de toutes les tentes de Jacob.

Ps. LXXXV.

Eminence, Messeigneurs.

Dieu qui a couronné sa Mère de ses propres mains, et qui l'a proclamée la Reine des hommes aussi bien que des anges, a permis à la terre de reproduire dans une modeste image les fêtes du ciel, et de bégayer, dans la langue imparfaite de la prière, les chants de gloire que les Saints entonnent, d'une si grande voix, dans la langue parfaite de la louange éter-

nelle. Le couronnement de Notre-Dame de Sion sera compté parmi les plus magnifiques et les plus touchantes solennités de notre siècle. Ce peuple innombrable dont les bannières frémissent d'un noble orgueil et d'une indicible joie ; ces prêtres qui le mènent à l'autel ou plutôt qui l'y suivent, tant ils se sentent emportés par le zèle de leurs paroisses; ces prélats réunis autour de leur métropolitain ; la France qui accourt à la fête, le Saint-Père qui la commande, le ciel qui lui sourit, tout se présente à mes yeux ou à ma pensée comme pour former dans l'imagination la plus imposante assemblée que l'univers catholique puisse concevoir. Devant tant de faveurs qui s'accumulent, tant de souvenirs qui se réveillent, tant d'espérances qui s'affirment, tant de joies qui éclateraient si haut, si elles n'étaient pas encore mêlées de tant de deuils et de larmes, mon esprit se trouble, ma langue s'embarrasse, ma parole languit. Ce grand jour m'oblige d'être éloquent, mais si je ne le suis pas au gré de vos désirs, mon excuse est déjà prête. Tout est dit, je m'en félicite. Il ne me reste qu'à redire, après les chroniqueurs de la Lorraine, après le beau mandement par lequel Mgr l'Evêque de Nancy a promis à son peuple la joie de cette fête, il ne me reste plus qu'à redire comment Dieu a affermi dans ces montagnes le trône de Marie : *fundamenta ejus in montibus sanctis*, et comment Marie y tient le sceptre de la miséricorde et de l'amour : *Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.* Gloire à Notre-Dame de Sion ! Nous voilà tous, les genoux à son trône et les lèvres à son sceptre. Ce trône se relève toujours, ayons confiance en l'entourant ; ce sceptre bénit, attire, pardonne toujours, embrassons-le et couvrons-le de nos larmes. Gloire à Notre-Dame de Sion ! Sa puissance nous commande une confiance sans bornes, ses bienfaits nous imposent une reconnaissance sans fin.

I

Dieu a employé les mains de la nature à dresser ici le trône de sa Mère, et il a choisi le nom de sa demeure dans la langue des Ecritures. Il a voulu élever ce trône sur une montagne

d'où le regard embrasse ou dessine toute la Lorraine, entre la Meuse et la Moselle, les Vosges et les Argonnes, avec ses grandes villes, ses riches villages, ses plaines fécondes, ses coteaux boisés ou semés de vignes, et les aspects les plus riants et les plus divers du paysage le plus étendu. Il a mis sur les lèvres des premiers habitants de cette contrée le nom qu'il voulait donner à la montagne; c'est le nom de Sion, et ce nom d'un doux et prophétique accent en signalait d'avance la destination sainte. Enfin, à la beauté de la nature, au choix mystérieux du nom se joint la majesté des plus fameux souvenirs. Rome a laissé ici l'empreinte profonde de ses pas; mais si nous ne pouvons guère fouiller les vieux âges sans la retrouver, que sont ces inscriptions mutilées, ces tombeaux vides, ces colonnes couchées dans la poussière, sinon le magnifique témoignage du néant des grandeurs humaines? Dieu bâtit autrement quand il bâtit pour sa Mère et pour l'éternité. Un jour il envoya saint Gérard, Evêque de Toul, parmi les ruines éparses sur la montagne, restes des ans et des barbares, consacrer un autel. L'Evêque instruit, par une révélation, dépose sur l'autel une statue en pierre. L'autel était modeste, la statue était à peine ébauchée, mais c'était l'autel et la statue de Marie. La Reine est à peine assise, que son royaume s'étend dans toute la Lorraine. Son peuple se forme d'abord avec des pauvres, puis avec des héros et des princes. Le premier comte de Vaudémont la remercie d'avoir choisi une demeure si près de la sienne ; il lui fait hommage de son comté, se proclame son vassal, et déclare que ce titre est au-dessus de tous les autres. Marie aura non-seulement des vassaux, mais des chevaliers. Le comte Ferry, de la maison de Lorraine, institue un ordre pour se dévouer au service de Notre-Dame de Sion, les princes et les seigneurs s'y enrôlent par centaines et, mettant en commun la prière, la mortification, l'aumône, ils se disent, avec une courtoisie toute chevaleresque, prêts à se battre, prêts à mourir pour la *Dame de leur pensée* et la Souveraine de tout le pays. Ainsi s'établit et se consolide le trône de Marie sur les saintes montagnes : *fundamenta ejus in montibus sanctis.*

L'hérésie l'attaque, mais l'attaque tourne à la gloire de Notre-Dame de Sion. Un jour, le prince d'Orange envahit la contrée avec une troupe enivrée de succès, avide de butin et toute frémissante de rage. Il entre dans ce sanctuaire, et le pillage va commencer. Non, Marie l'a regardé, Marie l'a vaincu ; Marie l'a forcé de reconnaître qu'elle était la Mère de son Dieu et la Reine de toute la nation; sa rage expire, ses soldats mettent bas les armes, toute la troupe se retire, et ce chef jusque-là indomptable, ces hérétiques dont la pitié s'est éteinte avec la foi, se sont retrouvés tout à coup, enfants sensibles, respectueux devant cette statue miraculeuse. Le trône de Marie change de gardiens, mais cette garde d'honneur ne fait qu'augmenter. Au lieu des chevaliers du moyen âge, ce sont les confrères du Saint-Sacrement qui se recrutent non-seulement parmi les princes, les seigneurs et les magistrats de la Lorraine, mais en Hongrie, en Toscane, en Sardaigne, dans toutes les cours de l'Europe chrétienne ; ce sont les enfants du Saint-Rosaire, tenant avec la foi et l'ardeur de saint Dominique le chapelet, cette épée toujours victorieuse aux mains des enfants de Marie; ce sont les enfants du Saint-Scapulaire, couverts comme d'un bouclier des saintes livrées du Carmel; et afin que rien ne manque à cette troupe rangée en bataille autour de Notre-Dame de Sion, les enfants de Saint-François, les Minimes de Vézelise, apportent ici leurs prières, leurs mortifications, leurs armes; ils dressent dans des litanies touchantes le bulletin des victoires de l'invincible Marie, ils écrivent les annales de son règne, ils constatent que toutes les maisons qui ont régné sur cette terre n'ont été que les vassales de Notre-Dame de Sion. Après les comtes de Vaudémont et les ducs de Lorraine, Stanislas est venu s'agenouiller aux pieds de Marie, reprendre de ses mains comme un fief cette belle province qui valait pour lui le royaume de Pologne, et poser, en vassal pieux et dévoué, la première pierre de cette église. Ainsi les plus fameuses maisons princières de l'Europe ont fait les unes après les autres le glorieux service de Notre-Dame de Sion, elles ont passé sur cette terre; seule, Notre-Dame y demeure encore. Les vassaux se suc-

cèdent, la Suzeraine seule ne change pas ; les gardiens du sanctuaire changent de nom, mais le sanctuaire garde le même trône et c'est toujours la même Reine que tous les siècles y ont saluée. Ce trône est inébranlable, et la Reine n'en descend jamais : *fundamenta ejus in montibus sanctis !*

Jamais ! N'ai-je pas trop dit, et l'histoire de la Révolution ne me donne-t-elle pas un démenti cruel ? Oui, j'en conviens ; un jour, la main de l'impiété s'est abattue sur le sanctuaire ; les vases sacrés, les reliquaires magnifiques, les saintes images, les riches archives, tout a péri, tout a disparu. Je cherche la statue que l'hérésie a respectée, que toute la Lorraine entourait de son respect et de son amour. La piété la cache, mais l'impiété la cherche et la découvre ; on la traîne dans les bois voisins, on la brise par morceaux, on en disperse les ruines en s'écriant : « Si tu as du pouvoir, montre-le maintenant ». L'impie sera satisfait. Oui, Notre-Dame de Sion a du pouvoir et elle va le montrer. Les sacriléges qui avaient porté la main sur elle meurent de consomption, et le spectacle de leur misérable mort devient l'horreur de leur propre pays. N'est-ce pas là le pouvoir de la Reine qui punit ? Les religieux qui l'avaient servie demeurent fidèles à la foi catholique et pas un d'eux n'a prêté le serment du schisme constitutionnel. N'est-ce pas là le pouvoir de la Reine qui récompense ? Les pieuses familles qui ont recueilli les restes de la statue miraculeuse demeurent entières sous la protection visible de la Reine de Sion, et la moindre parcelle des sacrés débris, léguée comme une relique précieuse, passe du père au fils, de génération en génération, sur la poitrine du jeune soldat, comme un bouclier impénétrable aux traits de l'ennemi. Les balles de la Crimée, de l'Italie et du Mexique se sont arrêtées, comme le bras du prince d'Orange, devant cette poussière qui n'est plus. On a brisé la pierre, mais la pierre mise en poudre a gardé sa puissance ; Marie a fait sentir jusqu'aux extrémités du monde que les enfants de la Lorraine demeuraient partout ses vassaux, ses sujets, ses enfants ; Marie n'est descendue de la sainte montagne que pour y remonter avec plus de gloire, après avoir fait voir que son

trône est ici et sa puissance partout : *fundamenta ejus in montibus sanctis.*

C'est un humble prêtre qui replace sur ce trône immortel une image semblable à la première, et la Lorraine du dix-neuvième siècle se déclare aussitôt, comme celle des âges précédents, l'humble vassale de Marie. Vos plus illustres Evêques, les Forbin et les Menjaud, se sont faits les interprètes de ces sentiments en se mettant à la tête des démonstrations publiques pour proclamer dans ces lieux la puissance de Notre-Dame de Sion ; les pèlerinages reprennent leur cours ; les traditions se renouent ; les traits de la divine et maternelle puissance se renouvellent ; il faut des gardiens pour veiller sur le sanctuaire, recevoir au nom de Marie les hommages de toute la province et continuer l'histoire de son règne. Dirai-je que des loups se sont glissés sous la peau des brebis ? Dirai-je que des prêtres coupables ont dilapidé le trésor de Notre-Dame de Sion au lieu de le garder, que le schisme s'est établi sur la sainte montagne et que le scandale y a prévalu un moment ? Je le dirai, mais pour montrer que Notre-Dame de Sion est la Vierge puissante dont le pied écrase l'hérésie dans tout l'univers. O sacrilége plus grand que le premier ! O cruelle épreuve pour cette fidèle nation ! Mais le sacrilége a été dénoncé, l'épreuve a été courte, et le triomphe de Notre-Dame de Sion n'en est que plus grand. Merci, ma Mère, merci ! Vous ne vous êtes pas détournée de ce peuple ni de ce sanctuaire pendant ces jours de désolation et de deuil, vous en avez marqué le terme et hâté la réparation. Voici les vrais gardiens de votre sanctuaire. Ce sont vos Oblats ; ils s'offrent, ils se donnent, ils se dévouent à votre service, comme les chevaliers du moyen âge. Ils prennent possession de l'église, quand la croyance à l'Immaculée Conception, si chère à cette province comme à tout le reste de l'univers, devient un dogme de foi. Sous les auspices de ce vocable qui fait prospérer et bénir partout leur Congrégation, ils recueillent, pour agrandir votre sanctuaire, les aumônes de toute la France. Ils s'établissent en votre nom dans ce couvent racheté par la prévoyance éclairée du vénérable Evêque qui est assis aujourd'hui

sur le siége de saint Gérard. Ils le restaurent et en font disparaître les ruines qu'y avait préparées l'hérésie. Ils s'y établissent, ô Reine de Sion, pour vous y faire une cour assidue : vous bénissez leur zèle et ils finissent par purifier cette terre des dernières ruines qui l'attristent comme des derniers désordres qui la souillent. Vous animez leur sainte audace, et ils finissent par élever en votre honneur une tour semblable à celle de David où pendent les boucliers des forts. Enfin, quand, en mémoire de la définition dogmatique de l'Immaculée Conception, votre image, d'une taille vraiment céleste et d'un effet si lumineux, monte au sommet de cette tour pour étendre au loin ses bras maternels, toute la Lorraine s'assemble, bat des mains, reconnaît sa Reine, et déclare que son trône est à jamais rétabli et fondé sur la sainte montagne : *fundamenta ejus in montibus sanctis*.

Il restait à couronner Notre-Dame de Sion. La couronne sera digne d'elle, digne de toute votre histoire et de toute cette province. Votre Evêque la sollicite avec les instances les plus filiales ; Pie IX, par une attention toute paternelle, en signe le Bref ; un grand Cardinal, le doyen de l'épiscopat français, l'a reçue pour la déposer ce soir sur le front de Marie ; six Evêques la soutiendront dans ses bras vénérables, ce sont les anges des six Eglises qui forment la métropole de Besançon : Belley et Nancy, Verdun et Saint-Dié, Metz et Strasbourg, et l'ange des Montagnes Rocheuses, traversant les monts et les mers pour se joindre à eux et compléter le nombre sacré, apporte ici le concours de ces vaillantes mains qui défrichent, avec dix-sept prêtres, une terre évangélique deux fois plus vaste que la terre de France. Voilà la fête du couronnement de Notre-Dame de Sion. Le clergé de six diocèses en est témoin, le peuple en est ravi ; c'est l'Alsace, la Lorraine et la Franche-Comté qui acclament et qui chantent aujourd'hui, par les voix de quinze cents prêtres et de trente mille fidèles, la Mère commune du clergé et du peuple, la Reine du diocèse de Nancy et de toute la Lorraine, la Reine de la province ecclésiastique de Besançon et de toute la France, la Reine de la terre et du ciel, la Reine du temps et

de l'éternité. Ni au ciel, ni sur la terre, ni dans l'éternité, ni dans le temps, ce sanctuaire ne changera de nom ; Sion est un nom du ciel. Ces montagnes sont, dans leur nom comme dans leur solide fondement, l'image des collines éternelles où le trône de Marie s'élève au-dessus des Saints et au-dessus des Anges, et dans la langue des Saints comme dans la langue des Anges, l'éternité chantera la toute-puissance suppliante, mais sans bornes, de Notre-Dame de Sion : *fundamenta ejus in montibus sanctis.*

II

Voilà le trône de la Reine, c'est un trône de gloire, et c'est pourquoi nous l'entourons avec une confiance inébranlable. Voici son sceptre, c'est un sceptre de miséricorde ; il faut le baiser avec amour, car Sion est, grâce à Marie, l'objet de toutes les préférences du Seigneur : *Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.* Que de témoignages d'amour et de préférence la Lorraine n'a-t-elle pas reçus ? Je n'en cite que trois, mais ils sont décisifs : Marie a donné à la Lorraine de rester catholique, malgré l'hérésie ; de devenir française, de l'être encore malgré la guerre ; enfin de recouvrer la piété des anciens jours, malgré la Révolution. La foi, le patriotisme, la ferveur, voilà les trois bienfaits publics que vous tenez de Notre-Dame de Sion.

La Lorraine lui doit d'être restée catholique malgré l'hérésie du seizième siècle. Entre la France qui chancelle un moment dans la foi et l'Allemagne qui l'abandonne, la Lorraine, grâce à la maison qui régnait sur elle, a été, au milieu des ténèbres dont la moitié de l'Europe était couverte, comme une terre vierge de toute erreur et de toute souillure. Ses ducs ont tiré l'épée pour défendre la foi ; ses cardinaux l'ont confessée dans les conciles ; les villes de Toul et de Nancy ont envoyé leurs magistrats à Notre-Dame de Sion pour lui renouveler leurs serments de fidélité ; elle assurait par la main du plus grand des Guise la possession de la ville de Metz à la France ; elle forçait le Bourbon à revenir à la foi de saint Louis pour régner sur cette grande nation ; elle donnait à Marie

Stuart, avec un sang catholique, la lyre d'un poëte, le cœur d'une reine et la fidélité d'un martyr. Merci, ma Mère, merci! vous avez mis pendant un siècle cette nation au poste avancé de l'Eglise; vous l'avez prise à votre service comme une race choisie; vous l'avez menée au secours de toutes les nobles causes, sans regarder le nombre et sans chercher le succès : en Angleterre contre Cromwell; en Franche-Comté, contre les Suédois, jusqu'à ce que, par un nouveau fruit de miséricorde et d'amour, vous ayez séparé les princes de leur peuple pour de plus grands desseins; vous avez dit aux princes de Lorraine : « Allez, je suis contente de vous; vous avez été fidèles dans une principauté modeste, je vais vous établir sur une plus grande nation; régnez en Toscane; ranimez en Autriche le sang épuisé de la maison de Habsbourg; ceignez pour des siècles la couronne de Charlemagne. » Vous avez dit au peuple : « Demeurez, je vous donne à la France; vous en serez l'avant-garde et vous veillerez sur sa frontière; vous lui donnerez votre bras, votre cœur, votre génie; vous servirez avec éclat dans l'Eglise, dans les armées, dans les cours, et l'on verra aux traits de votre intelligence et de votre courage, que ce pays demeure cher à Dieu et à Notre-Dame de Sion par-dessus tous les autres : *Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.* »

La Lorraine doit à Notre-Dame de Sion d'être restée Française malgré la guerre. Si son territoire est partagé, son cœur ne l'est pas. Marie Stuart, en quittant la France, faisait deux parts de sa vie, mais elle ne connaissait ni exil brillant, ni force humaine qui pût l'empêcher d'être Française tout entière par la pensée et par le souvenir :

> Une part te reste, elle est tienne,
> Je la fie à ton amitié,
> Pour que de l'autre il te souvienne.

Voilà le langage de la Lorraine, vaincue, déchirée, mais dont une moitié nous reste pour nous faire souvenir de l'autre. Nancy reste à la France par le drapeau, Metz par le souvenir, toutes deux par le cœur. Les voilà, ces deux sœurs,

au pied du même autel. Leurs bannières sont pareilles, mais l'une est dans la joie de la délivrance, l'autre dans le deuil. Ah! qui nous défendra de pleurer longtemps et d'espérer toujours? O Notre-Dame de Sion, ce n'est pas l'épée, mais votre main qui seule peut déchirer un jour le crêpe qui voile la bannière de Metz. J'en atteste les inscriptions qu'elle porte; c'est à vous que nous demandons de changer le deuil en allégresse : *Luctus vertitur in gaudium.*

Et toi, bannière de l'Alsace, plus voilée et plus sombre encore, tu n'as qu'un mot, mais ce mot dit tout : *Spes nostra, salve!* O Notre-Dame de Sion, ô vous qui êtes après Dieu l'unique espérance de l'Alsace, soyez-lui propice, sauvez-la, rachetez-la! Cette bannière est partout, elle se lève partout, partout elle prie, elle pleure, elle dit partout: « Quoi qu'on fasse, l'Alsace demeurera fidèle et catholique. » Parmi les Eglises qui vous implorent aujourd'hui, votre regard maternel a distingué les deux Eglises de Metz et de Strasbourg. C'est la première fois qu'elles reparaissent dans une assemblée française, après le coup qui a déchiré leurs âmes. Voilà leurs premiers pasteurs avec leurs cheveux blancs, leurs longs et éminents services, la vaillance de leur cœur et la franchise de leur caractère : ce sont aujourd'hui les hôtes de Sion ; Reine de Sion, gardez pour eux, toute cette province vous le demande, les préférences de votre fils: *Diligit Dominus portas Sion!*

La Lorraine doit à Notre-Dame de Sion de redevenir fervente. Oh! que de fois n'a-t-il pas été dit de nos églises abandonnées : « Les voies de Sion pleurent parce que l'on ne vient plus à ses solennités! » Quel changement inattendu! Quel mouvement soudain! Quel retour inouï! Le changement devient chaque jour plus sensible; le mouvement, chaque jour plus vif et plus fort; le retour, chaque jour plus unanime. On disait depuis quatre-vingts ans: « La révolution continue, tantôt sous un régime, tantôt sous un autre. » On dira de cette année si fertile en pèlerinages : A cette date, l'esprit révolutionnaire s'arrête, se trouble et se retourne contre lui-même. Les mains tombent aux impies de douleur et d'étonnement: *Manus populi terræ conturbabuntur.* L'esprit

révolutionnaire s'imaginait régner à jamais sur nos villes, et nos villes commencent à lui échapper; ce ne sont plus des femmes qui portent les bannières des pèlerinages, mais des hommes; ce ne sont plus des ignorants, mais des lettrés et des savants qui les suivent. Soldats, magistrats, écrivains, membres des conseils de la nation, et parmi ces élus, l'élu de l'Assemblée nationale qui nous représente et qui nous gouverne [1], tous ceux qui pensent et qui pensent avec conscience, tous ceux qui honorent la province par leur nom, leur courage ou leur talent, tous les vrais Lorrains sont aux pieds de Notre-Dame de Sion. L'esprit révolutionnaire avait déjà jeté sur nos campagnes ses invisibles filets; mais voilà que le filet se rompt : les âmes captives recouvrent leur liberté; l'oiseleur vaniteux en conçoit un chagrin mortel, et le cantique de la délivrance est sur toutes les lèvres. Laboureurs, vignerons, ouvriers, vous tous qui versez dans cette terre féconde l'abondance de vos sueurs, vous voilà aux pieds de Notre-Dame de Sion. Le mari et la femme si longtemps désunis dans les pratiques religieuses, prient du même cœur et récitent le même chapelet; le frère, autre nouveauté, chante avec sa sœur les saints cantiques; le prêtre et le fidèle, si longtemps étrangers l'un à l'autre, se confondent dans l'expression de la même foi. Il n'y a plus qu'un peuple, et ce peuple n'a plus qu'un cœur, une âme, une prière et une voix.

Je croirai tout ce que l'histoire raconte de cet antique pèlerinage et des prodiges par lesquels Marie y a signalé son amour, car tous ces prodiges sont dépassés en un seul jour par le spectacle de conversion et de ferveur que vous donnez au monde. Oui, je crois qu'elle a guéri des malades désespérés; je vois de mes yeux qu'elle guérit des âmes plus désespérées encore. Je crois qu'elle a remis sur pied des paralytiques de Toul, de Saint-Nicolas-de-Port, de Nancy et de Vézelise, car je vois ces villes entières remises par sa main dans le chemin de la vertu.

[1] M. Buffet, président de l'Assemblée nationale, assistait en simple pèlerin à la cérémonie.

Je crois qu'elle a retiré sain et sauf du fond d'un abîme un ouvrier de Saxon, qui n'eut que le temps de s'écrier dans sa chute : « Vierge de Sion, ayez pitié de moi! » car je vois qu'à ce cri de détresse son bras s'étend encore sur nous, et qu'elle retire de l'abîme un peuple tout entier tombé, de chute en chute, jusque dans les dernières profondeurs du mal. Je crois qu'ici les aveugles ont vu, les sourds ont entendu, les morts ont parlé, car vous voyez aujourd'hui ce soleil de la vérité et de la justice auquel vous vous obstiniez à fermer les yeux, vous entendez la voix du Seigneur qui se perdait dans le désert, vous parlez enfin, votre langue se délie, vous parlez, vous priez, vous chantez, et la contagion de votre exemple n'a plus de bornes. Voilà les bienfaits de Notre-Dame de Sion. Notre-Dame aimait vos pères plus que tous les autres peuples, mais elle vous aime plus encore que vos pères et que vos ancêtres, puisqu'elle vous a donné d'un seul coup et sans se retenir toutes les preuves possibles de son amour : *Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.*

Disons toute la vérité : Ce n'est pas seulement à la Lorraine, c'est à toute la France que ces paroles s'appliquent. C'est d'un bout de la France à l'autre que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les sourds entendent, que les lépreux sont guéris, que les morts ressuscitent. La ferveur nouvelle, la contagion sainte s'étend, gagne de proche en proche, envahit toutes les provinces, attire l'étranger. Aujourd'hui toute la Lorraine est aux pieds de Notre-Dame de Sion ; hier, la Franche-Comté était tout entière aux pieds de Notre-Dame de Ronchamp. La même semaine voit le Languedoc et le Béarn se disputer l'entrée de la grotte de Lourdes, le Dauphiné gravir les pentes de la Salette, Lyon couvrir de chants et de prières la colline de Fourvières, Marseille monter à Notre-Dame de la Garde, et les vaisseaux sortir de ce port fameux pour aller porter dans le Levant la nouvelle de cette ferveur si inattendue et cependant si persévérante. Brest, Lorient, le Havre, toutes les villes que baigne l'Océan envoient leurs pèlerins et leurs offrandes à Notre-Dame de la Délivrande, et la Normandie ne le cède en rien à la Bretagne

ni pour le nombre ni pour la piété des fidèles. Devant ce spectacle j'ai bien le droit de m'écrier : Nations étrangères, vous avez vaincu la France par les armes, mais la France vous vaincra par la foi : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

Notre revanche est déjà prise, et nous nous sommes remis à la tête des nations. Ce n'est plus notre drapeau qui fait le tour du monde ; voici quelque chose de plus extraordinaire, c'est la bannière de nos pèlerinages qui attire le monde entier à sa suite. Notre drapeau est entré, la tête haute, à Berlin, à Vienne, à Moscou, à Rome, à Pékin, et l'étranger pâlissait de jalousie devant les trophées de l'orgueil national. Aujourd'hui nos bannières montent, la tête plus haute encore, aux autels de Lourdes, de Sion, de Fourvières et de Paray, et les bannières de l'univers entier prennent le même chemin. Paray a vu les pèlerins de la Belgique apporter dans la chapelle de la Visitation leurs étendards brodés à Gand, à Malines, à Tournai, avec une magnificence incroyable. Paray vient d'ouvrir son sanctuaire miraculeux à douze cents Anglais qui ont arboré sur la Manche le drapeau du Sacré-Cœur et scandalisé deux fois tous les préjugés de leur nation en se mettant publiquement en procession pour prier, et en priant pour la France. Ainsi la France inaugure les pèlerinages et l'Europe l'imite ; la France ouvre la marche des processions nationales et l'Europe entraînée marche derrière elle. La France entre la première dans la carrière de la pénitence, elle en fait une carrière de gloire, elle y cueille les plus belles palmes, elle les montre, et voilà qu'on se précipite de toutes parts pour les cueillir à son exemple. Réjouis-toi, ô ma patrie, ton rôle n'est pas changé, et je le dis sans y mettre la forfanterie dont notre vanité s'est souvent rendue coupable, car je le dis pour le bon motif : tu demeures la première nation de l'univers. A toi de régler la marche, de marquer le but, d'y courir et de l'atteindre. A toi l'initiative et le courage des grandes entreprises. Après cette guerre si cruelle et cette paix plus cruelle encore, te voilà comme autrefois le guide de l'humanité chrétienne. Heureuse France ! Tu la

mènes cette fois non pas à l'abîme, mais à la prière, au salut, au ciel, à la gloire. Tu vas donc justifier les préférences que Marie a obtenues pour toi de son divin Fils : *Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.*

Et maintenant, que nous reste-t-il, sinon de terminer par des vœux pour la santé, la gloire et le bonheur de Pie IX ? C'est faire des vœux pour l'Église et pour le monde, car le Pape et l'Église, c'est tout un, et le monde ne saurait se séparer de l'Église et du Pape sans courir à sa perte et consommer sa ruine. Vivez, régnez, triomphez, glorieux pontife, dans votre sagesse toujours infaillible. Le triomphe n'est pas loin. Que la joie que vous nous avez donnée dans ce beau jour vous retourne tout entière, et qu'elle soit un présage de votre victoire et de la confusion de vos ennemis ! Cette victoire sera belle, elle sera décisive ; elle marquera dans le monde l'avénement d'une ère nouvelle dont les signes avant-coureurs éclatent de toutes parts ; nos bannières pour la célébrer reviendront s'incliner au seuil de Notre-Dame de Sion, et les méchants convertis chercheront un asile sous leur ombre triomphante. C'est parmi ces grands spectacles que notre vie s'achèvera. Puissions-nous mourir ayant sur les lèvres le nom de Notre-Dame de Sion ! Puissions-nous tomber, au dernier jour, des bras de Marie dans les bras de Jésus, et quand nous aurons perdu de vue les collines de la terrestre Sion, nous retrouverons le même nom et la même Reine, dans une autre vie, en abordant d'un pied ferme les collines lumineuses de l'éternelle Jérusalem.

Ainsi soit-il.

OBLATIONS

ET NUMÉROS D'ORDRE, DEPUIS LE CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1867 JUSQU'AU CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1873 [1].

Nos 693. Lauzon, Ludger, 15 août 1867, Notre-Dame des Anges (Canada).

694. Durocher, Zotique, 15 août 1867, Notre-Dame des Anges (Canada).

695. Serres, Jean-Baptiste-Gaston, 29 août 1867, Notre-Dame de l'Osier.

696. Lavillardière, Auguste, 29 août 1867, Notre-Dame de l'Osier.

967. Monginoux, Odilon, 29 août 1867, Notre-Dame de l'Osier.

698. Bighetti, Jean-Baptiste-Joseph, 29 août 1867, Notre-Dame de l'Osier.

699. O'Carroll, Jean, 8 septembre 1867, Autun.

700. Murray, Michel-Joseph, 8 septembre 1867, Autun.

701. Gaughran, Antoine, 8 septembre 1867, Autun.

[1] *N. B.* La transmission des renseignements par les Supérieurs ou les Maîtres des novices, aussitôt après l'oblation, s'est faite jusqu'ici d'une manière assez peu régulière. Ces renseignements doivent être directement adressés au Secrétaire général, sur une feuille *ad hoc*, et comprendre : 1° les nom et prénoms du profès; 2° la date de sa naissance; 3° le lieu de son origine, avec indication du diocèse; 4° la date et le lieu de sa prise d'habit; 5° la date et le lieu de son oblation, et s'il y a plusieurs oblations, l'ordre dans lequel elles ont été faites; 6° enfin la date et le lieu de l'ordination de prêtrise. Quand l'ordination de prêtrise vient après l'oblation, un nouvel avis est nécessaire.

Nos 702. Doucet, Léon, 8 septembre 1867, Autun.

703. Drouet, Pierre-Aimé, 8 septembre 1867, Autun

704. Michel, Germain-Joseph, 8 septembre 1867, Autun.

705. Jourd'heuil, Gustave-Louis, 8 septembre 1867, Autun.

706. Dupin, Julien-Joseph, 22 septembre 1867, Notre-Dame de l'Osier.

707. Macstay, Edouard (F. C.), 1er novembre 1867, New-Westminster.

708. Viossat, Félix-Jean (F. C.), 3 novembre 1867, Tours.

709. Allard, Joachim, 4 novembre 1867, Saint-Boniface.

710. Becker, Jean-Nicolas (F. C.), 7 décembre 1867, Nancy.

711. Lagier, Candide-Jean-Joseph, 8 décembre 1867, Autun.

712. Mélizan, Albert, 8 décembre 1867, Autun.

713. Buckle, Edmond, 8 décembre 1867, Autun.

714. D'Alton, Richard, 8 décembre 1867, Autun.

715. Mac-Mullen, Barry-Augustin, 8 décembre 1867, Autun.

716. Gladu, Joseph-Louis, 17 décembre 1867, Notre-Dame des Anges.

717. Henry, Emile-Marie, 17 février 1868, Nancy.

718. Madden, Daniel-Jérôme, 17 février 1868, Autun.

719. Delany, Richard (F. C.), 11 mai 1868, Prov. brit.

720. Dazé, Alphonse, 19 juillet 1868, Notre-Dame des Anges.

721. Duhaime, Pierre-Joseph, 15 août 1868, Notre-Dame des Anges.

722. Lecomte, Phidime-Moïse, 15 août 1868, Notre-Dame des Anges.

N^os 723. Marion, Vincent-Georges, 15 août 1868, Notre-Dame des Anges.

724. Poitras, Urgel, 15 août 1868, Notre-Dame des Anges.

725. Girard, Jean-Baptiste, 28 août 1868, Notre-Dame de l'Osier.

726. Poirier, Julien-Irénée (F. C.), 1^er octobre 1868, Autun.

727. Dinaux, Arthur, 1^er octobre 1868, Autun.

728. Le Cunf, Eugène-Marie-Joseph, 15 octobre 1868, Nancy.

729. Schwartz, Jean-Marie-Bernard, 15 octobre 1868, Nancy.

730. Doyle, Bonaventure (F. C.), 15 octobre 1868, Saint-Boniface.

731. Védrenne, Jean-Ovide, 1^er nov. 1868, Autun.

732. Sylvestre, Joseph-Hippolyte (F. C.), 1^er novembre 1868, Paris.

733. Saint-Germain, Marie-Pierre, 1^er novembre 1868, Saint-Boniface.

734. Pays, Prudent-Jules, 8 novembre 1868, Notre-Dame de l'Osier.

735. O'Connell, Edmond (F. C.), 8 décembre 1868, Stillorgan (Irlande).

736. Moore, Robert (F. C.), 21 décembre 1868, Stillorgan (Irlande).

737. Robert, Antoine (F. C.), 23 janvier 1869, Brownsville.

738. Bonnald, Etienne, 17 février 1869, Autun.

739. Farelly, Matthieu, 17 février 1869, Autun.

740. Istria, Thaddée, 17 février 1869, Autun.

741. Saint-Laurence, 17 février 1869, Autun.

742. Keul, Auguste-Joseph-Marie, 17 février 1869, Nancy.

N^os 743. Dawson, Thomas, 19 mars 1869, Autun.
744. Campagnac, Jean (F. C.), 4 avril 1869, Aix.
745. Charret, Pierre (F. C.), 25 juin 1869, Brownsville.
746. Dubois, Joseph, 5 août 1869, Notre-Dame de l'Osier.
747. Jacquet, Jean-Baptiste, 5 août 1869, Notre-Dame de l'Osier.
748. Nemos, François, 5 août 1869, Notre-Dame de l'Osier.
749. Phaneuf, Christophe, 18 août 1869, Notre-Dame des Anges.
750. Trouchet, Auguste, 8 septembre 1869, Autun.
751. Magnin, Joseph, 8 septembre 1869, Autun.
752. Le Vacon, Constance-Marie-Joseph, 8 septembre 1869, Autun.
753. Malaghan, Jean (F. C.), 8 septembre 1869, Stillorgan.
754. Matthews, Clément, 12 septembre 1869, Autun.
755. Cléach, Jean-Marie, 13 septembre 1869, Nancy.
756. Castel, Joseph Louis, 28 septembre 1869, Nancy.
757. Bernard, Jean, 1^er novembre 1869, Notre-Dame de l'Osier.
758. Fourmond, 1^er novembre 1869, Saint-Albert.
759. Dawson, Guillaume, 17 février 1870, Autun.
760. Husson, 8 mai 1870, Autun.
761. Coleman, Patrice, 8 mai 1870, Glencree.
762. Peytavin, 31 mai 1870, Autun.
763. Huard, Alexandre, 24 juin 1870, Nancy.
764. Yenveux, Alfred-Jean-Baptiste, 15 août 1870, Nancy.
765. Baudry, Alexandre, 15 août 1870, Autun.
766. Bretault, Jean-Marie, 15 août 1870, Autun.
767. Pitoye, Louis-Laurent, 15 août 1870, Autun.

N^os 768. Simon, François-Marie-Nicolas, 15 août 1870, Autun.

769. Oreglia, Jacques, 15 août 1870, Autun.

770. Hayes, Edouard, 15 août 1870, Autun.

771. Merle, François-Régis, 15 août 1870, Autun.

772. Prévost, Médéric, 15 août 1870, Notre-Dame des Anges.

773. Harnois, Maxime, 15 août 1870, Notre-Dame des Anges.

774. Dugas, Joseph-Zénon, 15 août 1870, Notre-Dame des Anges.

775. Le Roux, Alexandre, 15 octobre 1870, Nancy.

776. Bénédic, Ferdinand, 1^er novembre 1870, Notre-Dame de l'Osier.

777. Arnaud, Antoine, 1^er novembre 1870, Notre-Dame de l'Osier.

778. Hétu, Médéric, 29 novembre 1870, Notre-Dame des Anges.

779. Mulligan, Philippe (F. C.), 18 janvier 1871, Glencree.

780. Reynier, Joseph (F. C.), 5 février 1871, Attabaska.

781. Sandirasagra (Saverimutu), Nicolas, 17 février 1871, Jaffna.

782. Murphy, Michel, 17 février 1871, Jaffna.

783. Nicoll, Etienne, 17 février 1871, Stillorgan.

784. Soden, Michel (F. C.), 17 février 1871, Leeds.

785. Gibbons, Dominique (F. C.), 17 février 1871, Glencree.

786. Brennan, Guillaume (F. C.), 17 février 1871, Glencree.

787. Judge, Joseph-Charles (F. C.), 17 février 1871, Stillorgan.

788. Pichon, Georges, 15 mai 1871, Autun.

Nos 789. Cox, Charles-Marie, 24 mai 1871, Stillorgan.

790. Marais, François-Joseph, 24 août 1871, Notre-Dame de l'Osier.

791. Provost, Philémon, 29 août 1871, Notre-Dame des Anges.

792. Lacasse, Zacharie, 29 août 1871, Notre-Dame des Anges.

793. Hétu, Gaspard, 29 août 1871, Notre-Dame des Anges.

794. De Lacy, Jean, 8 septembre 1871, Stillorgan.

795. Lytton, Charles, 8 septembre 1871, Stillorgan.

796. Doheny, Gauthier (F. C.), 2 octobre 1871, Philipstown.

797. Neury (F. C.), 9 octobre 1871, Autun.

798. Nicolas (F. C.), 9 octobre 1871, Autun.

799. Renault (F. C.), 9 octobre 1871, Autun.

800. Blanchet, Marie-Jean-Frédéric, 1er novembre 1871, Saint-Albert.

801. Grégoire, Louis-Joseph-Napoléon, 1er novembre 1871, Notre-Dame des Anges.

802. Ducot, Xavier, 8 décembre 1871, Autun.

803. Belner, Xavier, 8 décembre 1871, Autun.

804. Basset (F. C.), 8 décembre 1871, Autun.

805. Carion, Alphonse, 8 décembre 1871, New-Westminster.

806. Manelis, Thomas (F. C.), 8 décembre 1871, Inchicore.

807. Gilroy, Pierre (F. C.), 8 décembre 1871, Inchicore.

808. Paquin, Louis-Philibert, 25 janvier 1872, Notre-Dame des Anges.

809. Ryan, Patrice-Marie-Joseph (F. C.), 17 février 1872, New-Westminster.

N^os 810. Fick, Victor, 19 mars 1872, Notre-Dame de l'Osier.

811. Roure, Bruno-Calixte, 19 mars 1872, Mackenzie.

812. Cohard, Claude (F. C.), 25 avril 1872, Notre-Dame de l'Osier.

813. Murphy, Nicolas (F. C.), 21 mai 1872, Prov. brit.

814. Moore, Jean (F. C.), 21 mai 1872, Prov. brit.

815. Sullivan, Jean (F. C.), 1^er juin 1872, Stillorgan.

816. Faure, 16 juillet 1872, Autun.

817. Walsh, André, 8 septembre 1872, Stillorgan.

818. Mulvihill, Jérémie (F. C.), 22 septembre 1872, Saint-Boniface.

819. Furlong, Thomas, 9 octobre 1872, Autun.

820. Smith, Christophe, 1^er novembre 1872, Notre-Dame des Anges.

821. Amiot, Avila, 1^er novembre 1872, Notre-Dame des Anges.

822. Gareau, Médéric, 1^er novembre 1872, Notre-Dame des Anges.

823. Hourdier, Vict. (F. C.), 1^er novembre 1872, Paris.

824. Ravier, François (F. C.), 1^er novembre 1872, Notre-Dame de l'Osier.

825. Melone, Patrice (F. C.), 17 février 1873, Inchicore.

826. Quigley, Edmond (F. C.), 19 mars 1873, Stillorgan.

827. Mage, Jean-Marie, 13 avril 1873, Autun.

828. Lemius, Jean-Baptiste, 4 mai 1873, Autun.

829. Talbot, Joseph (F. C.), 9 juin 1873, Notre-Dame des Anges.

830. Lecoq, François (F. C.), 25 juillet 1873, Notre-Dame de Sion.

831. Browne, Alfred-Marie, 26 juillet 1873, Autun.

832. Camper, Albert-Marie, 26 juillet 1873, Autun.

VARIÉTÉS.

Mgr Guibert, *cardinal*. — Le retard forcé apporté à l'impression de ce numéro de nos *Missions* nous permet d'y annoncer la récente élévation de Mgr Guibert, Archevêque de Paris, à la pourpre romaine. C'est dans le consistoire du 22 décembre que ce prélat, si cher à notre Congrégation, si aimé du Pape et si estimé du monde entier, a été créé Cardinal de la sainte Eglise Romaine. Le surlendemain, veille du saint jour de Noël, Son Eminence recevait la calotte rouge des mains d'un garde-noble, envoyé de Sa Sainteté. La remise de la barrette par le maréchal de Mac-Mahon, président de la République, a eu lieu solennellement dans la chapelle du château de Versailles, le 8 janvier. Nous donnons le discours que le nouveau Cardinal a adressé en cette circonstance au chef de l'Etat :

Monsieur le président,

Ce n'est pas sans étonnement et sans une sorte de confusion que je me vois revêtu de la pourpre romaine. Lorsque, me rendant aux instances de l'homme éminent qui vous a précédé à la tête du gouvernement, et obéissant au vœu du Souverain Pontife, je vins occuper le siége de Paris, je ne pouvais entrevoir devant moi que la pourpre dans laquelle mon vénérable prédécesseur s'était glorieusement enseveli. Depuis, je n'aspirais qu'à rester dans la simplicité apostolique qui semble si bien convenir à ma difficile mission.

Cependant, je l'avoue, la haute dignité que je reçois du Souverain Pontife m'est infiniment précieuse, surtout en ce qu'elle m'associe d'une manière plus intime à ses tribulations et à ses combats. Aussi est-ce avec une vive reconnaissance envers le chef de l'Eglise que je prends la place qu'il m'assigne sur les marches du trône apostolique, pour en soutenir les droits autant qu'il sera en mon pouvoir. Puissé-je, par mon dévouement filial et par mon inviolable fidélité, apporter quelque consolation à ce père bien-aimé, dont la vieillesse est abreuvée de tant d'amertume !

Il souffre pour maintenir dans le monde la liberté de l'Eglise ; son ambition n'est autre que celle des premiers pontifes romains, qui mouraient pour ne pas abandonner la cause de Dieu. Se pourrait-il qu'après dix-huit siècles on en vînt à vouloir empêcher l'Eglise de continuer la pacifique mission qui a civilisé l'humanité? Non, l'intérêt des gouvernements et des peuples s'y oppose, et les peuples et les gouvernements finiront par le comprendre.

C'est avec une vraie satisfaction, Monsieur le Président, que je reçois de vos mains les insignes du cardinalat, de ces mains qui ont porté avec vaillance et honneur l'épée de la France. Pour me transmettre ces emblèmes d'un dévouement qui doit aller, s'il le faut, jusqu'au sacrifice de la vie, qui pouvait être choisi avec plus d'à-propos que vous, qui avez versé votre sang sur les champs de bataille pour votre pays ?

Cette brillante valeur du chevalier chrétien, s'alliant en votre personne à la parfaite loyauté du caractère et à un rare bon sens, vous a mérité la confiance universelle et vous a porté au faîte du pouvoir. Daigne le Seigneur vous assister de sa lumière et de sa force dans l'accomplissement de votre grande mission !

Après avoir exprimé mes sentiments de gratitude et de profonde estime à l'homme du pouvoir et du devoir, qu'il me soit permis d'adresser mes sincères remercîments à cette pieuse compagne que je vois à vos côtés, ange de charité et de miséricorde, qui ne cesse de m'apporter le concours le plus actif et le plus intelligent pour recueillir et élever les nom-

breux orphelins laissés dans Paris par nos guerres civiles. Sa modestie me pardonnera de lui donner ici ce témoignage public de ma respectueuse reconnaissance.

Départs de Missionnaires. — Le 15 octobre, pour la Colombie britannique, le R. P. Durieu, venu en France pour le Chapitre général. Il a emmené un jeune postulant convers, du diocèse du Puy ; deux jeunes Irlandais habiles en divers métiers ; et deux diacres oblats, de la province du Canada, les FF. Hêtu (Médéric) et Grégoire.

Le 29 novembre, pour le Texas, le R. P. Gaudet, Vicaire des missions dans ce pays.

Le 7 décembre, pour Ceylan, le R. P. Farelly ; le F. scolastique Delpech, et trois Sœurs de la Sainte-Famille : Sœur Céleste Marchal, Sœur Saint-Jean O'Carroll, Sœur Assomption Faillet.

Le R. P. Antoine, Supérieur de Montréal, est venu en France en décembre 1872. Il n'avait pas quitté le Canada depuis 1850. Le but de son voyage était de combattre une affection du larynx qui depuis quelque temps paraissait inquiétante ; le docteur Fauvel, l'un de nos praticiens les plus distingués pour ces sortes d'indispositions, a bien vite découvert dans son larynx un polype, l'a extrait fort habilement et a rendu à ce bon Père l'usage de sa voix et le libre exercice du ministère. A dater de cette opération, le P. Antoine n'a plus souffert de la gorge. Nous avons eu la joie de posséder cet excellent Père dans notre maison de Paris pendant tout l'hiver et une partie de l'été. Député au Chapitre général par la province du Canada, il a pris part aux travaux de cette assemblée ; après quoi, nommé provincial du Canada, il est reparti pour ce pays vers la fin d'août. L'accueil le plus sympathique l'y attendait. Les fidèles de Montréal ont rivalisé

de démonstrations cordiales avec nos Pères et Frères pour lui témoigner leur joie de le revoir et honorer sa nouvelle dignité.

Nous avons eu aussi le bonheur de recevoir dans notre maison de Paris, au mois d'avril, le R. P. Lacombe, l'apôtre des Cris et des Pieds-Noirs, l'un de nos plus anciens Missionnaires dans le vicariat de Saint-Albert. Il était venu au Canada, son pays d'origine, pour y faire imprimer un dictionnaire et une grammaire en langue *crise*, et recueillir des ressources pour ses missions. La poursuite trop ardente de cette dernière fin avait fort ébranlé sa santé, épuisée par vingt-trois ans d'apostolat en pays sauvage. Notre T. R. Père général lui ordonna de venir en France, sans plus tarder. L'arrivée parmi nous de ce bon Père, que nous ne connaissions que par ses œuvres, mais qu'à cause de ses œuvres, de son esprit religieux et de son dévouement nous aimions déjà tendrement, nous fit goûter l'une des plus douces consolations de la vie de famille. Il a fait imprimer un *Tableau-Catéchisme*, composé par lui, pour faire pénétrer par les yeux la connaissance de la religion dans l'esprit des plus ignorants, véritable chef-d'œuvre dont nos Missionnaires d'Europe pourraient eux-mêmes tirer un grand parti ; puis, après avoir représenté le vicariat de Saint-Albert au Chapitre général, quelque peu refait sa santé et fait une tournée de recrutement très-fructueuse dans quelques grands séminaires, il est reparti au commencement d'octobre pour le Canada, d'où il se rendra prochainement à Saint-Boniface, sa nouvelle destination.

Nous apprenons que Mgr Taché, après une absence de quatre mois qu'il a dû faire au Canada, dans l'intérêt de sa santé, est rentré à Saint-Boniface, le 13 décembre, avec une amélioration notable dans l'état de ses forces.

Par contre, nous avons le regret d'annoncer que la

santé de Mgr Guigues décline sensiblement depuis quelque temps. Nous sommes assurés que tous les nôtres, à cette nouvelle, prieront Dieu de conserver longtemps encore à la Congrégation et au diocèse d'Ottawa ce cher et vénérable prélat qui a tant fait pour l'une et pour l'autre.

Cinquantaine de prêtrise du R. P. Durocher. — Le R. P. Durocher, Supérieur de notre maison de Saint-Sauveur, à Québec, doyen d'âge de la province du Canada, et Oblat depuis 1844, a célébré sa cinquantième année de sacerdoce le 29 septembre. La fête a reçu du fraternel empressement des membres de la Province et du pieux concours des fidèles de Québec une pompe magnifique et touchante. Plus de trente de nos Pères étaient accourus des diverses maisons du Canada. La cité entière, par sa population si chrétienne, par ses autorités civiles, par son clergé, par son illustre Archevêque, s'est associée à cette joie de famille avec des démonstrations qui n'honorent pas moins sa foi et son excellent cœur, que le caractère et les œuvres apostoliques du P. Durocher.

Nous résumons, d'après le *Journal de Québec*, quelques traits de la fête, qui a duré deux jours :

La veille, en souvenir de l'ordination du R. P. Durocher, la grand'messe a été chantée par le R. P. Lefebvre, ci-devant curé d'office de Saint-Sauveur (aujourd'hui procureur provincial). On n'y comptait pas moins de trente Oblats étrangers, et un grand nombre d'autres membres du clergé, venus de tous côtés pour offrir leurs souhaits à leur vénérable collègue. Après la messe, qui a été on ne peut plus solennelle, le héros de la fête est venu prendre place sur une estrade couverte de riches tentures, où il a reçu les adresses du conseil municipal, de la commission scolaire, de la société Saint-Jean-

Baptiste et de l'union Saint-Joseph. Cette dernière société a offert au R. P. Durocher un riche calice en argent.

Dans l'après-midi, d'autres adresses lui ont été présentées, entre autres celle des enfants de Marie, avec de magnifiques burettes en argent.

Les Dames de la Sainte-Famille et les Dames de Québec lui ont offert un tapis pour le chœur de l'église, et une belle chasuble, valant ensemble 1 200 dollars.

Les RR. PP. Oblats ont présenté leur adresse dans la soirée.

Le R. Père a répondu avec émotion à toutes ces flatteuses adresses, et a déclaré qu'il était toujours prêt à se dévouer et à mourir pour le salut et le bonheur de ses paroissiens.

Dans la soirée, pas moins de deux mille personnes se sont réunies sur le terrain de l'église pour être témoins d'une démonstration qui a été le digne complément de cette journée à jamais mémorable pour les citoyens de cette localité. Il y a eu feu de joie, feu de mousqueterie et musique par les membres du club des chasseurs. La démonstration s'est prolongée jusqu'à une heure avancée de la soirée, et a vivement intéressé les spectateurs, qui se sont dispersés après avoir acclamé trois fois le nom vénéré du R. P. Durocher.

Nous oublions de dire que M. Hamel, notaire de la fabrique, a offert de magnifiques canons d'autel. Il a été fait aussi plusieurs cadeaux par des particuliers.

29 *septembre.* — Aujourd'hui encore toute la paroisse de Saint-Sauveur était en liesse et abandonnait toute occupation pour se livrer complétement à la joie de l'heureux événement qui fera époque dans les annales de cette localité. Le programme de la journée, à Saint-Sauveur, a été exécuté dans toutes ses parties avec un éclat extraordinaire. La grand'messe a été chantée à neuf heures par le vénérable héros du jour.

Mgr l'Archevêque y assistait ; M. l'abbé G. Côté, vicaire de Notre-Dame, a prononcé le sermon de circonstance. Après le salut, qui a eu lieu à sept heures du soir et qui a été très-solennel, une foule composée d'au moins trois mille personnes

s'est réunie en face de l'église, où ont eu lieu les feux de joie, feu d'artifice et fusillade par les membres du club des chasseurs. L'illumination a été générale et offrait un spectacle vraiment remarquable.

Les réjouissances se sont prolongées jusqu'à une heure avancée de la soirée. On se rappellera longtemps la fête du cinquantième anniversaire de prêtrise du R. P. Durocher, le Supérieur des Oblats de Saint-Sauveur.

FIN DU TOME XI.

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1873.

Pages

Voyage à Rome de notre vénéré Fondateur en 1854, pour la définition du dogme de l'Immaculée Conception 5

Missions de la Colombie britannique. — Lettre du R. P. Mac-Guckin à Mgr d'Herbomez 68

Ordinations 107

Oblations et numéros d'ordre 108

Départs de Missionnaires 115

JUIN 1873.

Missions de Ceylan. — Lettre du R. P. Boisseau au R. P. Soullier, assistant général 117

Missions de Mackenzie. — Lettre du R. P. Petitot au T.-R. P. Supérieur général 155

Lettre du F. Boisramé au T.-R. P. Supérieur général 176

Missions de Saint-Albert. — Lettre de Mgr Grandin, Evêque de Saint-Albert, au T.-R. P. Supérieur général 183

Lettre du R. P. Leduc au T.-R. P. Supérieur général 194

Lettre du R. P. Lacombe à un de ses confrères de Montréal . . . 206

Province du Canada. — Missions du Labrador. — Lettre du R. P. Arnaud à ses supérieurs 214

Mission du Saint-Maurice. — Lettre du R. P. Guéguen à son supérieur 217

Mission de la baie d'Hudson. — Lettre du R. P. Nédellec au R. P. Provincial 227

Missions de France. — Etablissement de la Congrégation à Notre-Dame d'Espérance de Pontmain 236

Variétés 244

SEPTEMBRE 1873.

Pages.

Le Chapitre général de 1873. 245
Rapport du Supérieur général aux membres du Chapitre. 259
Rapport de la Province du Midi. 275
Rapport de la Province du Nord. 293
Rapport de la Province britannique 313
Rapport de la Province du Canada. 323
Rapport du Vicariat de la Colombie britannique. 334

DÉCEMBRE 1873.

Rapport sur le Vicariat de Saint-Boniface. 341
Rapport sur le Vicariat du diocèse de Saint-Albert. 348
Rapport sur le Vicariat d'Attabaska et Mackenzie 357
Rapport sur le Vicariat des Missions de Ceylan 370
Rapport sur le Vicariat des Missions du Texas. 420
Rapport sur le Vicariat des Missions de Natal. 431
Couronnement de Notre-Dame d'Arcachon. 454
Couronnement de Notre-Dame de l'Osier. 463
Couronnement de Notre-Dame de Sion.. 473
Oblations et numéros d'ordre, depuis le Chapitre général de 1867 jusqu'au Chapitre général de 1873. 520
Variétés. — Mgr Guibert, Cardinal 527
Départs de Missionnaires 529
Cinquantième année de sacerdoce du R. P. Durocher. 531

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. Typographie A. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

TOME DOUZIÈME

PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE D'ARCET, 7

1874

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 45. — Mars 1874.

MISSIONS DU MACKENZIE.

LETTRE DE Mgr CLUT, ÉVÊQUE D'ÉRINDEL,
AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de la Providence, Rivière Mackenzie,
le 2 décembre 1870.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Etant heureusement arrivé au terme de mon long voyage, je viens par la première occasion vous en faire connaître quelques détails.

Je m'embarquai à Brest le 9 avril, avec M. LECORRE, sous-diacre du diocèse de Vannes, sur *le Saint-Laurent*, où nous trouvâmes nos autres compagnons venus du Havre. C'étaient le R. P. COLLIGNON, MM. ROURE et LADET, l'un diacre et l'autre sous-diacre, M. PASCAL, tonsuré, et les FF. REYNIER et POURTIER.

Nous fûmes assez favorisés par le temps durant la traversée. J'eus cependant beaucoup à souffrir du mal de

mer et donnai mauvais exemple à mes Missionnaires en gardant constamment le lit ou la cabine. Un pauvre passager, jeune peintre qui allait tenter la fortune aux Etats-Unis avec sa jeune femme et un tout petit enfant, succomba à une inflammation d'entrailles que le mal de mer augmentait. J'envoyai le P. Collignon l'administrer et faire ses funérailles. Les assistants de cette cérémonie si lugubre en pleine mer furent remplis d'un profond saisissement.

La pauvre veuve de ce peintre excita alors vivement ma pitié. Agée de vingt et un ans seulement, n'ayant aucune connaissance aux Etats-Unis, en ignorant entièrement la langue, dénuée de toutes ressources, chargée d'un petit garçon en bas âge, elle allait bientôt devenir mère encore. Connaissant sa détresse, j'eus la pensée de la soulager. Je proposai aux passagers une souscription en sa faveur, et bien qu'ils ne fussent pas nombreux (aux première et deuxième classes), ma collecte parvint au chiffre élevé de 1540 francs. Je fus aussi heureux de ce résultat que s'il eût été en faveur de nos pauvres missions.

J'obtins en outre du capitaine le rapatriement gratuit de cette jeune veuve, qui bénit Dieu de lui envoyer tant de consolations après de si rudes épreuves.

Nous débarquâmes à New-York le 20 avril, et le 21 nous arrivâmes à Montréal, où nous trouvâmes le P. Charpenay qui nous attendait à la gare.

J'eus le bonheur de passer une quinzaine de jours avec nos Pères de Saint-Pierre. Durant ce temps, je fis deux ordinations auxquelles mes compagnons de voyage prirent part. MM. Roure et Ladet furent ordonnés prêtres, M. Lecorre, diacre, et M. Pascal reçut les ordres mineurs. Je laissai ce dernier aux soins des MM. de Saint-Sulpice, afin qu'il achevât dans leur séminaire ses études théologiques; en revanche le R. P. Vandenberghe me donna deux frères convers canadiens, et nous partîmes le 5 mai.

Nous dûmes subir un premier retard de six jours au port Sarnia et un second de huit à Saint-Paul (Minesota). Nous reçûmes une généreuse hospitalité, à Sarnia, de M. Vanlaeve, curé belge, et à Saint-Paul, des Prêtres de la ville. Sans ces secours providentiels la somme d'argent dont je m'étais pourvu, et qui était assez considérable, eût été fort insuffisante, car tous ces retards et les dépenses qu'ils occasionnent n'avaient pas été prévus.

Le 24 mai, nous quittâmes Saint-Cloud avec une caravane venue de la Rivière-Rouge. Nous voilà lancés dans les prairies. Vous connaissez ce qu'est un voyage dans ces plaines immenses de l'Amérique du Nord et je ne vous en dirai rien. Nous mîmes vingt-cinq jours à faire le trajet de Saint-Cloud à Saint-Boniface, heureux de trouver sur notre chemin, pour en rompre l'affreuse monotonie, d'abord le R. P. Génin, qui se dévoue avec zèle au salut des Sioux et de quelques blancs établis près du fort Abercromby; puis le R. P. Lefloch, dont j'étais le compagnon de voyage quand nous vînmes à la Rivière-Rouge en 1857. Vous comprenez le bonheur que nous goûtâmes en nous revoyant après treize ans de séparation. Le R. P. Richer nous reçut à Saint-Norbert avec son entrain et sa bonne humeur ordinaires, et nous arrivâmes enfin à Saint-Boniface, chez Mgr Taché, au milieu de frères et d'amis généreux et bienveillants. Que vous dirai-je de Mgr Taché que vous ne sachiez déjà ? C'est le meilleur des amis, le meilleur des frères, et pour moi plus encore, un vrai père, car c'est lui qui m'a conféré le sacerdoce, qui prit un soin spécial de moi durant une année que je passai chez lui, et plus tard dans nos missions du Nord, où ses ordres me firent venir. Une indisposition me força de garder le lit pendant les cinq jours que je passai à Saint-Boniface et me fit apprécier à sa juste valeur l'avantage de l'hospitalité cordiale qui nous y fut offerte. Mes com-

pagnons soutenaient bravement les fatigues du voyage.

Le 22 juin, nous dûmes dire un dernier adieu à tant d'amis si généreux et nous enfoncer pour toujours dans les déserts du Nord-Ouest. Cinquante et un jours de voyage, d'incommodités, de privations devaient s'écouler avant que nous pussions prendre quelque repos. Des chaleurs excessives, des pluies abondantes, des nuées de maringoins, des provisions salées, sans changement, presque toujours de l'eau saumâtre ou bourbeuse et infecte pour boisson, voilà le résumé de nos épreuves physiques. Les épreuves morales nous venant de l'apathie de nos hommes ou de leur paresse et autres mauvaises qualités, étaient encore plus grandes. Au fort Carlton, nous eûmes le plaisir de voir le R. P. André. Nous comptions aussi trouver le R. P. Végréville avec une caravane du lac la Biche. Quel ne fut pas mon désappointement quand j'appris que ce bon Père avait été obligé, par nos retards, de revirer huit jours avant notre arrivée. Les hommes et les charrettes que j'avais avec moi ne devaient pas aller plus loin que Carlton. Il me fallut acheter à des prix exorbitants la plupart des bœufs et des charrettes ; car je traînais avec moi les objets nécessaires à la vie de nos missions du Nord pour toute une année, et je ne pouvais laisser tout cela en chemin. Après tous ces contre-temps, nous arrivâmes le 8 août à la mission de Notre-Dame-des-Victoires, située sur les bords du lac la Biche.

Mgr Faraud, notre vicaire apostolique, m'attendait avec impatience, avide de connaître le résultat de mon voyage. Je fus joyeux de pouvoir lui montrer le renfort que j'amenais. Nous nous reposâmes un peu de nos fatigues, près de notre bon Evêque et de nos frères, les PP. Végréville et Rémas.

Mais je n'oubliai pas que j'avais encore au moins 1 000 kilomètres de chemin à faire pour arriver au terme

de mon voyage. Au lac la Biche, on comptait sur nos bras pour la moisson, et nous ne refusâmes point un coup de main ; mais la crainte d'être retardés par la baisse des eaux ou la tombée hâtive des neiges me fit presser le départ. Nous ne devions plus marcher à travers les prairies, à la suite des bœufs au pas tranquille et lent ; soixante-seize jours d'un pareil système de voyage étaient plus que suffisants. Désormais nous allions voguer sur des lacs, des rivières et des fleuves. Nous avions une barque à notre disposition ; nous trouvâmes avec quelque peine un capitaine et des rameurs, et nous partîmes le 25 août. Pénible moment que celui des adieux. La cloche nous réunit aux pieds du saint autel, Mgr Faraud nous adresse des paroles qui nous émeuvent jusqu'au fond de l'âme. Il nous annonce des peines, des épreuves, des tribulations. Etait-il inspiré alors ? Je ne le dirai pas. Mais jamais prophétie n'eut de plus entier accomplissement, comme vous le verrez dans la suite. Il nous bénit ensuite avec le Dieu eucharistique, nous embrasse une dernière fois, et nous poussons au large.

Les RR. PP. Collignon et Ladet avaient reçu leur obédience pour Notre-Dame-des-Victoires et terminèrent là leur voyage. A leur place, une Sœur converse des Sœurs grises, accompagnée d'une petite fille, s'embarqua avec nous pour la mission de la Providence. Jusqu'au 27 tout alla bien : nous avions navigué sur un beau lac et nous étions entrés dans la petite rivière la Biche, dont le lit paraissait assez profond.

Nous arrivâmes bientôt à la Rivière des marais, affluent de la précédente, et nous la trouvâmes presque à sec. C'était un mauvais augure, et en effet l'eau baissa considérablement. Au premier rapide nous fûmes obligés de débarquer pour alléger la berge. Les hommes se mettent à l'eau pour la faire avancer. Le F. Pourtier court risque

de se noyer. Pendant qu'il fait de vigoureux efforts, un caillou lui roule sous le pied, il perd l'équilibre et tombe entraîné par le courant. On vient à temps à son secours et il échappe au danger. Une fois tiré de ce mauvais pas, l'équipage, au lieu de s'encourager pour franchir les embarras futurs, commence à murmurer. Il demande une augmentation de prix. Celui dont on est convenu est déjà très-élevé. Je ne veux point m'aventurer à d'imprudentes promesses. Cependant, comme le travail de ces hommes nous est indispensable, je leur annonce, pour leur donner du cœur, que tous, Pères et Frères, nous les aiderons de toutes nos forces dans les rapides. Que s'il nous faut marcher sur la grève afin de décharger la berge, nous marcherons.

En effet, deux Pères, trois Frères, la Sœur, sa petite fille et moi, nous nous mettons en route par terre, à travers les bois et les broussailles, ou dans de hautes herbes mouillées de rosée et de fréquentes averses. Çà et là des arbres sont entassés pêle-mêle sur notre passage, et leurs branches épaisses, où il nous faut nous ouvrir un chemin, nous déchirent les habits et la peau. Quelquefois il nous faut revenir sur nos pas pour aider l'équipage qui ne peut arracher la berge échouée sur un banc de cailloux. Plus nous allons, plus les difficultés sont grandes. La rivière devient si plate que nous sommes obligés de diviser notre cargaison en quatre parts, et de faire quatre voyages pour arriver jusqu'au confluent de la grande rivière la Biche. De plus, nous devons quitter notre soutane et travailler des journées entières dans l'eau déjà froide. Des sauvages montagnais venant à passer, nous donnent quelque secours, et je puis me dispenser, ainsi que les Pères, d'une besogne peu en rapport avec notre dignité et notre vocation.

Nous ne sommes qu'au 4 septembre ; un de nos rameurs déserte. Les autres veulent en faire autant. Quelle posi-

tion! Dans un désert immense, privés de tout secours humain, avec la perspective ou de mourir de faim sur le bord de la rivière, ou de retourner au lac la Biche à travers bois, rivières et marais, ce dont la plupart des miens ne sont pas capables! Nos gens au cœur ingrat profitent de cette situation fâcheuse pour demander une forte augmentation de prix. Je l'accorde, car ils menacent de m'abandonner. Alors ils montrent quels mauvais sentiments les animent. Ils tergiversent, exagèrent les difficultés, redoutent les dangers, se plaignent de la berge qui fait beaucoup d'eau. J'étais à bout de patience et leur reprochai leur lâcheté si vertement, qu'ils consentirent à continuer leur route.

Le 7, nous arrivons au Grand-Rapide, où la rivière, ayant une chaîne de montagnes à franchir, s'est creusée par la suite des temps un passage étroit. Elle se divise en deux branches formant une île au milieu, et se précipite en cascades entre de grosses pierres mollasses, avec un fracas épouvantable. A mesure que nous approchons, je vois l'équipage pâlir d'effroi. Quelques-uns avaient déjà vu ce rapide. Ils le trouvent tout changé. L'eau est si basse, que le lit de la rivière se montre tout hérissé de rochers et de grosses pierres. Le passage est impraticable. Le seul moyen de se tirer d'affaire est de débarquer toute la cargaison, de la transporter à dos jusqu'au bout de l'île et d'y traîner aussi la berge. Avec des hommes d'énergie nous viendrions à bout de franchir ainsi le Grand-Rapide sans danger, mais ceux que nous avons ne méritent pas le nom d'hommes. Ils font bien semblant de vouloir travailler, donnent quelques coups de main, font quelques efforts, puis se déclarent incapables d'avancer plus loin. Quelle peine je ressentis alors! J'amenais les objets nécessaires à l'entretien de nos pauvres missions pour toute une année, et je me voyais réduit à les laisser sur le

rivage!... Nous halons notre berge pour la mettre en sûreté ; je laisse un Frère et un serviteur de la mission à la garde du bagage. La Sœur converse était tombée gravement malade et ne pouvait faire un pas ; elle reste donc aussi avec sa petite fille. La crainte de voir cette malade mourir sans sacrements me fait laisser là le P. Roure, qui se dévoue volontiers pour remplir ce devoir de charité. Puis, suivi du P. Lecorre, des FF. Reynier, Racette, Pourtier, et de Bertrand, je pars dans le but de me rendre jusqu'à la fourche des rivières la Biche et Athabaskaw, où un petit poste vient d'être établi par la Compagnie. Chacun prend ses couvertures et ses provisions pour cinq jours, et les vêtements indispensables, et nous nous mettons en route le long de la rivière. Le capitaine de la barque et son second nous accompagnent, le reste de l'équipage nous abandonne lâchement. Nous voilà donc marchant tantôt sur des pierres aiguës et coupantes, tantôt dans la boue jusqu'aux genoux, tantôt dans d'épais fourrés, tantôt sur le bord des précipices, tantôt sur le flanc des rochers ou des côtes escarpées. Vers le coucher du soleil nous étions épuisés de fatigue, nos pieds étaient meurtris et ensanglantés ; nous songions à camper, quand nous aperçûmes la fumée d'un camp de Montagnais sur le bord opposé. Le P. Lecorre tire du fusil. Plusieurs décharges lui répondent. Bientôt un canot se dirige vers nous et nous traverse. Nous sommes au milieu de sept familles chrétiennes, qui reçoivent avec joie le grand Chef de la prière et ses compagnons.

Ils nous procurèrent deux larges canots, dans lesquels nous descendîmes jusqu'à la fourche, où nous trouvâmes un bon accueil. Sans le secours providentiel de ces embarcations sauvages, nous aurions eu une peine incroyable à atteindre ce poste. Notre première journée de marche nous avait tellement épuisés, que plusieurs se seraient vus

dans l'impossibilité de recommencer ou de continuer une pareille opération. A peine arrivé au fort, je m'informai si les berges d'Athabaskaw étaient passées. C'était dans M. Mac Murray, chef du district Athabaskaw, que j'avais mis, après Dieu, ma dernière espérance. Je savais qu'il ne nous verrait pas dans un si cruel embarras sans venir à notre secours. Malheureusement il n'était pas encore descendu du Grand-Portage. Je l'attendis trois jours, après lesquels, impatient de m'entendre avec lui, afin d'assurer le transport de nos pièces, je résolus d'aller à sa rencontre. J'équipai un canot d'écorce, je pris le F. Pourtier, Bertrand et un jeune sauvage, et je partis. Il me fallut ramer comme un galérien du matin au soir pour remonter le rapide courant de la rivière. A chaque détour j'espérais rencontrer les berges; vaine attente. J'arrivai au Grand-Portage après quatre jours et demi de marche forcée. Je franchis à pied le portage, qui a 16 kilomètres de long, et je trouvai enfin la brigade désirée. M. Mac-Murray n'y était pas, mais M. Mac-Kenzie, son commis, se montra très-complaisant et m'accorda tout ce que je pouvais désirer, c'est-à-dire une berge qui prendrait les devants, et me serait prêtée avec l'équipage et un guide pour aller chercher mon bagage et mes compagnons laissés au Grand-Rapide. J'eus à subir quelques retards nécessités par le transport des marchandises de la Compagnie. Heureusement le R. P. Legoff, venu de l'île à la Crosse pour donner une mission aux sauvages du portage, me procura le grand bonheur de revoir un frère.

Le 22, une berge est chargée et prête à partir. La neige couvre la terre. Je remonte dans mon canot avec le Frère Pourtier et Bertrand, désireux que je suis de devancer la berge et de tout préparer à la fourche pour notre expédition au Grand-Rapide. Ce jour même, le Frère et moi courûmes grand danger de perdre la vie. Voici comment.

Au-dessus du rapide la Bonne, nous aperçûmes une outarde. Bertrand mit pied à terre et la tua, mais elle tomba à l'eau. Comme nous n'avions que du pimican moisi pour toute nourriture, nous ne voulûmes pas perdre le petit morceau que Dieu nous envoyait, et je ramai avec le Frère pour attraper l'outarde. Etant assis au milieu du canot et le Frère à l'avant, nous ne pensâmes pas qu'il fût nécessaire que je changeasse de place pour diriger le canot; mais le Frère ayant poussé au large avec force, nous nous trouvâmes dans un courant très-rapide qui nous entraînait avec violence vers une suite de récifs, de cascades et de torrents impétueux, le Frère ramant toujours en avant, quand il eût dû reculer de toutes ses forces. Je me plaçai alors à l'arrière du canot pour le gouverner plus sûrement, et je criai au Frère de changer sa manœuvre. Soit trouble, ou peur, ou ignorance des mouvements à exécuter, il poussait toujours au large. Je voyais déjà l'eau bouillonnante dans les récifs à quelques mètres de nous. Je poussai alors comme un cri de désespoir, disant au Frère : « Regardez donc mon aviron et ramez dans le même sens que moi, ou nous sommes perdus. » Il donna enfin quelques vigoureux coups d'aviron à reculons et nous fûmes bientôt au rivage. Je saisis quelques branches qui retombaient dans la rivière et nous fûmes sauvés. Une seconde de plus et c'en était fait de nous.

Le bon Dieu a-t-il voulu nous punir de notre gourmandise en nous montrant la mort de si près? Je l'ignore; mais, si jamais un acte de gourmandise a pu être excusé, c'est bien dans cette circonstance. Après n'avoir eu à manger, en montant au portage, que de la mauvaise viande sèche, dure comme l'écorce des arbres, tantôt cuite à demi et tantôt crue, nous n'avions maintenant que du pimican moisi pour tout potage; ne pouvions-nous pas

sans scrupule désirer un petit changement à une nourriture si désagréable ? Quoi qu'il en soit, après avoir couru un si grand danger, nous continuâmes de ramer de notre mieux et nous arrivâmes le 24 à la fourche. Un furoncle malin, que j'avais dû contrarier en travaillant sans relâche, me causa des souffrances presque intolérables, et une grosse fièvre accompagnée de violents frissons.

En débarquant, je trouvai le P. Lecorre et les deux Frères inquiets de ma longue absence et accablés d'ennui après avoir passé tant de jours dans un triste réduit, sans livres, sans occupations, sans messe. Aussi les consolai-je grandement en leur annonçant que je les enverrais immédiatement à Athabaskaw.

Le lendemain, la berge arrive, mais quelle déception ! Le guide est tombé malade et crache le sang, un homme s'est blessé en faisant un effort dans un portage, et les autres se découragent en voyant l'eau si basse. Je presse, j'exhorte, je supplie même. Je parle du dévouement du Missionnaire qui a tout sacrifié pour venir leur donner les moyens de se sauver ; je fais voir nos Pères du Nord, les Sœurs et leurs orphelines dénués de tout et condamnés à passer l'hiver dans de cruelles privations. C'était comme si j'eusse parlé à des cœurs de bronze. Ce ne fut qu'après cinq ou six heures de prières et de supplications que je décidai ces gens à monter avec moi. Encore dus-je leur promettre une forte récompense, et engager cinq Montagnais et deux Cris, pour que notre grand nombre d'ouvriers fît paraître l'ouvrage moins pénible.

Enfin nous partîmes, et je versai des larmes de joie en pensant que je viendrais à bout de mon entreprise.

Le 1er octobre, nous arrivons au pied de l'île du Grand-Rapide, où nous laissons notre berge, et nous nous dirigeons à pied vers le camp, où nos pauvres compagnons nous attendaient depuis si longtemps, désespérant de

nous revoir. Aussi quel ne fut pas leur bonheur ! Le mien était grand aussi sans doute, mais non pas sans mélange. Je trouve le P. Roure pâle et défait. Je m'informe s'il souffre de la faim, et il me répond qu'il a été pris d'un refroidissement, en se levant la nuit pour aller prendre soin de la pauvre Sœur très-malade, qui dans des accès de délire courait de grands risques. J'entre dans la tente de la malade et la trouve très-souffrante. Elle ne s'est pas levée depuis notre séparation. Comment supportera-t-elle le voyage et les rigueurs du froid déjà très-piquant ? Que lui donner pour la soulager ?

Cependant je n'avais pas de temps à perdre. Nos hommes, voyageurs expérimentés, ont examiné le terrain. Les difficultés sont grandes, mais pas insurmontables. Tous prennent courage, nous nous mettons à transporter nos pièces et notre berge, que nous traînons au milieu des rochers et de mille embarras. Nous faisons un travail de géants. Le lendemain nous radoubons notre berge, que tant de secousses avaient presque disloquée.

Nous avons été obligés de porter la pauvre Sœur malade sur un brancard dans le portage jusqu'au bout de l'île. Pauvre fille ! qu'elle aura à souffrir le long du chemin ! La rivière, en cette saison surtout, où l'eau est très-basse, n'est qu'une suite de rapides et de cascades. Souvent la barque heurte violemment contre des récifs. Alors les cris et le tapage des rameurs sont insupportables, même pour une personne en bonne santé, et la malade est si faible qu'elle ne peut lever la tête. Trois fois nous dûmes la débarquer et la transporter le long du rivage. Au milieu de ses souffrances et de tant de tracas, elle ne se plaignait pas. « Ma seule peine, disait-elle, est de vous donner tant de trouble. »

Le 5, nous arrivâmes à la fourche, où nous rendîmes grâce à Dieu de nous avoir préservés au milieu des nom-

breux dangers que nous avions courus. La berge de la Compagnie reprit ses marchandises et nous chargeâmes la nôtre de notre bagage, après l'avoir encore radoubée. Malgré cette précaution, elle fit tant d'eau, que je fus obligé de travailler du matin au soir à la vider.

Le 9, nous arrivâmes à la mission de la Nativité, au lac Athabaskaw. C'était un dimanche. Plus de sept cents sauvages se trouvaient groupés autour de la chapelle. A mon approche la cloche se met en branle, les chasseurs tirent du fusil. Les décharges continuent sans interruption jusqu'à ce que j'aie mis pied à terre. Alors tous viennent se jeter à mes pieds, demandent une bénédiction, me prennent la main et baisent mon anneau. Je voulais leur donner une bénédiction générale, mais cela ne les contentait point. Pauvres sauvages ! ils voudraient me garder au milieu d'eux ; il y a onze ans qu'ils sont sous ma direction; je les aime et je m'arrêterais volontiers ici. Mais Mgr Faraud, étant forcé de séjourner au lac la Biche, juge ma présence nécessaire dans le district Mackenzie. Faisons cependant halte auprès de l'excellent P. Eynard et de l'intrépide P. Laity, qui ont été successivement mes compagnons à la Nativité, et qui travaillent maintenant avec succès à maintenir mes bons sauvages dans la ferveur.

Mais l'heure de la séparation arriva bientôt. Le 10, le R. P. Laity partait pour le fort Vermillon, dans la rivière la Paix, pour y donner la mission aux Castors. Il devait préserver cette chrétienté naissante contre les attaques d'un ministre protestant des plus fanatiques. Ce cher Père part seul, sans Frère, sans serviteur, mais rien ne lui coûte.

Le 11, avant de me séparer de mon cher P. Eynard, mon ancien compagnon de noviciat, je lui laisse deux bons Frères, les FF. Reynier et Fortier. Je suis obligé

aussi de confier à ses soins paternels notre pauvre malade, car elle n'a plus de force ; l'emmener plus loin serait l'exposer à une mort certaine. La petite orpheline reste aussi pour la garder.

Notre berge est montée par huit forts rameurs. Quatre hommes nous accompagnent en canot, car nous avons besoin de leurs secours pour les portages, dans quatre desquels on est obligé de traîner non-seulement la cargaison, mais aussi le bâtiment. Pour accélérer notre voyage, Pères, Frères et moi, nous portons notre part du bagage et nous nous attelons au câble pour haler la barque. Un de ces portages s'appelle *de la Montagne*, parce qu'en effet il faut franchir une petite montagne assez escarpée. C'est un travail gigantesque. Tout en nous cramponnant et déployant toutes nos forces, nous n'avancions que de deux ou trois pouces à chaque coup.

Cependant nous avons vaincu les difficultés de ces rapides et de ces portages. Cinq hommes venus d'Athabaskaw pour nous prêter main-forte dans ce mauvais pas s'en retournent, et nous continuons notre chemin, saluant en passant la petite mission de Saint-Isidore, sans nous y arrêter.

Le 18, nous arrivons en face du grand lac des Esclaves. Le vent contraire nous a retardé toute la journée du 17. Il n'est pas encore apaisé. Nous voulons essayer de le braver, comptant rebrousser chemin si les vagues sont trop grosses. Elles le sont en effet, et nous voulons revenir sur nos pas, mais notre berge s'échoue sur un banc de sable, où les flots, en la ballottant, la font toucher deux fois. Nous ne pouvions virer de bord sans exposer le flanc de la barque aux violences des vagues et sans en être submergés. Nous essayons de pousser en avant, et avec la grâce de Dieu, nous nous tirons encore sains et saufs de ce danger, un des plus grands que nous ayons couru, vu

la fragilité de notre embarcation, l'agitation des flots du lac, semblable à une mer, et notre éloignement de terre et de tout secours humain.

Nous approchons de l'île d'Orignal, sur laquelle est située notre belle mission de Saint-Joseph. Nous ne pouvons aborder en face de la chapelle ; le vent nous force de relâcher dans un petit port naturel, entre la mission et le fort Résolution. Nous nous rendons à pied chez le R. P. Gascon, qui pleure de joie en nous voyant. Il ne comptait plus sur nous, la saison étant déjà très-avancée. Je lui laissai le F. Racette, son compatriote, et aussi le P. Roure, dont la maladie a fait des progrès alarmants. Depuis que je l'ai retrouvé souffrant au grand rapide de la rivière la Biche, son état a constamment empiré. Une fièvre brûlante le consume. Je voudrais le conduire jusqu'à la Providence pour le garder près de moi, lui faire faire son noviciat et lui apprendre le montagnais. Mais nous sommes grandement exposés à être arrêtés par les glaces. Le froid, qui commence à être excessif, me l'enlèvera peut-être et j'en aurais un regret éternel. Je me décide donc à le laisser sous la garde de saint Joseph et du bon P. Gascon.

Des vents contraires nous retardèrent près de deux jours, et ce ne fut que le 21 au matin que nous pûmes gagner le large, poussés par une brise favorable. Bientôt la neige commença à tomber, mais nous continuâmes de naviguer jusqu'à la nuit. Nous relâchâmes à l'embouchure de la rivière aux Bœufs. Il était tard et nous ne prîmes pas la peine de dresser notre tente. A notre réveil, le lendemain matin, nous étions tous ensevelis sous une épaisse couche de neige. Nos jeunes Missionnaires purent déjà savourer les délices de nos campements d'hiver. Après un frugal déjeuner nous nous remîmes à flot. Mais bientôt un vent violent se lève, soufflant du large et soulevant les vagues

comme sur l'Océan, et la neige, qui avait cessé de tomber vers le matin, recommence de plus belle et nous aveugle. C'est presque une tourmente d'hiver. Impossible de retourner sur nos pas. Cependant les flots se brisent contre la berge, l'eau rejaillit et nous inonde. On cloue les prélarts au-dessus du bagage pour l'empêcher d'être mouillé. Deux ou trois fois nous sommes sur le point d'être engloutis. En avant de nous, pas de port où nous puissions trouver un abri, mais au contraire de nombreux bancs de sable et des rochers où nous courons le risque de briser notre barque, et le vent redouble de fureur. Mais Dieu veille sur nous : nous apercevons une petite anse où l'eau est peu profonde, il est vrai, mais où nous pouvons essayer d'aborder. Si notre embarcation se brise, nous pourrons au besoin sauver notre vie. En approchant de terre, les hommes de l'équipage se jettent dans l'eau glacée, soulèvent la berge et la font avancer sans avarie jusqu'au rivage. Il était temps, car elle n'eût pu résister plus longtemps à la violence de la tempête.

Notre guide et les hommes de l'équipage me disent alors : « C'est fini maintenant, nous serons pris par les glaces ici; nous ne pouvons aller plus loin. » Je cherche à les encourager; mais le 22, à mon lever, j'aperçois la glace s'étendant déjà à plus de 200 mètres. Le froid était intense, mais le vent avait diminué. Espérant qu'il se calmerait bientôt, j'exhortai mes gens à de nouveaux efforts pour mettre notre berge en sûreté. Nous abattîmes le bois dans la forêt pour lui faire un passage, et nous la traînâmes aisément sur la neige en coupant une pointe, assez près de l'eau, afin de pouvoir la remettre à flot quand le calme reviendrait. Désespérant d'aller plus loin, nos hommes voulaient s'en retourner. Un Montagnais du fort Résolution déserta. Les autres voulaient l'imiter. J'étais en grandes transes. Je leur promis une augmenta-

tion de prix s'ils voulaient tenir ferme, leur assurant, du reste, que je ne les exposerais pas témérairement au danger, et que je consentirais à demeurer là où l'extrême nécessité nous arrêterait. Le 23, je me levai grelottant de froid. Le vent contraire soufflait toujours. Mon espérance semblait s'évanouir en face de cette glace et de ce terrible vent du nord. Abattu et découragé, je songeais à choisir une place sur le rivage pour y mettre notre bagage en sûreté, et à faire élever un abri pour y passer le commencement de l'hiver. J'étais en proie à tant de peines, que je ne pensais même pas à célébrer le saint sacrifice de la messe, quoique ce fût dimanche. Le P. Lecorre me rappela cette circonstance ; alors nous dressâmes un humble autel et je célébrai la messe en suppliant Dieu et tous les saints de nous permettre d'achever notre voyage.

Après la messe le vent diminua sensiblement et sembla vouloir prendre une direction favorable. La confiance de nos gens se ranima. Après midi le guide proposa de remettre notre barque à l'eau, ouvrage que je croyais au-dessus du courage de nos hommes, car il fallait la traîner à une bonne distance sur la glace encore faible. Nous la poussons cependant vers le lac, la glace se brise sous son poids, et voilà nos gens dans l'eau glacée jusqu'à la ceinture. Leur courage se refroidit; ils ne veulent pas faire un pas plus avant. Alors pour les encourager, le P. Lecorre, le F. Pourtier et moi, nous sautons dans l'eau avec eux. Enfin, grâce à notre exemple et à nos efforts, nous parvenons à faire flotter notre berge que nous chargeons ensuite, en transportant nos pièces du rivage sur des glaçons qui enfoncent souvent sous nos pas.

Tout est embarqué et l'on part à la rame. A peine avons-nous quitté le rivage qu'une légère brise s'élève et nous pousse rapidement vers la rivière au Foin. La nuit nous surprend dans la traversée, mais le temps est

clair et paraît sûr. Nous arrivons à la rivière au Foin, dans laquelle nous entrons en tâtonnant. A son embouchure sont bâties une maison et une petite chapelle que le P. Gascon a construite l'année dernière ; c'est là qu'il eut le malheur de perdre son compagnon, le F. Hand. Nous débarquons à l'endroit où est établie la mission ; personne n'y réside. Nous nous dirigeons à pied vers le fort, situé plus haut dans la rivière, qui est déjà entièrement couverte de glace.

Là de nouvelles difficultés m'attendent. Comme on se voit arrivé en lieu sûr, on pense qu'il est dangereux de se remettre en route. Je presse, j'exhorte, j'encourage, je déclare que je ne demande pas l'impossible et que je rebrousserai chemin s'il y a danger véritable. J'engage deux nouveaux hommes à se joindre à nous, et le 24, au matin, ayant brisé la glace qui s'était formée la nuit à l'entour de notre berge, nous gagnons le large, où nous avons moins à craindre les glaçons, et nous arrivons, après une longue traversée, à une pointe appelée *pointe de Roches*.

Pendant que nous prenons notre modeste dîner (un morceau de viande sèche et une tasse de thé), le vent devient contraire. Nous partons cependant à la rame, mais le vent augmente. Il nous faut revenir à la pointe de Roches, car entre ce lieu et les îles des Marais il n'y a aucun endroit où l'on puisse aborder.

Le 25, au soir, le temps devient calme et serein. Nous repartons, et déjà nous avons franchi une bonne distance, quand le guide nous dit tout épouvanté qu'il ne peut aller plus loin, que la glace prend sur le lac, que la berge n'avance plus, que les faibles planches qui la composent seront bientôt percées par le frottement des glaçons. On examine le lac et on voit, en effet, une glace immense le couvrir, ayant déjà l'épaisseur d'une vitre. Tous

aussitôt de demander à retourner à notre pointe de Roches. Alors, ne voulant pas être téméraire, je consens au retour, et nous virons de bord. J'en avais le cœur malade.

Je passai la nuit dans une vive anxiété. Le matin je m'aperçus que le vent avait brisé la glace. Je réveillai mon monde, et nous nous dépêchâmes de déjeuner. Pour ne pas être exposés à revenir encore sur nos pas, je fis tirer du milieu des pièces des feuilles de fer blanc destinées à la mission, et je les fis clouer sur les flancs de la berge. Ainsi bordée, elle pouvait offrir plus de résistance au frottement des glaces. Nous quittâmes enfin pour la troisième fois cette pointe, où je crus longtemps que je serais obligé de passer l'automne et les premières semaines de l'hiver. Nous fîmes force de rames et nous arrivâmes aux îles des Marais, où le grand lac des Esclaves commence à se déverser dans le fleuve Mackenzie. Il était temps, car un vent contraire et violent s'éleva bientôt. Une heure plus tard, nous n'aurions pu sortir du lac et nous aurions été arrêtés par les glaces. Il nous eût alors fallu nous construire quelque abri à la pointe des Roches, et attendre que le lac fût assez gelé pour y marcher en sûreté, attendre surtout que le fleuve gigantesque, dont le courant est si rapide, fût couvert d'une croûte de glace assez solide pour que l'on pût le traverser sans crainte. Et puis quelles difficultés, quels embarras pour nous rendre à pied à la mission de la Providence, pour traîner nos provisions, nos couvertures, etc. !

Le 26, au soir, nous descendons la rivière au milieu des glaçons. Nous voudrions aborder quelque part et ne pas nous hasarder, durant les horreurs de la nuit, au milieu d'énormes glaçons et d'épais tourbillons de neige qui augmentent l'intensité des ténèbres. Mais impossible de gagner terre. Sur chaque rive du fleuve la glace est prise sur une largeur de près de 1 kilomètre. Nous

prenons alors le parti de suivre le fil de l'eau, mais le vent est contraire et a beaucoup de prise sur la berge, qui ne peut descendre que très-lentement. On aborde deux fois de gros glaçons flottants; on veut s'y accrocher afin de dériver avec eux. Ils nous entraînent durant quelque temps, puis se brisent et nous laissent de nouveau au gré du vent. Pendant que les rameurs dorment, le Frère et le guide veillent et rament. C'est ainsi que se passe la nuit. Le matin, nous sommes surpris de nous retrouver presque à la même place que la veille. La neige, qui n'a pas cessé de tomber depuis hier, s'abat sur nous en flocons plus épais. Le froid devient très-rigoureux. Neige, vent contraire, glace, froid, tous les éléments semblent conjurés pour nous empêcher d'arriver. Cependant nous redoublons d'efforts, et enfin le 27 octobre, à dix heures, nous apercevons de loin l'évêché, le couvent des Sœurs et le fort de la Compagnie de la baie d'Hudson. Encore quelques instants et nous sommes chez nous, à la mission de la Providence. C'est bien la Providence qui nous a protégés durant notre route et qui nous amène sains et saufs au terme d'un si long voyage.

Les PP. de Kerangué et Grouard, les FF. Salasse et Boisramé, les Sœurs de charité, les gens du fort, tous étaient étonnés de notre arrivée à pareille saison. Ils ne comptaient plus sur nous. Aussi n'eurent-ils, ainsi que nous, rien de plus pressé que de rendre de grandes actions de grâces à Dieu. Le soir même, il y eut bénédiction solennelle du saint Sacrement, et le jour de la Toussaint je célébrai pontificalement une messe d'action de grâces.

Le 13 novembre a été une grande fête pour la mission de la Providence. Nous solennisâmes en ce jour la fête de saint Martin, patron de tout le vicariat, et j'ordonnai Prêtre le P. Lecorre. Après ma consécration épiscopale,

ç'a été la première ordination faite dans ce pays. J'aurais pu conférer plus tôt au P. Lecorre l'ordre de la prêtrise, mais je tenais à le faire ici devant notre peuple et devant nos pauvres sauvages, afin de leur faire comprendre par la grandeur des cérémonies la sublimité du sacerdoce.

Mais il est temps de clore ce rapport déjà trop long.

Recevez, mon très-révérend Père, l'assurance du profond respect avec lequel je suis

Votre fils très-affectionné et obéissant,

† Isidore, Evêque d'Erindel, o. m. i.

LETTRE DU R. P. GROUARD AU R. P. ROYER.

Mission Saint-Raphaël, fort de Liards,
le 13 juin 1871.

Mon révérend et cher Père Royer,

Votre bonne lettre du 9 décembre dernier est venue me surprendre et me consoler tout ensemble. Je vous avoue que je ne m'attendais pas du tout à cette marque d'attention de votre part, quoique je vous susse assez charitable pour faire de pareilles bonnes œuvres ; mais vous n'étiez pas sur la liste de mes correspondants ordinaires, et bien que votre souvenir ne soit pas effacé de ma mémoire ni de mon cœur, je vous supposais tellement accablé de besogne, que la pensée de vous écrire et surtout de recevoir de vos lettres ne m'était pas même venue à l'esprit. Je ne puis que bénir le bon Dieu qui a permis ce petit rapprochement physique, sans doute pour nous unir plus étroitement dans l'âme. Et si une telle union est toujours désirable, combien ne l'est-elle

pas plus dans ces temps malheureux où tant de maux fondent à la fois sur nous ?

Votre lettre a donc été la bienvenue, mais que les tristes nouvelles qu'elle contenait m'ont ému ! Je ne saurais vous dire l'impression que j'en ai ressentie et que j'en ressens encore. La foudre serait tombée à mes pieds, que j'en aurais été moins décontenancé. Imaginez-vous toute cette avalanche de désastres s'abattant d'un seul coup sur nos âmes françaises et chrétiennes ; et mesurez, si vous le pouvez, l'anxiété avec laquelle nous attendons l'exprès de l'été, et la cruelle incertitude dans laquelle nous devons rester si longtemps. Je n'ose m'arrêter à ces idées, car elles me feraient perdre la tête et, Dieu merci, dans la besogne qui s'offre à nous ici, on trouve de puissantes distractions qui nous font oublier même ces événements si tragiques et si importants pour nous. A la réception de votre lettre, j'ai dû me mettre en route. C'était le 10 mars. Comme vous n'êtes pas au courant de mes courses ordinaires, je vous indiquerai brièvement mon itinéraire.

La Providence est située sur le Mackenzie à une journée de marche du grand lac des Esclaves. De la Providence, je me rendis au fort Simpson. C'est un voyage qui demande six bonnes journées, mais que l'on peut faire en cinq en se dépêchant un peu. Du fort Simpson, je suis venu ici au fort de Liards. Voyage de huit jours, mais que l'on fait plus rapidement quand on a un chemin frayé. Cette année, nous n'en avions pas, et j'ai été obligé de le frayer tout le temps, depuis le fort Simpson jusqu'au fort de Liards. Nous étions partis trois du fort Simpson, ayant chacun nos chiens à conduire. Nous avions un chemin tout frais et personne pour marcher devant, parce que nous espérions que le beau temps durerait assez pour nous guider

jusqu'au bout. Mais, dès le premier jour, la neige tomba à plein ciel et le vent souffla avec violence, de sorte que toute trace de chemin fut effacée. Il fallut alors que l'un de nous marchât devant les chiens et qu'un autre conduisît deux traînes à la fois. Comme je me fais fort de marcher à la raquette aussi bien que nos gens, et que je ne puis encore conduire les chiens aussi bien qu'eux, je m'offris à battre le chemin et je m'acquittai de ma tâche sans trop de peine ni de fatigue. Arrivé ici, je me suis mis à charrier du bois pour me chauffer, et du bois de construction pour me bâtir une cuisine et une petite chambre. Tant que la neige a couvert la terre et que la glace est restée sur la rivière, j'ai été occupé à ces travaux, interrompus de temps en temps par des visites de sauvages. Ces visites n'étaient que passagères, et ce ne fut que vers le 8 de mai que je vis mon petit troupeau se réunir à l'entour de la mission, et changer mon ermitage en un village de branches et de tentes de peaux. Alors commença aussi l'ouvrage sérieux du Missionnaire. La prédication, la récitation des prières, les confessions, etc., ouvrage plus difficile ici qu'ailleurs à cause de la variété des nations à qui j'ai affaire. Ce sont des Esclaves, des Mauvais-Mondes, des gens de la montagne, des Nahanés, tribus qui parlent des dialectes différents. Ils se comprennent bien entre eux et, Dieu merci, ils comprennent ce que je leur dis, mais je vous assure qu'ils m'embrouillent facilement. J'ai eu ce printemps à évangéliser une nouvelle tribu, de l'autre bord des montagnes Rocheuses, et qu'on appelle *gens du Grand-Lac*. Je les avais vus en passant l'année dernière, mais le jeûne les avait forcés de s'éloigner immédiatement. Ce printemps, ils sont venus avec d'abondantes provisions et sont restés près d'un mois à ma porte. Je les sonnais trois fois par jour et pas un ne manquait de se rendre au son de la

cloche. L'assiduité de ces pauvres gens et leur ardeur à apprendre les prières m'a consolé de l'indifférence encore trop générale des Esclaves. Ces Esclaves n'ont pas de grands vices, mais ils n'ont pas de grandes vertus non plus. Ils sont mous, lents et paresseux pour la prière, et diffèrent en cela des autres tribus montagnaises, où l'on trouve de l'élan et de la ferveur. Je dois cependant reconnaître qu'il y a du mieux et je suis plus content d'eux que l'année dernière. Je vais descendre dans quelques jours au fort Simpson, où je ne pourrai faire qu'un court séjour, et je remonterai le Mackenzie jusqu'à la rivière au Foin, sur le grand lac des Esclaves, où je trouverai encore des sauvages à baptiser et confesser. J'ai fait ici, ce printemps, trente-huit baptêmes, dont seize d'adultes. J'ai confessé tout mon monde, excepté cinq ou six, sur lesquels un est marié avec sa propre sœur, et par conséquent ne peut venir à la mission, et un autre a deux femmes et se trouve dans le même cas. Ce n'est pas à dire que tous les autres sont déjà chrétiens. Il s'en faut de beaucoup, mais ceux mêmes qui ne veulent pas encore se faire baptiser ne font aucune difficulté de venir à confesse.

Je voudrais pouvoir vous écrire une lettre plus intéressante pour vous remercier de celle que vous m'avez envoyée. Mais nos nouvelles sont peu de chose, comparées à celles que vous avez à nous apprendre. Au moins, je suis heureux de pouvoir vous offrir l'expression de ma reconnaissance pour votre bon souvenir et de me recommander à vos prières.

Votre humble serviteur et Frère,

E. Grouard, o. m. i.

MISSIONS DE SAINT-ALBERT.

LETTRE ADRESSÉE A N. S. PÈRE LE PAPE PAR M^gr^ GRANDIN, ÉVÊQUE DE SAINT-ALBERT.

Mission de Saint-Paul des Cris, 3 mai 1872.

TRÈS-SAINT PÈRE,

Le 3 avril dernier, je recevais les Bulles d'érection du siége de Saint-Albert, et celles par lesquelles je suis transféré de Satala à ce nouveau siége. Je ne saurais assez, tant en mon nom qu'au nom de mon clergé et de mes fidèles, remercier Votre Sainteté de cet acte important d'autorité qui, dans les circonstances actuelles, ne peut manquer d'avoir un grand et puissant retentissement. La pauvre Eglise de Saint-Albert est battue par les difficultés sans nombre qui surgissent de toutes parts : si elle n'était l'œuvre de Dieu, elle devrait succomber. Mais j'espère d'autant plus que Dieu la soutiendra, qu'elle est confiée à de plus faibles mains. Mon impuissance et mon indignité ne me découragent point, puisque la charge redoutable dont je suis revêtu m'a été imposée par l'obéissance; j'y vois l'accomplissement de ces paroles que je suis si heureux d'avoir prises pour devise : *Infirma mundi elegit Deus*. Je compte d'autant plus sur Dieu que je suis plus faible, et, fortifié par lui, je puis tout.

L'Eglise de Saint-Albert, dans sa pauvreté, a un titre de gloire : c'est d'avoir été érigée par un pape persécuté, la vingt-sixième année de son pontificat. En prenant pos-

session de mon siége, j'ai consacré mon diocèse au très-saint et immaculé Cœur de Marie.

Je voudrais, très-saint Père, pouvoir aller me jeter à vos pieds, vous parler de vive voix de nos succès, de nos difficultés et de nos espérances. J'aurais, de plus, tant de conseils à demander, tant de questions à éclaircir à Rome, que ce serait pour moi un véritable besoin d'y aller. Malheureusement, je n'en vois pas la possibilité prochaine.

Veuillez néanmoins me bénir, très-saint Père ; bénir tous nos Missionnaires, toutes nos œuvres, tous nos chrétiens, même nos nombreux infidèles : ils sont moins méchants que les misérables qui persécutent Votre Sainteté. A chaque courrier nous espérons toujours apprendre le triomphe de l'Eglise et la fin de vos maux ; nous sommes tous bien affectés de les voir se prolonger et nous prions plus que jamais pour que le bon Dieu daigne les faire cesser, ou du moins combler Votre Sainteté de consolations dans vos nombreuses tribulations.

Nos métis de Saint-Albert, nos Montagnais de l'île à la Crosse et les chrétiens de la nation des Cris ont voulu avoir l'honneur de s'adresser directement à Votre Sainteté. J'ose vous faire parvenir leurs lettres et assurer Votre Sainteté que tous les chrétiens du diocèse de Saint-Albert signeraient ces lettres avec bonheur, s'il leur était possible. Nos infidèles eux-mêmes seraient fiers de condamner ostensiblement la conduitede vos persécuteurs, qu'ils trouvent, avec raison, bien plus injustes qu'eux.

Recevez, très-saint Père, l'assurance de mon plus profond respect, de ma soumission vraiment filiale.

De Votre Sainteté,

Le fils obéissant et soumis,

† Vital, O. M. I.,

Évêque de Saint-Albert.

RESCRIT DU SOUVERAIN PONTIFE.

Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique ;

C'est avec un profond sentiment de tendresse que Nous avons reçu votre lettre datée du 2 mai dernier, par laquelle vous Nous remerciez de votre translation au siége épiscopal de Saint-Albert, que Nous venons d'ériger en vertu de Notre autorité apostolique, et par laquelle vous Nous apprenez que vous avez déjà régulièrement pris possession, et que vous avez consacré tout le diocèse au Cœur immaculé de la très-sainte Mère de Dieu. Nous sommes heureux, Vénérable Frère, que cette érection ait été, comme vous le dites, agréable à votre clergé et aux fidèles; et Nous ne doutons pas que Notre sollicitude apostolique n'ait pour effet d'augmenter encore leur zèle dans l'exercice du saint ministère et de leur faire prendre de plus en plus à cœur leurs intérêts spirituels.

Quant à ce qui vous concerne, Vénérable Frère, Nous ne pouvons qu'applaudir aux sentiments si bons et si

---

PIUS PP. IX.

Venerabilis Frater, salutem et Apostolicam benedictionem. Uberi benevoli animi affectu excepimus tuas litteras die 2 elapsi maii datas, quibus Nobis gratias agis pro tua translatione ad novam episcopalem istam S. Alberti sedem, quam Apostolica Auctoritate erigendam curavimus, Nobisque nuncias te ejus possessionem jam rite cepisse, totamque diœcesim immaculato Cordi sanctissimæ Dei Matris consecrasse. Gaudemus, Venerabilis Frater, hujusmodi erectionem tuo clero ac istis fidelibus, ut scribis, pergratam extitisse, ac non dubitamus hoc ipsis incitamento futurum, ut Apostolicam Nostram sollicitudinem ad incrementum zeli in sacro suo ministerio et ad curandam magis magisque suam spiritualem utilitatem uberrime vertant. Quod vero ad te pertinet, Vene-

pieux dont Nous avons trouvé l'expression dans votre lettre, et Nous sommes assuré que Dieu, qui donne sa grâce aux humbles, vous soutiendra dans vos travaux et vous donnera les forces nécessaires pour remplir avec courage tous les devoirs d'un bon pasteur, pour sa plus grande gloire et pour le salut des âmes. Vous ne sauriez douter que Notre bénédiction toute spéciale ne vous accompagne partout dans l'exercice de votre ministère sacré, comme vous en exprimez le désir, et Nous prions de tout Notre cœur le bon Dieu, que cette bénédiction devienne le gage de toute vertu, de toute grâce et de toute prospérité pour vous d'abord, qui êtes préposé à cette Eglise, puis pour vos Missionnaires et ces fidèles qui Nous sont si chers. Nous demandons aussi que, dans sa clémence, il veuille bien se souvenir des infidèles qui habitent ces régions, et qu'il daigne par sa grâce les faire parvenir au port du salut.

Maintenant que vous dirons-Nous, Vénérable Frère,

---

rabilis Frater, non possumus non impense laudare pios egregiosque animi tui sensus, quos in datis à te litteris perspeximus, ac pro certo habemus Deum, qui humilibus dat gratiam, tibi in tuis laboribus propitium adfuturum et necessarias vires tibi collaturum, ut omnes boni pastoris partes ad uberem suam gloriam et animarum salutem strenue implere possis. Nec vero dubitare potes quin Nos peculiari quam optas benedictione Nostra, te in sacro tuo ministerio studiosissime prosequamur, ac propterea bonum Deum ex animo obsecramus, ut eidem benedictioni auspicem esse donet omnis virtutis, gratiæ, prosperitatis tibi primum qui isti Ecclesiæ præpositus es, tum Missionariis istis ac fidelibus quos carissimos habemus, utque etiam benignus et clemens infidelium qui in istis regionibus degunt, recordetur, eosque sua gratia ad portum salutis pervenire concedat. Quid autem dicemus, Venerabilis Frater, de amantissimis litteris ad Nos datis ac

des lettres si affectueuses que Nous ont adressées les fidèles de Saint-Albert, vulgairement appelés *Métis*, ainsi que les Montagnais de l'île à la Crosse et les chrétiens de la nation dite des *Cris*, lettres que Nous n'avons pu lire sans une profonde émotion ? Elles Nous ont été d'autant plus précieuses, que la piété et l'amour filial s'y montrent avec plus d'éclat et d'ardeur, et que plus grande est la distance qui les sépare de Nous. Nous désirons vivement faire savoir à tous ces chers fils, par votre intermédiaire, que Nous avons été grandement consolé par leur esprit religieux, leur foi, et l'amour avec lequel ils compatissent à Nos douleurs, et que c'est de tout Notre cœur que Nous prions Dieu d'affermir leurs volontés dans le bien, de les défendre et de leur faire toujours conserver fidèlement, par des œuvres saintes, l'esprit d'adoption par lequel ils s'appellent et sont en effet les enfants de Dieu.

Nous vous remercions tous des pieuses prières que vous adressez à Dieu pour Nous, et que vous continuerez,

---

subscriptis a fidelibus S. Alberti, vulgo *Métis*, necnon a Montanis insulæ vulgo *la Crosse*, atque a fidelibus e natione eorum qui *Cris* appellantur, quas non sine animi commotione perlegimus? Tanto Nobis acceptiora fuerunt eorum scripta quo insignior et ferventior est pietas et filialis amor qui in iis se prodit, et quo major est etiam distantia locorum quæ ipsos a Nobis disjungit. Optamus vehementer ut hi omnes dilecti filii, te interprete, sciant eorum Nobis religionem, fidem et amorem quo de Nostris acerbitatibus dolent, magnæ consolationi exstitisse, Nosque Deum ex corde precari ut ipsorum egregias voluntates confirmet eosque defendat, ac efficiat ut spiritum adoptionis quo filii Dei nominantur et sunt, fideliter usque dignis operibus custodiant.

Grati autem vobis omnibus pro officio piarum orationum quas pro Nobis ad Deum habetis, quasque vos non intermis-

Nous en avons la confiance, dans ces temps si difficiles. Pour Nous, en témoignage de Notre grande affection et comme gage de toutes les faveurs célestes, Nous vous donnons encore une fois à vous, Vénérable Frère, et à ceux qui vous sont soumis, Notre Bénédiction Apostolique, et Nous l'accordons avec effusion et d'une manière toute spéciale à tous et à chacun de Nos fils bien-aimés qui Nous ont écrit.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 21 août de l'année 1872, de Notre Pontificat la vingt-septième.

PIE IX, PAPE.

LETTRE DU R. P. LEDUC AU R. P. AUBERT, ASSISTANT GÉNÉRAL.

Évêché de Saint-Albert, le 29 juin 1872.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Je serais trop ingrat si je ne vous remerciais pas sincèrement de votre bonne lettre de l'année dernière. Dans nos missions lointaines et isolées, on est si heureux de recevoir quelques mots d'encouragement de la part de

---

suros esse, tam necessario tempore, confidimus, interim in pignus præcipui amoris Nostri, et in auspicium omnis divinæ benignitatis, Apostolicam Benedictionem tibi, Venerabilis Frater, omnibusque quibus præes confirmamus, ac eam etiam peculiariter universis ac singulis prædictis dilectis filiis qui suas ad Nos litteras dederunt, peramanter in Domino impertimus.

Datum Romæ, apud S. Petrum, die 21 augusti, anno 1872, Pontificatus Nostri anno vicesimo septimo.

PIUS PP. IX.

ses supérieurs ; cela console de bien des peines et fortifie contre les épreuves futures. Puissent les quelques lignes que je viens vous adresser sur nos missions de la Siskatchewan, vous être un gage de ma gratitude et de ma respectueuse affection.

Parlons d'abord de Saint-Albert, mission qui vient d'être récemment érigée en siége épiscopal. Une cinquantaine de maisons disséminées çà et là, autour du coteau sur lequel s'élève la résidence de Monseigneur, forment ce qu'on appelle la colonie de Saint-Albert. Les habitants, dont la majeure partie sont des métis français, sont généralement bons chrétiens ; il en est bien peu, un ou deux peut-être, qui négligent de remplir leurs devoirs religieux. La civilisation s'introduit peu à peu parmi eux ; un certain nombre ont renoncé à la vie nomade pour vivre du produit de leurs terres ; néanmoins ce n'est qu'avec mille difficultés que nous pouvons faire comprendre à nos métis combien il serait plus avantageux pour eux de renoncer tout à fait à courir les déserts, comme le font les sauvages, pour se fixer près des missions que nous sommes venus établir au milieu d'eux. Leurs enfants pourraient bien plus facilement être instruits de notre sainte religion, tandis que par la vie nomade qu'ils mènent, ils croupissent pendant de longues années dans une honteuse ignorance. Un certain nombre pourtant commencent à ouvrir les yeux, et voilà pourquoi chaque année la population fixe de Saint-Albert va toujours en augmentant. Il y a cinq ans, lorsque j'arrivai ici pour la première fois, la population était trois fois moins considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui, et pourtant la petite vérole a terriblement éclairci les rangs, lors de son apparition dans la colonie. Autour de nous, dans les immenses déserts qui nous environnent, vivent dans la misère et les privations de toutes sortes des milliers de

pauvres sauvages appartenant principalement à la tribu des Cris et à celle des Pieds-Noirs.

Nous avons maintenant à Saint-Albert une jolie cathédrale en bois. Quoique inachevée, elle fait déjà l'admiration des sauvages, qui viennent quelquefois de plusieurs journées de marche pour la visiter. Toute modeste qu'elle est, cette cathédrale est un chef-d'œuvre pour ces pauvres Indiens, qui n'ont jamais vu rien de semblable. L'établissement des Sœurs de charité que nous avons l'avantage de posséder, va toujours en prospérant ; l'école que ces bonnes et si zélées filles dirigent, progresse de jour en jour ; notre orphelinat, aujourd'hui plus nombreux que jamais, nous attire la sympathie de tous les blancs qui habitent ou qui viennent visiter ce pays ; il nous attire même la sympathie des protestants, malheureusement trop nombreux, qui nous environnent. Pauvres orphelins ! de quelle affreuse misère ils ont été retirés pour la plupart ! A quels dangers ils ont été arrachés ! La plupart de ces enfants auraient été élevés soit dans l'infidélité, soit dans le crime : aujourd'hui ils grandissent à l'ombre du sanctuaire et sous la surveillance de bonnes religieuses. Malgré notre pauvreté et la pénurie de nos ressources, grâce à Dieu, ces chers enfants ne manquent point du nécessaire ; ils sont nourris sinon délicatement, du moins avec abondance ; ils sont confortablement vêtus et bien logés. Deux de ces enfants, deux petits garçons, ont été arrachés à une mort affreuse à laquelle ils étaient condamnés. L'un, appartenant à la nation des Pieds-Noirs, avait été abandonné au milieu de la prairie, sur le cadavre de sa mère, emportée par la petite vérole, quand il a été recueilli par une âme compatissante et donné à la mission. L'autre, âgé alors d'environ cinq ans, me racontait il y a quelques semaines, à peu près en ces termes, l'histoire de ses malheurs :

« Il y a de cela environ deux ans, me disait-il, j'étais campé bien loin avec mes parents dans la prairie. Notre camp se composait de cinq ou six loges. Tout à coup la picotte (la petite vérole) se déclara parmi nous, et bientôt tout le monde fut pris de la maladie... Excepté mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs, tout le monde qui était là mourut; après cela ma mère fut malade aussi et mourut; mes frères et mes sœurs furent malades et moururent. Je restai tout seul avec papa. Papa devint alors malade, lui aussi, et moi j'avais bien de la peine. Enfin mon père étant bien malade m'appela près de lui et me parla ainsi : — Mon enfant, moi aussi je vais mourir; tu vas rester tout seul, tu vas faire bien pitié. Mais courage, mon fils, prie bien le Grand-Esprit. Il ne t'abandonnera point. Quand je serai mort, tâche de te rendre à l'Eglise (à la mission) et tu seras bien là-bas. — Quand papa m'eut dit cela, il mourut lui aussi ; j'étais tout seul et j'avais bien peur. Pendant plusieurs jours je restai encore, me nourrissant avec du poisson sec et des patates crues; mais à la fin les morts sentaient trop mauvais, je fermai la porte de la loge, je mis des branches contre la porte pour empêcher les chiens et les loups d'aller manger papa, je pris quelques poissons secs avec moi et je partis... Je pris aussi un cheval, et pour monter dessus je me servis d'un tronc d'arbre pour me hausser un peu; mais j'avais grand'peur, car les chiens me suivaient toujours et je craignais d'être dévoré. Je marchai ainsi plusieurs jours ; le soir, j'attachais mon cheval et je me couchais par terre; bientôt les chiens eurent trouvé mes poissons et je n'eus plus rien pour manger. Je perdis aussi mon cheval et je fus obligé de marcher à pied bien des jours et bien des nuits. J'avais bien froid et bien soif, parce que tout était déjà gelé, et je n'avais rien pour faire du feu ni pour faire de l'eau. J'ai été ainsi je ne sais pas combien de jours et

combien de nuits; à la fin j'ai été trouvé par deux sauvages qui m'ont conduit à leur camp, et bientôt après le Père qui était à la prairie (le R. P. Fourmond) me prit avec lui. »

Pauvre enfant! j'avais le cœur gros d'émotion lorsqu'il me racontait si naïvement ses malheurs...

Quel bien immense s'est fait dans ces missions depuis quarante ans seulement! Vous le savez mieux que moi, mon révérend Père, à cette époque le bon Dieu était bien inconnu dans ce pays. Depuis ce temps, l'Evangile a été prêché dans tout le nord-ouest avec zèle et succès. Le Seigneur a grandement béni notre Congrégation dans cette partie de l'Amérique du Nord, tout récemment érigée en province ecclésiastique par Sa Sainteté Pie IX. Le bon Dieu, en confiant le gouvernement de cette nouvelle province à un Archevêque oblat, avec trois Evêques oblats pour suffragants, nous donne une preuve bien sensible de la bénédiction qu'il a répandue sur le grain de senevé jeté dans le champ de l'Eglise par notre vénéré Fondateur. Honneur et mille actions de grâces aux pieux associés de la Propagation de la Foi; si le bien s'est fait si rapidement dans ces contrées sauvages, c'est à leurs prières et à leurs aumônes que nous le devons. Hélas! l'affreuse guerre qui a couvert de sang et de ruines notre malheureuse patrie, doit nécessairement avoir un terrible contre-coup pour nos bien-aimées missions. Nos bienfaiteurs sont ruinés ou appauvris, nous nous jetons avec confiance dans les bras de la divine Providence, le bon Dieu viendra à notre secours d'une façon ou d'une autre. Les ministres de l'erreur connaissant trop bien l'embarras où nous nous trouvons, essayent de nous nuire autant que possible dans l'esprit des métis ou des sauvages; ils voudraient renverser, détruire le catholicisme; ils crient bien haut que c'en est fait du papisme; ils répètent

aux pauvres sauvages que le *grand-chef* des catholiques est prisonnier et condamné à laver la vaisselle du roi Victor-Emmanuel. Mais qu'ils inventent mensonges sur mensonges, les portes de l'enfer ne sauraient prévaloir contre l'Eglise de Jésus-Christ. Notre sainte religion est maintenant solidement implantée dans cette partie de l'Amérique ; le bon Dieu ne permettra pas que l'ennemi de tout bien détruise le bien opéré au milieu de tant de difficultés et de fatigues, pendant ces quarante dernières années. Si messieurs les ministres ne nous traitent pas toujours avec charité quand nous sommes absents, il faut leur rendre le témoignage qu'en face ils sont véritablement polis et même prévenants. Un de ces messieurs m'a même fait l'honneur de m'appeler son frère dans une circonstance solennelle, dans un meeting du bureau de santé, lors des désastres causés par la petite vérole. Le R. P. André partagea avec moi les honneurs de la susdite *fraternité*.

Pour soutenir nos missions, nous nous imposons bien des privations, nous nous livrons parfois à des travaux bien pénibles. Ainsi, il n'est pas rare de voir dans ce pays un prêtre, quelquefois même un évêque, une hache à la main, préparant le bois nécessaire pour une construction projetée. Il est bien moins rare encore de voir chaque année, en juillet, août et septembre, des Missionnaires travailler à charrier, à ramasser le foin nécessaire pour hiverner leurs précieuses bêtes à cornes ; et ici, vous le savez bien, l'hiver est affreusement long, affreusement rigoureux. J'ai connu tel Missionnaire qui du matin au soir fauchait comme un de nos paysans français ; j'ai connu tel autre Père obligé de faire du foin, non pas avec une faux, parce qu'il ne savait pas s'en servir, mais avec une faucille, ayant pour l'aider deux pauvres personnes aussi inexpérimentées que lui. Et pourtant il fallait que ce

pauvre père entreprît un tel ouvrage, sous peine d'exposer à une mort moralement certaine les quelques animaux qu'il possédait. En perdant ses bœufs, avec quoi aurait-il charrié du bois pour son hiver? avec quoi aurait-il confié à la terre, au printemps suivant, ses quelques boisseaux de pommes de terre, ses quelques minots d'orge?

Comme c'est Saint-Albert qui doit fournir les choses nécessaires aux missions environnantes, je suis obligé d'entreprendre chaque année des travaux considérables dans l'intérêt du vicariat. Il faut joindre l'office de Marthe à celui de Marie, et je vous assure que dans la position où je suis, ma vie est plus active que contemplative. Dans deux semaines, je vais entreprendre un travail dans lequel nous avons échoué une première fois. Il s'agit de faire marcher par l'eau un moulin à farine. Il y a deux ans, nous avions parfaitement réussi, quand une inondation est venue détruire, en quelques instants, le fruit de bien des sueurs, le fruit de bien des sacrifices. Après avoir cherché et cherché encore une place plus sûre, je crois avoir réussi à trouver ce que je désirais; dans quinze jours nous nous mettrons à l'œuvre. Que je serais heureux si je pouvais procurer un peu de pain à mes frères de la Siskatchewan !

J'aurais bien désiré, cher et Révérend Père, vous parler longuement aussi des Cris et des Pieds-Noirs. Je dois y renoncer pour aujourd'hui; il est minuit, et les lettres doivent partir à cinq heures du matin.

Veuillez communiquer cette lettre au R. P. Martinet. Puisse ce bon Père trouver, lui aussi, dans ces quelques lignes, l'expression de l'affection, je dirai toute filiale, que je lui garde. Je n'oublierai jamais la charité qu'en maintes circonstances il m'a témoignée, pendant les deux années de scolasticat que j'ai passées sous son autorité

paternelle. La crainte seule de lui être à charge m'a empêché d'entretenir avec lui une correspondance régulière. Quand on reçoit une lettre, on désire naturellement y répondre, et les occupations ne le permettent pas toujours ; voilà pourquoi je me suis abstenu d'écrire, et j'ai renfermé dans mon cœur les sentiments pleins de respect et de reconnaissance que je conserve et conserverai toujours pour ceux qui m'ont dirigé et supporté avec tant de charité pendant mon noviciat et mon scolasticat.

Agréez, etc.

H. Leduc, prêtre, o. m. i.

LETTRE DU R. P. LÉGEARD AU R. P. MARTINET, ASSISTANT, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

Mission Saint-Jean-Baptiste, île à la Crosse, 7 juin 1872.

Mon révérend Père,

Veuillez m'excuser si, jusqu'à présent, je ne vous ai envoyé aucun rapport sur notre mission de l'île à la Crosse. N'ayant reçu que l'hiver dernier les actes de notre Chapitre général de 1867, j'ignorais complétement l'obligation imposée par le Chapitre aux supérieurs locaux et aux directeurs de résidences. Aujourd'hui je vais essayer de réparer cette omission. Je ferai remonter ce petit rapport à l'automne de 1870, époque à laquelle j'ai été chargé de cette chère mission de l'île à la Crosse.

La communauté de l'île à la Crosse se composait alors de trois Pères, les RR. PP. Moulin, Légeard et Legoff, et des FF. Dubé et Nemoz. Le R. P. Legoff, étant parti dès

le mois de septembre pour le portage la Loche, afin d'y donner une petite mission aux Montagnais qui s'y trouvent, les RR. PP. Moulin et Légeard se trouvèrent seuls ici pendant quelques mois. Mgr Grandin m'ayant ordonné de faire tout mon possible pour apprendre la langue montagnaise, que j'avais laissée de côté jusqu'alors pour apprendre la langue crise, je faisais déjà mes préparatifs de départ pour aller passer quelques semaines chez une bonne famille montagnaise, lorsqu'une lettre de Mgr Grandin, arrivée ici au milieu d'octobre, vint changer tous nos plans. A une centaine de lieues d'ici, un certain nombre de familles métisses, venues de la rivière Rouge, voulant passer l'hiver près du fort Carlton, sur une des branches de la Siskatchewan, avaient demandé à Monseigneur de leur donner un Père pour rester avec eux. Sa Grandeur, n'en ayant aucun dont il pût disposer en ce moment, leur fit dire que s'ils désiraient absolument avoir un Père, ils s'en allassent en chercher un à l'île à la Crosse. Le R. P. Moulin recevait en même temps l'ordre de partir, si on venait chercher quelqu'un. Les derniers jours d'octobre, un métis et un sauvage étant arrivés ici, envoyés exprès pour emmener le Père, il lui fallut partir immédiatement, à cause de la saison avancée, car déjà les bords du lac commençaient à se glacer. Je me trouvai alors seul à l'île à la Crosse, chargé du spirituel et du temporel de la mission. Heureusement qu'à cette époque de l'année le ministère ne nous donne pas grande occupation : chanter la messe le dimanche, prêcher en français à la grand'-messe, prêcher en cris le soir avant la bénédiction, entendre les confessions des gens du fort, tel est à peu près tout l'ouvrage que nous avons alors. Ce temps de l'hiver, qui est si laborieux pour nos Pères de France, est pour nous, le plus souvent, un temps de repos. Nous en profitons ordinairement pour nous appliquer plus fortement

à la connaissance des langues sauvages parlées dans ces pays, qu'il est rare de posséder parfaitement, même avec une étude longue et difficile.

Le 29 novembre, le R. P. Legoff arrivait du portage la Loche en traîne à chiens. Quelques semaines plus tard, la belle fête de Noël nous amenait un certain nombre de Cris et de Montagnais, les sauvages qui ne se trouvent pas très-loin d'ici ayant pris, depuis quelques années, l'excellente habitude de venir à la mission pour cette fête. Nous fûmes occupés tous deux à entendre leurs confessions pendant la journée entière, et à la messe de minuit, que nous célébrons très-solennellement, j'eus la consolation de donner la sainte Communion à un grand nombre de personnes. Pour contenter tout le monde, il y eut sermon en cris à la grand'messe, et sermon en montagnais après les vêpres. Pour se reposer de la fatigue qu'il avait pu éprouver, le R. P. Legoff partait à la raquette, le lendemain de Noël, pour aller voir et administrer un Montagnais mourant, à 12 ou 15 lieues d'ici.

Comme nous n'avions pu faire notre retraite annuelle au mois d'octobre précédent, les Pères et les Frères se trouvant dispersés de côté et d'autre, nous eûmes la consolation de la faire dans le mois de février et de la clôturer le 17, jour si cher à nos cœurs.

Le beau temps nous étant revenu avec le mois de mai, et la glace ayant enfin complétement disparu du lac le 12 et le 13 de ce beau mois consacré à notre Mère, nos sauvages commencèrent à arriver. C'était l'époque de la Mission du printemps. Ces Missions, qui n'ont pas une durée déterminée, mais qui se continuent ordinairement pendant trois ou quatre semaines, sont l'époque des grands travaux pour nous. Le Missionnaire n'a plus aucun moment de repos. Après la messe se donne l'instruction ; dans la matinée, catéchisme pour les enfants ; ces pauvres

enfants en ont grand besoin, car, ne venant le plus souvent que deux fois par an à la mission et n'y restant que quelques semaines, leur instruction religieuse est bien incomplète; dans la soirée, instruction et prière. Entre les exercices, tous nos moments sont pris par les confessions ou par les entretiens avec nos sauvages. N'ayant rien à faire, pendant leur séjour ici, et supposant, je pense, que les Pères n'ont rien à faire non plus, ils ne nous quittent pas pour ainsi dire du matin au soir. Ces Missions se terminent ordinairement par une communion générale.

Nos sauvages étant partis, le R. P. Legoff s'embarqua pour le portage la Loche le 17 de juin, afin d'aller visiter une fois encore les Montagnais qui l'avaient demandé; malheureusement il ne devait pas y rester longtemps. Lors de son départ, je me trouvais déjà fatigué de la mission donnée le mois précédent, et de certains autres travaux qu'il m'avait fallu faire; je ne voulus cependant pas lui faire manquer son voyage et je le laissai partir. Jusqu'au commencement de juillet je pus faire mon ouvrage: le 5 juillet, je dus cesser de dire la sainte messe. Espérant que ce ne serait qu'une fatigue passagère, je luttai encore contre la maladie; le 7, ne pouvant plus tenir debout, je fus obligé de prendre le lit; ce jour-là même, deux jeunes gens partirent en canot d'écorce pour aller chercher le R. P. Legoff au portage; c'était un petit voyage de 80 à 100 lieues aller et retour. Le dimanche se passa bien tristement, il n'y eut ni messe ni bénédiction du saint Sacrement; pour y suppléer, le F. Nemoz fit le chemin de croix une fois le matin et une fois le soir, avec tous nos pauvres gens de l'île à la Crosse. Pendant ce temps la maladie faisait des progrès rapides; au bout de trois ou quatre jours, j'étais à l'extrémité. Dans ce moment le bon Dieu me fit une grande grâce, je compris tout de suite la gravité de mon état, en sorte que personne ne

fut obligé de m'avertir qu'il fallait me préparer à la mort. Au fond de mon cœur je fis mon acte de résignation; malgré la peine que j'éprouvais de mourir ainsi seul, sans avoir même la consolation d'avoir un Prêtre qui put me donner une dernière absolution, je m'abandonnai à la volonté du bon Dieu, unissant mes dispositions à celles de Notre-Seigneur, mourant seul et abandouné de tous sur la Croix, et j'attendis tranquillement la mort. Aujourd'hui encore, je suis tout étonné de ce calme, de cette tranquillité que le bon Dieu mit alors dans mon cœur. La maladie augmentant continuellement, on pensa que j'allais mourir avant l'arrivée du P. Legoff. Les Sœurs, qui me veillaient nuit et jour et qui me voyaient baisser d'un moment à l'autre, firent venir tous les enfants de notre école dès le mercredi à midi, afin que je leur donnasse une dernière bénédiction. Ce soir-là même, le R. P. Legoff arrivait enfin à la Mission, après avoir voyagé nuit et jour. Il me confessa aussitôt et me donna la sainte communion ainsi que le sacrement des mourants. Le lendemain soir, voyant que j'entrais en agonie, on me récita les prières des agonisants; déjà le râle se faisait entendre dans ma gorge oppressée, mes pieds étaient froids, mes yeux vitreux; mes mains agitées ramassaient tout ce qui se trouvait sur mon lit; on m'adressa alors les paroles suprêmes : *Proficiscere, anima christiana*, etc.; mais hélas! le moment n'était pas encore venu. Connaissant la grande dévotion que j'avais pour la bienheureuse Marguerite-Marie, qui, deux ans auparavant, m'avait déjà guéri d'une grave infirmité qui menaçait de me mettre hors de service, on me demanda si je voulais qu'on la priât pour qu'elle m'obtînt ma guérison; je répondis par un signe affirmatif. Une neuvaine fut aussitôt commencée en son honneur; une autre neuvaine de grand'messes commença également le lendemain. Dieu se laissa enfin tou-

cher par les prières qu'on lui adressait continuellement pour moi. Pendant quelques jours encore, je fus entre la vie et la mort ; mais cependant, peu à peu, je redevins un peu mieux. D'ailleurs, quand je me trouvais plus mal, plus agité, on récitait près de mon lit les litanies de ma chère Bienheureuse, et aussitôt, m'a-t-on dit depuis, je redevenais calme et tranquille. Je profite de cette occasion, pour témoigner devant tous mes Frères, si ces quelques lignes leur parviennent, de la toute puissance de cette bienheureuse amante du Cœur adorable de Notre-Seigneur. Elle s'est montrée si bonne pour moi, elle nous a accordé tant de faveurs dans cette mission de l'île à la Crosse, que c'est un devoir pour moi de lui en témoigner publiquement ma reconnaissance. Mgr Grandin lui-même, pour la remercier de la protection toute spéciale qu'elle a bien voulu m'accorder, depuis quelques années surtout, m'a autorisé à lui consacrer une petite mission, située à une dizaine de lieues d'ici, et qui maintenant s'appelle : *Mission de la bienheureuse Marguerite-Marie;* bien plus, Sa Grandeur nous a permis de donner la bénédiction du saint Sacrement tous les ans, le jour de sa fête, tant que je serais chargé de cette mission. Au mois d'août, je commençai à aller mieux, mais j'avais été tellement épuisé par cette fièvre dévorante qui me consumait, que la convalescence a été bien longue. Aussi quand, le 25 août, Mgr Grandin arriva à l'île à la Crosse, je ne pouvais guère encore marcher seul et sans appui. Pauvre Monseigneur, lui dont le cœur est si sensible et qui aime tant ses Missionnaires, comme il souffrit quand, à une soixantaine de lieues d'ici, il apprit que j'étais à la dernière extrémité ! Les forces revenant peu à peu, je commençai à dire la sainte messe le 6 septembre ; il y avait plus de deux mois que je n'étais monté au saint autel ! Bien des fois cependant, pendant un si long temps, Notre-Seigneur était venu

me visiter ; car, au moins deux fois toutes les semaines, on m'apportait la communion après minuit.

Au mois de septembre a lieu ordinairement la mission d'automne. Comme les années précédentes, les sauvages vinrent en assez grand nombre, et Monseigneur eut le bonheur d'en communier et d'en confirmer plusieurs. Mais hélas ! mes pauvres Cris eurent le cœur bien triste en voyant l'état dans lequel je me trouvais. Moi aussi j'étais bien chagrin de voir leur mission manquée ; Monseigneur y suppléa de son mieux en les confessant tous, tout en donnant la mission aux Montagnais conjointement avec le P. Legoff.

La consolation que nous avait procurée le séjour de Monseigneur au milieu de nous ne fut pas de longue durée, car Sa Grandeur nous quittait au milieu de septembre, pour se rendre dans ses missions des prairies. Après son départ, je me remis petit à petit à exercer le saint ministère.

Nos épreuves n'étaient pas au bout ; je commençais à peine à reprendre un peu de force que notre vieux F. Dubé tomba malade à son tour. Quoique maladif et traînant depuis longtemps, notre cher Frère continuait cependant à remplir tant bien que mal la charge qui lui était confiée : celle de garder les petits garçons entre les classes. A peu près vers le milieu de décembre, il se trouva un peu plus mal, mais nous étions si habitués à le voir ainsi depuis plusieurs années, tantôt bien, tantôt mal, que son état ne nous alarma pas beaucoup. Le dernier jour de décembre, vers la fin de la grand'messe, le F. Nemoz, qui était resté à la maison, vint chercher la Sœur supérieure ; la messe finie, on vint chercher le R. P. Legoff, confesseur du F. Dubé. Inquiet, je me rendis immédiatement chez notre pauvre Frère ; il venait de passer par une violente crise. Le voyant un peu plus calme, j'envoyai

dîner le P. Legoff qui se trouvait encore à jeun, parce qu'il avait chanté la grand'messe. Il venait à peine de partir, qu'une nouvelle crise se déclara. Pauvre Frère! Je crus qu'il allait mourir, je lui donnai une dernière absolution et lui administrai l'extrême-onction. Le soir, il se trouva mieux; le lendemain, premier jour de l'an 1872, nous lui donnâmes le saint viatique dans la soirée, quand il fut en état de communier. Nous nous attendions à le voir mourir d'un moment à l'autre. A la suite de prières faites à la bienheureuse Marguerite-Marie, il se trouva mieux, quoique toujours très-faible.

Au milieu de janvier, le R. P. Legoff tomba malade à son tour et passa une dizaine de jours sans dire la sainte messe. Des Montagnais étant alors venus le chercher pour aller voir un jeune homme malade, à l'autre bout du lac, à une quinzaine de lieues d'ici, je partis à sa place; ce qui me procura le plaisir d'un petit voyage de trois jours et l'agrément de coucher deux nuits à la belle étoile, ce qui m'arrivait pour la première fois depuis que je suis à l'île à la Crosse.

Au mois de février, nous avons fait notre retraite annuelle comme l'année précédente; notre pauvre F. Dubé, retenu sur son lit de souffrances, n'a pu y assister.

Le 4 mars, le R. P. Legoff repartit à son tour pour s'en aller voir une Montagnaise mourante à une journée d'ici, lui porter les secours de notre sainte religion, et la préparer au grand voyage qu'elle devait effectuer quelques semaines après.

Le bon Dieu nous réservait une dernière épreuve. Notre pauvre F. Dubé s'affaiblissait de plus en plus. Malgré tout, j'espérais toujours que le beau temps lui rendrait un peu de forces; le bon Dieu en avait décidé autrement, et le jour où il devait nous quitter était plus proche que nous le pensions. Le dimanche, 28 avril, il demanda

à se confesser dans l'après-midi ; le soir il ne voulut rien prendre ; c'était la première fois depuis bien longtemps qu'il ne prenait aucune nourriture avant la nuit ; la Sœur supérieure le veilla elle-même. La nuit fut tranquille ; vers onze heures, il but un peu de bouillon et se recoucha. Le matin, avant d'aller déjeuner, j'allai le voir ; je lui parlai, il ne put me répondre ; effrayé de l'expression de ses traits, j'avertis immédiatement la Sœur supérieure. Pendant que je déjeunais, on vint m'avertir qu'il était plus mal, je me rendis près de lui immédiatement. Le P. Legoff, son confesseur, y était déjà. Comme il avait reçu précédemment l'extrême-onction et qu'il ne pouvait plus avaler la sainte hostie, on se contenta de lui réciter les prières des agonisants : deux heures après, tout était fini ; notre cher Frère avait rendu son âme à Dieu sans secousse, sans agonie, comme un enfant qui dort. Le P. Legoff, qui était penché sur lui, ne s'est pas même aperçu du moment où il est mort. Le F. Nemoz, parti le matin même pour aller à quelques lieues d'ici équarrir du bois nécessaire pour notre nouvelle maison, n'a pu avoir la consolation d'assister à ses derniers moments, non plus qu'à son enterrement, qui eut lieu le lendemain.

Pour nous dédommager de cette cruelle épreuve qui faisait un bien grand vide dans notre petite communauté, le bon Dieu nous envoyait au mois de juin dernier le R. P. Doucet, le F. Bowes, le F. Grezeau, et un métis qui est presque considéré ici comme un frère convers. Le R. P. Doucet devait m'aider pour les Cris, et surtout remplacer notre cher F. Dubé pour garder les enfants. Nous avons donc le bonheur de former maintenant une communauté assez nombreuse, trois Pères et trois Frères.

Voilà, autant que je puis m'en souvenir, un résumé des faits les plus marquants qui se sont passés ici. Quant à notre ministère ordinaire, je vous ai déjà dit en quoi il

consiste; c'est comme une petite paroisse que nous avons à desservir. Nos chrétiens de l'île à la Crosse se montrent assez fervents ; les confessions et les communions sont nombreuses ; les hommes eux-mêmes, la plupart du moins, s'approchent de temps en temps des sacrements. Je regrette de n'avoir pu compter le nombre de confessions entendues et de communions données ; pour l'année prochaine, je tâcherai d'en tenir compte. Voici un extrait du registre de nos actes de baptêmes, sépultures, etc. 1870 : baptêmes, 34 ; mariages, 17 ; sépultures, 2.— 1871 : baptêmes, 59 ; mariages, 6 ; sépultures, 11. Vous serez peut-être étonné de la disproportion qui existe entre les actes de ces deux années ; cela vient de ce que nous avons un autre registre pour la mission du portage la Loche, registre sur lequel on inscrit quelquefois les actes quand un Père se trouve au portage. Il ne faudrait pas juger non plus de la mortalité du pays par le nombre de sépultures marqué ci-dessus. Nos sauvages étant dispersés dans les bois, il en meurt tous les ans quelques-uns qui sont enterrés là où ils se trouvent. Ce ne sont guère que les gens du fort et les sauvages fixés aux environs, qui sont enterrés dans notre cimetière.

Une des œuvres les plus importantes confiées à nos soins, c'est notre école. Depuis une douzaine d'années, nous avons l'avantage de posséder plusieurs Sœurs venues de Montréal, qui nous rendent de grands services. Dès leur arrivée ici, elles commencèrent à faire l'école ; les débuts furent difficiles. Les parents se montraient peu disposés à envoyer leurs enfants ; peu à peu cependant les difficultés s'aplanirent, et aujourd'hui les parents sont remplis de bonne volonté. L'année dernière, nous avions plus de trente pensionnaires. Malheureusement presque tous ces enfants sont des enfants de métis. Nos petits sauvages n'ont pu encore être reçus en grand

nombre, vu l'insuffisance du local et le manque absolu de ressources ; nous nous contentons de prendre de temps en temps quelques orphelins appartenant à la tribu des Montagnais ou à celle des Cris. Depuis quelques années, notre école jouit d'une grande réputation dans le pays, à cause surtout des examens brillants que nos enfants ont subis, et devant Nosseigneurs les Evêques et devant plusieurs officiers de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson. Cette année nos petits garçons ne nous ont pas donné la même satisfaction que les années précédentes. Le pauvre F. Dubé qui les gardait, ne pouvant les surveiller suffisamment à cause de sa maladie, certains abus s'étaient introduits parmi eux ; quand il se trouva plus mal, je renvoyai au fort tous ceux qui avaient leurs parents; pour ne pas les priver cependant tout à fait des bienfaits de l'éducation, quelqu'un allait les chercher tous les matins et ils restaient ici toute la journée. Le R. P. Doucet étant maintenant chargé d'en avoir soin, à la rentrée prochaine, au mois de septembre, nous allons les reprendre tous comme pensionnaires, et j'espère que cela marchera comme il faut.

Sous le rapport matériel, nous allons être un peu mieux maintenant. Le cher F. Bowes nous bâtit en ce moment une grande maison de 47 pieds et demi de long sur 32 et demi de large. J'espère qu'elle sera habitable pour l'automne de 1873. Cette grande maison est destinée aux Sœurs. Quand elles y seront installées, nous irons habiter dans celle qu'elles occupent actuellement et qui est beaucoup trop petite pour elles.

Maintenant nous avons à l'île à la Crosse un petit moulin à farine dont les meules ont 18 pouces de large. C'est Mgr Clut qui nous l'avait acheté aux Etats-Unis lors de son retour d'Europe en 1870. Comme nous n'avions personne pour le faire marcher, nos Frères étant déjà trop

occupés, nous l'avons cédé au fort de la Compagnie, qui nous moudra tout le blé que nous avons moyennant un payement raisonnable. L'arrivée de ce moulin, qui déjà fonctionne parfaitement, va apporter un grand changement dans notre nourriture et dans celle de toutes les personnes de la mission. L'année dernière nos récoltes ont été bien tristes, en revanche elles ont cette année une très-belle apparence.

Veuillez prier, mon révérend Père, pour que le bon Dieu bénisse nos travaux et surtout pour que nous soyons toujours de vrais religieux, afin qu'après avoir prêché aux autres et travaillé à sauver leurs âmes, nous ne venions pas à perdre les nôtres.

Veuillez, mon révérend et bien-aimé Père, agréer l'expression de ma vive reconnaissance, et me croire pour toujours,

Votre enfant dans les saints cœurs de Jésus, de Marie et de Joseph.

P. Légeard, o. m. i.

MISSIONS DE FRANCE.

MAISON DE NOTRE-DAME DE LA GARDE.

LETTRE DU R. P. CH. BARET, SUPÉRIEUR,
AU R. P. MARTINET, ASSISTANT, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

Notre-Dame de la Garde, le 20 octobre 1872.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

J'ai eu le bonheur insigne de porter à Lourdes la bannière de Notre-Dame de la Garde. Je n'entreprendrai pas la narration détaillée de ces fêtes splendides, qui ont fourni tant de belles pages à tous les journaux catholiques. Qu'il me suffise de dire que notre famille religieuse a figuré largement dans ces grandes assises de la Reine divine. Les principaux sanctuaires, confiés à nos soins et à notre zèle, étaient représentés à cette manifestation nationale, et il a été bien doux aux délégués, porteurs de bannières, de se rencontrer à ce grand rendez-vous de la piété et de la confiance envers Marie Immaculée.

L'année qui s'achève n'a pas été bien riche en travaux extérieurs. A part quelques missions et retraites, prêchées en Dauphiné et en Provence par les PP. BESSON et LAVILLARDIÈRE, transférés depuis à l'Osier, nous n'avons à signaler qu'une retraite pascale, prêchée par le P. BRETANGE dans une paroisse de la banlieue de Marseille, et la retraite de l'école Belzunce prêchée par le Père Supérieur,

qui a aussi donné la station du mois de Marie dans la paroisse de la Trinité. Notre personnel, réduit au plus strict nécessaire, n'est plus en mesure d'entreprendre des travaux extérieurs, et les Pères qui le composent, doivent se livrer exclusivement au service du sanctuaire.

La station du mois de Marie nous a été prêchée, cette année, par le P. Reynaud, de la maison du Calvaire, et le P. Bénédic, qui a pris ses vacances dans notre maison, a bien voulu se charger, comme l'année dernière, des prédications de l'octave de l'Assomption et de l'Adoration perpétuelle.

Comme vous le voyez, mon révérend et bien cher Père, notre chronique oratoire n'est pas très-compliquée; elle se réduit aux dominicales et aux stations d'avent et de carême, que se partagent d'ordinaire les Pères de la maison. Mais notre position d'aumôniers nous met parfois en présence de manifestations imposantes, qui nous rappellent l'enthousiasme et les acclamations ferventes des plus belles plantations de croix. C'est ainsi que le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu, une foule nombreuse et fort animée se pressait autour du sanctuaire, pour protester contre l'interdit officiel jeté par l'administration municipale contre la procession traditionnelle de la bonne Mère, la plus populaire et la plus touchante des processions marseillaises. La statue bien-aimée, qu'une mesure hostile et maladroite confinait dans son sanctuaire, fut exposée solennellement aux regards de la foule, et reçut pendant tout le jour les hommages les plus vifs et les plus émouvants.

Dans plusieurs autres circonstances, les catholiques de Marseille sont venus demander des grâces spéciales, ou prendre part à des manifestations de foi et d'espérance. Je dois signaler entre autres le dimanche 6 octobre, où une messe de communion générale a été célébrée par

Mgr Place, pour s'unir d'intention aux pèlerins de toute la France, qui communiaient à la même heure à Notre-Dame de Lourdes. Le dimanche suivant, plus de cinq cents Marseillais se trouvant à Lourdes, leurs parents et amis sont accourus en foule à Notre-Dame de la Garde, et aujourd'hui même les pèlerins marseillais, revenus de Lourdes, ont assiégé la sainte colline, avec un nombreux cortége d'amis et de frères, pour remercier la bonne Mère de les avoir si bien protégés et consolés dans le lointain voyage qu'ils avaient entrepris en son honneur.

C'est ainsi, mon révérend et bien cher Père, que nous avons souvent occasion d'admirer de belles et touchantes explosions de foi et de piété chrétiennes, et que, malgré les tristesses et les prévisions sinistres du moment, nous demeurons pleins d'espérance, en voyant combien il reste encore dans les âmes de dévouement à Dieu et de confiance en Marie.

Agréez, etc.

Ch. Baret, o. m. i.

MAISON DE NOTRE-DAME DE BON-SECOURS

Le bas Vivarais aux pieds de Notre-Dame de Bon-Secours. Août et septembre 1873.

Rien de plus pieux et de plus émouvant que les pèlerinages qui ont eu lieu presque chaque jour pendant cet été, au sanctuaire de Notre-Dame de Bon-Secours, dans le bas Vivarais. On reconnaît en eux le caractère vraiment chrétien; et les fatigues auxquelles s'exposent les habitants de cette contrée pour venir prier Marie, nous font bien augurer de la victoire que la religion ne doit pas tarder de rem-

porter sur l'impiété. Quiconque a été spectateur de l'enthousiasme chrétien de ces montagnards, n'a pu s'empêcher de s'écrier : « La France n'est point perdue, parce que la très-sainte Vierge, qui en est la reine, ne saurait ne pas entendre et exaucer les prières qu'on lui fait au pied de son autel. »

Personne ne l'ignore, la confiance que les habitants du Vivarais ont dans la puissante intercession de leur Mère du ciel est sans limite. Chaque dimanche de l'année et les jours de la semaine, on les voit en effet accourir de bien loin, pour demander à Notre-Dame de Bon-Secours ses grâces, et c'est à peine si les Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, au zèle desquels est confiée la garde du sanctuaire, peuvent suffire aux exigences du saint ministère. Cependant ces démonstrations ne suffisaient pas à ces chrétiens dont la foi est digne de ceux de la primitive Église. Aussi, excités par le zèle de leurs pasteurs, ont-ils voulu s'unir aux heureux pèlerins de Lourdes et de la Salette, en remplaçant par des marches forcées les frais de voyage, que l'état de leur fortune ne leur permettait pas de faire. Pour ces chrétiens fervents, la Vierge que l'on vient prier est toujours la Mère de Dieu ; la confiance que doivent exciter ses maternelles bontés ne peut pas être plus grande à Lourdes qu'à la Blachère, et il leur semble même que la piété les favorisera davantage dans le sanctuaire béni, où ils aiment à se rendre de temps en temps, parce qu'une pieuse mère les y consacra de bonne heure au service de la Reine du ciel.

C'est la paroisse de Saint-Paul-le-Jeune, située à quatre heures de marche de Notre-Dame de Bon-Secours, qui a commencé la série des pieux pèlerinages dont nous avons été les heureux spectateurs. Dès la veille, un grand nombre de pèlerins n'ayant pu se confesser à la paroisse, et ne voulant pas se présenter devant la très-sainte Vierge,

pour implorer son puissant secours, sans lui montrer Jésus eucharistique, son divin fils, assis sur le trône de leur amour, se mirent en marche à onze heures du soir et arrivèrent à Notre-Dame vers trois heures du matin. Les Missionnaires, qui chaque dimanche doivent devancer l'heure du lever fixé par la règle, afin de satisfaire aux exigences du saint ministère, se rendirent presque aussitôt au confessionnal, de sorte que tous ces pèlerins étaient déjà réconciliés avec Dieu lorsque la procession, formée par les autres, entra dans l'église sur le coup de sept heures. Tous, au nombre de plus de six cents, firent la sainte communion et assistèrent à la grand'messe, chantée par le pasteur qui les avait conduits. Le soir, après le chant des vêpres, pasteur et fidèles, riches des bénédictions célestes, quittaient le sanctuaire, se félicitant de ce que leur paroisse avait été la première de tout le diocèse aux pieds de Notre-Dame de Bon-Secours.

Le dimanche suivant, la paroisse de Bonnes, plus éloignée que Saint-Paul, se trouvait réunie à celle de la Blachère, dont la congrégation des Pénitents blancs fit don à Notre-Dame d'une magnifique oriflamme, comme souvenir de la nouvelle consécration qu'ils lui faisaient de leur personne et de leurs biens.

Quelques jours après, nous voyions arriver le soir, vers les sept heures, plusieurs paroisses du diocèse, limitrophes de la Lozère et de l'Ardèche. Le nombre des pèlerins s'élevait environ à douze cents. Les curés de ces paroisses s'étaient donné rendez-vous à des points déterminés, et la petite ville des Vans, dernier point de ralliement, vit tous ces pèlerins, portant la croix sur la poitrine, entrer dans l'église, que M. l'Archiprêtre avait eu soin de faire orner comme aux jours des grandes solennités. Tout était en fête à cette occasion : les cloches faisaient retentir dans les airs leurs joyeux carillons ; les rues étaient bordées

de spectateurs qui prodiguaient aux pèlerins de chaleureux vivat ; les protestants eux-mêmes ne purent s'empêcher de manifester leur émotion à la vue de ces pèlerins qui, défilant en ordre de procession, chacun sous la bannière de sa paroisse, chantaient le cantique au Sacré-Cœur : *Sauvez Rome et la France.*

La ville des Vans était une étape pour nos pèlerins, et ils purent s'y reposer pendant deux heures.

Il ne sera peut-être pas inutile de faire ici mention de la conversation qui eut lieu pendant ce temps entre un pèlerin et un protestant de la localité. « Vous avez la croix, dit le protestant, c'est un signe de récompense et d'honneur. Pour moi je ne la porte pas, mais je l'aurai un jour : ce sera mieux que cela ; ma croix sera la croix d'honneur. — Que vous puissiez l'avoir, reprit le pèlerin qui sentait déjà le sang lui bouillonner dans les veines, ce n'est pas mon affaire de l'assurer ou de le contredire. Ce qui est certain, c'est que je la porte et que demain la récompense me sera déjà donnée. » Le protestant voulut répliquer, mais sa femme intervint et lui dit : « Tais-toi, ils valent mieux que nous. »

A 1 kilomètre et demi du sanctuaire, la procession se réorganisa. Les femmes marchaient les premières, couvertes de leurs longs voiles blancs, le chapelet à la main et disant trois fois, après chaque *Ave Maria*, l'invocation : « Notre-Dame de Bon-Secours, priez pour la France. » Venaient ensuite les hommes qui, chantant les uns l'*Ave maris Stella*, les autres le cantique au Sacré-Cœur, montraient une attitude non moins pieuse.

Les RR. PP. Oblats, se rendant en habit de chœur au-devant de la procession, durent se réjouir à la vue d'une démonstration aussi chrétienne. « Quand on sait que ces pauvres paysans sont en marche depuis trois heures du matin, on ne saurait s'empêcher d'être ému, dit l'un d'eux. —

Et quand on connaît les chemins par lesquels ils ont passé, reprit un autre, on peut dire que c'est la foi qui les conduit, et non le plaisir de faire un voyage.» — Comment dépeindre la joie qui rayonnait sur les visages de tous ces généreux pèlerins, tout couverts de poussière, portant chacun le panier aux provisions, et laissant apercevoir, malgré le bonheur qu'ils goûtaient, combien une marche de quinze heures les avait fatigués?

Comme tout avait été organisé pour les recevoir, nos pieux pèlerins purent aisément se placer dans les vastes nefs de l'église; mais leur premier soin fut de se porter devant l'image vénérée de notre bonne Mère, qui dut en ce moment jeter sur ses enfants des regards de tendresse et d'amour. Ils le méritaient bien, car, en entendant chanter le *Salve Regina* et l'*Ave maris Stella* par toutes ces voix réunies, on comprenait que chacun de ces cœurs battait en vifs élans d'amour pour Marie. Lorsque chacun eut pris sa place et que le calme fut un peu rétabli, le R. P. Hermitte, qui a blanchi dans les travaux de l'apostolat, au sein du Vivarais, parut en chaire pour féliciter les pèlerins, fortifier leur foi dans les maternelles bontés de Marie, et leur donner quelques avis touchant la procession aux flambeaux, et la manière dont ils devaient sanctifier leur pieux pèlerinage.

Au son de la cloche, nos pèlerins se remirent en procession, et tous, grands et petits, hommes et femmes, vieillards et jeunes gens, tenant un cierge allumé à la main, parcoururent le trajet désigné. De tous les côtés du village de la Blachère et du hameau de Notre-Dame, on accourait pour jouir du spectacle de cette nouvelle manifestation religieuse, faite par ces généreux chrétiens qui semblaient avoir oublié les fatigues de leur pénible voyage, en faisant retentir les airs du cantique au Sacré-Cœur, que l'un des témoins dit devoir être désormais le

chant national de la France et remplacer la dégoûtante *Marseillaise*.

Au retour de la procession, tous les pèlerins prirent place autour des huit confessionnaux, où les infatigables Missionnaires de Bon-Secours se rendirent tout de suite, pendant que quatre autres Prêtres s'installaient à la sacristie pour entendre les confessions des hommes, dont le nombre pouvait s'élever à cinq cents. Il était neuf heures du soir. Le calme le plus parfait ne cessa de régner dans l'église : aux prières succédaient les cantiques, jusqu'à quatre heures du matin. La messe de communion fut alors sonnée et tous, sans exception, s'approchèrent de la sainte Table. Trois Prêtres distribuèrent la sainte Eucharistie pendant près d'une heure, ce qui permit aux autres de continuer à entendre les confessions de ceux qui avaient été obligés d'attendre jusqu'à ce moment.

Après l'action de grâces, toute cette foule sortit paisiblement, pour se répandre dans les jardins du couvent ou sur la place, plantée d'acacias, qui se trouve auprès de l'église. Chacun songeait à refaire ses forces épuisées par les fatigues de la veille et de la nuit. Rien n'était plus gracieux que le coup d'œil offert par ces groupes de quinze à vingt personnes, peu distants les uns des autres, se livrant à la plus vive allégresse. Ce n'était pas cette gaieté bruyante que l'on remarque dans les fêtes mondaines; les cris, les chants profanes, les jeux frivoles et trop familiers en étaient bannis : on voyait comme une famille dont les membres se félicitent en goûtant un bonheur longtemps espéré. N'était-ce pas, en effet, la famille du bon Dieu? Tous ces pèlerins n'étaient-ils point auprès de leur Mère du ciel, et pouvaient-ils ne pas se réjouir en priant au pied de son image vénérée? Leur cœur ne répondait-il pas encore par un peu d'amour aux brûlantes palpitations du cœur de Jésus? en un mot, pou-

vaient-ils ne pas être heureux en voyant leurs désirs satisfaits?

Après l'évangile de la grand'messe, qui fut chantée sur le coup de sept heures, le R. P. Hermitte monta une seconde fois en chaire et tira des larmes de tout ce bon peuple, en lui montrant, dans une touchante allocution, comment la justice et la miséricorde de Dieu s'étaient donné le baiser de la réconciliation dans leur pieux pèlerinage.

Bientôt on se remit en procession ; le cantique d'adieux fut entonné et tous ces bons pèlerins, chargés des bénédictions de Marie, reprirent le chemin de la montagne. Ils traversèrent encore, mais sans s'arrêter, la ville des Vans, en chantant le *Magnificat,* et émurent jusqu'aux larmes tous les habitants qui, par leurs gestes et leurs vivat répétés, les félicitaient, se réjouissant de pouvoir eux-mêmes se rendre quelques jours plus tard à Notre-Dame de Bon-Secours.

Allez, pieux pèlerins de Malons et de Bonnevaux; achevez le cantique de l'action de grâces et regagnez la cime de vos montagnes escarpées. Ne comptez pour rien les fatigues de la marche qu'il vous faut encore endurer pendant plusieurs heures! Soyez heureux; vous avez combattu le bon combat; votre foi a remporté une solennelle victoire sur l'indifférence religieuse de nos jours, et nous la considérons comme le prélude de cette grande victoire dans laquelle tout cœur chrétien espère. Rentrez dans vos chaumières; par vos pieux récits, édifiez ceux que le sort en a constitués les gardiens; rendez-les participants des grâces nombreuses que Marie vous a prodiguées; ne perdez jamais le souvenir de votre pèlerinage, et sachez toujours montrer que la Religion, persécutée par ceux à qui elle fait le plus de bien, trouvera dans vos montagnes asile et protection.

Cependant MM. les Curés du canton de Largentière,

réunis en comité sous la présidence de M. l'Archiprêtre, avaient projeté de conduire leurs paroissiens en pèlerinage à Notre-Dame de Bon-Secours. Ils votèrent une bannière et un cœur en vermeil pour les offrir à la très-sainte Vierge, fixèrent le jour du départ, le point de ralliement, et ne songèrent plus qu'à exciter la foi si vive de leurs ouailles.

Pendant que ces dignes Prêtres se concertaient sur les moyens à prendre pour organiser leur pèlerinage, M. l'Archiprêtre d'Aubenas, suivi de quatre à cinq cents personnes, élite de sa paroisse, venait prier Notre-Dame de répandre ses abondantes bénédictions sur lui et sur les fidèles confiés à sa sollicitude pastorale. Ce fut une véritable fête de famille. La piété en devint l'âme, et tout le regret que l'on éprouva fut que, ce pèlerinage étant comme improvisé, de nombreux fidèles durent être privés d'y participer.

Si le chant est, comme on l'a dit, l'expression la plus vraie de la prière, nous pouvons dire que le ciel a dû tressaillir à la vue de tous ces pèlerins qui semblaient n'avoir qu'une seule âme, un seul cœur, une seule voix, pour faire monter jusqu'au trône de Marie leurs vœux, leurs hommages, leurs regrets et leur généreuse protestation contre l'impiété. Depuis que, pour la première fois, le cantique au Sacré-Cœur : *Sauve, sauve la France!* fut chanté par la jeunesse catholique de Marseille, réunie sur la place de la Préfecture, en face du magnifique reposoir qu'en dépit d'une municipalité prêtrophobe on avait élevé au sacré Cœur de Jésus, jamais, croyons-nous, il ne fut exécuté avec tant d'enthousiasme et de piété.

A sa rentrée dans la ville d'Aubenas, la procession formée par nos pieux pèlerins fut insultée ; mais il faut dire que les insulteurs eurent soin de se voiler le visage, pour n'être pas reconnus, et de s'adresser seulement aux en-

fants de chœur et aux demoiselles congréganistes de la Très-Sainte Vierge. Ces messieurs du radicalisme, pétroleurs en bâtiments, sont toujours courageux devant des femmes et des enfants, mais placés en face de qui peut leur montrer le poing ou la canne, ils ont soin de tourner sur leurs talons en pensant au sauve qui peut. C'est ce que nos preux républicains ne manquèrent pas de faire, lorsque les jeunes gens s'avancèrent en chantant le cantique au Sacré-Cœur.

Les Pères Missionnaires s'étaient flattés, à la vue de ces pèlerinages accomplis ou devant s'accomplir, que la veille de l'Assomption ils ne se verraient pas contraints de passer toute la nuit au confessionnal; mais grande fut leur joie, en voyant que le concours des pèlerins ne le cédait pas à celui des années précédentes.

Le lendemain de la fête, jour fixé pour le pèlerinage des paroisses réunies du canton de Largentière, rendit au hameau de Notre-Dame les joies douces des jours précédents. Dès l'aurore, on vit arriver au sanctuaire de nombreux pèlerins qui n'avaient pu se confesser dans leur paroisse, et les Missionnaires se rendant tous à leur poste durent, malgré les fatigues de la veille, donner, pendant près de quatre heures, les consolations de leur ministère à ces généreux chrétiens venus de 20 kilomètres au moins et à pied. A sept heures, ces pèlerins évacuèrent le sanctuaire, et dirigèrent leurs pas vers l'église de la Blachère, où le rendez-vous général avait été donné. Après une messe dite dans cette église, les pèlerins, rangés en ordre de procession et par rang de paroisse, se mirent en marche pour Notre-Dame, au son des joyeuses fanfares exécutées par le corps de musique des Frères du pensionnat de Laurac et de Largentière. Rien n'était imposant comme cette procession organisée de la manière la plus intelligente. La joie et le bonheur

étaient peints sur tous les fronts. On croyait assister au défilé des Croisés lorsque, sous la conduite de leurs valeureux chefs, ils entraient à Jérusalem pour rendre leurs hommages aux lieux saints, et les purifier par leurs larmes des profanations dont ils avaient été l'objet de la part des infidèles. N'avions-nous pas sous les yeux un semblable spectacle ? La religion persécutée, outragée par les fauteurs de l'impiété et du libertinage, ne venait-elle pas de remporter sur eux une glorieuse victoire ? N'étaient-ce pas ses vrais enfants qui, sortant de la lutte, venaient chanter leur triomphe dans le sanctuaire de la Reine du ciel, comme les Croisés chantèrent leur victoire dans l'église du Saint-Sépulcre. Les puissances des ténèbres, qui s'efforcent par les mauvaises doctrines de courber les âmes sous leur joug de fer, n'avaient-elles pas été terrassées par tous ces chrétiens? Quel puissant et éloquent langage parlent les cérémonies de notre belle et sainte religion ! Heureux celui qui sait le comprendre et marcher dans la voie qu'il indique.

On peut sans exagération évaluer à six mille le nombre des pèlerins. Les ennemis du culte de Marie chantent bien haut, dans leurs diatribes sataniques, que ce sont les simples, les ignorants qui se prêtent aux sollicitations de quelques exaltés organisateurs de pèlerinages; mais pour tenir un tel langage, ils n'ont jamais dû assister à nos magnifiques processions.

Si, sur le parcours de celle des paroisses du canton de Largentière, s'étaient trouvés quelques-uns des frères de la libre pensée, ils auraient compris que dans le christianisme il n'y a pas acception de personnes; que dans nos belles et grandioses cérémonies, le riche ne dédaigne pas de marcher à côté du pauvre, le savant à côté de l'ignorant, le magistrat à côté de celui dont il a, peut-être la veille, redressé les torts.

M. le capitaine de gendarmerie de Largentière, à cheval et en grande tenue, précédait la procession ; une riche bannière dédiée et offerte à Notre-Dame de Bon-Secours flottait au milieu des rangs ; un riche cœur en vermeil, don de tous les pèlerins, et renfermant le nom de chacun d'eux, était porté par le doyen d'âge des prêtres du canton, et plus de deux mille hommes chantant avec un merveilleux enthousiasme le cantique au Sacré-Cœur, fermaient la marche de la procession escortée par la brigade de gendarmerie de Joyeuse.

Malgré les dispositions prises pour ne laisser entrer que les pèlerins de la procession, l'église qui, malgré la travée que lui a enlevée l'emplacement de la tour, peut néanmoins contenir plus de trois mille personnes, ne fut point suffisante, et presque la moitié des pèlerins furent obligés d'attendre que la première foule s'écoulât, pour prendre place et s'asseoir à la table sainte. Un des curés du canton, celui qui portait le cœur en vermeil, monta en chaire avant la célébration de la sainte messe, et, après avoir donné des avis concernant les offices du jour et la manière dont chacun devait sanctifier son pèlerinage, exalta les joies de la religion, flétrit l'impiété qui ose se rire de la foi des vrais fidèles.

Un coup de cloche annonce la célébration de la sainte messe. Les cantiques pieux, accompagnés des sons graves de l'orgue, recommencent et alternent avec les morceaux exécutés par la musique des Frères ; trois prêtres se mettent à distribuer la sainte communion, et malgré l'affluence des pèlerins, malgré la chaleur et le manque d'air que l'on éprouve, le calme, la piété, le recueillement disent assez que seul l'esprit chrétien a été l'organisateur de cette magnifique démonstration religieuse.

Oh ! comme Notre-Dame de Bon-Secours, protectrice et gardienne de cette si chrétienne contrée, devait arrêter

les regards de sa tendresse toute maternelle sur ces milliers d'enfants que l'épreuve et la plus vive foi avaient conduits au pied de son autel ! Comme les bénédictions célestes devaient tomber abondantes sur ces vrais enfants de l'Eglise, qui gémissant à la vue des sacriléges attentats de l'impiété contre la religion, leur mère, faisaient monter jusqu'au pied du trône de Dieu l'encens de leurs humbles prières !

De telles démonstrations ne plaisent pas, nous le savons, aux partisans de la libre pensée ; mais que peuvent faire à des chrétiens convaincus leurs récriminations insensées ? Quoi ? ils parlent bien haut de liberté de conscience, ils organisent un nouveau mode de processions funèbres, ils célèbrent dans des banquets les mystères de leur haine contre Dieu et la société chrétienne, et ils voudraient empêcher quiconque ne pense pas comme eux de manifester hautement ses croyances ? Que font-ils donc de cette liberté de conscience ? Ils la réclament, mais pour eux exclusivement. Ils veulent l'égalité, à la condition que chacun sera obligé de s'abaisser à leur taille ; ils chantent la fraternité, mais, pour eux, c'est un droit par lequel il leur sera permis d'opprimer qui ne partage pas leur triste et ridicule manière de voir. Encore une fois, si ces champions de la révolution intellectuelle et morale s'étaient donné la peine d'assister à ces démonstrations religieuses qu'ils blasphèment sans en comprendre la portée, ils auraient vu que ces milliers de pèlerins accourus aux pieds de leur Mère du ciel, demandaient autre chose que le bouleversement de la société.

A coup sûr, pas un de ces milliers de braves gens qui allaient franchement accomplir un acte de foi religieuse, ne songeait à autre chose qu'à sa religion. La république ou la monarchie était bien loin de leur pensée en ce moment. C'était un enthousiasme, un entraînement tels que

devaient en éprouver les populations chrétiennes des premiers âges de l'Eglise, lorsqu'elles accouraient de tous les points d'une contrée récemment convertie, sur les pas d'un saint Évêque ou d'un solitaire vénéré.

Les prêtres avaient dit à ces chrétiens qui croient en Dieu et à l'action divine, que la France était malheureuse, que les récoltes manquaient, que la misère allait chaque jour en augmentant, qu'il fallait apaiser Dieu par des prières, accomplir un grand acte de foi ; et ces âmes religieuses, malgré tout, malgré les journaux qui leur prêchent la haine de ces prêtres qui ont reçu le dernier soupir de leur mère expirante, ces âmes croyantes ont dit : « Il faut apaiser Dieu pour qu'il nous donne la prospérité et préserve les biens de la terre de la maladie. Allons donc prier notre bonne Mère qui peut tout sur son cœur. »

Et ces bons pèlerins sont allés à Notre-Dame de Bon-Secours accomplir le grand acte de foi qui doit apaiser le Dieu auquel ils ont le bonheur de croire.

A deux heures du soir, la cloche, envoyant au loin ses mélodies argentines, annonçait l'office de Vêpres. Lorsque le chant du *Magnificat* fut terminé, le R. P. Hermitte monta en chaire et captiva son bel auditoire sous le charme de sa parole si chrétienne et si apostolique. Après l'acte de consécration à Notre-Dame de Bon-Secours et la bénédiction du saint Sacrement, nos pieux pèlerins se pressèrent aux pieds de la bonne Mère pour la prier encore, lui renouveler leurs résolutions, et au signal donné quittèrent le sanctuaire avec calme. La procession fut réorganisée ; les habitants de Notre-Dame furent encore édifiés à la vue d'un si beau spectacle, et les pèlerins regagnèrent leurs paroisses respectives en se félicitant d'une si heureuse journée. Vraiment les joies de la terre, quand elles sont procurées par la religion, font rêver des joies du ciel.

Cette fête grandiose eut du retentissement dans toute la contrée, et l'exemple donné par les curés du canton de Largentière, stimula le zèle de ceux des autres cantons.

Celui des Vans fut le premier à porter aux pieds de Notre-Dame le tribut de ses hommages et de son expiation. La manifestation fut peut-être moins solennelle que la précédente, mais on peut affirmer cependant que le nombre des pèlerins dépassa ce que nous avions vu précédemment.

Au recueillement et à la piété de ces bons pèlerins, qui pour la plupart avaient été si édifiés au passage de ceux de Malons, on reconnaissait des chrétiens qui, vivant auprès de ceux que le protestantisme a ravis à la sainte Eglise de Dieu, s'efforcent de porter bien haut le drapeau de Jésus-Christ, et d'observer le conseil donné par l'apôtre saint Paul aux premiers chrétiens, de ne point donner aux ennemis de la vraie foi l'occasion de médire et de blasphémer contre elle.

Ah ! que n'étaient-ils encore présents, ces soi-disant patriotes qui ne peuvent comprendre que l'on tolère les processions aux sanctuaires de Marie. Ils auraient vu de quels nobles sentiments étaient animés ces milliers de pèlerins qui, unissant leurs voix, chantaient aux pieds de la très-sainte Vierge ce magnifique refrain :

Vierge Marie, ô radieuse aurore
Du roi Jésus, notre divin Sauveur,
Vois à tes pieds la France qui t'implore;
Rends-lui la foi, la paix et le bonheur.

Ils auraient vu surtout que la religion n'est pas l'ennemie de la société, comme ils se plaisent à le redire dans leurs clubs.

Les pèlerins du canton des Vans n'offrirent pas à Notre-Dame de Bon-Secours une bannière et un cœur

en vermeil, comme ceux de Largentière, mais leurs dignes et si zélés pasteurs, voulant perpétuer le souvenir d'un si beau pèlerinage, votèrent un vitrail, pour venir en aide aux Missionnaires, qui doivent s'imposer les plus grands sacrifices pour restaurer l'église et la rendre plus digne de la piété des fidèles.

A l'issue des Vêpres, le R. P. Vigneron parut en chaire. Doué d'un organe à la fois puissant et sympathique, il sut se faire entendre de toutes les parties de l'église, et mériter une attention toute particulière pendant trois quarts d'heure. Le sujet qu'il traitait était bien de nature, en effet, à captiver les sentiments des auditeurs. Il compara ces généreux pèlerins aux membres d'une famille qui viennent consoler leur mère devenue l'objet de la noire ingratitude de ses autres enfants ; parla de la lutte engagée entre la religion et l'impiété, et montra que tant de prières, tant de pèlerinages aux sanctuaires de Marie, devaient assurer le triomphe de l'Eglise, et rendre à la France sa gloire passée qu'elle n'avait vu ternir que pour avoir consenti à se nourrir pendant quelque temps du venin des mauvaises doctrines.

Dans le courant de la semaine qui suivit, un pèlerinage fut organisé par MM. les curés de plusieurs paroisses du canton de Joyeuse, parmi lesquelles nous pouvons citer Planzolles, Ribes et Payzac. L'église de la Blachère était le lieu du rendez-vous, et toutes ces paroisses s'y trouvèrent presque au même instant. Le défilé de la procession offrait un coup d'œil des plus gracieux. Les paroisses étaient séparées les unes des autres, et à mesure que les hommes de chacune d'elles s'approchaient du grand escalier qui conduit de la route à l'église, ils s'agenouillaient avec leurs pasteurs, entonnaient le *Salve Regina* et ne se relevaient qu'après le chant de la première strophe. Presque tous ces pèlerins firent la sainte com-

munion ; le R. P. Marthon leur adressa des paroles bien senties, et nous les vîmes quitter le sanctuaire de Notre-Dame presque aussitôt après la messe d'action de grâces.

Les autres paroisses du canton ne pouvaient pas rester indifférentes à ce mouvement; aussi M. l'Archiprêtre, malgré l'état d'affaiblissement de sa santé, organisa-t-il un pèlerinage non moins solennel que ceux des cantons de Largentière et des Vans. Disons, pour être juste, qu'il fut chrétiennement secondé par MM. les propriétaires des diverses filatures de soie, qui eurent la générosité de payer à leurs ouvrières la première partie de la journée consacrée au pèlerinage, afin que toutes pussent accomplir les désirs de leur cœur. Toutes les jeunes personnes, membres de la congrégation de la sainte Vierge, étaient revêtues de leurs robes blanches et portaient sur la poitrine la croix rouge du pèlerinage, ce qui ajoutait au gracieux du costume. Après l'évangile de la messe du départ, le R. P. Vigneron monta en chaire, et pendant une demi-heure fit entendre, à ces deux mille pèlerins des paroles qui ont dû trouver de l'écho dans leurs cœurs. Commentant ces paroles de Jésus-Christ à ses disciples : « Le monde se réjouira et vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie, » il en fit l'heureuse application à la situation du chrétien de nos jours et montra la sainte Vierge comme son guide, sa force, sa consolation dans les âpres sentiers de la vertu. Son discours fut terminé par une chaleureuse péroraison, où il fut montré que ces pèlerins, riches des bénédictions célestes, étaient choisis par Marie pour les répandre dans leurs paroisses, et les communiquer même aux indifférents par une conduite désormais chrétienne à tous les points de vue.

Quelques jeunes gens de Joyeuse, égarés par les écrivains d'une ignoble feuille que l'on appelle *le Réveil de*

l'Ardèche, et indignés de voir la saine population se rendre à Notre-Dame, conçurent l'infernal projet de lui faire regretter son acte de foi, en l'accablant au retour sous le poids des hurlements de *la Marseillaise*. Dans cette intention, ils sollicitèrent et obtinrent de M. le maire la permission d'établir ce jour-là les amusements de la vogue. Déjà ces chevaliers du désordre se réjouissaient *inter pocula*, dans la pensée qu'ils allaient obtenir un bon point de leurs amis, et feraient faire triste figure aux pèlerins lorsqu'ils passeraient près du bal, pour l'emplacement duquel l'entrée de la ville avait été choisie ; mais grande fut leur déconvenue quand, la veille sur le soir, M. le maire, comprenant qu'un conflit serait inévitable, fit annoncer à son de caisse que la vogue ne commencerait que dans l'après-midi, après le retour des pèlerins. Il invita la jeunesse à s'abstenir de toute manifestation antireligieuse. La vogue eut lieu, mais ce fut pour ces jeunes écervelés un échec des plus graves. Les jeunes personnes qui s'étaient rendues à Notre-Dame, mettant en pratique les conseils qu'elles avaient reçus, ne se laissèrent pas tenter, et nos partisans de l'impiété durent se contenter du concours de quelques femmes perdues pour prendre part à leurs folles dissipations.

Le lendemain de la Nativité, les Missionnaires de Notre-Dame ne furent pas peu surpris d'entendre le son de la cloche annoncer l'arrivée d'une procession qui avait été signalée par un enfant. C'étaient les pèlerins de Sainte-Marguerite-la-Figère qui, partis depuis quatre heures du matin, entraient dans l'église à cinq heures du soir. On crut se trouver en présence de la procession formée par les paroisses de Malons et de Bonnevaux, dont nous avons déjà parlé. C'est que la piété de nos montagnards montre l'empreinte d'un caractère tout particulier. En les voyant, on sait que l'on se trouve auprès de chrétiens

selon le cœur de Dieu. Ce n'est plus cette piété qui a les airs de la civilisation actuelle, c'est la piété de ces chrétiens à la fois humbles et modestes qui font marcher la religion en première ligne, ne jurent que par leur pasteur, et regardent comme inutile tout ce qui n'est pas fait pour Dieu. Aussi, en voyant ces paysans et ces paysannes de la montagne prier devant l'image vénérée de Marie, on reconnaissait des enfants habitués à invoquer chaque jour la puissante intercession de la Mère de Dieu. Leurs rapports faciles avec le prêtre, le respect qu'ils ont pour lui, leur petit sans-gêne à l'église, où ils prennent la place la plus commode pour passer la nuit, tout en eux donne une idée de ce qu'étaient les chrétiens de la primitive Église. Heureuses paroisses que celles où l'on ne sait pas ce qu'il faut entendre par le progrès de la civilisation du dix-neuvième siècle ! Seules, elles jouissent des heureux effets de la vraie civilisation, car dans les familles qui les constituent on prie le Seigneur, on vénère l'autorité paternelle, on connaît le bonheur du travail des champs, et on ne se livre qu'à des récréations approuvées par la religion. Oui, elles sont heureuses les paroisses où le pasteur est toujours l'arbitre des différends et le père de tous.

Bien que le nombre des pèlerins ne dépassât pas la centaine, ils avaient néanmoins été sur leur route l'objet des ovations de tous les habitants dont ils traversaient les villages. Les cloches mises en branle semblaient accompagner leurs cantiques; chacun s'empressait d'aborder les pèlerins pour se recommander à leurs prières. C'était un spectacle attendrissant, et l'on reconnaissait là des chrétiens qui auraient pu faire dire d'eux : Voyez comme ils s'aiment.

Le soir, après que nos pieux pèlerins eurent refait leurs forces épuisées par les fatigues d'une marche si

pénible, on chanta les Vêpres de la très-sainte Vierge, et le R. P. Hermitte, connu, aimé de cette population qu'il a évangélisée plusieurs fois, parut en chaire pour la féliciter et l'édifier par quelques bonnes paroles sorties de son cœur, et qui trouvèrent de l'écho dans celui de chacun des auditeurs. Tous se confessèrent et passèrent le reste de la nuit en prière, pendant que les Missionnaires, brisés par les fatigues des journées précédentes, étaient heureux, après le travail des confessions, d'aller sur le coup de dix heures prendre un peu de repos.

Le lendemain, la messe, célébrée dès l'aurore par le vénérable curé de Sainte-Marguerite, réunit à la sainte Table ces heureux pèlerins, et à huit heures nous leur souhaitions un bon voyage, en les remerciant d'avoir su si bien nous édifier.

Le dimanche qui suivit ce pieux pèlerinage, plusieurs paroisses du canton de Joyeuse, qui n'avaient pu se joindre aux autres à cause des difficultés créées par la distance, se réunirent à Notre-Dame; c'étaient les paroisses de Saint-Alban, Chandolas, Grospierre, etc., auxquelles se réunit celle de Sampzon, du canton de Vallon. Les pèlerins furent très-nombreux. Hélas! le temps ne les favorisa pas, car, à peine la procession fut-elle entrée dans l'église, que la pluie tomba par torrents jusqu'au soir. Les jeunes personnes vêtues de leurs robes blanches, comme celles de Joyeuse, durent regretter ce contre-temps; pourtant, malgré la boue et la pluie, on les vit prendre leur parti avec gaieté de cœur. On aurait même dit qu'elles étaient fières de faire un sacrifice de ce genre pour la très-sainte Vierge. Après la grand'-messe, la plupart de ces pèlerins quittèrent Notre-Dame, de sorte qu'à vêpres le R. P. Lerond, directeur au grand séminaire de Fréjus, qui était venu passer le temps de ses vacances à Notre-Dame, n'eut plus pour auditeurs que

trois à quatre cents personnes des villages les plus rapprochés.

Le lendemain, les pèlerins de Barjac, qui, chaque année viennent accomplir un vœu qu'ils firent à Notre-Dame de Bon-Secours, dans le but d'obtenir la pluie, se virent exaucés au delà de leurs désirs. Les demoiselles du chœur de la Congrégation de Saint-Ambroix, conduites par leur digne curé et son vicaire, étaient venues aussi au nombre de cinquante environ. Elles se trouvèrent toutes seules pour chanter les vêpres, car les quatre cents pèlerins de Barjac, craignant le mauvais temps, s'étaient hâtés après la dernière messe, de quitter le sanctuaire de Notre-Dame.

Un nouveau pèlerinage était organisé par les paroisses du canton de Vallon. Le nombre des pèlerins devait dépasser huit cents, mais la distance où ils se trouvaient de Notre-Dame, les difficultés que les mauvais chemins leur présentèrent, firent comprendre que chacune de ces paroisses ne pouvait envoyer qu'une délégation. Il y avait autant d'hommes que de femmes.

Après l'évangile, M. l'Archiprêtre monta en chaire. Il commença par féliciter ses auditeurs de leur démarche toute chrétienne, leur exposa les raisons qui avaient déterminé ces pèlerinages, et, les exhortant à se montrer courageux dans la lutte de leurs croyances contre l'erreur, leur montra la très-sainte Vierge comme celle dont ils devaient attendre tout secours. Lorsque la sainte messe fut achevée et que tout ce bon peuple eut fait la sainte communion, le R. P. Hermitte, à la prière de M. l'Archiprêtre, prit la parole et acheva d'édifier ses auditeurs, encore sous le charme des éloquentes paroles qu'ils venaient d'entendre. Son allocution fut très-goûtée, car elle s'adaptait parfaitement aux circonstances dans lesquelles se trouvait l'univers chrétien. C'était une

paraphrase du *Magnificat*. Résumant d'une manière très-habile le discours de M. l'Archiprêtre, le zélé Missionnaire déclara à ses auditeurs que la France, personnifiée en eux, après avoir chanté son *Credo* à tout ce qui l'avait faite grande et glorieuse, entonnait aussi dans ce sanctuaire béni le chant de l'allégresse, parce qu'elle avait tressailli au souvenir de son Dieu qui, regardant ses humiliations, se penchant sur ses blessures pour les cicatriser, se préparait à faire en elle et par elle de grandes choses, en l'élevant au-dessus de tous ceux qui l'avaient oppressée. Nous ne voulons pas faire ici une analyse de ce discours, mais disons néanmoins que les pensées en furent très-heureuses, et que chaque strophe du divin cantique chanté par notre bonne et immaculée Mère disait bien ce que Dieu fait et fera pour la France, et ce que la France, fille aînée de l'Église, fera pour Dieu.

A midi, les pèlerins avaient déjà disparu : la solitude commençait à reparaître à Notre-Dame, et les Missionnaires se félicitaient de ce que ce pèlerinage étant, selon toute probabilité, le dernier, ils pourraient se remettre à l'étude et s'appliquer généreusement aux exercices de la vie religieuse, dont les exigences du saint ministère les avaient quelque peu détournés.

C'était une fausse joie, et ce repos tant désiré, ils ne devaient le goûter que dans la semaine qui suivit.

Se conformant aux désirs de Mgr l'Évêque de Viviers, les curés du canton de Valgorge parvinrent à organiser un pèlerinage de leurs paroisses à Notre-Dame. Le point de ralliement fut encore l'église de la Blachère, d'où nos pèlerins devaient sortir en ordre de procession. Il fallut un esprit chrétien bien trempé, une piété bien tendre à ces généreux chrétiens pour se rendre à l'appel de leurs pasteurs; car, pour le plus grand nombre, ils durent partir à deux heures du matin, par

une nuit assez obscure, et suivre le sentier des chèvres, bordé d'affreux précipices. On comprendra qu'une marche de six heures, à travers des montagnes où il faut monter et descendre continuellement, est suivie de grandes fatigues, surtout quand elle doit être répétée dans la même journée. Aussi, on ne fut pas surpris en voyant que le nombre des hommes dépassait celui des femmes. Ces sept à huit cents pèlerins firent tous la sainte communion et ne tardèrent pas, après quelques moments de repos, à reprendre le chemin de leurs montagnes, heureux d'avoir pu apporter aux pieds de la très-sainte Vierge le tribut de leurs humbles prières.

Puissent tous ces généreux pèlerins ne jamais perdre le souvenir des grâces dont Marie les combla dans son sanctuaire, et se rappeler toujours que c'est aux pieds d'une si tendre Mère que le chrétien doit aller se prosterner de temps en temps, pour obtenir les forces et les consolations dont il éprouve un si impérieux besoin dans le chemin de son pénible pèlerinage de la terre au ciel!

Ch. Vigneron, o. m. i.

MAISON DE NOTRE-DAME DE TALENCE
(bordeaux).

année 1870-1871.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Je n'ai pas la satisfaction, comme l'année dernière, de vous apporter une longue liste d'importants travaux. Les événements qui ont bouleversé notre pays, ont trop

préoccupé les esprits pour que MM. les Curés aient pu songer à demander des missions. D'un autre côté, la mort et la maladie ont fait dans notre maison un vide qui n'est pas encore rempli. Le regretté P. Belletoise nous a été enlevé par une mort prématurée, et le P. Duclos se voit condamné au repos par une longue maladie.

Les missions nous manquant, nous avons dû accepter des travaux moins conformes à la lettre et à l'esprit de nos saintes règles ; mais nous ne l'avons pas fait sans l'autorisation du R. P. Provincial, qui a cru devoir se prêter aux circonstances des temps difficiles que nous traversions. Nous avons donc accepté de remplir les fonctions pastorales dans sept paroisses, en l'absence ou pendant la maladie des Curés. Ce ministère n'était pas sans mérite et exigeait plus de dévouement qu'on ne le suppose, car, sans parler du triste isolement où vivaient nos Pères pendant des mois entiers, il ne faut pas oublier que leur ministère s'accomplissait la plupart du temps dans des paroisses visitées par de dangereuses épidémies.

Nous avons prêché la station de l'Avent à Sainte-Eulalie et à Saint-Nicolas de Bordeaux, et la station du Carême à Nérac, à Saint-Ferdinand de Libourne, à Barsac et à Saint-André de Cubzac. Tous ces travaux ont fait du bien, mais le bien eût été plus considérable s'il n'avait rencontré des obstacles dans la guerre étrangère, puis dans la hideuse guerre civile. Nous avons tous constaté que ces tristes événements, au lieu de ramener le peuple à l'église et à la pratique des devoirs religieux, l'en ont plutôt détourné.

Nous avons en outre prêché une octave des Morts à Bordeaux, deux missions, six retraites préparatoires à la première communion et à la confirmation, quatre

retraites paroissiales, les retraites des Congréganistes de Sainte-Croix à Bordeaux, et de Saint-André de Cubzac, celle du noviciat des Frères des Écoles chrétiennes, celle du Refuge et celle des Dames de la Foi, sans parler de quelques Adorations et autres sermons de circonstance. Tous ces travaux ont été accomplis par les PP. Coste, Fisse, Bosc, et le supérieur de la maison.

Le P. Jeanmaire, le P. Busson et le P. Huard ont donné leurs soins assidus à la paroisse. Ce qui n'a pas empêché le P. Jeanmaire de prêcher la retraite du petit séminaire, tandis que le P. Busson était chargé de l'aumônerie de Saint-Pierre. A Talence, comme ailleurs, les préoccupations de la guerre ont détourné un bon nombre d'hommes de leurs devoirs religieux; plusieurs cependant y ont été fidèles : mais c'est surtout parmi les congréganistes et dans la Société des Mères de famille que le bien s'est fait. Le pèlerinage aussi s'est ressenti du malaise général; plusieurs grands concours qui se faisaient d'habitude pendant le mois de Marie n'ont pas eu lieu; mais en revanche, des pèlerins isolés, plus nombreux que de coutume, sont venus chercher la protection de la Vierge de Talence et verser des larmes aux pieds de Notre-Dame des Sept-Douleurs. On voyait avec édification de jeunes soldats, au moment de quitter leur famille et leur pays, venir nous demander des médailles, ou nous prier de leur donner le scapulaire, tandis que de pauvres mères, des pères avancés en âge et de jeunes épouses prolongeaient leurs prières accompagnées de larmes, pour les êtres si chers à leurs cœurs, exposés à tous les dangers de la guerre. Nous ne manquions pas de nous associer à ces prières et à ces larmes. Nous nous sommes fait un devoir en particulier de célébrer un service solennel pour M. le comte de Verthamon, mort

héroïquement sur le champ de bataille de Patay. Il était de Talence, et nous le comptions parmi nos plus grands bienfaiteurs.

Ne pouvant donner nos services aux soldats en campagne, nous avons voulu cependant leur être utiles, autant qu'il dépendait de nous. Nous avons donc converti en ambulance notre belle salle de réunions, où nous avons installé dix lits qui ont été occupés par des soldats blessés, depuis le 2 novembre jusqu'au 15 février. La bonne Mère directrice générale de la Sainte-Famille nous a donné, pour les soigner, une sœur de l'Espérance, dont la prodigieuse activité a su faire face à tout. Non contente de se dévouer aux soldats malades, elle voulut encore donner ses soins à un de nos Pères et à un Frère venus d'Autun et atteints de la variole. Le P. Busson était l'aumônier de cette ambulance et des trois autres établies dans notre paroisse; ce qui ne l'empêchait pas d'aller à Bordeaux et dans les environs, à la recherche de ses chers Bretons, pour exercer près d'eux un ministère que lui seul pouvait remplir. La plupart des soldats qui ont passé à Talence ont rempli de grand cœur leurs devoirs de chrétiens, et tous ont emporté une excellente impression de leur séjour parmi nous.

année 1871-1872.

Après les tristes événements de 1870 et 1871, les missions ont repris un nouvel élan dans le diocèse de Bordeaux. La maison de Talence, malgré les secours qu'elle a reçus de celle de Limoges, s'est trouvée dans l'impossibilité de répondre à toutes les demandes qui lui ont été faites par MM. les Curés. Voici la liste des paroisses qui ont été évangélisées pendant les mois de novembre et décembre 1871 : Bègles, près de Bordeaux,

Saint-Christophe des Bordes, les Artigues, le Petit-Palais, dans le canton de Lussac; Saint-Denis de Pile, dans le canton de Guitres; Arcins, Moulis, Listrac, dans le canton de Castelnau (Médoc).

La mission de Bègles offrait de grandes difficultés, et l'on avait à redouter un échec; mais Dieu a béni cette œuvre, les craintes se sont évanouies et une communion de 1400 personnes a comblé de joie Mgr l'Archevêque, M. le Curé et nos deux Missionnaires.

Le canton de Lussac, comme ceux des environs, est travaillé depuis plusieurs années par une propagande socialiste. Un pasteur protestant de Libourne rédige un journal, organise des comités cantonaux républicains, fait des courses continuelles pour propager ses idées subversives; il a mis tout en œuvre pour discréditer les missions et les Missionnaires, et a répandu à cet effet les bruits les plus absurdes.

Pendant cinq semaines, les Missionnaires ont travaillé avec constance et énergie ce sol ingrat. Par des courses continuelles dans les hameaux, par des prédications dans les églises et les villages, ils sont parvenus à obtenir quelques résultats. La mission de Saint-Christophe a eu quelques retours marquants et de nombreuses communions. Celles des Artigues et du Petit-Palais ont aussi fait du bien.

Les mêmes difficultés se sont présentées à Saint-Denis de Pile; il s'est produit là un fait digne d'être signalé: une opposition qu'on n'a connue que la veille de la clôture, a nui au succès de l'œuvre; elle était basée sur un motif absurde et faux; l'on avait colporté dans toute la paroisse que l'un des Missionnaires s'était battu avec M. le Curé. Sur une population de 2 500 habitants, 540 personnes seulement ont pris part au banquet eucharistique.

Dans le Médoc, le zèle des Pères a été plus favorisé ; c'est encore la partie du diocèse de Bordeaux où la foi et les pratiques religieuses sont le mieux conservées, surtout du côté des landes qui sont proches de l'Océan. Tous les dimanches les églises sont remplies, les hommes y sont pour ainsi dire plus nombreux que les femmes, et l'on vient de 6, 8 et 10 kilomètres. A Arcins et à Moulis, la mission n'a pas eu d'autres difficultés que celles qui sont nécessairement inhérentes à ces œuvres ; la grande majorité des femmes et bon nombre d'hommes se sont approchés des sacrements. A Listrac, il y a quelques mauvaises têtes qui font opposition à M. le Curé et entretiennent la division entre les paroissiens ; cet esprit de parti existait même parmi les chanteuses et les enfants des écoles. Cette paroisse est très-étendue, elle a des hameaux éloignés de l'église de 8 et 10 kilomètres, il a fallu trois semaines pour la visiter entièrement. Malgré cette distance et les grands froids, on venait aux exercices le dimanche et plusieurs fois par semaine. Il y a eu 800 communions sur une population de 2 000 habitants.

La paroisse de la Bastide, hors Bordeaux, et celle de Gensac ont eu une retraite préparatoire à la fête de Noël.

La plupart des Missionnaires ne sont rentrés à la maison qu'après la fête de l'Epiphanie ; le reste du mois de janvier et la première partie du mois de février, il n'y a eu que quelques sermons, et la retraite des Sœurs de Martillac ; nous avons profité de ce temps d'arrêt pour faire notre retraite annuelle.

Le carême a été très-fécond en œuvres, presque toutes ont donné de véritables consolations aux Missionnaires.

Pendant que le P. de Lacouture prêchait le Carême à Saint-Ferdinand de Libourne, et le P. Coste à Tartas, petite

ville des Landes, les paroisses de Villenave d'Ornon, Blanquefort, Carcans, Hourtin, Saint-Laurent, avaient leur mission clôturée par la visite de Mgr le Cardinal; Parempuyre et Saint-Médard en Jalle ont eu la leur après Pâques. A peine les Missionnaires ont-ils eu quelques jours de repos depuis le mercredi des Cendres jusqu'au mois de mai ; à plusieurs reprises même, un Missionnaire a dû quitter son confrère avant la fin d'une mission, pour être rejoint ensuite par un autre confrère qui venait à peine de terminer la sienne.

Il est impossible de relater tout ce qu'il y a eu d'intéressant dans ces œuvres ; un mot seulement sur chacune. Villenave donnait peu d'espoir ; l'intérêt et le plaisir, voilà presque l'unique préoccupation de ses habitants; cependant les bals ont cessé dès le premier jour, et le Missionnaire, ainsi que M. le Curé, ont été consolés de voir à tous les exercices une assistance considérable, et à la clôture une communion nombreuse. Blanquefort, chef-lieu de canton, et son annexe Cachac, ont tout le temps témoigné une vive sympathie aux Missionnaires, les deux églises étaient trop petites pour contenir les fidèles. A Carcans, toute la population adulte, moins une trentaine de personnes, s'est présentée à la sainte table, le conseil municipal en tête, le maire et l'adjoint ceints de leur écharpe. Cette paroisse, perdue dans les bois, a une très-jolie église qui élève sa flèche au-dessus des pins : elle a dépensé 130 000 francs pour la bâtisse et 15 000 pour les vitraux. Hourtin, plus retiré encore du côté de la mer, a aussi une fort belle église neuve, et de plus une grande place, encadrée par l'église, les écoles, la mairie et de jolies maisons très-propres; de là partent, dans toutes les directions, des routes fort bien entretenues et une longue avenue bordée de beaux arbres, qui va à un immense étang. En sortant de Castelnau,

après avoir parcouru une vingtaine de kilomètres, on arrive dans ce village, qui a l'air d'une petite ville. Malheureusement, il n'a pas pu refuser entrée à quelques démocrates qui s'y sont établis ou qui viennent pour leurs plaisirs et leurs affaires. Loin de donner le bon exemple aux braves gens qui viennent du fond des bois pour assister aux offices, ils cherchent plutôt à les détourner; les exercices de la mission ont été néanmoins très-suivis, et la communion presque générale.

Saint-Laurent, chef-lieu de canton, est une paroisse de 3 250 habitants, qui revient un peu sur le vignoble; aussi est-elle plus mélangée. Là, peut-être plus que dans les autres paroisses ci-dessus mentionnées, on va beaucoup à la messe; il faut dire que le dimanche, c'est le jour où les gens, disséminés sur une immense étendue de terres et de bois, se font un bonheur de venir chercher des nouvelles, tout en accomplissant leurs devoirs religieux. Il y en a qui ne voient pas vingt personnes dans une semaine. En voyageant dans les communes du canton à une vingtaine de kilomètres à la ronde, on n'aperçoit que quelques rares maisons dont l'humble toit domine les bruyères; çà et là de petits troupeaux gardés par un homme monté sur des échasses, et peut-être un cantonnier ou quelque ouvrier qui semblent heureux de voir un être auquel ils puissent adresser la parole. Les dimanches, la grande majorité de la population va aux offices; les gens du bourg, là comme en bien d'autres lieux, ne se montrent pas si édifiants; un grand nombre travaillent, ou restent au magasin, ou se tiennent sur la porte, pendant que la foule se rend à l'église. Qu'il était beau de voir tous les dimanches à la messe et aux vêpres, ainsi qu'aux exercices de la semaine, l'immense église remplie d'une foule recueillie d'hommes et de femmes, et de les entendre chanter avec entrain nos pieux

cantiques ! Six cents hommes et neuf cents femmes se sont présentés au saint Tribunal et à la sainte Table, avec un ordre parfait et une piété admirable. Mgr le Cardinal a témoigné sa joie et a assuré qu'il avait vu rarement une aussi belle clôture de mission dans son diocèse.

Les Missions de Parempuyre et de Saint-Médard ont été données un peu trop tard pour qu'elles pussent complétement réussir. Le carême était passé, Pâques avait ramené les ris et les plaisirs. C'est beaucoup demander à la jeunesse de la Gironde, de s'abstenir des joies mondaines en dehors de l'avent et du carême; cependant les exercices ont été bien suivis et les communions nombreuses. La mission de Parempuyre inaugurait une très-belle église de style roman ; celle de Saint-Médard a vu en même temps deux belles cérémonies : la bénédiction des cloches et la confirmation.

Outre ces œuvres auxquelles ont travaillé les PP. de Lacouture et Ramadier, de la Maison de Limoges, et les PP. Coste, Fisse, Bosc et le Supérieur de la maison de Talence, ceux-ci ont encore prêché la retraite paroissiale de Plassac, celle des Dames de Blanquefort, celle des Congréganistes de Marmande, celle des orphelines de Saint-Joseph ; les retraites des Sœurs de la Sainte-Famille à Martillac, à Cognac, à Mont-de-Marsan et à Bayonne ; le mois de Marie à Talence, à Saint-Pierre et à l'Espérance; huit adorations et onze premières communions, dont plusieurs ont été précédées par quelques jours de retraite ; je pourrais encore faire mention de plusieurs sermons à Talence, à Bordeaux et dans les environs.

Les PP. Jeanmaire et Busson ont continué le service de la paroisse ; leur zèle a bien pu entretenir la foi et la piété des fidèles en général ; mais il n'a pas pu empêcher le maire et son conseil municipal de répandre dans la commune des idées socialistes dont ils sont les ardents

propagateurs. Le P. Busson a exercé les fonctions curiales pendant deux mois dans une paroisse du diocèse ; Mgr le Cardinal a demandé avec instance un Père de la maison pour relever un peu le caractère et la dignité du Prêtre et du Missionnaire ; le service paroissial, depuis longues années, et la mission, donnée quelques mois auparavant, avaient beaucoup laissé à désirer. C'était un ministère de confiance et de dévouement que nous ne pouvions guère refuser.

Le pèlerinage, après des jours tristes et anxieux, a repris sa physionomie ordinaire. On a revu ces longues files de paroisses, communautés et congrégations des plus beaux jours, suivre la route de Talence en chantant des cantiques et les litanies de la sainte Vierge; l'église a été constamment visitée par de pieux pèlerins. Les communions ont été très-nombreuses, la tenue édifiante, l'ordre parfait.

année 1872-1873.

Cette campagne a été ouverte, vers la fin du mois d'octobre, par la retraite de l'hôpital général de Saint-André, à Bordeaux. Cette retraite a été prêchée par les PP. Coste et Conrard, aidés des PP. Jeanmaire et Bermès. Le travail a été considérable, et béni par les retours les plus consolants : la clôture a été présidée par Mgr le Cardinal, qui a exprimé en public et en particulier sa joie et sa satisfaction des résultats obtenus.

La mission de Margueron, paroisse de 523 habitants, dans le canton de Sainte-Foy, a été prêchée vers le même temps par le P. Fisse, un peu avant son départ pour Angers ; il y a eu, dit ce Père, peu d'élan, et le résultat n'a pas répondu aux efforts du Missionnaire; on était encore

occupé des vendanges, et il était difficile d'attirer le peuple à la mission.

Le mois de novembre a été bien rempli. Le P. Coste a prêché la mission à Pondaurat, 673 habitants ; le P. Bosc à Savignac, 702 habitants ; le P. Bermès à Soussans, 1106 habitants, et le Père supérieur à Saint-Macaire, 2015 habitants. Tous les Pères ont été satisfaits de l'assiduité des populations aux environs. La petite ville de Saint-Macaire, peuplée presque entièrement d'ouvriers tonneliers, républicains ardents, offrait de grandes difficultés ; presque dès le début cependant, il y a eu un élan aussi vif et général pour les exercices qu'il y en a ordinairement pour le plaisir. La cérémonie de la proclamation de la Loi, qui ne se fait presque pas dans ce diocèse, a pu être tentée : elle a été magnifique ; toute la population y assistait; elle a paru recueillie et très-satisfaite.

Dans le mois de décembre, notre personnel, diminué par le départ des PP. Conrard et Fisse, ne suffisait plus pour remplir les engagements pris avec MM. les Curés, il a fallu recourir à d'autres maisons ; celle d'Angers a pu heureusement prêter deux Pères. Nous sommes partis la veille du premier dimanche de l'avent, le P. Ronzy et moi, pour Saint-Emilion, 3019 habitants ; les PP. Coste et Dufour, pour Saint-Sulpice de Falerens, 1500 habitants ; le P. Bermès, pour Saint-Martin du Bois, 726 habitants ; le P. Bosc pour Rauzan, 1124 habitants. Toutes ces missions ont été bonnes, l'élan a été général et tout le monde satisfait, sauf quelques exceptions. Il y a partout aujourd'hui des hommes de parti, opposés à tout ce qui tient à la religion ; à Saint-Emilion ils étaient assez forts pour faire craindre qu'on ne pût arriver au terme de la mission. Ils se sont sentis dominés par l'impression générale et ils n'ont osé rien dire.

Le P. Ronzy est allé ensuite prêcher une retraite de

confirmation à Saint-Ciers d'Abzac, paroisse de 800 habitants. Il a été très-content du résultat pour le peu de jours qu'il y est resté.

Nous avons été peu occupés pendant le mois de janvier ; nous avons pu garder la cellule et vaquer aux exercices de la communauté. Cette vie de travail et de piété n'a été interrompue que par deux petites retraites, l'une prêchée par le P. Supérieur à l'hospice de Saint-Macaire pour la première communion et l'adoration, l'autre par le P. Bermès aux Frères des écoles chrétiennes de Talence.

L'absence de travail extérieur pendant la première partie du mois de février nous a donné la facilité de faire notre retraite annuelle. Le P. Supérieur ayant fait sa retraite à Autun, a pu s'occuper de celle de ses frères ; il a fait les instructions le matin et le soir. Le R. P. Provincial est venu faire sa visite ; arrivé vers le milieu de la retraite, il a donné quelques instructions à la communauté. La régularité, le silence, le recueillement ont été aussi parfaits qu'on pouvait le désirer. Les PP. Roque et Ozil ont pris part aux exercices ; les autres Pères de la rue de Berry sont venus avec nous célébrer la fête du 17, jour du renouvellement de nos vœux.

Les seuls travaux de ce mois sont : une retraite prêchée au Refuge de Libourne par le P. Coste ; l'adoration prêchée à Bayon par le P. Duclos ; à Belin et au Barp par le P. Bosc ; et les trois jours des quarante heures prêchées à Saint-André de Cubzac par le P. Supérieur.

Pendant le carême, les PP. Coste et Bermès sont allés donner la Mission à Pardaillan, dans le Lot-et-Garonne. S'ils avaient eu un peu plus de temps, le succès aurait été complet ; Mgr d'Outremont a donné la Confirmation et a témoigné beaucoup d'estime et d'affection pour les PP. Oblats, dont il s'est dit l'ami. De là ces deux Pères se sont rendus à Saint-André de Cubzac, paroisse de

3600 habitants, pour donner les exercices de la mission. Dès le début, le P. Bermès s'est senti fatigué du gosier et de la poitrine ; tout le poids du travail est retombé sur le P. Coste, qui, grâce à Dieu, a eu assez de force pour prêcher et confesser, et continuer la direction du chant si bien commencée par le P. Bermès. Les exercices ont été très-bien suivis par les hommes aussi bien que par les femmes, les communions nombreuses, la sympathie générale : c'est le plus beau succès obtenu par le P. Coste dans le diocèse de Bordeaux.

Le P. Bosc a prêché la mission au Haillan, 700 habitants, et à Latresne, 1 680 habitants. Il est revenu très-satisfait de la première ; la seconde a laissé à désirer ; l'éloignement de l'église et la division qui règne parmi les habitants ont rendu le travail très-difficile. Cependant les résultats ont encore été assez bons.

Le P. Faugle, revenu d'Autun fort malade, a pu sans trop de fatigue prêcher pendant les quatre dernières semaines du carême et faire du bien à Saint-Martin, petite paroisse près de Blaye. La population avait bien besoin d'entendre la parole et de voir les exemples d'un bon religieux, après l'insuccès de la mission de l'année précédente et les scandales qu'on y avait donnés.

Le P. Duclos a prêché quelques sermons dans plusieurs maisons de la Sainte-Famille, et les instructions du carême aux élèves du pensionnat des Dames de Lorette, où il a fait beaucoup de bien.

Le P. Supérieur a prêché le carême à Pauillac, petite ville de 4 000 habitants ; il n'a obtenu qu'un résultat très-ordinaire ; la partie pieuse de la paroisse a dû profiter.

Dès le lendemain de leur retour à Talence, après les fêtes de Pâques, le P. Coste se rendait à Belin, chef-lieu de canton, 1 800 habitants ; le P. Faugle, rejoint ensuite par le P. Duclos, au Barp, 1 800 habitants ; le P. Supé-

rieur, à Belliet, 1 500 habitants. Ces paroisses, pour ainsi dire perdues dans les immenses forêts de pins qui avoisinent les Landes, se sont bien conservées ; on est heureux d'y trouver une foi simple, des mœurs douces et des habitudes religieuses. Le temps a manqué pour donner à ces œuvres les exercices et la tournure d'une vraie mission. Le jour de la confirmation ayant été devancé, il a fallu se borner à l'instruction des fidèles et à la préparation au sacrement de Confirmation. Mgr le Coadjuteur s'est montré très-bon, et il a poussé l'amabilité jusqu'à venir, en passant par Talence, donner de nos nouvelles à nos Pères.

Le mois de Marie a été prêché à Belin par le P. Coste, à Arcachon par le P. Bosc et à Talence par le P. Supérieur.

Dans le courant de l'été, le P. Supérieur a prêché la retraite paroissiale à Plassac, la retraite de première communion à Blaye, la première communion à Villeneuve, l'adoration à Talence, la retraite des orphelines de Saint-Joseph à Bordeaux, celle des Dames de la Foi dans la même ville, et celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs à Talence.

Le P. Coste a prêché la retraite de première communion à Saint-André de Cubzac, les fêtes de l'adoration dans la paroisse de Saint-Jérôme à Marseille, les retraites générales de la Sainte-Famille chez les Dames de Lorette, les Sœurs de l'Immaculée-Conception et les Sœurs de l'Espérance à Bordeaux.

Le P. Bermès a prêché la retraite de première communion à Soussans ; le P. Bosc, la retraite de première communion à Rauzan, à Saint-Émilion, la première communion à Langoiran, l'adoration à Sainte-Eulalie d'Ambarès, et la retraite des Congréganistes à Saint-André de Cubzac.

Les Pères ont prêché aussi quelques sermons détachés dans certaines paroisses ou communautés du diocèse.

Le P. Jeanmaire et le P. Busson ont été peu occupés en dehors de la paroisse, où ils ont eu à lutter contre des influences hostiles. On avait établi des écoles laïques de femmes, d'hommes et de jeunes filles. Les deux premières ont déjà cessé de fonctionner, il faut espérer que l'autre aura le même sort.

Parmi les améliorations établies dans la paroisse, il faut compter la Société des Dames de charité qui vont à domicile et qui s'intéressent à un patronage dont une demoiselle a eu l'initiative. Cette dernière œuvre compte en ce moment une quarantaine de jeunes filles ; dix à douze sont placées en apprentissage chez des ouvrières chrétiennes.

Le pèlerinage de Talence s'est ressenti du mouvement général ; il n'y a pas eu de grands et remarquables concours comme en certains endroits ; mais tout cet été, particulièrement pendant les mois de mai et de septembre, il y a eu un plus grand nombre de pèlerins que les autres années.

En résumé, nos Pères, quoique réduits en nombre, ont pu faire pendant cette année douze missions et quarante travaux de moindre importance.

Veuillez agréer, etc.

Marchal, o. m. i.

MAISON D'ANGERS.

Après avoir expliqué, dans son rapport du 11 novembre 1873, comment cette maison a vu son rayon d'activité diminué par notre fondation de Pontmain et par le concours de plusieurs communautés de Missionnaires qui se sont successivement établies dans le diocèse, le R. P. Delpeuch expose que néanmoins les travaux de nos Pères, dans le courant de l'année dernière, ont été encore considérables.

« Il faut rendre, dit-il, à l'excellent clergé de l'Anjou la justice qu'il mérite. Si les prêtres nous appellent peu pour de grands travaux, ils désirent nous avoir souvent, et, dans l'intérêt des âmes, facilitent admirablement la liberté des confessions. Nous sommes constamment appelés soit pour des retraites de huit jours, soit pour des Adorations, soit pour toutes les autres œuvres de la foi et de la piété chrétienne. C'est à cette disposition de zèle vraiment pastoral que nous devons le chiffre élevé de nos travaux.

« Cette année, nous avons en effet prêché deux Carêmes et un Avent, cinq missions, pour lesquelles nous n'avons été, dans trois, que de simples collaborateurs; quarante-deux retraites pascales ou paroissiales de huit à quinze jours ; quelques autres retraites à des religieuses, à des enfants, ou à des établissements de plusieurs genres. Le nombre total de nos travaux s'est élevé au chiffre de soixante-dix-huit.

« Je dois ajouter que l'aumônerie du dépôt de mendicité, où l'un de nos Pères évangélise les pauvres avec un amour touchant, a pris cette année un grand développement, par l'annexion d'un orphelinat fondé par la ville, et dont Mgr Freppel nous a confié la direction spirituelle.

« Il me serait difficile d'entrer dans de plus grands détails sans m'exposer à blesser la modestie des membres de ma communauté. Mais je dois à la vérité de vous affirmer, mon très-révérend Père, que le zèle, la piété et le dévouement ont présidé à toutes nos œuvres ; que Dieu s'est plu à les bénir, et que vos fils ont eu la consolation de faire du bien.

« Je suis, avec le plus profond respect, mon très-révérend et bien-aimé Père,

« Votre fils très-humble et très-obéissant,

« Delpeuch, O. M. I. »

MISSIONS D'ANGLETERRE.

OEUVRE DES ALLEMANDS A LONDRES

LETTRE DU R. P. FICK AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Londres, le 14 mai 1873.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Voilà bientôt une année que je suis arrivé à la mission allemande de Londres, et après un si long espace de temps, il me semble que c'est mon devoir de vous faire connaître quelle est la mission et quel est le genre de ministère que vos enfants sont appelés à y exercer. Cette mission ne vous est pas entièrement inconnue ; mais il me semble que vous en connaissez mieux le mauvais que le bon côté. Les détails que je suis à même de vous donner aujourd'hui ne seront donc pas sans quelque utilité.

A mon arrivée (7 juillet 1872), la mission se trouvait dans un bien triste état ; pour s'en faire une idée exacte, il faut un peu remonter dans le passé. Il y environ onze ans que l'église des Allemands a été érigée dans un des quartiers les plus pauvres de Londres, mais où les Allemands se trouvent en masse. Nos Allemands eux-mêmes appellent ce quartier *la petite Allemagne*. Ce qui les attire dans cet endroit ce sont de grandes sucreries où ils sont toujours sûrs de trouver du travail en même temps qu'ils ont l'avantage d'être avec leurs compatriotes, et de pouvoir parler la langue maternelle. L'église ne pouvait être mieux placée ; par sa situation centrale elle donnait aux Alle-

mands la facilité de remplir leurs devoirs religieux. Toutefois, selon les desseins primitifs, elle ne devait pas être exclusivement à l'usage des Allemands. La mission de Tower-Hill, ainsi que d'autres qui ont surgi depuis dans ce quartier, n'existait pas encore. Cette église fut donc ouverte aux braves Irlandais du voisinage, et dès lors, en même temps que la population allemande, quoique à des heures différentes, ils y vinrent tous les dimanches pour assister aux saints offices. Les choses allèrent assez bien pendant quelque temps ; mais bientôt les antipathies naturelles des deux nations amenèrent la désunion. Les Prêtres allemands et irlandais, jaloux de favoriser leurs sujets respectifs, entretenaient, sans le vouloir sans doute, le feu de la discorde. La moindre concession réelle ou même apparente faite aux Irlandais soulevait des récriminations violentes chez les Allemands. De là les mécontentements, les discussions et les révoltes même de la population allemande. C'est pour ce mobile qu'en si peu d'années tant de prêtres allemands ont abandonné ce poste. D'abord on s'était contenté de murmurer, mais bientôt la guerre fut déclarée ouvertement. Les Allemands ne voulaient plus à aucun prix souffrir les Irlandais dans leur église, prétendant qu'elle avait été érigée pour eux exclusivement. La surexcitation fut à son comble quand un jour un Prêtre allemand trop exalté osa leur dire du haut de la chaire qu'ils étaient dans leurs droits, et que la mission allemande ne prospérerait que lorsqu'ils seraient maîtres absolus de l'église. Dès lors les passions ne connurent plus de bornes et se traduisirent par des actes que rien ne saurait excuser. En plusieurs circonstances, lorsque le Prêtre irlandais montait en chaire, quelques-uns des Allemands qui se trouvaient à l'église manifestaient leur mécontentement en frappant la terre du pied, en toussant avec force afin de couvrir la voix du prédicateur;

d'autres sortaient de l'église afin de n'avoir point le déplaisir de l'entendre. Le Supérieur de la mission sembla ne pas tenir grand compte de ces démonstrations peu amicales, espérant sans doute que le temps amènerait un changement dans les esprits surexcités. Il se trompa. Un autre événement, le changement du Prêtre allemand, cause principale de tous ces désordres, augmenta encore l'indignation qui déjà si longtemps avait fermenté dans ces cerveaux exaltés : une terrible manifestation éclata. Un dimanche soir, immédiatement après la bénédiction, la foule, au lieu de s'écouler paisiblement comme d'habitude, obéissant à un mot d'ordre, se rua sur la porte du presbytère, vociférant et demandant à grands cris compte de l'administration matérielle de la mission, et proférant des menaces. Les Irlandais, de leur côté, apprenant ce qui se passait, accoururent en foule pour défendre la vie de leur pasteur, et peu s'en fallut qu'une lutte sanglante ne s'engageât entre les deux partis. On rapporte que les petits enfants du voisinage, d'origine irlandaise, parcouraient les rues un bâton à la main et menaçaient de frapper quiconque avait le malheur d'avoir l'apparence allemande. Le Prêtre irlandais en fut quitte pour la peur. Heureusement pour lui, la police arriva à temps et l'émeute cessa. Ce grand scandale termine la première période des troubles de la mission allemande.

C'est alors que le très-digne et saint Archevêque de Westminster, Mgr Manning, pensa que pour le bien des Allemands et des Irlandais, il n'y avait rien de mieux à faire que de confier cette église à une congrégation religieuse, dans laquelle se trouveraient à la fois des sujets appartenant aux deux nations, ou du moins parlant les deux langues.

Sa Grandeur jeta les yeux sur le R. P. Cooke, Supérieur de Tower-Hill, dont le zèle lui était bien connu et à qui

le voisinage des deux missions rendait cette charge plus facile, et lui confia cette partie de son troupeau qui, quoique rebelle, lui était pourtant bien chère. Le R. P. Supérieur ne mesura pas les difficultés, et malgré l'opposition que quelques Pères de la province crurent devoir faire, ne tenant compte que du bien des âmes et de ce qu'il croyait être la manifestation de la volonté de Dieu, il accepta avec générosité et avec amour la pénible et glorieuse tâche qui lui était offerte. Il ne craignit point d'accepter le présent avec toutes ses difficultés, dans l'espérance d'un avenir plus heureux. La croix est le signe de la victoire et l'épreuve est le gage du succès. Comment d'ailleurs refuser une mission qui lui était offerte sous les auspices de Marie - Immaculée, notre bonne Mère? Ce fut la veille de l'Annonciation (1871) que S. Gr. Mgr Manning nous confia ce poste d'honneur. N'était-ce pas un présent de notre bonne Mère? Ne nous invitait-elle pas à accepter ce lourd fardeau? Ne nous promettait-elle pas de bénir nos travaux, de féconder nos sueurs, en nous mettant en possession de cette mission le jour où l'ange lui apporta la bonne nouvelle? Mais comme Marie, en devenant la Mère de Dieu, devint par cela même la Mère des douleurs, *Mater dolorosa*, nous aussi, en acceptant la mission, nous acceptions la croix. Aussi trouvâmes-nous et les souffrances et les épreuves sur le nouveau sol que nous avions à cultiver. Le R. P. Cooke eut l'honneur du premier combat. Comme un vaillant général à la tête de son armée, il voulut donner à ceux de ses sujets qui devaient venir lutter sur ce champ de bataille, l'exemple de l'intrépidité et du dévouement. Les Allemands, dit-on, avaient conjuré sa perte le jour où il oserait monter en chaire dans leur église. Ils ne voulaient plus souffrir qu'un Prêtre irlandais eût le moindre pouvoir dans la mission. Le Révérend Père, bien qu'il fût averti à temps de ces

menaces, ne craignit point de braver le péril; fort du secours d'en haut, il monta en chaire sans s'inquiéter du danger; il n'y eut aucune manifestation, aucun trouble; tout se passa dans le calme. Du reste, les Allemands n'auraient pas eu beau jeu, car un bataillon d'Irlandais, de la mission de Tower-Hill, s'était spontanément rendu à l'église des Allemands, afin de prêter main-forte en cas de nécessité.

Les affaires en étaient là, quand le R. P. Bach arriva à la mission. Ce cher Père n'eut pas beaucoup de consolations. J'ai été cependant heureux de constater que son ministère a été loin d'être infructueux. Malgré les fâcheuses circonstances au milieu desquelles il se trouvait, il avait, durant un séjour de trois mois seulement, obtenu le respect et l'affection d'un grand nombre et jeté la bonne semence; mais il ne resta pas assez longtemps pour en recueillir les fruits. Il a laissé un bon souvenir parmi les Allemands; aujourd'hui encore on le regrette et on ne m'en parle qu'en termes élogieux. Son départ fut un nouveau malheur pour cette pauvre mission.

Son successeur ne sut ni gagner l'affection des Allemands ni cimenter l'harmonie que le R. P. Bach avait commencé à rétablir.

Une nouvelle crise eut lieu; un nouveau changement était nécessaire. Encore une fois les Allemands tentèrent un suprême effort pour se rendre maîtres absolus de l'église. On fit des pétitions, on pria les Évêques d'Allemagne d'intervenir, on répandit des calomnies contre l'administration diocésaine, on cria à l'injustice, à l'oppression, et on en vint jusqu'à s'adresser à Rome pour demander justice contre l'Archevêque; mais encore une fois les pauvres Allemands durent baisser la tête et s'avouer vaincus.

C'est sur ces entrefaites que je fus envoyé à la mission

allemande de Londres. Hélas! je ne savais pas ce qui m'y attendait! Je pouvais avec raison m'appliquer ce passage de l'Évangile, où Notre-Seigneur dit à ses Apôtres : « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. » Jeune, sans expérience, au milieu de gens sans sympathie, ma position n'était pas brillante. A l'exemple de l'Apôtre des nations, je tâchai pourtant de me faire « tout à tous ». Mes premières occupations furent de rendre visite à mes nouveaux paroissiens et de lier connaissance avec eux. Mais presque partout je ne trouvai que froideur et indifférence; je n'avais à entendre que récriminations contre Monseigneur et contre les Supérieurs de la Mission; en plus d'une occasion on osa me dire en face : « Tant que les Oblats seront ici, les affaires ne pourront marcher. » Jugez comme mon cœur dut saigner parfois et comme mon âme fut déchirée de douleur en entendant de pareils discours! Je ne sais encore aujourd'hui comment j'ai pu tenir au milieu de ces embarras et de ces misères. Sans doute, la grâce de Dieu m'a soutenu : *gratia Dei mecum*. Je trouvais encore un bon consolateur et un excellent conseiller dans notre vénéré Supérieur, auquel je confiais tout ce qui se passait.

Les trois premiers mois de mon séjour à Londres s'étaient écoulés, lorsqu'enfin l'aurore de l'espérance commença à se montrer à l'horizon. La fête de la dédicace de l'église, que les Allemands considèrent comme une de leurs plus grandes fêtes, en fut l'occasion. C'était le 29 septembre 1872. Nous fîmes des efforts dans cette circonstance pour les attirer à l'église. Soit qu'ils fussent flattés des marques de dévouement dont ils étaient témoins, soit plutôt que le ciel voulût nous accorder enfin cette consolation après tant de peines, ils arrivèrent en grand nombre. Ce fut pour la première fois que j'eus la douce satisfaction de voir l'église remplie. Ils étaient eux-

mêmes fiers de s'être de nouveau trouvés en si grand nombre, et les meilleurs d'entre eux me disaient que c'était le gage certain d'un retour et d'un changement de dispositions. Peu à peu les préjugés commencèrent à tomber; on s'aperçut que le R. P. Cooke, bien qu'Irlandais, n'était pas leur ennemi, qu'il s'occupait d'eux, qu'il travaillait pour eux, qu'il leur voulait du bien. Pauvre Père! il dut longtemps souffrir avant d'avoir cette consolation; mais enfin le bon Dieu l'en a récompensé, et autant les Allemands lui étaient opposés dans le commencement, autant ils l'aiment aujourd'hui. Ils le regardent, et à juste titre, comme leur Père, leur protecteur et leur meilleur ami. « Ce n'est pas un homme ordinaire, me disent-ils; il sait conduire et diriger les affaires. » Pour moi, je suis heureux de ce changement et j'en rends grâces à Dieu. C'est une grande victoire que le dévouement si connu du R. P. Cooke a seul remportée. C'est une première récompense que le ciel lui accorde, après bien des épreuves et des souffrances. Les Allemands sont aujourd'hui bien attachés à la Congrégation, et ils ne voudraient pas que les Oblats abandonnassent la mission.

Une autre concession faite aux Allemands produisit encore un heureux résultat, et finit par les convaincre que réellement nous avions pris leurs intérêts à cœur. Ce fut l'institution d'une école allemande; c'est ce qu'ils réclamaient depuis longtemps; mais on n'avait jamais pu faire droit à leur demande, la mission étant pauvre et le gouvernement ne faisant aucune allocation pour des écoles de ce genre. Cependant nous sommes parvenus à l'établir, et nous avons réussi, au moyen de souscriptions annuelles, à couvrir les frais d'entretien pour l'instituteur et pour la Sœur.

Toutefois il y avait encore un point à gagner sur les Allemands : c'était de faire tomber dans leur esprit les

faux préjugés qu'ils s'étaient formés contre l'Archevêque. Ici encore nous eûmes un complet succès. A l'occasion de la persécution religieuse en Allemagne, nous eûmes un grand jour de prières publiques. Monseigneur voulut bien nous honorer de sa présence. Nous inspirâmes à quelques membres influents de la paroisse l'idée de remercier Sa Grandeur, les assurant qu'Elle se ferait un plaisir de leur donner une petite audience. L'offre fut accueillie avec empressement; le Prélat fut reçu au milieu de vifs applaudissements; la salle de réception ne fut pas assez grande pour contenir tous ceux qui eussent désiré présenter leurs hommages à Sa Grandeur; la joie et le bonheur rayonnaient sur tous les visages. Monseigneur leur adressa quelques paroles comme son cœur paternel sait si bien en trouver; à plusieurs reprises il fut applaudi; son discours plut à tous. L'aigreur fit place à l'amour; on reconnut qu'on s'était trompé sur les sentiments de l'Archevêque, et ainsi la paix fut rétablie entre le pasteur et le troupeau.

Cependant la série des épreuves que le Seigneur nous avait ménagées n'était pas encore arrivée à son terme. Tout allait bien depuis quelque temps et nous faisions déjà les plus beaux projets pour l'avenir, lorsque le bon Dieu vint nous éprouver par une nouvelle calamité. Ce grand malheur, vous le connaissez déjà, c'est l'écroulement de notre église. Ce n'est qu'avec la plus profonde douleur que je puis me rappeler les détails de ce désastre. C'était dans la nuit du 30 avril; on venait de faire l'ouverture du mois de Marie. A l'issue de l'office, le sacristain fit remarquer au R. P. D'ALTON que la voûte se détachait en morceaux, à proximité d'un des piliers près du chœur. Dans l'appréhension de quelque fâcheux accident, le Révérend Père eut la prudence de faire sortir les fidèles qui se trouvaient encore dans l'église. Pendant qu'on était

dans l'inquiétude et que l'on se demandait ce qu'on pourrait faire pour éviter un plus grand dommage, plusieurs craquements se firent entendre. On n'eut plus aucun doute, un désastre était imminent. Vite le P. D'ALTON, au péril de sa vie, se hâte de sortir le saint Sacrement du tabernacle et de le transporter à la sacristie. Il était temps; une minute plus tard, l'église s'écroulait avec fracas. Ce désastre peut bien être considéré comme un châtiment de Dieu, châtiment bien mérité si vous vous rappelez ce que j'ai dit au commencement de cette lettre. Tandis que les hommes se disputaient la possession de ce bâtiment si fragile, Dieu s'est chargé de mettre fin à la querelle. Une pensée me frappe : c'est que, puisque nous avons sauvé le saint Sacrement du milieu des décombres, nous devons être pleins d'espérance. L'église, après tout, n'est que l'accessoire et n'existe que pour le tabernacle. Autre pronostic heureux : c'est que la croix qui dominait le dôme de l'église, en tombant d'une si grande hauteur, est restée debout au milieu des ruines. Monseigneur, en apprenant ce singulier détail, voulut bien, pour nous encourager, y attacher cette interprétation. « Cette croix, dit-il, enterre sous son pied les crimes commis en ce lieu; elle reste debout pour vous dire de ne pas craindre, mais d'espérer la victoire. » Si vous me demandez, mon très-révérend Père, quelle est la cause physique de cette ruine, on peut l'attribuer et à la vieillesse du bâtiment et à la légèreté de la construction.

Primitivement ce bâtiment avait été un cirque. Il y a onze ans, on le transforma en église, en lui faisant subir quelques légères modifications. Il était tout en bois; les colonnes mêmes qui soutenaient toute la partie supérieure de l'édifice, n'étaient qu'une planche peu épaisse recouverte de plâtre. Le temps et l'humidité avaient pourri ces bois sans qu'on s'en aperçût. Cet accident n'a donc rien

qui puisse nous étonner ; il devait nécessairement avoir lieu tôt ou tard. On n'était pas sans quelque crainte à ce sujet, mais on ne croyait pas qu'il y eût de danger imminent. Un grand sujet de consolation pour nous, c'est que personne n'a été surpris sous les décombres ; si cet accident était arrivé un moment plus tôt, pendant l'office, des centaines de personnes eussent été écrasées.

Le bon Dieu néanmoins sait tirer le bien du mal ; il n'a certainement permis ce malheur que pour le plus grand bien de la mission allemande. Les disputes entre les Allemands et les Irlandais, bien que calmées momentanément, n'auraient pas manqué d'éclater de nouveau à la moindre occasion. Les antipathies existaient toujours et il fallait prendre mille précautions pour maintenir tout dans la paix. Cependant il était impossible dans l'état actuel des choses de renvoyer les Irlandais de l'église allemande. Ils avaient contribué à son embellissement, ils avaient apporté leur denier pour son entretien, ils y avaient par conséquent un droit strict qu'on n'aurait pu leur enlever sans leur faire injustice et sans les froisser vivement. Le bon Dieu a trouvé le moyen d'arranger tout ; l'église tombée, leur droit est tombé de fait.

Aussi a-t-on profité de cette circonstance pour les séparer des Allemands, et on les a rattachés à la mission de Tower-Hill. Les Allemands sont donc seuls maintenant : ils en sont contents et fiers ; ils disent que le malheur s'est changé en bonheur. Ils sont en vérité affligés de n'avoir plus d'église, mais heureux de voir qu'il n'y aura désormais plus qu'une mission exclusivement allemande. Ils promettent aussi de donner selon leurs moyens pour l'érection de la nouvelle église, et se disent à même de pouvoir entretenir la mission à eux seuls.

Pour moi, je vois en ceci la main de Dieu. Je connais assez la mission pour pouvoir en juger un peu et je ne

cacherai pas mes pensées à cet égard. J'avoue franchement que cette séparation était nécessaire ; autrement, la mission allemande n'aurait jamais prospéré, jamais elle n'aurait été ce qu'elle devrait être. Une grande difficulté est donc écartée, nous avons raison d'espérer que tout ira mieux dans l'avenir ; peut-être aurons-nous la consolation de voir un jour nos espérances réalisées. Un autre obstacle au bien des âmes et au développement de la mission provenait du fréquent changement des prêtres allemands. Ici, plus que partout ailleurs, pour pouvoir opérer le bien, le Missionnaire est obligé de connaître son monde, d'aller le visiter fréquemment, de le rechercher dans les carrefours les plus inconnus et les plus inabordables de cet inextricable labyrinthe. Il ne suffirait pas d'attendre qu'on vînt à l'église pour écouter les instructions ; il faut aller prêcher à domicile, il faut les ramener à l'église et user à leur égard du *compelle intrare*. Ici, encore bien plus que dans les pays sauvages, il faut être Missionnaire dans toute l'étendue du mot. Cette condition ne peut néanmoins être remplie que lorsque le prêtre a appris avec le temps à bien connaître ses paroissiens. Jusqu'ici, je n'ai encore pu faire beaucoup sous ce rapport ; étant seul, accablé d'occupations, je n'en ai pas eu le loisir. Je le regrette, car la mission en souffre. Il y a de l'ouvrage ici, non pour un ou deux, mais pour plusieurs. Le champ ouvert au zèle des Oblats est immense ; il y a des milliers de catholiques allemands à Londres, et pour toutes ces pauvres âmes, dont le plus grand nombre se perd, il n'y a qu'un prêtre, qu'un seul prêtre ! Je dis quelquefois en plaisantant aux Pères de Tower-Hill que ma juridiction s'étend plus loin que celle de Monseigneur, qui n'a qu'un diocèse, tandis que j'en ai deux. Hélas ! je puis bien dire avec le divin Sauveur : « La moisson est grande et les ouvriers sont peu nombreux. » Du renfort nous est néces-

saire, indispensable, si l'on veut que la mission allemande se relève et s'épanouisse. Il y a tant d'âmes qui se perdent, tant qui se jettent dans le gouffre du vice, tant qui font naufrage dans la foi, et qui cependant pourraient être sauvées pour la plupart! Et ce n'est pas seulement parmi les Allemands catholiques qu'on peut faire le bien, mais encore parmi les protestants, qui sont encore trois fois plus nombreux. Combien se convertiraient si l'on avait le temps d'aller les visiter et de les instruire ! Mais il me faut dire encore avec le divin Maître : « *Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domus Israel.* » Je me dois avant tout à mes Allemands catholiques.

Tels sont, très-révérend et bien-aimé Père, les quelques détails que j'ai cru de nature à vous intéresser. J'espère que votre cœur paternel sera consolé en apprenant le bien qu'opèrent vos enfants dans cette grande Babylone. J'ai aussi la douce confiance que le ciel exaucera bientôt mes vœux en nous donnant un autre Missionnaire allemand. J'ose réclamer un petit souvenir dans vos prières pour notre pauvre mission, afin que les bénédictions du ciel descendent et sur les fidèles et sur le pasteur.

Agréez, etc.

V. Fick, o. m. i.

VARIÉTÉS.

Départs de Missionnaires. — Les RR. PP. Tissot et Boisramé sont partis du Havre, le 29 août 1873, le premier pour la rivière Rouge, le second pour le Canada. Le R. P. Vandenberghe est parti de Brest pour le Texas, le 14 février.

Ordinations. — Ont été ordonnés à Autun par Mgr Grandin :

Le 23 février : Diacre, le F. Isnard ; Sous-Diacres, les FF. Keul et Weber ;

Le 28 février : Prêtres, les FF. Isnard et Hugonnard ; Diacres, les FF. Keul, Dawson et Weber ; Sous-Diacre, le F. Ceyte ; Tonsuré, le F. Argellier.

SAINT-ANDELAIN,

PÈLERINAGE DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE.

Nous trouvons dans les *Annales de Notre-Dame de la Salette* le petit article suivant, écrit par l'un de nos Pères de Saint-Andelain :

Depuis le 22 septembre 1872, date de l'inauguration du sanctuaire de Notre-Dame de la Salette, le pèlerinage a été toujours croissant dans l'affection de nos populations, écrit un R. P. Oblat. Plus de deux mille inscriptions ont été consignées

dans le registre de la Confrérie. Durant l'été dernier, quatorze paroisses des diocèses de Nevers et de Bourges sont venues processionnellement visiter notre groupe.

Donnons aussi une mention bien méritée au petit séminaire Saint-Cyr de Nevers, qui est venu, fanfare en tête, passer ici une belle journée de juin ; à l'œuvre des jeunes gens de Nevers et à celle de Fourchambaut, dont les chants animés et vraiment entraînants ont fait vibrer nos cœurs le lundi de Pâques et le jour de l'Assomption.

Le 27 septembre, c'était la fête du pèlerinage ; aussi les pèlerins affluaient de toute part et se dirigeaient en foule vers l'église de la paroisse. Notre bonheur fut au comble lorsqu'on vint nous annoncer l'arrivée de Mgr Grandin, Missionnaire Oblat, Evêque de Saint-Albert dans l'Amérique du Nord. Ce prélat pieux et bon, ancien élève et ami de cœur du R. P. Supérieur de Saint-Andelain, tenait à honneur de présider lui-même les fêtes du pèlerinage.

Cependant la cloche nous annonçait l'arrivée des paroisses du Cher, dont les bannières resplendissaient déjà aux rayons d'un beau soleil. On descendit à leur rencontre, on se salua avec joie ; chaque paroisse prit sa place d'honneur dans les rangs de la procession, et l'on remonta le chemin de l'église. Alors, nous regrettions de n'avoir point le grand vaisseau d'une de nos vieilles basiliques et nous portions envie à nos frères de la Salette, de Lourdes... Cependant, grâce à l'ingénieuse charité d'une noble famille qui depuis longtemps met sa gloire à faire le bien, un grand bois nous offrait, avec de l'ombre et de la fraîcheur, un délicieux asile pour entendre la sainte messe. C'est donc là que se dirigea la procession pour assister aux saints mystères. Alors s'offrit à nos regards le spectacle le plus grandiose et le plus ravissant. Nous vîmes se dérouler et s'étendre sur toute la montagne cette longue file de pèlerins qui s'avançait au chant des cantiques. Ainsi passèrent successivement devant nous, et dans un ordre parfait, les paroissiens de Sancerre, Veaugues, Verdigny, Bué, Ménétréol. Venaient ensuite la paroisse de Saint-Andelain avec son clergé, et le pontife qui fermait glorieusement la marche,

Vers onze heures, la messe commença avec toutes les splendeurs d'un office pontifical. Un pauvre Missionnaire est habitué à célébrer ainsi au grand air dans ces neiges et ces glaces éternelles. Là, pour tout autel, il ne possède qu'une pierre nue, sur laquelle daigne pourtant descendre son créateur et son Dieu. Mais ici, dans ce bois béni, tout était préparé pour recevoir Mgr Grandin. Aussi, ce grand autel gracieusement encadré au milieu des gros chênes, sous un dais magnifique richement brodé d'or et d'argent ; ce trône pontifical recouvert de tapis précieux, ces fraîches guirlandes de mousse et ces mille petites bannières suspendues aux branches d'arbre en signe de triomphe, tout cela dut ravir son cœur si bon et remplir son âme de joie.

Non moins heureux que leur Evêque, les pèlerins s'étaient rangés autour de l'autel ; on se sentait à l'aise dans ces grandes allées de verdure, sous ces voûtes élancées que la nature avait tendues au-dessus de nos têtes. Nous admirions toutes ces merveilles, tandis que nos oreilles étaient charmées par les jolies petites voix de jeunes enfants venus tout exprès de Pouilly pour chanter les offices. — A deux heures eut lieu le chant des vêpres, avec une solennité plus grande encore, car plusieurs paroisses de la Nièvre : Saint-Laurent, Saint-Martin, Pougny, Saint-Quentin, étaient venues grossir la foule des pèlerins et ne former plus avec eux qu'un cœur et qu'une âme. — Après les vêpres, Mgr Grandin prit la parole ; il nous parla de ses missions, de ses pauvres sauvages, et plus d'une fois nos yeux se mouillèrent de larmes en entendant cette parole d'apôtre qui remuait si fortement nos âmes. Sa Grandeur nous donna ensuite la bénédiction du saint Sacrement, et l'on reprit en procession le chemin de l'église au chant du *Te Deum*.

PONTMAIN,

PÈLERINAGE DU DIOCÈSE DE LAVAL A NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE.

Août et septembre 1873.

L'année 1873 marquera dans l'histoire de l'Église de France comme l'année des pèlerinages. Jamais, depuis les croisades, on n'avait vu un si beau réveil de la foi et de la prière chrétiennes. — Le sanctuaire de Pontmain, quoique le dernier venu, a été l'un des plus fréquentés, l'un de ceux surtout où se sont produites les plus touchantes manifestations de la piété. — L'affluence des pèlerins n'a pas cessé de toute l'année. Mais aux mois d'août et de septembre des foules imposantes et recueillies se sont pressées dans l'humble village de Pontmain. A la voix de Mgr Wicart, tout le diocèse de Laval s'est levé comme un seul homme, pour venir remercier Notre-Dame d'Espérance des grâces du passé, et implorer sa protection en faveur de l'Église et de la France. — Ce grand pèlerinage, où tout a été parfaitement ordonné et édifiant, a merveilleusement mis en relief la religion de tout un peuple, les grandes destinées du sanctuaire de Pontmain, et le rôle important que nos Pères ont à y remplir. Nous en empruntons le récit à la *Semaine religieuse* de Laval :

Les voilà donc commencées les six grandes journées, ou plutôt la belle fête de six jours de Notre-Dame d'Espérance. La religion, la piété, la reconnaissance imposaient à notre diocèse la douce obligation de rendre ses hommages à Marie. Le premier il a ressenti les effets de sa protection, le premier donc il devait venir se prosterner au pied de l'autel de son auguste

patronne, manifester solennellement son amour envers la Mère de miséricorde, et remercier sa céleste Libératrice.

L'appel de notre vénérable Evêque a été entendu, et de tous les points de l'horizon arrivent chaque jour au sanctuaire de Pontmain de pieuses caravanes portant sur la poitrine la croix rouge indiquée par Pie IX, répandant des prières et chantant des hymnes en l'honneur de la sainte Vierge. La joie, la paix, le bonheur rayonnent sur tous les visages; tous rivalisent d'amabilité et de charité, et ne forment qu'un cœur et qu'une âme. On sent ici la vérité des paroles du roi-prophète : *Qu'il est doux et agréable pour des frères de vivre dans l'union!*

Premier jour. — Le doyenné de la Cathédrale, accompagné des doyennés de Gorron, de Meslay et de Loiron, a inauguré le pèlerinage. Dimanche soir, 31 août, à dix heures, M. l'Archiprêtre présidait le chant des prières de l'Itinéraire et la distribution des croix, et chaque pèlerin, armé du signe rédempteur, se mettait en marche pour Pontmain. Les ténèbres matérielles étaient épaisses, mais il ne faisait pas nuit pour nous : la splendide Etoile du matin illuminait notre âme de ses clartés divines, et pendant que la vapeur emportait les uns sur ses ailes rapides, pendant que des chars sans nombre entraînaient les autres sur toutes les routes qui conduisent au sanctuaire béni, semblables aux anges, nous priions, nous chantions sans repos les louanges de Marie; car cette semaine n'est qu'un long jour consacré à la gloire de Notre-Dame de Pontmain.

Nous voici enfin arrivés. Quel magnifique spectacle se présente à nos yeux! Une forêt de mâts vénitiens, au sommet desquels flottent de longues banderoles, la plupart aux couleurs pontificales, ornées de faisceaux au chiffre de la sainte Vierge et disposées sur toutes les routes; dans le bourg, une porte triomphale et deux arcs de triomphe avec ornements mauresques annoncent les grandes solennités qui se préparent. Au fond du *Champ de l'Apparition* s'élève un splendide reposoir de style byzantin. Une coupole à jour sert de piédestal à la Vierge de Pontmain portant la petite croix rouge aperçue par

les enfants, qui, chose remarquable, ressemble beaucoup à celle des pèlerinages. La coupole repose sur six petits clochetons reliés par des rampants historiés. Ces clochetons sont soutenus par six colonnes richement émaillées, qui s'appuient sur une plate-forme entourée d'une crête byzantine portant sur fond blanc l'inscription : *Mais priez, mes enfants ; Dieu vous exaucera en peu de temps ; mon Fils se laisse toucher.*

La coupole et la plate-forme, soutenues par six grandes colonnes dont deux simulent des contre-forts, reposent sur un vaste plancher formant une estrade, au milieu de laquelle se dresse l'autel de Notre-Dame d'Espérance. A droite et à gauche de l'autel principal on voit quatre autels. Au-dessous de l'estrade plusieurs grottes ont été pratiquées ; l'une représente la grotte de Lourdes, et l'autre les rochers de la Salette. Heureuse idée d'avoir associé ces trois pèlerinages : la Salette, Lourdes, Pontmain ; ils sont comme les trois actes d'un même drame céleste. Nos félicitations aux RR. PP. Oblats, auteurs intelligents et habiles de cette magnifique décoration !

Mais ce qui frappe les sens à Pontmain n'est rien auprès de ce qui touche le cœur. Voyez-vous ces nombreux ecclésiastiques qui, depuis le point du jour jusqu'à une heure très-avancée de la matinée, ne cessent de se succéder à l'autel pour offrir le saint sacrifice? Admirez cette foule avide du pain eucharistique qui se presse à la Table sainte. En trois jours plus de sept mille hosties ont été distribuées. Point de tumulte dans cette mer humaine qui submerge les rues et les places de Pontmain ; le recueillement règne partout. Il semble que Marie plane encore dans les airs, tant la foule est pénétrée de la présence de la divine Mère. Les bons gendarmes circulent avec un visage épanoui et bienveillant dans les rangs des pèlerins dociles comme des agneaux ; pas le plus petit désordre à réprimer ; ils pouvaient en toute sécurité suivre les pieux exercices du pèlerinage.

Il était près de dix heures : Mgr notre Evêque, accompagné de M. Wicart, vicaire-général, et du R. P. Félix, arrive pour célébrer la messe pontificale en plein air, à l'autel principal de l'estrade dont nous avons fait la description. Sa

Grandeur s'arrête à l'entrée du bourg ; elle est conduite processionnellement jusqu'au *Champ de l'Apparition* et la sainte messe commence. La maîtrise de la cathédrale exécute avec une grande perfection une messe en musique, à laquelle assistent près de cent ecclésiastiques et six à sept mille fidèles. Après la sainte messe, Monseigneur a béni solennellement et simultanément les objets de piété.

Dans l'après-midi, à une heure, une procession, présidée par Monseigneur, s'organisa depuis l'arc de triomphe en face du cimetière jusqu'au reposoir. Les bannières des diverses paroisses se déploient, et quelques rayons de soleil, image du céleste sourire de Marie, viennent éclairer cette belle manifestation. L'étendard de la cathédrale se distinguait par sa richesse et son bon goût. L'ensemble de la procession présente un aspect aussi varié que splendide : les yeux étaient émerveillés de ce qu'ils voyaient, les oreilles charmées de ce qu'elles entendaient. Plusieurs chœurs, échelonnés de distance en distance, font retentir les airs des concerts les plus variés, mais toustes les âmes sontanimées des mêmes sentiments d'amour et de reconnaissance envers Marie. Selon le touchant usage introduit dès le commencement par la piété des pèlerins, la procession s'arrête un moment devant la grange Barbedette, d'où les quatre enfants ont vu la sainte Vierge. Semblables aux Apôtres qui, après l'Ascension du Sauveur, regardaient l'endroit du ciel où Jésus avait disparu, nous fixons notre regard sur le point du firmament où Marie a daigné se montrer. Hélas ! nous ne la voyons pas des yeux du corps, mais la foi supplée ici à l'impuissance de nos sens, et notre esprit l'aperçoit telle que nous l'ont décrite les petits voyants.

Dans l'ouragan la lueur d'une étoile
Rend au pilote et la force et l'espoir :
Elle a paru, brillante sous son voile,
L'Etoile d'or, au milieu d'un ciel noir.

Quel est ton nom, astre dont la lumière
Vient resplendir sur nos sommets tremblants?
C'est le salut qu'elle apporte à la terre,
C'est le salut pour les cœurs pénitents.

Son nom béni, c'est le nom d'une mère;
C'est la bonté qui s'incline vers nous.
Priez, enfants, dit-elle; la prière
Peut tout sauver du céleste courroux.

Enfants, priez ! Voyez pleurer vos mères,
Pleurez aussi! Vos pères ont péché.
Ah! que vos cris, que vos larmes sincères
Montent vers Dieu : *son cœur sera touché !*

Quand la procession arriva devant le reposoir, Monseigneur alla s'asseoir sur son trône, les ecclésiastiques se groupèrent au pied et sur les marches de l'estrade, et les fidèles se rapprochèrent le plus possible, avides d'entendre le célèbre orateur invité par Sa Grandeur à porter la parole en ce jour solennel. Malgré un vent contraire, sa voix claire et sonore pénétrait jusqu'aux dernières zones de son vaste auditoire. Prenant pour texte ces mots du livre inspiré : *Ego Mater sanctæ spei* (je suis la Mère de la sainte espérance), le R. P. Félix a fait remarquer que le caractère de l'apparition de Pontmain, à raison des circonstances dans lesquelles elle s'est produite, et de la manière dont elle a eu lieu, était surtout *l'espérance.* Il nous a dit d'abord ce qu'est l'espérance pour l'homme, pour le chrétien, pour les sociétés; il a ensuite appliqué les principes exposés dans la première partie de son discours à Marie, notre lumière, notre force, notre amour; à Marie qui a tant souffert pour nous. Nous aimons surtout à rappeler le magnifique parallèle qu'il a institué entre les trois apparitions de la Salette, de Lourdes et de Pontmain. Il a fait ressortir aussi cette pensée, que Pontmain est surtout *le pèlerinage de l'avenir*, quand la France, redevenue chrétienne, puissante et glorieuse, verra la réalisation des promesses de Marie. L'éloquent prédicateur a été écouté avec la plus grande attention et les cris de : *Vive Notre-Dame d'Espérance! Vive Notre-Dame de Pontmain ! Vive le Pape! Vive l'Eglise catholique !* ont été répétés avec entrain par la foule.

Ces acclamations en langue vulgaire furent suivies d'acclamations latines, composées et commentées par M. le chanoine Sauvé, et auxquelles répondirent de fervents *Amen.*

Après le chant de ces acclamations, Monseigneur donna la bénédiction du très-saint Sacrement, et entonna le *Te Deum*, dont on poursuivit la douce mélodie pendant qu'on reconduisait processionnellement Sa Grandeur au presbytère. Nous avions lieu de remercier le ciel de tous les bienfaits spirituels et temporels dont il nous a comblés, et en particulier pour le beau temps qu'il nous a accordé pendant les pieuses cérémonies du matin et du soir. Le vent soufflait avec violence, les nuages s'amoncelaient et nous étions continuellement menacés de la pluie. Il semble que le démon ait voulu empêcher, autant qu'il était en son pouvoir, cette magnifique manifestation. Mais Marie enchaînait sa puissance et suspendait les nuages dans le ciel pour les empêcher de se convertir en eau. A peine la fête était-elle terminée, que la pluie est tombée en abondance, rendant ainsi le retour des pèlerins plus pénible, mais aussi beaucoup plus méritoire.

Le soir, à sept heures et demie, ceux des pèlerins qui avaient eu le bonheur de rester ont été témoins d'une manifestation moins grandiose, mais pourtant bien touchante. Après la prière du soir, une procession aux flambeaux s'est dirigée vers la statue de l'Apparition en chantant pieusement les litanies et en faisant les stations accoutumées. Au retour, la bénédiction du saint Sacrement a couronné la série des cérémonies de cette délicieuse première journée.

Deuxième jour. — Aujourd'hui c'est le tour des pèlerins des doyennés de Saint-Martin de Mayenne, d'Argentré, de Loiron, de Montsûrs, d'Evron, de Sainte-Suzanne et de Bais. Comme leurs devanciers, guidés par leurs vénérés pasteurs, ils ont voyagé toute la nuit, abrégeant la longueur du chemin par le chant des cantiques et des hymnes. M. le doyen d'Evron avait composé pour la circonstance un cantique entraînant, dont voici le refrain :

Air : *Chrétiens, qui combattons.*

Notre-Dame de l'Espérance
Vient mettre un terme à nos malheurs;
Elle a sauvé la France,
Consacrons-lui nos cœurs.

Les exercices du pèlerinage sont toujours les mêmes, et cependant ils causent un plaisir toujours nouveau à ceux qui ont le bonheur d'en être les témoins quotidiens. On ne saurait se lasser d'admirer cette foule recueillie assistant en plein air au saint sacrifice et priant avec ferveur, et cette procession splendide de l'après-midi. M. l'abbé Wicart, vicaire général, célèbre la messe solennelle.

Toute la semaine, on chante ici la messe votive de l'Immaculée-Conception, et cela pour deux motifs : la Vierge Marie, invoquée sous ce titre, est la patronne de notre diocèse ; de plus, dans plusieurs phases de l'Apparition, la Mère de Dieu s'est montrée dans la pose de l'Immaculée-Conception. Aujourd'hui cependant, par une exception facile à comprendre, M. le grand vicaire a dit la messe votive d'action de grâces. La religion, dit le Docteur angélique, est un acte éminent de reconnaissance : *religio est quædam excellens gratitudo :* car Dieu est notre premier bienfaiteur ; il ne cesse de répandre sur nous les biens de la nature et de la grâce, et nous devons d'autant plus lui en être reconnaissants que nous sommes plus indignes de ses faveurs. L'Eglise demande que nous restions toujours en action de grâces : *semper in gratiarum actione maneamus*, parce que les bienfaits de Dieu sont continus à notre égard. Marie, après Dieu, est notre plus grande bienfaitrice, c'est à son intercession toute-puissante que nous devons notre salut personnel et celui de notre patrie ; ayons donc continuellement dans le cœur le sentiment des âmes bien nées, la reconnaissance, et manifestons-la, en temps opportun, par les actes du culte extérieur. C'est ce qu'ont bien compris ces milliers de pèlerins, venus spontanément pour remercier Notre-Dame d'Espérance de tout ce qu'elle a fait et de tout ce qu'elle fera encore pour nous. Car si l'espoir de l'ingrat se fond comme la glace d'hiver, *ingrati spes tanquam hibernalis glacies tabescet*, l'espérance du cœur reconnaissant ne sera point frustrée : *spes autem non confundit.*

Le soir, c'était une nouvelle fête de l'éloquence chrétienne. M. le chanoine Sauvé, avec cette parole lumineuse, ardente et sympathique qu'on lui connaît, a profondément remué l'âme

des prêtres et des fidèles, qui ne pouvaient retenir leurs larmes en l'entendant si bien décrire le triple caractère du pèlerinage diocésain : hommage à la royauté de Marie sur le monde entier, sur les nations et leurs gouvernements, et en particulier sur la nation française dont Elle aime à être appelée la Reine ; actions de grâces pour la miséricorde de Marie, en particulier à l'égard de la France et du diocèse de Laval qu'Elle a visité à Pontmain ; appel confiant au secours puissant et bienveillant de Marie. En développant ces trois idées, l'orateur n'a fait que commenter, avec une ampleur de doctrine et une magnificence de langage admirables, les premiers mots d'une antienne liturgique à la sainte Vierge : *Salve, Regina, — Mater misericordiæ, — et spes nostra, salve.* Un frémissement et une émotion indicibles se sont emparés de la foule, quand il nous a parlé du Pape qu'il aime si tendrement, et de la France, notre chère patrie. Les catholiques seuls ont le vrai patriotisme, parce qu'ils sont inviolablement attachés à Rome, la patrie des âmes; ils ont un amour plus intelligent que les autres pour la France, leur patrie temporelle : *Catholiques et Français toujours!* voilà la devise des vrais patriotes.

L'orateur d'un seul mot a réduit à néant les reproches que nous adressent nos ennemis : *Vos pèlerinages*, disent-ils, *sont politiques. Vous allez chercher le Roi.* « Eh bien oui ! s'est-il écrié, nous allons chercher un Roi, nous allons même chercher une Reine : ce Roi, c'est Jésus-Christ ! cette Reine, c'est Marie ! Nous voulons que Jésus-Christ et Marie règnent sur la nation française. Nous voulons que les lois de l'Evangile soient inscrites en tête du Code qui nous régit. L'abandon de la royauté de Jésus-Christ dans nos lois et nos institutions, voilà la cause de tous nos malheurs ! » Aussi avec quels cris enthousiastes s'échappaient de toutes les poitrines ces acclamations : *Vive Marie, notre Reine! Vive Marie, Mère de miséricorde! Vive Marie, notre espérance!*

Après le sermon, Monseigneur, ému et ravi, s'est levé de son trône, a félicité avec effusion l'éloquent prédicateur, et nous a adressé de pieuses et paternelles exhortations qui

sont tombées dans nos cœurs comme la rosée du ciel sur un champ plein de la semence évangélique. Les acclamations de la veille ont été répétées ; elles le seront toute la semaine. Enfin le salut du saint Sacrement a terminé les exercices de cette seconde grande journée du pèlerinage.

Troisième jour. — Nous voici déjà au troisième jour de la belle fête. Hélas ! les heures s'envolent trop vite : il fait si bon ici que nous voudrions pouvoir, comme Josué, allonger les jours afin de rester plus longtemps auprès de notre Mère. Arrivez, fidèles des doyennés de Notre-Dame de Mayenne, de Saint-Jean de Château-Gontier, de Chailland, de Grez-en-Bouère et de Saint-Denis d'Anjou, Marie attend vos hommages dans son sanctuaire de Pontmain. Inutile de dire que ces nouveaux et nombreux pèlerins sont venus avec le même empressement, la même foi que ceux des deux premiers jours. Leur piété est d'autant plus admirable qu'ils sont, la plupart, des points les plus éloignés du diocèse. Plusieurs même ont eu le courage de faire à pied plus de quinze lieues, C'est aussi l'exemple qu'a donné une pauvre femme de Saint-Calais du Désert, âgée de soixante-douze ans et n'ayant aux pieds que des sabots. Une autre personne de Saint-Georges-sur-Erve a voyagé toute une nuit, et est arrivée à dix heures du matin, à jeun, pour communier. On a vu des femmes tomber évanouies de fatigue et cependant garder le jeûne eucharistique, afin de pouvoir se présenter à la sainte table. Voilà les pèlerins qui sauveront la France.

La messe solennelle a été célébrée par M. l'Archiprêtre de Notre-Dame de Mayenne.

Après la procession de l'après-midi, non moins édifiante et magnifique que les précédentes, nous eûmes le bonheur d'entendre le R. P. de l'Hermite, Oblat de Marie immaculée. On sait que Monseigneur a confié le pèlerinage de Pontmain à ces dignes enfants de Marie, qui se dévouent avec un zèle infatigable aux missions, en France et à l'étranger, et qui, depuis cinquante ans qu'ils existent, ont déjà bien mérité de l'Eglise. Ils avaient donc leur place marquée dans cette mani-

festation solennelle de foi et de confiance en Marie. Aussi est-ce avec une douce satisfaction que, prêtres et fidèles, nous avons écouté le vénéré supérieur du pèlerinage de Saint-Martin de Tours. Nous n'entreprendrons pas d'analyser le magnifique discours que le Révérend Père nous a adressé, discours aussi remarquable par le fond des idées que par sa forme littéraire, et par l'emploi heureux de l'Ecriture sainte. Nous sommes autorisés à le publier : nous le ferons prochainement. Contentons-nous d'en citer aujourd'hui l'exorde :

> « Arcum meum ponam in nubibus, et erit signum fœderis inter me et inter terram. » — Je placerai mon arc-en-ciel dans les nuées, et il sera le signe de mon alliance avec la terre. (Gen., IX, 13.)

« Mes frères, les grands spectacles chrétiens dont nous sommes les témoins depuis un an nous ravissent d'admiration et nous comblent de joie. Des populations entières s'arrachant à leurs foyers et se portant dans un exode enthousiaste aux sanctuaires les plus vénérés ; tous les âges, toutes les conditions, toutes les inégalités de l'état social et parfois de la conscience se coudoyant dans ces pèlerinages ; les prêtres et les vierges, les patriarches de la famille et les enfants, les magistrats et les guerriers, les laboureurs et les citadins agenouillés dans la même poussière ; des distances parcourues avec rapidité, des chants et des processions incomparables, et, en un mot, des fêtes sans terme comme celles du ciel ; et à la tête de ces mouvements religieux, des pontifes et des princes de l'Eglise pour leur donner un surcroît de splendeur et d'autorité : ce sont là les grandes choses que la France admire sur tous les points de son sol purifié ; c'est une page immortelle de l'histoire de l'Eglise qui se prépare. On sent au frémissement des âmes et à leur foi comme une transformation du sang chrétien qui s'opère dans les veines nationales ; le monde autrefois se réveilla étonné d'être arien, dit saint Jérôme ; aujourd'hui la France endormie et presque agonisante se réveille étonnée d'être redevenue chrétienne.

« Ce sont là de grandes consolations succédant à de grands malheurs.

« Après le grand désastre du déluge, quand le pardon fut accordé à la terre et le calme aux éléments, Dieu apaisé fit apparaître dans l'azur du ciel l'arc aux gracieuses couleurs, et le saluant avec complaisance, il s'écria : « Je placerai mon « arc dans les nuées et il sera le signe de mon alliance avec la « terre. » Dieu se résolvait ainsi à une miséricorde qui devait enchaîner sa colère. Ainsi, après les malheurs de notre patrie et le déluge des maux dans lesquels elle succombait, Dieu redevenu clément a fait apparaître dans ce ciel de Pontmain, sous un dôme d'étoiles, le signe vivant de sa miséricorde, sa très-douce Mère, l'arc-en-ciel après l'orage, le gage de la réconciliation, Notre-Dame d'Espérance.

« Pieux pèlerins, c'est ici la terre des miracles ; tout parle de la puissance de Dieu et de la miséricorde de sa Mère ; recueillez vos âmes, saluez de vos prières et de vos acclamations cette terre bénie : *locus enim in quo stas, terra sancta est...* » (Exode, III, 5.)

Les trois jours les plus solennels et les plus précieux du pèlerinage sont déjà passés : je dis les plus solennels, car l'éclat des fêtes a été rehaussé par la présence de Monseigneur qui en a présidé toutes les cérémonies ; les plus précieux, car ils étaient enrichis chacun d'une indulgence plénière. Vers cinq heures, nous voyons avec peine notre bien-aimé prélat s'éloigner de nous pour rentrer à sa résidence épiscopale où le rappelle la sollicitude des affaires. Mais ce qui nous fait plaisir, c'est que son cœur de Père a été grandement consolé en voyant ses enfants les plus pieux et les plus dévoués accourus en foule, sur son appel, au béni sanctuaire de Pontmain.

Quatrième jour. — La nuit a été douce et belle ; un soleil radieux éclaire les solennités de cette journée. L'autorité épiscopale est dignement représentée par M. l'abbé Baudry, vicaire général, arrivé dès l'aurore à la tête des pèlerins des

doyennés de Saint-Vénérand, d'Ambrières, de Couptrain, de Lassay, du Horps, de Pré-en-Pail, de Villaines et de Cossé, pour présider aux exercices des trois derniers jours.

Ce matin, nous avons été témoin attendri de la première communion d'une enfant de la paroisse de Quelaines. Cette enfant venait d'être guérie, par l'intercession de Notre-Dame de Pontmain, d'une paralysie du bras, et M. le curé avait eu l'heureuse pensée de demander pour elle à Monseigneur la permission de communier, avant l'âge prescrit, dans le sanctuaire de sa bienfaitrice.

La messe solennelle est célébrée par M. le vicaire général. La procession de l'après-midi se distingue par sa belle ordonnance : nous voyons apparaître pour la première fois l'élégante et gracieuse bannière des Enfants de Marie de Laval, qui, décorées de leurs médailles, chantaient avec bonheur les louanges de leur Mère. Nous avons remarqué aussi le magnifique cœur en vermeil que portait un prêtre de Saint-Nicolas de Craon pour l'offrir à la sainte Vierge, et la belle et riche bannière de Saint-Vénérand.

Le R. P. DE l'HERMITE nous adresse la parole pour la seconde fois. Prenant pour texte ces paroles du Cantique des cantiques : *Posuerunt me custodem* (ils m'ont choisie pour être leur gardienne), il a montré Marie *gardienne de Jésus ;* elle a veillé sur ce trésor céleste à Bethléhem, en Egypte, à Nazareth.

Gardienne de l'Eglise, elle l'a protégée contre les tyrans qui voulaient l'étouffer dans son berceau, contre les hérésies et les schismes qui menacent de déchirer sa robe sans couture *: Gaude, Maria virgo, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo* (réjouissez-vous, Vierge Marie : vous avez détruit toutes les hérésies dans le monde entier) ; contre le mahométisme, dont elle a écrasé à jamais la puissance à Lépante. C'est elle qui soutient le zèle des apôtres, la constance des martyrs ; c'est elle qui donne la fécondité aux efforts des Missionnaires. Toujours Marie intervient dans la conversion des pécheurs et la persévérance des justes.

Enfin l'orateur a développé en traits rapides, dans la péroraison, cette troisième idée : *Marie gardienne de la France !*

Les autres nations de l'Europe ont été dévorées par l'hérésie, le schisme et la révolution ; la France, consacrée à Marie par Louis XIII, a gardé sa foi intacte, malgré ses malheurs et la haine de ses ennemis. Aujourd'hui la France restée catholique, grâce à Marie, se relève au milieu de l'agonie des nations. Agar, dans le désert, voyant son fils mourir, se détourne de ce spectacle navrant, et supplie Dieu de sauver celui qu'elle aime ! *Non videbo morientem puerum* (il n'est pas possible que je le voie mourir), dit-elle. Ainsi de Marie : elle voit la France expirante, et levant les yeux au ciel, elle redemande la vie pour cette noble fille de Clotilde et de saint Louis. « Je ne puis voir mourir cette nation qui m'a été consacrée *: non videbo morientem puerum.* » Les pèlerinages aux sanctuaires de Marie entourent d'interminables lacets la justice de Dieu irritée. Au chant des cantiques, à l'harmonie des prières, à l'écho des trompettes sacerdotales, les remparts de la justice sont ébranlés, les murs de Jéricho tomberont : ce sera l'entrée de la France dans le cœur de Dieu vaincu et désarmé. La France est sauvée par Marie !

Les cris: *Vive Notre-Dame de Pontmain ! Vive Marie, gardienne de la France !* etc., ont été répétés, pendant et après ce discours remarquable, par des milliers de bouches.

Cinquième jour. — Au soleil splendide d'hier a succédé un temps brumeux et froid, et les pieux pèlerins du doyenné de la Roë et d'une partie des doyennés de Cossé-le-Vivien, de Craon et de Landivy ont dû bien souffrir cette nuit. Cependant ils ne se plaignent pas : leur amour pour Marie leur fait oublier les intempéries de l'air. D'ailleurs ils se rappellent qu'il y a dans l'apparition de Pontmain un mélange de joie et de tristesse. Si la Vierge sourit, si elle fait des promesses consolantes, elle porte aussi un voile noir, elle nous invite à la prière ; sa figure devient parfois grave et triste pendant le cantique : *Pardon, mon Dieu !* elle nous présente un crucifix ensanglanté pour nous dire sans doute de faire pénitence ; enfin c'est aujourd'hui vendredi, jour consacré à la mémoire de la passion du Sauveur. Les vrais fidèles ont

compris ces enseignements : aussi que de prières répandues, que de larmes de pénitence versées, que de conversions opérées, que d'actes de mortification accomplis, depuis bientôt trois ans, dans notre diocèse et dans la France entière !

C'est à M. le curé de Landivy, au doyenné duquel appartient Pontmain, qu'échoit aujourd'hui l'honneur de célébrer la grand'messe, au reposoir du champ de l'Apparition, et de présider la procession du soir, où l'on admirait la jolie bannière de la paroisse de Cuillé. Cette paroisse, quoique éloignée de vingt lieues, avait fourni un contingent relativement considérable de pèlerins. La paroisse de Niafle a présenté à Marie un beau cœur en vermeil, entouré de rayons.

Arrivée au pied de l'estrade, la foule salua avec joie un des enfants du stigmatisé d'Assise, dont les pieds nus et la robe de bure sont à eux seuls un éloquent sermon. Le R. P. Flavien, des Frères mineurs capucins du couvent de Paris, dans un langage simple et noble, intelligible à tous, nous a dit ce que sont les pèlerinages en général — ce qu'ils sont à notre époque — et ce qu'est le pèlerinage de Pontmain en particulier. Le pèlerinage, c'est la foi qui le guide, c'est l'espérance qui l'excite, c'est l'amour qui l'entreprend. Dans notre siècle, ce n'est pas une arrière-pensée politique qui pousse les foules dans les sanctuaires privilégiés, mais le besoin d'affirmer publiquement les droits de la religion sur les sociétés comme sur les individus. Depuis quand nos croix, nos bannières sont-elles des signes séditieux ? Depuis quand est-ce un acte politique de chanter des hymnes et des cantiques en l'honneur de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des Saints ? Depuis quand est-il défendu de prier pour la France, malheureuse précisément parce qu'elle a abandonné le culte de ses pères ? Est-ce notre faute à nous si cette vérité de simple bon sens, proclamée dans nos pèlerinages : *la société doit être chrétienne et catholique aussi bien que les individus,* contredit certains systèmes politiques de nos jours aussi absurdes que pernicieux pour le bonheur des peuples ?

Comme les orateurs précédents, après avoir dit un mot sur la vérité de l'apparition, le R. P. Flavien a montré que l'*es-*

pérance en fait le principal caractère : espérance pour le diocèse, espérance pour la France, espérance pour l'Eglise. Des larmes de douleur ont jailli des yeux de tous les assistants quand il a évoqué le souvenir de l'Alsace et de la Lorraine, violemment arrachées à la mère patrie par un impitoyable vainqueur.

Nul orateur n'a été écouté avec plus de sympathique attention, nul n'a excité plus d'élan dans la foule qui criait : *Vive Notre Dame d'Espérance ! Vive la France ! Vivent l'Alsace et la Lorraine !*

Sixième jour. — Les paroisses du doyenné d'Ernée, une partie de celles de Landivy, la paroisse de Pontmain elle-même sont convoquées aujourd'hui aux pieds de Marie. Malgré le voisinage, on pouvait craindre que l'affluence fût moins considérable que les autres jours. Nos ennemis, spéculant sur la bêtise humaine, avaient répandu des bruits malveillants dans les campagnes. Les vivres manquaient à Pontmain, disait-on ; l'estrade s'était écroulée ; il n'y avait pas de place pour les voitures. On ajoutait que ces démonstrations religieuses avaient pour but de faire recommencer la guerre avec l'Italie et l'Allemagne, et que les croix rouges portées par les pèlerins étaient l'emblème du sang que l'on s'apprêtait à verser. De plus, la récolte du blé noir est commencée ; à quoi bon quitter des travaux si importants pour se rendre en un lieu où n'attire pas même l'attrait de la nouveauté, puisque déjà vingt fois les populations de l'archiprêtré d'Ernée ont visité Pontmain ?

Voilà ce que les ennemis de la religion disaient. Mais ils avaient compté sans la foi et la piété des vrais chrétiens, qui, excités par le noble exemple déjà donné par les autres paroisses du diocèse, et dédaignant les grossiers mensonges, bons tout au plus à tromper les sots, avaient répondu, en plus grand nombre que jamais, à l'appel de Notre-Dame d'Espérance. Rien n'est plus beau que le défilé interminable des processions paroissiales arrivant successivement, et par toutes les routes, à Pontmain. Les unes chantent l'hymne de la France

pénitente : *Pitié, mon Dieu,* composée par une religieuse de Marseille et que l'on a justement appelée : *la Marseillaise du Sacré-Cœur.* Notre âme était émue vivement en entendant hier, sur les lèvres des pèlerins de Fougerolles, aujourd'hui sur celles des fidèles de Landivy, le beau chant légèrement modifié de nos voisins les Bretons :

O Marie, ô mère chérie,
Garde au cœur des *Français* la foi des anciens jours;
Qu'il monte jusqu'au ciel le cri de la patrie :
Catholiques et *Français* toujours!

La grand'messe a été chantée par M. l'Archiprêtre d'Ernée. La procession de clôture, présidée par M. Baudry, vicaire général, n'a pas été la moins belle de la semaine. La longue suite des pèlerins, disposés sur quatre rangs, offrait un coup d'œil magnifique à l'observateur en position d'en contempler l'ensemble.

Le R. P. Flavien, si goûté la veille, a de nouveau fait entendre sa voix pour nous dire que Marie est notre protectrice et notre avocate dans nos misères temporelles et spirituelles. Consolatrice des affligés, c'est elle qui réparera les ruines matérielles de notre patrie, et la rendra prospère, glorieuse et forte comme aux plus beaux temps de son histoire. Secours des chrétiens, c'est elle qui restaurera l'esprit catholique de la Fille aînée de l'Eglise, qui convertira la France pervertie par la Révolution.

Les cris : *Vive le Pape! Vive Monseigneur de Laval! Vive la France intacte dans son territoire!* ont retenti de nouveau. Avant la bénédiction du saint Sacrement, M. le vicaire général, au nom de Monseigneur, a remercié tous les pèlerins du diocèse, les Pères Oblats de Pontmain qui avaient tout préparé avec tant de zèle, d'intelligence et de désintéressement, ceux qui ont travaillé aux décorations destinées à rehausser l'éclat de ces grandes fêtes, et les braves militaires qui ont veillé au bon ordre pendant ces six jours. Après la bénédiction du très-saint Sacrement, la foule, toujours recueillie, s'est retirée lentement, quittant à regret ce vestibule du ciel.

Nous ne serions pas complet si nous ne disions un mot de la paroisse de Pontmain. Comme on le sait, quatre Pères Oblats la desservent. Deux sont enfants de notre diocèse : le R. P. Audruger, supérieur de la communauté, et le R. P. Pays. Ils sont connus, aimés et estimés de tout le clergé et d'un grand nombre de fidèles que ces pieux Missionnaires ont évangélisés. Le soin spécial de la paroisse est confié au R. P. Marais, d'un caractère plein de douceur et d'aménité, qui sait se montrer aimable avec tout le monde, même dans les circonstances les plus difficiles. Il est aidé dans son ministère par le R. P. Levacon, qui cache sous le voile de la modestie les belles qualités de son âme. Ce matin, le révérend Père s'est rendu processionnellement avec les pèlerins de sa paroisse au reposoir, où il a dit la messe à sept heures. Pendant la procession générale de l'après-midi, le groupe des enfants de l'école de Pontmain, sous la conduite des bonnes sœurs, attirait l'attention. Les petites filles vêtues de robes blanches, les petits garçons avec leurs plus beaux habits, portaient tous des oriflammes, et marchaient à la suite d'une bannière représentant les quatre phases de l'apparition.

C'était un gracieux spectacle de les voir, pendant le sermon, assis sur les gradins de l'estrade. Quand la nuit fut venue, les révérends Pères organisèrent une procession aux flambeaux, à laquelle assistèrent la plupart des habitants de la paroisse. On suivit d'abord le parcours ordinaire et l'on se rendit devant la grange Barbedette, aux pieds de la statue de l'apparition. Mais, pour couronner cette délicieuse fête domestique d'une manière plus solennelle, on se dirigea vers le reposoir splendidement illuminé, et la bénédiction du saint Sacrement fut donnée du haut de l'estrade.

Il est bien difficile de nombrer les foules : cependant nous ne croyons pas exagérer en portant de trente-cinq à quarante mille le nombre des pèlerins venus à Pontmain. Il y a eu environ douze mille communions. Ce qui nous a frappé dans ce pèlerinage, c'est que le nombre des hommes paraissait égaler celui des femmes : c'est un signe consolant pour l'avenir de la religion dans notre patrie. On ne saurait dire quel bonheur

les pèlerins éprouvent à prier ici. Il y a des personnes qui ont passé des nuits entières au pied de la colonne de l'apparition. Une pauvre femme de Laval est restée tout le temps non occupé par les exercices du pèlerinage, auprès de la statue de Marie, à peine a-t-elle pris un instant pour manger un morceau de pain sec qu'elle avait apporté avec elle. On ne pouvait l'arracher de ce lieu béni. Quand il fallut partir, elle dit en pleurant : *Je voudrais passer ma vie ici !* Un conseiller général de notre département disait à un prêtre : *Je suis depuis deux jours à Pontmain, je ne puis me résoudre à en partir !* Nous n'en finirions pas s'il fallait raconter tous les traits de cette nature : les anges du ciel en ont pris note et Marie récompensera tant de foi !

Ce bonheur que l'on ressent à Pontmain, le R. P. DE L'HERMITE l'a parfaitement exprimé au commencement de son second discours :

« Nos fêtes en l'honneur de Marie se poursuivent et se succèdent sans nous apporter la lassitude. A la différence des fêtes mondaines, qui ne laissent bien souvent après elles que les remords, la satiété et le dégoût, celles de la religion durent encore après les courtes heures pendant lesquelles nous les avons vues se déployer ; la mémoire en reste tout embaumée, et de ces fêtes de Pontmain on parlera dans les familles chrétiennes longtemps encore ; leur seul souvenir sera lui-même une fête pour les âmes : *reliquiæ cogitationis diem festum agent tibi.* Il semble que nous participions ici à la paix du ciel et à cet état immuable qui chasse toute inquiétude ; nous sommes dans une sorte de vestibule du ciel, et nous éprouvons quelque chose de cette félicité des saints qui, d'après saint Augustin, consistera à voir, à aimer, à louer toujours : *Videbimus, amabimus, laudabimus.* Ici, nous voyons les merveilles de Dieu, et nous sommes les témoins de la miséricorde qu'il accorde aux âmes par Marie ; nous admirons les charmes de ce cœur maternel qui nous réunit tous dans une même affection, accueillant nos prières et nos larmes ; nous aimons Dieu tous en ce moment plus que nous ne l'avons jamais

aimé, *par-dessus toutes choses*, selon la loi évangélique ; nous chantons un cantique de louange pendant la durée de ces jours solennels, et les ténèbres de la nuit elles-mêmes n'interrompent pas cet enthousiasme de notre reconnaissance et cette piété de nos cœurs. Pleins de joie et d'espérance, nous disons comme saint Pierre au Thabor : Il fait bon dans ce séjour : *bonum est nos hic esse...* Mais demain nous reprendrons nos tristes combats, plus forts et plus chrétiens, grâce à Marie. »

Telles ont été ces belles fêtes dues à la haute initiative de Monseigneur, sagement organisées par le comité ecclésiastique, bénies par Marie, qui nous a accordé le beau temps et nous a préservés de tout accident, et qui ont présenté un spectacle digne de l'admiration du ciel et de la terre.

TROISIÈME ANNIVERSAIRE DE L'APPARITION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE A PONTMAIN.

17 janvier 1874.

La fête contrariée, comme les années précédentes, par des pluies continuelles et des chemins affreux, n'en a pas moins réuni une affluence très-considérable de fidèles. Aux nombreuses messes, qui se sont succédé sans interruption dans le sanctuaire, l'église ne désemplissait pas. A dix heures, plus de quatre mille personnes assistaient en plein air à la messe, célébrée par Mgr Grandin, des Oblats de Marie, Evêque de Saint-Albert, à l'extrême nord de l'Amérique, entendaient sous la pluie une éloquente allocution de M. le chanoine Couanier, curé de Saint-Remi de Château-Gontier, et s'empressaient ensuite d'aller s'agenouiller avec ferveur autour du monument de l'Apparition.

La foule, un peu diminuée l'après-midi, entourait avec le même recueillement, pendant les vêpres, l'estrade érigée en

face de la statue de la sainte Vierge. Bientôt Mgr Grandin l'entretint de ses pauvres sauvages. Il lui disait leur triste état avant d'être chrétiens et de quelle dégradation la religion les relève. « Que ceux qui s'acharnent contre la religion, s'écriait-il, qui la proclament trop vieille et inutile, et même nuisible, que ceux-là viennent en Amérique visiter nos sauvages, et ils changeront bientôt d'avis. » Il nous montrait notre malheureuse Europe retournant vers la sauvagerie, à mesure qu'elle s'éloigne des pratiques et de la foi chrétiennes. Et il nous exhortait chaleureusement à prier, selon les recommandations de la sainte Vierge, pour empêcher la ruine morale de la France et pour procurer sa résurrection politique et religieuse, sollicitant aussi nos prières pour ses chers diocésains, plongés en si grand nombre encore dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Vers trois heures, conduits par le R. P. Marais, les enfants de Pontmain offraient joyeusement leurs couronnes et leurs cœurs à la Vierge de l'Apparition, gardienne de leur innocence, à *Notre-Dame des Enfants*. On connaît cette cérémonie gracieuse et touchante, source toujours nouvelle de douces émotions, de salutaires pensées et d'ineffables joies. Elle s'est terminée par les prières ordinaires et par une prière spéciale pour Mgr de Laval, fondateur de cette pieuse association.

C'est le soir que la fête a été le plus splendide. De nombreuses files de voitures et de pèlerins à pied ne cessaient d'arriver à Pontmain. Plus de six mille étrangers remplissaient le bourg. Les préparatifs de la procession nocturne s'étaient faits avec un empressement universel.

Vers l'heure où Marie daignait apparaître aux enfants privilégiés, Pontmain s'illumine tout entier. Les plus humbles fenêtres, les maisons les plus pauvres ont leurs nombreux flambeaux. On remarque surtout les deux lignes lumineuses qui dessinent sur ses deux côtés le parcours de la procession depuis l'église paroissiale jusqu'à la façade grandiose et richement éclairée de l'estrade, vaste chapelle absidale élevée sur le lieu de l'Apparition. Le monument de la sainte Vierge et la grange Barbedette sont entourés et couronnés de lumières.

Il faut en dire autant des grottes de Lourdes, de la Salette et du Sacré-Cœur, qui décorent le devant de l'estrade.

Et la procession défile aux flambeaux, alternant avec un pieux enthousiasme les litanies de la sainte Vierge, le chant des cantiques et les antiennes consacrés par l'usage. La tenue est admirable et le recueillement parfait. M. Couanier adresse de nouveau la parole à son auditoire attentif et pénétré. Faisant ressortir, par une allusion ingénieuse, la similitude qui existe entre le costume des avocats plaidant au palais et la forme revêtue par l'Apparition de Pontmain, il nous montre Marie se manifestant au monde coupable dans ses fonctions si consolantes pour nous d'avocate et d'espérance de l'Eglise, de la France et des pauvres pécheurs ; et d'une voix vibrante qui va jusqu'au fond des cœurs, il termine par un cri véhément sollicitant pardon pour le passé, force et victoire dans l'avenir et fidélité généreuse jusqu'à la mort.

Un Père missionnaire a fait ensuite les recommandations d'usage. On a prié selon toutes les intentions des pèlerins, pour tous leurs intérêts spirituels et temporels, sans oublier leurs chers défunts. On a surtout recommandé à notre bonne Mère les besoins de l'Eglise et de la patrie, le souverain pontife, notre bien-aimé Evêque, et l'homme de Dieu dont la parole ardente et sympathique nous avait si profondément remués.

La bénédiction du très-saint Sacrement a terminé cette belle et sainte journée, dont le souvenir sera, nous en sommes sûrs, précieux aux pèlerins, et les fruits salutaires à beaucoup d'âmes.

VOYAGES DU T.-R. PÈRE GÉNÉRAL.

Le 10 février dernier, notre T.-R. P. Supérieur général a quitté Paris pour se rendre à Autun, où il a passé un mois dans notre maison du Sacré- Cœur. Il avait choisi cette époque afin de pouvoir assister aux examens semestriels de nos Frères scolastiques, et à cause de l'ordination qui devait avoir lieu

dans le courant du mois. Il présida en effet les examens, qui, commencés le 12 se terminèrent le 15, au soir. Le lendemain, jour de retraite préparatoire à la rénovation des vœux, il adressa la parole à la communauté tout entière, rappelant à chacun l'obligation, imposée par les faveurs sans nombre dont nous sommes comblés dans la vie religieuse, de marcher avec bonheur et avec zèle dans la voie que nous a tracée notre divin maître : *Sicut accepistis Jesum Christum Dominum, in ipso ambulate.* (Coloss., II, 6.)

Le 17 février, nos Pères de Saint-Jean se rendirent de grand matin à la maison du Sacré-Cœur afin de renouveler leurs vœux entre les mains du Supérieur général. La cérémonie se fit conformément à nos usages, mais d'une manière plus imposante que dans la plupart de nos maisons, à cause du nombre des membres de la Congrégation qui devaient y prendre part, à cause surtout de la présence du chef de la famille, qui, après la sainte messe dite devant le très-saint Sacrement, adressa aux deux communautés réunies une pieuse et paternelle exhortation à la reconnaissance envers Dieu.

Huit jours après, Mgr Grandin arrivait au scolasticat, et dès le lendemain il ordonnait un diacre et deux sous-diacres. Le samedi suivant, 28 février, par une nouvelle ordination, il conférait l'ordre de la prêtrise à deux de nos Frères, et divers ordres à cinq autres. Les deux jeunes prêtres eurent la consolation de recevoir l'imposition des mains du Supérieur général, qui se fit un bonheur d'assister à leur ordination. Le lendemain il y eut fête de famille pour les premières messes des deux nouveaux prêtres.

Pendant son séjour au scolasticat, le T.-R. Père général s'occupa avec sollicitude de tous les intérêts de cette maison si chère à la famille ; il entretint fréquemment nos Frères scolastiques, leur rappelant sans cesse ce que la Congrégation fait pour eux et ce qu'en retour elle attend de leur affection et de leur dévouement ; il eut plusieurs conférences avec les Pères chargés de la direction et de l'enseignement ; il accueillit avec bonheur tous nos Pères et nos Frères scolastiques ou convers qui vinrent lui demander des conseils ou des encouragements.

Nos Pères de Saint-Jean, avant de se disperser pour leurs travaux apostoliques, avaient eu leur part de ses sollicitudes et de ses bons avis. Aussi est-ce à regret qu'on le vit se disposer à partir d'Autun.

Le 8 mars, veille de son départ, dans un dernier entretien auquel assistèrent tous les membres de la communauté, le Supérieur général exprima le bonheur qu'il avait éprouvé pendant sa visite et termina le cours de ses pieuses exhortations en recommandant à chacun l'amour de la croix de Notre-Seigneur et le soin de sa propre sanctification, comme le moyen le plus efficace d'atteindre le but de notre vocation. Le lendemain de grand matin il se mit en route. Le R. P. Rambert, supérieur du scolasticat, voulut l'accompagner jusqu'à Nevers, où il reçut aussi la visite du R. P. Mouchette, supérieur de Saint-Andelain. Profitant des quelques heures qu'il passait à Nevers, le T.-R. Père général alla présenter ses hommages à Mgr de Ladoue, qui avait succédé depuis peu de temps à Mgr Forcade sur le siége épiscopal de Nevers. Ce Prélat fit le meilleur accueil au Supérieur général et aux Pères qui l'accompagnaient.

Notre T.-R. Père est rentré à Paris le 10 mars.

VOYAGES DE Mgr GRANDIN EN FRANCE.

Mgr Grandin a bien voulu nous communiquer l'itinéraire qu'il a suivi depuis son arrivée en France. Nous sommes heureux d'en donner la suite rapide. On y verra un bel exemple de l'activité et de l'abnégation apostoliques au service de la cause la plus sainte et la plus digne d'intérêt.

Débarqué à Brest, le 23 juillet, en compagnie du R. P. Tissot, l'Evêque de Saint-Albert, après quelques heures de repos chez nos Sœurs de l'Espérance, arrive le 24 chez son frère, Curé de Martigné, près Laval; embrasse, le 25, en passant, ses parents, à Sillé-le-Guillaume; vient coucher au

Mans le 25, en repart le 27 au soir, et célèbre la sainte messe le 28, dans le sanctuaire de Notre-Dame des Victoires, remerciant Dieu de son heureux voyage de trois mois, et recommandant à la très-sainte Vierge les intérêts de son diocèse, qui a tant besoin de la France, et ceux de la Congrégation, qui vont se traiter au Chapitre général. Monseigneur apparaît quelques heures seulement à notre maison générale et repart le même jour pour Autun, où il arrive de grand matin le 29, après deux nuits consécutives passées en chemin de fer.

Le Chapitre général s'ouvre le 31 juillet et se termine le 8 août.

Le 13 août, Mgr Grandin s'éloigne d'Autun; accompagné par le R. P. Gaudet et le R. P. Gubbins, il va dire la sainte messe et faire son pèlerinage à Paray-le-Monial. Le 14, il arrive à Limoges avec le P. Gubbins, et y passe trois jours, goûtant la très-cordiale hospitalité de nos Pères, visitant les communautés et intéressant partout à ses missions sauvages. Le 17 au soir, après une allocution dans notre chapelle, il se dirige vers Poitiers, où il passe la matinée du 18. Mgr Pie l'accueille avec beaucoup de charité, le fait accompagner par un Prêtre pour visiter la ville, l'invite à dîner, le fait assister à un examen de faculté et lui fait cadeau de ses ouvrages. Le soir, arrivée à Angoulême, chez Mgr Sebaux, que l'Evêque de Saint-Albert honore comme son père. Il se sent là chez lui et s'y repose délicieusement durant quatre jours, à la grande joie de l'Evêque et de la population d'Angoulême, qui se partagent les loisirs du Prélat missionnaire, s'édifient de sa parole et lui donnent à l'envi les plus touchants témoignages de leur sympathie.

Le 22 au soir, arrivée à Bordeaux, chez nos Pères de la rue de Berry. Le 23, messe à la maison générale de la Sainte-Famille. Le 24, messe à l'orphelinat de nos Sœurs de Saint-Joseph. Vêpres et sermon à Notre-Dame de Talence. Coucher à Martillac. Le 25, messe dans la chapelle de nos Sœurs, dite chapelle de *la Solitude*, qui renferme le tombeau du « bon Père » Noailles, fondateur de la Sainte-Famille. Monseigneur parcourt ensuite avec un grand charme la délicieuse campagne

de la Solitude, création privilégiée de ce vénérable patriarche, dont la nombreuse postérité spirituelle, merveilleusement bénie de Dieu, exerce aujourd'hui dans le monde entier l'apostolat de la charité. On ne peut rien voir en effet de plus attachant que cette campagne cultivée par nos Sœurs, si souriante à la piété, et tout émaillée de précieux souvenirs, avec son cimetière où reposent les premières Mères de l'Association, avec ses nombreuses statues rappelant les pieux patronages sous lesquels se rangent respectivement les diverses œuvres de la Sainte-Famille, avec son île et son radieux sanctuaire dédiés à Notre-Dame de Toutes-Grâces, qui semblent destinés à réunir toutes ces œuvres en un seul groupe parfaitement compacte et homogène et à les souder ensemble en un faisceau indissoluble. C'est là qu'au lendemain de leurs retraites nos Sœurs viennent en pèlerinage pour se retremper dans l'esprit de leur vocation, et emporter de ce Thabor la lumière qui dirige à travers les périls de ce monde, et la force qui soutient le dévouement. Là sont venus un grand nombre de pèlerins éminents, parmi lesquels nous aimons à distinguer Mgr de Mazenod, notre vénéré Fondateur.

Après cette visite, retour à Bordeaux, dîner chez S. Ém. le Cardinal-Archevêque, et départ à onze heures du soir pour Mont-de-Marsan. Monseigneur tenait à voir dans cette ville la sœur du P. Leduc, religieuse de l'Immaculée-Conception, chargée de la direction de la salle d'asile. Reçu à la gare à quatre heures du matin par l'Aumônier de nos Sœurs de Lorette, qui dirigent un beau pensionnat dans le chef-lieu des Landes, il fut accueilli au couvent par la Mère Aloysia Noailles, sœur du fondateur de la Sainte-Famille, célébra la messe dans la chapelle de la communauté, adressa une allocution aux élèves, s'entretint ensuite avec sœur Nativité Leduc, et reprit à onze heures le chemin de fer, qui le déposa à Lourdes cinq heures après.

Accueil empressé des Missionnaires de Lourdes. Le lendemain 27, messe pleine de consolation dans le sanctuaire qui s'élève comme un resplendissant diadème au-dessus de la

grotte des Apparitions. Après avoir satisfait sa piété et confié à Notre-Dame de Lourdes les nombreux intérêts qu'il représente, Monseigneur va coucher au grand séminaire de Tarbes. L'Evêque de Tarbes était absent. Après la messe, le 28, départ pour Paris et arrivée le 29.

Le 30, après une visite à Mgr Guibert, course à Royaumont, pour y voir le T.-R. Père général. Le 31, dîner à l'Archevêché, en compagnie de Mgr Nardi, de M. L. Veuillot, M. Chantrel, etc.; courses et affaires dans Paris jusqu'au 5 septembre. Le 5, arrivée à Nancy pour prendre part aux grandes fêtes du couronnement de Notre-Dame de Sion. Ces fêtes ont été précédemment racontées. L'Evêque de Saint-Albert y fit connaissance avec tous les Evêques de la province ecclésiastique de Besançon, et notamment avec S. Em. le Cardinal Mathieu, qui l'engagea fort à venir le voir en Franche-Comté.

Le 12, confirmation de quelques junioristes à Notre-Dame de Sion, et retour à Nancy. Le 13, Monseigneur va à Lunéville et y passe trois jours en visites et en prédications; après quoi il revient coucher à Nancy le 16, arrive à Paris le 17, dit sa messe, le 18, au séminaire des Missions étrangères, et y fait, le surlendemain 20 septembre, une nombreuse ordination où l'on compte vingt-six prêtres de diverses Congrégations.

Cette grande cérémonie est à peine terminée, que Monseigneur part pour Saint-Andelain, en compagnie du R. P. Girard. Nos Pères les attendaient pour présider, le lendemain, un nombreux pèlerinage fait dans leur église, en l'honneur de Notre-Dame de la Salette, par plusieurs paroisses des environs. Monseigneur célèbre un bel office pontifical et prêche en plein air, au milieu d'une foule de pèlerins accourus des campagnes du Berri et du Nivernais. Le R. P. Mouchette lui fait faire ensuite, durant deux jours, dans la paroisse de Saint-Andelain, des visites bien fructueuses par l'édification et l'excellente impression qu'elles laissent dans le cœur des bons paysans. Ces braves gens sont tout fiers et heureux d'avoir vu un évêque « venu de si loin » entrer sous leur toit, y dire de bonnes paroles et y laisser sa bénédiction.

Le 24, arrivée à Nevers. Le P. Vivier venait de terminer la

retraite des Sœurs de l'Espérance. Monseigneur célèbre la messe d'action de grâces dans leur chapelle, le 25; adresse une allocution aux Carmélites de Nevers, et va coucher à Autun, où il se repose le 26 et le 27. Le dimanche 28, il prêche le matin dans la cathédrale d'Autun et le soir au Creusot. Séjour à Autun du 29 septembre au 10 octobre. Monseigneur donne la retraite annuelle au scolasticat du Sacré-Cœur, accru pour cette circonstance de toute la communauté de Saint-Jean et de quelques Pères de Saint-Andelain.

Le 10, il prêche à Notre-Dame d'Autun, à l'occasion de l'Adoration perpétuelle. Il prêche, le 11, à Saint-Vincent de Châlons; le 12, à Saint-Pierre de Châlons dans la matinée, et le soir à Tournus. Là il a pour auditeurs le fameux Barodet, qui a été instituteur dans le pays, le général Guillemaut et un autre *rouge* de distinction. Ces « citoyens » avaient cru, sur un faux bruit, venir entendre Mgr Mermillod. Ils se flattaient sans doute de tirer grand parti du « fanatisme » de ce prélat chassé de son diocèse par leurs frères et amis. Un petit scandale eût été de leur goût. Mais, au lieu du vaillant athlète de Genève, ils eurent affaire à un Evêque des sauvages qui ne leur ménagea pas les rudes vérités. Il leur apprit entre autres la haute supériorité des Peaux-Rouges, comme dignité morale et comme respect des droits et de la dignité d'autrui, sur toute la séquelle révolutionnaire, socialistes, libres penseurs et communards. On dit qu'ils sortirent de l'église déçus et peu contents. Il est vrai qu'ils furent vengés par le chant de *la Marseillaise*, qu'une bande des leurs vociféra dans la soirée. L'Evêque n'y prit garde et dormit parfaitement.

Le 13, messe à Tournus, sur le tombeau de saint Valérien. Sermon matin et soir dans une paroisse voisine. Le 14, arrivée à Louhans. Le 15, prédications dans l'église de Louhans, aux dames à huit heures, aux enfants à deux heures, et aux hommes à huit heures du soir. Ce dernier auditoire est immense. On voit que les femmes et les enfants ont bien parlé de l'Evêque missionnaire. Pendant le sermon, un grand tapage éclate au fond de l'église; Monseigneur est obligé de

s'interrompre ; M. le Curé se lève, avise le lieutenant de gendarmerie et le requiert de rétablir l'ordre. Sur un signe du lieutenant, deux gendarmes se dirigent vers le lieu du vacarme et ont grand'peine à percer la foule. Monseigneur profite de cet incident pour placer une morale importante : il ne veut point faire de peine à ses auditeurs ; mais pourtant il ne peut leur dissimuler l'impression qui le saisit en ce moment. Depuis vingt ans qu'il évangélise les sauvages, il ne se souvient pas d'avoir découvert, parmi ceux d'entre eux qui sont chrétiens, une faute qui, d'après les lois françaises, mérite un an de prison. Il ajoute qu'il a prêché devant des sauvages chrétiens et infidèles, dans des chapelles, dans des logements particuliers et en plein air, et c'est la première fois qu'il lui arrive d'être ainsi interrompu par la malveillance, et cela en France !

L'auditoire sentit le trait et aurait fait un mauvais parti aux auteurs de la brutale interruption, si déjà les gendarmes n'avaient mis la main sur eux. Après le sermon, le sous-préfet, accompagné de dix ou douze messieurs de Louhans, vint au presbytère pour faire des excuses à Monseigneur au nom de la ville, en protestant que le scandale n'était que le fait de deux particuliers entièrement étrangers aux vrais sentiments de la ville. Monseigneur voulut à son tour s'excuser d'avoir fait son observation ; mais ces messieurs s'empressèrent d'en reconnaître la parfaite justesse, en regrettant seulement ce qui l'avait occasionnée. Ils passèrent la soirée au presbytère, et comblèrent l'Evêque de leurs témoignages respectueux et de leur chrétienne courtoisie.

Le lendemain, 16 octobre, après la messe, Monseigneur quitta cette bonne ville de Louhans. Le clergé l'accompagna à la gare. Le lieutenant de gendarmerie se joignit au cortége et voulut absolument porter le sac du vénérable voyageur. Il demanda ce qu'il devait faire des deux coupables de la veille, qu'il tenait sous la main. Monseigneur le pria de les relâcher.

Arrivé à Nevers ce même jour, Monseigneur y trouve le R. P. Mouchette, qui l'accompagne à l'Evêché. Il part dans la

soirée, passe à Tours à six heures du matin, reçoit à la gare la visite du R. P. de l'Hermite, stationne trois heures au Mans, puis deux heures à Laval, dont il profite pour aller voir Mgr Wicart, et va coucher chez son frère, le Curé de Martigné.

C'était l'Adoration à Martigné le 18. Monseigneur officie pontificalement et se charge des prédications. Le 19, il prêche encore matin et soir à la Sainte-Enfance de Martigné, et va coucher à Evron. Le 20, office pontifical à Evron; visite aux parents du P. Leduc, et sermon dans la soirée. Le 21, messe à Montsurs, visite aux parents du P. Légeard; retour à Martigné.

Le 23, visites dans la ville de Mayenne. Allocution au petit séminaire. Le 24, arrivée au Mans : prédications quotidiennes, courses et visites dans cette ville et aux environs, jusqu'au 3 novembre. C'est une vraie mission que Monseigneur donne dans la Sarthe, pour le compte de son œuvre à lui, de la Propagation de la foi et de la Congrégation, mission extrêmement laborieuse et pleine de fatigues, mais qui lui assure d'universelles sympathies et d'abondantes ressources.

Le 4 novembre, après avoir offert le saint sacrifice sur le tombeau de saint Martin, il part pour Cléry, en compagnie du R. P. de l'Hermite, y visite la mère du P. Doucet, couche au château du noble marquis de Poterat, qui se souvient de l'hospitalité donnée à notre vénéré Fondateur en juillet 1856, et arrive à Paris le 5 au soir.

Courses et affaires dans Paris le 6 et le 7. Le 8, messe et sermon à Notre-Dame des Victoires. Départ pour Lyon. Le 9, messe à Notre-Dame de Fourvières; visite aux Sœurs de l'Espérance; sermon le soir dans l'église des Chartreux. Le 10, messe au Sacré-Cœur, allocution aux élèves; dans la soirée, long entretien avec les novices des Chartreux de Lyon. Arrivée à Notre-Dame de l'Osier, le 11. Le R. P. Roux, supérieur de la maison, se joint à Monseigneur, et tous les deux vont, ce jour même, coucher à la grande Chartreuse.

Retour à l'Osier le lendemain, après une station de quelques heures à Voiron. Nos Pères utilisent les deux jours que Monseigneur veut bien leur accorder, en le présentant dans

quelques bonnes maisons du voisinage, notamment au château de Murinais.

Le 16, Monseigneur est à Grenoble. Il adresse la parole successivement au grand et au petit séminaire, et prêche le soir dans la chapelle de la Salette. Le 17, accompagné du P. Montfort, il va à Faramans, où il dîne avec les nombreux parents de nos trois Frères Nemoz. Puis, poussant jusqu'à la Côte-Saint-André, il parle aux élèves du petit séminaire, et revient coucher à Grenoble.

Départ pour Rome le 18. Rencontre du R. P. Martinet à la station des Marches. Ils couchent à Turin et arrivent à Rome le 20 novembre, à dix heures du matin. La voiture qu'ils ont prise à la gare s'arrête en face du Quirinal pour laisser passer celles du roi et de sa suite. Nos deux voyageurs tournent le dos à Victor-Emmanuel, pour ne pas le saluer, et ils s'aperçoivent que le public ne lui fait pas plus d'accueil. Ils vont dire la messe à Saint-Nicolas *in Carcere*, et rendent visite dans l'après-midi au cardinal Barnabo. Le 21, messe à Sainte-Marie-Majeure. Visite à la Propagande. Le 22, visite au Cardinal Antonelli. Le 23, visites au Cardinal-Vicaire et au Cardinal Barnabo. Le 24, messe à la prison Mamertine. Monseigneur, s'étant ensuite présenté au Vatican, ne put pas avoir d'audience, parce que c'était l'heure de la promenade du Pape; mais Pie IX lui fit dire que, s'il voulait l'accompagner dans sa promenade, cela lui ferait plaisir. On devine aisément la joyeuse surprise du pauvre Evêque de Saint-Albert, admis ainsi dans le cortège du Vicaire de Jésus-Christ et comblé par Sa Sainteté des plus touchants témoignages d'une paternelle affection. Au retour du jardin, on s'assit dans la bibliothèque Vaticane, chacun selon son rang. Mgr Grandin se tenait modestement à sa place, au milieu des Prélats, quand tout à coup le Pape lui dit, en le désignant du geste et du regard : « Monseigneur de Saint-Albert, venez vous mettre ici, à côté de moi. » Monseigneur, tout rouge d'émotion, alla se placer à la droite du Pape, n'étant séparé de lui que par un Cardinal. A ce moment, le Cardinal Barnabo se pencha vers le Pape, et dut lui parler de notre vénéré Fondateur;

car aussitôt le Pape dit à Mgr Grandin : « En 1854, le bon Mazenod est venu bien des fois pour me voir, sans pouvoir me rencontrer. Je le vis au Quirinal, en allant visiter l'Evêque du Mans, qui était mourant... C'était votre fondateur... En ce temps-là, j'allais au Quirinal ; maintenant je ne le puis plus. » Monseigneur, qui n'était pas préparé à cet incident, ne put répondre que par les larmes de sa reconnaissance et de sa joie.

Nous lui laissons ici la parole pour le récit de ses autres audiences, qu'il a bien voulu écrire à notre prière.

« Le lendemain, dit-il, je revins au Vatican avec le R. P. Martinet et mon frère aîné. Pendant que je faisais antichambre, Mgr Nardi vint à moi et me dit : « Vraiment, Monseigneur, « vous êtes malheureux ; le Cardinal-Vicaire est avec le Pape ; « ce n'est pourtant pas son jour d'audience, et quand il y est, « il n'en finit point ; c'est *le père éternel.* » Il finit cependant, et aussitôt je fus introduit. Je commençai par présenter à Sa Sainteté une adresse du P. André et de ses chrétiens des missions sauvages de Saint-Laurent et de Saint-André. Je lui remis en même temps une offrande de 500 francs que lui faisaient les chrétiens les moins pauvres de mon diocèse. Le Saint-Père parut on ne peut plus surpris et touché de cette aumône. « Mais que pourrais-je donc donner à ces bons sau- « vages ? » dit-il ; et en disant cela, il tenait mes deux mains dans les siennes, et semblait me prodiguer les caresses qu'il aurait voulu faire à nos chrétiens. Je dis au Saint-Père que je leur offrirais en son nom des médailles ou des chapelets bénits par lui, ne voulant pas faire un don à la mode sauvage : donner pour recevoir le double.

« Cependant je lui demandai de vouloir bien dès ce moment les bénir, ainsi que tous leurs Missionnaires et tous ceux qui nous aident à faire le bien, nos bienfaiteurs, et à leur tête les parents des Missionnaires. « Puis, très-saint Père, ajoutai-je, « je ne viens pas directement de mes missions ; si je vous « nommais toutes les personnes qui m'ont demandé de vous « prier de les bénir, toutes les personnes qui souffrent de vos « malheurs, qui appellent de leurs plus ardents désirs l'exalta-

« tion de la sainte Église et concourent de tout leur pouvoir à « la propagation de l'Évangile, je n'en finirais pas ; permettez- « moi cependant de vous citer quelques noms. » Je lus alors une assez longue liste que j'avais écrite pour aider ma mémoire. Je nommai d'abord Mgr Taché, mon Métropolitain, dont la santé était très-compromise. Sa Sainteté me fit quelques questions sur sa maladie et son âge. Puis je nommai notre T.-R. Père général et en son nom toute la Congrégation ; plusieurs évêques, entre autres ceux du Mans et d'Angoulême, des séminaires, différentes congrégations religieuses, et le Pape bénit à différentes reprises tous ceux que je lui recommandais.

« On m'avait prié d'obtenir de Sa Sainteté une décoration pour M. le président du Comité diocésain de la Propagation de la foi, à Lyon. Le Cardinal Barnabo m'avait assuré que je ne l'obtiendrais pas sans une attestation de l'Archevêque de Lyon établissant que ce monsieur, outre les services rendus à l'Œuvre, était en même temps un chrétien véritable, un chrétien pratiquant. J'avais demandé cette attestation ; mais, bien qu'elle ne fût pas encore arrivée, je n'en présentai pas moins ma supplique. J'étais heureux de saisir cette occasion de montrer ma reconnaissance envers les directeurs de cette Œuvre admirable. Les renseignements qu'on m'avait donnés ne me permettaient pas du reste de douter que ce monsieur ne fût un vrai chrétien. Je priai donc le Souverain Pontife d'accorder cette faveur à la demande d'un Evêque missionnaire, Evêque d'un diocèse nouvellement érigé par Sa Sainteté, d'un diocèse qui, malgré le zèle et le dévouement des religieux qui l'évangélisent, n'aurait pu naître sans l'Œuvre de la Propagation de la foi, et ne pouvait encore vivre et grandir que par elle. Je priai donc Sa Sainteté de m'aider à payer ma dette de reconnaissance envers l'Œuvre en décorant un président si zélé. Le Pape prit sa plume et signa immédiatement la supplique.

« Je lui en présentai une autre qui ne passa pas aussi bien. Je demandai comme faveur personnelle de pouvoir appliquer aux croix des Oblats l'indulgence plénière *in articulo mortis*

pour nous et pour les personnes que nous assistons à la mort, et en outre cent jours d'indulgence chaque fois que nous baisons nos croix. Enfin je demandai la même faveur pour les membres de ma famille, pour les parents de nos Missionnaires et pour les bienfaiteurs de nos missions.

« Lorsque, en lisant ma supplique, je fus arrivé aux cent jours d'indulgence : « Non ! non ! non ! dit le Pape, je n'ac- « corde jamais cela, c'est une trop grande grâce pour l'acte « de piété demandé ; effacez les cent jours. » Le trouble où me jeta cette brusque interruption brouilla ma vue, au point que je ne pus trouver sur mon papier le passage indiqué. « Très-saint Père, dis-je, votre parole me suffit, je saurai « que je n'ai pas cette faveur. » Le Saint-Père prit alors sa plume et écrivit sur la marge de ma supplique : « Une « fois par jour, moyennant qu'on récitera le *Pater*, l'*Ave* et « le *Gloria Patri*. » Puis il signa la supplique et bénit quelques images que je lui présentai. L'heure de sa promenade était arrivée ; avant de me retirer, cependant, je lui présentai le R. P. Martinet et mon frère. Ce cher frère lui baisa les mains et les pieds ; puis, pâle presque comme le papier sur lequel j'écris, il répondit à quelques questions du Saint-Père.

« Nous nous en retournâmes fort heureux. Mon frère ne se rappelait plus ce que le Pape lui avait dit, ni ce qu'il avait répondu ; et moi, bien que le Saint-Père ne m'eût accordé qu'avec restriction ma dernière demande, je me disais : « J'ai « en dédommagement plusieurs mots écrits de sa main, cela « vaut bien quelque chose. »

« Je ne dois pas omettre une circonstance qui prouve bien la fermeté de caractère du Pape. Après mon audience, Mgr Nardi vint me dire : « Vous avez dû trouver le Saint-Père bien affecté ? — Pas du tout, je l'ai au contraire trouvé très-gai, très-affable. — Je ne comprends pas cela. Figurez-vous, ajouta-t-il, que le Cardinal-Vicaire est venu lui annoncer une nouvelle qui l'a on ne peut plus affligé. Hier soir, des agents du gouvernement sont allés visiter une école d'adultes à laquelle le Pape tenait beaucoup ; ils y ont trouvé un alphabet dans lequel il était question du Pape comme du souverain

légitime de Rome, et sur-le-champ ils ont fait évacuer et fermer l'école. » Ainsi parla Mgr Nardi. Or j'étais entré chez le Saint-Père immédiatement après que le Cardinal-Vicaire lui avait appris cette nouvelle, et il ne m'avait pas fait sentir sa peine, ne me l'avait pas même laissé entrevoir.

« Après cette précieuse audience, nous fîmes une course aux Catacombes. Le lendemain, j'eus le bonheur de célébrer le saint sacrifice au couvent de Saint-Bonaventure, sur le corps de saint Léonard de Port-Maurice. Puis nous visitâmes le Colisée, Saint-Jean de Latran, la *Sancta Scala*, Saint-Pierre aux Liens, Saint-Paul *extra muros* et Saint-Paul Trois-Fontaines. Le 25, messe au tombeau de saint Pierre. Visite des galeries du Vatican. Visites au Cardinal Pitra, au Cardinal Barnabo et à Mgr Nardi. Le 29, nous eûmes la consolation d'assister à la messe du Saint-Père ; et le 30, quatorzième anniversaire de ma consécration épiscopale, je fus admis à l'audience de congé. Je demandai pour cette circonstance une bénédiction spéciale. Je présentai ensuite au Pape le tableau-catéchisme du R. P. Lacombe. Le Saint-Père l'admira et me le fit expliquer d'un bout à l'autre.

« Je répare ici un oubli. Dans ma première audience, j'avais osé offrir à Sa Sainteté une paire de mitaines sauvages, les plus belles que j'avais pu me procurer. Le Saint-Père les accepta et se les passa aux mains immédiatement.

« Je lui fis ensuite plusieurs demandes d'indulgence plénière *in articulo mortis* pour différentes personnes. Tout fut accordé avec bonté. Il voulut bien aussi écrire de sa main une bénédiction particulière sur quatre images que je destinais à mes trois frères et à ma sœur. Enfin il m'accorda une faveur plus grande encore.

« J'avais parlé à Mgr Nardi de l'éloignement où nous sommes de nos pauvres chrétiens, et je lui avais dit que la plupart étaient privés des secours de la religion en mourant. « Demandez donc pour eux au Pape, me dit ce Prélat, qu'il « leur accorde l'indulgence plénière *in articulo mortis.* » N'ayant point de supplique écrite, je fis ma demande de vive voix. Je priai le Souverain Pontife d'accorder l'indulgence

plénière pour tous les fidèles de mon diocèse, et pour les Missionnaires eux-mêmes, qui mourraient sans être assistés par le prêtre. « Vos sauvages, me demanda-t-il, sont-ils ca-« pables de faire quelque acte de piété dans ce moment-là? « — Très-saint Père, lui répondis-je, bon nombre de nos « chrétiens sont très-ignorants et ne sont capables, n'étant pas « assistés par un prêtre, d'aucun acte particulier depiété. » Le Saint-Père voulut bien accorder l'indulgence à tous, « pourvu « qu'ils soient dans les conditions strictement voulues, et « que l'absence de prêtre ne puisse pas leur être imputée. »

Ici s'arrête le récit de Mgr de Saint-Albert. Reprenons la suite de son itinéraire. Parti de Rome le 1er décembre, il dit la messe le lendemain à Lorette dans la *Sancta Casa*. Messe à Milan le 3, et à Gênes le 4. Il est à Fréjus le 5 au soir. Mgr Jordany, qui fut l'un de ses consécrateurs, l'accueille avec une tendre cordialité. Nos Pères du grand séminaire sont tout heureux de lui donner l'hospitalité, les séminaristes l'entourent avec de vives sympathies. Il parle de ses missions à ces jeunes lévites, avides de l'entendre, célèbre la messe au milieu d'eux le lendemain, et arrive à Marseille dans la soirée du vendredi 5. Prévenu de son arrivée, Mgr Place l'invite à dîner pour le lendemain. On profite de cette occasion pour inviter l'Evêque de Marseille à dîner au Calvaire le jour de l'octave de l'Immaculée-Conception. Invitation acceptée très-gracieusement.

Le 7, Mgr Grandin dit la messe chez nos Sœurs de l'Espérance et prêche au Calvaire. Le 8, fête de l'Immaculée-Conception; il prêche matin et soir à Saint-Philippe, le soir en présence de Mgr Place, qui, prenant la parole après le sermon, fait le plus grand éloge de l'Evêque missionnaire et le prie de bénir solennellement son peuple.

Arrivée à Montpellier le 9 de grand matin, messe chez nos Sœurs de l'Immaculée-Conception, qui tiennent les écoles communales de la ville et dirigent un beau pensionnat. Sermon le soir à Pignan.

Le 10, Monseigneur vient à Avignon avec la pensée de descendre chez M. Aubanel, cet excellent et vieil ami de

notre Congrégation. Mais Mgr Dubreuil réclame et veut absolument le recevoir à l'archevêché. Le 11, à la prière de Mgr l'Archevêque, qui ne peut, dit-il, assez se louer de nos Pères, l'Evêque de Saint-Albert prêche dans une des paroisses de la ville ; puis il visite l'école apostolique dirigée par les RR. PP. Jésuites et adresse une allocution aux enfants. Ces enfants l'accueillent avec une chaleur d'enthousiasme qui l'émeut fortement. Ils lui ont envoyé depuis pour ses sauvages une caisse d'objets de piété, en promettant de faire davantage plus tard. Cette école a cela de remarquable qu'elle fournit des missionnaires à toutes les congrégations et se recommande par là même à leurs sympathies.

Le 12, Monseigneur dit la messe à Notre-Dame-de-Lumières; grande joie pour nos chers junioristes, qui voient en lui l'un des plus généreux représentants de cet apostolat lointain vers lequel leurs plus chères aspirations sont déjà tendues. Monseigneur leur parle, et passe au milieu d'eux et avec nos Pères quelques bons moments. Puis, pressé par son programme, et sachant qu'il les reverra, il se rend ce même jour à Aix. Monseigneur l'archevêque était absent. Le lendemain 13, sermon dans notre église de la Mission, et retour au Calvaire. Le 14, Monseigneur dit la messe et prêche dans l'église de la Trinité, va déjeuner chez Mlle Petitot, la sœur de l'éloquent et courageux apôtre des Esquimaux, prêche dans la journée à Saint-Ferréol, et donne un troisième sermon le soir à la Trinité.

Le 15 était le jour fixé pour le dîner offert par la maison du Calvaire à Mgr l'Evêque de Marseille. Mgr Grandin dit sa messe au pensionnat du Prado, tenu par nos Sœurs de la Sainte-Famille, dites Dames de l'Immaculée-Conception. Il visita le couvent du Saint-Sacrement et y parla successivement aux Sœurs et à leurs élèves. Il prêcha encore dans la paroisse du Rouet, qui a pour curé M. l'abbé Goirand. A midi eut lieu la fête de famille ; le premier pasteur du diocèse prit place en face de l'Evêque de Saint-Albert, l'un et l'autre entourés de nos Pères du Calvaire et de la Garde. Au dessert, le R. P. Augier se leva pour remercier Mgr Place de la joie que

sa présence apportait dans la maison. « Cette joie, dit-il, est doublée par l'accueil si bienveillant et si sympathique qui a été fait à l'un de nous, à l'un de nos frères bien-aimés dans la vie religieuse et apostolique. En le voyant, Votre Grandeur s'est souvenue de celui de vos prédécesseurs qui le consacra Evêque et le fit apôtre des sauvages. Elle a voulu lui représenter l'image d'un Père, et nous inspirer à tous les doux et faciles devoirs d'une reconnaissance et d'une affection filiales. »

Mgr Place parut ému de cette cordiale manifestation. « Mon verre est vide, mais mon cœur est plein, » dit-il avec un charmant à-propos. Puis, s'adressant à l'Evêque de Saint-Albert : « Laissez-moi, ajouta-t-il, vous dire combien je suis « heureux de me trouver avec vous dans la Communauté « de vos frères, et de cimenter de nouveau les liens qui « unissent le diocèse de Saint-Albert au diocèse de Marseille. « Ces liens ont été créés par des mains qui nous sont juste- « ment chères, et quoique indigne successeur de Mgr de Maze- « nod, je me ferai un devoir de les maintenir et de les « resserrer de plus en plus. C'est pour moi un devoir de « reconnaissance ; il m'est imposé par les travaux et le zèle « de vos Pères dans mon diocèse. Entre ce diocèse et la maison « du Calvaire il y a des traditions qui doivent être respectées. »

Cette réponse fut reçue comme le plus précieux bouquet de fête. Elle demeure dans le souvenir de nos Pères comme un juste hommage rendu à la fois et au grand épiscopat de notre bien-aimé Fondateur, et au grand bien accompli par ses enfants dans le diocèse de Marseille.

Le lendemain, 16 décembre, Mgr Grandin fit une visite au F. scolastique Achille Faure, très-gravement malade dans sa famille, et mort depuis si prématurément; puis il assista, à l'Evêché, à une nombreuse réunion des Prêtres de la ville, pour conférer sur les moyens de faire prospérer dans le diocèse l'œuvre de la Propagation de la foi. La journée se termina par un salut solennel à Saint-Philippe, après un beau sermon du P. Boeffard. Immédiatement après, Monseigneur partait pour Montélimart. Le 17, il disait la messe à Venterol, 40 kilomètres de cette ville, rendait visite aux parents du F. Gré-

zeau, et revenait coucher à Montélimart. Il arrivait le 18 à l'hospice des épileptiques, près Tain, y disait la messe le 19, faisait la visite des salles et venait coucher à Saint-Etienne. Après deux journées fort laborieuses passées dans cette ville, nous le voyons à Lyon, prêchant dans l'église des Chartreux et chez les religieuses du Verbe incarné, se rencontrant avec Mgr Faraud à une réunion des Dames de l'Œuvre apostolique et adressant un entretien à ces dames, parlant au grand séminaire pendant une lecture spirituelle et toute une récréation.

Il arrive à Tours le 24, accorde à nos Sœurs de l'Immaculée-Conception le bonheur d'entendre ses trois messes de Noël dans leur chapelle, et prêche après Vêpres à la métropole, en présence de Mgr l'Archevêque. Il fait une ordination au Mans le 25, et reprend, dans la Sarthe et la Mayenne, le ministère si actif qu'il y a déjà exercé. Pas un jour qui n'ait sa part, souvent fort lourde, de prédications, de cérémonies religieuses, de courses et de visites. Cette campagne se termine à Pontmain, le 17 janvier, par la solennité du troisième anniversaire de l'Apparition. Monseigneur officie pontificalement, prêche le soir et part ensuite pour Paris. Il couche à Royaumont le lendemain soir, rentre à Paris le 19, et arrive à Tain le 20, à dix heures du soir. Le 21, confirmation des épileptiques. A dix heures, départ pour Avignon. Dîner à l'Archevêché et sermon à six heures, dans l'église de Saint-Agricol. Départ à sept heures et arrivée à Montpellier à onze heures. Une voiture attendait Monseigneur à la gare et le conduisit droit à la cathédrale, où il bénit un mariage à minuit. De là il alla coucher au grand séminaire.

Occupations à Montpellier et aux environs jusqu'au 26. Le 27, confirmation de plusieurs junioristes à Lumières. Vêpres solennelles et sermon dans le sanctuaire de Notre-Dame. Départ de Lumières le lendemain matin. Station à Nîmes, chez Mgr Plantier, qui accueille notre cher voyageur avec des égards exquis, lui fait don de ses ouvrages et le reconduit à la gare. Arrivée au petit séminaire de Langogne, dans le diocèse de Mende. Le 29, Monseigneur parle aux élèves de cet établissement et va souper à l'Evêché de Mende.

Mgr Saivet l'attendait ; il avait invité plusieurs chanoines et autres dignitaires de son clergé, le supérieur du grand séminaire, etc. Pendant le repas, cet excellent Qrélat dit à l'Evêque missionnaire : « Vous venez pour recruter des sujets ? » et sur la réponse affirmative : *Omnia mea tua sunt*, ajouta-t-il avec une grâce parfaite. On ne pouvait être plus charitable ni plus encourageant.

Monseigneur passa quatre jours à Mende, prêchant l'OEuvre de la Propagation de la foi dans toutes les églises et dans toutes les communautés. Il prêcha notamment dans la cathédrale, en présence de l'Evêque et d'un vaste auditoire d'hommes, et entretint les élèves du grand et du petit séminaire. Le vénérable Chapitre vint en corps lui présenter ses hommages. Le 1er février, après de nombreuses cérémonies et allocutions, il y eut en son honneur grand dîner à l'Evêché. Le préfet, le président du tribunal, le président de la Propagation de la foi, le président de la conférence de Saint-Vincent de Paul, etc., avaient été convoqués par Mgr Saivet, pour former comme une couronne d'hommages à l'apôtre des Cris et des Pieds-Noirs.

Le lendemain, Mgr Grandin, le cœur plein de reconnaissance, s'éloignait de cette bonne ville de Mende et de son jeune et éloquent Evêque, reparaissait pour dîner à Langogne, et allait coucher au grand séminaire de Clermont-Ferrand. Le 3 février, visite à Mgr Féron, Evêque de Clermont, et à Mme Bonjean, mère de notre cher Vicaire apostolique de Jaffna. Regrets de ne pouvoir, vu la distance et le défaut de temps, aller voir la famille du P. Séguin, ce courageux compagnon du P. Petitot aux bouches du Mackenzie.

Le 4 au matin, l'Evêque de Saint-Albert arrive à Autun, y passe la journée, s'entend avec le R. P. Rambert pour les ordinations à faire, repart le 5 et arrive à Besançon dans l'après-midi. Il est reçu à la gare par un secrétaire du Cardinal-Archevêque, avec son domestique et sa voiture. Extrême bonté de Son Eminence. Son attendrissement visible aux récits de l'apostolique voyageur. Le 6, messe dans la chapelle de l'Archevêché, entretien aux élèves de la maîtrise, puis au

grand séminaire. Après le déjeuner, où se trouvaient de nombreux invités, Son Eminence daigna elle-même conduire Mgr Grandin au Sacré-Cœur, chez le duc d'Aumale, commandant militaire de la province ; à la préfecture, chez le président du tribunal, le maire, le recteur d'Académie, etc. La journée se termina par un entretien aux très nombreux élèves des Frères de Marie. Le 7, Monseigneur se partage entre le Sacré-Cœur et le grand séminaire. Le dimanche 8, il prêche à la métropole, en présence du Cardinal, dîne avec Son Eminence au collége de Saint-François-Xavier, chante vêpres et prêche de nouveau dans la paroisse de Saint-Pierre. A la suite de cette prédication, il reçoit sous enveloppe et sans signature une offrande accompagnée d'une pièce de vers. Nous donnons plus loin cette pièce de vers, que nos novices de Nancy ont mise en musique. Les vers n'ont guère accès dans nos annales. Nous croyons cependant que ceux-ci ne les déparreront pas. Ils expriment les sentiments de toutes nos mères, à ce mémorable instant de notre vie qui nous arracha de leurs bras, non de leur amour, et qui, par la plus douloureuse immolation de la nature et le plus beau triomphe de la grâce, fonda notre vie religieuse et apostolique. A ce titre, nos Missionnaires aimeront peut-être à y trouver, simplement exprimé, l'un des plus précieux souvenirs qu'ait conservés leur cœur.

Le 9, messe et allocution chez les Sœurs de charité de Besançon. Le bon cardinal avance l'heure de son déjeuner à cause du départ de Monseigneur, et veut le faire reconduire à la gare dans sa voiture ; mais le verglas est tellement fort, qu'il faut y renoncer. L'un de ses secrétaires l'accompagne jusqu'à Vesoul. A peine arrivé, Monseigneur se rend au grand séminaire des philosophes, que possède cette ville, et entretient longuement ces jeunes gens. Puis il prêche à la paroisse, toujours en faveur de la Propagation de la foi. Il est peut-être bon d'avertir à ce propos que Mgr Grandin, dans cette grande tournée apostolique, remplissait une mission spéciale au nom des conseils centraux de Lyon et de Paris. C'était la fin principale de ses prédications. L'intérêt particulier de son diocèse

et celui de la Congrégation n'y venaient qu'au second rang, bien qu'obtenant encore des résultats fort consolants.

Monseigneur reçut à Vesoul, le 9, une dépêche de l'Evêché de Saint-Dié, lui annonçant qu'on l'attendait à Epinal pour prêcher le 10, et qu'il trouverait là une direction pour l'emploi de la semaine. C'était une délicate attention du bon Mgr Caverot, et le prélude des grandes bontés dont il allait combler l'apôtre de la Propagation de la foi.

Le lendemain, en effet, en arrivant à Epinal, Mgr Grandin y trouvait tout un programme tracé par la prévoyante charité de l'Evêque de Saint-Dié, et vraiment digne de son zèle.

En exécution de ce programme, il prêche ce jour-là aux prisonniers, qui viennent d'avoir une retraite merveilleusement fructueuse donnée par le R. P. Leroy, de notre maison de Nancy. Ces pauvres gens en sont tout embaumés et veulent chanter à Monseigneur un des cantiques de la retraite. Mais leur émotion est telle, après les paroles du Prélat, qu'ils s'interrompent et ont besoin du secours de l'aumônier. Avec sa bonté ordinaire, Monseigneur veut bien leur chanter, à son tour, un cantique sauvage. Ces pauvres détenus sont ravis de sa condescendance et de son affabilité. Prédication le soir à la paroisse. Visite à la préfecture.

Le 11, messe dans un orphelinat voisin de la prison, et confirmation d'un prisonnier converti par la retraite et qui vient de faire sa première communion à l'âge de trente-trois ans. M. le préfet a permis qu'il sortît de la prison pour cette circonstance, sous la conduite d'un gardien. Dîner à Remiremont, entretien à un pensionnat de demoiselles, sermon à la paroisse. Le 12, sermon à Ramberviller. Le 13, sermon à Mirecourt, devant un immense auditoire. Le 14, à la messe de Monseigneur, l'église est aussi comble que la veille. Dîner à Ramberviller. Le programme marquait l'arrivée à Saint-Dié, ce jour-là, à sept heures et demie ; un accident de chemin de fer la retarde jusqu'à huit heures un quart. Mgr l'Evêque de Saint Dié attendait notre voyageur à la gare depuis une heure, avec son secrétaire et sa voiture.

Le 15, messe chez les Sœurs de la Doctrine chrétienne et

allocution à leurs élèves. Sermon dans la matinée à la paroisse Saint-Martin ; sermon le soir à la cathédrale, en présence de Mgr Caverot. Impossible de trouver une minute pour aller au grand séminaire, et il fallait partir le lendemain à cinq heures. En revanche, Mgr de Saint-Dié voulut qu'un groupe de séminaristes, chaque fois renouvelé, suivît l'Evêque missionnaire dans toutes ses prédications, pour le voir et l'entendre aussi bien que pour participer aux cérémonies et porter ses insignes.

Le 16, Mgr Grandin fait ses adieux à Mgr de Saint-Dié, qui a été si parfaitement bon pour lui ; puis il sort de cet excellent diocèse qui nous a donné tant de bons sujets, et qui vient de faire à sa parole un accueil si chaudement sympathique et si généreux. Il est bien fatigué après un si accablant ministère ; mais comme son cœur est content! Il s'arrête à Lunéville pour dire la messe et visiter les parents du F. Ladret, dîne au presbytère et vient coucher le soir chez nos Pères de Nancy. Le 17 février, messe de communauté ; Monseigneur préside la cérémonie de la rénovation des vœux. Puis il va rendre visite à Mgr Foulon, qu'il rencontre dans la rue. Sa Grandeur donne toutes les autorisations désirées par l'apôtre de la Propagation de la Foi, et veut bien déployer le plus cordial empressement pour l'annoncer dans les principaux centres de son diocèse.

Le 18, parti de grand matin, Monseigneur va dire la messe à Notre-Dame de Sion, y passe toute la journée, assiste à une petite pièce fort intéressante jouée par nos junioristes, et reçoit la visite des parents du P. Collignon. Le 19, retour à Nancy, coucher à Metz. Le 20, messe et dîner chez nos Sœurs de l'Espérance. Visite aux parents du P. Burtin. Entretien au petit séminaire de Pont-à-Mousson, et sermon à la paroisse Saint-Laurent de cette ville. Retour à Nancy. Le 21, course à Saint-Nicolas de Port. Allocution aux Religieuses de l'hôpital et à leurs pensionnaires. Sermon à la chapelle de l'hôpital. Entretien aux Bénédictines et à leurs élèves. Sermon dans la vaste et belle église de Saint-Nicolas. Retour à Nancy. Le dimanche 22, sermon dans la matinée à la paroisse Saint-Epvre.

Dîner à l'Evêché avec tout le Chapitre. Entretien au grand séminaire. Prédication à quatre heures dans la délicieuse chapelle de nos Pères. Sermon le soir à la cathédrale.

Voici le compte rendu que la *Semaine religieuse* de Nancy a donné de ce sermon :

« Pendant plus de trois quarts d'heure, Sa Grandeur a tenu suspendu à ses lèvres un nombreux auditoire, frémissant sous sa parole à la fois si simple et si pittoresque. Bien des larmes ont coulé quand l'orateur peignait d'une voix émue le sacrifice du Missionnaire s'arrachant à sa patrie, à sa famille, aux baisers de sa mère qu'il ne doit plus revoir, pour aller porter l'Evangile à des barbares qui peut-être l'égorgeront sans pitié. Par quelques traits saisissants, il a tracé, avec les couleurs les plus vraies, le tableau des labeurs, des privations et des dangers de l'apôtre, et celui de l'inhumanité, de la cruauté du sauvage qui, privé de la lumière du christianisme, s'endort dans les ténèbres de la mort, s'enferme dans le plus étroit égoïsme, brise, comme il lui plaît, les liens si doux de la famille, et perd tout ce qui fait la grandeur et la dignité de l'homme.

« Nous avons vu ce qu'il faut penser de *l'admirable simplicité* du sauvage, dont parlent si légèrement nos libres penseurs, ce que deviennent l'amour maternel et l'amour filial dans ces régions désolées, dans quel affreux abîme tombe l'homme quand il n'est pas soutenu par le bras puissant de la Religion, et ce que nous deviendrions nous-mêmes si elle cessait de nous éclairer de son divin flambeau.

« L'émotion fut à son comble quand l'orateur fit le récit pathétique de la consternation qui se répandit dans ces populations sauvages devenues chrétiennes, à la nouvelle des humiliations et des malheurs de la France accablée par l'invasion étrangère et les crimes de la Commune : car, instruites par nos Missionnaires, ces tribus, ignorées du monde, confondent dans une même affection la religion et la France, fille aînée de l'Eglise, à tel point que, pour eux, être *catholique* ou être de la *religion française*, c'est une seule et même chose. »

Monseigneur arrivait à Autun le 23 au soir. Le 24, il ordonnait un diacre et deux sous-diacres, puis goûtait, ce jour-là et le 25, au milieu de nos Pères et de nos Frères, un repos bien gagné, pour reprendre bientôt son élan. Le 26, en effet, il prêchait à Mâcon ; le 27, il arrivait à Lyon pour assister au Conseil central de la Propagation de la Foi, auquel il rendait compte de sa mission de Saint-Albert et de son apostolat en France ; rendait visite à Mgr Faraud ; dînait chez M. le président du Conseil central, et revenait coucher à Autun, pour faire une seconde ordination le lendemain. Le 1er mars, après avoir prêché le matin dans notre église de Saint-Jean d'Autun, il prêchait le soir à Beaune, et arrivait à Paris le 2. C'est alors qu'il a bien voulu, sur notre demande, nous communiquer le tracé de son itinéraire.

Ici donc s'arrête, non l'apostolat de notre cher Évêque, qui se poursuit dans les mêmes conditions et ne finira qu'à son départ pour l'Amérique, le 9 mai, mais cette rapide esquisse, que nous regrettons d'avoir rendue si monotone et si peu digne du sujet. La dévorante activité que nous avions à suivre nous a commandé ce ton de journal. Nous avons omis à regret bien des détails intéressants et bien des réflexions qui se présentaient en foule. Il fallait se borner. Le lecteur y suppléera aisément et bénira Dieu d'avoir soutenu les forces de son Missionnaire dans une campagne qui devait l'accabler. Il bénira Dieu surtout des grands résultats obtenus par tant de fatigues. L'Œuvre de la Propagation de la Foi accrue de nombreux associés, de précieuses ressources en sujets et en argent assurées aux missions de Saint-Albert, et la connaissance de la Congrégation portée dans tant de séminaires, ce qui nous permet d'espérer le recrutement de nos noviciats, tels sont les fruits du zèle de Mgr Grandin ; sans parler des émotions profondes que sa parole a produites dans les âmes partout où elle s'est fait entendre, ni des relations si honorables et des amis si nombreux qu'il s'est acquis, à lui et à nous.

Dieu est admirable dans ses serviteurs. Qui eût dit au P. Grandin, il y a vingt ans, quand il quittait la France sans aucune vue de retour, et que Dieu le jetait comme un grain

de froment dans les neiges du Nord, qu'il sortirait Évêque de ce sillon glacé, et que son caractère épiscopal, greffé sur sa vocation religieuse, lui conférerait l'invraisemblable courage de monter dans les chaires de nos cathédrales, de porter la parole devant les princes de l'Eglise et les auditoires lettrés de nos grandes villes, et lui assurerait d'universelles sympathies? *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus; nimis confortatus est principatus eorum.* (Ps. CXXXVIII.)

LA MÈRE DU MISSIONNAIRE.

Tu vas partir, mon fils... Jusqu'à l'heure dernière
Conserve sur ton front cette céleste ardeur.
Ne sois pas contristé des larmes de ta mère :
Si je pleure en ce jour, oh ! va, c'est de bonheur.

En les voyant, ces pleurs, ils disaient : Pauvre femme !
Son amour n'a pas su le retenir, hélas !
Moi, sans lever les yeux, je disais en mon âme :
Taisez-vous ! Laissez-moi ! Vous ne comprenez pas !

Oui, mon âme s'élève en ce moment suprême ;
Oui, je me sens heureuse et forte... A mon Sauveur
Je peux donc aujourd'hui donner plus que moi-même !
Si je pleure, mon fils, oh ! va, c'est de bonheur.

Et cependant la grâce enflamme la nature ;
Quand, tout petit enfant, tu bégayais ici,
Quand tu n'étais qu'à moi, jamais, je te le jure,
Ta mère, ô mon enfant, n'a su t'aimer ainsi.

Va, sans que rien t'arrête, où le Maître t'envoie.
Seigneur, c'est tout mon bien ; c'est mon unique enfant :
Il fut pendant trente ans mon orgueil et ma joie ;
Mais vous le demandez... sa mère vous le rend.

Nul souffle n'a terni sa robe d'innocence ;
Le voilà devant vous, disciple obéissant,
Et plus cher à vos yeux qu'aux jours de son enfance :
Il vous donnait son cœur, il vous offre son sang !

Il s'en va... Sa présence aujourd'hui m'est ravie ;
Mais il était à vous... Je sais qu'il est heureux.
Pour vous le conserver, j'aurais donné ma vie,
Et son zèle d'apôtre a dépassé mes vœux.

Mon fils, il est au loin des cœurs où l'enfer sème
Le mensonge et la mort ; ils sont bien malheureux...
Ils vivent sans amour, et la souffrance même
Vers un Dieu tout-puissant ne sait lever les yeux.

Porte-leur en ton sein la grâce et la prière ;
Sois la voix qui console et la main qui guérit.
Sois, dans la nuit profonde, un vase de lumière,
Et que Satan recule au nom de Jésus-Christ.

La fatigue et le froid t'accableront peut-être ;
Tu souffriras, mon fils... et je n'y serai pas !
Mais celui que tu sers est un généreux maître,
Et lui-même à nous suivre a fatigué ses pas.

En leurs sombres cachots si la haine t'envoie,
S'ils dressent leurs bûchers, oh ! que mon souvenir
Ne mêle pas une ombre à ta céleste joie !
Si tu meurs pour la foi, si mon fils est martyr,

J'irai, fermant l'oreille aux paroles humaines,
Cacher dans le lieu saint mon trésor glorieux ;
Sans entendre plus rien du bruit des choses vaines,
J'irai, les pieds sur terre et le cœur dans les cieux.

En ces pays lointains que ne puis-je te suivre,
Pour l'honneur de mon Dieu m'exiler comme toi !
Que m'importe à présent de mourir ou de vivre !
Mais vois... l'heure s'avance... ô Dieu, soutenez-moi !

Qu'une minute encore en mes bras je te tienne ;
Sens battre sur ton sein le cœur qui te chérit...
Puis maintenant laissez une femme chrétienne
Baiser vos pieds sacrés, prêtre de Jésus-Christ !

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 46. — Juin 1874.

EXTRAITS

DU JOURNAL DE Mgr CH.-JOS.-EUG. DE MAZENOD.

(1837)

Nous publions ci-après quelques pages extraites du *Journal* de notre vénéré Fondateur, qui donnent le récit d'un voyage effectué par lui en 1837. Un des buts principaux de ce voyage étant la prise de possession de Notre-Dame de Lumières, dont l'acquisition venait d'avoir lieu, nous croyons devoir commencer ce récit par la reproduction de ce que notre Fondateur écrivait, le 26 janvier de la même année, sur les circonstances qui amenèrent la fondation de cette maison.

Fondation de Notre-Dame de Lumières. — *Le 26 janvier* 1837. — Je dépose ici quelques renseignements au sujet de notre établissement à Notre-Dame de Lumières. Depuis plusieurs années on sentait le besoin d'appeler

dans le diocèse d'Avignon une communauté de Missionnaires. Déjà pendant la vacance de ce siége, après la démission de Mgr Périer, il fut question de confier à notre Congrégation le ministère des missions dans ce diocèse. Je passai à Avignon en me rendant à Nîmes, où nous devions nous établir. M. Margaillan, alors Vicaire général d'Avignon, me témoigna tout le désir qu'il avait de voir former, pendant son administration, un établissement dont le diocèse devait recueillir tant d'avantages. Il appréciait surtout la faculté de pouvoir évangéliser les pauvres en langue vulgaire, ce qui, indépendamment d'autres considérations, lui faisait donner la préférence à notre Société sur toutes les autres. Cependant M. le Vicaire général ne me dissimula pas que l'exécution de ce projet, qui lui tenait tant au cœur, lui semblait impossible dans le moment, parce que tous les fervents d'Avignon avaient fait des fonds pour établir les Jésuites dans leur ville, et que déjà les négociations avec les Supérieurs de cet ordre étaient avancées. Je n'eus pas besoin d'en savoir davantage pour renoncer à toute pensée d'établissement pour notre Congrégation, tant que les RR. PP. Jésuites ne seraient pas fixés sur les lieux et qu'ils n'y auraient pris l'attitude qui convenait à leur vocation. Et comme, selon ma manière de voir, cela devait prendre beaucoup de temps, et que ce ne devait être qu'après plusieurs années qu'une administration sage comprendrait que des Prêtres indigènes seulement peuvent instruire avec succès les peuples de la campagne dans nos contrées, je m'attachai à conclure nos arrangements avec Mgr l'Évêque de Nîmes. Je ne dirai pas ici ce qui fut fait dans ce diocèse, notre apparition à Notre-Dame de Rochefort, dont la maison nous parut peu propre pour une communauté de notre Société, nos conférences avec Mgr de Chaffoi, l'empressement que montra ce prélat à

nous posséder dans son diocèse, l'acquisition que nous fîmes d'une maison dans la ville de Nimes, de préférence à celle qu'on nous proposait d'acheter à Alais, que nous trouvâmes trop éloigné du chef-lieu, le bien immense qui fut fait par les nôtres pendant le petit nombre d'années que nous avons été chargés du ministère apostolique dans ce diocèse, les travaux de nos PP. Mie, Honorat, Moreau, Marcou, Guibert, etc., le service de la maison d'arrêt, la mission donnée par notre P. Suzanne et ses compagnons, enfin la catastrophe qui nous obligea de fermer notre maison et de nous retirer du diocèse à l'époque de la révolution de juillet. J'en reviens à Notre-Dame de Lumières.

J'avais bien ouï dire que Mgr Dupont, nouvel archevêque d'Avignon, ainsi que M. B***, jeune, mais capable et zélé Vicaire général qu'il s'était choisi, avaient le désir de former une communauté de Missionnaires pour l'instruction des pauvres habitants de la campagne; mais, aucune proposition ne m'ayant été faite, quoique M. B*** connût parfaitement et ma personne et mon œuvre, je n'envisageais pas la chose comme devant être prochaine. Vraisemblablement le prélat et son grand Vicaire étaient retenus par la difficulté de trouver des fonds et de fournir un local convenable, pensant qu'on ne pouvait pas proposer à une Congrégation de venir s'établir dans un diocèse pour en faire le service, sans lui assurer un abri et quelques moyens d'existence. Le bon Dieu a tranché lui-même la difficulté.

Les PP. Trappistes, propriétaires de l'église et du couvent de Notre-Dame de Lumières, se trouvant dans le cas de s'en défaire, m'ont envoyé le P. Gilles, un des leurs, pour me proposer d'en faire l'acquisition. Avant de se présenter chez moi, il s'était abouché avec Mgr l'Archevêque d'Avignon, qui montra à ce Père le plus grand

désir que j'entrasse dans ses vues, se promettant les avantages les plus précieux pour son diocèse d'un établissement de notre Congrégation à Lumières. Le prélat ne se contenta pas d'avoir exprimé sa pensée au bon religieux, il m'écrivit à ce sujet une lettre fort aimable à laquelle je m'empressai de répondre convenablement. Il fallait se décider, puisque les PP. Trappistes étaient pressés de vendre. Toutes les circonstances étaient en faveur de cette acquisition ; restait le double embarras de l'argent qu'il fallait se procurer pour payer ce local et des sujets qu'il fallait avoir pour y former une communauté. Accoutumé à compter sur la Providence et ayant dû reconnaître depuis longtemps qu'il est dans l'ordre de ses desseins que nous payions de nos deniers les maisons que nous devons habiter dans les divers diocèses, pour l'utilité des fidèles qui en doivent retirer tout le profit, je me serais reproché de reculer devant cet obstacle. Il fallait plus de courage, ou pour mieux dire une plus forte dose de confiance en Dieu, pour n'être pas arrêté par la considération du petit nombre de nos sujets et de l'énorme disproportion des travaux que le Père de famille leur départit avec leur force numérique. Mon hésitation à la vue de ce grand obstacle à la réalisation d'un projet si fort à la convenance de l'Eglise, du diocèse d'Avignon, et de tant d'âmes qui devaient en retirer de si grands avantages dans l'ordre spirituel, si conforme d'ailleurs au vœu de notre Congrégation et à sa vocation, était d'autant plus fondée que nous venions tout récemment de perdre des sujets de la plus grande espérance par la mort du P. Pons, la sortie du P. Pachiaudi, sans parler de l'apostasie de quelques autres, et plus tard la perte prématurée du P. Richaud. Mais comment se résoudre à laisser échapper une si belle occasion, qui vraisemblablement ne se rencontrerait plus ? Comment ne

pas craindre des regrets tardifs, et peut-être des reproches secrets de la part de tant de nos Pères remplis de l'esprit de zèle, de l'amour de leur état, qui les portent à vouloir propager en tous lieux les bienfaits de leur saint ministère, et pénétrés de cette dévotion filiale à la très-sainte Vierge, notre Mère, qui leur fait ambitionner de devenir les propagateurs de son culte dans tous les sanctuaires consacrés à son nom ? Toutes ces considérations déterminèrent mon consentement, et il fut décidé que nous ferions l'acquisition de l'église et du couvent de Notre-Dame de Lumières. Je chargeai notre P. Tempier de se transporter sur les lieux, où le P. Gilles était allé l'attendre, afin que, si ces édifices lui paraissaient en bon état, il pût terminer l'affaire, après toutefois avoir vu Mgr l'Archevêque et avoir obtenu son agrément définitif. Le résultat de cette inspection fut la conclusion du marché. Le P. Tempier, nanti de ma procuration, passa le contrat à Avignon, chez le notaire Balmelles, pour le prix et somme de 12 000 francs. Il prit aussi des arrangements pour le mobilier avec le locataire, ce qui éleva notre débours à la somme totale de 18000 francs, non compris les faux frais et les honoraires du notaire.

Maintenant, le bon Dieu nous inspirera comment nous devrons nous y prendre pour fournir à ce sanctuaire les sujets qui seront nécessaires pour en assurer le service, et pour remplir en même temps, dans la contrée et dans tout le diocèse, le saint ministère des missions. Vu la lâcheté de notre siècle et le peu de générosité des hommes, qui se décident difficilement à servir l'Eglise sans profit temporel, c'est à peu près un miracle que nous attendons de la bonté de Dieu ; n'importe, notre confiance va jusque-là. Nous n'attendons rien moins du Père de famille qui nous a invités lui-même à prier le Maître de la moisson pour qu'il envoie dans son champ

des ouvriers propres à recueillir la moisson déjà parvenue à sa maturité.

Voici la lettre que Mgr l'Archevêque d'Avignon m'écrivit après avoir vu le P. Gilles; elle est datée du 5 décembre 1836 et se croisa avec celle que j'écrivis à ce prélat le 7, dès que le P. Gilles m'eut fait connaître de vive voix les bonnes dispositions de Mgr l'Archevêque :

« Monseigneur,

« Je viens de voir le P. Gilles, qui m'a annoncé qu'il a entièrement terminé avec le possesseur de Lumières. Ce bon religieux doit écrire à M. l'abbé Tempier pour lui demander de fixer le jour où il pourra se rendre sur les lieux. Je me félicite, Monseigneur, de cette heureuse conclusion qui ne peut que tourner au profit de mon diocèse et à mon avantage particulier. Je serai charmé de voir le sanctuaire de Lumières occupé par des ecclésiastiques qui sont placés sous une direction telle que la vôtre. Dieu, j'en suis sûr, bénira cet établissement ; il le fera prospérer. Je m'en réjouis donc pour mon troupeau. Mais je ne m'en réjouis pas moins pour moi-même, car ce sera pour vous, Monseigneur, un motif de venir de temps en temps dans mon diocèse et pour moi une occasion de faire et de cultiver la connaissance d'un prélat aussi distingué. Je regrette que l'état de votre santé ne vous ait pas permis de penser actuellement au voyage d'Avignon; mais je me console en songeant que vous aurez la bonté de me dédommager. Je vous prie de croire que le plus tôt sera le meilleur. Au reste, Monseigneur, vos Missionnaires seront les bienvenus et ils peuvent être assurés de tout mon concours.

« Agréez, etc.

Signé : « † J.-M.-A. Célestin,
« Archevêque d'Avignon. »

Ma lettre était conçue en ces termes :

« Marseille, le 7 décembre 1836.

« Monseigneur,

« J'ai vu aujourd'hui le P. Gilles, de la maison d'Aiguebelle. Ce religieux est venu me faire la proposition d'acheter le couvent et l'église de Notre-Dame de Lumières pour les consacrer à un établissement de Missionnaires. Je lui ai répondu que je me prêterais volontiers à ses desseins, si cela pouvait entrer dans les vues de Votre Grandeur. Ce projet me plaisait d'autant plus que nos Missionnaires sont spécialement appelés à travailler dans les diocèses méridionaux, dont ils connaissent l'idiome, et qu'étant placés par le saint-siége sous la protection de la sainte Vierge, ils ont une prédilection particulière pour se fixer dans les sanctuaires qui sont consacrés en son honneur. C'est ainsi que, par une disposition de la divine Providence, ils desservent déjà plusieurs de ces sanctuaires, où ils ont eu le bonheur de faire refleurir la dévotion, jusqu'alors bien négligée. Le P. Gilles m'a assuré que vous verriez avec plaisir une de nos communautés s'établir à Notre-Dame de Lumières et que vous l'aviez même chargé de me parler dans ce sens. De mon côté, j'entrevois un si grand bien dans cette œuvre, entreprise sous les auspices et avec la protection assurée d'un prélat tel que vous, Monseigneur, que je forme les vœux les plus ardents pour que les difficultés qu'oppose l'inconcevable tenue de celui qui s'est emparé de cette propriété, s'aplanissent. Dès que vous le jugerez à propos, j'enverrai M. Tempier, Supérieur du grand séminaire de Marseille, membre de notre Congrégation, pour prendre vos ordres à Avignon, car il est de règle chez nous de recevoir les inspirations de l'évêque diocésain, qui est tou-

jours le premier Père de nos Missionnaires dans son diocèse. Je me serais fait un plaisir et un devoir de me rendre moi-même auprès de vous dans cette circonstance, heureux d'avoir une occasion de me lier plus étroitement avec un prélat pour lequel je professe la plus haute estime; mais je suis tellement souffrant d'un crachement de sang, qu'il ne m'a pas même été possible d'écrire cette lettre de ma main.

« Agréez, etc.

Signé : « ✝ CHARLES-JOSEPH-EUGÈNE,
« Évêque d'Icosie. »

Il est inutile d'expliquer ici le passage de ma lettre qui se rapporte à celui qui s'était emparé de Notre-Dame de Lumières à la faveur d'une procuration comprise à sa façon. On a fini par s'entendre, et, moyennant 4 800 francs d'indemnité, il s'est désisté de toute prétention. Cette indemnité est comprise avec les 1 200 francs de mobilier de la maison, de l'église et de la sacristie, dans les 18000 francs marqués plus haut.

Le 30 *mai* 1837. — Après avoir dit la sainte messe, je suis parti d'Aix, accompagné du P. TEMPIER, pour me rendre à Notre-Dame de Lumières par Pertuis et Apt. Je suis arrivé à Apt sur les sept heures et demie du soir. Le P. HONORAT m'y attendait avec un cabriolet. Je n'ai pas voulu passer dans cette ville sans aller visiter les reliques de sainte Anne, de saint Elzéar et de sainte Delphine. A Apt, comme dans bien d'autres lieux, la vue d'un Evêque excite une espèce de surprise stupide, personne n'a la pensée de saluer, on ouvre de grands yeux, et, soit timidité ou incivilité, on s'en tient là. Je me suis contenté de prévenir les enfants qui se rencontraient sur mon passage. M. le Curé était à l'église ; je voulais le remercier de m'avoir envoyé des reliques de saint Elzéar et de sainte Delphine. Il abrégea une instruction qu'il

faisait à un petit nombre de personnes réunies autour de l'autel de la sainte Vierge, pour venir me recevoir, et il fit sur-le-champ avertir MM. ses Vicaires, qu'il me présenta lorsque j'entrai dans la chapelle de Sainte-Anne, où se trouvent aussi les reliques de saint Elzéar et de sainte Delphine que je vénérais en même temps. Je jetai un coup d'œil en passant sur le tombeau de la famille de Sabran, que le duc actuel a fait restaurer. On y voit un bas-relief sculpté, tout bonnement en plâtre, représentant saint Elzéar et sainte Delphine à genoux aux pieds de saint Louis ; au-dessus plane, à ce que j'ai pu distinguer, un saint Joseph dans les nues. Comme il était fort tard, j'avais cru cette sculpture de marbre ; si ce n'est que du stuc, elle sera bientôt dégradée.

Nous avons regagné le temps perdu, en ne mettant qu'une heure d'Apt à Notre-Dame de Lumières. Il était nuit close quand nous arrivâmes ; j'ai voulu néanmoins visiter non-seulement l'église, mais toute la maison avant de me coucher. J'ai été fort satisfait de l'église et du sanctuaire, et la maison, quoique petite, est bien. Nous la verrons mieux demain.

Le 31 mai. — Après la sainte messe célébrée au maître-autel, tandis que le P. Tempier disait la sienne dans le souterrain, nous avons examiné pied par pied et la maison et les jardins assez grands y attenants. L'église est d'une très-belle dimension et d'un bon genre. On monte au sanctuaire par un perron qui donne quinze marches de chaque côté. Derrière l'autel se trouve un joli chœur où sont placées de front treize stalles en beau bois de noyer. La sacristie, très-grande et bien éclairée, se trouve à gauche du sanctuaire. Sous le sanctuaire et le chœur, placés à cette hauteur, se trouve la petite église souterraine, dans laquelle on descend par une porte placée au centre des deux escaliers qui montent au sanctuaire. On

descend par treize marches dans cette église souterraine, qui est très-recueillie. C'est là que l'on vénère Notre-Dame de Lumières. La statue de la sainte Vierge est placée sur un autel latéral entouré d'un grand grillage. qui, dit-on, est très-nécessaire les jours de concours, où la foule est immense. L'autel qui est au fond de la petite église souterraine, est aussi dédié à la sainte Vierge ; mais il n'y a qu'un tableau représentant l'image véritable de la sainte Vierge telle qu'on la vénérait autrefois et dès l'origine de cette dévotion. C'est, à proprement parler, Notre-Dame de Douleurs, car elle est représentée au pied de la Croix, portant son divin Fils, notre Sauveur, étendu mort sur ses genoux. La statue actuelle, qui a remplacé l'ancienne, brûlée pendant la révolution, représente la sainte Vierge debout, tenant l'Enfant Jésus au bras. Il faudra bien examiner la chose, et s'il conste que la statue ancienne était conforme au tableau et à tous les anciens *ex-voto* que l'on voit encore suspendus aux murs de la chapelle, il faudra en faire faire une semblable, pour mieux conserver les traditions. L'église supérieure n'a qu'une nef, mais les chapelles latérales sont très-grandes ; il y en a quatre de chaque côté. Je n'ai point encore examiné à quels saints elles sont vouées ; il me semble que les tableaux y ont été placés au hasard et que plusieurs représentent des mystères de la sainte Vierge. Avant de quitter le sanctuaire, je fixerai quels sont les saints qu'on doit y honorer spécialement.

L'église a été consacrée par Mgr J.-B. de Sade du Mazan, Evêque de Cavaillon, en 1697. Elle a 114 pieds de long sur 63 de large, y compris la profondeur des chapelles latérales. Le couvent est attenant à l'église. Il est suffisant. La porte d'entrée est sur la même place, où se trouve l'église. Au milieu de la place coulent de belles eaux au service du public, car M. le maire de Goult pré-

tend que tous les habitants de sa commune ont l'usage de cette jolie fontaine, comme aussi de la place, dont, en effet, ils s'emparent les jours de concours pour y étaler leurs marchandises. Ce prétendu droit est à examiner ; je veux consulter des avocats à ce sujet pour rédimer, s'il est possible, cette servitude intolérable. Si la propriété de la place est reconnue légitime au possesseur du couvent, je ferai couler l'eau de la fontaine hors de l'enceinte et je ferai fermer la porte de la place, déjà entourée d'un mur à hauteur d'appui surmonté d'un grillage de bois. Au fond de la place ou de la cour se trouve un petit corps de logis, qui pourra servir d'hospice pour les pèlerins qui viendront visiter le sanctuaire. Malheureusement, il n'y a pas beaucoup de logement.

En entrant dans le couvent par la grande porte, on a devant soi un vestibule ou grand corridor de 20 mètres de long sur 4 et demi de large. A droite, en entrant, se trouve une porte qui communique à l'église ; à gauche, une autre porte, qui donne dans un premier salon par lequel on passe dans un autre. Celui-ci sert d'antichambre à une troisième pièce aboutissant au réfectoire. Au fond du vestibule on voit, à droite, la porte d'entrée du jardin ; à gauche, le grand escalier, au bas duquel est la porte d'entrée d'une vaste et belle salle voûtée, qui communique avec la première pièce qu'on a trouvée à gauche, en entrant par la grande porte. Par le côté de l'escalier on parvient à la cuisine et à un petit escalier conduisant au premier palier du grand et par lequel on monte au petit couloir du premier étage.

Au premier étage, le palier de l'escalier vous accompagne dans un grand corridor de toute la longueur de la maison, éclairé par deux fenêtres aux deux extrémités, et sur lequel s'ouvrent les portes de chambres d'égales

dimensions, que je serais tenté de trouver un peu trop grandes, mais qui sont toujours fort jolies. Celle que j'occupe a une alcôve et un petit cabinet. Du grand corridor on entre, vers le milieu, dans un couloir plus petit qui va aboutir au petit escalier donnant sur le vestibule. Ce petit couloir donne accès à plusieurs chambres un peu plus petites que les précédentes.

On monte au second étage par un petit escalier partant du grand corridor. On pourra tirer parti d'un long dortoir occupé précédemment par les lits des Trappistes, et d'un galetas, assez élevé pour pouvoir être transformé en chambres ou en lingerie.

La dernière pièce, qui donne au premier sur le grand corridor, communique avec la tribune qui est au-dessus du tambour de l'église. C'est un grand agrément pour aller prier sans faire un long circuit.

Le 1^er^ juin. — M. de Gantès est venu me voir. Il m'a déjà demandé de lui procurer une messe, le dimanche, à portée de son château. Je me suis bien gardé de lui donner la moindre espérance à ce sujet. Dieu préserve que nos Missionnaires se mettent sur le pied d'aller ainsi faire une lieue et plus pour éviter aux gens la peine de monter jusqu'à leur paroisse. Le brigadier de gendarmerie est aussi venu me voir en grande tenue. M. le Curé de Goult, qui était venu hier, a dîné avec nous. Il m'a amené le Vicaire de Gordes; nous les avons soumis à l'exercice qui précède le dîner dans nos maisons. M. Desmare, ancien propriétaire du couvent, m'a fait sa visite; il m'a promis de chercher tous les actes qu'il a encore concernant notre propriété. Il nous a dit que nous ne devions pas de chemin le long de la rivière et que nous avions le droit de faire écouler les eaux qui tombent de la colline, par le conduit qui les faisait dériver de son temps, comme auparavant, dans le chemin. Ce sont les

Trappistes, à qui on fit peur d'un procès, qui changèrent cela, au grand détriment du bâtiment.

Nous avons parcouru la propriété avec le P. Tempier et le P. Honorat, pour reconnaître les améliorations qu'il y a à faire. Les bons Pères Trappistes avaient beaucoup négligé ce bien. Sous prétexte apparemment qu'ils ne mangent pas de fruits, ils avaient arraché d'excellents arbres fruitiers ; une allée entière de beaux poiriers, de bons figuiers, etc., était tombée sous leur hache. Il sera plus facile de rétablir des prairies qu'ils avaient rompues pour y planter des pommes de terre. Nous avons beaucoup d'eau ; je pense qu'avec un bon jardinier on pourrait tirer parti du jardinage, que les habitants du village de Goult rechercheraient avec empressement. Il faudrait bien que l'on pût se procurer quelques petites rentrées. Cette maison n'a pas de revenus et, quoiqu'elle ne nous ait coûté que 12000 francs, plus 4800 francs payés à M. l'Abbé X*** pour l'indemniser des dépenses qu'il avait faites à Notre-Dame de Lumières, plus 1200 francs de mobilier, il faudra encore dépenser plus de 6000 francs pour mettre la maison en état et y faire, ainsi qu'au jardin, les améliorations et les petits embellissements indispensables. Nous approcherons d'une somme totale d'une trentaine de mille francs que nous aurons déboursés, pour former cet intéressant établissement tout à nos frais.

J'ai appris aujourd'hui que la charpente de l'église était en mauvais état. Je suis d'avis, quand on entreprendra cette réparation, d'y faire concourir les fidèles.

Avant de continuer ce récit, et pour l'intelligence du petit épisode qui va suivre, nous devons dire que notre bien-aimé Père avait été, le 2 avril précédent, nommé évêque de Marseille, par suite de la démission de son vénérable oncle, M^gr^ Charles-Fortuné

de Mazenod. Les informations avaient été faites, et d'un jour à l'autre il attendait la nouvelle de sa préconisation.

A propos de cette nomination de notre vénéré Fondateur au siége de Marseille, nous considérons comme un devoir de reproduire intégralement la page de son journal qui se rapporte à ce fait. La Congrégation sera heureuse, nous n'en doutons pas, de savoir quelles furent les pensées de son premier Père en cette circonstance, et à quels sentiments il obéit en acceptant la succession de son oncle.

Nous avons la confiance qu'on nous pardonnera sans peine cette courte digression.

Nomination de Monseigneur au siége de Marseille. — *Le 9 avril* 1837. — Visite de mon oncle dans ma chambre, portant en main, dans un état de jubilation extraordinaire, l'ordonnance royale qui me nomme Évêque de Marseille, sur la démission que ce vénérable vieillard a faite de son siége. Ma consternation a dû faire un contraste frappant avec les sentiments que mon oncle exprimait. Cette nomination était son ouvrage, il avait réussi au gré de ses désirs, il était heureux de voir son siége assuré et confié à celui qu'il jugeait propre à continuer son épiscopat. Mais moi qui ai toujours redouté la responsabilité d'un diocèse, et qui m'accommodais parfaitement de ma position indépendante dans l'Eglise, moi qui jusqu'ici avais si bien su faire valoir la nécessité de rester auprès de mon oncle, pour esquiver la charge redoutable de premier pasteur en titre, moi qui avais été jusqu'à dire au roi, le jour qu'il me proposa un siége, qu'il aurait à sa disposition l'archevêché de Tolède avec ses 2 millions de rente, que je ne pourrais pas l'accepter,

j'étais abasourdi de me voir en quelque sorte pris dans la nasse. Combien de fois n'avais-je pas calculé le bonheur dont je jouirais enfin dans la solitude d'une de nos maisons, dans le cas où le Seigneur appellerait mon oncle à lui avant que je mourusse ! Il n'y a pas plus de huit mois que je causai longuement de mes dispositions à ce sujet avec le saint Evêque de Bardstown, Mgr Flaget. Il est vrai que ce Prélat me conseillait de ne pas refuser de me consacrer au diocèse de Marseille, supposé qu'on me l'offrît après mon oncle, comme on croyait que cela devait être, d'après une conversation du roi avec le général Dan-rémont; mais je ne m'étais pas rendu à ses observations, trop attaché à la pensée de ce repos de l'âme et du corps dont je me berçais dans une sorte d'illusion, bien pardonnable sans doute. Et voilà qu'aujourd'hui tout ce bonheur futur se dissipe. Il faut subir ce joug que j'avais tout fait pour esquiver. La volonté de Dieu s'est manifestée à ne pas s'y méprendre, et je me trouve dans une position à ne pouvoir pas refuser. Personne ne voudrait entendre aux observations purement personnelles que je voudrais faire valoir. La conservation du siége de Marseille assurée après tant et de si violentes attaques pour l'effacer du nombre des diocèses; l'existence de mon vénérable oncle compromise par une démarche solennelle, inspirée à sa belle âme par des vues d'une perfection héroïque, et avec la confiance d'une obéissance de ma part qu'il a tout droit d'exiger de moi ; les intérêts de tous les établissements du diocèse, dont un grand nombre ne sont encore qu'ébauchés et dont la responsabilité pèse sur nous ; le bien de la Congrégation, à laquelle il importe si fort d'avoir un Evêque de l'Eglise de France pour protecteur et pour soutien ; enfin le vœu unanime de tous ceux qui ont des titres à ma confiance ; il ne fallait rien moins que tous ces puissants motifs pour décider mon

adhésion, que j'ai donnée comme par nécessité, avec résignation, sans me dissimuler l'énormité de la charge, mais aussi avec la volonté, ce me semble, bien sincère; de la remplir aussi bien qu'il sera possible de le faire.

Reprenons maintenant la continuation du voyage :

Le 2 juin. — J'avoue que j'ai eu dans la journée un mauvais moment. Avant de partir de Marseille, ne sachant pas si je ne serais pas préconisé dans le consistoire qui devait avoir lieu à la fin de mai, et voulant profiter de quelques moments de loisir que je m'étais procurés à Saint-Joseph [1], par extraordinaire j'eus l'idée de préparer le mandement de ma prise de possession. Je barbouillai donc sept ou huit feuilles de papier sur ce sujet. Comme je suis dérangé à chaque instant, je ne pus pas achever ce petit ouvrage. Je ne sais pourquoi il me prit fantaisie de mettre ces feuilles volantes dans ce cahier [2] en partant; tant il y a, qu'elles se trouvaient là quand je suis arrivé ici, et que je ne m'occupais plus de cette bagatelle, quand aujourd'hui, en sortant avec le P. Tempier et le P. Honorat pour arpenter notre montagne, ces messieurs, qui passaient devant moi, me présentent une feuille de mon manuscrit qu'ils venaient de trouver par terre, sur la hauteur qui domine la maison. Je reconnais une page de mon mandement; aussitôt je rentre au logis pour vérifier si je retrouverais le reste. Quel est mon étonnement de ne plus rien trouver dans ce cahier où les feuilles étaient renfermées. Je vais rejoindre nos Pères pour leur raconter ma mésaventure; ils venaient au-devant de moi ayant en main

[1] Couvent des Dames du Sacré-Cœur, où Monseigneur avait passé quelques jours, dans le courant du mois précédent, pour se remettre de ses fatigues.

[2] Monseigneur veut parler du journal d'où sont extraites ces pages.

une autre feuille qu'ils avaient aperçue au milieu d'une plantation de haricots. La chose avait un côté plaisant, j'étais encore loin de mon compte et, selon ma mauvaise coutume, je n'avais rien que ce misérable brouillon, et je ne dissimule pas que j'eusse été fort ennuyé de devoir recommencer un ouvrage déjà à peu près fini, et qu'il eût fallu faire sur nouveaux frais, car je ne me rappelais plus ce que j'avais écrit à la hâte. Nous voilà en quête des autres feuilles qui me manquaient. Peines perdues, nous avions parcouru une partie du jardin sans rien apercevoir. Nous étions là, à nous demander si ces feuilles vraiment volantes avaient fait naufrage en voulant passer la rivière, ou si elles s'étaient envolées dans le grand chemin pour servir d'allumettes aux pipes des charretiers, ou si quelque sort plus ignominieux encore ne leur était pas réservé, lorsque la jardinière, nous ayant entendus, nous dit que son mari avait ce matin, en cultivant son jardin, rencontré sous ses pas plusieurs feuilles de papier qu'il avait cru appartenir au P. Honorat, et qu'il avait déposées dans la cuisine. Hélas ! ces pauvres feuilles étaient bien près du feu! Récapitulation faite, je crois que tout s'est retrouvé. Maintenant, comment expliquer ce voyage aérien et cette misérable chute ? C'était tout bonnement le vent qui avait ouvert le cahier sur le bureau où j'écris, et qui est tout proche de la petite fenêtre ; le cahier qui est cousu est resté sur le bureau, à peu près comme le livre d'Ovide :

. . . incultus qualis decet exulis esse;

mais les feuilles du malencontreux mandement, qui étaient séparées, ont été le jouet du vent, qui les a sans façon jetées de la fenêtre. Une fois dehors, j'en suis un peu honteux en ma qualité d'auteur, mais il faut bien le dire, elles se sont trouvées si légères, qu'elles ont été poussées

au loin. C'est d'un mauvais augure pour mon pauvre mandement, qui, vraisemblablement, ne vaut pas grand'chose. Je suis presque tenté de le refaire. Aussi qu'avais-je besoin de le commencer si tôt? Ils réussissent mieux quand ils sont faits la veille, comme celui du *Sacrilége* et celui sur *Alger*. Celui-ci sera rance avant d'être imprimé, car il y a apparence qu'il n'y aura plus de consistoire de longtemps.

Cette plaisante aventure a précédé la promenade que nous sommes allés faire jusqu'à la chapelle de Saint-Michel, si drôlement appelé par le vieil auteur des merveilles de ce sanctuaire « le divin connétable de la cour céleste ». J'ai trouvé cette chapelle dans un état de délabrement affreux. Elle est à peu près à rebâtir; mais, quoi qu'il en coûte, il faudra en venir là, car cette chapelle tient essentiellement à la fondation de Lumières. Les feux qui furent aperçus sur la chapelle de la Sainte-Vierge le furent aussi sur celle du saint Archange. Puisque la divine Providence nous a appelés pour remettre en honneur la dévotion à Notre-Dame de Lumières, il faut accomplir notre mission en entier, et rétablir en même temps ce que le Seigneur ne voulut pas séparer dans la manifestation de sa puissance et de sa volonté. On fera pour cela un appel aux fidèles.

Comme c'est aujourd'hui la belle fête du Sacré-Cœur de Jésus, je n'ai pas voulu la laisser passer sans lui consacrer la maison, notre établissement et la communauté qui doit faire le service du sanctuaire et exercer le saint ministère des missions dans le diocèse. J'ai attendu jusqu'à présent les deux Missionnaires que j'avais appelés de Notre-Dame du Laus. Je suis contrarié de ce retard, parce que je voulais constituer aujourd'hui la petite communauté. Ce contre-temps ne m'a pas empêché de procéder à la cérémonie que je m'étais proposé de faire en un si beau jour.

Ainsi au retour de notre visite à la chapelle ruinée de l'Archange Saint-Michel, le P. Tempier, le P. Honorat et moi avons pris nos habits de chœur et, seuls dans cette grande église, n'ayant pour témoins que notre concierge Xavier Grangier et sa femme, nous avons dévotement exposé le saint Sacrement, renfermé dans le ciboire, en chantant l'*Ave verum*. Nous sommes restés ensuite une demi-heure en oraison.

Il me semble que ces moments ont été précieux. Nous étions bien seuls en présence du divin Maître, mais nous étions prosternés à ses pieds pour placer nos personnes, notre société, son ministère, ses œuvres, la maison dont nous venions de prendre possession sous sa puissante protection. Nous lui demandions de régner uniquement sur nous, d'être notre Père, notre lumière, notre secours, notre conseil, notre soutien, notre tout. Nous appelions ses bénédictions sur nous et sur notre Congrégation, que nous représentions avec d'autant plus de ferveur que nous étions en petit nombre, et pour mon compte, il se joignait à toutes ces pensées un profond sentiment de mon indignité, pénétré que j'étais jusqu'au fond de l'âme que mes péchés me rendaient essentiellement incapable d'être l'instrument de toutes les merveilles que le Seigneur opère pour les nôtres et par eux, depuis les faibles commencements de notre petite famille jusqu'à présent. Cette maison que je plaçais en ce moment spécialement sous la protection de notre souverain Maître et Sauveur, était déjà le dixième établissement de notre Congrégation. C'était encore, par une disposition admirable de la bonté de Dieu sur nous, le troisième célèbre sanctuaire de la sainte Vierge que nous étions chargés de relever, de servir, d'entretenir, en employant toutes nos ressources temporelles et morales, pour y remettre en honneur le culte de notre sainte Mère, et propager sa dévotion conformément

aux fins de notre Institut. Il me semblait m'entendre répéter ces paroles des Lettres Apostoliques par lesquelles le Souverain Pontife approuve notre Institut et notre Congrégation :

« In spem demum erigimur fore ut istius sacræ Familiæ alumni, qui sub quibusdam legibus, efformandis ad pietatem animis adeo opportunis, divini verbi ministerio sese devoverunt, ac Deiparam Virginem sine labe conceptam patronam agnoscunt, pro viribus et præsertim ad ejus Matris misericordiæ sinum perducere conentur homines quos ut filios, Jesus Christus in ipso crucis suspendio illi voluit attribuere. »

C'était le Sauveur, notre chef, qui nous remettait ces sanctuaires et qui nous y plaçait comme dans une citadelle, d'où nos Missionnaires devaient se répandre dans les divers diocèses, pour y prêcher la pénitence et y recueillir ces admirables fruits de conversion, qui font le sujet de notre incessante admiration, et de l'édification de tous ceux à qui la connaissance en parvient.

Animés de tous ces sentiments de reconnaissance, de confiance, d'amour, d'admiration et de confusion tout à la fois, nous chantâmes le *Veni, Creator*. Je pensais qu'au même instant on faisait la procession du Sacré-Cœur à Marseille ; je m'unis de cœur aux hommages qui étaient rendus à Notre-Seigneur en ce moment par nos Frères, et par tous ceux qui allaient, selon toute apparence, devenir bientôt mes enfants spirituels ; pour faire concert avec eux, nous dîmes les litanies du Sacré-Cœur, que je récitai seulement avec nos deux Pères. Je fis ensuite l'acte de consécration et l'amende honorable, puis j'entonnai le *Pange, lingua*, que nous chantâmes en entier, suivi de plusieurs oraisons analogues à la circonstance. Je finis par donner la bénédiction solennelle, que j'étendis par l'intention sur tous les membres de la Congrégation et toutes ses

œuvres. L'exercice fut conclu par le *Laudate* et l'oraison *Pro gratiarum actione*. En rentrant à la sacristie, nous nous embrassâmes cordialement, et chacun convint que notre saint exercice avait ravi son âme de consolation et de joie.

Le 3 juin. — Nous avons fait venir le maçon d'Entraigues qui a bâti l'église de cette paroisse. Le P. Honorat l'a connu lors de la mission, et il le sait habile et honnête. Nous avons parcouru de nouveau avec lui toute la maison, de la cave au grenier. Nous sommes montés jusque sur les toits. Tout est convenu avec lui pour qu'il vienne dans huit jours commencer le travail des réparations assez considérables que nous lui avons indiquées. Cet homme est intelligent, il a compris tous nos plans de prime abord ; j'espère qu'il fera bien ce travail, qu'il dirigera en venant s'établir sur les lieux.

Le 4 juin. — Lettre au Supérieur de Notre-Dame du Laus. Je lui fais des reproches sur le système désordonné qu'il suit, d'interpréter toujours l'intention du Supérieur conformément à ses vues ou à ses besoins. Je ne crois pas me tromper en supposant qu'il a retenu le P. Telmon à son passage au Laus, pour se faire aider et garder quelques jours de plus le Missionnaire qui devait descendre avec lui à Lumières. En attendant, le P. Honorat est seul ici, et je n'ai pas pu donner à chacun les instructions qu'ils doivent recevoir de moi.

C'est aujourd'hui le dimanche après l'octave du Saint-Sacrement. J'ai pensé qu'il était convenable d'aller à Goult rendre un hommage public à Notre-Seigneur, en assistant à la procession du saint Sacrement qui devait avoir lieu après Vêpres. Nous nous sommes donc rendus dans ce village, le P. Tempier, le P. Honorat et moi, à l'heure de Vêpres. M. le curé, excellent ecclésiastique, ami de la maison, en était prévenu. Il avait préparé un

petit trône et un prie-Dieu avec tapis et coussins très-jolis. Je m'étais habillé en soutane violette, et quand j'eus pris ma place dans l'église, je me revêtis du rochet et du camail violet. J'assistai aux Vêpres, qui furent chantées très-solennellement. Le P. Tempier officiait et porta le saint Sacrement à la procession. Je suivais derrière le dais, assisté de M. le curé et du P. Honorat. J'eus à me féliciter d'avoir eu la pensée de m'acquitter de ce devoir à l'égard de notre divin Sauveur, à cause surtout du bon effet qu'a produit ici ma présence au milieu de ce peuple. Tout le monde, hommes et femmes, assista à la procession. Le maire, qui s'en était dispensé dimanche passé, y était en grande tenue avec son adjoint et les conseillers municipaux. La brigade de gendarmerie résidant à Lumières escortait le dais. Les salves de boîtes ne furent pas épargnées. Bref, la cérémonie fut belle et touchante.

Les fabriciens et les principaux du pays vinrent me remercier du lustre que j'avais donné à leur fête par ma présence, et je me félicitai à mon tour de l'édification qu'ils m'avaient donnée. Je compris que cette circonstance, dont il était bien naturel que j'eusse voulu profiter pour relever aux yeux de ces bons villageois la pompe de nos cérémonies, et surtout la manière d'honorer Jésus-Christ notre Sauveur dans son adorable sacrement, laisserait des traces profondes dans les esprits. Ces braves hommes étaient tellement pénétrés du respect que leur inspirait la présence d'un Evêque, que, sans que personne le leur eût inspiré, tous ceux qui passaient devant moi, en allant se placer dans l'église, faisaient une génuflexion jusqu'à terre. J'en profitais pour leur donner ma bénédiction.

M. le curé, M. le médecin et M. Desmare vinrent nous accompagner jusqu'au couvent. Celui-ci nous a autorisés à ouvrir une porte sur son terrain, dans la partie du jardin attenante à notre écurie.

Le 5 juin. — M. le curé d'Entraigues est venu nous visiter. C'est un excellent prêtre. Il a été parfait pour nos Pères, qui ont donné la mission dans sa paroisse cet hiver. Tout ce qu'il nous a raconté d'édifiant de ses paroissiens est fait pour nous combler de joie. Tout son peuple a fait ses pâques ; c'est tout dire en un seul mot. Ils n'en étaient, certes, pas là avant la mission ; personne alors ne s'approchait des sacrements. Le changement et la persévérance de ces bons habitants d'Entraigues sont une nouvelle preuve des bénédictions que le Seigneur ne cesse de répandre sur le ministère de notre congrégation, et un grand encouragement au zèle de ses membres.

Avant de partir de Lumières, je veux transcrire la lettre de M. B***, vicaire général d'Avignon, au P. Tempier. C'est pour fixer notre mémoire :

« Dieu soit béni du secours qu'il daigne nous envoyer dans l'excellent P. Honorat ! Les vertus et les talents de ce Père, les besoins du diocèse font vivement apprécier à notre vénérable Prélat la grâce que vous m'annoncez. Aussi me charge-t-il de vous donner aussitôt, pour vous et tous les Missionnaires que vous enverrez à Lumières, tous les pouvoirs ordinaires et extraordinaires nécessaires pour l'exercice de leur ministère. J'écris par le même courrier au P. Honorat, que je présume arrivé à Lumières, les intentions de Mgr l'Archevêque à cet égard, afin qu'il puisse au plus tôt entendre les confessions et se rendre utile aux âmes qui solliciteront son concours.

« Monseigneur sera à Avignon à l'époque où Mgr d'Icosie se propose d'y venir ; il vous prie d'exprimer à ce prélat combien il lui tarde de le connaître, etc.

« Avignon, 9 mai 1837. »

Cette lettre restera entre les mains du P. Honorat.

Le 6 juin. — Le P. Telmon est arrivé par la voiture qui devait nous conduire à Avignon. Je n'ai eu que le temps de l'embrasser et de lui faire le reproche d'arriver si tard. Je lui ai refusé de m'accompagner à Avignon.

C'est avec un vrai sentiment de peine que j'ai quitté Notre-Dame de Lumières. Oh ! que je me plaisais dans cette solitude ! Si l'on ne m'avait angarié du diocèse de Marseille, j'aurais donné la préférence à ce saint lieu sur les autres pour m'y retirer.

Nous nous sommes arrêtés à l'Isle pour y visiter l'église. J'ai été accompagné à la voiture par un vicaire que j'ai fait diacre en 1835 à Avignon. Nous sommes arrivés dans cette ville à midi, et je suis descendu au grand séminaire, où j'ai été accueilli avec la cordialité ordinaire. Je n'avais pas osé descendre à l'archevêché, n'ayant pas encore l'honneur de connaître l'Archevêque, et ne sachant pas si je ne le dérangerais pas. Après avoir dîné, je suis allé présenter mes respects au Prélat, qui m'a comblé de politesses et d'amitiés ; il m'a fait des reproches de ce que je ne lui avais pas demandé l'hospitalité, et nous avons causé très-longtemps sur un grand nombre de choses. Enfin il m'a invité à dîner pour demain.

Le 7 juin. — Le séminaire est allé à la grande promenade. M. le Supérieur est resté pour m'assister à la messe. Ce bon M. Hély a voulu m'accompagner dans diverses courses que j'ai été obligé de faire. Hier il m'avait accompagné chez Mgr Valayer, ancien Evêque de Verdun, que je voulais voir avant de me rencontrer avec lui chez Mgr l'Archevêque, où je savais qu'il devait dîner aujourd'hui, avec tous les membres du chapitre et quelques curés de la ville, invités à mon occasion. M. le marquis de Chabannes était le seul laïque invité. Mgr l'Archevêque a encore renchéri sur les attentions et les amabilités de la veille ; il m'a répété vingt fois que j'étais Archevêque d'Avignon,

qu'il me donnait tous ses pouvoirs, que j'en usasse comme lui-même.

Il m'a accordé tout ce que je lui ai demandé, pour faire sortir un jeune gendarme de la brigade de Lumières de l'état de concubinage où il vit, n'étant marié qu'à la commune avec une protestante. J'avais eu le bonheur de raisonner ce jeune homme hier matin, avant de partir de Lumières ; j'avais été fort content des dispositions où mon invitation paternelle l'avait amené et je lui avais promis de m'occuper de lui faciliter les voies pour se mettre en règle, en lui obtenant toutes les dispenses dont il avait besoin. Tout a réussi au gré de mes désirs. J'écrirai demain au P. Honorat pour qu'il s'occupe d'instruire et de confesser le gendarme. Peut-être pourra-t-il réussir à faire abjurer la femme ; c'est ce que je lui conseillerai de tenter, dût-elle, à cause de la crainte que lui inspire sa mère, ne pas publier son retour à l'Église catholique.

Après le dîner nous avons visité les couvents de la Visitation et des Carmélites, la maison des Dames de Saint-Charles, la Petite-Providence, etc. J'ai été obligé de tant parler dans tous ces couvents et pensionnats, que j'en ai vraiment été fatigué. Cependant il me faudra demain aller donner le sacrement de Confirmation et chez les Dames du Sacré-Cœur et chez les Dames Ursulines. Monseigneur m'en a prié, pour me prouver qu'il voulait vraiment que j'exerçasse les fonctions d'Archevêque d'Avignon.

Le 8 juin. — M. le Vicaire général B*** est venu me prendre à six heures pour aller chez les Dames du Sacré-Cœur. J'ai dit la messe dans leur petite et fort laide chapelle. Après la messe, je me suis senti assez de force pour faire une instruction à la Communauté et j'ai administré la Confirmation à seize élèves. J'ai vu à la hâte la Communauté et les pensionnaires et suis parti pour me

rendre chez les Dames Ursulines, qui m'attendaient. Je n'avais ressenti aucune fatigue de ma séance au Sacré-Cœur; j'ai donc pu faire encore une instruction à cette Communauté réunie dans le chœur, et j'ai donné la confirmation à onze élèves de cette maison. Je suis entré ensuite dans le couvent, où j'ai remarqué un tableau d'une grande dimension, représentant le serviteur de Dieu, Joseph-Benoît Labre, à genoux devant la sainte Vierge au ciel. J'ai été frappé de cela, car j'ai pensé que ce tableau n'avait pu être fait qu'en mémoire de quelque grâce signalée obtenue par ce saint personnage. Je me suis informé comment ce tableau se trouvait là. La vieille Supérieure m'a dit l'avoir apporté de Bollène. Nous l'avons examiné de plus près et nous avons reconnu qu'il avait été peint en 1784, c'est-à-dire un an après la mort de Labre. Cette découverte m'a confirmé dans ma pensée, mais je n'ai pu tirer aucun éclaircissement de la Supérieure.

Au sortir du couvent des Ursulines, je suis allé visiter la métropole, que l'on restaure en ce moment. Je n'ai pas le temps d'en faire la description; il est trop tard. De là au petit séminaire, ancien palais des Archevêques. Mgr de Mons a fait l'irréparable sottise de ne pas l'accepter pour sa demeure lorsqu'on lui offrit de le restaurer à grands frais. C'eût été une superbe habitation, tandis que la maison qu'il fit acheter n'est qu'un hôtel fort mal situé et à une grande distance de la métropole. J'ai visité ensuite la maison des Pères Jésuites. Le P. Fouillot, recteur, m'a présenté successivement les Pères du troisième an et les novices. Je me suis entretenu quelque temps avec eux, et me suis rendu de là au séminaire pour y dîner avec la Communauté.

Après dîner je suis retourné chez Mgr l'Archevêque, qui, cette fois, a fait surabonder les témoignages de la plus sincère affection et m'a donné des preuves de sa con-

fiance. Quand je lui ai demandé certaines dispenses pour notre maison de Lumières, il m'a répondu qu'il m'avait dit que j'étais Archevêque d'Avignon et que j'accordasse moi-même tout ce que je jugerais à propos, que je devais faire ainsi toutes les fois que je trouverais à propos de modifier quelques-uns de ses statuts, en un mot, que je pouvais tout ce qu'il pouvait. Tout cela était dit avec un aimable abandon et l'expression de la plus intime confiance. J'ai répondu comme je le devais à tant de bienveillance.

Le 9 juin. — Je suis allé prendre congé de Mgr l'Archevêque, avant de monter en voiture pour me rendre à Lyon. Je lui ai présenté l'acte de fondation de Notre-Dame de Lumières qu'il m'avait chargé de rédiger. Le Prélat voulait le signer sans le lire ; j'ai insisté jusqu'à lui faire violence : il a fallu que je le lusse moi-même. Il l'a approuvé en me disant quelque chose d'aimable. Voici la teneur de cet acte :

« Célestin du Pont, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siége apostolique, Archevêque d'Avignon ;

« Connaissant les fruits de salut qui ont été produits dans un grand nombre de diocèses par le ministère des membres de la Congrégation des Missionnaires Oblats de la très-sainte Vierge Marie conçue sans la tache du péché originel ;

« Voulant donner une nouvelle preuve de notre affection paternelle pour nos ouailles et de notre sollicitude pastorale pour la sanctification du troupeau confié à nos soins par la divine Providence,

« Nous avons appelé, établi et constitué canoniquement dans la maison de Notre-Dame de Lumières, ci-devant couvent des RR. PP. Carmes, une communauté de la susdite Congrégation de Missionnaires, les chargeant spécialement : 1° d'être les gardiens du sanctuaire de

Notre-Dame de Lumières pour y perpétuer et y propager toujours davantage la dévotion à la très-sainte Mère de Dieu et y donner une bonne direction à la piété des fidèles qui accourent dans ce saint lieu de toutes les parties de notre diocèse et de plus loin encore ; 2° d'évangéliser toutes les paroisses de notre diocèse, soit par des missions, soit par des retraites spirituelles, sur la demande qui leur en sera faite par MM. les curés ou sur les indications que nous leur donnerons directement nous-même ; 3° de donner des retraites spirituelles aux Prêtres qui seront bien aises d'aller se recueillir quelques jours dans la solitude, à l'ombre du sanctuaire de la sainte Vierge.

« Nous voulons que l'église et la maison de Notre-Dame de Lumières soient et demeurent soumises à notre juridiction immédiate, à l'exclusion de celle du curé.

« Nous donnons d'avance notre bénédiction à ceux de nos prêtres ou autres ecclésiastiques, que Dieu appellera à entrer dans la susdite Congrégation qui se consacre au service de notre diocèse ; mais nous entendons, dans le cas que ces individus, de quelque manière que ce soit, vinssent à sortir de la susdite Congrégation, qu'ils rentrent de droit dans le diocèse, pour y recevoir de nous leur destination ultérieure, intimant par les présentes la suspense *ipso facto* pour celui qui contreviendrait à la présente ordonnance.

« Donné à Avignon, dans notre palais archiépiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre secrétaire, le 9 juin de l'année 1837.

Signé : « † Célestin,
« Archevêque d'Avignon. »

Suppression de la maison de Billens.— *Le 10 juin.* — Arrivée à Lyon. Rien de remarquable en route, si ce n'est la fatigue occasionnée par la chaleur et la poussière.

Descendus à l'hôtel du Nord, nous sommes allés tout de suite à Saint-Bonaventure afin de prendre nos précautions pour la messe de demain, dimanche. Nous sommes convenus avec le curé, M. Jordan, mon ancien condisciple, que je la dirais après celle du prône. Le curé m'a retenu à dîner pour demain, dans sa communauté de paroisse. Les curés à Lyon fournissent à leurs vicaires le logement et font table commune.

Nous étions en train de marcher. Comme nous attendions des lettres et qu'on avait dû les adresser chez les Dames de Saint-Charles, nous n'avons pas craint de grimper jusqu'à leur maison, située dans la direction des Chartreux. Nous n'avons pas été trompés dans notre attente. Ces Dames avaient, en effet, reçu plusieurs lettres pour nous.

Le 11 juin. — Messe à Saint-Bonaventure. C'est dans cette même église que fut primitivement enterré le grand docteur qui porte ce nom, et en l'honneur duquel elle fut dédiée. Le saint mourut dans le couvent de son ordre attenant à cette église, pendant la tenue du concile de Lyon. Rien ne fut magnifique comme les obsèques qu'on voulut lui faire. Tous les Evêques du concile y assistèrent ; je crois même que le Pape les honora de sa présence ; il lui avait administré le saint Viatique.

Dans la dernière émeute des ouvriers de Lyon, cette église fut le théâtre d'une scène d'un autre genre. Les ouvriers s'en emparèrent pour en faire en même temps leur arsenal et leur hôpital. C'est là qu'ils fabriquaient leur poudre et qu'ils soignaient leurs blessés. Les troupes pénétrèrent bientôt dans le temple pour y exterminer tout ce qu'elles y rencontrèrent. Je crois qu'il y eut dix-sept hommes fusillés dans ce saint lieu, qui souffre encore de toutes ces profanations, dont les traces subsistent.

Après ma messe et celle de Tempier, mon fidèle compa-

gnon, nous nous transportâmes à la métropole pour admirer la beauté de cet édifice, du plus beau gothique. C'était le moment de la grand'messe ; il y avait beaucoup de monde à cet office divin. Je fus fort édifié de la bonne tenue que chacun gardait. Comme c'était un dimanche simple, le rit n'avait rien de remarquable. Cependant je fis observer à Tempier la gravité des officiants, peut-être un peu trop compassée, car ils ont l'air de marcher comme des machines avec une manivelle. Cela vaut encore mieux que la mauvaise dégaine de la plupart de ceux qui officient dans d'autres contrées. Les livres parlent de l'édifice, je m'occupe du moral. C'est ce qui fait que je ne m'arrêterai pas non plus à décrire la beauté de l'Hôtel-Dieu, que nous avons visité aujourd'hui.

Le 12 juin.— Après avoir dit la messe à Saint-Bonaventure, je montai à Notre-Dame de Fourvières avec le P. Tempier, qui dit la sienne dans le sanctuaire. Je l'entendis, et comme je n'étais pas costumé en évêque, je pus, sans que personne s'en étonnât, venir au secours du petit clerc, qui fut fort embarrassé pour répondre au bas de l'autel, à cause de la différence du rit. M. l'aumônier, ancien curé infiniment respectable, fut extrêmement poli pour nous. Il nous donna des notions intéressantes sur l'administration du sanctuaire, d'où sont exclus totalement les séculiers.

De Fourvières nous passâmes aux Antiquailles, pour y visiter la prison de saint Pothin et jeter un coup d'œil sur l'emplacement supposé de l'amphithéâtre où sainte Blandine et ses compagnons furent martyrisés. Nous visitâmes ensuite les églises de Saint-Just et de Saint-Irénée ; de là nous descendîmes à l'archevêché, où nous saluâmes M. le grand vicaire Cattet.

Nous dînâmes encore chez M. le curé de Saint-Bonaventure, qui avait invité M. Rusand, homme tout adonné

aux bonnes œuvres et qui nous rapporta vraiment des merveilles de tout ce qu'opère journellement la charité dans la ville de Lyon. Je pars d'ici ravi de tout ce que je vois, de tout ce que j'entends.

Le 13 juin.— Arrivée à Genève. Cette ville a été considérablement embellie depuis quelques années. Je n'ai pas craint d'aller voir de mes propres yeux la statue que l'on a eu l'impudeur d'élever à Jean-Jacques Rousseau. Lorsqu'on se présenta chez M. Warin, curé de Genève, pour qu'il souscrivît, il répondit qu'il se chargeait de l'inscription, et il fit imprimer en effet une épitaphe où sont rappelés tous les titres du philosophe au mépris public. Je n'ai pu me défendre d'un profond sentiment de douleur en parcourant Genève, si fière aujourd'hui du titre qu'elle s'est arrogé de Rome protestante et en repassant dans mon esprit ce que j'avais lu dans le dernier ouvrage de M. de Haller sur la manière dont s'y introduisit la réforme, lorsque Berne la lui inocula. Il y a sept mille catholiques dans cette ville, c'est-à-dire le quart de la population ; mais c'est la partie la plus pauvre des habitants. Quoique dans le canton on compte la moitié de catholiques, le pouvoir est tout entier entre les mains des protestants, qui ont grand soin d'en écarter tout catholique.

Le 14 juin.— Départ de Genève par le bateau à vapeur. Parmi le grand nombre de personnes qui faisaient route avec nous se trouvaient des ministres et des momiers ; ils ne nous ont pas donné prise. Arrivés le soir à Vevey, nous avons couché dans la maison de M. Sublet, curé catholique de cette paroisse, qui avait reçu l'hospitalité dans notre séminaire de Marseille. L'église qu'on a construite à Vevey est beaucoup trop petite et ne suffit pas, à beaucoup près, pour le nombre de catholiques qui se rendent ici dans la belle saison. Elle est encore trop petite pour les indigènes, ceux du moins qui sont domiciliés dans

le pays. D'ailleurs, quand on bâtit, en Suisse, une église catholique dans une ville protestante, il faut songer à l'avenir et bien se dire que les fidèles croîtront de jour en jour. Les protestants en sont tellement persuadés eux-mêmes, que, dans certains villages qu'on m'a nommés, le syndic et les principaux du pays ont voulu qu'en bâtissant leurs temples on construisît un sanctuaire et qu'on laissât la place de l'autel, parce que, disaient-ils, on ne sait pas ce qui peut arriver dans la suite et que, si l'on redevenait catholique, il n'y aurait plus à y retoucher. Entre autres pays où cela est arrivé, on m'a cité Dompierre, dans le canton de Vaud.

Les momiers tracassent beaucoup les protestants de Vevey, comme tous ceux des autres populations des cantons de Vaud et de Genève. Ils s'avisent même d'essayer de séduire les catholiques. Ils n'épargnent pas l'argent pour cela. Ce moyen de séduction pourrait être plus dangereux que ces Bibles muettes qu'ils déposent dans toutes les chambres des auberges. Nous avons trouvé à Genève ce saint livre défiguré, dans l'appartement que nous avons occupé. Il portait le nom de l'hôtel et le numéro de la chambre. On y lisait au commencement un petit avis imprimé, qui témoignait du zèle de ces fanatiques pour propager l'erreur sous le voile de la mysticité.

Le 15 *juin.* — Nous sommes partis de Vevey pour nous rendre à Billens, après avoir célébré les saints mystères dans l'église paroissiale. On comprendra quelle consolation on éprouve, quand on considère qu'il y a quelques années seulement, le catholicisme était proscrit de toutes ces contrées, et qu'aujourd'hui on peut rendre à Dieu l'hommage public du seul culte véritable, au milieu d'une famille catholique déjà assez considérable et qui croîtra de jour en jour. Ah ! si l'on parvenait à vaincre l'indifférence des protestants, on se moquerait bien du prosély-

tisme des momiers ! Mais l'apathie des premiers est à son comble. Ils commencent pourtant à venir assister à nos cérémonies aux jours les plus solennels ; les préventions se dissipent et l'instruction finira par arriver jusqu'à eux et détruire leurs erreurs.

Après six ou sept heures de marche en char de côté, nous sommes arrivés à Billens, où nous avons été reçus par le P. Martin et le P. Ricard avec la cordialité que nous étions en droit d'attendre de leur bon cœur. Quel séjour délicieux que ce Billens ! quel site ! quelle vue ! quels agréments de tous genres ! Beau château, jolis jardins, bosquets charmants, ombrages, eaux abondantes, solitude, quoique à portée de huit villages dont on aperçoit les clochers, à deux pas de la petite ville de Romont, qui ferme de la manière la plus pittoresque le panorama d'un côté, tandis que la vue s'étend dans une plaine légèrement ondulée et toute couverte de verdure, durant l'espace de dix lieues, jusqu'aux montagnes de Montléson, la Part-Dieu, la Gruyère, etc., et vient se reposer, en se repliant vers le château, sur l'église moderne du village de Billens, qui n'est qu'à quelques minutes de notre habitation. Et nous sommes venus pour nous en défaire ! Car il n'est pas avantageux pour notre Congrégation de conserver plus longtemps cet établissement. Nous ne pouvons pas l'alimenter d'un nombre suffisant de sujets pour y former une communauté imposante qui ne pourrait se suffire, et qui d'ailleurs n'offre plus, aujourd'hui que tout le canton de Genève est évangélisé, une occupation conforme à notre Institut, pour ceux des nôtres qui l'habitent.

Le 17 *juin.*— Pour accroître nos regrets d'abandonner ce beau séjour de Billens, j'ai fait parcourir au P. Tempier nos propriétés et admirer les agréments de la maison, rendue si régulière par la belle construction des dix cellules du second étage faite par notre P. D***, et de la

jolie chapelle pratiquée dans l'aile du couchant par le P. Ricard.

Le 18 juin. — A force de ruminer comment nous pourrions nous défaire de Billens, c'est-à-dire de notre château et de ses attenances, je ne sais si c'est Dieu qui m'a inspiré une pensée à laquelle je me suis attaché tout de suite ; si la chose réussit, il en sera ainsi. C'est de m'adresser aux Dames du Sacré-Cœur, et de leur proposer de faire l'acquisition de notre maison pour y placer leur noviciat. Il me semble que ces Dames ne sauraient mieux faire, et si elles adoptent mon projet, je tirerai parti de notre chère maison, qui sans cela trouvera difficilement un acquéreur. En me rendant demain à Fribourg, chez Mgr de Lausanne, je passerai à Montet pour traiter cette affaire avec Mme la Supérieure.

Le 19 juin. — J'ai vu à Montet Mme Henriette, Supérieure. Elle n'a pas repoussé ma proposition. Il semble que ce projet entrerait dans ses vues, mais la décision ne dépend pas d'elle ; il faut écrire à Mme la Générale, qui se trouve être maintenant à Rome. En attendant, elle viendra visiter le local avec le directeur de la Communauté. Il paraît que ces Dames avaient le projet de bâtir encore à Montet ; ma proposition leur épargnerait ce souci; d'ailleurs, elles auraient beau bâtir, ce ne serait jamais notre château de Billens.

Les Dames du Sacré-Cœur ont à Montet un fort beau pensionnat et un noviciat nombreux. J'y ai trouvé une novice de Mazenod que la Supérieure m'a présentée. La maison de ces Dames est sur le ton de toutes les autres maisons. J'ai observé seulement, pour la première fois, que les Religieuses portent, à la ceinture, un chapelet exactement comme ceux que portent les Jésuites. Ces Dames ne l'ont pas encore adopté ostensiblement en France.

Le jour même nous nous sommes rendus à Fribourg.

Nous avons logé chez Monseigneur, qui m'avait invité à descendre chez lui. Ce saint Evêque a paru me recevoir avec beaucoup de plaisir; je l'ai revu bien volontiers, de mon côté, car il y a longtemps que je professe estime et vénération pour sa personne.

Le 20 juin.— Messe à la Visitation, où Monseigneur est venu me joindre pour me faire entrer dans le couvent. Ce monastère a fourni seize religieuses à divers autres monastères. C'est d'ici que sont parties récemment les religieuses destinées pour Palerme, que nous avons reçues à Marseille. Ces bonnes Dames ne nous ont pas montré leur pensionnat, qui doit être réduit à rien depuis l'établissement des Dames du Sacré-Cœur à Montet. Comment expliquer autrement cet oubli, tandis que nous visitions le couvent de la cave au grenier? Je compris la chose et me gardai bien de commettre l'indiscrétion de leur demander ce qu'elles auraient eu de la peine à me montrer. De la Visitation nous montâmes au séminaire et au pensionnat et de là nous visitâmes les Ursulines.

Après dîner, visite à Saint-Nicolas; l'organiste n'y était pas : nous avons ainsi été privés d'entendre l'orgue, qui est, dit-on, une des merveilles du monde. Nous fûmes plus heureux pour le pont; celui-ci nous attendit et nous pûmes le traverser pour admirer la hardiesse de cette étonnante construction. Il est jeté, comme un large ruban, sur la Sarine, à la hauteur de 174 pieds, et il n'a rien moins que 925 pieds, sans autre appui que les piliers des deux rives.

Nous visitâmes aussi les Liguoriens qui sont établis dans la ville basse. Ils l'édifient par leur zèle et leur régularité. Ces Pères sont pourtant obligés de se prêter à remplir des ministères contraires à leur institut; ainsi, non-seulement ils sont obligés de s'éparpiller les dimanches et fêtes, pour aller dire la messe dans diverses paroisses

assez éloignées, mais ils remplacent, quelquefois pendant des mois et des années, des curés absents de leurs paroisses. Ils vont même s'établir loin de leurs communautés pour être les directeurs de religieuses. C'est une dure extrémité à laquelle ils sont réduits pour fournir de quoi vivre à la Communauté.

Le 21 *juin.* — Fête de saint Louis de Gonzague. J'ai dit la sainte messe dans l'église du collége, à la chapelle du saint. J'arrivai à la chapelle accompagné de M. le secrétaire de Monseigneur, qui ne m'a pas quitté dans toutes mes courses. Deux Frères scolastiques vinrent me servir la messe. Après mon action de grâces, j'allai prendre le café avec le P. Recteur et le P. Provincial, qui se rendirent auprès de moi quand je revins à la sacristie. Je revis avec plaisir le P. Godineau, retiré dans cette maison, et nous allâmes ensemble faire notre prière à la chapelle qu'on a érigée dans la chambre où le célèbre et vénérable P. Canisius rendit son âme à Dieu. On s'occupe en ce moment de la béatification de ce grand serviteur de Dieu, qui rendit de signalés services au canton, à l'époque de l'effervescence de la prétendue réforme. Son corps repose dans le sanctuaire de l'église.

Au sortir du collége des Jésuites, qu'il ne faut pas confondre avec le pensionnat, je suis retourné à l'évêché, où Mgr de Lausanne m'attendait, pour me conduire dans sa voiture à l'abbaye de Hauterive, monastère de bernardins situé sur les bords de la Sarine. C'était le jour de la fête du Révérendissime P. Abbé, et nous fûmes bien aises de profiter de l'occasion de cette fête pour rendre visite au P. Abbé, qu'un député de chaque ordre vient, selon l'usage, saluer ce jour-là. On rend ce devoir de civilité à tous les Supérieurs à l'occasion de leur fête.

Le P. Abbé est un très-bon religieux; on peut dire même qu'il est le plus édifiant religieux du monastère. Il

fut enchanté de nous recevoir et fit les honneurs de sa maison avec politesse et modestie. Le dîner était copieux, mais il faut dire que nous étions une quarantaine de convives. Il plaça Mgr de Lausanne et moi en face de lui. Les religieux psalmodièrent le *Benedicite* sur le même ton que j'ai entendu à la Trappe ; Mgr de Lausanne exigea que je bénisse la table ; c'était en l'honneur de la sainte hospitalité que je recevais. Il ne s'est rien passé d'inconvenant à ce repas, composé d'un si grand nombre de personnes.

Le monastère est très-beau ; il date du temps de saint Bernard ; il est, par conséquent, beaucoup plus ancien que la ville de Fribourg. C'est une chose bien touchante de penser que, pendant tant de siècles, jamais on n'a discontinué dans ce saint lieu de chanter les louanges de Dieu. Il reste encore de beaux vitraux dans l'église. L'orgue est de la façon du même facteur que celui de Fribourg. L'artiste était à table avec nous. Cet instrument est fort beau, mais il a une trop forte voix, à mon avis, pour la capacité du vaisseau. Ce bon monsieur se délecte de venir souvent à Hauterive, mais il a refusé de se rendre à Paris pour y construire l'orgue de la Madeleine, quelque avantageuses qu'aient été les propositions qu'on lui a faites pour cela.

Il a été question pendant le dîner d'un rapprochement remarquable, l'Evêque nommé de Marseille se trouvant à Hauterive en 1837 pour y lire le fait suivant, inscrit dans le martyrologe de l'abbaye :

Commemoratio Illustrissimi et Reverendissimi Domini Stephani Episcopi Massiliensis, qui anno Domini 1447, *mai die* 28, *consecravit altare majus in honorem SS. Trinitatis, B. Virginis Mariæ et S. Joannis Baptistæ. Illic fuit commissarius et Vicarius Georgii a Saluciis, Episcopi et comitis Lausannensis.*

A cette occasion, Mgr de Lausanne me dit avoir vérifié

qu'à cette même époque, l'Évêque de Marseille fit la consécration de l'église d'une paroisse dont je n'ai pas retenu le nom. Il croit que ce prélat fit alors la visite du diocèse pour l'Évêque de Lausanne qui l'en avait prié. L'ancien chancelier m'avait dit, il y a quelques années, qu'un Évêque de Marseille avait consacré un autel à Lausanne ; ce doit être le même Évêque Étienne. A mon retour à Marseille, je veux vérifier quel est cet Étienne. Si je ne me trompe, cette époque coïncide avec la tenue du Concile de Constance. La chose s'expliquerait alors assez naturellement. J'ai toujours été bien aise d'apprendre, chemin faisant, que cet Evêque, mon prédécesseur, eut le zèle des saintes fonctions de son ministère et qu'il les fit volontiers, même à la décharge de ses collègues.

Le 22 *juin.* — Le P. Recteur du pensionnat, Gallicetz, qui a toujours été pour moi d'une extrême amabilité, comme il avait toujours été très-bon pour mon neveu Louis de Boisgelin, quand il était élève dans cette maison, m'a pressé d'une manière si touchante de faire l'office pontifical, dimanche, dans la chapelle du pensionnat, à l'occasion de la fête de saint Louis de Gonzague, renvoyée à ce jour, qu'il m'a été impossible de résister à ses instances. J'y ai consenti volontiers, d'abord parce que, comme mon prédécesseur Etienne, je suis toujours charmé de faire les fonctions de mon ordre ; puis parce que c'était une bonne chose d'honorer saint Louis de Gonzague au milieu de quatre cents jeunes gens qui attendent tant de grâces de sa protection ; enfin parce que j'étais bien aise de faire quelque chose qui pût être agréable au P. Gallicetz. Mais nous ne sommes qu'à jeudi, et il était bien sûr que je ne pouvais attendre à Fribourg. J'allais partir pour Billens, disposé à revenir le jour de la fête. Le P. Recteur m'a proposé un arrangement plus convenable et il a tenu pour que je l'adoptasse. Je vais

aujourd'hui dîner à Miscri, chez M. de Gottreau, l'ancien préfet de Fribourg, fils du dernier avoyer de ce nom. En revenant de Miscri, tout est arrangé pour que je m'arrête à Bellefaud, maison de campagne du pensionnat. Là, d'après le P. Recteur, je dois me reposer deux jours avec le P. Tempier, jouir du bon air et de tous les agréments de cette charmante habitation. J'y resterai jusqu'à dimanche, et de là, dans une heure je suis rendu au pensionnat, dans une jolie calèche que le P. Recteur met à ma disposition, ainsi que les chevaux et tous les domestiques de la maison. Pour expliquer comment on rencontre tant de délicatesse, tant d'attention et une politesse si exquise, je dois dire que le P. Gallicetz n'est pas seulement un excellent religieux plein de charité, mais un homme sensible et délicat qui a su apprécier mes sentiments et la trempe de mon cœur, un ancien comte polonais ayant reçu la meilleure éducation, connaissant les bons procédés et sachant les appliquer à propos. En effet, j'ai trouvé chez M. de Gottreau le P. de la Bonde et le P. Geoffroy, que le P. Recteur y avait envoyés pour me précéder à Bellefaud et m'y tenir compagnie : nouvelle attention de cet excellent P. Gallicetz. Nous avons passé la courte soirée avec ces deux respectables Pères ; le souper était préparé, nos chambres étaient faites. Après avoir parcouru tous les embellissements que le P. Recteur a faits à cette campagne pour l'agrément de ses élèves, depuis qu'il l'a achetée de M. Récamier, après avoir surtout admiré le grand bassin, dans lequel les enfants peuvent se baigner sans risque de la vie ni de la pudeur, nous sommes allés prendre notre repos. Mais nous avions combiné avec les Pères une partie pour le lendemain, car ils ne voulaient pas que nous pussions nous ennuyer.

Le 23 juin. — Nous avons dit nos messes de grand matin dans la petite chapelle de la maison. C'est le P. de

la Bonde qui a voulu servir la mienne avec une humilité et une ferveur remarquables, car ce bon P. de la Bonde est tout cœur. Il aurait bien voulu nous faire jeûner à la manière des Suisses. On a si rarement occasion de se mortifier, quand on est entre les mains d'hommes charitables, que nous avons tenu bon pour partir sans rien prendre, même de liquide. C'est à Estavayer que nous allions. Nous avons traversé l'hérétique Payerne, passé devant Montet sans nous y arrêter, et nous sommes arrivés à Estavayer sans y être attendus, sur les dix heures du matin. Le P. Chapuis, Supérieur de la maison, a voulu me présenter tout de suite nos petits Marseillais qu'il a sous sa direction (Estavayer renferme aujourd'hui la division des petits du pensionnat de Fribourg). J'en ai compté jusqu'à quinze. Tout ce petit monde a été enchanté de me voir ; ils prévoyaient sans doute que leur récréation serait prolongée.

Le P. Chapuis, apprenant que nous étions à jeun (le jeûne est d'obligation dans ce diocèse la veille de la saint-Jean), a voulu devancer notre dîner. Quand il nous a fait mettre à table, il n'était guère plus de onze heures. Pendant que nous dînions, mes petits futurs diocésains se sont mis à pêcher à la ligne dans le lac qui baigne les murs du jardin du pensionnat ; ils ont pris une douzaine de petits poissons qu'ils se sont empressés de faire cuire, et tous les quinze, accompagnés de leur P. Préfet, sont venus solennellement me les offrir sur une assiette. Caseneuve m'adressant la parole m'a dit alors avec grâce :

Optime reverendissimeque Domine,

Paucis pisciculis gens parvula monstrat amorem :
Ipsos traxit hamo, tu quoque corda trahis.

Tant de soins et un si aimable compliment devaient être récompensés sur-le-champ. C'est ce que j'ai fait, non-

seulement par des remercîments, mais en livrant à la petite famille une grande tourte que ces enfants ont mangée en ma présence très-gaiement et de bon appétit.

Nous sommes revenus à Bellefaud pour y faire collation et coucher.

Le 24 juin. — Le P. de la Bonde, devant préparer ses nombreux pénitents pour la fête de dimanche, s'est rendu à Fribourg. Le P. Recteur a pourvu à son absence en le faisant remplacer par le P. Barelle, qu'il a envoyé dès hier soir pour nous tenir compagnie. Le P. Recteur était venu avec lui pour nous faire une petite visite. Il a dû se retirer avant notre retour. Nous avons causé de beaucoup de choses utiles avec le P. Barelle, pendant la promenade que nous avons faite ensemble dans les bois.

Le 25 juin. — Dès cinq heures du matin nous étions en voiture pour nous rendre au pensionnat, où le P. Tempier devait dire la messe de communion. J'ai assisté à cette messe, de la tribune. Rien de plus édifiant et de plus consolant tout à la fois que de voir la piété, la modestie, la bonne tenue de ces enfants grands et petits, qui se sont approchés de la sainte Table. Il en est peu resté qui n'aient pas communié. Je faisais, à part moi, le rapprochement de ce qui se passait sous mes yeux, avec ce qui se pratique dans nos colléges de France. J'ai laissé aller mon cœur aux sentiments de bonheur, de reconnaissance, de joie, que m'inspirait ce ravissant spectacle.

Vers les dix heures, j'ai officié pontificalement, assisté d'un grand nombre de ces jeunes gens en soutanes rouges et aubes de tulle, parfaitement dressés aux cérémonies par le P. de la Bonde. La messe était en musique, exécutée par les élèves assistés de leur maître. Mgr de Lausanne avait eu la bonté de me prêter tous ses ornements. Il est venu dîner avec nous. Dans la journée le P. Recteur m'a présenté les élèves appartenant au diocèse de

Marseille. Il n'y en avait pas moins d'une trentaine, parmi lesquels mon neveu Henri Dedous, mon cousin Ruffo de Bonneval, les deux fils de M. de Foresta, les jeunes d'Albertas qui m'appartiennent aussi par leurs terres de Gémenos qu'ils habitent une partie de l'année, et MM. de Blacas, comme originaires d'Aix.

On a voulu que je donnasse le salut, et comme il est d'usage qu'on adresse la parole aux élèves réunis dans la chapelle aux jours solennels, le P. Recteur et les PP. Barelle et de la Bonde m'ont prié instamment de me charger moi-même aujourd'hui de cette petite instruction. Je n'ai pas cru devoir refuser une chose si simple, qui d'ailleurs devait faire tant de plaisir à ces bons Pères ; mais, au lieu de parler sur saint Louis de Gonzague, comme chacun s'y attendait, je crus être mieux inspiré, en profitant de l'occasion pour faire comprendre à ces nombreux enfants le bonheur qu'ils avaient de recevoir une éducation si chrétienne et en même temps si parfaite dans tous les genres. Je rapprochai leur position de celle de tant d'autres enfants de leur âge, qui sont dirigés dans d'autres voies ; je conclus en leur inspirant la reconnaissance qu'ils devaient à Dieu et finis par leur dire comment ils devaient acquitter cette dette envers leurs maîtres dont je relevai le mérite, surtout en faisant ressortir leur dévouement si désintéressé. J'ai su que ce petit discours a fait beaucoup d'impression : c'est ce que je demandais à Dieu.

Après le salut très-solennel qui suivit l'instruction, je suis revenu à Bellefaud dans la voiture des Pères, accompagné du P. Tempier et du P. de la Bonde. J'avais auparavant pris congé de tous ces bons religieux.

Le 26 *juin.* — Avant notre départ de Bellefaud pour Billens, le P. Recteur est venu me dire un dernier adieu en se rendant à Estavayer. Nous sommes arrivés pour di-

ner à notre Billens, où je pense que je me reposerai quelques jours avant de rentrer en France.

Le 27 juin. — Lettre à MM. les vicaires généraux capitulaires de Gap, pour leur annoncer que je ferai l'ordination dans leur cathédrale, le dimanche 16 juillet.

Le 28 juin. — Visites à Romont pour prendre congé de M. le doyen, de M. le préfet, de M. Wuilleret, etc.

Le 29 juin. — Lettre du P. Aubert, telle que cet admirable Père sait les faire, c'est-à-dire pleine de piété, de sentiment, de tendre affection. Il me rend compte en même temps du noviciat. Il en est content.

Lettre de Mgr de La Croix, Evêque élu de Gap. Il m'écrit pour me remercier de ce que je veux bien faire l'ordination dans son diocèse. Il fait l'éloge de nos Pères du Laus.

Le 1er juillet. — Lettre du P. Semeria. Cet édifiant religieux n'ayant pas reçu de réponse à la lettre par laquelle il demandait une prorogation de quelques jours à la permission que je lui avais accordée, de passer jusqu'à la Saint-Jean dans sa famille, désolée par la mort de son père, est retourné à Marseille sans vouloir se permettre la moindre interprétation. Il s'agissait pourtant d'attendre son frère, médecin, qui doit servir de père et de conseil à cette nombreuse famille d'enfants, pour s'aboucher avec lui sur les intérêts communs de tous ces orphelins. Voilà un exemple à citer pour qu'il soit imité ! Mais rien ne m'étonnera jamais, en fait de régularité, de la part de cet enfant de bénédiction. Je veux qu'on sache qu'il ne m'a jamais donné, depuis sa plus tendre enfance, le moindre sujet de plainte, pas un moment d'inquiétude ou de chagrin. Qu'il soit béni et qu'il croisse tous les jours de vertus en vertus !

Je trouve ici la copie de la lettre que j'écrivis au Pape Grégoire XVI, à l'occasion de son exaltation. Comme il ne

me souvient pas que cette lettre se trouve dans mes papiers, je la transcris :

« Sanctissime Pater,

« Quo tempore Sanctitas Vestra in Petri cathedram evecta fuit, ego et illa minima Societas, cui me, licet indignum, præfecit sanctæ recordationis Leo duodecimus Prædecessor Vester, Electionis Vestræ felicem admodum nuntium solemni gaudio excepimus, nullusque abhinc effluxit dies quo Deum suppliciter et enixe non exoravimus, ut in Vos benedictionum suarum largam copiam effunderet.

« Jam tunc Sanctitatis Vestræ pedibus provolutus ego et illa minima Societas Missionariorum Oblatorum Sanctissimæ et Immaculatæ Virginis Mariæ, Vobis necnon Sanctæ Sedi Apostolicæ honorem illum et obsequium exhibere debueramus, quæ Vobis merito ab omnibus christifidelibus, potiorique jure ab omnibus in Ecclesiæ approbatis religiosis societatibus amantissime exhibita Vos et Petri Sedes vindicatis; quam libentissime officium illud mihi perdulce implere sategissem, testem invoco Deum ! Enimvero mei erga Sanctam Sedem Apostolicam, Supremumque Ecclesiæ Ducem amoris, meique obsequii, sincera testimonia benigne exceperunt Illustrissimi Prædecessores Vestri Leo duodecimus et Pius octavus, et me suis pedibus corde et animo prostratum, dulci nimis suffragio remuneravere. Cum vero inter hæc misere jactata Gallia debacchante impietate æstuaret, cumque violato plerumque sigillo quod epistolis fuerat appositum, impune legerentur intus scripta, veritus ne quid simile scriptæ ad Vos litteræ experirentur, erumpentes amoris sensus ægro pectore premens, tum demum ad Vestram Sanctitatem scribere statui, cum præteritis imperii Gallici finibus, mei ad Vos tuta et secura via litteris pateret.

« Advenit optata diu occasio. His enim circiter diebus Helvetiam petii, ut nostræ Societatis, quæ unica est in hac regione, domum visitarem. Hic vero quod tute exsequi licet officium, quodque ægerrime distuleram, ardente animo exsequor. Nostram quidem ultimam et minimam inter omnes quæ nostris florent temporibus, religiosas Societates, illasque ingenio, meritis et virtutibus nobis quam facillime præstare haud diffitemur; at vero nullam majori et sinceriori erga Sanctam Sedem Apostolicam, Summumque Ecclesiæ Rectorem amore, zelo, obsequio gaudere acriter propugnamus; nec mirum sane, cum benignissimi amoris, benignissimæque tutelæ nobis faverint signis innumeris qui duo immediate Vestræ Sanctitati præcesserunt Summi Pontifices, quorum alter sanctæ et benevolæ recordationis Leo duodecimus, minimam illam nostram Societatem in Ecclesia Dei Litteris Apostolicis instituens, largo ditavit gratiarum imbre ; alter vero Pius octavus, præmatura nimis, heu! morte sublatus, eodem nos prosecutus affectu, novis beneficiis prædecessoris beneficia confirmavit; ambo sexcenta benevolentiæ et protectionis indicia ei exhibuere, quæ pusillo illi gregi præposuerunt, qui nunc cum omni grege suo Sanctitatis Vestræ pedibus humillime procumbens, paternam vestram benignitatem exorat, ut in eamdem tutelam excipiatis minimam Societatem, eademque benevolentia fovere dignemini.

« Ignotusego Sanctitati Vestræ dum Vestram benevolentiam in hanc invoco Societatem, quæ magno sine strepitu licet assidue, variis elaborat adimplendis ministeriis regula sua præscriptis, hanc ut commendem Vobis, simulque pignus quoddam offeram, Litteras non dubito transcribere quas venerabilis prædecessor Pius octavus mihi scribere dignatus erat.

« Iterum Sanctitatis Vestræ pedibus provolutus, eos

humillime osculatus, mihi et omnibus Societati nostræ subditis, vestram efflagito Apostolicam Benedictionem.

« Sanctitatis Vestræ

« Humillimus et addictissimus filius

« Car.-Jos.-Eug. de Mazenod,

« Sup. gen. »

« *P.-S.* Sibi fuisse acceptum obsequium meum, Venerabilibus Litteris ad me scriptis nuntiantes Summi Pontifices Leo XII et Pius VIII, magno me gaudio affecerunt. A Sanctitate Vestra indignissimus ego similem honorem dulci fiducia spero, qui Societati nostræ minimæ gaudium, gloria et exultatio necnon grati animi æternum erit incitamentum. Quod si humillimis precibus indulgere dignemini, Sanctitatem Vestram obsecro ut Suas mihi ad Episcopum Lausannensem mittat Litteras Friburgum Helvetiorum. »

Je remarque une chose singulière en copiant cette lettre, que j'avais fait traduire en latin par notre cher P. Pons, en sa qualité de notre meilleur latiniste, c'est que ce saint enfant a toujours traduit le mot *Congrégation* que j'avais eu soin de mettre dans l'original par celui de *Societas*. Le mot *Congregatio* ne se trouve pas une seule fois dans la traduction : c'était pourtant le mot sacramentel. Si le Pape, dans sa réponse que je n'ai pas sous les yeux, mais qui se trouve à Marseille, n'a pas employé ce terme, qu'on ne s'en étonne pas : la faute en est à nous. Je fais cette observation pour qu'on ne tire jamais aucune induction de l'absence de cette expression dans le Bref de Grégoire XVI, si, par le fait, il ne l'emploie pas, ce que je n'ai pas présent.

Le 2 juillet. — Aujourd'hui et tous les jours précédents, soit ici, soit à Fribourg, je n'ai cessé de m'entendre répé-

ter combien l'on voit partir nos Pères avec regret. Depuis l'Évêque jusqu'au dernier clerc, depuis les préfets jusqu'aux derniers paysans, c'est à qui m'en dira le plus de bien, c'est à qui m'en fera le plus d'éloges. Tous ces témoignages d'estime et d'affection sont exprimés avec le sentiment de la conviction la plus profonde. Cette manifestation unanime de tout le pays témoigne de la bonne conduite et des bons services des nôtres, et sera pour eux une bien douce récompense de leurs travaux, comme pour nous une bien grande consolation.

Le 3 *juillet.* — Procuration générale faite à M. Wuilleret, juge de paix et député au grand conseil, à l'effet qu'il puisse gérer mes affaires pendant mon absence.

Le 5 *juillet.* — Devant partir demain, j'ai arrêté avec Elisabeth, la servante de la maison, qu'elle resterait au château pour en être concierge ; elle prendra soin de la maison, en ouvrira souvent les fenêtres et balayera quand il le faudra, moyennant les gages qu'on est accoutumé de lui faire.

Le 6 *juillet.* — Départ définitif de Billens, vraisemblablement pour n'y plus revenir. Nous nous sommes arrêtés à Rue chez M^me^ de Maillardoz, qui a été parfaite pour tous nos Missionnaires pendant tout le temps de leur séjour en Suisse. Nous sommes descendus chez M. le curé de Lausanne, qui revenait d'Ouchy, où il avait accompagné M^gr^ Flaget. Ce saint prélat avait passé deux jours chez lui ; nous ne nous sommes manqués que de deux heures ; je l'aurais embrassé bien volontiers encore une fois.

Le 7 *juillet.*— J'ai dit la messe avec beaucoup de consolation dans la nouvelle et belle église qui a été rebâtie sur le même plan et avec les mêmes matériaux que celle qui s'écroula, il y a quelques années. Le doyen nous dit qu'il ne se passait pas d'année qu'il ne rentrât dans le sein de l'Eglise sept ou huit personnes : C'est peu sans doute ;

mais, quand on songe qu'il y a peu de temps on ne voyait à Lausanne qu'un petit nombre de catholiques étrangers à la ville, et qu'aujourd'hui on en compte quinze cents, cela donne de l'espoir. On doit encore 100000 francs pour l'église. Le doyen m'a proposé de lui fournir un quêteur pour parcourir la France; il s'imaginait que le P. Martin pourrait se charger de ce soin. J'ai repoussé ce projet comme impraticable.

Ici, comme dans le canton de Fribourg, il n'y a pas une seule personne qui m'ait parlé de nos Pères sans me témoigner un regret excessif de les voir partir. « Jamais, me disait le doyen, nous ne saurions reconnaître le bien qu'ils ont fait dans nos contrées. » Lausanne y perd beaucoup et le doyen ne saura comment suppléer à la faute qu'ils vont lui faire.

Nous nous sommes embarqués à trois heures sur le bateau neuf, qui nous a conduits à Genève en moins de quatre heures.

Le 8 juillet. — Départ pour Chambéry. La diligence passait aujourd'hui par Rumilly. Le P. Tempier a dû faire le sacrifice de ne pas visiter Saint-François de Sales à Annecy ; mais il aurait fallu attendre le départ d'après-demain pour passer par cette ville, et nous sommes pressés de rentrer. J'ai admiré l'esprit de mortification avec lequel le P. Tempier s'est résigné à cette privation.

Le 9 juillet. — Nous avons dit la messe de grand matin chez les Pères Jésuites, dans le beau collége que leur a bâti en grande partie le célèbre M. de Boigne. J'ai trouvé dans ce collége un bon nombre de mes diocésains, onze, je crois. Nous sommes arrivés à Grenoble le jour même, à deux heures, pour en repartir demain à la même heure. Mgr l'Évêque de Grenoble nous a reçus avec son honnêteté ordinaire.

Le 10 juillet. — Nous avons dit la sainte messe à l'évê-

ché et n'en sommes sortis que pour monter en voiture. Nous n'avons vu à Grenoble que les messieurs de l'évêché.

Le 11 juillet. — Arrivés à Gap sur les huit heures. MM. les vicaires généraux l'ont appris tout de suite et sont venus me voir chez Aubert, où j'étais d'abord descendu. Il n'avaient pas encore reçu la réponse de Rome pour l'*extra tempora*. Le séminaire était néanmoins en retraite dans l'attente de cette pièce. Elle est, en effet, parvenue par le courrier d'aujourd'hui. Quelle n'a pas été notre surprise, lorsqu'on y a lu qu'attendu que l'Évêque, d'après l'exposé, devait se rendre à Gap dans le courant du mois d'août, il n'était pas opportun d'accorder l'*extra tempora!*...

Le 12 juillet. — Parmi les lettres accumulées à Gap, j'en ai trouvé une du P. Honorat, qui m'annonce que le jeune gendarme a commencé sérieusement son affaire et qu'il en est fort content, que le sanctuaire est fréquenté de plus en plus, et qu'on lui demande toujours de nouvelles missions.

Le 13 juillet. — J'ai renvoyé à Marseille mon cher et fidèle compagnon de voyage. Il me précédera d'une quinzaine de jours et me préparera tout ce qui doit être prêt avant que j'arrive. Son absence en même temps que la mienne était un état violent pour bien des affaires, qui souffrent d'un trop long délai.

En voici d'une autre. Nous étions tranquillement en conférence en communauté. Déjà le bon F. Joubert était sorti après mon petit discours et sa coulpe; j'avais repris la parole pour entretenir nos Pères, à l'occasion de ma visite, lorsque le Frère rentra pour m'annoncer l'arrivée de M. le secrétaire général de Gap, qui venait, on peut dire, en courrier extraordinaire, m'apporter des dépêches de M^gr^ l'Évêque élu de Gap. Une de ces lettres m'était

adressée par le prélat, à mon passage à Grenoble, l'autre à Gap. Elles étaient toutes deux à la même fin, c'est-à-dire pour m'exposer l'extrême embarras où se trouvaient Mgr de Belley et lui pour le sacre qui devait avoir lieu le 23. Mgr l'Évêque d'Annecy, qui devait être un des assistants avec Mgr l'Évêque d'Autun, était malade et s'était excusé de se rendre à la cérémonie. L'Évêque de Saint-Claude, prié de le remplacer, était également incommodé ; les Evêques du Puy et de Saint-Dié, à qui on avait écrit, n'avaient pas répondu et on ne se flattait plus de les avoir, de sorte qu'on ne savait de quel côté se tourner. Restait le pauvre Évêque d'Icosie, sur lequel on compte apparemment dans les cas désespérés. C'est à lui qu'on s'adresse. Les lettres ne sauraient être plus pressantes ; le besoin est, en effet, urgent. Que répondre ? Que j'ai annoncé à ma sœur que je passerais quelques jours chez elle pour la consoler de la résolution de son fils aîné, qui veut se faire religieux? Que l'on m'attend prochainement à Marseille, où le Chapitre général doit avoir lieu incessamment ? Que les voyages me fatiguent, les nuits surtout passées en voiture, au point d'en être malade? Si je n'aimais pas à rendre service, ces raisons me seraient venues et je les eusse fait valoir pour m'excuser d'entreprendre, pendant les chaleurs, un voyage long, pénible et coûteux. On me grondera peut-être de ne m'en être pas tenu là; mais c'est plus fort que moi de refuser un pareil service dans la circonstance où se trouve Mgr de La Croix. Cependant, comme il me serait aussi trop dur de faire ce voyage, qui me contrarie et me fatigue d'avance, en courant le risque de trouver, en arrivant à Bourg, un des Evêques invités, voici le terme moyen que j'ai pris. Je ne partirai pas lundi pour Saint-Martin, comme j'en étais convenu avec ma famille ; j'attendrai à Gap jusqu'à jeudi une nouvelle lettre de Mgr de La Croix, qui me dira positivement ce

qu'auront répondu les Évêques du Puy et de Saint-Dié. S'ils sont arrivés ou s'ils ont écrit qu'ils viendraient, tout est dit, j'en suis pour ma bonne volonté, et certes je prie Dieu de ne pas me trouver obligé à autre chose ; si, au contraire, ils ont répondu négativement, alors j'ai encore le temps, en l'apprenant jeudi, de me mettre en route ce même jour et d'arriver l'avant-veille du sacre, fixé au 25, fête de saint Jacques. Il me restera alors d'offrir au bon Dieu le sacrifice d'une visite à ma sœur, si nécessaire dans la circonstance où elle se trouve, et les fatigues si pénibles pour moi d'un voyage si long et si accablant, par les chaleurs qu'il fait.

Le 14 juillet. — Lettre à M. Lagier, directeur au grand séminaire de Gap. C'est pour lui répéter plus explicitement encore que je ne le lui dis l'autre jour, qu'il y a péché pour le directeur qui ne fait pas communier le condamné qu'il juge bien disposé. La coutume de France, qui, du reste, n'est plus générale, n'est qu'un abus criant contre lequel ne cessent de réclamer les Souverains Pontifes et notamment Benoît XIV. Ce pape veut qu'on détruise cet abus, partout où il existe encore. La misérable raison de convenance qu'on a le courage d'alléguer, ne peut détruire l'obligation du précepte divin de communier à l'article de la mort. Je consens très-volontiers à administrer à ce malheureux le sacrement de Confirmation, mais je regarde comme une préparation préalable nécessaire de lui faire accomplir le devoir certainement négligé de la communion annuelle ; je m'offre, pour trancher les difficultés, à la lui donner moi-même ; il n'y a pour cela qu'à me préparer un autel dans une chambre de la prison, à défaut de chapelle, ou dans le cachot même, s'il le faut. Il reste bien entendu que cette communion sera pour satisfaire à l'obligation présente ; il aura ensuite à accomplir le devoir de participer à l'Eucharistie en danger de mort.

J'espère que cette lettre pressante et fondée en principe, jointe à mes arguments et à la véhémence de mes paroles, produira son effet et que le pauvre patient recevra tous les secours dont il a besoin et auxquels il a droit. Ce bon M. Lagier était déjà ébahi quand il m'entendit parler l'autre jour ; il m'avoua que jamais il n'aurait osé, que la pensée même de communier ce pauvre condamné à la mort ne lui serait pas venue. Pour le raffermir davantage et le mettre en garde contre les insinuations de certains prêtres qui l'écoutaient et qui ne disaient rien, je lui racontai ce que j'avais fait pour la fameuse Germaine, guillotinée à Aix en 1812 ou 1813. Les larmes venaient aux yeux de ces messieurs, en entendant le récit des admirables dispositions de cette femme, à qui je donnai avec bonheur la communion, le matin même de sa mort, et qui la reçut avec des dispositions que peut-être jamais aucun de nous n'a eues pour monter à l'autel. La grâce de Dieu en avait fait une héroïne de vertu. Il me sera impossible de ne pas consigner quelque part les détails de cette belle mort et de la sainte préparation qui l'a précédée. J'appris à ces messieurs que l'aumônier actuel de la Conciergerie de Paris professe entièrement la saine doctrine à ce sujet et qu'il n'agit pas autrement que je n'ai fait pour Germaine. Pour bien mettre à l'abri M. Lagier, je finis par lui dire, en présence de M. Arnaud, vicaire général : « Faites comme je fis, agissez dans ce sens, sans demander aucune autorisation à MM. les grands vicaires ; quand vous l'aurez fait, ils vous loueront. » Et M. Arnaud reprit sur-le-champ : « Certainement nous ne le rechercherons pas là-dessus. »

Je m'estimerai bien heureux si l'on suit mon conseil. Du reste, si on ne le faisait pas, je refuserais certainement l'absolution à ce confesseur lorsqu'il viendrait se confesser à moi. Mais j'espère qu'il fera son devoir.

Le 16 juillet.— Je vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir ménagé le bonheur, au milieu des ennuis et des contrariétés d'un voyage pénible, de procurer votre gloire et de faire du bien, beaucoup de bien à quelques âmes que vous avez rachetées de votre sang. Le gendarme de Lumières est sorti du désordre. Le P. Honorat me mande qu'il sent si fort son bonheur qu'il veut absolument m'écrire pour me remercier. Le Seigneur m'avait envoyé à Lumières pour cela. C'est lui qui m'a inspiré de faire ce qui a amené cet heureux résultat. Je venais à Gap pour faire l'ordination ; il n'y a point eu d'ordination à faire, ainsi l'a voulu la décision de la Congrégation du concile ; mais le bon Dieu ne m'appelait pas à Gap pour cela. Il était dans le fond d'un cachot un homme livré à l'exécration publique, un grand criminel, un scélérat condamné au dernier supplice, qui attendait une dernière réponse de Paris pour se voir traîner à l'échafaud. Ce malheureux, abandonné des hommes, n'a pas été sourd à la voix du ministre de la religion qui était venu lui apporter des paroles de paix. Il est rentré en lui-même, il s'est confessé de ses péchés, et ses dispositions ont paru si excellentes, que ce ministre l'a réconcilié avec Dieu. Le voilà, dans son cachot, uniquement occupé de son salut. Il n'y a plus rien à faire pour lui que de le confier à la miséricorde de Dieu. Ainsi le veut l'horrible préjugé, le barbare abus qui refuse impitoyablement tout autre secours religieux à l'homme condamné à mort. N'importe qu'il y ait un précepte divin de communier à la mort, n'importe que le pécheur réconcilié avec Dieu soit tenu de satisfaire à la communion annuelle qui le presse chaque jour ! Non, le préjugé a dit qu'il y avait inconvenance à donner le corps de Jésus-Christ à un condamné, on l'empêchera de satisfaire à ce grand devoir, on le privera violemment du droit qu'il a de participer à l'Eucharistie dans son affreuse

position. Il eût subi cette injustice, si le bon Dieu ne m'avait envoyé à Gap. Dieu soit mille fois béni ! M. Lagier me parle de cet homme; j'établis aussitôt les principes qu'il faut suivre. M. Lagier est un bon prêtre ; il m'avoue que jamais il n'aurait osé prendre sur lui de braver l'opinion, qu'il n'hésite pas, d'après mes réflexions, à reconnaître erronée. Il se conduira désormais en conséquence, sans se mettre en peine ni de la surprise ni du blâme de certains confrères, qui ont blanchi dans des préjugés contraires. En attendant, je me charge de sanctionner, par mon exemple, la doctrine que j'enseigne.

Aujourd'hui, je suis allé dire la messe dans la prison. Tous les prisonniers et plusieurs autres personnes y ont assisté. M. Lagier et le P. M... me servaient à l'autel. Nous avions obtenu que le condamné serait déchargé d'une partie de ses fers et qu'il monterait à la chapelle. Il lui restait encore assez de chaînes pour avertir de sa présence, quand il faisait le moindre mouvement. Du reste, on ne l'a entendu que quand il est entré ; une fois à genoux, il y est resté immobile, lisant dans son livre pendant toute la messe. A la communion j'ai fait écarter tout le monde pour le faire placer sur la plus basse marche de l'autel. La fête était pour lui, les honneurs lui étaient dus, car tout condamné qu'il était, tout chargé de chaînes que je le voyais, il se trouvait dans ce moment réconcilié avec Dieu. Dieu lui avait pardonné ses crimes. A mes yeux il était un objet d'admiration, un être privilégié, pour lequel le Seigneur avait opéré de grandes choses, auquel j'allais fournir des moyens efficaces de persévérance, un prédestiné qui dans quelques jours peut-être serait dans le ciel. Aussi, quoique plusieurs autres personnes dussent communier, c'est à lui seul que j'adressai la parole. Ces paroles m'étaient inspirées par notre divin Sauveur Jésus-Christ, que je tenais entre les mains ;

elles pénétrèrent dans l'âme de ce pauvre chrétien, qui fondait en larmes; j'étais ému moi-même, et les larmes coulaient aussi des yeux de tous les assistants, sans en excepter les prisonniers, ravis sans doute d'un tel spectacle et ressentant eux-mêmes les impressions de la grâce, en entendant exalter les miséricordes de Dieu à l'égard d'un grand coupable, mais d'un coupable repentant, comme sans doute ils l'étaient eux-mêmes à ce moment.

Après le saint sacrifice, je fis approcher de nouveau le condamné et lui adressai de nouveau la parole pour le préparer prochainement à recevoir le Saint-Esprit, par le sacrement de Confirmation que j'allais lui administrer. Ses larmes ne tarissaient pas, et il me semble que nos cœurs étaient bien ardents lorsque toutes ces merveilles s'opéraient sous nos yeux et par mon grand ministère. Je finis par donner la bénédiction du saint Sacrement. On la donne quelquefois dans cette chapelle; il fallait que rien ne manquât à la solennité de ce beau jour.

Le 17 juillet. — Lettre de Mgr l'Évêque de Gap, qui m'annonce que Mgr l'Évêque de Saint-Dié est enfin arrivé. Le Prélat me presse néanmoins, en son nom et en celui de Mgr l'Évêque de Belley et des autres Évêques, tels que Mgr Flaget, de me rendre à la réunion. Je l'en remercie. Je n'ai plus de la santé à revendre. Six nuits passées en voiture étaient un sacrifice que je pouvais faire à la nécessité de rendre un service important. Dieu m'aurait aidé en faveur de ma bonne intention ; mais, la nécessité ne s'y trouvant plus, c'est avec grand plaisir que je m'exempte de cette corvée.

Le 18 juillet. — Lettre du P. Tempier. Il m'apprend qu'une pièce importante vient de nous arriver de Corse. C'est une supplique de cinq ou six communes de la Balagne, couverte de plus de cent signatures légalisées par six maires. Ces communes me supplient d'établir une

maison de nos Pères dans leur province, la plus belle et la plus centrale de toute l'île, et m'offrent un couvent et une jolie église qu'elles se chargent de réparer.

Cette proposition me fait le plus grand plaisir. Aussi ai-je répondu tout de suite qu'on tienne compte de l'empressement de ces braves gens. Si nous pouvons conclure avec eux, la maison de Vico deviendrait la maison de campagne du grand séminaire et rien n'empêcherait qu'on y plaçât les philosophes.

Le 20 *juillet.* — Lettre à ma mère. Je lui dis nettement ce qu'il en est de la vocation de mon neveu. Il n'y a pas de quoi s'affliger. C'est une grâce que le bon Dieu lui fait, d'autant plus grande que la voie qu'il est appelé à suivre est plus parfaite, l'éloigne davantage du monde et le rapproche plus de Dieu. Nous devons remercier le Seigneur de ce qu'il perpétue ainsi dans notre famille, de génération en génération, l'ordre sacerdotal. Mon grand-oncle a commencé avec le siècle passé; vint ensuite son neveu, l'Évêque de Marseille, puis moi. Il est fort consolant que la quatrième génération fournisse le sien. C'est Louis qui a été choisi. J'espère bien qu'il en sera de même jusqu'à la fin des siècles, si notre famille va jusque-là.

Le 21 *juillet.* — Départ de Notre-Dame du Laus, en passant par Gap.

Le 22 *juillet.*— Arrivée à deux heures du matin à Peyrolles. Nous en sommes partis à quatre heures; passé par Jonques. Arrivée à Rians pour la messe. Tous ceux qui me rencontraient se réjouissaient de me voir en se souvenant de la Mission que j'avais donnée dans ce bourg en 1820, je crois. C'est encore le même curé, M. Gouvin, homme simple et bon. Le vent a renversé la croix il n'y a pas plus d'un an. Heureusement il reste d'autres souvenirs de notre passage.

Après trois heures d'une pénible marche par les paillères nous sommes enfin arrivés à Saint-Martin, où je dois me reposer huit ou dix jours, et ce n'est pas sans besoin.

Le 23 *juillet.* — Lettre du P. MARTIN. L'accident de leur chute a été un peu plus grave qu'il ne me l'avait dit d'abord. Il sera retenu à Billens jusqu'à la fin du mois par suite de sa chute, qui lui a foulé un nerf. Le P. BERNARD s'en est tiré à moins de frais ; il l'a envoyé sur la frontière pour préparer la voie au passage du convoi. Le P. MARTIN me mande que l'annonce de leur départ a réveillé partout les regrets les plus vifs et les plus sincères. Ces démonstrations bienveillantes n'ont fait qu'augmenter depuis mon passage. Il a reçu plusieurs députations des villages voisins qui venaient faire leurs adieux à nos messieurs, au nom de leurs paroisses. Les autorités de Romont sont descendues en corps au château, pour nous exprimer tous leurs regrets de nous voir partir. Maintenant la désolation se répand dans le canton de Genève, on veut les arrêter au passage. Il est impossible de voir un départ plus touchant. Le syndic et le préfet de Romont ne cessent de répéter que, depuis sept ans que nos Pères habitent le pays, il n'y avait jamais eu un seul mot de plainte sur leur compte, par aucun des partis qui ont divisé le pays, et cela est répété de toutes parts.

Le 1er *août.* — Voyage au moulin de Ginasservi. En revenant à Saint-Martin, nous avons versé, mon beau-frère et moi. J'ai frappé de la tête, mais mon chapeau m'a garanti et par-dessus tout nos Anges gardiens, que j'ai remerciés, en me tirant du cabriolet qui était sens dessus dessous. Sans ce secours d'en haut, le jour anniversaire de ma naissance eût bien pu être le dernier de ma vie; mais je suis sûr qu'au même instant où je tom-

bais, plusieurs amis de Dieu priaient pour moi. Je ne subsiste depuis longtemps que par les prières des saints; elles m'aideront, j'espère, à opérer mon salut, qui devient tous les jours de plus en plus difficile, ce me semble.

Dans les commencements de mon ministère j'allais au galop, et la rapidité de ma marche m'empêchait vraisemblablement de voir les dangers parsemés sur la route. S'il m'en souvient, c'est à peine si j'y pensais ; du moins, soit témérité, soit préoccupation, je les craignais peu. Aujourd'hui que je vais au petit pas, c'est autre chose, je compte une à une les pierres d'achoppement, les ronces m'accrochent de toutes parts, les épines me piquent jusqu'au vif, le froid me glace, la chaleur m'étouffe, les maladies m'affaiblissent, les infirmités m'accablent, au moral, j'entends ; car pour le corps, s'il a souffert par suite de travaux excessifs, des divers ministères que j'ai remplis depuis vingt-six ans que je suis Prêtre, la force de mon tempérament m'a fourni des ressources vitales qui peuvent encore me soutenir, quoique je sente bien que je suis entré aujourd'hui dans mes cinquante-six ans.

Le 2 août. — Jour anniversaire de mon baptême. Avant de partir de Saint-Martin pour me rendre à Marseille, j'ai dit à la messe avec un profond sentiment de reconnaissance, de repentir et de confiance, joint, à ce que j'ose croire, à une sincère bonne volonté, ces belles prières du Missel de Vienne :

« Deus benedicte, qui secundum misericordiam tuam magnam, regenerasti nos in spem vivam hæreditatis incorruptibilis, da nobis semper, sicut modo genitos infantes, rationabile sine dolo lac concupiscere ; ut in eo crescamus in salute.

« Deus, cujus inæstimabili caritate, filii tui nominamur et sumus : da nobis hujus virtute sacrificii, ut qui in

baptismo spiritum adoptionis filiorum accepimus, promissam benedictionem hæreditate capiamus.

« Quam dedimus tibi, Domine, in baptismo fidem, eam nunc ad altare tuum renovamus, abrenuntiantes Satanæ, et Christi legem adimplere statuentes : da, ut qui vitæ mortalis, quam nobis pollicitus es, pignus accepimus, vitæ immaculatæ, quam spopondimus, perpetuo incrementa capiamus. »

Le soir de ce même jour je suis descendu au grand séminaire de Marseille pour y faire demain l'ouverture du Chapitre général de la Congrégation. Tous nos Pères étaient couchés, à l'exception du P. Tempier, qui m'attendait avec les messieurs de l'Evêché.

NOTICE SUR LE R. P. MARCOU.

(Extrait du Journal de Monseigneur.)

Le 20 *août* 1838. — Messe pour notre toujours cher P. Marcou, mort à Saint-Just à pareil jour. Je voudrais avoir le temps de rappeler les vertus de cet excellent Père, mais je suis trop pressé. Il fut un des premiers sujets qui composèrent la congrégation de la jeunesse, quand le Seigneur m'inspira la pensée de la fonder à Aix, en 1813.

Son zèle ardent, qui se développa dès l'époque de sa première communion, me le fit choisir pour zélateur de cette petite troupe d'élite. Il ne se démentit jamais et il donna constamment l'exemple d'une fidélité scrupuleuse au règlement que j'avais donné à la Congrégation, et qu'il était, par sa charge, obligé de faire observer aux autres.

Quand le nombre des congréganistes s'accrut, il exerça

la surveillance prescrite aux zélateurs très-consciencieusement et l'ardeur de son âme communiquait à ses compagnons un grand amour pour la congrégation, où ils apprenaient à être vertueux.

On citerait dans la vie des saints ce qui lui arriva un jour qu'il se rendait auprès de moi, selon la coutume des congréganistes. Il était hors de lui, transporté d'une sainte colère. Il m'eut bientôt expliqué le sujet de son courroux. Il venait de rencontrer des créatures de mauvaise vie qui lui avaient adressé quelques paroles dont, avec raison, il s'était scandalisé. Il était excessivement indigné. Non content de leur avoir répondu par un coup de parapluie fortement appliqué, il se reprochait de n'avoir pas frappé assez fort. Pour leur ôter l'envie, disait-il, de revenir à la charge, il voulait retourner sur les lieux où ces misérables l'avaient accosté, et cette fois il se promettait de leur donner une leçon dont elles se rappelleraient. Je ne pus le détourner de ce projet qu'en lui faisant comprendre qu'il pécherait, en donnant volontairement occasion à ces malheureuses de lui proposer des choses contraires à la loi de Dieu. Le P. Marcou pouvait avoir alors une quinzaine d'années.

Après avoir passé plusieurs années dans la congrégation dans la pratique de la vertu, il entra au séminaire. Il s'y distingua par sa piété. Il porta, dans cette communauté, l'esprit qu'il avait puisé dans la congrégation, une sainte ardeur de propager le bien. Il réussit à former autour de lui un petit noyau de fervents séminaristes. J'avais, dès 1812, introduit dans cette maison, où j'allais alors faire mes retraites annuelles, la petite association de zèle qui existe au grand séminaire de Paris. Cette association s'est perpétuée dans la maison d'Aix. Marcou était trop fervent pour n'en pas faire partie. Il s'acquitta avec autant d'intelligence que de succès de la tâche qui

est imposée à chaque membre de cette association. Il obtint à lui seul plus d'heureux résultats que tous les autres réunis. Plusieurs séminaristes m'ont dit qu'ils durent à son ingénieuse charité d'avoir bien fait leur séminaire. Le Seigneur récompensa son zèle en le confirmant dans la résolution qu'il avait déjà, en entrant au séminaire, de s'associer aux travaux des Missionnaires que j'avais réunis en Société pendant qu'il était encore simple congréganiste. Il m'avait toujours caché son projet ; je ne l'appris que le jour où il vint me demander avec instance de le recevoir dans notre Société. Persuadé de l'excellence de cette vocation, il avait décidé un de ses condisciples, qu'il affectionnait à cause de ses bonnes qualités, à suivre la même voie de perfection. Ce fut avec cette conquête qu'il se présenta à moi, tout joyeux de ma surprise et du bonheur que j'en éprouvais. Il fit son noviciat comme on devait s'y attendre d'une âme telle que la sienne.

A peine élevé au sacerdoce, il fut lancé dans les missions, où son amour pour Dieu et pour le prochain lui firent faire des merveilles ; hélas ! je dois le dire, et des imprudences. Il s'épuisa bientôt dans le travail forcé qu'il entreprit dans le diocèse de Nîmes, où ma surveillance ne pouvait modérer son zèle, qui était encouragé plutôt que retenu par l'exemple du Supérieur que je lui avais donné, chez qui pourtant la sagesse égale la piété et les talents. Mais la vue de l'état déplorable de tous ces pauvres catholiques, au milieu de toutes les séductions du protestantisme, et les bénédictions que le Seigneur se plaisait de répandre sur leur ministère, les entraînèrent au delà des bornes de la modération. Leur travail fut vraiment excessif et la santé du P. Marcou s'en ressentit. Par surcroît de malheur, l'inadvertance des infirmiers du séminaire de Nîmes, où il était venu se faire soigner, détermina sa perte. On l'empoisonna en lui administrant

une potion de lait. Cet accident fit empirer son mal au point de le rendre incurable.

Le P. Marcou eut encore la force de revenir à Marseille, où je le trouvai, à mon retour de Rome, dans un état totalement désespéré ; sa poitrine était affectée à un degré où il n'est plus d'espoir de guérison. Il se flattait pourtant encore de pouvoir travailler de nouveau au salut des âmes, et il ne fut pas celui qui se réjouit le moins du succès de mon voyage à Rome, où je venais d'obtenir l'approbation de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie, pour être reconnue dans l'Eglise, à l'instar des autres Congrégations. Le P. Marcou, tout faible qu'il était, voulut pourtant assister à l'Assemblée générale que j'avais convoquée pour lui rendre compte de ma mission et de tout ce que Dieu avait daigné faire pour nous. Ce bon Père ne se possédait pas de joie, car il exprimait toujours vivement les sentiments de sa belle âme. Il descendit même à l'église pour renouveler ses vœux avec tous les autres membres de la nouvelle Congrégation canoniquement instituée. Son nom se trouve inscrit sur le registre où nous signâmes tous le procès-verbal de cette mémorable séance. C'est le dernier acte important de sa vie, qui sanctionnait sa consécration à Dieu et l'hommage qu'il lui avait fait depuis longtemps de tout son être.

Le P. Marcou ne vécut plus que quelques mois, se consumant insensiblement avec la résignation d'une victime qui a fait à Dieu son sacrifice. Ma douleur était si grande de perdre un sujet si précieux et elle était si bien partagée par tous nos Frères, que j'osai proposer de tenter en quelque sorte le bon Dieu, pour qu'il nous le conservât par un miracle qui pourrait en même temps contribuer à la canonisation du saint que nous voulions invoquer. J'assemblai la communauté, et, après nous être

recommandés de tout notre cœur à l'intercession du bienheureux Alphonse-Marie de Liguori, nous nous transportâmes de la chapelle dans la chambre du malade, dont nous excitâmes la foi. Je coupai ensuite une imperceptible parcelle de la relique du Bienheureux, que j'avais apportée de Rome, et je la fis avaler au cher malade dans une cuillerée d'eau. Mais le Seigneur avait d'autres desseins. Il voulait accorder à son serviteur une récompense précoce. Le moment approchait où il devait être appelé à prendre possession de la gloire du ciel.

J'avais fait transporter le malade à notre campagne de Saint-Just, où nous pensions qu'il serait mieux. Le jour de la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, j'assistais mon oncle à l'office pontifical, quand on vint m'avertir que de fréquentes syncopes annonçaient la fin prochaine du malade. Je quittai l'autel pour me transporter à la hâte à Saint-Just ; je trouvai notre bon Père assez faible pour lui administrer sans délai le saint Viatique, qu'il reçut avec sa ferveur accoutumée. Je lui donnai aussi l'Extrême-Onction. Le malade se remit un peu, mais je ne reconnus que trop qu'il touchait à sa fin. Aussi j'allai le voir tous les jours pendant cette dernière semaine de sa sainte vie.

Le 20 de ce mois, fête de saint Bernard, je ne le quittai pas. Je restai auprès de son lit pour l'entretenir de bonnes pensées et lui suggérer des sentiments appropriés à sa position. Quelques mots suffisaient pour enflammer son cœur et il fallait lui imposer silence quand il voulait exprimer à haute voix ce qu'il éprouvait de consolation et de bonheur : *Oh! que je suis heureux de mourir dans la Congrégation*, disait-il, en rappelant les bienfaits de Dieu à son égard. Il n'était peiné que de ma douleur, que j'avais beaucoup de peine à dissimuler. Il connaissait trop bien d'ailleurs la tendre affection que

j'avais pour lui depuis son enfance, pour comprendre dans quel tourment je me trouvais ; aussi m'adressait-il souvent les paroles les plus tendres, qui aggravaient ma peine et me déchiraient le cœur. Son père était présent, mais toutes ses affections se rapportaient à des pensées surnaturelles ; aussi, quand il s'approcha pour lui donner quelque espérance à sa manière, le bon Prêtre ne lui répondit que par un sourire en lui montrant son crucifix.

Tandis que je lui parlais et qu'il me prouvait par son doux sourire et par ses aspirations combien mes paroles pénétraient dans son cœur, tout à coup, fixant ses regards en haut et élevant ses bras, comme pour me montrer ce qu'il voyait et qu'il allait atteindre, il s'écria avec l'expression de la joie que je ne saurais rendre, mais qui m'est encore bien présente, il s'écria : *Beau ciel !* et il expira, me laissant dans la persuasion que Dieu venait de lui découvrir la place qu'il devait y occuper.

C'est ainsi que cessa de vivre ici-bas ce parfait modèle de la charité chrétienne et du zèle apostolique, dont la mémoire doit vivre parmi nous auprès de celle des Suzanne, Arnoux et des autres.

MISSIONS DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE

LETTRE DU R. P. LEJACQ A Mgr D'HERBOMEZ.

Mission de Saint-Joseph, William's Lake,
le 29 novembre 1872.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

J'ai promis à Votre Grandeur quelques détails sur mon voyage de l'été dernier; mille occupations diverses m'ont empêché de le faire plus tôt, mais maintenant que nous avons pris nos quartiers d'hiver et que la terre a revêtu son manteau de neige, je puis m'asseoir pour vous écrire quelques lignes. Vous connaissez déjà la route que j'ai suivie et les pays que j'ai parcourus; aussi me contenterai-je, sans vous prier de m'accompagner, de refaire en esprit ma longue course et de cueillir le long du chemin quelques fleurs et aussi quelques épines pour les présenter à Votre Grandeur.

Le 2 mai, je quittai la mission de Saint-Joseph, en compagnie du R. P. MAC-GUCKIN, se rendant chez les Chilcoten, et de Baptiste, sauvage du fort Alexandria, qui devait lui servir d'interprète. Nous devions voyager ensemble jusqu'à Soda-Creek. Mon compagnon avait voulu se munir d'une provision de farine que portait, avec notre bagage, un cheval marchant devant nous. Tout à coup, sans que nous ayons pu savoir pourquoi, cet animal fit volte-face et, prenant le galop, se mit à courir dans la direction de la mission. Ses brusques mouvements eurent vite fait crever

notre sac de farine, qui s'envola comme la poussière du chemin un jour de tempête. « Eh bien, dis-je au Père, lorsque nous eûmes recueilli les débris de nos provisions, m'écouterez-vous une autre fois quand je vous dirai : *Nolite solliciti esse dicentes : Quid manducabimus?* — Oh! oui, me répondit-il, c'est la première fois que, pour voyager, j'ai pris un peu de farine, mais ce sera la dernière. »

Nous arrivâmes sans autre encombre à Soda-Creek vers le coucher du soleil ; nous n'avions pas dîné, mais Bernard Kramonsalist se hâta de nous préparer un bon repas. Dès le soir, je dis adieu au Père, et me rendis à bord du steamer qui, le lendemain matin, à trois heures, sifflait pour annoncer son départ. Nous arrivions à Quesnel à quatre heures de l'après-midi. Les bateaux de la Compagnie venaient de partir pour le lac Stuart ; mais, comme ils n'étaient pas encore loin, ils entendirent le sifflet du steamer et s'arrêtèrent. Les gens qui s'y trouvaient revinrent par terre jusqu'à Quesnel pour avoir les dernières nouvelles du monde civilisé. A peine fus-je débarqué, qu'un grand cercle de jeunes sauvages employés au service des bateaux de la Compagnie m'entoura ; ils n'eurent rien de plus pressé que de me demander quand allait avoir lieu le grand cataclysme, c'est-à-dire quand le soleil allait se coucher pour ne plus se lever de trois jours ! Quelques bonnes âmes, instruites des prophéties qui firent un peu de bruit l'hiver passé, avaient sans doute jugé bon de les communiquer aux sauvages, qui en paraissaient alarmés. Je les rassurai de mon mieux.

Le chef de Stellachoula m'attendait aussi à Quesnel depuis une dizaine de jours ; il voulait me conduire dans son canot jusque chez lui. Vous connaissez déjà le schisme qui a eu lieu à Stellachoula. Le pauvre chef a été abandonné de tous les siens, tout le camp s'est rangé autour

d'un des *watchmen* qu'on avait l'intention de demander au Prêtre pour chef. Dans ce but, une petite, mais charmante chapelle avait été bâtie à l'embouchure de Black-Water, c'est-à dire à une dizaine de milles de la pauvre chapelle de Stellachoula. Le chef était venu à Quesnel pour se mettre de son côté et gagner mes bonnes grâces. C'était une terrible affaire à arranger. Pour le moment je réussis à les raccommoder, mais je crains bien que cela ne dure pas longtemps. Enfin, quand la paix fut faite, je bénis la nouvelle chapelle sous le vocable de l'Ascension.

Les bateaux de la Compagnie avaient annoncé au fort Georges que le Prêtre montait ; on m'y attendait depuis bien longtemps. Après avoir patienté quelques jours encore, voyant que je n'arrivais pas, les *soldats* et les *watchmen* sautèrent dans un grand canot et descendirent la rivière. Ils me rencontrèrent à peu près à mi-chemin entre Black-Water et le fort Georges, dans l'après-midi. Ils me firent aussitôt monter dans leur canot et me demandèrent si je ne voulais pas marcher toute la nuit, en me disant que leurs gens s'impatientaient de ne pas me voir arriver. Le soir, nous descendîmes à terre pour prendre un peu de nourriture et, après avoir fait la prière, nous nous remîmes en route, malgré les ténèbres et une grosse pluie. Nous arrivâmes en vue du fort Georges juste au point du jour. Tout le monde était encore couché. Mes hommes se mirent à tirer des coups de fusil, puis à chanter, pour annoncer mon arrivée. En un clin d'œil tout le camp fut sur pied, et accourut sur le rivage pour me recevoir et me toucher la main. Ces pauvres gens étaient si contents de revoir encore le Prêtre ! Le capitaine me céda sa maison ; on alluma un grand feu pour me sécher et me chauffer, puis je me rendis à l'église pour me préparer à dire la sainte Messe, a laquelle tout le monde s'empressa d'accourir au premier coup de cloche. Je suis resté au

fort Georges une semaine tout entière, et j'ai été bien occupé tout le temps. Je faisais trois réunions par jour dans l'église ; le matin, la prière, la messe, puis une grande instruction ; vers le milieu du jour, le catéchisme, suivi d'explications ; le soir, la prière et une nouvelle instruction. Dans les intervalles, les sauvages se réunissaient autour de moi, dans ma maison, pour réciter la lettre du catéchisme, apprendre de nouveaux cantiques, et me poser des questions. Ils ne me laissaient de repos ni jour ni nuit. Souvent il était plus de minuit quand je pouvais les congédier; le matin, dès la première lueur du jour, le *tintin-man* était debout et rôdait dans le village, agitant sa clochette à la porte de chaque habitation. J'ai été content des sauvages du fort Georges. Tout le monde s'est renouvelé dans la ferveur, chacun a voulu faire un *bila-lam*. De plus, un engagé de la Compagnie, métis anglais, natif de la Rivière-Rouge, est venu me trouver pour me dire qu'il voulait se faire catholique ; il m'a demandé un chapelet, et m'a aussi prié de lui écrire les prières catholiques. Inutile de vous redire qu'au fort Georges les sauvages se font un honneur et un bonheur de bien traiter leur Missionnaire.

Le capitaine, accompagné de deux jeunes gens, voulut me conduire dans son canot jusqu'à Stony-Creek. Nous restâmes cinq jours en route. Je ne vous conterai pas combien nous avons tué de castors, de canards et de perdrix, combien d'œufs de perdrix et de canards nous avons ramassés, ni combien nous avons pris de *cepa-i* ou truites saumonées. Chaque soir nous jetions trois gros hameçons, et le matin nous avions des poissons frais pour déjeuner. Un jour je tuai un rat musqué ; j'ordonnai à notre cuisinier de le faire rôtir pour notre dîner, je me le fis servir, et j'en mangeai la moitié au milieu des rires de mes sauvages, qui méprisent cet animal et n'y touchent que lors-

qu'ils sont pressés par la faim. Un de mes compagnons mangea l'autre moitié, et la place où nous dînâmes est à jamais immortalisée. Le nom de *Tsayket-Zetno* (à deux ils ont mangé un rat musqué) lui restera tant que la langue porteur sera parlée. Nous dûmes quitter notre canot pour faire à pied une petite partie du trajet. Nous n'étions plus loin de Nounla quand le tonnerre commença à gronder; nous eûmes beau presser le pas, une pluie torrentielle nous surprit en route; mais les sauvages avaient eu soin de m'armer d'un parapluie, le seul peut-être qui existât à cent lieues à la ronde. Quand nous arrivâmes à Stony-Creek, tout le monde était déjà réuni, et mon interprète Nouska-i à son poste. Le chef Tom me prêta sa maison, et aussitôt je commençai la mission. Il y eut beaucoup d'entrain et d'enthousiasme. Chaque jour il nous arrivait des étrangers de Black-Water, de Quesnel, de Tatenck, de Nattlé ou de Stella. Pour ne pas me répéter, je vous dirai une fois pour toutes que dans tous les camps je suivis à peu près le même programme qu'au fort Georges. Les sauvages de Stony-Creek sont assez bien disposés, quoiqu'ils ne valent pas ceux du fort Georges. Ils font de plus fréquentes et de plus graves chutes et ne sont pas aussi généreux pour le Prêtre.

Je devais me rendre ensuite au lac Fraser. En passant par le lac Tachick, nous vîmes de nombreux nids de poules de Tatsons, et nous ramassâmes plusieurs corbeilles d'œufs frais. A l'extrémité de ce lac nous campâmes, en compagnie du capitaine de Stella, qui était venu à ma rencontre. Le soir, en fumant autour du feu, il se mit à m'adresser des questions qui m'étonnèrent un peu. Je ne savais où il voulait en venir. Il me demanda par exemple :

— Qu'est-ce que c'est que le juge? Qu'est-ce que c'est que le gouverneur? Si le juge prend un sauvage, l'attache et veut l'envoyer au loin, en bas, au pays de la mer, est-il

permis aux autres sauvages de prendre les armes et de le délivrer? Le sauvage qui est pendu par le juge va-t-il au ciel ou en enfer? — Je répondis de mon mieux à toutes ces questions, mais je me doutais bien qu'il y avait quelque anguille sous roche. A la fin il me dit : « Mon frère Chenni a été enchaîné l'hiver dernier par le juge; on le conduisait en bas, quand sur le *trail* du Rocher-Déboulé il a déserté ; maintenant il est à la maison et t'attend avec impatience pour te consulter sur ce qu'il a à faire. »

Je le priai alors de me raconter les choses telles qu'elles s'étaient passées. Voici la substance de son récit : son frère Chenni quitta Stella en automne pour aller passer l'hiver au lac Babine, avec les parents de sa femme. Vers la fin de novembre, Kout-Sawiz, petit chef babine, alla traiter de la farine au magasin de Nelson, qui se trouve à 1 ou 2 milles du camp sauvage. Il paya son sac de farine en belles peaux de castors. C'était le soir. Il mit de côté son sac de farine sans l'ouvrir, et le lendemain il invita tous les sauvages à venir dans sa loge pour les régaler avec du *rababont*. Quand tous les sauvages furent entrés, selon l'étiquette, on mit la chaudière sur le feu et la femme de Kout-Sawiz ouvrit le sac. Mais quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver de la cendre au lieu de farine ! Je laisse à deviner le reste. On parla beaucoup ; enfin on décida qu'il fallait aller demander un autre sac de farine, et Chenni se proposa pour faire la commission.

Le marchand ne voulut pas changer, prétendant avoir donné de bonne farine et accusant les sauvages d'avoir voulu lui jouer un tour. Chenni alla rendre compte de son insuccès. Nouvelles discussions dans le camp. L'affaire en était là depuis deux ou trois jours quand enfin les sauvages en vinrent à la conclusion : ils décidèrent qu'ils avaient droit à un sac de farine ; ils l'avaient payé en belles peaux de castors, il fallait donc le prendre ou

par la porte ou par la fenêtre. Là-dessus Chenni et Netsani (celui qui ne voulut pas vous écouter en 1868 et qui voulait me tuer en 1869) sautent dans un canot et, rendant au marchand son sac de cendre, en réclament un qui renferme de la farine. Sur son refus, Chenni va droit à la provision, se sert lui-même, passe le sac à Netsani, qui le porte au canot malgré les menaces de l'Américain, et enfin Kout-Sawiz peut faire son banquet.

Mais, à quelques jours de là, le juge O'Reilly, qui se rendait à Victoria, vint à passer. L'Américain fit sa plainte en présentant le cas à son point de vue. Comme les sauvages n'avaient pas d'interprète, ils ne purent s'expliquer. Chenni fut saisi, mis aux fers et condamné à six mois de *chain-gang*. Netsani était absent. Le juge engagea trois blancs pour escorter Chenni jusqu'à la fourche de la Skeena, et le condamné partit accompagné de ses trois gardiens bien armés. Deux d'entre eux marchaient devant lui, le troisième le suivait. En descendant une côte, Chenni, parvenant à dégager ses mains, bondit tout à coup sur les deux hommes qui le précédaient, les précipita au bas de la montagne, où le troisième alla aussitôt les rejoindre, avant qu'il eût eu le temps de revenir de sa surprise. Quand ces hommes se relevèrent, le sauvage était déjà loin. Il était tout à fait inutile de le poursuivre dans les bois.

Telle fut à peu près l'histoire que me raconta le capitaine de Stella.

Le lendemain matin, nous nous remîmes en route. A moitié chemin, nous rencontrâmes les jeunes gens du lac Fraser qui venaient à notre rencontre. Chenni était du nombre ; il se tenait à l'écart, un peu triste et honteux ; à la fin, il s'approcha de moi et me dit : « J'avais hâte de te voir ; il y a longtemps que mon cœur est malade ; toi, tu vas mettre mon cœur à sa place. Quand nous arrive-

rons au camp, j'aurai beaucoup de choses à te conter. »

A Natlé, nous trouvâmes réunis tous les sauvages du lac Fraser. L'affaire de Chenni me donna occasion de leur faire connaître bien des choses qu'ils ignoraient. Voici la ligne de conduite que je traçai à Chenni : « Reste tranquille dans ton pays. Si le juge t'envoie chercher, ne te sauve pas dans les bois, va droit vers lui et présente ton cas sous son véritable jour. » — Je lui promis de le recommander au juge, si je le trouvais quelque part. Mes paroles le ranimèrent et il s'engagea à faire ce que je lui dirais. On m'annonça ici que les principaux personnages du pays Nechaouten devaient venir sous peu à un festin du côté du lac Français; je chargeai Kousle, le capitaine de Stella, de leur faire savoir que j'avais l'intention d'aller les voir en automne et je déterminai l'époque approximative de mon arrivée au milieu d'eux.

Pour me rendre à Stuart's Lake, je me fis accompagner par trois jeunes gens qui portaient mon bagage. Le fusil sur l'épaule, des mocassins aux pieds, je marchais devant, abattant çà et là quelques perdrix. Nous campâmes au milieu de la montagne, dans la capitale des maringouins et des brûlots. Je vous laisse à penser la belle nuit que nous passâmes. Le lendemain, j'eus lieu de me fâcher contre mes sauvages, attendu que, sans tenir compte de mes prescriptions, mon cuisinier usait trop prodigalement nos provisions. Les sauvages ne savent pas ménager; ils ne pensent pas au lendemain.

Le soleil commençait à baisser quand nous arrivâmes au lac Stuart, bien fatigués. Nous ne trouvâmes point de canot ; ce fut un désappointement, car nous avions encore 10 milles à parcourir le long du lac, sur du sable mouvant ou dans la vase. Nous tirâmes quelques coups de fusil dans l'espoir qu'on nous entendrait au camp et qu'on viendrait à notre secours, puis nous nous mîmes à

longer le lac clopin-clopant. Bientôt une nouvelle difficulté se présenta. Nous rencontrâmes un *creek* profond. Comment faire ? Il fallut nous mettre à la recherche d'un tronc d'arbre, que nous roulâmes dans l'eau ; puis un des gens, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles, passa à l'autre bord pour y fixer notre pont. C'est là-dessus qu'il nous fallut traverser le *creek*. A peine fûmes-nous de l'autre côté, que nous vîmes venir à nous un gros canot. On avait entendu notre signal au camp et on volait à notre secours. Nous étions, pour cette fois, au bout de nos misères.

Le Prince avait fait réunir au fort tous les sauvages du lac Stuart ; ceux de Pinchy, de Tachy et du Grand-Rapide y étaient. On me fit une réception royale. On tira plusieurs salves d'artillerie en mon honneur ; tous les sauvages, le Prince à leur tête, étaient rangés sur le bord du lac pour me recevoir et me souhaiter la bienvenue. Le Prince m'offrit sa maison et m'y conduisit ; les sauvages venaient à la suite. Un bon feu petillait dans la cheminée, à côté de laquelle il y avait une chaise. On vit que mes mocassins étaient trempés et tout crottés ; on m'en offrit une paire de neufs. Un jeune homme me déchaussa et me rechaussa, puis on m'apporta de l'eau dans une jolie cuvette avec du savon de senteur et un magnifique essuie-mains. Je n'aurais pu m'attendre à mieux dans la capitale du monde civilisé. Quand je me fus un peu réchauffé et rapproprié, je donnai ordre au *tintin-man* de sonner la réunion. L'église était bien lavée et fort propre, les ornements de l'autel très-blancs. C'était une vraie jouissance pour moi ; mais, ce qui me causa encore plus de joie, ce fut, en me retournant pour adresser la parole à mes sauvages de prédilection, de voir l'église comble et toute cette foule silencieuse, recueillie et avide du pain de la parole divine.

Je demeurai à Nakazlé une dizaine de jours. L'attention

et l'entrain des sauvages se soutinrent tout le temps. Je leur donnai pourtant sur les doigts, surtout à propos des dettes. Un sauvage prendra à crédit tout ce qu'on voudra lui donner, tout ce qu'il pourra arracher au marchand, sans s'inquiéter du moment où il pourra payer. Beaucoup sont déjà grevés de dettes, et je ne sais ni quand ni comment ils pourront se libérer. Quand je proclamai qu'il n'y avait point de baptême pour un sauvage qui avait des dettes, il y eut un moment de découragement. Quelques-uns même tombèrent dans une espèce de désespoir et s'écriaient dans leurs loges : « Il n'y a point de paradis pour nous ; c'est en vain que nous faisons la prière. » Le Prince lui-même, qui est fort endetté, fut consterné et voulait donner sa démission de chef, en disant qu'un chef qui a des dettes ne pouvait être agréable à Dieu.

Pour aller au lac Mac-Leod, la Compagnie, comme à l'ordinaire, me fournit un cheval et se chargea du transport de mon bagage. Charles Ogden avait la charge du *packtrain*, Joseph Tapage et Benjamin Deschamps prenaient soin des chevaux. La pluie, les maringouins et la boue rendirent ce voyage assez pénible. Tous les Sikkenés étaient à leur poste lorsque j'arrivai, il n'en manquait pas un seul. L'église n'était pas entièrement finie, mais on l'acheva vite ; j'eus la consolation de la bénir et de la dédier à saint Louis, la veille de mon départ. Les Sikkenés continuent à être bons. Tous les règlements qui existent parmi les autres sauvages se sont introduits comme d'eux-mêmes parmi ceux-ci. Au dire de la Compagnie, ces sauvages, qui, au commencement, aimaient mieux mourir que de recevoir le fouet, vont maintenant d'eux-mêmes prier le chef de le leur infliger quand ils se sont rendus coupables de la moindre faute.

Vous savez, Monseigneur, que tous les ans la Compa-

gnie va au portage des montagnes Rocheuses pour « crier le cuir », pour me servir de l'expression consacrée. L'an dernier, il s'y trouva un révérend qui demanda à Charles Ogden passage sur la barge jusqu'au lac Mac-Leod. Charles lui répondit que les sauvages avaient le prêtre catholique ; alors il dit qu'il voulait pousser jusqu'au fort Simpson pour visiter la mission de M. Duncan. Charles lui refusa ce passage, en lui disant qu'il lui fallait pour cela l'autorisation du bourgeois, M. Hamilton. Il le renvoya à l'année prochaine, c'est-à-dire à l'année présente. Le révérend s'y sera-t-il rendu cet automne ? C'est ce que je n'ai pu savoir.

Il y a une troisième bande de Sikkenés, qu'on nomme les *Sikkenés du Portage*, aussi nombreuse que celle qui vient au lac Mac-Leod. Il paraît qu'ils n'ont jamais vu le Prêtre, et même qu'ils se soucient fort peu de le voir. Quand on leur a demandé pourquoi ils ne venaient pas au lac Mac-Leod afin d'apprendre la prière et d'écouter le Missionnaire, ils ont répondu qu'ils avaient trois prêtres qui leur permettaient de jouer et qui ne les faisaient pas fouetter, et qu'ainsi ils étaient mieux partagés que les gens du lac Mac-Leod. Ces trois prêtres, dont ils sont si fiers, ne sont autre chose que trois sauvages visionnaires, dans le genre de ceux que vous trouvâtes au lac Stuart en 1868.

De retour au fort Saint-James, j'y trouvai peu de sauvages. Je dis la messe dans une des salles du fort. M^me^ Ogden et toutes ses filles y assistèrent, ainsi que les autres catholiques de l'endroit. Je baptisai l'enfant de M. Hamilton et le samedi je me mis en route pour le lac d'Ours ; je passai le dimanche à Tachy, où il y avait un certain nombre de sauvages.

Kotchos, du Grand-Rapide, et Sozé, d'Yakousli, consentirent à faire la tournée du lac d'Ours et du Rocher-

Déboulé. Vous devez vous souvenir que Kotchos m'avait déjà accompagné l'année dernière. C'est mon interprète ; il parle toutes les langues : porteur, sikené, atna. Il nous demanda dix jours pour aller de Tachy au lac d'Ours. Nous n'eûmes point à souffrir de la faim durant ce temps; grâce à nos fusils et à nos hameçons, nous eûmes même assez bonne table. Nous tuâmes plusieurs castors et quelques lièvres, et chaque matin nous trouvions des truites à nos hameçons. Le temps était magnifique ; si les maringouins nous avaient laissés tranquilles, nous aurions pu qualifier notre voyage d'*agréable*. Quand nous arrivâmes au lac d'Ours, tous les Sikkenés n'étaient pas encore rentrés; on les attendait d'un jour à l'autre. M. Mackenzie, en charge du poste, me fit l'accueil que le Missionnaire recevait jadis dans toutes les maisons de la Compagnie. Il me traita pendant tout mon séjour avec la plus cordiale hospitalité.

Vous savez qu'au lac d'Ours se réunissent des Atnas, des Porteurs et des Sikkenés. Les Atnas ne veulent pas du Prêtre et se sauvent quand il arrive ; les Porteurs n'ont pas été des plus édifiants, j'ai dû leur adresser des reproches; quant aux Sikkenés, ils sont très-bons et se sont tenus loin des blancs. Cette année, j'ai rencontré là une branche de la famille sikkenée qui n'avait encore jamais vu le Prêtre. L'église du lac d'Ours est en construction; on y travailla un peu pendant mon séjour, mais elle ne put être terminée avant mon départ.

J'avais hâte de continuer ma route vers le lac Babine ; en un jour nous descendîmes le Drift-Wood river et nous arrivâmes à Tatla-landing. Il n'y a plus là que deux blancs. Quelle différence avec l'an dernier ! Nous leur confiâmes notre canot et ils nous transportèrent dans leur bateau au Babine-landing, c'est-à-dire à l'entrée du Frying-pan-pass.

Je voudrais, Monseigneur, pouvoir vous décrire, au moins approximativement, toutes les misères que nous eûmes à supporter sur ce triste *trail*. Il y a déjà longtemps que je rôde dans les pays sauvages, je suis habitué à voir des chemins mauvais, mais jamais je n'ai rien vu de comparable à celui-ci.

Le Frying-pan-pass est le roi des *trails*, il réunit tous les agréments des mauvais chemins. Pendant des milles entiers on marche sans toucher le sol, sur des troncs d'arbres, à une hauteur de 15 ou 20 pieds, quelquefois plus, puis on trouve des marais, où l'on s'enfonce dans la boue jusqu'à la ceinture, des montagnes à pic dont la cime se perd dans les nues et qu'il faut escalader, des torrents qu'il faut traverser sur des ponts composés d'un seul tronc d'arbre. Des moustiques altérés de votre sang vous harcèlent sans cesse, et, pour donner le dernier coup au tableau, je dois vous dire que la pluie ne cessa de tomber depuis notre départ du lac Tatla jusqu'à notre arrivée au lac Babine.

Ce fut le dimanche vers huit heures du matin, assez à temps pour célébrer la sainte Messe, que nous y parvînmes, après ce rude voyage. Il y avait peu de sauvages, presque tous étaient depuis quatre jours à la pêcherie pour faire les préparatifs de la pêche du saumon qui allait bientôt arriver. Après la sainte Messe, j'envoyai des jeunes gens annoncer ma venue et dire à tout le monde de se rendre au camp de Rottat. Beaucoup arrivèrent le soir même, le lendemain matin presque tous étaient présents. On commença par délibérer sur ce qu'on allait faire, et voici ce que l'on décida. L'église n'étant pas encore achevée, on décida qu'on y travaillerait dans les moments libres et que, lorsqu'elle serait terminée et bénite, je descendrais avec eux à la pêcherie, car il était indispensable de ne pas laisser monter le sau-

mon sans faire ses provisions d'hiver. On me donna une petite maison près de l'église et je commençai la mission.

Un de mes premiers soins fut de prendre des informations sur l'affaire du sac de farine. Netsani n'était pas venu me toucher la main ; il était toujours le même ; pendant l'hiver il avait mal parlé, il se vantait de n'avoir pas peur du juge et menaçait de le tuer. Je lui fis dire de venir me trouver. Quand il arriva, je lui fis la leçon, lui recommandant de ne pas faire le fou en présence du juge, mais de présenter son affaire sous son véritable point de vue ; je lui dis que, s'il était raisonnable et qu'il promît d'être désormais un bon sauvage, peut-être le juge lui ferait grâce ; mais s'il se livrait à des gestes désordonnés, il était sûr d'être enchaîné et envoyé au loin, au pays de la mer. Netsani promit de suivre mes conseils, de plus il voulait désormais faire la prière. Je n'y consentis pas pour le moment ; je voulais attendre que son cas eût été jugé.

On venait d'annoncer la prochaine arrivée du juge, M. Fitzgerald, au lac Babine, pour le mercredi suivant ; il fut résolu qu'on l'attendrait afin d'arranger cette affaire. Il vint, en effet, au jour marqué. Avec tous mes sauvages, j'allai à sa rencontre pour lui toucher la main et lui souhaiter la bienvenue. Je l'entretins aussitôt de la grande question qui me préoccupait. M. Fitzgerald se félicita de ma présence, qui l'aiderait à tout arranger pour le mieux, et voulut bien, en considération du prochain départ des sauvages pour la pêcherie, ne pas différer de s'en occuper.

Une heure après, il revint au camp, accompagné d'une douzaine de blancs et du marchand qu'il était allé chercher au landing des blancs. Je lui offris une maison pour lui servir de tribunal ; il accepta et demanda Kotchus pour interprète. Je ne vous raconterai

pas tous les détails de cette grande cause; je me contenterai de vous dire que Netsani, fidèle à mes avis, parla comme je lui avais dit. Le juge conclut que les sauvages, ne connaissant pas les lois des blancs, n'étaient pas si coupables. Le sac de farine ne méritait donc pas le *chain-gang*. Mais il y avait d'autres plaintes contre Netsani. Le juge lui infligea une rude semonce, disant que lui seul était mauvais parmi les Babines, que les blancs ne se plaignaient que de lui, et lui demanda pourquoi lui seul ne faisait pas la prière et n'écoutait pas la parole du Prêtre. Le coupable fit de belles promesses et parla d'une manière convenable. Le juge demanda alors aux chefs ce qu'ils pensaient et si l'on pouvait compter sur les promesses de Netsani. Il me consulta ensuite sur le traitement à lui infliger. Je le priai de pardonner encore une fois, mais d'avertir Netsani qu'à l'avenir personne ne voudrait plus intercéder pour lui. « Je suivrai votre avis, » me répondit-il; puis, se tournant vers le sauvage : « Le Prêtre, lui dit-il, me conseille de ne pas t'enchaîner encore, c'est pour cela que je te laisse libre; mais sois bien averti, une fois pour toutes, que, si je te trouve en défaut, je t'enverrai au pays de la mer, bien loin. Sois désormais un bon sauvage. Fais la prière comme tous tes gens et je te regarderai de bon œil, comme tous les autres sauvages. » Netsani se mit à genoux, renouvela ses promesses; le juge lui tendit la main et lui dit de toucher celle du Prêtre et de tous les blancs. L'affaire était terminée. Tout le monde fut content de la sentence.

Chacun fit aussitôt ses préparatifs de départ. J'allai de mon côté dire adieu au juge; il me demanda si j'avais besoin de quelque chose et promit de m'envoyer des provisions. Le lendemain matin, en effet, je reçus à la pêcherie, où je m'étais rendu, les présents de M. Fitzge-

rald. Ils consistaient en provisions de farine, thé, sucre, tabac, etc.

Je demeurai quatre jours à la pêcherie, c'est-à-dire jusqu'au lundi. Chaque matin et chaque soir, je réunissais les sauvages. Pendant le jour, ils travaillaient à la pêche. Les Babines ne sont pas des saints; s'il y a un certain nombre de bons parmi eux, il y a aussi des indifférents. Je crois pourtant pouvoir vous assurer que cette mission leur a fait du bien et les maintiendra dans de bonnes dispositions, au moins pour quelque temps.

Mais laissons là les Babines, et partons pour le Rocher-Déboulé.

L'été dernier, les Atnas ont causé un peu de trouble aux blancs. Un de leurs villages ayant été brûlé par accident, les sauvages réclamèrent une indemnité aux blancs, qui refusèrent de payer. Alors les sauvages empêchèrent les marchandises de monter leur rivière; mais ils ne molestèrent personne. Le gouverneur vint, sur ces entrefaites, à l'embouchure de la rivière et envoya dire aux sauvages de venir le trouver afin d'arranger l'affaire. Trois des principaux personnages se rendirent à l'invitation, les autres restèrent au camp. M. Fitzgerald, ignorant la présence du gouverneur, arrivait d'un autre côté, et, ne sachant comment on le recevrait dans le village brûlé, il se fit accompagner d'une vingtaine de mes sauvages, les plus robustes du Rocher-Déboulé. Un Atna qui se trouvait dans les environs, ayant appris ce qui se passait, prit les devants dans son petit canot et alla porter l'épouvante dans le camp brûlé : « Le juge arrive pour nous enchaîner tous, » disait-il. On crut qu'il voulait les punir de n'avoir pas répondu à l'invitation du gouverneur, et, en un clin d'œil, tous les canots furent à l'eau et tous les sauvages en route pour aller trouver le gouverneur. Quand le juge arriva, quelques heures

après, il ne rencontra plus que des vieillards et des enfants ; il en fut quitte pour rejoindre le gouverneur, qui arrangea cette affaire.

Le Rocher-Déboulé est le rendez-vous de tous les sorciers et joueurs de profession. Il est facile d'en déduire les conséquences : les jeunes gens ne peuvent pas résister à la tentation, ils jouent, et les malades se font *souffler*. Au printemps dernier, presque tout le monde a joué ; le grand chef Telusa lui-même a fait comme les autres. Quand vint la nouvelle de mon arrivée au lac Babine, ce fut un vrai remue-ménage parmi eux; les bons firent beaucoup de bruit; un des capitaines, nommé Kwass, se distingua parmi eux et tout le monde rentra dans le devoir ; les coupables se soumirent volontiers aux peines qu'ils avaient encourues.

On me rapporta que Telusa avait mal parlé de moi; il avait promis, soit par plaisanterie, soit sérieusement, de me frapper sur la tête avec un bâton. Je ne pouvais laisser passer cela. Chaque fois que je suis venu ici, je suis toujours descendu dans la loge de Telusa ; cette fois, je lui envoyai demander s'il me recevrait encore chez lui. Il ne daigna pas me répondre. J'allai m'installer dans la loge du second chef, nommé Nadipis, et je fis sonner la réunion. Telusa n'y vint pas. A la fin de mon discours, que j'accentuai très-fortement, je signalai l'absence du premier chef en exprimant la peine que j'en éprouvais. Dès que la séance fut terminée, Telusa se dirigea seul vers moi et, se jetant à mes pieds, me fit amende honorable, s'accusant de ses fautes et me demandant une pénitence ; il me dit que je n'avais qu'à parler, qu'il se soumettrait à tout.

Le moment difficile était passé, je demeurais maître de la situation. Tout alla à merveille, les coupables se relevèrent de leurs fautes et tout le monde fit les plus belles promesses. Puissent-ils y être fidèles !

Il n'y a pas encore d'église au Rocher-Déboulé ; les bois sont équarris, mais on ne s'était pas encore entendu pour l'emplacement. J'espère qu'elle sera terminée pour l'été prochain. Comme à l'ordinaire, les sauvages du Rocher-Déboulé ont été très-bons pour moi ; chez eux, je n'ai manqué de rien.

Pendant mon séjour au Rocher-Déboulé, il y a eu un cas de maladie bien curieux. La femme d'un des *watchmen* tomba subitement malade et sans connaissance. Longtemps elle demeuradans cet état, et quand elle en sortit, elle éprouvait un grand malaise à la tête et beaucoup de difficulté pour respirer ; peu de temps après, elle retomba dans le même état. Elle assurait que pendant ses moments de crise elle voyait un *homme méchant* qui voulait lui enlever son souffle. Les sauvages s'étant réunis pour prier autour de sa couche, l'*homme méchant* s'en alla et un *homme bon* prit sa place ; il faisait le signe de la croix et disait à la malade de faire de même. Celle-ci demanda le baptême avec beaucoup d'instance, assurant qu'elle n'avait plus que peu de temps à vivre. Elle eut plusieurs crises de cette nature, mais je croyais bon de différer de la baptiser. Tous les sauvages et la malade elle-même attribuaient cette étrange maladie à un sortilége de Tamanoas. Enfin elle eut une attaque tellement violente, qu'on vint en toute hâte me chercher. J'accourus et la trouvai avec tous les symptômes de la mort. Je craignis de n'avoir pas le temps de la baptiser et je me hâtai de lui administrer ce sacrement. A peine eut-elle été baptisée, qu'elle commença à se ranimer peu à peu ; son mal disparut comme par enchantement et il ne lui resta qu'un peu de faiblesse. Quand elle me fit ses adieux, au moment de mon départ, elle me dit : « Si je suis encore en vie, c'est grâce à ton baptême, ou à ta médecine, » car les sauvages emploient le même mot pour ces deux choses.

Cette aventure a produit un grand effet sur les sauvages et leur a donné une haute idée du baptême.

J'avais promis aux Babines de célébrer avec eux la fête de l'Assomption. Les gens du Rocher-Déboulé m'accompagnèrent une partie du chemin. J'avais été obligé de chasser mon interprète, qui s'était mal conduit, et un des jeunes gens qui portaient mes effets m'ayant abandonné sans m'avertir, je demeurai réduit à deux compagnons, qui, heureusement, se conduisirent bien et se partagèrent mes bagages, qu'ils portèrent jusqu'au landing du lac Babine. Le soleil était déjà couché quand nous y arrivâmes; deux jeunes gens avec un canot m'y attendaient; je pris mon repas avec le commis de M. Nelson, puis nous descendîmes la rivière pour aller à la pêcherie. Le temps était pluvieux et froid.

Quand nous parvînmes au but de notre voyage, il était plus de minuit, tous les sauvages étaient couchés; mais les chants de mes jeunes gens les eurent bientôt réveillés, et tout le monde se leva sur-le-champ pour toucher la main au prêtre. Je passai là la fête de l'Assomption; j'avais Toulès pour interprète.

Cette année le saumon n'a pas été aussi abondant qu'à l'ordinaire. De mémoire d'homme, jamais ce poisson n'a manqué au lac Babine. Les sauvages craignent qu'il n'en advienne de la Skeena comme du Fraser ; ils attribuent la diminution du poisson au steamboat des blancs. Ils auront de la peine à se tirer d'affaire cet hiver.

Les sauvages me munirent de provisions pour mon retour au lac Stuart, où le petit chef Allés voulut me conduire dans son canot. Arrivé au lac Babine, j'allai faire mes adieux au commis de M. Nelson, qui me donna de la farine, du lard, du sucre, etc., et en passant devant le fort je rendis visite à M. Charles Ogden, qui me fit aussitôt toutes sortes d'offres bienveillantes; de plus, en che-

min je tuai force gibier, de sorte que nous étions loin de manquer du nécessaire ; mais le temps était fort mauvais, il pleuvait chaque jour, et parfois c'étaient des averses torrentielles. Au bout de quatre jours nous arrivâmes à l'extrémité du lac. Un employé de la Compagnie, nommé Joë Flatt, qui fait le service entre le lac Babine et le lac Stuart, me procura un cheval pour porter mes bagages à travers le portage ; mais, arrivés au lac Stuart, nous ne trouvâmes point de canot. Nous eûmes là un jour de retard dont je profitai pour visiter ce lieu. Ce serait un bel endroit pour une mission ; mais la terre ne vaut rien, il y a 1 ou 2 pouces de détritus sur un fond de sable ou de gravier.

Les coups de fusil que nous avions tirés avaient été entendus et compris des sauvages qui récoltaient les graines à une certaine distance sur les bords du lac. Un canot arriva et nous partîmes. Nous allâmes camper à Maïkot, le pays des graines, et le lendemain, accompagné de tout le monde, je me rendis à Tachy. L'église était achevée, je la bénis et la dédiai à sainte Cécile.

En continuant ma route, je passai à Pinchy, où je célébrai la sainte Messe dans l'église des sauvages. C'est la plus belle de toute la contrée. Au fort, où j'arrivai ensuite, e trouvai très-peu de sauvages. J'avais hâte de continuer mon voyage afin d'arriver au pays nechaouten à l'époque que j'avais désignée ; la Compagnie me donna un cheval pour porter mes bagages jusqu'au lac Fraser. Je ne fis que passer à Natlé et à Stella. Je demeurai trois jours à Conslatto, où il y avait à nommer un chef, des capitaines, des soldats, des watchmen, et à désigner un emplacement pour l'église. Les sauvages de ce lieu sont bien disposés ; quelques-uns d'entre eux vont passer l'hiver à la côte, à Kitteinat ou à Kullup.

Les sauvages de Conslatto firent ce qu'ils purent pour m'empêcher d'aller à Nechaouten, ils échouèrent contre

ma résolution bien arrêtée. Je désignai quatre d'entre eux pour m'accompagner, et nous partîmes. Nous voyageâmes sur le lac Conslatto de l'ouest à l'est, durant une dizaine de milles, puis nous prîmes le *trail* qui se dirige vers le sud jusqu'au lac Youtson, qui est plutôt une chaîne de lacs qu'un lac proprement dit. Arrivés là, nous trouvâmes deux canots, un en écorce, l'autre en bois. Durant vingt milles environ nous voguâmes vers l'ouest ; à ce point le lac suit la direction sud-ouest et se prolonge encore jusqu'à 5 ou 6 milles. Un des chaînons se termine là. Une grosse rivière rapide qui bondit et écume sur un lit de roches sert de trait d'union entre deux chaînons. Nous mîmes nos canots à terre, et durant 5 ou 6 milles nous continuâmes notre course à pied.

Nous arrivâmes alors au second chaînon, où nous trouvâmes un gros canot ; nous prîmes la direction ouest pendant une douzaine de milles ; le lac continuait dans cette même direction à perte de vue, mais il nous fallait entrer dans un lac latéral situé au sud et séparé seulement de celui-ci par une barrière de castors. Nous hissâmes notre canot par-dessus cette barrière et nous continuâmes à voguer toujours vers le sud pendant une dizaine de milles. Nous mîmes alors pied à terre ; nous n'étions plus qu'à une journée de marche de Chezenk, où tous les Nechaouten sont réunis à certaines époques de l'année. Le lendemain, c'était un samedi, nous étions partis à pied, espérant arriver le soir même à Chezenk ; nous avions déjà fait plusieurs milles quand, à un coup de fusil que je tirai sur une perdrix, j'entendis une réponse, c'est-à-dire un coup de fusil, puis un second. Les sauvages n'étaient pas loin. Nous ne fûmes pas longtemps, en effet, sans en apercevoir une petite troupe qui se dirigeait vers nous. C'étaient des Nechaouten. Les trois principaux personnages de la tribu étaient là ; puis un vieux

chef et sa femme, un grand jeune homme et quelques enfants. Nous nous arrêtâmes, et on s'assit sur le bord du *trail*. On me dit qu'il était inutile d'aller plus loin, parce que les sauvages, après avoir longtemps attendu le Prêtre, s'étaient dispersés, n'ayant plus de provisions. La nation avait député les trois principaux chefs pour attendre le Prêtre et lui exprimer le vif désir que tous avaient de le voir et de l'entendre. C'est pour cela qu'on était venu a ma rencontre.

Nous n'avions plus qu'à rebrousser chemin; c'est ce que nous fîmes tous ensemble jusqu'à un petit lac où nous campâmes. Dès que le campement fut établi, on me servit à manger, puis on m'invita à parler du bon Dieu. Le vieux chef et sa femme étaient venus à ma rencontre dans l'espoir d'être baptisés, car ils ne comptaient guère me revoir une seconde fois. Je les interrogeai, pour m'assurer s'ils savaient ce qui est requis pour pouvoir être baptisé. Je fus surpris de leurs réponses, surtout de celles de la vieille, qui était aveugle. J'ignore où elle a pu apprendre tout ce qu'elle savait. J'ai baptisé bien des femmes jeunes qui avaient souvent vu le Prêtre et qui ne répondaient pas à mes questions avec tant de précision et de clarté. Sa foi et son désir du baptême étaient encore plus grands que sa science. Je remerciai le bon Dieu de m'avoir fait trouver cette pauvre vieille au milieu des bois. Il a des élus partout.

Les Nechaoulen sont à peu près une soixantaine. Ils ne sont réunis qu'un moment au printemps, vers le mois de mai. L'été et l'automne, ils sont dispersés dans les bois pour la chasse; l'hiver, ils vont à la mer du côté de Bella-Coola; au bon printemps, ils retournent dans leur pays pour chasser. Il serait bien difficile de les voir au lac Stuart.

Le lundi nous reprîmes le chemin de Conslatto, où nous

arrivâmes le mercredi. Le samedi suivant, nous descendîmes au lac Fraser par la rivière Nechako.

J'ai oublié de vous dire que nous avions tiré un caribou au lac Youtson; il traversait le lac à la nage quand nous l'aperçûmes; les sauvages voulurent aussitôt lui donner la chasse, mais je les priai auparavant de me mettre à terre, car notre canot était en écorce et le lac agité par un vent violent. Du rivage je contemplai la chasse : c'était très-intéressant. Ce ne fut qu'au quatrième coup de fusil que le pauvre animal; baissa la tête il était mort. On l'amena à terre; en un clin d'œil il fut écorché, dépecé et mis sur des branches d'arbres. Mes sauvages ne prirent que quelques morceaux qui ne pouvaient se sécher facilement et nous partîmes, espérant bien trouver le reste au retour. Ce retour était impatiemment attendu, car mes compagnons comptaient faire un grand festin. Ils retrouvèrent, en effet, leur cache; la viande était bien conservée, ils la mirent dans le canot et nous continuâmes notre route jusqu'au moment du campement. A peine étions-nous installés, qu'ils firent un grand feu et remplirent de viande toutes les chaudières. Quand la viande fut cuite, on la vida dans des plats et les chaudières furent aussitôt de nouveau remplies. Je les laissai faire quelque temps; mais, quand je crus qu'ils avaient assez mangé, même pour des sauvages, je dus mettre le holà. Les chaudières se remplissaient pour la troisième fois..... Je leur demandai s'ils prétendaient manger tout le caribou avant de se coucher. Je pense que c'était leur intention; mais, ne me voyant pas d'humeur à le leur permettre, ils eurent peur et s'en tinrent là.

Je passai le dimanche au lac Fraser; le lundi je descendis à Hounla; la nuit suivante j'étais à Stony-Creek, où il y avait peu de sauvages. Tom et le capitaine de

Noulkré se chargèrent de me conduire au fort Georges, où j'arrivai le jeudi ; j'y restai jusqu'au samedi après midi, quoiqu'il y eût peu de monde. La nuit du samedi je me rendis à Black-Water, d'où je partis le dimanche après midi pour atteindre le steamer qui devait partir de Quesnel le lundi matin. Enfin le mardi j'arrivai à la mission de Saint-Joseph.

Mon voyage a duré cinq mois, pendant lesquels j'a toujours joui d'une bonne santé, à part quelques jours de fatigues occasionnées par le voyage sur le Frying-pan-pass. Je vous demande maintenant, Monseigneur, la permission de clore mon récit et je me dis votre enfant dévoué et affectionné en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

LEJACQ, O. M. I.

MISSIONS DU MACKENZIE

JOURNAL DU VOYAGE DE M^gr^ CLUT AU TERRITOIRE D'ALASKA (ANCIENNE AMÉRIQUE RUSSE.)

Fort Youkon, 27 février 1873.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je crois vous être agréable et faire plaisir à tous mes frères en religion en vous communiquant le journal de mon voyage à Alaska. Je vous livre ces pages écrites à la hâte; s'il s'y trouve quelque chose de nature à intéresser la Famille, veuillez leur donner une place dans nos annales. Quand elles vous parviendront, les détails qu'elles contiennent seront déjà un peu surannés; mais ce n'est pas une raison pour ne pas les porter à la connaissance de nos Frères, si par ailleurs vous jugez qu'elles puissent les intéresser.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler que, le 2 mai 1872, je recevais des lettres pressantes de trois de nos Pères de la province du Canada, qui m'engageaient fortement à envoyer des Missionnaires dans le territoire d'Alaska, ancienne Amérique russe. Dès ce moment je priai et fis prier beaucoup, pour que Dieu voulût bien m'éclairer sur ce que j'avais à faire pour cet immense pays, et c'est alors que je conçus le projet non-seulement d'y envoyer quelqu'un, mais encore d'y aller moi-même.

Le 11 juillet, après une mission de sept jours donnée à nos bons Montagnais de Saint-Joseph (grand lac des

Esclaves), comme tous les sauvages allaient s'éloigner, je partis aussi moi-même pour la Providence. Deux jeunes gens, un orphelin de dix ans et une petite orpheline de cinq ans, s'embarquèrent avec moi dans notre frêle pirogue d'écorce de bouleau. Les deux jeunes gens étaient deux garçons au service du P. Gascon. Outre le service qu'ils me rendaient, ils avaient pour mission de ramener à leur poste un esquif absolument nécessaire pour la pêche. Honoré Beaulieu, le plus âgé des deux, jeune homme intelligent et gai, était notre pilote; l'autre, Jean-Baptiste Smith, était un orphelin que j'avais adopté autrefois à la mission de la Nativité (Athabaska) et que j'avais confié, lors de leur passage, le 15 août 1867, aux Sœurs de charité. Cet orphelin, après avoir reçu une éducation suffisante pour sa condition, a été employé au service de nos missions, et par son dévouement et sa bonne conduite se montre digne des sacrifices qu'on a faits pour l'élever. Nicolas était un petit garçon que j'amenais à notre orphelinat de la Providence. Enfin je ne dois pas omettre la petite orpheline de cinq ans, dont on me fit présent au moment de mon départ; elle aussi trouve sa petite place dans le canot, et nous partons vers midi, après avoir fait nos adieux au P. Gascon et au P. de Kérangué. Le temps était beau, l'eau était calme, et nous pûmes aller droit au but, sans être obligés de suivre le contour de l'immense baie. Mais le 12, pendant que nous côtoyions la partie est du grand lac des Esclaves, nous voyons s'élever de gros nuages à l'aspect menaçant. Nous n'eûmes que le temps de prendre terre quand une furieuse tempete éclata : vent, grêle, tonnerre et pluie torrentielle, rien n'y manquait, et les eaux du lac se soulevaient comme une mer en furie. Heureux d'avoir échappé à ce danger, nous cherchons un abri pour la nuit. Le lendemain le vent soufflait encore avec fureur. Je me levai

vers les huit heures, et trouvai nos jeunes gens profondément endormis à l'abri d'un prélart, à côté de ma tente. Avant de se coucher, ils avaient allumé un grand feu qui brûlait encore ; mais j'aperçus avec effroi qu'un énorme tison s'en était détaché et avait roulé jusqu'à leur oreiller, dont l'extrémité était déjà en feu. Je me hâtai de réveiller mes dormeurs, dont la stupéfaction fut grande en voyant qu'une partie de leurs habits était déjà devenue la proie des flammes. Mais, en relevant l'oreiller à demi consumé, je fus moi-même saisi d'horreur à la vue de la corne à poudre d'Honoré, dont le cordon était entièrement brûlé et dont l'extérieur se crispait déjà sous l'action du feu. Un moment plus tard, et nous sautions tous, car ma tente touchait à l'abri de nos jeunes gens.

Le 13 et le 14, vents contraires, nombreuses alertes et haltes forcées, dont les détails seraient trop longs à rapporter. Après mille dangers nous arrivons enfin à l'embouchure de la rivière au Foin : il était temps; chaque vague menaçait d'engloutir notre frêle barque, qui n'aurait pu résister plus longtemps à la fureur des vents et des flots; mais sainte Anne, patronne de cette mission, à qui je m'étais adressé, étendit sur nous sa puissante protection, et nous étions bientôt à genoux dans son sanctuaire pour la remercier de nous avoir sauvés d'un si grand péril. Quand je parle d'un sanctuaire, ne vous figurez pas une de vos églises de France : c'est tout simplement une pauvre maison en bois, bâtie il y a quelques années par le R. P. Gascon ; mais nous nous estimerions heureux si nous pouvions en avoir d'aussi belles dans tous nos postes de mission.

Notre prière achevée, et après un moment de repos bien mérité, nous allions remonter la rivière pour aller au fort de la Compagnie, quand nous nous aperçûmes que notre canot, emporté par le vent, allait à la dérive

vers l'autre côté de la rivière, avec sa petite cargaison, c'est-à-dire nos couvertures, nos provisions de voyage et nos ustensiles de cuisine. Heureusement un métis, averti que des voyageurs avaient débarqué à la mission, eut la pensée qu'il pouvait s'y trouver un Missionnaire et s'empressa de venir lui souhaiter la bienvenue. Il prend Honoré dans sa pirogue et tous deux vont pour ramener notre canot, qui touchait déjà à l'autre rive, où il allait se briser.

Alors tous ensemble nous remontons jusqu'au fort, où le bruit de notre arrivée était déjà parvenu. On nous avait préparé un bon souper, c'est-à-dire un repas comme on peut en préparer dans ce pays sauvage, et auquel nous fîmes honneur, car nous étions tous affamés. Le soir même, je me mis à entendre les confessions de plusieurs catholiques et le lendemain, 15, je dis la messe pour Mgr Faraud, dont nous faisions la fête; il y eut quelques communions et une confirmation. La fête de saint Henri fut pour nous une fête chômée, car la violence du vent nous empêcha de continuer notre voyage. Cependant, vers minuit, le vent se calma, et nous en profitâmes aussitôt pour nous remettre en route. Au lever du soleil nous atteignîmes la Pointe de Roche, lieu de mauvais augure pour moi. Nous avions grand besoin de repos et de quelque nourriture; mais débarquer n'était pas chose facile. Les eaux du lac n'avaient pas eu le temps de s'apaiser, que déjà le vent recommençait à souffler avec violence, et les vagues se brisaient avec fracas sur les écueils de silex qui bordaient le rivage. Nous dûmes, Jean-Baptiste et moi, nous mettre à l'eau jusqu'à la ceinture pour retenir notre barque, pendant qu'Honoré portait à terre nos deux orphelins et toute notre petite cargaison.

Après quelques heures de repos, nous pûmes reprendre notre route et atteindre la pointe Desmaret, à l'entrée du

fleuve Mackenzie, où nous trouvâmes un camp de sauvages de la tribu des Esclaves. Je leur fis une instruction, baptisai deux enfants, et leur promis de leur envoyer chaque printemps un Missionnaire qui passerait avec eux deux ou trois semaines. J'espère que le P. Gascon, après avoir donné la mission à Saint-Joseph, pourra s'y rendre avec ses jeunes gens ; mais pour cela il lui faudra laisser la mission de Saint-Joseph sans personne pour y résider pendant son absence ; mais le manque de missionnaires ne permet pas de faire autrement.

Le R. P. de Kérangué avait passé à Sainte-Anne quelques jours avant moi ; il y avait rencontré presque tous les sauvages et avait baptisé dix enfants ; mais c'est tout ce qu'il put faire, car, voyageant sur les berges de la Compagnie, il ne pouvait s'arrêter que quelques instants. Le camp où nous étions arrivés et où je venais de baptiser deux enfants, appartenait à la mission de Sainte-Anne. Ils me disaient que sur la grande île il y avait un camp nombreux d'Esclaves ; je fis donc un petit détour pour les voir, et, de fait, une heure et demie après, nous arrivâmes au camp, où étaient réunis presque tous les sauvages de Sainte-Anne et de la Providence. Comme ces sauvages avaient vu peu de jours auparavant leurs missionnaires respectifs, et que d'ailleurs une bonne brise nous promettait de nous faire descendre rapidement le cours du Mackenzie, après leur avoir donné une heure, nous mîmes à la voile en faisant des vœux pour que le vent continuât à nous être favorable jusqu'à la Providence, dont nous étions encore bien éloignés. Notre prière fut exaucée, et quand vers le soir le vent tomba, nous étions arrivés à quelques kilomètres de la mission, au haut du rapide. Aussi arrivâmes-nous à l'improviste surprendre nos Pères et nos Frères, qui, pensant que je devais voyager par la berge du fort Raë, ne nous attendaient

que dans quelques jours. La suprise ne fit que redoubler la joie de tout le monde, et nos bonnes Sœurs de charité furent très-heureuses de recevoir les trois orphelins que je leur amenais; j'avais oublié de dire que j'avais fait à la rivière au Foin l'acquisition d'un petit orphelin de six à sept ans.

A mon passage à Saint-Joseph et à la Providence, j'ai reçu des lettres de nos Pères des différentes missions du Mackenzie. De Good-Hope, le R. P. Petitot m'écrivait en date du 2 juillet 1872 :

« ... Je n'ai de repos que la nuit, tant nos excellents enfants des bois me donnent de travail. Leur entrain est toujours le même. Grâce à Dieu, je n'ai qu'à me féliciter de leur zèle. J'ai entendu 600 confessions, donné la communion à 80 personnes, pour ce qui m'incombe seulement. Sur ce nombre 20 premières communions. J'ai fait 20 baptêmes, presque tous d'adultes, et béni 10 mariages... »

Je regrette de n'avoir pas le compte rendu des travaux du R. P. Séguin auprès des Peaux de lièvre de Good-Hope et des Loucheux du bas du fleuve Mackenzie. En passant à Good-Hope, j'ai appris que ce Père avait eu beaucoup de succès.

M. Lecorre m'écrivait en date du 1er juin, du grand lac d'Ours, mission de Sainte-Thérèse : « .... Le principal résultat de la mission a été 67 baptêmes, dont 49 d'adultes, et 22 mariages. » Dieu merci, il n'y a plus que quatre ou cinq sauvages non baptisés à Sainte-Thérèse.

A notre mission du Saint-Cœur de Marie (fort Norman) sur le fleuve Mackenzie, M. Lecorre a moins bien réussi. Le ministre protestant du fort Simpson s'y était rendu avant lui, avec force présents. Cependant il n'a eu pour lui que les plus mauvais sauvages. Nous finirons néanmoins par perdre entièrement ce poste, si nous ne rece-

vons pas de renforts, car le ministre a toute facilité de s'y rendre et dispose de moyens qui nous manquent.

Le R. P. DE KÉRANGUÉ a été satisfait de sa mission de Saint-Raphaël. Le R. P. LAITY m'écrivait d'Athabaska en date du 29 juillet 1872 : « ... J'ai fait une mission assez laborieuse, mais aussi fructueuse. Rarement Athabaska a vu tant de sauvages réunis ; il y en avait de tous les côtés, mais surtout des terres des Caribous. Plusieurs de ces sauvages voyaient le prêtre pour la première fois. Voici le résumé de mes travaux ce printemps : 52 baptêmes, 11 mariages, 112 communions, 1 abjuration de protestant. »

Disons maintenant quelques mots des principaux événements qui se sont passés pendant mon court séjour à la Providence. D'abord ce fut l'arrivée du R. P. ROURE, du fort Raë. D'après mes ordres, il nous amenait encore un gentil petit orphelin de cinq ans. Il m'annonçait qu'après mon départ de Saint-Michel, il avait eu encore une foule de confessions a entendre ; puis une nouvelle première communion de cinq Indiens ; enfin les bons Flancs de chien, dont je l'ai chargé, lui ont donné beaucoup de consolation ; il le mérite bien, car il les aime comme une mère aime ses enfants. Afin qu'il puisse encore mieux les instruire, j'ai tout arrangé pour que ce jeune Père puisse demeurer la plus grande partie de l'année à la mission de Saint-Michel. Il n'aura pour tout serviteur qu'un de nos écoliers âgé de quinze ans, sorti de l'école de la Providence pour le servir : c'est Bonifacé Laferté.

Le 15 août fut solennisé avec plus de pompe que d'habitude ; car, outre la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge, c'était l'anniversaire de ma consécration épiscopale. Comme à cette époque il est très-rare que je ne sois pas en voyage, on voulut me faire une fête splendide. Par les soins des sœurs, la chapelle fut décorée avec tout

le luxe possible... Je n'avais que peu de temps à passer dans ma résidence épiscopale, et déjà mon séjour touchait à son terme. Le 26 août, la première brigade des berges du Mackenzie arrivait de retour du portage Laloche. Par elle je recevais, outre les denrées les plus nécessaires à nos chères missions, ma correspondance du sud et d'outre-mer. Je me hâtai d'en prendre connaissance afin de pouvoir répondre avant mon départ. En effet, entre le 26 et le 29, jour de l'arrivée de la seconde brigade, j'eus le temps d'écrire une vingtaine de lettres, prévoyant que je ne pourrais le faire pendant tout le cours de l'hiver. Ces lettres, écrites à la fin d'août, ne partiront probablement qu'au mois de décembre, à moins qu'il ne se présente une occasion extraordinaire.

La brigade arrivée le 29 août nous amena, avec le P. Ladet, la Révérende Mère Lapointe, qui revenait du Canada, sa patrie et la patrie de ses sœurs. Elle en amenait deux nouvelles, pour remplacer une des anciennes qui est toujours malade, et pour soulager toutes les autres, qui sont accablées par le travail.

Comme, après la guerre désastreuse avec la Prusse, suivie de la guerre civile, nous recevions de bien mauvaises nouvelles de France, Mgr Faraud et moi avions cru prudent de renvoyer un certain nombre d'enfants de notre école de la Providence. Mais la Mère Lapointe, craignant de perdre ses chers orphelins, résolut d'aller faire un appel à la générosité de ses compatriotes. Cet appel fut entendu. Déjà nous avions disposé de cinq ou six enfants que nous avions placés de notre mieux ; nous nous attendions à être réduits à renvoyer la plupart des autres, lorsque l'arrivée de la Mère, qui avait réussi dans son entreprise, et aussi les bonnes nouvelles que nous reçûmes sur l'état des ressources de la Propagation de la foi, nous rendirent le courage. Nous avons pu conserver tous les

enfants qui restaient encore dans l'école et dans l'orphelinat. Je dois même avouer qu'avant le retour de la Mère je m'étais déjà reproché mon manque de confiance en la Providence en ces temps mauvais : j'eus honte de moi-même, et, pour réparer ma faute, j'avais déjà adopté quatre autres petits enfants. De son côté, la Mère en avait amené trois avec elle ; nous allions donc avoir plus de trente enfants, chiffre qui dépasse celui des années précédentes.

Le R. P. Vandenberghe, qui m'avait pressé d'envoyer des Missionnaires à Youkon, avait écrit également à ce sujet à Mgr Faraud, qui, à mon avis, ne pouvait manquer de prendre la chose au sérieux. Les Pères que j'avais pu consulter étaient unanimes pour me conseiller d'envoyer des Missionnaires et même d'entreprendre moi-même ce voyage ; j'attendais donc avec impatience une lettre de Mgr Faraud ; elle vint enfin, sinon me tirer d'embarras, au moins me donner une direction et m'aider à prendre une détermination. Le choix du sujet que j'emmènerais avec moi présentait bien des difficultés : il fallait pour cela un ensemble de qualités extraordinaires. Il y a dix ans, le P. Séguin avait déjà poussé jusqu'à Youkon, où il passa un hiver ; mais, malgré son zèle et son courage, il y rencontra des difficultés telles, que Mgr Grandin jugea à propos de remettre cette entreprise à un temps plus favorable. Le pauvre Père Séguin ne put rien faire auprès des sauvages ; il avait été prévenu par le ministre protestant, qui avait déjà réussi à répandre ses erreurs dans ces parages, favorisé qu'il était par la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui ne voulait pas voir les catholiques s'établir à Youkon. Après avoir beaucoup prié et beaucoup réfléchi, je me décidai à prendre pour compagnon de voyage M. Lecorre, jeune prêtre très-zélé et plein d'aptitude pour les langues indiennes, qui désire se faire

Oblat et qui n'attend pour cela que la possibilité de faire son noviciat. J'avais la réponse de Mgr Faraud ; il me disait en substance : « Le projet du R. P. Vandenberghe est excellent ; mais pouvons-nous l'exécuter ? Où trouver quelqu'un pour l'y envoyer ? Si vous croyez pouvoir le faire, faites-le ; je vous approuverai. » Après avoir lu cette lettre, qui semblait de nature à faire cesser toutes mes hésitations, je me trouvai plus indécis que jamais. Il est vrai, mon plan était déjà arrêté, je brûlais du désir de faire ce voyage, j'avais l'approbation de Mgr Faraud ; mais pouvais-je prendre un seul sujet aux missions du Mackenzie dont nous étions chargés, sans leur faire un grand tort, pour l'envoyer à Youkon, dont la responsabilité ne pesait pas directement sur nous ? Nous étions déjà au 27 août, et je n'étais rien moins que décidé sur le parti à prendre. Ce jour-là, avant de monter au saint autel, je recommandai aux Sœurs et aux enfants de l'école de prier d'une manière toute spéciale à mon intention ; moi-même j'offris le saint sacrifice dans l'intention d'obtenir de Dieu qu'il voulût bien m'éclairer sur le parti que j'avais à prendre pour sa plus grande gloire.

En commençant la messe, l'émotion s'empara de moi ; je pleurai tout le temps, sans pouvoir maîtriser mon émotion. La messe achevée, mon parti était pris ; j'étais décidé à partir et à emmener avec moi M. Lecorre. Je me trouvai très-calme, et bien décidé, coûte que coûte, à aller en avant. Le 29, n'étant pas encore prêt au départ des bateaux, je préférai attendre au lendemain matin et partir pour Good-Hope sur un léger esquif.

Le 30, fête de sainte Rose de Lima, patronne de l'Amérique, je fis mes adieux à tous les nôtres, sans pouvoir leur dire quand on pouvait espérer mon retour. En mon absence, je laissais comme administrateur du Vicariat le R. P. Grouard, qui était malade : aussi que j'étais ému et

inquiet en le quittant ! Je me demandais si je reverrais jamais ce Père si aimé et si estimé, à qui il ne manque, pour être un Missionnaire parfait, qu'une santé meilleure. Enfin nous montons sur notre esquif; nos deux jeunes gens, Alexandre et Jouby, rament, et moi je fais les fonctions de pilote ; nous voguons légèrement, car, jusqu'au fort Simpson, nous étions favorisés par le vent et le courant. Vers neuf heures et demie du soir, j'étais déjà couché, laissant l'esquif aller au gré du courant, quand mes jeunes gens m'appellent et m'engagent à aborder un camp de sauvages. Je me laissai persuader ; mais j'eus lieu de me repentir d'avoir consenti à ce retard, comme vous allez en juger par la suite de ce récit. Les sauvages de ce camp, gens crédules, se mirent à nous raconter qu'il y avait un peu plus bas, dans le courant, une baleine qui cherchait à dévorer les passants ; que, pour leur part, ils avaient eu bien du mal à s'en défendre, etc. J'eus beau dire, il me fut impossible de leur arracher cette sotte croyance. Nos jeunes gens tremblaient de peur; mais je pressai le départ et il fallut obéir. Seulement ils s'obstinèrent à éviter le milieu du courant, et longèrent toujours la rive droite, exposant ainsi notre esquif à toutes sortes de dangers réels pour éviter un danger chimérique. Deux fois mes peureux, me croyant endormi, poussèrent l'esquif à terre, mais je les fis repartir aussitôt. Enfin, voyant que la peur les dominait tout à fait, je leur permis de s'arrêter jusqu'aux premiers rayons du jour.

Rien de saillant ne s'est passé jusqu'à notre arrivée au fort Simpson. Jouby a eu beaucoup de plaisir ; il a tué de nombreux canards sur le fleuve, tandis qu'Alexandre a tiré plus de vingt coups sans en blesser un seul. Il faut dire, à sa décharge, que son fusil ne valait absolument rien. Enfin, le 1^er^ septembre, nous arrivions au fort dans l'après-midi. Nous nous étions flattés d'arriver à temps

pour y célébrer la sainte messe, car c'était un dimanche; mais nous avions contre nous le vent et le courant, et, malgré tous nos efforts, nous arrivâmes trop tard. Le P. de Kérangué était déjà arrivé sur les bateaux. Aussitôt qu'il me vit venir, il se mit à la tête de la population catholique, qui s'assembla sur la rive pour recevoir ma bénédiction à genoux, sans respect humain, en présence des protestants, dont plusieurs vinrent ensuite me saluer. Je fus heureux d'apprendre alors que M. Hardisty, chef du district, avait eu la bonté de faire préparer une maison, où je me trouvai chez moi.

Le 2 septembre, je donnai la confirmation à six personnes, je fis trois baptêmes d'adultes, bénis deux mariages et reçus l'abjuration d'un protestant. Comme les barques du bas Mackenzie s'arrêtent quelque temps au fort Simpson, je crus devoir prendre les devants monté sur mon esquif. Je me réservai ainsi le temps de voir le P. Séguin et le P. Petitot, que je tenais à consulter sur ce voyage. Le 3 septembre, je me mets donc en route, aidé par deux rameurs que M. Hardisty avait, avec sa bonté ordinaire, mis à ma disposition. Après nous venait un esquif de la Compagnie, monté par trois hommes. Nous avions le vent debout, qui nous contraria jusqu'au confluent de la rivière Peel, presque jusqu'à l'océan Glacial. Nous avancions depuis quelque temps, en tenant toujours le milieu du fleuve, lorsque nous aperçûmes devant nous les signes d'un orage prochain; déjà les eaux du fleuve avaient pris une teinte noirâtre. Vite nous dirigeons notre esquif vers la rive, pour y chercher un abri. Mais nous en étions éloignés d'au moins 2 kilomètres, et l'orage fondit sur nous avant qu'il nous fût possible d'y arriver. C'était un vent violent, accompagné d'abord de pluies torrentielles, puis de grêles qui nous meurtrissaient les mains et le visage. Dans quelques instants nous étions

trempés jusqu'aux os. A peine étions-nous à terre, que l'orage avait cessé; cependant je fis allumer un bon feu pour nous sécher, et nous pûmes nous réconforter en buvant une tasse de thé. Entre le fort Simpson et le fort Norman je rencontrai quatre camps d'Indiens, où je fis six baptêmes d'enfants. Dans le dernier camp, il n'y avait que des hommes appartenant à la tribu des Montagnards, ou habitants des montagnes Rocheuses. Je les invitai à se rendre au fort Norman, où ils trouveraient probablement un missionnaire. J'y arrivai le jour même, et j'eus le bonheur d'y rencontrer M. Lecorre, ce zélé et courageux Missionnaire que j'avais résolu de prendre pour compagnon dans mon voyage au territoire d'Alaska. Il faisait déjà presque nuit, cependant je le reconnus; mais lui, qui était loin d'attendre l'arrivée de son Evêque, se demandait qui pouvaient être ces nouveaux arrivants. Je lui criai : « Eh bien, vous ne descendez pas? » Il reconnut aussitôt le son de ma voix et, d'un seul bond, il se précipitait dans mes bras. Ces rencontres sont des moments pleins de délices pour le cœur du pauvre Missionnaire. Pendant que nous prenions ensemble notre frugal repas, et après nous être communiqué réciproquement quelques nouvelles, je lui découvris le but de mon voyage, et le choix que j'avais fait de lui pour être le premier missionnaire de Youkon. Je ne lui dissimulai pas qu'il aurait beaucoup à souffrir pendant ce voyage, qu'il fallait traverser les montagnes Rocheuses au milieu de dangers et de souffrances sans nombre; et que dans sa nouvelle mission il serait exposé à rester des années entières tout seul, sans pouvoir même se confesser, puisqu'il serait à 1 000 lieues du prêtre le plus rapproché. J'ajoutai que, dans ces circonstances, je ne pouvais songer à lui intimer un ordre, et que par conséquent il pouvait, s'il le voulait, rester à son poste actuel. Ce zélé Missionnaire n'hésita

pas un moment : il connaissait le zèle et le courage de nos deux Pères de Good-Hope, qui auraient aussitôt accepté mon offre; il voulait être digne d'être lui-même Oblat un jour, et me pria en grâce de ne pas changer ma résolution et de l'emmener avec moi. Nous passâmes ensemble deux ou trois heures des plus heureuses; puis, voulant profiter du vent qui me semblait favorable, je partis. Il devait me rejoindre plus tard par les bateaux, et, en attendant, il devait s'occuper à instruire les Montagnards que je lui avais adressés, et qui, en effet, ne tardèrent pas à arriver. Il me donna, pour m'accompagner, son propre serviteur, Silvain, pour remplacer mon pauvre Alexandre, qui était malade. Nous voilà donc partis ; mais le vent, au lieu de nous être favorable, comme je l'avais espéré, nous contraria au contraire beaucoup. Durant une nuit sombre, nous fûmes ballottés en tous sens et, au point du jour, il s'éleva un vent si violent, qu'il nous fut impossible d'avancer ; nous dûmes prendre terre. Ainsi se passèrent le samedi et le dimanche. Oh ! que je regrettais de n'être pas auprès de mon Missionnaire ! Enfin, le dimanche soir, voyant que le vent se calmait un peu, nous voulûmes nous remettre en route et gagner au moins la rive gauche, où nous serions mieux abrités. Mais à peine étions-nous au large sur l'immense fleuve, que nous nous repentions déjà de nous être aventurés sur ses vagues écumantes qui envahissaient notre frêle barque et menaçaient de nous engloutir. Que cette traversée me parut longue ! Enfin nous sortîmes encore sains et saufs de ce grand danger. Pendant deux heures encore nos rameurs travaillèrent avec vigueur; puis, le temps se calmant peu à peu, nous pûmes nous laisser aller au gré du courant, et prendre un peu de sommeil roulés dans nos couvertures. A notre réveil, des brouillards nous enveloppaient, nous ne pouvions apercevoir les rives, ni par conséquent

la direction du courant ; un îlot de sable nous permit enfin de voir la direction que nous suivions. Vers dix heures du matin le vent dissipa les brouillards, mais il nous fit payer ce service en nous contrariant jusqu'à notre arrivée à Good-Hope, le 10 septembre, à cinq heures du soir. De loin nous apercevions sur la côte élevée en face de la mission, ainsi que devant le fort, beaucoup de monde que la curiosité avait attiré. On était dans l'attente des barques, mais que signifiaient ces deux esquifs? On était saisi d'une crainte vague de quelque catastrophe, lorsque, apercevant le P. Séguin, le P. Petitot et le F. Kearney, je leur criai : « Croyez-vous aux revenants, mes chers amis ? » Aussitôt ils se précipitèrent vers moi. Cette visite à Good-Hope fut d'autant plus agréable, qu'elle était inattendue. Aussitôt que nous fûmes libres de nous entretenir ensemble, je leur fis part de mes projets. Comme ils étaient les Pères les plus rapprochés du Youkon, qu'ils avaient visité, et où le P. Séguin avait même passé un hiver, je ne pouvais mieux m'adresser pour avoir d'utiles renseignements. Ainsi tous deux étaient d'avis qu'au lieu de passer l'hiver avec eux, comme on me l'avait conseillé, je devais au contraire continuer mon voyage et pousser aussi loin que possible. Je suivis leur conseil, mais je fus ferme dans ma résolution de prendre pour compagnon M. Lecorre, malgré le vif désir de nos Pères de se dévouer à une mission si pénible.

Les barques de la Compagnie arrivèrent, deux le 13 au soir et l'autre le 14 de grand matin. M. Lecorre était sur la première.

La nuit se passa en préparatifs de voyage. Les deux barques de Peel's River se préparaient à partir. J'envoyai le R. P. Petitot y demander place pour M. Lecorre et pour moi ; mais on lui répondit qu'il n'y avait point de place pour nous. Je fus obligé d'aller moi-même voir les

deux commis de Peel's River et de la maison Lapierre, auxquels je présentai une excellente lettre de recommandation, contenant des ordres formels en ma faveur pour les employés des postes du bas Mackenzie. Je m'étais muni de cette pièce, sachant bien que sans cela le fanatisme protestant m'eût suscité mille obstacles dans ces parages. Les ordres étaient tels, que les commis n'eurent rien à répliquer, si ce n'est que leurs barques étaient encombrées, ce qui était assez vrai.

Enfin le 14 septembre, fête de la Sainte Croix, je dis la messe pour la réussite de notre voyage, et vers dix heures je me dirigeai vers les barques, escorté des Pères, du F. Kearney et de toute la population. Du haut de la côte, le P. Petitot avait remarqué que la barque dans laquelle nous devions prendre nos places avait son petit pont entièrement envahi par les couvertures des commis et d'un ministre protestant, le fameux M. Bompas. Sans nous déconcerter de cette impolitesse, nous nous fîmes place et nous nous installâmes dans un coin. Cependant M. Gaudet, excellent catholique, chargé du poste de Good-Hope, pensant que nous serions mal à l'aise avec de pareils compagnons, nous invita à prendre place dans un beau canot d'écorce qu'il envoyait à Peel's River. Les deux hommes de M. Gaudet et nos deux serviteurs, Silvain et Jean, formaient un équipage qui nous permettait de suivre les barges. Nous avions encore à descendre le fleuve Mackenzie jusqu'au delà du 68ᵉ degré, c'est-à-dire 1 degré et demi au delà du cercle polaire. Le vent du nord persiste à s'opposer à notre marche et nous menace d'un hiver prochain ; déjà le 15 septembre nous voyions avec inquiétude la glace se former autour des rames, la neige tombait fine et abondante. Le 16, il faisait déjà nuit quand nous prîmes terre près de deux loges de Loucheux catholiques. Les loges des Loucheux sont

plus pauvres que celles des Montagnais, dont elles diffèrent aussi par la forme. Le 17, nous mîmes pied à terre à Tchiga-Tchiga, ou petite rivière Rouge, où le P. Séguin avait bâti de ses mains une petite chapelle pour y réunir chaque été les Loucheux catholiques. Le village se compose de trois grandes loges : les sauvages sont tous catholiques ; ils nous firent un accueil empressé et nous prodiguèrent des témoignages d'affection. C'est la persécution qu'on lui faisait souffrir au fort Peel's River qui décida le P. Séguin à bâtir en ce lieu une chapelle où ses enfants catholiques pussent venir prier sans respect humain et sans encourir la disgrâce du maître du poste et de sa vilaine femme, sans lesquels ils ne peuvent se procurer ni poudre, ni plomb, ni aucune des denrées nécessaires dans ces parages. Plus de la moitié des Indiens de Peel's River sont catholiques, et chaque été ils viennent ici au rendez-vous que leur donne le P. Séguin. Ici ils peuvent librement suivre les instructions et s'approcher des sacrements.

A midi, nous arrivons à la pointe Séparation, formée par le confluent des rivières Peel et Mackenzie. Je n'avais jamais encore avancé si loin vers le nord ; mais deux de nos Pères étaient allés bien au delà pour visiter les Esquimaux. Cette pointe Séparation fut autrefois le théâtre d'un horrible carnage. Les pauvres Esquimaux y furent les victimes d'un infâme guet-apens de la part des Loucheux, qui les invitèrent à venir, sans armes, prendre part à leurs fêtes. Eux aussi prétendaient être sans armes ; mais ils les avaient cachées, et quand les Esquimaux se présentèrent, ils les massacrèrent sans pitié. Avant l'arrivée des Missionnaires, ces deux tribus étaient toujours en guerre. Les Loucheux, ayant obtenu des armes des Européens, ont eu le dessus jusqu'ici ; mais nous venons d'apprendre que les Esquimaux, dont les

côtes sont fréquentées par les baleiniers, ont obtenu de ceux-ci des armes supérieures à celles des Loucheux, et se proposent de venir les attaquer l'été prochain. Comme les Esquimaux sont braves et animés d'un esprit de vengeance, je crains fort qu'ils ne mettent leur projet à exécution par la complète destruction des Loucheux.

En doublant la pointe Séparation, nous rencontrâmes une loge d'Esquimaux qui abritait huit personnes. Désirant se rendre au fort Peel's-River, ils se mirent en mesure de nous suivre. Bientôt après, nous vîmes venir trois *kayoks* et un *oumiak*. Le kayok est un petit canot très-léger pour une seule personne. Il est recouvert et n'a qu'une ouverture dans le milieu, où se place l'Esquimau. S'il doit affronter les vagues de la mer, il ferme hermétiquement cette ouverture autour de son corps, et, ainsi casé, il ne craint rien. Les flots peuvent lui passer pardessus la tête et même faire chavirer son kayok ; mais l'eau n'y peut pénétrer, et il s'en met peu en peine. Les oumiaks que j'ai vus ont la forme d'un esquif; ils ont une charpente en bois, revêtue de peaux imperméables, comme les kayoks, et ce sont les femmes qui les font avancer à force de rames, tandis que l'homme, dans son kayok léger, avance sans effort et comme en se jouant. Quand même les hommes se trouveraient dans un oumiak, ils se garderaient bien de ramer ; c'est toujours l'affaire des femmes. M. Lecorre et moi, nous fîmes une minutieuse inspection de tout ce que possèdent les Esquimaux, parce que c'était pour la première fois que nous nous trouvions en rapport avec eux. Leur loge d'été est faite de peaux de caribou. Elle ressemble assez à celle des Montagnais, sauf qu'elle n'a pas d'ouverture par le haut. Elle est vite montée, car ils traînent dans leur oumiak une dizaine de perches réunies par une extrémité ; ils n'ont qu'à les écarter en cercle par le bas et à jeter

par dessus le revêtement en peaux, et voilà leur demeure préparée, au moins quant à l'extérieur ; mais l'intérieur demande plus de soin. Quoiqu'ils ne dussent passer qu'une seule nuit avec nous sur les bords de la rivière Peel, tout y fut soigneusement préparé. Les femmes commencèrent par joncher le sol d'une couche de mousse et de foin, sur laquelle elles placèrent des peaux ; puis elles étendirent des nattes pour chaque famille. La loge était éclairée par deux lampes à l'huile de baleine. La cuisine se faisait dehors à côté de la loge. Ils ont une espèce de trépied en bois, qu'ils portent toujours avec eux pour y attacher les crémaillères auxquelles ils suspendent les chaudières sur le feu. J'eus la curiosité d'entrer dans la loge, mais je n'y pus rester que quelques minutes : il s'en exhalait une odeur qui fut sur le point de m'asphyxier. Le lendemain, pendant que nous déjeunions, leur oumiak vint prendre terre à une petite distance de notre canot, ce qui nous valut, en guise de dessert, un spectacle aussi nouveau que peu ragoûtant, celui d'une jeune *dame* esquimaude croquant ses poux en cérémonie, en notre présence et en présence d'une trentaine de jeunes gens. Elle prend la robe de poil dont elle était revêtue et, armée d'une spatule, elle la frappe d'une main pour en faire bondir la vermine, qu'elle saisit de l'autre main et porte avidement à sa bouche. Chaque coup de spatule amenait plusieurs de ces insectes parasites, et la cérémonie dura fort longtemps.

Vers les trois heures du soir nous arrivâmes au fort de Peel's-River, appelé autrefois *Macpherson*. Il était temps ; notre canot d'écorce, qui avait touché plusieurs fois, faisait eau de toute part. Nous arrivâmes pour essuyer un affront devant tous les sauvages réunis. Pas un des trois officiers de la compagnie ne nous invita à entrer dans le fort, tandis que le révérend Bompas était reçu par un

nommé Mac Donald, qui portait le titre de maître d'école, mais faisait les fonctions de ministre. Pour nous, nous fûmes obligés de dresser notre tente au dehors du fort, pour nous abriter contre la neige qui commençait à tomber. Au fond, nous étions mieux sous notre pauvre tente que dans la maison confortable de gens qui nous haïssent. Cependant le chef du poste nous a toujours invités à sa table, à laquelle étaient aussi et ministre et magister. Des raisons de convenance, ou plutôt de nécessité, nous ont fait accepter. Heureusement que nous ne sommes restés que deux jours au fort de Peel's-River. Matin et soir nous réunissions les sauvages catholiques de Tchiga-Tchiga qui avaient suivi les bateaux. La sainte Messe, la récitation des prières, le chant des cantiques en leur langue, remplissaient bien le temps de ces réunions. Ces Loucheux sont tous des environs de Peel's-River; cependant j'eus le bonheur de baptiser une jeune femme, déjà instruite par une excellente catholique loucheuse de Good-Hope. Une autre bande d'Esquimaux, à peu près égale en nombre à celle dont j'ai parlé plus haut, arriva pendant notre séjour au fort. Souvent ces chers sauvages venaient nous voir dans notre tente, et nous avions le regret de ne pouvoir parler leur langue. Quatre dames esquimaudes, accompagnées de leurs maris, voulurent aussi nous donner un spécimen de leur chant et de leur danse, si l'on peut appeler *danse* un exercice où les pieds et les jambes sont presque immobiles. Les mains et le buste font tous les mouvements. Leur chant est plus varié que celui des autres sauvages que je connais, et leurs voix sont plus belles. M. Lecorre et moi, nous avons fait l'acquisition d'une paire de bottes esquimaudes, qui nous furent extrêmement utiles pour traverser les montagnes Rocheuses. Nous eussions désiré en acheter des neuves; mais, comme il n'y en avait pas, nous dûmes nous contenter d'en acheter qui avaient

déjà été portées. Je devins acquéreur des bottes de la plus belle dame du camp, moyennant un chapelet et trois torquettes de tabac. Elle tenait beaucoup à avoir un chapelet, et me fit savoir par interprète qu'un Père lui en avait autrefois donné un qu'elle portait toujours à son cou, mais qu'il s'était brisé. Elle et son mari semblaient bien disposés en faveur de notre sainte religion. Cette femme avait les traits parfaitement réguliers et le visage doux et modeste : habillée en Européenne, elle n'eût pas été déplacée dans un cercle de dames de nos pays civilisés.

En général, j'ai trouvé les Esquimaux que j'ai vus plus beaux de figure que les autres sauvages ; ils ont aussi le teint moins cuivré. Je les croyais de petite taille ; ils sont, au contraire, d'une belle stature ; l'un d'eux était même un véritable géant. On me les avait représentés comme farouches, voleurs, insociables : les rapports fréquents que j'ai eus avec eux ont changé mes idées à leur égard et me les ont fait aimer. J'ignore comment ils se conduiraient envers un Missionnaire qui irait seul s'établir parmi eux ; mais, dans toutes les circonstances où je me suis trouvé avec eux, je les ai trouvés au moins aussi aimables que les autres tribus sauvages du Mackenzie. Volontiers je me dévouerais à leur conversion. Que n'ai-je au moins deux ou trois Missionnaires qu'il me fût possible de consacrer à l'œuvre de leur conversion ! Les ministres de Peel's-River, qui les voient de temps en temps, vont les gagner au protestantisme, d'autant plus qu'ils ont pour interprète un jeune Esquimau que le R. P. Petitot avait avec lui pendant quelque temps à Good-Hope. M. Bompas a déjà visité les Esquimaux de la mer, et pendant notre séjour au fort il a visité deux ou trois fois ceux qui s'y trouvaient. Ces sauvages ne sont pas plus que nos peuples civilisés exempts de vanité. Ainsi les hommes se percent le bas des joues de part en part, et introduisent

dans chaque joue, en guise de bijou, une agate qu'ils taillent eux-mêmes, et qui se trouve comme agrafée dans l'intérieur de la bouche. Ils portent habituellement cette parure; mais, s'ils restent longtemps sans la porter, les chairs se referment et ne laissent plus voir qu'une cicatrice, comme j'ai pu le constater chez quelques-uns. Cette agate, du reste, s'enlève avec une facilité merveilleuse : d'un tour de langue, ils la font tomber dans la bouche, puis la prennent dans la main, et vous la font admirer; ils la replacent avec la même facilité, en l'introduisant dans la bouche et en la fixant à sa place par un simple mouvement de la langue. Ce prétendu ornement, qu'ils payent quelquefois très-cher, ne fait que les défigurer. Il fait gonfler la mâchoire inférieure d'une manière disgracieuse, et quand on l'ôte, la salive s'écoule par ces orifices contre nature.

Les Esquimaux, comme les Loucheux avant leur conversion, avaient l'habitude de se percer le nez pour y suspendre quelque breloque d'os ou de métal ; il faut croire qu'ils ont renoncé à ce genre d'ornement, car j'ai vu chez eux beaucoup de nez percés, mais point de pendants. Chez les Esquimaux, les femmes comme les hommes portent des pendants d'oreille en verroterie; elles ont de plus l'habitude de se tatouer le menton en lignes obliques, ce que faisaient aussi les Loucheuses avant leur conversion.

Le 21 septembre, nous recommandant à l'apôtre saint Matthieu, dont nous faisions la fête, nous reprîmes notre voyage. Le chef de poste de Peel's-River nous avait fourni des provisions et avait engagé trois Loucheux catholiques pour aider nos deux serviteurs à transporter notre chapelle et les objets indispensables pour le voyage. Une berge reçut la caravane de voyageurs, qu'elle transporta à environ 3 kilomètres en amont de la rivière Peel, où

elle les déposa sur la rive gauche. La caravane consistait en vingt et une personnes, dont neuf étaient à notre service. C'étaient des jeunes gens, dont chacun devait porter un fardeau de 40 livres, ce qui n'est pas peu de chose, à cause des difficultés du chemin : pour moi, je portais mon sac de voyage contenant mes livres et quelques petits objets du poids de 10 livres environ. Ce mince bagage me donna cependant tant d'embarras, et j'en fus tellement harassé, que je me suis bien promis de ne plus me charger de quoi que ce soit, si j'avais à passer par le même endroit ; et je conseille à ceux de nos Missionnaires qui auraient à faire le même trajet, de se contenter du transport de leur propre personne, ce qui est déjà trop difficile.

A la fin de la première journée, nous campâmes sur la lisière d'un bois de saules rabougris, et on nous fit observer que nous touchions aux limites de ce genre de végétation et que nous ne rencontrerions plus de bois. Nous avions fait cette première étape en suivant un sentier affreux. Il nous fallait patauger successivement dans la neige, l'eau ou la boue, sans que notre pied pût jamais rencontrer un point d'appui solide. Arrivé au campement, je fis observer que nous venions de faire un bien mauvais chemin ; mais c'est, me répondit-on, la meilleure partie du chemin entre la rivière Peel et la Maison-la-Pierre.

Le dimanche 22, nous récitâmes notre chapelet avec nos cinq catholiques avant de nous mettre en route ; mais nos pauvres protestants ne firent aucun exercice religieux. Nous commençâmes notre marche à travers une série de collines marécageuses. Du reste, je le dis une fois pour toutes, cet immense pays n'a été pour nous qu'un immense marécage, dans lequel nous avons pataugé, en nous efforçant de mettre le pied çà et là sur

des touffes d'herbe, de bruyère ou de mousse qui n'offrent qu'une apparence trompeuse de solidité et vous laissent pénétrer profondément dans la boue.

Le second jour nous nous arrêtons dès neuf heures du matin pour faire notre dîner, parce que nous avons rencontré quelques broussailles qui permettaient de faire du feu; nous ne devions plus en rencontrer plus tard. Après ce dîner anticipé, nous nous remettons en marche, ayant toujours devant nous les grandes chaînes de montagnes, qui semblent fuir à mesure que nous avançons. Avant d'arriver à la rivière aux Clous, où nous devions camper, nous fûmes obligés de faire halte cinq fois. Nos métis canadiens appellent ces haltes des *pipes ;* dans leur vocabulaire une pipe équivaut à une distance variant de 3 à 6 milles, d'après les difficultés du chemin. Mon cher compagnon, qui était déjà indisposé à son départ de Good-Hope, se trouva extrêmement fatigué à son arrivée au campement. Un moment j'ai cru qu'il lui serait impossible d'effectuer l'ascension des montagnes que nous allions commencer tout de bon. Cependant, grâce à Dieu et à son courage, il en vint à bout; mais que d'actes de résignation et d'amour de Dieu il dut faire pendant ce pénible trajet! Quelle épreuve aussi pour moi de voir mon excellent Missionnaire exténué de fatigue, multipliant les haltes à cause de sa faiblesse, et s'attardant malgré ses courageux efforts! C'était à m'arracher le cœur! A mesure que nous avancions, la neige, qui d'abord couvrait à peine la surface de la terre, devenait plus profonde et opposait un nouvel obstacle à notre marche. Les deux premières grandes chaînes que nous traversâmes étaient tellement couvertes de neige, qu'il nous eût fallu des raquettes; un vent froid et violent nous fouettait le visage, et quand, arrivés en haut, nous marchions dans la gorge qui nous donnait passage, le vent était si fort, que plusieurs fois il

nous força à reculer et renversa nos pauvres porteurs avec leurs fardeaux. Nous ne pûmes même pas jouir du spectacle grandiose qu'offrent ces montagnes élevées, car un brouillard épais nous empêchait de voir au loin. C'étaient les deux chaînes les plus élevées, et après les avoir franchies, nous pouvions nous regarder comme étant sur le versant de l'océan Pacifique. Nous aurons encore à traverser une infinité de montagnes, de collines et de ravins avec leur accompagnement inévitable de marais, de torrents et de petites rivières qu'il faut passer à gué au milieu de glaçons flottants, puis l'on continue la route sans pouvoir jamais sécher ses habits. Une fois cependant M. Lecorre eut le bonheur, après être tombé dans un torrent qu'il voulait franchir, de pouvoir faire halte, dîner et se sécher à un beau feu de saule. Durant la nuit du lundi au mardi, une pluie fine et continue arrosa nos couvertures, ce qui les rendait plus lourdes à porter ; mais ni la pluie, ni l'empreinte toute récente laissée par les loups ne purent nous empêcher de dormir d'un profond sommeil.

Le mardi 24 nous eûmes trois montagnes à traverser ; cependant nous campâmes à trois heures de l'après-midi, pour reposer certains voyageurs qui n'en pouvaient plus, et pour laisser à d'autres le temps de chasser de grands troupeaux de rennes qui défilaient devant nous, et dont trois des plus gras restèrent entre nos mains et nous procurèrent une excellente nourriture. Dans ce campement, nous reçûmes la visite de trois Loucheux de la Maison-la-Pierre, qui allaient au-devant de la caravane de la Compagnie. Ce fut pour nous une bonne fortune, car non-seulement nous pûmes acheter un canot, mais encore nous procurer un guide pour nous conduire à Youkon.

Le 25, épuisés de fatigue comme nous étions, nous marchions cependant avec courage, persuadés qu'il nous

serait possible de nous rendre à Youkon en automne, et de gagner ainsi un temps précieux. Je pourrais vous faire la description du Gros-Nez, montagne très-élevée, dont une arête que nous suivons descend presque à pic dans la plaine et affecte la forme que son nom indique ; je pourrais vous parler d'une rivière large et profonde que nous dûmes traverser deux fois ; mais il me tarde d'arriver à la Maison-la-Pierre, dont nous ne sommes plus éloignés que de trois étapes. Nous y étions arrivés à trois heures du soir ; le commis qui, à Good-Hope, s'était montré si malveillant à notre égard, était devenu notre ami. Nos rapports avec lui pendant le voyage avaient heureusement modifié ses sentiments à notre égard. En arrivant il nous fit céder une maisonnette fort propre, et nous fournit tout ce dont nous avions besoin pour continuer notre voyage. Nous voulions nous-mêmes poursuivre notre route sans retard, puisque nous avions un canot et un guide et que nous n'avions rien à faire dans ce lieu, où tous les sauvages sont protestants fanatiques. La saison, du reste, était avancée, la neige tombait sans relâche et la petite rivière la Pierre avait déjà ses deux rives gelées, ce qui faisait prévoir qu'elle le serait bientôt entièrement. Le lendemain j'étais sur pied de grand matin pour partir, il n'y avait pas de temps à perdre ; je voyais devant moi une petite baie toute couverte d'une glace solide, et la neige tombait en abondance.

Mais je ne dois pas oublier de vous dire les bonnes nouvelles que nous apprîmes à la Maison-la-Pierre. C'était d'abord que les Américains, qui avaient abandonné le fort Youkon deux ans auparavant, y étaient revenus pendant l'été, et qu'ils avaient à leur tête des catholiques. Une lettre adressée au P. Petitot, et que j'étais autorisé à ouvrir, vint confirmer cette bonne nouvelle. Elle nous apprend que la Compagnie qui exploite Alaska est tout à

fait favorable à la religion catholique dans ces régions. Cette lettre est une réponse au P. Petitot qui, n'ayant pu mener à bonne fin un voyage entrepris dans le même but que le nôtre, avait écrit pour demander des renseignements. Voici la traduction de quelques passages de cette lettre : « Je suis extrêmement peiné qu'ayant entrepris un si long voyage, vous ayez été obligé de retourner sur vos pas. Je vous aurais vu avec tant de plaisir à Newklukayet. J'ai fait parvenir votre lettre au grand comptoir de la Compagnie, à San-Francisco, pour qu'elle y soit prise en considération. Mais je puis prendre sur moi de vous dire qu'on ne négligera rien pour vous assister dans votre sainte entreprise, et faciliter vos travaux parmi les Indiens. Vous pouvez compter sur des places confortables, d'amples provisions de bouche et des moyens de voyager chez les Indiens. De plus, tous les objets qui vous seront nécessaires vous seront envoyés gratuitement de San-Francisco. Quant au prix de passage des Missionnaires, il ne m'appartient pas d'en parler; cependant je crois pouvoir dire que les passages seront gratuits. »

Ayant pris connaissance de ces excellentes nouvelles, nous nous mettons en route. On charge notre canot. Ah ! mon très-révérend Père, que je voudrais vous voir au pied du petit fort, jetant un coup d'œil sur la rivière et voir nos préparatifs de départ. Vos yeux cherchaient en vain le navire qui doit emporter vos Missionnaires ; mais en regardant attentivement vous pourriez apercevoir deux canots faits avec des branches de saule recouvertes de deux peaux d'orignal. C'est sur le plus petit et le plus laid de ces deux misérables canots qu'un Evêque et un Missionnaire vont voyager, et encore sont-ils fiers de leur équipement; car là au moins ils peuvent trouver place pour leur petit bagage et leurs provisions de voyage, et leurs trois rameurs, dont je suis de droit le capitaine.

Enfin, nous voilà partis le 26 septembre, à huit heures et demie du matin, espérant arriver au fort Youkon le 3 ou le 4 octobre ; nous étions joyeux et nous ne soupçonnions pas les mésaventures qui nous attendaient. Cependant le vent du nord, qui a commencé à souffler le 1er septembre, n'avait pas encore discontinué. La température devenait de plus en plus froide, et la neige tombait presque continuellement. Pour ne pas perdre de temps, nous avions résolu de voyager toute la nuit ; mais M. Lecorre, de plus en plus indisposé, ne put fermer l'œil, car, faute de place, il se trouvait serré dans le canot comme dans un étau, et la souffrance lui arrachait de temps en temps une plainte, malgré lui. Vers minuit, je crus donc nécessaire de prendre terre pour lui procurer un peu de repos. Mais la nuit était si obscure, qu'il était bien difficile de préparer un campement, et nous crûmes bien faire en étendant nos couvertures sur la neige. Ce fut une nuit de souffrance et d'insomnie ; je me garderai bien de recommencer cette expérience. Le lendemain matin nous aperçûmes, mais trop tard pour les atteindre, six rennes qui traversaient la rivière. Leur chair nous eût été bien nécessaire, comme nous le verrons plus tard. Peu après nous arrivions au confluent de la rivière Lapierre avec la rivière Porc-Épic. Cette dernière, quoique plus rapide, commençait à prendre ; il fut donc décidé que, malgré la souffrance qu'on éprouve à vouloir dormir dans le canot entassés les uns sur les autres, il fallait se laisser aller pendant la nuit au gré du courant. Cependant un petit rapide qu'on redoutait nous obligea de nous arrêter à minuit ; mais nous ne quittâmes pas notre canot.

Le 28, le vent du nord continue à nous faire sentir son souffle glacial, une neige fine continue à tomber, et les glaces des deux rives gagnent de plus en plus, au point qu'il est impossible de prendre terre, excepté dans les

lieux où l'eau est bien profonde et le courant rapide. Le soir notre guide, espérant rencontrer des Indiens à la rivière de la Grosse-Tête, nous persuada de faire force de rames pour y arriver. On y parvint, en effet, à nuit close; mais, vain espoir! nous n'y trouvâmes personne. Seulement nous eûmes mille difficultés à débarquer à cause des glaces, et encore plus à trouver un peu de bois pour allumer le feu. La vue des glaces déconcertait nos trois rameurs; nos provisions étaient presque épuisées, et qu'allions-nous devenir si nous nous trouvions arrêtés par les glaces! Nous-mêmes nous étions balancés entre la crainte et l'espérance; mais la crainte dominait, surtout chez moi, qui connaissais mieux que M. Lecorre les rigueurs de cet affreux climat. Cependant nous tâchions d'encourager nos Indiens et de leur inspirer une confiance que nous partagions à peine nous-mêmes. Je leur disais que, pour accélérer notre marche, on préparerait une rame pour M. Lecorre; que d'ailleurs nous devions avoir encore une vingtaine de jours de navigation libre, s'il fallait s'en rapporter aux années antérieures; que, d'autre part, il était impossible de rebrousser chemin; car il nous faudrait plus de temps pour retourner que pour arriver à Youkon.

Le 29, à notre réveil, nous remarquons avec douleur que le terrible vent du nord souffle de plus belle, que la rivière charrie d'énormes glaçons, que l'eau se gèle partout où le courant est moins fort. M. Lecorre, exténué par la maladie, veut absolument ramer; je voulais qu'il prît ma place au gouvernail et me laissât la rame; enfin nous nous arrangeâmes de façon à partager la journée entre la rame et le gouvernail. Cependant notre guide, soit découragement et paresse, soit besoin irrésistible de repos, s'affaisse sur lui-même, s'étend au fond du canot et, malgré mes remontrances, s'endort d'un profond som-

meil qui dura jusqu'à midi. Alors, pour l'encourager, je lui dis que j'allais lui donner un remède qui le guérirait promptement. Je fis tout simplement bouillir un peu d'essence de café que je partageai avec lui et M. Lecorre. Le remède ne manqua pas de produire son effet. Comme nous étions quatre rameurs, travaillant de toutes nos forces, nous avancions rapidement, quoique la nécessité d'éviter les glaçons nous forçât à faire bien des détours et à perdre bien du temps. Vers le soir nous entrons dans les Remparts. On appelle ainsi une montagne élevée, à travers laquelle la rivière s'est creusé un lit étroit et profond, sur une étendue d'environ 80 milles. Comme le courant y est très-fort et y forme une infinité de rapides, je me berçais de l'espoir que les glaces y seraient pulvérisées. La nuit venant, la navigation devenait dangereuse ; mais pour aborder, quelles difficultés ! Il nous fallut ouvrir un passage dans les glaces à coups de hache. Le froid était intense, c'était l'hiver ; la rivière allait prendre, nous n'avions presque plus de provisions. Dieu ! que l'on prie avec ferveur dans ces circonstances !

Le 29, dès trois heures et demie du matin, je donnai l'éveil par le cri ordinaire : « Lève, lève, » et nous repartons. Plus de la moitié de la rivière était couverte de glaçons, et dans certains endroits elle en était même tellement obstruée, que nous ne pouvions nous ouvrir un passage sans grande difficulté. Les gorges de montagne dans lesquelles s'effectuait notre navigation, présentaient un aspect extrêmement pittoresque ; les formes les plus fantastiques se dressaient devant nous ; en temps ordinaire, l'œil eût aimé à contempler ces grands tableaux de la nature ; mais, dans notre détresse, nous avions d'autres soucis ; mes yeux avaient assez à faire de voir et d'éviter les glaçons qui menaçaient notre frêle canot, tandis que mon imagination, loin de se laisser aller aux rêves poéti-

ques, se représente très-prosaïquement le terme encore éloigné de notre pénible voyage.

Le 30 septembre, à l'heure du déjeuner, le vent tourne au sud ; et son souffle adouci fait renaître l'espérance dans nos cœurs. Elle fut de courte durée ; à peine étions-nous embarqués, que le terrible nord avait repris le dessus. A deux heures de l'après-midi nous arrivons à un rocher élevé qui a la forme d'une colonne. Le contour en est si régulier, qu'on dirait une colonne taillée de main d'homme. Ce rocher marque, dit-on, la mi-route entre la Maison-la-Pierre et Youkon. En présence de ce rocher, les pensées les plus désespérantes et les plus contradictoires se pressent dans mon esprit. Comment espérer arriver par cette voie à Youkon, sans être pris dans les glaces ? Mais marcher le long de la rivière est encore plus impossible. Pourrions-nous y arriver par l'intérieur des terres ? mais nous rencontrerions des rivières, des lacs, etc. Et les vivres ! Enfin, malgré tout, nous sommes bien résolus de pousser en avant, tandis qu'il y a possibilité. Nous prenons même la résolution de ne plus coucher à terre, et de nous laisser entraîner par le courant au milieu des glaçons pendant toute la nuit : l'un de nous veillerait. Vers les trois heures, c'était M. Lecorre qui veillait, il tenait les yeux fixés en avant pour éviter les glaçons et choisir les passages les plus propices, lorsqu'il s'écria : « Il me semble apercevoir là-bas sur le rivage un canot indien. » Bientôt, en effet, nous entendons des Indiens crier, en même temps ils nous font signe d'aborder et d'aller vers eux. Ce n'était pas chose facile ; entre eux et nous la rivière était entièrement glacée. Cependant nous étions heureux de voir ces Indiens, qui pouvaient peut-être être notre salut. Bientôt nous apprîmes que c'étaient des sauvages loucheux qui, voulant se rendre au fort Youkon, avaient été arrêtés la veille par la

glace. Le petit camp se composait d'un homme avec sa femme, ainsi que des deux frères et de la mère de cette femme. Après les poignées de main d'usage, je leur dis quel était le but de mon voyage, et je leur parlai de notre disette. Heureusement la Providence les avait favorisés : quelques jours auparavant ils avaient tué quinze rennes, et le chef de famille s'empressa de me dire qu'il allait me faire une part abondante de sa chasse, et il tint parole. Il eut bientôt rempli une grande chaudière de la meilleure viande, dont il fit ensuite trois parts, l'une pour M. Lecorre et moi, l'autre pour mes rameurs et la troisième pour ses gens. Après ce copieux repas, dont nous avions grand besoin, je tâchai d'obtenir de notre digne hôte tous les renseignements possibles. C'était un homme intelligent, et je voulais savoir de lui s'il y avait possibilité de continuer notre voyage. « Il est possible, lui dis-je, que la rivière soit libre un peu plus bas. Deux coudes successifs formés ici par la rivière ont arrêté les glaçons. — Je crois, en effet, répondit-il, que plus bas la rivière doit être libre, mais encore un peu plus loin elle est très-tortueuse, le courant n'est pas fort et vous serez de nouveau arrêtés par les glaces. — Mais ne pourrions-nous pas voyager par terre ? — A la rigueur, la chose est possible ; mais vous trouverez tant d'obstacles, que je ne vous conseille pas d'en faire l'expérience. » Cependant M. Lecorre, ne consultant que son courage, et oubliant la faiblesse de sa santé, me pressait de partir ; mais moi qui savais qu'il ne pouvait même pas faire une demi-journée de marche, dans l'état où il se trouvait, je résolus de rester auprès des Indiens jusqu'à ce que la glace fût assez forte pour nous porter ; et j'y étais d'autant plus résolu, que mon bon sauvage promettait de m'accompagner jusqu'à Youkon. En attendant, il nous permettait de prendre sur ses provisions toute la viande que nous pouvions désirer. Je

ne pus m'empêcher d'admirer et de remercier la bonne Providence qui semblait n'avoir placé cette excellente famille de sauvages sur notre route et ne lui avoir procuré une chasse abondante que pour sauver ses Missionnaires de la faim et peut-être même de la mort. Nous nous étions munis, il est vrai, de fusils et de munitions, mais dans ces parages nous ne vîmes trace ni de renne, ni d'orignal; nous aperçûmes seulement la piste de quelques lièvres. Ce qui eût rendu ma position encore plus cruelle, c'était l'état de santé de M. Lecorre, qui s'aggrava considérablement pendant notre séjour au campement. Le lendemain de notre arrivée, il put se tenir debout quelque peu; mais les quatre jours suivants, il ne put se lever. La dyssenterie le minait, le sommeil fuyait sa paupière, l'appétit avait complétement disparu, à peine pouvait-il prendre un peu de bouillon que nous faisions avec de l'*extrait de viande*, et un peu de chocolat français que nous avait donné la bonne Mère Lapointe à notre départ de la Providence. Elle avait reçu ces petites douceurs lors de son voyage au Canada ; car ce sont là des objets de luxe que les Missionnaires du Mackenzie ne peuvent se procurer. Mais je dois le dire, dans ces voyages si pénibles, l'*extractum carnis*, le chocolat et l'essence de café nous ont rendu d'immenses services. Que j'étais heureux surtout d'en pouvoir offrir un peu à notre cher malade, soit en traversant les montagnes Rocheuses, soit ici, sur sa couche environnée de neige et de glace, soit plus tard dans la suite de ce voyage !

Cependant il ne faudrait pas croire que nous étions oisifs au camp de notre brave Indien. Tous les jeunes gens, les nôtres comme les siens, étaient occupés à préparer des traîneaux de bouleau pour continuer notre voyage. On en fit cinq, deux pour moi et trois pour les Indiens du camp.

Du 1er au 5 octobre le vent du nord continua à souffler. Nous nous en réjouissions, car nous pensions que son souffle glacé nous préparait un chemin solide. Après avoir tenu conseil avec mon Indien, il fut décidé que nous nous mettrions en route le 6. Ce qui me poussait à hâter notre départ, c'était la triste situation de M. Lecorre et la longueur du chemin qu'il nous restait à faire. Au train où les vivres étaient dépensés, j'avais lieu de craindre d'en manquer bientôt. Au contraire, un meilleur régime alimentaire et une maison chauffée ne pouvaient que contribuer puissamment au rétablissement de cette santé si précieuse, mais si éprouvée par le froid, la fatigue et les privations.

Le 5 je mis tout en œuvre pour que tout fût prêt pour le départ du lendemain. Je me procurai chez mon chef indien un bon chien qui, attelé avec un excellent chien de chasse que nous appelions *le Petit Breton*, pourrait traîner notre cher malade dans les sentiers unis. Oscar et Breton furent donc attelés à un traîneau conduit par Silvain. Le second traîneau s'étant trouvé trop petit, il fallut mettre une grande partie du bagage sur celui du Missionnaire.

Enfin le 6 au matin, quoique notre malade fût plus souffrant que d'habitude, il nous fallut nous mettre en route et braver mille difficultés dont je ne saurais vous donner une juste idée ; pour les comprendre, il faudrait les avoir expérimentées ; mais ce que vous pouvez comprendre, c'est mon inquiétude. Cependant M. Lecorre se souvient qu'il avait pris à Good-Hope un peu de perchlorure de fer, dont quelques gouttes, pensait-il, lui feraient du bien. Je me hasardai à lui en donner une dose, en priant Dieu qu'elle lui fût utile. Nous voilà partis en suivant la rive droite de la rivière Porc-Epic ; mais à peine avions-nous fait un demi-kilomètre, que nous fûmes for-

cés, par des mares impraticables, de rebrousser chemin. Alors, après avoir tâtonné et sondé la glace, on se mit à traverser la rivière. Mais elle présentait tant d'obstacles, par les glaçons amoncelés, les glaces creuses et les mares d'eau, que nous avions de grandes précautions à prendre, et il nous fallut plus d'une heure pour traverser la rivière, qui n'est pas cependant large à cet endroit ; pour M. Lecorre, impossible de le traîner au milieu de ces obstacles. Ainsi nous fîmes peu de chemin le premier jour, d'autant plus que nos traîneaux étaient surchargés. Je vous ai déjà dit un mot des nôtres, mais je dois vous parler aussi de ceux de nos Indiens. Un de leurs traîneaux portait une charge énorme et avait trois haleurs disposés comme il suit : d'abord la femme du chef du camp, puis son chien dans le milieu, enfin le chef lui-même comme timonier. Ils me faisaient pitié quand je les voyais tirer de toute leur force et souvent trébucher sur les glaçons entassés. Le second traîneau portait la vieille et quelque peu de bagage ; deux chiens composaient l'équipage, et le cocher les aidait en poussant avec un bâton. Enfin le troisième traîneau, chargé de bagages, était traîné par le plus jeune de la bande, et c'était lui qui se tirait le mieux d'affaire. Comme vous voyez, tout le monde était attelé, seul j'étais libre, mais non pas inactif. Armé d'une hache, je marchais devant la caravane, sondais la glace et abattais les glaçons pour livrer passage aux traîneaux. Le pauvre M. Lecorre, malgré sa faiblesse, fut obligé de marcher presque continuellement : heureusement la médecine qu'il avait prise lui avait fait un bien instantané, et quoique faible encore, il ne souffrait plus du mal qui l'avait tant épuisé. Comme je l'avais prévu, nous trouvâmes la rivière libre quand nous eûmes dépassé les deux coudes qui avaient arrêté les glaçons. Nous ne pouvions que suivre les bords glacés de la rivière, lesquels se trouvaient

quelquefois ou trop étroits, ou trop en pente, ou trop légèrement gelés, et alors il nous fallait nous traîner sur les cailloux ou sur le sable à demi couvert de neige. A midi, pendant qu'on préparait le dîner, nos Indiens firent une cache où ils déposèrent une partie de leur viande et de leur bagage, et ils nous engagèrent à en faire autant et à laisser là tout ce qui n'était pas absolument nécessaire pour aller jusqu'à Youkon, me promettant du reste de me rapporter le tout quand la glace serait plus forte ; mais ils n'ont pu tenir leur promesse, à cause du jeûne forcé des hommes et des chiens, et ce n'est que longtemps après notre arrivée au fort que nous envoyâmes chercher notre cache. Ainsi allégés, les traîneaux allèrent un peu plus vite ; mais que de mauvais pas à franchir ! La rivière n'était pas gelée au milieu ; nous étions obligés de suivre d'abord la rive gauche ; mais il arrivait souvent que le courant venait toucher à une rive escarpée ; alors il fallait des précautions et des efforts infinis pour empêcher les traîneaux de tomber dans la rivière. Vers le soir du premier jour nous laissâmes la rivière pour faire ce que l'on appelle un *portage*, c'est-à-dire pour couper court en passant par les bois. Nous y fîmes notre premier campement, et je remerciai le bon Dieu, qui avait donné à mon compagnon assez de force pour résister aux fatigues de cette première journée.

Le 7, nous marchâmes d'abord par un assez bon sentier, puis nous rencontrâmes encore la rivière qui n'était pas gelée ; il nous fallut donc encore en suivre les bords au milieu d'innombrables difficultés jusqu'à vers deux heures. Alors, nous trouvant en face d'une côte à pic que venait frapper la rivière, nous fûmes obligés de nous détourner et, la hache à la main, de nous frayer à travers les bois un passage qui nous conduisit à un sentier connu de nos Indiens. Ce fut le lieu de notre deuxième campement.

Le 8, le sentier aboutit encore une fois à la rivière. Dans ces rencontres, nous trouvons parfois la rivière assez gelée pour nous porter ; souvent, au contraire, il nous faut chercher un passage soit à droite, soit à gauche dans les bois. Vers neuf heures du matin, Silvain eut une vive alerte. Il me suivait, portant un gros paquet sur le dos, car notre petit traîneau s'était brisé dès la seconde journée. Tout à coup j'entends crier : « *Tiaïn ! Tiaïn !* Mon Père ! mon Père ! » Je me retourne et je vois mon pauvre Silvain dans l'eau jusqu'aux aisselles. Heureusement son paquet avait amorti la chute, et comme il eut la présence d'esprit de tenir les bras étendus au-dessus de la glace, il put se maintenir à la surface. Nous nous mîmes à trois pour le tirer de l'eau, pendant qu'il criait : « *Elugu ! élugu !* J'ai froid, j'ai froid ! » Je lui fis changer d'habits, et l'accident n'eut pas d'autres suites. Cependant M. Lecorre avait pris les devants, et comme il connaissait peu les dangers que présentent les glaces d'automne, et qu'il n'avait pas même pris la précaution d'avoir à la main un bâton qu'il pût, en cas d'accident, mettre en travers pour se soutenir sur la glace, je me mis à courir vers lui pour l'avertir de prendre des précautions. Je faillis être moi-même victime de mon empressement, j'enfonçai dans la glace ; mais je pus m'en tirer en m'aidant de ma hache, et je continuai, quoique avec un peu plus de prudence, à courir vers mon compagnon, dont le danger m'effrayait ; je ne tardai pas à le rejoindre, car il venait de s'arrêter en voyant devant lui des mares d'eau et en sentant fléchir la glace sous ses pieds. Quand les Indiens nous eurent rejoints, on sonda la glace sur la rive droite que nous préférions ; mais il fut reconnu que le passage était impossible, et nous retournâmes un peu sur nos pas pour prendre la rive gauche, et, après l'avoir suivie quelque temps, nous pûmes nous engager sur le lit de la rivière jusqu'au

soir. Alors trouvant encore des mares d'eau, nous campâmes sur une petite colline à droite. Nous eûmes beaucoup à souffrir du froid, et les tourbillons de vent nous aveuglaient de fumée et éparpillaient les étincelles dans tout le camp sur nos habits et nos couvertures, qui, malgré nos précautions, portèrent bien des marques de brûlure.

La journée du 9 se passa sans événement remarquable ; le sentier que nous suivions présentait toutes les difficultés ordinaires. Les Indiens, n'ayant plus rien à se mettre sous la dent, firent une battue dans une petite île et tuèrent dix lièvres. Le 10, nous trouvant aussi à court de provisions, nous envoyâmes nos trois jeunes gens prendre part à une nouvelle battue organisée dans une saussaie formant une île. On tua dix-sept lièvres et deux faisans. Vers les trois heures nous arrivâmes à un endroit où l'on se promettait de rencontrer des Indiens ; mais nous n'y trouvâmes qu'un vieux camp abandonné. Nos sauvages reconnurent cependant les traces encore récentes de trois traîneaux qui avaient dû venir le matin même à ce camp. On tira des coups de fusil, mais sans recevoir de réponse. Cependant nous n'avions plus que 3 livres de viande pour toute la caravane, et nous avions encore à faire au moins trois grandes journées de marche. On résolut donc de suivre la trace des traîneaux, à la recherche des Indiens ; pour cela il nous fallut retourner sur nos pas ; après avoir marché dans cette direction pendant une heure et demie, nous arrivâmes à un camp de sauvages, composé de cinq loges, dont chacune abritait trois ou quatre familles. Après les poignées de main d'usage, il fallut encore une fois aborder la question délicate, l'état des vivres : partout la réponse fut la même : « *Schi kiva.* De la viande, il n'y en a pas. » Malheureusement la réponse n'était pas éloignée d'être vraie ; cependant on aurait pu nous en donner un peu, si ce chef sauvage n'a-

vait été un protestant fanatique. Nous reconnûmes bientôt que la haine du prêtre était le vrai motif de son refus; car il nous refusa également un traîneau et des chiens que nous demandions à lui emprunter ou à lui acheter. Alors je me rendis dans une loge qui appartenait à l'un des beaux-frères de notre brave Alhendè, et là une jeune femme me céda presque tout son sac à viande, qui contenait environ 8 livres. Sa compagne de loge me dit alors: « Moi aussi j'ai un peu de viande sèche ; mais elle est si mauvaise, que je n'ose te l'offrir. — Peu importe, lui dis-je, j'aime mieux en avoir de mauvaise que de n'en avoir point du tout. » Là-dessus elle me donna environ 12 livres de viande toute moisie, et y ajouta environ 4 livres de graisse. C'est tout ce que je pus obtenir de provisions pour continuer notre voyage. Un autre sauvage nous vendit un traîneau. Le mari de la femme qui nous avait donné de la viande moisie nous prêta trois chiens à bon marché. Sa femme voulut elle-même les harnacher de tapis ornés de grelots ; elle voulut même ajouter des pompons à leurs colliers. Cette gracieuseté leur valut un présent.

Le 11, à huit heures du matin, nous quittions le camp: Alhendè y laissait sa femme, sa belle-mère et le plus jeune de ses beaux-frères, et nous accompagna avec John, son autre beau-frère. Deux jeunes gens de ce camp voulaient aussi se rendre au fort en notre compagnie, ce qui porta encore notre nombre à neuf. Nous n'avions que nos deux fusils ; mais nous avions maintenant deux traîneaux, ce qui permettait à M. Lecorre et à moi de nous faire traîner de temps en temps. Mais quel fut mon étonnement, à la première station que nous fîmes pour dîner, de voir que nos quatre jeunes étrangers n'avaient pas apporté une bouchée de vivres, à part un peu de cette mauvaise viande dont je vous ai parlé ! Comment faire ? Nous voilà

évidemment condamnés à un jeûne rigoureux. Nous avions à peine assez de viande pour une journée, avec nos cinq chiens à nourrir. Je partageai aussitôt toutes nos provisions en trois rations, afin d'avoir quelques bouchées pour chaque jour. Au premier repas, la viande moisie nous souleva le cœur : M. Lecorre, dont l'estomac n'était pas encore parfaitement rétabli, ne put y toucher. Quant à moi, je m'efforçai d'en manger quelques bouchées, mais elle me rendit malade, et je ne voulus plus y goûter. Heureusement il nous restait encore assez d'*extractum carnis* pour en faire un bouillon chaque jour, et assez de chocolat pour en prendre une once par jour. De plus, nous fîmes encore une battue qui nous procura cinq lièvres et deux faisans ; mais, nouveau malheur, pendant que nous étions tous occupés de cette chasse, Silvain, qui était chargé de nos traîneaux, les laissa s'engager dans d'inextricables embarras, où l'un des deux se brisa. Sa réparation demanda du temps; quand enfin on voulut poursuivre le voyage, on ne tarda pas à s'apercevoir que la rivière n'était pas gelée et que, d'autre part, les bords étaient impraticables. Nos jeunes gens, tout à fait découragés, voulaient camper là ; mais je m'y opposai résolûment, ne voyant d'alternative que d'aller de l'avant ou mourir de faim. On gravit donc la montagne et, la hache à la main, on tâcha de se frayer un passage, lorsque tout à coup, ô bonheur inespéré ! nous tombons sur un sentier dont personne ne soupçonnait l'existence, et qui passait à travers des plaines et des lacs. Désormais nous en avions fini avec la rivière Porc-Epic, nous la laissons sans regret dérouler son cours tortueux qui nous a valu tant de souffrances, et nous nous dirigeons en droiture vers le fort.

Le 12 octobre fut pour nous une forte journée de marche. La bonne Providence vint encore à notre secours

et nous permit de prendre huit lièvres. Vers le coucher du soleil nous arrivâmes sur les bords d'une rivière qu'on appelle *grande rivière Noire*. Nous devions la suivre jusqu'à une certaine distance, puis la traverser trois ou quatre fois; mais elle était encore moins gelée que la rivière Porc-Epic. Nos Indiens sont encore une fois découragés. Je fais chercher un bon campement et leur donne une bonne et copieuse tasse de thé pour les encourager à affronter de nouvelles difficultés et à se frayer encore une fois un sentier à travers les bois.

Le 13, c'est le jour du Seigneur; mais, pour nous, le repos n'est pas possible. Après nos dévotions du matin, nous nous remettons en route jusqu'à midi. Alors nous nous arrêtons comme de coutume pour dîner. Ce ne fut pas long, car nous n'avions presque rien à manger. Je profitai de ce moment d'arrêt pour écrire au crayon un petit billet au chef de poste à Youkon, et lui annoncer notre arrivée. Deux jeunes gens furent envoyés en avant pour porter ce message. Pour tout dîner, M. Lecorre et moi nous prîmes un léger bouillon d'extrait de viande: c'était bien peu; mais, Dieu merci, M. Lecorre, qui était si malade au camp, s'était remis pendant le voyage, ce qui me paraît tenir du prodige. Enfin, n'ayant plus rien à manger, nous voulûmes à toute force arriver au fort pour souper, d'autant plus que, dans mon billet à M. Mercier, je le priais de nous préparer un souper auquel je promettais de faire honneur. Peu après le départ de nos messagers, nous nous mettons en route, soutenus par l'espoir d'être bientôt au terme de ce pénible voyage. Vers trois heures du soir, nous nous trouvons en face de la petite rivière Noire, qui, malgré la lenteur du courant, n'était pas gelée. Quelle déception! faudra-t-il donc encore coucher à la belle étoile et sans rien manger! Cependant, nous longeons la rivière et, au bout de quelque temps,

nous nous hasardons à la traverser sur une glace qui fléchit sous nos pas. *Deo gratias!* nous voilà en sûreté sur la rive gauche! Nous allons rejoindre le sentier, dont nous avions dû nous écarter pour traverser la rivière, et nous marchons au pas gymnastique pour réparer le temps perdu. Quand nous eûmes fait une bonne lieue dans cette direction, notre guide nous crie qu'on est tout près du fort. Quelle bonne nouvelle! encore une fois *Deo gratias!* Mais n'oublions pas, il faut faire toilette, car nous allons rencontrer des hommes civilisés. A cinq heures, nous voyons se dessiner majestueusement devant nous la ligne de palissades du fort avec ses quatre bastions et ses meurtrières. Nous redoublons le pas et dans quelques instants nous nous trouvons en présence de M. Mercier, chef du poste, et de MM. Dufresne et Hanover. Les deux premiers sont des Canadiens français, natifs du bas Canada; le dernier est Canadien anglais, mais également catholique; aussi la réception fut-elle tout à fait cordiale; on eût dit de vieux amis se revoyant après une longue séparation. Comme la chambre qu'on nous destinait n'était pas encore prête, les deux Canadiens français nous cédèrent les leurs.

Le 14 et le 15 se passèrent en préparatifs. On disposa pour nous l'appartement autrefois occupé par les ministres protestants. Il paraît qu'ils prêchaient une morale assez facile, car ils accordaient le baptême aux mauvais comme aux bons, et notre sainte religion aura beaucoup à faire pour gagner ce monde perverti, à l'observance d'une morale plus sévère. Enfin, l'œuvre est commencée; là où l'erreur régnait, nous annonçons la parole de vérité et le saint sacrifice y est offert. Mais nous n'osons nous procurer ce bonheur tous les jours, dans la crainte de manquer bientôt de vin pour la messe. Nous n'en avons eu en tout que 3 litres et demi. Nous nous contentons

de dire la sainte Messe à tour de rôle, et en économisant le vin autant que possible. Ainsi, ayant appris que le souverain Pontife dispensait quelquefois de prendre du vin pour les ablutions, nous avons cru pouvoir user de cette dispense que nous présumions, me réservant d'en faire la demande formelle pour des cas semblables, aussitôt qu'il me serait possible.

Je reprends mon journal, un moment interrompu. Le 22 novembre 1872, nous apprenons que le R. Bompas, le ministre qui nous avait suivi jusqu'à la rivière Peel, a traversé effectivement les montagnes Rocheuses deux jours après nous, comme il l'avait annoncé, et est venu au petit fort de la Maison-la-Pierre. Après la prise des glaces, il s'est rendu chez les sauvages qu'on appelle les *gens du large*, et de là chez les Esquimaux des bords de la mer Glaciale. Il a le projet de visiter ensuite les Loucheux qui fréquentent le fort Youkon, qui sont tous protestants. Alors quel espoir nous reste-t-il de pouvoir faire le bien parmi ces sauvages ? Nous sommes de plus en plus convaincus que, pour les gagner à notre foi, il nous faut arriver les premiers parmi eux. Quand à l'ignorance et à l'orgueil naturel des sauvages vient s'ajouter le fanatisme protestant, ils deviennent inabordables et leur orgueil se traduit par un pédantisme ridicule. J'en ai fait l'expérience en passant par le fort Peel's-River, par la Maison-la-Pierre et ailleurs. Cependant, je dois le dire, ces pauvres Loucheux eussent fait d'excellents catholiques, si nos Missionnaires avaient pu venir les premiers parmi eux. Oh ! qu'il est fâcheux, mon très-révérend Père, que nous n'ayons pu fournir plus tôt et en plus grand nombre des ouvriers apostoliques pour ces régions lointaines ! Mais je me réserve de vous parler plus longuement des besoins de nos missions et des moyens à prendre pour venir efficacement à leur secours quand je serai arrivé à Saint-

Michel, chef-lieu de la compagnie commerciale d'Alaska. En attendant, je suis obligé d'avouer que nous n'avons rien à faire ici durant cet hiver. A part les trois messieurs du fort, notre Silvain et un petit métis russe, nous n'avons personne ici auprès de qui nous puissions exercer notre ministère. Quelques Loucheux sont d'abord venus assister à nos exercices religieux, mais seulement en curieux, et ils ont bientôt cessé d'y venir. Dans toute ma vie de Missionnaire, je n'ai jamais encore éprouvé un si cruel mécompte. Cependant nous ne perdons pas notre temps; avec l'aide de Silvain, qui nous sert d'interprète, nous nous livrons avec ardeur à l'étude de la langue loucheuse. Nous sommes déjà bien avancés dans la rédaction d'un dictionnaire des verbes de cette langue, et en même temps nous corrigeons le dictionnaire de mots des RR. PP. Séguin et Petitot. Pour nous habituer à la phraséologie des mots, nous nous sommes fait raconter en loucheux par Silvain, et nous avons écrit sous sa dictée, tout le récit de notre voyage depuis Good-Hope jusqu'ici. Quand même M. Lecorre ne pourrait pas s'établir ici, la langue loucheuse lui sera toujours très-utile; elle lui donnera la clef de tous les dialectes parlés plus bas sur le cours du Youkon. Il a déjà fait de grands progrès; pour moi, je l'étudie avec un peu moins d'ardeur; je l'étudie cependant assez sérieusement dans l'espoir que mon travail sera utile aux Missionnaires qui auraient à apprendre le loucheux dans les missions du Mackenzie. En passant à Good-Hope, j'y laisserai mon dictionnaire et toutes mes observations sur la langue loucheuse, afin que les Pères de cette mission puissent en faire une copie. C'est un acheminement vers la rédaction du dictionnaire polyglotte commencé par le R. P. Petitot, et qui comprend sept langues sauvages. C'est à moi qu'il appartient de compléter cet important travail, puisque les devoirs de

ma charge m'obligent à visiter toutes les missions. Je ne négligerai rien pour mener à bonne fin cette œuvre importante. C'est, du reste, un excellent moyen d'apprendre ces langues, et quel avantage si je pouvais partout me passer d'interprètes!

24 *novembre*. — Nous avons pu nous procurer un petit tabernacle et former à l'extrémité de notre chambre comme un petit sanctuaire séparé, où nous pourrons désormais conserver le saint Sacrement. Nous avons aussi la bénédiction du très-saint Sacrement, mais accompagnée du seul encens de la prière.

15 *décembre*. — Des sauvages nous sont arrivés des deux principaux camps indiens. Il résulte de nos entretiens avec eux et des rapports que nous a faits Silvain, qu'ils sont imbus des plus sots préjugés contre nous. Ainsi, nous sommes des déicides; ce sont des prêtres catholiques qui ont fait mourir Jésus-Christ. La preuve, c'est qu'ils portent la croix, dont les protestants ont horreur. Inutile de vouloir détromper ces entêtés ignorants; ils vous disent, avec un orgueil sans pareil, que vous mentez. Voilà à peu près tout ce qu'ils ont appris des ministres protestants.

22 *décembre*. — Hier, fête de saint Thomas, et quinzième anniversaire de ma première messe, je priai avec ferveur pour la conversion de ces malheureux. Ils sont dans l'enthousiasme dans l'attente de M. Bompas, qui va venir les visiter. Il se proposent de se réunir en grand nombre chez le chef Mitasses-Rouges. On va encore surexciter leur fanatisme; évidemment nous n'avons pas grand'chose à faire pour le moment parmi ces pauvres égarés. Nous attendons avec impatience la débâcle des glaces pour descendre jusqu'à l'océan Pacifique et reconnaître en passant les lieux les plus avantageux pour l'établissement de notre sainte religion. Quoique le fort Youkon

soit situé au 67,10', c'est-à-dire un peu plus au nord que Good-Hope, le disque du soleil a paru tous les jours à l'horizon, tandis qu'à Good-Hope nous l'avions perdu de vue pendant quarante-trois jours, sans doute parce que la mission est située derrière une petite colline. Hier, à midi, nous avons pu voir, ou du moins nous avons cru voir tout le disque du soleil, dont les rayons venaient même se refléter sur les toits du fort. Chaque jour, à cette époque de l'année, le lever et le coucher du soleil nous présentent un magnifique tableau pendant plusieurs heures. L'aurore et le crépuscule du soir se donnent la main. Rien au monde de plus beau. Puis nous avons ces magnifiques aurores boréales, et ces étoiles sans nombre, que ne voile pas le plus léger nuage. Que ces longues nuits sont belles ! Elles ne connaissent pas l'horreur des ténèbres.

29 *décembre*. — Je ne me souviens pas d'avoir jamais passé une si triste fête de Noël. Les sauvages du fort, au lieu d'assister à nos réunions, étaient partis quelques jours auparavant pour aller chez le chef Mitasses-Rouges, où le ministre leur a donné rendez-vous pour le 1er janvier 1873. Nous n'avions donc à la messe de minuit que les quelques catholiques dont j'ai déjà parlé. Cependant je n'ai rien négligé pour célébrer cette belle fête avec toute la solennité possible.

1er *janvier* 1873. — J'ai dit la sainte Messe avec tristesse, à cause de notre petit nombre. J'ai bien prié pour que ces épreuves deviennent plus tard pour les Missionnaires d'Alaska une source de consolation.

6 *janvier*. — L'interprète du fort est revenu avec d'autres sauvages, très-mécontents et désappointés de n'avoir pas rencontré le ministre. Pour nous, nous n'avons pas raison d'en être contrariés.

26 *janvier*. — Toujours même indifférence des sau-

vages, qui refusent d'assister à nos offices. De grand matin, ils font leur exercice du dimanche, et c'est la femme de l'interprète qui est la prêtresse. C'est surtout cette malheureuse qui empêche ses compatriotes de venir à nous. Depuis le 28 décembre, nous avons un froid si intense, que je n'en ai jamais éprouvé de semblable et de si longue durée. Le temps est calme, le ciel toujours pur; mais il règne constamment au-dessus de la surface de la terre un *nuage de froid*, c'est-à-dire une vapeur épaisse que le froid fait sortir de terre, mais qu'il empêche de monter. Il en est de même de la fumée de nos cheminées : elle forme comme un gros nuage à la surface de la terre. N'ayant pas de thermomètre, je ne puis déterminer le degré de froid. Outre le loucheux, j'étudie aussi l'anglais, voulant me perfectionner dans l'usage de cette langue, sous mon excellent maître M. Hanover. Plus nous étudions le loucheux, plus nous sommes convaincus, M. Lecorre et moi, qu'il n'est pas aussi difficile qu'on nous l'avait représenté. Il n'est guère plus difficile que les autres dialectes de la langue *dêné* ou montagnaise. Cependant nous venons de découvrir une difficulté énorme produite par la simple négation *é* mise devant le verbe. Ce misérable *é* oblige le verbe négatif à changer à tous les temps et à toutes les personnes ; la simple conjugaison des verbes était cependant déjà assez difficile à cause des irrégularités.

Depuis quelques jours nous passons notre récréation à prendre des lièvres, parce que nous sommes menacés d'un jeûne rigoureux si le froid persiste et si le vent ne souffle un peu fort pour permettre de chasser l'orignal.

2 *février*. — Le 31 janvier nous étions réduits à la plus grande disette ; nous ne pouvions plus nourrir nos chiens et le froid continuait toujours avec une intensité inaccoutumée. Cependant, le 30, l'interprète du fort avait observé

la piste de deux orignaux, et le 31, profitant d'un peu de vent, il les a tués tous les deux, pendant qu'un autre sauvage en tuait un troisième dans une autre direction. Espérons que nous pourrons attendre la saison du vent sans avoir à souffrir de la faim.

Le 6 février, des étrangers arrivent au fort. M. Lecorre, qui a toujours l'œil au guet, croit voir arriver un traîneau chargé de viande ; mais il observe qu'au lieu de diriger cette viande vers le hangar aux provisions, on la dirige sur la maison de l'interprète. Intrigué, il observe de plus près, et voit paraître de la barbe, c'est donc un homme blanc, car les sauvages sont dépourvus de barbe. Aussitôt, ô malheur ! il reconnaît M. Bompas. C'était bien lui, quoique habillé en loucheux, avec son juste-au-corps en peau de caribou, queue devant et queue derrière. Sauf la barbe, il avait l'air d'un sauvage ; il en mène du reste la vie. Les commis lui ont fait une froide réception, c'était cependant moins froid qu'il ne méritait. N'a-t-il pas eu l'audace de dire aux trois messieurs catholiques du fort que les Indiens n'aimaient pas les catholiques et qu'il venait pour les attacher à sa cause. D'abord il n'y avait avec lui que M. Dufresne et M. Mercier. Celui-ci lui répondit que si les sauvages n'aimaient pas les prêtres catholiques, c'est que messieurs les ministres avaient répandu contre eux d'absurdes calomnies ; ensuite, à la double demande du ministre si les marchandises demandées par M. Mac-Donald n'étaient pas arrivées, et si les prêtres catholiques avaient été demandés par la Compagnie commerciale d'Alaska, il fut répondu que rien n'était arrivé et que la Compagnie ayant demandé des prêtres catholiques, ne voulait pas de ministres protestants. Sur ces entrefaites arrive M. Hanover, qui est très-étonné de rencontrer le ministre dans le salon, et plus étonné encore de s'entendre dire que ce révérend est venu pour

conserver les sauvages dans la voie de la vérité, etc... M. Hanover, excellent catholique, élevé au milieu d'une population de protestants fanatiques et persécuteurs, n'eut pas de peine à réduire à leur juste valeur, en quelques mots, les phrases sonores du ministre.

Le 7, M. Bompas, qui s'était conduit avec un manque absolu de délicatesse, se lève vers les cinq heures du matin, parlant, ou plutôt criant comme un sauvage et faisant un vacarme tel que personne ne put dormir. Il venait de passer quinze jours au camp des Mitasses-Rouges et quelques jours chez les deux chasseurs du fort; il se rend maintenant, en descendant le Youkon, chez un grand chef de la tribu du nom de *Sénaty*. Nous n'essayerons pas de le suivre, ce serait aller au-devant d'un échec. Nous aurons encore l'ennui de sa visite, à son retour, dans une quinzaine de jours.

23 *février*. — Depuis le 13 de ce mois, le grand calme produit par l'excès du froid a fait place au vent, ce qui permet aux chasseurs de faire la guerre aux orignaux, et la disette a cessé.

Quand M. Bompas revint, il s'éleva une dispute entre Silvain notre interprète et la femme de l'interprète du fort, cette espèce de prêtresse fanatique au service de M. le ministre. Elle eut le dessous dans la controverse et ne sachant que répondre, elle s'écria : « Ce n'est pas de toi-même que tu dis ces choses, ce sont les prêtres qui te les ont dites pour me les faire répéter; mais si M. Bompas était présent, ou si les prêtres osaient l'attaquer, ils seraient bien vite battus. » Nous ne tenions pas à faire la controverse avec un homme comme Bompas; cependant, pour ne pas laisser croire aux sauvages que nous redoutions ce champion du protestantisme, nous crûmes devoir profiter de la première occasion pour l'attaquer en présence des sauvages et des messieurs du

fort. Je laissai ce soin à M. Lecorre ne voulant pas me mettre en scène personnellement. Je me retirai dans ma chambre, d'où je pouvais tout entendre, et M. Lecorre ouvrit le feu : « Je suis venu, dit-il, avec l'intention de m'établir dans le fort, et vous comprenez, monsieur, combien il doit m'être pénible de m'entendre dire à chaque instant par les sauvages que ce sont les prêtres catholiques qui ont mis à mort Jésus-Christ, que les prêtres sont des Antechrist et autres sottises semblables, que les sauvages disent avoir apprises de la bouche de leurs ministres. » M. Bompas nia avoir jamais enseigné de pareilles sottises. « Cependant, ajouta M. Lecorre, partout où j'ai passé les sauvages m'ont répété la même chose et disent l'avoir apprise de vous. Veuillez donc détromper les Indiens ici présents ». Bompas s'y refusa. La controverse continua encore sur le culte que les catholiques rendent à la sainte Vierge et aux saints, et sur la croix, que ce ministre a en horreur. Je ne vous redirai pas tous ces détails, qu'il me suffise de vous dire que Bompas fut battu, balbutia, pâlit, et que M. Lecorre le laissa dans cet état de déconfiture. Alors je fis dire par Silvain aux sauvages présents que le ministre avait nié avoir jamais soutenu que nous étions des déicides, mais qu'il avait avoué les propos qu'on lui prêtait sur la sainte Vierge, sur la croix, etc... Je leur fis expliquer l'enseignement catholique sur ces sujets, et leur dis combien il était horrible d'entendre répéter que Jésus-Christ méprisait sa mère. M. Bompas, mortifié du rôle qu'il venait de jouer en présence de ses sauvages et des messieurs du fort, essaya de chercher auprès de ces derniers un peu de sympathie ; mais il n'en trouva guère, et le chef du fort lui fit entendre clairement qu'il ne pouvait avoir aucune estime pour un homme qui disait sciemment le contraire de la vérité. Cette aventure n'étant pas de son goût, il

hâta son départ. Puisse le bon Dieu le convertir ou du moins l'éloigner à jamais d'ici !

9 *mars*.—Nous venons d'apprendre que M. Bompas, pour pallier sa défaite, a eu recours à divers subterfuges auprès des sauvages, M. Lecorre ne lui avait pas donné le temps de répondre ; ailleurs, il a dit qu'il n'avait pas voulu répondre, parce qu'on se moquait de lui ; ailleurs, enfin, que l'Évêque n'avait pas osé l'attaquer, parce qu'autrefois il avait été battu par M. Bompas... Tous ces propos nous touchèrent peu ; mais ce qui nous fit de la peine, ce fut d'apprendre qu'il se proposait de descendre à Newklukayet aussitôt après la débâcle des glaces ; et qui sait s'il ne cherchera pas à aller plus loin ?

5 *mai*. — Voici une longue lacune dans mon journal. C'est que j'avais peu de papier, et rien d'important à marquer. L'indifférence la plus absolue continue à caractériser la conduite des sauvages envers nous et notre sainte religion. Quand quelqu'un vient nous voir, ce n'est que dans un but d'intérêt, mais leurs préjugés sont toujours les mêmes. Aussi sommes-nous convaincus que, pour le moment du moins, il n'y a rien à faire au fort Youkon. Jamais encore, je n'avais éprouvé un pareil échec, et j'en suis d'autant plus désolé que, pour M. Lecorre, c'était la première fois qu'il entreprenait une mission de ce genre. Nous sommes donc bien résolus de devancer M. Bompas à Newklukayet, et pour cela nous partirons en canot d'écorce quelques jours avant le départ de la barque de Youkon, et aussitôt qu'il nous sera possible de nous frayer un passage à travers les glaces. Nous aurons ainsi plus de temps pour sonder les dispositions des sauvages ; et lorsque la barque quittera le fort Adams, j'en profiterai pour me rendre à Saint-Michel. Nous pourrons alors juger des dispositions des sauvages et nous établir où nous verrons le plus d'espérance de faire le bien.

14 *mai.* — C'est le 9 mai que la glace du fleuve Youkon commença à se briser. Le 12, la rivière est presque entièrement libre, et nous prenons la résolution de partir le 15.

Newklukayet, 21 *mai.* — Fidèles à notre résolution, nous sommes en effet partis le 15, fête de saint Isidore, mon patron, accompagnés de notre fidèle Silvain. Quand celui-ci commença à charger notre canot d'écorce, les Indiens du fort, au nombre de quinze familles, vinrent assister à notre départ.

Tous voulurent nous toucher la main, et ce qui nous surprit encore plus, toutes leurs armes à feu furent mises en réquisition pour nous honorer de salves répétées. La tenue glaciale des sauvages à notre égard ne nous avait pas préparés à cette démonstration de leur part. Le temps avait-il adouci leur première hostilité ? Commençaient-ils à comprendre que nous n'étions pas les monstres que leur avaient dépeints leurs ministres ? Espérons qu'il en est ainsi et qu'à notre retour nous trouverons chez eux un meilleur accueil.

Nous descendons le fleuve Youkon, parcourant un vaste pays que jamais encore Missionnaire catholique n'avait visité. Du fort Youkon à Saint-Michel il y a bien 1 500 milles, et nous étions les premiers ministres de Jésus-Christ dans cet immense pays ! Puisse un si long voyage n'avoir pas été entrepris en vain ! Les trois premiers jours nous avons parcouru un pays plat, où la rivière a une largeur variant de 2 à 10 milles ; elle se compose de plusieurs branches et se trouve entrecoupée d'îles innombrables. Nous avons pendant ces trois jours rencontré des oies et des canards de toutes les espèces ; M. Lecorre en tua sept ; mais s'il avait eu un bon fusil, il eût pu en charger notre canot. Nous avons aussi rencontré un bel orignal à portée ; mais le mauvais fusil ne fit pas feu, et la bête se sauva dans

les bois. Un peu plus loin, nous tuâmes un porc-épic. Après trois jours de navigation, le pays change d'aspect, et le vaste Youkon est forcé de resserrer toutes ses eaux dans un seul lit entre les chaînes de montagne, sur une étendue de 150 milles. Le courant est toujours fort, mais il n'y a pas de rapides ; il n'y a pas au monde de fleuve plus beau et dont la navigation soit plus facile ; le Créateur l'a sans doute placé dans ces âpres climats pour en faciliter l'accès à ses ouvriers apostoliques.

La veille de notre arrivée à Newklukayet, nous rencontrâmes un grand nombre d'Indiens qui se dirigeaient vers ce fort pour y échanger leurs fourrures. Ils nous firent assez bon accueil et nous donnèrent un aviron pour en remplacer un que Silvain venait de casser. Je ne m'étendrai pas sur les fatigues inséparables d'un tel voyage, on peut se les figurer ; nous avons eu souvent à lutter contre les vents contraires ; la pluie nous a beaucoup incommodés, mais tout cela ne nous a pas empêchés d'arriver le 20 mai, vers midi, à notre destination. Nous eûmes d'abord quelque difficulté à trouver le fort, qui n'était pas aussi près des montagnes que nous l'avions cru, sur les renseignements qu'on nous avait donnés. Heureusement, à 2 milles du fort, nous trouvâmes une famille indienne, à qui nous fîmes comprendre, quoique avec peine, que nous voulions nous rendre au fort et désirions avoir un guide. Un vieil Indien, à qui nous offrîmes un petit présent, nous y eut bientôt conduits. A notre approche, le major J.-H. Simpson vint nous recevoir, et, avec la meilleure grâce du monde, nous conduisit au fort, dont la chambre unique, avec ses deux lits, fut mise à notre disposition. A notre arrivée, M. François Mercier, chargé du poste de Newklukayet, et son collègue M. Napoléon Robert, étaient absents.

22 *mai*. — Ce matin, à trois heures, est arrivé M. F. Mer-

cier, qui fut tout ému et très-heureux de nous voir. C'est ce brave Canadien qui, le premier, avait fait les démarches pour attirer les Oblats dans le territoire d'Alaska. Il se mit aussitôt à genoux pour demander ma bénédiction. Tant d'empressement et de témoignages de respect de la part de ces messieurs firent impression sur l'esprit des sauvages, qui s'étaient d'abord montrés un peu froids. M. Simpson, en l'absence de l'interprète de la Compagnie, voulant adresser quelques paroles aux sauvages, me pria de les répéter en langage peau-de-lièvre à Silvain, qui les traduisit ensuite en loucheux, sa langue maternelle. Quand le major eut fini de parler, je pris la parole pour les entretenir un peu de notre sainte religion. Les Indiens présents m'écoutaient avec attention et semblaient approuver ce que je disais. Un bon chef sauvage prit à son tour la parole et dit qu'il avait cru remplir un devoir en nous recevant bien, lors de notre passage à son camp; qu'il s'était fait un honneur de venir nous toucher la main, et qu'il avait appris avec peine que quelques Indiens nous avaient refusé cette marque d'amitié; que, du reste, il ne fallait pas s'en prendre à eux, mais à M. Mac-Donald, le ministre, qui était venu quatre ou cinq fois leur défendre d'avoir aucun rapport avec nous. Nous fûmes tous indignés de la conduite déloyale de ce prédicant, et M. Simpson lui-même, quoique protestant, ne put s'empêcher d'en exprimer son indignation.

(*A continuer.*)

VARIÉTÉS.

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Le 9 avril, se sont embarqués à Liverpool : pour les Missions d'Athabaska et Mackenzie, le R. P. Ducot ; pour les Missions de Saint-Albert, trois postulants convers.

Le 25 avril, se sont embarqués au Havre : pour les Missions de Saint-Boniface, le R. P. Hugonard ; pour les Missions de Saint-Albert, MM. Chapelière, prêtre, et Touze, sous-diacre ; pour les Missions d'Athabaska et Mackenzie, M. Lecomte, scolastique, et les FF. convers Renault, Scheers, Favier et Pradié.

Le 30 avril, s'est embarqué à Liverpool, pour la province du Canada, le R. P. Saint-Laurence.

Le 9 mai, Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, s'est embarqué à Brest, emmenant avec lui, pour ses missions, le R. P. Bonald, MM. Brunet et Filliatre, prêtres ; MM. Henri Grandin et Dauphin, scolastiques, et les FF. convers Piquet, Boone, Letourneau, Collongeard, Pinet et Lambert.

Quelques-uns de ces Missionnaires n'étant encore que simples postulants, devront faire leur noviciat dans le diocèse de Saint-Albert.

ORDINATIONS.

Le samedi saint, 4 avril 1874, le F. Wéber a été ordonné prêtre par Mgr Grandin, dans la chapelle du grand séminaire, à Autun.

Le samedi avant la Trinité, 30 mai, dans notre chapelle du Sacré-Cœur, à Autun, Mgr Faraud a conféré :

Le sacerdoce aux FF. Keul, Dubois, Nemoz, Dawson, Husson, Merle et Belner (Félix) ;

Le diaconat aux FF. De Lacy, Lytton et Ceyte.

Le sous-diaconat au F. Lemius.

Les ordres mineurs aux FF. Browne, O'Reilly (Matthieu), O'Reilly (James), Richard, Belner (Louis), Argellier et Massiet.

La tonsure aux FF. Mac-Intire, Pons, Blachot et Collier.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 47. — Septembre 1874.

MISSIONS DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

Par son rapport adressé au Chapitre général et publié dans les *Annales* en septembre 1873, Mgr d'Herbomez nous a fait connaître sommairement les missions de la Colombie britannique, dont il a la charge et la sollicitude.

Avec ce rapport, Sa Grandeur nous envoyait ceux qu'elle avait elle-même reçus des Supérieurs de district ou des Recteurs de résidence, afin, disait-elle, de suppléer aux détails qu'elle avait nécessairement dû omettre dans le sien.

Ce sont ces derniers rapports, c'est-à-dire ces détails complémentaires, que nous publions aujourd'hui. Nous aurons ainsi, sur la mission de la Colombie britannique, une vue d'ensemble d'où résultera, croyons-nous, une connaissance plus parfaite que ne pourraient la donner des documents publiés par intervalles de temps plus ou moins longs.

Rappelons, en commençant, l'énumération des districts donnée par le rapport général. Le vicariat de mission de

la Colombie britannique se divise en six districts, dont cinq dans la Colombie et un dans le diocèse de Nesqualy (États-Unis). Les cinq de la Colombie sont : le district de Saint-Charles, avec ses deux établissements de New-Westminster et de Sainte-Marie; le district de Saint-Joseph, avec ses mines d'or du Caribou; le district de l'Immaculée-Conception, qui a son établissement central près du lac Okanagan en un lieu appelé *Vallée de la Mission;* le district de Saint-Michel, qui se compose de tout un archipel situé au nord de l'île Vancouver et de la partie du littoral qui y correspond; le district de Notre-Dame de Bonne-Espérance, qui s'étend au nord-est du vicariat au delà du cinquante-quatrième parallèle. Le sixième district, situé dans la rivière de Nesqualy, est le district de Saint-François-Xavier, dont le centre est à Tulalip.

Nous avons des rapports spéciaux sur chacun de ces districts. Tous, à l'exception d'un seul qui nous est parvenu directement, ils ont été primitivement adressés à M^gr^ le Vicaire de mission.

En remerciant vivement M^gr^ d'Herbomez d'avoir ainsi stimulé nos Pères à écrire et d'avoir réuni sous sa main cet ensemble d'informations, chose qui pourrait avec avantage se renouveler de temps en temps et qui avait d'ailleurs sa raison d'être spéciale à l'approche du Chapitre, nous recommandons à nos Missionnaires de ne pas oublier, en pareil cas, que leurs rapports, selon la nature des faits qu'ils contiennent, ne sont pas uniquement destinés à leur Supérieur immédiat, de vouloir bien par conséquent ne pas en négliger la partie descriptive. A l'égard des membres de la famille à qui ces lettres édifiantes pourront parvenir en dernier lieu, il n'est pas possible de se permettre les sous-entendus et les allusions; le narrateur devra se faire une règle de ne rien introduire dans le récit qu'il ne commence par le décrire : description des

lieux, description des personnes, description des mœurs et des caractères, à mesure que l'horizon se déplace et que les individualités entrent en scène; il devra également se faire une règle de grouper, autant que possible, les détails utiles autour d'un fait principal ou d'une idée générale; de semer sur sa route quelques aperçus symthétiques : tout cela afin de s'accommoder à la condition du lecteur, pour qui un fil d'Ariane en pays inconnu est toujours une ressource nécessaire.

Nos Pères ne verront dans cette recommandation, ou plutôt dans cette prière, qu'une preuve de l'intérêt croissant que nous inspirent leurs relations. Aucun d'eux ne nous accusera de demander des œuvres littéraires. Non, nous ne leur demandons qu'une peinture fidèle, désireux que nous sommes de les suivre de près et de nous édifier au spectacle de leurs travaux, de leurs succès et de leurs vertus.

DISTRICT DE SAINT-CHARLES.

LETTRE DU R. P. DURIEU AU R. P. MARTINET, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

Sainte-Marie, le 1er mai 1874.

Mon Révérend Père,

Je n'ai pas oublié la promesse que je vous avais faite de vous donner quelques notes sur nos Missions, et spécialement sur le district de Saint-Charles, dont je suis chargé. Je n'ai que le regret de ne l'avoir pas fait plus tôt et de le faire aujourd'hui si précipitamment.

Le district de Saint-Charles comprend la maison de New-Westminster et la résidence de Sainte-Marie.

New-Westminster, ex-capitale de la Colombie britan-

nique, compte, dans le chiffre de sa population blanche, un certain nombre de catholiques. Le R. P. Horris, tout en s'acquittant des devoirs de Procureur pour le vicariat de mission en général, et pour le district de Saint-Charles en particulier, a été encore obligé de répondre à toutes les exigences du saint ministère dans cette ville. Ce cher Père a trouvé jusqu'à présent moyen de faire face à tout. Et d'abord, il a régulièrement fait la visite de l'hôpital. Combien de malades, uniquement préoccupés de recouvrer la santé du corps, qui ont retrouvé par ses soins celle de l'âme ! Combien qui, en présence de cette double apparition de la foi religieuse et de la charité divine dans la personne du prêtre au moment le plus solennel et le plus décisif de la vie, ont expérimenté ce réveil de la conscience, ce remords salutaire qui les a fait revenir à Dieu quelques instants du moins avant d'aller paraître à son redoutable tribunal !

La prison, où un grand nombre de criminels condamnés aux travaux forcés pour un temps plus ou moins long viennent subir leur peine, offre un autre champ au zèle du P. Horris. En vertu des fonctions de sa charge à ce poste peu attrayant de sa nature, il a dû une fois préparer à la mort un sauvage condamné à périr par la corde ; passage terrible qui, dans le cas particulier dont je parle, fut bien adouci par les sentiments que le missionnaire avait fait naître et soigneusement entretenus dans le cœur de cet infortuné. Les circonstances qui accompagnèrent cette exécution ont vraiment montré ce que peut la grâce de Dieu et quel peut devenir un patient chrétiennement disposé au dernier supplice et acceptant sa peine en expiation de ses crimes.

Pour joindre les offices les plus extrêmes, le P. Horris, aumônier des prisons, est également chapelain des Religieuses de Sainte-Anne, chargées de nos écoles de filles

pour la population blanche. Les élèves, pensionnaires ou externes, étant assez nombreuses et le couvent étant situé à une certaine distance de la maison, le service n'est pas sans importance, et ne se fait pas sans quelque difficulté par le froid rigoureux de l'hiver ou par les pluies fréquentes du printemps et de l'automne.

C'est encore le P. Horris qui est le Principal du petit collége tenu par les FF. Allen et Patrick. Cette école ne compte guère que quatorze pensionnaires ; mais en revanche elle est fréquentée par un grand nombre d'externes, les uns et les autres issus de parents blancs. Tous les éléments de l'instruction commerciale y sont enseignés. C'est à la satisfaction de tout le monde que nos deux Frères s'acquittent de leurs fonctions et soutiennent cette œuvre, la gloire de notre sainte religion dans ces contrées. Eux-mêmes, les protestants, constatent que les élèves font de rapides et de sérieux progrès chez nous, et il en est beaucoup qui nous envoient leurs enfants au lieu de les envoyer à l'école du gouvernement, où cependant l'instruction est gratuite. Le P. Horris forme cette jeunesse à la piété chrétienne et la dispose à la réception des sacrements.

Étant ordinairement seul prêtre à New-Westminster, le P. Horris doit faire deux fois le service divin le dimanche. La première fois pour les sauvages, qui sont plus ou moins nombreux dans cette ville selon la saison de l'année. New-Westminster étant une station importante pour les bateaux à vapeur, les sauvages y viennent de loin vendre leurs fourrures et faire leurs emplettes ; la ville a ainsi sa population flottante de sauvages qui ne manquent pas d'assister à la messe et à la prédication de la parole de Dieu. La seconde fois, l'office divin a lieu pour la population blanche et pour les élèves des deux pensionnats, qui se réunissent dans une chapelle décorée du nom de

cathédrale. Le soir il y a chapelet, chemin de la Croix et bénédiction du Très-Saint Sacrement.

Le P. Horris est naturellement appelé à porter les secours de la religion aux mourants. Souvent on est venu de 9 à 15 milles réclamer son ministère en faveur de quelque sauvage ; le Père, doué d'un bon jarret (car je m'interdis de louer en lui autre chose), franchissait cet espace deux fois le même jour et avait la consolation d'envoyer une âme de plus au ciel.

Dans le district de Saint-Charles se trouvent comprises trois localités de quelque importance, assez distantes les unes des autres et habitées par un bon nombre de blancs : c'est Fort-Yale, Langley et Burrard-Inlet. Au P. Horris revient encore le privilége de les visiter.

La résidence de Sainte-Marie est, pour les sauvages du district, ce que New-Westminster est pour les blancs. L'école agricole et industrielle des garçons, tenue par nos Frères dans cette localité, et l'école correspondante des filles, tenue par les Sœurs de Sainte-Anne, sont exclusivement ouvertes aux enfants de race indigène et sauvage. Cette intéressante jeunesse de l'un et de l'autre sexe est entretenue aux frais de la Mission. La lecture et l'écriture en langue anglaise, la géographie et l'arithmétique sont le premier objet de notre enseignement. En outre, les filles, sous la bonne direction des Religieuses, apprennent à coudre, à tailler et à confectionner les habits, à filer et à tricoter, voire même à monter des fleurs artificielles, mais surtout à tenir un ménage et à cultiver un jardin. De leur côté, les garçons se livrent aux travaux de leur sexe. Une ferme est attenante à l'école et les enfants y consacrent à l'agriculture tout le temps que ne réclame pas l'enseignement élémentaire dont j'ai parlé plus haut. Il a fallu disputer pied à pied le terrain à la forêt. Un exercice de cinq à six heures par jour endurcit à la fatigue

cette jeunesse, si amie du repos, et lui fait contracter de bonne heure l'habitude du travail, si précieuse partout, et ici plus qu'ailleurs. Le produit de la culture est employé à l'entretien de l'école. C'est ainsi que nos enfants apprennent à labourer, à faucher, à faner, à battre le grain, à cultiver la pomme de terre et les autres légumes appropriés à notre sol ; et quand, sortant de l'école après quatre ou cinq ans, ils retournent chez leurs parents, ils font chez eux ce qu'ils faisaient à Sainte-Marie : ils demandent à la terre le pain de chaque jour, après avoir prié Dieu de verser dans le sein de la terre elle-même les trésors dont il est le premier dispensateur : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie*. Il y a plus : dans une école professionnelle il convient de cultiver tous les arts utiles. L'art de préparer les aliments en est un ; ici du moins il n'est pas à mépriser, et la vie aventureuse de la plupart de nos gens ne permet pas toujours à l'homme de se reposer de ce soin sur sa chère moitié. Aussi, tant par nécessité que par principe, chacun de nos enfants passe-t-il huit jours à la cuisine, occupé à faire bouillir la marmite, quitte au pauvre Père préposé à cette université d'un nouveau genre d'avoir, lui aussi, un œil sur la marmite et l'autre sur le marmiton.

Nous sommes obligés de ne compter que sur nous-mêmes pour la tenue de cette école. Depuis 1869 plusieurs des nôtres y ont donné leurs soins. Le regretté P. Lamure en fut chargé à son arrivée dans la Colombie ; il s'y est sacrifié jusqu'au moment de sa mort. Il avait pour tous ces enfants les sentiments d'un père, et il en accomplissait les devoirs avec un dévouement sans bornes, dans l'ordre spirituel et dans l'ordre temporel. Il était directeur de conscience, chef d'exploitation, pourvoyeur de la table, préfet de santé, c'est-à-dire de propreté, d'hygiène et de régime alimentaire, préfet d'étude et de discipline.

Une sollicitude universelle, une surveillance de tous les instants, tel est le genre de vie auquel le P. Lamure s'était assujetti pour le salut des âmes et le progrès de la civilisation dans ce pays. Aux arts utiles il joignait un art d'agrément auquel nos sauvages ne manquent pas de se laisser prendre, et dans lequel ils sont capables d'exceller eux-mêmes : l'art de la musique. Musique vocale, musique instrumentale, le P. Lamure était familiarisé avec l'une et avec l'autre. Il enseignait aux enfants le chant des cantiques, et il avait réussi à former une fanfare digne de figurer avec honneur à la fête que l'on célèbre tous les ans à New-Westminster au jour anniversaire de la naissance de la reine.

Cette fête civile qui, au premier abord, paraît étrangère à la religion et ne devoir produire que des faits de dissipation, pour ne pas dire de désordre, est éminemment utile à nos fins. L'idée de réunir les sauvages de la Mission pour la célébration d'un événement de ce genre a été conçue et mise à exécution, pour la première fois, en 1864, par Mgr d'Herbomez. A la voix de Sa Grandeur, nos sauvages accouraient pour saluer l'arrivée d'un nouveau chef, le gouverneur Seymour. Son Excellence en éprouva tant de plaisir que, le 24 mai de l'année suivante, il pria Mgr le Vicaire apostolique de vouloir bien réunir les sauvages à New-Westminster pour fêter ensemble le jour de la naissance de la reine Victoria. Cette réunion a eu lieu depuis à peu près tous les ans. Le gouvernement alloue la somme de 500 dollars à distribuer en prix pour les courses, les régates et autres genres d'amusements. Presque tous les sauvages qui viennent prendre part à cette fête appartiennent à l'Église catholique; ceux qui suivent l'enseignement protestant sont généralement retenus par leurs ministres. Cette fête se trouve ainsi être la manifestation annuelle du progrès que fait notre sainte religion

parmi les indigènes. Il vous sera peut-être agréable de lire le compte rendu de la fête qu'un journal de la localité, le *Mainland-Guardian*, écrivait le 28 mai dernier :

CÉLÉBRATION DE LA FÊTE DE LA REINE.

Un temps magnifique a répondu, samedi dernier, à l'enthousiasme de nos concitoyens. Vivante était la cité, aiguillonnée qu'elle semblait être par les rayons du soleil. Les rues et les sentiers regorgeaient d'une foule de curieux, à l'œil insatiable, du type blanc et du type rouge, mais surtout du type rouge. Nous avons entendu estimer à trois mille le nombre des Indiens présents en ville ou dans les environs; et certainement ce chiffre n'est pas exagéré. L'excès dans l'usage des liqueurs fortes, sauf une ou deux exceptions, est resté confiné dans les rangs de la population blanche ; la conduite des indigènes a été sous tous les rapports exemplaire.

Les Indiens, placés pour la plupart sous la direction et les soins des Pères et des Frères de la mission Sainte-Marie, ont vaqué à leurs devoirs religieux avec la plus grande régularité. Ils s'assemblaient sur la verte pelouse qui confine à la résidence du R. Evêque catholique, et l'office divin a été célébré en plein air pendant trois jours consécutifs, le 24, le 25 et le 26. Au moins deux mille cinq cents Indiens assistaient à chacune de ces cérémonies. La fanfare de la mission Sainte-Marie, toute composée d'Indiens, a joué chaque jour quelques morceaux de son répertoire avec une précision étonnante sous la direction du R. T. Pandosy. Les exécutants se sont montrés si parfaitement maîtres de leurs instruments, qu'à côté d'eux, grand nombre de soi-disant musiciens auraient vu pâlir leur gloire.

Régulièrement, après chaque service, ils escortaient leurs compatriotes indiens à leurs campements respectifs. Dimanche, 1er juin, la confirmation sera administrée à un grand nombre d'Indiens par Sa Seigneurie le R. Evêque catholique.

Lundi dernier à sept heures du matin, la procession des indigènes avec bannières déployées, sur lesquelles on pouvait

lire ces trois grands mots: «Religion, Tempérance, Civilisation,» traversa la ville, se dirigeant vers le lieu où tout se trouvait disposé pour la messe en plein air et où ces mêmes hommes s'étaient rassemblés si fréquemment les deux jours précédents. Nous nous mêlâmes à la foule et la suivîmes jusque dans le voisinage de l'autel. Bientôt, sur les huit heures, la messe commença. L'ordonnancement de ce nombreux et intéressant troupeau était parfait. Le gros de la multitude, avec les femmes et les enfants, occupait le centre et formait une première zone autour de l'autel. A l'extérieur de ce noyau compacte, étaient placés les porte-étendards. Enfin, à l'extrême limite du rayon, la ligne de circonférence était composée de tirailleurs armés de formidables mousquets. L'aspect de cette vaste assemblée tombant à genoux sous l'impulsion du sentiment religieux qui la dominait visiblement, faisait tableau, et agitait l'âme de ce frisson d'inexplicable terreur que donne l'apparition subite du sublime. Il est impossible de n'être pas frappé de ce fait que, persévérant dans leur noble entreprise, ces hommes de bien, les Pères et les Frères attachés à la mission catholique romaine, ont implanté au cœur de ces enfants de la forêt l'esprit de religion et que, par le moyen de cette toute-puissante influence, ils ont sous la main et peuvent gouverner à leur gré ces masses considérables d'un peuple encore sauvage sous d'autres rapports, comme on ferait d'un troupeau de timides agneaux. Combien nous sommes redevables à la mission catholique romaine pour la direction pacifique qu'elle donne aux Indiens, direction pacifique si difficile à réaliser par d'autres moyens dans cette province! Nous croyons que cela sera pleinement reconnu par le gouvernement.

Après les cérémonies religieuses, eurent lieu les courses de bateaux et de canots indiens. La course en canots est toujours pour nous du plus grand intérêt. Nous ne pouvons assez admirer la façon agile, gracieuse et effective avec laquelle les indigènes manient l'aviron ; leur dextérité sur ce point n'a jamais été atteinte par les blancs, ou ne l'a été que très-rarement. Nous avons eu souvent des luttes de vitesse en canots entre

blancs et indiens, les équipages étant choisis de part et d'autre parmi les hommes les plus familiarisés au maniement de la rame; les blancs ont presque toujours été battus, comme ils l'ont été lundi.

Vers les six heures, la fumée de la chaloupe canonnière *le Boxeur* s'élevant au-dessus de la Pointe, attira subitement les regards et détourna l'intérêt que la foule aurait pu prendre aux courses subséquentes, car on savait que le docteur Powell, le Surintendant de la province pour les affaires indiennes, était à bord. Sur un ordre du P. Durieu, la foule se porta à proximité du quai et fut, dans sa partie principale, pittoresquement disposée sur le square Lytton. La musique, les porte-étendards et les tirailleurs étaient rangés le long des édifices Holbroock, Fisher et C^e^. Vu de la rivière, le quai, avec ses innombrables bannières qui flottaient au vent, était vraiment d'un aspect remarquable; et pour sûr, jamais pareil spectacle n'avait été donné jusqu'à ce jour dans notre province. A ce moment, *le Boxeur* jeta l'ancre en face, et le docteur Powell, accompagné du capitaine Fitzgerald en grande tenue, prit terre avec le cérémonial usité.

Aussitôt, une marche triomphale s'organise sur les pas du docteur Powell, du capitaine Fitzgerald et des principaux personnages de la cité; elle se dirige vers le palais de la trésorerie où elle rencontre le R. P. Durieu et un grand nombre de chefs indiens. Un de ces chefs lut alors l'adresse suivante :

Au docteur J. W. Powell, surintendant des affaires indiennes,

« Monsieur,

« Nous, chefs de divers villages situés sur le Douglas, sur la grande voie Lillooet et le long de la rivière Fraser, et aussi le long de la côte jusqu'à Bute-Inlet, sommes vraiment heureux de vous souhaiter la bienvenue, à vous notre nouveau chef, envoyé par le Canada pour prendre en main les intérêts des pauvres Indiens.

« Nous sommes venus ici pour célébrer, comme nous l'avons

fait depuis plusieurs années, le jour de notre grand chef la Reine, et aussi dans l'espoir de vous rencontrer.

« Nous étions anxieusement désireux de vous voir, car nous soupirions après l'arrivée d'un chef qui eut vraiment à cœur nos intérêts, si longtemps négligés dans le passé.

« Les hommes blancs ont pris notre terre, et aucune compensation ne nous a été donnée, bien qu'on nous ait assurés à plusieurs reprises que la grande Reine était si bonne, qu'elle prêterait appui à ses enfants éloignés, les Indiens.

« Les hommes blancs ont resserré nos villages si étroitement, qu'en plusieurs lieux, spécialement sur le Fraser, quelques acres de terre seulement nous ont été laissés.

« Nous espérons que vous prendrez connaissance de nos besoins et de nos vœux, et que vous enleverez le voile de tristesse qui s'étend sur nos cœurs.

« Encore une fois, nous saluons votre arrivée parmi nous, comme notre chef et représentant du gouvernement Canadien. Par votre intermédiaire, nous envoyons nos plus chaleureux remercîments au chef du Canada, pour la subvention généreuse qu'il nous a faite, dans le but de donner plus d'éclat à la fête de notre grand chef, la Reine. »

Immédiatement après la présentation de l'adresse, la bande des artistes indiens de la mission joua un nombre d'airs populaires que termina le *God save the Queen*. Trois acclamations pour le surintendant partirent de tous les cœurs, et, à la dernière note de l'air national, trois nouvelles acclamations furent poussées en l'honneur de la Reine. Les Indiens se dispersèrent alors dans leurs divers campements.

Revenons à Sainte-Marie, reprend le P. Durieu.

Outre les occupations et les sollicitudes jusqu'ici décrites, nos Pères de Sainte-Marie ont encore à compter avec un petit nombre de sauvages, résidant soit dans la localité, soit dans les environs. Le dimanche l'assistance aux Offices est assez nombreuse. Les jours de fête elle s'accroît de quelques chrétiens, venus de 12, 20 et même

40 milles pour se faire instruire et participer aux sacrements.

Pendant ces dernières années, les RR. PP. Jayol et Pandosy se sont dévoués à ce genre de vie qui demande de continuels sacrifices et ne laisse pas un moment de repos. Cette année-ci seulement, au commencement d'avril, le P. Pandosy a rejoint les PP. Baudre et Grandidier au lac Okanagan, mission de l'Immaculée-Conception.

Jusqu'ici je n'ai parlé que de la maison et de la résidence du district de Saint-Charles, où nous pouvons faire quelque bien à poste fixe. Il me reste à vous parler du bien qui se fait dans les courses apostoliques.

Le district de Saint-Charles se développe sur une étendue de près de cent lieues et compte soixante-quinze villages indiens échelonnés le long du golfe de Géorgie et sur les bords du Fraser ou de ses affluents. Plusieurs de ces villages sont entièrement chrétiens ; d'autres ne le sont qu'en partie, faute d'être visités assez souvent et assez longuement. Deux Pères ne suffiraient pas à ce ministère, et cependant depuis 1869, quoique je fisse tout mon possible pour en prendre ma part, le R. P. Marchal a presque toujours été seul pour faire face à la besogne. Je dois dire que ce cher Père a été au niveau de sa tâche, qu'il s'y est donné de tout cœur et avec une joie que seul l'amour des âmes peut inspirer et soutenir. Voici ce qu'il m'écrivait au 12 février 1871 :

LETTRE DU R. P. MARCHAL AU R. P. DURIEU.

« Mon Révérend Père,

« Maintenant que j'ai quelques instants à moi, j'en profite pour vous rendre compte des quatre mois qui viennent de s'écouler.

« Dès la première semaine de novembre, je quittai New-Wetminster pour me rendre à Sainte-Marie, et de là, aller visiter les sauvages du Fraser pendant que, de votre côté, vous visiteriez les Shnoomish, les Shishels, les Hagamin et les Hoos, sur les bords de l'océan Pacifique.

« J'eus le bonheur de passer quelque temps à Sainte-Marie ; c'est mon lieu de prédilection ; on y goûte les joies de la famille ; c'est d'ailleurs le berceau de mon enfance dans la vie apostolique. En compagnie du regretté P. Lamure, je me mis à l'œuvre avec nos jeunes écoliers en train de lutter contre les arbres séculaires par le défrichement d'une parcelle de la forêt. J'étais content, je m'en donnais à cœur joie.

« Il fallut enfin dire adieu à ces lieux si chers pour commencer ma pérégrination, en remontant le Fraser. Je vis successivement les Nekawel, les Sumass, les Skoyola. J'aime surtout ces derniers. Le prêtre est le bienvenu parmi eux, Je ne pus cependant passer que le dimanche dans leur village, car le vent commençait à devenir excessivement froid et me faisait craindre de trouver la rivière barrée par les glaces. Je me pressai de faire une courte apparition à Skaoukréne, à Jokokwéous, à Tsoualy, pour redescendre ensuite chez les Squa. Le ministre méthodiste fixé au centre de ces villages, ne pouvant étendre à son gré ses conquêtes par la prédication de sa doctrine, met en jeu, au dire des sauvages, les menaces. Celui qui ne se rangera pas à sa communion sera chassé de son pays et transporté, avec le prêtre catholique, sur une île de l'Océan, où il n'y aura ni eau douce, ni bois, ni nourriture d'aucune sorte, et où il mourra bientôt de misère.

« Parmi les Squa, je pris trois sauvages pour me conduire chez les Tsiam. Impossible de remonter le fleuve en canot à cause de la violence et de la froidure du vent.

Mes sauvages prirent mes effets sur leur dos et nous nous enfonçâmes dans les bois. Le chemin que nous suivions était fréquenté par les bêtes à cornes, dont les pieds, s'enfonçant dans la terre détrempée et gelée ensuite, l'avaient rendu presque impraticable ou du moins très-pénible. J'eus à marcher là-dessus du matin au soir. Je trouvai tous les Tsiam réunis. Ces sauvages sont les meilleurs de la rivière. Je ne restai auprès d'eux que deux jours, car je devais être à Yale pour le jour de Noël, et le froid était devenu si vif, que le fleuve charriait déjà d'énormes glaçons et pouvait se trouver fermé au premier jour.

« En remontant le fleuve, je fus régalé d'une musique, peu harmonieuse, mais, en revanche, très-bruyante. Le village de Papeoum, tout composé de protestants ou d'infidèles, était en fête. On avait tué un bœuf, dont chaque convive devait recevoir sa part. Dépecer l'animal, danser, chanter et frapper en cadence sur une planche, instrument de musique assez élémentaire, comme vous voyez : c'était la grande affaire qui devait absorber pendant trois ou quatre jours cette population abrutie. Le vacarme était si fort, que je pouvais l'entendre à une lieue de distance.

« Je ne fis que passer par le village de Stitelen ; ses habitants étaient pour lors dispersés. Je me rendis au village de Shouamel le samedi : jour malheureux pour nous, mais surtout pour moi ; c'était le jour de la mort du très-regretté P. Lamure. Je restai là deux jours. J'aurais voulu rester plus longtemps ; ces sauvages en avaient tant besoin ! et c'était le meilleur temps pour les instruire et les affermir dans le bien ; ils étaient presque tous présents ; mais mes jours étaient comptés, et je dus, à mon grand regret, les abandonner pour aller à d'autres.

« J'avais 12 milles à faire pour me rendre au village voisin. Il n'était plus possible de monter en canot ; le fleuve

était gelé presque partout. Je pris avec mes guides la voie de terre, et, après une journée de marche, j'arrivai à Fort-Hope, où je séjournai deux jours. Pour la première fois je dus m'installer dans une maison souterraine, qui n'avait pour porte, cheminée et fenêtre qu'une seule et même ouverture. La chaleur étouffante, l'air vicié et la fumée insupportable où j'étais obligé de vivre révoltèrent à ce point mon tempérament que j'en fus malade pendant dix jours. Je n'en passai que deux dans cette localité, et pendant ce temps il se fit quelque bien. Ceux qui avaient commis des fautes vinrent en demander pardon et pénitence publique.

« Je quittai Fort-Hope sur un grand canot monté de quatorze bons rameurs. Le fleuve est si rapide de Hope à Yale, distance de 15 milles, qu'il gèle très-rarement en cet endroit. Pour éviter les glaçons qu'il charriait, nous fîmes bien des tours et des détours. Le froid était si intense, que, malgré les couvertures dont je m'étais enveloppé, je grelottai tout le temps. Je m'animai cependant un peu à l'approche de Yale. Mes gens avaient entonné le chant du canot : c'était si beau, ils chantaient si bien, que, tout entier sous le charme, j'oubliais en cet instant toutes mes fatigues.

« Le chant du canot m'avait annoncé à nos paroissiens de Yale, en grande partie composés de blancs ; la réception fut cordiale, mais je dus en arrivant me mettre au lit. Je demeurai dix jours au milieu de cette population. Les Indiens des environs vinrent assister à la messe de minuit, et quelques-uns se préparèrent à recevoir dans leur cœur le Dieu-Enfant de Bethléem. Les sauvages de Yale demandent avec instance qu'un prêtre réside parmi eux. Il est certain que si l'un de nous résidait à ce poste, le ministre de l'erreur n'aurait personne.

« Trois jours après Noël je reçus votre lettre, qui m'ap-

prenait la triste nouvelle de la mort du P. Lamure et qui me rappelait à Sainte-Marie. Le capitaine John, du village le plus prochain de Yale, s'offrit à me conduire à Sainte-Marie; il voulait vous voir et vous consoler. J'acceptai avec plaisir; c'est un si bon sauvage ! Chemin faisant, je visitai le village des Shaonits. Ce village, dont les anciens sont encore infidèles et tiennent aux pratiques superstitieuses de leurs ancêtres, m'a reçu comme à l'ordinaire. J'y ai jeté la divine semence; Dieu la fera germer tôt ou tard dans les cœurs.

« J'arrivai enfin le 4 janvier à Sainte-Marie, où ma douleur fut augmentée par la vôtre et par l'aspect des lieux qui me rappelaient sans cesse le souvenir de notre Frère en religion. Je ne fus un peu consolé que par l'arrivée de nos bons Shishels : ils avaient appris la mort du Missionnaire, et vingt des plus robustes avaient franchi une distance de plus de 100 milles pour savoir quelle était la victime et pour nous consoler. Votre présence étant indispensable à Sainte-Marie, je m'embarquai aussitôt pour aller faire, à votre place, la visite des postes sauvages du littoral de la mer. Je n'ai eu que des consolations dans cette partie du champ du Père de famille.

« Veuillez agréer, etc.

« Charles Marchal, O. M. I. »

Je vous enverrai par la prochaine malle, continue le R. P. Durieu, un nouveau rapport très-intéressant que le cher P. Marchal m'a adressé sur les visites qu'il a faites dans les autres parties du district de Saint-Charles. Elles feront connaître le dévouement de nos Pères pour la conversion, l'instruction et le salut de ces enfants des bois, les plus abandonnés et, pourtant, des mieux disposés. Jusqu'à présent, nous n'avons pu aller chez eux que deux fois par an, et, dans bien des villages, nous n'avons fait

que passer, pour ainsi dire. Ces visites ne sont pas suffisantes pour l'avancement spirituel de nos sauvages; heureusement leur ardeur pour les enseignements et les pratiques de notre sainte religion supplée à cette insuffisance jusqu'à un certain point; elle les fait courir après la robe noire : voilà l'origine et la cause des grandes réunions que nous avons à Sainte-Marie. Deux fois par an, à Pâques et à la Fête-Dieu, quelquefois aussi à la Toussaint, tous les sauvages du district se réunissent à Sainte-Marie pour y rester huit à dix jours, y recevoir l'instruction religieuse et les sacrements. L'aspect que présente Sainte-Marie dans ces jours de joie et de bénédictions, est difficile à décrire. Cette multitude de tentes serrées les unes contre les autres, rappelle les Hébreux se pressant autour de l'arche du Seigneur ; vous dire la consolation dont le cœur du Missionnaire est alors inondé est également difficile. Il parcourt ces tentes, dont chacune abrite une ou deux familles contre les intempéries de la saison : il contemple ses nombreux enfants accourus de tous les points du district : les uns ont eu à faire un voyage de quinze jours, les autres de dix, de huit, de six ; quelques-uns ont fait des portages de 8 lieues, chargés de leurs plus jeunes enfants, de leurs bagages et de leurs vivres ! N'est-ce pas, que Dieu doit bénir, de l'abondance de ses grâces, des gens qui montrent un tel amour pour leur religion? C'est ici la grande famille du Missionnaire ; il connaît tout le monde, chaque figure lui dit un nom, et chaque nom lui dit la faim spirituelle de celui qui le porte. Aussi, du premier instant jusqu'au dernier, le Missionnaire ne s'appartient plus, et c'est avec bonheur qu'il se donne ; il voudrait trouver le moyen de se multiplier, car on parle autour de lui six langues différentes, et il faudra, chaque jour, faire autant de réunions distinctes, parce que tous sont avides de la parole de Dieu.

Le R. P. Marchal a travaillé dans la Mission de Saint-Charles jusqu'au mois de juillet 1872. Il fut envoyé alors à la Mission de Saint-Joseph William's lake pour y remplacer le R. P. Lejacq. Celui-ci devait, après l'ordination du F. Blanchet, aller s'installer définitivement à la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance, à Stuart's-lake.

Le R. P. Carion m'a été donné pour compagnon dans le ministère dont je viens de parler. Nous avons fait ensemble la campagne d'hiver, du mois de novembre 1872 au mois de mars 1873, et, depuis lors, il a pu visiter les sauvages avec beaucoup de fruit.

Recevez, mon Révérend Père, les profonds sentiments d'affection avec lesquels je suis

Votre très-humble Frère,

P. Durieu, o. m. i.

Voici le second rapport du P. Marchal ci-dessus annoncé :

LETTRE DU R. P. MARCHAL AU R. P. DURIEU.

Missions de Saint-Charles, village des Shishels,
le 15 janvier 1872.

Mon Révérend et bien cher Père.

Le 27 décembre dernier, je recevais la lettre par laquelle vous m'invitiez à faire la visite des sauvages qui habitent sur les bords de l'océan Pacifique. Malgré l'impatience de mes désirs, je ne pouvais partir immédiatement après Noël : un froid intense était venu fermer le fleuve quelques jours auparavant, et la glace était si forte, que quelques audacieux ont osé patiner sur le Fraser, à la hauteur de New-Westminster ; on ne pouvait donc pas se mettre en route par la voie ordinaire, c'est-à-dire en ca-

not; il ne me restait plus qu'une espérance : « Les Shishels comprendront, me disais-je, que le fleuve étant gelé, il m'est impossible de me rendre chez eux au temps convenu; et, dans leur zèle, ils viendront eux-mêmes me chercher, s'offrant de faire le portage. » Je ne me trompais pas. Nos bons Shishels ne tardèrent pas d'arriver à New-Westminster ; ils chargèrent mes effets sur leurs épaules, et refirent dès le lendemain le trajet de la veille, c'est-à-dire un portage de 9 milles, distance qui nous séparait de la mer. Une pareille étape dans la neige n'était pas chose facile ; aussi, en eûmes-nous pour cinq heures.

Arrivé à la mer, je trouvai l'excellent canot de Mason, qui m'attendait, monté par quatorze rameurs, sans parler du capitaine. A une encâblure de là était ancré le bateau à vapeur qui fait le service entre Victoria et New-Westminster. Ayant trouvé le Fraser fermé par la glace, il était venu se poster à Burrard-Inlet, terme de notre portage et lieu de notre embarquement. Sous le regard des blancs, qui du haut de leur bateau à vapeur nous dévoraient des yeux, je m'élançai, non sans quelque fierté, dans mon canot sauvage ; mes hommes entonnèrent le cantique de circonstance et, vogue ma nacelle ! l'embarcation fendit l'eau comme un squale, sous l'effort de nos vigoureux rameurs.

Le vent, devenu favorable, nous poussa vers la grande pointe qui divise le golfe de Géorgie en deux. Là, le vent tomba tout à coup. Néanmoins, les vagues étaient hautes et paraissaient s'élever d'heure en heure: c'était pour mes hommes le signe d'une tempête. Pour moi, n'eussé-je pas compris aussi bien qu'eux ce funeste présage, il me suffisait d'examiner leur physionomie, et de prêter l'oreille aux expressions qui leur échappaient de temps en temps, pour me faire une idée de notre position. Nous avancions toujours cependant, et si bien, que nous retombâmes

bientôt dans la région du vent. Les vagues devenaient furieuses et, à tout instant, passaient par-dessus bord ; évidemment nous étions en danger, et il fallait se hâter de regagner la côte. Alors notre maître d'équipage essaye de dérouler la voile : c'était une opération difficile et dangereuse, au point où la violence du vent en était venue ; mais, si on y réussissait, le danger devait être à peu près conjuré, ce qui n'aurait pas eu lieu s'il eût fallu regagner le rivage à la rame. Je suivis la manœuvre avec anxiété et en invoquant Marie Immaculée, l'étoile de la mer. Tout réussit à merveille : nous abordâmes sains et saufs, et un grand feu sécha promptement nos vêtements et nos effets de voyage.

La tempête ne fut pas de longue durée. Dans l'après-midi nous pûmes reprendre la mer, et bientôt nous fûmes en vue du village des Shishels. Alors mes gens commencèrent à charger leurs fusils et à tirer, à de courts intervalles ; ils rechargent et tirent de nouveau. La nuit était sereine, le ciel étoilé, et la terre silencieuse : chaque détonation se répandait dans la forêt, et s'en allait au loin se répercuter d'écho en écho. La première décharge avait été entendue au village et y avait porté la joie. Tout à coup j'aperçois un trait de flamme suivi bientôt d'une détonation ; puis, les détonations se succèdent de plus en plus rapides. Tout cela faisait tressaillir les montagnes et me remuait le cœur. Le spectacle n'était nullement nouveau pour moi, puisque c'est de cette manière que les villages s'avertissent et se répondent quand le prêtre passe d'un camp à un autre ; cependant j'étais sensible à ce qu'il offre de simple et de grand ; je pensais au sentiment religieux qui était l'âme de ces démonstrations, aux grâces de Dieu dont j'étais porteur, à l'honneur rendu à notre sainte religion. Quand nous fûmes à portée de nous entendre, trois hourras pro-

longés partirent du rivage ; enfin, étant descendu à terre, je me vis entouré de tous ces bons Shishels : c'était à qui le premier me saisirait la main, et à qui serrerait le plus fort. Sans perdre de temps à ces témoignages de naïve affection, j'allai en toute hâte confesser et administrer une vieille femme du camp de Ranechim, qui attendait la Robe noire pour mourir. Le lendemain matin je commençai les exercices de la mission.

Les Shishels sont bien disposés aujourd'hui. Ce que le prêtre leur prescrit, ils l'exécutent avec une scrupuleuse fidélité. Ils aiment Dieu, et leur constant effort est de se rendre dignes de s'unir à lui dans la sainte communion. Le juste tombe sept fois ; eux aussi tombent ; mais leur humble simplicité leur fait reconnaître, avouer et réparer leurs fautes.

J'ai eu bon nombre d'affaires à arranger : plusieurs de ces pauvres néophytes s'étaient détournés du droit chemin ; il a fallu tout remettre en place : j'avais résolu de ne vous en rien dire ici, sinon que l'arriéré d'un an a été expédié en bonne règle ; je cède cependant à la tentation de vous citer quelques traits.

Timothée avait échangé quelques paroles vives avec son watchman. Dès mon arrivée, le coupable est venu se jeter à genoux devant moi, confessant publiquement sa faute. Désormais, ajouta-t-il, je veillerai mieux sur ma conduite, je combattrai mieux mon orgueil, je serai plus humble et je n'offenserai pas le bon Dieu.

Louis avait fait une faute du genre de celles que les Shishels ne pardonnent pas. Tous demandèrent qu'il fut puni selon la rigueur de la loi. Avant de recevoir la pénitence, Louis se mit à genoux, fit une courte prière mentale ; puis, se relevant, il dit à ses gens : « Que personne parmi vous ne s'attriste ni ne s'irrite de la pénitence que je vais recevoir ; je ne l'ai que trop méritée. J'unis ma

honte et ma souffrance à celles de Jésus-Christ sur la croix. » Il accepta ensuite sa pénitence sans faire entendre le moindre murmure.

Malgré ces quelques fautes, tout va bien : le cœur des Shishels n'est pas changé : c'est toujours la même dévotion envers la sainte Eucharistie : il y a parmi eux une sainte émulation pour la vertu. J'ai remarqué avec un sensible plaisir le bien que nous opérons avec nos zélateurs Charles et Jules : grâce à eux beaucoup de mal est évité. Celui qui a quelque chagrin, quelle qu'en soit la cause, va leur faire part de sa peine et chercher dans leurs bons avis le courage de ne pas rendre le mal pour le mal.

J'ai rencontré ici un blanc protestant, venu tout exprès pour profiter de la visite du Prêtre ; il voulait le voir pour s'instruire de la religion catholique. Ce blanc avait épousé une fille de la tribu des Shishels. La vue de sa femme disant sa prière matin et soir, les invitations journalières que celle-ci lui faisait de se joindre à elle pour prier, les reproches enfin qu'elle lui adressait quand il répondait qu'il ne savait pas prier ; tout cela l'avait confondu, et lui avait fait faire de sérieuses réflexions. « Quoi ! lui disait sa femme, tu es blanc, tu connais le langage des livres, et tu ne sais pas parler à Dieu ! tu ne connais pas le grand Chef tout-puissant ! » Le séjour que cet homme fit auprès des Shishels, en attendant la visite du Prêtre, ne fit que l'affermir dans sa résolution d'embrasser la religion catholique. La vie si édifiante de ces sauvages le ravit d'admiration. Il suivit tous les exercices de la mission et, à la fin, il m'apporta son enfant afin que je lui administre le baptême catholique. Quant à lui, il a besoin encore de s'instruire.

J'ai eu le bonheur de recevoir l'abjuration d'un autre protestant qui devait aussi sa conversion à une jeune

Shishelle, par lui recherchée en mariage. La jeune fille lui fit dire qu'il ne pensât pas à elle, car elle ne donnerait jamais son cœur et ne lierait jamais son existence à un homme qu'elle saurait être hors de la voie chrétienne. A admettre un instant qu'elle pût s'attacher d'affection à lui, ce serait un trop grand chagrin pour elle de se voir séparée éternellement de celui qu'elle aurait aimé sur la terre. Ce fier langage ouvrit les yeux à l'hérétique, et le prédisposa à recevoir, comme il fit en effet, la lumière de la vraie foi. Il abjura son erreur, je le rebaptisai sous condition, et ce jour fut le plus beau jour de sa vie. Il m'écrivit peu de temps après une lettre remplie des meilleurs sentiments : il se félicitait de s'être fait catholique, et me demandait des livres afin de s'affermir dans sa foi et dans ses résolutions. Conversion toute providentielle ! car quelques semaines après avoir ainsi trouvé la voie du ciel, il tombait dangereusement malade, et disait un éternel adieu à la terre.

Le 10 janvier fut le jour de la clôture de mission : jour de joie et de bonheur. Toute la tribu des Shishels y avait assisté : les cinq villages y étaient réunis au complet : les valides avaient amené avec eux les vieillards et les infirmes ; j'avais confessé tout le monde, baptisé les enfants, béni les mariages, arrangé les différends, distribué le pain de la parole et le pain eucharistique. Tout le monde était content.

Le 11 je me remis en route pour me rendre chez les Hayamines. Quinze bons rameurs me conduisirent jusqu'au village désigné comme centre de réunion pour toutes les familles de cette tribu. La mer n'avait pas cessé d'être mauvaise pendant mon séjour chez les Shishels. Le jour de mon départ le vent était violent, mais favorable. Après deux jours de navigation, j'abordai à Téchossem le 13 janvier. Les trois camps Hoos y étaient arrivés

avant moi. Les bannières étaient déployées et flottaient au vent.

Ma première impression en revoyant les Hayamines, fut qu'un changement s'était opéré en mieux dans leur conduite. Vous vous souvenez des difficultés que j'avais rencontrées l'année dernière. Ces sauvages veulent de la religion, mais ils en veulent à leur manière : ils savent, par exemple, que le baptême est nécessaire au salut, et ils désirent de le recevoir ; mais ils se mettent peu en peine de l'instruction nécessaire et de la préparation du cœur. L'année dernière, en effet, j'avais trouvé dans plusieurs une certaine irritation de ce qu'on ne voulait pas les baptiser. En toute humilité, ils se croyaient parfaits. C'était bien la confirmation de ce que vous m'aviez annoncé, et le cas de mettre en pratique l'avis que vous me donnâtes de leur faire toucher au doigt qu'ils étaient malades, et que les plus malades étaient précisément ceux qui se croyaient bien portants. Je les pris donc les uns après les autres, je leur fis remarquer les fautes dans lesquelles ils étaient tombés publiquement, j'exposai à leurs yeux l'origine de ces vices et leur progéniture immonde : en un mot, je tâchai de leur inspirer l'horreur du péché, et un peu plus de sévérité à s'accuser eux-mêmes.

Parmi ces pauvres ignorants, le chapitre des superstitions est long entre tous les autres. Ils croient à la métempsycose. Après la mort, disent-ils, les âmes passent dans le corps de certains animaux, qu'ils n'osent plus tuer et dont ils craignent de se nourrir. Ils ont une peur superstitieuse de tout : d'un rocher, d'une montagne, d'un courant d'eau. Il y a là des génies dont il ne faut pas s'approcher ; ils vous jetteraient un sort. Quand il meurt quelqu'un de leurs parents, ils portent sur sa tombe les objets qui lui étaient le plus agréables ; ils lui préparent

et lui présentent de la nourriture à certains jours de l'année.

Mais les superstitions, si préjudiciables qu'elles soient à la vraie croyance, sont encore relativement innocentes. J'avais trouvé, l'année dernière, un nombre de fautes publiques assez graves, qui ne pouvaient être expiées que par la pénitence publique. Je fus obligé de montrer une certaine sévérité contre nos chers catéchumènes. Je me réjouis cependant de les avoir contristés, parce que cette tristesse les a fait entrer dans la voie du salut. Ils ont compris que nous avions raison de ne pas vouloir les baptiser dans l'état où ils étaient, et ils ont promis de travailler sérieusement à leur réforme spirituelle. C'est cette réforme que j'ai pu constater cette année-ci.

J'avais rencontré encore, l'année dernière, une résistance aussi regrettable que mal justifiée de la part d'un chef qui aurait pu entraîner les autres par son influence. Quand j'arrivai au lieu que vous aviez choisi et désigné pour être le point central de la mission et le rendez-vous des Hayamines et des Hoos, ceux-ci n'étaient pas encore rendus au poste ; ils ne vinrent que le surlendemain. Je leur expliquai que, désormais, votre intention était que le Prêtre ne perdît plus dix jours en courses de village en village, et que les quatre chefs les plus éloignés se réunissent au cinquième avec leurs gens à Téchossem, où le Prêtre emploierait à les instruire le temps qu'il aurait perdu en voyages inutiles ; que, de plus, vous vouliez que les cinq chefs s'accordassent, afin de construire une chapelle, assez grande pour contenir tous ceux qui prendraient part à la mission, assez convenable pour la célébration des divins offices. Je m'adressai directement aux trois chefs hoos, qui montraient peu d'empressement à se rendre à nos désirs. Plusieurs de leurs gens, faisant de cela une question d'amour-propre, n'étaient que trop

disposés à seconder leur opposition. Le chef Thomas me répondit qu'il ferait ce que ses gens auraient décidé, qu'il n'avait pas oublié la parole par laquelle son Second vous avait déjà répondu à vous-même, savoir : que son cœur était comme une grosse montagne qu'aucune puissance ne saurait remuer; qu'il demeurait fixe, attaché à son village; que là seulement, et pas ailleurs, il voulait recevoir la parole du Grand Chef Tout-puissant. Je demandai au capitaine Thomas s'il avait bien réfléchi sur les paroles que vous lui aviez adressées. Il balbutia et se rejeta sur les dires d'un ministre protestant qui lui avait rempli la tête de contes ridicules. Je savais que le capitaine Thomas était le grand meneur du parti, qu'il avait reproché aux autres leur docilité à se rendre à vos désirs ; il fallait l'exécuter convenablement : c'est ce que je fis en termes qui n'admettaient pas de réplique. Quand j'eus fini de parler, un homme de la tribu des Hoos, plus franc que les autres, se leva et dit à haute voix : « Avant de venir, vous avez formé le complot d'empêcher la réunion et la construction de l'église : dites-le donc franchement au Prêtre. » Le parti pris se trouvait ainsi dénoncé et, pour échapper à la confusion, il ne restait plus à mes contradicteurs qu'à se couvrir de l'apparence d'une discussion sérieuse; ils demandèrent du temps; je leur accordai toute la nuit; ils la passèrent en conseil. Le lendemain matin, ils déclarèrent tous qu'ils feraient ce que le Prêtre demandait, qu'il était leur père et ne cherchait que leur véritable intérêt. Le capitaine Thomas demanda humblement pardon d'avoir voulu l'emporter sur le Prêtre. Ainsi finit la résistance : il fut admis que Téchossem deviendrait un centre de réunion pour tous les villages voisins, et que toutes les dispositions nécessaires seraient prises à cette fin.

C'est l'effet de cette petite victoire que je constate pré-

sentement. J'ai déjà dit que, cette année, les Hoos étaient rendus avant moi à Téchossem ; j'ajoute que je n'ai plus trouvé parmi eux l'ombre de l'opposition à l'action du Prêtre. Tout semble s'annoncer favorablement, et j'espère qu'avec la grâce de Dieu nous ferons ici un bien sérieux.

Le seul regret qui nous reste dans l'application de cette mesure nécessaire, c'est d'imposer une privation aux malades. Dans le cours de cette dernière mission, les Hoos m'ont amené un jeune homme poitrinaire qui voulait passer auprès de moi le peu de temps qui lui restait à vivre. Voyager en canot par une mer tranquille eût été déjà trop pénible pour un malade aussi affaibli que l'était celui-ci ; or la difficulté fut aggravée encore par une grosse mer. Quand il arriva, il avait perdu connaissance. Cependant, ayant repris ses sens, il me reconnut ; la joie brilla dans ses yeux, il se confessa, il était heureux. « Je suis heureux, me dit-il, je mourrai content : je t'ai vu, je me suis réconcilié avec Dieu ; désormais je veillerai bien sur moi et ne commettrai plus le péché. »

Georges Roumalko montre une soif ardente de la parole de Dieu. Un beau jour, il fit la rencontre d'un excellent jeune homme shishel très-instruit dans la religion, aimant et servant Dieu dans toute la sincérité de son âme, et surtout très-dévot à Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie, qu'il a eu le bonheur de recevoir. C'était une bonne fortune pour Georges. « Viens avec moi, lui dit-il, tu me diras ce que tu sais de la volonté de Dieu : tu m'apprendras à le connaître, à le servir comme il veut être servi, et à l'aimer mieux que je ne sais le faire. » Ils passèrent la nuit ensemble, conférant comme deux anachorètes de choses spirituelles.

Depuis l'ouverture de la mission tout marche bien. Je trouve chez les Hayamines un esprit de docilité et d'humilité, que ni vous ni moi n'avons jamais vu chez eux. Le

zèle pour la pratique des vertus chrétiennes s'enflamme en leurs cœurs ; ils viennent s'accuser publiquement de leurs fautes publiques, avec un désir sincère de s'amender. Plusieurs vont jusqu'à prier leurs concitoyens de leur faire apercevoir les fautes qu'ils auraient pu remarquer en eux.

Mais, vous savez que si le diable ne réussit pas à perdre par l'excès du mal, il essaye d'égarer à raison même de ce que l'on peut faire de bien. J'ai donc trouvé, dans le nombre, quelques dévots et dévotes qui avaient la modestie de se croire parfaits, et qui avaient pris, en conséquence, la résolution de rester tels qu'ils étaient, sans admettre qu'il pût y avoir un état meilleur ou des actes plus parfaits à produire. Ils faisaient leur prière soir et matin, observaient le dimanche, ne tuaient personne : avec cela, ils étaient sûrs d'aller au ciel tout droit. Ils avaient résolu de ne pas demander, de longtemps, à participer aux sacrements ; les uns, parce qu'ils croyaient pouvoir s'en passer ; les autres, parce que, par une fausse humilité, ils se disaient trop mauvais. Ceux-ci avaient raison plus qu'ils ne pensaient ; mais tous avaient le tort de croire qu'en restant tels ils pouvaient parvenir au ciel. Ces illusions se sont heureusement évanouies devant la parole de Dieu, et ces pauvres enfants sont venus, les uns après les autres, m'ouvrir leur cœur et avouer devant tout le monde qu'ils s'étaient trompés grossièrement, qu'ils n'avaient pas eu jusqu'à présent une véritable notion de Dieu, de la religion et de la vie chrétienne, qu'à l'avenir ils travailleraient sans cesse à se corriger de leurs défauts.

L'institution des zélateurs chez les Hayamines produit des résultats heureux comme chez les Shishels. Par leur influence, la dévotion à la sainte Eucharistie se maintient et grandit. Georges, surtout, leur montre que les au-

tres Sacrements ont été institués pour nous préparer au sacrement de l'Eucharistie. J'ai trouvé parmi les sauvages de Téchossem une pratique admirable : Ils vont, chaque jour, à leur chapelle et, de là, ils se transportent en esprit devant le Saint Sacrement, résidant dans le tabernacle de nos églises de New-Westminster et de Sainte-Marie ; ils adorent Dieu et lui demandent de les rendre meilleurs.

William, chef de Roumalko, avait donné de grandes fêtes aux Hayamines et à leurs voisins les Hoos, qu'il avait invités à venir dans son village, les régalant pendant huit jours et les gratifiant chacun d'un sac de farine à leur départ. Vous savez mieux que personne de quel sentiment procèdent de pareilles largesses. J'ai démontré à William qu'il serait d'autant moins grand chef qu'il chercherait à s'élever davantage au-dessus de sa condition, et que, Dieu qui voit la réalité des choses et sonde le fond du cœur, n'ignorait pas que lui, William, avait contracté de grandes dettes auxquelles il aurait dû songer avant de faire le généreux et le riche.

Le capitaine de William, voulant suivre l'exemple de son maître, avait invité les Chilcotains à une distribution de vivres. Ceux-ci, encore païens, ne se le firent pas dire deux fois : ils vinrent en nombre au village de Roumalko, la figure tout de noir barbouillée et les cheveux saupoudrés du duvet de certains oiseaux ; ils se mirent à danser ce qu'ils appellent la *danse des sorciers*, et à chanter leurs chants diaboliques. Cela ne faisait pas précisément l'affaire du capitaine, qui aurait bien voulu se passer de ces cérémonies, mais il avait fait la faute ; il lui fallut voir se dérouler devant lui toutes les diableries des mauvais sauvages. Il en a eu tellement honte, qu'on ne l'y prendra plus.

Djagadjeimuh est mort d'une manière bien triste. Peu

après son retour des exercices spirituels de Sainte-Marie, il était allé à la chasse avec sa femme. Il s'était posté à l'affût, dans un endroit où un ours avait coutume de venir. L'ours vint en effet : Djagadjeimuh lui envoya sa double charge. L'animal blessé s'enfuit d'abord ; le chasseur recharge à la hâte et se met à sa poursuite à travers les broussailles. L'ours n'était pas loin : il attendait son agresseur hors du maquis, près du rivage. Dès qu'il l'aperçut et avant que le sauvage ait eu le temps de le mettre en joue, il se jette sur lui et le broie littéralement entre ses bras et sous ses dents formidables. La femme, restée dans le canot, avait vu l'ours se précipiter vers son mari ; elle avait essayé de détourner l'attention de l'animal en fureur en poussant des cris et en frappant l'eau de sa rame : ce fut en vain. Elle entendit les gémissements de la victime, puis elle n'entendit plus rien : l'ours s'était vengé. Les sauvages vinrent et enlevèrent le corps du défunt dans un état tout à fait méconnaissable. Djagadjeimuh était catéchumène depuis quelques mois. Puisse son désir du baptême lui avoir suffi devant Dieu !

Notre vieux chef André est toujours l'homme mystique. Il croit en savoir plus que les autres parce qu'il est baptisé depuis plus longtemps. Il s'est cru un moment devenu impassible. Voici à quelle occasion cette idée s'était logée dans sa tête : Dans le cours de l'été dernier, un jeune homme tira un chevreuil ; il manqua l'animal, mais il atteignit le vieil André qui se trouvait dans le bois et qu'il n'avait pas aperçu. Le vieillard avait reçu des plombs dans toutes les parties de son corps. Toutefois, il n'en fut pas malade longtemps, les blessures ne suppurèrent pas et se fermèrent sans aucun accident. Le dimanche suivant, André rassemble ses gens et leur dit : « Oui, je crois que la prière que nous avons embrassée est bonne : elle sanctifie nos âmes et change même nos corps. Voyez :

j'ai été gravement blessé et je ne m'en suis pas ressenti : mon corps est devenu comme impassible. » Quelque bonne que pût être l'intention, je ne pouvais pas laisser s'accréditer une pareille confiance. Le bon vieux s'est confessé publiquement de cette petite présomption avec la bonhomie que vous lui connaissez.

Pour les réunions du soir aux exercices spirituels, il y avait bien une lampe dans le village, mais il n'y avait pas d'huile pour l'alimenter. On fit aussitôt une quête, dont le produit fut porté le lendemain à Comox, poste de la compagnie de la baie d'Hudson, afin d'obtenir en échange une certaine quantité d'huile. Le traiteur de la compagnie admira la générosité et le zèle de ces Indiens, tant pour leur cotisation que pour la journée de marche qu'ils s'étaient imposée. Sans rien vouloir accepter, il leur fit don d'une bonne quantité d'huile destinée à éclairer nos assemblées religieuses.

En somme, j'ai été très-content des Hayamines et des Hoos : tous se sont présentés à la réunion. Je les laisse dans la disposition généreuse, et presque universellement partagée, de servir Dieu. Bon nombre d'entre eux m'ont demandé de pouvoir commencer leur préparation à la première communion. Qu'il est à regretter que nous ne soyons pas plus nombreux, afin de les voir plus souvent, de les instruire et de les admettre plus vite au banquet eucharistique !

Le 23 janvier je leur dis adieu, cet adieu toujours si pénible au cœur du Missionnaire ! La vue de ces bons enfants, si avides de la parole de Dieu et si attachés au Prêtre qui la leur prêche ; la tristesse qui se peint sur leurs figures, leurs paroles, leurs adieux, leur empressement autour de vous, car de longtemps ils ne reverront plus leur père : tout est fait pour vous impressionner, pour vous arracher des larmes, et il faut se faire violence

pour ne pas éclater en sanglots. Ils étaient heureux ceux qui venaient me reconduire en canot ! ils devaient passer encore quelques jours avec moi : c'était pour eux une grande faveur, une inappréciable consolation d'escorter leur prêtre missionnaire.

Mon retour fut agréable et rapide : bon vent, bon temps : nous fûmes en trois jours chez les Skromish, à Burrard's Inlet. Comme toujours je trouvai peu de monde au village central, où l'on a construit pourtant une assez jolie église. Cette tribu des Skromish est bien à plaindre ! ses enfants se trouvent comme à la gueule du loup. Que peuvent-ils trouver de bon autour de ces grandes scieries à vapeur où se donnent rendez-vous des aventuriers de tous pays et de toutes croyances ? et ces liqueurs enivrantes qu'on leur vend ou qu'on leur donne ! comment échapperaient-ils à la tentation ? ils se sentent si faibles, qu'ils n'essayent même pas de résister.

Le dimanche, l'assistance était nombreuse, l'église était pleine. Plusieurs de ceux qui avaient manqué à la promesse de s'abstenir de boissons enivrantes, vinrent faire la pénitence, payer l'amende et promettre de s'observer mieux à l'avenir. En général les Skromish, quoique restant dans l'infidélité, ont les convictions de la foi, car à l'heure de la mort ils recourent au Prêtre et demandent instamment à être baptisés. Malheureusement, pour le plus grand nombre cette foi n'est accompagnée d'aucune charité, mais seulement du tremblement de la crainte servile : c'est la crainte de l'enfer qui parle en ce moment plus fort que leurs passions.

Je rentrai dans notre maison de New-Westminster le 8 février. Mon voyage avait été plus heureux que les autres années. Si j'avais une plume mieux exercée, j'aurais pu vous raconter des choses dont vous auriez été édifié et ému ; du moins, le but que je me suis proposé

sera atteint : celui de vous faire connaître l'état actuel de ces trois tribus sauvages, qui forment la partie occidentale de la mission de Saint-Charles, et qui ont chacune leur langage propre.

Veuillez agréer,... etc.

Ch. MARCHAL, O. M. I.

DISTRICT DE SAINT-JOSEPH.

LETTRE DU R. P. MAC-GUCKIN A Mgr D'HERBOMEZ.

Richfield, Colombie britannique, 13 décembre 1872.

MONSEIGNEUR,

Dans ma dernière lettre, obligé de répondre à la hâte aux questions les plus pressantes que Votre Grandeur m'avait fait l'honneur de m'adresser, je n'ai pu vous présenter le rapport que vous désiriez sur la mission de Saint-Joseph. C'est cette omission que je m'empresse de réparer aujourd'hui en vous fournissant certains détails qui vous permettront de vous former une idée exacte de l'état de cette mission.

Depuis le lac Anderson jusqu'à Quesnelle, y compris les Chilcotens, il y a environ 2 650 Indiens, à savoir, environ 1 000 de la tribu de Lillooet, 1 000 de la tribu Shuswap, 500 Chicoltens, 150 Porteurs. Sur ce nombre total nous avons 600 personnes baptisées, et environ 200 mariées. Depuis l'établissement de la mission, il est mort environ 300 personnes qui avaient reçu le baptême.

Les Indiens des tribus Lillooet, Shuswap et Porteur, ont tous reçu les premières notions de la doctrine chrétienne ; mais, s'ils savent en général ce qui est absolument requis pour recevoir les sacrements de baptême, de

pénitence et de mariage, ils sont loin de posséder le degré d'instruction qu'on est en droit de souhaiter. Leur conduite cependant est bonne et leurs dispositions ne laissent rien à désirer. Pour les Chilcotens, ils ont eu bien peu d'occasions de s'instruire, aussi leur connaissance des mystères de notre religion est-elle bien bornée, d'autant plus qu'ils ont moins d'intelligence que les autres Indiens, et qu'il faut une patience et un temps infinis pour leur apprendre quelques questions de catéchisme. Leur conduite aussi laisse à désirer ; il y a parmi eux beaucoup de joueurs de profession : ceux-ci promettent de renoncer à leurs mauvaises habitudes ; mais y retombent facilement. Il faut espérer que lorsqu'ils seront convenablement organisés, et auront, comme les autres tribus, des *watchmen* pour les surveiller ils se conduiront mieux. Je dois dire néanmoins que dès à présent il y en a qui sont fidèles à leurs promesses et montrent un zèle véritable pour les pratiques de notre sainte religion. Il y a encore environ trente familles de Chilcotens qui n'ont jamais été visitées : leur réputation est assez mauvaise, mais je ne doute pas que le bon exemple des autres ne finisse par les entraîner.

Voilà en quelques mots, Monseigneur, l'état actuel des Indiens de cette mission. Maintenant permettez-moi de dire un mot de nos besoins. Impossible d'exagérer l'importance de l'instruction religieuse, et la nécessité absolue de communiquer à nos néophites une connaissance plus parfaite de leurs devoirs de chrétiens. Déjà je remarque que leur première ferveur diminue : on ne trouve plus chez eux cette soif d'apprendre qu'ils ont montrée au commencement. Mais le grand obstacle au développement de leur éducation, c'est que nous n'avons qu'une connaissance très-imparfaite de leurs langues ; jamais on ne réussira à les bien instruire au moyen d'interprètes, d'autant plus qu'un bon interprète est chose bien rare. Le premier be-

soin de cette mission est donc d'appliquer les Pères très-sérieusement à l'étude des langues des Indiens dont ils sont chargés, et pour cela il faut leur en donner le temps et les moyens. Mais à la manière dont nous avons jusqu'ici étudié les langues, il m'est impossible de dire quand il y aura parmi nous quelqu'un capable de faire une instruction passable en langue indienne. Inutile de parler du bien que pourrait faire ici un Père possédant parfaitement la langue des Indiens dont il est chargé : ce Père ferait à lui seul plus de bien et aurait plus d'influence sur les sauvages, qu'un nombre dix fois plus grand de Pères qui suivraient la méthode actuelle. Nous avons maintenant, je présume, environ trois cents enfants baptisés et assez âgés pour faire leur première communion ; mais comment les instruire ? comment les interroger, comment les exhorter au tribunal de la pénitence ? et si on les laisse grandir sans se confesser, que deviendront-ils plus tard ?

Le second besoin que je me permettrai de signaler à Votre Grandeur, c'est le besoin d'uniformité dans le catéchisme et la prière. J'ai déjà écrit sur ce sujet et j'attends la réponse pour savoir ce que j'ai à faire. Il y a deux ans on nous donna les cinq premiers chapitres du catéchisme, et on s'est arrêté là. Quelques-uns des Pères croient pouvoir prendre sous leur responsabilité de composer des catéchismes à leur usage ; mais ceci conduira nécessairement à la confusion et à bien des désagréments plus tard. Je prie donc Votre Grandeur de me faire savoir au plus tôt ce que j'ai à faire dans cet état de choses. Si le gouvernement canadien nous aide à établir des écoles professionnelles pour les garçons et les filles des tribus indiennes, je ne doute pas que Saint-Joseph ne soit jugé un centre convenable pour réaliser ce projet ; mais dans ce cas je suis d'avis qu'il faudrait commencer par l'école

des filles, car les jeunes garçons trouvent facilement à s'occuper d'une manière lucrative dans ces parages et ne consentiraient que difficilement à rester à l'école. Peut-être le feront-ils plus volontiers quand le succès des filles leur aura démontré l'avantage pratique de ce genre d'instruction.

La population blanche, quoique peu nombreuse, mérite cependant d'occuper une place dans ce court rapport. Le nombre de nos catholiques dans le voisinage de William Creek a diminué depuis quelques mois, et rien ne fait supposer qu'il soit sur le point de reprendre quelque importance. Au contraire à Lightning Creek, si les mines réussissent, comme la chose est probable, il y aura l'été prochain une population nombreuse, et nous pouvons nous trouver dans la nécessité d'y établir un poste. Quoi qu'il en soit, je suis persuadé que le Caribou ne me demandera pas l'été prochain autant de temps que les années précédentes. Pour ce qui est des catholiques du district de Saint-Joseph, quoique plusieurs d'entre eux soient incorrigibles, je crois néanmoins que nous devons faire pour eux quelque chose de plus que par le passé. Ils se plaignent souvent d'être négligés et je dois avouer que leur plainte n'est pas totalement dénuée de fondement. Il me semble que lorsqu'un Père fait la visite des sauvages, il devrait se faire un devoir de visiter aussi les blancs du voisinage, et tâcher, autant que possible, de les réunir soit dans une maison particulière, soit dans une chapelle indienne, pour leur donner une instruction conforme à leurs besoins ; car plusieurs parmi eux sont aussi ignorants en fait de religion que les Indiens eux-mêmes. Je crois même que dans certaines localités, comme à Lillooet par exemple, le Missionnaire devrait consacrer quelques jours aux blancs exclusivement. Je voudrais que Votre Grandeur voulût bien s'exprimer net-

tement sur ce point, car j'ai lieu de craindre que jusqu'ici vos intentions à cet égard n'aient pas été bien suivies. En témoignant un peu plus d'intérêt pour les blancs, le Missionnaire ne peut manquer d'exercer sur eux une influence utile pour notre sainte religion, et même de ramener dans le giron de l'Eglise plusieurs de nos frères errants. C'est maintenant, au moment où ce pays commence à se peupler, que nous devons nous efforcer de nous y établir solidement, comme nous en avons le devoir et comme nous en avons la possibilité, si nous savons profiter de nos avantages.

Comme il est à peu près certain que le chemin de fer passera par le district de Saint-Joseph, il est bon de ne pas oublier que les nombreux ouvriers occupés sur cette ligne, entre les côtes de l'Océan et les montagnes Rocheuses, exigeront de nos Missionnaires un travail considérable. . . . . .

Veuillez agréer, Monseigneur,... etc.

MAC-GUCKIN, O. M. I.

DISTRICT DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

(Lac Okanagan.)

STATISTIQUE ENVOYÉE A M^gr^ D'HERBOMEZ PAR LE R. P. BAUDRE.

On compte environ 1 600 sauvages et une centaine de blancs dans la Mission du lac Okanagan, placée sous le vocable de l'Immaculée Conception.

Parmi les sauvages, le nombre des chrétiens est de 1 300 ; celui des infidèles de 300.

Parmi les blancs de résidence fixe, les huit dixièmes sont protestants.

Les mariages contractés dans la Mission atteignent le chiffre de 150.

Un seul sauvage a fait sa première communion.

Ces 1 600 sauvages forment quinze tribus différentes, ayant chacune environ une centaine d'âmes. Voici les noms de ces tribus avec le chiffre de leur population :

1	Négamaplax	136
2	Dentekten	100
3	Soyoos	80
4	La douane	70
5	Vermillon	100
6	Sémilkameen	50
7	Krokokouasten	40
8	Kamloops	120
9	Shoushwaps	150
10	Adam'slake	100
11	Sompson	152
12	Bonaparte	100
13	Savona Ferry	108
14	Nicolas lake	100
15	Nicolas river	130

Quelques familles n'appartiennent à aucune de ces tribus et ne portent aucun nom particulier.

Okanagan a une école pour les enfants de famille indienne.

DISTRICT DE SAINT-MICHEL.

Le district de Saint-Michel doit à sa position géographique d'être la partie la plus mauvaise de la Mission.

Il se compose des côtes maritimes et d'un groupe d'îles situées entre Vancouver et le continent. Or, l'arrivage des navires de commerce sur ces côtes est une cause sans cesse renouvelée de démoralisation. Ces navires apportent avec eux trois grands fléaux dans le pays : l'irréligion, les boissons fortes et les vices de la chair. Le Missionnaire est malheureusement impuissant à contre-balancer cette détestable influence sur des sauvages encore païens. Aussi a-t-il été souvent question d'abandonner ce district, afin de porter la grâce de Dieu à des cœurs mieux disposés; et peut-être même que cet abandon momentané serait pour les populations qui en seraient victimes la plus excellente grâce qu'elles pussent recevoir, à cause de la honte et de la terreur qu'elles en concevraient. Quoi qu'il en soit, le Missionnaire ne veut pas se retirer avant d'avoir tenté le dernier effort. C'est ce que la lettre suivante a pour objet d'exposer :

LETTRE DU R. P. FOUQUET A M^gr^ D'HERBOMEZ.

Saint-Michel, 20 décembre 1872.

MONSEIGNEUR,

Je suis en train de tenter un dernier effort auprès de mes pauvres sauvages de Saint-Michel. Je n'ai pas plus d'espoir aujourd'hui que par le passé ; mais encore faut-il que je remplisse mon devoir. Pour convertir nos infortunés sauvages, il faudrait un grand miracle ; ce n'est pas moi qui le ferai. Mon unique confiance repose dans les neuvaines que l'on va faire au cœur de notre vénéré fondateur. Je viens d'écrire à ce sujet à Autun, et cela pour la troisième fois. Je répète à qui veut l'entendre que c'est à ce bien-aimé fondateur que nous devons la belle Mission de Saint-Charles. Comme je serais heureux de lui

devoir encore celle de Saint-Michel ! En attendant, je vais vous faire part de tous les moyens humains que je compte employer pour convertir ces malheureux *Têtes-longues*, et vous faire tant bien que mal le récit de mes courses parmi eux.

Le mercredi 28 novembre, je suis parti pour les Tsaoténors. C'était quelques jours trop tôt, car ils n'étaient pas tous réunis dans leur village d'hiver ; mais j'étais obligé de céder aux instances de mon interprète Sispénoha, qui ne pouvait plus attendre. Je laissai donc à la maison le R. P. Peytavin avec le F. John, et je m'embarquai avec Sispénoha et son cousin, qui étaient tous les deux appelés dans le pays des Tsaoténors par des intérêts personnels ; l'un allait y recouvrer quelques créances et l'autre essayer d'y prendre femme.

Nous n'avions que 6 milles à faire, et cependant la traversée ne laissa pas que d'être très-dangereuse. Sispénoha, qui m'avait fait partir plus tôt que je ne l'aurais voulu, regrettait alors son empressement et se laissait honteusement dominer par la peur. Il y avait bien quelque raison de craindre, car les sauvages furent étonnés de nous voir arriver par un temps pareil. Contre mon habitude, je les laissai transporter mes effets sans trop m'en préoccuper, parce qu'ils avaient eu la bonne idée de ne pas me voler les deux dernières fois que j'étais venu chez eux. Le chef préparait un festin lorsque j'entrai chez lui ; je dus naturellement y prendre part ; du reste, je n'éprouve aucune répugnance à manger avec eux ; et je crois que je finirai par me faire un régal de leurs racines de trèfle sauvage et de leur huile puante ; seulement, gare les coliques le jour où j'aurai été trop gourmand !!! Le festin terminé, je fis sonner la réunion de la prière, à laquelle je ne vis guère figurer, hélas ! que les convives de notre amphitryon.

Le lendemain je fis, selon mon habitude, la visite de chaque famille et fus reçu partout avec force salamalecs. La prévenance, toutefois, n'allait pas jusqu'à m'offrir un siége ; j'étais obligé de réclamer toujours le premier objet venu qui pût en tenir lieu. Une fois, un bon vieux chef, qui ne connaissait rien à nos us et coutumes, s'assit fort gravement sur celui qu'on lui disait de me préparer. Tout le monde se mit à rire, et je dois dire à son honneur qu'il prit sa bonne part de la gaieté générale quand on lui eut fait remarquer son erreur ; nous n'en fûmes, après tout, que meilleurs amis.

Après la visite des familles, je fis sonner la réunion pour les Tsaoténors. Comme de coutume, les hommes furent seuls à y venir, à l'exception d'une jeune femme assez assidue à la prière ; mais qui, encore, m'a donné lieu en cette occasion de soupçonner quelque motif d'intérêt dans sa démarche, car elle n'a pas manqué de venir me demander une provision de savon, pour laver, disait-elle, son petit enfant. Les Akouamiches et les Kohénors, qui, pendant l'hiver et le printemps, vivent avec les Tsaoténors, eurent aussi et distinctement leur réunion. J'ai fait ainsi, un peu à contre-cœur et pour pousser la condescendance aussi loin que possible.

Le vendredi 30, je fis sonner la prière, mais personne ne vint. J'en accusai le beau temps, dont beaucoup avaient profité pour aller à la pêche ou à la chasse. Cependant ils avaient conscience de leur culpabilité. Le chef me rapporta qu'après leur retour, et pendant le festin, les sauvages se disaient les uns aux autres que le Prêtre ne devait pas être content. En effet, ils n'ont pas montré plus d'empressement qu'à l'ordinaire à recevoir la grâce de Dieu et à faire acte de religion. Cependant ils m'ont procuré une satisfaction plus grande qu'ils ne supposent. Je les ai si souvent avertis des ravages que fait

en eux et dans leurs familles le déplorable abus du whisky, je les ai si vivement exhortés à ne pas se laisser tuer dans leur postérité et dans leur propre existence par les importations de ce funeste poison, que tous les chefs, après mûre délibération, me députèrent auprès des Tlaotsés, afin d'empêcher ceux-ci d'apporter le whisky qu'ils avaient fait annoncer.

Le lendemain, après une petite réunion à laquelle quelques-uns assistèrent, je partis pour revenir à la maison. Je ne dois pas oublier de vous dire que Lakinick, un des chefs tsaoténors, aurait le dessein de se mettre en campagne pour voir si tout ce qu'on lui dit des bons sauvages est vrai. Il se mêle bien à ce projet quelques vues commerciales, mais la première intention n'en est pas complétement altérée; aussi ai-je promis de l'accompagner. Seulement, comme la partie est remise à la fin d'avril, elle pourrait fort bien s'en aller en fumée; je n'y compte pas trop.

En route pour le retour, Sispénoha voulut s'arrêter chez les Mamalilékeulas, afin d'y recouvrer, je l'ai dit, quelques créances. Je crus devoir me rendre à son désir afin de me ménager ses services à l'occasion. Je rencontrai là le plus fameux coquin et redouté meurtrier qu'il y ait dans le pays. La fortune était trop favorable pour n'en pas profiter. Je lui administrai une verte leçon à lui, à sa femme et à son frère; le tout cependant entre quatre yeux et assez paternellement pour qu'il fût difficile de dire lequel l'emportait, de l'indignation ou de la commisération que m'inspiraient leurs crimes.

Une fois rentré chez nous, Sispénoha, qui avait déjà *changé son cœur* trois fois au sujet de la visite que je voulais, ce jour-là même, faire aux Tlaotsés, changea une quatrième fois et refusa de m'accompagner. Sur ce, je pris avec moi le R. P. Peytavin et nous partîmes pour le

village des Tlaotsés. Je les trouvai réunis pour un grand festin. Vous allez dire qu'on festine beaucoup par ici; on semble en effet ne vivre que pour cela ; mais si le mot fait venir l'eau à la bouche, il n'en est pas de même de la chose. Pour cette fois, le festin consistait en une sorte de bouillie de farine de froment. Or, si je puis risquer cette appréciation, la bouillie n'était guère là que comme provocation à boire sans mesure. Le seul homme qui eût pu me servir d'interprète était déjà ivre. Heureusement que la plupart de ces sauvages comprennent le *chinook ;* il fut donc résolu que je parlerais en chinook.

Je prévins le P. Peytavin de ne pas s'effrayer des menaces que mes auditeurs pourraient faire et, après cette seule précaution oratoire, j'allai de l'avant. Tout d'abord je devais m'acquitter de la commission dont m'avaient chargé les Tsaoténors, en déclarant que le whisky ne serait point reçu par eux désormais. Quelques-uns de mes auditeurs, à commencer par le plus coupable, se mirent à rire. Ces rires ne firent que me confirmer de plus en plus dans la détermination de parler net à ces fiers Tlaotsés. La nécessité même où je me trouvais de parler sans interprète m'y invitait, car jusqu'ici c'est plutôt Sispénoha que le P. Fouquet qui faisait le discours. On ne tarda pas à s'apercevoir que les rieurs baissaient la tête, et le R. P. Peytavin dit que j'avais réellement l'air *mauvais*. Pour les faire trembler, il fallait leur montrer que je ne tremblais pas; il fallait leur déclarer en bonne et due forme que je n'avais point peur d'eux et que j'allais leur dire carrément leurs quatre vérités. « Pendant cinq ans, je vous ai ménagés ; j'ai été tout sucre avec vous ; maintenant, c'est fini ; je veux être salpêtre ; je n'ai employé que des emplâtres inoffensifs pour vous guérir de vos maladies, désormais je vous préviens que j'emploierai le tranchant du glaive pour supprimer la tumeur de vos vices.

Vos enfants crient quand vous taillez impitoyablement dans leurs chairs gangrenées ; vous les laissez crier ; et moi aussi je vous laisserai crier et je retrancherai toujours, car je vous aime comme vous aimez vos enfants. » Vous avez là un spécimen de mon discours et le programme de ma conduite future. Ce que j'ai dit, c'est ce que je me propose de faire. Les ménagements n'ont servi de rien, je dois essayer si les dures vérités produiront plus de fruit. Désormais les sauvages ne me fermeront la bouche qu'en me fermant les yeux de la bonne manière, ce que je ne pense pas qu'ils fassent ; tout au plus l'essayeraient-ils en lâches quand je voyage seul ; et encore je ne me crois pas digne de mourir pour le bon Dieu ; ainsi rassurez-vous.

Le dimanche, je me rendis chez les Mamalilékeulas avec le P. Peytavin et Sispénoha. Je prévins celui-ci qu'il ne m'interpréterait que pour les avis, parce que je voulais *parler fort* et que les Mamalilékeulas lui reprochaient toujours de mal parler d'eux. Je tenais à me passer de lui, et cependant à ne pas le froisser. Je lui recommandai seulement de me dire avec une fidèle exactitude ce que les sauvages me répondraient.

Contre mon habitude, je passai moi-même la clochette et invitai tous ceux qui savent le chinoock à venir. Sans être aussi *mauvais* que chez les Tlaotsés, je n'épargnai pas les Mamalilékeulas, dont je surexcitai tout d'abord l'attention en leur défendant de faire le signe de la croix et de chanter un cantique, ce dont ils n'étaient pas dignes. Je m'attachai à leur démontrer qu'eux et tous les *Têtes-longues* étaient les plus mauvais sauvages du pays ; qu'ils ne l'emportaient sur les blancs et sur les autres que par les meurtres, les vols, l'anthropophagie, les mensonges et l'infâme trafic qu'ils faisaient de leurs femmes : aux chefs, je ne craignis pas de dire qu'ils étaient des hommes

sans valeur, etc., etc. Au chinoock je mêlais quelques expressions de leur langue lorsqu'il m'en venait une qui exprimait énergiquement ma pensée. Je n'ai jamais été écouté avec plus d'attention. Quatre étourdis ayant commencé à rire, les autres, d'un geste significatif, leur imposèrent silence. Tous ceux qui savaient le chinoock interprétaient mes paroles à leurs voisins ; les autres montraient grande envie de comprendre ce que je disais.

Le terrible Tsirouité, à qui j'avais donné, la veille, une assez verte leçon, ainsi que je l'ai dit sans le nommer, voulut riposter. Il eut loisir de le faire tout à son aise. Mais, quand il eut fini de parler, je l'attaquai avec tant de véhémence sur les faits notoires de sa vie scandaleuse, je lui jetai à la figure de tels défis, de tels meurtres, de tels déshonneurs de famille, qu'il se retira silencieusement du combat avec quelques-uns de ses gens. Deux jours après, je voulais savoir s'il était dompté ou s'il regimbait encore : interpellé, il baissa la tête et se montra doux comme un agneau. J'attachais une certaine importance à le couler ainsi publiquement, parce que c'est le sauvage le plus redouté de la contrée et que, pour cela même, il s'en fait accroire et impose sa volonté tyrannique aux plus faibles et aux plus timides.

J'indiquai une dernière réunion, afin de dédommager ce pauvre peuple, que j'aime malgré tout, de la privation que je lui avais imposée de faire la prière : je voulais aussi savoir quel avait été le résultat de mes objurgations. Je visitai auparavant toutes les familles, encourageant les bons, ou plutôt les moins mauvais, stimulant les lâches et les indifférents. Malgré cela, il n'y eut que les hommes à venir à la réunion.

En somme : les Mamalilékeulas craignent le Prêtre et ils sont désireux de vivre en bons termes avec lui, mais

je ne puis découvrir en eux aucune disposition religieuse ; ils paraissent même oublier de plus en plus complétement le peu qu'ils avaient appris de leurs ancêtres sur Dieu et sur la scène du jugement dernier.

Le 13 décembre, profitant d'un vent favorable, nous quittions de nouveau, le P. Peytavin et moi, notre résidence, pour nous rendre chez les Matelpas, où nous arrivâmes de bonne heure. Une goëlette était ancrée à côté du village, ce qui me fit craindre un moment de trouver tous nos sauvages ivres. Je montai à bord pour savoir qu'elle espèce de gens s'y trouvaient; il ne s'y trouvait qu'un Européen des côtes de la Dalmatie et un sauvage. Je fus assez content de ma visite et je me rendis au camp. Le chef nous reçut convenablement ; il n'avait pas oublié la leçon d'il y a cinq ans. Tous les hommes vinrent à la réunion ; mais des femmes, point. Il en fut de même aux réunions suivantes du samedi et du dimanche matin, où la célébration de la messe n'eut pas plus la puissance d'attirer que l'éloquence de ma parole. J'avais pourtant pris grand soin, dans ma visite des familles, d'inviter les femmes à venir à la prière.

Mes discours aux Matelpas étaient, pour le sujet et pour le ton, les mêmes à peu près que ceux adressés aux Tlaotsés et aux Mamalilékeulas. Les Matelpas cependant m'ont paru un peu mieux disposés que les autres ; ils veulent, je crois, essayer sérieusement de rejeter les liqueurs fortes. A la réunion du dimanche soir, un grand nombre de femmes vinrent pour la première fois assister à la prière et entendre la parole de Dieu. Je redis alors avec encore plus de force ce que je ne cesse de répéter, que je ne croirais pas à leur volonté de devenir bons, tant que leurs femmes ne viendraient pas aux assemblées religieuses. Vous savez, en effet, quelle licence détestable ils entendent se réserver en fuyant ainsi la lumière. Ils

ont tous promis de prendre dorénavant mes avis pour règle de conduite.

Le 16, après une petite réunion du matin, je me mis en route pour revenir à la maison. Nous arrivâmes assez tard chez les Tlaotsés placés sur notre passage. Ils m'invitèrent à manger avec eux, ce que je refusai de faire. Chez les Matelpas j'avais accepté toutes les invitations de ce genre, mais je ne crus pas devoir faire aux Tlaotsés le même honneur. J'avais plus à profiter avec mon excellent Dalmate de la goëlette qui faisait ici une autre station. Nous étions devenus amis chez les Matelpas; le temps que je passais auprès de lui n'était pas un temps perdu : il me donnait une foule de renseignements utiles; je lui accordai donc ma soirée pendant que Sispénoha visitait sa parenté.

Intrigués par mon refus, et d'autant plus empressés que je me montrais plus froid et indifférent, les Tlaotsés me firent dire qu'ils voulaient achever leur chapelle et me priaient de leur adresser encore une fois la parole. Comme plusieurs d'entre eux sont accusés d'avoir tout récemment massacré des Européens, la peur du navire de guerre, dont les apparitions sont pour eux l'apparition de la justice des blancs, leur fait désirer d'être les amis du Prêtre. Les Matelpas sont dans le même cas. Les Mamalilékeulas et les Tsaoténors en sont là aussi, quoique leur crainte à l'égard des blancs procède d'un autre motif. La crainte du canon et de la corde, non pas mis à mon service, bien entendu, mais au service de la loi naturelle et de la justice humaine contre lesquelles ils ont presque tous, plus ou moins, quelque reproche à se faire : voilà, j'en suis convaincu, ce qui leur fait supporter à tous les dures vérités que je leur adresse; ils sont, du reste, obligés de convenir que j'ai raison.

J'apprends que les Tsaoténors ont tenu bon contre les Tlaotsés qui, en dépit de mon message et de mes objurgations, leur avaient porté du whisky. Serait-ce une lueur d'espérance?

Veuillez, Monseigneur, me bénir et me croire de Votre Grandeur, le très-humble et très-obéissant serviteur,

FOUQUET, O. M. I.

RAPPORT STATISTIQUE SUR LE DISTRICT DE SAINT-MICHEL

Bien que ce rapport embrasse une période de près de cinq ans, c'est-à-dire de janvier 1868 à novembre 1872, il sera court, faute de matière.

Pendant ce laps de temps la Mission n'a fait aucun progrès : les sauvages sont restés les mêmes et ne montrent aucune disposition religieuse. Les plus voisins de la station ont construit une chapelle, plus par crainte de la justice des blancs, dont ils ont lieu de redouter les rigueurs et qu'ils espèrent conjurer de la sorte, que pour tout autre motif.

Il faut reconnaître que, par suite de circonstances regrettables, nous n'avons pas pu visiter régulièrement les différents villages de la Mission. Deux fois nous avons ouvert une école à laquelle sont venus quelques enfants, mais pendant peu de mois seulement.

Durant ces cinq années, il y a eu 123 baptêmes d'enfants, 5 baptêmes d'adultes *in articulo mortis*, 1 baptême d'adulte suivi du mariage entre le nouveau baptisé et une femme qui avait été baptisée avant la période de temps qu'embrasse ce rapport; enfin 2 extrêmes-onctions et 2 premières communions.

Le Recteur de la Mission,

FOUQUET, O. M. I.

DISTRICT DE N.-D. DE BONNE-ESPÉRANCE

LETTRE DU R. P. LEJACQ A M^gr^ D'HERBOMEZ.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

La nouvelle Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance compte une population de 2000 à 3000 sauvages disséminés sur une grande surface : leur pays est compris entre le 53^e^ et le 57^e^ degré de latitude nord et le 122^e^ et 128^e^ degré de longitude ouest : Pour visiter ces sauvages, le Missionnaire aura de grandes distances à parcourir. Par les chemins de communication ordinaires, du sud au nord, c'est-à-dire du Fort-George au lac d'Ours, il y a 350 milles, et de l'est à l'ouest, c'est-à-dire du lac Mac-Leod au Rocher-Déboulé, il y a encore 350 milles environ.

Ces sauvages descendent tous de la même souche, ils appartiennent tous à la même famille ou race, mais ils se subdivisent en quatre différentes tribus bien distinctes, Ils parlent tous la même langue, mais chaque tribu a son dialecte : ces tribus sont : les Porteurs, les Babines, les Hotsoten, les Sikkenés.

Le pays des Porteurs comprend le bassin du Fraser et de ses tributaires ; le pays des Babines, le lac Babine et ses environs ; le pays des Holsoten comprend le bassin de la Skeena et ses tributaires ; le pays des Sikkenés comprend le bassin de la Rivière-la-Paix et ses tributaires.

Jusqu'à ces dernières années, ces sauvages ne connaissaient des blancs que la Compagnie de la baie d'Hudson ; depuis la découverte des mines de la Rivière-la-Paix, ils ont eu à se frotter aux mineurs. Le contact n'a pas manqué de leur faire un peu de mal ; mais ils ont soutenu *l'épreuve du feu* mieux que je ne m'y attendais.

Je puis vous dire d'une manière générale que tous les sauvages de la Mission sont bien disposés et veulent sincèrement se christianiser. La boisson, les jeux de hasard, les danses et les jongleries ont disparu, comme par enchantement, devant la parole du Missionnaire, ainsi que les oiseaux de nuit au lever du soleil. Douze camps ont déjà leurs chapelles finies et bénies par le Prêtre; trois autres chapelles sont en voie de construction : quand ces dernières seront finies, chaque camp aura sa chapelle. Ils sont fidèles à faire leur prière en commun matin et soir, quelque part qu'ils se trouvent. Quand il sont près de leur église, matin et soir le *tintin-man* sonne sa cloche et tout le camp se réunit pour la prière. Les dimanches, les jours de fête et même plus souvent, le chef adresse la parole à ses gens au sortir de la prière, dehors, en face de l'église si le temps le permet, ou dans sa loge si le temps n'est pas favorable. Les règlements que Votre Grandeur a établis en 1868 sont toujours en vigueur : la corde au cou, la discipline, la pénitence à la porte de l'église, ou l'amende pécuniaire attendent celui qui ne tient pas les promesses qu'il a faites à vos genoux. Mais le coupable, au lieu de se cacher, va de lui-même se présenter devant le chef et demander la pénitence qu'il a méritée.

Tous les blancs qui ont passé au milieu d'eux sont d'accord à les proclamer de bons sauvages et ne tarissent pas dans leurs éloges pour le Missionnaire ; ce qui frappe surtout le blanc, c'est leur honnêteté : non-seulement ils ne voleront pas, mais même ils courront après le mineur pour lui rapporter ce qu'il aura perdu dans le chemin ou oublié dans son campement. Quoiqu'ils ne soient pas encore tous parfaits sous le point de vue de la moralité, ils ont fait beaucoup de progrès et, une chose qui parle beaucoup en leur faveur, les femmes se tiennent à distance des blancs ; à part quelques rares exceptions, il n'y

a rien à leur reprocher sur ce point; dans tout le district il n'y a eu qu'une femme, elle était du Rocher-Déboulé, à faire le commerce criminel avec les mineurs : l'été dernier elle a été assassinée au Manson-Creek.

Enfin ces sauvages, pour devenir de bons et solides chrétiens, n'ont besoin que d'être instruits : ils ne sont pas encore bien avancés; jusqu'ici, ils n'ont vu le Prêtre qu'en passant : quand nous serons établis au milieu d'eux au lac Stuart, nous aurons un peu plus de facilité pour les instruire; nous pourrons les voir plus souvent. Vous connaissez les habitudes de ces sauvages : la plus grande partie de l'année ils sont éparpillés dans les bois ou les montagnes à la chasse ou à la pêche. Chaque famille a son pays de chasse et de pêche : à certaines époques de l'année ils se réunissent pour quelques semaines; mais le manque de provisions les oblige bien vite à se disperser dans les bois. Les Sikkénés, eux, n'ont point de place fixe, d'un bout de l'année à l'autre ils sont en marche; les autres commencent à se bâtir de bonnes maisons à l'européenne autour de leurs églises, ils commencent aussi à cultiver quelques morceaux de terre; ils sèment des pommes de terre et différents légumes; l'été dernier leur a été favorable, ils ont eu assez bonne récolte partout, ce qui sera pour eux un grand encouragement. Les Porteurs sont les plus avancés, ils connaissent bien leurs prières, les quatre premières leçons du Catéchisme. On ne trouve plus au milieu d'eux de cas de *tamanoas* (jongleries), les cas de boisson et de jeux de hasard sont assez rares. Ces sauvages sont généreux pour le Prêtre, lui donnent ce qu'ils ont de meilleur; ils demandent le baptême à grands cris. Les Babines sont plus matériels; s'ils aiment la prière, ils aiment aussi les biens de la terre; ils ne sont pas trop généreux pour le Prêtre. Les cas de boisson, de jeux de hasard, même de tamanoas, sont plus fréquents parmi

eux. Les Hotsoten ont encore un grand nombre de leurs idées sauvages : la superstition a encore un grand empire sur leur esprit; aussi se livrent-ils souvent aux pratiques du tamanoas. Ils n'ont pas encore brûlé leurs petits bâtons pour les jeux de hasard, mais ils ont un bon côté : ils sont généreux pour le Prêtre.

Les Sikkénés sont les mieux disposés de tous, les plus moraux, les plus honnêtes; ils sont plus sauvages, c'est-à-dire moins civilisés ou moins polis et moins instruits, mais ils sont plus attachés à la religion.

Il y a déjà sur les registres de la Mission Notre-Dame de Bonne-Espérance 631 baptêmes, la plupart d'enfants en bas âge, quelques-uns de vieillards ou de malades ; il y a aussi une dizaine de mariages célébrés dans l'église ; le nombre des communions annuelles n'est pas bien considérable, il y en a deux. Vous savez qu'il y a un grand nombre de baptisés parmi nos sauvages : ils ont été baptisés enfants par M. Demers ou le Père Nobilis.

Lors du passage du Prêtre, tout le monde veut faire son *bilalam*.

Veuillez agréer, Monseigneur, les sentiments de respect et de dévouement, avec lesquels je suis pour la vie, votre enfant affectionné dans les SS. CC. de Jésus et de Marie.

LEJACQ, O. M. I.

DISTRICT DE SAINTE-ANNE

LETTRE DU R. P. CHIROUZE A M^gr^ D'HERBOMEZ.

Tulalip, le 24 novembre 1872.

MONSEIGNEUR ET TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Je viens de recevoir la lettre par laquelle Votre Grandeur me demande le rapport annuel de nos missions de

la Baie. C'est un grand plaisir pour moi de remplir ce devoir, et je regrette beaucoup de ne pouvoir le faire qu'imparfaitement, n'ayant jamais un instant sur lequel je puisse compter.

Il y a dans la Baie plus de quatre mille sauvages à instruire, et nous ne sommes que deux Prêtres et deux Frères dont la santé et les forces sont presque entièrement usées.

Presque tous les sauvages de la Baie ont été baptisés dans la foi catholique. Toutes les tribus, qu'on a continué de visiter régulièrement jusqu'à présent, pratiquent toujours ; il est étonnant de voir avec quelle constance elles demeurent solides dans la foi, malgré le déluge de mauvais exemples qui les entourent Nous avons environ huit à neuf cents adultes que l'on peut considérer comme bons catholiques, leurs enfants sont à peu près au nombre de deux ou trois cents. Les bons augmentent en nombre et les méchants diminuent rapidement. Il y a des tribus qui sont entièrement éteintes et d'autres qui ne comptent plus que deux ou trois familles. Les méchants sont néanmoins beaucoup plus nombreux encore que les bons, et la Mission de Sainte-Anne est certainement pour moi une Mission très-pénible, surtout depuis que le gouvernement m'a donné la charge temporelle de plus de quatre mille sauvages. Cette charge civile augmente le poids de ma responsabilité; mais, d'un autre côté, elle nous procure quelques moyens de plus pour accomplir l'œuvre spirituelle. Beaucoup de sauvages mal disposés ne viendraient jamais voir le Prêtre si le Prêtre n'était pas leur agent ; ensuite, l'intérêt et la crainte en retiennent un bon nombre dans la ligne du devoir, et quelquefois la divine Miséricorde se sert de ce commencement de sagesse, qui est déjà son œuvre, pour changer les loups en brebis. L'agence de Tulalip contient quatre sous-agences, savoir :

des *Lami*, des *Swonomish*, des *Old-man-house* et de *Makleshut*. Les tribus de ce nom sont, les unes au sud, les autres au nord, et occupent une étendue de plus de 200 milles, que j'ai à parcourir au moins deux fois l'an pour les visiter toutes.

Il est très-difficile de détruire entièrement la superstition et les autres mauvaises coutumes chez les vieux sauvages ; très-souvent ils y tombent et y retombent : la jeunesse seulement promet beaucoup pour la génération future. On n'aplatit plus la tête des enfants au berceau, on ne leur perce plus le nez, on les laisse grandir dans la forme que le Créateur leur donne. Les jeunes gens aiment à imiter les blancs et ils sont très-portés maintenant à tourner en ridicule les superstitieuses cérémonies et les observances ridicules des païens. L'instruction religieuse, le travail et l'industrie sont les seuls moyens de civiliser, c'est-à-dire de changer les mœurs des sauvages. Il est bien à regretter qu'il y ait si peu de bonnes écoles dans ces pays-ci. Dans tout le territoire de Washington il y a six écoles protestantes pour les sauvages et une seule catholique, qui est celle de Tulalip. Unique qu'elle est, cette école trouble beaucoup le cerveau des ministres. Chacun d'eux envie notre position, et rien ne leur cause plus de peine que de voir que le petit arbre a poussé de si fortes racines et est si difficile à arracher.

Nous sommes actuellement quatre membres de la Congrégation à la Mission de Sainte-Anne : le R. P. Richard, qui visite et instruit les sauvages du Sud ; le P. Chirouze, qui donne ses soins à ceux du Nord ; le F. Magstay, qui, tout en restaurant sa santé auprès du médecin de la Réserve, rend beaucoup de services dans l'office de secrétaire et d'instituteur ; enfin, le F. Devries, qui réussit à merveille dans l'instruction des petits garçons. Quatre Sœurs de la Providence sont consacrées à l'éducation des

jeunes filles, et je suis heureux de dire, Monseigneur, que ces bonnes Sœurs sont des anges de piété qui, par leurs prières et leurs vertus, attirent sur la Mission les bénédictions du Ciel.

Nous avons à notre école vingt garçons, et les Sœurs vingt-deux filles dans la leur. Tous ces enfants sont pensionnaires et sont entretenus par le gouvernement des Etats-Unis. Comme vous le savez, Monseigneur et très-révérend Père, la somme qui nous est allouée ne nous permet pas de dépasser ce chiffre, et cependant il y a plus de cent enfants qui ont le même droit aux secours du gouvernement et le même besoin d'éducation religieuse. Il est bien pénible, bien triste pour le Missionnaire, qui a à cœur le salut autant que le progrès intellectuel et moral des pauvres sauvages, de se voir forcé de fermer la porte de son école à de bons petits enfants qui demandent le pain de l'instruction, et de les laisser grandir dans l'ignorance et la corruption héréditaires, par la raison que les moyens matériels lui manquent, pour en prendre soin.

Les longs et pénibles travaux de vos collaborateurs dans le Sound, Monseigneur, commencent à porter leurs fruits, à la grande satisfaction de tous ceux qui ne sont ni fanatiques ni ennemis de la vérité.

Plusieurs jeunes sauvages, après avoir passé sept ou huit ans à l'école de Tulalip, ont trouvé, dans les jeunes personnes sorties de l'école des Sœurs, de vertueuses épouses, et ils forment actuellement une douzaine de familles qui édifient les blancs et les sauvages par leur bonne conduite et leur assiduité au travail. Il y a parmi eux des fermiers, des charpentiers, des cordonniers, et tous ont abandonné la vie nomade. Ils habitent dans de bonnes maisons, qu'ils savent tenir propres et ornées : c'est un plaisir pour ceux qui les visitent de voir combien ils ressemblent à la population civilisée. Plusieurs ont des

enfants qui maintenant remplacent leurs pères et leurs mères sur les bancs des deux écoles. Ces enfants sont aimables, intelligents et s'instruisent plus facilement que les autres. Ils ont été accoutumés à faire leur prière matin et soir avec leurs parents ; ils ont appris de bonne heure à aimer la Sainte Vierge, dont l'image, présente dans chaque maison, semble partout présider et gouverner : c'est pour cela que les principes de religion, comme l'arbre planté sur un terrain fertile et le long des eaux, poussent, dans l'âme de ces enfants, de profondes racines qu'il sera difficile, pour ne pas dire impossible, d'arracher.

Outre les enfants de l'école, il y a aussi un grand nombre d'autres jeunes gens qui font honneur à la Réserve et à la Mission. Ils se sont bâti de bonnes maisons à Tulalip, où ils vivent heureux, à l'abri des tentations et des occasions qu'ils rencontraient autrefois autour des villes, des fabriques et des moulins. Il y a sur la Réserve douze chantiers ; chaque chantier occupe dix-huit ou vingt ouvriers qui débitent des billots pour les moulins à scie. Ils font de très-bonnes journées, ce qui les rend capables de prendre soin de leurs enfants et de leurs vieux parents.

Il y a sur la Réserve environ cinq cents sauvages que nous pouvons avoir continuellement sous les yeux. Ces sauvages, étant toujours occupés, semblent oublier la coutume de courir aux assemblées publiques. Il n'y a plus à Tulalip ni whisky, ni tamanoas, ni roulettes, et souvent, les dimanches et les fêtes, nous sommes assez heureux pour voir notre grande église devenir trop petite : elle est vraiment si insuffisante, que nous allons être obligés de beaucoup l'agrandir.

Les blancs occupés sur la Réserve sont au nombre de vingt, catholiques ou protestants. Ces blancs viennent aussi à l'église ; et, comme ils ont aussi une âme à sauver, on doit leur parler du salut dans leur propre langue, qui

est l'anglais. C'est un surcroît de travail qui n'est pas sans mérite.

Les tribus que le P. Richard a visitées trois fois durant l'année sont : les *Etakmurh* ou *Old-man-house*, les *Dwamish*, les *Makleshuts*, les *Pouyalap* et les *Nesqualy*.

Ces tribus sont de plus en plus resserrées par les protestants et autres blancs sans croyances, et par conséquent de plus en plus sollicitées par les mauvais exemples ; la tâche du Missionnaire devient de jour en jour plus difficile et ingrate. Heureusement il y a un petit noyau de bons catholiques qui tiennent le flambeau de la foi allumé et qui apaisent la divine colère.

Les tribus que j'ai visitées moi-même, comme Missionnaire et comme agent, sont : les *Snaqualmurh*, les *Skarrwamish* et les *Snohomish* sur la Réserve ; les *Kikialas*, les *Swonomish* et les *Lami*.

Ces derniers continuent de se faire remarquer par leur fidélité à remplir leurs devoirs de chrétiens. Ils ont un village d'environ une soixantaine de maisons bâties à l'européenne. Mais le plus grand nombre d'entre eux habitent dans la campagne, travaillant la terre. Au village, ils ont bien soin de leur église, où ils se réunissent au son de la cloche pour la prière du matin et du soir. C'est l'industrie et le travail qui secondent principalement chez les Lami la grâce de la persévérance ; parmi eux, il n'y a encore que les paresseux qui se soient relâchés ou qui aient abandonné la prière.

L'accroissement de l'immigration blanche rend l'œuvre des Missionnaires auprès des sauvages de plus en plus pénible. Les liqueurs enivrantes augmentent aussi et continuent de décimer les pauvres sauvages avec une épouvantable rapidité. Je ne vois point d'autre moyen de les sauver de la ruine que de les réunir et de les occuper sur une grande Réserve. D'après ce que j'entends dire, il paraît

que le gouvernement est déterminé à prendre de nouvelles mesures, qu'il croit plus efficaces que les premières, pour améliorer l'état des sauvages. Mais ces pauvres sauvages ont été si souvent trompés, même par le gouvernement, qu'il leur est bien difficile de croire aux promesses qu'on leur fait. Oh ! combien il est à regretter que notre gouvernement soit protestant ! Tous nos sauvages seraient civilisés et chrétiens maintenant, si depuis vingt ans nous avions été secondés par un gouvernement catholique.

Le général Milroy, nouveau surintendant, me pria de l'accompagner, la semaine dernière, dans sa visite officielle de toutes les tribus de mon district. Il avait loué un petit bateau à vapeur qui lui coûtait 30 dollars par jour. Pour moi, cela ne me coûtait rien que la peine de ne pas nous borner à un canot de 3 dollars, afin d'épargner l'argent du gouvernement, dont les sauvages ont tant besoin et auquel ils ont bien droit.

M. le général, trouvant toutes choses en assez bon ordre, n'eut pas beaucoup d'observations à faire ; néanmoins il ne put pas s'empêcher de laisser paraître un petit bout d'oreille et de donner à comprendre qu'il aimerait mieux voir les méthodistes que les catholiques à Tulalip.

Jusqu'à présent nous avons eu affaire avec des indifférents qui nous ont toujours laissés tranquilles ; l'administration actuelle, sous le nom de zèle religieux, a plus de fanatisme, et je crains beaucoup que cette année ne soit le commencement de la guerre. Vos enfants, Monseigneur, sont décidés à combattre. Puisse le Seigneur leur accorder la victoire !

Tableau abrégé de nos travaux chez les sauvages, depuis le 1er *décembre* 1871 *jusqu'au* 1er *décembre* 1872.

Baptêmes d'enfants.	78
Baptêmes d'adultes.	6

Mariages	14
Sépultures	10

L'église des Indiens du port Madison a été bénite par S. G. Mgr de Nesqualy, et placée sous le patronage de saint Pierre.

Pères, Frères et Sœurs, nous demandons tous humblement le secours de vos prières et votre sainte bénédiction.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Grandeur le très-affectueux et très-obéissant fils en Notre-Seigneur,

E.-C. Chirouze, o. m. i.

MISSIONS DU MACKENZIE

JOURNAL DU VOYAGE DE M^gr CLUT AU TERRITOIRE D'ALASKA (ANCIENNE AMÉRIQUE RUSSE).

(Suite et fin[1].)

22 *mai*. — L'événement du jour, ce sont les discours qui ont été prononcés au Fort (Youkon). C'est M. Francis Mercier qui a parlé le premier, et tout comme l'eût pu faire un vieux Missionnaire; ensuite est venu le major Simpson, qui, après avoir traité la question des fourrures, a trouvé d'excellentes paroles à notre adresse. A mon tour, j'ai dit aux Indiens le but de mon voyage et de mon arrivée parmi eux, sans oublier de faire, en passant, l'éloge de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson. Le major, visiblement satisfait, crut alors n'en avoir pas dit assez en notre faveur; il prit donc encore une fois la parole pour affirmer hautement combien il était heureux de notre arrivée, et combien elle répondait parfaitement aux vœux de la Compagnie, le président de celle-ci nous ayant lui-même invités à nous établir dans le pays, afin d'en instruire les habitants et de faire d'eux tous des hommes et des chrétiens. Tout allait donc pour le mieux. M. Francis Mercier surtout nous inspirait une profonde estime et une vive reconnaissance : il se montrait pour nous excessivement bon et tout disposé à favoriser notre sainte entreprise.

23 *et* 24 *mai*. — La soirée d'hier a été intéressante;

[1] Voir le n° 46, juin 1874, p. 241.

nous y avons joui, M. Lecorre et moi, d'un spectacle nouveau. Le soleil était déjà très-avancé dans sa course, lorsqu'on vit apparaître à l'horizon un gros parti d'Indiens de la rivière Tananéin, se composant d'environ cent trente personnes et descendant le fleuve Youkon sur une flottille d'une soixantaine de canots. Les embarcations, placées de front sur une seule ligne, s'avançaient majestueusement en ordre de bataille ; mais les chants, où nous distinguions des voix d'hommes, de femmes et d'enfants, dans un vague lointain qui ne laissait arriver jusqu'à nous que des sons harmonieux, annonçaient des intentions pacifiques. Ces chants n'étaient interrompus que par des salves de mousqueterie auxquelles notre fort répondait par des salves pareilles, relevées de cinq minutes en cinq minutes par la voix relativement solennelle d'une petite pièce de canon dont les échos d'alentour se chargeaient de multiplier la puissance.

Malgré toutes ces démonstrations d'amitié, la confiance n'était entière de part ni d'autre. Du côté de la flottille, deux chefs se détachent en parlementaires et viennent débarquer à 200 mètres du fort pour s'assurer des dispositions qui règnent parmi les Indiens de Youkon. Ceux-ci, de leur côté, craignant quelque supercherie, se rangent en demi-cercle derrière nous et derrière le personnel du fort; plus d'un dissimule son fusil sans vouloir s'en séparer. Eux-mêmes, les blancs, sont si peu rassurés, qu'ils nous font signe de ne pas avancer témérairement, ainsi que nous commencions à le faire, entraînés par la curiosité.

Cependant les survenants, qui ont observé de loin notre attitude et celle de leurs délégués, descendent à terre et organisent leur marche, ou plutôt leur danse, car c'est par mille gambades qu'ils franchissent l'espace qui les sépare de nous. Les hommes se placent en avant, les

femmes et les enfants sont relégués en arrière : les premiers tiennent un faisceau de plumes d'une main, une branche de saule de l'autre, et ont la figure capricieusement bariolée de rouge et de noir. Dans cet ordre et dans cet accoutrement, ils procèdent par sauts et par bonds, se livrant à d'horribles grimaces, à des contorsions incroyables accompagnées de hurlements affreux; on eût dit des possédés du démon.

Enfin, lorsqu'ils furent arrivés près de nous et eurent cessé leur tapage, nous nous avançâmes, MM. Mercier, Simpson, Lecorre et moi, pour leur toucher la main. A mesure que la cérémonie s'accomplissait pour chacun d'eux, ils prononçaient l'indispensable *marci* pour exprimer leur contentement; et, si quelqu'un venait à l'oublier, aussitôt le voisin lui soufflait la formule ou le rappelait à l'ordre.

Après ces poignées de main, le premier chef de la tribu étrangère prononça son discours. Le grand chef de Youkon lui répondit avec beaucoup d'aplomb et d'emphase. Après eux, chaque chef de l'un et l'autre camp eut son tour de parole. Ne comprenant pas la langue, je concentrais mes réflexions sur les caractères extérieurs de cette éloquence indisciplinée. Je fus tout d'abord frappé du ton sur lequel ils le prennent avec leur auditoire. Pour ces orateurs naïfs, l'élévation de la voix n'admet pas d'autre mesure que l'étendue de celle-ci. Il faut crier à tue-tête ou bien ne pas s'en mêler. Naturellement, leur déclamation est accompagnée de beaucoup de gestes, dont quelques-uns paraissent expressifs et un grand nombre tout à fait burlesques. Ils se donnent un air fâché, courroucé à outrance, de sorte que, si vous n'entendez pas les gentillesses qu'ils se disent, vous croiriez qu'ils s'adressent de sanglantes menaces, et qu'à la fin de la péroraison ils vont tous s'entr'égorger sans pitié.

Dans son discours, le grand chef des Tananéins, en nous désignant de la main, demanda à M. Mercier ce qu'il pensait de nous; si nous étions dans le pays pour leur bien ou pour leur malheur, car aucun d'eux n'avait jamais vu de Prêtre. M. Mercier s'empressa de leur apprendre que nous ne venions que pour leur faire du bien et que nous ne leur demandions absolument rien en retour, que j'étais le plus grand homme du pays, qu'à côté de moi, eux tous, et lui-même, qui leur parlait, n'étaient que des enfants; que le président de la compagnie d'Alaska m'avait appelé dans leur propre intérêt et qu'il comptait sur leur empressement à profiter de ma présence.

Je confirmai ces paroles, du moins en ce qui concerne notre dévouement absolu aux intérêts de nos chers Indiens: je dis que mes Missionnaires et moi, nous nous étions engagés à rester toute notre vie au milieu d'eux, que j'y étais depuis seize ans et que je voulais y demeurer jusqu'à la mort, sans autre but que de leur faire du bien et surtout de sauver leurs âmes.

Après ces déclarations de principes et cet échange de protestations d'amitié, MM. Simpson et Mercier firent au chef quelques petits présents consistant en pipes et en tabac, ce dont le chef fit aussitôt la distribution à ses hommes.

25 *mai*. — Nous n'avons rien pu faire, cela se conçoit, auprès de ces pauvres gens, ne connaissant pas leur langue et ne pouvant pas disposer de l'interprète du fort. Il m'a semblé, cependant, que les Tananéins se montrent moins inabordables que les habitants de Youkon; eux du moins n'ont pas été prévenus contre nous par des fables ridicules. Quoi qu'il en soit: en somme, les obstacles à la conversion me semblent, ici, plus grands qu'ils n'étaient dans nos missions du Mackenzie, lorsque nous entreprîmes celles-ci. Des instincts matérialistes, une complète

indifférence pour les choses de l'esprit et les principes de morale, la polygamie et, par-dessus tout, les préjugés inspirés contre le Prêtre catholique par quelques prédicants de la « sainte réforme » : c'est là que nos efforts viendront expirer longtemps encore. Dieu veuille aplanir ces difficultés par sa grâce victorieuse et convertir à lui les cœurs de ces pauvres Indiens! En dépit de la puissance des ténèbres et de ceux qui lui servent d'instruments, je crois cependant que si un Prêtre catholique pouvait résider ici, les infidèles finiraient par se présenter en nombre pour embrasser la foi.

En attendant, nous sommes en pleine sauvagerie : jamais je n'ai vu des hommes si peu civilisés que ceux-ci. Si, au contact des blancs, ils n'ont pas amélioré leurs mœurs, ils n'ont rien non plus changé à leur costume. Une casaque en cuir, à pointe par devant et pointe par derrière; un pantalon du même, fermé par en bas et formant chaussure; c'est l'essentiel du costume pour les hommes. Une longue jupe, une sorte de mantelet et des mocassins; c'est le strict nécessaire pour les femmes. Mais hommes et femmes ont un goût prononcé pour les rassades ou verroteries, qu'ils prodiguent sur toutes les coutures et sur les bords de leurs vêtements. De plus, une femme ne réaliserait pas l'idéal d'une grâce parfaite, si elle n'avait pas le cou chargé de ces breloques, et le chasseur n'est vraiment présentable que si de gracieux dessins de perles décorent le fourreau de sa dague, de son fusil et les flancs rebondis de sa gibecière. Je me garde bien de donner ces accidents de la sauvagerie comme des signes auxquels elle est reconnaissable; la catégorie des sauvages prendrait une extension trop grande. Une fantaisie moins universelle que celle du galon, c'est celle de porter des cercles ou des anneaux suspendus à la cloison du nez : telle est ici la mode suivie par l'un et l'autre sexes.

26 *mai*. — Comme j'avais appris que le premier chef indien de la rivière Tananéin se proposait de partir, j'ai voulu lui parler sérieusement de religion. Il m'a répondu qu'il avait déjà rencontré trois fois le ministre de la religion protestante ; qu'à le voir et à l'entendre, il lui avait donné d'abord une demi-adhésion et puis avait cru de moins en moins à sa parole ; qu'au contraire, nous lui avions inspiré de prime abord une entière confiance, et qu'il se sentait disposé à recevoir comme certain tout ce que nous venions enseigner, malgré ce que les partisans du ministre disaient contre nous. Ces paroles étaient pour moi un rayon d'espérance, même déduction faite de ce qu'elles pouvaient avoir de politique dans la bouche de mon interlocuteur. Cet Indien est chef d'une nombreuse tribu, sur laquelle il exerce une grande influence : ce qu'il fera, sa tribu tout entière le fera. Mais, qu'il sera difficile de les instruire les uns et les autres! Non-seulement il faudrait avoir un Missionnaire ici à demeure pour les recevoir, mais il faudrait les aller chercher jusqu'au fort du Liard. Leur langage se rapproche beaucoup plus du montagnais que celui des Loucheux de Youkon. J'ai remarqué qu'ils ont les mêmes mots que les Montagnais pour exprimer les diverses parties du corps humain. Pour instruire ces Indiens, il faudrait qu'un Prêtre résidât au fort Alkirk, où la Compagnie veut établir un poste dès l'année prochaine, et un autre ici ; ce dernier pourrait facilement remonter le Tananéin. Il ne devrait pas, en effet, compter de réunir les sauvages à Youkon pour un temps considérable, car la contrée n'est ni un pays de pêche ni un pays de chasse.

28 *mai*. — Aujourd'hui nous avons eu le bonheur de baptiser quatre enfants, du nombre desquels se trouve une fille du premier chef de Nuklukayet. La position élevée de cet Indien lui donne une grande influence;

l'entrée d'un membre de sa famille dans l'Eglise catholique est donc une précieuse acquisition. Les trois autres enfants appartiennent à un interprète, baptisé par les popes russes. Non content de faire baptiser ses enfants, celui-ci aurait voulu faire baptiser aussi sa femme; mais nous devions auparavant prendre le temps de l'instruire des vérités de la foi.

29 *mai*. — Hier et les deux jours précédents, nous avons vu un jongleur exerçant les fonctions de sorcier ou de médecin, car ici on ne distingue pas. C'est un spectacle curieux et affligeant tout ensemble. Le jongleur est entouré d'une grande partie de la tribu : il danse et s'agite violemment ; les autres l'accompagnent du geste, tout en le laissant dominer de la voix. Le jongleur ne se proposait rien moins que de faire sortir une petite pierre de la poitrine du patient, qui paraissait atteint de phthisie. Pauvres enfants ! quand est-ce que la vraie lumière viendra leur donner la science du salut et même, par surcroît, un peu plus de raison dans l'appréciation des causes et des phénomènes de l'ordre naturel ?

Aujourd'hui, petite alerte au fort : une rumeur vague attribuait aux Tananéins l'intention d'attaquer les gens de Youkon, de massacrer les blancs et de brûler le fort. Il paraît que, tout étant possible dans ces pays déserts et barbares, il ne serait point sage de mépriser tout à fait de pareils avertissements. J'avoue que, pour mon compte, je n'aurais point eu dans ce cas la prudence nécessaire. Ces grands danseurs n'avaient d'effrayant, à mes yeux, que leurs horribles grimaces, et au fait je les trouvais doux comme des agneaux.

Cependant l'interprète du fort, métis russe, qui n'avait pas précisément reçu la bravoure en partage, à force d'entasser révélations sur révélations, avait fini par faire partager ses craintes à MM. Simpson et Mercier. Les armes

furent chargées, les murs percés de meurtrières, tous les regards étaient aux aguets. Or, quand l'ennemi eut bien dansé et bien chanté, il alla paisiblement dormir dans ses couvertures.

Le lendemain, le chef des Tananéins qui, par parenthèse, avait présenté son petit garçon au baptême, eut vent des précautions prises contre lui et il s'en plaignit avec amertume. Il était étonné, disait-il, d'apprendre qu'on lui supposait des intentions hostiles; qu'il n'avait pas même eu la pensée de faire le moindre mal aux Indiens du fleuve Youkon ni aux habitants du fort; qu'il aimait ceux-ci parce qu'il en était bien traité; qu'il avait remarqué en vérité une grande jalousie chez les Indiens, mais qu'il ne leur voulait aucun mal pour cela.

30 *mai.* — Je me suis séparé aujourd'hui de mon compagnon de voyage. Une occasion de descendre le fleuve s'étant présentée, M. Lecorre en a profité pour aller dans cette direction reconnaître le pays et ses habitants, tandis que j'explorerai la contrée dans une direction différente. De nos observations comparées devra sortir le choix du poste le plus convenable pour notre établissement d'Alaska.

1^er^ *juin.* — Les Indiens, au milieu desquels je vis, témoignent toujours, à mon égard et à l'égard des vérités que je leur annonce, d'une répulsion obstinée, par leur air sournois et par la réserve affectée dans laquelle ils se tiennent. J'affecte également, depuis quelques jours, de faire peu de cas de leurs personnes; j'espère mieux réussir en humiliant leur orgueil qu'en les recherchant avec trop d'empressement. J'ai cependant aujourd'hui fait appeler trois familles, qui m'avaient promis de faire baptiser leurs enfants. Je les ai, en effet, baptisés au nombre de huit.

DE NUKLUKAYET A SAINT-MICHEL.

Saint-Michel, le 21 juin 1872.

Mon très-révérend Père,

Je n'ai pas pu écrire mon journal durant cette dernière partie de mon voyage, à cause du vent, de la pluie, du froid, du mouvement de notre frêle embarcation ; je me suis contenté de prendre quelques notes au moyen desquelles j'y suppléerai de mon mieux :

Le fort Saint-Michel, d'où je vous écris, est bâti sur une île de l'océan Pacifique, peu éloignée de la côte, par 63°28′ de latitude nord et 161°44′ de longitude ouest, méridien de Greenwich.

C'est le 4 juin, à une heure du matin, que nous partîmes de Nuklukayet. Ne vous étonnez pas de cette heure matinale; ici il fait aussi clair à minuit qu'à midi. Le soir du même jour, nous rencontrâmes M. Robert, avec lequel M. Lecorre s'était éloigné de Nuklukayet le 27 mai dernier, et qui, pour lors, y retournait afin de prendre la garde du poste durant l'été. J'appris de lui que M. Lecorre, après avoir fait un grand nombre de baptêmes à Nowekaket, était parti pour Nulato.

7 *juin*. — A deux heures du matin nous arrivâmes à Nulato, où je revis mon cher Missionnaire. Il avait déjà baptisé plusieurs enfants ; j'en baptisai encore un grand nombre. Nulato serait un poste bien central, mais on dit qu'il est difficile de s'y procurer les choses nécessaires à la vie; mon choix n'est donc pas encore fait. Du reste, aussi longtemps que M. Lecorre sera seul, il sera obligé de passer continuellement d'un poste à l'autre, et par conséquent un établissement central serait illusoire.

A neuf heures du soir, nous nous remettons en route.

M. Lecorre m'accompagne jusqu'à Saint-Michel, pour faire connaissance avec sa *paroisse* d'Alaska. Sur la route, nous rencontrons plusieurs villages indiens. C'est qu'en effet, à partir de Nulato jusqu'à l'Océan, les Indiens ont formé par leur agglomération de véritables villages, où ils ont des huttes pour l'hiver et des huttes pour l'été. Les huttes d'été sont bâties hors de terre, avec des pièces de bois assemblées; une petite ouverture ronde ou ovale y donne accès; le toit est également en bois, recouvert de boue; une ouverture carrée y est pratiquée dans le milieu pour donner passage à la fumée. Les huttes d'hiver sont creusées bien avant dans la terre et ressortent peu au-dessus du sol; on y arrive par un corridor souterrain : dispositions tout à fait identiques à celles que les Esquimaux de la mer Glaciale donnent à leurs demeures.

Dans plusieurs camps, les parents n'ont pas fait difficulté de laisser baptiser leurs enfants[1]. Dans certaines localités, au contraire, nous avons été repoussés, parce que nous étions *mauvais*, nous avions crucifié Jésus-Christ, notre religion n'était pas la bonne, et surtout, parce que M. Lecorre avait la barbe rouge. Des traiteurs russes, qui nous précédaient de quelques jours, avaient eu la malveillance ou la bêtise de répéter ces spirituelles inventions, dont tout le mérite revient aux ministres pro-

[1] Si nos missionnaires commencent leur œuvre d'évangélisation par ces baptêmes d'enfants, et s'ils s'efforcent de les multiplier autant que possible, c'est que, d'une part, ils comptent suffire par eux-mêmes à l'instruction de ces jeunes chrétiens, à la croyance desquels les parents ne feront généralement point d'obstacle, et que, d'autre part, ce baptême est une prise de possession, par le ciel d'abord, sur tous ceux que la mort moissonne en bas âge, et par l'Église catholique ensuite sur les survivants; car généralement les sauvages déclarent appartenir à la communion ou, comme ils disent, à la *prière* de celui qui les a baptisés.

testants du libre examen, de la libre pensée et de la libre morale, qui se trouvent sur notre chemin.

10 *juin*. — La compagnie d'Alaska a une factorerie à Anvik ; nous relâchâmes à ce poste pour y prendre un peu de repos et une légère réfection. La divine Providence avait réuni en ce lieu sept petits enfants prédestinés à la grâce du baptême. A partir d'Anvik jusqu'à Saint-Michel, les Indiens appartiennent à la famille des Esquimaux. Peu après avoir quitté le fort, nous passâmes devant le village, et, comme nous n'avions pas le temps de nous y arrêter, quelques Indiens, sur l'invitation que je leur en fis, m'apportèrent leurs enfants à baptiser, et j'en baptisai six pendant que nous laissions nos barques aller au fil de l'eau. Enfin au terme de cette journée, nous fîmes encore seize baptêmes dans un gros village, où nous avions pris terre.

Le 11, nous nous présentons devant un nouveau village, mais on ne veut pas y entendre parler de baptême; le schisme russe, avec l'abjection de ses popes, a passé par là. On rapporte que ceux-ci invitaient au baptême par des présents, qu'ils baptisaient les adultes sans leur donner l'enseignement de la foi et sans exiger d'eux l'abjuration du paganisme. Ce qu'ils se proposaient uniquement, c'était de grossir leurs listes de baptêmes. Partout où ils ont passé, ils ont créé à la foi chrétienne de sérieuses difficultés ; dans toute cette partie inférieure du Youkon, les Indiens portent un cachet spécial d'abrutissement.

12 *juin*. — Notre caravane commence à sentir la disette; les provisions vont nous manquer si la Providence ne vient point à notre secours et si nous ne rationnons pas notre appétit. Heureusement quelques pièces de gibier tombent de temps en temps sous le plomb de nos hommes d'équipage. Aujourd'hui, par exemple, trois ou-

tardes et deux beaux lièvres ont relevé le menu du dîner à la hauteur d'un festin de noces.

15 *juin*. — C'est aujourd'hui dimanche, le dimanche dans l'Octave du Saint-Sacrement. Cependant nous n'avons pas le bonheur d'offrir le saint sacrifice, parce que MM. les employés en compagnie desquels nous voyageons sont très pressés d'arriver. Notre respect pour le repos dominical consiste à nous abstenir de ramer ; nous laissons aller nos barques au courant de l'eau. Nous n'avons pas insisté pour qu'on nous laissât dire au moins une messe, parce que, dans la caravane, nous ne formons qu'une toute petite minorité. Il n'y a que trois catholiques avec nous, tous les autres sont infidèles, hérétiques ou schismatiques russes. Il est vrai que ces derniers ne seraient pas très-éloignés d'embrasser notre communion; ils sont irrités de l'abandon dans lequel ils ont été laissés par les popes. Il n'y a plus qu'un pope sur le territoire du Youkon. Depuis cinq ans qu'ils ont évacué le pays, un seul, et l'année passée seulement, est venu faire une courte visite à Saint-Michel. Cette année-ci, aucun n'est venu. Ils ont cependant ici une église, mais elle est fermée. Dans la partie inférieure du Youkon, ils en ont une autre avec un presbytère et une étendue de terrain formant ce qu'on appelle *une station de mission*. Un serviteur y est attaché pour baptiser ceux qui se présentent et ouvrir la porte de l'église le dimanche : à cela se bornent ses fonctions. J'ose espérer qu'un jour ces deux églises seront à nous.

Je viens de parler de la privation de la messe. Depuis le 15 mai, c'est-à-dire depuis un mois, je n'ai eu que trois fois le bonheur de la célébrer et M. Lecorre une seule. Outre les raisons de voyage et les raisons particulières comme celle que j'ai donnée plus haut, sans lesquelles, à certains jours du moins, nous nous procure-

rions cette consolation, il y a une raison générale de modérer notre ferveur à cet égard : c'est la modicité de notre provision de vin. Avec nous, nous n'en avons plus que pour cinq ou six messes. A Nulato, nous en avons un litre. Au fort Mac-Pherson, nous en avons six litres ; mais nous sommes à plus de 2 000 milles de ce dernier poste[1]. Quelle privation pour nous, celle de ne pouvoir pas célé-

[1] Nous reproduisons, sans y rien changer, le texte de Mgr Clut, mais nous croyons qu'il y a ici, aussi bien que dans quelques autres passages du même rapport (Ire partie, mois de juin 1874), où les distances sont évaluées en milles anglais, une erreur d'appréciation. Nous prenons la liberté d'exprimer notre sentiment à cet égard avec la plus grande réserve. Si nous nous trompons nous-même, la moindre explication aura facilement raison de notre méprise; si nous sommes dans le vrai, la présente note aura pour effet de prévenir de nouvelles erreurs. Voici notre observation :

Le fort Mac-Pherson se trouve, à une différence près de quelques degrés, sur la même latitude que l'embouchure du Youkon, savoir entre le 60e et le 70e parallèles. Quant à la position respective de ces deux points de l'est à l'ouest, le Fort est au 135e et l'embouchure du Youkon au 165e de longitude ouest (méridien de Greenwich), soit à 30 degrés de distance l'un de l'autre. Maintenant, si l'on était en droit de compter 60 milles géographiques ou 69 milles anglais au degré, on obtiendrait, pour exprimer cette distance, le chiffre de 1800 milles géographiques, ou, comme le dit monseigneur, plus de 2000 milles anglais. Mais ce calcul serait fautif, car si les *latitudes* sont *parallèles* entre elles et partout à peu près également espacées, les *longitudes*, au contraire, étant convergentes aux deux pôles, les espaces compris entre elles vont se rétrécissant à mesure qu'ils s'élèvent au-dessus de l'équateur. Ainsi, à l'équateur, tout degré de longitude vaut 60 milles ou 25 lieues, et ne vaut absolument 25 lieues ou 60 milles que là. Cependant, à 5 degrés de latitude, il a à peu près la même valeur, car les méridiens ne sont pas encore assez rapprochés pour qu'il y ait une différence d'une lieue. Mais au 15e parallèle, le degré de longitude ne contient que 24 lieues; au 25e, il n'en contient que 23; au 30e, que 22; au 32e, que 21; au 40e, que 20. Au delà du 40e de latitude, il faut diminuer de 2 lieues tous les cinq degrés en avançant vers le pôle, ce qui, à la hauteur du 65e parallèle, donne 10 lieues ou 24 milles par degré de longitude et réduit de plus de moitié la distance estimée plus haut entre le fort Mac-Pherson et l'embouchure du Youkon.

brer la sainte messe ! C'est certainement la plus dure de notre vie de Missionnaires.

Dans un village d'Esquimaux dits *Malemuts*, les habitants ont refusé de nous laisser baptiser leurs enfants. Ils demandaient un vêtement pour chaque baptême accompli. Ne voulant pas acheter leur consentement, nous avons résolu de prendre le temps de les instruire et de leur faire apprécier la grâce du baptême à ce point qu'ils ne se fassent plus payer pour la recevoir ou pour la procurer à leurs enfants, comme ils avaient coutume de le faire avec les popes russes, voire même avec certains ministres protestants.

18 *juin.* — Au poste Andronasky, nous avons fait deux baptêmes d'enfants esquimaux. J'ai eu une longue conférence avec les Russes et les métis russes de l'endroit. ils nous ont accueillis avec joie et le principal d'entre eux nous a promis assistance.

Depuis notre départ de Youkon, nous avons presque toujours eu vent contraire, mais le 16, le 17 et le 18, le vent a été si fort, qu'il nous a retardés beaucoup et que nous avons été obligés souvent de prendre terre. Ce vent était très-froid, quoiqu'il soufflât du sud et du sud-ouest, ce qui nous faisait supposer que l'Océan, dont nous approchions, n'était pas encore entièrement libre de glaces flottantes.

19 *juin.* — Nous arrivons à Pastolik, village esquimau situé sur une baie de l'océan Pacifique. Je fais quelques démarches pour y baptiser les enfants, mais les mères fuient à notre approche en les emportant dans leurs bras. Après une courte halte en ce lieu et un déjeuner de circonstance, nous mettons à la voile pour atteindre le côté opposé de la baie et nous engager dans un canal naturel qui mène à Saint-Michel. L'entrée du canal est à 40 milles de Pastolik et à 35 de Saint-Michel. Il fallait de l'au-

dace, mon très-révérend Père, pour affronter la mer dans des barques pareilles à celles qui nous portaient, sans avoir égard aux glaces qui nous barraient le passage ou qui dansaient autour de nous. Plusieurs fois nous dûmes revenir en arrière et plus souvent tirer de longues bordées au large. Après maints circuits, nous avons pu enfin entrer dans le canal, dont l'abord se trouvait heureusement libre. A peine y étions-nous qu'un vent violent se lève. A ce moment il nous était favorable ; un instant plus tôt, il nous eût été fatal. Nous remerciâmes donc la divine Providence. Grâce à ce bon vent, nous pûmes aller camper à 7 milles du fort Saint-Michel ; la marée basse ne nous permettait pas d'aller plus loin, il était onze heures du soir.

20 *juin.* — A cinq heures, je donne le signal du réveil et du départ. Bientôt après, nous arrivions dans le port de la station Saint-Michel. La goëlette *Eustace* y était mouillée depuis quatre jours. Elle débarque son chargement, consistant en marchandises diverses (c'est la monnaie du pays) pour opérer la traite pendant la présente année. Au fort, tout est silencieux à cette heure matinale. Cependant le capitaine Smith nous a aperçus de son banc de quart et il commande en notre honneur une décharge de mousqueterie. On s'éveille, on se hâte, on nous fait une réception honorable au fort : M. Riedel, agent de la compagnie d'Alaska, et sa dame se montrent très-empressés et très-bons ; à leur exemple, les autres employés furent respectueux et polis.

Au milieu de cette réception, je cherchais des yeux si j'apercevrais les deux Missionnaires que j'avais demandés en Canada par mes lettres de la fin d'août 1872. Hélas ! je ne vis personne. Que j'aurais été heureux cependant de voir arriver de nouveaux ouvriers, de leur donner une direction avant de repasser les montagnes Rocheuses,

presque infranchissables ! Que c'est pénible pour moi de laisser un jeune Missionnaire, arrivé seulement depuis trois ans dans le Nord, absolument tout seul dans tout le territoire d'Alaska, ne pouvant correspondre qu'une seule fois par an avec moi ou avec tout autre Prêtre d'Amérique et d'Europe !

L'occasion de nous établir ici est cependant on ne peut plus favorable. Le trop célèbre Bompas, qui avait promis aux Indiens de Youkon de descendre après les glaces pour les voir et de pousser ensuite jusqu'à Nuklukayet, n'est pas venu. Aucun pope russe, aucun ministre protestant pour contrarier l'action du vrai missionnaire ! Une autre circonstance favorable dans le moment présent, c'est que M. Francis Mercier, qui nous a fait venir dans le pays, vient d'être nommé agent en chef du district de Saint-Michel, district qui comprend tout le pays arrosé par le fleuve Youkon, la rivière Kaskokuim, etc. C'est, en outre, que trois autres bons Canadiens-Français occupent les principales charges du fort Youkon. De plus, j'espère que M. Mercier prendra des mesures pour attirer dans le pays quelques-uns de ses compatriotes. De tout cela, je conclus que le moment est venu de m'envoyer des Missionnaires ou de m'écrire qu'il faut renoncer au bonheur d'étendre le royaume de Dieu dans cet immense pays, où la moisson paraît abondante. Il faut nous y établir maintenant ou bien me dire d'y renoncer pour toujours, parce que si nous ne profitons pas des circonstances favorables qui se présentent, les protestants s'établiront ici à notre place [1].

Je dois vous dire, mon très-révérend Père, qu'excepté

[1] Nous avons reproduit ce journal de voyage avec l'appel pressant qui le termine, comme nous avions reproduit déjà le récit des excursions faites par le R. P. Pétitot sur le même territoire, parce que les travaux et les fatigues que s'imposent les membres de la Congré-

au fort Youkon, où nous avons complétement échoué, nous avons éprouvé de douces consolations dans le reste de notre voyage apostolique. De Nulato ici, nous avons baptisé cent seize enfants. Nous aurions pu en baptiser un bien plus grand nombre, mais il y a plusieurs camps ou villages où nous n'avons pas pu aborder, parce que les barques étaient pressées d'arriver.

J'espère que nous aurons encore l'occasion de faire un grand nombre de baptêmes, soit ici, soit en remontant le fleuve, puisque, dans le trajet que nous venons de faire, nous avons remarqué de bonnes dispositions chez les Indiens depuis Nuklukayet jusqu'au poste appelé le poste de la Mission, et même jusqu'à Andronasky, peu éloigné de la mer.

Il est vrai qu'ici et dans le bas Youkon les sauvages sont déplorablement abrutis, ainsi que dans les îles du *Northen Sound ;* mais ils ont du moins un commencement de christianisme. Il est vrai encore que la plupart des Russes qui habitaient ci-devant le pays, et dont un certain nombre l'habitent encore, n'appartenaient pas à la plus honnête classe : c'étaient des repris de justice, des bannis, etc.; les popes eux-mêmes étaient tous esclaves du vice de l'ivrognerie, et, comme je l'ai dit, ils baptisaient les adultes sans les instruire, sans réformer leurs idées ni leurs mœurs ; à plus forte raison les enfants baptisés étaient-ils laissés à leur ignorance native quand ils avançaient en âge; ces ministres attiédis ne se donnaient pas même la peine d'apprendre la langue de leurs ouailles ; mais j'espère que, lorsque les pauvres Indiens ver-

gation sont le patrimoine de la famille. Mais nous devons ajouter qu'un examen attentif des attributions faites par la Propagande au vicaire apostolique du Mackenzie et à l'évêque de Vancouver a amené cette conclusion, que le territoire d'Alaska est placé sous la juridiction de ce dernier.

ront le dévouement de nos Pères, ils se convertiront tout de bon.

Je termine, mon très-révérend et bien-aimé Père, en faisant des vœux pour que Dieu vous conserve longtemps à notre chère Congrégation.

Je suis votre très-humble et très-obéissant frère en Notre-Seigneur.

ISIDORE, O. M. I,
Evêque d'Érindel,

Dans une dernière lettre, Mgr d'ERINDEL nous communique le journal de son retour à la Providence. Ce voyage, en sens inverse du premier, et par le même chemin, ne présentant pas d'incidents nouveaux, nous nous bornons à en indiquer les principales étapes avec la date correspondant à chacune d'elles.

7 *juillet*. — Départ de Saint-Michel en compagnie de M. Lecorre.

12. — Station à Anvik, 11 baptêmes d'enfants.

18. — Station à Nulato ; là, Mgr CLUT se sépare de M. Lecorre, qu'il laisse dans le Territoire d'Alaska.

21. — Treize nouveaux baptêmes d'enfants, ce qui porte à 150 le nombre de ceux qui ont été faits jusqu'à ce jour sur le nouveau territoire.

1er *août*. — Arrivée au fort Youkon.

3. — Entrée dans la rivière Porc-Epic.

11. — Monseigneur revoit l'endroit où, le 30 septembre précédent, Sa Grandeur, arrêtée par les glaces, avait couru un si grand danger. Le même jour, station aux Remparts, où quelques hommes de la Compagnie travaillent à une construction pour l'établissement d'un poste de traite. Rencontre d'une barque qui, ayant passé par la mission de la Providence, apporte le courrier de Monseigneur.

16. — Danger de navigation providentiellement écarté.

20. — Station à la Maison-Lapierre. Monseigneur se prépare à franchir les montagnes Rocheuses avec les trois serviteurs qui l'accompagnent.

24. — Au sommet des montagnes Rocheuses.

26. — Station au fort Mac-Pherson. Le R. P. Seguin, qui devait s'y rencontrer, n'arrive que le 30. Ce même jour, continuation du voyage en compagnie du P. Seguin.

1er *septembre.* — Deux baptêmes et quatre confirmations.

6. — Arrivée à Good-Hope. Monseigneur y apprend la mort du R. P. Eynard, pour qui Sa Grandeur professait une très-grande estime. Service solennel pour le Missionnaire défunt, suivi de trois confirmations.

11. — Départ de Good-Hope.

14. — Célébration de la sainte messe.

17. — Rencontre, sur le fleuve Mackenzie, d'une barque portant le courrier d'Europe. A la fin du même jour, arrivée au fort Norman.

24. — Baptême d'une jeune femme mourante, bien disposée.

29. — Station au fort Simpson.

2 *octobre.* — Célébration de la sainte messe, six communions, deux confirmations.

9. — Arrivée à la Providence, terme du retour, le quatre-vingt-quinzième jour depuis le départ de Saint-Michel et après une absence totale de treize mois et neuf jours.

LETTRE DU R. P. PETITOT AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Notre-Dame de Good-Hope, 6 février 1873.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

La dernière lettre que j'eus l'honneur de vous adresser pour vous rendre compte de mon ministère, était datée

du 31 janvier 1872. Elle vous racontait mon voyage de 1871 au Grand-Portage la Loche, avec la flottille des barques de la compagnie d'Hudson, pour y vacciner tous les sauvages que je pourrais rencontrer sur ma route, ainsi que mon retour à Good-Hope en compagnie de Mgr Clut. Sa Grandeur passa une partie de l'hiver avec nous et ne partit que le 10 février 1872 pour la mission mère de la Providence, à trente jours de marche au sud du fort Good-Hope. J'eus l'honneur d'accompagner Monseigneur durant l'espace de sept journées de chemin ; puis je m'en revins avec un sauvage et mon traîneau à chiens en quatre journées de course.

Je reprends à cette époque la continuation de mon journal, vous faisant connaître successivement, mon bien aimé Père, tous les faits saillants de mon ministère jusqu'à ce jour.

A mon retour à Good-Hope, de la fin février au mois de mai, je me livrai à différents travaux manuels : ferblanterie, peinture, hydrographie et menuiserie. Je commençai la construction d'un autel gothique monumental que je n'ai pas encore achevé entièrement, à l'heure qu'il est. Entre autres choses, je fis des cartons d'autel de luxe ayant des cadres dorés, ainsi qu'un grand chandelier de six pieds de haut pour le cierge pascal, en bois sculpté et peint. Je dessinai aussi pour notre église une rosace.

Nos exercices de la semaine sainte furent aussi pompeux qu'on peut les faire dans ces déserts. Ils furent suivis par une centaine de personnes. Il y eut 30 communions pascales le saint jour de Pâques.

Le 12 avril, je partais pour aller visiter une vieille femme malade, à 90 milles au nord de Good-Hope, dans l'intérieur des steppes.

Mgr d'Erindel m'ayant chargé de donner la mission du printemps aux sauvages de Good-Hope, je leur en

développai seul les exercices, qui durèrent quarante jours, du 2 mai au 10 juin, le R. P. Seguin et les bons FF. Kearney et Salasse étant occupés à faire le plancher et le sanctuaire de l'église. Une décoration somptueuse ; un autel gothique tout doré ; à défaut de luminaire, les chauds et brillants rayons du soleil se projetant à travers les vitraux multicolores de deux belles lancettes et d'une rose avec dessins flamboyants ; les accents, sinon harmonieux et savants, du moins sonores et retentissants de l'orgue, firent de notre petite église, encore en construction, un véritable petit paradis.

Les exercices de la mission donnés trois fois par jour : le matin, à onze heures, et le soir, furent suivis avec une assiduité digne de louanges. Les dimanches et jours fériés l'église contenait l'entière population blanche et rouge de Good-Hope : 450 âmes. J'avais composé durant l'hiver, à la demande de Mgr Clut, les prières et le catéchisme en peau-de-lièvre (celui-ci n'a été terminé que durant l'année présente). Jusque-là nos sauvages n'avaient prié qu'en montagnais, bien que nous leur prêchions dans leur propre dialecte. J'ai eu quelque peine à leur faire adopter ces prières, parce qu'ils savaient déjà par cœur les anciennes ; mais enfin j'en suis venu à bout, aidé d'un bon sauvage qui mérite ici une mention particulière. Ce jeune homme, nommé Camille Déttchogé, non-seulement a manifesté le plus grand zèle pour écouter mes instructions et pour apprendre les nouvelles prières, mais, ce qui est admirable dans un ignorant sauvage, encore catéchumène alors, il consacrait son temps à les enseigner et à les faire répéter aux autres. Il passait ses journées à parcourir les tentes des Peaux-de-lièvre, une petite feuille de papier couverte de caractères hyéroglyphiques en main, récitant les prières à tous ceux qui lui demandaient ce service, et questionnant un

et chacun sur les vérités qui avaient fait le sujet de ma dernière instruction.

Heureux de la bonne mémoire et de la charité toute chrétienne de ce bon sauvage, je me servis de lui pour faire, de quelques-unes de mes instructions, des conférences qui furent toujours très-profitables. Quelques louanges que je dus accorder à son zèle ayant réveillé une sainte jalousie chez ses compatriotes, il régna durant toute cette mission la plus grande émulation pour la prière et l'audition des sermons et catéchismes. Mais alors d'autres Peaux-de-lièvre se piquant aussi d'une sainte rivalité avec Camille, voulurent à leur tour me faire le compte rendu de mes instructions. Or voici comment l'un de ces savants s'en tira, après avoir entendu répéter l'histoire de la création au moins dix fois :

« Tu as dit, ô notre Père, que le Créateur fit le corps de l'homme avec du limon rouge et qu'il l'anima par son souffle. C'est vrai ; mais, vois-tu, il fit tout le corps de l'homme à l'exception de sa tête. Non, ce n'est pas Dieu qui a fait la tête de l'homme ; elle est trop mauvaise ; c'est le diable. Quant à la femme, continua mon homme, qui se nomme *Ventre de lapin*, le bon Dieu se trouva fort embarrassé lorsqu'il s'agit de la fabriquer ; après avoir beaucoup réfléchi, ne pouvant en venir à bout et ne sachant plus avec quoi la faire, il s'arracha une côte et en forma la femme. Il la fit avec un os, c'est pourquoi elle a la tête si dure. »

Je vous laisse à penser, mon bien aimé Père, si des commentaires gratuits de cette force durent me laisser sérieux. Je dus intervenir pour empêcher de tels discoureurs de se faire entendre.

Ceci donne une légère idée de la tournure d'esprit de nos Indiens. Ils ne peuvent pas accepter les vérités telles qu'on les leur donne, dans toute leur simplicité. Rien ne leur est plus étranger que cette simplicité, eux si

doubles de leur naturel. La chose la plus simple est celle qui, pour eux, est la plus mystérieuse. Il croient toujours qu'on veut leur faire entendre autre chose que ce qu'on leur dit.

« Sais-tu bien au moins ce que c'est que la sainte Eucharistie, » disais-je à un bon vieux qui me tracassait pour que je le fisse communier et dans lequel je ne trouvais pas les dispositions requises, « sais-tu bien ce que c'est ? » — « Eh! donc, de la viande ! me répondit-il avec le plus grand aplomb. Ne nous dis-tu pas souvent que c'est le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ ? »

Mes sauvages avaient trouvé ce printemps, dans le tronc creux ou creusé d'un gros sapin mort, le cadavre momifié d'un de leurs ancêtres dans un parfait état de conservation. Ils en furent si frappés, qu'ils s'imaginèrent que c'était le corps de quelque saint; mais avant de formuler un jugement, ils vinrent me demander mon opinion. Après m'avoir décrit minutieusement l'état de la momie :

« Maintenant, me dit le porteur de parole, *Grand-Grelot*, maintenant, ô notre Père, dis-nous à qui appartenait ce saint homme. Est-ce à Dieu ou bien à la compagnie d'Hudson ? »

J'avoue que je ne m'attendais pas à voir intervenir la Compagnie d'Hudson dans cette affaire. N'est-ce pas stupéfiant de voir mettre en parallèle une société de marchands de fourrures avec le Créateur du ciel et de la terre ? Mais, les pauvres gens, leurs idées sont si obtuses ! Ils entendent parler du bon Dieu, et ils ne le voient pas. Ils entendent parler journellement, par les traiteurs anglais, de la Compagnie d'Hudson qu'ils ne voient pas davantage. La compagnie a donc revêtu dans leur esprit une forme spirituelle. C'est un être invisible, lointain et bienfaisant qui leur procure les moyens de vivre. S'ils croient qu'ils ont été créés et mis au monde pour servir

Dieu, ils s'imaginent tout au moins que c'est aussi pour servir la compagnie d'Hudson. Qu'il est difficile de donner à des esprits encore si obtus, des idées justes et claires ! Je crois qu'il faut prendre à la lettre, et non au figuré, cette expression des Peaux-de-lièvre en parlant de leur ignorance : *Sékkè-Koténaklé* (Sur moi c'est sombre et creux). Cette phrase ne rappelle-t-elle pas le *qui in tenebris et in umbra mortis sedent* de la sainte Ecriture ?

« A propos, ô notre Père, me disait le chef *Blanc-des-yeux,* d'un air qu'il voulait faire paraître intelligent et scrutateur, dis-moi donc comment vous recevez ce livre du Créateur, dont tu viens de nous entretenir. Vous arrive-t-il du Ciel par la poste et par livraisons, comme les grands papiers (journaux) des chefs blancs, ou bien est-ce le Grand-Priant (le Pape) qui vous l'envoie chaque année ?»

Voilà ce qu'il fallait m'entendre dire au sortir d'une instruction, dans laquelle je venais précisément d'expliquer de quelles sources nous tenons l'Ancien et le Nouveau Testament. Étonnez-vous ensuite que les Arabes, sauvages du septième siècle, aient pu croire que Mahomet recevait le Coran du Ciel par feuillets détachés? Mais je n'en finirais pas, si je voulais citer tous les épisodes naïfs et singuliers, que fait naître l'enseignement de notre sainte Religion à ces esprits ignorants et bornés.

Durant cette Mission, j'ai eu le bonheur de baptiser 20 Peaux-de-Lièvre, dont 18 adultes, les autres enfants ayant été régénérés par moi dans une longue excursion, que je fis à la raquette dans les steppes de l'intérieur en novembre 1871. Je bénis aussi 15 mariages, entendis 781 confessions et distribuai le pain des forts à 93 personnes, dont 23 communiaient pour la première fois. Ces chiffres sont indépendants de ceux que pourra fournir le R. P. Seguin pour son contingent de confessions et de communions.

Par la grâce de Dieu, il n'y eut pas un seul malade sur toute cette petite population.

Le R. P. Seguin étant allé évangéliser les Loucheux du Mackenzie au mois de juin, je demeurai seul à Good-Hope avec l'excellent F. Kearney, qui s'occupa durant l'été à remettre à neuf une de nos constructions en bois. De mon côté, je consacrai tout mon été à la construction de l'autel gothique, dont j'ai eu l'honneur de vous parler. Le R. P. Seguin n'était pas demeuré inactif durant ce temps, après son retour. Outre le plancher de l'église, il a construit une forge, car il est très-adroit à travailler le fer; il a monté un tour à tourner que j'ai descendu de la Providence en 1871, et a construit et découpé la rosace qui surmonte la porte de notre église.

Nous avons joui durant cet été 1872 de chaleurs exceptionnelles. Nous y avons eu des semaines entières de 28 à 31 degrés au-dessus de zéro (centigrades), à l'ombre et au nord. Si vous vous rappelez, mon bien-aimé Père, que, dans ce climat et à cette époque, l'étoile du jour infatigable ne disparaît pas ou presque pas de notre horizon, vous n'aurez pas de peine à croire que nous jouissons ici, en été, d'une température aussi élevée, si ce n'est plus, que celle du midi de la France.

Le 10 septembre, nous fûmes bien surpris par le retour de Mgr Clut. Nous le fûmes encore davantage, lorsque nous apprîmes que Sa Grandeur allait établir une nouvelle Mission dans le territoire américain d'Alaska, *alias* Amérique russe. Tout en remerciant Dieu de ce qu'il daigne enfin accorder aux pauvres habitants d'Alaska les lumières de la Foi, nous ne pûmes que nous attrister en nous voyant séparés pour un long temps de nos premiers Supérieurs. Trop heureux eussions-nous été, le P. Seguin et moi, si Sa Grandeur nous avait accordé l'honneur, à l'un ou à l'autre, de l'accompagner dans ces lointaines

contrées, que nous avons déjà visitées en partie, et d'être les premiers fondateurs de cette Mission nouvelle. Humainement parlant, il semblait que nous y eussions quelques droits. La divine Providence en a disposé autrement. C'est un jeune Prêtre breton, M. Lecorre, qui a été choisi par Mgr Clut pour occuper ce nouveau poste. Adorer les desseins de Dieu et se soumettre entièrement à la volonté de nos Supérieurs, par laquelle ils se manifestent, c'est ce qu'il nous restait à faire. C'est aussi ce qui a été fait. Le bon Maître aura égard sans doute à nos désirs et à notre bonne volonté.

En novembre et décembre 1872, j'ai entrepris un long voyage dans le Nord et l'Est de Good-Hope, et me suis de là rendu au grand lac d'Ours, que Sa Grandeur, à son passage ici, m'avait chargé de visiter durant l'hiver. Je vais, mon très-révérend Père, vous rendre compte succinctement de ce voyage durant lequel j'ai tenu la raquette trente-deux jours consécutifs, et n'ai pas parcouru moins de 150 lieues par deux fois, si ce n'est davantage. Par là, votre Paternité pourra juger de l'état de ma santé et de la vigueur de mes jambes.

Parti le 8 novembre avec un seul sauvage, enfant de quatorze ans du nom de Tadigalé, et conduisant mon traîneau à chiens pour lesquels celui-ci faisait le chemin, je me suis d'abord dirigé en plein Nord, jusqu'à six journées de course du fort Good-Hope, visitant sur mon passage trois camps ou villages peaux-de-lièvres, composés de loges ou tentes et de quelques cabanes en troncs d'arbres; car nos sauvages commencent à se bâtir des demeures plus confortables et plus chaudes que ne le sont leurs huttes de peaux ou de branchages.

Je ne vous ferai pas la nomenclature des forêts, lacs, steppes, mashkegs et rivières que je traversai ou parcourus durant cette portion de mon voyage. Il vous suffira de

savoir que je rencontrai sur ma route, laquelle n'était pas tracée, bien entendu, cent soixante-huit lacs et treize rivières. Je me rendis jusqu'à la lisière des *barren-grounds* ou terres stériles, qui bordent la mer polaire, et à une demi-journée de la rivière ou fleuve Anderson, qui se jette dans la baie Liverpool; j'ai même traversé par trois fois la plus occidentale de ses sources : la rivière du Poisson-Blanc. Arrivé à ce camp, le plus éloigné de ceux qui dépendent du fort Good-Hope, et où résidait alors le chef Kopa (l'Aube), je changeai ma route et me dirigeai dans le Sud-Est, pour atteindre le grand lac d'Ours sur son rivage le plus septentrional, et visiter quatre autres camps; mais je ne veux pas anticiper.

Dès mon arrivée dans un camp, j'ouvrais dès le soir même les exercices habituels en temps de mission : le matin, sainte Messe, instruction, cantiques et prières; le soir, cantique, chapelet, nouvelle instruction, prières et avis. Durant le restant du jour et même durant une partie de la nuit, je visitais les malades (il s'en trouvait beaucoup dans tous ces camps, par suite d'un coriza épidémique qui nous a visités cette automne), entendais les confessions et instruisais les sauvages. J'ai donné de cette façon une trentaine de sermons ou instructions, ai fait 9 baptêmes, béni 2 mariages, donné le pain des forts à 16 personnes et confessé tout le monde.

Voici, maintenant, quelques épisodes de cette mission apostolique. Le cinquième jour depuis mon départ de Good-Hope, nous trouvant, mon jeune sauvage et moi, sur un grand lac congelé, environné de steppes arides et immenses, et à trois journées de marche du camp le plus rapproché que nous ayons encore rencontré, nous fûmes surpris, au détour d'un promontoire dénudé, par une bande de sept loups blancs. Vous connaissez, mon bien-aimé Père, la taille des loups blancs du Nord :

2 pieds 10 pouces. Comment nous trouvâmes-nous ainsi subitement nez à nez avec tant et de si formidables animaux? Ce n'était pas facile à expliquer, et j'avoue que dans ce moment je ne me préoccupai pas d'autre chose, à savoir notre défense. Nous n'étions que deux, sans armes, nos haches se trouvaient enfermées dans le traîneau, qui était étroitement lacé ; de plus, mon compagnon, véritable enfant, n'avait pas même de couteau de poche. Il ne se déconcerta pas cependant, ni moi non plus. Comme nos six chiens, qui prirent tout d'abord les loups pour des rennes, voulaient se précipiter au milieu d'eux, je lui ordonnai de les maintenir pendant que je dégageais les haches du traîneau.

Loin de s'enfuir à notre vue, *messires loups* s'étaient formés en demi-cercle, comme pour nous couper le passage ; puis, en trois ou quatre bonds, ils nous entourèrent, nous et nos chiens, d'une redoutable phalange. S'ils s'étaient jetés sur nous dans ce moment de cruel embarras, c'en eût été fait de nous ; mais ces monstres, qui n'hésitent pas à attaquer l'énorme bœuf musqué à la tête comme bardée de fer, et qui viennent à bout de l'abattre, tremblent et s'épouvantent à la vue seule de l'homme. Dieu, dans sa bonté, a daigné laisser à celui-ci un rayon de cette puissance qu'il départit à Adam sur toute la création. Nos ennemis s'allongèrent comme des chiens de chasse en arrêt devant une perdrix, levèrent leur grosse tête, découvrirent leur terrible râtelier et se prirent à hurler d'une façon peu rassurante. Nos chiens firent chorus. Maintenant ils s'apercevaient de leur méprise et se serraient contre nous en tremblant de tous leurs membres.

Il était évident que ces sept loups étaient affamés. On ne voyait pas une seule piste de renne dans toute cette contrée.

L'hésitation des monstres m'avait donné le temps de

dégager les haches et de refermer le traîneau ; j'en jetai une à Tadigalé, plaçai la mienne sur le traîneau, puis, saisissant mon fouet, je dis à l'enfant de venir s'accroupir derrière moi sur le traîneau. Les chiens, redevenus libres, partirent comme un trait, emportant le véhicule et nos personnes au milieu des loups étonnés. Ils ouvrirent leur cercle pour nous laisser passer; quatre prirent à droite, trois à gauche ; ils reçurent quelques bons coups de fouet au passage et firent à peine mine de nous suivre.

L'instant d'après, nous entendions de nouveau leur concert peu mélodieux dans le steppe voisin, accents de regret sans doute, car l'occasion avait été belle pour eux de faire bombance.

Nous croyons honorer beaucoup ceux des sauvages qui excellent en quelque chose en disant d'eux qu'ils sont de vrais Français. A leur tour, avec cette foi en sa propre excellence que tout peuple porte en lui, ils nous retournent le compliment, comme vous allez le voir. Dans le premier camp que je visitai sur mon passage, je logeai dans une hutte très-fumeuse. Tout le monde, aveuglé par la fumée, pleurait des deux yeux et se mouchait à qui mieux mieux. Je fis observer au propriétaire qu'on avait oublié de pratiquer dans la neige, au ras du sol et du côté opposé à la porte, un soupirail destiné à établir un petit courant d'air dans la loge.

« Voyez-vous ça, s'écria le vieillard ravi, entendez-vous, vous autres? Voilà notre Père, qui n'est cependant pas un homme (un Peau-de-lièvre), et qui peut encore vous en remontrer. Vraiment, mon frère, continua-t-il d'un ton plus bas en s'adressant à son voisin, des blancs de cette sorte, ce sont de vrais *sauvages*. »

Dans un autre camp, un excellent sauvage, très-bon chrétien, nommé Lazare, me présente un tout petit enfant, baptisé l'année dernière par M. Lecorre.

« Mon Père, me dit-il, je viens te prier de changer le nom de mon fils ; le priant à tête frisée lui a donné un mauvais nom.

« — Comment, un mauvais nom ? Je suppose que c'est le nom de quelque saint personnage.

« — Non, c'est le nom d'un damné. Il l'a nommé Adam ; or, comme Adam a été la cause de notre malheur, il doit être en enfer. Donne à mon fils un autre nom. »

Pour dissiper les craintes du bon Lazare, il fallut lui raconter en détail la longue pénitence et la contrition qui ont acquis le salut au premier homme.

Dans ce même camp, j'engageais mes chrétiens à venir assister à la messe de minuit à Good-Hope :

« Qu'est-ce donc que cette messe de minuit ? demande un Indien encore infidèle et qui, jusqu'ici, s'est tenu à distance de nous, je serais bien tenté d'y aller. Serait-ce un festin ?

« — Non, lui fut-il répondu. C'est une réunion nocturne pour la prière.

« — Rien que cela, fait mon homme. Oh ! alors je n'irai pas. »

Ce fait m'en rappelle un autre, qui se passait à Good-Hope aux approches de la Noël. Un autre Peau-de-lièvre, un chef, disait au R. P. Séguin en lui demandant un calendrier :

« Mon Père, aies bien soin de me marquer la nuit de Noël, car, bien que je ne puisse pas me rendre à la messe de minuit, à cause de l'éloignement de mon camp, je ne manquerai pas de célébrer cette fête en bon chrétien. Sois tranquille, je connais ma religion. Cette nuit-là, je réunirai mes jeunes gens et nous ferons... un festin soigné. »

Le P. Séguin dut apprendre à ce brave homme que ce n'est pas par de bons repas que l'on honore Dieu, et que

si la dévotion se mesurait à l'appétit de chacun, les caudataires à quatre pattes qui tiraient son traîneau en avaient plus que lui.

Toute la contrée que j'ai parcourue dans cette visite de camp en camp, au delà de trois journées de chemin au nord du fort Good-Hope, n'a jamais été foulée par le pied d'un blanc ni d'un métis, encore moins par celui d'un ministre de l'Evangile. J'ai donc l'ineffable consolation d'être ici, comme en tant d'autres points de ces vastes déserts arctiques, le premier Européen et le premier ministre de Jésus-Christ (à qui seul en revienne l'honneur et la gloire !) qui ait encore pénétré dans l'intérieur des steppes pour y offrir l'auguste victime dans des lieux où, jusqu'ici, le démon a régné en maître. Je vous assure, mon bien-aimé Père, que cette pensée seule que j'étais l'instrument, quelque indigne qu'il soit, par lequel notre aimable Sauveur a bien voulu descendre corporellement sur cette terre aride, a suffi pour me remplir de joie au milieu de toutes mes fatigues. Je répétais en moi-même ces paroles prophétiques d'Isaïe : *Lætabitur deserta et invia, et exultabit solitudo.*

Le troisième camp que je visitai est situé dans un steppe immense coupé de loin en loin par quelques rares bouquets de sapins rachitiques, parsemé de lagunes et de marais mouvants et arrosé, sans en être fécondé, par les eaux glacées de la rivière *É-dékk'alé* (écluses blanches). Il occupe le grand plateau central *Kha-tié* (lièvres pays) qui est, à proprement parler, le territoire de chasse des *Kha-tcho-Gottiné* ou Peaux-de-lièvre du littoral de la mer polaire, lesquels parlent un dialecte un peu différent et beaucoup plus grossier que celui que parlent les *Kha-t'a-gottiné* et les *Tchin-t'a-gottiné* ou Peaux-de-lièvre du Mackenzie et des forêts intermédiaires. Ce plateau est essentiellement aride et stérile; à quatre heures de marche du camp, on aperçoit la lisière blanche et dénuée de toute végétation

des *Barren-Grounds* ou *Kokkwin*, sur lesquels la horde du chef Kopa a passé l'été et l'automne, chassant le renne et le bœuf musqué, qui s'y trouvaient en abondance. Au nord, il est traversé par la rivière ou fleuve Anderson (*Sio-tchro-nillen*), que j'ai visitée vers son embouchure ainsi que vers le milieu de son cours, en 1865. A l'est et au sud le grand plateau-steppe est fermé par une muraille de rochers calcaires de 800 à 1000 pieds de haut, qui scintillent sous les pâles rayons de la lune comme un bloc d'albâtre. On n'y distingue pas un brin de végétation. Ce rempart naturel occupe les bords de la baie Dease (grand lac d'Ours). Il se replie vers la mer au nord, et vers la baie Smith (grand lac d'Ours) au sud, en formant ainsi une sorte d'S gigantesque. C'est ce qui lui a valu le nom de *Ti' deray*, terre *sinueuse*, qu'il porte. Enfin à l'ouest le plateau *Khatié* descend en pente douce jusqu'au grand lac ou étang *T'atchini*, qui n'a point de débouché apparent, mais se déverse dans le grand lac d'Ours par un gave. C'est de ce côté que j'y arrivai.

La visite de ces différents camps terminée et leurs habitants ayant rempli, tous sans exception, leurs devoirs religieux, je me dirigeai vers le sud-est, traversai *ti-deray*, et en deux jours de marche atteignis l'archipel *Ndu-intᶜlon* entre la baie Dease et la baie Smith, sur le grand lac d'Ours. Je fus toujours servi par ce que nous appelons ici un beau temps et un temps doux ; c'est-à-dire que le thermomètre centigrade ne descendit jamais 30 degrés au-dessous de zéro ; mais par contre il tomba tant de neige durant mon voyage, que tous les sentiers tracés par les sauvages en étaient obstrués et parfois entièrement cachés.

Le long de la baie Smith se trouvaient encore deux camps peaux-de-lièvre appartenant au fort Franklin ; quelques sauvages y avaient aussi construit un petit établis-

sement en troncs d'arbres. Je visitai toutes ces bonnes gens, ce qui me prit une semaine, les camps étant éloignés de deux jours de marche l'un de l'autre. Ma visite ayant été annoncée dans ces différents camps, j'y fus reçu comme dans les précédents, avec cet enthousiasme, ces manifestations de joie enfantine, ces cris, ces trépignements qui caractérisent nos aimables Peaux-de-lièvre et les distinguent des froids et moroses Montagnais. Quels que soient les vices de ces chrétiens de la veille, quelles que soient encore les superstitions et les puérilités qui trouvent place dans leur esprit à côté des vérités du christianisme, on peut se convaincre, par leur empressement à s'approcher des sacrements, par l'avidité avec laquelle ils viennent écouter la sainte parole, par la cordialité avec laquelle ils accueillent le Prêtre, que la semence évangélique n'a pas rencontré chez eux une mauvaise terre. Ce sol, glacé par l'égoïsme ou desséché par le feu des passions, a donné tout d'abord bien du mal aux ouvriers de la vigne, mais enfin, à force de travail et la grâce divine opérant, il promet maintenant d'abondantes moissons.

Je suivis dans ces camps la même méthode que dans les précédents. J'eus, en outre, des exercices religieux, des confessions et de la visite des malades, à suppléer aux cérémonies et onctions du saint baptême sur trente-sept sauvages qui n'avaient pu être qu'ondoyés l'année dernière, par M. Lecorre ; il ne se trouve plus maintenant d'infidèles, au lac d'Ours, qu'une seule famille. Parmi les sauvages de Good-Hope, tout au plus y en a-t-il une douzaine qui ne soient pas encore régénérés. Mgr Clut nous écrivait du fort Raë qu'il n'y a que cinq personnes qui soient encore infidèles parmi les Flancs-de-chien. Vous voyez donc, mon bien aimé Père que l'œuvre de la régénération spirituelle de nos sauvages avance à grands pas. Les Esquimaux seuls font encore exception. Leur heure

n'a pas encore sonné dans les décrets éternels et nos supérieurs pensent qu'il faut remettre à plus tard encore leur évangélisation. Quand sera-ce? Je languis; il me tarde de pouvoir de nouveau m'élancer dans l'arène. J'appelle ce moment de tous mes vœux et vous prie, mon très-révérend Père, de le hâter, s'il est possible.

L'excellente réception que nous font nos sauvages n'empêche nullement que nous n'ayons beaucoup à souffrir de leur grossièreté et de leur ingratitude. Ce n'est pas pour m'en plaindre ni pour médire de mes enfants, que je vous en parle ici, c'est afin de faire connaître notre position telle qu'elle est. Dieu aura sans doute égard, comme nous le faisons, à l'écorce rude, au manque absolu d'éducation et au fond naturel d'égoïsme qui caractérisent le sauvage. Il lui sera peu demandé parce qu'il a peu reçu. Nous ne devons pas être plus difficiles que le bon Dieu.

Or donc, malgré tout l'enthousiasme et toutes les manifestations de plaisir de nos bons Peaux-de-lièvre, je dus payer tout ce que je mangeai chez eux, et même plus que je ne mangeai. Jamais bienfaiteur insigne n'a assumé vis-à-vis de son protégé un tel air de protection et de supériorité, que le sauvage qui vous vend un misérable morceau de viande moyennant deux fois sa valeur. Leur manière de me traiter était invariablement celle-ci : le maître de la loge où j'avais choisi ma demeure exhibait une couple de flancs de renne, la mettait bouillir dans son chaudron, en compagnie de quatre ou cinq langues, puis me servait une langue et un morceau de viande et ingurgitait le reste, aidé par tous les visiteurs qui, je vous l'assure, ne manquent pas à l'heure des repas. Tant que je demeurais dans la loge, rien ne m'était demandé ; mais au moment du départ, mon hôte me présentait invariablement la main : « Notre Père ; tu me dois deux *peluches*

de viande, car je t'ai donné deux flancs de renne et quatre langues. » Inutile de discuter avec des gens à la fois si simples et si doubles. Il faut jouer au plus fin. « C'est bon, mon fils a raison. Voilà quatre carottes de tabac, prix de deux *peluches* de viande. Seulement, attends un peu. Sur ces deux peluches, j'ai mangé environ deux onces de viande, plus la moitié d'une langue. Le reste je l'ai seulement vu et senti. Eh bien, mon ami, voici un petit morceau de tabac pour te payer de tes deux onces de viande et de ta langue. Regarde bien le reste. » Et les carottes de tabac sont remises dans ma poche. Cela ne s'appelle pas *tirer*, mais bien *retirer* une carotte.

La première question qui était adressée à mon jeune guide, en arrivant dans un camp, était celle-ci : Notre Père vient-il pour nous?

A cela je répondais que je venais effectivement pour eux, mais non pas exclusivement pour tel ou tel camp, et que je me proposais bien de visiter tout le monde. Cette réponse, au lieu de leur plaire, les laissait ordinairement mécontents et refrognés. Pour contenter chaque camp, il aurait fallu être exclusif comme eux, se donner tout aux uns et mépriser les autres ; il aurait fallu épouser leurs vues étroites, leurs petites jalousies de tribu à tribu, leurs rancunes de famille à famille, ce que je ne pouvais faire. Si j'avais dit à telle ou telle poignée de sauvages : « Je suis venu pour vous, et pour vous seuls. Que m'importent les autres peuplades, pourvu que je vous trouve et que je vous laisse en bonne santé, » ils eussent poussé bien plus fort leurs cris de joie et de reconnaissance.

La même chose avait lieu au départ; ils auraient voulu que je leur fisse les grimaces qu'ils emploient en pareil cas ; les soupirs, les regrets, les allées et venues pour manifester une tristesse qui ne se trouve pas dans le cœur. La mienne, au contraire, étant tout entière dans

mon cœur et ne se traduisant que par le silence, ils en concluaient que je leur suis indifférent; ce ne sont pas des sourires et de bonnes paroles qu'ils auraient voulu en ce moment, ce sont des larmes, n'eussent-elles été que feintes. Pauvre sauvage ! C'est un grand enfant qui pleure, crie et frappe du pied pour peu que sa mère s'éloigne ; qui voudrait être toujours cramponné à ses jupons ; qui se fâche et boude quand elle caresse ses autres frères ; qui voudrait pour lui seul les attentions et les baisers maternels. Pauvres êtres ! ces plaintes (et quelquefois même ces insultes) sont encore une manière de nous faire comprendre que vous aimez le Prêtre et que vous appréciez sa visite !

De la baie Smith je me rendis sur la baie Keith du grand lac d'Ours, en traversant d'abord le premier de ces deux vastes bassins, puis l'immense presqu'île qui la sépare de la baie Keith, et qui me prit cinq jours de marche forcée toujours en compagnie de mon jeune sauvage.

Après m'être reposé quelques jours dans ma petite maisonnette de Sainte-Thérèse, sise à côté du fort de Franklin, je traversai aussi la baie Keith pour aller visiter un sixième camp peau-de-lièvre, situé sur la rive sud du Grand lac, ce qui me prit une autre journée de course. La réception fut la même et mon travail identique à celui des camps précédents. Tous les sauvages de ce camp, ayant été déjà baptisés par moi durant mes précédentes visites, je n'y eus pas de nouveaux baptêmes à faire, mais j'entendis leurs confessions.

A mon retour, je visitai un septième camp. Bref au bout de quarante jours de visites consécutives, prêchant, célébrant la sainte Messe, confessant et baptisant sur tout mon chemin, je repris le même chemin par lequel j'étais venu, ayant à brasser, au retour, quatre pieds de neige et à coucher au clair de la lune par une température qui, de-

puis la disparition totale du soleil, avait atteint 37 degrés centigrades.

Dans le dernier camp que je visitai, j'eus un singulier colloque avec le jongleur ou *inkkrôné* le plus renommé parmi les Peaux-de-lièvre et qui est encore infidèle. C'est le plus sot et le plus abruti qui se puisse voir. On a peine à comprendre comment de telles gens peuvent jouir de la considération de leurs compatriotes ou plutôt leur inspirer de la frayeur.

« Le corbeau, le vison, et l'aigle-pêcheur sont mes génies, me disait le jongleur ; ils chantent pour moi durant la nuit pour me faire vivre sur terre.

« — Ah ! vraiment? Et que te dit donc ton génie corbeau dans ses chants nocturnes?

« — Le corbeau? il me dit sans cesse : *Na-ti kokkwéné, sé-ta na-yondêtᶜi, ey! ey! ey! ho-hê!* c'est-à-dire : Dans les steppes arides devant moi ils ont rêvé.

« — Mais, mon ami, le chant de ton corbeau n'a ni queue ni tête. »

Les jongleurs affectent de prononcer des paroles inintelligibles, qu'ils veulent faire paraître terribles ou prophétiques. Les rêves y jouent toujours un grand rôle et les animaux en sont toujours l'objet. Je continuai :

« Et l'aigle-pêcheur, que te dit-il donc?

« — Oh ! l'aigle, je l'ai vu bien souvent en songe durant les nuits d'été. Il me criait sans cesse : Au ciel, j'ai entendu comme le bruit de grandes eaux (*Ya-kké yawin chô tᶜa-wèkkwin*). J'y suis allé à tire-d'aile et j'y ai trouvé un grand fleuve, où j'ai pêché du poisson pour toi (*Ya-kké dinllûgé édin-hâ*).

« — Je te fais grâce de ce que peut te chanter le vison ou putois. Pauvre enfant, ta tête ne doit pas être dans une assiette bien solide, tu aurais besoin de quelque médicament.

« — Ce n'est pas tout, exclama le jongleur, comme enflé par ses hautes révélations, mon *bonnet* chante aussi pour moi durant la nuit. Je suis le seul dont le *bonnet* chante.

« — Ton bonnet?... Oh ! pour le coup, c'est par trop fort. Par le fait, cela devient transcendant. Et que te dit ton bonnet?

« — *Edé-déyetᶜê! édé-déyetᶜê!* (je me rève moi-même). »

Pauvre insensé, me disais-je, c'est en de telles balivernes, dignes d'une cervelle fêlée, qu'il met sa gloire, son espérance et sa foi ! Et il est des hommes qui l'applaudissent, l'admirent et le redoutent ! Ils en sont tous là. *Ab uno disce omnes.*

J'étais de retour à notre résidence de Notre-Dame de Bonne-Espérance pour la fête de Noël. Elle a été splendide ; un bon nombre de sauvages y ont assisté. Nous avons eu quarante-six communions. Les dons volontaires de nos métis à l'Enfant-Jésus se sont montés à 8 livres sterling, et ceux des sauvages à 45 peluches (4 liv. 10 sh.).

Durant la première quinzaine de janvier dernier (1873), nous avons eu des froids rigoureux, non pas tant par leur intensité, puisque nous atteignons parfois 48 degrés centigrades, que par leur durée. En effet, pendant seize jours consécutifs, nous avons enregistré de 40 à 45 degrés centigrades au-dessous de zéro. Cela peut paraître impossible, c'est pourtant la plus exacte vérité. On vit parfaitement bien par une telle température et on peut même coucher à la belle étoile, n'en déplaise à MM. les Académiciens.

Le 30 janvier, nous avons eu le bonheur d'apprendre l'heureuse arrivée de Mgr Clut et de son compagnon, M. Lecorre, au fort Youkon (Alaska). Le R. P. Seguin et moi regardons comme un fait providentiel, que Sa Grandeur ait pu se rendre à Youkon au mois d'octobre. Sa Grandeur est partie de la Pierre's-House, fort des mon-

tagnes Rocheuses, le 26 septembre, à la veille ou avec la prise des glaces. Le 30 du même mois, Monseigneur se trouvait arrêté par elles et obligé de continuer sa route à travers forêts, montagnes et steppes, avec des fatigues inouïes. Si nos courageux voyageurs n'avaient rencontré sur leur route une loge sauvage, ils seraient morts de faim et de misère. Tout imprudent que l'on me dit, je n'aurais pas commis un tel acte de témérité. Nous avons fait ce qu'il a été en notre pouvoir pour empêcher Monseigneur de descendre à Youkon en automne. Maintenant que la chose est faite, il ne nous reste qu'à remercier le ciel de son heureuse issue. Par la même occasion, je recevais de l'agent de la compagnie Hutchinson, Kohl et C^e^, de San-Francisco, qui possède la plupart des forts de traite établis dans Alaska, une lettre en réponse de celle que je lui avais adressée du fort Youkon en juin 1870. Trois ans pour recevoir la réponse! Par là vous pouvez juger, mon bien-aimé Père, des innombrables difficultés de communication qui existent entre le Mackenzie et le Youkon. Ce monsieur me dit dans sa lettre que la compagnie dont il est l'agent attend les Missionnaires à bras ouverts, que le passage leur sera accordé gratis sur leurs steamers, qu'ils trouveront dans leurs forts de traite américains tous les objets qu'ils pourront désirer, et se procurer à San-Francisco, où se trouve le siége de la Société susdite, toutes les commodités désirables. M^gr^ Clut a pris copie de cette missive, qui lui a servi de lettre d'introduction auprès de ces Américains.

Un autre agent de la même compagnie, auquel j'avais aussi écrit à l'époque, a fait ses ouvertures à un de nos Pères de Montréal ou de Québec, qui en a référé au R. P. Maisonneuve. C'est de ce dernier que M^gr^ Clut a eu connaissance de la bonne volonté de cette compagnie. Ce m'est donc une joie de voir que ce voyage que je fis à You-

kon en 1870, et qui fut tellement entravé par la jalousie des commis de la compagnie d'Hudson, quoiqu'il parût avoir échoué complétement, a pourtant servi à quelque chose, puisqu'il a été la cause déterminante de la démarche que vient de faire Sa Grandeur Mgr Clut, de l'établissement d'une Mission dans Alaska, et de la manifestation de la bonne volonté des maîtres de cette contrée. Il est vrai que je n'ai pas retiré personnellement le profit de mes peines : *Sic vos non vobis mellificatis apes !* Mais le bon Dieu y pourvoira et, j'ose aussi l'espérer, votre Paternité.

Il est temps de clore cette trop longue lettre. Je dois vous apprendre, en finissant, ce que j'aurais déjà dû vous dire depuis un an, c'est que les quatre énergumènes qui avaient tenté de me jeter dans le Mackenzie en septembre 1869, m'ont tellement manifesté du regret de leur projet coupable, et m'ont tellement promis de se donner à Dieu tout à fait, qu'après avoir reçu leurs aveux et leurs excuses *en public* et les avoir éprouvés durant près de deux ans, j'ai pu les baptiser et faire faire à l'un d'eux sa première Communion. C'est dans la cabane de ce dernier que j'ai passé deux ou trois nuits durant mon dernier voyage. Nos sauvages de Good-Hope et du lac d'Ours, ainsi que les Loucheux catholiques ne laissent rien à désirer.

Agréez, mon très-révérend et bien-aimé Père, les sentiments de respect, de reconnaissance et d'amour, avec lesquels je suis et serai toujours, de votre Paternité, le serviteur très-humble et fils obéissant et affectionné,

Petitot, o. m. i.

VARIÉTÉS

Par raison de santé, Mgr Allard, évêque de Samarie *in partibus* et vicaire apostolique de Natal, a donné sa démission. Le Saint Siége, après avoir accepté cette démission, a nommé Mgr Allard archevêque *in partibus* de Taron.

Le 15 août, deux de nos Pères se sont embarqués à Southampton pour la mission de Natal. Ce sont les RR. PP. Monginoux (Odilon), du diocèse de Mende, et Baudry (Alexandre), du diocèse d'Angers.

Le 23 août, deux autres Pères se sont embarqués à Dieppe, l'un à destination du Canada, le R. P. Lagier (André), du diocèse de Gap ; l'autre à destination du vicariat de Mackenzie, le R. P. Husson (Auguste), du diocèse de Nancy. Celui-ci attendra en Angleterre l'époque favorable pour entreprendre son lointain voyage dans l'extrême Nord.

Nous annonçons avec plaisir l'arrivée prochaine en France du R. P. Petitot, qui a enrichi nos *Annales* de si nombreux et intéressants rapports. Il est venu en Canada et, de là, il vient en France, dans le but d'intéresser le monde savant à la publication d'un dictionnaire et d'une grammaire en langue montagnaise, ouvrage analogue à celui que notre Père Lacombe a fait pour la langue crise. La lettre suivante mérite d'être rapportée comme l'annonce d'un premier succès :

Montréal, le 8 août 1874.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

J'ai eu l'honneur de vous mander le 4 courant que je suis prêt à traverser l'Océan le 22, ayant obtenu une permission du consul général de France à New-York pour cette date.

J'ai dû aussi avertir votre Paternité des démarches que j'ai faites aux divers ministères du parlement canadien, de l'avis écrit de NN. SS. Taché et Grandin, afin d'obtenir une allocation pour l'impression de mon dictionnaire avec grammaire en plusieurs dialectes.

Depuis lors, je n'ai cessé de voyager de Québec à Ottawa pour ces différentes démarches, et j'ai la satisfaction d'annoncer à votre Paternité que j'ai obtenu du ministère de l'agriculture le même subside que le R. P. Lacombe et aux mêmes conditions (1 000 piastres, soit 5 000 francs). Je viens de faire une nouvelle requête afin d'obtenir trois fois autant, puisque j'ai trois fois plus de matière à livrer à l'impression. Le ministre m'a assuré que j'obtiendrais ma demande ; il a ajouté qu'il va s'employer auprès des divers autres ministères pour m'obtenir les mêmes secours. Mon affaire est donc gagnée.

Maintenant, mon très-révérend Père, je vais mettre cet argent à la banque de Montréal et me hâterai de me rendre en France, sur votre obédience. Je vous confesse toutefois, mon bien-aimé Père, que l'avis général de nos Pères en Canada et de toutes les personnes influentes du gouvernement et autres, avis que je me permets de partager, quoiqu'il n'y aille pas de mon intérêt, est qu'il vaut mieux faire imprimer au Canada qu'en France. Il me semblerait en effet peu délicat, après avoir reçu d'un pays des fonds pour cette impression, d'aller les dépenser ailleurs en paraissant dédaigner les talents des imprimeurs

canadiens et même leur faire une espèce d'injure. Certainement le gouvernement et le pays seront beaucoup plus flattés que la chose se fasse au Canada, d'autant que la voix des journaux a déjà désigné Montréal comme étant le lieu où je dois faire imprimer.

Je soumets ceci aux réflexions de votre Paternité, dont le jugement sera toujours et en tout ma règle de conduite. Je suis prêt à faire ce que vous jugerez opportun, c'est-à-dire soit d'imprimer en France, soit de retourner de France aussitôt avant l'hiver pour imprimer à Montréal.

En me jetant aux genoux de votre Paternité, je me permets de me dire pour la vie, mon très-révérend et bien-aimé Père,

Votre fils dévoué, obéissant et le plus affectionné.

E. Petitot, o. m. i.

Notre paroisse de Holy-Cross à Liverpool, si pauvre, mais si intéressante, présentait, jeudi 27 août, un aspect inaccoutumé. L'évêque du diocèse, Mgr O'Reilly, bénissait et posait, en présence d'un concours immense de peuple, la première pierre du chœur de notre église, qui, jusqu'ici, était demeurée inachevée. A cette occasion, tous les journaux de la ville ont fait remarquer que cet édifice, situé dans un quartier des plus pauvres et élevé par les deniers des pauvres, était néanmoins une des plus belles églises catholiques de l'Angleterre. Monseigneur, dans un discours éloquent, a fait l'éloge des Pères Oblats qui ont créé cette paroisse et l'administrent avec tant de zèle depuis plus de vingt ans, et il a exhorté le peuple à maintenir dans cette mission les belles traditions du passé.

Nous trouvons dans *la Semaine religieuse* de Limoges une série d'articles signés par le R. P. Delpeuch : c'est

une étude sur les missions diocésaines. Les réflexions dans lesquelles ce sujet se trouve traité ont trop d'intérêt pour nous, indépendamment de celui qu'elles tiennent de leur provenance, pour n'être pas ici recueillies.

LES MISSIONS DIOCÉSAINES.

«Quand je songe, disait un grand religieux, mort il y a quelques années en odeur de sainteté, à l'incrédulité, à la corruption, à l'ignorance où sont tombées toutes les classes de la société en France et presque partout ailleurs, je sens combien il est à désirer que Dieu tire des trésors de sa miséricorde des hommes puissants en œuvres et en paroles, qui rallument parmi nous le flambeau de la foi, et fassent refleurir les mœurs anciennes, comme il fit lorsqu'à diverses époques il suscita les François d'Assises et les Dominique, les Vincent-Ferrier et les Bernardin de Sienne, les Ignace, les François-Xavier, les François de Sales et les Vincent de Paul [1]. » Mus par ces mêmes sentiments, NN. SS. les Évêques de la province de Bourges, dans le dernier Concile tenu au Puy, prescrivirent de faire prêcher une mission dans chaque paroisse au moins tous les dix ans [2]. Nous devons ajouter que notre Evêque-Apôtre, en évangélisant son diocèse, n'a pas tardé à constater par lui-même le besoin qu'ont nos populations limousines de ce moyen de régénération. Heureux d'entrer dans les vues de ce Pontife éminent, de cet homme d'action et de conseil, nous nous proposons de faire une courte étude sur les missions diocésaines.

I

L'Eglise a reçu du Seigneur la *mission* de sauver le monde. Cette *mission* a été de tout temps exercée et s'exerce encore

[1] Paroles du R. P. Muard, fondateur de l'ordre des Bénédictins-Prêcheurs, à la Pierre-qui-Vire, rapportées dans sa *Vie*.

[2] Bien que les décrets de ce concile n'aient pas encore reçu l'approbation du Saint-Siége, nous citons cette décision comme étant, dans l'espèce, la plus haute autorité de la province.

aujourd'hui par un double ministère : le ministère ordinaire des Evêques et autres pasteurs à résidence déterminée, et le ministère extraordinaire accompli par les envoyés des Evêques et du souverain Pontife. Il en fut ainsi dès la fondation du christianisme, et il continuera d'en être ainsi jusqu'à la fin des siècles, parce que cette double institution est de Dieu. Les Apôtres allaient évangéliser les nations, formaient des églises auxquelles ils donnaient quelques-uns de leurs disciples pour pasteurs, les visitaient fréquemment, et envoyaient Martial et tant d'autres dans les Gaules et l'univers entier. Leurs successeurs, et surtout les successeurs de saint Pierre, ont constamment agi avec la même fidélité aux ordres du ciel. De là sont nées, à côté des fonctions pastorales, les œuvres de zèle appelées plus particulièrement *missions*, qui préparent le ministère ordinaire dans les pays infidèles, et qui l'aident et le complètent dans les pays chrétiens.

Il y a donc les missions étrangères et les missions diocésaines. Nous avons à nous occuper exclusivement de ces dernières, dont l'importance ne saurait échapper à aucun homme sérieux. L'analyse d'une lettre du docteur saint Liguori à un Évêque qui le consultait la fera mieux ressortir aux yeux de tous :

« Un principe certain, dit le saint docteur, c'est que Dieu lui-même ne peut rien faire de plus grand, de plus précieux en faveur des pêcheurs, que de les convertir : le don de la grâce sanctifiante qu'il leur accorde leur vaut, nous dit la théologie, la béatitude et la gloire. Or, le but des missions est précisément la conversion de ces pauvres âmes, privées de la grâce, dépouillées de leurs droits du ciel, et réservées par leurs fautes à la damnation éternelle. »

Saint Liguori démontre historiquement que le monde a été converti et sauvé par ce genre de ministère. Passant ensuite à la pratique, il ajoute : « Les missions sont très-utiles dans les villes et nécessaires dans les campagnes, soit qu'on les considère comme cours d'instructions plus populaires et plus fréquentes, soit qu'on les considère comme occasions de confessions extraordinaires. »

Le savant auteur, après avoir donné son appréciation motivée et ses conseils pleins de sagesse, déclare la prédication des missions plus utile aux âmes que les sermons bien plus parfaits des ministres ordinaires, parce que ces derniers n'ont pas l'attrait et le bénéfice de la *nouveauté*. De plus, à l'exposé de la foi fait par le missionnaire, à ses exhortations, à ses explications de la doctrine et de la morale, viennent se joindre, dans une mission, des cérémonies touchantes, le concours plus empressé des fidèles, l'exemple des premiers touchés et tout un ensemble de circonstances créées par la grâce pour entraîner vers le bien et convertir les âmes. « Considérées, continue le saint, comme cours d'instructions plus populaires, plus fréquentes, mieux enchaînées, joignant à l'attrait de la nouveauté l'entraînement produit par un édifiant concours, les missions produisent donc de grands fruits. »

Le côté de leur utilité au point de vue des confessions n'est ni moins important ni moins indiscutable. Qu'il me suffise de citer encore saint Liguori, l'homme assurément le plus expérimenté dans cette grave question. Je prends ces paroles toujours dans la même lettre :

« Les confessions que nous recevons pendant les missions sont plus entières... et ce seul avantage, qu'on ne saurait contester, suffirait à démontrer l'utilité des missions. Combien d'hommes, combien de femmes surtout dissimulent leurs péchés, rendus muets par la honte, par l'intérêt ou par la crainte d'être renvoyés sans absolution ! Dans les petites localités, où les confesseurs sont en moindre nombre, où ils sont de la famille, de la société, ou du moins de la connaissance de leurs pénitents, ce fléau de la fausse honte fait des ravages incroyables, et multiplie les confessions sacriléges. Elles se renouvellent pendant des années et des années, et ne se réparent pas même à la mort. Les missions sont le meilleur remède préparé par la divine Miséricorde à cette maladie si grave et si commune : les confesseurs sont étrangers, ils ne connaissent point leurs pénitents; bientôt ils partiront pour ne plus revenir. Les prédicateurs font entendre des vérités effrayantes, qui déterminent à fouler aux pieds la crainte, la fausse honte; l'exemple

des pécheurs qui ont déjà trouvé la paix dans un aveu sincère encourage ; l'accueil que l'on reçoit au sacré tribunal détermine : on fait une accusation complète, et une infinité de sacriléges sont réparés dans le passé et prévenus pour l'avenir... Ma lettre se prolongerait à l'infini si j'essayais maintenant de prouver par des exemples l'efficacité des missions. »

Il nous serait facile d'ajouter à cette haute autorité celle du célèbre cardinal Giraud et celle de tous les saints qui, depuis les apôtres jusqu'à nos jours, ont pratiqué et conseillé ce ministère. Nous pourrions aussi montrer l'Eglise encourageant les missions, les recommandant et les prescrivant, les enrichissant surtout d'indulgences précieuses. Mais ce que nous avons dit suffit amplement pour démontrer qu'il n'est point permis de traiter légèrement un ministère fondé par Notre Seigneur, pratiqué par les Apôtres, continué par les plus grands saints et béni par l'Eglise.

Aussi tous NN. SS. les Evêques veulent avoir dans leurs diocèses des hommes apostoliques *exclusivement* destinés aux *missions*. Entre leurs mains et sous leurs ordres, se livrant, *sans nulle autre préoccupation* à l'évangélisation des paroisses, ces missionnaires sont pour beaucoup d'âmes les instruments de la grâce et de la conversion.

II

Le saint Evêque-docteur, fondateur des Missionnaires rédemptoristes, a réfuté d'avance les objections que l'on peut faire contre les *missions*. Cependant, à cause de certains esprits prévenus ou abusés, nous croyons devoir entrer dans quelques détails sur ce point :

1° Volontiers, disent les uns, nous admettons l'indispensable nécessité de ce genre de ministère lorsque l'Eglise se trouve plus particulièrement en butte aux attaques de ses ennemis. Si, comme au temps des Albigeois et des Vaudois, des révolutionnaires religieux menaçaient la société elle-même en la sapant par sa base, il faudrait d'autres François d'Assises et d'autres Dominique pour défendre l'épouse de Jésus-Christ avec les armes de l'éloquence et de la sainteté ; si,

comme du temps de Luther et de Calvin, les envahissements du protestantisme menaçaient d'engloutir dans un naufrage universel l'autorité et la foi, il faudrait d'autres Gaëtan, d'autres Ignace et d'autres François de Sales. Mais, ajoutent-ils, cette même nécessité n'existe pas dans les époques de calme et de paix.

Il nous serait facile de répondre, car le bien incalculable opéré, en temps de paix, par François Régis, Vincent de Paul, saint Liguori, Bridaine et tant d'autres, est connu de tous ceux qui ont quelques notions de notre histoire religieuse. Mais cette démonstration historique est inutile. L'expérience en effet nous apprend suffisamment qu'il y a toujours, dans les populations chrétiennes, des besoins qui rendent le secours des *missions* utile à *tous*, moralement *nécessaire* à plusieurs. Pourrait-on en douter ? Les âmes consacrées à Dieu ont elles-mêmes besoin de retraites fréquentes pour se retremper dans l'amour et la pratique du devoir, et les personnes absorbées par les mille préoccupations des affaires et de la vie pourraient s'en passer aisément ! Nul n'oserait soutenir sérieusement un tel paradoxe. Aussi, sans insister sur une vérité évidente par elle-même, nous bornerons notre réponse à la reproduction de deux mots du docteur saint Alphonse, que nous recommandons tout particulièrement à la méditation du clergé. Au prêtre dont la paroisse a besoin de réforme le saint adresse ces paroles : *Quum in regione reperiuntur notabiles morum dissolutiones, quibus nullum occurrit remedium, parochus tenetur curare ut missio eo adveniat* [1]. A tout pasteur d'âmes le même saint docteur donne ce grave avertissement : *Ille autem parochus qui missiones respuit non mediocrem suæ probitatis suspicionem ingerit* [2].

Ajoutons que même, *et surtout*, dans les meilleures paroisses, un confesseur extraordinaire est indispensable de temps à autre. Cela ressort de ce que nous avons déjà dit. Et cela posé, il est impossible qu'un prêtre expérimenté et désireux du

[1] *Homo apost.*, tract. VII, n° 31, circa medium.
[2] *Id.*, app. IV, t. II, n° 6, ad finem.

bien ne comprenne pas la sagesse du Concile du Puy prescrivant une mission tous les dix ans dans chacune des paroisses de la province, et n'ait pas à cœur d'obéir avec autant de zèle que de fidélité.

2° D'autres objections sont encore présentées assez ordinairement. D'un côté, on prétend qu'il y a trop de mise en scène dans le genre des missionnaires, et de l'autre, pas assez de recherche dans le style et la prédication. Ainsi les *puristes* ont également horreur d'un spectacle religieux et d'une phrase trop simple.

M. Lenormant, dans son livre des *Associations religieuses*, répond très-bien au premier grief: « Les missions intérieures dans les pays catholiques ont été fondées sur une connaissance profonde de la nature humaine. Notre esprit a besoin d'extraordinaire et d'imprévu ; une parole que nous entendons tous les jours perd sur nous de sa puissance ; les mêmes enseignements apportés par une voix nouvelle et au milieu *d'un appareil inaccoutumé*, pénètrent dans le cœur le plus endurci, atteignent l'âme la plus rebelle. Aussi l'effet de ces missions est-il à peu près irrésistible : le clergé ordinaire en recueille les fruits, et quand il sent que l'impression s'efface, il met son plus solide espoir dans le renouvellement de ces grands jours de la prédication. Voilà ce que nous avions oublié, ou plutôt ce qu'on ne nous avait jamais appris [1]. »

Il y a cependant un milieu à garder, car l'abus des cérémonies serait assurément nuisible et ferait dégénérer la mission en une sorte de spectacle sans but. Le cardinal Giraud donne, sur cette question, des règles très-sages à ses missionnaires diocésains. « Je ne crois pas, leur dit-il, qu'il soit nécessaire, dans les missions, de faire de grandes cérémonies extraordinaires ; c'était la coutume des missionnaires de France autrefois : je ne partage pas leur manière de voir. » Mais, cette réserve faite, nous affirmons que rien n'émeut les fidèles, que rien ne les porte à Dieu comme les scènes appelées par l'impie *spectacles de la religion*, scènes qui peuvent difficilement en effet se

[1] *Les Associations religieuses*, p. 209.

concilier avec la volonté de s'éloigner de la vertu et du ciel. Telles sont les cérémonies du renouvellement des vœux du baptême, de la consécration à la très-sainte Vierge, de l'amende honorable au très-saint Sacrement, de la plantation de la croix. Ce langage d'action touche souvent le cœur de ceux que rien jusque-là n'avait pu ébranler ; il devient l'instrument le plus actif de la miséricorde divine, et, en produisant la conversion des âmes, il a droit aux hommages des véritables ministres de Celui qui est venu convertir le monde.

L. DELPEUCH, I. M. O.

(*A suivre.*)

Désormais les annales de Pontmain sont les annales de la Congrégation. C'est à ce titre que nous reproduisons l'article suivant, publié par *la Semaine religieuse de Laval*.

PONTMAIN A SAINTE-ANNE D'AURAY.

Nous étions cent quinze, tous armés du signe du salut, de cette croix des pèlerins qui brillait, le 17 janvier, à la poitrine de Notre-Dame de Pontmain. Sur ce nombre, soixante-quinze ont le bonheur d'appartenir à la petite bourgade, illustrée par la visite de la Reine du Ciel. Quant aux autres, s'ils n'habitent pas Pontmain, ils n'y sont pas étrangers : l'accueil fraternel qu'ils y ont reçu leur donne une sorte de droit de cité, qu'ils n'échangeraient pas contre tous les trésors du monde.

Il n'y a pas longtemps, des hommes du Midi demandaient à des Bretons venus en pèlerinage à Lourdes : « Pourquoi la Très-Sainte Vierge n'est-elle pas apparue en Bretagne, où les populations ont tant de foi et de piété? » Les Bretons leur répondirent : « C'est qu'elle ne veut pas faire tort à sa mère, sainte Anne, patronne de toute la Bretagne. Nous sommes fiers, allez, de notre sainte Anne! »

Dans le miracle de Pontmain, la Vierge Marie paraît avoir voulu en même temps respecter le domaine de sa mère et récompenser la foi bretonne. Elle est apparue sur le sol de

Laval, à 1 200 mètres seulement du territoire de Bretagne, et des quatre témoins de l'apparition, deux appartiennent à cette dernière province. Après avoir rendu de vives actions de grâces à la fille, par un sentiment aussi tendre que délicat Pontmain a voulu honorer la mère, sachant bien que vénérer et prier sainte Anne, c'est encore prier et vénérer Marie; car la gloire de la mère rejaillit sur la fille, et c'est parce que nous aimons Marie que nous aimons sainte Anne : *Te veneramur amore filiæ*.

Aussi le R. P. Marais, curé de Pontmain, zélé serviteur de sainte Anne, au culte de laquelle il a consacré les prémices de son sacerdoce, avant d'entrer en religion, a-t-il causé un plaisir extrême à ses paroissiens en organisant un pèlerinage à la Reine de la Bretagne. Autorisé par Monseigneur, aidé du concours actif et intelligent de M. d'Anjou, président du comité catholique de Fougères, secondé par la bienveillance des administrateurs des chemins de fer de l'Ouest et d'Orléans, surtout de M. de Gombert et de M. le chef de gare de Redon, le R. Père a pu effectuer ce pieux voyage dans les conditions les plus favorables.

Nous partons samedi, jour consacré à Marie. Le soleil brille au firmament; la joie rayonne sur tous les visages; notre prière s'élève comme l'encens vers le ciel; les airs retentissent de nos chants sacrés, tandis que la vapeur nous emporte sur ses ailes rapides vers le sanctuaire de la *Bonne Mère* des chrétiens. Quand nous aperçûmes pour la première fois la tour de Notre-Dame sainte Anne, nos prières et nos chants redoublèrent d'intensité : tout l'horizon dominé par la sainte basilique nous paraissait rempli de la majesté de la souveraine de la Bretagne.

A notre arrivée à la gare de Sainte-Anne, il commençait à faire nuit : la pâle lueur du crépuscule éclairait seule notre route, mais la flèche de Sainte-Anne resplendissait encore dans le lointain comme un phare, illuminé par les derniers rayons du soleil. Enfin nous posons le pied sur le sol consacré par tant de miracles. Nous nous formons en procession, et le clergé du petit séminaire, qui dessert le sanctuaire, vient à

notre rencontre. Nous voyons accourir M. Guillouzo, âme énergique et cœur d'or; M. le Supérieur du petit séminaire; M. Le Digabel, et vingt autres qui tous rivalisent d'amabilité et de courtoisie envers les pèlerins émerveillés d'une si cordiale réception.

Nous entrons dans la nouvelle et magnifique basilique au chant des litanies de sainte Anne, et nous inclinons nos fronts sous la bénédiction du Dieu qui n'a pas dédaigné de s'appeler le Fils de Marie et d'avoir sainte Anne pour aïeule.

Après cette première bénédiction, prélude des faveurs toutes célestes que nous réserve notre *bonne Mère*, chacun se retire pour aller se reposer. Les sept prêtres qui font partie du pèlerinage, et les quatre témoins de l'apparition de Pontmain reçoivent, au petit séminaire et chez les sœurs de cet établissement, une généreuse hospitalité, au nom et par l'ordre de Monseigneur de Vannes. Le reste des pèlerins se disperse à travers le bourg et trouve le plus gracieux accueil près des bons habitants, dont plusieurs ont poussé la charité jusqu'à céder leurs lits et à coucher sur la paille, afin de pouvoir loger les pieux voyageurs.

Le lendemain, dimanche, à six heures et demie, le R. P. Marais célébrait la messe du pèlerinage : un chœur de chanteuses fit entendre des cantiques en l'honneur de la sainte Vierge et de sainte Anne pendant le saint sacrifice, auquel tous les pèlerins communièrent. Le Frère Elphège accompagnait le chant avec l'orgue.

Les membres des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul de toute la Bretagne, au nombre de 5 à 600, s'étaient réunis à Sainte-Anne ce jour-là : ce qui permit d'organiser une procession solennelle, à laquelle s'unirent les pèlerins de Pontmain. Le temps était magnifique : on put sortir de l'église la statue et les reliques de la patronne des Bretons. L'orchestre du petit séminaire accompagnait la procession de ses brillantes fanfares. Mais ce qui frappait tous les regards, c'était le gracieux spectacle que présentait, au milieu de la procession, le petit groupe de la paroisse de Pontmain. Les uns portaient de grandes oriflammes au chiffre de la sainte Vierge, les

autres tenaient en main des cierges enluminés, parmi lesquels on remarquait le cierge de Pie IX. On remarquait aussi la bannière représentant d'un côté Notre-Dame d'Espérance et de l'autre sainte Anne, donnée par la famille de Bonteville et laissée au sanctuaire d'Auray, comme un témoignage persistant de la piété de nos compatriotes. Mais rien n'était plus attendrissant que de voir la belle statue de Notre-Dame de Pontmain portée sur un brancard par les quatre enfants privilégiés auxquels la Sainte Vierge est apparue. Chacun était avide de voir et d'embrasser ces heureux voyants. Plusieurs pleuraient à la vue de l'image de Notre-Dame d'Espérance : pendant tout le temps qu'elle est restée exposée sur l'autel à droite, à l'entrée du chœur, de pieux fidèles n'ont cessé de la visiter et de lui baiser les pieds. Dans leur enthousiasme, les habitants de Sainte-Anne auraient voulu la garder toujours.

La procession était présidée par Sa Grandeur Mgr Bécel, Evêque de Vannes. C'est le premier Evêque étranger qui ait visité Pontmain, et qui ait promis de faire un don magnifique au sanctuaire de Notre Dame d'Espérance. — Quand la procession, après avoir traversé la *Scala Sancta*, fut rentrée à la basilique, Monseigneur bénit les nouvelles orgues et commença la sainte messe, pendant laquelle M. Collin, l'habile organiste de la cathédrale de Saint-Brieuc, remplit l'église des flots de l'harmonie la plus suave. A l'évangile, M. Morin, archiprêtre de la cathédrale de Vannes, monta en chaire et, dans un sermon éloquent, fit l'éloge de la charité.

A la fin de la messe, Mgr Bécel, la mitre en tête et la crosse à la main, prit la parole du haut de son trône et nous dit combien son cœur d'évêque et de pasteur était consolé à la vue de ces manifestations en l'honneur de sainte Anne. Non-seulement la Bretagne, mais le Maine, dans la partie qui a conservé le plus d'affinité avec les Bretons, vient se prosterner aux pieds de la Mère de Marie, dans un sentiment de foi, de piété et de fraternité chrétienne. Monseigneur termina cette belle cérémonie en nous donnant une bénédiction apostolique spéciale, enrichie d'une indulgence plénière, accordée par Pie IX pour ce jour même. Je dois dire que la *bonne Mère*

sainte Anne nous avait gâtés pour ainsi dire : non-seulement elle avait arrangé les choses de manière à ce que nous ne rencontrassions aucun désagrément sur notre chemin, mais elle a voulu nous combler de biens spirituels, puisque nous pouvions gagner trois sortes d'indulgences dans son sanctuaire le 2 août : indulgence de la bénédiction apostolique; — indulgence de l'octave de la fête; — indulgence de la Portioncule.

Quand, après la sainte messe, le vénérable Prélat se fut retiré dans ses appartements, le R. P. Marais, les quatre enfants, sœur Timothée et Mme Barbedette eurent l'honneur de se présenter devant Sa Grandeur, qui les reçut avec la plus aimable condescendance, et leur distribua à chacun une médaille de sainte Anne.

La soirée fut consacrée à une petite excursion au *Champ des Martyrs*, à la *Chartreuse* et à *Auray*. Sous la conduite de M. l'abbé Guyonvarch, professeur de physique, nous visitâmes ces lieux célèbres où furent immolés à la haine révolutionnaire les Machabées des temps modernes.

Depuis quatre-vingts ans que les méchants triomphent insolemment, du fond de ce caveau sinistre où reposent les ossements des braves, ne semble-t-il pas que la voix des martyrs de l'Apocalypse se fait entendre : « Ah! Seigneur, quand jugerez-vous donc enfin la terre et vengerez-vous le sang que nous avons versé pour rendre témoignage à votre justice et à votre vérité? » A l'église de la Chartreuse, le R. P. Marais, avant la bénédiction du Saint-Sacrement, rappela aux enfants du B. Grignon de Montfort l'histoire de l'apparition de Pontmain : cette narration empruntait à la présence de la plupart des témoins de la mémorable soirée du 17 janvier 1871 un intérêt saisissant qui fit couler les larmes des yeux d'un grand nombre d'auditeurs.

De retour à Sainte-Anne, nous nous mîmes à genoux devant la sainte image, et là nous priâmes en commun pour le souverain Pontife, pour Mgr notre Evêque, pour tous les besoins spirituels et temporels du diocèse, et en particulier de la paroisse de Pontmain. Personne ne fut oublié; nous recommandâmes à la *Bonne Mère* toutes nos intentions person-

nelles et toutes celles qui nous avaient été confiées. Bientôt après, nous allâmes nous livrer au repos, riches du trésor de celle dont le nom signifie grâce : il nous semblait que c'était un jour dans le ciel passé sur la terre : *melliflui facti sunt cœli.*

Le lendemain lundi, dès l'aurore, tous les pèlerins se réunissaient au sanctuaire béni pour y entendre une dernière fois la sainte messe et un grand nombre pour y communier de nouveau. Enfin, après avoir prié sainte Anne, nous quittâmes à regret son église pour rentrer dans nos foyers, le cœur embaumé des plus douces émotions. Arrivés à Pontmain, les heureux pèlerins allèrent aux pieds de la très-sainte Vierge pour la remercier de les avoir protégés pendant le voyage, et vinrent adorer le saint Sacrement, devant lequel ils récitèrent le *Te Deum* en actions de grâces.

Tel a été le pèlerinage de Pontmain à Sainte-Anne d'Auray. Il nous a été impossible de dire tout ce qu'il y a eu d'émouvant et de gracieux dans ce voyage : ce n'est pas un simple et prosaïque compte rendu, c'est une idylle qu'il faudrait pour rendre le charme et les délicieuses impressions que ce pèlerinage a laissés dans toutes les âmes. Et pour cela M. l'abbé Nicol eût dû me prêter la lyre sur laquelle il a si bien chanté notre pèlerinage dans le cantique suivant :

CHANT DES PÈLERINS DE PONTMAIN A SAINTE-ANNE.

La Vierge nous a dit : «Allez prier ma mère;
Pour apaiser le courroux de mon fils.
Toujours sa douce voix s'unit à ma prière. »
Et nous sommes venus, mère, à tes pieds bénis.

REFRAIN.

Salut, salut, ô mère de Marie !
Son bras puissant nous a guidés vers toi.
Défends l'Église et sauve la patrie;
Garde en nos cœurs la courage et la foi.

A de pauvres enfants ta Fille se révèle,
Et tu choisis un pauvre laboureur
Pour dire à notre orgueil que la grâce éternelle
Couronne de ses dons l'humilité du cœur.

Modestes pèlerins que conduit l'Espérance,
Nous te prions, aïeule de Jésus,
De rendre Rome au Christ et le calme à la France,
Et de guider nos pas au sentier des vertus.

Oui, nous voulons t'aimer ; n'es-tu pas notre reine?
Avec Marie et toi nous combattons ;
Et nous serons toujours, auguste souveraine,
Les fils de ton amour, les frères des Bretons.

Nous avons la satisfaction d'annoncer un petit ouvrage, plein de piété et de charme, que le R. P. Berne vient de faire paraître et qu'il a intitulé : *Esquisse sur le pèlerinage de Notre-Dame de l'Osier*. C'est, en une modeste édition, mise à la portée des plus pauvres pèlerins, ce que nous avons de plus complet, de plus édifiant et de plus judicieusement écrit sur l'origine et le progrès de la dévotion à Marie dans ce lieu de miracles. Toutes les parties de la religieuse chronique, plus que deux fois séculaire, y sont consciencieusement traitées, depuis le fait des apparitions, en 1649 et 1656, jusqu'au fait du couronnement, accompli l'année dernière au milieu d'un concours immense de fidèles. Malgré l'exiguïté du livre, il n'est aucun fait intéressant de cette longue période, qui ne trouve sa place dans le plan de l'auteur ; et tous ces faits, dont plusieurs étaient encore inédits, sont puisés à des sources authentiques et appuyés des autorités les plus graves. Il en est un surtout que nous félicitons le P. Berne d'avoir mis en lumière : c'est le renouvellement du miracle de l'Osier sanglant en faveur de M. Gerin, curé de la cathédrale de Grenoble, mort en odeur de sainteté depuis quelques années seulement. Quand le premier miracle serait complétement dépourvu d'attestations probantes, ce qui est bien loin d'être le cas, ce seul fait, non moins inattaquable dans son existence qu'inexplicable dans sa

nature, suffirait à convaincre l'esprit le plus prévenu, à désarmer la critique la plus exigeante, à captiver la volonté la plus rebelle.

Parmi les miracles sur lesquels se fonde la confiance des populations et auxquels se rattache l'origine des sanctuaires les plus célèbres, il y en a peu d'aussi éclatants, il n'y en a pas de mieux prouvés que celui de l'Osier.

Enfin le lecteur trouve, dans l'appendice final, des indications précieuses qui, jointes à celles d'un court préliminaire, font de ce petit livre un manuel éminemment religieux et pratique, que les populations dauphinoises surtout sauront apprécier.

Mgr Bonjean, évêque de Médéa, Vicaire de la mission de Ceylan, a accompagné des réflexions suivantes la publication du dernier Chapitre :

« Jaffna, le 20 juin 1874.

« Mes révérends et bien chers Pères et Frères,

« Je vous ai adressé les actes du dernier chapitre général, tenu à Autun en août de l'année dernière, ainsi que l'admirable circulaire n° 26 dont N. T.-R. P. général en a accompagné la publication.

« Conformément à l'ordre du T.-R. Père général, nous avons lu ces actes dans une réunion spéciale des Pères et Frères Oblats du district de Jaffna, tenue le 16 du courant, et j'ai donné les explications et avis qui m'ont paru propres à assurer parmi nous l'exacte observance des décrets du chapitre, à bien fixer la portée de ses déclarations, à prévenir les abus qu'il signale et à amener la réalisation de ses vœux.

« Je désire consigner ces choses dans un écrit qui res-

tera et qui portera même aux absents l'expression de ma pensée, et vais en conséquence parcourir avec vous d'une manière sommaire les points qui nous touchent de plus près en cette mission de Ceylan.

« Relativement aux décrets 1, 2 et 3, et au vœu énoncé au numéro 6, je n'ai qu'à me réjouir des arrangements proposés, dont j'avais moi-même soumis plusieurs à la décision du Chapitre. Ces arrangements, faits dans un bon esprit de mutuelle charité et d'amour pour la Congrégation, sont dans ma pensée destinés à assurer à notre chère famille les plus grands biens, la paix intérieure, l'union de tous les membres du corps à la tête, une marche régulière et uniforme dans toutes les affaires, et comme conséquence une prospérité croissante. Déjà, sur quelques-uns de ces points, notre conseil vicarial est en négociation avec le Conseil général, et nous espérons pouvoir bientôt vous communiquer les stipulations d'un accord qui conciliera tous les intérêts et répondra à tous les vœux.

« Nous observerons le décret 4 autant que la pénurie des Ouvriers évangéliques nous le permettra ; j'ai confiance que le T.-R. P. général sera bientôt à même d'élever notre personnel au point où l'observation exacte de ce décret nous sera possible. En attendant ce jour tant désiré, nous nous rapprocherons de l'esprit du décret en maintenant notre pratique de n'accorder des facultés qu'après un an de sacerdoce ou de séjour dans la mission.

« En conformité aux dispositions du paragraphe *de studiis* du chapitre de 1867, reproduites, confirmées et expliquées dans les décrets 6 et 7 du présent chapitre, nous déclarons que tous ceux des nôtres qui n'ont pas subi les cinq examens prescrits doivent, dès cette année même, se préparer à les passer. Nous chargeons les supérieurs de district de faire passer ces examens par eux-mêmes ou par quelque Père capable à leur choix. On devra nous transmettre un rapport *écrit* des questions faites et des réponses données, afin que nous puissions juger si l'exa-

men peut compter pour l'un des cinq exigés, et transmettre au T.-R. P. général les notes devant servir à classer les sujets examinés selon l'ordre de leur mérite.

« Jusqu'ici, il faut reconnaître que ces examens ont été fort superficiels, incomplets, insuffisants, faits pour ainsi dire par manière d'acquit. Notre position en ce pays, où nous sommes débordés par le travail et souvent à de grandes distances les uns des autres, forme certainement une circonstance qui nous justifie presque de n'avoir pas mieux fait. Mais il nous faut viser à mieux faire.

« Le décret 4 rappellera à tous les Pères venus dans la mission depuis 1868 la dette encore non payée des douze sermons écrits en langue et en caractères indigènes que ma circulaire n° 9 de 1869 leur avait imposée. J'attends de chacun de ces Pères un à-compte avant la fin de l'année.

« Décret 8. Nous n'avons ici d'autre maison à nous que celle de Jaffna. Je demande à chacun de vous de me faire connaître le nom du saint sous le patronage duquel il désirerait voir cette maison placée. Nous choisirons ici les patrons des diverses chambres.

« Nous avons fait ici la consécration au Sacré-Cœur de Jésus recommandée dans le deuxième alinéa du neuvième décret. Dans le district de Chilaw, on l'a faite aussi. Je désire qu'elle se fasse aussi dans les districts de Puttalam et de Mannar-Mantotte.

« On n'oubliera pas de la renouveler tous les ans à l'issue de la retraite à Chilaw, et ailleurs à l'époque d'une des retraites mensuelles.

« Enfin, à Jaffna, et partout où est conservée la Sainte Réserve, et où deux Oblats se trouveront ensemble, on fera l'exercice mensuel en l'honneur du Sacré-Cœur le premier vendredi de chaque mois.

« Nous rappelons (décl. 1) que tous doivent porter décachetées à nous ou au supérieur toutes les lettres qu'ils écrivent, à moins que l'éloignement du supérieur, ou l'urgence des affaires n'en exige l'envoi immédiat.

Dans les cas semblables, on aura soin de déclarer ensuite au supérieur l'envoi et le contenu de la lettre.

« La remarque n° 2 fera comprendre à tous nos Pères combien ils sont étroitement obligés à l'observance des règlements vicariaux qui défendent de rien bâtir sans nous avoir soumis le plan et le devis du bâtiment à construire (église, école, presbytère), et avoir obtenu notre approbation ; de dépasser sous aucun prétexte, sans une autorisation spéciale, la somme allouée pour chaque construction, comme aussi de faire passer à une construction les fonds attribués à une autre.

« Grâce à Dieu, nous n'avons pas ici, et j'espère que nous n'aurons jamais d'*Indult* pour l'usage de la viande les samedis. Quant aux jeûnes de règle, le supérieur général, appréciant les effets débilitants de ce climat et la mauvaise nourriture que nous y avons, nous en a tous dispensés. L'Eglise nous dispense aussi de tous les jeûnes, excepté de ceux des vendredis de carême et de la veille de Noël : le petit nombre de ces jeûnes doit être une raison de ne point s'en dispenser sans de très-graves motifs.

« Le vœu du chapitre n° 4 ne peut être accompli que si chacun de vous, mes révérends et chers Pères, me prête son concours. Je crois qu'il y en a peu parmi vous qui ne puissent chaque année m'envoyer en bon style quelque récit édifiant de la dimension d'une simple lettre ordinaire ; seulement il faut soigner ce que l'on écrit, et pour le choix du sujet, et pour la forme dont on le revêt. Notre silence sur ce que nous faisons, nos rares apparitions dans les *Annales* nous font plus de mal que vous ne pensez, parce que l'on croit que si nous n'écrivons pas, c'est qu'il n'y a rien de bon à dire. Or, il y aurait suffisamment à dire, vous en conviendrez, si nous nous y mettions avec bonne volonté.

« La lettre du T.-R. P. général n'a pas besoin de mes commentaires : elle parle suffisamment d'elle-même ; lisez-la, relisez-la, faites-en souvent votre lecture spirituelle, votre sujet d'oraison et d'examen, et vous en recueillerez, j'ose vous le promettre, des fruits abondants. »

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 48. — Décembre 1874.

VOYAGE EN AFRIQUE DE Mgr CH.-JOS.-EUG. DE MAZENOD, A L'OCCASION DE LA TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT AUGUSTIN, EN 1842.

(Extrait de son Journal.)

On nous saura gré de publier la relation tout à fait intime que notre vénéré Fondateur nous a laissée de ce voyage en Afrique auquel il prit part, et qui fut, on s'en souvient, un événement pour notre pays et pour le monde catholique tout entier. On pourrait trouver dans les mémoires du temps des récits plus solennels et d'une littérature plus soignée ; mais, pour les disciples de Mgr de Mazenod, pour ceux d'entre nous surtout qui l'ont connu personnellement, rien n'égale le charme de cette narration anecdotique d'un père parlant à ses enfants dans le style simple de la conversation.

Il en sera de ce voyage comme de celui d'Italie : il ne me reste qu'un faible souvenir de ce qui s'y est passé ; j'omettrai donc un grand nombre de détails qui auraient

pu paraître intéressants, je vais néanmoins essayer de retracer ce que ma mémoire me fournit.

22 *octobre* 1842. — Le samedi 22, après avoir dit la sainte messe dans ma chapelle, je pris le courrier pour me rendre à Toulon, accompagné de Jeancard et de mon valet de chambre ; Tempier devait venir me rejoindre le lendemain. Arrivé à Toulon, je descendis à la *Croix d'or*, où je trouvai Mgr l'Archevêque de Bordeaux et MMgrs les Évêques de Digne et de Valence. Mgr l'Évêque de Châlons était logé ailleurs. Les trois prélats étaient excessivement mécontents de n'avoir aucune nouvelle de Mgr l'Évêque d'Alger et de ne pas savoir ce qu'ils avaient à faire. Rien n'avait été prévu. L'amiral ***, préfet maritime, n'en savait pas davantage. Tout ce qu'il avait pu dire à ces seigneurs, c'est qu'il avait ordre de préparer six places sur un bateau à vapeur de l'Etat pour Mgr Dupuch et sa suite. Ces prélats, inquiets, ne savaient plus que faire; ils délibéraient s'ils ne feraient pas bien de se retirer. Je partageais leur étonnement, mais j'opinai fortement pour tenir bon jusqu'à la fin. C'eût été une trop forte mystification d'être venus jusqu'à Toulon et de disparaître comme si l'on en avait été chassés.

Cependant le cortége, annoncé pour trois heures, tardait d'arriver. Toute la population était en émoi et attendait au champ de Mars les saintes Reliques. La nuit approchait et l'on ne voyait venir aucun avis. Les curés de la ville n'étaient informés de rien; les autorités civiles et militaires n'avaient pas été prévenues. C'était une horrible confusion. Chacun donnait son avis, c'était à n'y rien comprendre.

Enfin, après une longue attente, on vient donner la nouvelle que le cortége n'est pas loin. Nous nous mettons en marche pour aller à sa rencontre jusqu'au champ de Mars, où le rendez-vous était donné; mais la foule impatiente,

trompée par la direction que Mgr l'Évêque de Fréjus, revêtu de sa chape et la mitre en tête, fut obligé de prendre pour se rendre chez lui où il avait besoin de rentrer, se précipita vers la porte, où nous faillîmes être étouffés en y arrivant. Force fut de rebrousser chemin. Nous nous rendîmes à l'église pour y attendre la procession, qui tarda jusqu'à la nuit d'arriver. Elle ne put ni s'étendre ni se développer ; la châsse, parvenue devant l'église, s'y arrêta, tandis que la procession, trompée par cette manœuvre inattendue, continua sa marche. Ce fut une vraie débandade. Si les choses avaient été bien réglées et mieux ordonnées, on eût pu faire une superbe cérémonie.

Après qu'on eût donné la bénédiction du saint Sacrement, on plaça à ma demande les reliques du saint sur l'autel, et chaque Évêque vint les vénérer en les encensant et en baisant respectueusement la châsse qui les renfermait. Nous rentrâmes processionnellement à la demeure des Évêques de Fréjus et d'Alger, et nous nous retirâmes ensuite chez nous, assez mécontents de tout ce désordre.

23 *octobre*. — Le dimanche 23, chaque Évêque dit la messe où il put. Je la dis à Saint-Louis. A dix heures, on se réunit dans la maison du curé, où logeaient les Évêques de Fréjus et d'Alger. Nous partîmes ensuite de là pour nous rendre à la cathédrale, où Mgr de Fréjus chanta la grand'messe pontificalement, à laquelle tous les Évêques assistèrent. On eut la plaisante idée de nous affubler de nos mitres, quoique nous ne fussions revêtus que de nos rochets et de nos mosettes. Je réclamai et je cédai. A trois heures on revint à l'église pour chanter vêpres. Mgr l'Archevêque de Bordeaux officia. Tout devait se ressentir de la précipitation et du défaut de prévoyance : l'Archevêque entonna les vêpres du trône où on l'avait placé, sans chape, la mitre en tête, la crosse à la main. On ne voulut pas nous faire grâce de la procession, qui avait

manqué la veille. Nous parcourûmes donc la ville en tous sens. La nuit nous prit en chemin et quelques gouttes de pluie nous firent craindre d'être bientôt inondés : nous en fûmes quittes pour la peur. En tout cas, nos têtes eussent été à l'abri, car, selon la rubrique du jour et de la veille, les Évêques étaient recouverts de leur mitre, tout en n'étant revêtus que du rochet et de la mosette. Des hommes officieux nous offrirent leurs parapluies. Rentrés à l'église, on donna la bénédiction du saint Sacrement. Tous les prélats et leur suite furent invités à dîner chez M. le curé. Les autorités militaires et civiles se trouvaient à ce repas.

Le lundi 24, M^gr^ l'Évêque s'occupa sans doute des préparatifs de départ, mieux informé des intentions du ministre que ne l'était M. l'amiral***. Les Évêques de Digne, de Valence et moi allâmes visiter le vaisseau trois-ponts *le Montebello* et de là nous nous rendîmes à l'hôpital militaire de Saint-Mandrié, dont nous admirâmes surtout l'élégante chapelle. Personne ne souffrit de la mer. Nous rentrâmes par l'arsenal, que je connaissais déjà et que nous parcourûmes rapidement. Je ne reconnus que trop le pauvre A. de F., condamné à vie aux galères. Sa vue me fit mal. Quelle affreuse position pour un homme qui a reçu une éducation et qui a des sentiments ! Etre associé et, pour ainsi dire, accouplé pour la vie avec des scélérats, des voleurs de grand chemin, des assassins, des monstres de toute espèce ! Il y aurait de quoi se désespérer, si Dieu ne venait en aide. J'évitai de lui adresser la parole pour ne pas l'humilier à la présence des personnes qui étaient avec moi ; mais il dut comprendre, à la compassion qui se peignait sur mon visage, que je n'étais pas là pour insulter à son malheur. Il devait savoir ce que j'avais fait auprès de la reine et du ministre pour lui épargner la honte de l'exposition, pendant laquelle il fut si cruellement insulté par la populace.

Nous vîmes aussi à l'arsenal le bateau à vapeur portant encore dans ses flancs l'énorme morceau de rocher qui l'avait percé et qu'il arracha quand on le sauveta, ce qui lui valut de ne pas sombrer.

Le soir de ce jour, tous les Évêques allèrent dîner chez M. l'amiral ***, qui nous avait invités. On nous avait prévenus que cet amiral était protestant (ainsi que le maire de Toulon). « Tant pis pour lui, pouvions-nous dire, mais puisqu'il nous fait une honnêteté, les convenances exigent d'y correspondre. » Nous savions aussi que sa femme était protestante : c'était déjà trop d'un, mais patience ! nous n'avions pas à communiquer *in sacris* avec eux. Avant ou après le dîner, j'eus occasion de causer avec la vieille mère de la femme de l'amiral. Quelle fut ma surprise de voir en elle une zélée, sinon une fervente catholique, s'intéressant beaucoup à la décoration de nos églises, à la pompe de nos cérémonies ! etc. Je ne m'expliquais pas comment la fille de cette bonne catholique était protestante. Je ne pus demander l'explication de cette énigme que le lendemain. Assurément, si j'eusse su plus tôt ce que j'appris plus tard, que cet homme avait abandonné la religion catholique et avait entraîné sa femme dans la même apostasie, on ne m'aurait pas vu chez M. l'amiral, et encore moins à sa table. Les bras me sont tombés, à l'annonce de cette particularité. Quoi ! six évêques faire des avances de politesse et honorer de toute manière un misérable apostat ! C'est trop fort ! Il y avait là de quoi nous faire rendre ce malencontreux dîner, qu'aucun de nous n'aurait dû accepter. Qu'y faire ? Il n'était plus temps d'y remédier. Seulement je promis bien, et le signifiai tout haut à mes collègues, qu'au retour d'Afrique je ne mettrais pas les pieds chez lui.

Le lendemain, mardi 25, était le jour fixé pour le départ. Il fallait bien que le préfet maritime eût reçu des

ordres de Paris par le télégraphe, puisque, lui qui prétendait deux jours auparavant ne devoir disposer que de six places pour l'Evêque d'Alger et sa suite, il mit à la disposition du Prélat non-seulement le bateau à vapeur *le Gassendi*, pour les Evêques et leurs Vicaires généraux, mais encore *le Ténare*, pour recevoir tous ceux que l'Evêque d'Alger désignerait. L'amiral voulut sans doute se faire valoir quand il dit qu'il prenait cette résolution sur lui. On fit semblant de le croire. J'eus de la peine à me résoudre à lui en savoir gré. Le matin de cette dernière journée, ceux des seigneurs qui voulurent dire la messe, la dirent de grand matin ; je remplis ce devoir à l'église Saint-Louis. Il fallut se rendre ensuite à l'église Majeure, où Mgr l'Evêque d'Alger devait dire la sainte messe en notre présence pour que nous partissions ensuite tous ensemble, processionnellement, portant les reliques de saint Augustin jusqu'au port, où le canot de l'amiral nous attendait pour nous transporter à bord. Nous trouvâmes l'amiral sur le quai pour nous faire les honneurs de son embarcation. Il garda le chapeau sous son unique bras tout le temps, et il ne se retira qu'après que nous eûmes pris le large.

Mais avant que nous montassions dans le canot, le saint Evêque de Fréjus [1] nous fit ses adieux par un petit discours, simple comme sa belle âme, dans lequel il nous exprimait ses vœux pour notre heureux voyage, qu'il plaça sous la protection de la sainte Vierge et de nos bons anges. Cette séparation fut touchante et toute la cérémonie dut édifier la foule qui se pressait autour de nous et sur les quais du port. Nous restâmes en habit de chœur que nous ne quittâmes qu'après avoir déposé les saintes reliques dans le lieu qui leur était destiné à bord du *Gassendi* qui nous devait tous transporter en Afrique.

[1] Mgr Michel.

Nous aurions dû mettre à la voile ou, pour mieux dire, chauffer tout de suite pour profiter du beau temps, mais nous perdîmes plus de trois heures pour mettre la machine de notre bateau en état de fonctionner. Nous avons regretté plus tard cet incident qui retarda notre départ. Ces heures précieuses nous manquèrent pour effectuer le projet que nous avions eu de toucher à Cagliari. En retard comme nous l'étions, il eût fallu mouiller la nuit dans le port de cette ville et perdre un temps précieux qui nous était nécessaire pour arriver à Bone le jour fixé pour la grande cérémonie. Nous longeâmes néanmoins l'île de Sardaigne à quelques lieues seulement de distance ; mais, à une certaine heure, nous nous décidâmes à nous diriger directement sur Bone. C'est alors que je proposai aux Evêques d'honorer de quelque manière les reliques. La proposition fut agréée avec transport. A l'instant l'ordre est donné d'orner le cabestan avec des pavillons. L'équipage, les officiers en tête, se range auprès de l'enceinte formée par les Evêques et les Prêtres qui entouraient les reliques placées sur le cabestan. L'Evêque de Châlons se trouva avoir son rochet et sa mosette à portée, il s'en revêtit et nous chantâmes solennellement les Vêpres des SS. Pontifes en l'honneur de saint Augustin. Rien de plus imposant que ce spectacle religieux! Un beau vaisseau fendant majestueusement les ondes par un temps magnifique; six Evêques et un grand nombre de Prêtres faisant cortége aux restes d'un saint Pontife qui, après avoir rempli l'Eglise et tout l'univers de la gloire de son nom, rentrait en quelque sorte triomphalement en cette terre d'Afrique, qu'il avait illustrée pendant sa vie et dont il avait été exilé il y a plus de quinze cents ans ; tout un peuple de marins, attentifs à cette pompe inusitée, debout, la tête découverte par respect pour le chant de la prière que tant de Prélats, tant de Prêtres et d'autres fidèles

faisaient retentir au loin, et qui se confondait avec le bruit des vagues ; celles-ci, qui semblaient venir rendre, à leur manière, un tribut d'honneur au saint docteur, en touchant respectueusement les bords du char qui le portait au travers des mers, sans ralentir ni même agiter sa marche : c'était vraiment un grand et merveilleux tableau ! La prière étant terminée, l'Evêque de Châlons bénit avec la relique, d'abord l'assistance, puis la Sardaigne, ensuite l'Afrique et l'Europe ; nous replaçâmes ensuite la châsse au lieu d'où on l'avait tirée.

Nous étions au 27 et il fallait être rendus le 28 à Bone. Le temps était toujours favorable, il nous eût été facile d'arriver dans la soirée ; mais notre capitaine ne connaissant pas la côte, nous ralentîmes la marche pour ne toucher terre qu'au jour. Le commandant du *Ténare* rit beaucoup de cette manœuvre, mais il s'y soumit, parce qu'il était sous les ordres du *Gassendi*.

Le matin du 28, dès l'aube du jour, nous jetâmes l'ancre dans la mauvaise rade de Bone. Nous pûmes alors admirer la beauté de ses rives. Bone se présentait fort bien à la droite de notre mouillage. Vers le fond de la rade, nous apercevions, sur un coteau boisé, le lieu où jadis Hippone était bâtie. Au bas de cette colline coulaient les eaux de la Seybouse, qui venaient lentement se perdre dans la mer ; au delà régnait une vaste plaine terminée par des montagnes couvertes d'arbres ou d'arbrisseaux. Nous admirions cette belle nature. Le lendemain, nous vîmes tout le parti que des bras intelligents pouvaient en tirer. Dans le moment, il fallait songer au débarquement, qui se fit avec beaucoup de solennité.

Plusieurs canots occupés par des Prêtres ouvraient la marche et précédaient celui qui portait les Evêques revêtus de leurs habits de chœur. Une dernière embarcation suivait celle des Evêques, c'était le bateau où se trouvait

Mgr l'Evêque d'Alger portant les saintes reliques d'Augustin. Il était entouré des ecclésiastiques formant sa chapelle. Au signal donné, la sainte escadrille se mit en mouvement, et au chant des psaumes nous sillonnâmes la rade en divers sens pour donner le temps aux troupes de la garnison d'arriver sur le quai du port. Le peuple en foule voyait avec admiration ces évolutions, du rivage, que nous atteignîmes enfin. Le cortége ayant débarqué, l'on se rangea en procession. Le clergé de la ville nous attendait sous un arc de triomphe, où les reliques s'arrêtèrent. M. Suchet, Vicaire général, fit un discours analogue à la circonstance, auquel Mgr l'Evêque d'Alger, qui officiait, répondit en peu de mots. M. le maire, à son tour, prononça une allocution convenable à laquelle Mgr Dupuch répondit également. La procession se mit en marche en chantant des psaumes, intercalés de morceaux de musique militaire qui produisaient un grand effet. C'était vraiment un jour de fête bien solennelle que celui de cette entrée triomphale du grand Evêque d'Hippone, à son retour, après tant de siècles d'exil!

Toute la population était sur pied, les Arabes comme les chrétiens, sans doute mus chacun à leur manière par divers sentiments, mais tous contribuant par leur présence à la pompe de cette solennité. Nous parvînmes ainsi jusque sur la grande place, où l'on avait élevé un autel. On y déposa les reliques, et l'Evêque d'Alger célébra les saints mystères sous la voûte du ciel, où brillait le soleil brûlant d'Afrique, sans le moindre nuage pour en tempérer les ardeurs. La place était remplie de monde; les fenêtres et les toits des maisons étaient aussi garnis de spectateurs. Toute la troupe de la garnison, les autorités civiles et judiciaires, le clergé et les Evêques entouraient l'autel. Le sacrifice fut offert au centre de cette immense réunion, attentive et recueillie. Un profond silence ré-

gnait de toute part, et il se soutint assez pour qu'on pût écouter l'allocution de Mgr Dupuch, qui ne se lassait jamais de parler, au risque de se répéter quelquefois.

J'avais pris mes mesures pour n'être pas privé de dire la messe en ce jour où l'Eglise célèbre la fête des saints apôtres Simon et Jude. Aussi, la procession s'étant rendue à l'église après la bénédiction donnée par l'Evêque au peuple avec les saintes reliques, je laissai partir tout le monde et j'offris à mon tour le saint sacrifice pour la conversion de toutes ces populations égarées, que nous venions conquérir à la foi.

Le reste du jour fut employé à visiter les autorités locales et à les recevoir. M. le général *** se trouvant à Bone, nous commençâmes par lui. Certes, on ne dira pas que c'est un ami de la colonisation ! Il parla à ce sujet en dépit du bon sens. A l'entendre, l'Algérie était un pays affreux qui serait toujours à charge à la France. Les indigènes ne seraient jamais soumis, les productions du sol seraient achetées trop cher par tant de sacrifices, l'insalubrité décimait ou, pour mieux dire, détruisait les armées. Que sais-je tout ce qu'il dit encore pour déprécier la conquête ! C'est pourtant en Algérie qu'il a gagné ses épaulettes d'officier général. Il est vrai que le pauvre homme était alors fatigué par la fièvre, que l'on prend quelquefois dans ce climat. Quand nous ne l'aurions pas vu par nous-mêmes, d'autres rapports plus exacts nous auraient bientôt détrompés sur les exagérations du général. Il ne fallait pour cela qu'entendre M. le sous-directeur de l'intérieur, et sans doute que le général d'Uzers, qui venait de mourir, nous aurait fait concevoir de meilleures espérances, lui qui avait fixé son séjour en Afrique pour contribuer au développement de toutes les ressources que ce pays fournit, et qu'il avait su apprécier. Nous vîmes aussi M. le général Randon, M. le président et M. le procureur

du roi, M. l'intendant militaire. Je suis fâché d'avoir oublié le nom de ces messieurs.

Mgr l'Archevêque de Bordeaux et moi allâmes loger chez M. le sous-directeur de l'intérieur, qui nous reçut avec beaucoup de politesse : les autres Evêques furent moins bien partagés, mais, dès le matin, nous nous retrouvions ensemble pour parcourir la ville, visiter l'hôpital, qui est assez bien tenu, et nous promener hors les murs pour admirer la belle plaine qui sépare Bone d'Hippone et les travaux qui ont été faits pour en dessécher les marais. On est parvenu ainsi à assainir le pays, qui, jusqu'alors, avait été empesté et bien pernicieux, soit à nos troupes, soit aux colons qui s'étaient établis à Bone.

Dans la distribution des fonctions que Mgr l'Evêque d'Alger était bien aise de faire faire à tous les Evêques qui l'avaient accompagné en Afrique, Mgr l'Evêque de Digne avait été chargé d'administrer le sacrement de Confirmation aux enfants de la paroisse de Bone. Hélas ! quelle misérable église ! c'est une chétive mosquée qu'on a transformée en temple chrétien. On aurait sans doute craint d'abuser du droit de conquête si l'on s'était approprié la belle mosquée du pays ! Tant de ménagements, loin de contribuer à nous affectionner les indigènes, n'ont fait que leur inspirer du mépris pour nous. Ils ont la folie d'attribuer à la crainte toutes les concessions qu'on leur fait. Les Sarrasins n'agirent pas ainsi quand ils firent la conquête de l'Espagne. Ils entendirent autrement que nous la loi du plus fort. Quoi qu'il en soit, la mosquée qui sert d'église est indigne de notre sainte religion. C'est là pourtant que réside N. S. Jésus-Christ, et c'est là que nous avons tous dit la sainte messe, faute de mieux.

Nous brûlions tous de voir Hippone, que nous avions aperçue de loin dès le jour de notre arrivée. On combina

donc une cavalcade qui fut des plus imposantes, car le général voulut nous donner pour escorte d'honneur une compagnie de spahis à cheval ; et plusieurs officiers, ainsi que M. l'intendant, voulurent aussi nous accompagner. On peut se faire une idée du bon effet de cette nombreuse caravane : évêques, prêtres, officiers et domestiques, tous bien montés sur des chevaux arabes que le général nous avait procurés. Mgr l'Evêque de Châlons et moi fîmes les vieux. Mgr de Prilly, tout militaire qu'il a été, et de plus ancien aide de camp du général de La Coste, ne pouvait pas monter à cheval ; on lui offrit un cabriolet dont je profitai. Nous avions l'air des princes de la fête dans ce joli tilbury traîné par un fort beau coursier. Nous traversâmes ainsi la ville, et tantôt au pas, tantôt au trot, nous longeâmes la côte, peuplée de Bédouins enveloppés dans leurs sales burnous. Ces Arabes viennent chaque jour du fond de leurs tribus pour vendre leurs denrées aux habitants de Bone.

En moins de trois quarts d'heure nous fûmes arrivés à Hippone, c'est-à-dire que nous eûmes gravi la colline sur laquelle cette ville était bâtie. De la ville il ne reste presque plus trace, car qu'est-ce que ces ruines du temple de la Paix, qui sont à peine reconnaissables et qui laissent douter si ce n'est pas plutôt un morceau de rempart ou les débris d'une porte que les ruines d'un temple? Un peu plus haut, l'on trouve pourtant encore d'assez beaux restes de ce que l'on veut appeler les Citernes. C'est là que les Bédouins viennent régulièrement offrir des sacrifices de poulets aux mânes du grand Roumi, marabout blanc, qui n'est autre que saint Augustin. Plaise à Dieu que de ses reliques, que nous sommes venus déposer en ce lieu, sorte une voix puissante qui ramène ces peuples abusés dans le sentier de la vérité, et qu'elle les ramène par leur superstition même à la connaissance du vrai Dieu, servi et

adoré par Augustin, dont ils ont conservé un religieux souvenir, souillé cependant par de pitoyables erreurs !

Quel site délicieux que cette colline d'Hippone ! On n'y voit plus aujourd'hui une seule habitation, mais aux maisons ont succédé des touffes d'arbres, des bois d'oliviers sauvages qui entretiennent la fraîcheur dans ce lieu, et protégent contre les ardeurs du soleil le tapis de verdure sans cesse renaissante qui s'étend à leur pied. Ce mamelon, qui s'élève au milieu de la plaine, serait d'une grande fertilité, si l'on s'y livrait à la culture ; mais on n'y voit croître que de l'herbe. Il paraît que la ville était construite sur le penchant de la colline et s'étendait jusqu'à la mer ; deux rivières coulent autour de cet emplacement et vont se perdre dans la mer à une très-petite distance. Une de ces rivières, la Seybouse, est assez profonde pour que des bâtiments de fort tonnage aient pu la remonter lorsque le pays était habité par des hommes intelligents et industriels ; on avait soin alors de pourvoir à ce que les sables accumulés ne formassent pas une barre difficile à franchir. On pourrait encore aujourd'hui, avec peu de dépense, faire un port sûr et abrité dans le lit même de la rivière. Les vaisseaux ne seraient plus exposés à périr comme ils le sont constamment dans la rade. Il ne se passe pas d'année que plusieurs bâtiments ne soient jetés à la côte lorsque le vent souffle avec violence. Nous avons vu encore les débris de naufrages récents sur la plage qui sépare Bone de la colline d'Hippone.

En descendant de la colline d'Hippone, nous voulûmes aller visiter une tribu assise sous la tente. Il fallut pour cela traverser la Seybouse sur un bac qui sera bientôt, j'espère, remplacé par un pont. Le général Randon avait eu l'attention de faire prévenir le chef de la tribu, qui se trouva avec plusieurs des siens, tous à cheval, à l'autre bord de la rivière, pour nous recevoir aux confins de leurs

terres. Après force salamalecs nous nous acheminâmes vers leurs douars, établis dans la plaine et que nous apercevions devant nous à une très-petite distance. La cavalcade s'anima et l'on partit qui au grand trot, qui au galop, qui plus vite encore; Tempier était de ces derniers et arriva le premier à la tente du cheik. Mgr de Prilly et moi, toujours dans notre calèche, ne perdîmes pas notre gravité sénile : nous étions en effet les deux plus vieux de la bande ; nous glissions pourtant comme les autres sur la douce et verdoyante pelouse qui couvre ces vastes champs. Arrivés à la tente du cheik, chacun mit pied à terre, aidé par les Arabes qui l'habitent. Sous cette tente, assez grande, recouverte d'un tissu de poils de chameaux, se trouvent amoncelés les provisions de bouche, les grains, les instruments aratoires et autres ustensiles nécessaires au ménage. Des tapis étaient étendus par terre pour la commodité des habitants, qui n'ont pas d'autres lits pour se reposer pêle-mêle. Les femmes sont séparées du reste de la famille par une toile tendue vers l'extrémité de la tente. La confiance que nous inspirâmes à nos hôtes leur permit de faire tomber devant nous cette séparation, et ils se plurent à nous montrer la jeune épouse du cheik et celle de son frère, qui se mirent à moudre leurs grains en notre présence pour nous donner une idée de leurs occupations sous la tente. A un signal qui leur fut fait, elles s'empressèrent de verser dans des écuelles de bois du lait conservé dans des outres, et qui nous fut aussitôt présenté pour nous désaltérer. C'était à qui en boirait, de nos Evêques et de nos Prêtres, ainsi que des autres compagnons de notre caravane. Je m'esquivai sans mot dire pour échapper à ces politesses.

Nous avions avec nous un interprète qui nous procura l'agrément de converser avec nos Arabes ; ceux-ci furent enchantés de tout ce que nous leur disions d'aimable, tout

comme nous étions charmés de leurs réponses, simples et naïves, mais pleines de sentiment. Hélas ! je gémissais dans le fond de mon âme de voir ces bonnes gens plongés dans de si profondes erreurs, et donner si peu d'espérance de parvenir à la connaissance de la vraie religion. Si leurs tentes et leurs coutumes nous rappelaient les temps des patriarches Abraham et Ismaël, qu'ils sont dégénérés, pour les mœurs et la religion, de ces patriarches leurs pères ! Je ne pus néanmoins m'empêcher de dire à M. Suchet, qui a des rapports d'amitié avec eux, qu'il me paraissait impossible qu'avec un peu de soin et beaucoup de précautions on ne finît par les amener à la connaissance de Dieu et à la foi de l'Eglise. Les Prêtres n'ont pas assez de confiance en Dieu et ne comptent pas assez sur la grâce de Jésus-Christ dans toute cette Algérie ; ils vous dépitent par leur découragement et le peu de zèle qu'ils montrent pour la conversion de ces peuples ; on dirait que c'est inutile de la tenter, comme s'il est plus facile de convertir les Chinois ! Non, c'est tout simplement qu'ils sont trop dociles aux prescriptions de l'autorité, qui a défendu que l'on s'occupât d'instruire les Arabes pour les amener à la connaissance de notre sainte religion. Qu'ils jugent que le moment n'est peut-être pas propice, passe ; mais qu'ils désespèrent des heureux résultats de leurs soins en temps opportun, c'est ce que je ne puis souffrir, et je le leur ai dit, en leur recommandant à tous de s'appliquer à apprendre l'arabe, ce que la plupart d'entre eux ne se donnent pas la peine de faire.

Les chefs de la tribu nous accompagnèrent à notre retour comme ils avaient fait à notre venue, en caracolant et en courant sur leurs chevaux avec une habileté rare.

Le soir, M^gr^ d'Alger réunit à sa table les principales autorités ; le général *** vint s'excuser à cause de la fièvre qui ne l'avait pas quitté.

Le dimanche 30 était le jour fixé pour la grande cérémonie du transport des saintes reliques à Hippone. Nous dîmes la messe de grand matin et, sur les huit heures, la procession se mit en marche. La croix précédait un chœur de jeunes demoiselles et les femmes de la paroisse; les Prêtres suivaient, revêtus de leurs surplis; les Chanoines et les Vicaires généraux revêtus de leurs camails. Les Evêques, la mitre en tête, entouraient le brancard sur lequel étaient posées les saintes reliques. Quatre Prêtres en chasuble portaient ce glorieux fardeau; les autorités clôturaient la marche; les troupes formaient la haie et marchaient avec nous au son de leur musique guerrière, alternant avec le chant des psaumes répétés par toutes nos voix.

Cette marche triomphale avait quelque chose de bien imposant. On se figure aisément quelles pensées, quels sentiments chacun de nous éprouvait dans un moment si solennel. N'y avait-il pas lieu, en effet, pour des cœurs chrétiens, d'être transportés, à la vue de cet étonnant triomphe décerné au grand Evêque d'Hippone, au saint docteur ramené sur son siége, du lieu de son exil, par six Evêques, représentants de tous les Evêques des Gaules? Deux vaisseaux d'un puissant Etat l'avaient transporté jusque sur ces plages, conquises depuis peu, on dirait, pour ménager ce retour glorieux au saint Pontife, objet de notre culte et des religieux hommages de cette troupe, empressée de contempler ses restes. Un détachement de ces armées victorieuses qui avaient mis en fuite les oppresseurs de son peuple et les injustes détenteurs de son héritage, courbait ses armes devant lui et s'honorait de lui faire cortége. Nous marchions en invoquant le Seigneur par les plus beaux cantiques qui révèlent sa puissance et font éclater sa gloire.

Vers les hauteurs où régnait jadis Augustin, et à la place où s'élevait alors son trône pontifical, nous lui

avions érigé un autel où, assis en quelque sorte de nouveau, il bénira toutes les contrées d'alentour et l'Afrique entière, d'une bénédiction féconde qui y fera germer encore le Christianisme, après les longs siècles de barbarie où l'avait plongée la doctrine de Mahomet.

Le trajet nous parut court; nous gravîmes lentement la colline ombragée. C'est vers le sommet de ce tertre qu'un autel de marbre, entouré d'une grande balustrade en fer, a été construit aux frais des évêques de France. Tout était préparé pour le sacrifice; une foule immense entourait l'autel, sur lequel les reliques du saint furent exposées, et la messe fut dite par Mgr l'Archevêque de Bordeaux, sous les rayons de l'éclatant soleil d'Afrique, par une chaleur de 30 degrés. Je raconte ainsi; je ne me mettrai pas en peine de décrire le magnifique spectacle qui se présentait aux yeux, et qui parlait surtout aux cœurs dans ce moment solennel; quelque autre en fera la description, j'ai hâte d'avancer ma narration.

Après la cérémonie, pendant laquelle l'Archevêque de Bordeaux, l'Evêque d'Alger et Mgr Dufêtre, Evêque nommé de Nevers, prirent successivement la parole, nous fûmes invités à descendre dans les antiques citernes, où le général Randon avait préparé un déjeuner, auquel prirent part tous les Evêques et les Prêtres qui les accompagnaient, ainsi que plusieurs membres des diverses administrations qui avaient assisté à la messe. Des militaires et autres personnes invitées remplissaient l'enceinte et mangeaient debout, pendant que la musique jouait de son côté d'agréables fanfares. On quitta la table pour se rendre tous ensemble sur les bords de la Seybouse, où nous nous embarquâmes pour aller rejoindre nos vaisseaux, qui étaient en rade à nous attendre. C'est ainsi que nous fîmes nos adieux à cette terre d'Augustin. Vous dirai-je que j'éprouvai quelque peine en me séparant de ces

reliques précieuses qui me semblaient n'être pas assez en sûreté au milieu d'un peuple non encore conquis à la foi?

Nous appareillâmes bientôt, nous dirigeant vers Alger, où nous arrivâmes à deux heures du matin le jour de la Toussaint, après une heureuse traversée.

Empressés de descendre à terre dès qu'il fut jour, à peine nous donnâmes-nous le temps de remarquer l'effet singulier que produit à la vue cette ville bâtie en amphithéâtre, dont les blanches maisons semblent superposées les unes aux autres, de la base qui touche la mer à la cime qui se termine par la Casbah. Nous allâmes directement à l'évêché. Tandis que je prenais mes mesures pour dire la messe, il arriva un petit accident assez désagréable à l'Archevêque de Bordeaux. Cet excellent Prélat nous laissa à l'évêché pour aller loger chez le maire d'Alger qui, l'assurait-on, lui avait préparé un logement chez lui. Quel est son étonnement, en frappant à la porte, de se trouver au milieu d'une famille désolée, dont les meubles étaient sens dessus dessous et qui ne comprit rien à cette visite! C'était chez le maire destitué récemment, et qui faisait ses paquets, qu'on avait conduit Mgr l'Archevêque, et le nouveau maire, frère de l'ancien grand vicaire de Bordeaux, aujourd'hui Evêque de la Rochelle, n'avait point encore de maison dans la ville qu'il venait administrer. L'Archevêque revint, peu satisfait de la figure qu'on lui avait fait faire. Tout fut bientôt arrangé; l'Evêque d'Alger lui céda son appartement, et chacun se mit en devoir de faire ses affaires.

Nous assistâmes tous à la messe pontificale que Mgr l'Archevêque de Bordeaux chanta dans l'unique église, qu'on appelle *cathédrale*. C'est une mosquée de médiocre grandeur, assez régulière, mais absolument insuffisante pour les besoins d'une population chrétienne aussi considérable que celle d'Alger.

Je proposai à l'Evêque d'Alger de faire officier à vêpres Mgr l'Evêque de Châlons ; Mgr Dufêtre prêcha, et l'on fit donner à tous les Evêques la bénédiction solennelle après le sermon, ce que je fis comme les autres par complaisance, quoique je trouvasse cette cérémonie passablement étrange.

Le jour des Morts ce fut l'Evêque de Valence qui officia. Nous étions allés la veille faire les visites de cérémonie, qui nous furent rendues le jour même. Nous vîmes d'abord M. le gouverneur général Bugeaud, qui nous présenta à sa femme, bonne chrétienne et excellente épouse, qui édifie le pays par sa conduite. Le général n'est point un brise-raison, comme on le dépeint quelquefois, c'est un bon militaire, un homme capable, un peu tranchant, mais parlant bien sur les sujets qu'il traite en conversation. Il nous développa ses idées sur la colonisation, sur l'agriculture, etc., de manière à nous satisfaire.

Après le déjeuner du 2, nous fûmes bien aises d'aller visiter la fameuse maison Carrée, dont les journaux ont parlé souvent. Nous vîmes, en passant, une sale et dégoûtante tribu d'Arabes qui vivent sous des gourbis, espèces de grands paniers qui leur servent de tentes. Tous leurs enfants étaient à notre poursuite pour nous demander l'aumône, et ils paraissaient tous en avoir besoin. Cette maison Carrée est un grand corps de logis entouré de murs ; elle est construite sur une hauteur d'où l'on domine la plaine ; une garnison y réside, toute composée de spahis commandés en grande partie par des Français. Ces troupes, ainsi casernées, sont à l'abri d'un coup de main, mais malheureusement elles ne peuvent aussi bien se défendre de la fièvre qui règne en ces lieux.

Au retour, nous prîmes une autre route pour nous rapprocher du village de Mustapha, où l'Evêque d'Alger possède plusieurs propriétés. Nous nous arrêtâmes au jardin

modèle qui se trouve sur la route, et où nous pûmes admirer la vigueur de la végétation dans ce pays, et comprendre tout le parti qu'on pourrait en tirer si on le cultivait comme il faut.

Le soir, l'Evêque d'Alger donna un grand dîner. A notre occasion le gouverneur s'y rendit, ainsi que le général Changarnier, M. Appert, intendant militaire, et autres autorités. Nous dînâmes dans la cour du palais épiscopal, maison mauresque, qui servait avant la conquête à recevoir les beys dépendants du dey d'Alger, lorsqu'ils venaient lui payer le tribut et apprendre de ce despote l'art de tyranniser les peuples.

Le 3 était fixé pour notre voyage à Blidah. Je me levai bien avant le jour pour dire la messe avant de partir, prévoyant qu'il n'y aurait pas moyen de la dire ailleurs. Tempier en fit autant. Nous avions fini avant qu'on se mît en mouvement dans la maison. Nous montâmes en voiture pour nous rendre à Drariah, village en construction où je devais bénir la première pierre de la chapelle que le directeur de l'intérieur y fait bâtir. Plusieurs personnes distinguées de la ville, entre autres M. le contre-amiral, commandant de la marine à Alger, et son intéressante famille, s'y étaient rendus de leur côté avec M. Guyot, directeur de l'intérieur. Les Evêques furent reçus à la porte du village par les colons, sous les armes. La cérémonie ne tarda pas de commencer. C'est moi qui officiai, l'église devant être placée sous l'invocation de saint Eugène, patron de M. le directeur de l'intérieur et le mien. La bénédiction de l'église étant terminée, je parcourus le village pendant que l'on préparait un déjeuner champêtre sur la place publique. Les rues sont tracées et quelques maisons sont habitées, d'autres sont encore en construction. Ces maisons ne présentent pas une belle apparence : elles n'auront toutes que le rez-de-chaussée.

Un mur d'enceinte entoure le village, assez vaste pour que chaque maison possède un petit jardin attenant à l'habitation. Au pied du mur, en dehors, on a pratiqué un fossé assez profond, dominé par quatre tours placées aux quatre coins du mur d'enceinte, dans lesquelles on a ménagé des meurtrières et d'où l'on pourrait facilement fusiller tout Arabe qui voudrait se risquer à escalader le mur. On est ainsi à l'abri d'un coup de main de ces Bédouins, et l'on n'a rien à craindre de leur cavalerie.

Je vis avec peine, dans ma petite tournée, que la paix ne régnait pas dans tous les ménages; je tâchai de l'introduire dans une famille de colons francs-comtois qui était bien désunie. Il ne valait pas la peine qu'ils vinssent si loin pour vivre mal ensemble. Je rencontrai un autre ménage mal assorti dans un autre sens : l'homme et la femme n'étaient pas mariés devant l'Eglise, et les enfants, comme le père et la mère, ne professaient pas la même religion; je les exhortai à se mettre en règle. Pendant ma tournée, l'on s'était mis à table, ne sachant pas ce que j'étais devenu. J'arrivai assez à temps pour ne pas mourir de faim. Le temps pressait, puisqu'il fallait encore arriver le soir à Blidah. Je vis encore, avant de monter en voiture, un colon qui m'était connu et qui me parut content de son sort; c'était un ancien domestique de Mgr Arbaud, le même qui me renversa de la carriole en me conduisant de Gap à Notre-Dame du Laus. Outre l'emplacement de la maison et quelques avances pour la bâtir, on donne aux colons 600 mètres carrés de terre dans l'intérieur du village et 8 hectares hors de l'enceinte, à cultiver à leurs frais et à leur profit.

Dans le trajet de Drariah à Blidah nous rencontrâmes d'autres villages appelés *militaires*, parce qu'ils ont été construits par des soldats (entre autres Boismereth); ils sont beaucoup mieux bâtis que celui que nous venions de

voir. Toutes les maisons, de modèle uniforme, sont élevées d'un étage au-dessus du rez-de-chaussée et présentent un très-joli aspect. Quant aux routes, elles sont superbes, il n'y en a pas de plus belles en France : nous les devons à l'armée, qui y a employé ses loisirs.

Pour nous rendre à Blidah, nous avons traversé toute la plaine de la Mitidja, toujours au grand trot, sur ces beaux chemins qui rendent à présent les communications si faciles et si redoutables aux Bédouins. Nous descendîmes par le Shael et nous nous arrêtâmes un instant à Dely Ibrahim, où nous fûmes complimentés à la porte de l'église par M. Hoffmann, curé de cette paroisse, le même qui m'avait été recommandé par Mgr Hilereau, Archevêque de Pétra, et qu'il me fallut trouver dans le diocèse de Meaux par la voie de Constantinople, pour l'envoyer en Afrique, quand Mgr l'Évêque d'Alger l'eut agréé, sur la demande que je lui en avais faite.

A Bouffarick, il nous fallut prendre des chevaux du train pour pouvoir arriver le soir encore à Blidah. Ce Bouffarick nous parut mal situé, quoique entrepris sur d'assez vastes dimensions et placé dans un pays fertile et bien arrosé ; mais ce sont précisément ces eaux qui le rendent malsain. Les troupes, comme partout, nous rendirent les honneurs militaires. Mais le pauvre curé n'a qu'une grange pour église ; feu le duc d'Orléans devait en faire bâtir une sous le vocable de son patron saint Ferdinand ; il est à désirer que ses héritiers reconnaissent la dette.

Enfin nous arrivâmes à Blidah plusieurs heures après le coucher du soleil : il était presque nuit quand nous partîmes de Bouffarick. A Blidah, nous descendîmes chez le curé, qui n'avait pas de logement pour tous. Je fus placé chez le médecin militaire avec l'Évêque de Châlons, à qui, en sa qualité d'ancien, je déférai la meilleure place. Je me couchai tout habillé, ne pouvant surmonter la ré-

pugnance de m'étendre dans un lit d'hôpital et sous des couvertures qui avaient peut-être servi à une centaine de morts. Je n'en fus que plus diligent pour me réveiller le matin, et je fus le premier sur pied, quoique Tempier n'eût pas fait autrement que moi. Les autres Evêques ne furent pas mieux logés, quoiqu'on leur eût cédé ce qu'on appelait « les appartements des généraux ». Ils eurent en partage chacun un lit d'hôpital et un baquet rempli d'eau pour tous; point de table, point de chaises, rien, en un mot, pour déposer leurs habits, qu'ils étendirent sur leurs lits, puisqu'ils eurent le courage de s'y coucher. L'Archevêque de Bordeaux, à qui le curé avait cédé sa chambre, n'en dormit pas mieux dans ce lit de quelque apparence. C'est ainsi préparés par cette belle nuit que nous dûmes procéder le matin à la consécration de l'église Saint-Charles, ci-devant mosquée des musulmans. La pluie troubla l'ordre de la cérémonie, qui était d'ailleurs loin de répondre à l'objet et à la circonstance. J'officiais. Cinq Evêques assistaient; plusieurs grands vicaires et chanoines étaient présents, et pourtant jamais je n'ai fait une cérémonie aussi mesquine. D'abord, à cause de la pluie : au lieu de commencer à la porte extérieure de l'église et d'y déployer une pompe à laquelle se prêtait à merveille la présence de tant d'éminents personnages, nous nous entassâmes dans un petit corridor qui précède une porte latérale, et là, sans bouger de place, je dus réciter les psaumes, bénir l'eau, faire les aspersions, etc. Ensuite, quand le moment solennel de prendre possession du temple, après les invocations réitérées, les prières et les exorcismes, fut arrivé, nous dûmes entrer par cette misérable petite porte, et personne ne nous suivit dans cette entrée triomphale, qui produit ordinairement un si bel effet. Nous continuâmes la cérémonie, toujours dans le désert. Rien n'était préparé : je dus me mettre à genoux

par terre, quand la rubrique prescrivait de s'agenouiller; les autres Evêques en faisaient autant et tout aussi piètrement. A la consécration des piliers, je fus forcé de monter tout bonnement sur une chaise pour atteindre les croix que je devais oindre avec le saint chrême. L'église était sombre, c'est à peine si l'on pouvait lire avec le secours du bougeoir.

Les troupes arrivèrent enfin et aussi quelques hommes attirés par la curiosité. Je commençai la messe et la finis tristement, sans pompe, sans concours, sans autre jubilation que celle que j'éprouvais intérieurement en offrant le saint sacrifice dans ce temple, que je venais de consacrer au vrai Dieu. Le démon avait si longtemps inspiré le faux culte et les superstitions des peuples abusés qui l'avaient fréquenté jusqu'alors!

Le temps se releva, et nous pûmes, dans le bon du jour, visiter cette ville délabrée, qui n'est pas encore sortie de ses ruines, mais qui ne tardera pas de prospérer, car le site en est délicieux et le terroir très-fertile. Blidah était le lieu de plaisance des anciens deys d'Alger. Située au pied de l'Atlas, l'air y est pur et les eaux y sont abondantes. Des forêts d'orangers l'entouraient autrefois; on a coupé un grand nombre de ces arbres pendant la guerre, mais ils seront bientôt revenus, avec la force de végétation que comporte ce beau climat. Qu'on fortifie la place, qu'on assure la vie des colons en continuant de comprimer les Arabes, et l'on verra bientôt cette ville devenir une des plus belles, des plus riches et des plus agréables de l'Algérie.

L'Évêque d'Alger avait bien envie de nous faire passer par Coléah, mais nous nous opposâmes tous à ce dessein. Le gîte avait été trop mauvais à Blidah pour nous exposer à en trouver un plus mauvais encore à Coléah. D'ailleurs, la pluie avait détrempé les terres, et il aurait fallu traver-

ser les champs pour arriver à cette ville, qu'aucun de nous n'était fort jaloux de connaître. Il valait mieux arriver un jour plus tôt à Alger et reprendre la belle route de Bouffarick. C'est ce que nous fîmes, dans l'espoir d'aller encore ce même soir coucher à Alger. Il fallut pour cela nous servir des chevaux du train militaire, qui durent se forcer pour nous faire arriver assez avant dans la nuit.

En passant au camp de Douera, nous nous arrêtâmes un moment pour remercier le colonel du 56e (je crois), qui nous avait invités à dîner au cas où, comme l'Évêque d'Alger l'avait projeté, nous aurions couché à Coléah. Je ne dois pas omettre de mentionner que, lorsque nous lui dîmes que nous aurions craint de le trop déranger, à cause du maigre, il nous répondit qu'il l'avait bien prévu et qu'Alger lui aurait fourni le poisson. Je ne saurais dire en vérité quels sont, de tous les militaires que nous avons rencontrés, ceux qui méritent le plus notre reconnaissance pour les politesses et les égards de toutes sortes qu'ils ont eus pour nous.

Nous aurions bien voulu reprendre la route de France dès le lendemain, mais M. le gouverneur nous avait invités à dîner pour le dimanche, il n'eût pas été possible de lui brûler la politesse, d'autant plus qu'il avait été très-aimable pour nous en venant passer à l'évêché la soirée qui avait précédé notre départ pour Blidah; ce n'était pas sa coutume, il ne l'avait donc fait que par égard pour nous.

Nous profitâmes du jour d'intervalle pour visiter l'hospice, soigné encore par Mme Vialard et ses sœurs de Saint-Joseph, que l'Évêque d'Alger a eu la mauvaise inspiration de congédier de tout son diocèse; également les hospices militaires, appelés l'Hôpital du Dey et la Casbah. On entre à la Casbah par une grande porte, en face de laquelle se trouve un enfoncement en guise d'immense niche : c'est

là que le dey faisait accrocher les têtes des malheureux que l'on décapitait par ses ordres presque journellement. Il n'y a rien de remarquable dans cette espèce de caserne qu'habitait ce chef de pirates; il s'y tenait renfermé dans la crainte d'être assassiné, et c'est là qu'il passait sa vie, entre la crainte, la volupté et la soif du sang. Nous avons voulu visiter le cabinet où le dernier tyran décida de son sort par le coup d'éventail qu'il donna à notre consul: c'est un petit recoin placé au plus haut de la maison, auquel on arrive par une galerie couverte servant de promenoir au farouche et timide despote, qui n'osait pas prendre l'air dans les champs.

En descendant de la Casbah et en passant hors de la ville, nous visitâmes le beau jardin qu'un certain colonel Marengo a fait faire par les condamnés militaires. C'est vraiment quelque chose à voir. Il l'a établi sur le penchant de la colline, en soutenant au moyen de terrasses le terrain qu'il y a transporté. Les plantations y sont magnifiques, et, dans peu d'années, on y jouira d'un ombrage bien désirable sous un climat comme celui d'Afrique. Ce colonel s'appelait Cappone; il fut distingué, sur le champ de bataille de Marengo, par Bonaparte, qui, lui ayant demandé son nom, ne voulut pas qu'il continuât plus longtemps de le porter, et lui donna en échange le nom de Marengo. On m'a dit depuis que cet homme fut choisi pour escorter le pape Pie VII de Savone à Fontainebleau. Peut-être cela est-il faux? Je le souhaite pour lui, car le malheureux à qui Pie VII fut confié le traita si cruellement, que ce saint pape faillit en mourir. J'ignorais cette phase de la vie du colonel, c'est pourquoi je me laissai guider par lui dans son jardin vraiment remarquable. Il n'a pas manqué d'y placer une colonne en l'honneur de son patron Bonaparte, avec une inscription qui porte que cet empereur rêva la conquête de l'Algérie. On voit aussi

dans le jardin un buste du roi Louis-Philippe, et le propriétaire prépare, au fond d'une nouvelle allée, une place pour la reine Amélie ; c'est bien, mais je ne pus m'empêcher de remarquer qu'il y manquait le buste du roi sous lequel la conquête avait été faite et celui du conquérant qui avait donné ce beau pays à la France.

Nous parcourûmes encore la partie basse de la ville, nouvellement bâtie ; on n'a rien épargné pour l'embellir. Les rues bien alignées et bordées de portiques des deux côtés, des places régulières, un grand nombre de beaux magasins, une foule immense qui se presse de toute part, voilà ce qui rend ces quartiers comparables à ce que nous avons de plus beau en France. On a pratiqué au-dessous de la principale place, d'immenses souterrains voûtés, où sont déposés les grains qui doivent alimenter les habitants de la ville. Plus bas se trouvent les caves pour le vin ; c'est un travail remarquable. Il eût fallu voir le respect avec lequel tous les pêcheurs devant qui nous passions nous saluaient : ils se mettaient à genoux pour recevoir notre bénédiction. C'étaient des Maltais, car les Français qui sont à Alger ne sont pas si chrétiens que cela.

Je ne dois pas omettre qu'ayant témoigné au colonel Marengo le désir que nous aurions de voir une mosquée, de la place même où nous parlions de cela il appela un marabout qui nous regardait du bord de sa propriété. Sur celle-ci précisément se trouve une mosquée, fort révérée de ces pauvres aveugles musulmans, qui viennent y prier sur le tombeau d'un de leurs santons. « Prépare-toi, lui dit-il, à recevoir la visite de MM^grs^ les Evêques qui sont ici. Nous dirigeâmes aussitôt nos pas vers cet édifice. Le marabout et son collègue, qui parle un peu français, nous attendaient à la porte. Il va sans dire que nous gardâmes nos chaussures pour entrer dans ce *saint lieu*. Tel n'est pas

l'usage des musulmans, qui ne se permettraien pas cette profanation. Du reste, je les loue de ce respect pour le lieu de leurs prières; plût à Dieu que les chrétiens les imitassent en cela ! Mon cœur se serre quand je pense que ces pauvres infidèles ne connaissent pas le Dieu qu'ils honorent par des hommages extérieurs. A ces démonstrations répondent, je veux bien le croire, des sentiments profondément religieux. C'est ainsi que j'apprécie leur silence, leurs prostrations et leurs invocations suppliantes; mais qu'est-ce que cela dans des cœurs corrompus? Et peut-on plaire à Dieu quand on rejette son fils Jésus-Christ, Notre-Seigneur? Pauvres gens, qu'ils sont à plaindre ! Mais leur religion, si je puis me servir de ce terme, devrait faire rougir tous ces indignes chrétiens qui ne savent pas prier et qui profanent journellement nos saints temples par leurs irrévérences.

Sans rien faire qui pût blesser notre marabout, nous ne nous gênions pas beaucoup dans l'examen de sa mosquée. Il ne s'y trouve de remarquable que le tombeau du santon, ombragé de divers drapeaux, et une espèce de niche vers laquelle se tiennent debout ou prosternés les musulmans pendant leurs prières, parce qu'elle leur indique la direction de la Mecque. Cette mosquée ressemble assez à une chapelle de forme circulaire et basse. Le sol est recouvert de tapis, et on éclaire l'édifice par un grand nombre de petites lampes suspendues au plancher. Attenant à la mosquée se trouve un petit cabinet où le marabout se tient. J'y ai aperçu quelques livres, qu'on m'a dit être le Koran, sujet ordinaire des explications du marabout.

Nous quittâmes bientôt ce lieu où vraiment mon cœur n'était pas à l'aise, non sans avoir échangé quelques salamalecs avec ces pauvres gens, plus à plaindre qu'ils ne paraissent le croire.

Le dimanche soir, on me fit officier à vêpres et bénir

la statue de saint Augustin. Mgr l'Evêque d'Alger, après nous avoir adressé la parole, nous distribua une parcelle des reliques du saint docteur. C'était très à propos, car nous avions pris la résolution, d'un commun accord, d'établir dans nos diocèses respectifs la fête de la Translation des reliques de saint Augustin en Afrique, en mémoire de la part que nous avions prise à cette grande solennité et pour perpétuer le souvenir de notre pèlerinage.

J'allais oublier de parler du grand repas que M. le gouverneur nous avait préparé. Je m'abstins presque complétement d'y toucher, autant par calcul que par vertu ; la mer, qui m'a peu ménagé dans ce voyage, était présente à ma pensée, et je savais d'avance qu'elle me ferait restituer tout ce que je pourrais prendre. Heureusement, j'étais placé à table à côté du gouverneur, qui parle volontiers et qui sait parler tout en mangeant ; je causai tout le temps avec lui, sans préjudice des conversations échangées avec le général Bedeau que j'avais près de moi. Le gouverneur me prouva qu'Abd-el-Kader ne pourrait pas lui échapper, et il me paraissait impatient d'aller le poursuivre dans ses derniers retranchements, mais on attendait Mgr le duc d'Aumale, qui ne devait pas tarder d'arriver. Franchement, je fus content de la conversation du gouverneur, et l'on m'a dit qu'il n'avait pas été mécontent de moi. Je le gagnai aux intérêts de ma cathédrale, et, comme il faut toujours qu'un bon député mette du sien dans un projet de loi, il me proposa un amendement à mon projet, qui consistait à proposer 1 centime par franc sur toutes les entrées de la douane de Marseille pendant un certain nombre d'années ; il calculait que cela rendrait plus de 400 000 francs par an. Sérieusement, il me promit de m'appuyer fortement à la Chambre, si j'en faisais faire la proposition quand il y serait.

Quelque intéressante que fût cette soirée, où se trou-

vaient plusieurs généraux connus par leurs exploits, tels que M. Bedeau, que je viens de nommer, et le général Changarnier, qui plut beaucoup à ceux de nos Evêques qui avaient pu s'entretenir avec lui, il fallut partir, parce que l'heure était donnée. Nous prîmes donc congé du gouverneur et de son excellente femme, et nous nous rendîmes à l'évêché pour y faire nos dernières dispositions, embrasser l'Evêque et de là nous embarquer dans l'espoir d'être bientôt en France dont, hélas ! nous étions bien loin encore !

Nous appareillâmes vers les dix heures du soir avec un vent peu sûr qui nous laissa pourtant assez avancer ; mais avant le jour nous eûmes déjà à lutter contre une forte mer et le vent contraire. Ce vent devint si fort et les vagues si violentes, que l'eau passait par-dessus le bâtiment et inonda bientôt tous ceux qui étaient couchés dans les chambres de l'entre-pont. Ceux qui, comme moi, se trouvaient dans la chambre du capitaine, eurent bientôt un autre genre d'effroi : la barre du gouvernail cassa et à l'instant capitaine, officiers et matelots remplirent notre appartement pour en placer une autre de rechange. Le cas était pressant, car on ne peut gouverner sans barre, et nous aurions été le jouet des flots si l'on n'avait promptement remédié à ce désastre. Nous courûmes encore, cette malheureuse nuit, un autre danger plus redoutable. Nous marchions de conserve avec *le Ténare*. Dans le fort roulis que nous éprouvions, nos feux s'étaient éteints ; *le Ténare* ne nous voyait pas et il s'approcha de nous presque au point de nous aborder. Si ce malheur nous fût arrivé, nous risquions de sombrer tous les deux. Heureusement que l'on vit de notre bord les feux de ses mâts qui ne s'étaient pas éteints comme les nôtres, et, quoiqu'à portée de la voix, le bruit du vent et des vagues l'empêchant de nous entendre, on brûla aussitôt des fusées pour

l'avertir de notre commun danger et lui faire arrêter sa marche. Dès lors, nous nous séparâmes et nous ne nous sommes plus retrouvés jusqu'à Toulon, où nous n'abordâmes que difficilement l'un et l'autre le samedi et le dimanche suivants.

Le vent se soutenant contraire, nous nous décidâmes à mettre le cap sur Mahon ; mais, la mer étant trop grosse pour entrer dans ce port, nous poussâmes jusqu'à Majorque et nous jetâmes l'ancre dans la rade de Palma. Ce fut un soulagement pour nous, car nous étions bien fatigués. Des Evêques, Mgr de Prilly fut le seul qui ne manqua pas un repas. L'Archevêque de Bordeaux, l'Evêque de Digne, celui de Valence et moi étions trop malades pour essayer seulement de manger. Tempier fut constamment le héros de la bande ; il n'eut pas une nausée, de toute la traversée, et ne perdit pas un coup de dent. D'autres, peut-être moins souffrants que nous, eurent pourtant plus de peur dans la nuit du fameux coup de vent, qui n'était cependant, au dire de nos marins, que le numéro 2 ou 3. Qu'aurions-nous éprouvé si nous avions eu le numéro 1 ! Pour mon compte, j'avoue que je n'ai pas eu la pensée que nous pouvions périr, même quand la barre du gouvernail se cassa.

A peine eûmes-nous mouillé dans la rade de Palma, que plusieurs de nos voyageurs coururent à terre. Je leur donnai volontiers ma procuration. L'Archevêque de Bordeaux ne se montra pas plus empressé que moi. Au retour, ces messieurs nous rapportèrent des merveilles de ce qu'ils avaient vu. Il était presque nuit quand ils descendirent ; c'est à peine s'ils purent visiter la cathédrale, et il ne fallait pas y voir beaucoup pour reconnaître que c'était une superbe église. Ils allèrent aussi faire une visite à M. le consul, et elle compta pour nous tous. Cette fois-ci nous passâmes une nuit tranquille et de grand matin

nous fûmes dispos pour aller voir la ville à notre tour. Le bâtiment se vida ; il ne resta plus un passager à bord. Nous dirigeâmes nos pas d'abord vers cette magnifique cathédrale, dont nous admirâmes les belles proportions, la grandeur, l'élévation et le style gothique ; elle a, à mon avis, un seul défaut : c'est d'être trop obscure ; il serait impossible d'y lire : aussi nous ne pûmes pas juger du mérite des tableaux. Il paraît que ce défaut a été senti par d'autres, car notre bon Evêque de Mahon, exilé à Marseille, à qui j'en parlai, me dit en avoir plaisanté les chanoines, un jour qu'il y dut faire une ordination. « Pour y mieux voir, leur dit-il, vous avez bouché toutes les fenêtres d'un côté de l'église, et rapetissé celles du côté opposé jusqu'à les réduire à n'être plus que des trous. »

Après que nous eûmes bien parcouru l'église de long en large, nous jugeâmes qu'il serait convenable qu'un de nous dît la messe et que les autres l'entendissent. J'eus le bonheur d'être choisi pour servir d'aumônier à l'auguste compagnie. A l'instant on sortit une magnifique chasuble brodée d'or, un calice du même métal, etc., et je me mis en devoir de dire la messe au maître-autel, où je fus assisté par le P. Tempier. C'était quelque chose de remarquable que de voir six Evêques réunis autour de l'autel de cette cathédrale pour rendre hommage à la religion persécutée dans le royaume, et prier sur les lieux pour cette même Eglise d'Espagne, pour laquelle chacun de nous, dans les mandements que nous avions publiés, avait invité ses diocésains à prier, leur dénonçant l'injustice et la barbarie des tyrans qui l'opprimaient et voulaient la séparer avec perfidie du tronc catholique. C'était en quelque sorte une descente que nous faisions en pays ennemi, où nous avions pourtant beaucoup de frères. J'offris le saint sacrifice pour cette pauvre Eglise persécutée.

Pendant que je faisais mon action de grâces, les Évêques

visitèrent ce qui reste de l'ancien trésor; ce n'est pas que les oppresseurs l'aient oublié : ils avaient tout volé comme ailleurs, mais les fidèles en ont racheté une partie, et c'est ainsi qu'ils possèdent encore un magnifique ostensoir qui a 6 pieds de haut ; ils ont aussi racheté deux magnifiques candélabres d'un très-beau travail, en argent. Les bobèches sont soutenues par des anges délicieusement faits. Ces candélabres ont, je crois, sept branches.

Plusieurs Prêtres nous avaient accostés ; ils s'offrirent pour nous accompagner : nous acceptâmes leur offre avec reconnaissance. Nous voulûmes d'abord aller présenter nos respects à Mgr l'Évêque, vieillard respectable qui ne sort plus de son lit : son âge excessivement avancé a affaibli ses facultés; il fut pourtant touché de notre attention et fort ému quand il nous vit à genoux autour de son lit pour lui demander sa bénédiction ; il nous la donna avec effusion de cœur; mais, comme il ne parlait qu'espagnol, nous ne comprîmes pas ce qu'il nous disait, et il paraît qu'il ne comprit pas mieux ce que nous lui disions en latin. En sortant du palais épiscopal, je vis avec étonnement qu'on prenait le chemin du port. Il nous restait à mon avis un grand devoir à remplir. Nous savions que le saint Évêque de Calahora était exilé à Palma, où le gouvernement d'Espartero ne lui permettait d'exercer aucune fonction de son ordre. Je fis observer à mes collègues que nous ne pouvions pas nous dispenser d'aller rendre nos devoirs à ce confesseur de la foi : ce n'était pas d'abord l'avis de tout le monde : « Il était à craindre que nous ne le compromissions. » Je repoussai cette crainte qui ne me paraissait pas fondée. « On pourrait peut-être satisfaire à ce que nous devions d'égards à ce confrère persécuté en remettant une carte de visite au secrétaire de l'Évêque de Palma, avec prière de la lui faire passer. » Je ne comprenais pas cette singulière façon de faire savoir

au prélat que nous étions dans la ville qu'il habitait et que nous ne voulions pas le voir. J'insistai pour que nous nous présentassions chez lui : les Prêtres espagnols étaient ravis de ma ténacité ; ils assuraient que notre visite comblerait de joie le saint prélat. Les Evêques ne savaient quel parti prendre. Pour moi, je regardais cette visite comme indispensable et je dis tout haut que je ne me pardonnerais jamais d'avoir manqué à ce que je considérais comme un devoir ; que j'allais donc m'en acquitter, dussé-je être seul. Cette résolution entraîna tout le monde et, à la grande satisfaction de tous ces bons Prêtres espagnols, nous nous dirigeâmes vers l'habitation du saint Évêque de Calahora. Il nous fallut traverser toute la ville ; personne n'ignora ainsi l'hommage que nous voulions rendre à la vertu persécutée. Nous eûmes occasion d'admirer la foi de ce bon peuple de Palma, qui se pressait sur nos pas pour nous baiser les mains et recevoir notre bénédiction.

Ce fut vraiment une bonne pensée d'aller voir ce saint évêque de Calahora ; notre visite le combla de joie ; il vint au-devant de nous les bras ouverts. Je m'empressai de lui exprimer les sentiments qui nous amenaient vers lui ; c'était un hommage que nous rendions à sa foi. Sa conversation pleine d'humilité eut bientôt ravi tous les cœurs. Il parlait passablement le français. Je voyais avec satisfaction combien nos Evêques étaient édifiés et heureux. L'Archevêque de Bordeaux fut le premier à lui demander sa bénédiction, en se mettant à genoux, ainsi que nous. Alors il s'éleva un conflit de modestie qui rendit la scène vraiment touchante. Le confesseur de la foi, surpris de cette démarche, se prosterna et, prenant sa calotte à la main, nous demanda lui-même notre bénédiction. Nous ne pûmes vaincre sa résistance que quand je lui dis que nous la lui donnerions de grand cœur, mais que nous attendions la sienne pour nous relever. Alors il céda à nos

instances, et, dans l'attitude la plus modeste, il éleva la main sur nous, et à l'instant il se prosterna de nouveau pour recevoir notre bénédiction, que nous lui donnâmes tous en même temps. Les larmes coulèrent de tous les yeux dans cette fusion des cœurs, qui témoignaient de l'unité de notre foi et de la charité commune qui nous animait tous. C'est dans ces occasions que l'on sent le prix d'appartenir à la même famille, inspirée par l'Esprit-Saint qui communique son action divine à tous les membres du corps dont Jésus-Christ est le chef.

Témoin de l'émotion générale et de l'impression qu'avaient faite sur tous la vue et les paroles du saint Evêque de Calahora, je demandai sans malice, en sortant, si l'on avait été satisfait d'avoir cédé à mes observations. Tous, d'un commun accord, répondirent qu'on était heureux, et que l'on ne pouvait pas faire autrement.

Nous revînmes à bord avec l'intention de redescendre à terre le lendemain pour visiter les autres églises de la ville. Mais la Providence me ménageait pour ce jour-ci un autre genre de consolation dont je la remercierai toute ma vie.

En jetant l'ancre à Palma, nous avions aperçu un bateau à vapeur mouillé dans la rade et qui avait hissé un pavillon jaune ; je demandai l'explication de cette couleur, on me répondit que c'était le signal de la quarantaine, à laquelle il se trouvait soumis parce qu'il avait perdu deux hommes dans la traversée : ce bateau était chargé de malades. Je fus dès lors préoccupé de la pensée que, comme il était mort deux malades, il pouvait bien se faire qu'il s'en trouvât d'autres à l'agonie ou en danger plus ou moins prochain. Je ne pouvais supporter l'idée qu'il pût mourir quelqu'un sans se réconcilier avec Dieu, ayant à si peu de distance un bâtiment rempli d'Evêques et de Prêtres. Je ruminais ces choses lorsque je m'aper-

çus que *le Vautour*, c'était le nom du bateau, n'avait plus son pavillon jaune ; j'en demandai la raison, et il me fut répondu que cela prouvait qu'on lui avait accordé l'entrée. « Il ne me serait donc pas impossible d'aller à bord ? — Non, me dit l'officier. — Oh ! s'il en est ainsi, seriez-vous assez bon pour permettre qu'un Prêtre allât visiter les malades qui sont dans ce bâtiment ? » C'était avec le second que je parlais, le capitaine était à terre. « Je mettrai volontiers un canot à votre disposition. — Dieu vous le rende, » lui dis-je avec transport, et aussitôt j'appelai M. Grégoire, recteur de notre paroisse de Séon-Saint-André, pour le charger de cette commission. Il s'y prêta de grand cœur, mais je m'aperçus, à plusieurs questions qu'il me fit, qu'il se trouverait peut-être embarrassé s'il rencontrait quelques difficultés ; alors je m'adressai à un homme plus expérimenté, et je priai Tempier d'aller avec Grégoire pour remplir cette belle mission. Tempier quitta aussitôt les rasoirs dont il allait se servir, parce que j'étais pressé par la crainte qu'un moment de perdu ne fût fatal à quelque âme aux abois. Les voilà en mer traversant la rade pour escalader *le Vautour*, s'il l'eût fallu. Après quelques pourparlers, ils furent admis à bord et traités avec politesse par le commandant, qui leur indiqua plusieurs malades très en danger. Il y en avait un que l'on croyait mort ; il sortit aussitôt de son assoupissement, et reçut le premier les secours de la religion ; quatre autres en profitèrent également. Un officier profita de l'occasion pour traiter des affaires de sa conscience avec Tempier, qui revint tout joyeux avec son acolyte me rendre compte de ce qui s'était passé. Le soir même *le Vautour* appareilla, et j'ai su depuis, par une lettre que M. de Latour, vicaire général de Bordeaux, m'écrivit pour me donner cette consolation, que trois des malades que j'avais fait confesser étaient morts dans la traversée de Palma à Tou-

lon. N'y a-t-il pas là de quoi admirer les voies de la Miséricorde divine sur les élus qu'elle prédestine à la gloire ? Il faut donc reconnaître que le coup de vent qui nous força de relâcher à Palma, et dont, peut-être, nous aurions été tentés de nous plaindre, était plutôt un coup de la Providence qui nous envoyait à la poursuite de ces âmes que Dieu voulait sauver. J'aurai d'éternelles actions de grâces à rendre au Seigneur, pour m'avoir choisi entre tant d'autres et m'inspirer la pensée, qui ne pouvait venir que de lui, d'abord, qu'elles pouvaient avoir besoin de secours ; ensuite, de leur procurer le moyen de se réconcilier avec Dieu et d'assurer leur salut.

Le consul de France vint en grand costume nous rendre visite à bord. Il nous invita à dîner pour le samedi, qui était le surlendemain. Nous lui opposâmes discrètement qu'il n'y avait pas lieu de faire un si long séjour à Palma. On convint alors que le lendemain, après avoir dit nos messes, nous irions prendre chez lui une tasse de chocolat : il y consentit, se proposant bien, sans doute, d'y ajouter autre chose. Il fallut en passer par ce *mezzo-termine*.

Le 11, nous descendîmes à terre de grand matin. Mgr l'Archevêque de Bordeaux et Mgr Dufêtre furent bien aises de dire la messe à la cathédrale, où ils avaient aperçu un autel de Saint-Martin : ils ont été tous les deux grands vicaires de Tours. Je préférai offrir le saint sacrifice dans la chapelle de l'église des anciens Jésuites, où est exposé le corps du bienheureux Rodriguez, Frère de la Compagnie de Jésus, qui s'est sanctifié en gardant la porte de ce couvent; l'Evêque de Châlons me suivit. Nous vénérâmes ces saintes reliques, et nous allâmes aussi prier à l'autel que l'on a élevé précisément à l'ancienne porte où demeurait le saint frère. On a conservé la même porte, la fenêtre de son poste, et l'on a placé dans l'autel la clef

dont il se servait, une vieille pantoufle, son livre de prières et autres choses à son usage. Ces objets, si vils en apparence, sont devenus précieux, et l'on se sent pénétré d'un saint respect et d'une véritable dévotion intérieure en les contemplant, tant a de puissance la sainteté pour consacrer en quelque sorte tout ce qui l'approche et tout ce qui lui a appartenu. Le bienheureux Rodriguez est renfermé dans une grande châsse, revêtu de ses habits de Jésuite. On monte par deux escaliers de marbre jusqu'à l'endroit où est placée la châsse, et l'on peut voir de près tout ce qu'elle renferme, à travers les cristaux. La chapelle est remarquable par la beauté des marbres et son architecture élégante. Mais qu'il est triste de penser que ce saint corps est en quelque sorte abandonné des siens ? et livré à des mains étrangères ! Les Jésuites ont été chassés de leur maison comme tous les autres religieux.

J'oubliais de remarquer que Mgr l'Evêque de Palma avait eu l'attention d'envoyer ses plus beaux ornements pour ma messe et qu'il me fit prier d'aller prendre le chocolat chez lui. Je ne pus me rendre à son invitation, parce que nous étions attendus chez M. le consul à neuf heures.

Je voulus encore visiter l'église où l'on vénère le corps d'une sainte de Palma appelée Cataline. Nous entrâmes pour cela dans le couvent des religieuses Augustines, et pûmes ainsi approcher tout à fait de la belle châsse qu'a fait faire le cardinal Despaig, Palmesan, aux obsèques duquel j'avais assisté étant séminariste à Paris (je ne crois pas me tromper ; il mourut alors deux cardinaux *rouges* à peu près en même temps, et je crois que Despaig était un d'eux). Ces pauvres religieuses furent ravies de pouvoir me faire cette politesse, et c'est de grand cœur, mais d'un cœur bien serré de tristesse, que je leur donnai ma bénédiction. Elles sont si malheureuses sous le régime tyrannique du gouvernement actuel.

Tous les Evêques se retrouvèrent chez le consul, où nous fut offert un déjeuner de cérémonie. Nous nous rendîmes à bord tout de suite après, dans l'espoir de partir bientôt. Le peuple et le clergé nous accompagnèrent jusqu'au canot. Plusieurs de ces bons Prêtres pleuraient en nous quittant, et nous étions de notre côté bien affligés de les laisser en proie à la misère où les a réduits la révolution et livrés à l'oppression des tyrans qui gouvernent l'Espagne. Le clergé de cette ville nous a paru très-régulier. Tous les Prêtres étaient revêtus de la soutane et du manteau long, et de ce singulier chapeau en usage dans ces contrées.

Nous partîmes enfin de Palma, après avoir attendu plusieurs heures le commandant, qui ne se rendait plus à bord. Un instant nous nous vîmes même menacés de rentrer dans la rade, parce que le vent n'était pas aussi favorable que l'aurait voulu notre capitaine; nous lui donnâmes courage et il continua sa route. Bientôt le vent devint très-bon, et nous serions arrivés à Marseille dans la nuit du samedi 12, si ce n'eût été un parti pris de nous conduire à Toulon, contrairement à la parole donnée de nous débarquer à Marseille.

Après bien des marches et des contre-marches, bien des discussions soutenues contradictoirement par le commandant et par les Evêques, nous finîmes par céder et nous entrâmes à Toulon le dimanche à midi. Ayant perdu tout espoir de dire la messe ce jour-là, sur l'affirmation que nous n'arriverions pas avant deux heures, au dernier moment je m'étais laissé persuader de déjeuner. Hélas! ce déjeuner me restera sur le cœur tant que je vivrai! Au lieu d'arriver à deux heures, nous jetions l'ancre à midi, et à midi et demi nous descendions à terre ; il était trop tard pour entendre la messe, et il se fit qu'en ce beau jour cinq Evêques et je ne sais combien de Prêtres n'en-

tendirent pas la messe ! grâce à la tactique habile du commandant et à la bonhomie de ceux qui s'y laissèrent prendre. Et moi qui m'étais réservé pour la dire à Marseille, y fussions-nous arrivés à quatre heures du soir, mais qui ne pouvais pas me permettre un si grand écart dans un diocèse étranger, je fus attrapé comme les autres pour avoir trop facilement cédé aux sollicitations charitables d'un Evêque et aux fausses indications des marins dont les calculs nous trompèrent.

A la tristesse que produisit dans mon âme cette mésaventure se joignait l'embarras de savoir comment nous nous tirerions de Toulon, où j'avais dit d'avance que nous ferions triste figure en y revenant comme des fugitifs, après en être partis solennellement et comme en triomphe. Nombreux comme nous étions, il était difficile de trouver ce qu'il nous fallait ; déjà, nous avions fait plusieurs tentatives sans succès, lorsque quelqu'un, nous voyant dans la peine, nous suggéra un moyen que la Providence semblait nous avoir ménagé. On nous apprit que les deux voitures qui avaient amené Mgr Dupuch de son voyage d'Italie étaient remisées dans une auberge, en attendant qu'on en ramenât une à Marseille où on l'avait louée, et que l'on vendît l'autre, dont l'Evêque, à qui elle appartenait, ne savait que faire. Nous bondîmes de joie à cette nouvelle, comme des prisonniers à qui l'on ouvre la porte de leur prison. Aussitôt des chevaux sont commandés, et nous voilà partis, courant la poste avec nos sept chevaux sur la route de Marseille, où nous voulions arriver le plus tôt possible. Il était dix heures quand nous fûmes rendus à l'évêché. J'y logeai les Evêques de Digne, de Valence et leurs grands vicaires. Mgr Dufêtre était descendu à la place Royale, impatient de lire son courrier, qu'il devait trouver dans la maison Gavotti.

Le lendemain, je réunis chez moi tous nos voyageurs,

et j'attendis qu'ils fussent partis, pour aller rendre grâce à Dieu dans le sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, ce qui eut lieu le lendemain, mardi 15 novembre. Mgr Dufêtre s'y trouva en même temps que moi. Mais ce n'est pas ce que j'avais médité, lorsque je comptais qu'on nous débarquerait à Marseille. Mon projet était de faire une grande cérémonie, qui aurait été annoncée le dimanche soir dans toutes les églises. On aurait vu tous les Evêques, au retour de leur pèlerinage, reconnaissants de l'heureuse issue de leur traversée, se rendre en corps dans le sanctuaire, accompagnés d'un nombreux clergé, pour rendre leurs hommages à la Mère de Dieu. Cet exemple eût produit un excellent effet, et eût confirmé l'usage, qui a besoin d'être soutenu, que toute personne revenant d'un voyage maritime doit monter à Notre-Dame de la Garde.

C'est ainsi que s'est terminé notre voyage, dont j'ai fait la relation à la hâte, pour faire plaisir à ceux qui ont voulu que j'en conservasse le souvenir.

MISSIONS DU MACKENZIE

LETTRE DU R. P. PETITOT AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Notre-Dame-des-Victoires (lac la Biche), 30 décembre 1873.

MON BIEN-AIMÉ ET TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

J'espère que votre Paternité aura appris, par les lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire en date des 14 août et 23 septembre de la présente année, que je me suis rendu au lac la Biche pour y attendre les ordres de Mgr d'Anemour.

Je n'ai pas mis moins de quatre mois et demi pour me rendre de Good-Hope au lac la Biche, à savoir : deux mois, jour pour jour, de Good-Hope au Portage-la-Loche; et le reste jusqu'à la Mission de Notre-Dame des Victoires. Seulement, je dois dire, pour être vrai, que sur ces cent trente-cinq jours passés en voyage, je n'ai cheminé que durant un peu plus de quatre-vingt-dix jours, c'est-à-dire trois mois, le reste du temps ayant été employé en stations diverses le long de la route.

Vous aurez appris la fin prématurée de l'excellent Père Emile EYNARD, qui est mort à Athabaskaw le 6 août, justement quinze jours après mon passage à la Mission de la Nativité.

De l'île à la Crosse, je me suis rendu au lac Vert en compagnie du bon Frère Racette, mon compagnon de voyage depuis la Providence, et du fils d'un officier de la Compagnie d'Hudson, que son père m'avait confié pour le

conduire au collége catholique de Saint-Boniface. Cette partie du voyage s'est faite en barque. Vous connaissez la rivière Castor ou *Amisko-Sipiy*, par la description de Mgr Taché, je n'y reviendrai pas. Le lac Vert (*Okua-Kupiy*) est très-pittoresque, et m'a vivement rappelé, par ses hautes berges boisées de sapin et ses rivages fuyants, certaines localités de mon très-regretté Mackenzie. Ce bassin se trouve dans le territoire cri ou *Eyiniwot*, les *Knistineaux* des Français de la découverte, qui bâtirent des forts de traîte dans toutes ces localités. Au lac Vert, aux portes de la Mission Saint-Jean-Baptiste, les Cris sont presque tous enfoncés dans les ténèbres de l'erreur ou plutôt du fétichisme; mais ils ne sont pas plus de quarante. Ceux de l'île à la Crosse, au contraire, sont tous chrétiens et, dit-on, d'assez bons chrétiens.

Cette contrée toutefois n'est point habitée par les Cris depuis une période bien reculée; peu d'années avant la découverte de ces contrées, les prairies et les bois arrosés par les eaux des rivières Castor et Poule d'eau étaient le patrimoine des Pieds-Noirs ou *Siksikaké*, que les Cris nomment *Ayatsîieiwok;* nation que le P. de Smet range dans la grande famille *Dakota,* et qui a été depuis reléguée contre les montagnes Rocheuses, par les diverses tribus de la puissante famille algique ou algonquine, dont les Cris sont une peuplade. Non loin du lac Vert, à peu de distance de la belle voie charretière que la Compagnie d'Hudson vient de faire recouper à nouveau, entre Carlton et le lac Vert, on voit un monument de l'occupation de cette contrée par les Pieds-Noirs. C'est peut-être le seul monument de ce genre qu'offrent les prairies du nord-ouest; sa découverte date de l'année dernière, m'a dit l'officier du fort. Les Cris en avaient conservé le souvenir, mais ils en ignoraient le gisement, lorsque la hache des serviteurs de la Compagnie, en perçant une voie nouvelle à travers les

bois, l'a mis à découvert. C'est une pyramide de 20 pieds de haut ou davantage, entièrement formée de ramures de cerfs-bossus ou *Wawaskisiu*, le *Wapiti* de Richardson ; animal qui a presque entièrement disparu de ces bois où il abondait jadis, aussi bien que l'élan, le castor et le renne. Voici ce qui donna lieu à l'érection de cette pyramide, au dire des Cris : alors que les Pieds-Noirs étaient maîtres de ces déserts, ils firent une grande battue aux cerfs-bossus à l'aide de palissades de chasse, comme cela se pratique ailleurs pour le renne et le bison. Deux tribus, celle des *Kaïna*, ou gens du sang, et celle des *Piéganiu* prirent part à cette grande chasse, dont l'issue fut des plus fructueuses. Le cerf abondait alors autour du lac Vert, comme le renne fourmille encore aujourd'hui sur les bords du grand lac d'Ours. Les chasseurs des deux tribus rivales comptèrent et recomptèrent souvent les ramures de ces Wapitis tués, afin de s'assurer laquelle des deux tribus rivales devait avoir l'honneur de cette chasse. Mais le sauvage n'est pas fort en arithmétique ; quand il a compté jusqu'à dix, il est obligé de recommencer. Ils ne purent donc venir à bout de connaître le chiffre exact du tas de bois de cerf que chacune des deux tribus possédait. Ils eurent alors recours à un expédient qui caractérise le sauvage. L'une et l'autre des deux tribus empilèrent côte à côte les ramures des cerfs-bossus qu'elles avaient tués, en les enchevêtrant soigneusement. Celle des deux dont la pile fut la plus élevée fut déclarée vainqueur dans la lutte. Il en est donc résulté une double pile de bois de cerfs formant la pyramide susdite de 20 pieds de haut, qui ne ressemble pas mal à une immense corde de bois de chauffage.

Ce monument sauvage paraît dater de cent cinquante ans environ ; sa base s'est enfoncée dans le sol ou plutôt a été recouverte par la nouvelle terre végétale, à une

hauteur de 2 ou 3 pieds. C'est ainsi que tout ce qui est humain finit par disparaître sous terre. Les ramures des cerfs ont blanchi sous l'haleine rongeuse des éléments et ressemblent à de vieux ossements scarifiés ; mais elles sont demeurées debout pour attester et l'antique richesse de cette contrée actuellement pauvre et misérable, et l'ancienne race qui l'occupait et qui réside maintenant à plus de 100 lieues dans le nord-ouest.

Du lac Vert au lac la Biche nous avons voyagé en caravane dans les prairies. Le Frère Racette était juché sur une lourde charrette traînée tantôt par un cheval tantôt par un bœuf. Je montais un cheval, de selle tantôt à poil, sans selle, sans étriers, ni d'autre bride qu'une petite corde, tantôt avec une selle mexicaine que le bon P. André eut la bonté de me prêter avec son cheval. Tel fut notre mode de voyage pendant vingt-cinq jours. Le long de la route nous fîmes étape aux forts Carlton et Pitt, situés l'un et l'autre au bord de la rivière Siskatchewan (branche nord). Dans ces postes de traite nous fûmes toujours reçus avec la plus grande courtoisie par les officiers de la Compagnie de la baie d'Hudson. Leur maison et leur table nous furent ouvertes et nous trouvâmes chez eux toutes les attentions dont nous serions l'objet dans le sein même de la Congrégation. J'ai été on ne peut plus touché de cette hospitalité anglaise. C'est un hommage que je me plais à lui décerner ici. J'ai tâché de reconnaître autant qu'il a été en mon pouvoir d'aussi bons procédés, en envoyant à ces gentlemen une petite peinture de leur fort, ce qui a dû leur être agréable.

Du lac Vert à Carlton, nous avons d'abord traversé de grands bois, puis une contrée accidentée, pleine de charmants lacs bleus et de mamelons de sable jaune, à demi enfouis sous des bois de tremble; puis enfin, de délicieuses prairies, coupées de cours d'eau limpide, de petits

bois et de collines, une ravissante campagne très-propre à la culture et à la colonisation. Le sol en est excellent, comme l'attestent les innombrables terriers de blaireaux, de chiens de prairie et de gophers-à-bourse qui parsèment les prairies, et offrent malheureusement aux pieds des chevaux des embûches qui m'ont valu deux chutes par-dessus la tête de ma bête lancée au galop. Fort heureusement je n'avais point d'étriers, de sorte que je n'ai fait que glisser sur le cou de mon cheval abattu, sans me faire aucun mal.

Aux forts du lac Vert, à Carlton et au fort Pitt, j'ai eu le bonheur de baptiser plusieurs enfants. Depuis Good-Hope au lac la Biche, j'ai eu le bonheur de faire vingt-six baptêmes de sauvages, dont deux adultes en danger de mort; plus de six autres parmi les Indiens du lac la Biche. Tout le long de la route j'ai eu occasion de célébrer le saint sacrifice assez souvent et de donner des exercices religieux dans les lieux où je passais. C'est ce que j'ai fait parmi les équipages des barques de la Compagnie, au portage la Loche, à l'île à la Crosse, à Carlton, à la Mission Saint-Laurent du R. P. André, et au lac Vert.

Entre le lac et Carlton, nous avons rencontré de nombreuses bandes de Cris qui se rendaient à leur grande assemblée du *Mitéwi*, dont le siége avait été fixé par le chef des jongleurs sur les bords du lac Pélican. Ces malheureux Cris, qui repoussent avec opiniâtreté les lumières de l'Evangile, seraient assez portés à en embrasser la vérité, s'ils n'étaient retenus par la crainte de leurs sorciers ou jongleurs, auxquels ils attribuent le pouvoir de donner la mort à distance par un seul acte de leur volonté. Un mot maintenant du *Mitéw* ou *Mitéwi* et du *Shamanisme* ou fétichisme de nos Peaux-Rouges. Il ne faut pas confondre l'un et l'autre cependant.

Tous les sauvages de la grande famille algonquine par-

venus à l'âge d'homme, se croient sous l'influence mystérieuse et la garde d'un fétiche qui se révèle à eux dans le rêve, sous la forme d'un animal, d'un élément ou d'un objet inanimé, qu'ils nomment *Powacan*. Cet animal, cet objet, cet être devient alors pour eux une chose sacrée, qu'ils doivent s'abstenir de nommer, de tuer, d'injurier, de manger, etc., sous peine de se voir en butte à la vengeance de l'esprit qui anime cet être quelconque. C'est ce *Manito* qui procure à l'Indien des rêves dorés et le pouvoir prétendu de faire des prestiges, de tuer aisément les animaux qui forment sa subsistance, de se défaire de ses ennemis et de se faire aimer des personnes dont il convoite la possession.

On sent bien que ces prétentions ne sont pas mieux fondées que celles qu'ont revendiquées de tous temps les partisans de la magie ; néanmoins elles ont évidemment le même fondement. Je vois en effet un grand rapprochement entre le dieu éthéré des Pythagoriciens *Monas*, *Monade*, cette âme du monde dont ils faisaient sortir et émigrer ensuite toutes les âmes, et le *Manito* des Algonquins. Qui ne voit de suite que ces deux mots sont identiques et expriment la même idée ? car *Manito* veut dire : esprit, génie, puissance ; ainsi que le *Mana-kopa* ou dieu des Pieds-Noirs. Je vois aussi la même racine et la même signification dans le nom même de la magie ou sorcellerie en chaldéen, en grec, en latin et en algonquin, car le mot *Makiusa*, *Madokusié*, qui signifie en chaldéen l'office et la science du Prêtre aussi bien que l'adoration du feu, de la lumière, se rend en cri et en sauteux par *Maskikiy* et *Maëkiw*. Le Prêtre était connu en Perse sous les noms de *Maked*, *Mag* et *Mog*, d'où sont venus en grec et en latin les noms de *Magos*, *Magicus* et *Magister*, d'où nous avons fait *Magicien*, *Mage* et *Maître*. En algonquin, ce même mot s'exprime par *Maëkiw-iniyiwok*, et par *Mamataw-siwok*. Ces mots ont la

même racine parce qu'ils comportent les mêmes consonnes préfixes, les voyelles, dans les idiomes sémitiques, ne constituant que les dialectes et étant affixes. Ainsi donc, il me semble que *Monas* et *Mana*, *Monade* et *Manito* ne sont que des variantes d'un même terme.

Un fait qui vient, ce me semble, à l'appui de mon observation, c'est que le culte des Chaldéens comportait l'adoration de la lumière, soit sidérale, soit terrestre; or, avant la venue des blancs, les Algonquins entretenaient un feu sacré, à l'instar de leurs voisins les Pieds-Noirs, les Sioux, les Nabajoes, les Apaches, ainsi que les anciens Natchez et les Mexicains. Le calumet ou *Uspwagan*, originaire des peuples indiens, dont nous en avons emprunté l'usage, peut être considéré comme un vestige de cette adoration du feu, la pipe étant jadis considérée par eux comme un petit encensoir toujours fumant dont leurs lèvres dirigeaient le parfum vers le ciel d'abord, c'est-à-dire vers le séjour du bon esprit *Kitchi-manito*, puis vers la terre, qui représentait l'esprit du mal et des ténèbres *Matchi-manito;* nous avons donc ici, de nouveau, le dualisme manichéen, qui n'est pas autre chose que le système antique de Zoroastre, Oromaze et Arhimane.

Quant au *mitéw*, c'est une cérémonie bizarre et compliquée qui est observée aussi bien par les Sauteux que par les Cris. Je n'ai pu l'observer de mes yeux. Voici ce qu'un Métis sauteux m'en a dit dans les prairies. Le mot *Mitew* signifie à la fois métier, sacrifice et jugement. C'est un acte religieux suivi d'une initiation des adeptes, qui nécessite la convocation des tribus voisines et un séjour de plusieurs journées passées en commun. Le principal des jongleurs ou *Shokaskwéw* convoque aux équinoxes d'automne le plus grand nombre de Cris possible dans un lieu qu'il désigne, en leur envoyant par ses délégués un bout de tabac en carotte ou en corde. L'acceptation de ce

morceau de tabac par un sauvage équivaut à une promesse de se rendre au mitéw ; son refus, au contraire, est considéré comme un mépris de l'invitation, mais peu d'Indiens ont le courage de refuser ce tabac, tant ils ont une haute idée de la puissance de leurs jongleurs, tant ils redoutent leur colère. « Ils pourraient nous changer en ours ou en cheval, disent-ils, ils pourraient nous donner la mort sans changer de place. » Et les malheureux se soumettent humblement à des pratiques dont ils reconnaissent eux-mêmes l'inanité et le ridicule; ils se prêtent aux mensonges de leurs grands hommes médecins en donnant à croire à la foule niaise qu'ils sont vraiment sous son pouvoir spirituel et surnaturel. Depuis quelque temps, ces jongleurs, soit pour se donner plus d'autorité, soit pour singer les blancs, se donnent d'une manière sacrilége le titre d'Evêques et appellent leur mitéw leur messe.

Les sauvages étant tous arrivés au lieu du rendez-vous, on construit une case ou loge oblongue et voûtée, ayant une entrée à chaque extrémité. C'est la loge du conseil. Les Cris nus, peints et parés comme pour une fête guerrière s'y placent sur deux lignes, c'est-à-dire tout le long des parois laissant le milieu de la loge vide ; alors entrent les jongleurs précédés par le grand prêtre ; tous portent dans leurs mains, d'une manière respectueuse, la peau de l'animal qui leur a apparu en rêve et qui constitue leur esprit familier ou *powakan*. Ces peaux appartiennent à toutes sortes d'animaux : serpents, blaireaux, loups, visons, bisons, renards, souris, etc., etc. Chacune d'elles, enrichie d'ornements dans le goût sauvage, est placée devant celui qui est à la fois son propriétaire et son protégé.

Ceci fait, on apporte dans la salle longue toutes les racines médicinales ou virulentes que les jongleurs se sont

procurées durant le courant de l'été. On les range sur une ligne dans le milieu de la loge, puis on procède à la première partie du *mitéwi*, qui est le *jugement des racines*. Ce jugement se compose lui-même de deux parties: l'inoculation des vertus médicinales et leur adjudication à telle ou telle racine. Dans la première instance, chaque jongleur ou prêtre, tenant en main la peau de son fétiche ou *powakan* qui est hantée par le génie, fait le tour des racines en chantant, et en dirigeant vers elles la tête de l'animal avec accompagnement de grimaces et de cris. Dans la seconde instance, le grand prêtre ou *shokaskwéw* seul déclare quelles sont les racines qui viennent de recevoir telle ou telle vertu qu'il lui plaît de désigner. Il en est qui sont déclarées bonnes contre les crampes, d'autres pour la migraine, celles-ci pour la colique, ces autres pour l'hydropisie, etc. Telle racine devra être employée seule et telle autre avec tel ou tel alliage. Le temps, la méthode de s'en servir sont également déterminés par le grand prêtre, et cela en vertu d'un pouvoir qu'il se donne la prétention de posséder et qui vient d'être communiqué aux racines par la collation des défroques des manitous et la vertu du chant médicinal.

On voit par là quelle confiance méritent les médicaments donnés par les Indiens des prairies, puisque leur vertu n'est point intrinsèque, mais purement chimérique et dépendante du caprice d'un imposteur. Ces racines sont pourtant vendues très-cher par ces Indiens. Le jugement des racines terminé, on procède à l'*initiation* de ceux d'entre les Cris, hommes, femmes ou enfants, qu'on a jugés dignes d'être initiés aux mystères du *maëkiw* ou du *maskikiy*. Cette initiation se fait à prix d'argent et comporte l'observation du secret et la fidélité aux lois de la magie; c'est une sorte de franc-maçonnerie.

Les novices étant introduits dans la grande loge, tous

les jongleurs les passent en revue avec force chants et grimaces effrayantes, en dardant sur chacun d'eux son *powakan*, afin que tous ces génies entrant à la fois dans l'initié, l'inspirent et le transforment. Ils accompagnent cette action burlesque de regards terribles et des exclamations *Wi! wi!* maintes fois répétées. Tout à coup, comme d'un commun accord, ils dirigent tous ensemble leurs manitous sur un seul novice, qui probablement a été averti d'avance ; et s'écriant : *Wew!* ils sont censés diriger vers la poitrine de l'adepte les flèches de ces puissants génies. L'initié tombe aussitôt à la renverse, comme s'il était privé de vie, et demeure sans aucun mouvement. Tout le monde de s'écrier : « Il est mort », et la foule de le croire et de se pâmer d'étonnement. Inutile de dire que c'est une feinte de l'adepte qui lui a été imposée dès qu'il a consenti à se faire initier, et dans laquelle il doit être complice, sous peine de s'attirer l'indignation générale. Il arrive quelquefois que le novice qui vient d'être *flèché* (tel est le terme technique), soit par oubli, soit par surprise, néglige de se laisser choir ; mais alors ses compagnons l'en avertissent charitablement : « Tu es flèché », lui dit-on, et l'imbécile, donnant par peur et par politique la main à l'imposture et la faisant partager aux ignorants, se laisse aussitôt tomber comme mort.

Le novice est mort. Il s'agit de le ressusciter. C'est en cela que consiste le grand miracle de la *maëkiw*. Chaque jongleur s'approche donc de lui et fait à l'adepte des passes et des attouchements avec les mains, ainsi qu'avec la peau de son manito et avec les racines sacrées. Puis viennent des chants prononcés d'une voix faible, émue et tremblante ; puis des insufflations dirigées avec la main vers la région du cœur du patient, des soupirs et des ordres prononcés d'une voix sévère. On dirait une parodie satanique de la manière dont les saints livres nous

disent que Notre-Seigneur faisait des miracles. Alors il semble que la vie poind et reparaît peu à peu dans ce corps qui naguère ressemblait à un cadavre. Les invocations redoublent, les jongleurs accolent leurs lèvres sur le corps du patient et se retirent pour cracher du sang, des cailloux, des vers, des clous. Bref, la vie est revenue. Le mort bâille, s'étire, ouvre les yeux, qu'il promène d'un air hagard et étonné sur la multitude, en comédien consommé et habitué de longue main à feindre et à tromper. Mensonge et duplicité, vous êtes accueillis comme des merveilles de premier ordre et chacun publie à haute voix la puissance de la médecine.

Mais ce n'est pas tout : le ressuscité connaît son rôle et doit le jouer jusqu'au bout, pour la plus grande gloire des jongleurs et du diable, leur père.

« Pourquoi m'avoir rappelé dans ce bas monde ? Pourquoi m'avoir arraché aux douceurs de la terre d'en haut et aux chasses célestes? s'écrie l'initié d'une voix dolente.

—Qu'y as-tu vu ? notre frère, qu'as-tu vu dans la terre d'en haut? s'écrie-t-on autour de lui. »

On s'empresse de venir écouter sa vision, nouvelle imposture que son imagination a forgée pendant son extase prétendue. Le récit de ces visions est parfois très-ridicule.

« Ah ! mes frères, disait l'un de ces initiés, ce que j'ai vu, comment pourrais-je vous le narrer avec cette bouche mortelle? J'ai vu, oui, j'ai vu le grand esprit lui-même. Je me suis introduit dans son fort, une maison superbe pleine de serviteurs, de provisions, de tabac et de femmes. Dès qu'il m'a vu : Sauve-toi bien vite, m'a-t-il crié, je ne veux pas de toi ici. — Non, lui ai-je répondu, je ne m'en irai pas. — Va-t'en, te dis-je, a-t-il ajouté, retourne-t-en au plus vite sur ta terre que tu n'aurais pas dû quitter en-

core. — Non, ai-je encore répondu, il fait bon ici, j'y reste. — Va-t'en ou je te chasse, s'est-il écrié en colère. Et ce disant il a mis après moi ses chiens, ses terribles chiens. Quels chiens ! mes amis, des animaux grands comme des sapins et armés de dents semblables aux longs couteaux des *Kitchi-mokuman* (Américains). Or quand j'ai vu ces chiens puissants de Kitchi-manito, je me suis enfui, et voilà comment je suis revenu à la vie. »

L'Indien dit et il rentre dans les rangs de la foule qui le félicite et s'empresse autour de lui comme auprès d'un héros.

Et voilà comment le démon se sert de mensonges formels et de jeux puérils et ridicules pour s'attacher ce peuple et le détourner de la vraie religion. Mais il est vrai que de tels mystères n'imposent aucune contrainte, ne demandent aucune vertu, n'obligent à aucun sacrifice pénible à la nature ; qu'est-il étonnant que les pauvres enfants des bois aient plus de goût pour eux que pour les graves vérités de notre sainte Religion ?

Après le jugement de l'initiation, a lieu le *sacrifice*. Un ou plusieurs chiens blancs sont préparés à cet effet. Ne dirait-on pas que ces blancs animaux remplacent l'agneau immaculé de l'ancienne loi, les Cris et les Sauteux ne possédant ni agneaux ni veaux ? L'animal est saigné et de son sang on teint les poteaux de la grande loge, le reste est répandu en libation tout autour. Le chien est alors rôti, découpé en quartiers en prenant bien garde de ne rompre aucun de ses os, ce qui serait un signe néfaste ; puis l'assemblée tout entière le mange en l'honneur de *Kitchi-manito* ou le grand esprit.

Suivent les danses, les chants et l'orgie jusqu'au lendemain matin. Tel est le *mitéw* des Cris et des Sauteux à peu de différences près.

On ne trouve chez ces sauvages ni circoncision ni sépa-

ration des femmes comme chez les Dénès ; cependant, dans leurs couches, leurs femmes ne requièrent pas plus l'aide d'une sage-femme que les épouses des Hébreux dont il est parlé dans le chapitre premier de l'Exode : « *Ipsæ enim obstetricandi habent scientiam.* »

Au fort Carlton, j'ai rencontré l'excellent P. André, l'ex-grand plénipotentiaire des Sioux. Qu'il a grossi et vieilli depuis tantôt douze ans que j'avais eu le bonheur de le voir à la Rivière-Rouge! Il m'a conduit à sa Mission de Saint-Laurent, située à 25 milles de Carlton, sur la rive gauche de la branche sud de la Siskatchewan, appelée aussi Fourche des Gros-Ventres, du nom de la nation des *Minnetaries* qui habitaient jadis sur ses rives. Saint-Laurent est un groupe d'une trentaine de cabanes en troncs d'arbres revêtues de torchis jetés pêle-mêle sur une pointe formée par un fer à cheval de la rivière. Ce n'est encore qu'un cantonnement d'hiver, ce qui explique cet air misérable. Lorsque les métis seront définitivement fixés en ces lieux, nul doute qu'on ne voie surgir à Saint-Laurent une nouvelle colonie de braves métis et de bons chrétiens semblables à ceux de la Rivière-Rouge. J'ai dressé pour le bon Père un plan d'église ; car Saint-Laurent en est encore destitué, aussi bien que de résidence pour son desservant. Je voudrais, mon bien-aimé Père, que vous vissiez la chaumière qui sert à la fois de lieu d'habitation au bon Père André et de chapelle. Je n'ai encore rien vu de semblable dans tout le Nord ; cela tire des larmes et c'est cependant là que cet excellent Missionnaire a passé cinq longues années. Figurez-vous une longue cabane sans pignons, semblable à une gigantesque caisse de mort, ayant pour porte un parchemin de bison tendu sur un cadre, pour fenêtres encore des parchemins, pour toiture des perches alignées à plat et recouvertes de paille et de terre, que la saison a transformée en un jar-

din pittoresque d'absinthe et d'épilobes, du milieu desquels un beau saule a l'effronterie de figurer un clocher ; faible image des jardins suspendus de Babylone. L'intérieur correspond au dehors. Le R. P. André n'a point de frère convers avec lui, c'est ce qui explique l'état délabré de son chez-lui; il n'a pas même de cuisinier ; mais il prend ses repas, que j'ai eu l'honneur de partager, chez une honnête et excellente famille de métis, qui m'a reçu à bras ouverts, m'a régalé de sa meilleure viande de bison et m'a fait présent, en signe d'amitié, d'un superbe casque à mèche de tricot multicolore.

A mon passage à Carlton, la guerre était déclarée dans la prairie entre les Cris et les Pieds-Noirs. Le rapport des chasseurs de bison était que les Pieds-Noirs venaient de tuer cinq Cris, mais que ceux-ci avaient égorgé, par représailles, cinquante Pieds-Noirs. Je ne crois cette nouvelle qu'à demi. « Les nations sont en guerre, se disaient métis et Européens ; c'est bon pour nous, il y aura beaucoup de viande. » Vous me direz peut-être, mon très-révérend Père, comment cela peut-il se faire ? C'est qu'en temps de paix les sauvages s'éparpillent partout, chassent partout, et que les métis et les Européens jeûnent forcément. En temps de guerre, au contraire, chaque nation se tient coite sur son propre territoire, et les plaines redevenant alors libres aux métis, ils y font bonne chasse et approvisionnent copieusement les forts. Ainsi va le monde. L'aisance et la félicité des uns dépendent nécessairement de l'infortune et de l'insuccès des autres.

Les forts Carlton et Pitt sont des enceintes palissadées, par crainte des Pieds-Noirs, qui sont venus souvent pousser leurs excursions sur leur ancien territoire, dont ils n'ont point perdu le souvenir et mettre les forts au pillage. Les Cris du fort Pitt ont été cruellement décimés par la

petite vérole il y a deux ans, et par la famine le printemps dernier. Dans cette dernière circonstance quinze Cris et quatre-vingts Assiniboines sont morts de faim, malgré tous les efforts tentés par l'honorable Compagnie d'Hudson pour sauver la vie à ces infortunés. L'officier du fort Pitt a dépensé, ce printemps, 28000 livres de pemmikan et 18000 livres de viande sèche, en secours et distributions. Sa charité n'a cependant pas pu en empêcher quelques-uns de périr ; ce sont ceux qui s'étaient retirés à distance et les pauvres petits enfants que leurs mères ne pouvaient plus allaiter. Fort heureusement, beaucoup de ces petites créatures avaient été régénérées par le R. P. Lacombe, le grand Missionnaire de ces plaines.

A mon arrivée au fort Pitt, je trouvai le fort plein de sauvages. Comme j'avais pris les devants à cheval et me trouvais de quatre jours en avance sur la caravane, je passai ces jours au fort en attendant l'arrivée de notre guide Fosseneuve, métis français de la Rivière-Rouge. J'eus donc tout le loisir d'étudier ces Cris des prairies, également connus sous l'épithète peu noble de *Grands-Brayets*, à cause de leur long pagne qui traîne par devant et par derrière et ressemble à une jupe.

Ces Indiens ne voyagent et ne chassent pas autrement qu'à cheval, et leurs femmes vont en charrette, mais elles sont capables d'enfourcher et de diriger un coursier aussi bien que leurs sauvages maris. Quelles belles créatures, mon Dieu, que ces Cris des prairies, la terreur des Pieds-Noirs, mais les amis des blancs! Quelles belles statues on modèlerait sur de tels corps, une taille de six pieds, souple, dégagée, un air imposant, une physionomie souvent très-belle, un port tant soit peu roide et visant à l'effet, un langage doux, sonore, cadencé comme de la poésie mise en musique, un geste facile, une élocution abon-

dante, un œil noir et petillant, des membres d'une heureuse proportion et comme faits au tour, des chairs fermes et douces comme du velours, un teint couleur de bronze antique chez les hommes faits, d'un blanc jaunâtre, mat et délicat chez les femmes et les jeunes gens! Je le redis, quels beaux types d'hommes dans leur quasi-nudité et avec toute la noblesse que la main du créateur a empreinte sur notre pauvre humanité. Tel devait être, ce semble, Adam au sortir des mains de Dieu.

Dans leur belle apparence je reconnais les héros Peaux-Rouges de Longfellow, de Cooper et de Hawthorne, mais je ne puis pas retrouver sous cette rude écorce les nobles sentiments et les vertus que ces romanciers et ces poëtes prêtent aux fils du désert. Tout ce que je puis faire, à leur vue, c'est de gémir, de prier et de regretter, comme le grand Pape Saint Grégoire VII à la vue des esclaves Bretons exposés sur les marchés de Rome, que de si belles créatures soient destinées à servir de jouets aux démons.

Car, hélas! combien le souffle divin qui communiqua au premier-né de l'Eternel l'animation de ce corps avec la vie spirituelle de son âme est affaibli dans ces infortunés sauvages! Quelles ruines, grand Dieu, quelles ruines! J'ai parlé tantôt de statues. Oui, statues ils sont, statues de bronze et de marbre sans les qualités d'une âme chrétienne.

Cette tête si noble, mais qui ignore la noblesse de son origine et de sa fin, n'engendre que des projets sanguinaires ou vils; cet œil, mobile comme celui de l'aigle, brillant comme celui du serpent, petille d'un feu sinistre plein de malice, de soupçon et de concupiscence; mais vide de pensées, de bienveillance et de douceur, cette bouche large ne respire, en se plissant, que l'astuce, le sarcasme et le cynisme; ces lèvres comprimées, dont la

supérieure dépasse l'inférieure comme le bec d'un oiseau de proie, n'ont jamais proféré une parole de véritable amour, de bonté et de reconnaissance; le cœur qui palpite dans cette poitrine large et bombée, est insensible aux nobles sentiments et ignore jusqu'au nom des belles vertus de chasteté, de douceur, de pitié et de gratitude. En un mot, tous leurs traits, beaux dans leur forme, magnifiques dans la jeunesse, sont bientôt empreints du stigmate que leur impriment des passions indomptées. Leur orgueil, qui est inconcevable, les porte à se tenir roides et immobiles durant de longues heures. Les Montagnais, qui se rient de leurs prétentions à singer le héros, disent alors des Cris : *eltsanlanttu narthœr,* c'est-à-dire «il se tient debout parce qu'il renifle,» faisant avec malignité allusion aux animaux sauvages qui, lorsqu'ils hument l'odeur d'un animal quelconque, s'arrêtent immobiles et interrogent de leurs naseaux les différents points de l'horizon.

Malheureux enfants du désert ! N'allez pas croire parce que je les dépeints au naturel que je les déteste. Je sens, au contraire, mon cœur se fondre à leur vue. Je voudrais pouvoir leur témoigner mon amour autrement que par des sourires et de bienveillants regards; je voudrais les instruire, leur donner des espérances qu'ils n'ont point, leur faire trouver la vie plus douce, les infirmités et les maladies plus supportables, la mort moins amère. Mais, hélas ! j'ignore leur belle langue, cet idiome algique qui est parlé du centre des Etats-Unis, par les *Lenni Lennapé*, jusqu'au lac Athabaskaw par les *Cris* des bois, et des rivages du Labrador, par les *Naskapis*, jusqu'aux sources de la Siskatchewan par les *Cris* des prairies.

Ami des Européens, le Cri n'a de haîne que pour les Pieds-Noirs, qu'il nomme *Ayatsiiniwok* et les Assiniboines

ou *Assiny-Pwatak*. Les Sauteux et les Mashkégons sont ses alliés naturels et ses amis. De tous les Peaux-Rouges de cette portion des prairies, les Cris sont les meilleurs et les plus débonnaires. Nous en avons rencontré plusieurs partis à cheval, et, bien que notre caravane ne se composât que de six personnes, nous n'avons rien eu à craindre de leur rencontre ou de leur voisinage. Voulez-vous cependant avoir un spécimen de leurs mœurs ? Ecoutez : Si le Cri rencontre, en temps de guerre, un ennemi sur son sentier, il le tue sans pitié, le scalpe et mutile son corps ; son amitié pour les blancs ne l'empêchera point de le voler s'il peut le faire à leur insu, pas plus que d'aller piller les forts de traite qui se trouvent sur le territoire de leurs ennemis, parce qu'il ne peut comprendre que les mêmes hommes qui leur fournissent des armes et des munitions, en donnent aussi à leurs ennemis ; est-il dégoûté de sa femme, il la répudie et s'en va dérober celle de son ami ou de son allié. Sa valeur n'est que de la lâcheté, son courage de la ruse, sa parole un leurre sans amitié, une bulle d'air, mais son inimitié est implacable. Le libertinage le plus affreux est pour lui un jeu, l'infanticide un droit, la polygamie une loi, le vol avec effraction une gloire, le meurtre d'un ennemi un devoir, la vengeance un code; mais il n'est point cannibale, sauf quand la nécessité l'y pousse. Il est juste maintenant de parler de ses qualités : il est hospitalier, bon pour les hommes de sa tribu, maltraite rarement sa femme et chérit les enfants qu'il a élevés. Il peut avoir quelquefois assez de noblesse pour pardonner à un ennemi désarmé et l'épargner, mais il faudrait qu'il fût chrétien pour pouvoir l'aimer et prier pour lui.

On me dira : Mais vous ne dites d'eux que du mal. Dites-nous aussi leurs qualités aimables. Je réponds : Que voulez-vous? que je dise ce qui n'est pas? J'ai pour eux

tout l'amour qu'on peut avoir pour son semblable, mais il ne saurait m'aveugler au point de me faire mentir ou de déguiser la triste vérité. Ces sauvages des prairies sont une triste engeance. Si vous ne le croyez, venez les voir à l'œuvre et ouïr le concert de compliments que leur décernent un et chacun, fût-il Anglais, Français, Américain ou métis. C'est la religion et la religion seule qui peut parvenir à les changer; il n'y a que nous, Robes-Noires, qui parviendrons à faire de ces brigands des hommes, quoi qu'en disent certaines gens. En voulez-vous la preuve? C'est un officier anglais et protestant qui me la fournit; on pourra accepter son témoignage, ce semble. Il me disait à moi-même, en me montrant un chef cri nommé l'*Herbe odorante* (Scented-grass) : « Voici un homme qui était un rascal de première volée, un voleur de chevaux fieffé, qui a fait plus d'un mauvais coup parmi les Pieds-Noirs et parmi les Européens. Eh bien, depuis qu'il a résolu de se faire chrétien et qu'il a été baptisé par le R. P. Lacombe, il est aussi doux qu'un agneau, il ne parle que de paix à ses jeunes gens et est le premier à donner l'exemple de la probité et de la chasteté.» Ce chef était là sous mes yeux; à voir la douceur de son regard, son air humble et respectueux et la paix qui respirait sur son visage, je n'aurais jamais pu penser qu'il eût été un brigand émérite. « Il n'y a que vous, prêtres, me disait cet excellent gentleman, dont j'ai pu apprécier les bonnes qualités, il n'y a que vous, et non point les ministres, qui parviendrez à changer ces natures, si rebelles qu'on les dirait sous un autre anathème. Ce qu'ils ont de bon ils le doivent à la parole du prêtre, dont ils sont parvenus à retenir quelques lambeaux, et la preuve c'est qu'il n'est que le R. P. Lacombe qui puisse circuler librement des camps cris aux camps pieds-noirs et *vice versa*, sans exciter des soupçons ni éveiller des jalousies. Ils

ont toute confiance au Prêtre et à tout blanc qui agit comme eux. » Ce monsieur lui-même a su gagner toute la confiance des Cris par sa véracité, sa bonté, et les services éminents qu'il a rendus à la nation le printemps passé, lors de la famine.

Ainsi donc, même les exceptions au portrait et au caractère que j'ai tracé plus haut, sont dues à l'influence de la religion catholique, apportée ici par les R. P. Oblats. S'ils n'ont pu faire que de rares chrétiens parmi cette nation (saufs les enfants que les parents font généralement baptiser), du moins sont-ils parvenus à adoucir les mœurs barbares des Cris et à préparer les voies à l'Evangile. On peut penser à ce que devaient être ces sauvages lors de la découverte, et alors que les premiers Missionnaires jésuites pénétrèrent dans ces plaines, en la compagnie des officiers français et canadiens !

Deux de ces Cris m'ont fait un peu de bien au cœur. L'un a perdu, ce printemps, son vieux père aveugle : le malheureux vieillard s'est noyé en tentant de traverser à la nage la Siskatchewan pour se rendre au fort et échapper par ce moyen à la famine. Son fils semble désolé de cette perte. Je l'ai vu pleurer, et cette sensibilité m'a fait du bien, elle m'a fait aimer cet homme plus que les autres. Il était en grand deuil, c'est-à-dire que sauf son pagne, il ne portait aucune espèce de vêtement, pas même des mocassins.

L'autre est une sorte de Don Quichotte indien, le grand redresseur des torts de ses concitoyens et qui s'est constitué par son énergie et sa bonté ce qu'il est. On le nomme le Grand Loup, bien que son nom *Maïgana-Wéyand* signifie la Peau de Loup. C'est un homme de haute taille, d'une quarantaine d'années, doué d'une figure douce et résolue, que son petit œil perçant rend terrible, dit-on, quand il est fâché. Cet homme est la bête noire de

tous les mauvais sujets et de tous les gens turbulents de sa tribu.

Maïgana-Wéyand avait du temps à tuer. Il ne s'en fit pas faute. Au risque de vous ennuyer, mon très-révérend Père, je ne puis résister au désir de vous faire entendre une véritable harangue crise. Cet homme était bien souvent dans notre appartement, en compagnie de bien d'autres ; je n'ai pas perdu un seul de ses gestes, toutes ses paroles m'ont été traduites, et je puis vous assurer que c'est un véritable orateur. Pour l'inviter à parler, mon hôte l'officier anglais, qui entend parfaitement le cri et le parle à merveille, n'avait qu'à lui passer un long calumet de pierre noire, qu'il avait eu soin de bourrer auparavant. Le Grand-Loup en tirait trois ou quatre bouffées qu'il rendait par le nez, passait le calumet à son voisin, sans se tourner vers lui, sans mouvoir un muscle de sa face, sans faire le plus imperceptible mouvement, puis, les yeux fixés tout droit devant lui et avec une impassibilité qui frisait l'insenbilité, il commença en ces termes, pendant que le calumet passait de main en main autour du cercle :

« Je ne suis pas une femme, ni même un Chippewayan (Montagnais). J'ai vu les Pieds-Noirs de près, et ils ont fait connaissance avec mon couteau à scalper et mon fusil. Une fois je saisis un Pied-Noir par le cou et d'un coup de *tchikaigan* je lui fendis le crâne.

— Oh ! s'écrièrent les jeunes gens radieux.

— Cela n'est rien. Une autre fois étant poursuivi par trois Pieds-Noirs, je fis semblant de fuir, ils se séparèrent pour mieux me capturer; alors me retournant vers celui qui était le plus proche de moi, je lui cassai la tête d'un coup de hache ; j'atteignis le second d'une balle dans les flancs ; quant au troisième, voyant ses frères terrassés, il se mit à fuir. Mais ce fut à mon tour de le poursuivre, et

d'un coup de *mokuman* dans la nuque, je l'étendis à mes pieds.

— Oh ! Oh ! » firent les jeunes gens, de plus en plus émerveillés, mais quelque peu effrayés.

Je ne savais pas trop où mon homme voulait en venir.

« Vous le voyez, continua-t-il, je ne suis ni une *Iskevéw*, ni un de ces chiens morts de Chippewayan ; eh bien, *nistawok*, je n'aime pas qu'on se querelle devant moi maintenant, ni qu'on fasse des injustices à qui que ce soit, parce que l'esprit m'est venu. Pas plus longtemps que cet été, j'entendis l'Oreille-Pendante et le Grand Ours qui se disputaient et voulaient en venir aux mains. Je me jetai entre les deux ennemis. Etes-vous des hommes ou des chiens ? leur criai-je. Ah ! vous voulez vous battre ; eh bien, je vous assure que si l'un de vous tombe sous le couteau de son frère, le survivant n'échappera pas au mien. Les combattants se séparèrent. »

Les jeunes gens qui composaient l'auditoire ne poussèrent pas d'exclamation, cette fois-ci. Ils gardèrent un morne silence.

« Ah ! c'est comme cela que vous entendez la fraternité, reprit le Grand-Loup. Vous avez entendu ce que cette Robe-Noire — en me désignant — nous a fait dire hier par mon cousin que voici — en se tournant vers l'officier anglais — je vais vous le répéter : Mes enfants, les Longs-Couteaux du sud convoitent vos terres, la mort ravage vos tribus, la famine vous presse ; n'est-ce pas assez d'ennemis ? Pourquoi vous combattre les uns les autres ? pourquoi ne point vous unir à tous les hommes de votre couleur qui habitent les plaines ? Voilà ce que nous a dit la Robe-Noire. Voilà aussi ce que je pense, moi. En vérité, mes frères n'ont pas plus d'esprit que mon petit doigt. Je ne suis pas encore un vieillard, ni une Robe-Noire des *Mestagusiw*, ni un priant des *Kayasiw*. Je ne re-

doute ni les Pieds-Noirs ni les Grands-Couteaux du sud ; cependant je ne suis pas enclin à la guerre ; j'aime mieux fumer le calumet de paix avec des frères, comme nous le faisons ici, qu'égorger des hommes de ma couleur et de mon pays, en présence des étrangers qui se rient de nous, nous méprisent et profitent de nos dissensions. »

L'auditoire demeura froid et silencieux; ce ne sont pas de telles idées libérales et humaines qui peuvent entrer facilement dans le cerveau de ces communistes de la Prairie. Seuls deux ou trois vieillards hasardèrent timidement un *tapwé* ! (c'est vrai) que l'officier et moi confirmâmes de nos adhésions.

« Tant que je vivrai, on ne se battra pas avec les Pieds-Noirs, s'écria *Maïgana Wéyand*, qui voyait que son procès n'était pas encore gagné ; ou bien je tuerai le premier qui me contredira.

— Le rascal, murmura à mon oreille l'Anglais.

— Je ne suis pas homme à reculer, voyez-vous. Eh bien, je veux, avant de partir pour l'autre terre, être certain que mes enfants vivront sous la protection de la Compagnie et de la Robe-Noire ; or ils ne seront pas assurés de vivre tant qu'il y aura la guerre entre les Pieds-Noirs et nous. On nous dit que les Pieds-Noirs viennent de nous tuer cinq des nôtres, mensonge ! ce sont des chiens d'Assiniboines qui ont été victimes. On nous dit que nos frères de Carlton ont tué cinquante Pieds-Noirs, dix pour un. Mensonge ! Mes frères auront bientôt la langue aussi fourchue que le *Kitchi-Mokuman* du sud. Les jeunes gens rêvent la guerre, ils ont hâte de se parer de plumes, de se peindre le visage, d'attacher à leurs jambes les scalpes de nos ennemis, de revenir au camp ivres de carnage et barbouillés de sang encore fumant. Les jeunes gens sont fous ; ils n'ont pas plus d'esprit que mon petit doigt. Je vais vous raconter comment les Pieds-Noirs m'ont traité, pas plus tard que

ce printemps, alors que la famine nous enlevait nos enfants, nos vieillards et nos chevaux. Vous verrez si j'ai tort de plaider en leur faveur. Vous allez juger si les Pieds-Noirs sont nos ennemis.

« Je vivais seul avec ma femme et mes pauvres petits enfants sur la grosse pointe que la Siskatchewan forme dans le sud, vous savez ? J'étais à bout de vivres, de force et de courage. Je n'avais pas mangé depuis cinq jours : bisons, chevreuils et antilopes semblaient fuir devant moi, ou plutôt il n'y avait rien, absolument rien d'animé dans les plaines; nous avions vécu jusque-là avec des faisans et des lièvres; mais j'étais devenu malade et incapable même de me procurer cette maigre pitance. « Femme, dis-je à mon épouse, va-t'en avec les enfants et laisse-moi mourir ici ; je ne puis plus vous être utile. » Elle se mit à pleurer; puis, sans rien dire, elle prit mon fusil et mon fourniment et s'en alla dans la prairie. Pauvre créature, elle va chasser, pensais-je. La matinée se passa; je me sentais défaillir. Vers midi, j'entends des coups de feu à quelque distance du camp, puis ma femme arrive toute haletante : « *Ayatsiiniwok! Ayatsiiniwok!* s'écria-t-elle.

— Les Pieds-Noirs ? et comment sont-ils ici?

— Ils poursuivent des bisons, j'ai vu huit de ces animaux.

— Les Pieds-Noirs? les bisons? Alors nous sommes sauvés. Le calumet de guerre est enterré. J'ai confiance en nos ennemis. D'ailleurs que feraient-ils d'un moribond comme moi ? Femme, vite, traîne-moi à leur camp. »

« Nous partîmes aussitôt, continua *Maïganad-wéyan* après avoir tiré quelques bouffées du long calumet qu'on lui avait passé. — Ma femme me traîna sur un *travail*, car tous nos chevaux étaient morts et avaient été dévorés. Arrivés dans la prairie, j'aperçus des sauvages qui dépeçaient plusieurs buffalos tués. Ah ! *nistawok*, quelle joie à

la vue de cette viande fraîche ! Ma femme se dirigea tout droit vers les Pieds-Noirs : « Mon mari et moi mourons de faim, » s'écria-t-elle. Les Pieds-Noirs accoururent, ils me firent monter sur leurs chevaux après qu'ils m'eurent fait manger, puis ils me conduisirent à leur camp. Là se trouvait le Grand-Corbeau, leur chef, — *wa! wa!* — il aurait fallu voir de quelle manière il me reçut : « Assieds-toi là, *Nista*, me dit-il. Tu as faim, n'est-ce pas ? Tiens, mange, régale-toi. » Il plaça devant moi de la viande de buffalo, des patates, de la galette et de la mélasse qu'il s'était procurée au fort.

— *Wiyohew!* exclamèrent les jeunes Peaux-Rouges, en se léchant les lèvres et en faisant claquer la langue contre leur palais ; ça c'était un festin !

— Voyez-vous, me dit M. ***, voilà qui fait plus d'impression sur les infortunés sauvages que tous les exploits dont le Grand-Loup s'est vanté tout à l'heure; c'est par le ventre qu'il faut les prendre, ces gens-là. Il va les gagner à la paix, vous allez voir.

— Ce n'est pas tout, continua le Grand-Loup : le Grand-Corbeau me fit boire du thé sucré... »

Nouvelle exclamation : « Wa ! wa ! »

« Il me prépara ma couche dans sa propre loge ; il me donna des munitions de chasse, et je passai trente jours avec les Pieds-Noirs en faisant des festins tous les jours.

— Bravo les *Ayatsiiniwok!* s'écria l'assemblée électrisée. Ils sont nos amis.

— Je n'ai pas fini, dit Maïganad-wéyan. Pendant tout ce temps-là, nous avons fréquemment conversé de nos faits d'armes mutuels. Ils m'ont raconté tout le mal qu'ils ont fait à nos frères, *les hommes;* de mon côté je n'ai pas eu peur d'eux, je n'ai rien célé de mes exploits. Eh bien, quoique je fusse seul, ils ne m'ont jamais témoigné

la moindre colère, le moindre sentiment de haine. Quand j'ai voulu partir, ils m'ont dit : « *Nista*, tu diras à tes frères les Cris tout ce que tu as vu et tout ce qu'on t'a dit chez les *Siksikake;* Maïgana-wéyand est un brave dont la renommée nous est connue; les Siksikakes aussi ne sont point des lâches, mais ils sont et veulent être les amis des Cris. La Robe-Noire Lacombe, du grand lac (lac Saint-Albert), le veut ainsi. Il prie pour nous et pour vous le Grand-Esprit. Il faut donc que nous soyons frères. » Ainsi parla le Grand-Corbeau, et le Grand-Corbeau est un grand chef.

« C'est pourquoi, je vous le répète, conclut le Grand-Loup en se redressant de toute la hauteur de ses six pieds, je vous le répète, le premier qui lèvera la hache sur un Pied-Noir comme sur un Cri, je lui fendrai la tête. J'ai dit.

— Hourra! s'écrièrent les jeunes gens; *tapwé! tapwé!* les *Kaïna* sont nos amis, nous vivrons d'accord avec eux.»

M. *** riait à gorge déployée. C'était sa manière d'admirer l'éloquence de la Peau de Loup, autrement dit *Maïgana-wéyand*. Mais moi, j'étais vraiment émerveillé de cet homme et de son talent oratoire, et je commençai à croire que ce que l'on a dit de l'éloquence de certains Iroquois ou de tous autres Peaux-Rouges n'est pas entièrement mensonger. Je n'ai rien vu ni entendu de semblable parmi les *Dénès*. Les Loucheux seuls pourraient peut-être en offrir quelques exemples.

« De tels sentiments, quoique exprimés un peu cavalièrement, me font plaisir dans un homme si grossier, dis-je à mon hôte, l'officier anglais. Cet homme et celui que j'ai vu pleurer hier son vieux père, me réconcilient avec les Cris. Je sens que je les aime.

— Peuh! fit l'officier, pour deux bons, vous en rencontrerez cent qui ne valent pas une pipe de tabac. Et ces

mêmes hommes que vous admirez et qui vous paraissent sensibles et reconnaissants, à la fin du compte peut-être ne sont-ils qu'intéressés. Ces gens-là m'ont rendu sceptique, je ne les crois plus. Allez, ne vous émerveillez pas, ce sont de tristes sires. »

Ce monsieur dut cependant convenir que ce sont les prédications et les bons exemples de leur Missionnaire, notre cher Père Lacombe, qui leur inspirent le peu de sentiments généreux et humains dont ils fassent preuve dans l'occasion et dont je viens de fournir un exemple.

La Compagnie de la baie d'Hudson a totalement sevré de boissons fortes ces pauvres sauvages infidèles. Qu'elle en soit bénie ! Malheureusement ces infortunés sont tombés dans un tel abrutissement que, se trouvant dans l'impossibilité de boire l'eau-de-feu, qu'on ne leur fournit point dans les forts de la Compagnie, ils parviennent à se procurer une ivresse partielle en engloutissant une large quantité de thé noir bouilli auquel ils mêlent du tabac, du pain-killer, des herbes fortes et quelquefois du poivre ou du piment. Cette drogue abominable, qui est de leur invention, réagit sur leurs nerfs et leur cause une surexcitation fiévreuse dont les malheureux se servent pour s'abandonner plus librement et sans frein au libertinage. Femmes, enfants, jeunes filles imitent les hommes dans cette orgie, qui a lieu toutes les nuits, avec accompagnement de chants, de danses, et au bruit des tambours et des *tchitchikwets*.

Je ne pus m'empêcher de sermoner ces pauvres sauvages touchant un tel abus. M. *** me dit que je perdais mon temps, car tous les Missionnaires qui avaient passé avant moi n'avaient rien pu sur eux à cet endroit.

« Aimez-vous vos enfants ? leur fis-je dire alors.

Je m'attendais à leur réponse : « Très-certainement », répliquèrent-ils.

« Eh! bien, parle-moi franchement, mon fils, dis-je à un homme d'un âge mûr, vos enfants n'éprouvent-ils jamais aucun mal de cette boisson ?

— Au contraire, fit-il d'un air très-naïf et sans éprouver la moindre honte, avec un cynisme qui me révolta : il ne se passe pas d'année qu'il ne vienne au monde dans notre seule tribu vingt enfants mort-nés, par suite de l'excès que nos femmes font de cette boisson. »

— Et tu oseras dire après cela que tu aimes tes enfants !

— Bah! fit-il en riant, un petit enfant de quelques mois, ce n'est pas grand'chose, d'autant plus qu'ils viennent avant le temps.

— Quelle pitié ! »

Comment n'y a-t-il pas plus de bonnes âmes qui se dévouent au salut de ces pauvres Peaux-Rouges des prairies en venant ici les évangéliser? Et comment peut-il se trouver des hommes assez menteurs pour faire de ces sauvages des héros meilleurs que les hommes civilisés? Le chrétien le plus mauvais et le plus dépravé serait un saint à côté de ces infortunées victimes du serpent infernal. Qui donc ne les aimerait et ne s'apitoierait sur leur sort de tout son cœur ?

J'ai vu au fort Pitt une femme *sarcis*, épouse d'un Cri qui l'a conquise, il y a huit ans, sur cette nation, qui, comme vous le savez, mon bien-aimé Père, appartient à la grande famille *dénè*. Dès que cette femme eut appris qu'il y avait au fort un priant qui parle plusieurs dialectes de la nation des *Dénès*, elle est venue me visiter avec son mari. Elle paraissait très-émue ; on aurait dit que mon langage lui rappelait des souvenirs douloureux. Je compris parfaitement, à l'aide du Peau-de-Lièvre de Good-Hope, le dialecte des *Sarcis*, qui habitent parmi les Pieds-Noirs, vers les sources de la Siskatchewan, à plusieurs centaines de lieues de Good-Hope. Je leur proposai

de se faire baptiser ; ils m'apprirent avec plaisir qu'ils l'avaient déjà été par le bon Père Lacombe, ce qui me rendit cette famille encore plus chère. — J'ai rencontré également dans ces prairies une famille de métis *porteurs* ou *talkoulies* venus de la Colombie britannique. Ils parlent un autre dialecte *dénè*, que j'ai parfaitement compris et qui se rapproche également beaucoup plus du peau-de-lièvre que du chippeweyan. Ils m'ont dit que la nation des *Porteurs* (les *Carriers* des Anglais) est très-étendue et qu'elle occupe presque toute la longueur de la rivière Fraser, entre les rangées des montagnes Rocheuses. J'ai recueilli plusieurs termes de leur langage.

Inutile de dire que j'ai été reçu avec la plus grande amabilité par nos bons Pères du lac la Biche, les R. P. Végréville et Collignon. Ce dernier a profité de mon séjour transitoire ici pour aller rendre visite et tenir compagnie à l'excellent P. Rémas, qui était seul au petit lac des Esclaves. Il poussera aussi une visite au bon P. Tissier, seul au fort Dunvegan. Les bonnes sœurs de la Charité, établies au lac la Biche, me reçurent aussi avec toute l'hospitalité et la charité qui les distinguent. Quinze jours après mon arrivée à Notre-Dame des Victoires, je partais avec deux jeunes Chippeweyans, pour aller passer huit jours avec la tribu de cette nation campée sur les bords du lac du Cœur, non loin du lac Froid. J'y entendis la confession de tous les adultes, y fis trois baptêmes d'enfants et un mariage. Bien que je n'eusse plus pratiqué le dialecte montagnais depuis neuf ans, j'ai pu, avec l'aide de Dieu, donner en cette langue les exercices d'une retraite que je prêchai soir et matin, durant tout le temps que je demeurai parmi ces bons Chippeweyans. Un bon nombre d'entre eux sont métis. On rencontre parmi eux des Montgrand, des Jolibois, des Janvier, des Buisson, des Gladu, tous noms français comme leur origine ; mais ces bonnes

gens n'en sont pas moins de vrais sauvages élevés dans les bois, pensant, parlant et agissant en sauvages, à la réserve de leur foi, qui est bien vive et qui m'a beaucoup édifié.

En voilà bien long, mon très-révérend et bien-aimé Père ; je doute que Votre Paternité ait eu le loisir de me lire, car je n'ai pas même la patience de me relire. Je joins ici quelques certificats de ma santé, qui, j'ose l'espérer, calmeront vos sollicitudes à mon égard.

En me jetant à vos genoux pour implorer votre bénédiction et vos bonnes prières, je vous prie de me croire toujours, mon bien-aimé et très-révérend Père, de Votre Paternité le fils très-obéissant et le plus affectionné dans le sacré cœur de Jésus,

PETITOT, O. M. I.

MISSIONS DE SAINT-ALBERT

JOURNAL DE M^GR GRANDIN, ÉVÊQUE DE SAINT-ALBERT, AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Évêché de Saint-Albert, le 7 décembre 1872.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

C'est, comme vous le voyez, la veille de la belle fête de l'Immaculée Conception que j'entreprends de continuer mon journal de l'été dernier. Cette seconde partie sera, comme la première, souvent interrompue; mais, grâce à certaines petites marques que j'ai faites sur mon Ordo, je ne perdrai pas le fil de mon voyage. Je ne vous écrirai probablement pas longtemps ce soir, et pas du tout demain ; ce journal, comme toutes mes lettres, sera rédigé à bâtons rompus ; Votre Paternité voudra bien le recevoir tel quel. Il y en a qui, en toute saison, trouvent des fleurs sous leur plume et mettent de la chaleur dans leur style ; pour moi je ne connais que le cœur avec lequel je vous écris et le cœur avec lequel vous me lirez : je sais que mon journal vous fera plaisir ; je le ferai de mon mieux assurément, mais en courant : c'est ainsi, du reste, qu'on voyage dans le Nord.

Je vous écrivais dans le courant de septembre, alors que je me rendais à l'île à la Crosse, en compagnie du joyeux P. ANDRÉ retournant à sa mission de Saint-Laurent de Carlton. Le 20, nous dûmes nous séparer ; il visita le fort Pitt pour y donner, en passant, une petite mission, et

moi je continuai ma route avec un jeune homme de vingt ans et un petit garçon qui n'en avait que dix. Ce dernier pouvait, quand le chemin était beau, conduire sa charrette aussi bien qu'un homme fait ; mais, dans les mauvais pas, il ne m'était pas d'un grand secours ; et si mon premier serviteur ne pouvait pas s'en tirer seul, je devais, bien entendu, joindre mes efforts aux siens. Mes deux compagnons conduisaient chacun une charrette chargée de provisions pour l'île à la Crosse ; je suivais à cheval, poussant devant moi les chevaux de relais, que nous emmenons toujours pour de semblables voyages. Cet emploi ne m'empêchait pas de dire mon bréviaire, de faire mes exercices, et même, quand nous ne trottions pas, de lire *l'Univers*. J'avais reçu plusieurs numéros de ce journal en partant de Saint-Albert et, bien qu'ils fussent de vieille date, ils étaient pour moi du plus grand intérêt. Bien entendu que j'avais toujours un cheval très-*raisonnable ;* car, quoique je passe une partie de l'été à cheval depuis que je suis dans l'Ouest, je n'ai pas du tout la prétention d'être bon cavalier.

Quelques heures après m'être séparé du P. André, je dus camper. Lui en fit autant sans doute, à quelques milles de moi. Dans une autre direction et sur le chemin que je devais parcourir, à un mille du lieu où je stationnais, était également campé un troisième Missionnaire : c'était le bon P. Collignon, se rendant de la Rivière-Rouge au lac la Biche. Nous nous rencontrâmes le lendemain matin peu après avoir levé le camp. Nous n'eûmes que le temps de nous embrasser, d'échanger quelques paroles, de déplorer de ne nous être pas rejoints le soir pour camper ensemble, de nous embrasser de nouveau : après quoi il fallut se séparer ; la saison avançait et, aussi bien l'un que l'autre, nous devions hâter notre marche.

Malgré la pluie qui tomba une partie de la soirée, j'al-

lai camper ce jour-là de l'autre côté de la petite rivière la Biche. Comme c'était un samedi, nous y demeurâmes le lendemain tout le jour. Nous n'étions plus sur le chemin battu de Carlton et de la Rivière-Rouge, mais bien sur celui du lac Vert et de l'île à la Crosse. C'est une voie nouvellement ouverte, où la trace des rares charrettes qui nous ont précédés paraît à peine ; il fallait toute l'habileté d'un métis pour ne la point perdre ; quant à moi, le plus souvent je n'y distinguais rien. Ce dimanche, 22 septembre, se trouvait être le jour anniversaire de l'érection du diocèse de Saint-Albert et de ma translation à ce nouveau siége. Je dis la sainte messe pour mon pauvre diocèse et renouvelai sa consécration à Notre-Dame des Victoires.

Le lendemain, il faisait un froid de novembre, ce qui ne nous empêcha pas de partir de bon matin, au trot de nos chevaux bien reposés. Nous arrivâmes en peu de temps à la petite rivière aux Anglais. Les pluies l'avaient considérablement gonflée, et le passage en était devenu très-difficile. Après avoir, mon jeune homme et moi, pataugé pendant près d'une heure dans l'eau et dans la boue, après avoir crié, tempêté — sans jurer cependant — et assommé de coups nos pauvres chevaux, il fallut nous résigner à décharger. Ma présence n'étant pas nécessaire pour cette besogne, je courus allumer du feu, dont nous avions grand besoin. A midi nous étions parfaitement restaurés, frais et dispos comme le matin. Nous redoutions toutefois encore le passage de plusieurs autres coulées ou rivières qu'il nous restait à franchir. Je ne voulus pas camper avant d'avoir traversé la plus grande, qui est la rivière de la Tortue. Là aussi nous attendaient quelques difficultés, mais nous n'eûmes pas besoin de nous mettre à l'eau pour les vaincre.

Le 24, la neige tombée pendant la nuit nous dérobait

entièrement le chemin ; nous ne pûmes partir qu'après le milieu du jour, nous efforçant, par la vitesse de notre allure, de rattraper le temps perdu. Le 25 nous atteignîmes le bois du lac Pélican et l'ancien chemin de Carlton au lac Vert : c'était fini de trotter. Le 26 jusqu'à midi, nous avançâmes péniblement, à travers les branches d'arbres et par des chemins défoncés. Nous avions espéré trouver mieux à la sortie de la forêt, nous devions alors entrer dans une prairie très-unie où nous avions coutume d'accélérer la marche de nos montures. Malheureusement cette prairie, arrosée par plusieurs petits cours d'eau, se trouvait transformée en un véritable lac ; toute la soirée les chevaux marchèrent dans l'eau jusqu'au poitrail. Nous n'avancions que fort lentement, la nuit venait nous surprendre dans cette situation; impossible de trouver une place sèche pour y camper. Je connaissais cependant un coteau peu élevé, dans ces parages ; je pris les devants dans la direction qui devait y conduire, et j'y arrivai, fort heureusement, avant la nuit close. Il n'y avait pas dans ce lieu du gros bois pour le feu; j'en ramassai cependant du menu assez pour jusqu'au lendemain. Les charrettes arrivèrent tard, les chevaux étaient très-fatigués, mais ils trouvaient enfin un excellent pâturage.

Nous n'étions encore qu'au commencement de nos misères. Le lendemain 27, après une demi-heure de marche tout au plus, nous arrivions sur les bords d'une rivière étroite et profonde. Une passerelle en facilitait la traversée en temps ordinaire; mais ce jour-là, le torrent débordé était devenu dangereux et perfide, et la passerelle flottait un demi-pied au-dessus du sol où elle avait primitivement son assiette. Nous sondâmes les abords de la rivière: c'est à peine si un cheval de selle pouvait se rendre jusqu'au pont, il ne fallait pas songer à l'y faire passer. Nous étions près du lac Pélican. Presque toujours des sauvages

séjournent sur les bords de ce lac ; j'envoyai donc mon serviteur en chercher quelques-uns. Ils étaient tous absents, et ils avaient si bien caché leurs canots que mon commissionnaire ne put en découvrir un seul ; il nous fallait donc inventer quelque expédient de notre façon. J'avoue que je fus alors passablement découragé, d'autant plus que cet obstacle m'en faisait prévoir d'autres de même nature. Si j'eusse été au fort Pitt, je crois que j'aurais renoncé à mon voyage ; mais je n'étais plus qu'à une journée du lac Vert : les frais et les fatigues déjà supportés, les frais et les fatigues prévus d'un second voyage m'ôtèrent toute envie de reculer. Ma résolution une fois prise, nous formons d'abord, sur une de nos charrettes, une sorte d'échafaudage; nous y plaçons les pièces les plus légères de notre cargaison, nous attelons à la voiture notre cheval le plus fort et le plus docile. Notre attelage arriva sans accident jusqu'au pont ; mais là, le pont ne lui étant d'aucune utilité, il entra bravement dans le courant. Si encore le terrain eût été solide, le cheval eût peut-être arraché sa charge ; mais le pauvre animal enfonçait jusqu'au ventre et dépensait inutilement ses efforts à se dépêtrer lui-même. A la fin, il fallut dételer et laisser la charrette dans cette position critique, qui n'aurait pas manqué de lui être fatale si l'eau avait eu sur elle un peu plus de prise. A l'endroit où nous nous trouvions, le débordement pouvait avoir deux ou trois cents pas de largeur. Seule une ancienne chaussée de castors émergeait au-dessus de l'eau, et, si une fois nous pouvions y atteindre, elle nous mettait en communication avec l'autre rive : c'est là que mon jeune homme résolut de porter pièce par pièce notre chargement tout entier, faisant une partie du trajet avec précaution sur la passerelle flottante, l'autre partie dans l'eau jusqu'à la ceinture : c'est là aussi que je me rendis, me servant d'un cheval, sauf au moment

précis de passer le lit de la rivière, ce que je fis sur le pont et ce que mon cheval fit à la nage. Mon premier soin en arrivant fut de faire du feu et de préparer le dîner, pendant que mes compagnons faisaient passer les chevaux. Cette première opération achevée, nous nous réconfortâmes un peu et le transbordement des effets commença. Mes jeunes gens apportaient les caisses sur la chaussée, et moi je les transportais au point où elles pourraient être accostées par les voitures et rechargées sur elles. Après le portage des caisses vint le sauvetage des charrettes : ce n'était pas le plus facile, attendu qu'il y en avait une dans la rivière ; cependant mes hommes en vinrent à bout sans moi; au moyen d'une corde, longue de plusieurs brasses, ils attelèrent un cheval à chacune d'elles successivement ; et tandis que le plus jeune conduisait l'animal, sur lequel il était monté, le plus fort soutenait et dirigeait la charrette. C'est ainsi que nous employâmes une journée à faire le chemin qu'en temps ordinaire nous aurions fait en moins d'une heure. Nous eûmes encore la chance de terminer ce travail avant la pluie, qui commença aussitôt après pour ne finir que le lendemain.

Le lendemain 28, nous marchâmes dans l'eau une bonne partie de la journée. Toutes les prairies qui avoisinent le lac Pélican étaient absolument inondées ; nos chevaux se fatiguaient beaucoup et avançaient peu. Enfin cependant le soir nous avions franchi tous les mauvais passages. Le 29 était un dimanche. Mais nous étions trop en retard pour observer la loi du repos. Je laissai seulement mes jeunes gens dormir un peu plus que d'habitude, et après la sainte messe et le déjeuner nous continuâmes notre route. Nous arrivâmes le soir à l'extrémité sud du lac Vert ; nous laissâmes là nos charrettes et tout ce qui était à destination de l'île à la Crosse. Je pris à gages un sau-

vage, qui devait transporter par eau à l'extrémité nord du lac ma chapelle, mon lit, ma tente et tout ce dont j'avais besoin pour la continuation de mon voyage ; et le lendemain 30 nous nous rendions par terre à ce même point. Je passai la nuit au fort, j'annonçai à nos catholiques que je reviendrais dans douze jours et qu'ils devaient se préparer à se confesser en cette occasion. Je ne confessai donc qu'un sauvage qui était malade et que je fis communier le lendemain.

Le 1^er^ octobre, je laissai mes chevaux en liberté et, après avoir remis mon petit garçon entre bonnes mains, je m'embarquai en canot d'écorce, avec mon jeune homme et un sauvage que j'avais engagé. Nous descendions le courant rapide de la rivière aux Castors; l'eau étant extrêmement haute, nous marchions une partie de la nuit sans crainte de nous heurter aux roches. Le 2, pour la seconde fois depuis mon départ de Saint-Albert, je ne pus dire la sainte messe ; j'avais laissé ma chapelle au fort du lac Vert. En dédommagement de cette privation, j'eus la consolation d'aller adorer le bon Dieu dans notre chapelle de l'île à la Crosse et d'embrasser nos frères ce jour-là même à onze heures et demie du soir. Je n'étais nullement attendu ; aussi fut-on extrêmement surpris de mon arrivée: les Pères et les Frères, que je réveillai moi-même, se frottaient les yeux en me regardant; ils croyaient presque rêver. Je restai avec eux pendant sept jours seulement : la saison avancée et le froid, plus rigoureux qu'il n'est ordinairement à cette époque, ne me permettaient pas de prolonger plus longtemps mon séjour. Je dois vous le dire de suite, mon bien-aimé Père : je n'ai nullement été satisfait de ma visite. Contre leur habitude, nos Pères ne m'ont nullement contenté. Le P. Légeard nous accompagnait à table, il mangeait quelquefois un peu, et aussitôt il était obligé de s'éloigner, son estomac ne pouvant

rien supporter. Le cher P. Doucet semble vouloir imiter un si mauvais exemple. A l'époque dont je parle il relevait d'une grave maladie, ne disait la messe que depuis quelques jours et ne pouvait pas encore réciter son bréviaire. Le P. Le Goff, sans être très-fort, est celui qui résiste le mieux. Il était alors tout occupé de donner les exercices de la mission aux Montagnais. Bon gré mal gré, je dus me mettre à l'œuvre avec lui. Les sauvages voyaient, comme moi, l'hiver arriver avant le temps; il fallait en conséquence hâter les progrès et la clôture de la mission. Or le pauvre P. Le Goff ne pouvait suffire à entendre les confessions, et je vins à son aide. Ce n'est pas tout: nos chers Frères convers s'imaginent devoir suivre les errements des Pères. Je le répète, l'état sanitaire ne m'a nullement satisfait. J'ai peine à m'expliquer cette mauvaise santé, car la nourriture est confortable, comparativement à ce qu'elle était autrefois. Peut-être que le départ du cher F. Dubé pour le ciel leur a donné l'envie de s'acheminer pour la même destination. Ce bon F. Dubé ne pouvait plus travailler depuis longtemps, et cependant il a laissé un grand vide dans la maison; il sera difficile de trouver quelqu'un qui ait autant que lui soin des petits garçons de l'école. Je suis allé prier sur sa tombe. De même que le cher P. Grollier, quand il mourut, voulut être enterré entre deux sauvages, ainsi le cher F. Dubé a été, sur sa demande, enterré entre deux de ses bien-aimés élèves. Voyant la mort approcher, il s'était fait réserver une place entre les deux dernières sépultures d'enfants.

Cependant, malgré toutes ces maladies plus qu'ailleurs intempestives, on travaille; les missions sont données et l'on a enfin entrepris de reconstruire l'établissement détruit par l'incendie. Malheureusement l'ouvrage n'avance pas vite, le pauvre F. Bowes étant presque toujours seul

pour ce travail. Le F. Némos, qui ne pouvait pas suffire aux autres travaux, ne lui était d'aucun secours et, de peur d'augmenter les dépenses, on s'interdisait de prendre d'autres serviteurs. J'en ai jugé autrement. Le F. Némos ayant de l'aptitude pour travailler le bois, j'ai décidé qu'il valait mieux faire faire son ouvrage par des étrangers à prix d'argent, et l'adjoindre au F. Bowes, dût la ferme en souffrir quelque temps.

Le froid d'automne a détruit, à l'île à la Crosse et ailleurs, une partie des récoltes : le blé encore tout vert a été gelé. Le 7, le 8 et le 9 octobre nous eûmes une température de janvier. Le vent, la neige, la poudrerie et la glace : on vit tous les phénomènes d'hiver à la fois. Le vent fut tellement violent que, dans les bois du lac Vert et du lac Pélican où je passai de nouveau quelques jours après, le chemin n'était plus praticable, tant il était jonché d'arbres croisés dans tous les sens. Quand le jour de me remettre en route fut venu, Alexis, mon ancien serviteur et compagnon de voyage, qui habitait l'île à la Crosse depuis le printemps dernier, ne me laissa pas de repos qu'il n'eût obtenu de me suivre. Mon canot était étroit ; cependant je n'eus pas le cœur de contrister mon cher Alexis, dont la vigueur, hélas ! n'est plus la même qu'autrefois. Je l'acceptai, et je laissai en échange à la mission le métis que j'avais amené.

Le 10 octobre après midi j'embrassais nos chers Pères et Frères de l'île à la Crosse, avec la pensée pénible que peut-être, quand je reviendrais, je ne trouverais plus le pauvre P. Légeard. Le P. Doucet lui-même m'inspirait des inquiétudes. Dans ma pensée, je les recommandai tous au bon Dieu.

Le soir, notre canot était couvert d'une couche de glace, formée sur ses flancs durant la navigation, et c'était avec des précautions infinies qu'il fallait aborder au ri-

vage, de peur de crever notre fragile embarcation contre les écueils d'un nouveau genre que le froid y avait subitement fait surgir. La première nuit, et j'en puis dire autant de presque toutes celles qui suivirent, fut pour moi une nuit blanche. Depuis dix-huit ans que je voyage dans le Nord, je n'ai jamais pu me réchauffer, en campement d'hiver, à moins de mettre en commun avec celle d'un confrère ma part de chaleur vitale.

Le 11 nous fîmes une longue étape, en prolongeant notre journée bien avant dans la nuit, à la faveur d'un beau clair de lune. Pour contribuer de mon mieux à l'accélération de la marche, je donnais tantôt un coup de rame, tantôt je descendais à terre pour alléger de mon poids notre misérable nacelle, à peu près comme font, dans le beau pays de France, les voyageurs compatissants, au pied d'une côte, quand l'attelage est essoufflé.

Avant la fin du jour nous avions remonté tous les rapides; je m'installai alors commodément au fond de ma barque et, m'abandonnant à la manœuvre de mon pilote, oubliant pour un instant les lieux, les personnes et les choses au milieu desquels ma vie s'écoule, je déployai ma collection de *l'Univers* et je dégustai l'excellente feuille avec une sensualité toute chrétienne, à laquelle le bercement de la pirogue se prêtait mieux, il faut le reconnaître, que le pas de mon cheval. Ce soir-là je tombai sur un très-bel article de M. Louis Veuillot, intitulé, si je m'en souviens bien : « L'avenir est à l'aristocratie. » La nuit arriva trop vite ; je n'eus pas le temps d'achever ma lecture. Cependant, ayant campé à onze heures du soir sur un emplacement où les sauvages avaient laissé une grande quantité d'écorce de bouleau, je me servis de cette écorce comme de chandelle et j'achevai l'article commencé.

Voilà une de nos plus douces jouissances : grâce à

une âme profondément catholique, en possession par sa foi de la vérité entière, et grâce à ce style incomparable qui, à son tour, est tout plein de cette âme, nous retrouvons là l'Eglise, la patrie, les amis et les frères.

Au fort du lac Vert, où j'étais arrivé le 12 et d'où je repartis le 14, je confessai et communiai ceux qui se présentèrent, enfants et adultes. J'y retrouvai et je m'adjoignis de nouveau le jeune enfant que j'avais laissé là quelques jours auparavant. A l'autre extrémité du lac je fis une nouvelle halte pour entendre quelques confessions. Plus loin, notre marche fut souvent arrêtée par des obstacles à travers lesquels il fallait nous faire un passage la hache à la main ; d'autres fois, le bois nous manquait, au contraire, pour l'heure du campement ; naguère nous avions été arrêtés par les eaux, maintenant il n'était pas rare que nous en fussions dépourvus ; parfois la neige tombait à gros flocons, et quand elle cessait de tomber, un vent glacial nous coupait la figure. Mon petit garçon, qui n'était pas vêtu pour la saison d'hiver, grelottait en conduisant sa charrette et il pleurait à me fendre le cœur. Non-seulement le pauvre enfant n'avait pas des vêtements d'hiver, mais, comme il n'était pas venu avec nous jusqu'à l'île à la Crosse, ceux qu'il portait n'avaient point passé par les mains de nos chères Sœurs et offraient à la bise de nombreuses solutions de continuité. Cet enfant était pour moi un embarras bien plutôt qu'un secours, et j'avais à rendre des services plus souvent qu'à en recevoir. Un soir donc je me couchai bien fatigué ; je fus pris de la fièvre pendant la nuit et, le matin, ayant voulu me lever à l'heure ordinaire pour dire la sainte messe, je dus me recoucher. Je laissai dormir longtemps mes compagnons, et désormais je leur cédai le soin de faire honneur à nos provisions de bouche, car j'avais complétement perdu l'appétit.

La nuit suivante, la fièvre fut beaucoup plus forte.

Nous étions dans le voisinage du fort Pitt ; il entrait dans mon plan de m'y rendre, et la fièvre semblait m'en faire une nécessité. Je préférai cependant, à raison même des mauvaises conditions où je me trouvais, hâter mon retour à Saint-Albert. J'envoyai Alexis tout seul prendre au fort les provisions que le P. André nous y avait préparées, et je lui indiquai un lieu de rendez-vous, ne prévoyant pas que j'y ferais moi-même défaut. L'essieu de notre charrette s'étant à moitié brisé, tout ce que je pus faire fut de marcher avec précaution jusqu'au lieu de campement le plus voisin et d'y attendre Alexis, qui, ne nous trouvant pas à l'endroit désigné, ne manquerait pas de venir à notre rencontre, et qui seul pouvait réparer notre accident, en remplaçant l'essieu brisé par celui de rechange dont nous avons toujours la précaution de nous munir.

Malgré mon désir d'arriver au plus tôt au terme de mon voyage, j'avoue que ce repos forcé m'était agréable. J'en profitai, non pour lire, cette fois, mais pour rapiécer les habits de mon petit garçon. Le métier de tailleur est un métier que j'exerce fréquemment, dont ma dignité par conséquent a pris son parti depuis longtemps, et dont je ne me tire point mal du tout : soit dit sans vanité. J'eus le temps d'achever mon œuvre ; Alexis n'arriva que bien avant dans la nuit. A ce moment la fièvre me tenait si fort, que mon esprit en délire battait la campagne.

Alexis m'apportait du fort Pitt un rappel à ma parole. L'été dernier j'avais promis aux Cris de la Prairie de visiter le voisinage de certains lacs et d'y fonder un établissement religieux, si j'y trouvais un emplacement convenable à cette fin. L'excursion aurait demandé huit ou dix jours. Il ne faisait plus aussi froid : à ce point de vue l'entreprise n'avait rien d'impossible. La parole donnée me poussait, la fièvre me retenait ; le P. André me faisait dire qu'il avait trouvé un guide pour ce dessein, et je me sentais attiré : je con-

sultais mes forces, et je me trouvais impuissant. Dans cette perplexité, je priai l'archange Raphaël, dont nous faisions la fête le lendemain, de m'obtenir les lumières dont j'avais besoin; je dis la messe à la même intention le jour de la fête. Mais, ne me trouvant pas mieux, la fièvre ne me quittant presque plus, l'appétit et le sommeil ayant fui complétement, je crus devoir renoncer à ce voyage et rentrer aussi vite que possible à Saint-Albert pour y prendre soin de ma santé.

La nuit du 24 au 25, le délire fut si incessant qu'Alexis ne put fermer l'œil. Néanmoins, à partir de cette nuit la fièvre diminua, il me resta seulement un violent mal d'oreilles, une grande faiblesse et un malaise extraordinaire.

J'arrivai en cet état à Saint-Paul des Cris le samedi 26 octobre. Les sauvages y étaient réunis en grand nombre et, à ma grande surprise, point de Prêtre pour les instruire ! J'en conclus que le P. Leduc, qui avait dû visiter le poste Jasper, n'était pas de retour à Saint-Albert et que probablement sa santé n'avait pu résister à un pareil voyage. Et moi, que pouvais-je faire au milieu de ces sauvages? J'avais absolument besoin de repos, et eux n'avaient pas moins besoin d'instruction. Une partie de notre maison était alors occupée par un bon catholique, qui me reçut avec toute la charité et les égards possibles. J'étais installé à peine depuis une heure dans la partie de cette maison réservée au Missionnaire, quand on m'annonça l'arrivée du P. Blanchet; vous ne sauriez croire, mon révérend Père, combien cette arrivée me fut agréable. Outre que je n'étais plus inquiet pour les sauvages, je cessai de l'être également au sujet du P. Leduc. J'appris qu'il avait fait un assez bon voyage, que sa santé n'était pas plus mauvaise et que tout allait bien à Saint-Albert.

Malgré tout le plaisir que ce cher petit Père me causait, je le reçus cependant assez mal. Figurez-vous qu'il n'a-

vait rien mangé depuis huit heures du matin et qu'il avait marché à cheval toute la journée ! Jugez s'il faut beaucoup de courses de ce genre pour ruiner un homme. J'espère qu'il n'aura pas envie de recommencer, car je vous assure que je ne l'ai pas complimenté. Pour s'excuser, il me dit qu'il avait donné à ses chevaux le temps de manger. Probablement que pendant ce temps-là il disait son bréviaire. J'aurais mieux aimé qu'il l'eût omis que de ne pas dîner ; et je crois que, devant Dieu, la faute eût été moindre, ou plutôt qu'elle eût été nulle, dès lors qu'il y avait nécessité d'omettre l'un ou l'autre.

Le P. Blanchet étant arrivé, je me décidai à continuer mon voyage avec toute la diligence possible. Ma santé était si mauvaise que, si j'avais disposé d'une fortune, je me serais cru obligé de faire mon testament. Je souffrais beaucoup des oreilles. Je crains beaucoup plus de devenir sourd que de passer à trépas ; car, dans le premier cas, je serais embarrassant ; dans l'autre, au contraire, je débarrasserais[1], ou du moins je ne gênerais pas longtemps. Cependant je n'ai aucune dévotion à la mort, et si elle ne vient me trouver que lorsque j'irai au-devant d'elle, je ne mourrai pas de sitôt, je vous assure.

Je pris donc toutes les précautions possibles pour conserver mes oreilles et ma vie. Je n'étais plus capable de me tenir à cheval ; il m'aurait fallu avoir une charrette, mais alors il ne s'en trouvait pas une dans la localité. Seul un commerçant avait une petite voiture suspendue ; il ne voulut me la louer pour aucun prix, mais il consentait à me la vendre. Je dus me résoudre à l'acheter, ce qui me répugnait d'autant plus que, quelques mois auparavant, j'avais fait les gros yeux à un Père qui avait cru pouvoir acheter une pareille voiture.

[1] Les lecteurs ne ratifieront pas cette parole.

Le lundi 28 octobre, je partis donc pour Saint-Albert, espérant y arriver avant la Toussaint. J'étais conduit par l'excellent métis qui m'avait reçu à Saint-Paul, et qui avait mis son meilleur cheval à ma voiture. Mon espérance fut vaine; le temps devint si affreux, qu'après les incidents de voyage ordinaires en pareil cas, je n'arrivai à Saint-Albert que le lendemain de la fête, à huit heures et demie du soir.

Ainsi que je l'avais appris du P. Blanchet, tout le monde était bien à Saint-Albert. Seulement, le P. Dupin, qui était parti avant moi pour accompagner nos chasseurs à la Prairie, n'était pas encore de retour. Ils avaient été surpris, comme nous, par les rigueurs précoces de l'hiver au milieu de la grande Prairie, sans bois et sans autre abri que des tentes de cuir ou de toile. La plupart de nos métis étaient là avec leurs familles. Eux non plus n'avaient pris aucune précaution contre le froid. Bon nombre n'ont pu revenir jusqu'ici ; arrivés dans la région boisée, ils se sont construit des baraques pour y passer l'hiver. Ceux qui sont revenus avec le P. Dupin ont mis quarante jours à opérer leur retraite. Plusieurs ont perdu leurs chevaux; tous ont éprouvé des misères qui paraîtraient à peine croyables à qui ne connaît pas le pays et les perturbations atmosphériques que nous apporte un hiver d'un mois en avance sur le calendrier.

Dans ma *résidence épiscopale*, je m'occupai de refaire ma santé. Les soins ne me manquaient pas : la charité de nos bonnes Sœurs n'est jamais en défaut quand quelqu'un de nous est malade Pendant plusieurs semaines j'ai souffert des jambes et des oreilles. Le deuxième dimanche après mon arrivée, je ne sortais pas encore. Toutefois le mal a disparu bien plus vite que je n'osais l'espérer. Le P. Leduc, avec la faible santé que vous lui connaissez, faisait à lui seul tous les offices et une partie des œuvres du ministère. Il succomba à la fin de ce même dimanche et s'alita.

Force me fut de paraître, la tête enveloppée d'une manière fort peu élégante, et de présider l'office du soir. J'ai retrouvé depuis ma santé, mais je crains qu'il ne me reste un peu de surdité.

Le P. Fourmond est venu nous voir depuis mon retour. Comme le F. Gérante l'accompagnait, j'en ai profité pour prêcher à nos chers Frères leur retraite annuelle, qu'ils n'avaient pas pu faire avec nous au mois de septembre. Le 30 novembre, jour de la clôture et en même temps jour anniversaire de ma consécration épiscopale, notre cher F. Leriche faisait ses vœux de cinq ans.

Le lendemain, la divine Providence nous ménageait une grande consolation. Au printemps dernier, après avoir reçu les Bulles d'érection du diocèse de Saint-Albert et de ma translation à ce nouveau siége, j'écrivis au souverain Pontife pour l'en remercier et lui annoncer que j'avais pris possession de mon siége et avais consacré mon diocèse à Notre-Dame des Victoires. Je faisais en même temps connaître à Sa Sainteté, par l'intermédiaire de S. Ém. le cardinal Barnabo, Préfet de la Propagande, les progrès de la foi dans le pays, mes craintes et mes espérances. Enfin j'envoyais au Saint-Père plusieurs adresses de ceux de nos chrétiens qui s'étaient trouvés en position d'en faire une. Nos Montagnais de l'île à la Crosse auraient voulu envoyer chacun la leur. On eut grand'peine à les faire s'entendre pour une adresse commune : toujours il y avait quelqu'un qui n'était pas satisfait, parce que, dans la formule générale, il ne trouvait pas précisément ce qu'il aurait voulu dire. Enfin, comme tous voulaient dire au Pape « qu'ils l'aimaient beaucoup et qu'ils désapprouvaient hautement le *Grand Chef mauvais* qui s'était emparé de son territoire et de ses maisons », ils signèrent la même adresse. Nos métis et nos chrétiens de la Prairie avaient fait aussi chacun la leur. Or, dimanche

dernier, je recevais du souverain Pontife une si touchante réponse, que je ne me possédais pas de joie [1]. Je recevais sous le même pli une très-aimable lettre de S. Ém. le cardinal Barnabo. Son Éminence m'annonçait qu'elle allait me recommander auprès de vous et auprès du conseil central de la Propagation de la foi pour l'augmentation de nos ressources en sujets et en argent. Je n'ai pas écrit un mot, bien-aimé Père, dans le but d'obtenir cette double recommandation; je n'en suis que plus satisfait : je la regarde comme un effet de la protection de la très-sainte Vierge. Je n'ai jamais cru, mon très-révérend Père, que ni vous ni les messieurs du conseil de la Propagation de la foi eussiez besoin de cette invitation pour nous venir en aide, puisque jusqu'à présent nos Missions ne vivent que par vous. Je suis heureux cependant de l'intérêt que Son Éminence a la bonté de porter à nos Missions, et je suis convaincu que vous voudrez bien y répondre dans la mesure du possible. Le pays va changer rapidement de face : encore quelques années, et les chemins de fer vont traverser nos prairies; les pauvres sauvages n'y pourront plus vivre alors : ils le comprennent, et ils nous supplient de nous fixer près de quelques lacs poissonneux et de leur enseigner les moyens de vivre autrement que par la chasse. Bien vite aussi l'émigration canadienne va affluer, sur la Siskatchewan surtout; et le jeune diocèse de Saint-Albert, qui n'a pu se préparer à faire face à de tels besoins, se trouverait bien au-dessous de sa tâche sans des secours extraordinaires. J'y compte : les bénédictions réitérées du Saint-Père et la protection de la très-sainte et immaculée Vierge Marie m'en sont un garant.

[1] Les *Annales* ont donné la lettre de Mgr Grandin et le rescrit du souverain Pontife, auxquels il est fait allusion ici, dans le numéro de mars de la présente année, p. 29 et suiv.

Je vous ai annoncé plus haut, mon très-révérend Père, le retour du P. Dupin, et vous ai dit que la bande des chasseurs surprise par le froid s'était partagée, que les uns étaient rentrés exténués après quarante jours de marche, et que les autres étaient restés dans les bois. Ceux-ci viennent de m'envoyer une ambassade pour me représenter leur besoin et me prier de leur envoyer un Prêtre, au moins pour les fêtes de Noël. Je ne croyais pas pouvoir satisfaire à leur demande. Le P. Dupin était seul disponible et il était à peine remis de ses fatigues. Entreprendre dans ces conditions un voyage d'hiver de cinq ou six jours de marche n'était pas agréable, surtout à l'époque du courrier, dont chacun tient d'autant plus à profiter qu'il est l'unique de tout l'hiver. Il m'en coûtait cependant de renvoyer ces braves gens sans Prêtre, après la démarche qui montrait chez eux tant de bonne volonté. Je fis venir le cher Père pour voir ce qu'il pensait. « Ne craignez pas de m'envoyer, Monseigneur, me dit-il en entrant chez moi, je suis prêt à repartir. » Dès le lendemain il se remettait en route; il a fait un froid des plus sévères tout le temps de son voyage. Nous espérons qu'il sera de retour dans une dizaine de jours, pour repartir encore au temps de Pâques. Nous pouvons avoir nos misères, mais vous voyez qu'à côté se trouvent aussi le zèle et le dévouement.

Recevez, bien-aimé Père, l'assurance de mon profond respect et de ma plus vive reconnaissance.

Votre fils obéissant et soumis,

† Vital Grandin, O. M. I.,
Evêque d'Érindel.

LETTRE DU R. P. LEDUC AU R. P. MARTINET, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

Saint-Albert, le 29 décembre 1872.

Mon révérend et bien cher Père,

J'aurais dû vous adresser plus tôt quelques détails sur nos Missions de la Siskatchewan et vous rendre compte des travaux entrepris, des missions données par les Pères de Saint-Albert ou des résidences environnantes. C'est à vous que j'adresse aujourd'hui ce rapport annuel. Puisse-t-il vous intéresser un peu ! Celui qui vous l'adresse ne saurait oublier le Père qui, pendant deux ans, fut pour lui un excellent directeur et un charitable supérieur au scolasticat d'Autun.

Au commencement de l'année 1872, la communauté de Saint-Albert se composait de S. G. Mgr Grandin, notre révérendissime vicaire ; du R. P. Leduc, du R. P. Dupin, du F. Scollen, scolastique ; des FF. CC. Bowes, Perréard, Alexandre Lambert, Paul Grezeau et François Leriche. Pendant tout l'hiver, Monseigneur nous a donné l'exemple de l'étude en travaillant lui-même à se perfectionner, sous la direction de notre cher Frère irlandais C. Scollen, dans la connaissance de la langue anglaise, langue qui, dans peu d'années, sera indispensable aux Missionnaires de la Siskatchewan. Jusqu'à présent nous n'avons eu aucun ministère à exercer auprès des populations anglaises dans ce pays, mais nous comptons avant peu sur une immigration catholique d'Irlande ou du haut Canada ; il nous faudra nécessairement connaître bien l'anglais. Tout en enseignant cette langue à Saint-Albert, le F. Scollen faisait son cours de philosophie sous la direction du R. P. Leduc. Monseigneur et moi étions spécialement chargés de l'exercice du saint ministère à Saint-

Albert. Le R. P. Dupin, chargé de faire journellement le catéchisme aux enfants et de desservir la Mission de Saint-Joachim au fort Edmonton, s'est acquitté avec zèle de ce double emploi. Il a pu préparer, pour la fête de Pâques, bon nombre d'enfants des deux sexes à la première communion et au sacrement de confirmation. Notre population métisse de Saint-Albert a, bien certainement, été pour nous un sujet de consolation l'hiver dernier, par l'assiduité qu'ont montrée nos chrétiens à s'approcher des sacrements et à assister aux différents exercices de piété auxquels nous les avions invités spécialement pendant le Carême. Les quarante heures, qui ont précédé, ont parfaitement été suivies ; il y a eu, on peut dire, communion générale de nos bons métis. Ici nous n'avons point, comme en France, à déplorer les scandales du carnaval : c'est, Dieu merci, une chose complétement inconnue. Ce temps est un temps de prière et nullement de dévergondage. Chaque soir, pendant la sainte quarantaine, nous avons eu la consolation de voir accourir en foule nos chrétiens à l'église. Chaque soir, avant la bénédiction du très-saint Sacrement, nous leur adressions une instruction tantôt en cri, tantôt en français. Monseigneur et le R. P. Dupin traitaient les commandements de Dieu ; le F. Scollen et moi nous expliquions les sacrements. Le mercredi et le vendredi, l'instruction était remplacée par l'exercice du chemin de la Croix.

Dans ce même temps, le R. P. Lacombe était à Saint-Paul des Cris avec nos deux plus jeunes Pères, les RR. PP. Doucet et Blanchet. Ce cher P. Lacombe, tout en donnant ses soins aux quelques familles métisses groupées autour de la Mission, et aux sauvages qui pouvaient de temps en temps passer par sa résidence, le P. Lacombe, dis-je, mettait la dernière main à ses ouvrages en langue crise et enseignait cette langue à ses deux compagnons.

Cet hiver a été pour eux trois un rude temps d'études, bien sérieuses et naturellement peu attrayantes, car il en coûte et il en coûte beaucoup à la nature de recommencer, à vingt-cinq ou trente ans, les premiers rudiments de la grammaire. Pourtant c'est ce à quoi doit bien s'attendre tout Missionnaire envoyé dans de semblables Missions. A la fin de mars, le R. P. Lacombe arrivait à Saint-Albert, où il fut reçu, comme toujours, à cœur ouvert par Monseigneur, les Pères et les Frères de l'évêché. Le grand jour de Pâques approchait, la grande semaine commençait ; le P. Lacombe fut alors chargé de donner à la population de Saint-Albert les exercices d'une retraite préparatoire à la communion pascale. Cette retraite, qu'il donnait pour la troisième ou quatrième fois, fit, comme d'habitude, beaucoup de bien à tous nos métis, et bien des confessions furent heureusement réparées. Le jour de la résurrection du Sauveur, la population de Saint-Albert vint en masse s'asseoir à la Table sainte. Quelques jours après Pâques, le courrier que nous attendions depuis plus d'un mois avec impatience, inquiets de ce qui pouvait tant le retarder, arriva enfin à la Mission. Chacun s'empressa de lire ses lettres, toujours trop peu nombreuses au gré de nos désirs, et le soir chacun se faisait part des nouvelles qu'il avait reçues. Ce courrier apporta à notre révérend vicaire les Bulles d'érection du diocèse de Saint-Albert, et Mgr Grandin était nommé titulaire de cette nouvelle église. Nous apprenions en même temps l'érection de Saint-Boniface en métropole ; nous ne pouvions que nous réjouir grandement de ces événements. Les ministres de l'erreur annoncent tous les jours la ruine du catholicisme, et voilà que l'Eglise catholique resplendit d'une nouvelle gloire dans ces pays lointains de l'Amérique du Nord. Pie IX, prisonnier dans son palais, proteste hautement et par ses paroles et surtout par ses actes, de la vitalité

éternelle de l'Eglise dont il est le Chef suprême et infaillible. Le dimanche après la réception de ces Bulles, Mgr Grandin prenait solennellement possession du siége de Saint-Albert, et consacrait son diocèse au cœur très-pur de Marie, à Notre-Dame des Victoires.

Quelques jours après, le R. P. Lacombe recevait l'ordre d'aller implorer pour nos Missions sauvages la générosité et la piété de ses compatriotes au Canada. Depuis plusieurs mois déjà il est à l'œuvre ; espérons qu'il réussira à faire imprimer gratis ses ouvrages en langue crise ; espérons qu'il trouvera les ressources et les sujets dont nous avons un si pressant besoin dans les circonstances actuelles. Il est de toute nécessité de fonder au plus vite des Missions chez les Cris et chez les Pieds-Noirs, si nous ne voulons voir ces pauvres Indiens disparaître bien vite devant la civilisation qu'on nous promet, si nous ne voulons aussi les voir devenir la proie de l'hérésie qui les convoite. Les FF. Bowes et Paul Grezeau recevaient leur obédience pour l'île à la Crosse. Le bon F. Bowes, après avoir rudement travaillé à la construction de la cathédrale de Saint-Albert, allait travailler à réparer, dans la Mission de Saint-Jean-Baptiste, les ravages de l'incendie de 1867. Quant au F. Grezeau, il devait aller porter secours au F. Dubé. Hélas ! il allait le remplacer : lorsque ces chers Frères arrivèrent à l'île à la Crosse, le F. Dubé était parti pour aller jouir au ciel de la récompense promise au fidèle serviteur. En passant à Saint-Paul des Cris, les FF. Bowes et Grezeau eurent la consolation de voir le R. P. Doucet partir avec eux. Ce cher Père recevait son obédience pour la Mission de Saint-Jean-Baptiste.

Pendant ce temps, le R. P. Blanchet revenait, lui aussi, de Saint-Paul à Saint-Albert. Quelques jours après, il partait avec nos métis du grand lac pour aller à la chasse

du buffle dans nos immenses prairies. Si l'exercice du saint ministère auprès de nos chasseurs a ses consolations, il a aussi ses peines et ses fatigues. Il faut, pendant l'été, supporter le poids de la chaleur, qui est quelquefois accablante, au milieu d'un désert immense où souvent on ne rencontre pas un arbre pour se mettre à l'ombre ; il faut étancher sa soif avec une eau croupie et corrompue, encore heureux quand on peut en trouver tous les jours. Le P. Blanchet a eu la douleur de voir un chasseur tué par accident à la porte de sa tente, sans avoir même eu le temps de lui administrer une suprême absolution.

Pendant que ce cher petit Père exerçait son zèle auprès des chasseurs, Mgr Grandin, aidé du F. Scollen, goûtait les misères de la vie sauvage, au milieu des Cris, à la Prairie. Pendant deux mois Sa Grandeur a partagé la nourriture et la vermine de ces pauvres Indiens, leur distribuant en retour le pain de la parole de Dieu, instruisant, catéchisant les enfants et les adultes, et régénérant bon nombre de ces infidèles dans les eaux du baptême. Du reste, Monseigneur rend compte lui-même à notre révérendissime et bien-aimé Père de cette longue et si pénible mission chez les Cris au milieu du désert. Vers la fin de juillet, Monseigneur revenait se reposer un peu à Saint-Albert, et le F. Scollen s'en allait au lac Sainte-Anne se mettre, sous la direction du R. P. Fourmond, à l'étude de la théologie. Le R. P. Dupin avait, lui aussi, quitté Saint-Albert pour aller faire une mission au fort de la Montagne. Ce fort, situé à environ huit jours de marche d'Edmonton, avait bien besoin de la visite du Missionnaire : plusieurs serviteurs catholiques de la Compagnie de la baie d'Hudson n'avaient pas vu de Prêtre depuis un an ; il était temps que quelqu'un allât réveiller un peu leurs sentiments religieux. Le voyage a été pénible, fatigant, pour le R. P. Dupin ; mais, en retour,

le Missionnaire a eu la consolation de voir les habitants du fort profiter de sa présence pour se réconcilier avec le bon Dieu et s'approcher des sacrements.

Pendant que j'étais seul à Saint-Albert, je reçus la visite de plusieurs sauvages de la nation des Pieds-Noirs, venus en traite au fort Edmonton. Un jour, l'un d'eux vint me faire visite à la cathédrale, où j'étais occupé à réciter mon bréviaire. Après avoir fait à haute voix un assez long discours au Maître de la vie, il s'en vint gravement me déposer trois ou quatre gros baisers sur les lèvres, me passa les mains sur les épaules et le long des bras, faisant ensuite les mêmes attouchements sur lui-même. Enfin il me donna la main et partit content, espérant bien avoir tiré de ma pauvre personne une vertu qui serait pour lui le gage d'un bon voyage ou d'une bonne chasse.

Vers la fin du mois d'août, le R. P. André arriva à Saint-Albert, où se trouvaient déjà réunis, avec Monseigneur, les RR. PP. Fourmond, Blanchet et moi, ainsi que le F. Scollen. Il fut décidé que nous prendrions pleines vacances jusqu'au mercredi 28, jour où nous commencerions les exercices de notre retraite annuelle. Votre humble serviteur fut chargé de prêcher les exercices de la retraite, ce qu'il aurait plus que volontiers cédé à un autre. Néanmoins je dois avouer que j'ai été enchanté de mon auditoire et j'ose dire que tout le monde a fait une excellente retraite. Après nous être retrempés dans la solitude, après avoir fait provision nouvelle de bonne volonté, nous renouvelâmes solennellement nos vœux entre les mains de notre digne Evêque. Ce jour-là même, le R. P. Dupin partait pour accompagner à son tour les chasseurs à la Prairie, au voyage d'automne. Je me hâte de le dire tout de suite, ce cher Père a eu terriblement à souffrir dans ce voyage. La neige l'a pris avec ses chas-

seurs le 26 octobre, au milieu de la Prairie. Ils ont été littéralement ensevelis sous une avalanche de neige ; sans bois, sans feu, ils ont extrêmement souffert. Ils ont dû marcher quinze jours avant de se retrouver en pays boisé, obligés de traîner péniblement avec eux leurs charrettes et leurs provisions. Arrivés dans la forêt, ils ont pu se faire, tant bien que mal, des traîneaux d'hiver. Le R. P. Dupin n'est arrivé à Saint-Albert que le 9 décembre dernier, bien fatigué de sa pénible mission. Le 11 septembre, sept jours après la clôture de notre retraite annuelle, Monseigneur quittait lui-même Saint-Albert pour aller visiter la Mission de l'île à la Crosse. Il partait accompagné du R. P. André. Ce dernier retournait à sa Mission Saint-Laurent, sur la branche sud de la Siskatchewan, à une vingtaine de milles du fort Carlton. Sa Grandeur eut beaucoup à souffrir dans le trajet de Saint-Albert à l'île à la Crosse ; je vous dirai plus loin dans quel état de faiblesse et de fatigue Monseigneur put revenir à son évêché.

Cependant le R. P. Fourmond, lui aussi, était déjà retourné à son poste du lac Sainte-Anne avec son élève en théologie. Je restai seul à Saint-Albert avec le R. P. Blanchet. Le 23 septembre, je le laissai en charge de la Mission, et, lui souhaitant bon courage, je partis pour le lac Sainte-Anne afin de me rendre de là à la Mission Saint-Hippolyte, au fort Jasper, dans les montagnes Rocheuses. Grâce à mon mulet, qui faillit se noyer dans un bourbier, je fus obligé de coucher en chemin : à la belle étoile, bien entendu. Le lendemain, à la pointe du jour, je repris le chemin de Sainte-Anne, où j'arrivai vers dix heures du matin. Je trouvai le R. P. Fourmond bien occupé à se construire un moulin à farine sur une petite rivière qui coule à la porte de sa Mission. A force d'énergie, de travail et de persévérance, ce cher Père a réussi au delà de toute

attente. Lorsque j'arrivai chez lui, il me demanda l'autorisation d'envoyer chercher à Saint-Albert les meules de moulin que nous possédons à cette Mission. Je le lui permis de grand cœur, puis je m'occupai de chercher un guide pour mon voyage au fort Jasper. Un bon métis iroquois, qui m'avait déjà accompagné à mon premier voyage en 1870, consentit encore à venir avec moi. Il fut décidé que, la saison étant déjà bien avancée, nous partirions le plus tôt possible, pour ne pas être surpris par le mauvais temps. En conséquence, nous nous préparâmes à partir le lendemain matin.

Le 25, avant le jour, j'offris le saint sacrifice de la messe, mis mon voyage et ma mission sous la protection de Marie immaculée, et, après avoir déjeuné avec le bon Père Fourmond, je me disposai à partir. Je montais un cheval qui devait, en outre, porter mon lit de camp. Deux autres chevaux portaient, l'un ma chapelle et les vivres de retour, tandis que l'autre portait les provisions nécessaires pour nous rendre à destination, du thé et du tabac pour les gens de Jasper, en échange de quelques peaux de cerf que je comptais leur demander. A huit heures, j'enfourchai ma monture. J'avais laissé ma soutane pour me revêtir d'un capot de cuir. Les chemins que je devais suivre m'obligeaient à ce travestissement, sous peine de voir avant peu de jours ma soutane en lambeaux. Pendant dix-huit jours (aller et retour) nous dûmes marcher dans le *bois fort*, par des sentiers à peine frayés. Nous eûmes à traverser bien souvent des forêts d'épinettes immenses, consumées par le feu, et dont il ne restait plus que des troncs d'arbres gisant pêle-mêle sur le chemin. Nos chevaux ne pouvaient plus avancer que par bonds, et nous, marchant à pied, nous sautions d'arbre en arbre. Il nous fallait chaque jour traverser en outre de très-mauvaises rivières, et marcher pendant de longues

heures dans des marais interminables, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe. Que de fois nos pauvres chevaux se sont abattus dans des bourbiers, sans respect pour nos précieuses personnes, condamnées alors à aller rouler dans la boue ! D'autres fois, pendant des journées entières, il fallait se tenir courbés sur le dos de nos chevaux, écartant les branches, qui nous fouettaient à chaque instant le visage.

Le 1er octobre, à l'heure du campement, nous aperçûmes clairement les montagnes Rocheuses avec leurs cimes couvertes d'une neige éternelle ; nous espérions arriver le lendemain ; nous fûmes néanmoins encore obligés de camper une fois au milieu de la forêt ; nous n'arrivâmes à Jasper que le 3 octobre vers trois heures du soir. La petite population catholique de cette localité m'attendait impatiemment depuis plusieurs jours. Pauvres gens ! depuis deux ans ils n'avaient point été visités par le Missionnaire. Dès le soir, je commençai les exercices d'une trop courte mission. Trois fois par jour ces bons métis iroquois s'assemblaient autour de moi pour écouter avec avidité les instructions que je leur faisais. J'eus la consolation de confesser tout le monde, d'admettre à la sainte Table tous ceux qui avaient déjà fait leur première communion, à l'exception d'un misérable concubinaire, endurci dans son péché. En partant de Saint-Albert, j'avais entendu parler d'expéditions, d'explorations dans les montagnes Rocheuses, pour le chemin de fer projeté entre le Canada et la Colombie britannique ; mais j'étais loin de croire que les choses fussent déjà si avancées. Quatre cents hommes ont travaillé tout l'été à faire un très-beau chemin de 300 pieds de large dans les montagnes. C'est un ouvrage gigantesque entrepris par le gouvernement et déjà en partie exécuté. Avant dix ans, l'océan Pacifique et l'Atlantique se donneront la main au

moyen de la voie ferrée qui doit traverser nos immenses prairies. Ainsi nous marchons à grands pas vers la civilisation. Mais, hélas ! que vont devenir nos sauvages ? Ils sont menacés d'une entière destruction si nous ne nous hâtons d'aller à leur secours, en tâchant de les fixer autour de la maison de Dieu. Il nous faut redoubler de zèle, fonder des missions nouvelles pour arracher ces Indiens à la mort temporelle qui les menace, et leur donner la vie de la grâce, à laquelle l'hérésie cherche à les soustraire.

Après avoir passé quelques jours à Saint-Hippolyte du fort Jasper, je repris le chemin de Saint-Albert, où j'arrivai le 18 octobre. Quelques jours plus tard, je faisais partir le R. P. Blanchet pour la Mission de Saint-Paul des Cris, où les sauvages devaient déjà être réunis pour la mission, désappointés sans doute de ne point trouver de Missionnaire. Ce cher Père est actuellement occupé à instruire ces pauvres Indiens, encore en grande partie infidèles. Le 2 novembre, à quatre heures et demie du soir, par un très-mauvais temps et un froid intense, Mgr Grandin arrivait à l'île à la Crosse, bien fatigué, malade même. Pendant huit jours, Sa Grandeur avait eu en chemin une forte fièvre accompagnée de délire. Pendant plusieurs semaines après son retour, Monseigneur a ressenti sérieusement la fatigue de son voyage. Aujourd'hui, grâce à Dieu, nous sommes tous en bonne santé, occupés depuis trois semaines à préparer chacun nos lettres pour le courrier d'hiver, qui doit partir d'Edmonton le 2 ou le 3 janvier. Le service postal, dans cette saison, ne se fait ici ni par la vapeur ni par les chevaux, mais par quatre vigoureux chiens auxquels de nombreuses volées de coups de fouet font allonger les pattes.

Un crime affreux a été commis l'été dernier à Edmonton. Un misérable jeune homme, que j'avais marié quel-

ques mois auparavant, a lâchement poignardé sa femme, en plein jour, à quelques mètres du fort. Cette infortunée n'avait malheureusement pas toujours été un modèle de conduite pour notre population de Saint-Albert. En 1870, lorsque la petite vérole sévissait si cruellement parmi nous, cette femme ne craignit pas de se mettre en concubinage public avec un homme déjà marié, mais séparé de sa femme légitime. Indigné d'une telle conduite, dans les circonstances si pénibles que nous traversions, et usant d'un droit que personne ne conteste ici, j'allai séparer de force ces deux misérables, auxquels j'administrai quelques bons coups de fouet. Quelques semaines après, ils étaient encore ensemble ; le R. P. André, se trouvant alors à Saint-Albert, reçut de ma part l'invitation d'aller leur faire sentir la vigueur de ses robustes arguments, et une séparation définitive eut lieu. Le dimanche de Quasimodo de la présente année, cette misérable femme contracta enfin un mariage légitime, qui ne fut pas pour cela un mariage heureux. La veille de sa mort, elle vint me demander à se confesser : « Attends-moi cinq minutes, lui dis-je, je reviens à l'instant ; on me demande ici. » Hélas ! pour une raison ou pour une autre, elle n'attendit pas. Je rentrai quelques instants après ; elle était déjà partie, et, le lendemain, elle tombait, victime de la fureur de son mari, frappée droit au cœur, sans pouvoir recevoir une dernière absolution.

Dans une orgie causée par la boisson, qu'apportent ici des gens sans foi ni loi venant des Etats-Unis, un Pied-Noir ivre a tiré sur une pauvre femme de sa tribu. La balle a traversé le cou de la victime, et la pauvre infidèle a repris, le lendemain, mourante, le chemin du désert.

Un de ces misérables traiteurs de liqueurs fortes a reçu lui-même, de la part d'un Pied-Noir, deux balles dans le bras. Puisse ce malheureux, qui se dit catholique, profi-

ter de l'avertissement que le bon Dieu daigne lui donner et abandonner son infâme commerce!

Je termine cette lettre, trop longue peut-être, en me recommandant à vos bonnes prières.

Agréez l'expression bien sincère de mon affection fraternelle et de mon estime pour vous.

Votre tout dévoué Frère en Notre-Seigneur et Marie immaculée,

H. Leduc, o. m. i.

LETTRE DU R. P. LEDUC AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Saint-Albert, 3 janvier 1874.

Mon révérendissime et bien-aimé Père,

Mgr Grandin, notre vénéré Evêque et vicaire, se trouvant depuis plusieurs mois auprès de votre personne, a dû vous parler souvent de ces Missions de la Siskatchewan. Il vous les a fait connaître en détail ; il vous a dit nos peines et nos consolations, nos travaux et nos espérances, nos projets, nos ressources et nos besoins. Sa Grandeur vous a aussi communiqué les différentes lettres que je lui ai envoyées depuis son départ. Quoi qu'il en soit, je sens le besoin de m'entretenir encore une fois longuement et cœur à cœur avec vous. Je vous parlerai des différents travaux entrepris par vos enfants, dans ces Missions du Nord, pendant l'année qui vient de s'écouler. Pour plus d'ordre et de clarté, je passerai en revue chaque Mission l'une après l'autre.

A Saint-Albert, nous nous sommes, comme de coutume, spécialement occupés des bons métis qui sont venus se grouper autour du coteau sur lequel s'élèvent la cathédrale, le *palais épiscopal* et la maison des Sœurs de cha-

rité. La population métisse et permanente de Saint-Albert augmente toujours peu à peu. Le nombre des blancs qui viennent se fixer au milieu de nous s'accroît aussi d'année en année. Malheureusement ces étrangers, quoique en grande partie soi-disant catholiques, sont loin pour la plupart de venir édifier nos chrétiens. Ils sont plutôt un sujet de scandale qu'autre chose. Très-peu de sauvages pur sang sont venus cette année visiter la Mission. La raison doit en être attribuée à l'extrême pauvreté de ces Indiens, qui n'ont généralement pas pu se procurer assez de fourrures pour venir traiter au fort de la compagnie, à Edmonton. Et puis ces pauvres Indiens savaient que les métis, leurs parents, étaient à court eux-mêmes de provisions ; ils ont donc pensé, avec raison, qu'ils feraient mieux de chercher leur vie dans la prairie que de venir demander à leurs parents plus civilisés des secours que ceux-ci n'auraient pu leur donner. Nos métis de Saint-Albert ont encore suivi avec la plus grande assiduité les exercices du Carême. Mgr Grandin et moi nous faisions chaque jour, alternativement, une instruction à ces bons chrétiens, l'une en français, l'autre en sauvage. Le Carême se termina par une retraite de huit jours que Sa Grandeur me chargea de prêcher. Tous suivirent cette retraite avec la plus grande fidélité, et le saint jour de Pâques, tous nos bons métis, à trois ou quatre exceptions près, s'asseyaient à la Table sainte. Ce jour-là, le pain eucharistique leur était distribué par un jeune Père, élevé la veille seulement à la dignité sacerdotale. Le cher Père Scollen célébrait pour la première fois le saint sacrifice de la messe. A l'issue de l'office, toute la population vint de nouveau s'agenouiller à la table de communion et le bon Père, qui venait pour la première fois de monter à l'autel, imposait les mains à tous nos chers chrétiens, les bénissant tous au nom du Seigneur. Le surlendemain,

Monseigneur nous quittait ; il partait pour la France, confiant à mon incapacité l'administration du vicariat pendant son absence. Le P. Scollen accompagnait Sa Grandeur. Ce cher Père, immédiatement après son ordination, était envoyé chez les Cris, où il devait passer l'été. Il avait ordre en même temps de visiter les Pieds-Noirs.

Après avoir accompagné Sa Grandeur jusqu'à une journée de marche, je revins le lendemain à Saint-Albert avec le cher P. Blanchet, qui devait, quelques semaines plus tard, prendre son essor pour l'extrémité ouest du vicariat, la Mission Saint-Pierre du lac Caribou.

Avant de passer plus loin, je dois revenir un instant sur les événements du passé. Au commencement de janvier, le cher P. Dupin s'était rendu à l'hivernement de nos métis dans la Prairie. Il passa plusieurs semaines avec ces hivernants ; son voyage et son séjour même dans cette localité ne furent pas sans contrariétés. On était bien venu chercher le Père à Saint-Albert, mais personne ne se souciait de l'y reconduire. C'était un voyage d'une dizaine de jours, aller et retour, à faire dans le désert, par un froid intense, qui ne souriait à personne. Enfin, le Père nous arriva en février, je crois, assez peu satisfait de son séjour forcément prolongé à l'hivernement. En arrivant, il reprit l'instruction religieuse des enfants de Saint-Albert qui ne fréquentent pas l'école ou qui n'apprennent leur catéchisme qu'en langue crise. A Pâques, il présentait une vingtaine d'enfants pour la première communion et pour la confirmation. Après le départ de Monseigneur, j'eus à m'occuper spécialement pendant quelques semaines des travaux des champs. Le moment des semailles était arrivé. Il fallut veiller au labourage, aux semailles, aux clôtures, etc., etc. Puis notre cher moulin, que nous étions en train de replacer une seconde fois sur un petit cours d'eau, venait encore de subir un

terrible choc qu'il fallait réparer. A peine avions-nous réussi à opérer cette réparation, que le bon Dieu voulut nous éprouver par un nouvel accident qui faillit détruire en un instant tous nos travaux, toutes nos espérances. Nous ne perdîmes néanmoins pas confiance; nous représentâmes à Marie qu'elle devait s'intéresser à notre œuvre, puisque nous comptions sur le succès de l'entreprise pour l'entretien et la prospérité de nos Missions. Le jour de Notre-Dame de Bon-Secours, notre moulin marchait à merveille.

Sur ces entrefaites, le P. Blanchet s'embarquait dans les barges de la Compagnie, pour se rendre de Saint-Albert au fort Cumberland et de là au lac Caribou. Le P. Dupin partait pour la Prairie, où il allait accompagner les chasseurs. Je restai seul à Saint-Albert. Vers la fin du mois de juin, j'allai faire visite au P. Fourmond, à la Mission du lac Sainte-Anne. De retour à Saint-Albert, j'eus la mauvaise idée de me laisser surprendre par la maladie; une espèce d'abcès dans la gorge, joint à une sorte de fluxion de poitrine, donna vite des inquiétudes à mes gardes-malades, et on courut en toute hâte chercher le P. Fourmond, qui arriva heureusement, non pour assister à mes funérailles, mais à ma résurrection.

J'avais à peine quitté l'infirmerie, qu'on m'annonça l'arrivée du P. Bourgine. Ce cher Père revenait mourant de la Prairie. Depuis un mois, il était pris d'une terrible dyssenterie. Les soins qui lui furent prodigués ici, avec un dévouement affectueux, le ramenèrent peu à peu à la santé. Notre cher malade avait heureusement rencontré sur sa route le camp confié à la sollicitude du P. Dupin, et ce dernier revint à Saint-Albert avec le P. Bourgine, dont il adoucit de son mieux les souffrances pendant les dix jours de pénible voyage qu'ils avaient à faire ensemble avant d'arriver ici.

Quelques semaines plus tard, le P. Dupin nous prêcha les exercices de la retraite annuelle. Nous étions en tout quatre Pères, y compris le prédicateur. Nous avons fait notre retraite comme si nous avions été deux cents ; le P. Dupin nous a prêchés avec autant de zèle que s'il eût eu cinq cents auditeurs. En septembre, je confiai à ce cher Père la Mission du fort Jasper dans les montagnes Rocheuses. Il m'était moralement impossible de faire moi-même cette mission cette année. Le P. Dupin m'a avantageusement remplacé. Il a eu un bien mauvais temps pour se rendre à ce poste. Il a dû marcher pendant quatre ou cinq jours avec 2 pieds de neige.

Cependant j'avais hâte de voir le P. Scollen arriver de sa longue et pénible mission chez les sauvages. J'attendais aussi le P. Bourgine, que j'avais envoyé visiter les chrétiens abandonnés du fort de la Montagne. Le samedi 11 octobre, j'appris avec bonheur que les PP. Scollen et Bourgine étaient au fort Edmonton. Le lendemain dimanche, je les embrassais tous deux à Saint-Albert. Le récit que me fit le P. Scollen de sa mission était des plus consolants. Je l'interrogeai surtout au sujet des Pieds-Noirs. Il me dit que notre bon Alexis nous avait bâti une excellente maison à la rivière des Arcs, et que la place choisie par cet homme dévoué était excellente et centrale pour les Pieds-Noirs. Ces nouvelles me firent grand plaisir, mais une immense tristesse pesait sur mon cœur à la pensée qu'une semaine plus tard un ministre protestant devait aller se fixer sur cette même rivière des Arcs, à quelques kilomètres seulement de la place prise par nous. Allions-nous nous voir devancer par l'hérésie ? Un ministre protestant allait-il s'établir avant nous chez les Pieds-Noirs ? Je crus devoir tenter l'impossible pour qu'il n'en fût pas ainsi. Au lieu d'attendre l'arrivée de Mgr Grandin et du P. Lacombe, comme il en avait été convenu, je

résolus de renvoyer immédiatement le P. Scollen, en lui donnant pour supérieur le P. Fourmond, que je remplacerais au lac Sainte-Anne par le P. Dupin, qui ne pouvait tarder de revenir de Jasper. Huit jours plus tard, les PP. Fourmond et Scollen quittaient Saint-Albert pour aller jeter les fondements d'une des plus importantes Missions du diocèse. Un bon Canadien, frère d'un de nos bons Pères d'Ottawa, Louis Dazé, les accompagnait. Ce cher Louis nous sert depuis plusieurs années avec tout le dévouement d'un Frère, se contentant, comme nous, de la nourriture et du vêtement. C'est un ami dévoué de la Congrégation.

Le lendemain du départ de nos Missionnaires pour la rivière des Arcs, le ministre wesleyen se mettait à leur poursuite, peu flatté, je pense, de se voir devancé si inopinément par des prêtres catholiques.

Resté seul à Saint-Albert avec le P. Bourgine, je chargeai ce cher Père des catéchismes et, en grande partie, de l'exercice du saint ministère à Saint-Albert. Je me réservai de soigner plus particulièrement nos catholiques du fort Edmonton ; je me chargeai aussi de l'administration temporelle de la Mission, tout en aidant le P. Bourgine dans l'administration spirituelle. Au mois de novembre, je prêchai la retraite annuelle de nos bons Frères convers. Cette retraite fut suivie de celle que je donnai aux Sœurs de cette Mission ; enfin je prêchai encore quelques jours de retraite préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception aux *filles données* des Sœurs.

Il y a quelques jours, nous avons célébré, aussi solennellement que possible, la toujours si touchante fête de Noël. Tous nos chers chrétiens de Saint-Albert se sont préparés en masse à recevoir l'enfant Jésus dans leur cœur à la messe de minuit. J'avais invité nommément les officiers de la Compagnie ; j'avais également invité

d'une manière générale tous les Anglais ou protestants qui voudraient venir. La cathédrale était pleine. Les Anglais ne firent pas défaut; j'avais annoncé un sermon en leur langue et je dus tenir parole. C'était la première fois que je prêchais en anglais, mais je n'avais en vue que la gloire du bon Dieu. Il m'a assisté, je n'ai pas bronché. J'ai parlé de la très-sainte Vierge en rappelant le mystère de l'Annonciation ; j'ai dit quelques mots de la vraie religion que Jésus-Christ est venu nous enseigner et de la nécessité de l'observer ; j'ai démontré que la foi en la révélation ne suffit pas, mais qu'il faut y ajouter les œuvres ; enfin j'ai appuyé sur la présence réelle. Evidemment, je n'espérais pas de conversion subite de la part de mes auditeurs protestants ; mais c'est beaucoup qu'ils apprennent à connaître notre foi et qu'ils rejettent quelques-uns de leurs préjugés. Je dois dire que tous se sont parfaitement tenus, suivant scrupuleusement les cérémonies du chœur pour s'agenouiller, se tenir debout ou s'asseoir.

Au lac Sainte-Anne, le bon P. Fourmond s'est dévoué tout l'hiver, comme de coutume, à l'instruction de ses paroissiens, multipliant les œuvres de zèle pour unir de plus en plus intimement ses chrétiens à Jésus-Christ. Il a consacré aussi une partie de son hiver à l'instruction théologique du cher P. Scollen. L'école du lac Sainte-Anne, dirigée par M^lle^ Lacombe, sœur de notre cher P. Lacombe, va passablement bien. L'institutrice fait son œuvre avec zèle et dévouement. Le bon P. Fourmond a soigné aussi, autant qu'il a pu, les sauvages assiniboines qui viennent de temps en temps visiter le lac Sainte-Anne. Cet été, il a dû s'occuper activement des travaux des champs, travaillant lui-même avec une ardeur infatigable. Si le bon Dieu l'a doué d'une forte constitution, il sait s'en servir pour sa plus grande gloire. Outre les travaux

des champs auxquels il se livre, il a entrepris de construire un moulin à farine sur des bases plus larges et plus solides que l'essai qu'il avait fait l'année précédente. Il a travaillé comme un nègre et a parfaitement réussi.

Le P. Dupin est depuis la Toussaint au lac Sainte-Anne, où il continue, pour l'hiver, l'œuvre du P. Fourmond, parti, comme je le disais tout à l'heure, pour la rivière des Arcs. Je reçois à l'instant même des nouvelles de cette Mission de la rivière des Arcs. Le ministre vient d'arriver ici. Il n'apporte pas de lettres, mais il me dit que tout le monde de notre Mission est en bonne santé. Il est parti à l'improviste, dit-il ; il n'a pu voir les Pères en partant, et ils n'ont pu lui envoyer leurs lettres à temps. Les buffles sont proches de la Mission, en sorte que nos Pères n'ont point à craindre le jeûne cet hiver.

La Mission de Saint-Paul des Cris s'est trouvée complétement abandonnée cette année. Je n'ai pas eu un Père disponible à y envoyer. Heureusement que le P. Scollen a vu ces pauvres Cris cet été à la Prairie.

Le P. André continue son œuvre à la Mission Saint-Laurent du fort Carlton. Il a pour compagnon le P. Moulin, venu cet été du lac Caribou. La population du P. André est toujours considérable. Elle formerait une belle et prospère Mission, si elle promettait de se fixer irrévocablement dans une localité. Malheureusement la plupart de ces métis n'ont quitté la rivière Rouge que pour courir plus aisément après les buffles de la Prairie. Il est bien à craindre qu'ils ne laissent la Mission du P. André pour s'avancer davantage encore dans les prairies, où les buffles s'éloignent de plus en plus, et finiront par disparaître tout à fait, dans un avenir qui paraît prochain. Le P. André, par un excès de zèle sans doute, voudrait immédiatement bâtir maison et église convenables. Je pense toujours qu'il vaut mieux attendre, afin de

s'assurer si véritablement la population se fixera là, oui ou non.

Le cher P. Moulin est passablement occupé à la Mission de Saint-André, à environ 80 milles de Saint-Laurent. C'est un détachement de la population du P. André qui s'est porté à cette dernière place. Je ne vous parlerai point, mon révérendissime et bien-aimé Père, des Missions de la rivière aux Anglais ; je laisse aux Pères de l'île à la Crosse, qui en sont spécialement chargés, de vous donner sur leurs travaux tous les détails possibles. Je veux vous parler maintenant de nos orphelins et de nos écoles.

Notre orphelinat de Saint-Albert va toujours en augmentant. Nous avons maintenant ici vingt-deux orphelines et cinq orphelins. C'est à nous de fournir à leur entretien et à leur nourriture, mais c'est aux Sœurs qu'il incombe de loger, de surveiller et d'instruire ces enfants. Elles le font avec zèle et dévouement. Les dépenses augmentent nécessairement pour nous en raison du nombre des enfants que nous adoptons ; mais je dis hautement aussi que la Providence se montre d'autant plus visiblement propice que nous montrons plus de confiance en elle. Les protestants admirent notre œuvre de charité et concourent à la subventionner. J'ai reçu cette année, des officiers de la Compagnie, environ 700 francs pour l'orphelinat ; un seul de ces messieurs est catholique, il m'a donné 125 francs. Pour vous faire juger mieux des sentiments de ces messieurs à l'égard de nos orphelins, je vous traduis ici une lettre que l'un d'eux me remettait hier pour nos enfants, et renfermant un billet de 75 francs :

« Mes chers enfants,

« C'est avec les sentiments du plus grand plaisir que j'accuse réception de votre bonne lettre et de vos bons

souhaits au commencement de la nouvelle année. Que Dieu, dont les voies sont impénétrables et qui ne fait rien que pour notre bien, vous bénisse, vous garde et vous fasse la grâce d'être studieux, obéissants et doux, et d'être en même temps remplis de reconnaissance pour les excellents protecteurs sous la tutelle desquels vous êtes placés et auxquels j'envoie ci-inclus un billet en votre faveur, comme présent de bonne année, et dont vos bons bienfaiteurs disposeront pour le mieux.

« Je suis, chers enfants, avec les meilleurs souhaits,

« Votre tout dévoué.

« C. Adams. »

J'espère que nous pourrons chaque année soutenir et augmenter cette œuvre éminemment chrétienne et civilisatrice. L'orphelinat nous attire la sympathie de tout le monde, le bon Dieu vient à notre aide d'une manière sensible. Je voudrais, quant à moi, voir dans notre orphelinat cent orphelins ou orphelines. C'est ainsi que nous parviendrons peu à peu à former de solides chrétiens, qui feront plus tard de bons citoyens, d'excellents chefs de famille. C'est long et dispendieux, mais c'est un moyen sûr et une œuvre selon le cœur de Dieu.

Pour nos écoles, grâce au zèle de la Sœur qui en est maintenant chargée, grâce au zèle d'une bonne orpheline élevée par Mgr Taché et actuellement notre professeur d'anglais, elles ont considérablement progressé depuis dix-huit mois. Un certain nombre de nos enfants ont appris à parler français, à lire assez correctement en français et en anglais. Ils ont aussi fait beaucoup de progrès en arithmétique et commencé à écrire sous la dictée. J'ai invité, l'été dernier, les officiers de la Compagnie à assister à la distribution des prix, distribution précédée d'un examen en règle ; ils ont été enchantés. Malheureusement notre maîtresse d'anglais va nous

quitter dans quelques jours. Elle épouse un des meilleurs jeunes gens du pays. Ce sera, il est vrai, une excellente famille de plus dans cette Mission, mais la classe d'anglais va en souffrir. Heureusement, une Sœur doit nous venir de Montréal pour remplacer l'institutrice que nous allons perdre.

Je ne veux point terminer cette longue lettre, révérendissime et bien-aimé Père, sans vous dire encore un mot de la propagande protestante dans ce diocèse. Le protestantisme redouble d'efforts pour se poser en maître. Les ministres voudraient voir crouler notre influence dans le pays. Ils ne négligent rien pour se rendre influents et cherchent à attirer de toutes leurs forces l'immigration protestante dans la Siskatchewan. Un évêque anglais va nous arriver cet été ; de nouveaux ministres vont venir et vont aller établir des Missions là où se portera la population. Il faut à tout prix que nous leur tenions tête. Il nous faut nécessairement un renfort de bons Missionnaires. Je me réjouis en pensant que Mgr Grandin va bientôt quitter la France pour revenir au milieu de nous. Il reviendra, j'espère, avec une nombreuse caravane et le noviciat de Saint-Albert va se repeupler. Je me figure bien la pénurie de sujets où se trouve notre chère famille ; comment fournir à tant d'œuvres, à tant de besoins ? Néanmoins j'espère fermement que Monseigneur aura dans sa caravane quelques bons Pères Oblats dévoués et zélés, qui viendront, par leur exemple, ranimer notre zèle à nous.

Enfin, bien-aimé Père, au commencement de cette nouvelle année, laissez-moi vous offrir du fond du cœur mes meilleurs souhaits de bonne année. Que le bon Dieu vous conserve longtemps encore à l'affection de vos enfants pour le bien de la Congrégation. Que tous les membres de la famille aient toujours envers votre personne la soumission et l'affection qu'ils doivent avoir, et l'œuvre de

Dieu se fera, et la gloire du bon Dieu sera amplement procurée. Je suis toujours content, heureux d'appartenir à la famille de Marie immaculée. J'espère vivre et mourir dans la Congrégation qui m'a adopté dans son sein ; j'espère vivre et mourir dans ces lointaines Missions de la Siskatchewan. Voilà la dixième année depuis que j'ai quitté la France ; je reverrais avec le plus grand plaisir mes frères d'outre-mer ; mais, depuis que je suis Oblat, je n'ai pas encore eu un moment de regret. Ici nous avons des peines, des tribulations ; mais où n'en trouve-t-on pas ? Et puis le bon Dieu ne nous refuse pas non plus les consolations.

Plusieurs de nos chers Frères convers ont été éprouvés cette année par la maladie. Les FF. Perreard et Leriche ont été assez sérieusement malades ; notre F. Alexandre Lambert a failli se faire sauter le pouce d'un coup de hache ; le F. Gérante n'a pas toujours non plus joui d'une parfaite santé. En somme, néanmoins, tout le monde est actuellement bien portant. Je suis content de nos chers Frères convers sous tous les rapports. Leur zèle, leur bonne volonté ont été pour moi un sujet de grande consolation dans l'acquittement de la charge qui m'est actuellement confiée. Tous les Pères de cette partie de la Mission m'ont franchement consolé et édifié. Ils ont fermé les yeux sur mes misères, mes imperfections et mes défauts; ils se sont montrés parfaitement bons religieux.

Je me jette à vos pieds, bien-aimé Père, pour vous prier de me bénir, ainsi que tous les Pères et Frères du vicariat.

Je suis pour la vie, en J., M., J., votre tout dévoué et très-respectueusement affectionné fils

H. Leduc, o. m. i.

LETTRE DU R. P. LÉGEARD AU R. P. MARTINET, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

Mission Saint-Jean-Baptiste, île à la Crosse
10 novembre 1873.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Veuillez m'excuser si je ne vous ai pas envoyé mon rapport à l'époque fixée par le chapitre général de 1867. Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont empêché de vous le faire parvenir plus tôt.

Je commencerai par vous donner un résumé aussi succinct que possible des principaux événements qui se sont passés ici depuis mon dernier rapport; puis, je vous parlerai de chacune des petites missions que desservent les missionnaires de l'île à la Crosse.

Le mois de septembre 1872 nous ramenait nos sauvages pour la mission d'automne. Cette mission n'a pas été remarquable, d'abord parce que les sauvages étant presque tous arrivés très-tard, n'ont pu rester que fort peu de temps ici; ensuite, parce que les Cris ne sont pas venus. Ayant entendu dire qu'un Père devait aller passer quelques semaines avec eux au lac Canot au commencement de l'hiver, ils ont profité des derniers jours d'automne pour rentrer leurs récoltes de pommes de terre et faire leur pêche de la saison.

Dans la nuit du 2 au 3 octobre, Sa Grandeur Mgr GRANDIN arrivait à la mission de Saint-Jean-Baptiste. Cette visite inattendue nous surprenait d'autant plus que Monseigneur nous avait écrit qu'il ne viendrait nous voir que dans l'été de 1873. Mais à son retour de la Prairie, où Monseigneur était allé passer une partie de l'été au milieu des sauvages, il s'était décidé à venir nous voir de

suite, afin de pouvoir se rendre à l'invitation de notre très-révérend Père supérieur général, qui lui mandait de se rendre en France pour le chapitre.

La saison étant déjà bien avancée, Monseigneur ne put rester longtemps avec nous, et dès le 9 il reprenait le chemin de Saint-Albert, par un froid qui lui donnait à craindre pour l'issue du voyage.

Le 13 novembre, le R. P. Doucet nous quittait à son tour pour se rendre au lac Canot, mission de la bienheureuse Marguerite-Marie, et y passer quelques semaines au milieu d'un certain nombre de familles crises qui s'y sont établies. Quelques jours après, le 23 du même mois, cette chère bienheureuse, qui déjà nous a accordé tant de faveurs, nous en accordait une nouvelle, plus précieuse encore que toutes les précédentes, en guérissant subitement une de nos religieuses au moment même où nous nous attendions à la voir mourir. Je ne vous redirai point aujourd'hui les circonstances de cette guérison qu'on peut bien appeler miraculeuse, je crois ; vous avez dû en avoir connaissance par ma lettre à notre très-révérend Père général, en date du 16 janvier, et aussi par celle que Mgr Grandin a portée à Paray-le-Monial. Qu'il me soit cependant permis d'ajouter que la santé de la personne guérie continue à être excellente, et même beaucoup meilleure qu'elle ne l'était auparavant. En reconnaissance de cette précieuse faveur, la supérieure générale de cette sœur l'a autorisée à prendre le nom de Sœur Marguerite-Marie.

Le 25 décembre au soir, le R. P. Legoff chaussait ses raquettes et partait pour aller, à 15 ou 18 lieues d'ici, voir un malade de la tribu des Montagnais, qui réclamait les secours de son ministère. Ce n'était là que le commencement d'une série de voyages, qui se sont répétés plusieurs fois, tant pour lui que pour le R. P. Doucet. Je crois que, depuis mon arrivée dans le pays, les Pères n'avaient

jamais été appelés si souvent en hiver pour administrer des mourants éloignés de la mission.

Le lendemain, le R. P. Doucet nous arrivait du lac Canot, content de la mission qu'il avait donnée aux Cris et heureux aussi de se retrouver au milieu de ses frères.

Au mois de janvier, nous recevions la visite de l'honorable M. W. Christie, inspecteur de tous les districts de la Compagnie de la baie d'Hudson situés dans le Nord. Ce monsieur, précédemment officier du fort Edmonton, près Saint-Albert, arrivait du fort Simpson (rivière Mackenzie) en route pour la rivière Rouge. Quoique protestant, il s'est toujours montré l'ami dévoué de nos Pères partout où il les a rencontrés, et maintes fois il leur a rendu de grands services. Aussi, dans le cours de son inspection, a-t-il été reçu partout dans nos missions avec tous les honneurs possibles, comme il se plaisait à nous le dire.

Connaissant l'intérêt qu'il porte à nos écoles, nous fîmes subir un examen à nos enfants en sa présence et devant plusieurs autres officiers de la Compagnie qui, eux aussi, s'étaient empressés de répondre à notre invitation; un théâtre, convenablement décoré, avait été élevé dans la classe. L'examen, entremêlé de chants en anglais et en français, plut beaucoup à tous ces messieurs; ce qui les frappa surtout, ce furent les connaissances en géographie et en arithmétique de deux petits garçons, l'un métis, l'autre montagnais. La séance se termina par une petite cantate en l'honneur de l'illustre visiteur; puis une orpheline montagnaise s'en vint adresser un compliment à M. Christie, compliment qui tira des larmes à tous les assistants. A peine avait-elle fini que M. l'inspecteur, se levant, demanda au supérieur de la mission la permission d'adresser quelques paroles à ces chers enfants. Bien qu'il s'exprimât en français, qui n'est pas sa langue maternelle, M. l'inspecteur fit un excellent discours pour remercier

les missionnaires de tous les honneurs qu'ils voulaient bien lui rendre, pour les assurer de son dévouement, et surtout pour faire comprendre aux enfants l'avantage de l'instruction. Non content de donner à ceux-ci de très-sages conseils, il s'appliqua encore à leur faire apprécier le dévouement des missionnaires et des sœurs, qui quittent parents et patrie pour venir dans ces pays lointains se consacrer à leur instruction. Ce discours nous fit grand plaisir. Nos métis sont si enfants, si incultes encore, qu'ils n'attachent pas grande importance à l'instruction ; nous avons beau pérorer sur ce sujet, tout naturellement ils sont portés à croire que nous parlons pour nous-mêmes ; mais, quand ils voient un personnage, le plus haut placé du pays, quand ils l'entendent parler comme nous, cela les fait réfléchir et leur fait comprendre le prix de l'éducation. Aussi le plus souvent, quand ces messieurs les officiers de la Compagnie passent ici, nous en profitons pour faire subir un petit examen à nos enfants ; et nous avons remarqué que ces examens ont beaucoup contribué à donner à notre école de l'île à la Crosse la réputation dont elle jouit dans tout le Nord. Au sortir de la séance, M. l'inspecteur, ainsi que tous les messieurs qui l'accompagnaient, alla rendre visite aux sœurs. Il se montra très-aimable, très-satisfait de l'examen auquel il avait assisté, et partit en laissant à la Révérende sœur supérieure un billet de 5 livres sterling (125 francs) pour les orphelins.

Le 10 février, nous commencions notre grande retraite pour la terminer le 17 ; nous avons choisi cette époque, parce que nous sommes beaucoup plus tranquilles qu'à la fin d'octobre. Les glaces prenant ordinairement les premiers jours de novembre, nous sommes alors chargés d'ouvrage, ce qui nous dérangerait beaucoup et nous empêcherait de faire notre retraite aussi sérieusement que nous le désirons.

Le 31 mars, le R. P. Doucet nous quittait de nouveau pour se rendre au lac Canot et y passer les fêtes de Pâques avec les sauvages de la tribu des Cris qui y sont établis ; le 14 avril il était de retour. Le 22 du même mois, le R. P. Legoff partait, à son tour, et s'en allait visiter quelques familles montagnaises qui habitent à l'autre extrémité du lac, à 15 ou 18 lieues de la mission, afin de se perfectionner dans la connaissance de la langue montagnaise; le 5 mai, il nous arrivait, sur les dernières glaces.

Cette année, comme en 1872, nous n'avons été débarrassés de la glace que très-tard ; c'est le 29 mai qu'elle a disparu complétement. Ce jour-là même, plusieurs familles sauvages nous arrivaient pour la mission du printemps. Dès le 1er juin, les exercices commencèrent, d'abord pour les Cris, ensuite pour les Montagnais, ceux-ci étant arrivés plus tard que les premiers. Le 15, jour de la fête du Saint-Sacrement, notre église pouvait à peine contenir tous les sauvages. Cette mission a été une des plus belles que j'aie vues depuis mon arrivée à l'île à la Crosse. L'eau étant très-haute et ayant inondé les terrains qui avoisinent l'église du côté où les Montagnais campaient ordinairement, ces sauvages, qui trop souvent établissaient leur loge de côté et d'autre dans le bois, se virent forcés de se grouper en masse autour de la mission, ce qui favorisa leur assiduité aux exercices. Le R. P. Legoff était chargé des Montagnais, le R. P. Doucet et moi nous nous occupions des Cris ; mais, comme les Montagnais étaient de beaucoup plus nombreux que les Cris, tout en donnant la mission à ces derniers de concert avec le R. P. Doucet, je faisais tous les jours le catéchisme aux enfants montagnais, ce qui diminuait d'autant la besogne du R. P. Legoff, assez occupé d'ailleurs à entendre la confession de ses nombreux sauvages. Malheureusement l'inondation, en couvrant une partie des chemins autour de la mis-

sion, nous a empêchés de faire aucune procession en dehors de l'église, comme cela s'est fait quelquefois. Cette mission nous a donné bien des consolations; il y a eu des jours ou nous avions une centaine d'enfants au catéchisme, cris ou montagnais: nous avons baptisé plusieurs adultes appartenant à l'une et à l'autre de ces deux tribus.

Après quelques jours de repos, le R. P. Legoff partait pour le portage la Loche, à 50 ou 60 lieues d'ici, afin d'y donner la mission aux Montagnais qui s'y trouvent. A cette époque de l'année, les berges de la rivière Mackenzie et celles de la rivière Rouge venant se rencontrer au portage, tous les sauvages des environs s'y rendent ordinairement au grand complet, afin d'y voir les gens des berges et aussi dans l'espérance d'y pouvoir gagner quelque chose, soit en traitant avec eux, soit en les aidant dans leurs travaux pendant les quelques jours qu'ils restent au portage.

Le R. P. Legoff n'était pas encore de retour, que le R. P. Doucet partait pour le lac Vert. Monseigneur nous ayant écrit, le printemps dernier, que deux Sœurs devaient se rendre de la rivière Rouge à l'île à la Crosse, nous avions emprunté une barge au fort pour aller chercher les Sœurs et pour descendre les pièces, ballots et caisses qui nous venaient de Saint-Boniface. Les métis qui se trouvent au lac Vert, n'ayant pas vu de prêtre depuis plus d'un an, j'y envoyai le R. P. Doucet; il partait le 6 août au matin. Le 11 au soir, nous étions agréablement surpris en voyant arriver en canot le R. P. Legoff en compagnie du R. P. Petitot et du F. Racette; ce dernier se rendait au lac la Biche. Nous avons eu le plaisir de posséder le bon Père Petitot et le F. Racette au milieu de nous jusqu'au 1er septembre. Ni les uns ni les autres, nous ne connaissions le R. P. Petitot, mais la connaissance a été vite faite et ce cher Père nous a beaucoup intéressés en nous

parlant des Missions de la rivière Mackenzie. Il a profité de son court séjour ici pour prendre le croquis de la Mission et en faire plusieurs exemplaires, dont un pour notre T.-R. P. Supérieur général. Le 26, le R. P. Doucet arrivait à son tour du lac Vert ; nous nous trouvâmes alors formant une communauté comme on en voit bien rarement dans le Nord ; nous étions quatre Pères et quatre Frères. Le plaisir de nous trouver ainsi réunis ne dura pas longtemps, car, dès le 1er septembre, le R. P. Petitot et le F. Racette s'embarquaient pour se rendre à Carlton, et de là au lac la Biche.

La mission d'automne, qui commençait ordinairement vers le milieu de septembre, a été presque nulle cette année. Les Cris ne sont pas venus, ainsi que la plus grande partie des Montagnais. Le printemps dernier, le bourgeois en charge du district avait prévenu les sauvages que de nouveaux règlements plus sévères allaient désormais être mis en vigueur ; que la Compagnie ne pouvait plus donner à crédit comme elle l'avait fait par le passé, par conséquent qu'ils eussent à travailler et à chasser activement s'ils voulaient avoir quelque chose au commencement de l'hiver ; le pays étant presque partout inondé, la chasse a été à peu près nulle ; les sauvages n'ayant rien à apporter au bourgeois et n'osant se montrer ainsi au fort, ils ne sont pas venus pour la plupart, ce qui a fait manquer la mission.

Sur ces entrefaites, le R. P. Doucet partait de nouveau pour le lac Vert. Lors de son dernier voyage pour aller chercher les Sœurs, il n'avait pu voir que les métis engagés au fort, aucun sauvage ne s'y trouvant alors. Sachant que plusieurs sauvages désiraient de prier, regrettant l'abandon où cette mission était restée depuis longtemps, je lui donnai son obédience, et, le samedi 27 septembre, il partait en canot d'écorce conduit par

deux Cris de l'île à la Crosse ; la saison étant déjà assez avancée, il n'a pu y rester bien longtemps ; le 18 octobre au matin, il était de retour.

Le R. P. Legoff n'attendait que l'arrivée du R. P. Doucet pour s'en aller passer quelques semaines encore avec ses Montagnais de l'autre bout du lac. Ce cher Père nous quittait le 22 octobre, par un temps affreux et alors que la glace commençait déjà à se former autour du lac. Il a dû faire un voyage pénible ; comme il n'est pas encore de retour, je ne puis vous donner aucun détail à ce sujet.

Par ce petit résumé, vous pouvez voir, mon révérend et bien-aimé Père, que les missionnaires de l'île à la Crosse ne sont pas restés tout à fait inactifs pendant l'année qui vient de s'écouler ; jamais, je crois, du moins depuis que je suis ici, les voyages n'avaient été si nombreux. Quant à moi, comme un paresseux, j'ai gardé la maison tout le temps, les deux autres Pères se chargeant avec empressement de tout le travail extérieur et cherchant à m'épargner la fatigue, autant que cela est en leur pouvoir. Que le Seigneur daigne les en récompenser un jour au centuple[1] !

Quelques mots maintenant sur chacune des Missions que nous desservons :

Mission de Saint-Jean-Baptiste (île à la Crosse). — Cette chère Mission pourrait, je pense, marcher de pair avec bien des paroisses de France où fleurit la piété. En temps ordinaire, nous n'avons ici que les serviteurs de la Compagnie et quelques familles, métisses ou sauvages, fixées autour de la Mission. Les offices se font régulièrement comme dans une paroisse. Le dimanche matin, à la grand'messe, il y a sermon en français ; le soir, avant la

[1] La lettre de Mgr Grandin, que nous donnons plus haut, nous donne la raison de ce fait, en nous faisant connaître l'état de santé du P. Legeard.

bénédiction, sermon en cri. Tous les premiers jeudis du mois, nous avons la messe devant le saint Sacrement exposé ; les premiers vendredis du mois, bénédiction du saint Sacrement en l'honneur du Sacré-Cœur. Par une faveur bien précieuse que nous a accordée Monseigneur, tous les jours du mois de saint Joseph et de celui de la sainte Vierge, nous avons la bénédiction du saint Sacrement. Pendant le Carême, le chemin de la croix se fait tous les vendredis et tout notre monde y assiste fidèlement ; il est même passé en usage que pendant ce saint temps de pénitence le chapelet se récite en famille tous les soirs. On a aussi une assez grande dévotion pour les âmes du purgatoire. Cette année surtout, je suis très-satisfait de tout notre monde. Les sacrements sont assez fréquentés ; nous avons même un certain nombre de personnes qui communient tous les mois. Enfin, je crois pouvoir dire qu'il y a lieu d'être content de nos chrétiens de l'île à la Crosse.

Malheureusement je crains bien de voir partir les uns après les autres la plupart de nos catholiques du fort. Avec les nouveaux règlements introduits cette année, leur position devient assez difficile ; déjà plusieurs sont partis cet été pour s'en aller du côté de la Prairie ou à la rivière Rouge ; d'autres feront de même, très-probablement, le printemps prochain. Nous regrettons d'autant plus ce mouvement, que notre école aura beaucoup à en souffrir, et qu'à la place de nos métis catholiques, on nous enverra, pour habiter le fort, des protestants qui, plus d'une fois, nous donneront de graves sollicitudes.

Quant à nos sauvages, nous allons probablement nous trouver dans une position difficile à leur égard. Jusqu'à présent, ils ne traitaient qu'avec la Compagnie de la baie d'Hudson, qui était comme maîtresse absolue du pays ; cette Compagnie, voyant que ses bénéfices diminuent,

veut établir des règlements, justes en eux-mêmes, mais qui mécontentent les sauvages. Des commerçants étrangers, des traiteurs, comme on les appelle ici, profitant de ce que le pays est maintenant ouvert et surtout profitant du mécontentement des sauvages, vont, selon toute probabilité, s'établir près de nous ; déjà nous en avons un à quelques pas de la Mission ; c'est un de nos meilleurs catholiques, il est vrai, mais qui sait ce que seront les autres ? Tout cela met nos sauvages la tête à l'envers, et comme leurs connaissances en fait de justice ne sont pas très-étendues, nous aurons plus d'une fois à l'avenir des difficultés que nous n'avions pas rencontrées jusqu'à présent.

Je vous ai déjà parlé un peu de notre école ; nous en sommes bien contents. Elle compte actuellement trente enfants, garçons ou filles, tous pensionnaires. Nous voudrions bien en recevoir davantage, mais le local et les ressources nous manquent ; il nous est impossible de faire plus. Un moment j'ai craint de la voir tomber, quand, au mois d'août dernier, la Sœur qui la faisait depuis treize ans a été rappelée à la Rivière-Rouge ; heureusement qu'il n'en a rien été ; non-seulement l'école s'est maintenue, mais elle a continué de progresser. Au lieu d'une institutrice, nous en avons deux : une pour le français, l'autre pour l'anglais, car, depuis la rentrée des classes, on enseigne l'anglais à nos enfants. Depuis longtemps nous le désirions tous, mais nous n'en avions ni la permission, ni les moyens. L'honorable M. W. Christie, en passant à Montréal l'hiver dernier, de retour de son voyage dans le Nord, étant allé rendre visite à la T.-R. Mère générale de nos sœurs, lui fit part de la satisfaction qu'il avait éprouvée en visitant notre école, mais en même temps il lui avoua combien il regrettait qu'on n'y enseignât pas l'anglais, cette langue devenant de plus

en plus nécessaire dans le pays. L'ordre fut immédiatement envoyé de Montréal de commencer l'enseignement de l'anglais, ce qui va donner à notre école une importance de plus en plus grande.

Je ne veux point terminer ce que j'ai à vous dire de notre Mission de l'île à la Crosse sans vous parler un peu de notre position au point de vue temporel. Notre grande maison, destinée à remplacer l'établissement détruit par l'incendie de 1867, est déjà bien avancée ; les trois planchers sont presque finis, ainsi qu'une partie des cloisons du premier étage. Monseigneur ayant ordonné au F. Nemoz de travailler avec le F. Bowes afin d'apprendre parfaitement l'état de charpentier-menuisier, l'ouvrage avance un peu plus vite ; mais nous ne sommes pas certains encore que les Sœurs, à qui cette maison est destinée, puissent y entrer l'automne prochain, 1874. Une fois qu'elle sera terminée, ce sera une des plus belles constructions du Nord. Nous irons alors habiter la maison que les Sœurs occupent actuellement et où nous serons beaucoup mieux que nous ne sommes depuis l'incendie de 1867.

Cette année 1873 marquera comme une des plus mauvaises que nous ayons eues depuis longtemps ; d'abord, l'hiver dernier, notre pêche n'a pas été bonne ; au printemps et en été, elle a été presque nulle ; par surcroît de désagrément, à peine la glace était-elle partie, à la fin de mai, que l'eau s'est mise à monter considérablement ; une partie du pays a été littéralement inondée ; dans bien des places où les années précédentes on marchait à pied sec, on pouvait cet été voyager en barge. De mémoire d'homme, jamais on n'avait vu l'eau si haute. Puis, tout l'été, nous avons eu des pluies presque continuelles et de grands vents qui nous ont causé bien du dommage. Plusieurs de nos clôtures ont été renversées et brisées ; les vagues du lac, poussées avec violence par la tempête

et venant battre le rivage, l'ont miné tout le long devant la Mission, malgré les efforts que nous avons essayé de leur opposer. Je ne sais vraiment ce que nous allons faire si, l'année prochaine, l'eau continue à monter comme elle l'a fait cette année. Nos récoltes sont presque nulles cette année ; une bonne partie de notre blé est à peine mûr ; notre orge n'a pas rapporté plus de deux pour un ; nos pommes de terre étaient magnifiques, nous en avions plus de quatre cents barils ; une grande partie a gelé, nous en avons perdu peut-être cent cinquante barils ; notre pêche d'automne a manqué complétement, les rivières et les lacs où se faisait cette pêche s'étant tout d'un coup gelés au moment où nous étions loin de nous y attendre. J'ignore comment nous ferons cet hiver ; mais enfin que la volonté de Dieu soit faite ; nous nous en tirerons comme nous pourrons.

Voici le relevé annuel de notre registre des actes de baptêmes, etc., etc. Baptêmes, 59 ; mariages, 8 ; sépultures, 15.

Mission de la Visitation (portage la Loche). — Cette Mission, située à 50 ou 60 lieues d'ici, n'a pas encore de résidence pour le Missionnaire. Les Montagnais, en assez grand nombre, sont pour la plupart établis autour du lac la Loche et commencent un peu à cultiver. Comme il n'est pas très-facile de les réunir régulièrement pour les exercices d'une mission pendant l'hiver, le Père chargé de les évangéliser s'y rend tous les ans au mois de juillet. A cette époque de l'année, les sauvages, attirés par l'arrivée des berges, viennent camper tous ensemble sous des tentes, aux environs du portage ou dans le portage même. Il est beaucoup plus facile alors de leur donner les exercices de la mission. Malheureusement il est à regretter que nous n'ayons pas là une maison quelconque, qui puisse servir de chapelle et de résidence pour le Mis-

sionnaire. Celui-ci a beau faire tout son possible, les sauvages ont beau être animés de la meilleure volonté du monde, ce n'est pas chose facile de n'avoir qu'une tente pour donner la mission, pour confesser, prêcher, dire la sainte messe, etc. Aussi, si Monseigneur nous le permet, nous voulons y faire construire une modeste maison.

La mission de l'été dernier a duré trois semaines et a donné pour résultat environ 250 confessions, une cinquantaine de communions, 15 baptêmes et 1 mariage.

La bonne volonté que les Montagnais ont témoignée pendant cette mission par leur empressement et leur assiduité aux exercices, a été aussi grande que possible, et leur Missionnaire en remercie Dieu de tout son cœur. Malgré le manque absolu de poisson, ils ont tenu à faire leur mission en règle; ils auraient pu, s'ils l'avaient voulu, vivre dans l'abondance en quittant la place et en s'en allant ailleurs, mais ils ont mieux aimé se résigner au jeûne qui les exténuait et faisait périr leurs chiens, que de ne pas profiter de la grâce qui leur était offerte. Nos sauvages ont bien des défauts, il est vrai ; leur compagnie n'est pas toujours bien agréable; mais, quand on les voit si bien disposés, on prend courage et on passe par-dessus bien des misères et des difficultés.

Mission de la bienheureuse Marguerite-Marie (*lac Canot*). —Dans mon dernier rapport, je vous ai déjà fait connaître cette chère mission. Depuis l'année dernière, elle a toujours été en progressant. Les sauvages qui en font partie ne sont pas encore bien nombreux, il est vrai; mais, comme je l'écrivais à notre T.-R. P. Général, je crois que, dans les desseins de Dieu, elle est destinée à faire un grand bien parmi nos Cris. Autour de la mission de l'île à la Crosse, dans un rayon assez étendu, se trouvent beaucoup de familles qui ne sont pas encore baptisées. Ces pauvres infidèles n'osent pas venir ici, ils ont honte

et se tiennent constamment à l'écart. Au lac Canot, ils ne craindront point de se rendre : déjà, au printemps dernier, nous avons baptisé une famille tout entière, le père, la mère et les enfants, qui étaient venus se fixer parmi leurs parents chrétiens à la mission de la bienheureuse Marguerite-Marie. Cet hiver encore, j'espère que nous allons baptiser un père de famille, qui jusqu'à présent a vécu dans l'infidélité, malgré la connaissance plus ou moins étendue qu'il a de notre sainte religion. De là encore, je l'espère, nous pourrons peut-être visiter les infidèles qui se trouvent aux alentours et baptiser au moins les enfants; c'est ainsi que cet hiver j'ai l'intention d'envoyer le R. P. Doucet passer quelques jours au lac Poule-d'Eau, à deux jours du lac Canot; là se trouvent, me dit-on, de quinze à vingt familles toutes infidèles; cette visite n'aura pas grand résultat, je le sais, mais du moins quelques enfants pourront être baptisés, et ce sera le premier pas pour obtenir davantage.

En prévision du bien que pourrait faire cette mission, je conseillai l'hiver dernier au P. Doucet, qui s'y trouvait alors, de parler aux Cris du projet de bâtir une grande maison, qui pût servir de chapelle et de résidence pour le Missionnaire; celui-ci pourrait s'y rendre de temps en temps; la chose n'était pas bien facile, car tous sont pauvres. Le Père leur en parla cependant; le projet leur sourit assez, et ils promirent d'y songer au printemps s'ils avaient un peu de vivres d'avance. Le printemps arrivé, ils se sont mis résolûment à l'ouvrage et déjà la maison est achevée; elle mesure 30 pieds de long sur 20 de large. Ce sera une bien pauvre chapelle, mais enfin c'est beaucoup pour ces pauvres gens. Pour les encourager et les aider, nous leur avons fourni les ferrements nécessaires et je leur ai promis que, l'année prochaine, quand nous aurions reçu les ornements que j'ai demandés pour eux,

ces ornements resteraient toujours dans leur chapelle, comme ceux que nous avons ici restent à la mission. Maintenant ils sont fiers de leur petite chapelle, que nous ornerons de notre mieux, et les autres sauvages sont un peu jaloux de leur bonheur.

Un autre avantage dont va jouir cette mission, c'est celui de posséder une très-modeste école; la maîtresse est une veuve crise, assez instruite de la religion, et qui a consenti à faire la classe aux enfants; elle leur enseignera les prières et le catéchisme, ce qui diminuera d'autant la besogne du missionnaire; plus tard, on leur apprendra à lire et à écrire en cri. Je ne puis encore vous dire comment marche cette petite école, car elle n'a dû commencer à fonctionner que cette semaine; elle n'aura lieu qu'une partie de l'hiver, alors que tous les sauvages sont réunis ensemble; car, bien qu'ils aient des maisons et des champs, ils passent une grande partie de l'année à chasser de côté et d'autre dans le bois ou sur les lacs.

Une chose qui vous étonnera peut-être, c'est que presque tous les hommes du lac Canot et la plus grande partie des femmes savent lire assez couramment les caractères syllabiques. Plusieurs même savent écrire et il n'est pas rare qu'ils m'envoient de petites lettres en cri, pour demander ce dont ils ont besoin. Je suis content de les voir prendre cette habitude de nous écrire, et quand j'en ai le temps, je ne manque jamais de leur répondre.

Mission de Saint-Julien (lac Vert). — Depuis au moins quelques années, cette pauvre mission semblait presque complétement abandonnée. Des circonstances indépendantes de la volonté des missionnaires les empêchaient de la visiter aussi souvent qu'ils l'auraient désiré. De temps en temps, cependant, Monseigneur ou quelque Père se rendant à l'île à la Crosse ou retournant à la

Prairie, y séjournait deux ou trois jours en passant. Mais ordinairement il n'y avait que les quelques métis engagés au service du fort qui pussent profiter du passage du Prêtre; les sauvages, dispersés dans les bois et ne venant au fort qu'à certaines époques déterminées, ne le voyaient même pas le plus souvent. Cependant les Cris, fréquentant le poste du lac Vert, sont assez nombreux, plus nombreux même, dit-on, que ceux de l'île à la Crosse. Il est vrai que la plupart sont de bien mauvais sauvages, qui déjà, s'ils l'avaient voulu, auraient eu les moyens d'embrasser notre sainte Religion. Mais enfin leurs âmes, comme les autres, ont été rachetées au prix du sang de Notre-Seigneur; c'est pour les sauver que nous sommes envoyés ici : nous ne devions donc pas les abandonner, d'autant plus que quelques-uns semblaient manifester le désir de *prendre la prière*, si un Père venait les instruire. Profitant donc de la présence à l'île à la Crosse du P. Doucet, qui connaît le cri, je chargeai le commis du fort d'avertir les sauvages qu'un Père irait les visiter cette année. Comme ils se rendent en automne au fort, afin d'y prendre ce dont ils ont besoin pour leur hivernement, le R. P. Doucet partait, le 27 septembre dernier, pour les y rencontrer. Il a pu voir et évangéliser un certain nombre d'hommes, mais malheureusement les femmes et les enfants n'étaient pas venus. La mission n'a pas donné grand résultat : quelques baptêmes seulement et deux unions illégitimes validées en ont été le fruit. Je crois, cependant, que le séjour du Prêtre aura fait beaucoup de bien; déjà la grâce commence à travailler certaines âmes, nous en avons eu quelques preuves. Ceux qui sont venus au fort, une fois retournés dans leurs familles, diront qu'ils ont vu le Père, qu'il leur a promis de revenir le printemps prochain; la curiosité aidant, et encore plus la grâce de Dieu, plusieurs de ceux qui ne

sont pas venus viendront l'année prochaine, et peu à peu se feront prendre à leur tour. C'est une terre bien ingrate; espérons qu'un jour elle pourra porter des fruits de salut. Le commis du fort, excellent catholique, et un autre métis, assez instruit pour sa condition, ont grandement aidé le Père. Connaissant tous deux parfaitement le cris, ils ont beaucoup parlé aux sauvages pour les engager à embrasser notre sainte Religion.

Dans les circonstances actuelles et avec les changements qui vont s'opérer dans le pays, du côté de la prairie surtout, le lac Vert est destiné, croyons-nous, à devenir une place assez importante. Mgr Grandin, en prévision de ce qui pourrait arriver, a déjà retenu des terres pour la mission aux deux extrémités du lac. Jusqu'à présent, cependant, nous n'y avons aucune habitation; quand nous y passons, nous descendons au fort.

Je termine ce rapport un peu long en vous priant d'offrir à notre très-révérend et bien-aimé Père Général l'expression de notre profond dévouement et de notre obéissance la plus absolue. Il m'est impossible de lui écrire par cette occasion, mais je ne manquerai pas de le faire dans deux mois par le courrier d'hiver.

Veuillez agréer, mon révérend Père, etc.

P. Légeard, O. M. I.

VARIÉTÉS

Par lettres apostoliques en date du 15 septembre, le R. P. Jolivet, assistant du Supérieur général, a été nommé évêque de Belline *in partibus infidelium* et vicaire apostolique de Natal, en remplacement de Mgr Allard, démissionnaire.

La cérémonie du sacre a eu lieu dans notre chapelle de Paris, le 30 novembre, fête de saint André, apôtre. S. Ém. le cardinal Guibert, assisté de Mgr de Marguerye, ancien évêque d'Autun, et de Mgr Faraud, a été le prélat consécrateur.

Mgr Jolivet, récemment précédé dans sa mission par les PP. Monginoux et Baudry, dont nous donnons plus loin des nouvelles, se propose de partir le 25 janvier prochain par la malle anglaise, emmenant avec lui plusieurs autres Pères, quelques Frères convers et quatorze Sœurs de la Sainte-Famille.

Toutefois, Sa Grandeur ne quittera pas le continent européen sans avoir déposé ses hommages aux pieds du Saint-Père et avoir reçu sa bénédiction. Accompagné du R. P. Martinet, Mgr Jolivet partira incessamment pour Rome, heureux d'avoir, comme premier acte de sa carrière épiscopale, à présenter, au nom d'une partie de son peuple, une adresse de dévouement à la personne du Pape et d'inviolable fidélité à ses enseignements. Avec cette adresse, chef-d'œuvre de calligraphie non moins que témoignage éclatant de piété filiale, les mineurs catholiques de la Terre des Diamants offrent à l'au-

guste prisonnier un spécimen des plus riches productions du pays : des diamants et de l'or pour une valeur totale d'environ 5 000 francs. C'est, pour Mgr Jolivet, plus que si l'offrande lui était destinée, un joli cadeau de joyeux avénement.

Les RR. PP. Monginoux et Baudry, partis de Southampton le 15 août dernier, ainsi que nous l'avons annoncé dans notre numéro de septembre, sont arrivés à Port-Natal le 28 septembre suivant, après une heureuse traversée.

En attendant le journal de voyage que le P. Monginoux nous promet, voici deux lettres, datées, l'une de la ville du Cap, l'autre, de d'Urban :

« *Au R. P. Martinet.*

« Le Cap, 15 septembre 1874.

« Mon révérend Père,

« Nous sommes depuis trois jours au Cap ; le vaisseau qui devait nous porter à Natal était parti deux jours avant notre arrivée. Le gros temps que nous avons eu entre le 16e et le 34e de latitude sud a retardé notre marche, de sorte qu'au lieu d'arriver le jeudi, comme on l'espérait, nous n'avons pu entrer au port que le samedi. Force nous est maintenant d'attendre jusqu'au 21, et peut-être jusqu'au 25. C'est une petite contrariété à laquelle nous nous attendions un peu. Ces dix jours s'écouleront bien vite. Mgr Léonard[1] nous comble de bon-

[1] Mgr Léonard est le vicaire apostolique de la partie occidentale de l'ancienne colonie ; il réside au Cap.

tés. Les Frères maristes enseignants ont voulu nous héberger, et leur directeur, Frère Saint-Sulpice, est pour nous plein d'attentions. Le jour de notre arrivée, il avait envoyé un des membres de sa communauté à bord du vaisseau : un monsieur était venu, nous fut-il rapporté, au-devant de deux Prêtres français. Lorsque nous apprîmes cette visite, nous n'eûmes rien de plus pressé que de nous rendre au collége. Après quelques explications, nous découvrîmes que les Frères attendaient deux Prêtres des Missions africaines. Sans vouloir reconnaître le quiproquo, le Frère Saint-Sulpice nous a obligés d'accepter une chambre dans son établissement ; nous sommes donc bien logés. Monseigneur voudrait que nous prissions nos repas chez lui ; de leur côté les Frères réclament cette faveur, comme il leur plaît de l'appeler. Nous sommes confondus des témoignages de bonté et de sympathie qui nous viennent de tous les côtés. Un ami du P. Barret veut à toute force que nous acceptions sa voiture et que nous allions avec lui passer une journée à sa campagne. Nous répondrons demain, mardi, à son invitation. Jeudi, nous irons faire visite à Langalebele[1] ; le docteur nous attend, un prêtre nous accompagne. Nous devons toutes ces distractions au bon Frère directeur; je ne sais comment reconnaître tous ses soins.

« Une dame française, Mme Marion, qui est en relation épistolaire avec le P. Le Bihan, nous a reçus avec une grande démonstration de joie. Son frère s'est chargé de retenir pour nous, à bord du vaisseau qui nous transportera à Natal, la meilleure cabine qui se puisse trouver.

« Je suis tout heureux, mon révérend Père, de vous

[1] Langalebele est un chef cafre, des confins de la colonie de Natal, qui s'est rendu tristement célèbre par sa rébellion à main armée contre l'autorité anglaise au commencement de cette année-ci, et qui expie dans les prisons du Cap sa criminelle aventure.

annoncer que nos santés sont excellentes. Le voyage m'a fait grand bien ; l'estomac paraît être tout à fait en bon ordre; quant au reste, on n'en parle plus que dans l'histoire ancienne. M. le docteur Michaux ne sera pas fâché de savoir cela. Veuillez ne pas oublier de le remercier bien sincèrement des soins si attentifs qu'il m'a donnés à Paris. Le T. R. P. Général craignait beaucoup que la fatigue du voyage ne fût trop forte pour ma petite constitution ; la mer, au lieu de l'ébranler, l'a consolidée ; mes joues en témoignent hautement. Si la très-honorée mère Saint-Bernard me revoyait, elle mourrait de dépit; ses attentions fines avaient eu si peu de résultat pendant mon séjour à Bordeaux !

« Nous sommes ici au milieu des fleurs et en pleine résurrection végétale. Tandis qu'en Europe vous faites les vendanges, au Cap la vigne bourgeonne ; avec ceci à notre avantage, qu'en ce pays fortuné le printemps et l'automne semblent se confondre : les fruits s'ajoutent aux fleurs et les fleurs s'ajoutent aux fruits. Dans la saison fleurie où nous sommes, on récolte des pommes de terre et l'on cueille des oranges.

« Les Frères se souviennent de votre passage et de votre visite, ils nous chargent de vous présenter leurs respects. Veuillez offrir mes hommages affectueux au T.-R. P. Supérieur général et aux RR. Pères de la maison de Paris. Avons-nous un nouvel évêque?

« Croyez, mon révérend Père, etc.

« Monginoux, o. m. i. »

« *Au T.-R. P. Supérieur général.*

« Port-Natal, le 28 septembre 1874.

« Très-révérend et bien-aimé Père,

« Ce matin, nous avons enfin mis le pied sur le sol de Natal. Inutile de vous dépeindre notre joie. Notre impatience était si grande, que nous n'avons pas attendu que le R. P. Sabon vînt nous prendre à bord, dans la rade; nous avons profité du premier bateau et, malgré le courant, malgré les vagues, nous avons pu aborder. Nous nous sommes immédiatement rendus à l'église pour célébrer la sainte messe et remercier notre divin Sauveur et notre bonne Mère de notre heureux voyage.

« Non-seulement nous sommes arrivés sains et saufs, mais frais et vigoureux. Le P. Monginoux se porte à merveille ; quant à moi, le voyage n'a fait que me fortifier davantage. Notre trajet, depuis le Cap, a été on ne peut plus agréable sous tous les rapports : un temps magnifique, une bonne compagnie, des côtes splendides à admirer!

« Après la station de Port-Élisabeth surtout, nous n'avons presque pas discontinué de considérer ce beau pays cafre, et cela avec d'autant plus d'intérêt, que nous devions bientôt nous trouver en présence du vicariat confié à notre Congrégation. Je ne m'attarderai pas, mon très-révérend Père, à vous décrire l'aspect de ces côtes vues de la mer ; j'ai hâte que cette première annonce de notre arrivée vous parvienne, la description dont je parle viendra sans doute dans le journal que le P. Monginoux vous destine.

« A partir de la ville du Cap, nous avions à bord l'évê-

que protestant de Natal, le docteur Collway [1], revenant d'Europe avec deux ministres protestants et trois ou quatre jeunes gens qui se destinent à le devenir. Chacun d'eux était accompagné de sa *chère moitié*. Tous ont été polis et même respectueux à notre égard. L'évêque a poussé la courtoisie jusqu'à regretter que nous ne nous soyons pas trouvés sur le même bateau en venant d'Angleterre au Cap, parce que nous aurions pu assister aux leçons de langue cafre qu'il donnait tous les jours à son monde. Comme il s'est aperçu que nous nous livrions à cette étude, il s'est mis gracieusement à notre disposition pour nous en aplanir les difficultés.

« Le P. Sabon nous a montré avec complaisance toutes ses possessions. Il a une maison d'école superbe, il n'y manque que le personnel. Certainement les religieuses qui viendront ne seront point du tout mal logées. Le P. Sabon attend beaucoup de ce nouvel élément de succès : les sœurs feront faire un grand pas à la mission : mais, pour cela, comme il a soin d'ajouter, il importe de bien commencer.

« Je vais me mettre à étudier la langue cafre avec une constante application et tâcher de la pouvoir parler quand notre nouvel Evêque viendra. Mon désir est d'être envoyé dans la partie qu'habitent les infidèles. Cependant ce n'est pas un désir absolu : le bien de la mission avant tout !

« Je pense bien que le Vicaire apostolique de Natal est nommé. Tous les Pères, ici, sont très-impatients de le connaître.

« Veuillez, mon très-révérend et bien-aimé Père, ne

[1] Le docteur Collway représente, dans l'église protestante de Natal, le parti orthodoxe, tandis que le fameux Colenso représente le parti libéral.

pas m'oublier dans vos prières et bénir mes débuts dans la vie apostolique.

« Votre enfant très-respectueux et très-affectionné,

« Baudry, o. m. i. »

Pendant le séjour qu'il a fait à Rome, le R. P. Martinet s'est trouvé amené par les circonstances à demander l'abrogation de la clause apposée à la faculté que nous avons de bénir et d'indulgencier les objets de piété, clause qui restreint notre pouvoir au seul temps des missions ou des retraites spirituelles. Nous n'avons pas obtenu tout ce que nous demandions parce que, nous a-t-il été assuré, il n'y a aucun corps religieux qui jouisse d'un pareil privilége. Nous avons cependant obtenu quelque chose, et de plus, l'espérance de faire élargir plus tard cette première concession.

Les provinciaux ont été instruits personnellement du résultat de notre démarche, mais nous croyons utile de publier ici le rescrit pontifical, qui commence par une reproduction partielle des raisons invoquées dans notre supplique :

« Beatissime Pater,

« Sacerdos Josephus Fabre, Superior generalis Missionariorum Oblatorum sanctissimæ et immaculatæ Virginis Mariæ, ad pedes Sanctitatis Vestræ humillime provolutus, exponit quod, per rescriptum S. C. indulgentiarum sub die 10 julii 1869 datum, ad decennium facta sit missionariis omnibus sibi subjectis facultas benedicendi, cum consuetis indulgentiis, cruces, crucifixos, numismata et coronas precatorias, id vero duntaxat *in actu missionum vel exercitiorum spiritualium.*

« Porro sæpe sæpius evenit ut, etiam extra id tempus, iidem missionarii rogati sint a Christifidelibus circa hujusmodi benedictiones elargiendas : quapropter humiliter et instanter supplicat orator ut, ad fovendam pietatem et ad sublevandas indulgentiis animas, dignetur Sanctitas Vestra benigne concedere ut, ad decennium, prædictæ Congregationis presbyteri dictam facultatem possideant, mentione speciali facta indulgentiæ S. Birgittæ et adempta clausula superius memorata.

« Pro qua gratia, etc. »

« Sanctissimus D. N. Pius PP. IX, in audientia habita ab infrascripto cardinali Præfecto S. Congregationis indulgentiis sacrisque reliquiis præpositæ, die 17 aprilis 1874, oratoris precibus benigne annuens, clementer indulsit ut, firmo remanente in cæteris omnibus rescripto diei 10 julii 1869, Indultum benedicendi cruces, crucifixos, sacra numismata atque rosaria cum consuetis indulgentiis et prævio Ordinarii loci consensu, extendatur etiam extra tempus missionum et exercitiorum spiritualium, ita tamen ut eadem facultate gaudeant, benedicendi nempe ut supra, cum applicatione insuper coronis indulgentiarum S. Birgittæ nuncupatarum : 1° Superior generalis ejusdem Congregationis et quatuor ejus Assistentes, et Procurator generalis; 2° Superiores provinciales; 3° Superior localis uniuscujusque domus Congregationis, necnon quilibet Rector domorum Congregationis quas residentias vocant. Præsenti ad decennium a data præcedentis rescripti computanda valituro absque ulla brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus. Datum Romæ ex secretaria ejusdem S. Congregationis, die 16 aprilis 1874.

Loco † sigilli.

« Laur. Card. Barili,

« Dominicus Sarra substitutus. »

Il y a à noter, sur cette concession, qu'elle n'est effective, ainsi que la précédente, qu'avec l'assentiment de l'Ordinaire : assentiment que les supérieurs peuvent obtenir généralement pour toutes les concessions subordonnées à cette formalité.

Plusieurs fois on nous a exprimé le désir d'attacher aux croix l'indulgence de la *bonne mort*. Tous nos Pères doivent savoir que cette indulgence est du nombre des indulgences *apostoliques*, visées par l'expression *indulgences accoutumées* ; ils ont donc le pouvoir de l'attacher aux croix lorsqu'ils ont le pouvoir d'indulgencier celles-ci comme il a été dit plus haut.

A la date du 12 septembre 1870, le R. P. Procureur auprès du Saint-Siége avait obtenu de vive voix du R. P. Vicaire général des Carmes la faculté, pour tous les Pères profès à cette époque, de bénir et d'imposer le scapulaire du Mont-Carmel, d'ériger des confréries en l'honneur de la sainte Vierge sous le même titre et enfin de commuer les œuvres prescrites pour gagner l'indulgence sabbatine.

Cette concession, faite *in perpetuum* et sans restriction d'aucune sorte, a été reconnue et renouvelée par écrit et par le même Vicaire général de l'ordre des Carmes de Sainte-Marie-Transpontine ; elle a été étendue, en outre, à tous nos Pères profès venus après la première concession, jusqu'à la date de la concession nouvelle, savoir : jusqu'au 27 mars 1874.

Nous rappelons que l'époque est venue où, d'après le règlement du dernier chapitre, ceux des nôtres qui ont des facultés à demander à Rome peuvent s'adresser au R. P. secrétaire général. Il est bien entendu toutefois que ces sortes de demandes doivent être motivées par une vraie nécessité.

TABLE DES MATIÈRES

MARS 1874.

Pages

Missions du Mackenzie. — Lettre de Mgr Clut au T.-R. P. Supérieur général 5
Lettre du P. R. Grouard au R. P. Royer. 25
Missions de Saint-Albert. — Lettre de Mgr Grandin à N. S. Père le Pape et Rescrit du Souverain Pontife. 29
Lettre du R. P. Leduc au R. P. Aubert, assistant général. . . . 41
Missions de France. — Maison de Notre-Dame de la Garde. — Lettre du R. P. Baret au R. P. Martinet, secrétaire général . 53
Le bas Vivarais aux pieds de Notre-Dame de Bon-Secours. 55
Maison de Notre-Dame de Talence. — Lettre du R. P. Marchal au T.-R. P. Supérieur général. 76
Maison d'Angers. — Lettre du R. P. Delpeuch au T.-R. P. Supérieur général. 90
Missions d'Angleterre. — Œuvre des Allemands à Londres. — Lettre du R. P. Fick au T.-R. P. Supérieur général. 92
Variétés. — Départ de Missionnaires. — Ordinations. 104
Saint-Andelain, pèlerinage de Notre-Dame de la Salette. 104
Pontmain, pélerinage du diocèse de Laval. 107
Pontmain, troisième anniversaire de l'Apparition. 125
Voyages du T.-R. P. Supérieur général 127
Voyages de Mgr Grandin 129
La mère du Missionnaire. 151

JUIN 1874.

Extrait du journal de Mgr Ch.-Jos.-Eugène de Mazenod 153
Missions de la Colombie britannique. — Lettre du R. P. Lejacq à Mgr d'Herbomez. 217
Missions de Mackenzie. — Journal de voyage de Mgr Clut au territoire d'Alaska (ancienne Amérique russe). 241
Variétés. 295

SEPTEMBRE 1874

Pages

Missions de la Colombie britannique. 297
District de Saint-Charles. — Lettre du R. P. Durieu au R. P. Martinet, secrétaire général. 299
Lettre du R. P. Marchal au R. P. Durieu. 309
Autre lettre du même au même. 315
District de Saint-Joseph. — Lettre du R. P. Mac-Guckin à Mgr d'Herbomez. 330
District de l'Immaculée-Conception. — Statistique, par le R. P. Baudre, à Mgr d'Herbomez 334
District de Saint-Michel. — Lettre du R. P. Fouquet à Mgr d'Herbomez 336
Rapport statistique sur le district de Saint-Michel. 345
District de Notre-Dame de Bonne-Espérance. — Lettre du R. P. Lejacq à Mgr d'Herbomez. 346
District de Sainte-Anne. — Lettre du R. P. Chirouze à Mgr d'Herbomez 349
Missions du Mackenzie. — Journal du voyage de Mgr Clut au territoire d'Alaska (suite et fin) 358
Lettre du R. P. Petitot au T.-R. P. Supérieur général. 375
Variétés. — Démission de Mgr Allard. — Arrivée en France du R. P. Petitot. — Église de Holy-Cross à Liverpool. — Les missions diocésaines. — Pontmain à Sainte-Anne d'Auray. — Esquisse sur le pèlerinage de Notre-Dame de l'Osier. — Publication des actes du dernier chapitre à Ceylan 397

DÉCEMBRE 1874.

Voyage en Afrique de Mgr Ch.-Jos.-Eug. de Mazenod, à l'occasion de la translation des reliques de saint Augustin, en 1842 (extrait de son journal). 417
Missions du Mackenzie. — Lettre du R. P. Petitot au R. P. Supérieur général 458
Missions de Saint-Albert. — Journal de Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, au T.-R. P. Supérieur général 488
Lettre du R. P. Leduc au R. P. Martinet, secrétaire général. . . 506
Lettre du R. P. Leduc au T.-R. P. Supérieur général 517
Lettre du R. P. Légeard au R. P. Martinet, secrétaire général. . 529
Variétés. 546

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. Typographie A. Hennuyer, rue d'Arcet, 7.

BINDING LIST DEC 1 1933

294872
P
Author Missions de la Congrégation des Missionnaires oblats de Marie Immaculée, 11-12,1873-74 Relig. M
Title

University of Toronto Library

DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU